56,010/C

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE.
TOME IV.

42580

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE

DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps Céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Economie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers.

On y a ajouté une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle, Cenſeur Royal, Maître en Pharmacie, Honoraire de la Société Economique de Berne, Membre de l'Académie Impériale d'Allemagne, Aſſocié des Académies Royales des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de Caen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, d'Agriculture de Paris, &c.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIEME.

A PARIS.

CHEZ LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
D'HISTOIRE NATURELLE.

RHASUT eſt une ſorte d'Ariſtoloche étrangere, que les Maures appellent *rumigi*. Sa racine eſt aſſez groſſe, profonde en terre, d'un goût très amer : elle pouſſe pluſieurs tiges : menues comme des filets, blanchâtres, garnies chacune de ſept ou huit petites feuilles étroites, pointues, en forme de lance, oppoſées les unes aux autres, de couleur cendrée. Ses fleurs ſont ſemblables à celles des autres ariſtoloches, de couleur obſcure, & attachées à un pédicule lanugineux : il leur ſuccede des fruits membraneux, qui renferment des ſemences plates, poſées les unes ſur les autres. Toute cette plante a une odeur déſagréable : elle croît principalement chez les Maures ; elle eſt vulnéraire & réſolutive.

RHENNE, ou RENNE, RHANTIER, ou RANGLIER, ou RAMFIER, *rangifer*, eſt un animal du genre des cerfs, qui ſe voit dans la Norwege, dans la Suede, & dans les pays du Nord, du côté du Pôle Arctique.

Deſcription du Rhenne.

Ce quadrupede eſt le principal bétail des Lapons : il rumine comme tous les animaux de ſon genre : il a la figure du cerf, mais il eſt plus grand & plus gros ; tous ſes membres ſont encore plus déliés ; ſes deux cornes, qui vont en arriere, ſont grandes & branchues, rondes près de la tête, & toutes leurs extrémités ſont en palmes, terminées par des pointes. Du milieu de ſes cornes ſort communément une branche partagée en divers

andouilliers : elle eſt tournée ſur le devant ; & à cauſe de cette ſituation, elle peut paſſer pour une troiſieme corne. Il arrive auſſi fort ſouvent que chacune des deux grandes cornes pouſſe une branche, & qu'ainſi il paroît juſqu'à quatre cornes, deux en arriere, comme aux cerfs, & deux en devant, ce qui eſt particulier aux rhennes. Une ſingularité digne de remarque dans les rhennes, c'eſt que la femelle a auſſi des cornes, mais elles ſont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuſes. Ces cornes ſont d'ordinaire couvertes d'une ſorte de duvet. Cela arrive, lorſqu'elles renaiſſent, après que les premieres ſont tombées ; car quand elles pouſſent au printems, elles ſont tendres, velues, pleines de ſang au dedans ; & quand elles ont acquis leur grandeur naturelle, le poil leur tombe en automne. Une autre ſingularité, c'eſt que le bois de ces animaux tombe & ſe renouvelle malgré la caſtration ; au lieu que dans les daims, les cerfs, les chevreuils, qui ont ſubi cette opération, la tête de l'animal reſte pour toujours dans l'état où elle étoit au moment de la caſtration. Cette obſervation paroît prouver, dit M. de Buffon, que la matiere nutritive eſt abondante dans ces animaux ; en effet les *lichens*, dont ils ſe nourriſſent dans l'hiver, ſaiſon où ils ſont les plus gras, peuvent être regardés comme des ſubſtances plus chargées de molécules organiques, que les feuilles & les bourgeons d'arbres dont ils ſe nourriſſent dans l'été.

Le rhenne a lés pieds ſemblables à ceux des Bufles ; plus courts que ceux du cerf, & beaucoup plus gros. La corne de ſon pied eſt fendue en deux, comme celle d'une vache ; & ſoit qu'il aille lentement ou qu'il courre, les jointures de ſes jambes ſont, dit-on, autant de bruit que des cailloux qui tomberoient l'un ſur l'autre ; ce bruit s'entend lorſque l'on commence à découvrir l'animal. (Nous doutons de la réalité de ce fait, car il ſeroit aſſez ſingulier, pour que MM. de Maupertuis & Linnæus en euſſent fait mention). La couleur du poil, qui change ſelon les ſaiſons, eſt d'un gris cendré, excepté ſous le ventre, ſur les côtés & les épaules, où il eſt blanc : il a des poils aſſez longs, qui pendent ſur le col ; & qui ſont tout-à-fait ſemblables à ceux des boucs & des chévres. Au lieu de la veſſie du fiel, il a ſeulement un petit conduit ou filet noir dans le foie, dont l'amertume n'approche point du fiel.

Le rhenne eſt farouche de ſa nature ; & il y en a une très grande quantité de ſauvages par toute la Laponie ; mais les Habitans ont trouvé moyen de l'apprivoiſer. Celui qui provient d'une rhenne privée, eſt privé de même, & on en voit pluſieurs grands troupeaux. Il y en a une troiſieme eſpece qui provient de toutes les deux, & qui tient le milieu entre le ſauvage & le domeſtique. Les rhennes femelles portent quarante ſemaines, & mettent bas dans le mois de Mai : elles ne portent chacune qu'un faon à la fois, & il y en a fort peu de ſtériles. Celles qui ont mis bas, demeurent au milieu des champs, où elles allaitent leurs petits, ſans ſe retirer ſous aucun toit, & ſans que la grande quantité qu'il y en

a empêche chaque petit de ſuivre ſa mere, qu'il reconnoît même au bout de deux ou trois ans, comme il en eſt parfaitement reconnu. Dès qu'ils ſont un peu grands, ils ſe nourriſſent d'une eſpece de *lichen*, de feuilles & d'autres herbages qu'ils trouvent ſur les montagnes. La couleur de leur premier poil eſt d'un jaune & d'un roux mêlés, & rougeâtre en quelque ſorte. Ce poil étant tombé, il leur en revient un autre tirant ſur le noir.

Education du Rhenne; avantages qu'on retire de cet animal; ſes maladies; ſa pâture; ſon inſtinct; ſa courſe & ſa retraite.

Le rhenne, âgé de quatre ans, eſt dans ſa juſte grandeur : ſi-tôt qu'il eſt dans ſa force, on le dompte & on le dreſſe au travail. On apprend aux uns à traîner les traîneaux à la courſe & en poſte, & aux autres à tirer des charges, comme il ſera décrit plus bas.

Les Lapons ont coutume de couper tous ceux dont ils doivent ſe ſervir pour travailler, afin qu'ils ſoient plus traitables. Ce qu'ils font avec les dents, lorſqu'ils ont un an, affoibliſſant & briſant par la morſure tous les nerfs qui ſont autour des parties de la génération; ſans quoi ils ſeroient feroces & difficiles à manier : ainſi pour une centaine de femelles, on ne garde qu'un très petit nombre de mâles. Les femelles fourniſſent aux Lapons du lait, du fromage & des petits; les hommes & les femmes les traient indifféremment, & ſeulement une fois par jour, vers les deux heures après midi. Le lait, qui leur revient juſqu'au lendemain matin, eſt deſtiné pour la nourriture de leurs petits. Les femelles, qui ont des petits, fourniſſent un lait mieux conditionné que celles dont les petits ſont morts. Ce lait eſt gras & épais, comme s'il avoit été mêlé avec des œufs, & par conſéquent fort nourriſſant. Les Lapons en vivent, & ils font d'aſſez bons fromages de celui qu'ils ne font pas cuire. Le rhenne vit rarement plus de treize ans; on dit qu'il mèurt quand on le tranſporte hors du pays où il eſt né.

Lorſque les Lapons veulent prendre des rhennes ſauvages, ils leur préſentent dans les bois des femelles privées dans le tems qu'elles ſont en chaleur, c'eſt-à-dire, vers la fin de Septembre, & quelquefois il arrive que ces femelles retiennent & mettent bas. Cette troiſieme eſpece de rhennes, qui ſont plus grands & plus forts que les autres, ſont auſſi plus propres à mener le traîneau. Ceux-là retiennent toujours quelque choſe de leur férocité, & ſont quelquefois rétifs & fantaſques, enſorte qu'ils ſe ruent ſur celui qui eſt dans le traîneau.

La chair des rhennes eſt excellente à manger fraiche ou ſéchée; elle eſt plus ſucculente & plus graſſe dans l'automne, ſur-tout celle des rhennes ſtériles, auſſi on les tue d'ordinaire dans cette ſaiſon. Leur peau fait des vêtemens de toute eſpece; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu friſé, eſt une péliſſe extrêmement douce, dont les Finnoiſes doublent leurs habits. Aux rhennes d'un âge un peu plus avancé, le

poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces robbes connues par toute l'Europe sous le nom de *Lappmudes :* on les porte le poil en dehors, & elles sont un vêtement fort leger. La peau du vieux rhenne s'apprête comme celle du cerf & du daim, & fait les plus beaux gants, les plus belles vestes, & les plus beaux ceinturons. Les Lapons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux des rhennes, & ne se servent guere d'autre fil. Enfin pour que tout en soit utile, les Lapons sacrifient les cornes du rhenne à leurs Dieux. M. Linnæus dit que la peau du rhenne qui couvre le front, les narines & les pieds, est si dure & si adhérente au corps, qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'animal. Cette peau étant sillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil fort épais & pressé, est moins exposée aux déchirements que pourroient y occasionner le verglas & la glace.

Les utilités que les Lapons tirent de ces animaux, les obligent d'en avoir grand soin, de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, & de les mener paître en des lieux fort sûrs, de crainte qu'ils ne s'écartent, ou que les bêtes sauvages ne les insultent. On les distingue par quelque marque particuliere, afin que s'ils s'égarent ou qu'on les trouve bien loin mêlés les uns avec les autres, on les puisse reconnoître. Ces marques se gravent sur les cornes; mais parceque les cornes leur tombent, elles se font aussi aux oreilles.

Les Lapons enferment leurs rhennes dans de grands parcs près des forêts; ces parcs ont deux portes, l'une est destinée à y faire entrer les rhennes, & l'autre à les en faire sortir pour les mener paître. Leur pâture en été consiste en des herbes excellentes qu'ils trouvent dans les vallées; ils y mangent aussi des feuilles tendres, qui sont épaisses & grasses, & de petits arbrisseaux qui naissent sur les côteaux des montagnes de Norwege; ils ne broutent jamais de jonc, ni aucune herbe qui soit dure & rude. En tout autre tems ils se nourrissent d'une espece particuliere de mousse blanche qui croît en très grande quantité sur les montagnes & dans les bois de la Laponie. Cette mousse, dit M. Linnæus, est un lichen, rarement plus long que le doigt; il approche de la figure de la corne de cerf; mais il a plusieurs variétés & croît mieux dans des terres stériles, que par-tout ailleurs. Souvent les Finnois le ramassent durant les tems pluvieux avec des rateaux & le magasinent pour l'hiver.

Quand la terre est couverte de neige fort haute, cet animal, par un instinct naturel, fait un trou avec le pied, & ayant découvert un peu de terrein, il mange la mousse qu'il y trouve toujours : cette sorte de nourriture l'engraisse beaucoup; son poil est net dans cette saison, & plus beau qu'en été quand il mange les meilleures herbes. Ce qui est cause que les rhennes sont plus gras & se portent mieux en automne & en hiver, c'est que le chaud leur est tellement contraire, qu'en été ils n'ont que les nerfs, la peau & les os, ils ne peuvent pas même supporter longtems la température du Dannemarck. Tous les ans vers le commence-

ment d'Avril, ils sont attaqués d'un mal qui les moleste beaucoup. Ce sont des vers qui s'engendrent dans leur dos, & en sortent aussi-tôt qu'ils ont pris vie. Si on tue un rhenne dans ce tems-là, la peau est aussi-tôt perforée en un millier d'endroits, & n'est plus propre à rien.

On trouve une description anatomique du rhenne dans les actes de Copenhague en 1672, *Obs.* 135, par Bartholin. On y remarque entre autres, que la structure d'un des pieds de derriere est singuliere, tant à cause des différentes poulies des muscles, que par rapport à leur insertion. On observe dans les différents animaux, qu'elle est d'autant plus éloignée du centre du mouvement, que l'animal a plus de vîtesse & de légereté.

D'après ce qui précede, M. de Maupertuis a eu raison de dire que les rhennes sont des especes de cerfs, dont les cornes sont fort rameuses, jettent leurs branches sur le front, & que ces animaux semblent destinés par la Nature à remplir tous les besoins des Lapons, puisqu'ils leur servent de chevaux, de vaches & de brebis. On attache le rhenne à un petit bateau appellé *pulka*, pointu pardevant, pour fendre la neige sans résistance, & sur laquelle il doit glisser; c'est pour cela qu'on lui fait une quille étroite : un homme moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut (sauf la posture incommode) faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne pas de verser, ni d'être à tous momens submergé dans la neige.

En voyageant ainsi, l'on porte sa nourriture sur l'avant-traîneau : quelquefois aussi du bois, sur-tout dans les voyages de *Wardhus*. On est encore souvent obligé de porter avec soi une provision de mousse qu'on mêle avec de la neige & de la glace, & on en forme des pains très durs qui servent en même tems de fourage & de boisson à ces animaux qui les rongent avec avidité : on voyage ainsi sur des chemins de neiges foulés, & marqués de branches de sapin; si l'on quittoit ces chaussées, on tomberoit dans des abîmes de neige. On est donc fort attentif à n'en pas sortir; on suit le creux d'une espece de sillon formé par tous les Pulkas qui y passent, & on garde bien l'équilibre afin de ne pas rouler & verser continuellement le petit bateau, dans lequel peut à peine entrer la moitié du corps du Voyageur bien enveloppé pour se garantir du froid, & attaché par une longe au poitrail du rhenne, qui court avec fureur, lorsque c'est sur un chemin de neige battu & ferme, c'est-à-dire que le traîneau ne laboure point la neige. Si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée aux cornes de l'animal indocile & indomptable, il ne fait le plus souvent que changer de route, quelquefois il entre en fureur, se retourne, & vient se venger à coups de pieds. L'unique moyen que les Lapons ont de s'en garantir, est de renverser le traîneau, & de se tenir à couvert sous ce bouclier, jusqu'à ce que la colere de l'animal soit passée. M. de Maupertuis dit, qu'étant peu capable de cette ressource, toute sa défense fut un petit bâton qu'on lui mit à la

main, & qui eſt comme le gouvernail avec lequel il faut diriger le bateau & éviter les troncs d'arbres. Ce même Auteur dit encore qu'il faut avoir ſoin de ſe faire lier dans ſon pulka, précaution ſans laquelle, lorſque le rhenne court, on ne reſteroit pas long-tems dans la voiture. Mais il vient un tems où cette précaution contre la rapidité des rhennes ſeroit bien inutile, lorſque ce ne ſont plus ces courſiers indomptables, & comme volants. Leurs cornes velues ne ſont plus alors que des os blancs & ſecs, qu'on prendroit pour des côtes d'animaux morts depuis long-tems; leurs os leur percent la peau, & ils ne paroiſſent pas capables de traîner un pulka à cent pas. La cauſe de ce changement eſt, comme nous l'avons dit plus haut, le changement de ſaiſon. Quand ces animaux reviennent de Norwege, où pendant l'été ils n'ont rien à faire, que paître & s'engraiſſer, c'eſt alors qu'il eſt dangereux de voyager en pulka; mais après tous les travaux de l'hiver, & le retour des foires de la Laponie, on n'auroit à craindre des rhennes, que d'être laiſſé en chemin. S'il eſt difficile d'arrêter cet animal quand il eſt dans ſa force, il n'eſt pas plus facile de le faire marcher dans le tems de ſon épuiſement.

M. de Maupertuis dit, qu'en revenant de Kergis, il rencontra ſur le bord du fleuve de Torneo, pluſieurs caravanes de Lapons qui apportoient juſqu'à Pello les peaux & les poiſſons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues ſuites de pulkas; le premier rhenne eſt conduit par un Lapon à pied qui traîne le premier pulka, auquel eſt attaché le ſecond rhenne, & ainſi de ſuite juſqu'à quarante, qui paſſent tous préciſément par ce petit ſillon tracé dans la neige par le premier, & creuſé par tous les autres. Lorſque les rhennes ſont las, & que les Lapons ont choiſi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les rhennes attachés à leurs pulkas. Chacun ſe couche dans la neige au milieu du fleuve, & leurs Conducteurs leur diſtribuent la mouſſe: *Voyez* à l'article NEIGE, comment ſe forment ces chemins d'eaux glacées.

Tous les biens des Lapons conſiſtent dans leurs rhennes: les plus voluptueux d'entr'eux, étendus ſur quelques peaux de rhennes ou d'ours, paſſent leur tems à fumer du tabac, & à mépriſer les occupations des autres hommes. Un Lapon eſt réputé très riche quand il a mille rhennes, dont chacun ne ſe vend à-peu-près que trois florins: c'eſt même la coutume en Laponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il poſſede de rhennes, ſi le nombre ne va pas juſqu'à cent, il paſſe pour n'être guères à ſon aiſe.

Indépendamment des eſpeces de vers dont nous avons parlé, & qui tourmentent beaucoup les rhennes; les taons, les mouches & les couſins, dont il y a quantité d'eſpeces différentes en Laponie, ſont encore le fléau de ces animaux, & des Lapons mêmes. M. Linnæus rapporte qu'en 1732, lorſqu'il arriva au mois de Juin à Lulca, diſtrict de la Laponie, d'où le gros des habitants s'étoit déja retiré, ſuivant l'uſage du pays, dans

les montagnes couvertes de neige, parcequ'en cette saison, il est impossible dans les plaines, de garantir les rhennes de la persécution des mouches, le petit nombre de ces animaux, que quelques Lapons avoient gardés dans le pays, avoient les cornes cotonneuses, molles, ensanglantées, & divers endroits du corps si maltraités par les mouches & les moucherons, qu'ils ruisseloient de sang. Un seul taon fut suffisant, dit M. Linnæus, pour allarmer un troupeau d'un millier de rhennes. Tous levoient à la fois la tête, ouvroient les yeux, dressoient les oreilles, souffloient, frappoient des pieds, se battoient les flancs de la queue, restoient ensuite pendant quelques moments comme consternés, & recommençoient ensuite leurs premiers mouvements, qu'ils firent plus de cent fois avec autant de régularité qu'un bataillon de Soldats peut faire l'exercice. Dans les déserts, les Lapons brûlent continuellement de l'agaric, du pin & du sapin, qui répandent une fumée épaisse par toute la cabanne; cette fumée chasse les taons des rhennes & les cousins: delà vient que dans les forêts on voit les rhennes revenir deux fois à la cabanne, & se coucher par terre, tandis que le Maître met ces matieres allumées du côté que le vent soufle, afin qu'il disperse la fumée sur tout le troupeau. Les rhennes reçoivent tranquillement cette fumée en ruminant, & s'endorment; ou bien ils secouent perpétuellement la tête, afin que les mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues: mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laissent pas d'être percées de petits trous, d'où dégoutte le sang; c'est ce qui fait que ces mêmes cornes portent souvent des andouillers monstrueux. Quand les Lapons font sortir les rhennes, pour les mener paître, on voit avec plaisir une sorte de combat entre ces animaux, leur garde & les chiens. Les rhennes font au moins sept ou huit fois le tour de la cabanne, avant qu'on puisse les mettre en marche: ils veulent toujours aller contre le vent; un instinct semble les avertir, que sans cette précaution, les mouches qu'ils redoutent peuvent les suivre aisément. Les Pâtres, au contraire savent qu'en laissant marcher les rhennes contre le vent, ils iront en courant & en sautant toute la journée, sans manger, & sans que personne puisse les suivre. Comme les rhennes sont la principale base de la subsistance des Lapons, & que les tumeurs ou piquures des taons sont quelquefois accompagnées de maladies qui enlevent près d'un tiers des troupeaux, ce seroit rendre un grand service à ce peuple que de garantir d'un mal dangereux les bestiaux qui lui fournissent le nourriture & l'habillement: M. Triwald propose de mettre quelques gouttes de bon goudron dans chaque trou, que l'on observera sur le dos du rhenne, afin d'étouffer l'insecte dans quelque état qu'il y soit. Nous donnerons au mot Taon, la description & l'histoire de ce cruel insecte: *Voyez* Taon.

A l'égard des rhennes que l'Auteur du *Manuel Lexique* dit se trouver, sous le nom d'*orignaux*, dans l'Amérique septentrionale, c'est une

erreur; car l'orignac de la Nouvelle-France eſt le même que l'élan des pays du Nord de l'Europe. *Voyez* ÉLAN.

On a trouvé, il y a quelques années, près d'Etampes les oſſements d'un rhenne : ce cadavre étoit à mi-côte, ſous une roche, dans un lit de ſable gris, d'environ trois pieds. Ces os étoient confondus avec des oſſements d'hippopotame. Ce ſont là deux beaux médaillons de la cataſtrophe du globe terreſtre.

RHINOCEROS ou PORTE CORNE, eſt le plus curieux & le plus grand de tous les animaux quadrupedes, après l'éléphant : on le trouve dans les déſerts de l'Afrique & de l'Aſie. Le caractere du rhinocéros, dit M. Briſſon, *pag. 113*, eſt d'avoir à chaque mâchoire deux dents inciſives, très éloignées l'une de l'autre; trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne conique ſur le nez : la partie antérieure de chacune de ſes mâchoires eſt en quelque façon applatie, ou plutôt comme coupée quarrément; & chacune des dents inciſives eſt placée à-peu-près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & leurs côtés. Le rhinocéros n'a point de dents canines; mais il a à chaque mâchoire douze dents mollaires, ſix de chaque côté.

Deſcription du Rhinoceros.

Ce grand quadrupede a, depuis la partie ſupérieure du dos juſqu'à terre, environ ſix pieds de hauteur; & depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue, environ douze pieds : le tour de ſon corps eſt égal à ſa longueur : il a la tête oblongue, groſſe, & aſſez ſemblable à celle du ſanglier; excepté le muſeau qui eſt rond; les yeux petits, mais vifs & enflammés, & les oreilles ſemblables à celles d'un cochon, larges & hautes de onze pouces : la bouche eſt peu fendue, elle n'a environ qu'un demi pied de chaque côté. On remarque, quand cet animal veut prendre quelque choſe pour le manger, que la peau de ſa levre ſupérieure, qu'il peut étendre en forme de bec d'aigle, & retirer à ſa volonté, eſt beaucoup plus longue que l'inférieure qui a ſept pouces de largeur : la corne qui eſt ſur ſon nez eſt quelquefois double, ſur-tout dans ceux d'Afrique, mais rarement.

Sa peau, qui eſt très épaiſſe, s'étend l'eſpace de trois pieds, depuis les oreilles juſque vers le commencement du dos : elle ſe replie, & ſe rabat enſuite des deux côtés du col, en forme de capuchon applati, ce qui lui a fait donner, par les Portugais, le ſurnom de *Moine des Indes*. Cette premiere peau fait, à ſon extrêmité, une eſpece de bourrelet : elle deſcend des deux côtés juſqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté, les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuiſſes antérieures de l'animal, juſqu'auprès des genoux, comme ſi c'étoient des bottes : au-deſſous du col pend un autre cuir, arrondi, très épais, &

long d'environ un pied, aſſez ſemblable à la partie inférieure du collier d'un bœuf de charrue. Depuis les oreilles juſqu'au premier bourrelet, il y a trois pieds de diſtance. De deſſous ce premier bourrelet, que Strabon compare à un baudrier, ſort une peau qui s'étend juſqu'à la croupe; elle eſt fort épaiſſe, & reſſemble à ces couvertures que l'on met ſur le dos des chevaux bleſſés : cette ſeconde peau s'étend auſſi des deux côtés, & forme, à toutes ſes extrémités, un bourrelet très-dur : elle a environ quatre pieds de longueur ſur le dos, & huit de largeur, c'eſt-à-dire quatre pieds du côté du ventre. Sa queue prend naiſſance un pied plus bas que la croupe ou que l'extrêmité du ſecond bourrelet, elle a près de trois pieds de longueur; mais elle eſt attachée au corps de l'animal juſqu'au fondement, l'eſpace de huit pouces : elle eſt aſſez mince & compoſée de pluſieurs nœuds très ſerrés. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau, qui ſont fort longs & très durs. Cet animal n'a de poils qu'à la queue & aux oreilles.

La croupe du rhinocéros eſt tout-à-fait ſinguliere : elle eſt entourée de deux gros bourrelets, qui naiſſent de chaque côté à l'extrémité de la ſeconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement : ainſi la croupe du rhinocéros eſt partagée en deux par la queue, ce qui forme comme un demi cercle, ou un arc tendu d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuiſſes de derriere, ſont auſſi enveloppées juſqu'auprès des deux genoux, dans des eſpeces de bottes à pluſieurs plis. La peau du ventre n'eſt qu'à dix-huit pouces de terre : elle ſort de deſſous les extrémités de celle du dos, & eſt comme ſi elle ſortoit d'une houſſe de ſelle; car les bourrelets ne ſont pas attachés au corps, mais ils débordent d'un, de deux, & même en quelques endroits de trois & de quatre pouces : elle eſt mince & déliée, & n'a que deux pieds de largeur; cela étoit néceſſaire, parcequ'autrement la peau du rhinocéros ne pouvant s'étendre, il lui ſeroit impoſſible de manger, & la femelle ne pourroit avoir de petits : d'un autre côté, ſi elle avoit eu plus de largeur, elle ſeroit plus expoſé aux traits & aux attaques de l'ennemi, n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reſte du corps.

La peau du rhinocéros eſt d'un gris brun : elle eſt couverte par-tout, excepté à la tête & deſſous le ventre, de durillons fort ſemblables à des boutons d'habits, élevés au deſſus de la peau de plus d'une ligne; les plus apparents, ſont ceux de la croupe & du derriere. Malgré la dureté de cette peau; l'animal n'eſt pas moins ſenſible, puiſqu'on l'a vu friſſonner aux coups d'une petite baguette. Les pieds ſont faits de trois fourchons, deſquels celui du milieu eſt de corne par le devant, & de durillons ſur le derriere : les deux autres ſont des eſpeces de griffes.

On voit par cette deſcription, que le rhinocéros eſt à-peu-près de la longueur de l'éléphant; mais il eſt moins gros, & il a les jambes plus courtes. Celui que l'on a montré à Paris en 1748, n'avoit qu'un pied de-

puis le bout des genoux jusqu'à terre. Les quatre dents incisives de cet animal ressemblent à de gros dez à jouer : les dents molaires sont si tranchantes, qu'elles coupent la paille & les branches d'arbres, comme si c'étoient des ciseaux.

Le rhinocéros a les narines assez grandes, distantes l'une de l'autre d'un demi pied, & éloignées d'un pied des yeux, qui ont dix pouces de distance entr'eux. Une singularité remarquable, c'est que le rhinocéros d'Asie a la langue douce comme du velours; tandis que celle du rhinocéros d'Afrique est rude, épineuse comme une lime, & écorche tout ce qu'elle leche. Celui qu'on a vu à Paris léchoit le visage d'un de ses gardiens sans lui faire aucun mal. Il fut pesé à Stutgard, dans le Duché de Wirtemberg; il pesoit, dit-on, cinq mille livres.

Kolbe dit que le rhinocéros d'Afrique a aussi les oreilles plus petites, & la corne ordinairement moins longue.

Durée de la vie, nourriture, & pays où naissent les Rhinocéros.

Le rhinocéros mâle est conformé comme l'éléphant & le chameau; cet animal tient aussi beaucoup du bœuf. La femelle a un pis & deux tettes; elle n'a du lait que quand elle allaite, ce qui fait qu'il est difficile d'appercevoir son pis dans les autres tems. Le cri du rhinocéros ressemble à celui d'un bœuf poussif; on diroit qu'il ne fait du bruit qu'avec les narines : ce cri ne s'entend pas de fort loin; mais lorsqu'il court & qu'il est animé, on l'entend alors à une grande distance.

Bochard rapporte d'après Damir & Alkazuin, Auteurs Arabes, que le rhinocéros femelle met bas son petit après l'avoir porté trois ans; qu'elle ne commence à avoir des petits qu'à cinquante ans, & qu'elle vit sept cens ans. Tout cela a bien l'air d'un conte : & s'il est vrai que le rhinocéros acquiert toute sa grandeur en quinze ans, sa gestation ne peut guere être plus de quinze mois, & sa vie de cent ans ou environ; c'est ce qu'un Turc véridique & grand voyageur nous a assuré. On trouve des rhinocéros partout où il y a des éléphants; c'est-à-dire, dans les déserts d'Afrique, dans l'Abyssinie, dans les royaumes de Bengale & de Patane, en Asie. Il y en a aussi quelques-uns dans la province de Quang-si, à la Chine. Mais les pays où il s'en trouve en plus grand nombre, sont les Etats du Grand Mogol, & ceux du Roi d'Ava, de Cambaye & de Jacatra. Celui qu'on a montré à Paris, a été amené d'Achem, dans l'Isle de Sumatra au royaume d'Ava : il étoit apprivoisé, doux, & même caressant; il mangeoit continuellement du foin, de la paille, du pain, des fruits, des légumes, & généralement de tout ce qu'on lui donnoit, excepté de la viande & du poisson; il buvoit à proportion. Ceux qui en avoient la garde assuroient qu'il mangeoit par jour soixante livres de foin & vingt livres de pain, & qu'il buvoit quatorze seaux d'eau. Il aimoit extrêmement la fumée du tabac; & ceux qui le montroient, prenoient plaisir à lui en souffler dans les

narines & dans la bouche : il buvoit aussi de la bierre & du vin.

Cet animal, dit le Pere le Comte, mange aussi avec plaisir des branches d'arbres hérissées de toutes parts de pointes d'épines vertes, avec des feuilles qu'il brise & plie avec une avidité & une adresse singulieres. Aussi le rhinocéros, dont la langue est rude, ne se nourrit pas d'herbes; il préfere les buissons, le genêt & les chardons, & sur-tout une espece de plante qui ressemble beaucoup au genevrier, mais qui ne sent pas aussi bon, & dont les piquants ne sont pas, à beaucoup près, aussi pointus. Les Européens du Cap appellent cette plante, l'*arbrisseau du rhinocéros.*

Le rhinocéros d'Asie aime les marais & les gras pâturages, & mange l'herbe comme le bœuf : on assure qu'il sait nager, qu'il aime à se plonger dans l'eau, & qu'il court avec une telle légereté, qu'il fait quelquefois jusqu'à soixante lieues dans un jour; ce qui est presque incroyable, vu l'énorme pesanteur de l'animal & sa structure.

Chasse du Rhinocéros ; sa force & sa fureur; son combat contre l'éléphant.

Il ne faut pas croire, d'après ceux qui montroient le rhinocéros à Paris, qu'on tue cet animal dans l'été, à coups de canon, quand il court; ou dans l'hiver, à coups de fléches, quand il est endormi dans un marais. Sa peau est trop dure pour être percée par des fléches, & il court trop vîte pour qu'on puisse mener & braquer le canon après lui. Voici ce que quelques Naturalistes rapportent de la chasse du rhinocéros, & de la maniere de le prendre : ils disent que quand la femelle allaite son petit dans les pâturages, les Indiens, les uns armés de piques, & les autres de fusils, vont l'attaquer ; s'ils ont le bonheur de la tuer à coups de fusil ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien vîte, ni se défendre. Mais cette chasse est très dangereuse; car quoique le rhinocéros ne fasse naturellement aucun mal à l'homme, cependant lorsqu'il est blessé, il va quelquefois au feu, & renverse, dit Bontius, tout ce qui se trouve devant lui, hommes & chevaux. Le même Bontius ajoute que la femelle du rhinocéros ne va au feu que quand elle a mis son petit en sûreté; telle est la maniere de prendre les petits rhinocéros.

A l'égard du rhinocéros mâle, la chasse n'en est pas si dangereuse. Les Indiens construisent, dans les lieux où vont ces animaux, une forte cabane à plusieurs portes, qu'ils entourent d'arbres & de feuillages : ils mettent dans une partie de cette cabane une femelle de rhinocéros déja apprivoisée, dans le tems qu'elle est en chaleur, & laissent ouverte la porte antérieure : le rhinocéros mâle, attiré par la femelle, n'est pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens, qui se sont cachés, ferment aussi-tôt la porte; ensuite ils le tuent ou le prennent en vie. Telle est la seule maniere de prendre le rhinocéros vivant, du moins en Asie.

En Afrique, dit Kolbe, les peuples de Bamba entendent fort bien la maniere de prendre le rhinocéros : leur méthode est d'ouvrir, dans les

lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en retrécissant vers le fond. Ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon, qui cachent le piége; les rhinocéros y tombent, & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots, dit le même Auteur, font à-peu-près de même : comme ces animaux suivent presque toujours la même route pour aller aux rivieres, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître, à cause de la pesanteur de leur corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu; ils le couvrent ensuite avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. Le rhinocéros, en tombant dans cette fosse, ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le col; & qui l'arrête assez pour donner le tems aux Chasseurs de l'achever à grands coups de sagayes.

Le rhinocéros a l'odorat extrêmement subtil : avec le vent il sent de loin toutes sortes d'animaux; il marche vers eux en droite ligne, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage : rien ne l'oblige à se détourner; avec la corne qu'il a sur le nez, il déracine les arbres, il enleve les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derriere lui fort haut, à une grande distance; en un mot, il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir quelque prise : s'il ne rencontre rien lorsqu'il est en colere, il se contente de baisser la tête, & de faire des sillons sur la terre, dont il jette une grande quantité sur sa propre tête. Il attaque assez rarement les hommes, à moins qu'on ne le provoque, ou que l'homme n'ait un habit rouge : dans ces deux cas, il se met en colere, & tâche de saisir la personne par le milieu du corps, & la fait voler par dessus sa tête avec une telle force, qu'elle est tuée par la violence de sa chûte; alors il vient la lécher fortement, de maniere à lui enlever toutes les chairs : il en fait de même aux autres animaux. Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter, quelque furieux qu'il soit; s'il va fort vîte, il ne se tourne qu'avec peine : d'ailleurs il ne voit que devant lui; ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à la distance de huit ou dix pas, & alors se mettre un peu à côté, il ne voit plus celui qu'il poursuivoit, & ne peut que très difficilement le retrouver.

Pline & tous les Auteurs assurent que le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant. Il semble aiguiser sa corne contre les rochers; il la frotte aussi contre les arbres & tous les corps durs (peut-être par un mouvement naturel). Quand il se prépare au combat, & quand il attaque l'éléphant, il tâche de lui enfoncer sa corne dans le ventre, à l'endroit où il sait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. Ces animaux se font la guerre à cause des pâturages dont ils sont l'un & l'autre très voraces, & pour s'empêcher de pâturer dans les mêmes lieux. L'éléphant, qui est rusé & subtile, évite quelquefois la corne du rhinocéros, le fatigue avec sa trompe, le hache & le met en pieces avec ses grandes dents ou défenses; mais le rhinocéros remporte souvent la victoire. Plusieurs croient fabuleux le combat de ces deux animaux; cependant Emmanuel, Roi de Portugal, fit combattre en

1515

1515 un rhinocéros mâle contre un éléphant, & celui-ci fut vaincu dans l'arêne de Lisbonne.

Selon le rapport des Jésuites Portugais & des Ecrivains orientaux, on voit assez souvent des éléphants étendus morts & percés par la corne du rhinocéros; néanmoins les PP. Jésuites Portugais, qui ont demeuré long-tems en Abyssinie, assurent que les habitants de ce pays nourrissent & apprivoisent des rhinocéros dont ils se servent, & les accoutument au travail, comme ils font à l'égard des *éléphants*. Voyez ce mot.

Tems où l'on a vu des Rhinocéros en Europe; usage de la corne, du sang & de la peau de cet animal.

Dion dit que l'Empereur Auguste, après avoir vaincu Cléopâtre, fit paroître à Rome, pour la premiere fois, un rhinocéros à son triomphe. Pline, plus instruit de l'Histoire Romaine, assure que ce fut le grand Pompée qui donna le premier au peuple le spectacle d'un tel animal: dans la suite on en fit paroître souvent dans le Cirque. Le peuple Romain prenoit beaucoup de plaisir à les considérer, tantôt dans le tems qu'on ne les faisoit pas combattre (spectacle innocent, & plus agréable aux personnes d'un caractere doux & humain, puisqu'il se faisoit sans effusion de sang), tantôt lorsqu'ils étoient aux prises avec l'éléphant, l'ours, le taureau, ou même les Gladiateurs; enfin, Auguste procura souvent de tels amusements au peuple. Sous Domitien on vit souvent le rhinocéros se battre avec le taureau; & Martial dit qu'aucun animal ne combattoit dans l'arêne avec plus de force & de férocité: ce même Auteur ajoute que le rhinocéros étoit fort lent à se mettre en colere; mais que lorsqu'il étoit une fois irrité, rien n'étoit plus terrible: on a vu, dit-il, cet animal enlever un ours avec ses deux cornes, & le jetter en l'air très lestement. En considérant le rhinocéros femelle, qui étoit à Paris en 1748, on conçoit aisément que le rhinocéros mâle, en tournant sa tête vers son épaule droite, peut également se servir des deux cornes qu'il a quelquefois, & que c'est même dans cette situation qu'il rassemble toutes ses forces, comme sur un point d'appui. On vit encore deux rhinocéros sous Antoine le Pieux; mais depuis la décadence de l'Empire Romain, il n'en parut plus en Europe jusqu'en 1515, qu'on en vit un à Lisbonne; depuis ce tems-là on en a encore transporté quelques uns en Portugal & en Espagne; enfin, on en fit voir un à Londres en 1684, & un autre il y a quelques années: mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais mené en France avant celui qu'on a vu à Paris en 1748; il avoit été amené en Hollande par mer, par un Capitaine de cette nation, de-là en Allemagne, & d'Allemagne en France. Pour le transporter par terre, on s'est servi d'une voiture couverte, sur laquelle il falloit, dans les mauvais chemins, jusqu'à vingt chevaux. A cause de la différence du climat de l'Europe, on avoit soin de le graisser souvent avec de l'huile de poisson, pour empêcher sa peau de s'endurcir & de se fendre.

On prétend que le rhinocéros mâle a une petite corne ſur le dos, à l'épaule droite : toujours eſt il vrai que la corne qui eſt ſituée & fixe ſur le nez, eſt claire en ſa baſe, & d'un brun noirâtre en haut, comme la peau : elle n'eſt pas tout-à-fait ronde, mais un peu écraſée aux côtés ; elle eſt fort groſſe, un peu recourbée vers le dos, & très dure : celle de la femelle eſt plus groſſe & plus longue ; elle a quelquefois plus de 2 pieds & demi de longueur, en partant de la racine, & neuf à dix pouces de diametre en cette même partie. Au reſte, ces cornes varient ſuivant l'âge : nous en avons une très belle qui eſt d'un gris brun ; & quoiqu'il y en ait un bout de la pointe de retranché, elle a encore vingt-deux pouces de longueur, & ſept de diametre en ſa baſe.

La corne du rhinocéros étoit de très grand prix chez les Romains : tout le monde ſait qu'ils avoient pouſſé le luxe des bains juſqu'à l'excès ; des femmes y tenoient des vaſes à bec remplis d'huile & d'eſſence à l'uſage de ceux qui prenoient les bains. Ces vaſes étoient, chez les Princes & les riches, des cornes de rhinocéros qui étoient artiſtement creuſées en dedans, & bien travaillées ſur l'extérieur. Les Ecrivains Arabes & les Orientaux débitent beaucoup de fables ſur cette eſpece de corne : ils prétendent que quand elle eſt fendue, on y voit mille figures plus merveilleuſes les unes que les autres, des hommes, des oiſeaux, des chevres, &c. ce qui fait, diſent-ils, que les Princes Chinois & les Indiens s'en ſervent pour orner leurs baudriers & leurs trônes ; l'on en fait auſſi des colliers & des manches de couteaux à l'uſage des rois des Indes, qui ſe ſervent toujours à table de ces couteaux, & qui les achetent bien cher, parcequ'ils croient que la corne ſue à l'approche de quelque ſorte de venin que ce ſoit ; & que quand on y verſe de bon vin, on le voit ſur-le-champ s'élever & bouillonner. Kolbe n'a pas craint d'aſſurer qu'il avoit été témoin oculaire de ce phénomene.

Une des raiſons qui concourent encore au grand prix de cette corne, même dans les Indes, c'eſt ſa dureté extraordinaire qui permet qu'on en faſſe des ouvrages ſculptés, de toute beauté & de très longue durée. L'opinion qu'une telle gravure étoit naturelle à la corne du rhinocéros, jointe à la propriété de ſuer & de ſe fendre en deux à l'approche du venin, a paſſé des Indes en Europe. On ſait que Clément VII fit préſent d'une corne de rhinocéros au roi de France, croyant lui envoyer quelque choſe de très précieux : les Vénitiens en acheterent alors une très cher d'un Juif ; & Paul Jove raconte que quand les François pillerent le palais de Médicis, Grand Duc de Toſcane, ils trouverent un tréſor, c'étoit une corne de rhinocéros. Aujourd'hui qu'on commence à revenir de ce préjugé en Europe, on ne voit plus ces cornes que comme des raretés dans les cabinets des Curieux : on les vend encore cent écus dans l'Inde. Pluſieurs perſonnes du Cap ont des coupes faites de cette corne ; il y en a de montées fort proprement, ſoit en or, ſoit en argent. Les Tourneurs qui font ces vaſes, ont grand ſoin d'en ramaſſer les raclures : on les croit d'un excellent uſage

dans les convulsions, les foiblesses & plusieurs autres incommodités.

Le sang de cet animal est aussi fort estimé au Cap. Les Européens qui peuvent en avoir de frais, le mettent dans un boyau du rhinocéros, & l'exposent au soleil pour le faire sécher : on dit que c'est un vrai spécifique contre les obstructions, & pour consolider les plaies internes; on le prend dans un verre de vin, dans une tasse de thé ou de caffé. On assure que ce même remede convient encore pour guérir les coliques, arrêter le flux de sang, & provoquer les menstrues des femmes, deux effets entierement opposés, dit Redi.

Les Maures Indiens, dit Bontius, mangent avec plaisir la chair du jeune rhinocéros; mais quand il est vieux, cette chair est si dure & si coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Chez les Indiens on fait usage en médecine de la peau, de la corne, des ongles, du sang, de la chair, de la fiente, de l'urine, & généralement de tout ce qui vient du rhinocéros : on en tire des remedes volatils, qui passent chez les Indiens & chez les Abyssins pour des antidotes souverains contre le poison & le venin; ils ont le même usage dans leur pharmacie, que la thériaque dans la nôtre. La décoction de la peau de cet animal, avalée pendant trois jours consécutifs, guérit, dit-on, les dégoûts, soit qu'ils viennent de foiblesse d'estomac, ou de quelqu'autre cause : cette peau est si dure, que les mêmes Indiens ou Abyssins s'en servent pour faire des cottes d'armes, des cuirasses, des boucliers, & même des socs de charrues : ces cuirasses de peau sont beaucoup plus légeres & plus commodes que les nôtres; elles sont à l'épreuve des pertuisannes & des armes à feu : enfin, on n'apportoit autrefois des Indes à Rome le meilleur *lycium*, que dans des outres de peau de rhinocéros. Charles de Bergan dit que les excréments de cet animal sont moulés en crottes presque semblables à celles du cheval, & que les Jardiniers du pays préferent le fumier de rhinocéros à tout autre.

A l'égard du *réem*, que quelques-uns appellent *rhinocéros*, voyez ce que nous en avons dit au mot Rem : on a aussi donné improprement le nom de *taureau* ou de *bœuf d'Ethyopie* au rhinocéros. Il paroît encore que l'*abada* & le *monoceros quadrupede* de quelques Auteurs est le même que le *rhinocéros d'Afrique*.

RHINOCÉROS. On appelle ainsi une espece de corbeau cornu des Indes. Il est beaucoup plus grand que nos corbeaux d'Europe : son bec est petit, par rapport à son corps : c'est le *topau* du *Musæum* de Wormius, & le *jager-vogel* de Nieuhoff. *Voyez* aussi ce qu'en ont dit Bontius, Aldrovande, Willughby & Ray.

RHINOCÉROS, NASICORNE ou MONOCEROS. Les Naturalistes donnent ce nom à trois especes de scarabées.

Le premier porte sur la tête une corne recourbée : il a le ventre velu, & le corselet convexe.

La seconde espece a la figure du *scarabée pillulaire*, ou *fouille-merde*, autrement dit *stercoraire*. Cet insecte a le devant de la tête fait en forme

de bouclier, taillé en croiſſant, à bord élevé, d'où ſort une petite corne échancrée : ſes fourreaux ſont polis, & marqués de ſept ou huit ſillons.

La troiſieme eſpece eſt le petit rhinocéros noir, qui eſt de forme cylindrique, dont les fourreaux ſont ſillonnés & pointillés en creux. Sa corne eſt repliée : il a le corſelet échancré en devant, & on lui voit cinq dentelures (*Linnæus*).

Nous parlerons plus amplement du rhinocéros inſecte à l'article *ſcarabée monoceros* au mot SCARABÉE.

RHINOCÉROS DE MER, eſt le nom que l'on donne à la *licorne de mer* ou *narhwal* Voyez ces deux mots.

RHOMBITE. Sous ce nom on déſigne quelquefois l'empreinte ou la pétrification d'un turbot, mais plus communément on exprime par-là une famille de coquilles appellées *rouleaux* ou *cylindres*. Il paroît que les Auteurs ont appliqué ou tiré le nom de *rhombites* de la figure de ces coquilles : mais elle approche ſi peu du rhombe géométrique, qu'il ſeroit ridicule de leur donner en François le nom de *rhombe ;* il vaudroit mieux diviſer cette famille en rouleaux & en cornets. Cette diviſion s'accorderoit avec la méthode de Liſter; car il diviſe les *rhombi* en cylindriques, ce ſont les *rouleaux ;* & en pyramidaux, ce ſont les *cornets*. Voyez ces mots.

RHUBARBE, *Rhabarbarum aut Rheum*. Dans les boutiques, on donne ce nom à une racine que l'on nous apporte en morceaux aſſez gros, inégaux, de la longueur de quatre pouces ou environ, & de la groſſeur de deux à trois : elle eſt aſſez peſante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement, comme la noix muſcade, un peu fongueuſe, d'un goût légerement âcre, mêlé de viſcoſité, amer & un peu aſtringent, d'une odeur de drogue, donnant à l'eau une teinture de ſafran.

Cette racine, qui eſt ſujette à ſe carier & à noircir, ſur-tout quand elle eſt en grands morceaux, appartient à une eſpece de plante de la Chine encore peu connue. Montingius, dans ſon *Hiſtoire des Plantes d'Angleterre*, a donné une deſcription de la rhubarbe, & une figure tirée de Mathiole, ſous le nom de *rhabarbarum lanuginoſum, ſive lapathum Chinenſe longifolium ;* mais l'hiſtoire qu'il en donne n'eſt ſûrement pas fidelle, & ne convient point à la rhubarbe. Le R. P. Michel Boyn dit, dans ſon Livre intitulé *Flora Sinenſis, Viennæ Auſtriæ edita*, 1656, que la rhubarbe naît dans toute la Chine, & qu'elle s'y appelle *tayhuam*, ce qui ſignifie très jaune : elle vient cependant plus abondamment dans les Provinces du Su-Civen, Xen-ſy & Socieu, qui eſt la ville la plus proche des murs des Chinois. La terre dans laquelle elle vient eſt rouge & limoneuſe. Dès que les Chinois ont tiré cette racine de la terre, ils la nétoient, la raclent, la coupent en morceaux, qu'ils mettent d'abord ſur de longues tables, & qu'ils retournent trois ou quatre fois le jour ; car l'expérience leur a appris que s'ils les faiſoient ſécher en les ſuſpendant à l'air libre, ces morceaux deviendroient trop légers, & que la rhubarbe perdroit de ſa vertu. Au bout de quatre jours, quand les morceaux ont déja pris une ſorte de conſiſ-

tance, on les perce de part en part, & on les enfile, enſuite on les expoſe au vent à l'ombre. L'hiver eſt le meilleur tems pour tirer la rhubarbe de la terre, avant que les feuilles vertes commencent à pouſſer. Si on l'arrachoit de la terre pendant l'été ou dans le tems qu'elle pouſſe des feuilles vertes, non-ſeulement elle ne feroit pas mûre & n'auroit point de ſuc jaune ni de veines rouges, mais elle feroit encore poreuſe & très légere, & par conſéquent inférieure à celle qu'on retire durant l'hiver. On prétend que les Chinois font, par cette préparation, trois eſpeces de rhubarbe; l'une eſt plate, l'autre eſt en morceaux ronds, & l'autre eſt quarrée; ce qui fait dire aux Marchands, *rhubarbe de la Chine* ou de *Tartarie*, ou de *Moſcovie*. La meilleure pour l'uſage eſt celle qui a été gardée dix ans.

On apportoit autrefois la rhubarbe de la Chine par la Tartarie, à Ormuz & à Alep, de-là à Alexandrie, & enfin à Vienne; c'étoit celle que l'on appelloit *rhubarbe du Levant*. Les Portugais l'apportoient ſur leurs vaiſſeaux, de la ville de Canton, qui eſt un port & où ſe tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient à Alexandrie par la Tartarie: préſentement on nous l'apporte des Indes orientales & de Moſcovie. Elle croît abondamment dans toute cette partie de la Chine qui confine à la Tartarie; nous ne ſavons pas encore ſi elle naît auſſi en Moſcovie, & il paroît vraiſemblable que les Moſcovites nous l'apportent de la Tartarie & de la Chine. Les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes s'en chargent auſſi à Canton & à Ormuz. Il y a quelques années qu'on envoya de Moſcovie à M. de Juſſieu, une plante qui s'appelle *rhabarbarum folio oblongo, criſpo, undulato, flabellis ſparſis*. Cette même plante avoit déja été envoyée du même pays pour la vraie rhubarbe de la Chine, par M. Rand, Directeur du Jardin de Chelſey en Angleterre, ſous le nom de *lapathum bardanæ folio undulato, glabro*. La maniere dont cette plante fructifie fait croire que c'eſt effectivement une vraie eſpece de rhubarbe de la Chine. Les graines & la racine de cette plante ſont tout-à-fait ſemblables à la rhubarbe que feu M. Vandermonde, Médecin de la faculté de Paris, avoit envoyée de la Chine. Enfin, on la cultive aujourd'hui au Jardin Royal des Plantes à Paris, où elle vient très bien: elle y fleurit, & ſupporte les hivers les plus froids. En voici la deſcription.

C'eſt une groſſe racine vivace, arrondie, d'environ une coudée de longueur, rameuſe, d'un roux noirâtre en dehors; quand on enleve quelques morceaux de l'écorce, on trouve la ſubſtance pulpeuſe de la racine, panachée de points d'un beau jaune de ſafran, ſur-tout en ſon milieu: on reconnoît l'odeur, qui lui eſt particuliere, en la flairant vers ſon collet: ſon goût eſt amer, viſqueux & aſtringent. Du ſommet de la racine naiſſent pluſieurs feuilles couchées ſur la terre, diſpoſées en rond les unes ſur les autres: elles ſont très grandes, entieres, vertes, taillées en forme de cœur, garnies de deux oreillettes à leur baſe, & portées ſur de longues queues qui fourniſſent à la feuille même cinq nervures principales. Du milieu des feuilles s'éleve une tige anguleuſe, cannelée, haute d'un pied

& demi, garnie de quelques enveloppes particulieres, membraneuſes : les fleurs en ſortant de ces enveloppes, forment de petites grappes, & chaque fleur eſt portée ſur un petit pédicule particulier ; elles ſont ſemblables à celles de notre rhapontic, mais beaucoup plus petites, ſans calice, & d'une ſeule piece en forme de petite cloche, découpée en ſix quartiers : à chaque fleur ſuccede une graine pointue triangulaire, bordée d'un feuillet membraneux. Elle pouſſe dans le printems & fleurit en Juin ; ſes graines mûriſſent en Août.

Par le moyen de l'eau, on retire de la racine de rhubarbe de la Chine, plus de moitié de ſon poids d'extrait gommeux ; car elle contient très peu de réſine. Tous les Médecins reconnoiſſent deux vertus dans la rhubarbe ; ſavoir, d'évacuer les humeurs, ſur-tout celles qui ſont bilieuſes, & de fortifier, par une douce aſtriction, les fibres de l'eſtomac & des inteſtins : elle leve les obſtructions du foie ; c'eſt pour cela que quelques-uns l'appellent l'*ame*, la *vie* & la *thériaque du foie*. On l'emploie utilement dans la jauniſſe & dans les diarrhées : elle a auſſi la propriété de tuer les vers, & convient à toutes les perſonnes & à tout âge, lorſqu'elle eſt preſcrite à propos ; car il y a des cas où elle deſſeche le ventre & attaque les reins, &c. Il faut s'en abſtenir dans les fievres chaudes : on l'ordonne en ſubſtance avant le repas, pour aider la digeſtion, & pour fortifier l'eſtomac : la doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à un gros, ſelon l'âge & le tempérament. Lémery dit avoir reconnu par expérience, que la partie brunâtre, qui ſemble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe, eſt plus aſtringente & plus propre pour le flux de ſang & la diarrhée, que la bonne rhubarbe. Enfin, la rhubarbe entre dans quantité de compoſitions galéniques ; ſon nom eſt très célebre en Médecine.

RHUBARBE DES ALPES. C'eſt une eſpece de patience à feuilles rondes. *Voyez* PATIENCE.

RHUBARBE BLANCHE. *Voyez* MECHOACHAN.

RHUBARBE DES MOINES. *Voyez* à l'article PATIENCE.

RHYNCOLITHES. Nom donné aux pointes d'ourſin foſſile. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

RICHE. M. Briſſon donne ce nom à un petit animal du genre du liévre. Il differe, dit-il, de notre lapin par ſa couleur. Tout ſon corps eſt couvert de poils d'un très joli gris. *Voyez* les mots LIÉVRE & LAPIN.

On prétend que le véritable riche ſe trouve en Suede & en Pologne ſous le nom de *richs*, & que cet animal eſt une eſpece de loup-cervier dont la fourrure eſt très fine. *Voyez* LOUP-CERVIER.

RICIN, *Ricinus.* On donne ce nom à pluſieurs ſortes d'*amandes*, ou *noix*, ou *féves purgatives*, que l'on apporte, ſoit des Indes, ſoit de l'Amérique ; ſavoir, 1°. le *ricin ordinaire* ; 2°. la *féve purgative* des Indes occidentales, qui eſt le *pignon de Barbarie*, ou la *féve du médicinier*, ou la *noix des Barbades* ; 3°. l'*aveline purgative du nouveau monde*, & qui eſt la *noix du médicinier d'Eſpagne*, ou le *ben-grand* ; 4°. la noix du *ricin In-*

dien, qui eſt le *pignon d'Inde*, ou le *grain de Tilli*, ou *grain des Moluques*. Nous allons donner la deſcription de ces différentes noix purgatives, & des plantes qui les portent.

1°. La GRAINE DE RICIN ORDINAIRE, *Ricini vulgaris nucleus*. Le fruit eſt triangulaire, à trois loges, un peu hériſſé, & il contient trois graines; chaque graine eſt oblongue, de la figure d'un œuf, convexe d'un côté, applatie de l'autre, avec un petit ombilic placé au ſommet : elle cache ſous une coquille mince, fragile, liſſe, couverte de raies tachetées de blanc & de noir, une ſubſtance médullaire, ſemblable à une amande, blanche, partagée en deux, graſſe, douceâtre, âcre, & qui excite des nauſées. La plante qui porte ce fruit eſt le *ricinus vulgaris*, eſpece de *Palma Chriſti*. Voyez PALME DE CHRIST. Elle eſt commune dans l'Egypte & dans les deux Indes : elle a la figure d'un petit arbre : ſa tige s'éleve communément à la hauteur de ſix ou ſept pieds, & même davantage; elle eſt groſſe, ligneuſe, creuſe en dedans comme le roſeau, rameuſe en haut, & de couleur obſcure, couverte d'une eſpece de poudre blanche ſemblable à de la farine. Ses feuilles ſont pareilles à celles du figuier, mais plus grandes, découpées à leur circonférence, & dentelées, liſſes, tendres, molles, d'un verd foncé, garnies de nervures, & portées par de longues queues. Les fleurs ſont en grappes, élevées ſur une tige particuliere à l'extrémité des branches, arrangées ſur un long épi : elles ſont ſtériles, car les embryons des fruits naiſſent avec elles; ils ſont arrondis, verts, & portent à leur ſommet des crêtes rouges; ils ſe changent en des fruits dont les pédicules ſont d'un pouce de longueur : ces fruits ſont noirâtres, garnis d'épines molles, de la groſſeur d'une aveline : le reſte du fruit eſt ainſi que nous l'avons dit ci-deſſus. Quand le fruit de ce *ricin* eſt bien mûr, il s'y fait des crevaſſes par où les ſemences ſortent avec impétuoſité : ſa racine eſt longue, groſſe, dure, blanche & fibreuſe. On cultive cette plante dans quelques jardins, tant à cauſe de ſa beauté, que parcequ'on croit qu'elle chaſſe les taupes. Lémery dit qu'elle croît à différentes hauteurs & groſſeurs, ſuivant les lieux où elle naît; car on voit, dit-il, des ricins en Eſpagne, qui ont la groſſeur d'un homme, & d'autres en Candie qui égalent en hauteur les grands arbres, en ſorte qu'il faut des échelles pour y monter.

Les Negres du Sénégal ſe ſervent avec ſuccès de l'application d'une feuille de ricin ordinaire ſur la tête, pour diſſiper la migraine; ils l'appliquent également comme un calmant ſur les parties du corps où il y a inflammation, ſur-tout ſur les inflammations des yeux : ſans doute que dans ces deux cas, ce remede agit comme un véſicatoire.

Les fruits du *ricinier ordinaire* ſont remplis de beaucoup d'huile douce, tempérée; mais outre cela ils contiennent une certaine portion d'huile très âcre, & ſi cauſtique qu'elle brûle la gorge : c'eſt de cette huile que dépend leur vertu purgative. Dioſcorides dit que ſi l'on avale le nombre de trente graines de ce *pignon d'Inde* pilées, & dont on aura ôté l'écorce,

elles purgeront par les selles, la bile, la pituite & la sérosité, & qu'elles exciteront le vomissement. Mais il faut que cet Auteur se soit trompé; car trois grains seuls suffisent pour causer une purgation si désagréable & si laborieuse, qu'elle semble bouleverser tout l'estomac : ajoutez à cela les épreintes sanguinolentes des selles. Les habitants du Bresil, qui sont beaucoup plus difficiles à émouvoir que ceux de notre climat, disent qu'il y a du danger d'en donner plus de sept grains en substance. Heureusement que ce purgatif dangereux est rarement en usage : on sait qu'il cause au moins l'inflammation de l'œsophage & de l'orifice de l'estomac. Enfin, le savant Rolfincius voyant que les Indiens mêmes étoient morts en usant de ce purgatif, conseille aux Médecins sensés de ne point faire usage de ces graines.

Les Anciens tiroient une huile des graines de ricin, soit par décoction, soit par expression; & ils l'appelloient *huile de cicin*, ou *huile de kerva*, ou *huile de figuier infernal* : elle a une odeur puante, mais elle est bonne à brûler & utile dans quelques onguents. Pison dit que les Bresilois en font tous les jours usages contre les maladies froides : elle résout les tumeurs, & dissipe les coliques & les vents, si l'on en frotte le bas-ventre : appliquée sur le nombril, elle fait mourir les vers des enfants; elle guérit aussi la gratelle & les autres vices de la peau.

2°. Le PIGNON DE BARBARIE, *Cureas & faba purgatrix Indiæ occiduæ*. Cette seconde noix purgative est l'amande du grand ricin d'Amérique, ou plutôt du *ricinoïde*, qui s'appelle aussi *médicinier* & *pignon de Barbarie*, ou le *grand haricot du Pérou*. C'est une graine oblongue, ovoïde, de la grosseur d'une petite féve, convexe d'un côté & applatie de l'autre, cachant sous une peau déliée un noyau blanc, oléagineux, d'un goût douceâtre, âcre, & qui cause des nausées. Les Anglois nomment cette féve purgative, *noix des Barbades* : elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoides Americana gossypii folio*, & qui croît en Amérique entre Carthage & *Nombre de Dios*; elle croît aussi dans la Guyane à la hauteur d'un arbrisseau : c'est le *mundiguacu* de Marcgrave. Cet arbrisseau est touffu; son bois est mou, plein de moëlle, cassant, & rempli d'un suc laiteux & âcre : il est fort branchu & garni d'un nombre de feuilles semblables à celles du citronnier, lisses, luisantes, & d'un verd foncé : vers l'extrémité des branches, il s'éleve des tiges inégales, longues de quatre pouces, qui portent un grand nombre de fleurs disposées comme un parasol, mais petites, d'un verd blanchâtre, composées de cinq pétales en rose, roulées en dehors. Ces fleurs sont stériles, car les embryons des fruits naissent entr'elles, & ils se changent en des fruits de la grosseur & de la figure d'une noix encore verte, longue de plus d'un pouce, pointus aux deux bouts, attachés trois ou quatre ensemble, d'un verd foncé lorsqu'ils sont tendres, & ensuite noirs, sans épines, & qui contiennent dans trois loges trois graines dont nous avons parlé. Cet arbrisseau prend aisément de bouture : on l'emploie quelquefois

quelquefois à la Guyane pour faire des haies vives, pour entourer les parcs à vivres ou à bestiaux, & pour d'autres especes de clôture, à-peu-près comme on se sert du sureau en France.

La graine de *ricinoïde* purge encore plus violemment que le ricin ordinaire : elle est très dangereuse, quelque correctif qu'on lui associe. Les Bresiliens & d'autres peuples de l'Amérique tirent de cette racine une huile dont on se sert pour les lampes, & propre à guérir les maladies qui viennent des humeurs froides, & toutes sortes d'hydropisie, soit en frottant le ventre, ou en en avalant quelques gouttes dans du vin blanc : elle est nervale; elle amollit le ventre, tue les vers, & convient aussi pour tous les vices de la peau & pour les maladies des articles.

3°. Le Fruit du Médicinier d'Espagne, *Avellana purgatrix novi orbis*. Sa graine est de la grosseur d'une aveline, presque triangulaire, couverte d'une coque mince, pâle & brune; sa substance médullaire est ferme, blanche, douceâtre, & d'un goût semblable à celui de l'aveline : elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes arbor Americana folio multifido :* son tronc est environ de la grosseur du bras, & haut tout au plus de trois ou quatre pieds; il est tendre, couvert d'une écorce cendrée, veinée, & en forme de réseau, marqué de taches aux endroits d'où les feuilles sont tombées. Les extrémités des branches sont garnies de dix à douze feuilles qui se répandent de tous côtés, attachées à de longues queues, découpées en lanieres pointues, qui sont encore découpées elles-mêmes, grandes d'un pied, lisses, d'un verd blanchâtre en dessous, & d'un verd plus foncé en dessus : vers l'origine des queues naissent d'autres petites feuilles découpées fort menu, qui rendent l'extrémité des rameaux comme hérissée, d'où s'éleve une longue tige rouge, qui porte un beau bouquet de fleurs en parasol. Cette tige se partage en beaucoup d'autres rameaux branchus, ayant chacun une fleur de la même couleur. Parmi ces fleurs il y en a de stériles & de fertiles : celles-ci sont plus grandes que les autres, mais moins nombreuses; elles sont en rose, soutenues sur un petit calice échancré en cinq parties : celles qui sont stériles contiennent dans leur milieu des étamines garnies de leurs sommets de couleur d'or : l'embryon de celles qui sont fertiles est ovalaire, à trois angles, verd, couronné de styles dont les stygmates sont jaunes & en croissant, lequel se change ensuite en un fruit en forme de poire, gros comme le pouce, jaunâtre, à trois capsules, qui contiennent chacune une amande dont nous avons parlé.

Il faut éviter soigneusement de prendre intérieurement cette amande, car elle purge si violemment qu'elle peut causer la mort. Lorsqu'on taille le tronc de cette plante, ou qu'on en arrache les feuilles, il en sort une assez grande quantité de suc limpide, jaunâtre, & un peu visqueux. On cultive cette plante sur-tout dans les jardins : on l'a apportée de la Terre Ferme de l'Amérique dans les Isles.

4°. La Graine du Ricin Indien, *Pinei nuclei Moluccani, sive purgatorii*. C'est ce que nous nommons vulgairement *pignon d'Inde*, ou *grain*

de Tilli ou *des Moluques* : ce sont des graines qui ressemblent beaucoup à celles de la premiere espece de *ricin*, convexes d'un côté & un peu applaties de l'autre, marquées de quatre angles; leur écorce est grisâtre & tiquetée de brun; l'amande est solide, blanchâtre, d'un goût gras, mais âcre, brûlant, & qui cause des nausées : la plante s'appelle *pinus Indica nucleo purgante*. Cet arbrisseau porte des tiges simples qui naissent sans rameaux latéraux : les fleurs sont ramassées en long épi au sommet de ces tiges. Il sort de la tige quelques feuilles longues, ovalaires, pointues, lisses, finement dentelées, portées par des queues longues d'un pouce, tendres & molles, avec une côte, & des nervures saillantes en dehors : vers l'origine de chaque épi il sort tous les ans deux rameaux de même hauteur que la tige. Les fleurs inférieures sont les femelles, & celles qui se trouvent à la partie supérieure sont les mâles : c'est dans les femelles que se forme un embryon, lequel se change en une capsule ronde, à trois sillons & à trois loges, contenant chacun une graine dont nous avons parlé. On cultive cette plante dans le Malabar & dans quelques pays des Indes orientales.

Les bois & les graines de cette plante sont d'usage en Médecine : le bois qui s'appelle *panava* ou *pavana*, est spongieux, léger, non compacte, pâle, couvert d'une écorce mince, cendrée, d'un goût âcre, mordant & caustique, d'une odeur qui cause des nausées. Lorsqu'il est récent & encore verd, il purge les humeurs séreuses par le vomissement & par les selles, mais d'une maniere qui surpasse la coloquinte même, laissant dans l'œsophage & dans l'anus une inflammation à cause de sa grande âcreté : lorsqu'il est sec il purge moins violemment; la dose en est depuis vingt-quatre à trente-six grains. On en peut dire autant des graines dont la plus grande vertu paroît consister en deux petites feuilles, qui germent les premieres, & qui sont cachées dans le milieu de la substance de ces graines. On donne depuis trois grains jusqu'à cinq grains pesant d'amande de pignon d'Inde : chaque grain procure au moins une selle, si on boit par-dessus de l'eau chaude ou un bouillon; mais le ventre est resserré dans l'instant, si l'on boit un grand verre d'eau froide, ou si l'on trempe, ou si l'on lave les pieds ou les mains dans de l'eau froide : on donne aussi l'huile de ces graines, tirée par expression, jusqu'à un grain pesant; car elle purge plus violemment que l'huile que l'on exprime du ricin ordinaire. C'est avec cette même huile que les Indiens préparent la pomme royale purgative, dont la seule odeur purge ceux qui sont délicats. On fait macérer une orange ou un citron dans l'huile de Tilli pendant un mois, on la retire ensuite; si on la frotte fortement dans les mains jusqu'à ce qu'elle s'échauffe, qu'on l'approche des narines, & que l'on en tire fortement l'odeur, le ventre s'en ressentira bientôt après, comme si l'on avoit pris une potion purgative.

Au reste, nous ne pouvons trop répéter, d'après notre propre expérience, que les graines du *pignon d'Inde*, prises intérieurement, ne con-

viennent guere que dans l'apoplexie ; car elles causent l'inflammation de la gorge, du palais, de l'estomac, & souvent de l'anus, à cause de leur très grande acrimonie. Les Indiens les font cuire dans de l'urine ou du vinaigre : on prétend ici en corriger l'âcreté avec de la réglisse, des amandes douces, le suc de limon, des bouillons gras, ou en les torréfiant sous les cendres.

RICINOÏDE. *Voyez* à l'article RICIN.

RIEBLE. *Voyez* GRATERON.

RIGOLE. On donne ce nom à un petit canal d'eau que l'on tire de la riviere qui borde un pré : cette sorte de saignée, dont la Nature fait quelquefois tous les frais, est utile pour arroser les herbages des *prairies*. Voy. ce mot.

RILLOURS. *Voyez* au mot OUANDERONS.

RIS ou RYZ, *Oryza*. Plante qui ressemble à quelques égards aux froments, & que l'on cultive dans les pays chauds aux lieux humides & marécageux. Sa racine est comme celle du froment, elle pousse des tiges ou tuyaux à la hauteur de trois ou quatre pieds, cannelés, plus gros & plus fermes que ceux du blé ou de l'orge, noués d'espace en espace ; ses feuilles sont longues, arrondinacées, charnues, assez semblables à celles du poireau, leur graine est applatie & couronnée d'une membrane courte, avec deux oreillettes latérales & barbues ; ses fleurs qui sont hermaphrodites, naissent en ses sommités de couleur purpurine, & forment des panicules comme celles du millet ou du panis. On remarque qu'il n'y a qu'une fleur dans chaque calice, six étamines, deux styles, & deux stigmates en pinceau : à ces fleurs passées succedent des semences oblongues, blanches, demi-transparentes, dures, enfermées chacune dans une capsule jaunâtre, rude, cannelée, anguleuse, velue & armée d'une arrête, le tout disposé alternativement le long des rameaux.

On se sert de la graine du ris, principalement en aliment, & quelquefois en médecine : on nous l'apporte séche des Indes orientales, du Piedmont, d'Espagne & de la Caroline. On doit choisir celui qui n'a pas l'odeur de poudre : celui du Piedmont est plus court, plus gros & moins blanc que celui de la Caroline, mais il est de meilleur goût & plus nourrissant.

La graine du ris est une des principales nourritures dans tout le Levant, d'où il a été apporté premierement en Grece & en Italie : il aime tant l'humidité qu'il croît dans l'eau même. Dans l'Isle de Ceylan & dans toute l'Asie, après avoir foui ou labouré la terre, on y pratique des réservoirs d'eau de puits ou de pluie, pour l'arroser tous les jours ; & ces inondations perpétuelles amollissent tellement le terrein, qui est déja très humide & très gras par lui-même, que les Cultivateurs s'y mettent à l'eau jusqu'à mi-jambes. Quand le tems de la moisson approche, on laisse déssécher le terrein : alors les Moissonneurs y entrent, & coupent le ris ; on en fait des tas dans le milieu des champs, & on les fait piler par des bœufs ou des bufles qui tiennent lieu de batteurs en ce pays, suivant l'ancien usage des

Orientaux, dont il eſt dit dans l'Écriture *non alligabis os bovi trituranti.* Les Aſiatiques mettent leur ris tout vanné en ſacs, qu'ils portent dans des eſpeces de puits de terre cuite, ou dans des panniers couverts & bien fermés, pour le garantir des rats & inſectes. Porta dit qu'on ſeme une grande quantité de ris dans les plaines humides du territoire de Salerne, où les habitants l'arroſent auſſi au moyen des canaux & des rigoles qu'ils tirent des rivieres au beſoin, autrement le ris n'y viendroit point, ou ne rapporteroit point de graines; de ſorte, diſent les *Continuateurs de la Mat. Med.* qu'il eſt ſurprenant qu'un grain ſi ſec, demande un terrein ſi humide, & qu'une terre marécageuſe produiſe un blé d'un goût exquis & d'une nourriture auſſi ſaine que ſéche. Il ne mûrit qu'à force de ſoleil, & la récolte ne s'en fait que vers l'équinoxe d'automne. C'eſt-là, ſans doute, pourquoi il ne ſauroit venir dans les pays du Nord, quoique plus humides, mais parcequ'il y fait trop froid. On pourroit faire de fort bon pain avec la farine de ris, & même il tient lieu de pain dans les Indes, étant préparé de diverſes manieres; non-ſeulement les Indiens en préparent des gâteaux & de la bouillie, mais ils en tirent encore par la diſtillation une liqueur ſpiritueuſe, qu'ils appellent *aracle* ou *arak*, voyez ce mot, & qu'ils chargent enſuite de ſucre & de divers aromates : cette boiſſon les enivre plus promptement que ne pourroit faire le vin le plus fort; enfin, une légere décoction de ris dans l'eau, fait parmi eux la baſe ou le véhicule le plus uſité pour la plupart des médicaments.

Les Anciens comptoient le ris parmi les aliments de légere ſubſtance, & faciles à digérer : c'eſt une opinion ſi répandue dans le public que le ris engraiſſe, que les femmes maigres à la Cour & à la ville en uſent fréquemment, le prenant ſur-tout avec du lait & beaucoup de ſucre; nous avons même l'exemple de pluſieurs nations qui en font leur nourriture ordinaire depuis quantité de ſiecles : on convient ſeulement que le ris reſſerre un peu, & que dans certaines circonſtances il peſe un peu ſur l'eſtomac.

On fait uſage en France du ris, en le faiſant cuire dans le bouillon, qu'il blanchit ſans lui donner de mauvais goût : on en fait de la panade, de la bouillie, une eſpece de crême. Quoique ce ſoit un bon aliment pour toutes ſortes de perſonnes, il convient ſingulierement aux perſonnes épuiſées par des hémorrhagies, &c. aux femmes qui ont ſouffert des pertes exceſſives, aux pulmoniques & aux étiques; il adoucit l'âcreté du ſang, modere le cours de ventre. On fait une eau de ris, ou décoction, qui eſt pectorale & aſtringente.

RIVIERE. *Voyez* au mot FONTAINE.

ROBRE ou ROUVRE. *Voyez* CHÊNE.

ROC. Des Naturaliſtes donnent le nom de *roc vif*, tantôt aux maſſes de quartz, & tantôt à celles de granite. *Voyez* ces mots.

ROCHAU. *Voyez* AIOL.

ROCHER. Eſt un amas de pierres, élevé ou ſur le bord de la mer, ou dans une plaine, ou même dans des vallées, dans des forêts, &c. L'on

fait mention du rocher de S. Michel ; c'eſt en quelque ſorte un bloc énorme de granite : la fameuſe pierre Nantoiſe ſur laquelle les enfants danſent à Nantes, eſt auſſi une eſpece de granite. Les roches de la forêt de Fontainebleau ſont de grès. *Voyez* le mot ROCHES.

Au lieu nommé la Roquette à une lieue de Caſtres en Languedoc, on voit le fameux roc ou rocher qui tremble. Cette ſingularité attire l'attention des Voyageurs, & intéreſſa en 1718 la curioſité de Son A. R. M. le Duc d'Orléans, alors Régent de ce Royaume. Voici en quoi conſiſte cette merveille ſi frapante : le rocher tremblant eſt d'une forme ovoïde, il eſt ſitué près du faîte & ſur le penchant d'une montagne ; il eſt placé ſur le bord d'un rocher beaucoup plus gros, qui eſt incliné d'environ ſix pouces. La plus grande circonférence du rocher tremblant, eſt de vingt-ſix pieds : on l'eſtime du poids de plus de ſix cents quintaux ; il porte ſur le petit bout, & n'a preſque d'autre point d'appui qu'une ligne qui va du levant au couchant. Ce rocher ſe meut viſiblement, lorſqu'une certaine force, telle que celle d'un homme, lui eſt appliquée du midi au nord ; enſuite on peut conſerver au rocher ſes balancements & ſes vibrations par une action très légere : mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il ne tremble pas plus ſenſiblement quand on y ajoute un plus grand nombre de forces ; ſes balancements vont toujours du ſeptentrion au midi. M. Marcorelle de l'Académie de Toulouſe, aſſigne la cauſe de ce tremblement aux parties élaſtiques du rocher détendues par le mouvement. La pierre branlante du mont Pilate dans le canton de Lucerne, doit ſans doute ſon effet à la même cauſe que le rocher tremblant du Languedoc.

ROC TREMBLANT. *Voyez* ROCHER.

ROCHER ou MUREX, ſont deux termes ſynonymes de la Conchyliologie, dont on ſe ſert pour exprimer une famille entiere de coquilles univalves : il y en a à qui l'on a donné des noms particuliers ; dénomination qu'ils doivent à leur figure ; tels ſont, par exemple, le *hériſſon*, le *ſcorpion*, le *bois veiné*, l'*araignée*, la *muſique*, le *caſque*, &c. *Voyez* le mot MUREX.

ROCHES. Les Lithologiſtes expriment par ce nom des pierres rarement ſimples, qui le plus communément ſont formées par l'aſſemblage de deux, de trois pierres, ou même davantage, leſquelles ſont de différentes duretés, de diverſes couleurs & propriétés : ces pierres n'ont d'autre différence entr'elles, que celle qu'y met la nature des parties qui y dominent. Elles ont en général l'extérieur & l'intérieur tout diſſemblable : les unes ſont écailleuſes, d'autres grainelées ; elles ne paroiſſent jamais unies & liſſes : elles ſont communément opaques, font quelquefois feu avec le briquet, &c. tantôt on les trouve par couches ou filons, ſouvent en roches entieres dans les montagnes, comme on peut le voir en Dalécarlie & en Allemagne près de Freyberg. Ces pierres ne ſont iſolées qu'accidentellement : on ne trouve dans leur intérieur aucun veſtige de pétrification, ni de matieres étrangeres au regne minéral, pas même à la claſſe des pierres ; c'eſt ce qui

a déterminé quelques Naturaliftes à regarder ce genre de pierres, comme primitive & de toute antiquité.

La plupart des pierres comprifes dans ce genre, font défignées dans les Auteurs fous le nom de *porphyre* & de *granite*; quelques-uns y rangent auffi le *jafpe*, que nous foupçonnons maintenant être, ainfi que le caillou d'Egypte, une forte de *filex*. Voyez ces mots & celui de JASPE. On voit, par ce qui vient d'être dit, que les roches varient de propriétés, fuivant l'efpece de pierre qui entre dans leur compofition.

Indépendamment des roches que nous venons de citer en exemple, on diftingue des pierres de roche groffieres, qui font opaques & fabloneufes, quelquefois verdâtres ou remplies de mica: on les définit par la matiere qui y domine, ce qui fait dire *roche micacée*; s'il y a du fpath, on dira *roche fpatheufe*; fi c'eft du quartz, *roche quartzeuze*; fi c'eft du fable, *roche fablonneufe*; &c. Il nous eft impoffible de détailler ici le nombre des variétés de pierres de roche, d'après ce que nous en avons vu en litholifant fur toutes les montagnes qui bordent le Rhin, depuis le mont S. Gothard, jufqu'à Cologne, ainfi que fur le mont Jura, les Alpes, les Pyrenées, &c. Elles changent accidentellement dans une montagne. (*Voy. notre Minéral. genre 31, p. 265, vol. 1.*). Tout ce que nous pouvons dire ici, c'eft que les roches font les parties conftituantes des montagnes en chaînes; qu'il y en a de fimples & de compofées. Les Mineurs difent auffi qu'il y en a de fauvages, c'eft-à-dire, dont l'ordre des couches ou des matieres qui les compofent, eft totalement dérangé. *Voyez* FILONS, & l'obfervation qui eft à la fin de l'article fuivant.

ROCHE DE CORNE, *Corneus*. Les Naturaliftes Allemands donnent ce nom à une pierre dure, réfractaire, reffemblante un peu à l'ongle des quadrupedes, & qui fe trouve dans les montagnes en filons prefque perpendiculaires. Les Naturaliftes François n'ont pas encore une connoiffance bien certaine de la nature & de l'origine de cette forte de pierre: celle que M. Bernard de Juffieu a reçue de Suede fous le nom de *corneus fiffilis durior Wallerii*, reffemble parfaitement à de la *lave*. On diftingue trois fortes de roches de corne: 1°. celle à *écorce molle*; M. Wallerius dit qu'elle eft couverte comme d'une efpece d'enveloppe courbée, qui reffemble à du cuir brun; elle eft auffi peu compacte que la pierre ollaire tendre. La deuxieme eft à *écorce dure*; elle eft noire, & reffemble au fabot d'un cheval; elle s'endurcit au feu: tantôt elle eft luifante, & tantôt grainelée. La troifieme eft *feuilletée*, fa couleur eft ou noirâtre ou rougeâtre; fes feuillets font pofés perpendiculairement fur leur tranchant: il y en a de tendre qui peut fervir à tracer des lignes, & d'autre affez folide pour être employée à couvrir des maifons: elles jauniffent beaucoup dans le feu. Au refte, il paroît que les ouvriers des mines donnent indifféremment le nom de *roche de corne* au roc vif & dur qui enveloppe fouvent les filons des mines. Quant à la *pierre de corne*, ftrictement dite, *voyez* PIERRE DE CORNE.

Ayant examiné de nouveau toutes les pierres que l'on appelle *roches* & *roches de corne*, lesquelles composent pour la plus grande partie les montagnes des Pyrenées, la chaîne d'Alais en Languedoc, &c. nous avons reconnu que les premieres sont des especes de quartz en masses énormes, sans mélange, & de figure indéterminée, qui paroissent n'avoir point eu part aux révolutions terrestres, par conséquent formées de toute antiquité ; tandis que les roches de corne feuilletées, qui forment des especes de filons qui peuvent se diviser en lames, & qui servent de salband, c'est-à-dire d'encroutement aux pierres précédentes, doivent être regardées comme de nouvelles pierres formées successivement dans les interstices des masses précédentes : interstices produits lors d'une très grande catastrophe. Donc, si la division ou écartement de ces roches a été perpendiculaire ou oblique, la roche de corne feuilletée doit s'y trouver dans cette position ; & c'est en effet ce qu'on observe. Les roches spatheuses, le granite, le porphyre, la roche sablonneuse, la roche micacée, & généralement toutes les pierres de roches composées doivent être regardées comme de nouvelle création, c'est-à-dire, qu'elles appartiennent à la nouvelle terre. *Voyez* TERRE.

ROCOURT ou ROCOU. *Voyez* ROUCOU.

ROGNON, *Minera nidulans*. Les Mineurs donnent ce nom à de la mine dont le filon est, sinon interrompu, au moins par morceaux plus ou moins gros, & qui ont à-peu-près la forme d'un rein, c'est-à-dire, que ce sont des masses métalliques & détachées, qui se trouvent répandues dans le filon d'une mine : ils se rencontrent souvent au milieu d'autres matieres stériles. *Voyez* les mots MINES, MÉTAUX & FILONS.

ROI. Nom donné à un papillon qui se trouve dans les jardins : ses aîles sont fauves, tiquetées de noir, communément ornées en dessus & en dessous, de vingt-deux taches argentées. C'est la beauté de ses aîles qui lui a fait donner ce nom.

ROI, ou plutôt REINE DES ABEILLES, est la femelle pondeuse de cette sorte de mouches. *Voyez* ABEILLE.

ROI DES CAILLES. Espece de râle noir ou de râle de genêt, que l'on dit être le conducteur des cailles dans le tems de leur émigration. *Voyez* les mots CAILLE & RALE.

ROI DES COUROUMOUX. Nom donné à une espece de poulet-d'Inde, dont la couleur très douce est relevée par le noir du collier qui le pare : cette même couleur se remarque à l'extrémité de la queue & des aîles de l'oiseau. *Voyez* COQ-D'INDE.

ROI DE GUINÉE, *Rex Guinensis*. Oiseau huppé d'un très beau plumage, & plus petit qu'une poule : il se trouve dans l'Afrique méridionale, vers le royaume de Congo, sur les confins du Cap de Bonne-Espérance.

ROI DES MANUCODIATS ou DES OISEAUX DE PARADIS. *Voyez* au mot OISEAU DE PARADIS.

ROI DES MULETS. *Voyez* MULET POISSON & SURMULET.

ROI DES POISSONS. Sous ce nom, M. Gronovius a décrit un poiſſon du genre des carpes : il en eſt mention dans les *Actes d'Upſal.*

ROI DES SERPENTS. Séba donne ce nom au ſerpent de l'Iſle de Java, appellé *lamanda.* Voyez ce mot.

ROITELET, eſt le nom que les Ornithologiſtes donnent à un genre d'oiſeaux fort connus en Europe, & dont le corps eſt court & gros : nous en citerons trois eſpeces principales ; ſavoir, le *roitelet ordinaire*, celui qui eſt *huppé*, & le *roitelet non huppé.*

1°. Le ROITELET ORDINAIRE ou le PASSEREAU TROGLODYTE, *Paſſer dictus troglodytes.* Cet oiſeau peſe environ trois gros : ſa longueur totale eſt de quatre pouces & demi, & ſon envergure eſt de ſix & demi. Il a la tête, le col & le dos d'un bai brun ; le croupion & la queue plus bai ; le dos, les aîles & la queue bigarrés par des lignes noires tranſverſales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre, tachetée de noir par les côtés ; le bas-ventre d'un brun roux, le bout des aîles & de la queue pointillé de blanc ; le bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre en deſſous & brun en deſſus ; l'iris couleur de noiſette, le doigt & l'ongle de derriere fort longs.

Cette eſpece de roitelet rampe à travers les haies & les trous des foſſés & des murailles ; il fait de courtes volées, & vole bas : il a coutume de bâtir ſon nid le long des murs, au derriere des maiſons ou des étables couvertes de paille, mais le plus ſouvent dans les bois & dans les haies ; il le conſtruit de mouſſe en dehors, de plumes & de crin en dedans, lui donnant la forme d'un œuf dreſſé ſur un de ſes bouts, avec une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & ſort : ſa ponte eſt de neuf à dix œufs, & même plus.

Ce petit oiſeau aime à ſe tenir ſeul ; & même s'il trouve un de ſes ſemblables, principalement s'il eſt mâle, ils ſe battront l'un & l'autre juſqu'à ce que l'un d'eux s'enfuie comme étant vaincu : il eſt toujours gai, alerte & vif ; il porte ſa queue trouſſée comme un coq ; il ſe nourrit ordinairement de vers, d'araignées ; il fréquente les buiſſons & les pertuis ; il ne ſe prend qu'avec beaucoup de peine : il n'eſt jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter ; auſſi l'entend-on ſoir & matin de bien loin, ſur-tout en hiver. Apprivoiſé, il chante agréablement, d'une voix même plus haute & plus ſonore que ne ſemble comporter un ſi petit corps : ſon ramage le plus agréable eſt au mois de Mai ; c'eſt la ſaiſon de ſes amours. Ses petits ſont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

Nous avons été témoins que dans certaines Provinces de France, les gens de campagne ſe font un ſcrupule non-ſeulement de tuer cet oiſeau, mais même de toucher à ſon nid : ailleurs on le regarde comme un ſpécifique contre la pierre des reins ou de la veſſie, ſi on en mange la chair toute crue, ou ſi on le brûle & qu'on en prenne les cendres dans du vin blanc : de quelque façon qu'on le mange, il pouſſe puiſſamment les urines.

2°. Le ROITELET HUPPÉ, *Regulus criſtatus.* C'eſt le plus petit des oiſeaux qui

qui se voient en Europe ; on l'appelle *sourcicle* en quelques endroits, les Italiens le nomment *fior-rancio* (fleur de souci) : il a sur la tête une très belle ou brillante tache, ou huppe d'un jaune doré, mélangée de couleur de safran ; de-là il s'est acquis chez les Anciens, les titres pompeux de *regulus* & de *tyrannus*. Il peut, quand il veut, cacher entierement cette espece de huppe & la rendre invisible, en ridant son front & en resserrant les côtés de la tache : elle est oblongue & directement étendue à travers le milieu de la tête, depuis le bec jusqu'au col ; elle est entourée d'une ligne noire : les côtés du col sont verdâtres, reluisants & jaunâtres ; les yeux entourés de blanc ; le col & le dos d'un verd sombre, tirant sur le jaune : la poitrine est d'un blanc sale ; le plumage des aîles de couleur tannée, terminé en dedans par des taches jaunes, & blanches en dehors : le bec est délié, noir, droit & court ; l'iris couleur de noisetier ; les pattes & les griffes jaunâtres. Sa femelle pond six ou sept œufs, du volume d'un très gros pois. Ils font leurs nids dans des ifs ou des sapins, & ils le composent de mousse verte, mélangée de toiles d'araignées, ce qui les fortifie beaucoup. Ce nid est de la grosseur d'une grosse balle. Le roitelet huppé se nourrit de petits insectes ; il se glisse aussi dans les broussailles ou dans les buissons.

3°. Le Roitelet non huppé, *Regulus non cristatus*. Il est plus petit que le roitelet ordinaire, mais plus grand que le précédent. Le plumage supérieur du mâle est d'un verd sombre, celui de la femelle est plus brun ; le menton & les côtés de la tête sous les yeux sont jaunâtres ; il y a une tache de la même couleur des deux côtés de la poitrine, près de la naissance de l'aîle : le plumage inférieur est blanchâtre ; le bec brunâtre & fort délié ; les jambes & les pieds sont petits, jaunâtres dans le mâle, & noirâtres dans la femelle : leur ramage ressemble au ton rauque des sauterelles. Ils fréquentent les bois & les déserts, & se perchent sur les sommets des chênes ; ils font leurs nids de mousse & de paille, & les garnissent en dedans de poils & de plumes : leur ponte est de cinq œufs tiquetés de rouge.

On nourrit en cage les roitelets avec du pain d'œillet de Strasbourg, ou de pavot noir : ils portent le nom de *rouillon*, de *beurrichon*, de *rebetrin*, &c.

On donne le nom de *roitelet des Indes*, ou de *ronchie*, ou de *moineau musqué*, à la femelle du *colibri*. Voyez ce mot.

ROMARIN ou ENCENSIER, *Rosmarinus*. Est un arbrisseau qui naît abondamment & sans culture dans les pays chauds & secs, comme en Espagne, en Italie, en Languedoc & en Provence ; on le cultive aussi dans les jardins. Sa racine est menue & fibreuse ; elle pousse une tige en arbrisseau à la hauteur de trois ou quatre pieds, divisée en plusieurs rameaux, longs, grêles, cendrés, garnis de feuilles étroites, d'un verd brun en dessus, blanches en dessous, peu succulentes, d'une odeur forte, aromatique, agréable, & d'un goût âcre. Ses fleurs, qui paroissent en Avril, Mai & Juin, sont en gueule, petites, mais fort nombreuses, mêlées

parmi les feuilles. Chacune d'elles eſt un tuyau, découpé par le haut en deux lévres, de couleur bleue pâle ou tirant ſur le blanc, d'une odeur plus douce que celle des feuilles : à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, arrondies, jointes quatre enſemble, & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

Il y a d'autres ſortes de romarins, dont l'une a les feuilles ſemblables au fenouil, & la graine blanche ſentant la réſine : une autre a ſa graine noire : une autre, qui croît parmi les rochers, eſt preſque toujours ſtérile. Le romarin ſauvage de Bohême a le bois de ſes branches rouge, ſes feuilles vertes deſſus & rouges deſſous : ſon odeur approche de celle du citron.

Toute cette plante ſent un peu le camphre ou l'encens. Le romarin a été connu de tout tems à cauſe de ſon utilité, & parcequ'on l'employoit autrefois dans les couronnes ou chapeaux de fleurs : il vient de bouture, & à toute ſorte d'expoſition ; il veut ſeulement une bonne terre, & prend telle forme que l'on ſouhaite, ſur-tout quand il a été multiplié de plants enracinés : les grands froids lui ſont contraires & le font périr, de même que ſi on lui met du fumier au pied. On a ſoin d'accélérer ſon accroiſſement, & de le rendre plus dur aux intempéries des ſaiſons, en coupant les ſommités de ſes rameaux.

On ne ſe ſert ordinairement en Médecine que des feuilles & des fleurs de cet arbriſſeau ; mais on doit préférer celui qui croît aux environs de Narbonne en Languedoc, ſon odeur eſt plus agréable. Etant pris intérieurement, il fortifie le cerveau ; il eſt bon contre l'épilepſie, la paralyſie & les vapeurs hyſtériques. L'eau où les feuilles & les fleurs de romarin ont macéré pendant la nuit, eſt bonne pour la jauniſſe & les fleurs blanches ; elle fortifie la mémoire & la vue. On fait, par infuſion, un vin de romarin, qui convient dans les affections des nerfs ; on preſcrit auſſi ce même remede pour la ſtérilité.

La liqueur appellée *eau de la Reine de Hongrie*, eſt tirée, par la diſtillation, des fleurs & des calices de cette plante, mis en digeſtion dans l'eſprit de vin ; on y ajoute quelquefois les jeunes feuilles pour la rendre plus forte. Tout le monde ſait que cette eau s'emploie avec ſuccès, dans les défaillances, dans les étourdiſſements, dans les vertiges, & dans les vapeurs hyſtériques & hypocondriaques ; on en prend une petite cuillerée dans un verre d'eau.

Les Apothicaires tiennent dans leurs boutiques une eau diſtillée, une conſerve & un miel de romarin : ce miel eſt connu ſous le nom d'*anthoſat*. Le romarin produit auſſi, par la diſtillation, une huile eſſentielle, qui eſt merveilleuſe pour les affections du cerveau & de la matrice ; Boheraave (*Trait. des Plant. du Jard. de Leyde*) la regarde comme le meilleur remede contre l'épilepſie, & pour procurer l'écoulement des regles.

On fait uſage extérieurement des feuilles de romarin bouillies dans du vin, pour fortifier les nerfs & les jointures, & pour réſiſter à la gangrenne.

On en brûle dans les hôpitaux, conjointement avec les baies de genievre, pour corriger l'air corrompu par les mauvaises exhalaisons qui y regnent, & pour détourner les odeurs contagieuses.

RONAS. *Voyez* Racine d'Arménie.

RONCE. Nom que l'on donne à une espece de *raie*. Voyez ce mot.

RONCE, *Rubus*. Il y a deux especes de ronce principales; savoir, la *ronce ordinaire* & le *framboisier* : on a nommé celui-ci *ronce du mont Ida ;* j'en ignore la raison, dit M. Duhamel, car les framboisiers croissent naturellement dans toute la zône tempérée; on en trouve aussi beaucoup dans la zône glaciale, &, comme on peut le présumer, dans la zône torride.

La fleur des ronces est une fleur en rose. Le pistil de ces fleurs est formé d'un grand nombre d'embryons rassemblés en forme de tête, & d'un pareil nombre de stiles qui partent des côtés des embryons.

Ces embryons deviennent de petites baies succulentes, qui sont presque toujours réunies les unes aux autres, & qui forment toutes ensemble ces fruits qu'on nomme *ronces* & *framboises*.

La forme des feuilles de ces arbrisseaux varie, mais la plupart des ronces les ont composées de trois ou cinq grandes foliolles dentelées par les bords, & qui sont attachées aux extrémités d'une queue commune; elles sont hérissées d'épines crochues. Toutes les ronces ont leurs feuilles posées alternativement sur les branches.

Les Ronces, proprement dites *rubus vulgaris*, poussent de grandes branches, pliantes, sarmenteuses, dont les unes se rament dans les buissons, & les autres rampent à terre : elles prennent racine dans les endroits où elles touchent immédiatement la terre; elles sont vertes, rougeâtres, anguleuses, moëlleuses, garnies d'épines fort piquantes & crochues, qui s'attachent fortement aux habits des passants.

Les Framboisiers, *rubus idæus*, ne rampent point : leurs branches se tiennent droites, & croissent à la hauteur d'un homme; elles sont tendres, vertes, moëlleuses, rondes, garnies de petites épines qui ne sont guere piquantes. Leur culture est simple; elle ne consiste qu'à les labourer, & à couper les branches qui ont produit du fruit pendant quelques années, parcequ'il pousse de nouveaux jets plus vigoureux. C'est avec ces drageons qu'on peut aisément multiplier les framboisiers : leur racine est vivace.

Les ronces des haies donnent des fruits semblables aux mûres, qu'on nomme *mûres de renard ;* elles sont fades en comparaison des mûres véritables. Le fruit des ronces rougit le papier bleu, presque aussi fort que l'alun; ce qui prouve qu'il contient un acide assez développé, & ce qui rend en même tems ces fruits astringents, déterstifs & absorbants. Les feuilles sont presque aussi dans le même cas; étant mâchées, elles nettoient les ulceres des gencives, de la bouche, & affermissent les dents. Ces mêmes feuilles, appliquées sur les dartres & les hémorrhoïdes, les mortifient & les guérissent; appliquées sur les vieilles plaies, & sur les

ulceres des jambes, elles les guériſſent en peu de tems. On fait avec les ronces un ſirop qui s'emploie avec ſuccès dans les maux de gorge & l'eſquinancie, pour en tempérer l'inflammation. Les fruits de ronce, bien mûrs & bien noirs, ſont rafraîchiſſants & appaiſent la ſoif; on peut les ſubſtituer aux mûres domeſtiques. On s'en ſert en Provence pour colorer le vin muſcat blanc, & pour faire le vin muſcat rouge de Toulon.

On peut élever par curioſité la ronce à fruit blanc, celle qui eſt ſans épine, & celle dont les feuilles ſont panachées. L'eſpece qui mérite vraiment d'être cultivée, eſt celle à fleur blanche & double; car depuis le mois de Juin juſqu'aux premieres gelées, elle produit des fleurs larges comme un petit écu, d'un beau blanc, & qui ſont auſſi belles que les renoncules ſemi-doubles : ces fleurs ſont diſpoſées par rameaux.

On cultive les framboiſiers à cauſe de leur fruit qui a beaucoup de parfum, & de leur ſaveur également fine & flatteuſe : on le mange crud, mêlé avec les fraiſes & les groſeilles; on en fait des confitures agréables, des gelées, des compottes, des conſerves, des dragées, du ſirop, du vinaigre; enfin ce fruit entre dans la compoſition de pluſieurs ratafiats. On prépare avec les framboiſes, le ſucre & l'eau commune, une boiſſon appellée *eau de framboiſe*, fort en uſage dans les grandes chaleurs de l'été : elle eſt auſſi agréable que l'*eau de fraiſes*, & appaiſe de même la ſoif, réprime la chaleur de l'eſtomac, & excite les urines. Quelques framboiſes infuſées dans le vin, lui communiquent un goût & une odeur délicieuſe. Ce vin, qui eſt cordiale & ſtomachique, eſt utile dans les vomiſſements qui viennent de la foibleſſe & de l'atonie de l'eſtomac. Ces ſortes de fruits mûrs, rouges ou blancs, ne peuvent ſe conſerver quelques jours ſans être confits; car ils moiſiſſent bientôt, & il s'y engendre des vermiſſeaux qui les gâtent. Si on les fait fermenter, on en tire un vin très fort & agréable; & par la diſtillation, on en retire un eſprit très ſpiritueux. Les feuilles du framboiſier ont les mêmes propriétés que celles de la ronce.

Le *framboiſier du Canada à fleur en roſe* & le *framboiſier de Penſilvanie*, ſe font remarquer par de très jolies fleurs, d'une vive couleur de pourpre violet, & méritent d'être cultivés dans les boſquets de la fin du printems.

Il y a une ronce ſans épines, qui eſt le *rubus hircinus*, qui croît aux lieux montagneux : ſes tiges ne ſont hautes que de deux ou trois pieds.

RONCERA. Nom que les Génois donnent à une eſpece de pourpre de la mer Adriatique; coquillage nommé à Rome *ogniella :* c'eſt le couvercle du *conchylium* ou *ongle marin odorant*. Voyez ce dernier mot.

ROND DE MER. *Voyez* à l'article LUNE DE MER.

RONDELLE. *Voyez* CABARET. Rondelet donne auſſi le nom de Rondelle à la morrude ou rouget. *Voyez* ROUGET.

RONDETTE. *Voyez* LIERRE TERRESTRE.

RONDIER. Eſpece de palmiſte qui croît dans toutes les Indes & en Aſie : les Chinois forment avec ſa feuille des éventails dont ils ſe ſervent, ainſi que les Perſes. *Voyez* LATANIER.

RONDINE ou RONDIRE, ou RONDALE. C'eſt l'*hirondelle de mer.* Voyez ce mot.

ROQUAMBOLE. *Voyez* AIL.

ROQUET. Eſpece de lézard qui ſe trouve dans les petites Iſles, leſquelles ſont dans les culs de ſac de la Guadeloupe. Ce lézard a tout au plus un pied de long ; les pattes antérieures ſont plus longues que les poſtérieures : il a les yeux fort étincelants & vifs ; ſa peau eſt de couleur de feuilles mortes, tiquetée de points jaunes & noirâtres : il porte la queue retrouſſée en arcade ſur le dos ; au lieu que tous les autres lézards la portent traînante à terre, & il tient toujours la tête élevée en l'air : il eſt ſi agile qu'on le voit toujours ſauter autour des hommes qu'il prend plaiſir à voir, enſorte qu'il s'arrête aux lieux où il en rencontre. Si on le pourſuit, il ouvre auſſi-tôt ſa gueule, & tire la langue comme un petit chien de chaſſe ; il ſe fourre auſſi dans la terre, non pour y pondre ſes œufs, mais pour y manger ceux des autres lézards & des tortues.

ROQUET. Eſpece particuliere de petit chien. *Voyez* à l'article CHIEN.

ROQUETTE, *Eruca*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous rapporterons ici les deux principales ; l'une cultivée & l'autre ſauvage.

1°. La ROQUETTE DES JARDINS, *Eruca ſativa.* Sa racine eſt blanche, ligneuſe, menue, vivace, & d'une ſaveur âcre ; ſes tiges ſont hautes d'environ deux pieds, un peu velues ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la moutarde, blanches, longues, étroites, découpées profondément, tendres, liſſes, & de même ſaveur que la racine : aux ſommités des tiges naiſſent des fleurs en croix, de couleur bleue, tirant ſur le blanc, rayées de noir, & ſoutenues par des calices velus. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques longues qui ſe diviſent en deux loges remplies de quelques ſemences jaunâtres, plus groſſes que celles de la moutarde, & moins rondes.

L'odeur & la ſaveur de cette plante ſont fortes & déſagréables ; cependant en Italie on la recherche pour la mêler dans les ſalades, à deſſein d'en relever le goût. On la ſeme dans les jardins & dans les champs : ſes graines & ſes feuilles ſont d'uſage.

2°. La ROQUETTE SAUVAGE, *Eruca ſylveſtris.* Celle-ci croît contre les murailles, aux lieux incultes & ſablonneux ; elle a une odeur entierement fétide & déſagréable : ſa racine eſt aſſez longue, groſſe & blanche ; ſes tiges ſont fort découpées, comme celles du piſſenlit, vertes, liſſes, d'une ſaveur brûlante, ſemblables à celles de la roquette des jardins, auſſi-bien que les fleurs, mais qui ſont de couleur jaune, & odorantes. Il leur ſuccede des ſiliques anguleuſes, remplies de graines, ſemblables à celles de la moutarde ſauvage, d'un goût âcre & un peu amer, ainſi que toute la plante.

L'odeur & la ſaveur de la roquette cultivée eſt plus douce, & ſa vertu plus foible ; c'eſt pourquoi on la mêle ſouvent dans les aliments : mais la roquette ſauvage eſt préférable en Médecine.

La roquette eſt d'une nature toute différente de la laitue ; c'eſt pour-

quoi les Anciens avoient coutume de les mêler dans les aliments, afin de les tempérer l'une par l'autre : si les Italiens mettent de cette plante dans leurs salades, c'est plutôt à cause de ses vertus, que de sa saveur; car, selon le témoignage des Médecins, & même des Poëtes, elle porte à à l'amour; c'est pourquoi

Martial dit, ... *Et Venerem revocans Eruca morantem.*

Columelle, ... *Excitat ad Venerem tardos Eruca maritos.*

& Ovide, ... *Nec minùs Erucas jubeo vitare salaces.*

Toutes les parties de cette plante étant mangées, excitent l'appétit; elles aident la digestion, provoquent l'évacuation de l'urine & de la semence; en un mot, on les emploie dans les compositions destinées à provoquer l'acte vénérien. La roquette, & sur-tout la graine, est encore utile dans le scorbut & dans quelques maladies chroniques, soit qu'on mange cette plante toute crue, soit qu'on en boive le suc seul ou dans le vin, soit qu'on la fasse bouillir dans les bouillons ou dans les apozemes, soit qu'on la mâche; enfin, elle produit l'effet des salivaires & des sinapismes dans la paralysie & l'apoplexie.

Les Botanistes distinguent encore une autre espece de ROQUETTE SAUVAGE OU DES CHAMPS, *Erucago segetum*, qui croît aux environs de Montpellier, entre les bleds, & dans d'autres lieux chauds : sa racine est longue d'un pied & fibreuse, ainsi que ses tiges qui sont rudes, rameuses & purpurines : ses feuilles sont étendues par terre, oblongues, étroites, velues & rudes; celles des tiges sont jointes deux à deux ou trois à trois : ses fleurs sont petites, à quatre feuilles disposées en croix & jaunâtres : il leur succede des fruits ressemblants à une masse épineuse, & qui renferment trois ou quatre semences arrondies & garnies d'un petit bec. Cette plante est incisive & sternutatoire.

La ROQUETTE DE MER est la *cakile*. Voyez ce mot.

On nous apporte quelquefois de Saint-Jean-d'Acre, à dix lieues de Jérusalem, beaucoup de cendres de roquette, que les Marchands appellent *cendres du Levant* : il en vient aussi de Tripoli & de Syrie; mais elle ne contient pas tant de sel que l'autre : on s'en sert pour faire du savon & du verre, comme de celle de *fougere* ou de la *soude*. Voyez ces mots.

Les Verriers & les Savonniers s'en servoient beaucoup autrefois, avant le grand commerce de la soude; mais l'on en trouve rarement aujourd'hui chez les Marchands, encore n'est-elle souvent qu'un mélange de cendres de bois & de potasse, ou de cendres gravelées & d'un peu de soude, ou de sel de verre.

ROSE. *Voyez* au mot ROSIER. On donne aussi le nom de rose à une espece d'*ortie de mer*. Voyez ce mot.

ROSE DE CHIEN ou D'ÉGLANTIER. *Voy.* le mot ROSIER SAUVAGE à la suite de l'article ROSIER.

ROSE GUELDRE, nommée improprement par les Jardiniers; *rose-diete*. Voyez Obier.

ROSE DE JÉRICO, *Rosa Hierocontina*. Cette plante appellée ainsi fort improprement, est une sorte de thlaspi qui croît dans l'Arabie déserte, aux lieux sablonneux, aux rivages de la mer rouge, d'où elle nous est apportée séche : quoiqu'on l'ait appellée *rose de Jérico*, elle n'est point une rose, & l'on n'en trouve point autour de Jérico. Lémery dit que c'est une petite plante haute d'environ quatre doigts, ligneuse, rameuse, ayant la figure d'un petit globe de couleur cendrée : ses feuilles sont petites, longuettes, découpées & velues; ses fleurs sont à quatre feuilles, petites, disposées en croix dans des épis, blanches ou de couleur de chair; sa semence est arrondie, rougeâtre & âcre au goût; sa racine est simple, grosse & ligneuse. Pendant que cette plante est encore en vigueur sur la terre, elle paroît en bouquet; mais à mesure qu'elle se seche, ses rameaux s'entrelacent les uns dans les autres, & les extrémités se courbant en dedans, se réunissent à un centre commun, & composent une espece de petit globe, que des Charlatans font accroire au public ne devoir s'ouvrir qu'au jour de Noël : ils la vendent aussi aux femmes enceintes, en leur prédisant que dans les douleurs de l'accouchement, si elles mettent cette rose tremper quelque tems dans de l'eau, elles verront alors ses rameaux s'écarter peu-à-peu, s'épanouir, & ses fleurs paroître agréablement, ce qui les soulagera beaucoup dans leur travail : mais en quelque tems que l'on humecte cette plante, soit homme, soit femme, soit fille, la rose de Jérico produira le même phénomene; & dès qu'on la retirera de l'eau, elle se séchera & se refermera comme auparavant. Cette plante exposée à l'air, peut servir d'un hygromêtre; car elle est susceptible de l'impression de l'air : ainsi en tems sec, elle se resserre; & à l'approche d'un tems pluvieux, elle se gonfle & se développe.

ROSE D'OUTREMER ou TREMIERE. *Voyez* à l'article Mauve.

ROSEAU ou CANNE, *Arundo*. Est un genre de plante qui, selon Lémery, ne differe du gramen que par la grandeur de ses tiges & de ses feuilles. Nous en citerons ici trois especes principales; savoir,

* 1°. Le Roseau de marais, *Arundo vulgaris palustris*. Cette plante, qui croît dans les endroits marécageux, a des racines nombreuses, longues, nouées & traçantes, qui poussent plusieurs tuyaux, hauts de six pieds, & même davantage, plus menus que le petit doigt, noués, vuides : il sort de ses nœuds des feuilles longues de plus d'un pied, assez larges, roides, un peu rudes au toucher, enveloppant en partie leur tige : ses fleurs naissent par paquets en leurs sommités, petites, molles, composées d'étamines qui sortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine d'abord; puis ces paquets se développant, s'allongent, se répandent en maniere de chevelure, & prennent une couleur cendrée : à ces fleurs passées succedent des semences. On coupe ces roseaux avant qu'ils soient tout-à-fait mûrs, pour en faire de petits balais d'appartements.

2°. Le ROSEAU CULTIVÉ ou la CANNE DES JARDINS, *Arundo ſativa domeſtica.* Sa racine eſt longue, groſſe, charnue, ſe répandant au long & au large dans la terre, d'un goût doux & agréable; elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de huit à neuf pieds, plus groſſes que le pouce, fortes, creuſes, nouées & jaunâtres; ſes feuilles & ſes fleurs ſont ſemblables à celles de l'eſpece précédente, mais plus grandes. On cultive cette plante dans les jardins : les rejettons tendres de ſa racine peuvent ſe manger. Quelques Auteurs ont cru que cette racine brûlée eſt le ſpode des Arabes, duquel on ne ſe ſert plus, ſinon en Guyane, où les Sauvages frottent & noirciſſent avec cette cendre ceux qui ſont incommodés par des pians.

Ce roſeau cultivé croît naturellement en Provence, en Languedoc, en Italie, en Eſpagne, & il fleurit rarement dans ce pays-ci; mais comme il pouſſe quantité de drageons enracinés, on le multiplie aiſément. Il eſt à propos de planter ce roſeau dans un lieu un peu frais; cependant il ſubſiſte dans des endroits fort ſecs : mais les cannes n'y viennent ni auſſi hautes, ni auſſi groſſes. Ceux qui en font commerce ont ſoin de les placer aux expoſitions les plus chaudes, afin que les cannes acquierent plus de maturité. Ces ſortes de roſeaux ſont très utiles dans certaines Provinces : leurs tiges ſervent d'échalats pour faire des enceintes autour des champs; on en fait des treillages d'eſpaliers qui durent très long-tems : c'eſt encore avec ces roſeaux ou cannes, qu'on forme les pêcheries qui ſont en grand nombre ſur le bord de la Méditerranée; on les nomme *bourdiques.* En Guyane on s'en ſert à latter les toîts, ou à paliſſader & fermer les caſes : les petites ſervent à faire des roſeaux à fléches.

Enfin, perſonne n'ignore que l'on en fait des bâtons à mains très légers pour la promenade, & auſſi de fort jolies quenouilles. Afin que les cannes ſe maintiennent bien droites, on les attache avec des liens ſur un morceau de bois, dans le tems qu'elles ſont encore vertes, & on ne les en ſépare que lorſqu'elles ſont entierement ſéches. On enjolive ces cannes d'une eſpece de peinture qui ſe fait en y appliquant des feuilles de perſil, ou des papiers découpés de différentes façons; enſuite on les expoſe à la fumée : les parties qui n'ont pas été couvertes de feuilles de perſil ou de papier, prennent une couleur de maron; & les endroits où étoient collés le papiers ou les feuilles de perſil, reſtent blancs, ce qui fait un très joli effet. On peut encore former des deſſeins ſur ces cannes, avec un enduit de cire, & frotter le tout avec une eau forte affoiblie, dans laquelle on a fait diſſoudre du fer : ces parties découvertes, qui ſont expoſées à cet acide, bruniſſent; & les autres qui étoient enduites de cire, reſtent blanches. On fait auſſi avec ces roſeaux des étuis à cure-dents, & de petits inſtruments de muſique champêtre, que l'on nomme chalumeaux, des hanches de hautbois & de muſette, &c.

Les racines de ces roſeaux ſont propres pour exciter les mois aux femmes, & les urines; leurs feuilles & leurs fleurs ſont déterſives & vulnéraires.

3°. Le ROSEAU appellé MASSE D'EAU, *Typha.* Il y a la grande & la petite efpece : la premiere a plus de fept pieds de hauteur ; fa racine eft rampante, rougeâtre en dehors, très blanche en dedans, d'un goût fade : elle pouffe ordinairement une feule tige, ronde, ferme, droite & liffe ; fes feuilles font longues, étroites & épaiffes, de fubftance fpongieufe, douceâtres au goût ; les unes fortent de la racine, les autres des nœuds de la tige : fes fleurs font des étamines rougeâtres qui naiffent en maffe ou en épi cylindrique au fommet de la tige. Ces fleurs fe diffipent en s'envolant en l'air en forme de duvet.

La feconde efpece croît, ainfi que la précédente, dans les étangs & dans les marais ; elle pouffe des feuilles longues & étroites comme celles du gramen : il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux ou trois pieds, femblable à celle du jonc, roide, fans nœuds, foutenant en fon fommet un épi cylindrique, où font attachées, comme en l'autre efpece, des fleurs à étamines brunes qui, en vieilliffant, font emportées par l'air en papillottes, & ne laiffent après elles aucune femence : cet épi eft double dans ces deux efpeces de rofeaux, & il y a une petite diftance entre les deux épis ; celui d'en haut foutient les fleurs, & celui d'en bas porte des femences : leurs fommités font déterfives, aftringentes & rafraîchiffantes.

Des Lithologiftes font mention de rofeaux pétrifiés ou en empreintes.

Dans plufieurs pays on fe fert des rofeaux pour couvrir les maifons : ces couvertures durent trente à quarante ans ; on en fait auffi des claies ou paillaffons qui fervent même de murs & d'enceintes de melonnieres : dans les provinces où le bois eft rare, on s'en fert pour chauffer le four. On dit que dans les Indes il y en a d'une groffeur incroyable (c'eft le *bambou*), dont un de leurs nœuds a fuffi une fois pour faire une forte de petit bateau, dans lequel trois hommes pouvoient paffer les petites rivieres. Les habitants ramaffent les paquets de fleurs qui forment une efpece de bourre, dont ils fe fervent pour garnir les matelats. On prétend que cette bourre rend fourds ceux qui s'en mettent dans l'oreille ; & que de-là vient fon nom Italien, qui eft *mazza forda.*

Il y a une efpece de rofeau dont les tiges meurent tous les ans, & qu'on feme dans les Capitaineries pour en faire des remifes ; les perdrix & les faifans s'y plaifent beaucoup & y placent leurs nids : cette efpece a l'avantage de fubfifter très bien dans des lieux affez fecs. Enfin, il y a encore une forte de rofeau à feuilles panachées, qui fait un effet très agréable dans les bofquets d'été & d'automne.

ROSEAU DES INDES ou ROSEAU EN ARBRE. *Voyez* BOIS DE BAMBOU.

ROSEAU ODORANT ou AROMATIQUE. *Voyez* CALAMUS AROMATIQUE VRAI.

ROSEAU DE SUCRE. *Voyez* CANNAMELLE.

ROSÉE, *Ros.* On donne ce nom à des gouttes d'eau fort déliées qui, dans l'été, tombent le matin & le foir de l'athmofphere, lorfqu'il eft fe-

rein & qu'il a fait chaud pendant la journée. Cette rosée est produite de même que toutes les eaux des nuages, par les vapeurs qui se sont élevées dans l'air en maniere de brouillards insensibles, y ont demeuré suspendues, se sont ensuite condensées, rapprochées par la disparition du soleil, & ont par conséquent été obligées de descendre par leur pesanteur spécifique, plus grande que la densité de l'air; ce qui forme la premiere fraîcheur de la nuit, qu'on nomme *serein.*

Alvarez (Description de la Mauritanie) fait voir de quelle utilité est la rosée pour la nourriture des végétaux, sur-tout dans certains endroits de l'Arabie, où il ne pleut jamais. Wallerius avertit avec raison, de ne pas confondre la rosée avec le miélat, qu'on trouve ordinairement soir & matin en été, sous la forme de gouttes attachées aux feuilles des plantes, & sur les herbes. *Voyez* MIÉLAT.

ROSÉE DU SOLEIL ou ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROSELLE, est la grive rouge. *Voyez* son article au mot GRIVE.

ROSE-MUKEN. Les Naturalistes Allemands donnent ce nom à un poisson que l'on pêche dans les étangs & dans les lacs de Prusse; de même qu'ils appellent *rosen-kafer* ou *golde-kafer*, les mouches cantharides, parcequ'elles se tiennent dans les rosiers.

ROSETTE, *Triglæ facie piscis.* M. Gronovius dit qu'on donne ce nom en Hollande à un poisson de mer très rare. Cet animal, qui est long d'un pied ou environ, a le corps pyramidal: sa tête, qui a la même figure, est grande, quarrée, cuirassée & striée de différentes façons, ce qui forme comme un ouvrage cifelé; elle est de la même couleur que celle du dos: le haut & les côtés sont très plats; à l'occiput est un aiguillon fort, pointu, & tourné du côté du dos; près du même endroit, il en paroît un autre qui sort d'une lame osseuse. Sa bouche est large, très ample; le bout en est rude & comme cariné: on y voit de chaque côté trois éminences; les dents sont nombreuses, mais petites; la mâchoire inférieure est plus petite que la supérieure, & n'a point de levres; les narines, couvertes d'une membrane, sont sur le penchant de la tête, entre les yeux & la bouche de ce poisson; les yeux sont placés au sommet de la tête, fort proches l'un de l'autre, couverts d'une peau, grands, & placés de maniere que le poisson regarde de côté: la base des orbites des yeux est garnie de petits aiguillons; la paupiere est d'un bleu noir; l'iris est large & blanche; le dos est comme sillonné. Ce poisson a huit nageoires épineuses; sur le dos il y en a deux rougeâtres, & dont les épines sont tournées vers la queue; celles de la poitrine sont couvertes d'une membrane forte & bleue; celles du ventre sont blanches, tiquetées de rouge; la nageoire qui forme la queue, est légerement rouge & fourchue, mais étendue. L'anus placé devant la nageoire, répond à l'osselet quarré de la seconde nageoire du dos: il y a entre les deux nageoires de la poitrine & du ventre, trois appendices articulées, & un peu repliées vers la queue.

Les écailles de la rosette sont tuilées, blanches au ventre, & d'un verd

rouge au dos, tuberculeufes, d'un verd rougeâtre : fa chair eft blanche & de bon goût.

Dans les mois de Juin & de Juillet, les Pêcheurs Hollandois prennent une quantité d'un autre petit poiffon qu'ils portent au marché, fous le nom de *rofette*. Il eft auffi eftimé que le précédent; mais il en differe par fes nageoires molles, & par les couleurs qu'on voit fur fa peau, qui difparoiffent à la mort de l'animal : il n'a que fept pouces de long. On donne auffi le nom de *rofette* à l'*hermine*. Voyez ce mot.

ROSIER, *Rofa*. Le rofier eft un arbriffeau qui donne la rofe, fleur connue de tout le monde, & que Pline appelle avec raifon la *reine des fleurs*, l'*ornement des jardins*, & la *panacée d'une infinité de maladies*. En effet, outre la beauté de fa fleur & fon odeur des plus fuaves, elle fournit, pour la guérifon de nos maux, plufieurs remedes, que l'on trouve non-feulement dans les différentes parties qui la compofent, mais auffi dans les différentes efpeces de rofes.

Tout ce que nous faifons venir à grands frais des pays éloignés, n'a réellement rien de fupérieur, peut-être rien de comparable à une belle fuite de rofiers bien entretenus. Il y a un grand nombre d'efpeces de rofes, de taille, d'odeurs, de couleurs différentes : les unes font fimples, les autres doubles, blanches, de couleur incarnate, jaunes, cramoifies, panachées. On produit tout ce mélange des couleurs par le mélange des efpeces. On peut ménager cette variété fur le même pied, & y faire croître à la fois cinq ou fix fortes de groffes rofes toutes différentes, par le moyen de la greffe. Par la maniere de les gouverner, en retranchant quelques branches, on parvient à fe procurer très long-tems la jouiffance de cette agréable fleur, parcequ'il en repouffe de nouvelles.

On divife d'abord les rofes en deux efpeces générales, l'une cultivée, & l'autre fauvage.

Le rofier fauvage eft auffi nommé *églantier* ou *gratte-cul*, ou *rofe de chien*, ou *rofe cochonniere*, & en latin *cynorrhodos*. Ses feuilles font oblongues, liffes, femblables à celles du *rofier domeftique* ; fes fleurs font des rofes fimples à cinq feuilles, de couleur blanche & incarnat, un peu odorantes : aux fleurs fuccedent des fruits ovales, oblongs, rouges comme du corail dans leur maturité, dont l'écorce eft charnue, moëlleufe, d'un goût doux, mêlé d'une agréable acidité, & qui renferme des femences enveloppées d'un poil ferme qui s'en fépare aifément. Si ce poil s'attache aux doigts ou à quelques autres parties, il pénetre la peau, & y caufe des démangeaifons importunes; c'eft ce qui a fait donner à ces fruits le nom de *gratte-cul*. Cet arbriffeau, qui croît affez haut, fe trouve par-tout, dans les haies & dans les buiffons.

Il naît fouvent au tronc & aux branches du rofier fauvage, une efpece d'éponge velue, groffe comme une petite pomme, ou comme une groffe noix, légere, de couleur rouffe, qu'on appelle *éponge d'églantier*, & dans les boutiques, *bédeguar*. Cette efpece d'éponge, qui eft hériffée d'une

multitude de filaments qui lui forment un chevelu, n'eſt autre choſe qu'une tumeur cauſée par la piquure d'un moucheron qui, avec l'aiguillon qu'il porte à ſa queue, perce le bouton d'où doivent ſortir les feuilles du roſier, & y dépoſe des œufs qui, quand on ouvre cette éponge, paroiſſent ſous la forme de vers nichés dans leurs cellules, & deviennent enſuite autant de moucherons. On a mis cette production au nombre des remedes qui peuvent être employés avec ſuccès contre les diarrhées & les dyſſenteries, qui peuvent exciter les urines, & être utiles contre la pierre, le ſcorbut & les vers. On prétend que réduite en charbon & en poudre, c'eſt un ſpécifique contre les goîtres : il ſuffit d'en mettre tous les ſoirs en ſe couchant, une pincée ſous la langue.

Les fleurs de l'églantier ſont purgatives ; mais le ſirop qu'on en prépare eſt plus aſtringent, & s'emploie pour l'ordinaire préférablement aux autres purgatifs, lorſqu'il faut purger dans les pertes rouges ou blanches des femmes. La conſerve de cynorrhodon qu'on prépare avec les fruits de l'églantier, eſt d'un doux aigrelet, fort agréable au goût : on peut en donner aux convaleſcents à titre d'analeptique ; c'eſt un excellent aſtringent propre pour le cours de ventre, pour modérer l'ardeur de la bile, & adoucir l'âcreté de l'urine. On a vu des hydropiques guéris par l'uſage de la ptiſane faite avec les fruits du cynorrhodon.

On vante la racine d'églantier, comme un remede ſpécifique contre l'hydrophobie, maladie occaſionnée par la morſure d'un chien enragé ; mais malheureuſement il y a lieu de penſer que ce remede eſt très impuiſſant : le meilleur que l'on connoiſſe juſqu'à préſent, eſt l'onguent mercuriel en friction.

On ſait qu'il n'y a point d'arbriſſeau plus agréable que le roſier, ſoit à fleurs ſimples, ſoit à fleurs doubles : ils ſe diſputent de beauté les uns les autres. Parmi toutes les variétés des roſiers, il y en a qui méritent la préférence par certaines qualités. Les roſiers de tous les mois, ainſi nommés, parcequ'ils fourniſſent des fleurs pendant toute l'année, ſe font eſtimer par cette qualité : il y en a à fleurs blanches, à fleurs doubles couleur de chair, & à fleurs ſimples & pourpres.

La roſe de Grece à fleur rouge, qui ne s'épanouit pas entierement, & la roſe de Mai, ſont eſtimables parcequ'elles ſont plus printannieres que les autres.

Le petit roſier nain donne des fleurs très doubles, d'une forme & d'une couleur charmante, qu'on nomme *roſes mignones.*

Les roſes jaunes à fleurs doubles & à fleurs ſimples, ſont très agréables par la vivacité de leur éclat, ſur-tout la roſe ſimple : l'eſpece double avorte ſouvent.

Les roſes canelles, ſoit ſimples, ſoit doubles ; les roſes muſcades ou de damas, doubles & ſimples, ainſi que l'eſpece de roſier muſqué toujours verd, ſont dignes d'être recherchées par l'odeur délicieuſe qu'elles exhalent. Enfin, les roſes rouges ſi connues de tout le monde, & les roſes

pourpres dites de Provins, ainſi que les roſes panachées, ſont très belles par elles mêmes, & ſe mêlent agréablement avec les roſes blanches. On prétend que le roſier commun à fleurs rouges, enté ſur du houx, produit des roſes vertes; le ſuc ou la ſeve du houx force apparemment les filieres du roſier. M. Adanſon dit qu'on prend communément pour le fruit du roſier, ſon calice qui devient charnu & ſucculent comme une baie; mais ce ſont les ovaires mêmes qu'on doit regarder comme le fruit de cette plante.

Les différentes eſpeces de roſes different par leurs vertus; les unes ſont purgatives, les autres ſont aſtringentes. On fait avec les roſes pâles ou incarnates, ou avec les roſes blanches, une eau diſtillée propre pour les maladies des yeux, & eſtimée contre les cours de ventre, les crachements de ſang & les hémorrhagies. On fait avec ces roſes un ſirop ſolutif; ainſi ces roſes ſont principalement purgatives, mais elles ont quelque légere aſtriction, qu'elles empruntent de leurs parties terreſtres. La roſe muſcade, celle ſur-tout qui vient des pays chauds, eſt très purgative: on ne doit l'employer qu'avec prudence.

On tient dans les boutiques une eau diſtillée de ces fleurs, qui ſert plutôt dans la cuiſine pour relever le goût de la pâtiſſerie, qu'elle n'eſt en uſage en médecine; elle purge cependant aſſez bien à la doſe de huit onces. Les roſes d'un rouge foncé, qu'on nomme *roſes de Provins*, paſſent pour être aſtringentes, ainſi que les *roſes blanches*, ſuivant un grand nombre de Médecins. On prépare avec les roſes de Provins, une conſerve, un miel, & un ſirop qui ſont aſtringents. A l'extérieur on ſe ſert communément de ces roſes dans les fomentations aſtringentes & réſolutives: on les met dans du vin, & elles ſont propres à fortifier les parties nerveuſes foulées. Ces mêmes fomentations faites ſur la tête après des coups & des chutes, qui menaçoient d'un abcès dans cette partie, ont ſouvent réuſſi pour le prévenir & pour adoucir des migraines violentes. L'onguent ou pommade de roſes eſt faite, tantôt avec la roſe de Provins, tantôt avec la roſe ordinaire: on s'en ſert pour les gerçures des levres.

ROSIERE, *Phoxinus ſquammoſus*. Poiſſon d'eau douce, ou bourbeux, à nageoires molles, & du genre des carpes; ſa tête eſt groſſe, ſes yeux ſont grands. Ce poiſſon, dont nous avons parlé à l'article BOUVIER, a des œufs dès qu'il eſt né. On donne auſſi le nom de *phoxinus* au *veron*. Voyez ces mots.

ROSMARE, *Roſmarus*. Quelques Naturaliſtes donnent ce nom au cheval marin, & d'autres à la *bête à la grande dent*, dont nous parlerons ſous le nom de *vache marine*. Voyez ce mot.

ROSOTA ou GUISELLA. Eſpece de belette, dont les excréments ſont odoriférants. *Voyez* BELETTE.

ROSPO, eſt la ſeconde eſpece de *paſtenaque*. Voyez ce mot.

ROSSE, *Rubellio*. Poiſſon de riviere & de lac, dont les nageoires ſont rouges. Il eſt très commun dans la Suede: il eſt de la grandeur d'une carpe; il fraie quand le ſouci commence à fleurir.

ROSSIGNOL ou ROUSSIGNOL, *Philomela, seu Luscinia.* Oiseau dont on distingue deux especes principales.

1°. Le *rossignol franc* est un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée par la force & par l'aisance de son chant, autant le rossignol franc la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, par ses fredons & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau est un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroisse plus long. Il ne pese qu'une once : son bec est longuet, tendre, flexible & noirâtre; quand il l'ouvre, il fait voir un large gosier de couleur jaune orangée : il a l'œil grand & vif; la tête, le col & le dos sont couverts d'un plumage fauve, qui est plus brillant aux aîles, & sur-tout à la queue. La gorge, la poitrine & le ventre sont d'une couleur cendrée; les jambes longuettes, & les ongles déliés : la femelle a le port du mâle, mais elle est d'une couleur plus cendrée, de même que les jeunes rossignols.

Le rossignol est un oiseau solitaire, sauvage & craintif, lorsqu'il n'est pas apprivoisé : c'est à cette timidité naturelle qu'on attribue l'habitude qu'il a de remuer la queue, ce qui l'a fait nommer *motacilla* par M. Linnæus.

L'Auteur du *Traité du Rossignol franc*, marque (*p. 4.*) qu'il connoît des Amateurs qui en admettent de trois especes. 1°. Le *rossignol de montagne*, plus petit que les deux suivants. 2°. Le *rossignol de campagne*, qui est de moyenne grandeur. 3°. Le *rossignol d'eau*, ou qui habite le long des eaux; il est plus gros, plus robuste, & meilleur pour le chant, puisque son ramage se fait entendre pendant huit mois de l'année, tandis que les autres ne chantent que pendant trois mois au plus. Cependant la plupart des Connoisseurs assurent qu'il n'y a qu'une espece de *rossignols francs*, qui fait voir seulement quelques variétés de grosseur, &c. au reste, on en trouve de bons par-tout. Quant à l'*alcyon vocal*, que Belon nomme *rossignol de riviere* parceque cet oiseau chante fort haut, nous en parlerons au mot ROUSSEROLE.

L'expérience a appris à l'Auteur du Traité du rossignol, que la femelle de cet oiseau est muette. Pline appelle le rossignol, le *Chantre de la Nature*. Il n'y a point d'oiseau aussi jaloux : on n'en voit jamais deux ensemble, soit pour le chant, soit pour le nid, soit pour voyager, soit pour être en société. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours; après quoi son ramage n'est plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout simple. Son chant dans l'automne est si différent de celui du printems, qu'on ne sauroit s'imaginer quil vienne du même oiseau. Quand une fois les petits sont éclos, le mâle chante rarement, parcequ'il est occupé du soin de les nourrir, & de jouir de la compagnie de sa femelle qu'il aime éperduement.

Les rossignols ont grand soin de leur postérité : les peres instruisent leurs petits, & ceux-ci les écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité,

répétant ensuite leurs leçons. Quelques Naturalistes disent que le rossignol franc aime la compagnie de celui de muraille, avec lequel il s'accouple souvent. Il a une aversion naturelle pour les serpents : il redoute aussi les froids ; c'est pourquoi il meurt si souvent en cage, quoique tenu chaudement. Divers Auteurs prétendent qu'il se trouve des rossignols blancs.

Le rossignol n'a presque point de chair ; cependant M. Chomel (*Diction. Econom.*) dit que les Gascons l'engraissent pour en faire un mets, qu'ils préferent à tout autre, lorsqu'il est gras. Sa chair est blanche, tendre, & presque aussi bonne que celle de l'ortolan.

On ne sait point où le rossignol se retire dans l'hiver ; ce qu'il y a de certain, disent les Voyageurs, c'est qu'il n'y en a en aucun tems dans l'Afrique. Quoi qu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement aux environs de quelque colline ou d'un ruisseau, s'il le peut faire, & sur-tout dans les endroits où il se trouve un écho ; c'est là qu'il se plaît à chanter : il coupe son ramage par mesures & par pauses, pour s'écouter & se répondre, en quelque sorte, à lui-même, par le moyen de l'écho ; delà vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. Pluche, qu'il sait combien valent ses talents ; il se plaît à chanter quand tous les autres oiseaux se taisent. Rien ne l'anime tant que le silence de la Nature ; c'est alors qu'il compose & exécute sur tous les tons. Il va du sérieux au badin ; d'un chant simple, au gazouillement le plus bizarre ; des tremblements & des roulements les plus légers, à des soupirs languissants & lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle. Cet aimable musicien fait entendre ses plus beaux sons dans le tems que sa femelle couve, il double alors la durée de son chant. Le nid de sa femelle est près de la terre, parmi les broussailles, & dans des buis ou des ifs ; ou au pied d'une haie ou d'une charmille : les chiens, les chats, les renards, les fouines, &c. mangent souvent leurs œufs. Ce nid est un peu long & profond, composé, pour la plus grande partie, de feuilles de chêne séches, qui se tiennent bien ensemble, quoique sans fils ni aucune autre liaison, pourvû toutefois qu'on ne le déplace point ; car sitôt qu'on y touche, tout s'écroule. Dans les climats chauds, cet oiseau peut faire quatre pontes chaque année ; dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux, à cause du froid : chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze, & qui produisent plus de mâles que de femelles, comme dans presque tous les autres oiseaux.

Pour la maniere de prendre le rossignol au filet, de le nourrir en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année, nous renvoyons au *Traité du Rossignol franc* ou *chanteur*, imprimé à Paris en 1751. On reconnoît qu'un rossignol est un mâle, non-seulement par son chant, mais lorsque sur deux ou trois plumes de l'aîle, la barbe, qui sort de la côte de la plume que l'on voit, est noir ; de plus, ses jambes sont comme transparentes & rougeâtres. Le rossignol est sujet à avoir des abcès au croupion, la gale à la tête, à devenir trop gras, à avoir le dévoiement, ou la constipation,

ou une forte maladie de la mue, tous accidents qui influent ſur ſon tempérament, au point de l'empêcher de chanter, ou même de le faire mourir.

Le roſſignol de la Louiſianne eſt le même qu'en Europe : ſon ramage eſt moins uniforme ; il chante toute l'année ; il eſt plus familier. On l'attire ſous le pignon d'une maiſon, en y mettant une petite latte, du manger, un morceau de callebaſſe où il fait ſon nid, & alors il ne quitte plus cet endroit. Les habitants de la Martinique & de la Guadeloupe appellent *roſſignol*, un oiſeau ſemblable au roitelet, mais un peu plus gros : ſon ramage eſt fort agréable ; il vit de mouches & d'araignées. Séba parle auſſi d'un roſſignol d'Amboine, qui a le plumage de la queue d'une grande beauté, & un chant très agréable, ſur-tout quand il eſt en amour.

2°. Le ROSSIGNOL DE MURAILLE, *Rubicilla*. Cet oiſeau eſt moins célebre par ſon chant que le précédent ; il ſe nourrit d'inſectes & de cerfs-volants : Albin l'appelle *rouge queue*. Il a le bec & les jambes noirs ; la langue fendue ; le dedans de la bouche jaune ; l'iris couleur de noiſetier ; le plumage ſombre, plombé, & tiqueté de noir : la poitrine, le croupion & les côtés ſous les aîles ſont rouges ; le deſſus du ventre & le front ſont marqués de blanc ; la gorge & les joues ſous les yeux ſont noires.

On prétend que cet oiſeau eſt d'un caractere ſauvage : il aime la liberté, à prendre ſes repas, gazouiller, & faire ſon nid ſans être vu : ſi quelqu'un touche à un de ſes œufs, il les quitte pour toujours ; ſi l'on touche un de ſes petits, ou il l'affamera, ou il le jettera hors du nid. Cependant, lorſqu'il eſt élevé dès ſa jeuneſſe en cage, il apprend aiſément à ſiffler, & il devient aſſez doux. Par cet expoſé, on voit que le roſſignol de muraille a les mœurs & la voix différentes du roſſignol franc : il vole légerement, & fait du bruit lorſqu'il eſt perché ; il remue la queue, & la tient preſque toujours droite comme le roitelet.

Des Auteurs font mention de diverſes eſpeces de *roſſignol de muraille*, qui, peut-être, n'en font qu'une, & ne different les unes des autres que par quelques variétés. Le roſſignol de muraille de l'Amérique, eſt plus petit que le nôtre. On aſſure que la chair de ces ſortes d'oiſeaux eſt bonne contre l'épilepſie.

ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROTANG. *Voyez* ROTIN.

ROTELE, *Rubellio fluviatilis*. Poiſſon de riviere blanc, plus large que la roſſe & la carpe, & plus épais que la brême : ſa couleur eſt d'un brun jaune, & ſes écailles ſont de la grandeur de celles de la carpe : il a la queue & les nageoires du ventre rouges, il a auſſi une tache rouge ſur les ouies : les yeux ont l'iris jaune, marquée de points noirs ; les dents & le palais ſont ſemblables à ceux de la carpe : la nageoire du dos en occupe la moitié en longueur, elle eſt fournie de ſix rayons ; la nageoire des ouies en a dix-neuf : le ventre a deux nageoires qui répondent à celle du dos, chacune a neuf rayons ; les nageoires des ouies ſont plus blanches que les autres :

l'anus eſt fort éloigné de la queue. On pêche de ces poiſſons dans le Rhin & en pluſieurs lacs d'Angleterre : il s'en trouve qui ont douze à ſeize pouces de longueur.

ROTENGLE, *Erythrophtalmus*. Poiſſon ſemblable à la brême, aſſez connu en Allemagne : ſes nageoires ſont rouges, ſon corps & ſes yeux ſont tachetés de la même couleur ; il a ſous la langue une tache jaune.

ROT-FISCH. Poiſſon de la mer de Norwege : il eſt rouge en dedans & en dehors ; ſa chair eſt d'un très bon goût, dit Geſner, *de Aquat. pag. 378*.

ROTH-GULDEN-ERTZ ou ROSICLERE. Nom que les Mineurs donnent à la mine d'argent rouge tranſparente : la dénomination de cette mine ſignifie *mine de beaucoup de valeur*. Voyez le mot ARGENT.

ROT-JE, eſt un petit oiſeau du Groënland, que les Hollandois & les Hambourgeois nomment ainſi : *rot-je* ſignifie *rat*. Cet oiſeau eſt de couleur noire, & ſon chant reſſemble aſſez au cri d'un petit rat. M. Anderſon dit que le rot-je fait ſon nid ſous les débris des rocs écroulés, dans des creux profonds & étroits, & ſur le bord de la mer. Auſſi-tôt que les petits ſont en état de voyager, les vieux ſe gliſſent adroitement avec eux ſous les pierres juſqu'à la mer, pour gagner d'autres contrées.

ROTIN ou RATAN. Eſpece de roſeau qui croît abondamment ſur les côtes du Détroit de Malacca. On en diſtingue pluſieurs eſpeces : les uns nous fourniſſent les cannes badines dont on ſe ſert auſſi pour battre les habits, ou pour faire des broſſes colorées en rouge, & propre à nétoyer les dents. Ces mêmes roſeaux ſe fendent auſſi par petites lanieres pour faire des meubles, notamment des ſieges & doſſiers de chaiſes & fauteuils. Les autres qui ſe nomment *botangs*, ſont les *roſeaux à canne*, d'une conſiſtance ligneuſe, très flexibles & fort poreux ; ils ont cependant aſſez de ſolidité pour ſervir de bâton, lorſqu'en marchant on a beſoin de s'appuyer. Les Hollandois, qui vont les chercher à Bengale & à Malac, en font un commerce conſidérable. Il y a des jets de ce jonc ou roſeau, eſtimés ſoixante louis d'or. On eſt dans l'uſage de les vernir. Il y a des rotangs articulés dans les Iſles de Bourbon & de France.

ROT-SCHÆR. *Voyez au mot* MORUE.

ROUC ou ROUCK, oiſeau d'une force & d'une grandeur prodigieuſe, qui ſe trouve, dit-on, dans l'Arabie. Il paroît que c'eſt le même que le *laemmer-geyer* de la Suiſſe, ou que le *cuntur* du Pérou. *Voyez aux mots* AIGLE & CONDOR.

ROUCOUYER & ROUCOU. On donne communément ce nom à un arbre, de la graine duquel on tire, par infuſion ou macération, une pâte ou extrait que l'on nomme *roucou*, & dont on fait uſage dans la teinture. Cet arbre eſt cultivé dans toutes les Iſles de l'Amérique : il eſt nommé chez les Indiens & chez les Sauvages Caraïbes, *achiote* ou *cochehuc* ; les femmes Caraïbes l'appellent *bichet* : c'eſt l'*urucu* des Botaniſtes. Cet arbre eſt de la grandeur d'un noiſetier ; il eſt fort touffu : il pouſſe de

ſon pied pluſieurs tiges droites & rameuſes ; s'il croît trop haut on l'étête, afin qu'il s'arrondiſſe. Son bois eſt blanc, facile à rompre ; ſes feuilles ſont placées alternativement, grandes, liſſes, d'un beau verd, ayant en deſſous pluſieurs nervures rouſsâtres : ſes feuilles ſont attachées à des queues, longues de deux ou trois doigts. Ses rameaux portent à leur extrémité, deux fois par an, des touffes de fleurs en roſe, grandes, belles, d'un rouge pâle, tirant ſur l'incarnat, ſans odeur & ſans goût : à ces fleurs ſuccedent des fruits ou gouſſes oblongues, ovales, applaties ſur les côtés, ayant à-peu-près la figure d'un mirobolan, longues d'un doigt & demi ou plus, compoſées de deux coſſes hériſſées de pointes d'un rouge foncé. Ce fruit en mûriſſant devient rougeâtre, & il s'ouvre en deux parties, qui renferment environ ſoixante grains ou ſemences partagées en deux rangs : ces grains ſont de la groſſeur d'un petit grain de coriandre, de figure pyramidale, attachés par de petites queues : ces mêmes grains ſont couverts d'une matiere humide, très adhérente aux doigts lorſqu'on y touche avec le plus de précaution, d'un très beau rouge, d'une odeur aſſez forte ; la ſemence ſéparée de cette matiere rouge, eſt de couleur blanchâtre. Comme les oiſeaux font tort à ce fruit, les Sauvages plantent l'arbre auprès de leurs caſes. Il y a encore une autre eſpece d'arbre de roucou, qui ne differe du précédent qu'en ce que ſon fruit n'eſt pas épineux, & qu'il eſt plus difficile à ouvrir. La récolte du roucou ſe fait deux fois l'année, à la S. Jean & à Noël : on connoît que la gouſſe eſt mûre, lorſqu'elle s'ouvre d'elle-même ſur l'arbre. Nous allons donner la maniere dont on fait la pâte ou l'extrait de roucou.

On retire de dedans la gouſſe du roucou, les grains & tout ce qui les environne : on les écraſe avec des pilons de bois dans des canots, qui ſont des troncs d'arbres creuſés ; on jette de l'eau deſſus en ſuffiſante quantité, pour que la matiere y trempe ; on la laiſſe pendant ſix jours, afin que l'eau puiſſe diſſoudre la ſubſtance rouge qui eſt adhérente aux grains. On coule enſuite la liqueur, d'abord dans un crible du pays, nommé *hibichet* ou *manaret* ; puis par trois autres cribles plus fins, faits de jonc ou de groſſe toile, dont les trous ſont quarrés ; on laiſſe égoutter, pendant vingt-quatre heures ce marc, qu'on appelle *roucou calé* ; puis on le met de nouveau dans un canot qu'on a ſoin de couvrir, & on l'y laiſſe fermenter pendant huit jours, pour que ce qui reſte de matiere rouge colorante, puiſſe plus aiſément s'en détacher & s'extraire. Pour cela, on jette un peu de nouvelle eau ſur la matiere ; on l'agite juſqu'à ce qu'elle commence à ſe gonfler, & à former des bulles d'air, qui crevent à la ſurface ; alors on diminue le feu. On laiſſe réfroidir le roucou, juſqu'au lendemain matin : on le tire de la chaudiere, & on l'étend dans des caiſſes, que l'on tâche de garantir de la pouſſiere. Le roucou ſéché à l'ombre par le vent, eſt infiniment plus coloré que celui qu'on expoſe au ſoleil. On a obſervé que plus on le travaille en grand, plus la couleur en eſt vive : travaillé en petit, il devient noir. Le roucou eſt pur & bien fait, quand

il se dissout entiérement dans l'eau, & qu'il n'y a point de corps étrangers errans ni précipités, comme dans le *roucou gigodaine*, qui est de mauvaise qualité; & plus encore celui qu'on appelle *roucou bal*, terme honnête qui signifie la paille & le bled; parcequ'on s'est servi de vieilles & de nouvelles graines, & qu'on y a mêlé quelquefois du rouge d'Inde.

Le roucou pour être de bonne qualité, doit être couleur de feu plus vif en dedans qu'en dehors, doux au toucher, d'une bonne consistance, afin qu'il soit marchand & de garde. On donne à cette pâte la forme que l'on veut, avant que de l'envoyer en Europe. Elle est ordinairement en pains enveloppés dans des feuilles de balisier.

A l'égard de l'eau roussâtre, elle est propre à être jettée sur de nouvelles graines qu'on veut faire tremper.

On peut retirer du roucou, une substance rouge beaucoup plus belle, en se contentant de frotter seulement les grains entre les mains dans de l'eau; mais alors on n'en retire qu'une petite quantité d'extrait ou de fécule, qui se précipite & forme un pain de cire. Rarement on la garde dans cet état, non seulement parcequ'elle devient trop chere, mais parcequ'on est dans l'usage d'affoiblir son éclat trop vif, qui offense la vue, avec du santal en poudre : telle est le roucou que les Indiens Caraïbes, &c. aiment avidement. Ils le trempent dans l'huile, avant que de l'employer pour se rougir le corps. Cette espece d'enduit ferme les pores, empêche que l'eau de la mer ne fasse des impressions sur leur corps, fait fuir les maringouins & mourir les chiques.

On fait deux récoltes de roucou par an, celle d'hiver est la plus abondante. Les ouvriers qui travaillent à préparer le roucou, sont incommodés de maux de tête, qu'on peut attribuer à l'odeur forte de la graine de roucou, qui est encore exaltée davantage par les infusions & macérations. La belle pâte du roucou devient dure en Europe, & perd son odeur, qui approche de celle de la violette. Celle de Cayenne est estimée la meilleure, & la mieux préparée; les Teinturiers s'en servent pour mettre en premiere couleur les laines qu'on veut teindre en rouge, bleu, jaune, verd, &c. Il est peu de couleurs où l'on ne la fasse entrer : quelques Insulaires en faisoient entrer dans la composition du chocolat. Le roucou est aussi le contrepoison du suc de magnoc : il fortifie l'estomac, & arrête les cours de ventre. Lorsque le linge a été taché du roucou, il est très difficile d'en effacer la tache, sur-tout quand il y a eu du mêlange d'huile; le Soleil est plus capable de l'emporter que toutes les lessives; & cette couleur est si extensible, qu'un morceau de linge taché, est capable de tacher toute une lessive. Il est bon d'observer que quand la pâte du roucou commence à fermenter, il est alors d'une puanteur insupportable. Son odeur agréable ne se fait sentir qu'après la fermentation.

ROUDOU. *Voyez* Rédoul.

ROUE, poisson qui se trouve dans les mers qui bordent les Royaumes de Congo & d'Angola. Sa forme est ronde : il a deux dents au milieu du

corps, & deux trous qui lui servent d'yeux. On s'est assuré qu'il entend & qu'il voit : sa gueule a une ouverture longue d'un empan : sa chair est délicate, & ressemble à celle du veau par sa blancheur : on fait de ses côtes des colliers pour arrêter les hémorrhagies. Quelques Auteurs, entr'autres Elien & Jovius, font mention de poissons cétacées, qu'on appelle *roues*; mais ceci a besoin d'être éclairci. Les poissons appellés *lune*, *molle* ou *meule*, se nomment aussi *roue*. Voyez *ces mots*.

ROUGE BRUN, ou ROUGE DE MONTAGNE, ou ROUGE D'INDE. *Voyez à l'article* OCHRES.

ROUGE-GORGE. *Voyez* GORGE ROUGE.

ROUGE HERBE ou BLED NOIR. *Voyez à l'article* SARRAZIN.

ROUGE-QUEUE. On donne ce nom au rossignol de muraille. Celui-ci differe du rouge-gorge par ses pieds.

Le *grand rouge-queue* est le merle de rocher. Le *bouvreuil* ou *pivoine* est aussi une espece de rouge-queue, dit l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*.

Albin fait mention d'une espece de ROUGE-QUEUE NOIR, *rubicilla subnigra*. Cet oiseau est entierement noir, excepté les bouts de quelques plumes qui couvrent le ventre, lesquelles sont rouges.

Le ROUGE-QUEUE DE BENGALE, *rubicilla Bengalensis*. Cet oiseau est un peu plus grand que le grand rouge-queue. Le bec est fauve, l'iris blanche, la tête noire; le dessous des yeux est garni d'une touffe de plumes écarlates, pointillée de blanc & de noir. Le plumage du dos est brun; celui du ventre, de la poitrine & des cuisses, est blanc : les jambes & les pieds sont noirs.

Seba cite aussi le ROUGE-QUEUE DE L'AMÉRIQUE, *rubicilla Americana*, & il le regarde comme une espece de rossignol de muraille. Son chant est très harmonieux. Sa tête est ornée d'une crête noire : il a le bec blanc, les yeux luisans, le devant du col marqué d'une tache noire; la poitrine & le ventre bleues; le dos, les aîles & la queue sont d'un rouge écarlate. Les pieds sont assez longs, grêles & bien onglés.

Le ROUGE-QUEUE DE LA CHINE, *rubicilla Sinensis*, est de la grandeur de la linotte rouge. Le bec est épais, court & brun : les yeux sont fauves; la tête & le derriere du col d'un pourpre bleuâtre, le dos est verd; le reste du plumage d'une couleur mélangée de jaune & de verd, & par intervalles d'un rouge sombre & pourpré ou écarlate : les jambes & les pieds sont jaunes.

ROUGET ou MORRUDE, *rubellio*, poisson de mer, à nageoires épineuses, connu dans les poissonneries : on l'appelle, à Marseille, *galline*. Il a la figure de l'*hirondelle* de mer. Voyez *ce mot*. Mais il en differe par sa bouche, par la multitude de ses écailles, & par la grandeur de ses nageoires. Il a le ventre gros, le reste du corps rouge, la tête grosse, faite en angle. Son museau est court, & finit par des aiguillons pointus. Ses yeux sont grands, & garnis en dessus de deux petites pointes; le derriere

& le deſſus de la tête finiſſent auſſi en pointe vers la queue. Ce qui couvre les ouies eſt garni d'aiguillons, & ſa peau eſt déliée. Aux côtés, par le milieu du corps, il a un trait large, couvert d'écailles; & au dos, depuis la tête juſqu'à la queue, deux rangs d'écailles pointues, d'où ſortent deux nageoires, qui ſe dreſſent quand le poiſſon nage, & qui s'abbaiſſent & ſe cachent, comme dans un étui, quand il ſe repoſe : il nage l'hiver en pleine mer, & approche du rivage en été : il eſt fort gourmand & mange les petits poiſſons.

Le rouget eſt charnu par-tout le corps, épais, rond, un peu large vers la queue. Ses ouies ſont doubles; ſon palais eſt jaune; ſa chair eſt ferme, blanche, ſéche, peu ou point gluante; elle eſt de très bon goût. MM. Lémery & Andry diſent qu'elle eſt prolifique. On donne quelquefois le nom de *rouget* au *ſurmulet*. Voyez *ce mot*.

Kolbe dit qu'il ſe trouve des rougets au Cap de Bonne-Eſpérance & à Madagaſcar. Ce poiſſon, que les Européens y nomment *roſvich*, a environ ſix pouces de longueur, & deux d'épaiſſeur. On le nomme *rouget*, parcequ'il eſt rouge en dehors.

Le groneau ou grognaut des Languedociens, ſe nomme auſſi *mulet* : il grogne comme un porc. Les Anglois l'appellent *piper*, & les Génois l'appellent *organo*. Ses nageoires ſont auſſi épineuſes; ſon corps eſt long, rond & rouge, le dos armé de forts & grands aiguillons, la tête groſſe, la bouche large, & garnie de deux eſpeces de cornes : il eſt couvert d'écailles petites & rudes; il a plus d'os ou d'arrêtes que de chair. Cette chair eſt dure & ſéche; mais d'un aſſez bon goût, ſi elle eſt bouillie & mangée avec le vinaigre.

ROUGETTE. Eſpece de chauve-ſouris monſtrueuſe, naturelle au climat de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, connue vulgairement ſous le nom de *chien volant*. Voyez les mots CHAUVE-SOURIS & CHIEN VOLANT.

ROUILLE. On donne ce nom à une eſpece d'ochre qui ſe fait ou naturellement, ou par art, ſur quelques métaux expoſés à l'air libre, ou humectés continuellement de liqueurs acidulées dans un lieu fermé. Le fer donne une rouille brunâtre ou jaunâtre; le cuivre en produit une qui eſt verte, le plomb une qui eſt blanchâtre ou griſâtre. *Voyez* de quelle maniere ces rouilles ſe forment, au mot OCHRES.

ROULANTE. Goëdard donne ce nom à une fauſſe chenille qui, quand elle eſt raſſaſiée de feuilles d'Ancolie, ſe plie & ſe retire en forme de boule. Cette chenille ſe cache en terre pour travailler à ſa métamorphoſe & devenir mouche.

ROULEAU. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à un coquillage univalve de la forme du *cornet*. Voyez *ce mot*. Mais il en differe, étant moins conique, comme renflé dans ſon milieu, ou ſur le dos, la levre étant épaiſſe, & ayant les deux extrémités à-peu-près de la même largeur : c'eſt ce qui lui a fait donner les noms de *cylindre* ou d'*olive*. Le

noyau de ce genre de coquilles est communément denté : quelquefois l'ouverture est étroite & sans aucune dent comme dans certains rouleaux minces, mais dont l'ouverture est large & la pointe saillante. La robe du rouleau est souvent des plus agréables à voir par les beaux compartimens dont elle est ornée. Il y en a d'entourés de bandes, de peints en ondes, & quelques-uns d'une seule couleur. On distingue dans cette famille de coquilles, l'*écorchée*, la *tulipe*, le *drap orangé*, &c. *Voyez* RHOMBITE.

ROULEUSES. M. de Réaumur appelle ainsi des especes de chenilles qui roulent des feuilles dans lesquelles elles subissent leur métamorphose. *Voyez* au mot CHENILLE.

ROUPEAU ou BIHOREAU, espece de héron qui se trouve sur les côtes de Bretagne : il fait son nid dans les rochers. *Voyez* HÉRON.

ROUSSEAU, nom que les Normands donnent au *pagurus*, espece de cancre, dont nous avons parlé sous le nom de *cancre squinade*. Sa couleur est rousse & rouge. *Voyez* au mot CANCRE.

ROUSSEROLE ou ROSSIGNOL DE RIVIERE, ou ALCYON VOCAL, *alcedo vocalis*. On appelle *alcyon* deux sortes de martinets pêcheurs ; nous avons parlé du premier au mot *Martin pêcheur* : c'est le plus grand, il est commun en tous lieux. La seconde espece est celui qui, de tous les oiseaux de riviere, a le chant le plus agréable, il fréquente les lieux marécageux & le bord des rivieres ; il se perche l'été dans les roseaux où il chante mélodieusement & long-tems ; son chant est fort varié : il se perche aussi sur les arbres plantés au bord des eaux ; ses pieds sont comme ceux des grives & des merles : ses jambes sont de médiocre longueur & de couleur cendrée, ainsi que ses pieds. Cet oiseau est de la grandeur du proyer ; il a le bec tranchant comme celui de la pie-grieche, il semble être hupé, tant les plumes de dessus sa tête sont longues ; il ne vole guere bien, & il bat des aîles à la maniere du cochevis.

Cet alcyon vocal est fort commun dans le Maine & en Touraine : il fait son nid dans les roseaux, la femelle y pond cinq à six œufs. Ce nid est à découvert & fort différent de celui du grand alcyon ou grand martinet pêcheur, qui le fait en terre sur le bord du rivage.

ROUSSETTE. *Voyez aux articles* CHIEN VOLANT & CHAUVE-SOURIS.

ROUSSETTE, petit oiseau que Belon nomme *lusciniola* : il est de la grandeur de la fauvette, il ne se trouve qu'en certains endroits situés le long des forêts. Son plumage paroît rousśâtre, grivelé à l'estomac, dessus la tête, autour du col & sur le dos ; les plumes de la queue & des aîles sont brunes : son bec est pointu, noirâtre & foible : il vit de vermisseaux, il a les bords & le dedans du bec de couleur jaune.

Il y a encore une espece d'oiseau roussette que les François appellent *touquet* ou *traquet*. Voyez *ce dernier mot*.

ROUSSETTE, poisson à nageoires cartilagineuses, & dont on distingue trois especes.

La premiere eſt le *catulus major vulgaris* de Ray : on la nomme *ſcorzone* à Rome, *peſce gatto* à Veniſe, & *bounce* dans la Province de Cornouaille en Angleterre. Cette rouſſette differe du chien de mer par ſon dos qui eſt plus large, par ſon muſeau qui eſt plus court, & plus obtus, par ſa bouche qui n'eſt pas avancée, par ſa peau rouſſe, marquée de beaucoup de petits points noirs, & qui eſt bien plus dure que celle du chien de mer.

La ſeconde eſt le *catulus minor vulgaris ;* elle eſt de beaucoup plus petite, plus menue & plus allongée que la précédente ; ſa couleur eſt plus claire & plus teinte en rouge : il y a ſur ſa peau beaucoup de petites taches, en partie brunes, en partie blanches, & éparſes çà & là ſans aucun ordre. Celle qui eſt dans notre Cabinet eſt preſque ronde ; elle a cinq pieds huit pouces de long, la gueule arrondie & garnie à chaque machoire de huit rangs de petites dents triangulaires, tranchantes & crenelées : ſa queue n'eſt point fourchue comme dans le requin, mais elle a également une forte arrête de quatorze pouces de long. Ce poiſſon a deux nageoires, les deux pectorales forment une étendue de trente-deux pouces, celle du dos qui correſpond aux nageoires du ventre a près de huit pouces, les autres ſont petites : ce poiſſon eſt d'une jolie forme.

La troiſieme eſpece eſt le *catulus ſaxatilis :* elle differe de la premiere par ſa couleur cendrée, par ſes plus grandes taches, quoique moins nombreuſes ; ſon muſeau eſt plus long & plus épais : ſes narines ſont très éloignées de ſa bouche : il n'a point de nageoires jointes à l'anus ; elles en ſont ſéparées, & celle qui eſt placée au deſſous en eſt plus proche que dans la premiere eſpece.

Dans les tems que les peaux de chien de mer ſont rares, & que celles de rouſſette ſont communes, on fait ſouvent paſſer celles-ci pour les premieres avec l'épithete de douce. Il y a cependant une aſſez grande différence entre ces peaux ; celle du chien de mer eſt extrêmement coriace, toujours brune, & celle de la rouſſette eſt de différentes couleurs, toujours garnie de petites étoiles ſur le dos. On apporte la peau de rouſſette de la Hougue en Baſſe-Normandie ; elles ſont auſſi plus petites que celles des chiens de mer ; elles ne ſont preſque point rudes au toucher. Les Gaîniers s'en ſervent pour garnir des étuis de toutes ſortes d'uſtenſiles : c'eſt avec ces peaux teintes en vert que ſe fait le *galluchat* ſi en vogue à Paris.

ROUVRE ou ROBRE, eſpece de *chêne*. Voyez *ce mot*.

ROUX ou ROURE DES CORROYEURS. *Voyez* SUMACH.

RUBAN D'EAU, *ſparganium*, eſt une plante aquatique dont on diſtingue trois eſpeces : la premiere eſt le *ſparganium ramoſum* des Botaniſtes : ſes racines ſont fibrées, noires & rampantes : elles pouſſent des feuilles longues d'environ deux pieds, étroites, pointues, rudes, coupantes, ayant le dos élevé, & d'une ſaveur douce : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes de trois pieds, rondes, liſſes, tortueuſes, pleines de moëlle blanche, & rameuſes : ſes fleurs ſont des bouquets attachés ſans queue aux nœuds des rameaux en façon d'aſperge, de couleur blanche, & rougeâtre : elles ne

laiſſent après elles aucuns fruits ni ſemences; mais il naît ſéparément aux ſommités des tiges des fruits arrondis, diſpoſés en maniere de tête épineuſe, gros comme des grains d'orge, de couleur herbeuſe, & remplis d'une matiere farineuſe. Cette plante croît, ainſi que la ſuivante, aux lieux marécageux, aux bords des rivieres & le long des ruiſſeaux : elles portent leurs fruits aux mois de Juillet & d'Août. La ſeconde eſpece eſt le *ſparganium non ramoſum* : elle eſt moins grande que la précédente; elle ne pouſſe aucuns rameaux, & ſes feuilles ſont un peu plus larges. La troiſieme eſpece eſt le *ſparganium minimum* : elle eſt plus rare que les deux précédentes; elle croît dans certains foſſés bourbeux où l'eau a été deſſéchée pendant l'été par le ſoleil : c'eſt une petite plante baſſe qui pouſſe une tige, au haut de laquelle naiſſent un, deux ou trois fruits comme en la premiere eſpece; cette tige eſt entourée de quatre ou cinq feuilles étroites qui la ſurpaſſent en hauteur.

Les racines de ces plantes ſont eſtimées ſudorifiques, & propres contre la morſure des ſerpents : on ſe ſervoit autrefois de ſes feuilles en place de bandelettes pour emmailloter les enfans.

RUBAN, ou TÆNIA MARIN. Poiſſon de mer dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. La premiere eſt le *vitta* des Latins : on l'appelle *cepole* à Rome, & *flambo* en Languedoc, parcequ'il eſt rouge & de couleur de feu. C'eſt un poiſſon long, étroit & flexible : nous en avons parlé au mot FLAMBEAU. Ray & Rondelet ne ſont pas d'accord ſur la deſcription de ce poiſſon.

La ſeconde eſpece eſt le *tænia falx* des Vénitiens.

La troiſieme eſt le *tænia ſerpens rubeſcens*.

La quatrieme a également des bandelettes rouges ſur la peau comme le précédent, & reſſemble aſſez à la premiere eſpece de *ruban*; mais outre les nageoires qu'il a aux ouies, il en a deux autres de couleur rouge au deſſous de la machoire inférieure : il a encore cinq taches rouges & rondes ſur le corps : il n'a ni écailles, ni aiguillons. Ce poiſſon eſt blanc, ſon cœur eſt applati, ſa chair eſt dure, gluante, & n'eſt pas bonne à manger.

Des Auteurs font encore mention d'autres eſpeces de *rubans de mer*, qui toutes ſemblent être de la même eſpece que le *flambeau*. Voyez *ce mot*.

Il ne faut pas comprendre ſous ce nom *tænia marin*, l'eſpece de ver plat dont nous parlerons au mot VER SOLITAIRE.

RUBAN, eſpece de coquillage univalve que M. d'Argenville met dans la famille des *vis*. Voyez *ce mot*.

RUBARBE. *Voyez* RHUBARBE.

RUBELINE ou ROUGE GORGE. *Voyez* GORGE ROUGE.

RUBIS, *gemma rubina*, eſt une très belle pierre précieuſe, diaphane, brillante, reſplendiſſante, & d'un rouge très agréable. Le rubis eſt, après le diamant, l'eſpece de pierrerie la plus dure : il n'eſt point attaqué par la lime; il réſiſte puiſſamment à la plus grande violence du feu, même

ſolaire :

ſolaire : il ne fait que s'y amollir. *Voyez* le détail des expériences faites à ce ſujet à Florence dans la *nouvelle édition des Œuvres Françoiſes de Henckel*, *in*-4°. ſur la fin. On rencontre cette pierre ſous une forme, ou ovale, ou octogone, tantôt dans un ſable rouge, tantôt dans une ſerpentine, & tantôt dans une roche griſâtre & rougeâtre, aux Indes. Les *rubis* de Bohême & de Siléſie ſe trouvent dans du quartz & dans du grais. On ſoupçonne que les *rubis* tiennent leur couleur du fer.

Les Lapidaires diſtinguent quatre ſortes de *rubis* ; ſavoir,

1°. Le Rubis oriental, *rubinus orientalis*. Sa couleur eſt d'un rouge vif de cochenille ou de ceriſe. Wallerius dit que lorſque ſa teinte eſt d'un rouge vif de ſang, & qu'il peſe au-delà de vingt karats, alors on l'appelle *eſcarboucle* : c'eſt l'*anthrax* des Anciens. L'eſcarboucle doit être d'un incarnat vif, & brillant comme un charbon allumé : on le trouve dans les montagnes de Cambaya, de Biſnagar, & de Capelan, ſituées dans les Royaumes d'Ava & de Pegu. M. Hills dit qu'il naît toujours de forme angulaire.

2°. Le Rubis Balais, *rubinus balaſſius*. Sa couleur eſt d'un rouge clair ou roſe, quelquefois orangée, & mêlée d'une petite nuance bleue, qui fait que cette pierre tire un peu ſur le cramoiſi ou le violet : c'eſt le moins dur des *rubis*. On nous l'apporte communément de Siléſie, du Mexique & du Bréſil : il reſſemble beaucoup au *rubis* fait avec la *topaze du Breſil*. Voyez *ce mot*.

3°. Le Rubis Spinel, *rubinus ſpinellus*. Sa couleur eſt d'un rouge clair très foible ; étant poli il a un feu très agréable & très ami de l'œil : il eſt plus dur que le précédent, cependant il n'en a pas l'éclat : on nous l'apporte de la Bohême, de la Siléſie, de la Hongrie, & quelquefois du Breſil.

4°. Le Rubicelle ou petit rubis, *rubicellus*. Il eſt d'un rouge pâle tirant ſur le jaune de paille : c'eſt le moins recherché des rubis. Sa couleur ne reſiſte gueres au feu ; il eſt cependant ſuſceptible d'un beau poli qui releve un peu ſon éclat : on trouve cette pierre dans le Breſil.

RUBIS DE ROCHE, *rubinus rupium*. On donne ce nom à une eſpece de grenat fort dur, d'un beau rouge mêlé de violet ou de gros bleu : c'eſt le *rubini di rocca* des Italiens. *Voyez* Grenat. On appelle *rubis-cabochon*, un véritable rubis légerement poli ; c'eſt-à-dire dont on a ſeulement ôté ce qu'il avoit de brut. *Voyez* Rubis.

RUBIS ou RUBINE D'ARSENIC. *Voyez* Realgar. On dit auſſi *rubine d'argent*, c'eſt la *mine d'argent rouge* ; & *rubine de zinc*, c'eſt la *blende rouge* ; & *rubine de ſoufre*, c'eſt le *ſoufre rouge* ou *arſenical*. Voyez *ces mots*.

RUBRIQUE ou RUBRICA, ou SANGUINE A CRAYON, eſpece d'ochre de fer. *Voyez* Crayon Rouge & Terre Rubrique.

RUCHE. Nom donné à l'habitation des inſectes & même des vers qui vivent en ſociété. On trouvera dans l'Hiſtoire de l'*abeille ordinaire* la

defcription de celle de l'*abeille bourdon*, celle des guêpes au mot Guêpe; & celle des polypiers à l'article Corralline.

RUCHE MARINE ou AQUATIQUE. Pifon a décrit cette *ruche*, qui n'eft autre chofe qu'une éponge aquatique.

Swammerdam croit que des mouches aquatiques, qui ont dans la bouche, comme les autres infectes aquatiques, un aiguillon avec lequel elles fe défendent lorfqu'on veut les toucher, & qui ont été décrites très exactement par Aldrovande fous le nom d'*abeilles amphibies*, & par Jonfton fous le nom d'*abeilles fauvages*, font les infectes qui logent dans ces ruches. Mouffet appelle ces mouches *notonectæ*, parcequ'elles nagent fur le dos & non fur le ventre. *Voyez* Punaise a Avirons.

RUE, *ruta*. Plante dont l'odeur eft très forte, & qui eft eftimée par les grandes propriétés qu'elle poffede. On en diftingue principalement de deux efpeces; favoir, la *rue des jardins* & la *grande rue fauvage*.

La Rue des Jardins, *ruta hortenfis latifolia*, pouffe des tiges en maniere d'arbriffeau à la hauteur de quatre ou cinq pieds, qui font garnies de feuilles partagées en plufieurs fegmens, petites, oblongues, charnues, un peu groffes, liffes, d'une couleur de verd de mer, rangées par paire fur une côte terminée par une feule feuille. Ses fleurs naiffent aux extrémités des branches; elles font à quatre feuilles un peu ovales, de couleur jaune pâle: aux fleurs fuccedent des fruits compofés de quatre capfules affemblées contre un noyau, qui renferment chacune plufieurs femences anguleufes, ou en forme de rein. Toute la plante a une odeur défagréable, un goût âcre & amer: elle fleurit en Juin, & refte verte tout l'hiver jufqu'au printems, faifon pendant laquelle les vieilles feuilles font place aux nouvelles.

La Rue sauvage ou de montagne, *ruta fylveftris*, differe de l'autre, en ce qu'elle eft plus petite dans toutes fes parties. Cette plante croît dans nos Provinces méridionales, aux lieux rudes, pierreux & montagneux, expofés au foleil, & particulierement aux environs de Montpellier.

On regarde la rue comme incifive, atténuante & difcuffive, propre pour exciter les mois aux femmes, lorfque cette plante eft prife en infufion en petite quantité; elle fait même avorter. Quoique l'odeur de cette plante nous paroiffe défagréable, les Allemands, les Anglois, les Hollandois la font entrer dans plufieurs ragoûts.

On dit que les feuilles de rue mangées font propres à guérir les écrouelles: on peut auffi avoir recours au fuc dépuré. Deux cuillerées de ce fuc, bues le matin à jeun, font eftimées un remede très utile dans les maladies contagieufes pour fe garantir du mauvais air. La conferve de rue eft auffi très bonne dans ces cas là: l'huile dans laquelle on a fait infufer des feuilles de rue, eft vermifuge: la décoction de fes feuilles eft un excellent gargarifme pour les gencives des Scorbutiques, & pour ceux qui font attaqués de la petite vérole; enfin, on les emploie en infufion contre la mor-

ſure des chiens enragés : les feuilles de rue entrent dans la compoſition du vinaigre des quatre voleurs.

RUE DE CHEVRE, *galega vulgaris floribus cœruleis*, eſt une plante qui croît naturellement en Italie aux lieux gras & humides, mais que nous cultivons dans nos jardins. Ses racines ſont menues, rampantes, & quelques-unes germent tous les ans au printems; ſes tiges ſont cannelées, hautes de trois pieds, creuſes & branchues; ſes feuilles reſſemblent à celles de la veſce : elles ſont munies d'une petite épine molle à leur extrémité; ſes fleurs forment un long épi : elles ſont pendantes, légumineuſes, & d'une couleur bleuâtre : il leur ſuccede des gouſſes arrondies, menues, longuettes, leſquelles contiennent pluſieurs graines oblongues, en forme de rein. Cette plante eſt un ſudorifique très célebre contre le poiſon peſtilentiel, les pétéchies, l'épilepſie, les morſures des ſerpents, & contre les vers lombrics : on la preſcrit dans les bouillons alexiteres : on l'emploie chez nous auſſi rarement, qu'elle eſt d'un uſage commun en Italie.

RUE DES PRÉS, ou FAUSSE RHUBARBE, ou THALICTRUM COMMUN, *ruta pratenſis herbariorum*. Cette plante croît dans les lieux humides ou marécageux : ſa racine eſt jaunâtre; ſes tiges s'élevent à la hauteur d'un homme, cannelées, creuſes, rameuſes, tantôt rougeâtres, & tantôt verdâtres; ſes feuilles ſont amples, diviſées en pluſieurs parties aſſez larges, & d'un verd luiſant; ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités : elles ſont à quatre pétales ſans calice, & ſuivies de capſules à trois coins qui renferment de petites ſemences jaunes, cannelées, d'un goût amer. Cette plante eſt émolliente, purgative : ſa racine teint la ſalive & les urines de couleur jaune.

RUFFE. Poiſſon à nageoires épineuſes, du genre des *perches*. Voyez *ce mot*.

Le poiſſon que les Anglois nomment ainſi, a la partie autour des ouïes reluiſante comme de l'or : on l'appelle quelquefois *perche dorée*; mais elle eſt plus grande que la *perche*, & n'a point de bandes noires qui traverſent. ſes écailles ſont petites, taillées en rond, frangées : ſon dos eſt d'un verd qui tire ſur le jaune ſale; le bas eſt d'un jaune pâle : le dos, le haut des côtés, la queue & les nageoires ſont marqués de points noirs.

RUMIGI. *Voyez* RHASUT.

RUMINANS, *ruminales*. La faculté qu'ont certaines eſpeces d'animaux de ruminer, c'eſt-à-dire, de pouvoir faire revenir dans leur bouche les aliments qu'ils ont mangé, pour les remâcher, les broyer de nouveau, les y imbiber du ſuc ſalivaire & les avaler enſuite, eſt un phénomene propre à piquer la curioſité. *Voyez* à l'article TAUREAU. Parmi les animaux, il y en a, dit Peyerus, qui ſont vrais ruminans, & d'autres qui n'ont que l'apparence de l'être, ou qui ne le ſont pas tout-à-fait. L'Auteur, en parcourant toutes les différentes claſſes des animaux, trouve des inſectes, des animaux aquatiques, des oiſeaux & des quadrupedes,

ruminans. Les insectes, qui ont plusieurs ventricules ou estomacs, & qui se nourrissent d'herbages, ont, dit-il, la faculté de ruminer; tels sont les grillons-taupes, les guêpes, les bourdons, les abeilles, les sauterelles & d'autres. Parmi les aquatiques qui passent pour ruminer, ce sont les écrevisses de mer, les cancres & les homards, qui ont plusieurs ventricules.

Les Anciens ont dit que le scare est un poisson ruminant : c'est ce que dit aussi Ovide dans ces deux vers :

At contra herbosâ pisces laxantur arenâ,

Ut scarus, epastas solus qui ruminat escas.

Il y a des poissons ou des amphibies qui font quelque chose d'analogue à la rumination, & qui n'avalent pas tout d'un coup la nourriture qu'ils prennent. Mais ruminent-ils exactement? c'est ce qu'on ne sauroit affirmer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la faculté de ruminer ne provient que de la pluralité des ventricules : l'on peut moins se tromper dans un quadrupede, que dans un oiseau qui a un jabot, un gesier & un ventre; toutes parties qui font, selon quelques-uns, l'office de la rumination. Ceux qui imitent les animaux ruminants, broient dans leur bec, la nourriture qu'ils prennent : elle descend ensuite dans leur jabot, où elle devient une masse : ils la dégorgent pour en nourrir leurs petits; tels sont le pélican qui a un grand sac, la cigogne, le héron, le pigeon, la tourterelle, & les autres oiseaux qui dégorgent leur nourriture pour la donner à leurs petits.

Les quadrupedes vraiment ruminants, sont bifulces ou animaux à pieds fourchus. Les dents leur tombent pour repousser dans un certain âge. Peyerus établit quatre genres de ces bifulces ruminants; le genre des bœufs, celui des cerfs, celui des brebis & celui des chevres. Dans le premier genre, on compte la vache, le veau, le bœuf, le taureau, les bœufs sauvages, qu'on voit en Dardanie, en Médie, en Thrace & ailleurs, tels que l'urus, le bison & le bonasus, dont parle Aristote. (*Voyez* de quelle maniere le bœuf rumine *au mot* TAUREAU.) Du second genre sont le *tarandus* ou rhenne, le daim & le chevreuil. Du troisieme sont le bélier, la brebis. Du quatrieme sont le bouc, le chamois & la gazelle. Plusieurs Auteurs mettent le rhinocéros & le chameau parmi les animaux ruminants. Il y a parmi les quadrupedes digités des animaux qui sont aussi ruminants, comme le lievre, le lapin, la marmotte, &c. Tous ces ruminants vivent de végétaux, & ont les intestins plus longs que les animaux carnassiers.

L'homme n'est point du nombre des animaux ruminants; cependant Peyerus (*p.* 163.) d'après Fabricius Aquapendente, cite plusieurs hommes & plusieurs femmes qui ruminoient. Le premier étoit un noble habitant de Padoue; le second, un Moine Bénédictin de la même ville. Ce-

lui-ci digéroit promptement, & avoit toujours faim : il mourut de pourriture. Le troifieme étoit un pauvre Particulier de Gênes, qui, à l'âge de deux ans ayant perdu fa mere, fut nourri du lait d'une vache qu'il tettoit, & il vécut jufqu'à cinquante ans en ruminant toujours. Le quatrieme fut un homme de Mariembourg, qui étoit très vorace : il avaloit tout d'un coup; & fes alimens s'étant cuits dans fon ventricule, il les faifoit remonter aifément & les ruminoit à la maniere des quadrupedes. Le cinquieme étoit un Suédois, qui, une demi-heure après fes repas, fe retiroit dans un coin pour rebroyer & remâcher ce qu'il avoit pris. Le fixieme étoit un Anglois, qui, une heure ou deux après qu'il avoit quitté la table, ruminoit, mais fans avoir aucun mauvais rapport comme le précédent. Le feptieme exemple cité, eft une jeune fille qui ne ruminoit pas avec plaifir, comme ceux dont on vient de parler. Voyez *Ephémer. des Cur. de la Nat. Tom. I, p. 160*. Le dernier exemple que Peyerus cite des gens qui ruminent, font un riche Payfan de la Suiffe, qui, pendant toute fa vie, rumina avec plaifir, & une femme du même pays. On nous a montré à Chour en Suiffe, un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaftri-mithe & ruminant.

On lit (dans les *Affiches de 1754*) qu'il mourut en cette année, à Briftol en Angleterre, un homme qui ruminoit comme les animaux à qui la Nature a donné cette propriété néceffaire à leur confervation. Lorfqu'il étoit un jour fans ruminer, il tomboit malade : il avoit apporté en naiffant cette étrange fingularité; & il la tenoit de fon pere, fujet auffi à ruminer, mais beaucoup moins réguliérement.

On peut confulter l'Ouvrage de Peyerus : c'eft un Traité latin, imprimé à Bafle en 1685; on y verra les différents ventricules qu'ont certains animaux : il y en a, dit-il, qui en ont jufqu'à quatre; favoir, le *venter*, le *reticulus*, l'*erinaceus* & le *perfectibile*; ou ce qui revient au même, le *rumen* ou eftomac proprement dit, le *reticulum* ou le réfeau, l'*omafus* ou le feuillet, & l'*abomafus*, appellé vulgairement la *caillette* : c'eft dans ce dernier eftomac que fe forme le chyle, & c'eft delà que la nourriture defcend immédiatement dans les inteftins : c'eft dans l'*abomafus* des veaux & des agneaux que fe trouve la préfure dont on fe fert pour faire cailler le lait.

RUND-FISC. *Voyez* au mot MORUE.

RUSC. *Voyez* HOUX FRÉLON.

RUSMA, eft une pierre minérale, atramentaire, c'eft-à-dire, vitriolique, dont le tiffu & la couleur reffemblent beaucoup à du mâche-fer. Bellonius rapporte en avoir vu une mine dans la Galatie, aujourd'hui ville de Cute, où il eft abondamment répandu.

Tous les Naturaliftes, qui ont fait mention de cette fubftance minérale, l'ont regardée comme un cauftique, qui, entr'autres ufages, eft très propre pour détruire le poil. Le rufma eft effectivement un dépilatoire fi conftant, & tellement en ufage chez les Turcs de l'un & l'autre fexe, que

le Grand Seigneur, au rapport de Pomet, en tire plus de trente mille ducats par an. Les Marchands de Conſtantinople en font paſſer une grande quantité dans le reſte de l'Orient, même juſqu'en Aſie. Ce dépilatoire eſt très rare en France : on l'y vend au poids de l'or. Pomet (*Hiſt. des Drog*) dit que ſi le ruſma nous étoit connu, on le préféreroit à la liqueur faite de chaux & d'orpiment, dont on ſe ſert pour les mêmes fins, parcequ'il a, dit-il, plus de vertu, & qu'on peut s'en ſervir ſans danger.

Nous conſervons, dans notre cabinet, quelques morceaux de ruſma, que M. ***, Médecin de Sa Hauteſſe, nous a envoyés en 1753. Rien ne reſſemble mieux au calchitis de Suede, même goût, même tiſſu; mais le ruſma eſt d'une couleur plus foncée. Si l'on en jette quelques grains ſur les charbons ardents, il s'en exhale auſſi-tôt une vapeur qui fait ſoupçonner que c'eſt un calchitis minéraliſé par le ſoufre & par l'arſenic. *Voyez* CALCHITIS, ſous le nom de COLCOTHAR.

RYZ. *Voyez* RIS.

SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SABDARIFFA, eſt une eſpece de ketmie de l'Amérique, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuſe, garnie de feuilles larges, amples comme celles de la vigne, partagées en pluſieurs parties dentelées : ſes fleurs ſont grandes & tout-à-fait ſemblables à celles de la mauve, de couleur blanche, pâle, & purpurine noirâtre. A ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs, pointus, remplis de ſemences rondes : ſa racine eſt fibreuſe. On cultive cette plante aux Indes, dans les jardins : elle eſt pleine, dit Lémery, d'un ſuc viſqueux, ſemblable à celui de la mauve ; on mange ſa ſemence comme une graine légumineuſe. Toute la plante eſt eſtimée émolliente, réſolutive, pectorale, apéritive, & propre pour la gravelle, étant priſe en décoction.

SABINE ou SAVINIER, *Sabina*. La ſabine eſt un petit arbuſte toujours verd, qui porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur différents pieds. Les fleurs mâles, qui ſont toutes compoſées d'étamines, ſont grouppées trois à trois ſur un filet commun, & forment par leur aſſemblage un chaton conique & écailleux. Les fleurs femelles ſont compoſées d'un piſtil & d'un embryon, qui devient une baie charnue, arrondie, relevée de petites éminences qui paroiſſent, par leur extrémité, être des écailles immédiatement collées ſur le fruit. On trouve dans la baie trois ſemences ou noyaux, convexes d'un côté, & applatis ſur les faces qui ſe touchent. La ſabine vient naturellement dans tous les climats.

Cette deſcription convient également au génevrier, au cedre, à la ſabine : ce qui a, ſans doute, engagé M. Linnæus à n'en faire qu'un ſeul genre.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſabines, l'une *à feuilles de tamaris*, l'autre *à feuilles de cyprès*, & une autre *à feuilles panachées*. Ces arbriſſeaux ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver ; c'eſt pourquoi ils ſont très propres à mettre dans les boſquets d'hiver : mais ils exhalent une odeur déſagréable.

La ſabine eſt très pénétrante & très apéritive : elle excite puiſſamment les mois aux femmes ; il ſuffit quelquefois d'en mettre dans la chauſſure pour cet effet : elle provoque la ſortie du fœtus & de l'arriere-faix. On doit être fort circonſpect dans l'uſage de cette plante qui peut être regardée comme un des plus puiſſants & des plus dangereux emménagogues. Quant à l'uſage extérieur de la ſabine, on la regarde comme déterſive & réſolutive : on l'applique avec ſuccès ſur les loupes, après l'avoir fait bouillir dans le vinaigre. On emploie les feuilles de cette plante, réduites en poudre pour déterger les ulceres, pour guérir la galle & la teigne : cette

poudre mêlée avec du ſel & de l'huile d'olive, forme un cataplaſme propre à réſoudre auſſi les tumeurs des chevaux & des brebis.

SABLE, *Arena.* On donne en général ce nom à des corps ſecs, durs au toucher, graveleux, impénétrables à l'eau, & dont les parties ou maſſes ont peu d'adhérence. Les Naturaliſtes ſont fort embarraſſés d'aſſigner un rang qui convienne à la nature & à la propriété des ſables, attendu que l'on ne peut les regarder que comme des débris de plus grandes pierres, ou comme de premiers matériaux de la formation des pierres. En effet, du grais briſé devient du ſable; & celui-ci ſert, pour ainſi dire, de baſe à la plûpart des pierres, & ſur-tout au grais; au moins il y en a toujours de mêlé. Tant de conſidérations nous ont fait placer le ſable, dans la diſpoſition ſynoptique de notre *Minéralogie*, entre les terres & les pierres.

Au reſte, l'on donne aujourd'hui le nom de *ſable* à des ſubſtances pierreuſes, grainelées, & qui varient beaucoup dans leurs propriétés : l'on en trouve de quartzeux, de calcaire, d'argilleux, &c.

Sous le nom de *ſable des pierres*, on comprend le gravier ou gros ſable, dont on ſe ſert pour affermir les grands chemins, les chauſſées : il eſt compoſé de différentes pierres, ſpath, quartz, &c. *Voyez* GRAVIER.

Sous le nom de *ſables vitreux*, on renferme celui qui eſt compoſé de fragments de ſilex & de quartz. On ſe ſert de ce dernier dans la compoſition de la terre à fayence, de certaines porcelaines, des glaces, même pour nétoyer le verre, pour polir les métaux, le marbre, l'albâtre, &c. pour tenir le vin au frais : c'eſt ce même ſable dont la Nature ſe ſert ſouvent pour filtrer les eaux ſouteraines, ou qui, ſe trouvant dans certaines terres, les rend meubles & fertiles : il a encore la propriété de donner de la dureté aux ciments, à la brique, &c.

Sous le nom de *ſablon*, on comprend le ſable en pouſſiere, dont on ſe ſert pour nettoyer les chauderons, la vaiſſelle & toute la batterie de cuiſine; le ſable ſtérile ou mouvant qu'on emploie, lorſque le grain en eſt égal & peu farineux, pour faire des horloges horaires (clepſydres) ſi utiles dans les voyages de mer, pour marquer le ſillage; le ſable volant, qui eſt d'une ténuité extrême, & qu'on trouve en Scanie, dans les abymes où des Voyageurs ſont enſévelis pour toujours.

Sous le nom impropre de *ſables calcaires* ou *coquilliers*, on comprend la terre appellée *falun* ou *cran*, laquelle n'eſt qu'un tritus de coquilles marines ou de madrepores, dont on ſe ſert pour fertiliſer les terres. *Voyez* FALUN. Le ſpath calcaire réduit en pouſſiere grainelée donne auſſi un ſable calcaire.

Sous le nom de *ſable argilleux*, on renferme le ſable des Fondeurs; tel eſt celui de Fontenai-aux-Roſes, près de Paris, lequel eſt très propre pour faire des moules qui n'occaſionnent ſur les pieces fondues, ni des inégalités, ni des gerſures. On regarde encore les paillettes de mica & de talc, & autres parties pierreuſes grainelées, mais graſſes ou ſavonneuſes, comme

comme du genre des ſables argilleux. On s'en ſert pour mettre ſur l'écriture; on en ſépare auparavant les parties terreuſes par le lavage. A l'égard du ſable de Pouzzol, dont on ſe ſert pour cimenter les édifices qu'on conſtruit dans l'eau, nous en avons parlé à l'article POZZOLANE.

Sous le nom de *ſables métalliques*, on comprend ces amas de parties métalliques de différentes natures & formes, qui ſont plus ou moins riches, & qu'on trouve ſur les havres ou greves de la mer. Ces ſables contiennent d'autant plus de métal, que les endroits d'où ils ont été détachés & chariés par les eaux, ſont plus éloignés du lieu où on les trouve; quelquefois on rencontre ces ſables par couches dans les cavités de la terre; ils donnent naiſſance aux mines de tranſport. Si ces ſables ne ſont pas réellement métalliques, mais ſimplement colorés, alors, quand on les expoſera au feu, leur couleur diſparoîtra pour la plus grande partie. On trouve du ſable d'étain ſur la greve du port de l'Orient; du ſable ferrugineux, ſur celle de Saint-Quay, près Saint-Brieux, en Bretagne; du ſable de cuivre, ſur celles de Saint-Domingue; du ſable d'or, dans pluſieurs rivieres. *Voyez* au mot OR.

L'on ſent bien que les ſables étant comme les débris de pierres de différente nature, ils doivent varier à l'infini. C'eſt ainſi qu'un granite donne, en ſe détruiſant, un ſable compoſé de *quartz*, de *mica* & de *feld-ſpath*, quelquefois de *ſpath fuſible*. Voyez GRANITE. Il eſt donc trop difficile d'aſſigner des limites préciſes à la nature des ſables.

Lorſque le ſable eſt de la groſſeur d'une feve ou d'un pois, on l'appelle GRAVIER, *ſaburra*; d'un grain de millet, c'eſt le SABLE PERLÉ, *ſabulum*; d'un grain de pavot, c'eſt le SABLON SEC ou le SABLE HORAIRE, *arena*; à peine palpable, c'eſt le SABLE VOLANT, *arena volatilis*.

On peut encore diſtinguer le ſable, par le lieu où on le trouve, en ſable de terre ou de montagne, qui eſt ordinairement coloré en jaune; en ſable de riviere, qui eſt de la nature des pierres qu'elle charrie; & en ſable de mer, qui eſt auſſi de la nature des rochers qui bordent ſes parages, & où l'on trouve toujours des fragments de coquilles qui lui font faire en partie efferveſcence avec les acides. *Voyez* notre *Minéralogie*.

Les bancs de ſable de mer qui ſont au confluent des rivieres, y ſont apportés par le courant des fleuves: le ſable des Dunes eſt accumulé par les vagues de la mer, & par la violence des vents. Il paroît que les ſables mouvants de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie, voiſins de l'Egypte, ne ſont autre choſe que les ſables de la mer & des fleuves, qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu-à-peu retirée. On peut en dire autant des contrées toutes ſabloneuſes qui ſont vers la mer Baltique. Ces ſablieres ſont quelquefois très profondes.

Le ſable de terre, qui forme une bande compoſée de couches horiſontales, annonce un dépôt qui s'eſt fait lors du ſéjour de la mer dans cet endroit. A l'égard des ſables colorés, beaucoup ne réfléchiſſent pas les nuances qu'on croit y voir, c'eſt ce qu'on obſerve notamment lorſqu'on ſe

promene sur le sable de la colline de Bolbec dans le pays de Câux. Tout ce qui approche de ce sable, qui est verd gris, paroît rouge. Les hommes, leurs habits, leurs chevaux, semblent y prendre une teinte claire de laque, ou paroissent comme si on les voyoit à travers d'un verre de couleur rouge ou pourpre.

SABLE, est un poisson que les habitants de Congo appellent *ivoire*. Les Negres en font tant de cas, qu'il est défendu de faire usage de sa peau, sans la permission du Roi. Chaque sable vaut un Esclave. *Hist. génér. des Voyag. Liv. XIII, pag. 245.*

SABLIER. *Voyez* HURA.

SABLON. *Voyez* PIERRE A SABLON.

SABLON. A la Rochelle, on donne ce nom à une espece de limaçon operculé, à bouche demi-ronde : c'est une espece de natice, qui ressemble un peu au vignot du Poitou. *Voyez* NATICE.

SABLONEUX DE SURINAM. *Voyez* AMMODITE.

SABOT ou SOULIER DE NOTRE-DAME, *Calceolus marianus*, est une plante qui croît sur les montagnes, dans les forêts & dans les bois. Sa racine est grosse & fibreuse : elle pousse une tige haute d'environ un pied, portant quelques feuilles larges, alternes, & ressemblantes à celles du plantain. Son sommet est garni d'une fleur ou deux, composée de six feuilles inégales ; cinq occupent le haut, & la sixieme, plus ample, représente, en quelque maniere, un sabot : elle est jaune ou purpurine. A cette fleur succede un fruit qui a la figure d'une lanterne à trois côtés, & qui contient des semences semblables à de la sciure de bois. Cette plante est déterfive & vulnéraire, employée extérieurement.

SABOT, *Turbo*, est un limaçon de mer, operculé, à bouche applatie : il a la figure d'un cône renversé. Cette configuration & la proportion du poids fait que cette coquille ne peut guères se renverser quand l'animal rampe. M. d'Argenville désigne différents sabots sous les noms de *toît Chinois* ou *pagode*, ou *cul-de-lampe*, le *bouton de la Chine*, la *lampe antique*, la *pie*, l'*éperon* & la *sorciere*. En examinant ce qui caractérise ces différentes coquilles, nous trouvons quelque difficulté à les ranger dans le genre que cet Auteur leur assigne. Les *trompes* & les *toupies* sont aussi des sabots. *Voyez* ces mots. Mais M. Adanson distingue les sabots d'avec les toupies. *Voyez* l'*Hist. des Coquill. du Sénégal.*

SACA, est un chat sauvage de l'Isle de Madagascar, qui a communément la queue toute recroquevillée : il s'en trouve de très beaux, qu'on prend facilement lorsqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domestiques.

SACRE. *Voyez* à l'article FAUCON. On donne le nom de *sacret-tiercelet* à la femelle du faucon-sacre, contre l'usage observé pour les autres oiseaux de proie.

SAFRAN, *Crocus sativus*. Le grand usage que l'on fait du safran pour la Médecine, l'emploi que plusieurs Nations en font dans l'assaisonnement

de leurs mets les plus ordinaires, & la consommation qui s'en fait dans la teinture, rendent cette plante assez intéressante pour que nous en parlions avec quelque détail, d'après M. Duhamel.

La racine du safran est tubéreuse, charnue, de la grosseur d'une aveline, & quelquefois d'une noix, revêtue de quelques tiges arides, roussâtres. De cette racine s'élevent cinq ou huit feuilles, longues de six ou huit pouces, très étroites, d'un verd foncé. Parmi ces feuilles s'éleve une tige courte, qui soutient une seule fleur en lys, d'une seule piece, évasée à sa partie supérieure, & divisée en six segments arrondis, de couleur de gris de lin fort tendre; les champs qui en sont remplis sont très agréables à la vue. Il sort du fond de la fleur trois étamines, dont les sommets sont jaunâtres; & un pistil blanchâtre, qui se partage comme en trois branches, larges à leur extrémité supérieure, & découpées en forme de crête, charnues, d'un rouge foncé, & comme de couleur vive d'orange; lesquelles sont appellées, par excellence, du nom de *safran* : c'est pour la récolte de cette seule partie, que l'on cultive cette plante. L'embryon qui soutient la fleur, se change en un fruit oblong, à trois angles, partagé en trois loges, qui contiennent des semences arrondies.

Il y a aussi plusieurs especes de safrans qui fleurissent au printems, & qu'on ne cultive que pour en avoir les fleurs qui sont fort agréables. L'espece dont nous traitons ici, & qui a les usages particuliers dont nous avons parlé, fleurit en automne.

Le safran se multiplie très aisément, par le moyen de ses bulbes, qui croissent tous les ans en grande quantité. On plante ces bulbes au printems dans une terre bien ameublie, dans des sillons paralleles, espacés de six ou sept pouces; on met ces bulbes en terre, à un pouce de distance les unes des autres, & on les recouvre de six pouces de terre. Les terres dans lesquelles le safran se plaît le plus, sont les terres noires, légeres, un peu sabloneuses, & les terres roussâtres.

Ces oignons, ainsi que ceux de toutes les fleurs, se fortifient dans les terres fortes qui ont de la substance; mais les fleurs deviennent plus belles dans les terres légeres & maigres. On trouve dans la même terre deux sortes d'oignons; les uns larges & applatis, fournissent plus de cayeux; les autres arrondis, donnent plus de fleurs. Les bulbes ne produisent que des feuilles dans l'année où elles ont été plantées, & des fleurs l'année suivante au mois d'Octobre : ces fleurs ne durent qu'un ou deux jours après qu'elles sont épanouies : quand les fleurs sont tombées, il naît des feuilles qui sont vertes pendant tout l'hiver; elles sechent & se perdent au printems, & ne paroissent jamais pendant l'été; en sorte qu'un champ de safran, dans ces saisons, paroît comme une jachere.

Le safran naît dans la plûpart des pays, soit chauds, soit froids; en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, dans plusieurs provinces de la France, dans la Guyenne, dans le Langue-

doc, dans le Gâtinois & dans la Normandie. Le *Safran du Gâtinois* paſſe ici pour le meilleur, & on le ſubſtitue avec raiſon à celui d'Orient, que l'on a coutume de demander dans les Pharmacopées.

Récolte du Safran.

Les fleurs du ſafran ſe montrent plutôt ou plutard, ſuivant que les automnes ſont ſeches ou humides, chaudes ou froides. Quand, vers la fin de Septembre, il ſurvient des pluies douces, & qu'il s'y joint un air chaud, les fleurs paroiſſent avec une abondance extraordinaire; tous les matins les champs ſemblent être recouverts d'un tapis gris de lin : c'eſt alors que les Payſans n'ont de repos, ni jour, ni nuit; mais cependant lorſqu'il ſurvient des pluies & du vent, on en perd beaucoup. Je me ſouviens qu'une année, dit M. Duhamel, il ſurvint de fortes gelées après que les premieres fleurs avoient été épluchées, & que l'on fut près de quinze jours ſans en voir paroître de nouvelles. On croyoit que la récolte étoit finie : mais le tems s'étant adouci, les fleurs reparurent les unes après les autres. Ordinairement la récolte du ſafran dure trois ſemaines ou un mois. Dans le fort de la récolte, on recueille les fleurs ſoir & matin, avant qu'elles ſoient épanouies : celles du matin ſont toujours plus fermes, car il paroît que le ſafran, qui eſt une plante automnale, croît plus pendant la nuit que pendant le jour. Lorſque les fleurs ſont tranſportées à la maiſon, les femmes ſéparent adroitement le piſtil, de la fleur, évitant de le couper, ni trop haut, ni trop bas, afin de ne point laiſſer le blanc, & de ne point couper non plus au deſſus de la diviſion des ſtigmates. On diſtingue à ce petit bout blanc, lorſqu'il en reſte, le vrai ſafran d'avec le *ſafranum*, que les Payſans y mêlent quelquefois. Les acheteurs redoutent ſur-tout de trouver dans le ſafran des fragments de pétales, parceque ces parties qui ſe moiſiſſent, lui communiquent une mauvaiſe odeur.

Dans le tems de la récolte, on voit tranſporter dans les villes & villages voiſins, où on ne recueille point de ſafran, des charretées de ſafran à éplucher. A meſure qu'on épluche le ſafran, il faut le faire ſécher au feu. Pour cet effet, dans le Gâtinois on le met ſur des tamis de crin ſuſpendus, au deſſous deſquels on met de la braiſe : la beauté du ſafran dépend de la maniere dont il eſt deſſéché. Quand le ſafran eſt bien ſec, on le ſerre dans du papier & dans des boîtes : il faut cinq livres de ſafran verd, pour en faire une livre de ſec. Quand les Payſans ſont près de le vendre, ils mettent leurs boîtes à la cave pour en augmenter le poids. Le prix du ſafran eſt fort diminué depuis quelque tems, car on le vendoit autrefois juſqu'à vingt écus la livre; & maintenant il ne vaut communément que vingt ou vingt-ſix livres. La premiere année un arpent produit au plus quatre livres de ſafran ſec, mais la ſeconde & la troiſieme, il en donne juſqu'à vingt.

Maladies des oignons de Safran.

On en diftingue trois principales; 1°. celle qu'on nomme le *fauffet*, 2°. le *tacon*, 3°. la *mort*.

Le *fauffet* eft une production monftrueufe, en forme de navet, qui arrête la végétation du jeune oignon dont elle s'approprie la fubftance : cette maladie fait par conféquent un obftacle à la multiplication des oignons; mais on peut enlever ce mal par l'amputation, lorfqu'on leve les oignons au bout de trois ans, pour féparer les bulbes.

Le *tacon* eft une carie qui attaque le corps même de l'oignon, & qui ne fe manifefte pas fur les enveloppes. Les oignons font plus fujets à être attaqués de cette maladie dans les terres roufsâtres; on enleve la partie ulcérée, lorfque l'ulcere n'a pas pénétré trop avant.

La *mort* s'annonce par des fymptômes bien finguliers : elle eft à l'égard de plufieurs plantes, ce que la pefte eft aux hommes & aux autres animaux. Elle attaque d'abord les enveloppes, qu'elle rend violettes & hériffées de petits filamens; elle attaque enfuite l'oignon même qu'elle fait périr. On s'apperçoit aifément du défordre qu'elle y caufe; car on voit les feuilles qui jauniffent & fe deffechent.

Dès qu'un oignon eft attaqué de cette maladie, il devient contagieux pour les oignons voifins : cette maladie fe communiquant de proche en proche, fait périr tous les oignons dans un efpace circulaire, dont le premier oignon attaqué eft le centre, & en même tems le foyer. Si l'on plante par mégarde un oignon malade dans un champ fain, la maladie s'y établit en peu de tems, & elle y fait les mêmes ravages que nous venons de dire. Une feule pellée de terre, prife dans un endroit infecté, & jettée fur un champ dont les plantes font faines, y porte la contagion.

On ne connoît point de remede pour les oignons attaqués de cette maladie; on fait feulement les en préferver par la même précaution qu'on emploie pour arrêter les progrès de la pefte. Pour cet effet, on fait, autour des endroits infectés, des tranchées profondes d'un pied, & l'on jette la terre que l'on en tire, fur celle où les oignons font morts. Une circonftance bien finguliere, c'eft que l'impreffion de cette contagion refte tellement adhérente au terrein de la fafraniere, que les oignons fains qu'on voudroit y planter au bout de douze, quinze & vingt ans, fe trouveroient en peu de tems attaqués de cette maladie.

M. Duhamel, fi connu par la fagacité de fes obfervations, a découvert quelle étoit la vraie caufe de cette maladie contagieufe : il a obfervé des corps glanduleux, reffemblants affez à de petites truffes, mais dont la fuperficie eft velue; leur groffeur n'excede pas celle d'une noifette : ils ont l'odeur du champignon; les uns font adhérents aux oignons de fafran, & les autres en font éloignés de deux ou trois pouces. De ces glandes partent des filets ordinairement de la groffeur d'un fil fin, & de couleur violette,

velus comme les corps glanduleux ; quelques-uns s'étendent d'une glande à l'autre ; d'autres vont s'inférer entre les téguments des oignons, se partagent en plusieurs ramifications, & pénetrent jusqu'au corps de la bulbe, sans paroître sensiblement y entrer. Ces observations prouvent que ces tubercules sont des *plantes parasites*, qui, comme les truffes, se multiplient dans l'intérieur de la terre, sans se montrer à sa superficie. Cette plante parasite se nourrit aux dépends de l'oignon de safran, puisque ses racines pénétrent les enveloppes, & s'attachent à sa propre substance.

M. Duhamel s'est assuré de la vérité de ce fait, en plantant quelques tubercules de *mort de safran* dans des pots, où il avoit planté, dans de la terre saine, des oignons de différentes fleurs ; en un an, ces tubercules se sont multipliés dans le pot, & ont attaqué les oignons. Depuis ce tems, il a observé cette même plante parasite, qui faisoit le même dommage à des *hiebles*, à de l'*arrête-bœuf*, à des plants d'*asperges*. Cette petite truffe parasite n'attaque point les plantes annuelles, ni celles qui n'ont leurs racines qu'à la superficie de la terre.

Ces observations expliquent pourquoi la maladie s'étend circulairement, puisque les oignons ne sont attaqués que par les racines de la plante parasite, qui étend, comme toutes les plantes, ses racines circulairement ; on voit bien encore qu'il n'y a pas de meilleur remede, pour arrêter le progrès, que les tranchées faites aussi circulairement.

Des usages du Safran.

Les stigmates du safran, desséchés, servent aux habitants du Nord & de tous les Pays-Bas, même de l'Allemagne, qui en font une grande consommation, à assaisonner leurs aliments & leur thé. On fait aussi usage du safran en France dans les offices ; on le fait entrer dans les crêmes, les pastilles, &c. ainsi que dans cette fameuse liqueur qu'on nomme *escubac*. On en fait un fréquent usage en Médecine, & quelques Médecins l'ont appellé *le Roi des végétaux* & *la panacée végétale*, à cause de ses excellentes vertus. Il est estimé comme carminatif, céphalique, alexitaire, emménagogue, cordial, stomacal, vermifuge, hystérique : on l'emploie dans les cataplasmes résolutifs, & on le fait entrer dans les collyres, sur-tout pour préserver les yeux des suites de la petite vérole. Il leve les obstructions du foie, & on l'emploie heureusement dans l'asthme & la phthisie.

On ne doit faire usage du safran que modérément & à propos ; car lorsqu'on en prend une trop grande dose intérieurement, il cause non-seulement la pesanteur de tête & le sommeil, mais encore quelquefois des ris immodérés & convulsifs, & enfin la mort même. Plusieurs Auteurs disent que trois gros de safran peuvent occasionner ces symptomes & la mort ; cependant l'usage du safran est si familier aux Polonnois, qu'ils le mêlent

fouvent jufqu'à la dofe d'une once dans leurs aliments. Mais on voit affez la force de la coutume, par l'ufage continué de l'opium, dont quelques-uns prennent impunément jufqu'à une & deux dragmes tous les jours, après s'y être accoutumés peu-à-peu, quoique quatre ou cinq grains fuffifent quelquefois pour faire mourir. On peut donc faire ufage en sûreté du fafran, depuis un fcrupule jufqu'à un fcrupule & demi, pourvu que cet ufage ne foit point fréquent.

Le fafran fournit aux Teinturiers une très belle teinture, mais fort peu employée parcequ'elle eft trop chere, & d'ailleurs de très mauvais teint. Les Peintres en font auffi ufage pour laver leurs plans. On pourroit faire de l'amidon avec l'oignon des fafrans, mais le prix en feroit trop haut.

SAFRAN BATARD ou SAFRANUM, ou SAFRAN D'ALLEMAGNE. *Voyez* CARTAME.

SAFRAN DES INDES ou CURCUMA. *Voyez* TERRA MERITA.

SAFRE. *Voyez* au mot COBALT. Dans l'Art de la Verrerie de Neri, Merret & Kunkel, Ouvrage traduit de l'Allemand par M. le Baron d'Olbac, Kunkel remarque, pag. 52, que « la premiere fois qu'on met en fu-
» fion du verre mêlé avec du fafre, il dépofe un régule. Ce régule colore
» auffi le verre en bleu, mais ce verre eft taché de petits points. On pré-
» tend que ce régule eft d'une grande utilité dans la Chymie.

Dans le premier volume de la Chymie métallique de Geller, traduit de l'Allemand par M. d'Olbac, on trouve, pag. 44, des détails très intéreffants fur la nature & les propriétés du régule de Cobalt. M. Cadet célebre Chymifte, a préfenté à l'Académie des Sciences, un Mémoire dans lequel il prouve qu'il eft parvenu à retirer un régule du verre de Cobalt, appellé *émail* ou *azur*, ou *fmalt vitrifié*. Il en a fait de l'encre de fympathie : il penfe que le cobalt eft un demi métal. *Voyez* les Mémoires des Savants étrangers. Dans le Manuel de Chymie par M. Baumé on trouvera un détail méth dique fur cette matiere, & de nouvelles expériences qui tendent à faire connoître de plus en plus les propriétés du régule de cobalt.

SAGAPENUM ou GOMME SAGAPIN, ou GOMME SÉRAPHIQUE, eft une gomme réfine, roufsâtre en dehors, & d'une couleur de corne en dedans, mollaffe, blanchiffant fous la dent, & même entre les doigts, d'un goût mordicant, âcre, d'une odeur pénétrante, défagréable, qui approche de celle du poireau & du pin, & qui tient comme le milieu entre l'*affa fœtida*, & le *galbanum* : elle s'enflamme à la lumiere d'une bougie & brûle en partie; mais fi on la fait digérer fur le feu dans du vin ou dans du vinaigre, elle fe réfout entiérement.

Le *fagapenum* devient tous les jours de plus en plus rare, fur-tout celui qui eft en gouttes ou en belles larmes blondes : il eft communément chargé d'impuretés ou de parcelles de tiges & de graines, qui femblent être d'une efpece de férule. On prétend que quand cette gomme réfine eft récente & pure, elle eft blanche.

Diofcoride dit que le fagapenum eft le fuc qui découle par incifion

d'une plante férulacée, qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perse & d'Orient : on assure que les Persans mêlent ce suc résino-gommeux avec l'assa-fœtida, pour en assaisonner leurs mets dans les jours de réjouissances.

Les Arabes mettent le sagapenum parmi les remedes purgatifs : il lâche un peu le ventre ; c'est un puissant apéritif : il résout, atténue & déterge fortement ; c'est pourquoi on le recommande dans les maladies de la poitrine, qui viennent d'une pituite épaissie, & dans les tumeurs dures & calleuses, sur-tout des parties nerveuses ; & dans les vieilles maladies de la tête. On en prend intérieurement depuis un scrupule jusqu'à un gros : il convient singuliérement pour le tremblement des nerfs & dans la paralysie : il excite les regles ; mais on dit qu'il fait mourir le fœtus, c'est pourquoi les femmes grosses doivent s'en abstenir. Enfin, Rolfincius prétend que cette drogue leve les obstructions comme par enchantement, même appliquée à l'extérieur.

SAGORIS. Petit singe d'Angola, nommé aussi *sagouin*. Voyez ce mot.

SAGOU, *Sagu*, est une espece de pâte végétale, moëlleuse, alimentaire, qu'on nous apporte des Isles Moluques, des Isles Célebes & de Java : elle se tire d'une espece singuliere de palmier, appellée des Botanistes, *saguerus aut saguerifera* ; c'est le *todda-panna* du *Hort. Malabar.* & le *landan des Moluques.*

On distingue même plusieurs sortes de sagoutiers, ou palmiers à sagou, qui croissent dans les lieux marécageux : on en trouve le détail botanique dans une Dissertation latine & inaugurale de Médecine, par M. Steck, imprimée à Strasbourg ; ainsi que dans Rumphe d'Amboine & dans Valentin.

Le sagou se prépare avec la moëlle du tronc du *todda-panna* (quelquefois avec celle du *palmar-occacourii*, qui, étant cuite, donne le *pain ovacoury-rouan* de quelques Indiens). Cette moëlle est plus ou moins transparente, blanche & fongueuse, suivant l'âge du palmier : elle se conserve très long-tems. Les animaux vont souvent endommager l'écorce de ces palmiers épineux pour en manger la moëlle, qui est fort de leur goût.

Lorsque les feuilles de ces palmiers se couvrent d'une poudre blanchâtre, & que plusieurs épines, tant du sommet que des feuilles, commencent à tomber, alors l'on peut retirer abondamment la moëlle. Pour cette opération, on coupe le palmier *landan* en morceaux de sept pieds de longueur, à l'aide d'un instrument rond, appellé *nany*, & qui est fait de roseau de bambou. On arrache la moëlle ; on la dépouille de ses enveloppes ; on l'écrase, & on la met dans un trou ou moule fait d'écorce d'arbre qu'on appelle *coerçerong*, & dont l'orifice est plus large d'un bout que de l'autre. On l'assujettit sur un tamis de crin : on agite fortement la pâte, qui est dans le moule, avec de l'eau, jusqu'à ce que cette eau soit devenue laiteuse ; enfin on la retire, & on fait passer cette bouillie ainsi préparée & délayée,

délayée, au travers des trous du tamis. On jette aux pourceaux les filandres qui restent sur la toile; c'est ce qu'on appelle *ella*. On met la colature dans un pot appellé *praauw*, afin que la farine se dépose : on décante l'eau, soit en inclinant le vase, soit au moyen d'un trou qu'on a ménagé exprès sur les côtés. On retire cette fécule très blanche, très fine, & on la fait dessécher par portions dans de petites corbeilles, couvertes de feuillages. Cette pâte se nomme alors *jagumenta ;* mais afin qu'elle se conserve dans les voyages de long cours, sur mer & sur terre, on est obligé de la passer & mouler avec des platines perforées, faites de terre cuite, & appellées, dans le pays, *battu papoudi*. Ensuite on les desseche sur le feu. La pâte est alors en petits grains; par le moyen du feu elle s'est un peu gonflée, & a pris extérieurement une petite couleur rousse; telle est la maniere de préparer le sagou en grain.

Dans toutes les Isles Moluques, aux Manilles, aux Philippines, &c. on en forme aussi, avec la pâte molle, des pains mollets, de demi-pied en quarré, & d'un doigt d'épaisseur. On en attache, en forme de chapelet, dix ou vingt ensemble, & on les vend ainsi par les rues des villes & fauxbours d'Amboine.

Les habitants de cette contrée font une espece de *poudingue*, assez agréable pour les Convalescents, avec cette pâte encore molle, mêlangée de jus de poisson & de suc de limon, & de quelques aromates : ils ont aussi l'art de la réduire en grains; & c'est là la véritable préparation du sagou médicinal, qu'ils devroient vendre aux Européens; mais les Hollandois, qui trafiquent particuliérement dans cette contrée, ne nous apportent guères que celui qui n'est point aromatisé, parcequ'il leur coûte meilleur marché : ils l'achetent sous le nom de *pappeda* ou de *zuppia*. Ces grains prennent, dans leurs mains, le nom de *vrai sagou* : il y en a dont la grosseur est semblable à des grains de coriandre; & d'autres, à celle du millet. Ils sont d'une couleur fauve à l'extérieur, blanchâtres en dedans, sans odeur, mais d'une saveur d'orge, fort durs, ténaces, se réduisant difficilement en poudre, se corrompant dans un lieu humide, mais se conservant plusieurs années dans un endroit sec.

Bien des personnes font usage du sagou dans la soupe, comme du ris, ou de l'orge, ou du vermicelle. Cette pâte de l'Inde a été connue en Angleterre, avant que de l'être en France; car elle est nouvelle chez nous. Elle augmente considérablement de volume dans le bouillon : elle devient transparente; cuite dans le lait & le sucre, elle forme un aliment assez agréable, mais bien peu nourrissant. Seba le recommande comme la premiere nourriture utile aux enfants. Le sagou convient dans la phtisie & dans la fievre hectique.

Les feuilles du palmier sagou sont chargées d'une espece de duvet, dont les Insulaires font des étoffes; les feuilles servent à couvrir les maisons; leurs nervures tiennent lieu de chanvre pour faire des cordes : on

tire auſſi de cet arbre une liqueur aſſez agréable; ainſi tout eſt utile dans le *landau*.

SAGOUIN. Jolie eſpece de ſinge cercopitheque : il y en a qui ne ſont pas plus gros que le poing. Le ſagouin eſt long de ſept pouces & demi, & ſa queue de onze : ſes oreilles ſont longues & entourées de longs poils blancs ; tous ſes ongles ſont longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere qui ſont courts & arrondis. Tous ſes poils ſont très fins & très doux au toucher ; ceux de deſſus du corps ſont bruns à leur origine, enſuite roux, & enfin variés de brun & de gris blanc : de ſorte que le dos paroît rayé tranſverſalement de ces deux dernieres couleurs ; les poils du deſſus du corps & des jambes ſont de même variés de brun & gris blanc ; la tête & la gorge ſont brunes : au deſſus du nez, entre les deux yeux, eſt une tache blanche ; la queue eſt annelée de brun noirâtre & de gris blanc : on le trouve au Breſil, & en quantité dans le Royaume d'Iſſiny en Afrique.

M. de la Condamine, dans ſa *Relation de la riviere des Amazones*, dit que le Gouverneur de Para lui fit préſent d'un ſagouin d'une eſpece ſinguliere, & l'unique qu'on eût vu dans le pays. Son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds ; celle de ſa queue étoit d'un maron luſtré approchant du noir. Il avoit une autre ſingularité plus remarquable ; ſes oreilles, ſes joues & ſon muſeau, étoient teints d'un vermillon ſi vif, qu'on avoit peine à ſe perſuader que cette couleur fût naturelle. Il l'a gardé preſque pendant un an après ſon retour : tout Paris a vu ce petit animal ; mais malgré les précautions continuelles du poſſeſſeur pour le préſerver du froid, la rigueur de la ſaiſon vraiſemblablement le fit mourir.

Cluſius fait mention d'un petit ſagouin nommé *calf*, de couleur noire & de la grandeur d'un écureuil. Il y a auſſi une eſpece de ſagouin qui eſt ſi peu endurant, qu'il a de la peine à ſupporter le mouvement d'un vaiſſeau agité par la mer. Le *callitriches* des Anciens eſt encore une eſpece de ſagouin blanc & très beau, mais ſi délicat, qu'il faut pour le réchauffer le tenir dans une peau fourrée.

SAGRI. *Voyez* CHAGRIN, & la ſuite de l'hiſtoire de l'ANE.

SAGUEER DRINKER. Il y a de certains palmiers des Indes dans l'Iſle d'Amboine, nommés *ſangueerbomen*, du fruit deſquels on fait du vin ; ces arbres ont donné le nom de *ſagueer drinker* à un poiſſon volant que Ruiſch (*Collect. piſc. Amb. p.* 13, *n.* 20, *T. I*). dit être du genre du *milan* poiſſon. *Voyez* ce mot. Il dit même que ſi ce n'eſt pas celui dont parle Salvien, il en differe peu. Quand ce poiſſon quitte l'eau, il vole ſur les palmiers & en mange les fruits ; après qu'il eſt raſſaſié, il ſe laiſſe tomber à terre, ſoit parceque ſes aîles deſſéchées ne le peuvent plus ſoutenir en l'air, ſoit parcequ'il eſt pris d'un vertige : quelque tems après il cherche l'eau. Son dos eſt armé de quelques aiguillons très longs ; il a auſſi de ces aiguillons vers la queue & ſous le ventre.

SAIGA. Espece d'animal qui se trouve en Pologne, en Hongrie, en Tartarie & dans la Sibérie méridionale, & qui paroît tenir le milieu entre les *gazelles*, & la *chevre domestique*; ses cornes ont des stries longitudinales comme celles de la gazelle; mais au lieu que celles-ci sont noires, celles-là sont blanches, transparentes; aussi les emploie-t-on au même usage que l'écaille. Le saiga aime à sauter & a la légereté des gazelles; il habite comme elles les plaines & les collines, & sa chair est excellente : les ressemblances du saiga avec la chevre domestique sont dans la figure du corps, & dans le poil.

SAINFOIN ou GROS FOIN, ou ESPARCETTE, en latin *onobrychis*: c'est une plante qui pousse plusieurs tiges, longues d'environ un pied, rougeâtres; ses feuilles sont vertes en dessus, blanches & velues en dessous, assez semblables à celles de la vesce, ou du galega, attachées par paires sur une côte qui se termine par une seule feuille : ses fleurs sont légumineuses, rougeâtres, disposées en épis : il leur succede de petites gousses épineuses & découpées en forme de crête de coq, lesquelles renferment chacune une semence qui a la figure d'un petit rein. Il y a une autre espece de sainfoin qui ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle est plus petite; il y a aussi le *sainfoin d'Espagne*, dont la fleur est couleur de feu ou blanche, & que les Curieux cultivent dans leurs jardins. On ne doit pas confondre, comme font quelques-uns, notre sainfoin avec la luzerne, qui est aussi d'un très grand rapport, & qu'on appelle quelquefois *grand trefle*, ce sont des plantes bien différentes.

Le sainfoin est d'autant plus propre à faire des prairies artificielles, qu'il croît assez volontiers dans toutes sortes de terres; & quoiqu'il ne soit pas d'un aussi grand rapport que la luzerne & le trefle d'Espagne, bien des Œconomes le préferent pour cette raison. Si le sainfoin se trouve placé dans une terre légere, ni trop seche, ni trop humide, il est alors d'un très grand rapport. Lorsque la terre a été bien préparée, il faut semer de la graine, ni trop, ni trop peu épais, dans un tems doux, & sur une terre qui ne soit point humide, entre la mi-Mars & la fin d'Avril. Il est avantageux de faucher le sainfoin, même dès la premiere année, moins pour le profit qu'on en tire, que parcequ'en coupant les tiges supérieures, les racines en prennent plus d'accroissement, ce que l'on appelle *taller*. A la seconde année, la plante poussera avec assez d'abondance, pour pouvoir être coupée deux ou trois fois dans l'année; il est essentiel de choisir pour la récolte de cette plante un beau tems, car elle seche plus difficilement que d'autres foins.

Le *sainfoin* est ainsi appellé, parceque c'est le plus appétissant, le plus nourrissant & le plus engraissant qu'on puisse donner aux chevaux & aux autres bestiaux. Il les ragoûte singuliérement, il donne aussi beaucoup de lait aux animaux femelles qui en mangent, & sur-tout aux vaches. Il faut cependant observer de ne pas donner cette plante verte aux bestiaux : il faut même les habituer peu-à-peu à celle qui est seche, & ne leur en don-

ner qu'en petite quantité à la fois; car ils la mangent avec trop d'avidité : de plus, le ſainfoin leur procure tant de ſang, qu'on en a vu en danger d'être ſuffoqués. Sa graine eſt très propre à nourrir les poules, à les échauffer, & à les faire pondre ſouvent. Les Anciens ſe ſervoient des feuilles de ſainfoin ſous le nom de *plante ſacrée*, pour réſoudre les tumeurs & les enflures, & contre la ſtrangurie : on en exprimoit le ſuc pour provoquer la ſueur. On a obſervé que le ſainfoin étant recueilli avec ſoin, bien ſeché & conſervé dans des boîtes, a l'odeur du thé : auſſi le fait-on prendre à quelques perſonnes pour du thé verd; ſes feuilles ſe contournent de même, mais il faut avoir l'attention de les cueillir un peu avant la fleur. Revenons à la culture de l'eſparcette.

Une prairie d'eſparcette peut durer dix ou douze ans dans une terre médiocre, & quelquefois le double dans une bonne terre. Il y a, ſelon qu'on l'apprend par un Mémoire de la Société d'agriculture de Berne, des fonds ſabloneux qui ont été tellement améliorés par des pꝛairies artificielles de ſainfoin, que leur rapport a augmenté à un point extraordinaire. Depuis que les habitants de Capelen en Suiſſe, ont été obligés par la diſette de fourrage de convertir leurs communes en prairies d'eſparcette, tout y a pris une nouvelle forme; hommes, beſtiaux, maiſons, champs, tout y proſpere viſiblement : tant il eſt vrai que rien n'eſt à négliger dans l'agriculture; la plus petite branche eſt propre à rétablir l'abondance dans un pays. Lorſqu'on veut reſemer de nouveau une prairie d'eſparcette, la difficulté eſt de la défricher : on donne comme un moyen ſimple & peu couteux de couper avec une pelle ſur la fin de l'automne, la couronne des racines; alors le cœur des racines ſe pourrit pendant l'hiver, forme un excellent engrais, qui ammeublit la terre, & elle ſe laboure facilement au printems.

SALADE DE CHANOINE. *Voyez* MACHE.

SALAGRAMAN. *Voyez* CORNES D'AMMON.

SALAMANDRE, *Salamandra*. Preſque tous les Naturaliſtes admettent différentes eſpeces de ſalamandres qui varient entr'elles pour la forme, la couleur & la grandeur. On la nomme *mouron* en Normandie, *pluvine* en Dauphiné, *mirtil* dans le Limoſin & le Poitou, *blande* en Languedoc & en Provence, *laverne* en Lyonnois, *ſourd* dans le Maine, *ſuiſſe* en Bourgogne, & *ſalemander* en Flandres.

1°. La SALAMANDRE TERRESTRE OU COMMUNE, *ſalamandra terreſtris*. C'eſt, ſelon M. de Maupertuis, une eſpece de lézard long de cinq à ſix pouces; ſa tête eſt large & platte comme celle des crapauds; ſon muſeau eſt mouſſe, & ſes yeux ſont aſſez gros; ſes pattes auſſi reſſemblent plus à celles du crapaud qu'à celles du lézard dont elle a le corps : elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, munis de petits ongles; ſa queue ne ſe termine pas en pointe aiguë comme celle du lézard : elle a une largeur perpendiculaire qui peut avoir une ligne de diametre à ſon extrémité. Le deſſus de l'animal eſt d'un noir tiqueté de jaune : il a de

plus deux bandes jaunes qui partent des deux côtés de la tête au dessus des yeux, & s'étendent parallelement jusqu'à l'origine de la queue. Ces bandes se terminent ordinairement vers le milieu du corps, puis reprennent; rarement elles sont sans interruption : tout le reste de l'animal est bigarré de taches jaunes qui n'affectent, ni figures, ni lieux particuliers. La peau est sans écailles, assez lisse, excepté aux côtés où elle paroît un peu chagrinée : on voit sur le long de l'épine du dos deux rangs paralleles de mamelons.

La salamandre a quelquefois la peau seche comme un lézard; le plus souvent elle est enduite d'une espece de rosée qui rend sa peau comme vernie, sur-tout lorsqu'on la touche, & elle passe dans un moment de l'un à l'autre état. Une propriété encore plus singuliere, c'est de contenir sous la peau une espece de lait qui jaillit assez loin lorsqu'on presse l'animal. Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont plusieurs sont très sensibles à la vue sans le secours de la loupe, sur-tout ceux qui répondent aux mamelons. Quoique la premiere liqueur qui sert à enduire la peau de l'animal, ne paroisse qu'un vernis transparent & sans couleur, elle pourroit bien n'être que le lait dont nous parlons, & qui est répandu en gouttes extrêmement déliées : ce lait ressemble assez au lait que quelques plantes répandent quand on les coupe; il est d'une âcreté & d'une stypticité insupportables, & quoiqu'étant mis sur la langue il n'y cause aucun mal durable, on croiroit trouver à l'endroit qu'il a touché, une cicatrice ou du moins une plissure. M. de Maupertuis dit que certains poissons ont mérité le nom d'*orties* par la ressemblance qu'ils ont avec cette plante lorsqu'on les touche : la salamandre pourroit être regardée comme le tithimale des animaux. Lorsqu'on écrase ou qu'on presse la salamandre, elle répand une singuliere & mauvaise odeur; il s'en faut bien qu'elle ait l'agilité du lézard, elle est paresseuse & triste : elle vit sous terre dans les lieux frais & humides, sur-tout au pied des vieilles murailles, dans les décombres, sous les tas de pierres, dans les vallons, dans les creux d'arbres, dans les haies, & assez souvent sous des souches de coudriers, où l'on en trouve des nichées; elle ne sort de son trou que dans les tems de pluies, soit pour recevoir l'eau, soit dans la crainte d'être noyée dans son trou, ou peut-être pour chercher les insectes dont elle vit, qu'elle ne pourroit attraper qu'à demi noyés. Elle paroît au printems & en automne, sur-tout dans un tems humide : elle présage la pluie en été; & quand le ciel est serein, elle n'ose se montrer à cause de l'ardeur du soleil; en hiver elle reste cachée & engourdie à cause de la rigueur du froid : elle n'est pas rare en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Normandie, ni en Bretagne; mais elle ne se trouve point en Suede, selon M. Linnæus.

La salamandre, disent les Anciens, a la propriété merveilleuse de vivre dans les flammes : quelques Naturalistes l'ont regardée comme l'animal le plus dangereux & le plus terrible. La premiere expérience que M. de Maupertuis n'a point eu honte de répéter, fut celle du prodige attribué à

la ſalamandre : toute fabuleuſe & ridicule que paroiſſe l'hiſtoire de l'animal incombuſtible, il voulut s'aſſurer de l'opinion conſacrée par le rapport des Anciens : il jetta donc pluſieurs ſalamandres au feu, la plupart y périrent ſur-le-champ; quelques-unes en ſortirent à demi brûlées, & périrent à une ſeconde épreuve. Cependant il arrive quelque choſe d'aſſez ſingulier lorſqu'on brûle la ſalamandre : à peine eſt-elle ſur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes laiteuſes qui ſortent de leurs petits réſervoirs; il y en a davantage ſur la tête & aux mamelons qu'ailleurs. Cette liqueur, qui durcit ſur-le-champ, quelquefois en forme de perles, a la propriété de noircir quelques charbons médiocrement allumés : mais malgré cela, on ne peut guere juſtifier l'Antiquité ſur l'incombuſtibilité de cet animal; il faut plutôt convenir qu'elle a quelquefois cru légerement.

M. de Maupertuis fit auſſi des expériences ſur le venin de la ſalamandre. Il ſe propoſa deux épreuves, qui avoient un genre de difficulté que ceux qui redoutent tant la ſalamandre ne ſoupçonneroient guere : la premiere étoit de faire manger la ſalamandre à quelque animal; & la deuxieme, de faire mordre quelque animal par la ſalamandre. Il les irrita de mille manieres, jamais aucune n'ouvrit la gueule : il fallut donc la leur ouvrir; mais ayant vu leurs dents, quelle apparence qu'elles puſſent bleſſer l'animal! petites, ſerrées & égales, elles couperoient plutôt que de percer, ſi la ſalamandre en avoit la force; mais elle ne l'a pas. On chercha donc des animaux à peau aſſez fine pour ſe laiſſer entamer; on ouvrit la gueule d'une ſalamandre, qu'on appliqua ſur la cuiſſe écorchée d'un poulet; on preſſa les mâchoires pour les obliger à y mordre; on fit auſſi pluſieurs morſures à la langue & aux levres d'un chien, même à la langue d'un coq d'Inde : quoique la ſalamandre fût irritée, aucun des animaux mordus n'eut le moindre accident. Pour ſavoir ſi la liqueur puante & déteſtable que la ſalamandre a ſous la peau feroit nuiſible priſe comme aliment, on fit avaler de force à un chien, une ſalamandre coupée par morceaux, mais encore vivante; on lui tint la gueule liée pendant une demi-heure : on en fit auſſi avaler une à un jeune coq d'Inde. Ces deux animaux parurent toujours auſſi gais qu'à leur ordinaire : dès qu'on eut délié la gueule du chien, il en revomit la queue & les pattes, comme parties apparemment difficiles à digérer. On trempa du pain dans le ſuc laiteux de la ſalamandre, & on le fit manger à un poulet; on trempa dans ce même ſuc laiteux de petits bâtons pointus qu'on enfonça dans les plaies qu'on avoit faites à l'eſtomac & à la cuiſſe d'un autre poulet : tout cela fut inutile; & la ſalamandre a toujours paru, dit M. de Maupertuis, très peu dangereuſe. Peut-être l'eſt-elle dans certain tems & dans certaines circonſtances, ou pour certains animaux; car pour l'homme, elle ne paroît pas lui nuire; bien plus, il ſemble qu'on en peut manger impunément. On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie premiere, année ſeconde*, qu'une femme embarraſſée de ſon mari, voulant l'empoiſonner, lui fit manger une ſalamandre qu'elle mêla dans un ragoût; mais qu'il n'en ſouffrit en aucune

maniere : cependant le plus sûr eſt de n'en point manger.

L'expérience prouve, contre l'opinion commune, que cet animal n'eſt ni ſourd, ni ſans ſexe. Le même Auteur ayant ouvert quelques ſalamandres, trouva, avec ſurpriſe, tout à la fois des œufs & des petits auſſi parfaits que ceux des vivipares : les œufs formoient deux grappes ſemblables aux ovaires des oiſeaux ; & les petits étoient enfermés dans de longs tuyaux dont le tiſſu étoit ſi délié, qu'on les voyoit à travers. Il compta dans une ſeule ſalamandre quarante-deux petits, & dans une autre cinquante-quatre, preſque tous vivants, auſſi-bien formés & plus agiles que les plus grandes ſalamandres : ces animaux paroiſſent bien propres à éclaircir le myſtere de la génération.

Malgré des témoignages ſi authentiques, un certain public croira toujours que le venin de la ſalamandre eſt des plus redoutables, & que le crapaud livre bataille à la ſalamandre, parcequ'elle eſt ennemie de l'homme : il paroît très prouvé que tout le ſuc laiteux que cet animal rend partout ſon corps, de même que la ſanie virulente qu'il vomit quand on le frappe ou qu'on le jette au feu, ne peut infecter toute une prairie ni un puits, ni empoiſonner des familles entieres, comme on l'avance & comme on le croit encore. Une ſalamandre, par l'abondance de ſa viſcoſité froide & glaireuſe qu'elle déjecte de toutes parts, peut réprimer un petit feu pendant un certain tems, comme le peuvent faire les grenouilles, les limaçons, la chair crue, les blancs d'œufs, & toutes les ſubſtances tenaces & glaireuſes ; mais cette humidité une fois conſumée, elles enflent, elles baillent & expirent. Plus la ſalamandre eſt groſſe, & plus facilement un petit feu eſt éteint : c'eſt ce dernier phénomene qui a donné naiſſance à ces hiéroglifes, ces deviſes & ces emblêmes qu'on trouve uſités chez les Anciens, & même chez les Modernes : c'eſt donc en vain que les Charlatans ſe flattent de faire ceſſer le feu, en jettant des ſalamandres dans les maiſons où il auroit pris ; elles périſſent auſſi-tôt dans les flammes. Nous avons dit que la ſalamandre eſt peu hardie : ſi on la bat, elle commence par redreſſer ſa queue, comme pour ſe revencher ou pour témoigner ſa douleur ; ſi l'on redouble les coups, elle contrefait la morte, peut-être eſt-elle en paralyſie. Elle eſt muette, du moins on n'a jamais entendu ſa voix. Elle a la vie extrêmement dure ; mais trempée dans le vinaigre ou dans le ſel en poudre, elle y périt en convulſion, comme le lézard commun & les vers, dans l'eſpace de trois minutes : elle peut reſter quelques jours ſaine & ſauve dans l'eau ; elle s'y dépouille d'une pellicule très mince, d'un cendré verdâtre : on en a conſervé pendant plus de ſix mois dans de l'eau de puits, ſans aucune autre nourriture, ayant ſeulement ſoin de changer l'eau. On obſerve que toutes les fois qu'on la plonge dans l'eau, elle s'efforce de faire ſortir ſes narines au dehors. On croit qu'elle ſe nourrit de mouches, de limaçons, de ſcarabées, & de vers de terre.

Selon le Docteur Jean-Paul Wurffbainius, à qui nous devons un Traité complet de la ſalamandre, intitulé *Salamandrologia*, le ſquelette de la

ſalamandre reſſemble plus en devant au ſquelette de la grenouille, qu'à celui du lézard. *Voyez* ce Traité.

2°. La SALAMANDRE AQUATIQUE ou LÉZARD D'EAU, *Salamandra aquatica.* Cette eſpece de ſalamandre, dont les Auteurs diſtinguent pluſieurs variétés, a environ ſept doigts de longueur, le deſſus du corps brun ou noirâtre, & le deſſous jaunâtre, ſemé de petits points bruns ou blanchâtres; une peau dure, qui, étant bleſſée, répand une humeur laiteuſe; le muſeau mouſſe, la tête applatie, la gueule exactement fermée, & qui ne mord point, à moins qu'on ne la lui faſſe ouvrir de force; la langue très courte, un peu large; des dents preſque imperceptibles; la queue groſſe dans le milieu, applatie deſſus & deſſous, tranchante des deux côtés, dont la pointe eſt perpendiculaire (cette queue eſt favorable à l'animal pour nager): les parties génitales ſont un peu ſaillantes dans les deux ſexes. M. Linnæus dit que le mâle a la queue & le dos dentelés, la gorge plus noire, & les pieds de derriere garnis latéralement d'un rebord membraneux.

Cette ſalamandre eſt, à proprement parler, amphibie, ainſi que la précédente; mais celle-ci reſte plus long-tems dans l'eau que ſur terre, tandis que la ſalamandre terreſtre vit plus long-tems ſur terre que dans l'eau: elle aime les eaux limoneuſes, & cherche à ſe cacher ſous les pierres, s'il y en a; rarement monte-t-elle à la ſurface de l'eau: on la trouve ordinairement dans les foſſés des villes, dans les viviers & dans les étangs; elle ſe tient cachée dans des ſouterrains pendant l'hiver, & reparoît au printems; elle marche lentement & à pas de tortue; elle a la vie très dure: ſon cri approche de celui de la grenouille.

Derham dit que le lézard d'eau, tant qu'il eſt petit, a quatre nageoires très bien faites, deux de chaque côté, ſortant du corps un peu au deſſus des jambes de devant: elles ſervent à tenir le corps droit & en équilibre; & cette ſituation fait reſſembler cette ſorte de lézard à un petit poiſſon: quand ſes jambes ſont aſſez accrues, ſes nageoires tombent.

M. Dufay ayant appris que M. de Maupertuis avoit fait des obſervations & des expériences ſur la ſalamandre terreſtre de Bretagne, trouva l'occaſion de faire auſſi des obſervations phyſiques & anatomiques ſur pluſieurs eſpeces de ſalamandres aquatiques des environs de Paris: celles-ci paſſent pour moins venimeuſes. Il eſt aſſez difficile, dit-il, de ſtatuer combien d'eſpeces on trouve de ces ſalamandres; car le ſexe & l'âge font de grandes variétés dans la même; & pendant preſque toute l'année on en trouve dans tous les âges. Cependant en ayant examiné avec ſoin plus de deux cents, priſes en divers endroits & en différents tems de l'année, cet Académicien a cru pouvoir les réduire à trois eſpeces, dans chacune deſquelles le mâle eſt différent de la femelle: il nomme la premiere *groſſe ſalamandre noire*; elle a cinq pouces de longueur; le ventre eſt d'un jaune orangé, & tiqueté de noir: la peau qui regne vers les côtés eſt grainée de blanc; les pattes ſont, ainſi que le corps, brunes par deſſus, & jaunes par

deſſous;

deſſous : les mâles de cette eſpece ont ſur la longueur du dos une peau large de deux lignes, dentelée, excepté ſur la queue. La ſeconde eſpece de ſalamandre aquatique ne differe de la précédente que par la groſſeur. La troiſieme eſpece eſt à-peu-près de la groſſeur de la ſeconde.

Ces trois eſpeces ſont aſſez différentes entr'elles, pour qu'on ne puiſſe pas les confondre, ni même prendre le mâle pour la femelle; mais il y a des variétés conſidérables, dont quelques-unes ſont ordinaires à toutes les eſpeces, & dépendent de l'âge de l'animal; & d'autres ſont particulieres à quelques ſalamandres. Leur couleur eſt en général moins brune, lorſqu'elles ſont jeunes, & les taches ſont mieux marquées; & même celles de la troiſieme eſpece ſont d'un jaune fort clair lorſqu'elles viennent de naître, & inſenſiblement elles bruniſſent un peu : il leur arrive un changement ſi ſingulier, qu'il n'a encore été obſervé que dans un ſeul animal, qui eſt le têtard. M. Dufay trouva au printems de 1728, que les petites ſalamandres ont des ouies comme les poiſſons, & que par la ſuite deux panneaux les couvrent, & enfin ſe ferment au point que les ouies ſe perdent inſenſiblement. Ce même Obſervateur a remarqué que les ſalamandres aquatiques changent de peau pendant le printems & l'été, tous les quatre ou cinq jours au moins; elles s'aident des pattes & de la gueule pour s'en dépouiller; l'on trouve quelquefois ces peaux entieres nageantes dans l'eau; l'hiver elles n'en changent environ que tous les quinze jours : lorſque les pattes de devant ne peuvent ſe dépouiller entierement, elles pourriſſent & tombent. Elles font leurs œufs dans les mois d'Avril & Mai; il y en a ordinairement une vingtaine qui forment deux colonnes jointes enſemble : elles ſe délivrent de leurs œufs par l'anus, en s'aidant des pattes & de la gueule; mais à meſure qu'ils ſortent ils demeurent collés au deſſous de la queue. M. Dufay ſoupçonne que ces ſalamandres aquatiques ſont ovipares, ou que les ſalamandres en général ſont vivipares ſur terre, & ovipares dans l'eau : cette conjecture mérite d'être confirmée par l'expérience. Les ſalamandres aquatiques font quelquefois un petit cri en reſpirant l'air du fond de l'eau : elles mangent des mouches, du frai de grenouilles, & de la lentille d'eau. Une autre ſingularité, c'eſt qu'autant il eſt faux que cet animal vive dans le feu, autant il eſt vrai qu'il vit dans la glace, & même aſſez long-tems. Il n'eſt pas rare d'en trouver en été, ainſi que des grenouilles, dans des morceaux de glace qui ont été conſervés dans des glacieres.

M. Dufay s'eſt aſſuré par un examen anatomique, que la pellicule dont la ſalamandre ſe dépouille, eſt un épiderme; que la peau de deſſous eſt difficile à enlever; & que vue au microſcope, elle paroît n'être qu'un tiſſu de très petites écailles, ou plutôt l'enveloppe des mamelons du cuir : au deſſous de cette peau on trouve le cuir qui eſt tout parſemé de petits grains, comme du chagrin. Cet Académicien dit encore qu'il eſt vraiſemblable que la ſalamandre s'accouple réellement, & qu'on trouve dans la femelle des différences très ſenſibles, & les organes très diſtincts.

Le curieux Obfervateur M. Demours s'eft attaché à découvrir l'accouplement de la falamandre aquatique des environs de Paris, jufqu'alors ignoré; & il avoue avoir épié ces animaux pendant environ deux ans, fans avoir pu appercevoir tout ce qui fe paffoit entr'eux. Je les ai vus, dit-il, très fouvent s'approcher, fe pourfuivre & badiner enfemble; mais ce prélude de l'accouplement n'étoit jamais confommé par la jouiffance ufitée chez les animaux de différent fexe. On fait bien en général que la falamandre pond des œufs femblables au frai de la grenouille; mais comment ces œufs font-ils fécondés? Voici ce que dit M. Demours: dans le printems le mâle cherche avec empreffement fa femelle, & la careffe d'une maniere qu'il feroit difficile de bien décrire; enfuite il lui barre fon chemin; & fa crête relevée, il fe foutient fur deux pattes d'un même côté; il courbe feulement fon corps en relevant le dos, & forme ainfi une efpece d'arcade, fous laquelle la femelle paffe, & continue fon chemin. Le mâle fe remet, & court à fa femelle: dès qu'elle s'arrête, il vient la regarder fixement de très près, & reprend la même pofture qu'auparavant; ils répetent ce prélude plufieurs fois. Ce manege fini, la femelle refte fur la vafe, & le mâle fe tient au deffus & à côté, à un pouce environ de diftance d'elle & de la vafe. Il commence par ouvrir l'anus, & comprime avec force la région des tefticules. Sa crête flottant nonchalamment, il frappe de tems en tems la femelle de fa queue, & fe renverfe même fur elle; mais fe remettant auffi-tôt à la même diftance que ci-deffus, il fait une compreffion plus forte qu'à l'ordinaire: c'eft dans ce moment que M. Demours a vu le mâle éjaculer fa liqueur féminale, laquelle pouffée avec force, & fortant d'un feul jet en affez grande quantité, fe mêle avec l'eau, lui communique une petite couleur blanchâtre, & fe répand fur les flancs de la femelle qui eft alors immobile: le mâle tombe alors dans une forte d'engourdiffement; mais en fe réveillant il recommence fes careffes, qui font fuivies d'une feconde éjaculation; après quoi ils fe féparent.

Cette obfervation faite avec toute l'attention poffible, fuffit pour faire voir que le frai de la falamandre n'eft pas fécondé comme celui de la grenouille; car le mâle de la grenouille, qui eft monté fur le dos de fa femelle, & qui l'embraffe étroitement pendant environ quarante jours, éjacule fa femence fur le frai même, à mefure qu'il fort des receptacles de la femelle; au lieu que le frai de la falamandre fe trouve fécondé dans la femelle même, fans aucune approche ni contact immédiat: on peut répéter cette obfervation dans un baffin d'eau limpide dans la faifon convenable, en le plaçant dans un endroit bien éclairé.

Les falamandres d'Europe font tachetées; celles d'Amboine portent fur la tête un bouclier, qui eft tantôt fimple & tantôt double. La falamandre aquatique du Ceylan a le corps écrafé; la falamandre terreftre du même pays & celle d'Arabie eft un petit *cordyle*: on trouve auffi de très jolies falamandres dans l'Ifle de S. Euftache; elles font parfaitement colorées: celle du Mexique a un goître femblable au jabot des oifeaux. Séba fait

mention de plusieurs sortes de salamandres d'Amérique, dont il y en a qui pourroient bien être des lézards, proprement dits, ainsi que les *gekkos*, d'autant plus qu'ils ont des écailles cutanées & hérissées d'éminences, & la queue cerclée d'anneaux compassés, ou comme emboîtés les uns dans les autres. Seba en cite huit especes, & dit que ce sont les vraies *salamandres* : on les trouve aussi dans plusieurs autres endroits des Indes orientales, principalement dans les pays incultés ou remplis de forêts, comme à Java, à Macassar, à Amboine, &c.

On se sert extérieurement des salamandres : on répand leur cendre sur des écrouelles ulcérées, pour les déterger & en faciliter la cicatrice. Quelques-uns les font aussi entrer dans les dépilatoires.

SALBANDE. Les Mineurs donnent ce nom à la pierre qui se trouve entre le filon & la roche dure : c'est une pierre qui sert d'écorce ou de lisiere aux deux côtés du filon. La supérieure se nomme *ponte couvrante*, l'inférieure *ponte couchante* : elles sont plus ou moins dures. *Voyez* à l'article MINES.

SALEP ou SALOP, *Salep Turcarum*. Est une racine blanchâtre, un peu roussâtre, & demi-transparente, qui est fort en usage chez les Turcs pour réveiller les esprits & pour rétablir les forces épuisées. C'est la bulbe d'une espece d'*orchis* (satyrion) que les Orientaux ont l'art de préparer mieux que toute autre Nation. Pour cela ils choisissent les plus belles bulbes d'*orchis*, leur ôtent la peau ou écorce, & les jettent dans l'eau froide, où elles séjournent pendant quelques heures; ensuite on les fait cuire dans une suffisante quantité d'eau, puis on les fait égoutter, après quoi on les enfile avec du fil de coton pour les faire sécher à l'air : on choisit pour cette préparation un tems sec & chaud. Elles deviennent transparentes, très dures, ressemblant à des morceaux de gomme adragante. On les peut conserver saines tant qu'on voudra, pourvû qu'on les tienne dans un lieu sec; au lieu que les racines que l'on a fait sécher sans cette préparation, s'humectent & se moisissent pour peu que le tems soit pluvieux pendant plusieurs jours.

Lorsque ces racines sont ainsi préparées, on peut les réduire en poudre aussi fine que l'on veut : on en prend le poids de vingt-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante; la poudre s'y fond entierement, & forme un mucilage qu'on peut étendre par ébullition dans une chopine ou trois demi-septiers, c'est-à-dire, une livre & demie d'eau. On est le maître de rendre cette boisson plus agréable, en y ajoutant du sucre & quelques légers aromates. Cette poudre farino-gommeuse peut aussi s'allier au lait qu'on conseille ordinairement aux malades affectés de la poitrine. M. Geoffroi a observé que l'*orchis* qu'il avoit préparé par cette méthode, étoit un remede très adoucissant, réprimant l'âcreté de la lymphe, & convenable dans la phthysie & dans les dyssenteries bilieuses. *Voyez* la *Lettre de M. Andri* (Journ. de Médec. Sept. 1759).

M. Geoffroi dit aussi que si l'on évapore sur des assiettes de fayence l'eau

dans laquelle on a fait cuire ces racines, il y reste un extrait visqueux, dont l'odeur mélangée est la même que celle d'une prairie en fleurs, quand on passe au dessous du vent : on peut aussi la comparer à celle du mélilot. La fleur de l'*orchis* qui commence à se faner, a aussi cette odeur.

SALIAN. Oiseau du Bresil, de la grandeur du coq Turc. Il a le bec & les jambes d'une cicogne : quoiqu'il ne puisse voler, il court d'une si grande vîtesse, qu'un chien de chasse ne peut l'attraper à la course.

SALICAIRE ou LYSIMACHIE ROUGE, *Lysimachia purpurea.* M. de Tournefort est le premier qui ait nommé cette plante *salicaire*, parcequ'elle naît communément dans les saussaies ou parmi les saules, & parceque ses feuilles ressemblent à celles du saule : elle croît encore abondamment aux lieux humides & marécageux, aux bords des eaux : sa racine est grosse comme le doigt, ligneuse, blanche & vivace ; elle pousse des tiges qui croissent quelquefois, en bonne terre, jusqu'à la hauteur d'un homme ; elles sont roides, anguleuses, rameuses & rougeâtres : ses feuilles sont entieres, oblongues, pointues, sortant de chaque nœud des tiges deux à deux, quelquefois trois à trois, & même quatre à quatre : ses fleurs, qui paroissent en été, sont verticillées, petites, ramassées en épi de couleur purpurine, au milieu des branches : à ces fleurs succedent des coques oblongues, pointues, partagées en deux loges remplies de semences menues.

La salicaire est estimée détersive, vulnéraire & rafraîchissante. Réduite en poudre, & prise à la dose d'un gros ou deux scrupules, le matin & le soir, pendant quelques jours, elle arrête les diarrhées, & les dyssenteries produites par le relâchement des fibres, plutôt que par une acrimonie irritante, pourvû que l'on ait fait précéder un purgatif.

SALICOQUE ou SALICOT. Espece d'écrevisse de mer, qui a les pattes droites, pointues, & non fourchues : il y en a beaucoup d'especes, qui different en grandeur & en couleur. On mange beaucoup de ce crustacée dans les villes maritimes : sa chair est d'un bon goût, pectorale, fortifiante, & selon Lemery, plus aisée à digérer que celle des autres écrevisses de mer. A Paris, le salicot est nommé *chevrette*, & en Normandie *crevette*.

SALICOR ou SALICORNIN, *Salicornia.* On donne ce nom à un petit arbrisseau qui a toujours été du nombre des soudes ; mais dont M. Tournefort a fait un genre séparé sous le nom de *kali geniculatum majus, fructicans, lignosum & grandius, perpetuum* : ses rameaux sont toujours verds, articulés par un grand nombre de nœuds qui deviennent rougeâtres & sans feuilles. Il y en a une seconde espece appellée *salicornia geniculata annua* ; on la nomme à Rouen *perce-pierre.* Voyez ce mot.

Ces deux plantes, qui croissent aux lieux maritimes & pierreux, ont la même propriété que la *soude.* Voyez ce mot.

On donne le nom de *salicote* ou de *salicore* à la soude en pierre. *Voyez* à l'article SOUDE.

SALIGOT ou MACRE. *Voyez* TRIBULE TERRESTRE.

SALMERIN, *Salmerinus.* Eſt un poiſſon rond, oblong, à nageoires molles, & du genre des ſaumons : il a la tête ronde, le muſeau court, la bouche petite garnie de dents, & les yeux ronds : ſa queue eſt large & fourchue : ſes écailles ſont petites, fort adhérentes : il a les nageoires & la queue de couleur rouge, le ventre & les côtés ſont d'un blanc rougeâtre, le dos d'un blanc jaunâtre tacheté de rouge. Il y a de ces poiſſons qui peſent juſqu'à deux livres; leur poids ordinaire eſt d'une livre. Le ſalmerin ſe plaît aux lieux froids & pierreux, dans les rivieres & dans les lacs; il fraie au commencement de l'été : ſa chair eſt tendre & d'un très bon goût, ſemblable à celui de la truite; elle eſt même ſi facile à digérer, qu'il y a des Médecins qui en permettent l'uſage aux malades. Ce poiſſon ſe corrompt promptement quand il n'eſt point ſalé : il eſt commun du côté de Trente en Italie. Quelques-uns prétendent que c'eſt une eſpece de petit ſaumon.

SALOP. *Voyez* SALEP.

SALPA ou SALPE, eſt un poiſſon de mer à nageoires épineuſes, mis dans le genre des *ſpares* par Artedi : il eſt grand d'un pied, oblong, & ſes écailles ſont de différentes couleurs. Ce poiſſon fréquente les rivages; il vit ſolitaire & reſſemble à la Dorade, même par ſes nageoires, par ſes aiguillons, ſes ouies, ſes yeux, ſes ſourcils, & enfin par ſa bouche : il a le muſeau fait preſque comme celui d'un muge, & la tête petite : depuis les ouies juſqu'à la queue, ce poiſſon a pluſieurs traits dorés, également éloignés les uns des autres : ſes dents entrent les unes dans les autres : il a la toile du ventre noire, & l'eſtomac de même couleur. Ce poiſſon eſt le *ſopi* des Marſeillois : Rondelet dit qu'on l'a nommé *mange merde*, parce-qu'il ſe nourrit d'excréments : ſa chair n'eſt pas agréable au goût, & fournit un mauvais ſuc.

SALPÊTRE. *Voyez* NITRE. On trouve dans le *Dictionnaire univerſel des Foſſiles de M. Bertrand*, beaucoup de détail ſur le ſalpêtre, & même ſur les nitriaires artificielles, d'après MM. Gruner & Pietſch; on y voit que ce dernier préſenta en 1749, à l'*Académie Royale de Berlin*, des Mémoires ſur la multiplication & ſur la nature du ſalpêtre. Il demande pour cette production, une terre alcaline & viſqueuſe, qui ſoit en même-tems poreuſe : telle eſt, dit-il, la terre qui eſt à quelques doigts de profondeur ſous le gazon des pâturages communs; telle eſt encore la terre noire qui eſt autour des Villes & d'autres habitations, & qui n'a pas été cultivée : la meilleure de toutes, eſt celle qui a été long-tems ſous les égouts & les cloaques. On joint un cinquieme de cendres à cette forte de terre, & on en fait une pâte avec du bourbier ou de l'égout de fumier; on y incorpore de la paille ſouple pour en faire un mortier. C'eſt avec un tel mêlange qu'on éleve des murailles à ſalpêtre, larges à leur baſe, aérées, tant en dehors qu'en dedans, par leur expoſition & par leur conſtruction, cependant à l'abri du ſoleil. Les fleurs nitreuſes paroiſſent d'abord dans les trous intérieurs du mur; la paille venant à ſe pourrir,

ajoute encore de nouveaux pores, par où l'air circule davantage & plus librement. Un tel mur eſt terminé en dos d'âne, & couvert d'un toît de paille, de maniere que l'eau de la pluie ne puiſſe pas diſſoudre le ſalpêtre. On détruit ces murailles un an après leur conſtruction, & ordinairement on les leſſive par le procédé uſité pour extraire le ſalpêtre de nos terres nitreuſes. On a obſervé que les brouillards favoriſent beaucoup la formation du ſalpêtre. *Voyez les Mémoires ci-deſſus cités.*

SALSE-PAREILLE, *ſalſa-parilla.* On connoît ſous ce nom, des racines, ou plutôt des branches de racines de pluſieurs aulnes de longueur, groſſes comme des joncs, flexibles, cannelées dans leur longueur, dont l'écorce eſt rouſsâtre : ſous cette écorce, on voit une ſubſtance blanche, farineuſe, qui, lorſqu'on la frotte entre les doigts, ſe réduit en pouſſiere comme de l'*Agaric*. On nous apporte ces racines du Pérou, du Breſil, & de la Nouvelle Eſpagne.

Les Habitans du Breſil nomment cette plante *jua-pecanga*, & les Botaniſtes *ſmilax aſpera* : elle pouſſe des tiges ligneuſes, ſarmenteuſes, vertes, garnies d'éguillons de part & d'autre, auxquels il vient des feuilles dans un ordre alternatif; ces feuilles ſont longues de ſix ou huit pouces; à leur queue on remarque des fibres, qui nouent fermement la ſalſe-pareille à d'autres plantes. Les fleurs ſont en grappes; il leur ſuccede des baies d'abord vertes, rouges enſuite & enfin noires, de la groſſeur des ceriſes médiocres.

Les Eſpagnols ſont les premiers qui aient apporté du Pérou l'uſage de cette racine en Europe; on la regarde comme un excellent ſudorifique, propre à diviſer & à atténuer les humeurs viſqueuſes. Cette plante paſſoit autrefois pour un ſpécifique contre la maladie vénérienne; mais ces propriétés diſparoiſſent pour cette maladie, devant celles du mercure. L'uſage de cette plante réuſſiſſoit très bien aux Eſpagnols & aux Peuples de l'Amérique pour guérir cette maladie; mais elle n'a pas réuſſi auſſi bien dans nos pays plus froids, où la peau eſt plus reſſerrée & moins diſpoſée à laiſſer échapper la ſueur.

On apporte dans le commerce quelques autres eſpeces de racines, ſous le nom de ſalſe-pareille, mais qui ne ſont réellement que des racines d'autres plantes.

SALSIFI BLANC. *Voyez* SERSIFI BLANC.

SALSIFI D'ESPAGNE. *Voyez* au mot SCORZONERE.

SALVELIN, nom qu'on donne en Allemagne à un poiſſon de riviere qui eſt commun dans l'Autriche, & dont on pêche un grand nombre proche de la Ville de Lintz : ce poiſſon eſt noir ſur le dos; il a des taches jaunes ſur les côtés; ſon ventre & ſes nageoires ſont jaunes; il a une ligne droite, qui commence aux ouies & finit à la queue : ſes écailles ſont petites.

SAMBOUC, bois odoriférant, que les Marchands Européens portent ſur les côtes de Guinée, pour faciliter leur commerce, par les pré-

fents qu'ils en font aux Rois du pays, qui font grand cas de tout ce qui jette une odeur agréable : on y joint de l'Iris de Florence & d'autres parfums. Nous ignorons ce que c'eft que le *fambouc*.

SAME, efpece de Muge ou de poiffon à nageoires épineufes, qu'on trouve fréquemment dans la Garonne, le Rhône & la Loire; on en pêche dans les étangs du Languedoc. Ce poiffon femble ne prendre d'autre nourriture que l'eau & la bourbe qu'il avale continuellement.

SAMESTRE, nom qu'on donne à l'efpece de corail rouge, qu'on envoie d'Europe à Smyrne, & qui fait un bon commerce, foit qu'elle foit brute ou travaillée : *Voyez* CORAIL.

SAMOLE, efpece de mouron d'eau, à qui l'on attribue une vertu nitreufe & anti-fcorbutique. Les anciens Gaulois eftimoient cette plante toute puiffante contre les maladies des beftiaux, mais avec des précautions fuperftitieufes, qui confiftoient à la cueillir à jeûn, de la main gauche, fans la regarder, à ne la pas dépofer dans un autre lieu que celui où ces animaux alloient boire, & à la broyer en l'y mettant. *Voyez* MOURON.

SAMOLOIDE. Les Anglois fe font long-tems fervis fous ce nom, d'une efpece de véronique en guife de thé : cette plante eft très commune chez eux. *Voyez* VÉRONIQUE.

SAMPA, efpece de palmier qui vient en Guyane dans l'eau : fon bois eft moins compacte que celui du pineau, il fert aux mêmes ufages, tant pour rendre les chemins pratiquables que pour faire des planchers, & pour en tirer des lattes propres à fupporter le bardeau : mais ce qui le diftingue de tous les autres palmiers, c'eft qu'il fournit des tuyaux naturels pour la communication des eaux. Son bois creux dans le milieu eft rempli de moëlle : pour l'ôter on fe fert d'un bâton noueux, qui en tournant fert à la tirer peu-à-peu : dès que cette opération eft faite, on emploie auffi-tôt ces tuyaux, fans quoi ils fe fécheroient & fe fendroient. L'arbre peut avoir un pied & demi de circonférence : fon écorce, ou plutôt ce qui entoure la moëlle, a environ un pouce d'épais. Il fe détruiroit dans un terrein fec, s'il n'étoit pas toujours rempli d'eau; il fe conferve dans une terre humide. Pour joindre les tuyaux, on les fait entrer les uns dans les autres, on met fur la jonction des cercles de fer, & on les calfate avec du coton qu'on a foin d'enduire de brai.

Le *fampa* & le *pineau* donnent pour fruits, des graines dont les oifeaux, fur-tout les *gros-becs*, font fort friands. *Maifon Ruft. de Cayenne.*

SANCLES. *Voyez* MELET.

SANDAL. *Voyez* SANTAL.

SANDARAC ou VERNIX, eft une réfine féche, d'une odeur pénétrante & fuave, qui découle du *grand genevrier.* Voyez ce que nous en avons dit fous ce mot. On nous l'apporte des Côtes d'Afrique par Marfeille.

On donnoit autrefois le nom de *fandaraque* à l'arfenic, au minium & au vermillon.

SANDASTRE, *sandaſtros.* Les Auteurs ont décrit, ſous ce nom, une pierre précieuſe, de couleur obſcure en dehors; mais luiſante, rayonnante & tranſparente en dedans, marquetée en pluſieurs endroits de taches dorées, en forme de gouttes ou d'étoiles. On l'eſtime d'autant plus, qu'elle contient davantage d'étoiles : on la trouve dans le pays des Garamantes en Ethyopie, & dans l'Iſle de Ceylan aux Indes ; on l'eſtime propre à arrêter l'effet du poiſon. Nous avons vu de ces ſortes de pierres appellées *ſandaſtres* : elles n'étoient que de belles agates, qui renfermoient des entroques ſilicées.

SANG, *ſanguis.* Nom donné à une ſubſtance fluide, peſante & rouge, compoſée de globules de différentes figures, ou un *coagulum* délayé dans une lymphe chargée d'un peu de ſel.

Le ſang eſt renfermé dans les arteres qui battent, & dans les veines correſpondantes à ces arteres : cette liqueur muqueuſe n'eſt ſuſceptible de ſe coaguler en une maſſe tremblante & confuſe, que par le refroidiſſement, ou par ſon mélange avec des acides : le ſang n'eſt inflammable qu'autant que le phlegme ou la partie ſéreuſe en eſt évaporée : on en tire de très bon pyrophore. On penſe que le ſang artériel eſt plus vermeil, plus chaud & plus ſpiritueux que le ſang veineux.

On ſait que l'abondance des globules rouges du ſang fait la phletore & le tempérament ſanguin : celle des parties aqueuſes cauſe au contraire un tempérament phlegmatique. On appelle *vaiſſeaux ſanguins*, les arteres & les veines, & *ſanguification* le changement du chyle en ſang. *Voyez* les détails ſur cette matiere à l'article ECONOMIE ANIMALE, inſeré à la ſuite du mot HOMME de ce Dictionnaire : on y trouve auſſi quelques réflexions ſur le flux menſtruel, cette accumulation de ſang que la femme ſubit & rend périodiquement tous les mois par les parties génitales, lorſqu'elle eſt en bonne ſanté, d'âge convenable, & qu'elle n'eſt pas groſſe ou nourrice : cette évacuation porte le nom de *regles* : ce ſang ſert principalement à la nourriture du FŒTUS. *Voyez ce mot.*

SANG-DE-DRAGON ou SANG-DRAGON, *ſanguis draconis.* On a donné ce nom à une ſubſtance réſineuſe, ſeche, friable, rarement tranſparente, qui ſe fond au feu, qui eſt inflammable, d'un rouge foncé, de couleur de ſang, lorſqu'elle eſt pilée : elle eſt ſans goût & ſans odeur, excepté quand on la brûle ; car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du ſtorax liquide, & la fumée a une ſaveur acide, comme celle du benjoin.

On trouve chez les Droguiſtes pluſieurs ſortes de *ſang de-dragon.*

1°. Le dur, qui eſt formé en petites maſſes de la groſſeur d'une aveline, enveloppées dans des feuilles longues, étroites, preſque comme celles du jonc ou du palmier, & d'un jaune clair ; c'eſt ce que les Apothicaires appellent *ſang de-dragon en larmes* ou *gouttes de ſang-de-dragon.* Il y en a auſſi en maſſes quatre fois plus groſſes, un peu moins pures ; leurs enveloppes ſont ſouvent verdâtres.

2°.

2°. Le *fang-de-dragon mollaffe :* il eft tenace, & d'une odeur moins agréable que le précédent ; il fe feche avec le tems, & devient prefque femblable à celui qui eft folide : on l'appelle *fang de-dragon en herbe.*

3°. On trouve encore, dans les boutiques, un *faux fang de-dragon*, qu'il eft très facile de diftinguer du véritable. Ce font des maffes gommeufes, rondes, applaties, d'une couleur rouge-brune & fale, compofée de différentes efpeces de gommes, auxquelles on donne fouvent la teinture avec le bois du Brefil & un peu de fang-de-dragon. Ces maffes ne s'enflamment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent : elles s'amolliffent, & fe diffolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineufe, comme les gommes.

Le véritable fang-de-dragon découle d'un arbre, dont les Botaniftes diftinguent quatre efpeces.

La premiere eft le *palma prunifera, foliis yuccæ, è qua fanguis draconis.* C'eft un grand arbre qui croît dans les Ifles Canaries, fur-tout dans celle du Port-Saint, près de Madere. Il reffemble de loin au pin, tant fes rameaux font égaux & toujours verds. Son tronc eft gros & haut de douze à quinze pieds, garni de rameaux dénués de feuilles vers le bas, mais terminés, à leur extrémité, par un grand nombre de feuilles, longues d'un pied & demi, larges d'un pouce, & de la figure d'un glaive, ayant dans leur milieu une côte faillante & épaiffe. Ses fruits font ronds, gros comme de beaux pois, jaunâtres & un peu acides, contenant un noyau femblable à celui du petit palmier. Son tronc, qui eft raboteux, fe fend en plufieurs endroits, & répand dans le tems de la canicule, une liqueur qui fe condenfe en une larme rouge, molle d'abord, enfuite feche & friable ; c'eft le vrai & naturel *fang-de-dragon* des boutiques.

La feconde efpece eft le *palma Amboinenfis, fanguinem draconis fundens altera.* Cet arbre eft hériffé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longue d'un pouce, applaties & minces. Son tronc eft droit, de la groffeur du bras : il eft jaunâtre, noueux par intervalles à l'endroit où des branches feuillées prennent naiffance. Quand on enleve ces branches, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc, dont la furface eft luifante, brunâtre, mollaffe, fibrée, charnue, bonne à manger, fans goût & très blanche. Les fruits naiffent d'une façon finguliere, ramaffés en grappes fur une tige qui vient de l'aiffelle des branches feuillées, & qui, fur le tronc, fort, à la diftance d'une palme, des branches feuillées. Ces grappes font renfermées dans une gaîne, compofée de deux feuillets oppofés, minces, cannelés, bruns, & formant une pointe aiguë. La grappe a neuf pouces de longueur, & eft compofée de quatre à fix autres petites grappes qui accompagnent la tige dans toute fa longueur ; chaque petite grappe fe trouve féparée par d'autres feuillets, & fe divife en un pédicule court, qui porte un fruit échancré en fix parties. Ce fruit eft ovoïde, gros comme une aveline, écailleux, repréfentant un cône de fapin renverfé. Sous ces écailles, on trouve une membrane charnue,

blanchâtre, qui enveloppe un globule charnu, verdâtre avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût de légumes & fort astringent; qui se répand très promptement de la langue aux gencives, & à toute la bouche, & disparoît aussitôt. Bontius a tâché de donner une estampe de cette grappe, sous le nom *malayen rotang* ; mais cette figure est défectueuse & imparfaite. Cet arbre croît aussi à la côte de Coromandel : on appelle son fruit à Pondichéri *fruit de rotin*, par corruption du mot *rotang*.

Kæmpfer dit que les Orienraux, les Malayes & les Peuples de l'Isle de Java, tirent, de la maniere suivante, le suc résineux du fruit de cet arbre. On place les fruits sur une claie posée sur un grand vaisseau de terre, lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié : on met sur le feu ce vaisseau légérement couvert, afin que la vapeur de l'eau bouillante amolisse le fruit, & le rende flasque ; par ce moyen la matiere sanguine, qui ne paroissoit pas dans ce fruit coupé, en sort à l'aide de cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enleve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air jusqu'à ce qu'elles soient desséchées. D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit : ils le font bouillir jusqu'à ce que l'eau en ait tiré le suc rouge : ils jettent ensuite le fruit; ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisieme espece d'arbre, qui donne la résine nommée *sang-de-dragon*, s'appelle *erqua-huitl*, *seu sanguinis arbor*. Cet arbre est grand : ses feuilles sont semblables à celles du bouillon blanc, grandes, anguleuses : il croît dans la nouvelle Espagne. La résine s'en retire avec ou sans incision.

La quatrieme espece s'appelle *draco arbor indica siliquosa, populi folio, Angsana Javanensibus*. Cet arbre, qui croît dans l'Isle de Java, & même proche la ville de Batavia, est grand; son bois est dur, & son écorce rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles du peuplier, mais plus petites. Ses fleurs sont petites, jaunes & odorantes, un peu ameres. Ses fruits, qui sont portés par de longs pédicules, sont d'une couleur cendrée, durs, applatis, & cependant convexes des deux côtés, membraneux à leur bord, & garnis de petites côtes saillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées & rougeâtres. Quand on fait une incision au tronc ou aux branches de cet arbre, il en découle une liqueur qui se condense aussi-tôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules, enveloppés dans du jonc.

La plupart des Auteurs disent que l'on a nommé ainsi le *sang-de-dragon*, parceque si on ôte la peau de son fruit, on voit paroitre au-dessous la figure d'un dragon, tel que les Peintres le représentent : mais il y a beaucoup de fiction & d'imagination dans ce fait.

La résine appellée *sang-de dragon*, est incrassante, dessicative & astringente : on l'emploie avec succès intérieurement, depuis demi-gros jus-

qu'à un gros, pour la dyssenterie, les hémorrhagies, les flux de ventre violents & les ulceres internes. Appliqué extérieurement, il desseche les ulceres, procure la réunion des plaies : il affermit les dents ébranlées, & fortifie les gencives ; aussi en met-on toujours dans la poudre dentrifique : on s'en sert encore dans certains ouvrages de vernis.

Ce que l'on appelle *bois de la palile*, sont de petits bâtons, que les Habitants du Port-Saint trempent dans du sang-de-dragon liquefié. Ces petits bâtons sont gros comme des tuyaux de plumes, légers, blancs : on les envoie en Europe où l'on s'en sert pour nétoyer les dents, & pour fortifier les gencives.

SANGLIER, *aper*. Nous allons réunir, sous cet article, le *cochon de Siam* & le *porc* ou le *cochon ordinaire*, parcequ'ils ne sont tous qu'une même espece. Le sanglier est un animal sauvage ; les deux autres sont l'animal domestique ; & quoiqu'ils different par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, ces différences ne sont pas essentielles, elles ne sont que relatives à leur condition ; leur naturel n'est pas même fort altéré ; enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'autres : caractere qui constitue l'unité & la constance de l'espece.

Ces animaux ont des singularités qui leur sont propres & particulieres : ils sont une espece d'exception à deux regles générales de la nature ; c'est que plus les animaux sont gros, moins ils produisent, & que les *fissipedes* sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus. Le cochon, quoique d'une taille fort au-dessus de la moindre, produit plus qu'aucun des animaux fissipedes ou autre ; par cette fécondité, aussi-bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie, il semble même faire l'extrêmité des especes de vivipares, & s'approcher des especes ovipares.

Voici encore un autre singularité. La graisse du cochon est différente de celle de presque tous les animaux quadrupedes, non-seulement par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme, & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également. Le suif, dans le bélier, le bouc, le cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrêmités de la chair ; mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrêmités : il la recouvre par-tout, & forme une couche épaisse, distincte & contenue entre la chair & la peau : le cochon a cela de commun avec la baleine, & les autres animaux cétacées, dont la graisse n'est qu'une espece de lard, à-peu-près de la même consistance, mais plus huileux, que celui du cochon.

Une autre singularité encore, & qui n'est pas moins grande que les autres, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premieres dents : elles croissent même pendant toute sa vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes : il a aussi, à la mâ-

choire supérieure, six dents correspondantes; mais, contre l'ordinaire, au lieu d'être incisives & tranchantes, comme celles de la mâchoire inférieure, elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe.

Il n'y a que le cochon, & deux ou trois autres especes d'animaux, tels que l'éléphant, la vache marine, qui aient des défenses ou des dents canines très allongées. Dans le sanglier & le cochon, elles se courbent en portion de cercles, & sont plates & tranchantes. M. de Buffon en a vu de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrêmité supérieure : mais l'éléphant & la vache marine n'ont de défenses qu'à la mâchoire supérieure; ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure; au lieu que le cochon mâle & le sanglier en ont aux deux mâchoires; & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal : elles sont aussi plus dangéreuses, car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie & le cochon coupé, ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure, mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, & ne sortent presque point au-dehors. Le sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort, & la hure plus longue que le cochon domestique : il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées, & le poil toujours noir.

De tous les quadrupedes, dit M. de Buffon, le cochon paroît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel; toutes ses habitudes sont grossieres; tous ses goûts sont immondes; toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse, & à une gourmandise brutale, qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître.

Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac; & la grossiereté de ses appétits, de l'hébétation du sens du goût & du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse rendent ces animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des souris se loger sur leur dos & leur manger le lard & la peau, sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, & le goût aussi grossier que le toucher. Leurs autres sens sont bons : les Chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent, & sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, & de se placer au-dessus du vent, pour dérober, à leur odorat, les émanations qui les frappent de loin, & toujours assez vivement pour leur faire sur-le-champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût & du toucher, est encore augmentée par diverses maladies : savoir, d'être infectés de poux, d'avoir les humeurs froides, d'être sujets à la squinancie, à la toux, au flux de ventre. Mais la principale maladie est celle qui les rend ladres, c'est-à-dire, presqu'absolument insensibles : on s'apperçoit de cette maladie

à des ulceres qu'on leur remarque à la langue, au palais & à des grains dont leur chair eſt parſemée : au reſte il faut peut-être moins en chercher la premiere origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans ſa malpropreté naturelle, & dans la corruption qui doit réſulter des nourritures infectes dont il ſe remplit quelquefois ; car le ſanglier qui n'a pas de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grains, de fruits, de glands, de racines, n'eſt point ſujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette. On ne la prévient même qu'en tenant le cochon domeſtique dans une étable bien propre, & en lui donnant abondamment des nourritures ſaines. Sa chair devient même excellente au goût, & le lard ferme & caſſant, ſi, comme je l'ai vu pratiquer, dit M. de Buffon, on le tient pendant quinze jours ou trois ſemaines avant que de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, ſans litiere, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & ſec, & ne le laiſſant boire que très peu. On choiſit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraiſſer, eſt de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits, & beaucoup d'eau mêlée de ſon. En deux mois ils ſont gras, le lard eſt abondant & épais, mais ſans être bien ferme, ni bien blanc ; & la chair, quoique bonne, eſt toujours un peu fade. On peut encore les engraiſſer avec moins de dépenſe dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorſque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leur enveloppe : ils mangent également de tous les fruits ſauvages, & ils engraiſſent en peu de tems, ſur-tout ſi le ſoir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiede mêlée d'un peu de ſon & de farine d'ivraie. Cette boiſſon les fait dormir & leur donne un tel embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni preſque ſe remuer. Ils engraiſſent auſſi beaucoup plus promptement en automne, tant à cauſe de l'abondance des nourritures, que parcequ'alors la tranſpiration eſt moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reſte du bétail, que le cochon ſoit âgé pour l'engraiſſer : plus il vieillit, plus cela eſt difficile, & moins ſa chair eſt bonne. La caſtration qui doit toujours précéder l'engrais, ſe fait ordinairement à l'âge de ſix mois, au printems ou en automne, & jamais dans le tems des grandes chaleurs & des grands froids, qui rendroient la plaie également dangereuſe & difficile à guérir. Il eſt rare qu'on laiſſe vivre les cochons plus de deux ans, cependant ils pourroient croître encore pendant quatre ou cinq ans ; ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la groſſeur de leur corpulence, ne ſont que des cochons plus âgés, qu'on a mis pluſieurs fois à la glandée.

La durée de la vie du ſanglier peut s'étendre juſqu'à vingt-cinq ou trente ans ; Ariſtote dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produiſent juſqu'à quinze.

Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an. La truie eſt, pour ainſi dire, en chaleur en tout tems, elle recherche les approches du mâle quoiqu'elle ſoit pleine, ce qui peut paſſer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans preſque toutes les eſpeces, refuſe le mâle auſſi-tôt qu'elle a conçu. Elle porte pendant quatre mois, met bas au cinquieme, & produit ainſi deux fois par an; ſes portées ſont ſouvent de dix-huit & même quelquefois de vingt petits. La laie qui, à tous égards, reſſemble à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la diſette de nourriture, & par la néceſſité où elle ſe trouve d'allaiter pendant long-tems tous les petits qu'elle a produits : au lieu qu'on ne ſouffre pas que la truie domeſtique nourriſſe tous ſes petits pendant plus de ſeize jours ou trois ſemaines : on ne lui en laiſſe alors que huit ou neuf à nourrir : on vend les femelles qui ſont alors bonnes à manger : ce ſont les petits *cochons de lait*.

Le mâle qu'on choiſit pour propager l'eſpece, doit avoir le corps court, ramaſſé, & plutôt quarré que long, la tête groſſe, le grouin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardents, le cou grand & épais, le ventre avalé, les feſſes larges, les jambes courtes & groſſes, les ſoies épaiſſes & noires : les cochons blancs ne ſont jamais auſſi forts que les noirs.

La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, & les mammelles longues; il faut auſſi qu'elle ſoit d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle eſt pleine on la ſépare du mâle, que l'on appelle *verrat*, qui pourroit la bleſſer; & lorſqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ſes petits, & l'on a grand ſoin d'en éloigner le pere, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printems, afin que les petits, naiſſant en été, aient le tems de grandir, de ſe fortifier, & d'engraiſſer avant l'hiver. Mais lorſque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de Novembre, afin qu'elle mette bas au mois de Mars, & on la fait couvrir une ſeconde fois au commencement de Mai. Il y a même des truies qui produiſent régulierement tous les cinq mois. La laie qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de Janvier ou de Février, & met bas en Mai ou Juin; elle allaite ſes petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les ſuit, & les empêche de ſe ſéparer & de s'écarter, & il n'eſt pas rare de voir des laies accompagnées en même-tems de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne ſouffre pas que la truie domeſtique allaite ſes petits pendant plus de deux mois, on les ſevre en leur donnant ſoir & matin du petit lait mêlé de ſon, ou ſeulement de l'eau tiede avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines, comme celles de la carotte ſauvage; c'eſt pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir (eſpece de

cartilage plat & rond, qui termine le museau & où sont les narines). Le sanglier dont la hure est plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon, au lieu que le cochon fouille çà & là & moins profondément. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terreins cultivés, & ne le mener que dans les bois & sur les terres qu'on laisse reposer. Lorsque ces animaux sont aux champs, & qu'il survient un orage ou une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir déserter le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir en courant & toujours criant, jusqu'à la porte de leur étable. Il est rare d'entendre le sanglier jetter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat, & qu'un autre le blesse: la laie crie plus souvent; & quand ils sont surpris & effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent & ne dévorent point, comme les loups, les autres animaux; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue: mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct; cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau; dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le léchent & finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois, dit M. de Buffon, un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée: tous léchoient cette terre qui n'étoit que très légerement onctueuse, & quelques-uns en avaloient une grande quantité.

Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossiere que brutale, ils n'ont aucun sentiment bien distinct; les petits reconnoissent à peine leur mere ou du moins sont sujets à se méprendre, & à tetter la premiere truie qui leur laisse saisir ses mammelles. La crainte & la nécessité donnent apparemment un peu plus distinct aux cochons sauvages; il semble que les petits soient fidelement attachés à la mere, qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins, que ne l'est la truie domestique. Dans le tems du rut, le mâle cherche, suit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires & les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place; ils se battent, se blessent, & se tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuse que lorsqu'on attaque ses petits: & en général dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce, lorsqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorsqu'elle a mis bas.

Chasse du Sanglier.

Quand un sanglier est jeune, on l'appelle *marcassin*, à deux ans *ragot*,

à quatre ans *quartan*, ou à son tiers, il est alors fort dangereux; à six *grand sanglier*, à sept *grand vieux sanglier*. On chasse le sanglier à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par surprise au clair de la lune. Comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très forte, qu'il se défend contre les chiens & les blesse toujours dangereusement, il ne le faut pas chasser avec les bons chiens courants; des mâtins un peu dressés suffisent pour le chasser. Il ne faut attaquer que les plus vieux : on les connoît aisément aux traces. Un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer, parcequ'il court très loin sans s'arrêter, au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grand peur des chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête. Quand on attaque ces animaux, on se sert de chariots chargés d'arquebusiers, qu'on pose dans les passages pour les tirer; il n'y a personne qui ose demeurer à pied, parceque le sanglier accoure au bruit & à la voix des personnes, & fait de cruelles blessures. Dès que le sanglier est tué, les Chasseurs ont grand soin de lui couper les suites, c'est à dire les testicules, dont l'odeur est si forte, que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier; au lieu que toute la chair du marcassin & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on pouvoit enlever à leurs meres, après quoi on les reportoit dans les bois; ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, & leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

On appelle en terme de chasse *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parceque jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, & qu'ils suivent tous leur mere commune; ils ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des especes de troupes; & c'est delà que dépend leur sûreté. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se secourent, se défendent; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, & en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même maniere; & on n'a pas besoin de chien pour les garder.

Tout le monde sait que le cochon est utile dans toutes ses parties : on vante le lard du cochon de Syracuse, & le jambon de Mayence. En général le cochon nourrit beaucoup de gens de mer & de la campagne. Du tems de Galien, les Athletes qui s'exerçoient à la lutte, n'étoient jamais plus forts, ni plus vigoureux, que quand ils vivoient de chair de cochon : elle convient aux gens robustes & de gros travail. La graisse de l'épiploon & des intestins, qui est différente du lard, fait le sain-doux & le vieux-oing :

oing : la peau a ses usages ; on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des brosses, des pinceaux, avec les soies.

Les Negres & beaucoup d'Européens prétendent que la rapure des défenses de sanglier, dont on fait commerce en Portugal, sous le nom de *dentes di cavaillos*, étant avalée dans quelque liqueur, est un antidote infaillible. Les Portugais prétendent, mais sans fondement, qu'une pierre frottée contre ces sortes de dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fievre.

Cette espece d'animal, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du nouveau Monde : elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jetté des cochons noirs dans le Continent & dans presque toutes les grandes Isles de l'Amérique ; ils se sont multipliés, & sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits ; ils ressemblent à nos sangliers ; ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, & la peau plus épaisse que les cochons domestiques qui, dans les climats chauds, sont tous noirs comme les sangliers.

Les cochons de la Chine, qui sont aussi ceux de Siam & de l'Inde, sont un peu différents de ceux de l'Europe : ils sont plus petits, & ils ont les jambes plus courtes ; leur chair est plus blanche & plus délicate.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier ; seulement il paroît que dans les pays froids, le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds : un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur. Les cochons sont communément blancs dans nos Provinces septentrionales de la France, & même en Vivarais, tandis que dans la Province du Dauphiné, qui est très voisine, ils sont tous noirs ; ceux du Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine, de l'Amérique, sont aussi de la même couleur. Le cochon de Siam ressemble plus au sanglier que le cochon de France. On en voit à la Chine, dont le ventre des femelles traîne à terre, tant leurs pattes sont courtes ; & la queue des mâles, qui tombe vers la terre perpendiculairement, a un mouvement perpétuel, comme la lentille d'une horloge. Un des signes les plus évidents de la dégénération, sont les oreilles : elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, que l'animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domesticité ; & en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'espece.

SANGLIER DE MER. On donne ce nom au *porc marin*. Voyez ce mot.

SANGLIER DES INDES. *Voyez* Barbi-Ronsa, *page 243, premier Volume de ce Dictionnaire.*

SANGLIER DU MEXIQUE. *Voyez* Tajacu.

SANGSUE ou SUCE-SANG, *Sanguisuga*, est un insecte aquatique &

amphibie au besoin, sans pieds, sans nageoires, & sans arrêtes, qui a la figure d'un gros ver, long comme le petit doigt, marqueté de points & de lignes, glissant, hermaphrodite, vivipare comme l'anguille, & qui vit dans les marais & autres lieux aquatiques. La sangsue se suspend aux parties où elle s'attache; sa peau est composée d'anneaux, par le moyen desquels elle nage dans l'eau, & se contracte tellement hors de l'eau, quand on la touche, qu'elle n'a guères plus d'un pouce de longueur : alors on y apperçoit des éminences & des tubercules; son dos est de couleur brune noirâtre, ayant des deux côtés une ligne d'un blanc jaunâtre, parsemée ordinairement de points noirâtres; son ventre est aussi tiqueté de points blancs jaunâtres.

On lui trouve à la tête, l'ouverture de la bouche, située entre les deux levres, & composée comme elles, de fibres très souples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au besoin de l'animal. Cette ouverture est triangulaire, & armée de trois dents très aiguës & assez fortes, capables de percer non-seulement la peau d'un homme, mais encore celle d'un cheval ou d'un bœuf : c'est comme un instrument à trois tranchants, qui fait trois plaies à la fois. On voit distinctement les trois plaies marquées sur la peau, au bout de trois à quatre jours, lorsque le gonflement est passé. M. Morand, de l'Académie Royale des Sciences, a découvert dans le fond de la bouche de la sangsue un mamelon très apparent, d'une chair assez ferme, & un peu flottant, auquel il assigne l'office d'une langue qui fait le piston, & sert à sucer le sang coulant de la triple plaie, pendant que la partie de la bouche contiguë aux levres, fait le corps de pompe : ensuite se présente le pharynx, dont les fibres circulaires resserrent le canal, & déterminent vers l'estomac le sang qui vient d'être pompé; ce sang entre alors dans une poche membraneuse qui sert d'estomac & d'intestins à la sangsue. Si l'on fait de ces poches divisées en cellules ou sacs autant d'estomacs, on pourra en compter jusqu'à vingt-quatre dans une sangsue assez grosse. Le sang sucé reste dans ces réservoirs plusieurs mois, sans presque se cailler : c'est une provision de nourriture qui noircit un peu, mais sans contracter aucune mauvaise odeur; & comme le sang d'un animal quelconque est le résultat de la nourriture qu'il a digérée, la sangsue, qui en fait son aliment le plus pur, peut se passer d'anus pour rejetter les impuretés : aussi ne lui reconnoît-on point d'ouverture qui en fasse la fonction. Peut-être, dit M. Morand, que les parties hérérogenes s'en séparent par une transpiration perpétuelle au travers de sa peau, sur laquelle il s'amasse une matiere gluante qui s'épaissit par degrés, & se sépare par filaments dans l'eau où l'on conserve des sangsues.

M. Morand a mis des sangsues dans de l'huile, & les y a laissées plusieurs jours : elles y ont vécu; & lorsqu'il les a remises dans l'eau, elles ont quitté cette pellicule, qui représentoit alors une dépouille entiere de l'animal, comme feroit la peau d'une anguille. On voit, à l'occasion de cette expérience, qu'il n'en est pas des sangsues comme des vers terres-

trés, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la surface extérieure du corps. Il est vraisemblable qu'elles respirent par la bouche; mais on ignore quelle partie leur sert de poumons. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elles ont certains mouvements alternatifs & isochrones, qui répondent à ceux de la respiration.

Quand une sangsue veut percer la peau d'un animal ou d'un homme, elle s'affermit sur sa queue, tenant son ventre libre & dégagé; alors elle ouvre la bouche, & l'applique comme une ventouse à l'endroit qu'elle veut piquer : elle plonge aussi-tôt son instrument tricuspidal, ou à trois pointes tranchantes, comme il a été dit ci-dessus, & tire de trois plaies le sang qui coule & passe de sa bouche dans son estomac : quelquefois elle enfonce si avant ses pointes, que quand on veut l'arracher de force, elle les laisse souvent dans la chair, ce qui cause une inflammation suivie de suppuration, & fait accuser à tort l'animal d'être venimeux.

Les sangsues font une plaie plus aiguë & plus sensible hors de l'eau, que dans l'eau; car dans l'eau elle fait souvent moins de mal que la morsure d'une puce affamée; & cependant le sang coule beaucoup plus long-tems, sans que les gros vaisseaux soient ouverts : elles piquent indistinctement tous les vaisseaux sanguins, affamées ou non; quelquefois le sang coule pendant six heures, & même vingt-quatre, sur-tout dans une eau tiede d'étang, de fossé, ou de marais, où les pieds sont échauffés. Aussi est-il arrivé que des personnes étant tombées la nuit dans un étang plein de sangsues, y ont péri en perdant tout leur sang. Une sangsue qui, avant que d'avoir sucé, ne pesoit qu'un demi gros, pesera près de demi-once après.

Si on coupe une sangsue en deux ou davantage, la partie de la tête se consolidera, mais les autres parties se détruiront : les poissons & les oiseaux des rivieres, telles que les anguilles, les lamproies, les hyrondelles de mer, sont les ennemies de la sangsue.

L'on ne croit pas impossible que les Anciens aient appris des sangsues la maniere de tirer du sang; car tout le monde sait que quand les chevaux sont attirés au printems par l'herbe verte dans les étangs & dans les rivieres, de grosses sangsues de chevaux s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorrhagie abondante, & qu'ils en deviennent plus sains & plus vigoureux. Themison est le premier des Médecins qui en ait fait mention; & ses Disciples se servoient de sangsues en plusieurs occasions : ils appliquoient quelquefois les ventouses à la partie d'où les sangsues s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de sang. Aujourd'hui l'on s'en sert fréquemment pour sucer le sang; & pour qu'elles le fassent bien, on les laisse dégorger & jeûner quelques jours dans de l'eau claire, avant que de s'en servir : plus elles sont affamées, mieux elles se gorgent de sang. Elles se retirent quelquefois d'elles-mêmes; mais bien souvent elles restent trop long-tems sur la veine qu'elles ont ouverte; & pour leur faire lâcher prise, on est

obligé de répandre dessus un peu de sel commun pulvérisé, ce qui les irrite, les fait entrer en convulsion, & périr. L'usage des sangsues convient pour diminuer la trop grande quantité du sang qui s'accumule sur une partie, ou dans son voisinage; par-là on en détourne la fluxion, ou on l'empêche de se former : ainsi on les applique avec succès aux hémorrhoïdes gonflées & douloureuses, pour les dégorger d'un sang épaissi qui surcharge les vaisseaux : au front, dans les migraines invétérées; aux gencives, dans les fluxions violentes sur les dents, & même à l'orifice interne de la matrice, pour y rétablir le cours des regles, ou supprimées, ou paresseuses.

Il n'est pas douteux que les sangsues ne soient fort utiles en divers cas: leur usage exige néanmoins quelques attentions. Comme il y en a de plusieurs especes, dont quelques-unes sont réputées venimeuses, & dont la morsure est suivie de fâcheux accidents, comme d'inflammation, & même de fistules ou de gangrene, il faut savoir les choisir, & ne pas les prendre indifféremment : celles dont on se sert en Chirurgie, doivent être petites, ayant la tête menue, le dos rayé de couleur verdâtre un peu jaune, & le ventre comme rougeâtre : il faut qu'elles aient été prises dans des eaux claires, courantes & bien vives; on les applique ordinairement, en les tenant entre les doigts; mais comme elles sont fort glissantes, qu'elles peuvent échapper & s'introduire soit dans l'anus, lorsqu'on les applique aux vaisseaux hémorrhoïdaux, soit dans l'œsophage, quand on les applique aux gencives ou à la langue, il seroit plus prudent de les engager dans un petit tuyau de roseau ouvert par les deux bouts, afin de les assujettir; car il est quelquefois arrivé qu'elles se sont glissées dans le rectum, où leur séjour a été suivi de symptômes fâcheux; d'autres, en ayant avalé, ont été travaillés de cruels accidents jusqu'à ce qu'ils les aient rejettées, parceque ces insectes s'attachent aux veines de l'estomac, & les mordant continuellement, irritent ce viscere & occasionnent la cardialgie. Lémery, dans son *Traité des Drogues simples*, pense que le remede, en pareil accident, est de faire boire à la personne de l'eau salée, & qu'il faudroit ensuite purger le malade avec le mercure doux. L'émétique convient aussi, en pareil cas. Si une sangsue se glissoit dans l'anus, il faudroit, sur le champ, donner abondamment des lavements salés jusqu'à son entiere expulsion.

Les sangsues mâles & femelles ont, selon Redi, la même conformation dans les organes de la génération, que les limaces & les limaçons de terre à coquilles. M. Linnæus fait mention de quatre especes de sangsues différentes : la premiere est brunâtre; elle se trouve dans les eaux des marais & des fossés : la deuxieme se trouve dans toutes sortes d'eaux; elle est noire sur le dos : la troisieme espece se trouve en abondance sous les pierres dans les eaux, elle est blanchâtre; il en est parlé dans le Voyage de Gothlande : la quatrieme espece s'attache par la bouche & par la queue, qui sont amples, sur les poissons. Il y a une différence sensible entre ces

ſangſues d'eau douce, par la figure, la couleur & la groſſeur, &c. On appelle les plus grandes, *ſangſues de cheval*, parcequ'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour faire mourir un cheval, en lui ſuçant tout ſon ſang.

Rondelet parle d'une ſangſue, qui eſt de la longueur du doigt, & dont la tête eſt menue, la queue un peu groſſe, & le corps compoſé d'anneaux: elle a la peau ſi dure, qu'elle ne peut, ni ſe raccourcir, ni ſe rallonger; ſa tête & ſa queue lui ſervent à ſe remuer : elle vit dans la fange. Cette eſpece eſt venimeuſe; cependant les poiſſons bourbeux s'en nourriſſent: on prétend que, cuite dans de vieille huile, elle eſt excellente pour le mal d'oreilles; ou cuite dans l'huile d'amandes douces, pour les hémorrhoïdes; ou dans le vin, pour les maladies des nerfs & les convulſions.

Il y a des ſangſues venimeuſes qui ont une groſſe tête, de couleur verdâtre, & qui reluiſent comme ſi c'étoient des vers ardents : elles ſont rayées de bleu ſur le dos, ainſi que celles qui vivent dans les eaux bourbeuſes.

Les ſangſues de Ceylan ſont noirâtres, vivent ſous l'herbe, & ſont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied : elles ne ſont d'abord pas plus groſſes qu'un crin de cheval; mais, en croiſſant, elles deviennent de la groſſeur d'une plume d'oie, & longue de deux ou trois pouces: on n'en voit que dans la ſaiſon des pluies; c'eſt alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nuds ſuivant l'uſage du pays, elles les piquent, & leur ſucent le ſang avec plus de vîteſſe qu'ils ne peuvent en avoir à ſe délivrer. Knor dit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le tems, dit-il, à vouloir leur faire quitter priſe: auſſi prend-on le parti de ſouffrir leur morſure, d'autant plus qu'on les croit fort ſaines. Après le voyage, on ſe frotte les jambes avec de la cendre; ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de ſaigner long-tems. On voit au Ceylan & au Cap de Bonne-Eſpérance, des ſangſues d'eau douce, comme les nôtres.

En général les ſangſues vivent pluſieurs mois, même ſans nourriture, dans de l'eau douce; cependant elles ſe paſſent difficilement de terre, ſoit parcequ'elles s'en nourriſſent en partie, ou que la terre leur procure la commodité de nettoyer leur peau des excréments muqueux qui s'y attachent. Nous avons dit que le ſel commun eſt un poiſon pour les ſangſues; l'eſprit de corne de cerf ne leur eſt pas moins contraire, ainſi que la cendre gravelée, l'eſprit de vitriol, l'huile de tartre par défaillance, le poivre & les liqueurs acides.

SANGSUE DE MER, *Hirudo marina*. Boccone l'appelle *acus caudâ utrinque pennatâ*. Cette ſangſue eſt rare : elle s'attache au poiſſon appellé *épée de mer*, & s'ouvre un paſſage dans ſa chair afin d'en ſucer le ſang. Cet Auteur dit qu'elle a quatre pouces de long : ſon ventre eſt blanc, cartilagineux & tranſparent : au lieu de tête, on voit un muſeau creux & environné d'une membrane très dure, qui eſt d'une couleur & d'une ſubſtance

différente de celles du ventre. La ſangſue enfonce ce muſeau en entier dans le corps du poiſſon : elle s'y tient auſſi ferme qu'une tarriere enfoncée dans un morceau de bois, & ne lâche point priſe qu'elle ne ſoit remplie de ſang : ſa queue a la figure d'une plume, & lui ſert à ſe mouvoir; par deſſous on remarque deux filaments fibreux, par le moyen deſquels elle s'attache aux pierres & aux herbes : elle ſe cramponne d'une maniere plus ferme ſur le corps de l'épée de mer, en n'attaquant que les nageoires de ce poiſſon.

Boccone a reconnu les vaiſſeaux intérieurs qui ſervent à cet inſecte pour ſucer le ſang, parceque le muſeau n'a ni fibres, ni valvules pour attirer ce fluide, & que ces vaiſſeaux ont un mouvement approchant de celui d'une pompe, le muſeau faiſant l'office de piſton, & tirant le ſang d'une extrémité à l'autre. Le ventre de cette ſangſue étant en forme d'anneau, il peut, par ce moyen, pouſſer vers l'orifice les vaiſſeaux intérieurs, & les retirer.

Cet inſecte, qui tourmente cruellement l'épée de mer, eſt à ſon tour fort incommodé d'un autre inſecte qui eſt d'une couleur cendrée, & qui, ſe cramponnant vers ſa queue, s'y attache au moins auſſi fortement que la limace de mer s'attache à un rocher. Boccone lui donne le nom de *pou* ; il eſt de la groſſeur d'un pois, & il a une petite fente d'où ſortent pluſieurs fils déliés, entrelacés & chevelus.

SANGSUE LIMACE. Eſpece de *tænia* : nous en avons parlé ſous le nom de *faſciola*. Voyez ce mot.

SANGUINAIRE. Nom donné à l'eſpece de geranium appellé *bec-de-grue ſanguin*. Voyez ce mot.

SANGUINE À BRUNIR ou HÉMATITE. *Voyez* au mot FER.

SANGUINE A CRAYON, *Rubrica*. Voyez CRAYON ROUGE. On donne auſſi le nom de *ſanguin* au jaſpe héliotrope. *Voyez* JASPE

SANGUINELLE. Arbuſte commun en Toſcane, dont les branches ſont de couleur ſanguine, & que quelques-uns prennent pour un cormier femelle, parcequ'il reſſemble beaucoup à cet arbre. Il produit une graine dont on tire de l'huile qui ſert dans le pays pour les lampes.

SANICLE, *Sanicula*. Plante qui croît dans les lieux ombrageux & les bois couverts, en terre graſſe & humide : ſa racine eſt groſſe en haut, fibreuſe en bas, noirâtre en dehors, & blanche en dedans. Cette plante eſt vivace, & d'un goût amer : elle pouſſe pluſieurs feuilles larges, arrondies, un peu dures, diviſées en cinq parties, dentelées, polies, d'une belle couleur verte, luiſantes, & quelquefois rougeâtres à leurs bords, attachées à de longues queues : il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur d'environ un pied, rougeâtres à leur baſe, liſſes & ſans nœuds, portant en leurs ſommités de petites fleurs comme en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches ou rouges diſpoſées en roſe : parmi le même bouquet de fleurs, il y en a de mâles ou ſtériles; d'autres ſont femelles ou fécondes : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds & ovales, com-

posés chacun de deux graines hérissées de pointes, & s'attachant aux habits. Cette plante fleurit en Juin, & reste verte toute l'année.

On donne le nom de sanicle de montagne au *geum*. Voyez ce mot. La sanicle femelle est la même plante que Tournefort a désignée ainsi, *astrantia major, coronâ floris candidâ*. Elle croît dans les bois, & ses racines sont purgatives comme celles de l'*hellebore*. Voyez ce mot.

La sanicle vulgaire a un goût amer : elle est astringente, détersive, propre pour les ulceres, tant internes qu'externes ; on l'emploie en décoction pour arrêter les hémorrhagies, les dyssenteries, & pour les hernies ; enfin, on lui a toujours reconnu une vertu vulnéraire à un si haut degré, qu'elle a donné lieu à ces deux vers françois :

Qui a la Bugle & la Sanicle,
Fait aux Chirurgiens la Nique.

On fait usage des feuilles en maniere de thé, qu'on prend avec du sucre : cette infusion est bonne pour les pertes & les maux de gorge.

SANKIRA. Plante fameuse dans le Japon, & qui croît abondamment parmi les ronces & les fougeres. Sa racine, qui possede autant de propriétés que celle du *gens-eng* ; est grosse, dure, noueuse, fibreuse, brunâtre en dehors, blanche en dedans, & d'un goût fade. Elle pousse des tiges rampantes, & garnies de branches articulées : la direction de ces branches change après chaque nœud d'où sortent deux vrillés qui servent à attacher la plante à tout ce qu'elles rencontrent. Les feuilles sont arrondies, grandes comme la main, minces & vertes ; les fleurs sont disposées en ombelles, au nombre de dix sur un petit pédicule : elles sont jaunâtres, à six pétales & six étamines. Aux fleurs succedent des fruits peu charnus, secs, farineux, mais qui ressemblent beaucoup à la cerise pour la figure, la grosseur & la couleur. Chaque fruit contient cinq à six graines de la grosseur d'une lentille, noirâtres en dehors, blanches en dedans & d'une substance fort dure.

SANSONNET. On donne ce nom à une espece d'étourneau qui est de couleur grise & noire : il parle & siffle, mais il a toujours un ton enrhumé qui fait que son sifflet & son parler ne sont pas fort agréables, comme chez le perroquet. *Voyez* ÉTOURNEAU. On donne aussi le nom de *sansonnet* à une espece de petit maquereau. *Voyez* ce mot.

SANT. On donne ce nom à l'*acacia d'Egypte*, d'où découle de la gomme arabique, & dont la pulpe du fruit sert à teindre en noir. *Voyez* ACACIA.

SANTAL ou SANDAL, *Santalum*. C'est un bois des Indes, dont on distingue trois especes ; savoir :

1°. Le SANTAL BLANC, *Santalum album*. C'est un bois pesant, solide, se fendant difficilement, d'une couleur pâle, un peu odorant : on nous l'apporte de l'Isle de Tymor & de Solor.

2°. Le Santal Citrin, *Santalum citrinum.* Il eſt très odorant, moins compacte que le blanc, ayant des fibres droites, & ſe fendant plus facilement en petites planches; ſa couleur eſt d'un roux pâle, d'un goût aromatique, un peu amer, ſans être déſagréable, d'une odeur douce, agréable, & qui approche un peu d'un mêlange de muſc, de citron & de roſes: les Parfumeurs s'en ſervent. On nous l'apporte de la Chine & de Siam; & comme ce bois eſt cher & rare, on lui ſubſtitue quelquefois le bois de chandelle. *Voyez* ce mot.

Garzias dit qu'il y a un ſi grand rapport entre les arbres du ſantal citrin & du ſantal blanc, qu'il eſt difficile de les diſtinguer l'un de l'autre. Paul Herman aſſure que ces deux bois ſont tirés du même arbre, que l'aubier s'appelle *ſantal blanc*, & que la moëlle ou ſubſtance intérieure eſt le ſantal citrin. Cet arbre, qui s'appelle *ſarcanda*, s'éleve à la hauteur d'un noyer: ſes feuilles ſont aîlées, vertes, imitant celles du lentiſque; ſes fleurs ſont d'un bleu noirâtre; ſes fruits ou baies ſont de la groſſeur d'une ceriſe: elles ſont vertes, & deviennent noires en mûriſſant; elles ſont inſipides, & tombent aiſément. Bontius dit que des oiſeaux ſemblables à des grives mangent ces fruits avec avidité, & les rendent auſſi-tôt avec leurs excréments, ſemant par ce moyen les montagnes & les champs d'autant de ſantaux. Le même Auteur atteſte que ceux qui ſéjournent aux Iſles de Tymor, &c. pour couper ces arbres, ſont ſaiſis d'une fievre continue & ardente, d'un genre des fievres continues, putrides, avec un délire & une aliénation d'eſprit ſurprenante; car pendant le redoublement, qui dure ordinairement quatre heures, les malades ont coutume de faire des actions fort ridicules, imitant ce qu'ils ſont dans l'uſage de faire quand ils ſe portent bien: ils ont de plus une faim extraordinaire, de ſorte que, tandis qu'ils ſont dans le délire, ils mangent avec avidité les ordures les plus abjectes. Parmi les cauſes principales de ces fievres, que Bontius rapporte, on doit compter l'odeur de ces arbres nouvellement coupés, ſurtout celle de l'écorce qui répand une vapeur très ennemie du cerveau.

3°. Le Santal rouge, *Santalum rubrum*: c'eſt un bois ſolide, compacte, peſant, dont les fibres ſont tantôt droites, tantôt ondées, & qui imitent les veſtiges des nœuds: il n'a aucune odeur manifeſte, mais ſa ſaveur eſt un peu aſtringente. On obſerve que le bois du milieu de l'arbre, dont on apporte de grands morceaux ſéparés de l'écorce & de la ſuperficie ligneuſe, eſt, à l'extrémité, d'un rouge brun & preſque noir, & intérieurement d'un rouge foncé, mais celui-ci brunit auſſi étant expoſé à l'air: l'arbre d'où ce bois eſt tiré s'appelle *pantaga*. Herman dit qu'il eſt ſiliqueux: il croît dans cette partie des Indes Orientales qui s'appelle *Coromandel*, en deçà de la riviere du Gange, & proche Tanaſarin. Quoique le ſantal rouge ne ſoit pas cher, il y a des années où il eſt aſſez rare; & on lui ſubſtitue, ſoit le bois de Breſil, ſoit le bois de Campêche; mais ces bois n'ont pas une couleur de ſang obſcur comme le vrai ſantal rouge. On dit qu'il croît auſſi des ſantaux en Amérique, mais ils ſont moins hauts,

&

& donnent une teinture différente; ainſi il paroît qu'il n'y a point de véritable ſantal dans le Nouveau-Monde. Par l'analyſe on retire des ſantaux une huile qui va au fond de l'eau. Le ſantal citrin fournit la plus ſubtile & la plus abondante : elle eſt moins ténue dans le ſantal blanc, & plus épaiſſe dans le ſantal rouge. Hofman blâme les Médecins qui emploient ces ſortes de bois pour rafraîchir : on leur attribue la vertu inciſive, aſtringente & fortifiante en même tems : le rouge eſt le plus aſtringent. Ces ſortes de bois entrent dans nombre de compoſitions galéniques.

Nous avons parlé du *faux ſantal de Candie* ſous ce mot.

SANTOLINE ou SEMENCINE. *Voyez* POUDRE A VERS.

SAOMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SAOUARY. Arbre qui croît en Guyane, & qu'on emploie pour conſtruire des canots pour la pêche : il eſt cependant ſujet aux vers & à beaucoup d'entretien; mais étant mis à couvert, il eſt très utile, ſur-tout aux Sucriers, Roucouyers & Indigotiers.

Le fruit du ſaouary reſſemble à la châtaigne dans ſa coque; le dedans ſe mange comme le cerneau, & a même quelque choſe de plus délicat : cette coque oſſeuſe, garnie de piquants, à-peu-près comme nos châtaigniers, a la figure d'un rein; l'amande qui eſt dedans eſt douceâtre, & bonne à manger. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

SAPAJOU. Sorte de petit ſinge, de la race des cercopitheques, qui ont la queue longue & le muſeau court : il y en a de bruns, de noirs, de jaunes, de cornus, & à queue de renard. *Voyez* CERCOPITHEQUE, & l'article SINGE.

SAPAN. Bois de teinture, ſemblable au bois de Breſil, que les Hollandois apportent du Japon. On diſtingue le gros & le petit ſapan. *Voyez* BOIS DE BRESIL.

SAPHIR, *Saphirus*. Pierre précieuſe, dont la couleur eſt d'un bleu noirâtre, comme l'indigo, & qui eſt d'une figure octogone ou décaèdre; c'eſt, après le rubis, la pierre qui approche le plus du diamant en dureté : elle n'eſt point attaquée par la lime, & elle eſt très difficile à graver. Le ſaphir eſt brillant & diaphane : ſa couleur ſe détruit ſouvent dans le feu, ſans que la pierre en ſoit altérée, & il reſte alors une eſpece de diamant ſans couleur. On rencontre le ſaphir aux mêmes endroits, & dans les mêmes matrices que les rubis. Dans le commerce de la bijouterie on diſtingue les ſaphirs en pierres bleues orientales & occidentales.

1°. Le SAPHIR ORIENTAL, *Saphirus orientalis*, eſt d'un magnifique beau bleu céleſte, ou d'un azur excellemment beau, velouté, ſans être, ni trop foncé, ni trop clair; c'eſt le plus précieux des ſaphirs : on le trouve dans la montagne de Capelan, au Royaume de Pégu, dans le Calécut, dans l'Iſle de Ceylan; il en vient auſſi de Biſnagar & de Cananor. Cette pierre étoit ſi eſtimée des Anciens, qu'elle étoit conſacrée à Jupiter, & ſon grand Prêtre en étoit toujours couvert.

2°. Le SAPHIR OCCIDENTAL OU BLANCHATRE, *Saphirus occidentalis*,

Sa couleur eſt d'un blanc clair, mêlé de bleu céleſte : cette couleur mixte, quoique foït agréable, rend ce ſaphir moins recherché que le précédent ; d'ailleurs il eſt très rare de le trouver ſans défaut : il eſt trop ſujet à être tendre, ou plein de nuages, ou calcédonieux, ainſi qu'on le remarque dans ceux qu'on nous envoie de Siléſie, de Bohême & du Val-Saint-Amarin en Alſace.

3°. Le SAPHIR COULEUR D'EAU, *Saphirus aqueus.* Moins ce ſaphir eſt coloré, & plus il eſt agréable : on prétend que quand il n'a point du tout de couleur, les Lapidaires le ſubſtituent au diamant ordinaire, dont il approche alors par l'éclat & par la dureté ; ce ſaphir nous vient de Ceylan.

4°. Le SAPHIR VERDATRE, *Saphirus praſitis.* On diſtingue au travers de ſa couleur bleue une teinte verdâtre, agréablement diſtribuée : ce ſaphir ſe trouve en Perſe ; il eſt peu recherché.

On ignore encore ſi le ſaphir d'un beau bleu doit ſa couleur ou au fer, ou au cuivre, ou au cobalt.

SAPIN, *Abies.* Les ſapins ſont des arbres de bois blanc, réſineux, qui deviennent fort hauts, fort droits ; qui ſe plaiſent ſur les montagnes, & dans les pays froids : ils ſont d'une très grande utilité.

On peut en général diviſer les ſapins en deux ordres ; ſavoir, les ſapins, proprement dits, & les picéas ou épicias, pece ou peſſe.

Les ſapins portent ſur les mêmes arbres des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles ſont toutes compoſées d'étamines groupées ſur un filet ligneux, & leur aſſemblage forme des chatons écailleux. Les fleurs femelles, qui ſont compoſées de piſtils auxquels ſont attachés les embryons, paroiſſent ſous la forme d'un cône écailleux : lorſque ces fruits ſont dans leur maturité, on trouve, ſous chaque écaille, deux ſemences ovales, garnies chacune d'une aîle membraneuſe : c'eſt principalement par la poſition de ces cônes, & par les feuilles, qu'on diſtingue les ſapins des picéas ou épicias.

Les ſapins, proprement dits, ont la pointe de leurs fruits ou cônes tournée vers le ciel : leurs feuilles ſont longuettes, émouſſées, échancrées par le boût, aſſez ſouples, blanchâtres en deſſous, & rangées à-peu-près ſur un même plan des deux côtés d'un filet ligneux, ainſi que les dents d'un peigne : ils fourniſſent de la térébenthine liquide, ou baume blanc de Canada, ou ce qu'on appelle en Angleterre le *baume commun de Gilead.*

Les feuilles des picéas ou épicias ſont étroites, aſſez courtes, roides, piquantes, & rangées autour d'un filet commun, en ſorte qu'elles forment toutes enſemble, par leur pointe, une eſpece de cylindre : leurs cônes ont la pointe tournée en enbas. Ces arbres ne donnent point de térébenthine, mais il ſort de leur écorce un ſuc épais, ou une réſine qui s'épaiſſit, devient concrette, & ſemblable à des grains d'encens commun : c'eſt avec cette réſine que l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne.*

Comme les forêts de ſapins & d'épicias ſe trouvent ordinairement dans

les pays de montagnes, il arrive assez fréquemment que les ouragans rompent, déracinent & couchent sur le côté trente & quarante arpents de bois. On enleve ces arbres pour les différents usages auxquels ils sont propres; mais dans ce cas, la forêt aura de la peine à se repeupler. Si on laisse aller les bestiaux dans ces endroits pour y paître l'herbe, les ronces & autres plantes qui y croissent, on sera quelquefois vingt-cinq ou trente ans sans y avoir un arbre de la hauteur d'un pied; mais si on n'y laisse point aller les bestiaux, on voit au bout de trois ou quatre ans paroître de jeunes sapins, ce qui prouve que cet arbre naissant veut être à couvert des rayons du soleil : aussi remarque-t-on qu'il croît une pepiniere de sapins dans l'endroit où un gros sapin a été abattu, lorsque la plante est ombragée par les arbres voisins; au contraire, si on a assez abattu de sapins pour que le soleil donne sur le terrein, on n'y en voit lever aucun, ou très peu. Les sapins croissent très lentement : un semis de sapin ne commence à se distinguer de l'herbe que vers la cinquieme ou sixieme année; mais avec le tems cet arbre devient très haut. Pline, *au Liv. XVI, Chap. 40, de son Hist. Natur.* cite un sapin d'une hauteur remarquable, & de sept pieds de diametre, lequel servit de mât au plus grand vaisseau que les Romains eussent encore vu en mer, & qui avoit été construit pour transporter d'Egypte l'obélisque destiné au cirque du Vatican. On voit encore sur le mont Pilate, dans le Canton de Lucerne en Suisse, un sapin des plus remarquables. De sa tige, qui a plus de huit pieds de circonférence, sortent à quinze pieds de terre, neuf branches d'environ un pied de diametrre & de six pieds de long : de l'extrémité de chaque branche s'éleve un sapin fort gros; de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies.

Quand une partie des arbres commence à se couronner, c'est-à-dire, à mourir par la cime, il est tems d'abattre la forêt; mais il est essentiel d'entamer l'exploitation du côté que le vent est le moins violent (c'est ordinairement dans la partie de l'Ouest) afin que les lisieres qui subsistent du côté de l'Est & du Nord-Ouest continuent de protéger la futaie, qui, sans cela, courroit risque d'être renversée.

Nous allons donner une idée, d'après M. Duhamel, de la maniere dont on tire la térébenthine des sapins, & la résine dont on fait la poix, des picéas : ces objets, dont nous avons déja parlé à l'article Pin & Térébinthe, sont de nature à être placés encore ici, non-seulement à cause de leur utilité, mais parceque les sapins produisent ces différentes matieres d'une maniere un peu différente; au moins en retire-t-on la résine différemment, &c.

Tous les ans, vers le mois d'Août, des Paysans Italiens, voisins des Alpes, font une tournée dans les Cantons de la Suisse, où les sapins abondent, pour y ramasser la térébenthine. Ces paysans ont des cornets de fer blanc, qui se terminent en pointe aiguë, & une bouteille de la même matiere pendue à leur côté; dans d'autres endroits on se sert de cornes de bœufs. C'est une chose curieuse de voir ces paysans monter jusqu'à la cime des

plus hauts ſapins, au moyen de leurs ſouliers armés de crampons qui entrent dans l'écorce des arbres, dont ils embraſſent le tronc avec les deux jambes & un de leurs bras, pendant que de l'autre ils ſe ſervent de leur cornet pour crever de petites tumeurs ou des veſſies que l'on apperçoit ſur l'écorce des ſapins proprement dits. Lorſque leur cornet eſt rempli de cette térébenthine claire & coulante qui forme les veſſies, ils la verſent dans la bouteille qu'ils portent à leur ceinture; & ces bouteilles ſe vuident enſuite dans des outres ou peaux de bouc, qui ſervent à tranſporter la térébenthine dans des lieux où ils ſavent en avoir le débit le plus avantageux.

Comme cette térébenthine eſt quelquefois mêlée de petites ordures, ils la purifient par une filtration bien ſimple : ils roulent un morceau d'épicias en forme d'entonnoir, garniſſent le bout le plus étroit avec des pouſſes du même arbre, & filtrent leur térébenthine de cette maniere.

Il n'y a que les ſapins, proprement dits, qui aient de la térébenthine dans leurs veſſies : ſi l'on fait, par haſard ou par expérience, quelque inciſion à l'écorce de ces arbres, à peine en ſort-il un peu de térébenthine; au lieu que la réſine des piceas ou épicias, ne ſe retire que par inciſion : s'il ſe trouve par haſard quelque veſſie ſur leur écorce, ce n'eſt que ſur les arbres qui ſont très vigoureux. La réſine d'épicias s'épaiſſit & devient opaque comme de l'encens, au lieu que celle des ſapins eſt pour l'ordinaire fluide; mais lorſqu'elle devient ſolide, elle eſt claire & tranſparente comme le maſtic.

Dans les endroits où le fond eſt gras & la terre bonne, on fait deux récoltes de térébenthine dans la ſaiſon des deux ſeves; ſavoir, celle du printems & celle d'Août. Il n'en eſt pas ainſi des épicias : ces arbres fourniſſent une récolte tous les quinze jours, pourvû qu'on ait ſoin de rafraîchir les entailles qu'on a déja faites à leur écorce. On commence à retirer des ſapins une médiocre quantité de térébenthine dès qu'ils ont trois pouces de diametre; ils en fourniſſent de plus en plus juſqu'à ce qu'ils aient acquis un pied de diametre, alors leur écorce devient ſi épaiſſe, qu'elle ne produit plus de veſſies. Les épicias, au contraire, fourniſſent de la poix tant qu'ils ſubſiſtent, enſorte qu'on en voit qui en fourniſſent encore, quoiqu'ils aient plus de trois pieds de diametre.

Il découle naturellement de l'écorce des épicias des larmes de réſine, qui, en s'épaiſſiſſant, forment une eſpece d'encens; mais pour avoir la poix en plus grande abondance, on emporte dans le tems de la ſeve, qui arrive au mois d'Avril, une laniere d'écorce dans la longueur de l'arbre, du côté du midi, en obſervant de ne pas entamer le bois : bien loin que ces entailles faſſent tort à ces arbres, on prétend que ceux qui ſont plantés dans les terreins gras, périroient ſi on ne tiroit par des entailles, une partie de leur réſine. Dans les terreins gras on fait la récolte tous les quinze jours, en détachant la poix avec un inſtrument qui eſt taillé d'un côté comme le fer d'une hache, & de l'autre comme une gouge; ce fer ſert

encore à rafraîchir la place toutes les fois qu'on ramaſſe la poix : cette matiere découle d'entre le bois & l'écorce. Les payſans mettent cette poix, qui eſt ſeche, dans des ſacs; lorſqu'ils ſont arrivés chez eux, ils la font fondre, ils la paſſent dans une toile claire, ils la verſent dans des barrils, & en cet état on la vend ſous le nom de *poix graſſe* ou *poix de Bourgogne* ; on la renferme auſſi quelquefois dans des cabas d'écorce de tilleul. Lorſqu'on mêle avec cette poix, qui eſt jaune, du noir de fumée, on en forme ce que l'on nomme *poix noire*. Dans les années ſeches & chaudes, la poix eſt de meilleure qualité, & la récolte en eſt plus abondante que dans celles qui ſont fraîches & humides. Un arbre vigoureux & planté en bon fond, peut au plus rendre chaque année trente à quarante livres de poix.

On retire de cette poix, en la mêlant avec de l'eau dans un alambic, un eſprit de poix que l'on vend quelquefois pour de l'eſprit ou de l'huile eſſentielle de térébenthine. On doit prendre des précautions pour n'être point trompé, ſur-tout lorſqu'il eſt important d'avoir de véritable huile eſſentielle de térébenthine, ſoit pour des médicaments, ſoit pour diſſoudre certaines réſines concretes.

L'huile eſſentielle de térébenthine ne ſe retire qu'en diſtillant avec beaucoup d'eau celle qu'on retire des veſſies du ſapin.

On aſſure que l'on contrefait l'ambre jaune en mêlant, par une chaleur modérée & augmentée peu-à-peu, de l'huile d'aſphalte rectifiée avec de la térébenthine dans un vaſe de cuivre jaune : quand cette matiere a pris deux ou trois bouillons, on peut en mouler de très belles tabatieres.

La bonne térébenthine doit être nette, claire, tranſparente, de conſiſtance de ſirop, d'une odeur forte, & d'un goût un peu amer : on fait qu'elle entre dans les vernis communs, qu'elle fait la baſe de pluſieurs emplâtres, de quelques onguents, & de quelques digeſtifs ; on l'ordonne encore intérieurement pour les maladies des reins & de la veſſie, & elle paſſe pour être anti-ſcorbutique, déterſive, réſolutive & deſſicative.

L'huile eſſentielle de térébenthine ſert aux Peintres pour rendre leurs couleurs plus coulantes, aux Verniſſeurs pour diſſoudre des réſines concretes, aux Maréchaux pour deſſécher les plaies des chevaux, & les guérir de la galle. Les Médecins l'ordonnent dans quelques potions pour faciliter l'expectoration.

La poix entre auſſi dans la compoſition de pluſieurs onguents : on la mêle avec du beurre, & on en fait une compoſition qui ſert à graiſſer les voitures ; on pourroit, en la fondant avec du goudron, en faire du brai-gras pour enduire les vaiſſeaux. Dans le Comté de Neuf-Châtel on fait un brai pour les vaiſſeaux, & pour les bois qu'on emploie dans l'eau, avec de la poix du picea, qui eſt d'un blanc jaunâtre, & une certaine quantité de pierre d'aſphalte réduite en poudre ; ce mélange étant cuit ſur le feu fait un bon enduit : on y ajoute encore d'autres drogues, & on en fait un

très bon ciment pour unir les pierres. *Voyez* le mot Asphalte. On tient présentement à Paris un bureau de ciment d'asphalte.

On nous apporte du Canada une térébenthine claire & blanche, dont l'odeur de citron ressemble beaucoup à celle du baume de la Meque; mais elle est moins grasse, plus transparente, & se durcit plus facilement. Cette térébenthine, que l'on connoît sous le nom de *baume blanc de Canada*, est, je crois, dit M. Duhamel, peu différente de celle que les Anglois appellent *baume de Gilead :* ce baume se ramasse sur un sapin à feuilles d'if. *Voyez* l'usage de ce baume au mot Baume de Canada.

En Canada l'on fait avec l'épinette blanche, espece d'épicia dont les feuilles sont disposées en peignes, une boisson très saine qui ne paroît point agréable la premiere fois qu'on en boit, mais qui le devient lorsqu'on en a usé quelque tems. Comme on peut faire cette liqueur avec notre épicia, & qu'en tout tems elle peut être à fort grand marché, nous allons en donner ici la recette, afin que l'on puisse en faire usage dans les années où le vin est trop cher, sur-tout lorsque la disette des grains fait également augmenter le prix de la bierre ordinaire.

On met dans une chaudiere la quantité d'une barrique d'eau, & on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux; ce fagot doit avoir environ vingt-un pouces de circonférence auprès du lien : on entretient l'eau bouillante jusqu'à ce que l'écorce se détache : pendant cette cuisson, on fait rôtir dans une poële un boisseau d'avoine, & on fait griller douze ou quinze livres de pain coupé par tranches, on jette cela dans la liqueur, on lui fait faire quelques bouillons, on la décante ensuite, & on y ajoute six pintes de melasse ou gros sirop de sucre, ou à son défaut, douze à quinze livres de sucre brut. On entonne la liqueur dans une barrique qui ait contenu du vin rouge; ou si on veut la colorer, on y met cinq ou six pintes de vin rouge. On délaie dans cette liqueur une chopine de levure de bierre, & on la laisse ensuite fermenter : si on ferme le bondon, au bout de vingt-quatre heures l'épinette devient piquante comme le cidre; mais si on veut la boire plus douce, il ne faut la bondonner que quand elle a passé sa fermentation, & avoir soin de la remplir deux fois par jour.

Cette liqueur est très rafraîchissante & très saine; lorsqu'on y est habitué, on la boit avec beaucoup de plaisir, sur-tout pendant l'été. Je crois, dit M. Duhamel, qu'on pourroit substituer le genievre à l'épinette du Canada.

SAPINETTE. Nom que l'on donne sur quelques ports de mer, à la conque anatifere. *Voyez* Conque anatifere.

SAPINETTE DE CANADA. *Voyez* Baume du Canada, & l'article Sapin.

SAPONAIRE. *Voyez* Savonniere.

SAPOTILLER, *Sapota fructu ovato majori, Plum.* Est un grand arbre

qui croît dans l'Isle de Cayenne : il est très propre à orner un jardin ; il porte ses branches en forme d'entonnoir, tandis que du milieu il pousse un jet fort droit, qui s'éleve plus que tout le reste : sa feuille est d'un verd plus clair que celle de l'oranger. Son fruit, dit M. de Préfontaine, passe avec raison pour un des meilleurs de l'Amérique, & n'a que trois pepins oblongs, applatis & bruns. Ces amandes, prises en émulsion, sont un puissant apéritif dans les rétentions d'urine & de la gravelle. L'arbre se transplante où l'on veut, avec les précautions nécessaires.

Il y a une autre espece de sapotiller, dont le fruit est comme un œuf, plus long que l'autre, mais moins délicat.

Cette description paroît différente de celle que Lémery donne de la sapotille, sous le nom de *zapotum* ou *zapote* : c'est, dit-il, un fruit de la Nouvelle Espagne en Amérique : les Espagnols l'appellent *zapote blanco*. Il a la forme & la grosseur d'une pomme de coing ; son goût est agréable, mais il est mal sain : il renferme un noyau qu'on dit être un poison dangereux. Ce fruit naît sur un grand arbre appellé par les Indiens *cochit-zapotl* : ses feuilles sont semblables à celles de l'oranger, disposées trois à trois par intervalles ; ses fleurs sont petites & de couleur jaune.

A Saint-Domingue on appelle *sapotiller-maron*, une espece de balatas rouge, arbre fort utile dans nos Colonies. *Voyez* BALATAS. M. de Préfontaine dit que Barrere s'est trompé en donnant au sapotiller le nom *galibi de Maritambour*, qui est une espece de fleur de la Passion. *Mais. Rustiq. de Cayen.*

SAPPADILLE, *Anonæ species.* Arbre originaire des Indes Occidentales, & qui est fort cultivé à la Jamaïque & aux Barbades, à cause de son fruit dont on fait beaucoup d'usage dans ce pays. Cet arbre s'éleve à la hauteur d'un pommier ; ses feuilles sont vertes, brunes, & ressemblent à celles du laurier ; ses fleurs sont composées de trois pétales, soutenues sur un pédicule : à ces fleurs succede un fruit arrondi couvert d'une écorce, & dont la pulpe environne les cellules qui contiennent des graines brunes, marquées d'un sillon blanc. Ce fruit devient jaune étant mûr.

SAR. Nom qu'on donne sur les côtes d'Aunis, au *varec* ou au *goëmon*. Voyez ces mots.

SARANNE, *Lilium flore atro rubente.* Espece de lys que M. Steller dit ne se rencontrer qu'en Sibérie & dans la peninsule de Kamschatka. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied : sa racine est de la grosseur de celle de l'ail : sa tige est grosse comme une plume de cygne ; elle est rouge par le bas & verte par en haut ; elle est garnie de deux rangées de feuilles ovales : la rangée inférieure a trois feuilles, & la rangée supérieure en a quatre. La fleur, qui paroît au mois de Juin (tems où cette plante s'éleve beaucoup plus haut), est rougeâtre, & ressemble à celle du lys. Ses étamines sont jaunes par le bout, & entourent au nombre de six le pistil qui est triangulaire, & qui contient, dans trois capsules, des graines rougeâtres.

M. Steller diſtingue cinq eſpeces de ſarannes; ſavoir, 1°. le *kimtchiga* qui reſſemble à notre pois ſucré; 2°. la *ſaranne ronde* que nous venons de décrire; 3°. L'*onſenka* qui croît dans toute la Sibérie; 4°. le *titichpa*; 5°. le *matiſta ſladka travo*, ou la douce plante dont on fait dans le pays non-ſeulement des confitures, mais encore dont les Ruſſes ſavent retirer une liqueur ſpiritueuſe. La racine de cette derniere plante eſt jaune en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur amere & piquante. Sa tige charnue & articulée s'éleve à la hauteur de cinq pieds; elle eſt garnie de dix feuilles d'un rouge verdâtre. Ses fleurs ſont blanches, & reſſemblent à celles du fenouil. On ne recueille le *matiſta* qu'avec des gants, à cauſe de ſon ſuc cauſtique qui fait venir des ampoules aux mains. Pour tirer un eſprit ardent de cette plante, il faut la lier en paquets, la laiſſer fermenter dans de l'eau bouillante, y joindre quelques fruits du prunellier ou d'airelle : on doit bien boucher le vaſe qu'on tient dans un lieu chaud juſqu'à ce que la fermentation ſoit paſſée & ne faſſe plus aucun bruit. La liqueur qu'on en obtient par une premiere diſtillation, eſt auſſi forte que l'eau-de-vie. Si on diſtille cette eau-de-vie, elle produit alors un eſprit ardent, & aſſez fort, dit-on, pour mordre ſur le fer. Quatre-vingts livres de cette plante donnent vingt-cinq pintes de liqueur forte. L'on a obſervé que ſi l'on n'a pas retiré l'écorce de la plante avant la macération, elle cauſe le ris ſardonique à ceux qui boivent la liqueur diſtillée. On prétend que l'uſage de cette liqueur enivrante, rend ſtupide, noircit la peau du viſage, & procure des rêves effrayants. M. Steller dit avoir vu des perſonnes qui, après en avoir bu la veille, s'enivroient de nouveau en buvant un verre d'eau. Voilà un effet des plus ſinguliers.

SARAZIN. *Voyez* SARRAZIN.

SARCANDA. *Voyez* SANTAL.

SARCELLE. *Voyez* CERCELLE.

SARCOCOLLE ou COLLE-CHAIR, *Sarcocolla*. Eſt un ſuc plus gommeux que réſineux, compoſé de grumeaux comme de miettes blanchâtres ou rougeâtres, ſpongieuſes & très friables, quelquefois brillantes; d'un goût âcre, d'abord un peu amer, enſuite douceâtre, fade & déſagréable : ces miettes ſont quelquefois unies enſemble par un duvet filandreux, comme des graines de pavot qu'on auroit frottées avec quelques particules de toile d'araignée.

La *ſarcocolle* eſt très fragile ſous la dent, & ſe diſſout dans l'eau : lorſqu'on l'approche de la flamme d'une bougie elle bouillonne d'abord, enſuite elle brûle avec éclat. On nous apporte cette gomme-réſine de Perſe & de l'Arabie Heureuſe. On ne ſait point encore de quelle plante ou arbriſſeau cette ſubſtance découle. Les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entr'eux ſur ſes vertus. Serapion dit qu'elle ulcere les inteſtins, & qu'elle rend chauve. Hoffman en condamne entierement l'uſage interne, tandis que les Médecins Arabes vantent ſa vertu purgative. D'autres Praticiens recommandent la ſarcocolle macérée dans du lait d'âneſſe ou de femme,

pour

pour l'ophthalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes : de plus, elle déterge les plaies, elle les consolide & les cicatrise; c'est même delà qu'elle a pris son nom de *sarcocolle* ou *colle-chair* : cette substance est la moins usitée des gommes résines; les Arabes l'appellent *anzarot*.

SARDE. On donne ce nom à la cornaline. Quelques Voyageurs appellent aussi *sarde*, la sardine & certains poissons rouges d'Afrique.

SARDE-AGATE, *Sardachates*. On appelle ainsi une pierre qui tient de la cornaline & de l'agate proprement dite : elle est demi-transparente : sa teinte est assez pure, jaunâtre ou rouge pâle.

SARDINE, *Sardina*. La sardine est un petit poisson de mer, à nageoires molles, du genre des alose : elle ne differe, dit Rondelet, de la sarde, qui se pêche en Provence, en Italie & ailleurs, que parcequ'elle est plus petite.

Ce poisson ne differe aussi de l'alose, que parcequ'il est moins large & plus petit : son corps est garni de grandes écailles; les premieres sont de diverses couleurs : sa tête est dorée; son ventre est blanc; son dos est verd & bleu, ces deux couleurs reluisent quand on le tire vivant de la mer : le verd se perd avec la vie, & le bleu reste; mais il perd de son éclat. Ce poisson n'a point de fiel, ce qui fait qu'on peut le manger sans le vuider.

Les *sardines* nagent de côté & d'autre en grande troupe; tantôt elles se trouvent au milieu de la mer, tantôt vers le rivage, tantôt vers les rochers & les pierres. On en pêche dans la Méditerranée & sur l'Océan : cette pêche fait sur les côtes de Bretagne un produit considérable; il peut monter à plus de deux millions.

Les *sardines* ne feroient que se montrer sur les côtes de la Basse-Bretagne, si, pour les y retenir, on ne les amorçoit avec une composition que l'on tire de Hollande & du Nord : c'est une préparation d'œufs de morues & d'autres poissons. La consommation qu'on en fait est prodigieuse; & la barrique pesant trois cents livres, se vend communément dix à douze francs, & monte quelquefois jusqu'à quarante francs. La Société de Bretagne remarque qu'il est fâcheux & étonnant que les vaisseaux François qui vont à la pêche de la morue, ne préparent point ces œufs, au lieu de les jetter dans la mer, comme on le fait par une négligence blamable.

Si cette pêche est généralement reconnue pour être très avantageuse, la Société de Bretagne demande qu'on fasse cesser les abus & la gêne qui pourroient détruire ce commerce si utile. Un de ces abus, c'est qu'au lieu de se servir de cette préparation d'œufs de morue, désignée par les Ordonnances de Marine sous le nom de *résure*, & en Bretagne sous celui de *rogue* ou *rave*, plusieurs Pêcheurs font usage d'une autre amorce qu'on nomme *gueldre*, *guildille* ou *guildre*, qui est une sorte de pâte faite avec des chevrettes, des cancres, &, ce qui est plus pernicieux à tous égards, avec le menu fretin des soles, des merlans, & des autres poissons de toute

espece, lors même qu'ils ne sont que de la grosseur d'une lentille. Il est d'autant plus important d'interdire cet appât, qu'il corrompt la sardine en moins de trois heures, & plus encore parcequ'il diminue & détruit les especes de poissons du frai desquels il est composé.

Il s'est introduit un abus semblable qu'il est important de réprimer, au sujet de la pêche du maquereau : on fait usage d'une autre espece d'appât, qu'on nomme aussi *gueldre*, & qui n'est composé de même que de frai ou fretin de poissons. Deux femmes, en moins de deux heures, prennent quelquefois jusqu'à cent vingt livres pesant de cette matiere précieuse, qu'il seroit cependant si intéressant de conserver : rien ne leur échappe, puisque c'est de la toile qui leur sert de filet. On peut à peine imaginer la perte qui en résulte. Cet abus ne s'est introduit que depuis quelques années, & c'est précisément l'époque d'une disette extrême de poisson sur une côte qui en fournissoit ci-devant avec abondance.

On exprime, des sardines, une huile qui fait un objet de commerce. On sale les sardines, & par ce moyen elles se conservent assez bien.

Les sardines que l'on pêche aux environs des Isles Barbades, sont fiévreuses pendant certains mois de l'année.

SARDOINE, *Sardonix*. Espece d'agate d'une couleur fauve & d'un tissu de corne, quelquefois nuancée d'une teinte brune obscure. Cette pierre est dure, prend bien le poli, & est très bonne à la gravure, en ce qu'elle ne retient pas la cire; mais elle n'a pas d'éclat : on en distingue deux sortes.

1°. La Sardoine Orientale, *Sardonix Orientalis*, est celle qui est pommelée, agréablement nuancée, bien délavée, & la plus dure : on l'appelle aussi *pierre de Memphis*. On en fait quelquefois des camées. On la trouve aux Indes, en Egypte & en Chypre.

2°. La Sardoine Occidentale, *Sardonix Occidentalis*. Elle est d'une teinte enfumée, au moins elle est communément parsemée de taches sourdes, bleues, environnées de cercles laiteux; elle est moins dure que la précédente. On la trouve en Bohême & en Silésie, dans les ravines, après la chute des grandes eaux.

SARGASSE ou SARGAZO, *Lenticula marina, serratis foliis*. Espece de lentille de mer : son fruit est vésiculaire & se trouve dans la continuité des tiges. *Voyez* ce que nous avons dit de cette plante sous le nom d'Herbe flottante.

SARGO, *Sargus*. Est un poisson de mer & de rivage, à nageoires épineuses : il a le corps rond, plat; ses écailles sont blanches, argentées : il a des traits noirs qui vont du dos au ventre; ces traits sont alternativement l'un grand & l'autre petit : ses yeux sont ronds, ses dents larges; les aîlerons des ouies sont rougeâtres, ainsi que la queue : les nageoires du ventre sont noires; sa queue est fourchue : il a quatre ouies.

Ce poisson vit entre les pierres qui sont sur le rivage, & principalement dans les lieux fangeux; alors il est moins délicat. Il fraie deux fois par an,

au printems & en automne ; il eſt fort lubrique & très ruſé : ſa chair approche pour le goût de celle de la dorade, mais elle eſt plus ſéche & plus dure : elle nourrit beaucoup.

SARGON. Eſpece de petit plongeon. *Voyez* au mot CANARD.

SARICOVIENNE. Eſpece d'animal amphibie, mais qui habite plus dans l'eau que ſur terre. On le trouve le long de la riviere de la Plata. Il eſt de la grandeur d'un chat : ſa peau eſt douce comme le velours, & de couleur griſe & noire ; ſes doigts ſont unis enſemble par des membranes. Cet animal eſt réellement une eſpece de *loutre*, qui ſe trouve en différents endroits de l'Amérique Méridionale : c'eſt le *cariguiebeju* du Breſil. Les ſaricoviennes vivent en ſociété dans des tanieres qu'elles ſe creuſent ſur le bord des fleuves : elles ſe nourriſſent de crabes, de poiſſons ; auſſi leur chair eſt-elle bonne à manger : leur fourrure eſt très bonne.

SARIGOY. Eſpece de renard du Breſil : c'eſt la *carigueia* de Marcgrave.

SARIGUE. Eſpece de *didelphe.* Voyez ce mot.

SARMENT. On donne ce nom aux tiges rampantes, comme le ſont celles de la vigne.

SARRAZIN ou BLED NOIR, *Fagopyrum, aut Sarracenicum frumentum.* Cette eſpece de grain eſt originaire d'Afrique ; mais il eſt très commun aujourd'hui en France, & on en cultive une grande quantité dans certaines Provinces.

Le ſarrazin pouſſe une tige haute d'une coudée & plus, cylindrique, branchue, garnie de rameaux de fleurs qui ſortent des aiſſelles des feuilles : celles-ci ſont portées ſur des queues longues de deux pouces, aſſez ſemblables pour la forme à celles du lierre, mais d'un verd clair. Au ſommet des tiges & des rameaux on voit paroître de petites fleurs blanches en roſes, diſpoſées en bouquet ou épi, chargées d'étamines rougeâtres. Aux fleurs, qui ſont fort du goût des abeilles, ſuccedent des graines triangulaires, contenant une farine très blanche & inſipide.

Cette plante n'eſt point délicate ; on la ſeme dans nos champs en toutes ſortes de terres : elle aime la pluie ; elle croît promptement & mûrit bientôt. On fait avec la farine de ſon grain un pain noir, mais cependant d'une meilleure ſaveur que le pain d'orge : ce pain eſt humide, paſſe plus vîte, & cauſe plus de vents que le pain de ſeigle. On l'emploie ſeul, ou on le mêle avec d'autres grains : il nourrit moins que le froment, le ſeigle & l'orge, mais plus que le millet & le panis.

La bouillie & les gâteaux que l'on fait avec la farine du ſarrazin, donnent une nourriture qui n'eſt pas malfaiſante : cette farine peut être employée dans les cataplaſmes réſolutifs & émollients.

On nourrit les bœufs & les autres bêtes de charge avec cette plante verte, & les volailles avec ſa graine, qui les engraiſſe promptement : cette graine échauffe auſſi les poules, & les fait pondre de bonne heure.

Quelques Jardiniers ſe ſervent avec avantage du ſon tiré de la farine de

graine de bled de farrazin pour préferver de l'humidité, pendant l'hiver, les cellules où ils confervent leurs plantes. On conftruit des planchers écartés des murs de deux & de trois pouces, & on remplit exactement avec ce fon l'intervalle qui eft entre ces murs & ces planchers.

Lémery donne auffi le nom de *bled noir* ou *bled de vache & de bœuf*, ou *rouge herbe*, à une plante qui s'appelle *Melampyrum purpureum*. Sa tige eft quarrée, velue, purpurine, rameufe, & haute d'un pied : fes feuilles font oppofées & verdâtres, un peu brunes; celles d'en haut font purpurines : les fleurs ont des tuyaux terminés en haut par une maniere de gueule, de couleur variée purpurine & jaune rougeâtre; elles font fuivies par des fruits oblongs qui s'ouvrent de la pointe à la bafe en deux coques, lefquelles font partagées en deux loges qui renferment des femences oblongues, noires, & plus petites que des graines de bled. Cette plante croît entre les bleds, principalement dans les terres graffes : les bœufs & les vaches en mangent beaucoup.

SARRETTE ou SERRETTE, *Serratula*. C'eft une efpece de jacée, dont la tige croît à la hauteur de deux ou trois pieds, elle eft cannelée & rougeâtre : les feuilles d'en bas font découpées comme celles de la fcabieufe, & les autres font oblongues, plus grandes que celles de la bétoine; dentelées en leurs bords comme une petite fcie, de couleur verte obfcure : au fommet naiffent des fleurs laciniées, comme celles des autres efpeces de jacée, renfermées dans un calice écailleux : aux fleurs fuccedent des femences garnies d'aigrettes. On trouve la farrette dans les bois & dans les prés, aux lieux fombres & humides.

Cette plante eft eftimée vulnéraire, propre pour les contufions, pour diffoudre le fang caillé, pour appaifer la douleur des hémorrhoïdes; elle convient encore pour les hernies : on prétend que fa feuille fournit une teinture jaune.

SARRIETTE, SADRÉE & SAVORÉE, *Satureia fativa*. La farriette, cultivée le plus ordinairement, forme une touffe arrondie, branchue, d'un pied de hauteur. Son bois eft dur, & reffemble à du bois fec; fes feuilles font étroites, oblongues; fes fleurs font en gueule, & fortent des aiffelles des feuilles; elles font blanches, tirant fur le purpurin : il leur fuccede des femences menues, rondes, de couleur ardoifée.

Cette plante, qui eft annuelle, vient aifément dans toutes fortes de terres. Les Cuifiniers la recherchent pour relever le goût des feves de marais, avec lefquelles elle s'allie fort bien : les Allemands en mêlent dans leur choukraut. Elle eft beaucoup plus utile dans la Médecine, & fi bonne, qu'on l'appelle la *fauce aux pauvres*; elle eft ftomachique : fa décoction injectée dans les oreilles, eft bonne pour les affections foporeuffes; elle eft utile en gargarifme pour le relâchement de la luette & pour l'inflammation des amygdales. La poudre de fes feuilles, féchée & bue dans du vin, foulage les maux de poitrine.

Il y en a deux autres efpeces vivaces qui forment des arbuftes affez éle-

vés : on les appelle *tymbres ;* elles font originaires de Candie : l'une porte des fleurs bleuâtres, & l'autre des fleurs blanches : ce font des arbriffeaux de ferre. *Voyez* TYMBRE.

Le farriette de montagne, *satureia montana*, eft une efpece de calament, mais qui a la feuille, le port & l'odeur de la farriette. *Voyez* CALAMENT.

SASSAFRAS ou LAURIER DES IROQUOIS. On connoît fous ce nom un bois, ou plutôt une racine d'un roux blanchâtre, fpongieufe & légere, de couleur cendrée, roufsâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante, qui approche de celle du fenouil & de l'anis. On retire cette racine d'un arbre qui croît à la Virginie, au Brefil, à la Floride, & dans plufieurs Provinces de l'Amérique.

Le faffafras eft une efpece de laurier, dont le tronc eft nud, fort droit, & peu élevé. Ses branches s'étendent à fon fommet comme celles d'un pin ébranché; fes feuilles font à trois lobes, comme celles du figuier, vertes en deffus, blanchâtres en deffous : fes fleurs font en grappes, découpées en cinq parties; il leur fuccede des baies femblables à celles du laurier. Cet arbre eft toujours verd; il paroît qu'il peut s'élever en France, où il eft cependant encore fort rare.

Le bois de faffafras abonde en parties volatiles fubtiles, comme le prouve fon odeur : il excite la tranfpiration & la fueur; il incife & réfout les humeurs épaiffes, vifqueufes; adoucit les douleurs de la goutte, remédie à la paralyfie & aux fluxions froides : on l'emploie utilement dans les maladies vénériennes. On en retire une huile effentielle, & cependant le bois a de la peine à brûler. On nous envoie quelquefois du bois d'anis pour celui de faffafras.

SATELLITES. *Voyez* au mot PLANETES.

SATURNE. *Voyez* au mot PLANETES.

SATYRE. Nom donné à un être fantaftique, qui tient de l'homme & du quadrupede, & que l'on dit être produit de la monftrueufe alliance de deux individus différents pour le fexe & pour l'efpece. Heureufement pour l'humanité que ces êtres, s'ils exiftent, périffent fans pouvoir fe perpétuer. Il en eft peut-être de la beauté des fatyres, comme de la laideur des ogres, des efpiégleries des lutins, des courfes des lougarous, des affemblées du fabat, & de pareilles autres extravagances. Le fatyre des Indiens eft l'*ourang-outang*. Voyez ce mot. On trouve dans le Mercure de France, mois de Décembre 1761, p. 92, la traduction d'un Mémoire fur les *Satyres*, les *Tritons* & les *Néréides*. On peut encore confulter les ingénieufes Lettres que le public connoît fous le titre de *Caprice d'imaginations*. Voyez auffi HOMME MARIN & HOMME DES BOIS.

SATYRE, *Satyrus* M. Linnæus donne ce nom à un papillon qui fe repofe fur les pierres & fur les rochers; c'eft le *grand argus des prés* : il a les aîles très entieres, brunes par deffus, les yeux noirs, la paupiere blanche, la marque d'un œil fur les premieres aîles, & trois fur les fecondes.

SATYRION, *Satyrium.* Plante de la famille des *orchis*, & qui emprunte son nom de la figure extérieure de sa racine. On en distingue de beaucoup d'especes parmi celles qui naissent dans les prés, dans les forêts, sur les collines & les montagnes, aux lieux ombragés ou exposés au soleil, secs ou humides, & qui fleurissent en différents tems de l'année, excepté l'hiver. On emploie plus communément en Médecine, les especes à racines bulbeuses, comme ayant les racines plus charnues, & particulierement les deux suivantes.

1°. Le SATYRION MALE OU TESTICULE DE CHIEN A FEUILLES ÉTROITES, *Satyrium mas foliis maculatis.* On trouve fréquemment cette plante dans les broussailles, les bosquets & les prés. Sa racine est composée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muscades, dont l'un est plein & dur, l'autre ridé & fongueux, accompagné de grosses fibres : elle pousse d'abord six ou sept feuilles longues, médiocrement larges, semblables à celles du lys, mais plus petites, ordinairement marquées en dessus de taches d'un rouge brun : sa tige est haute d'environ un pied, ronde, striée, revêtue d'une ou deux feuilles; portant en sa sommité un long épi de fleurs agréables à la vue, purpurines, nombreuses, un peu odorantes, blanchâtres vers le centre, & parsemées de quelques points d'un pourpre foncé : chaque fleur est composée de six feuilles inégales, dont les cinq supérieures forment, en se courbant, une sorte de coëffe; l'inférieure, qui est plus grande, finit comme un éperon : à la fleur passée succede un fruit semblable à une lanterne, à trois côtes, contenant des semences semblables à de la sciure de bois. Cette plante fleurit vers la fin d'Avril & au commencement de Mai; les autres satyrions fleurissent plus tard. Entre les especes qui croissent en plusieurs endroits des environs de Paris, M. Vaillant a observé qu'il y en a dont les feuilles se couchent quelquefois à terre, en formant une roue; il ajoute avoir compté jusqu'à quarante-trois fleurs sur un pied.

2°. Le SATYRION A LARGES FEUILLES, ou le GRAND TESTICULE DE CHIEN, *Satyrium majus latifolium.* Ses bulbes sont plus grosses; on lui trouve, de même qu'aux autres especes d'orchis bulbeux, un testicule flasque & l'autre plein, parceque tous les ans la bulbe de l'année précédente se flétrit, & il en renaît une nouvelle à la place : sa tige a près de deux pieds de hauteut. Cette plante est chargée à sa sommité, d'un épi long, pyramidal, plus ou moins serré, & composé de fleurs amples de couleurs variées & agréables à la vue; mais d'une odeur de bouc insupportable, & représentant un casque : ses feuilles sont très larges & longues; elles sortent de terre, comme dans la plupart des *orchis*, dès le mois de Novembre : elle fleurit en Mai.

Cette espece de *satyrion* n'est pas rare aux environs de Paris.

On choisit les racines de l'une & de l'autre espece, grosses, bien nourries, fermes, succulentes, d'un goût doux & visqueux, tirées de terre au printems avant qu'elles aient poussé leur tige : on rejette la bulbe flasque,

& on emploie l'autre comme un excellent aphrodisiaque. Il est d'usage de faire sécher ces bulbes & de les réduire en poudre, dont on donne un demi-gros dans un verre de bon vin pour augmenter la semence, fortifier les parties de la génération, & même pour aider à la conception. On tient dans les boutiques une conserve de satyrion, qu'on estime aussi propre à exciter à l'amour. Mais entre les diverses préparations de ces sortes de bulbes, la meilleure est peut-être celle qui se trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1740, p. 96*, par M. Geofroi. Cet Académicien ayant reconnu que le *salep* ou *salop* étoit une espece d'*orchis*, dont les Turcs faisoient usage pour réparer les forces épuisées, essaya de préparer des bulbes de satyrion de notre pays, pour en faire usage; il y réussit par le procédé suivant.

L'on enleve la peau des bulbes d'*orchis* bien nourries, on les jette dans l'eau froide, ensuite on les fait cuire dans de nouvelle eau, & on les fait égoutter, puis on les enfile en maniere de chapelets, par un tems sec & chaud; elles deviennent alors dures & semblables au *salop*. En un mot, la préparation, la maniere de conserver ces racines desséchées, & d'en faire usage, est à-peu-près la même que celle du *salep* ou *salop*. Voyez ce mot.

Lorsqu'on emploie le satyrion comme aphrodisiaque, on lui associe quelques stimulants qui concourent aux mêmes effets, lesquels sont la semence de roquette, les trochisques de vipere, le scinc marin, & l'essence d'ambre.

SAUGE, *Salvia*. On distingue plusieurs especes de sauges, qui different par la forme & la couleur de leurs feuilles : elles sont rondes dans les unes, dentelées dans les autres; étroites dans celles-ci, plus larges dans celles-là : on les distingue encore en *grande sauge* & en *petite sauge*, ou *sauge franche* : on dit aussi *sauge de Catalogne*.

Les sauges portent des fleurs labiées, odorantes; la levre supérieure est grande & courbée en faucille, la levre inférieure est divisée en trois : on trouve dans l'intérieur deux étamines entieres, & deux autres qui sont avortées; ces étamines sont attachées ensemble, & d'une façon singuliere, par un filet fourchu, qui sert à distinguer les plantes de ce genre. Il leur succede des semences arrondies; les feuilles sont ovales, relevées en dessous d'arrêtes assez saillantes, & creusées en dessus de sillons profonds : elles sont placées deux à deux sur les branches.

La sauge passe pour être céphalique, cordiale, alexitere : on l'ordonne en infusion comme le thé, sur tout la petite espece. Les Chinois aiment tant la sauge, qu'ils s'étonnent comment les Européens viennent chercher le thé dans leurs pays, pendant qu'ils ont chez eux une plante aussi excellente, & qui réellement lui est préférable; aussi les Hollandois ont-ils grand soin d'enlever, à grand marché, presque toute la récolte de la sauge qui croît sur nos côtes de Provence, & de la porter en Chine, où ils la vendent très cher, tant aux Chinois qu'aux Japonnois. On prétend que

dans l'échange d'une caisse de sauge, ils en obtiennent deux caisses, & souvent trois de thé vert. Une telle industrie doit nous servir d'exemple, & nous engager à faire nous-mêmes ce commerce d'échange.

On fume de la sauge comme du tabac, pour débarrasser le cerveau. La décoction des feuilles & des fleurs de cette plante est très utile pour fortifier les nerfs, ramollir les tumeurs & dissiper les enflures.

On prépare avec les fleurs de sauge, une conserve & une eau distillée; avec la plante entiere, une huile distillée, & une huile par infusion & par coction; l'on fait un vinaigre avec les feuilles & les fleurs. Cette huile aromatique est très bonne pour les rhumatismes.

Comme les sauges conservent leurs feuilles pendant l'hiver, elles sont très propres à décorer les bosquets pendant ce tems, sur-tout les especes à feuilles panachées. Toutes sont un bel effet pendant le mois de Juin, quand elles sont en fleurs; c'est pour cela qu'on en fait des bordures dans les potagers. Ces plantes ne sont point délicates sur la nature du terrein.

M. Tournefort nous apprend qu'il a vu au Levant des galles fort grosses sur les sauges, qu'elles sont bonnes à manger, qu'on les porte au marché, & qu'on les confit au sucre.

SAUGE AMERE. Nom donné à une espece de *teucrium* d'Espagne, & à larges feuilles. Cette plante est apéritive vulnéraire. On donne aussi le nom de *teucrium* à la *germandre en arbre.*

SAUGE EN ARBRE ou BOUILLON SAUVAGE, *Phlomis fructicosa salviæ folio latiore & rotundiore.* Plante qui croît aux lieux secs & pierreux des pays Méridionaux de la France & autres pays chauds : sa racine est longue, ligneuse & fibreuse; elle pousse plusieurs tiges quarrées dures, rameuses & chargées d'un duvet blanc : ses feuilles sont grandes, & ressemblent à celles de la sauge; ses fleurs sont jaunes : elles naissent en gueule, verticillées; elles sont suivies chacune de quatre semences oblongues, & enveloppées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Cette plante, dont l'odeur n'est ni forte, ni désagréable, est estimée propre pour la brûlure, les hémorrhoïdes & pour le flux de sang. On prétend que les Paysans brûloient autrefois les tiges desséchées du bouillon sauvage pour s'éclairer : ils en mettoient dans les lampes en guise de mèche. J'en ai fait un essai, qui ne m'a point réussi.

SAUGE DE JERUSALEM & DE BETHLÉEM. *Voyez* PULMONAIRE.

SAUGE SAUVAGE ou FAUX SCORDIUM. *Voyez* à la suite du mot GERMANDRÉE D'EAU.

SAVINIER. *Voyez* SABINE.

SAULE ou SAULX, *Salix*, est tantôt un arbre, & tantôt un arbrisseau, qui vient fort bien dans les lieux humides & marécageux : il croît très vîte; on l'étête, & on en fait des coupes tous les trois ou quatre ans : lorsqu'on l'abandonne à la Nature, il devient très grand, très beau, & fait un bel effet dans les parties humides des parcs. On tire alors de ces

arbres de belles planches, comme du tilleul. Ce grand ſaule eſt le SAULE VULGAIRE BLANC, *Salix alba major aut vulgaris.*

Il y a un très grand nombre d'eſpeces de ſaules, dont les unes ſont nommées *oſiers* : mais en général, il y a des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur différents individus. Les fleurs mâles ſont à étamines, & forment, par leur aſſemblage, des chatons écailleux : les fleurs femelles ſont auſſi diſpoſées en chatons ; mais elles ne ſont formées que de piſtils, auxquels ſuccedent des capſules qui renferment un grand nombre de ſemences menues & aigrettées, ce qui fait paroître ces chatons comme chargés d'un coton court & très fin. Ces fleurs s'épanouiſſent en Mars & en Avril, & ſont des premieres à fournir à la récolte des abeilles.

Les feuilles de la plûpart des ſaules, ſont longues & pointues : il y a cependant des eſpeces qui les ont preſque rondes ; elles ſont toujours poſées alternativement ſur les branches, & l'on ne connoît qu'une ſeule eſpece où elles ſoient oppoſées.

Le ſaule ſe multiplie avec la derniere facilité : il ne s'agit que de piquer des branches de cet arbre en terre, à un pied ou deux de profondeur. On doit préparer le trou avec un pieu, afin d'éviter de meurtrir l'écorce des plantards, parcequ'il ſe formeroit des chancres aux endroits offenſés. On plante auſſi beaucoup de ces arbres dans tous les bas prés, où ils réuſſiſſent très bien le long des ruiſſeaux : & on en voit pluſieurs qui ſont de très belles pouſſes, quoiqu'il ne leur reſte preſque plus que l'écorce, & que tout l'intérieur en ſoit pourri. On a vu dans le ſiecle dernier des ſaules creux qui avoient neuf pieds de diametre, c'eſt-à-dire, vingt-ſept pieds de circonférence, & qui fleuriſſoient tous les ans.

Quoique les ſaules ſoient des arbres aquatiques, quelques eſpeces, qu'on nomme *oſiers rouges des vignes*, viennent aſſez bien dans un terrein ſec : on les plante comme la vigne, & on les étête à demi pied de terre ; il ſuffit d'en piquer en terre de petites boutures. On s'en ſert à lier les ceps de vigne contre les échalas ; les gros brins, refendus en deux ou trois ſervent aux Tonnelliers pour lier les cerceaux.

L'oſier dont les Vanniers ſont uſage, eſt l'oſier jaune dont les feuilles ſont dentelées ; on le plante comme des vignes, dans un terrein élevé au deſſus de l'eau de deux ou trois pieds : on a ſoin de détruire les herbes à l'endroit où on le cultive. Ces oſiers, lorſqu'ils ſont beaux, ne s'emploient qu'écorcés : c'eſt pourquoi les Vanniers les laiſſent dans leur cave, juſqu'à ce qu'ils pouſſent & ſoient en pleine ſeve ; alors ils emportent facilement l'écorce, en les paſſant dans une mâchoire de bois, & ils aſſujettiſſent ces oſiers écorcés par bottes, afin qu'ils ne ſe contournent pas en différents ſens. Lorſqu'ils veulent les employer, ils les mettent tremper dans de l'eau pour les rendre plus ſouples. L'écorce de ces oſiers, eſt employée par les Jardiniers, pour lier les écuſſons lorſqu'ils greffent.

Les eſpeces de ſaules qui ſe rompent au lieu de plier quand on en veut faire des liens, de même que les eſpeces qu'on nomme *marceaux* ou *petits*

faules, peuvent fervir, étant refendues, à faire des perches à échalas. Le meilleur moyen de tirer bon parti de ces échalas de faule, c'eft de les conferver pendant un an entier en bottes bien liées, afin d'empêcher qu'ils ne fe recourbent : au bout de ce tems ils font prefque d'un auffi bon ufage que ceux de chêne qu'on emploie aujourd'hui, & qui ne font fouvent que d'aubier.

Les feuilles & les chatons de faule font eftimés aftringents & rafraîchiffants. M. Ed. Stone vient de donner dans le LIII Volume des *Tranfact. Philof.* (Obfervat. XXXIII) le détail du fuccès de l'écorce du *faule vulgaire blanc* pour la guérifon des fievres. Cette écorce, qui eft fort amere, étant defféchée, puis réduite en poudre & adminiftrée comme le quinquina, enleve les fievres : excepté la fievre quarte & celle d'automne, que cette nouvelle poudre diminue bien, mais n'emporte pas; elle ne les détruit qu'en la mêlant avec celle de l'écorce du Pérou. On dit que le duvet des chatons de faule eft propre à arrêter le fang. L'Auteur de l'*Hiftoire des Plantes de Lyon*, affure que le charbon de bois de faule eft le meilleur dont on puiffe fe fervir pour faire la poudre à canon, parcequ'il prend feu fort aifément. Il dit auffi que les Peintres le brûlent pour faire du crayon. Voici une propriété finguliere que l'on attribue au bois de faule, c'eft que ce bois, quoique tendre, a la propriété d'aiguifer les couteaux, & de les rendre auffi polis & auffi tranchants que le pourroit faire une pierre à aiguifer. Toutes les efpeces de faule & de peuplier defféchées dans du papier gris, le teignent en noir tirant fur le violet, ce qui femble indiquer qu'elles contiennent une matiere propre à être employée en teinture.

On lit dans *les Annonces d'Hanovre, 19 Avril 1754*, l'Hiftoire d'une efpece de coton qui croît en Allemagne fur les faules, & dont on a réuffi à faire quelques effais. On voit aux dernieres branches de l'arbre, une forte de filique longue d'un doigt, & compofée de trente ou de quarante capfules, qui font toutes remplies d'un duvet très fin : elles s'ouvrent à la fin ou au commencement de Juin, & le duvet qui en fort s'envole promptement. Voici la maniere d'en faire la récolte : dès que les premieres filiques jauniffent un peu, on coupe, avec des cifeaux à tailler les haies, l'extrémité des branches & toutes celles qui font les plus chargées de capfules, & on les porte dans de grandes chambres où on les amaffe. On retourne pendant quelques jours ces bouts de branches, afin que les capfules s'ouvrent d'elles-mêmes : on a foin de chaffer dans un coin de l'attelier, avec un éventail de plumes, tout le coton qui en fort. Toute cette opération fe fait avec attention & propreté. On auroit peine à s'imaginer combien ce duvet peut être utile; on l'emploie dans des courtepointes, dans des jupons piqués, & dans des doublures; on en fait des meches pour les bougies, les chandelles & les lampes. On prétend qu'en le filant & le travaillant, on peut le mêler avec le véritable coton, & en fabriquer de jolies étoffes. Enfin, ce même coton, mêlé avec la plume de l'eftomac

d'oie ou de canard, n'imite pas mal ce duvet du Nord, connu ſous le nom d'*égledun* ou d'*eiderdon*. Voyez à l'article CANARD.

SAUMON, *Salmo*. Selon Artedi c'eſt un poiſſon, tant de l'Océan, que des rivieres qui vont s'y rendre. Il a la tête aiguë & petite, à proportion de la taille ou grandeur du corps, & en quelque façon conique, quand la bouche eſt fermée; l'ouverture de la bouche eſt aſſez ample; la mâchoire ſupérieure eſt plus allongée lorſque la bouche eſt fermée, c'eſt-à-dire, la mâchoire inférieure rétrécie & réfléchie en haut, où elle entre dans le ſinus de la mâchoire ſupérieure : les narines ſont percées de deux trous, un peu plus proche des yeux que du bec; les yeux ſont ronds, ſitués aux côtés de la tête, avec une iris argentée, mêlée d'un peu de verdâtre, & une prunelle noirâtre : les couvercles des ouies ſont argentés, tachetés, & compoſés de chaque côté de deux ou plutôt de quatre lames oſſeuſes, & de douze os un peu larges & courbés, joints enſemble par une membrane; la ligne latérale du corps eſt très droite, plus proche du dos que du ventre, tachetée en deſſus & en deſſous; les écailles ſont médiocres, arrangées en façon de tuiles : elles ſont plus grandes & noirâtres ou bleuâtres au dos, & ailleurs elles ſont argentées; le dos eſt convexe, & le ventre un peu large.

Le ſaumon a pluſieurs rangées de dents aiguës, 1°. au bord de la mâchoire, tant ſupérieure qu'inférieure, entre leſquelles il y a quelques dents plus petites & mobiles : il y en a un plus grand nombre à la mâchoire ſupérieure. 2°. Deux rangs de dents robuſtes aux côtés du palais, diſpoſées en droite ligne ſuivant la longueur, dans l'interſtice deſquels il y a deux, trois & quatre dents plus petite : la langue eſt épaiſſe, garnie comme de deux rangées de quatre, cinq, ſix à ſept dents aiguës, recourbées en dedans; quatre ouies de chaque côté. Il y a deux nageoires au dos, dont la premiere eſt à rayon, & la poſtérieure eſt noire & graſſe, & dépourvue d'arrêtes : les nageoires de la poitrine ſont noirâtres, à arrêtes branchues; celles du ventre ſont blanchâtres & tiquetées de noir. Il y a toujours au deſſus de chaque nageoire une grande apophyſe écailleuſe & blanche : la nageoire de l'anus eſt blanche, un peu graſſe; la queue eſt noirâtre, un peu fourchue; la veſſie aérienne de ce poiſſon eſt longue, étendue par toute la capacité du bas-ventre le long de l'épine du dos : on lui voit trente-ſix vertebres, & environ trente-trois côtes de chaque côté. Sa longueur totale eſt communément de vingt-huit pouces & demi. Peyerus a donné des obſervations anatomiques très curieuſes ſur les entrailles du ſaumon. Il ſe trouve principalement dans la mer Baltique, & dans toutes les plus grandes rivieres qui vont ſe décharger dans cette mer.

On dit que ce poiſſon naît dans les rivieres, qu'il deſcend à la mer, puiſqu'il revient à ſon lieu natal pour y jetter ſes œufs.

Suivant des Relations aſſez exactes, les ſaumons remontent en foule au premier printems, de l'Océan dans le Rhin; de ſorte qu'au mois de Mai, ils abondent autour de Bâle. Ils ſe plaiſent à remonter, ſur-tout

quand les rivieres sont grossies & troubles : lorsqu'ils mettent bas, ils changent de couleur & de goût, même de figure, mais ce n'est point la maigreur qui en est la cause.

Cette maigreur ne commence qu'après le solstice d'été, & va en augmentant insensiblement. Vers la fin du mois de Novembre, ils remontent les rivieres tant qu'ils peuvent pour y jetter leurs œufs; ce qu'ils commencent d'abord après le solstice, puis ils continuent pendant l'automne & l'hiver jusqu'au commencement du printems. Pour cela, ils cherchent un lieu commode, c'est-à-dire, des sables sur lesquels la riviere coule rapidement. Ils y creusent une fosse longue de trois ou quatre pas, & large d'environ quatre pieds. Alors la femelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arrose de sa laitance, ce qui les fatigue beaucoup l'un & l'autre; & pour empêcher que la riviere ne les entraîne, ils ont l'industrie de les entourer d'un rampart de pierre. Les œufs restent ainsi jusqu'au printems, où la chaleur les anime, & en fait naître des saumonneaux d'abord molasses. C'est une chose singuliere que les saumonneaux mâles se trouvent quelquefois pleins de laites, & qu'ils fraient avec les femelles adultes, tandis que dans les saumonneaux femelles, on ne trouve jamais d'œufs. Ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites rivieres qui tombent dans le fleuve, que dans le Rhin, & retournent à la mer pour la plûpart.

Quelquefois les crues des rivieres disperſent les œufs déposés dans les fosses, & il en périt une partie, ou par l'inondation, ou parcequ'elle est dévorée par les poissons : quelquefois aussi il peut arriver que les fosses restent à sec, sans pourtant que les œufs périssent; car dès que les eaux y reviennent, ils s'animent & éclosent comme s'ils n'avoient jamais manqué d'eau. Les Pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la disette des eaux, s'il faut attendre pour l'année suivante une grande ou petite provision de saumons.

Les saumonneaux ne se tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin; mais d'ordinaire avant l'année révolue, ils descendent des autres rivieres dans le Rhin, & delà dans l'Océan; ce qu'ils font dès qu'ils ont 4 à 5 pouces de longueur : car il s'en trouve très rarement qui aient huit à neuf pouces. Enfin, lorsqu'ils ont pris leur accroissement dans l'Océan jusqu'à devenir de vrais saumons (ce qui ne tarde pas) quoique des Pêcheurs disent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de six ans, ils remontent le Rhin, comme il a été dit ci-dessus.

Il semble que ce poisson fasse perpétuellement effort contre le courant des rivieres. Il est très agile à sauter; il fléchit son corps en maniere de cercle, & d'un effort il s'éleve au dessus de l'eau avec impétuosité : les sangsues, qui les tourmentent & les épuisent par leurs morsures, les obligent quelquefois à sauter ainsi, avec beaucoup d'effort.

Ce poisson est encore sujet, comme bien d'autres, à nourrir dans ses entrailles des vers plats. Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de*

M. Geofroy, trouverent, il y a quelques années, dans le ventre d'un faumon, qui pesoit plus de vingt-cinq livres, un *tenia* d'une longueur extrême, & d'une grande blancheur, lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du poiffon.

M. Linnæus dit que le faumon habite auffi dans les plus grandes rivieres de la Suéde ; mais il y paffe rarement l'hiver, fur-tout dans le lac Siljan en Dalécarlie. Tous les mâles ont, dit-il, la mâchoire crochue. Dans toutes les grandes rivieres ce poiffon remonte à plus de foixante & cent lieues loin de la mer, & defcend tous les ans. Sa courfe eft très rapide; & quand il nage contre le fil de l'eau, on diroit que c'eft un trait qui eft décoché.

On peut regarder le faumon comme un des plus grands poiffons de riviere que nous connoiffions. Il eft gros comme la cuiffe; il égale quelquefois le thon pour la grandeur : on en prend qui pefent trente à quarante livres. Ce poiffon a la peau un peu épaiffe ; la chair en dedans eft entremêlée de graiffe par-tout, & fur-tout au ventre : cette chair eft blanchâtre avant d'être cuite ; mais étant cuite ou falée, elle devient rouge : elle eft fort raffafiante. Le faumon frais eft d'un goût meilleur que celui que l'on a falé pour le conferver & le tranfporter en différents lieux. Le meilleur morceau du faumon eft la hure : on en eftime enfuite le ventre.

Les Auteurs ne font pas d'accord touchant la nourriture dont ufe le faumon : on fait cependant qu'il avale affez avidement les vers de terre, les goujons, ou autres petits poiffons qu'on lui préfente pour amorce. Il s'engraiffe beaucoup dans l'eau douce, & fa chair y devient fucculente; mais quand il refte plus d'un an dans les rivieres, fa chair devient pâle, feche, maigre, & d'une faveur bien moins agréable. Ce poiffon vit plufieurs années, & on peut le tenir long-tems hors de l'eau fans qu'il meure. Le faumon ne fe trouve point dans la Méditerranée; il fuit les falines ou bateaux de fel qui remontent nos rivieres : on peut dire qu'il differe en grandeur & en bonté, fuivant les lieux où il habite. On vante les faumons de la Tamife, du Rhin, de la Mofelle, de la Loire, de la Garone, de la Dordogne & de l'Allier : ceux qu'on pêche en Laponie paffent, felon Rondelet, pour les plus excellents faumons de l'Europe.

Hiftoire de la pêche du Saumon en Baffe-Bretagne.

M. Deflandes dit qu'à Châteaulin, petite ville de la Baffe-Bretagne, l'on pêche quelquefois jufqu'à quatre mille faumons. Le détail que cet Obfervateur donne de cette pêche, eft affez curieux, ainfi que quelques remarques générales qu'il a eu occafion de faire. Les faumons, dit-il, qui naiffent dans les rivieres, defcendent enfuite à la mer, & retournent après cela dans les mêmes rivieres jufqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, jufqu'à ce qu'ils foient pris. Quand ils entrent dans une riviere, ils la remontent conftamment; de forte que l'on

prend souvent, loin de leur embouchure, des saumons qui ne se prennent guères en pleine mer : effectivement, quoique la riviere de *Château-lin* se décharge dans la rade de Brest, on ne prend point de saumons dans cette rade, où la pêche est d'ailleurs très abondante; mais on en verra bientôt la raison, qui est très singuliere.

Une autre particularité qui distingue les saumons, c'est qu'ils ne viennent jamais que par grandes troupes, & comme en armée, de même que les *harengs*, les *maquereaux*, les *thons* & les *sardines* : mais il y a dans leur marche une différence essentielle; car nous avons dit que les harengs n'étoient attirés sur les côtes de Normandie, que par une infinité de petits vers dont la mer est alors couverte. Les maquereaux se rassemblent à l'entrée du printems sur certaines côtes, pour paître en compagnie une espece d'algue marine dont ils sont fort avides. Les thons ne se répandent sur les côtes de Provence & de Languedoc qu'en fuyant : ils y trouvent un asyle contre les insultes du *poisson Empereur*, lequel a un tel ascendant sur les thons, timides de leur naturel, qu'à son approche ils se faufilent les uns sur les autres, & vont s'échouer à la premiere terre. Les sardines ne feroient que se montrer sur les côtes de Basse-Bretagne, si, pour les y retenir, on ne les amorçoit avec une composition préparée en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer. *Voyez* au mot SARDINE.

A l'égard des saumons, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher par bandes & en compagnie, c'est le desir de travailler à leur multiplication : en effet, quand les saumons entrent dans une riviere, les femelles vont toujours devant, & les mâles suivent avec différentes vîtesses. Il y a apparence que les plus amoureux sont les plus pressés : & quand le tems arrive que les femelles jettent leurs œufs, alors les mâles les fécondent à l'envi les uns des autres; rien ne les arrête, rien ne peut les détourner.

Au reste, les saumons ne fréquentent pas toutes les rivieres : il y en a deux dans la rade de Brest presque égales & paralleles, mais on ne pêche des saumons que dans une seule; sans doute que la nourriture qu'il y trouvent leur est plus convenable, & les attire davantage : c'est toute la raison qu'on peut rendre de ce choix. Quelques-uns soupçonnent que les saumons remontent plus volontiers une riviere entretenue par la fonte des neiges : c'est ce qu'il est facile de vérifier.

Une remarque encore très importante de M. Deslandes, c'est que dans les lieux où se fait la pêche des *thons*, des *harengs*, des *sardines*, la mer s'engraisse pendant tout le tems que dure cette pêche, & file comme de l'huile; quelquefois même elle étincelle, sur-tout quand on la frappe avec le tranchant des rames : on ne voit rien de semblable dans les rivieres où se fait la pêche des saumons; quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuses, & que cette pêche dure plusieurs mois de suite : l'eau n'y est jamais troublée, ni épaissie. La chair de ce poisson, qui est compacte, & ne se réduit point en huile, est également bonne toutes les années, mais il n'en est pas de même dans les poissons huileux.

Ces saumons ont un instinct qui a quelque chose de particulier, & qu'un Physicien ne doit point avoir honte d'admirer. On sait qu'une riviere a un mouvement plus rapide à sa surface que proche du fond, où elle est beaucoup plus retardée par l'inégalité & l'immobilité des corps qui forment son sol. (*Voyez* le Traité du mouvement des eaux, & des autres corps fluides de M. Mariotte). Aussi M. Deslandes a-t-il remarqué que les saumons en remontant la riviere, se tiennent tout le plus près qu'ils peuvent du fond, qui est moins rapide; au lieu qu'en la descendant, ils s'élevent tous à la surface, dont le courant est le plus fort. La raison de cette différente allure se découvre aisément; & c'est pour le même but physique que les Bateliers font remonter leurs bateaux le long des bords où le courant est moins rapide; mais pour descendre, ils cherchent le milieu de l'eau, qui a plus de vîtesse. Après ces réflexions, M. Deslandes passe à l'établissement qui a été fait à Châteaulin pour la pêche des saumons. Cet établissement consiste dans un double rang de pieux qui traversent la riviere d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncés à refus de mouton, forment une espece de chaussée sur laquelle on peut passer. Ces pieux sont mis les uns près des autres; & il y a encore de longues traverses assujetties par des boucles de fer qui les retiennent, tant au dessus qu'au dessous de l'eau. A gauche, en montant la riviere, est un coffre fait en forme de grillage, & qui a quinze pieds sur chaque face : on l'a tellement ménagé, que le courant de la riviere s'y porte de lui-même. Au milieu de ce coffre, & presque à fleur d'eau, se voit un trou de dix-huit à vingt pouces de diametre, environné de lames de fer-blanc un peu recourbées, qui ont la figure de triangles isoceles, & qui s'ouvrent & se ferment facilement. Leur assemblage ressemble assez aux ouvertures des sourricieres faites avec du fil de fer. Le saumon conduit par le courant vers le coffre, y entre sans peine en écartant les lames de fer blanc qui se trouvent sur sa route, & dont les bases bordent le trou. Ces lames, en se rapprochant les unes des autres, forment un cône, & elles s'ouvrent jusqu'à devenir un cylindre. Au sortir du coffre le saumon entre dans un réservoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché pour cela au bout d'une perche. Leur adresse est en cela si grande, qu'ils ne manquent point de retirer aussi-tôt celui qu'ils choisissent de l'œil.

Les saumons ne viennent pas toujours avec la même abondance. Quand ils se suivent de loin, ils se rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réservoir, sans monter davantage; mais quand ils arrivent par grande troupe, les femelles attirant les mâles, qui redoublent d'ardeur & de force pour les suivre, alors ils passent à travers les pieux qui forment la chaussée, & avec une vîtesse incroyable : à peine les peut-on suivre des yeux; par ce moyen un grand nombre de saumons échapperoit aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits bateaux plats, & de se couler le long de la chaussée, en y tendant des filets dont les mailles sont extrêmement serrées : tout le poisson qui s'y prend est

aussi-tôt porté dans le réservoir, où il se dégorge & acquiert un goût plus exquis.

Outre le saumon ordinaire que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont ils n'ont point parlé, & qui peut être nommé *saumon coureur*. Il differe du premier par trois endroits; par son corps qui est plus long & plus mince, plus favorablement taillé pour fendre les eaux; par sa chair qui est si glaireuse, que ceux mêmes qui se contentent de mets grossiers, n'en peuvent point manger; par sa queue qui est très large & très flexible, & dont il se sert avec un art infini.

Cette espece de saumon vient continuellement sur l'eau, qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une telle vîtesse, que l'eau s'arrête en quelque maniere, & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'éleve de douze à quinze pieds au dessus de sa surface. Le poisson le plus énorme de tous, qui est la baleine, a aussi la faculté de bondir quelquefois quinze à vingt pieds de haut. *Voyez* BALEINE.

Il est venu sur cela une pensée à M. Deslandes, qu'il soumet à la critique. Lorsque la mer se retire, on voit sur tous les bords une infinité de petits vers de couleur rougeâtre, qui se dégagent peu-à-peu, & sortent du sable pour venir respirer un air nouveau. Rien n'attire plus le poisson que ces sortes de vers; ils en paroissent tous extrêmement friands: & l'on remarque que les poissons sauteurs se jettent sur les rivages que la mer a abandonnés, pour y saisir ces mêmes vers; aucun mets ne paroît plus à leur goût. Nous croyons cependant que M. Deslandes excepte la baleine, qui, sans doute, ne peut se jetter ainsi volontairement sur le sable, puisqu'elle y périt.

Pour revenir à la pêche de Châteaulin, elle s'ouvre vers le mois d'Octobre: les saumons commencent alors à goûter la riviere; & lorsque les premiers saumons sont passés, les autres accourent en plus grand nombre, & la pêche augmente insensiblement. Vers la fin de Janvier elle se trouve dans son fort, & elle subsiste à-peu-près sur le même pied pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril: on prend alors des quantités prodigieuses de saumons. En Mai les femelles jettent leurs œufs, qui sont en même tems fécondés par la semence des mâles attachés à leur suite: aussi commence-t-on à voir la surface de la riviere se couvrir de petits saumons qui ne demandent que la mer, & vont s'y rendre. Dès ce moment la pêche diminue, & les saumons qui se laissent prendre ont, avec un air foible & presque hébété, un gout assez désagréable. Enfin ils disparoissent au mois de Juillet, où la récolte des chanvres se trouvant finie, on les met à rouir dans les eaux courantes: elles se colorent, elles contractent une qualité mal faisante en peu de tems; & comme elles se rendent dans les rivieres que les saumons habitent, elles les chassent: dès qu'on apperçoit ce départ, on quitte aussi la riviere, & on leve les écluses ou éventaux qui tiennent à la digue, afin que le poisson qui s'est porté au dessus, puisse redescendre avec facilité.

Il

Il reste encore deux éclaircissements à donner : le premier regarde cette couleur rouge qui affecte les saumons lorsqu'ils sont cuits en entier, & qu'ils n'ont presque plus, quand on les coupe par morceaux, & qu'on les fait légerement griller. Pour découvrir d'où pouvoit venir cette couleur, M. Deslandes a ouvert plusieurs saumons sur le lieu même, & au sortir de l'eau : il a trouvé qu'ils avoient tous dans l'estomac un petit corps rouge semblable à une grappe de groseille, qui cédoit facilement sous les doigts. Il en prit & en jetta dans un verre d'eau tiede, qui devint rougeâtre aussi-tôt. Il y a apparence que quand le saumon est cuit en entier, ce petit corps se dissout, & communique, par une espece de transfusion insensible, sa couleur à toutes les parties du poisson ; au lieu que quand toutes ses parties sont coupées & séparées les unes des autres, elles ne peuvent recevoir la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorsqu'un saumon est gardé sept ou huit jours (il peut encore être gardé plus long-tems sans se corrompre), cette petite grappe se transforme en une espece de boue fine & légere, qui a les mêmes propriétés.

Le second éclaircissement, plus nécessaire encore que le premier, consiste à déterminer pourquoi les saumons reviennent tous les ans dans la même riviere où ils sont nés, & cela jusqu'à ce qu'ils meurent ou qu'ils soient pris. Comment, dira-t-on, (c'est M. Deslandes qui parle) a-t-on pu savoir cette particularité, qui a échappé à tous les Naturalistes ? Il est à propos d'en instruire le Lecteur. J'avois chargé les Pêcheurs de Château-lin de retenir une douzaine de saumons parmi ceux qui descendent la riviere, & après leur avoir attaché à chacun un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau ; ce qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adresse, & en trois années différentes. J'ai ensuite su d'eux-mêmes, qu'ils avoient repris quelques-uns de ces saumons, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La disposition du coffre, & plus encore du réservoir où le coffre aboutit, rendoit cette observation très aisée.

Les Princes d'Asie qui aiment la pêche avec passion, font mettre aussi avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux poissons extraordinaires qu'ils prennent, pour voir si ces poissons remis dans l'eau, viendront encore se prendre à leurs filets ; & il arrive souvent qu'une pareille curiosité leur réussit : on assure même que c'est par des poissons ainsi marqués, qu'on a reconnu la communication de la mer Caspienne avec la mer Noire, & même avec le golfe de Perse.

M. Anderson confirme en peu de mots ce que dit M. Deslandes. Proche de Holme en Islande, dit-il, dans l'Ellera, près de Kleppée, & dans d'autres golfes profonds, où se déchargent des ruisseaux & de petites rivieres, qui tombent avec impétuosité des montagnes & des rochers, on trouve des saumons qui nagent contre les plus fortes cascades, & qui s'élancent souvent jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Les Islandois ont l'adresse d'en prendre quantité par le moyen d'une espece de coffre fait de

treillage ferré qu'ils dreffent directement dans la route du poiffon, & qui, fans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorfqu'il veut defcendre à la mer. Dans le tems que le faumon eft le plus gras, on tend dans la riviere des filets ordinaires qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec lefquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en pouffant toujours en avant les faumons, qui fentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche fur les rivages, où ils font auffi-tôt pris par les payfans qui les attendent : c'eft ainfi qu'on prend fouvent jufqu'à deux cents faumons à la fois.

SAUMURE. Nom donné à une liqueur falée dans laquelle on a confervé ou de la viande ou du poiffon. *Voyez* Garum. On donne le nom de *faumure de la terre* à de l'eau marine qui coule dans les fouterrains.

SAVON NATUREL. Nom donné à la pierre & à la terre favonneufe, au fmectin, aux eaux favonneufes, même au favonnier & à la faponnaire. *Voyez* ces différents mots.

SAVON DU VERRE. *Voyez* Manganaise au mot Fer.

SAVONNETTE DE MER. *Voyez* fon article à la fuite du mot Coralline, *Vol. I, p. 691 de ce Dictionnaire.*

SAVONNIER ou ARBRE AUX SAVONNETTES, *Arbor fapinda, aut Saponaria Americana.* On nomme ainfi cet arbre, à caufe de l'ufage de fon fruit. C'eft un fort bel arbriffeau, qu'on trouve en terre ferme, particulierement aux Antilles, dans les Ifles Efpagnoles & dans la Jamaïque, même à la côte de Coromandel où il croît affez gros, dont le bois eft blanc, gommeux, peu tendre, mais fe coupant aifément, n'étant point fujet aux vers, d'une odeur & d'un goût approchant de la réfine-copal. Son écorce eft grife & rude; fes feuilles reffemblent à celles du frêne ou du cerifier : fes fleurs font compofées de quatre pétales difpofés en rofe; le piftil fort d'un calice compofé de quatre feuilles, & devient dans la fuite un fruit fphérique : ces fruits, qui mûriffent en Octobre, font fufpendus en grappes, ronds, gros comme une cerife, couverts d'une peau jaune, rouge & liffe, d'un goût doux & aftringent. Sous cette peau eft une pulpe tenace, blanche, fort amere, laquelle étant ôtée, il demeure une boule ronde, noire, fort dure, & contenant une amande auffi agréable que l'aveline : il découle de ce fruit une liqueur gluante, qui l'a fait nommer par les Efpagnols, *cerife gommeufe.* On prétend que cette liqueur gluante a la propriété d'arrêter toutes les pertes de fang, & même la fievre. On recommande le fruit dans les pâles couleurs.

Les habitants des Antilles fe fervent de la racine, & fur-tout du fruit du *favonnier*, pour produire le même effet que le favon. On met deux ou trois de ces fruits dans de l'eau chaude, & l'on en favonne le linge ou les habits; il s'y fait une grande quantité de mouffe ou d'écume; l'eau devient elle-même blanchâtre, déterfive, & nettoie très bien. Il faut obferver de ne pas faire ufage trop fouvent de cette efpece de favon, car il gâte & brûle le linge. Ces fruits fe fondent peu-à-peu dans l'eau jufqu'à ce qu'il

n'y demeure plus rien que les noyaux qui sont très durs, & qui étant percés, servent à faire des chapelets aussi beaux que ceux d'ébene. On les appelle *pommes de savon.*

SAVONNIERE ou SAPONAIRE, *Saponaria.* Cette plante, qui est une espece de Lychnis, croît proche des rivieres, des étangs, dans les bois, & dans quelques lieux sablonneux. Sa racine est longue, rougeâtre, noueuse, rampante, fibrée & vivace : elle pousse plusieurs tiges hautes d'un à deux pieds, rondes, glabres, noueuses, rougeâtres, moëlleuses, & se soutenant difficilement. Ses feuilles sont larges, nerveuses, semblables à celles du plantain ; mais plus petites, opposées, & d'un goût nîtreux. Ses fleurs naissent comme en ombelles aux sommités des tiges, composées chacune de cinq feuilles, disposées en œillet, ordinairement d'une belle couleur pourprée, quelquefois d'un rouge pâle ou de chair, quelquefois blanches, odorantes. A la fleur succede un fruit de figure conique, rempli de semences menues, arrondies & rougeâtres.

On cultive aussi cette plante dans les jardins, où elle dure très longtems : elle est fort disgracieuse par sa maniere de serpenter. Elle fleurit durant l'été : sa fleur devient quelquefois double ; on l'emploie dans les couronnes, tant pour la beauté que pour sa bonne odeur.

La savonniere est très amere & très déterfive : elle ôte les taches des habits, comme fait le savon ; ce qui lui a fait donner le nom de *savoniere :* c'est un des résolutifs les plus puissants pour les obstructions formées par des matieres grasses & visqueuses dans les vaisseaux & les visceres. Elle est encore reconnue propre à guérir la galle & les dartres, soit qu'on en prenne intérieurement la décoction, soit qu'on en bassine les parties malades. Schroder prétend que sa racine est bonne pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'asthme, & pour procurer les menstrues aux femmes. Les feuilles de cette plante, broyées & mises dans le nez, excitent l'éternuement.

SAVORÉE. *Voyez* SARRIETTE.

SAUQUÊNE. Nom que l'on donne en Languedoc à la dorade lorsqu'elle est encore petite. *Voyez* DORADE.

SAUTERELLE, ou AUTRON DES MOISSONNEURS, *Locusta*, est un genre d'insecte différent de ceux du *grillon*, du *criquet*, & de la *mante.* Voyez *ces mots.*

Le genre des sauterelles comprend quelques especes, qui sont différentes en grandeur & en couleur. Leurs antennes sont filiformes & plus longues que le corps : les sauterelles femelles ont à la queue des appendices, & les mâles n'en ont point.

Swammerdam ne doute pas que la sauterelle ne rumine : il croit même s'en être apperçu ; car il a trouvé son estomac triple & très semblable à celui des ruminants. On y voit sur-tout bien distinctement cette partie, qu'on nomme la *panse.*

Description de la Sauterelle verte.

La Grande Sauterelle verte, *locusta viridis*, eſt effectivement d'une couleur extrêmement verte, excepté une ligne d'un bai brun qui paſſe ſur le dos, la poitrine & le ſommet de la tête, & deux lignes pâles au deſſous du ventre & de la derniere paire de jambes. On y diſtingue principalement la tête, la poitrine ou le corſelet & le ventre. La tête eſt oblongue regardant la terre, aſſez reſſemblante à celle d'un cheval : ſa bouche eſt recouverte d'une eſpece de bouclier écailleux, rond, ſaillant & mobile : elle eſt munie de deux mâchoires dentées, dont les dents ſont d'un bai brun, pointues & réfléchies par le bout. On y trouve en dedans une groſſe langue rougeâtre, attachée à la mâchoire inférieure qui eſt large & arrondie. Il y a près des mâchoires une mouſtache verdâtre compoſée de deux antennules à la mâchoire ſupérieure qui ſe plient par le moyen de trois articulations; celle de la mâchoire inférieure n'a que deux antennules & deux articulations. L'extrémité de ces antennules eſt formée d'eſpeces de houppes nerveuſes, qui goûtent d'avance ce qui eſt convenable à l'animal. Les antennes ſont noueuſes, fort longues, très déliées, pâles, placées au ſommet de la tête, & les deux yeux ſont hémiſphériques, un peu ſaillants comme un point noir. (On y diſtingue auſſi trois petits yeux liſſes.) Au derriere de la tête, elle porte un coqueluchon qui finit où les aîles commencent. Le corſelet eſt élevé, étroit, armé en deſſus & en deſſous de deux épines dentelées. Le dos porte un bouclier oblong, auquel ſont fortement attachés les muſcles des jambes de devant; & ces muſcles ſont environnés de vaiſſeaux aëriens, ou de trachées blanches comme de la neige & très remarquables.

La premiere paire de jambes eſt plus courte que les autres. Les cuiſſes ſont tant ſoit peu marquetées & profondément ſillonnées; & les extrémités, qui ſont proprement les pieds ou tarſes à quatre articles, ſont terminées par deux hameçons. La ſeconde paire de jambes eſt de la même conformation. La derniere eſt la plus longue, très épineuſe, marquetée & ſillonnée & bien fortifiée par des tendons très robuſtes; en un mot bien diſpoſées, non pour marcher facilement, mais pour marcher par ſauts & par bonds : (ces jambes ſont encore plus longues dans la ſauterelle griſe.) La ſauterelle a quatre aîles traverſées dans leur milieu par une groſſe côte verte : les aîles antérieures naiſſent de la ſeconde paire de jambes, & les poſtérieures de la troiſieme paire. Ces dernieres aîles ſont bien différentes des premieres; car elles ſont preſque pliées & blanchâtres, ſans aucun plexus réticulaire, mais traverſées par des lignes blanches; en outre elles ſont & plus amples & plus déliées.

Le ventre eſt conſidérablement grand, formé de huit anneaux, & terminé par deux petites queues, velues comme une queue de rat, entre

lesquelles on découvre trois mamelons mobiles, pareillement velus. De l'extrémité du ventre de la femelle, sort une double pointe, un peu dure & longue, semblable à une épée. Il y a des trachées répandues par toute la capacité du ventre, artistement pelotonnées entre les anneaux & les intestins.

Dans l'intérieur de cet insecte, on trouve après l'œsophage le ventricule, ensuite un second estomac, comme dans le grillon, sillonné & dentelé en dedans, puis les cavités du troisieme ventricule, & enfin le *rectum*. De plus, il y a des vaisseaux de couleur d'émeraude, qui sont répandus & semés parmi les trachées; & dans la poitrine, six osselets attachés aux muscles pour affermir les jambes. Telle est la description de la sauterelle que les Italiens appellent *saltarella* ou *cavaletta*, les Grecs *akris*, & *loguste* en quelques Provinces de France.

Accouplement, œufs, & métamorphose des Sauterelles.

Peu de tems après que les sauterelles ont pris des aîles, elles s'accouplent de façon que le mâle saisit la femelle avec ses dents par le chignon du col, la tenant ainsi assujettie avec ses deux premieres paires de jambes, & alors il introduit dans le vagin de la femelle l'aiguillon situé à l'extrémité de son ventre : ces insectes restent long-tems accouplés, & si fortement unis qu'on a de la peine à les séparer. Vers la fin de l'automne la femelle cherche dans la plaine à se délivrer de ses œufs : elle les dépose dans les fentes d'une terre grasse & crevassée, par le moyen des appendices qu'elle porte à sa queue, & qui sont composées de deux lames : l'œuf au sortir de l'ovaire glisse entre ces deux lames, & s'enfonce en terre; après quoi, l'insecte périt & se desseche. Les mâles ne survivent gueres aux femelles : on dit que ces insectes sont sujets à être attaqués de petits vers qui leur viennent autour du col, & qui les étranglent.

Ces œufs demeurent cachés en terre, jusqu'au retour du printems, où la chaleur les fait éclore. Ils sont plus longs que gros, & à-peu-près de la grosseur d'un grain d'anis, & d'une consistance de corne : ils sont blanchâtres, enveloppés dans une membrane tissue de petits filets, blancs, argentins, qui sont les arteres & les veines de l'ovaire, tel qu'il est dans le ventre de la femelle, composé d'une peau fort délicate & transparente, qui, étant pressée entre les doigts, fait un craquement. L'humeur qu'ils renferment est blanchâtre & transparente. Quand ils ont été assez échauffés, il en naît, vers la fin d'Avril, des vers qui ne sont pas plus gros qu'une puce; d'abord blanchâtres, puis noirâtres au bout de trois jours, & enfin roussâtres. Ces vers prennent la forme de petites sauterelles, qui commencent dès lors à sauter, quoiqu'elles ne soient encore que dans leur état de nymphe.

Les aîles de la Sauterelle sont, dit Swammerdam, couchées & étendues le long de son corps, au lieu que dans l'état de nymphe, elles sont

renfermées en quatre boutons, dans lesquels elles sont pliées & entortillées ensemble ; c'est ce qui a fait dire à plusieurs Naturalistes, que les vers dont se forment les sauterelles, étoient des sauterelles sans aîles ; & c'est ce qui leur a fait donner le nom d'*attelabus*, lorsque leurs aîles commençoient à pousser ; & celui d'*asellus*, quand le corps, sur-tout celui de la femelle, prenoit plus d'accroissement : c'est ainsi que quand on ne connoît pas bien exactement toutes les formes qu'un même insecte prend successivement, il est très aisé de confondre & de faire deux ou plusieurs insectes d'un seul & même animal.

La nymphe de la sauterelle au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours plus ou moins, songe à quiter sa robe ; & pour s'y disposer, elle commence par cesser de manger, puis elle va chercher un lieu commode, c'est-à-dire pour l'ordinaire une épine ou un chardon où elle s'attache. D'abord elle agite & gonfle sa tête & son col, jusqu'à ce que sa peau se créve au-dessus du col. La tête sort la premiere par cette ouverture avec quelque difficulté ; ensuite la nymphe faisant de nouveaux efforts, & se gonflant de plus en plus, sort toute entiere avec ses six jambes, & laisse sa dépouille attachée à l'épine ou au chardon.

Quand les sauterelles se trouvent dans cet état, la substance de leur corps est si tendre & si molle, qu'on peut plier les jambes, comme si elles étoient de cire, & leur donner telle forme que l'on veut. La sauterelle ainsi dégagée de sa vieille peau, ne montre plus cette couleur obscure qu'elle avoit auparavant, mais une couleur blanchâtre, ou d'un verd plus clair : & comme elle s'est beaucoup fatiguée pour quitter sa dépouille, & que son corps est encore trop tendre pour pouvoir soutenir les impressions de l'air, elle se laisse tomber par terre, où elle demeure à demi morte pendant une heure. On ne peut voir sans admiration, que si-tôt qu'elle s'est dépouillée de sa peau, ses aîles se développent & s'allongent au point de surpasser la longueur des deux jambes postérieures ; l'insecte paroît alors & est réellement moins court & moins difforme.

Chant & marche des Sauterelles.

La plupart des sauterelles sautent plus qu'elles ne volent, & leur saut est tel, qu'il les élance en décrivant, dit-on, un espace qui a deux cents fois la longueur de leur corps. La sauterelle verte a un chant qui n'est pas déplaisant ; & dans les climats froids où l'on ne connoît point la vraie cigale, on lui donne assez communément le nom de cigale, quoiqu'il y ait entr'elles une très grande différence. Il n'y a que le mâle des sauterelles qui chante, la femelle est muette. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les organes d'où procede le son ou chant du mâle ; les uns ont cru que ce bruit étoit formé par le frottement de ses dents, d'autres par celui des aîles contre la cuisse ; il y en a qui y font concourir les pieds de derriere.

M. Linnæus n'est pas de même avis, & nous paroît avoir tranché le

nœud de la difficulté : il dit que le mâle a vers la baſe des fourreaux de ſes étuis, un grand trou fermé par une membrane tranſparente, ſemblable à la peau d'un tambour, & qui eſt l'organe de ſon chant. Cet inſecte ne fait point de bruit pendant le jour, à moins qu'il ne ſe trouve dans un lieu obſcur, ou qu'un nuage épais ne vienne à couvrir l'horiſon; il commence à chanter le ſoir au coucher du ſoleil, & ne diſcontinue point pendant la nuit, étant poſé ſur une tige d'herbe, de bled ou d'arbuſte, dans les prés, dans les champs, ou dans les haies. Nous avons conſervé pendant un été, dans notre Cabinet, des ſauterelles vivantes, pour les étudier; les mâles chantoient tout le long de la nuit. Elles ſe nourriſſent d'herbes, même de fruits & de miel : pour peu qu'on leur preſſe le ventre, elles rendent auſſi-tôt par la bouche le ſuc des herbes encore tout verd.

Quoique les ſauterelles ſoient pareſſeuſes à s'envoler, & lentes dans leur vol, ſur-tout quand le tems eſt froid ou humide, elles ne laiſſent pas de voler quelquefois aſſez loin. Si on leur prend une des jambes de derriere, elle ſe détache du corps à ſa naiſſance, & alors l'animal ne ſauroit preſque plus voler, parceque ſes jambes lui ſervent à s'élancer en l'air; ſouvent quand on le ſerre dans la main, il mord ſi fort, qu'on eſt obligé de le lâcher. Quand il vole, il fait un peu de bruit avec ſes aîles. Les ſauterelles ne viennent point dans les pays des montagnes, ni dans les terres maigres; elles cherchent la plaine.

Sauterelles étrangeres.

Swammerdam parle de pluſieurs eſpeces de ſauterelles étrangeres, entr'autres de deux ſauterelles d'Afrique, & d'une ſauterelle d'Eſpagne, qui ne different que par la taille & par la diſtribution des nervures : on en voit dans l'Amérique une eſpece qui porte une ſorte de capuchon, & qui eſt d'un rouge très foncé mêlé de blanc. Seba dit qu'elle ſert de pâture aux armadilles & à d'autres animaux. Parmi celles que l'on voit au Cap de Bonne-Eſpérance, il n'y en a que deux qui méritent attention : ſavoir, une qui eſt fort petite & ſe voit tout l'été; elle eſt brune, ſes aîles ſont vertes, le deſſous de ſon ventre eſt argenté, & ſes jambes ſont cendrées : au printems les habitants de ce pays la trouvent dans les lieux enſemencés, où elle fait beaucoup de ravage; auſſi dès qu'on l'apperçoit on fait bouillir de l'eau avec du tabac, & on y répand de cette décoction pour laquelle elle a une antipathie ſi forte, que non-ſeulement elle quitte le lieu qui en eſt arroſé, mais encore elle n'y revient point de toute l'année.

L'autre eſpece eſt de la même figure, mais elle differe en couleur, celle-ci ayant la tête rouge, les oreilles obſcures, le dos cendré, le ventre argenté, & les jambes rouges : elle paroît par bandes très nombreuſes, & fait un terrible dégât dans les jardins, les vergers & les champs. Au royaume d'Iſſiny les ſauterelles font un bruit étrange dans les campagnes & même au ſommet des maiſons. Il y a beaucoup de ces inſectes à la baie de Saint

Louis, aux Indes orientales, & dans l'Isle de Madagascar : ils sautent au visage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine a-t-on la liberté de respirer. Ils ravagent les campagnes de riz ; & les habitants se dédommagent de cette perte, en mangeant ces petits animaux qu'ils font rôtir sur les charbons après leur avoir arraché les aîles. Les sauterelles des Antilles ressemblent assez aux nôtres; mais elles sont une fois plus grandes, & se tiennent communément sur les gommiers blancs.

Parmi ces sauterelles, il y en a une espece fort hideuse, & en même tems très dangereuse : elle n'est pas plus grosse que le tuyau d'une plume d'oie, selon l'Auteur du *Dict. des Anim.* mais elle est longue de six ou sept pouces, & divisée en neuf ou dix sections, dont la premiere sépare le corps d'avec la tête qui est presque ronde. Cette tête a deux petits yeux qui s'avancent au dehors, comme dans les crabes, avec deux poils qui lui tiennent lieu de cornes. Tout le corps est comme épineux, & va toujours en diminuant jusqu'à la queue, qui est encore divisée en trois nœuds, au bout desquels est une maniere de fourreau, qui couvre un petit aiguillon, dont la piquure cause par tout le corps un tremblement qui s'appaise à l'instant, lorsqu'on frotte l'endroit piqué avec de l'huile de palme; mais cette bête ne pique personne, si ce n'est lorsqu'on la serre trop en la touchant.

Mademoiselle Merian, *Hist. des Insectes de Surin.* représente des sauterelles qui proviennent de vers couleur d'orange, qui se nourrissent sur les feuilles d'un arbre dont les fruits sont nommés à Surinam *pommes de Sodome.* Ce même Auteur, dans son *Histoire des Insectes de l'Europe*, parle d'une espece de sauterelle, qui tous les ans s'arrête dans les Pays-Bas autour des vieux tilleuls, vers les mois de Novembre & de Décembre : elles s'y nourrissent pendant quelque tems. L'hiver approchant, toutes celles qui sont sorties des tilleuls, abandonnent ces arbres & meurent infailliblement. Les vers qui restent dans le cœur ou la moëlle de l'arbre, se disposent à la transformation : il en vient des sauterelles qui, premierement changent de peau, & ensuite de couleur.

Enfin il y a à la Louisiane une espece de sauterelle plus grosse que les autres, & qu'on nomme *sauterelle cheval* : elle est de la grosseur du pouce. Son corps & les grandes aîles sont noires; & les petites aîles de dessous sont du plus beau pourpre que l'on puisse voir : elle a, ainsi que toutes les autres sauterelles, la tête faite comme celle d'un cheval qui auroit les oreilles coupées près de la tête.

Dégât que font les Sauterelles.

Les Hébreux appelloient les sauterelles *arbé*, à cause de leur multitude : il n'y a presque point d'animal qui multiplie autant; c'est ce qui fait que dans l'Ecriture Sainte, le nombre infini est comparé à la multitude des sauterelles. Quand les sauterelles sont en campagne, elles partagent en-

tr'elles

entr'elles le butin; elles ont toujours à leur tête un chef qui voyage au hasard,& où il s'arrête, les autres restent & ne passent pas outre, afin de maintenir l'ordre dans leur marche. Il est fait mention dans les Histoires sacrées & profanes, anciennes & modernes, & dans différentes Relations, du dégât extrême que font les sauterelles. Elles viennent en troupe, comme on ne l'a que trop vu en Allemagne; elles se jettent sur la moisson déja prête à cueillir; elles ravagent les prés, les pâturages, détruisent les plantes potageres & les arbres fruitiers, consument en peu d'heures l'espérance de toute une année, & causent la famine dans un pays; elles engloutissent, dévorent, écorchent, rongent & pelent toute la verdure des champs, avec un si grand tintamare, qu'elles se font entendre de loin: ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'après avoir ravagé, elles brûlent tout ce qu'elles touchent; leur salive est un venin si nuisible aux arbres & aux herbes, que par-tout où elles tombent, elles consument & détruisent tout.

Si elles font tant de mal de leur vivant, elles en font encore après leur mort. Dans les endroits où elles sont tombées, elles infectent l'air par leur contagieuse odeur, ce qui cause des maladies. Orose nous apprend que l'an du monde 3800, il y eut un nombre incroyable de sauterelles en Afrique, qui après avoir consumé toutes les herbes, se noyerent dans la mer d'Afrique, & jetterent une puanteur si violente, qu'on croit qu'il mourut en peu de tems trois cents mille hommes.

Les sauterelles d'Egypte, dont il est mention dans l'Exode, surpassoient en grandeur toutes les autres especes. Pline, en parlant de semblables sauterelles des Indes, dit qu'on se sert de leurs jambes desséchées au lieu de scies. Quand ces insectes volent en société, ils font un grand bruit. Les Payens ont fait des vœux & des sacrifices à leurs Dieux pour être délivrés des sauterelles. Suivant un extrait de deux lettres écrites en 1690 à M. Labbé de S. Ussans, l'une de Javarow en Pologne, & l'autre de Biala en Lithuanie, il vint la même année en Russie des sauterelles par trois endroits différents, comme en trois corps. Le premier alla à l'armée Polonnoise, l'autre passa à droite de Léopold, venant de Volhinie, & le troisieme vint par les côtés des montagnes de Hongrie. Ces insectes se répandirent dans la Pologne & dans la Lithuanie en une si prodigieuse quantité, que l'air en étoit tout obscurci, & la terre toute couverte comme d'un drap noir: il s'en trouva en certains endroits où elles étoient mortes les unes sur les autres, jusqu'à quatre pieds de hauteur; celles qui étoient vivantes se perchant sur les arbres, faisoient plier les branches jusqu'à terre, tant leur nombre étoit grand. Le peuple crut qu'il y avoit des especes de lettres hébraïques sur leurs aîles; un Rabin prétendit y lire les mots qui signifient en François *colere de Dieu*. Ce fut en effet un présage funeste; car les pluies faisant mourir ces insectes, ils infecterent l'air, & les bœufs qui en mangeoient parmi l'herbe, ainsi que les autres bestiaux, mouroient aussi-tôt. On avoit remarqué qu'à la suite d'un semblable fléau arrivé en 1648, les Cosaques s'étoient révoltés. La Hongrie, la Bohême & l'Allemagne ont

été infeftées & ravagées en 1542, & même ces années dernieres (en 1747 & 1748) par les fauterelles. En 1755, on a vu tomber en quelques endroits du Portugal, un nombre infini de fauterelles qui ont ravagé les campagnes aux approches du tremblement de terre arrivé à Lisbonne.

En Chypre il y avoit une loi qui obligeoit de faire chaque année trois fois la guerre aux fauterelles; 1°. en caffant leurs œufs; 2°. en tuant leurs petits; 3°. enfin en faifant mourir ces infectes. Il paffe ordinairement à Balfora, ville de Perfe, quatre ou cinq fois l'année une fi prodigieufe quantité de fauterelles, qu'elles paroiffent de loin comme un gros nuage, dont l'air eft entierement obfcurci; quelquefois le vent les jette par-deffus l'Euphrate, & elles vont mourir dans les déferts. Dans la province de Xinfi en Afrique, il en vient tous les ans en fi grande abondance pour ravager les fourages, qu'aucun habitant n'eft difpenfé d'aller au devant d'elles pour les détruire. En Chine, fur-tout dans la province de Chan-tong, elles vont fréquemment défoler les récoltes; elles couvrent entierement le ciel: on croit alors voir fondre fur fa tête de groffes montagnes de verdure accompagnées d'un bruit femblable à celui du tambour. Ces dangereufes légions ne vifitent la Chine que dans les années féches qui fuivent les inondations. Dans ces malheureufes occafions, les Laboureurs n'ont d'autre reffource, pour chaffer l'ennemi de leur travail, que d'étendre des draps fur les champs: quelquefois ce mal ne fe fait fentir que dans l'efpace d'une lieue, tandis que la moiffon refte fort belle dans tout le refte de la Province.

Lorfqu'il y a des étés fecs en Ukranie & dans les pays des Cofaques, on eft tellement infefté de fauterelles qui y font portées par un vent d'Eft ou de Sud-Eft, qu'elles obfcurciffent l'air dans le tems le plus ferein, & dévorent tout le bled du pays.

Elles dépofent en automne chacune deux ou trois cents œufs, & meurent peu de tems après; mais ces œufs venant à éclore le printems fuivant, ils produifent un fi grand nombre de fauterelles, qu'elles font beaucoup plus de mal qu'auparavant, à moins qu'il ne furvienne des pluies qui détruifent les œufs & les infectes, ou qu'il ne s'éleve un grand vent du Nord ou Nord-Eft qui les chaffe dans le Pont-Euxin. Les cochons du pays & les oifeaux aiment fort ces œufs: ils en dévorent une grande quantité, & contribuent par-là à en purger la terre, qui fouvent eft tellement infectée de ces infectes, qu'ils entrent dans les maifons, s'infinuent dans les lits, tombent fur les tables & dans les mets en fi grand nombre, qu'il eft difficile de n'en pas avaler. Lorfqu'ils fe repofent fur terre pendant la nuit, ils la couvrent de l'épaiffeur de trois ou quatre pouces; & fi une roue vient à paffer fur eux, il en réfulte une puanteur infupportable. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur par le récit de tant de défaftres, nous nous contenterons d'ajouter le témoignage de deux Hiftoriens modernes très dignes de foi.

Mézerai après avoir expofé les triftes effets d'une tempête extraordinaire,

qui, sous Louis XIII, s'étoit fait sentir au mois de Janvier 1613, dit que quelque grande que fût la perte causée par ces vents & par ces tonneres, elle n'approcha pas néanmoins de celle que les sauterelles firent dans la campagne d'Arles en Provence vers le mois de Mai : il s'engendra une si grande quantité de ces insectes dans ce pays, qu'en moins de sept ou huit heures elles rongerent jusqu'à la racine des herbes ou des grains dans l'espace de plus de quinze mille arpents de terre; elles pénétrerent jusques dans les greniers & dans les granges, & consumerent tous les grains qui y étoient. Quand ces sauterelles s'attroupoient & s'élevoient en l'air, elles formoient une espece de nuage qui déroboit le soleil. Dès qu'elles eurent ravagé tout le territoire voisin d'Arles, elles passerent le Rhône & vinrent à Tarascon & à Beaucaire; & ne trouvant plus de bled sur pied, elles ravagerent les herbes potageres & les luzernes qu'on avoit semées : delà elles allerent à Bourbon, à Valabergues, à Monfrin & à Aramon, où elles firent le même dégât; enfin elles furent mangées par les étourneaux : celles qui échapperent formerent en terre, & principalement dans les lieux sablonneux, une espece de tuyau semblable à un étui rempli d'une si grande quantité d'œufs, que tout le pays en auroit été désolé, si on les eût laissé éclore; mais par les bons ordres que donnerent les Consuls des villes d'Arles, de Beaucaire & de Tarascon, on en fut délivré en peu de tems. On en ramassa plus de trois mille quintaux qui furent enterrés ou jettés dans le rhône : on supputa ensuite le nombre des insectes que ces œufs auroient produits; & en comptant seulement vingt-cinq par tuyau, on trouva qu'il y en avoit un million sept cents cinquante mille au quintal, ce qui pouvoit donner au total cinq cents cinquante mille millions de sauterelles qui auroient éclos l'année suivante.

Combien de fois, dit M. Lesser dans sa *Théologie des Insectes*, les Laboureurs ne se trouvent-ils pas frustrés d'une abondante récolte par les dégâts des sauterelles ? Ces animaux voraces quittent souvent des pays éloignés, traversent les mers, se jettent par milliers sur des champs ensemencés, & enlevent en peu d'heures jusqu'à la moindre verdure. M. Lyonnet en cite, à ce sujet, un exemple mémorable, que l'on trouve dans l'Histoire de Charles XII, Roi de Suede. Son Historien rapporte que cet infortuné Prince fut très incommodé dans la Bessarabie par une horrible quantité de sauterelles, qui s'élevoient sur le midi du côté de la mer, d'abord à petits flots, ensuite par grands nuages, qui en éclipsant le soleil, rendoient l'air sombre : elles voloient à hauteur des hirondelles, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un champ pour s'y jetter. Nous en rencontrions, dit-il, souvent sur le chemin, d'où elles s'élevoient avec un bruit semblable à celui d'une tempête : elles venoient ensuite fondre sur nous comme un orage, sans craindre d'être foulées aux pieds des chevaux. En s'élevant de terre, elles nous couvroient le corps & le visage, au point de nous aveugler. Par-tout où ces insectes se reposoient, ils y détruisoient tout, jusqu'à faire d'une belle prairie verdoyante, une terre aride & sa-

blonneuse. On ne sauroit jamais croire qu'un si petit animal pût passer la mer, si l'expérience n'en avoit pas convaincu si souvent les peuples de ces contrées, chez qui ils rongent jusqu'aux portes même des maisons.

Les Auteurs nous ont laissé plusieurs recettes pour éloigner ou faire périr les sauterelles; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi. Aldrovande avoue que trop souvent les ressources de l'esprit humain n'y servent de rien. Au reste, les sauterelles s'entredétruisent elles-mêmes, & les plus fortes dévorent les plus foibles. *Voyez* aussi le *Mémoire de M. Gledistch sur les Sauterelles errantes en Prusse, dans les Actes de l'Académie de Berlin*, 1750.

Peuples qui se nourrissent de Sauterelles.

Qui croiroit qu'un animal aussi nuisible au genre humain fût de quelque utilité? S. Jean-Baptiste en a mangé dans le désert. Dans les pays Orientaux, on prépare ces insectes de différentes façons: les uns les font bouillir; d'autres les font rôtir dans une terrine, où les jambes & les aîles se détachent; mais la tête & le corps deviennent rouges extérieurement, comme ceux des écrevisses, & la chair blanche. Cette chair passe pour être d'un goût excellent. Il y en a qui les font frire avec du beurre, & mariner avec du vinaigre, du sel & du poivre.

On nomme *acridophages* les mangeurs de sauterelles: il paroît cependant que cette nourriture est assez mal-saine, car les peuples qui en usent ne vivent pas long-tems. Quand, vers l'équinoxe du printems, les vents du midi & du septentrion soufflent le plus chez les Ethyopiens voisins du désert, il y arrive une multitude innombrable de grosses sauterelles, que ces peuples mangent en tout tems, en les salant ou en les accommodant d'une autre façon. Ces acridophages, pour les prendre, font du feu dans un lieu profond, qui jette beaucoup de fumée; lorsque les sauterelles y veulent passer en volant, elles tombent aussi-tôt: ces pauvres habitants, dont la condition est aussi misérable que leur taille est petite, les prennent avec beaucoup de soin & d'industrie. Après les avoir salées, ils les gardent, & s'en servent comme d'une viande fort appétissante: ils ne mangent pas autre chose tant que dure la saison des sauterelles; car ils n'entretiennent point de bétail & ne mangent point de poisson, étant fort éloignés de la mer: ils n'ont point aussi d'autre animal qui leur puisse servir de nourriture. Ce sont des gens fort légers de corps, agiles à la course, & d'une assez courte vie, puisque les plus vieux d'entr'eux ne passent pas quarante ans. Quand ils approchent de cet âge, il sort de leur corps des poux d'une forme horrible, qui ont des aîles de différentes couleurs: ces poux leur rongent le corps, la poitrine, le ventre; & dévorés par cette vermine, ils meurent misérablement.

Dans le pays où l'on mange des sauterelles, on les porte régulierement au marché, comme c'étoit autrefois la coutume à Athênes, dit Aristophane, & on les y vend, comme l'on vend les oiseaux chez nous. Les

ſauterelles doivent auſſi avoir été une nourriture connue dans la Judée, puiſque Moïſe avoit permis aux Juifs d'en manger de quatre ſortes qui ſont ſpécifiées dans le Lévitique. L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit qu'en Europe on ne connoît point ce ragoût, & que l'on ſe contente d'admirer la frugalité des Orientaux, ſans vouloir les imiter. En effet, il ne faut pas confondre avec les véritables ſauterelles, de petits cruſtacées de la Manche, auxquels l'on a donné improprement le nom de *ſauterelles marines :* ces cruſtacées ſont la *cigale de mer* & la *ſquille.* Voyez ces mots. Ce ſont-là les inſectes que l'on prépare dans les pays d'Abbeville, de Saint Valleri, & de Calais en Picardie, province de France, où l'on en mange, & d'où l'on en envoie même à titre de préſent à ſes amis : elles ſont rougeâtres étant bouillies dans de l'eau & du ſel, c'eſt-à-dire, marinées : on les vend auſſi dans les rues pour le public; il s'en fait dans ces endroits une aſſez grande conſommation ſous le nom de *ſauterelles.*

On aſſure que ces inſectes, pris en forme de fumigation, guériſſent les rétentions d'urine, ſur-tout dans les femmes : on les conſeille auſſi contre les vapeurs; pour cela on les fait ſécher & pulvériſer, & cette poudre ſe donne à la doſe de douze à vingt grains dans quelque liqueur appropriée, comme dans une décoction de turquette ou de pariétaire. M. Linnæus dit qu'en Suede les gens de la campagne font mordre les verrues de leurs mains à la grande ſauterelle verte, qui, en les mordant, vomit ſur la plaie une liqueur qui les fait ſécher.

SAUTERELLE CHENILLE. Goëdard donne ce nom à une fauſſe chenille qui ſe plaît au ſommet des ormes, dont elle mange les feuilles. Le froid lui cauſe la mort : elle ſe fabrique une petite toile pour s'y loger, & ſe métamorphoſer en une nymphe, qui devient mouche au bout de neuf mois. Dans l'état de fauſſe chenille, elle s'élance d'une place à l'autre, comme une ſauterelle.

SAUTERELLE DE MER. *Voyez* Langouste de mer, à l'article Écrevisse.

SAUTERELLE-PUCE, eſt un inſecte ſans dents, mais qui a, comme les cigales, une trompe ou un aiguillon terminé en pointe, & couché ſur la poitrine. On le trouve, dit Swammerdam, caché ſous l'écume qui ſe forme ſur la ſurface de toutes ſortes de plantes. Il lui pouſſe ſur le dos quatre tubercules, qui ſont les fourreaux des aîles. *Voyez* ce qui en eſt dit à l'article Écume printanniere.

SAUTEUR. *Voyez* Altise.

SAUVAGE. Nom donné à des animaux qui appartiennent à la vieille Nature, qui ſont farouches, non apprivoiſés, même à l'homme qui n'eſt point civiliſé ou qui vit errant dans les bois, & même aux plantes qui viennent ſans culture. Il nous a plu d'appeller ainſi le Hottentot, le Cafre, le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Lapon, l'Iſlandois & le Morlaque. Ces humains vivent cependant en peuplades, s'entendent, & ont l'art de ſe fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin; ils connoiſſent leurs

patriotes, & les défendent avec bravoure; en un mot, ils ont la raiſon & la perfectibilité. *Voyez* l'article HOMME & celui HOMME SAUVAGE.

SAUVAGEON. Nom donné à un petit arbre venu naturellement. On ente d'autres arbres ſur les ſauvageons; c'eſt ordinairement ſur les ſauvageons d'amandier ou de coignaſſier.

SAUVE-GARDE, eſt un gros lézard de l'Amérique. Mademoiſelle Mérian dit qu'il devient grand comme un crocodile de dix ou douze pieds, & qu'elle lui a vu dévorer les œufs de différentes ſortes d'oiſeaux : il ſe nourrit de charognes; mais il n'attaque pas les hommes, comme le crocodile. Lorſque ſa femelle veut pondre ſes œufs, elle creuſe le ſable ſur le bord de quelque riviere, où elle les dépoſe pour les laiſſer éclore au ſoleil. Les Indiens mangent ces œufs, qui ſont gros comme ceux d'une poule d'Inde, mais un peu plus longs. Cet animal eſt amphibie; il vit également ſur terre & dans l'eau, enſorte que quand il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poiſſons; & au défaut de poiſſon, il vit de mouches & de fourmis. On le trouve dans les forêts de Surinam : ſa couleur eſt marbrée; ſes écailles ſont minces & polies. Le tejuguacu & le tupinambis ſont auſſi des eſpeces de ſauve-garde. On verra à l'article *tupinambis* pourquoi l'on a donné ce nom à ces lézards.

SAUVE-TERRE, marbre qui ſe tire d'un village qui porte ce nom, dans le Comté de Comminges, & qui prend un fort beau poli : il eſt de différentes couleurs; le fond en eſt noir, avec des taches & des veines blanches & jaunes : on le nomme *brêche* à Paris.

SAUVE-VIE ou RUE DES MURAILLES, *Ruta muraria.* Cette plante qui naît ſur les rochers & les murailles, dans les fentes des vieux édifices, proche des fontaines, aux environs de Paris & ailleurs, eſt l'une des capillaires. *Voyez* ce mot. Sa racine eſt chevelue, menue & noirâtre; ſes tiges ſont nombreuſes, longues de deux à trois pouces, rondes, grêles, évaſées, découpées, & d'un verd noirâtre en haut, & rougeâtre vers la racine, portant des feuilles ſemblables à celles de la rue des jardins, d'une ſaveur acerbe; elle eſt couverte ſur le dos d'une pouſſiere fine, qui n'eſt autre choſe qu'un amas de capſules ſphériques, ſemblables à celles des capillaires, ou à celles des fougeres. Cette plante ne périt point dans l'hiver; elle eſt très pectorale, convient dans les maladies du poulmon, & eſt très apéritive : elle a été appellée *ſalvia vitæ*, comme propre à conſerver la vie.

SAXATILE. Serpent d'Afrique, dont on trouve l'un mâle & l'autre femelle, figurés dans *Seba*, *Theſ. II*, *Tab. 37*, *n. 1 & 2.* Ce ſerpent ſe nourrit de grenouilles & de crapauds; il ſe cache dans les fentes des pierres & des rochers pour mieux guetter & attraper ſa proie.

Le deſſus de ſon corps eſt d'un bai brun, qui s'éclaircit vers le ventre, dont les écailles blanchâtres ſont en travers & dans un bel ordre, de même que celles qui garniſſent le dos, leſquelles ſont taillées en rhombes. Sa tête eſt couverte d'un bouclier jaune pâle, traverſé longitudinalement par

une raie noirâtre, que trois autres raies coupent tranſverſalement en croix : ſa gueule eſt armée de fort petites dents.

La femelle du ſaxatile ne differe du mâle que par quelques bandelettes très étroites, ou des raies d'eſpace en eſpace, juſqu'au milieu du corps ; l'autre moitié juſqu'au bout de ſa queue, terminée en pointe, eſt ornée ſimplement d'écailles loſangées.

SAXIFRAGE ou ROMPT-PIERRE, *Saxifraga*. Plante dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces. Nous citerons dans cet article celles qui ſont uſitées en médecine ; ſavoir :

1°. La SAXIFRAGE BLANCHE, *Saxifraga alba*. Elle croît aux lieux herbeux incultes, ſur les montagnes, dans les vallées & dans les bois : ſa racine jette pluſieurs fibres, au haut deſquelles ſont attachés de petits tubercules gros comme des grains de coriandre, de couleur en partie rougeâtre, & en partie blanchâtre, d'un goût tirant ſur l'amer : on les appelle vulgairement *grains* ou *ſemences de ſaxifrage*.

Cette racine pouſſe des feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, reſſemblantes un peu à celles du lierre terreſtre, mais plus groſſes & plus blanches : il s'éleve d'entr'elles de petites tiges hautes d'environ un pied, rondes, tendres, velues, purpurines, rameuſes, portant dans l'été, en leurs ſommités, de petites fleurs à cinq feuilles, diſpoſées en roſe, de couleur blanche : à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, contenant dans deux loges des ſemences fort menues, longuettes & rouſſes : cette plante eſt plus petite en toutes ſes parties dans les terreins maigres qu'en d'autres. On remarque que ſes feuilles & ſes tiges ſe ſechent peu après la fleur, les grains tuberculeux reſtant autour de la racine ; mais comme ils diſparoiſſent auſſi dans la ſuite, on doit être attentif à les cueillir à tems. L'infuſion de cette ſaxifrage, faite dans le vin blanc ou dans l'eau, eſt apéritive, & provoque les menſtrues.

2°. La PETITE SAXIFRAGE ROUGE, *Saxifraga verna annua humilior*. Sa racine eſt ſimple ; ſa tige ordinairement unique, menue, rameuſe, haute de quatre pouces ; ſes feuilles ſont ſimples, oblongues, graſſes, velues, gluantes au toucher, verdâtres, diviſées en trois & quelquefois en cinq ſegments : leurs fleurs naiſſent aux ſommités de la tige, elles ſont de couleur de pourpre clair ; il leur ſuccede des capſules ſéminales à deux cornes, & arrondies : toute la plante eſt viſqueuſe ; elle croît abondamment ſur les toîts, ſur les vieilles murailles, aux lieux déſerts & ſecs ; elle fleurit en Mai, & ſa ſemence ne tarde pas à ſuivre la fleur, puis elle ſe ſéche entierement, puis diſparoît pour le reſte de l'année : elle devient plus ou moins grande, & rouge ſuivant le ſol & ſon expoſition au ſoleil. Boyle, dans ſon *Traité de l'utilité de la Philoſophie expérimentale*, donne l'infuſion de cette plante dans de la bierre, comme un ſpécifique contre la jauniſſe ; & Ray, d'après le même Auteur, la recommande contre les écrouelles, en quelqu'état qu'elles ſoient.

3°. La SAXIFRAGE DORÉE ou l'HÉPATIQUE DORÉE, *Chryſoſplenium*.

Elle croît dans les marais, au bord des lieux humides, ombrageux & mouſſeux : ſa racine eſt longue, aſſez groſſe, noueuſe, rampante & blanchâtre, facile à rompre, & fibreuſe; elle pouſſe de petites tiges, hautes environ de quatre pouces, quarrées, velues, tendres, foibles, & un peu rameuſes, revêtues de feuilles oppoſées & arrondies, dentelées, un peu velues & ſucculentes, d'un goût un peu ſtyptique & amer : aux ſommités naiſſent en Avril de petites fleurs en roſettes à quatre quartiers, & d'une belle couleur jaune dorée & reſplendiſſante; il leur ſuccede des ſiliques à deux cornes qui renferment des ſemences brunâtres : cette plante a le goût & les vertus de l'*hépatique*. Voyez ce mot.

4°. La SAXIFRAGE DES ANGLOIS OU DES PRÉS, *Saxifraga umbellifera Anglorum*. Quelques-uns lui donnent auſſi le nom de *ſeſeli des prés de Montpellier*. Sa racine eſt vivace, longue, groſſe comme le doigt, ridée, brune en dehors, blanche en dedans, chevelue vers le haut, d'un goût aromatique & un peu âcre : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, groſſes, rondes, cannelées, verdâtres, diviſées en ſegments pointus : à l'extrémité des rameaux ſont des ombelles de fleurs peu étendues, diſpoſées en roſe, & d'un blanc tirant ſur le jaunâtre : elles ſont ſuccédées par des fruits compoſés de deux ſemences courtes, cannelées, rougeâtres, d'une odeur forte, agréable, & d'un goût aromatique & vineux. Cette plante eſt d'un uſage très familier chez les Anglois, comme un puiſſant diurétique.

Il y a encore la grande & la petite pimpinelle ſaxifrage, autrement connue ſous le nom de *bouquetine* : nous en avons parlé au mot BOUCAGE; elles ſont fort traçantes.

SCABIEUSE, *Scabioſa*. Plante dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces. Nous ne rapporterons ici que les deux eſpeces qui ſont d'un uſage familier en médecine; ſavoir :

1°. La SCABIEUSE ORDINAIRE DES PRÉS ET DES CHAMPS, *Scabioſa hirſuta vulgaris pratenſis & ruralis*. Elle croît preſque par-tout dans les bleds, dans les champs & les prés : ſa racine eſt droite, longue & vivace; elle pouſſe des feuilles oblongues, lanugineuſes, laciniées par les côtés : il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, velues, creuſes, revêtues de quelques feuilles oppoſées; les ſommités des tiges ſoutiennent des fleurs diviſées en bouquets ronds, & compoſés de fleurons inégaux, de couleur bleuâtre : à ces fleurs ſuccedent des manieres de têtes verdâtres, écailleuſes, compoſées de capſules, qui contiennent chacune une ſemence oblongue, ſurmontée d'une couronne. Cette plante fleurit en Juin & Juillet; elle eſt d'une ſaveur amere : on l'eſtime alexitaire, ſudorifique, apéritive & vulnéraire. Les Apoticaires en tiennent une eau diſtillée, qui convient dans les fievres malignes & pour faciliter l'expectoration. La plante appliquée extérieurement guérit la gale.

2°. La SCABIEUSE DES BOIS OU SUCCISE, ou le MORS DU DIABLE, *Morſus Diaboli*. Elle croît aux lieux incultes, dans les prés & les pâturages, dans

dans les bois ſablonneux, un peu humides : ſa racine eſt auſſi vivace, groſſe comme le doigt, courte, comme rongée dans le milieu, & fibreuſe; elle pouſſe des feuilles oblongues & pointues, ſemblables à celles de la ſcabieuſe ordinaire, mais entieres, légerement crenelées en leurs bords, plus vertes en deſſus qu'en deſſous, rudes, & attachées à de longues queues. Il s'éleve d'entr'elles, ſur l'arriere ſaiſon, pluſieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rougeâtres, rameuſes, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, leſquelles portent en leurs ſommités des fleurs ſemblables aux précédentes, mais plus ramaſſées en tête, de couleur bleue ou purpurine, ſuivies de pluſieurs ſemences rondes & cannelées. Cette plante fleurit vers l'automne : ſes feuilles ſont ſur-tout d'uſage; elles ſont ameres & un peu aſtringentes : on lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente, & particulierement pour les inflammations de la gorge, & les ulceres intérieurs.

SCADICACALLI. Arbriſſeau du Malabar, qui paroît être l'euphorbier des Anciens. *Voyez* EUPHORBE.

SCALATA ou ESCALIER. Coquillage univalve de la famille des vis, & des plus rares en Europe. M. d'Argenville décrit cette coquille, & dit que ſept ſpirales coupent toute ſa figure pyramidale; que la derniere revient en cornet vers ſa bouche ovale, dont elle forme le bourrelet. Ces ſpirales ſont coupées par des côtes très minces, ſaillantes & très blanches, ſur un fond plus ſale; elles ſont ſéparées, par un petit jour, les unes des autres, d'une maniere aſſez ſenſible, ſur-tout celles d'en bas, dont les dernieres côtes ſe réuniſſent en un point vers le bord de ſa bouche : ce ſont des anneaux ou des cordelettes détachées, qui ont toujours une liaiſon avec le fond de la coquille. Ce qui fait la rareté de la ſcalata, c'eſt que les Indiens la conſervent parmi leurs bijoux les plus précieux, & qu'ils la pendent à leur col. Il faut, dit M. d'Argenville qui poſſédoit cette coquille, que la ſcalata ait plus d'un pouce de haut pour être réputée belle, parce-qu'il n'y a rien de ſi commun que les petites, qui ſe trouvent dans le golfe Adriatique. On trouve auſſi cette coquille dans les cabinets du premier ordre de Paris, & ſur-tout en Hollande, où nous en avons vu trois dans le ſeul cabinet du Stathouder.

SCALOPES. Seba donne ce nom à un rat ſauvage d'Amérique, qui a de gros & de grands teſticules aſſez ſemblables aux tettes de la brebis : plus en arriere, vers la queue, deſcend ſa verge. La tête de cet animal reſſemble à celle du renard; elle eſt terminée en pointe, & ſon muſeau a beaucoup de rapport avec celui du cochon; il s'en ſert pour fouir la terre, y chercher ſa nourriture, & ſe creuſer des tannieres qui le mettent à couvert des bêtes féroces : ſes oreilles ſont larges, pendantes, preſque chauves, garnies ſeulement de quelques poils clair ſemés. Il a les yeux grands, noirs, défendus de tous côtés par des poils d'un rouge foncé : la levre ſupérieure, qui porte une longue mouſtache, & toute la partie ſupérieure du corps, ſont garnies de poils d'un rouge chargé, & d'un jaune clair ſur

le ventre & sur le front. Cet animal a la queue longue & frisée, les pieds blanchâtres & sans poils, faits comme ceux du singe, munis de quatre doigts & d'un pouce; il s'en sert à différents usages : sa queue lui sert à s'attacher & à se cramponner par-tout.

SCAMMONEE, *Scammonium*. C'est un suc concret, résineux, gommeux & très purgatif : on en trouve de deux sortes dans les boutiques; savoir, la scammonée d'Alep & celle de Smyrne.

1°. La *scammonée d'Alep* est légere & friable : quand on la brise, elle est d'un gris brunâtre & brillant, presque entierement opaque; lorsqu'on la manie ou qu'on la frotte, elle se change en une poudre blanchâtre ou grise : elle a un goût amer, avec une certaine acrimonie & une odeur vappide. On l'apporte d'Alep, ou de Saint Jean d'Acre, qui est l'endroit où on la recueille.

2°. La *scammonée de Smyrne* est noirâtre, plus compacte & plus pesante, à volume égal, que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne d'une ville de Galatie, appellée présentement *Cuté*, & de la ville de Cogni, dans la province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante; mais on préfere la scammonée d'Alep, & on choisit celle qui est brillante, facile à casser, & très aisée à réduire en poudre, qui est presque insipide sur la langue, & qui, arrosée d'un peu de salive ou de quelqu'autre liqueur aqueuse, devient laiteuse, ou, pour parler le langage des Droguistes, fait l'*œil de perdrix*.

Il y a une autre espece de scammonée, qu'on appelle *scammonée bâtarde* ou *inférieure*, & que quelques Colporteurs Juifs vendent quelquefois dans nos ports; ce n'est souvent qu'un composé de sucs de différentes plantes laiteuses, incorporés avec de la cendre, du jalap, &c. Heureusement qu'on ne trouve plus guere de cette mauvaise drogue, dont la composition lucrative est des plus criminelles.

La plante qui produit ce suc purgatif, s'appelle SCAMMONÉE DE SYRIE, *Convolvulus Syriacus*. Sa racine est épaisse, de la forme de celle de la bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, fibreuse, & empreinte d'un suc laiteux : elle pousse des tiges grêles, de trois coudées de longueur, sarmenteuses, & qui grimpent autour des plantes voisines : les feuilles qui sont alternes & vertes, ressemblent à celles du petit lizeron; elles sont triangulaires, lisses, ayant une base taillée en façon de fléche. De leurs aisselles naissent des fleurs en cloche, blanchâtres, tirant sur le purpurin : elles sont suivies par des capsules pointues, remplies de graines noirâtres & anguleuses.

Cette plante croît en Syrie, autour d'Alep, & elle se plaît dans un territoire gras. L'illustre Tournefort a observé une espece de convolvulus hérissé de poils, dans les campagnes de Mysie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les Isles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un suc concret qui est bien au dessous de la scammonée de Syrie & de Judée. Ainsi M. Tournefort nous

porte en quelque sorte à croire que la scammonée des boutiques vient de plantes au moins de différentes especes, si elles ne sont pas différentes pour le genre; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appellée *scammonia folio glabro*, scammonée à feuilles lisses; & celle de Smyrne, de la plante appellée *scammonia folio hirsuto.*

Nous remarquerons cependant que le Consul Anglois (M. Sherard), qui a demeuré à Smyrne pendant treize ans, prétend qu'on ne retire plus le suc de ce *convolvulus herissé*, parceque celui qui a les feuilles lisses croît en si grande abondance, qu'il suffit seul pour préparer toute la scammonée dont on se sert : on choisit sur-tout, dit-il, celle qui croît sur le penchant de la montagne qui est au dessous de la forteresse de Smyrne. On découvre la racine en écartant un peu la terre; on la coupe, & on met sous l'incision, des coquilles de moules pour recevoir le suc laiteux qui en decoule, & que l'on fait sécher pour le conserver. Cette scammonée, ainsi récoltée, est réservée pour les habitants du pays; & l'on n'en donne aux étrangers que par présent : elle est à demi-transparente, blanche, jaunâtre, & sans aucune mauvaise odeur.

Voici les différentes manieres de recueillir la scammonée du commerce, & ce qui lui donne différentes formes & couleurs. On coupe la tête de la racine : on se sert d'un couteau pour y faire un creux hémisphérique, afin que le suc s'y rende; & on le ramasse ensuite avec des coquilles. D'autres font des creux dans la terre; ils y mettent des feuilles de noyer sur lesquelles le suc tombe, & on le retire lorsqu'il est sec. D'autres coupent la partie de la racine qui s'éleve au dessus de la terre, & elle donne tous les jours un suc que l'on ramasse pour le faire sécher : on arrache ensuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, l'on en exprime un suc laiteux, que l'on fait sécher à un feu doux ou au soleil : on en fait quelquefois des pastilles, sur lesquelles on imprime un cachet; leur couleur est grisâtre, & souvent brunâtre. D'autres enfin tirent le suc, des feuilles, des tiges & des racines pilées; puis font dessécher ce suc, & en font de petites masses d'un noir verdâtre, & d'une mauvaise odeur.

La scammonée est efficace & très vigoureuse : on s'en sert pour purger les humeurs bilieuses & séreuses. On doit se méfier de ce remede, qui est souvent si altéré, que pris en grande dose, il est sans effet; d'autres fois il est sans mélange, & pris à petite dose il excite une superpurgation, des nausées, une inflammation qui excite une soif infatiable, la fievre & la dyssenterie. On doit toujours l'associer à quelqu'autre purgatif, & n'en prendre guere plus de douze grains, quand elle est bien résineuse. Les Apothicaires appellent la scammonée qui est en poudre, *diagrede.*

La scammonée entre dans quantité de compositions galéniques. C'est à l'industrie des Chymistes, que l'on est redevable de la teinture & de l'extrait résineux de la scammonée, ce que l'on appelle improprement *magistere.*

SCAMMONÉE D'AMÉRIQUE. *Voyez* à l'article MÉCHOACHAN.

SCAMMONÉE JAUNE, eſt la *gomme-gutte*. Voyez ce mot.

SCAMMONÉE DE MONTPELLIER, *Periploca Monſpeliaca, foliis rotundioribus*. TOURNEF. Plante qui croît dans les bois : ſes racines fibrées, & ſerpentantes en terre, pouſſent pluſieurs tiges ſarmenteuſes, longues, dures, cependant flexibles, articulées, & s'entortillant autour des arbres voiſins : elles rendent du lait quand on les rompt. Ses feuilles ſont conjuguées, oblongues & veineuſes; ſes fleurs, qui naiſſent aux ſommités des branches, ſont en cloche évaſée, velues & purpurines en leur partie ſupérieure, d'un verd jaunâtre & ſans poil en leur partie inférieure. Le piſtil de chaque fleur devient un fruit à gaînes un peu courbées, leſquelles s'ouvrent d'elles-mêmes par la maturité; alors elles laiſſent paroître une matiere floconnée, comme lanugineuſe, dans laquelle on trouve des ſemences à aigrettes. On prétend que cette plante eſt un poiſon aux animaux quadrupedes : on l'eſtime réſolutive appliquée extérieurement.

SCANDEBEC ou BRULEBEC. Rondelet donne ce nom à une eſpece d'huître, dont le poiſſon a le goût piquant, ſalé, quelquefois amer & déſagréable, mais qui échauffe la bouche : elle a la coquille crêpée & contournée en dehors, jaunâtre en quelques endroits, rouge en d'autres, & d'un blanc poli en dedans. Rondelet croit que c'eſt la même coquille que l'*huître ſauvage des Grecs*.

SCARABÉE, *Scarabeus*. Les ſcarabées forment une des plus nombreuſes claſſes des inſectes : cette claſſe préſente une diverſité prodigieuſe pour les grandeurs, les couleurs, les formes en général, & la ſtructure de certaines parties propres à chacun des inſectes qui la compoſent.

La collection de ces inſectes forme un tableau de la Nature des plus curieux, des plus frappants, & qui arrête les yeux; on la voit ſur-tout dans une des ſalles du Cabinet du Jardin du Roi.

Parmi ces inſectes, le plus grand nombre ne ſont que curieux; mais il y en a auſſi beaucoup qui nous ſont d'une grande utilité, ſoit dans la Médecine, ſoit dans les Arts.

On comprend communément ſous le nom de ſcarabée, tous les inſectes dont les aîles membraneuſes ſont renfermées ſous des étuis écailleux.

Cette claſſe immenſe a été différemment diviſée par les Auteurs. Suivant l'*Hiſtoire abregée des Inſectes des environs de Paris*, le caractere eſſentiel du genre des ſcarabées, c'eſt d'avoir les antennes en maſſe, c'eſt-à-dire, terminées par un bout plus gros que le reſte de l'antenne. Cette maſſe ou extrémité eſt compoſée de pluſieurs lames ou feuillets, que l'inſecte peut reſſerrer ou ouvrir à-peu-près comme les feuillets d'un éventail.

Un autre caractere eſt d'avoir entre leurs étuis, à leur origine, une petite partie triangulaire qu'on peut appeller l'*écuſſon*. Dans le même Ouvrage, on diviſe le genre des ſcarabées en deux familles, ſuivant le nombre des feuillets qui compoſent la maſſe des antennes. Dans la premiere famille ſont les ſcarabées qui ont ſept feuillets aux antennes : cette famille eſt la moins nombreuſe. La ſeconde renferme tous les autres, qui ont ſeulement trois feuillets aux antennes.

Le caractere de la famille des *efcarbots* eft d'avoir les antennes en maffe, mais point divifées en feuillets comme dans les fcarabées, ni perfoliées comme dans les *dermeftes*, mais folides & compofées d'une feule maffe. Ces boutons paroiffent compofés de plufieurs anneaux fortement ferrés les uns contre les autres, & qui ont à leur furface de petits points liffes & brillants : de plus, les antennes des efcarbots font coudées, & forment un angle dans leur milieu. Un autre caractere, mais qui n'eft qu'acceffoire, c'eft la maniere dont ils tiennent fouvent leur tête renfoncée dans leur corfelet, de façon qu'on les croiroit décapités, & qu'on n'apperçoit tout au plus que leurs mâchoires, qui font grandes & faillantes. *Voyez* Escarbot.

Tous les fcarabées viennent originairement de vers, dont les uns habitent les boufes de vache & les autres excréments des animaux ; les autres dans les eaux claires ou bourbeufes, d'autres dans les feuilles des arbres. C'eft dans ces divers endroits que ces vers croiffent, fe nourriffent, fubiffent des métamorphofes qui leur font communes avec plufieurs infectes, fe changent en nymphe, & deviennent enfuite des fcarabées. Comme ces infectes ont plufieurs parties femblables à celles des autres infectes, tels que les ftigmates, les yeux à réfeau, & qu'ils paffent par l'état de nymphe ; *voyez*, fur tous ces objets, le mot Insecte & celui de Nymphe.

Une des chofes les plus remarquables dans les fcarabées, c'eft que leurs os, ou cette fubftance analogue à la corne qui leur en tient lieu, fe trouvent, ainfi que dans les coquillages, au dehors & couvrent leur chair ; au lieu que dans les grands animaux qui ont du fang, les os font toujours cachés fous la chair : mais les mufcles de ces infectes ont la même ftructure que celle qu'a découvert Stenon dans les mufcles des animaux qui ont du fang. Cette ftructure eft fur-tout admirable dans les mufcles des pieds des fauterelles, dont la force eft telle, que cet animal peut fauter en l'air à une diftance deux cents fois plus grande que celle de fon corps. *Voyez* Sauterelle.

On peut voir l'hiftoire de diverfes efpeces de fcarabées, fous les noms les plus communs, par lefquels les différents genres font connus. Plufieurs d'entr'eux préfententent des faits fort curieux. *Voyez* les mots de Cerf-volant, de Hanneton, d'Escarbot (fous lefquels on voit l'hiftoire du *fouille-merde* ou *pillulaire*, & de l'*efcarbot onctueux* ou *profcarabée*), de *dermeftes* ou *fcarabées difféqueurs*, de *chryfomele*, de *charenfon*, de *capricornes*, de *cicindelles*, de *courtilliere*, de *buprefte*, de *cantharide*, de *foulon*, de *mouche cornue*, &c.

Il y a des efpeces de fcarabées qu'on nomme *fcarabées à reffort* : ces infectes, foit qu'ils fe trouvent pofés fur le ventre ou renverfés fur le dos, favent contracter leur tête & leur poitrine, comme par l'action d'un reffort, les preffer contre terre, & s'élancer dans l'air avec grande force ; c'eft pourquoi quelques-uns les ont nommés *fcarabées fauterelle*.

Le *fcarabee pulfateur* fixe fes pieds de devant fur du vieux bois, fur une

muraille ou un plancher, & baiſſant enſuite ſa tête entre ſes pattes, il produit une eſpece de battement aſſez ſemblable à celui d'une montre.

Parmi ces ſcarabées à reſſort, les uns font du bruit par le frottement de leur tête contre leur poitrine, les autres par celui de leur queue ou de leur ventre contre les fourreaux de leurs aîles.

Il y a un ſcarabée remarquable par une ſingularité qui lui eſt particuliere : il a une queue en forme d'aguillon.

SCARABÉE AQUATIQUE (grand). C'eſt le plus grand des ſcarabées aquatiques; il ſe trouve aſſez fréquemment dans les étangs : il eſt long d'un pouce & demi, de couleur olivâtre foncée : il a trois pattes de chaque côté; les deux dernieres paires ſont garnies de barbes, qui font l'effet des rames, & donnent à l'inſecte une grande facilité à nager. Chacune des pattes eſt garnie de deux éperons : on diſtingue le mâle de la femelle à deux plaques écailleuſes qu'il a aux pattes de devant, & qui manquent à la femelle. Peut-être ces pattes leur ſervent-elles pour mieux tenir leurs femelles dans le tems de l'accouplement. Ces eſpeces de ſcarabées ſont ſur tout remarquables par une eſpece d'arrête qui eſt ſous leur corſelet; & qui ſe termine en pointe : leur tête eſt armée de deux dents aiguës.

L'hiſtoire de cet inſecte préſente un phénomene aſſez curieux. La premiere forme de ce ſcarabée eſt d'abord celle d'un ver : on croit qu'il vient du ver que l'on nomme *ver aſſaſſin*, ainſi nommé parcequ'il ne ſe nourrit que d'inſectes aquatiques, tels que *griottes*, *agrouelles*, *limas*, &c. Ce ver, qui a ſix pattes velues, peut avoir deux pouces de longueur; ſa queue eſt hériſſée de poils, qui lui ſervent comme de gouvernail pour diriger ſes mouvements en nageant. Il reſpire l'air par ſa partie poſtérieure, ainſi que grand nombre d'inſectes aquatiques.

Ce ver aſſaſſin eſt armé de deux dents creuſes, & ſi tranſparentes, que l'on voit couler à travers, le ſang du ver qu'il ſuce; & qui, à l'aide de ces tuyaux aſpirants, eſt porté dans la bouche, & delà à l'eſtomac : on voit quelquefois monter avec le ſang, de petites bulles d'air. Ce ver voit très bien dans l'eau, moyennant douze yeux noirs immobiles, placés ſur ſa tête : dès qu'il apperçoit ſa proie, il nage du côté où elle eſt & s'en ſaiſit. On remarque à ſa tête ſix ſoies ou barbes articulées, dont quatre ſont placées entre les dents en deſſous; les autres, qu'on peut regarder comme des antennes, ſont des deux côtés de la partie ſupérieure de la tête. Cet inſecte aquatique eſt cruſtacée, & reſſemble fort aux *ſquilles* : il a de chaque côté du corps ſix ſtigmates. Parvenu à ſon dernier période d'accroiſſement, il ſort de l'eau & ſe fait ſous terre une loge ſphérique, où il ſe change en nymphe; de l'état de nymphe il paſſe à l'état de ſcarabée, & paroît tel que nous l'avons décrit : il retourne dans les eaux, ſon premier élément, & travaille à ſe reproduire. Il file alors ſur les eaux une coque de ſoie, dont la forme approche de celle d'un ſphéroide applati, dont on auroit emporté un ſegment. De l'extrémité ſupérieure de l'endroit où le ſegment paroît emporté, s'éleve une eſpece de corne ſolide, compoſée,

de même que la face applatie de la coque, d'une foie brune, enforte que cette coque a l'air d'un bonnet de Huffard ; c'eft-là le berceau flottant qui porte la nouvelle famille : auffi-tôt que les petits font éclos, ils y font une ouverture & fe jettent à l'eau. On peut voir la figure de ces diverfes métamorphofes dans la planche du premier Volume de la *Théologie des Infectes*, qui nous a fourni une partie de cette hiftoire.

SCARABÉE AQUATIQUE (petit). Ce très petit fcarabée aquatique eft d'un beau noir : on le nomme vulgairement *puce d'eau*. Lorfqu'elle fe plonge dans l'eau, elle fait introduire & renfermer adroitement dans fa queue, une petite bulle d'air, qui fert à l'infecte pour le rendre plus léger, lui donner la facilité de nager dans l'eau à diverfes hauteurs, & s'élever du fond à la fuperficie.

SCARABÉES DE L'ISLE DE CAYENNE. Cette Ifle fournit plufieurs efpeces de fcarabées, dont quelques-uns font très beaux. Un des plus remarquables, eft celui qu'on nomme le *ravet*, & en latin *fcarabæus minor domefticus fpadiceus*. Cet infecte a une odeur infupportable : il fe gliffe entre les bois des armoires où il vole, & y dépofe des milliers de petits œufs, comme des grains de moutarde. Ces fcarabées rongent le pain, cherchent le vin dans les verres, fe gliffent dans les confitures, & les infectent de leur puanteur. *Voyez* RAVET.

Il y en a une efpece que l'on nomme *groffe mouche luifante*, qui eft le *fcarabæus maximus, elegantiffimus, fplendens*. Les Sauvages de la Guyane fe parent ordinairement des aîles de cet infecte, fur-tout les Indiennes, qui en font des pendants d'oreilles qu'elles mettent aux jours de fêtes.

On y voit auffi une autre efpece que l'on nomme *poyou*, & en françois *mouche à feu* : ces infectes paroiffent la nuit comme des étincelles de feu ; ils ne luifent guere que dans les tems de pluie. *Voyez* MOUCHE LUISANTE.

SCARABÉE DES LYS. Cet infecte vient d'un ver qui eft mis au rang des teignes. *Voyez* TEIGNE DE LYS.

SCARABÉE A UNE CORNE ou MONOCÉROS. Swammerdam, ce grand Obfervateur, a donné une anatomie exacte des parties de ce fcarabée : il a développé avec tout l'art poffible, la ftructure & le mécanifme de toutes fes parties, qui, pour la plupart, font communes aux autres fcarabées ; il a fait une comparaifon de la ftructure du ver, & de celle de l'infecte dans l'état de fcarabée.

Le fcarabée monocéros mâle fe diftingue très aifément de la femelle, même dans l'état de nymphe, par une corne proéminente fur la tête des mâles, & qui manque aux femelles : d'ailleurs le fcarabée mâle a le corps plus petit que la femelle ; il a encore deux antennes plus longues, terminées par un bouton, qui, lorfque l'animal vole, s'épanouit en plufieurs feuillets. On donne auffi à cet infecte, à caufe de fa corne, le nom de *rhinocéros* : quelques Auteurs l'appellent le *moine* & *naficorne*.

D'après l'examen que Swammerdam a fait, avec fa fagacité ordinaire,

des yeux de ces insectes, comparés à ceux des abeilles, celles-ci doivent mieux voir de jour que de nuit; au lieu que les scarabées doivent mieux distinguer les objets la nuit que le jour.

La corne du scarabée monocéros est d'une substance écailleuse & si forte, qu'on peut s'en servir pour percer le bois le plus compacte : elle est recourbée en arriere, de sorte qu'elle regarde le corselet; sa surface est très polie. On observe sur la corne quelques petites cavités. Dans la nymphe cette corne est membraneuse & comme remplie d'une liqueur aqueuse, mais elle s'affermit. On peut la regarder comme une expansion du crâne; car elle sort en effet de cette partie du crâne, sous laquelle se trouve le cerveau : elle est creuse à l'intérieur; sa cavité ne contient autre chose que des vésicules pneumatiques, & des trachées en grand nombre, lesquelles pénetrent même dans la substance dure, ce qui la rend d'autant plus légere & moins incommode à l'animal.

Swammerdam a dévoilé aussi la structure de la verge de cet insecte, de ses testicules & de ses vésicules séminales; ainsi que la vulve, la matrice & l'ovaire de la femelle. Quelle finesse d'anatomie! quelle merveille dans ces organes!

SCARABÉE ONCTUEUX ou PRO-SCARABÉE. *Voyez* les mots ESCARBOT & PRO-SCARABÉE.

SCARABÉE PILLULAIRE, nommé aussi *fouille-merde.* Voyez ESCARBOT.

SCARABÉES-TORTUES. Ce sont de petites especes de scarabées, que les Naturalistes nomment aussi *scarabées hémisphériques*, parceque leur corps a la figure d'un segment de sphere. Ces insectes n'ont guere plus de diametre qu'une lentille ordinaire : ils sont très jolis, & ressemblent à de très petites tortues, couvertes d'une écaille qui a l'éclat & le brillant de celle qui a été mise en œuvre. Ces écailles sont les fourreaux des aîles de ces scarabées : le fond de la couleur des uns est brun, celui des autres est rouge, & de différents rouges; quelques-uns sont à fond jaune ou de couleur de citron; il y en a même à fond violet. Sur ces fonds de différentes couleurs, sont des taches ordinairement brunes, différemment arrangées, & elles le sont quelquefois d'une maniere fort agréable. En général, ces scarabées plaisent aux enfants : ils les prennent volontiers, & il y a apparence que ce sont eux qui leur ont donné les différents noms que ces insectes portent en divers pays; comme ceux entr'autres de *vaches à Dieu*, de *bêtes à Dieu*, de *chevaux de Dieu*, & de *bêtes de la Vierge.* Les femelles de ces scarabées, après s'être accouplées avec les mâles, déposent des œufs oblongs; les petits vers qui ne sont pas long-tems à éclore, sont les ennemis des *pucerons*, & ils vont à leur chasse.

Il y a un petit scarabée, moins rond & plus applati que le précédent, dont le fourreau des aîles est d'un brun qui tire sur l'olive, & qui vient d'un ver surnommé, à cause de sa figure, *sarbet blanc* ou *hérisson blanc.* Voyez ce mot.

Quelques

Quelques eſpeces de ſcarabées viennent de vers mis au rang des teignes. *Voyez* Teignes.

SCARABÉE DU VER DE L'ABEILLE MAÇONNE. *Voyez* Vol. I, p. 37 & 38.

SCARABÉE A VRILLE ou A TARRIERE. C'eſt un très joli ſcarabée, qui ſe trouve ſouvent dans les troncs d'arbres pourris, & ſous les écorces des vieux arbres : il eſt plat ; & lorſqu'on le prend, il retire ſes pattes ſous ſon corps, & reſte ſi parfaitement immobile, qu'on le croiroit mort. Tout ſon corps eſt d'un fond noir, & couvert de petites écailles : les étuis de ſes aîles ſont courts, & ne couvrent guere plus de la moitié du ventre ; la tête de l'animal eſt petite & allongée ; ſon corſelet l'eſt auſſi, & ſemble avoir cinq angles. On voit à l'extrémité du ventre de la femelle, une tarriere longue d'une ligne, & qui lui ſert à loger & dépoſer ſes œufs dans le bois pourri où on les trouve.

SCARE, *Scarus*. Eſt un poiſſon ſaxatile à nageoires épineuſes, dont il y a deux eſpeces : la premiere a été fort en uſage chez les Anciens. C'eſt un poiſſon ſemblable au *ſargo* par la figure du corps, par ſes aiguillons, & par ſes nageoires ; mais il en differe en ce qu'il n'a point de taches noires à la queue, ni de traits noirs du dos au ventre : ſa couleur eſt entre le bleu & le noir, il a le ventre blanc ; ſes écailles ſont grandes & minces ; ſa queue eſt très fourchue ; ſes yeux ſont noirs, & ſes ſourcils bleus : il a deux ouies de chaque côté, une ſimple & une double ; les dents larges & plattes. Il ſe nourrit d'algues & d'herbes maritimes : ſa chair eſt bonne, légere & de facile digeſtion ; ſes boyaux ſentent la violette, & on ne les jette pas. On le mange bouilli, frit ou grillé : on en prend à Marſeille, & il eſt commun dans l'Iſle de Rhodes.

On prétend que le ſcare eſt le ſeul des poiſſons qui dorme la nuit dans les rochers, ce qui fait qu'il n'eſt jamais pris la nuit. Ovide & Pline écrivent que les ſcares s'aiment les uns & les autres, ſe ſecourent, & qu'ils ſe défendent. Elien dit qu'un ſcare, pris dans une naſſe, ne cherche pas à en ſortir par la tête, mais par la queue, avec laquelle il élargit le trou, pour en ſortir à reculons : en faiſant ſes efforts, il eſt ſecouru par un autre ſcare qui, pour le faire échapper, le tire par la queue, & lui aide à ſortir de la naſſe. Ce poiſſon eſt ſi amoureux, que les Pêcheurs, avec une femelle vivante, peuvent prendre un grand nombre de mâles.

La ſeconde eſpece eſt le *ſcarus varius* : il a les yeux & le bas du ventre de couleur de pourpre ; le reſte du corps en partie noir, en partie bleu, & les écailles couvertes de taches obſcures : il a la bouche petite, les dents larges à la mâchoire ſupérieure ; elles ſont clair-ſemées & aiguës à l'inférieure. Sur le dos, & preſque juſqu'à la queue, il a des aiguillons qui ſe tiennent par une petite membrane : les aîlerons proche des ouies ſont larges, & preſque de figure ovale ; il a deux taches rouges au milieu du ventre. C'eſt un fort beau poiſſon ſaxatile : ſa chair eſt tendre & délicate ;

tous les anciens Médecins en ont fait grand cas. On en pêche dans la Méditerranée, proche d'Antibes & de Marſeille.

SCARIOLE ou ESCAROLE. *Voyez* Endive.

SCARKER. Poiſſon qui ſe pêche à Sierra-Leona en Afrique : l'on ſoupçonne que c'eſt le *marteau* ou le *pantouflier*. Voyez ces mots.

SCATOPSE, *Schatopſe*. M. Geofroi, *Hiſt. des Inſ. des envir. de Paris*, dit que le *ſcatopſe* (comme qui diroit *mouche à ordures*, à cauſe des endroits où l'on le découvre ſouvent) eſt peu connu. Il reſſemble à une petite mouche, excepté par ſes antennes qui ſont filiformes à articles, & non à palettes. La larve du ſcatopſe reſſemble à un petit ver à anneaux & ſans jambes : les unes ſe trouvent dans les latrines, dans les fumiers humides ; d'autres dans les feuilles du buis. Ces larves quittent leur peau pour ſe transformer en nymphes. Le ſcatopſe des latrines eſt noir : ſa peau eſt liſſe & brillante. Dans l'accouplement, les têtes des deux individus ſont oppoſées, & aux deux bouts : on diroit d'un ſeul inſecte long avec deux têtes aux deux extrémités. Le ſcatopſe du buis eſt jaune ; ſes aîles ſont blanches.

SCAVISSON ou ESCAVISSON. Ecorce d'un jaune rouſsâtre, que l'on nous envoie dans le commerce de la droguerie orientale, comme une eſpece de canelle matte : celle que j'ai vue ſous le nom d'*eſcaviſſon*, étoit du *caſſia lignea*.

SCEAU DE NOTRE-DAME. *Voyez* Racine vierge.

SCEAU DE SALOMON, *Polygonatum*. Cette plante, que quelques-uns appellent auſſi *ſignet* & *genouillet*, croît preſque par-tout aux environs de Paris, & dans toutes les Provinces, aux lieux ombrageux, le long des haies, dans les bois & les forêts, où elle ſe multiplie par ſes racines longues qui tracent, & dont les nœuds coupés tranſverſalement, préſentent une figure approchante de celle d'un ſceau ou cachet qu'on y auroit imprimé.

Cette racine eſt ſituée latéralement à fleur de terre, articulée d'eſpace en eſpace par de gros tubercules blancs, garnis de beaucoup de fibres d'un goût douceâtre : elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, liſſes, non rameuſes, un peu courbées en leur extrémité ; revêtues de pluſieurs feuilles diſpoſées alternativement, oblongues, larges, aſſez ſemblables à celles du muguet, nerveuſes, de couleur verte brune, luiſantes en deſſus, & d'un verd de mer en deſſous, d'un goût fade, & d'une odeur déſagréable ſi on les froiſſe ou qu'on les coupe par morceaux.

Les fleurs qui naiſſent des aiſſelles des feuilles une à une ou davantage, forment une cloche allongée en tuyau, & découpée en ſix crénelures, ſans calice, & de couleur blanche : à la fleur ſuccede une baie arrondie, molle, verte ou noirâtre, laquelle contient ordinairement trois ſemences, groſſes comme celles de la veſce, ovales, dures & blanches. Cette plante fleurit en Mai & en Juin, & ſon fruit mûrit en Août : ſa racine, qui eſt la partie

la plus usitée en Médecine, est douceâtre & un peu gluante ; elle est estimée vulnéraire, astringente ; on s'en sert souvent pour les descentes, après l'avoir fait infuser dans du vin blanc. Son eau distillée est cosmétique, c'est-à-dire, qu'elle décrasse le visage & embellit le teint. On attribue à ses baies, la vertu de purger par haut & par bas.

SCECACHUL. Plante de l'Arabie & de la Tartarie orientale, dont les fleurs, qui ressemblent à celles de la grande violette, sont les unes mâles & les autres femelles : il leur succede des grains noirs, qui, au jugement des habitants, sont, ainsi que sa racine, très prolifiques. Ils nomment la graine de cette plante *culcul* ou *kilkil* : elle est d'une saveur douce. Cette plante, qui croît aux lieux ombrageux, est très rare : sa tige est basse & noueuse.

SCÉLERI. *Voyez* au mot CÉLERI.

SCHEL-FISCH. *Voyez* au mot MORUE,

SCHENANTE ou JONC ODORANT. *Schœnanthus*. Espece de gramen qu'on nous apporte d'Arabie, garni de feuilles & quelquefois de fleurs. Il est sec, roide : sa tige est arrondie, luisante, genouillée, de la longueur d'un pied, remplie d'une moëlle fongueuse, d'un jaune pâle vers sa racine, & d'un verd pourpre vers son sommet quand il est récent ; d'un goût âcre, amer & aromatique ; son odeur tient le milieu entre celle des roses & celle du pouliot ; elle est très pénétrante : il s'éleve plusieurs tiges d'une même racine. On appelle la schénante, *jonc rond*, pour le distinguer du *jonc quarré*, que les Grecs ont appellé *cyperus*.

La plante d'où le schénante est tiré, s'appelle *juncus rotundus aromaticus*. Ses racines sont blanchâtres, petites, flexibles, ligneuses & fibreuses ; ses feuilles sont longues de quatre doigts, & ressemblantes à celles du bled, épaisses, roulées les unes sur les autres en maniere d'écailles : elles sont terminées en pointe dure, menue & arrondie ; elles embrassent étroitement les tuyaux par leurs gaînes, comme dans le roseau. Les tiges partent du sommet de la racine ; elles sont grêles vers leurs sommets, & portent des épis de fleurs disposées deux à deux, comme dans l'ivraie ; les fleurs sont très petites, composées d'étamines, & d'un pistil à aigrette, contenues dans de petits calices rougeâtres en dehors : à ces fleurs succedent des graines d'une saveur âcre.

Toute la plante répand une odeur douce & aromatique : il en naît une si grande quantité dans quelques provinces d'Arabie, sur-tout en Nabathée & au pied du mont Liban, qu'elle sert de nourriture commune aux chameaux. Quelques-uns l'appellent paille de la Mecque ; *palea de Mecha ;* fourage & litiere des chameaux, *fœnum aut stramem camelorum*. Autrefois on recherchoit toutes les parties de ce jonc pour l'usage de la Médecine : elles sont toutes efficaces ; cependant aujourd'hui on préfere les seules fleurs pour l'usage de la thériaque, encore faut-il qu'elles soient nouvelles, autrement elles n'ont plus d'odeur ni de saveur.

Le schénante est alexipharmaque, provoque les menstrues, l'urine ;

arrête le hoquet & le vomiſſement : on le prend en ſubſtance ou en décoction pour fortifier la tête & l'eſtomac. On apporte, depuis quelques années, de l'Iſle de Bourbon & de Madagaſcar, un autre gramen ou ſchénante, qui a l'odeur & le goût plus forts que le ſchénante d'Arabie : il eſt auſſi plus verdâtre, & ſes pannicules plus petites & moins chargées de fleurs ; on s'en ſert, dit Lemery, en infuſion en maniere de thé pour les rhumes opiniâtres.

SCHINDEL, *Schilus.* Eſpece de perche du Danube, connue des Allemands ſous le nom de *nagmaul :* on la pêche auſſi dans le lac Ammerſée en Baviere. Rarement ce poiſſon peſe plus de dix livres : ſa figure eſt plus longue que celle de la perche ; il va en diminuant juſqu'à la queue. Son muſeau eſt plus long & plus pointu : il a le dos élevé, le ventre large & plat, les écailles bordées de filets épais & durs, le dos & les côtés d'un jaune ſale, tirant ſur le brun, avec des taches obſcures, placées ſans ordre, le bas du ventre & les nageoires du ventre un peu moins rouges que dans la perche, la mâchoire ſupérieure un peu élevée au deſſus de l'inférieure, & toutes les deux garnies de petites dents.

SCHIRL. D'habiles Mineurs donnent ce nom à une eſpece de mine légere d'étain chargée de fer & d'arſenic. Cette mine eſt en petits criſtaux priſmatiques & allongés, d'un noir luiſant, tirant ſur le bleu : elle eſt réfractaire, & ſe trouve dans certains filons de mine de plomb ; elle differe du *wolfram.* Voyez ce mot.

SCHISTE, *Schiſtus.* Eſt une pierre argilleuſe, peu peſante, plus ou moins dure, d'une couleur griſâtre ou bleuâtre, qui ſe caſſe en morceaux irréguliers. En général, le *ſchiſte* ou *ſchiſt*, eſt une eſpece d'ardoiſe, & on lui donne ce nom quand elle eſt fiſſile, c'eſt-à-dire, qu'elle peut ſe fendre en lames minces : au contraire, elle porte le nom de *ſchiſt*, quoiqu'ayant d'ailleurs les mêmes propriétés chymiques, lorſqu'elle eſt ou graveleuſe, ou compacte, informe, en rognons, ou traverſée de veines quartzeuſes, &c.

Les pierres ſchiſteuſes ſont communément remplies d'empreintes végétales & animales : nous les regarderions volontiers comme le réſultat des matieres limonneuſes ou vaſeuſes, produites par la décompoſition des corps ſemblables à ceux dont elles portent l'image. Les ſchiſtes forment les ſalbandes de la bonne ardoiſe, de la mine de cuivre, & ſouvent du charbon même. A prendre les choſes dans leur principe, le ſchiſte ne differe de la terre argilleuſe que par l'arrangement de ſes parties, & le mélange des différentes ſubſtances métalliques qui s'y trouvent. Nous en avons rencontré à Caop en Allemagne, aux portes d'Angers & de Séez en Normandie, de gris, de rouges, de bruns & de noirs, qui avoient différentes conſiſtances, diverſes peſanteurs, mais qui n'étoient que peu ou point feuilletés.

Il n'eſt pas rare de trouver dans les blocs de groſſe ardoiſe ou ſchiſte, des criſtaux de ſélénite, & des arboriſations formées par la déliqueſcence

des pyrites qui s'y trouvent toujours, & qui font peut-être la base colorante des pierres schisteuses. C'est donc la variété de ces substances qui se trouvent dans les schistes, qui fait que ces pierres ont des caracteres peu constants, tant pour le coup d'œil, que pour les propriétés chymiques : c'est aussi à l'union & à l'arrangement de ces différents corps, que les schistes doivent leur dureté, qui les rend propres à bâtir; c'est par la même raison qu'ils sont feuilletés, & se divisent en tables plus ou moins épaisses, & qu'ils donnent des lames d'ardoises, les unes propres à couvrir les toîts, d'autres à faire des tables susceptibles du poli, ou qui ont de la saveur, & se décomposent facilement à l'humidité, comme la *pierre noire à crayon*. Voyez ce mot & celui d'ARDOISE.

SCHLOT. Dans les salines, on donne ce nom à la sélénite de *sel marin*. Voyez ce mot.

SCHORL ou SCHOERL. Les Minéralogistes Allemands appellent ainsi une pierre, ou grise, ou verdâtre, ou noire, ou rouge, très dure, en cristaux, d'une grandeur assez considérable, que Wallerius appelle *corneus crystallisatus* (pierre de corne). On prétend que c'est la même pierre que le *basaltes* ou *pierre de touche* des Anciens; & que la *pierre de stolpen*, dont parle M. Pott, est de cette espece : quelquefois le *schorl* est strié comme de l'*asbeste*. Voyez ces différents mots.

SCHRAITSER. Espece de perche qu'on pêche à Ratisbonne. Ce poisson, dit Ray, est très commun dans le Danube : il a six pieds & demi de long, du moins tel étoit celui sur lequel il a fait sa description. Il ressemble à la perche de la petite espece par l'unique nageoire qu'il a sur le dos, dont une partie des rayons est épineuse, & l'autre molle : ces rayons se tiennent par une membrane tachetée; mais le schraitser differe de la perche par la figure de son corps, qui est plus longue & plus menue, par son dos qui n'est pas si élevé, par son museau qui est plus allongé, par dix-huit marques qu'il a à la nageoire du dos, par deux lignes latérales qui sont blanches, par la couleur entre les lignes, qui est blanche, & par sa queue qui est plus fourchue.

SCIE DE MER. Poisson à peau dure & à nageoires cartilagineuses. *Voyez*, au mot BALEINE, l'article ESPADON.

SCIE MOUCHE ou MOUCHE A TARRIERE. Insecte aîlé, dont M. Linnæus fait vingt-huit especes sous le nom générique *tenthredo*. Voy. l'article MOUCHE A SCIE, à la suite du mot MOUCHES.

SCILLE ou SQUILLE, *Scilla*. Les scilles tiennent le milieu entre les lys & les oignons : elles different des lys, en ce que, dit M. Adanson, leur calice est composé de feuilles simples, sans sillon, & qu'elles n'ont qu'un stigmate conique; elles different des oignons, en ce que leurs étamines ne tiennent pas aux feuilles du calice. Leurs racines sont traçantes, excepté dans la *scille* dont le bulbe est écailleux.

On distingue trois sortes de scilles dans les boutiques; savoir, deux grandes, qui sont la rouge & la blanche, rangées par M. de Tournefort

dans le genre de l'*ornithogalum*, & une petite mise par le même Botaniste au nombre des *narcisses*.

1°. La grande Scille rouge ou Charpentaire, ou Scipoule, ou Oignon marin, *Scilla vulgaris radice rubrâ*. Sa racine est un oignon ou une bulbe grosse comme la tête d'un enfant, composée de tuniques épaisses, rougeâtres, succulentes, visqueuses, rangées les unes sur les autres, comme celles de l'oignon vulgaire, ayant en dessous plusieurs grosses fibres : elle pousse des feuilles longues d'un pied, larges, charnues, verdâtres, également empreintes d'un suc visqueux & amer : du milieu de ces feuilles s'éleve une tige quelquefois haute de deux pieds, droite, portant en sa sommité des fleurs à six feuilles blanches, auxquelles succedent des fruits arrondis, relevés de trois coins, & renfermant dans trois loges plusieurs semences sphériques & noirâtres : cette plante est la scille femelle.

2°. La grande Scille blanche ou male, *Scilla radice albâ*. Elle ne differe de la précédente qu'en ce que ses feuilles sont moins grandes, sa racine moins grosse & de couleur blanche ; l'une & l'autre croissent aux lieux sablonneux proche de la mer, en Espagne, en Portugal & en Sicile, même en Normandie près de Quillebœuf : elles fleurissent en Août & Septembre, & les graines mûrissent en Octobre & Novembre. Quand les graines sont mûres & la tige séchée, les feuilles se montrent en Novembre & Décembre : on fait la récolte de leurs racines vers le mois de Juin. Ces deux sortes de scilles sont également incisives & apéritives : elles résistent à la pourriture, & provoquent les regles des femmes : on tient dans les boutiques des Apothicaires plusieurs préparations de scille qui conviennent dans les hydropisies ; on prétend que si on coupe les tuniques de cet oignon avec un couteau de fer ordinaire, ce couteau en sera empoisonné : c'est pourquoi les Auteurs demandent qu'on sépare leurs lamines avec un couteau d'ivoire ou de bois. Ce fait nous paroît être au nombre de ceux qu'on peut révoquer en doute ; cependant on lit dans les *Ephémér. d'Allem. Décur. 2, ann. 8, pag. 298, observ. 138*, qu'une poule d'Inde ayant mangé de la pâte qui avoit enveloppé les oignons de scille qu'on avoit fait cuire au four, se trouva saisie au bout d'une heure de vertiges & de convulsions, ne pouvant se soutenir & paroissant aveugle, ce qui se termina par des pustules dures qui s'éleverent sur ses pieds, & qui parurent servir de crise à cet accident. Quelque soit l'authenticité de ces faits, j'ose dire ici avoir coupé plus d'une fois des feuilles de scille avec un couteau de fer, en avoir mâché les feuilles récentes de la racine, & m'être servi depuis à table de ce même couteau, sans qu'il m'en soit arrivé aucun inconvénient.

3°. La petite Scille blanche ou Narcisse de mer, *Narcissus maritimus*, est une espece de narcisse qui croît fréquemment sur les bords de la mer entre Cette & Peccais. Cette petite scille ne differe de la précédente que par sa racine, qui est noirâtre en dehors, & ses tuniques un

peu cannelées. Ses fleurs ont une odeur douce : si on change cette plante de terroir, elle ne fleurit que très rarement. Quelques-uns l'appellent encore *narcisse de Mathiole* ou *pancratium*.

SCINC ou SCINQUE, ou STINC MARIN, *Scincus*. Espece de petit lézard de l'Egypte & de l'Arabie, long de neuf pouces ou environ. Sa tête, dit M. Hasselquist, est avancée, contiguë au corps, un peu courte, allant en diminuant jusqu'au bout, un peu convexe au sommet, & un peu applatie par les côtés. La mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure : celle-ci est triangulaire & obtuse au bout. Les narines, qui sont placées au bout de la mâchoire supérieure, sont rondes & amples. La langue est pointue, en forme de cœur, échancrée à sa base, d'une substance un peu épaisse & charnue ; l'ouverture de la gueule médiocre. Il a les dents courtes, égales, obtuses par le bout, & étroites par les côtés ; les yeux à la base de la tête, proche le bord du sommet ; l'orbite en forme de lance oblongue ; l'iris brune, & les paupieres noires ; le col de la grosseur & de la figure du corps ; le corps est d'un ovale oblong, angulaire par le dos ; la queue, qui est continue avec le corps, depuis les pieds de derriere, va toujours en retrécissant jusqu'au bout, où elle est effilée, & un peu applatie : ses quatre pieds sont égaux ; les premiers sont éloignés de la base de la tête d'un pouce, ceux de derriere sont éloignés de deux pouces & demi des premiers, & d'autant de l'extrémité de la queue : ils sont placés aux deux côtés de l'abdomen.

Ce lézard a les cuisses applaties & égales ; les genoux sont placés au milieu, convexes en dehors, & en dedans courbés en arc : il a cinq doigts fendus à chaque pied, fins, convexes par dessus, plats par dessous, articulés & couverts d'écailles ; ceux de derriere sont un peu plus longs que les antérieurs, & sans ongles.

Cet animal a la tête, le corps & les pieds couverts d'écailles : celles du sommet de la tête sont grandes, irrégulieres, & en petit nombre ; le bord de la mâchoire supérieure est couvert de cinq écailles perpendiculaires, un peu larges, creuses & crenelées à leurs bords : celles du corps sont creuses en dessous, rhomboïdes & tuilées, plus larges aux côtés opposés. Toutes ces écailles sont lisses & luisantes. Le sommet de la tête est d'un verd de mer, tirant sur le jaune. Toute la longueur du dos est jaunâtre, & traversée de douze bandes d'un brun noirâtre. Les côtés, le bas du gosier & les pieds sont blanchâtres.

La tête a à-peu-près un demi pouce de long ; les pieds plus d'un pouce. Sa grosseur, autour de la tête, est d'un pouce ; au milieu de l'abdomen, de deux pouces ; proche de la base de la queue, d'un pouce & demi.

Ce lézard se trouve dans les lieux montueux entre l'Egypte & l'Arabie, même dans l'Egypte & dans l'Arabie Pétrée : il se nourrit d'herbes aromatiques. Les Arabes se servent assez souvent du scinc pour s'exciter à l'amour : c'est un secret que les Egyptiens ne négligent pas, mais que les Européens méprisent. On fait un électuaire avec la poudre de cet animal

desséché ; & les Arabes, quand il vient d'être tué, en tirent une espece de jus ou de bouillon, dont ils font usage. Voilà apparemment leur aphrodisiaque ou secret dont se servent, pour s'exciter à l'acte vénérien, les vieillards ou les gens froids.

Les Paysans d'Egypte portent au Caire des scinques, d'où, par Alexandrie, on les transporte à Venise & à Marseille, pour l'usage des Pharmacies de l'Europe : ils sont éventrés, salés, & enveloppés d'absinthe ; en cet état, ils ont une couleur jaune, argentée & luisante.

Quelques Naturalistes disent que ce scinc se trouve, non-seulement en Egypte & en Arabie, mais encore dans les Indes & vers la mer Rouge : on dit qu'il y en a de très grands dans la Lybie. Il s'en trouve dans la terre de Vizena, proche de Venise, dont les Apothicaires se servent au défaut de ceux qu'on apporte d'Egypte & d'Arabie, mais ils n'ont pas la même vertu ; & si l'on en croit Mathiole, il y a du danger à s'en servir. Cette espece de scinc d'Italie a le corps comme un grand lézard ; le ventre gros, marqué de quantité de taches de différentes couleurs ; la tête un peu ronde & noire, ainsi que la queue. Les Italiens font beaucoup plus de cas du vrai scinc, à cause de sa qualité prolifique.

Seba parle de deux scinques marins de l'Amérique : l'un est à longue queue, & vit d'araignées & de petits crabes ; l'autre, qui est plus petit, vit de vermisseaux & d'araignées.

C'est une méprise de quelques Auteurs, d'avoir pris le scinc marin pour un poisson. Pomet rapporte qu'on en trouve dans le Nil en Egypte. Le P. du Tertre dit que le maboya des Isles de l'Amérique, est le même animal que le scinc. *Voyez* Maboya. Leur chair est bonne, dit-il, contre les venins & les blessures des fléches empoisonnées, pourvu que l'on en use modérément.

SCIPOULE. *Voyez* au mot Scille.

SCLARÉE ou TOUTE-BONNE. *Voyez* Orvale.

SCOLITE, *Scolytus*. Insecte coléoptere, à antennes en masse solide, d'une seule piece. Sa tête n'a point de trompe ; la forme de son corps ressemble à celle des scarabées : sa couleur est noirâtre. On trouve le scolite sous les écorces.

SCOLOPACE. Nom donné aux oiseaux à bec long & effilé. L'on a nommé *imantopedes* ceux qui ont de longues jambes & les cuisses à moitié dégarnies de plumes, pour pouvoir marcher sur les bords des rivages & même dans l'eau. *Voyez* ce qui en est dit à la suite du mot Oiseau.

SCOLOPAX, est un magnifique serpent d'Arabie. Le mâle présente une tête admirable par le superbe appareil de ses grandes écailles jaunes, accompagnées d'autres petites écailles blanches & rouges : son col est orné d'un collier jaune ; le reste du corps est marqueté d'un mélange de taches singulieres, de différentes grandeurs, à plusieurs angles inégaux, & qui semblent former comme des especes de caracteres. Il a sous ces taches, des écailles argentines, brillantes, chevauchées çà & là par d'autres écailles

rembrunies

rembrunies de figures irrégulieres, qui se perdent, pour ainsi dire, dans les premieres. La femelle, quoique d'une couleur semblable à son mâle, est inférieure pour la variété & la beauté de sa parure. Seba, *Thes. II, Tabl. XXXIX, n. 1 & 2.*

SCOLOPENDRE, *Scolopendra.* Nom donné à un genre d'insectes que divers Naturalistes appellent *mille-pieds*, à cause du grand nombre de pattes qu'on leur remarque. Il ne faut pas confondre les véritables scolopendres avec les *jules*. Voyez ce mot. Les scolopendres ont le corps long & applati; leurs antennes sont filiformes & composées d'un grand nombre d'anneaux courts. On ne voit aucune distinction entre le ventre & le corselet de ces insectes. Tout leur corps est composé d'anneaux plus ou moins nombreux. De dessous chaque anneau partent ordinairement quatre pattes, deux de chaque côté. Dans ce genre d'insecte, il y en a qui n'ont que vingt-quatre pattes, telle que la *scolopendre à pinceau;* d'autres ont vingt-huit pattes, d'autres trente, d'autres soixante, d'autres cent quarante, d'autres cent quarante-quatre. Parmi les scolopendres, il y en a de malfaisantes, c'est-à-dire, dont la morsure est un peu venimeuse, & produit quelqu'enflure.

Les scolopendres se nourrissent de podures : on les trouve sous les pierres & dans les trous des murailles humides. Ces insectes, qui muent & se dépouillent de leur peau crustacée, courent fort vîte; & en marchant ils serpentent & forment souvent des sinuosités avec leur corps qui, pendant la nuit, est souvent phosphorique. Les scolopendres ont une propriété singuliere, en ce qu'étant jeunes elles ont moins d'anneaux & moins de pattes qu'elles n'en auront par la suite. On sait que la mer & les pays étrangers fournissent un grand nombre de scolopendres. Les cabinets des curieux en font voir de monstrueuses qui se trouvent dans les pays chauds. Combien de tuyaux marins sont habités par plusieurs de ces insectes.

SCOLOPENDRE MARINE. *Voyez* VER LUISANT.

SCOLOPENDRE DE MER ou CHENILLE CORALLINE. *Voyez* son article à la fin du mot CORALLINE.

SCOLOPENDRE DE MER ou MARINE : c'est un animal dont Rondelet & Gesner distinguent deux especes. Ces Naturalistes nomment la premiere *scolopendre cétacée :* elle a beaucoup de pieds comme la scolopendre terrestre, & ses pieds lui servent à nager, comme autant de rames. Rondelet dit en avoir vu la figure telle qu'Elien l'a décrite : c'est un grand poisson cétacée des Indes, que l'on ne sauroit regarder étendu mort sur le rivage, sans quelque frayeur. Les Mariniers disent que ce poisson s'éleve quelquefois sur la mer, & qu'on lui voit les poils des narines qui sont fort grands. Il a la queue faite comme la langouste. Rondelet compare son corps à une galere à trois rangs de rames, parceque ses pieds sont disposés çà & là comme des rames rangées le long d'une galere. Ce poisson paroît différer de la scolopendre de mer de Swammerdam, qui s'enfle quand on la manie : si on la jette dans la mer, elle nage comme une vessie pleine

d'air; elle eſt venimeuſe : on la nomme auſſi le *phyſalus de la mer rouge.* On ne lui reconnoît ni bouche, ni ouies : elle eſt ſans yeux & ſans tête apparente; elle eſt large par le milieu, menue & courbée par les deux bouts, ridée ſur le corps, & fendue comme la partie naturelle de la femme; enfin, elle a ſur le dos des eſpeces de verrues où il y a du poil : on appelle ce poiſſon en Normandie, *taupe de mer.*

L'autre eſpece de ſcolopendre de Rondelet eſt un inſecte aquatique, ſemblable à la ſcolopendre terreſtre, mais un peu plus petit. Rondelet donne la figure de deux de ces ſcolopendres : la premiere eſt toute rouge, longue de douze doigts; de la tête à la queue elle eſt çà & là fournie de pluſieurs pieds : elle ſe courbe en pluſieurs replis. La ſeconde eſt beaucoup plus longue : elle croît juſqu'à une coudée de long; elle eſt menue, d'une couleur qui tire ſur le blanc : comme la premiere, elle a beaucoup de pieds.

M. Linnæus; qui nomme cette eſpece de ſcolopendre de mer, *ſcolopendra marina*, dit qu'il y en a beaucoup dans la mer Boréale, proche de la Laponie. Ces ſcolopendres marines viennent dans les lieux pierreux, & ſont plus rouges que celles de terre. Le nombre de leurs pieds eſt auſſi plus grand, mais ils ſont plus minces : elles ne ſe tiennent pas dans les lieux profonds, non plus que les ſerpents d'eau. Pour completter l'hiſtoire des ſcolopendres de mer, *voyez* ce qui eſt dit aux articles VERS RONGEURS DE DIGUES & MILLE-PIEDS.

SCOLOPENDRE A PINCEAU. On la trouve communément ſous les vieilles écorces des arbres : ſa longueur eſt d'une ligne & demie, & ſa largeur d'une demi-ligne; elle reſſemble pour la forme à un petit cloporte : ſes antennes ſont compoſées de ſept articles; ſa tête eſt noire, ſon corps brun, & compoſé de dix anneaux, d'où ſortent douze pattes de chaque côté. On diſtingue auſſi de chaque côté de ſon corps une rangée de neuf petites aigrettes de poils friſés. Sa queue eſt compoſée d'un pinceau de poils ſemblables, mais plus longs, droits, d'un blanc luſtré & en touffes.

SCOLOPENDRE TERRESTRE, eſt un inſecte qui mord, qui a pluſieurs pieds, longs de trois à quatre doigts, qui naît & vit dans les pieux fichés en terre, ou dans des troncs d'arbres. M. Linnæus, d'après les autres Naturaliſtes, en cite cinq eſpeces.

La premiere, quoique petite, a cent pieds de chaque côté. Son corps eſt de figure cylindrique, marqué tout le long du dos, de deux lignes de couleur de fer, ſur une peau noire; ſes antennes ſont compoſées de cinq articles, dont le dernier eſt globuleux.

La ſeconde eſt rouge, menue comme un fil, tortueuſe comme un ſerpent : elle a quelquefois cinquante-quatre pieds de chaque côté; d'autres fois ſoixante & dix : elle ſe trouve en terre comme la précédente.

La troiſieme, qui habite ſous les pierres dans la grande Iſle de Carlſoea, a la figure de la précédente : elle eſt de la longueur d'un travers de doigt, de la groſſeur d'une plume de pigeon. Sa peau eſt unie & cendrée :

elle a tout le long du dos deux lignes de couleur de fer pâle. Chaque article du corps, par les côtés, eſt ſtrié en long; la couleur en eſt plus pâle: ſon corps a environ ſoixante anneaux; ſes antennes ſont compoſées de cinq articles. Pour peu qu'on la touche, en lieu uni, elle ſe ramaſſe, les pieds tournés contre terre: ces pieds ſont blancs; elle en a cent vingt de chaque côté.

La quatrieme eſt munie en tout de trente pieds. Sa couleur eſt rouge, & à peine a-t-elle un travers de doigt de longueur. Les pieds de devant ſont gros & forts; les derniers ſont très longs: ſa queue eſt comme fourchue. Les articles, d'un côté du corps, ſont plus longs de moitié que les autres: c'eſt le *twaeſtiert des Suédois*.

La cinquieme a douze pieds de chaque côté: ſa queue eſt blanche. On la trouve à Upſal, &c. dans les racines des arbres, parmi la mouſſe; & il y en a beaucoup au printems: elle eſt de la grandeur d'un pouce.

SCOLOPENDRE VULGAIRE. *Voyez* LANGUE DE CERF. La ſcolopendre vraie eſt le *ceterach*. Voyez ce mot.

SCOPS. Pluſieurs Naturaliſtes donnent ce nom à un oiſeau de rapine, qui eſt le plus petit des oiſeaux nocturnes. *Voyez* au mot OISEAU.

SCORDIUM. Nom donné vulgairement à la *germandrée d'eau*. Voyez ce mot.

SCORPENO ou SCORPION DE MER, ou RASCASSE, *Scorpæna*, eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, qui vit ſur les rivages & dans la fange: il a la tête groſſe, le corps garni d'aiguillons dangereux, une bouche grande, des dents petites & épaiſſes. Ce poiſſon a la mâchoire baſſe, faite en triangle bien formé; au lieu de ſourcils, on lui voit deux excroiſſances molles & cartilagineuſes: les aîlerons ſont larges & forts; ceux près des ouies tiennent preſque la moitié du corps, ceux de deſſous ſont un peu plus petits: celui qui eſt proche de l'anus eſt grand & large, ſoutenu d'aiguillons fort piquants; les nageoires du dos en ont neuf bien forts: ſa queue eſt unie. Les écailles de ce poiſſon reſſemblent à celles des ſerpents. Il a quatre ouies de chaque côté: il eſt de couleur rouſsâtre. Sa chair eſt dure; mais étant gardée quelque tems, elle devient tendre. Rondelet dit qu'on la mange bouillie avec le vinaigre; lorſqu'elle eſt rôtie, elle n'eſt pas ſi bonne.

L'eau dans laquelle la chair de ce poiſſon eſt cuite, lâche le ventre: il eſt tellement garni d'aiguillons, qu'on ne peut le prendre que par la queue: ſes piquures cauſent de l'inflammation & de grandes douleurs. Rondelet dit avoir ſouvent guéri ces piquures, en mettant ſur la plaie un ſurmulet fendu en deux, & le foie du ſcorpeno même.

Il y a un autre poiſſon de ce genre, nommé *ſcorpion de mer* ou *ſcorpæna* à Marſeille, & *ſcrofano* à Rome. Selon Ray, il eſt trois ou quatre fois plus grand que le précédent: il eſt rouge, ſafrané par tout le corps, tiqueté de noir; il a pluſieurs filets, ſur-tout autour de la mâchoire inférieure, & quelques-uns à la mâchoire ſupérieure, ce que n'a pas l'autre ſcorpion de

mer. Les angles de la couverture de ses ouies sont garnis d'aiguillons. On pêche de l'une & de l'autre espece de ces poissons dans la Méditerranée, où il y en a en abondance.

L'on trouve encore une autre espece de scorpion marin dans la mer d'Occident : c'est le *postkest* des Hollandois, le *fater-lascher* des Anglois, & l'*ulka* des Suédois. Ray dit que ce poisson de mer cartilagineux est long d'un demi-pied : il a la figure du goujon de mer; la tête grosse & garnie d'aiguillons, le corps menu, le ventre large & plat; il a des lignes latérales, marquées de trois ou quatre taches noires, larges, & qui traversent. L'ouverture des ouies est petite; elle est couverte d'une membrane qui, quand le poisson est hors de l'eau, devient enflée comme une vessie. Ce poisson a deux nageoires au dos; celle de devant est garnie de huit ou neuf aiguillons qui, dans les poissons adultes, sont un peu durs & pointus. La circonférence de sa queue est ronde.

SCORPION. Les Conchyliologistes donnent ce nom à un coquillage univalve, de la famille des murex. Sa robe est de couleur jaunâtre : il est tout ridé, & chargé de tubercules. Il sort de sa levre cinq grosses pattes, & deux autres plus recourbées, dont l'une sort de sa tête ou de son sommet, & l'autre de sa queue. Rien n'est plus beau que ses levres rayées de blanc & de violet (M. d'Argenville).

SCORPION AQUATIQUE, est un insecte aîlé, mis par M. Linnæus, dans l'ordre des *hémipteres* : il y en a de deux especes; il nomme la premiere *nepa abdominis margine integro* : c'est le scorpion de marais de Mouffet, de Petivert, de Ray & de Swammerdam; ou l'araignée aquatique de Bauhin & d'Hoffnagel; ou le scorpion d'eau de Jonston & de Bradeley; ou la deuxieme espece d'*hepa* de M. Geofroi, qui a *un seul article aux tarses, des antennes en forme de pinces de crabes, & quatre pattes.* Cette espece se trouve dans les fleuves, dans les étangs, dans les marais & dans les lieux bourbeux, sur-tout, dit le Naturaliste Suédois, dans une riviere du côté d'Upsal, nommée *Sahla*. La seconde espece de scorpion aquatique, *margine serrato*, est la naucore (*naucoris*) de M. Geofroi, qui désigne ainsi le caractere de cet insecte, différent du précédent : *deux articles aux tarses; des antennes très courtes situées au dessous des yeux, une trompe courbée en dessous; quatre aîles croisées; six pattes, les premieres en forme de pinces de scorpion, & un écusson.*

Il y a de ces insectes aquatiques à Surinam. Les Voyageurs disent que dans l'Isle de Madagascar, les marais & les eaux croupies sont infestés d'une espece de scorpions que les bestiaux avalent quelquefois en buvant, & qui leur causent quelquefois la mort.

Swammerdam dit que la grande espece de scorpion aquatique a été décrite par Aldrovande, sous le nom de *tipule aquatique*; & la plus petite par Mouffet, qui lui a conservé le nom de *scorpion aquatique*. Cet insecte, dit Swammerdam, est divisé en trois parties, qui sont la tête, le corselet & l'abdomen. Sur la tête on voit des yeux, & au dessous une bouche qui

eſt comme un bec recourbé; la tête eſt fort dure, & d'un noir rougeâtre; l'aiguillon, qui eſt renfermé dans ce bec recourbé, eſt creux & brunâtre. Sur le corſelet ſe trouvent quatre aîles, & ſous le même corſelet ſont quatre pieds; les deux bras ſont ſitués plus en avant, près de la tête; les aîles ſupérieures ſont plus dures, & ſervent d'étui aux inférieures; de ſorte que celles-ci, qui ſont d'un tiſſu membraneux, ne ſont jamais mouillées, tant elles ſont couvertes avec préciſion. Ces aîles inférieures ſont d'un gris pâle : il s'y diſtribue des nerfs où des vaiſſeaux ramifiés, tachetés de jaune & de rouge. La partie ſupérieure de l'abdomen, que cachent ces aîles, eſt d'un rouge foncé & tranſparent, couvert d'un poil touffu. Les quatre pieds ſont diviſés en pluſieurs phalanges, & armés de deux ongles. La derniere phalange du bras peut faire l'office de pince, en ſe recourbant ſur elle-même pour embraſſer la proie qu'elle a rencontrée. La partie inférieure de l'abdomen eſt d'un gris pâle, & ſe termine par une queue fourchue. Au reſte, le corſelet & le ventre de cet inſecte ſont ſi applatis, qu'ils ſemblent ne contenir preſque point de viſceres. L'on trouve ſouvent ſur ces ſortes de ſcorpions, des lendes ou eſpeces d'animalcules dans l'état d'œuf, d'un rouge pourpre, qui, en grandiſſant, prennent à-peu-près la forme d'une araignée ovale.

Swammerdam, après avoir parlé des parties extérieures des ſcorpions aquatiques aîlés, paſſe aux intérieures, entre leſquelles il a examiné très attentivement les organes de la génération qui ſont très curieux : ils ſont fort ſemblables à ceux du ſcarabée monocéros; ils ont même, dit-il, beaucoup de rapport avec ceux de l'homme, quant à la ſtructure des vaiſſeaux déférents, des vaiſſeaux des teſticules, & des véſicules ſéminales; rapports qu'il eſt important de remarquer, pour tirer de l'anatomie comparée quelques réſultats généraux ſur l'économie animale.

Les différentes métamorphoſes de cet inſecte approchent beaucoup de celles des punaiſes. Les ſcorpions aquatiques paſſent le jour dans l'eau; mais la nuit & même le ſoir, ils prennent leur eſſor, & voltigent en divers endroits; ils vont même chercher leur vie dans d'autres amas d'eaux, que ceux qu'ils habitent ordinairement, ſur-tout quand leurs foſſés commencent à ſe ſécher. Ce petit animal eſt vorace : ſa proie conſiſte en inſectes aquatiques, qu'il perce avec ſa trompe, dont l'extrémité eſt très aiguë. La larve & la nymphe ambulantes du ſcorpion aquatique, demeurent toujours dans les mêmes endroits, juſqu'au développement général des aîles; alors cet inſecte vole, & va chercher ſon ſemblable pour perpétuer l'eſpece.

L'on voit que la grande eſpece de ſcorpion aquatique differe de l'eſpece dont il eſt mention ci-deſſus. Son corps eſt plus étroit, plus long & plus aigu; ſon ventre eſt terminé par deux appendices fort longues. Sa tête eſt fort petite, on y diſtingue ſeulement deux gros yeux & une trompe recourbée : cette trompe n'eſt pas longue, mais pointue & fort aiguë. Les autres membres ſont très diſtincts; ſa couleur eſt plus pâle, un peu plus

grise, & tirant sur le roux. Ce qu'il y a de remarquable dans les bras, ou plutôt dans ses antennes, puisqu'elles partent de la tête, c'est que les trois articulations auxquelles tiennent les ongles, forment chacune une petite éminence aiguë, à l'endroit où la pointe de l'ongle s'y rejoint en se repliant. Les quatre pieds, beaucoup plus longs que dans l'autre scorpion, sont comme des soies roides terminées par de petites griffes : il y a une différence considérable dans les extrémités membraneuses des aîles supérieures. Ses œufs sont terminés par des fils ou poils, & se trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

SCORPION ARAIGNÉE, *Scorpio araneus, aut acarus cancroïdes.* Il est facile à distinguer des autres scorpions : sa longueur est d'une ligne, & sa largeur de demi-ligne; ses pattes sont au nombre de huit : ses deux antennes, plus longues que le corps & plus grosses que les pattes, sont composées de quatre articles arrondis, excepté le dernier qui ressemble précisément à une pince de crabe; au devant de sa tête, il a encore vers sa bouche deux petites pinces qu'il remue en marchant. Sa maniere de marcher est en rétrogradant. Il se nourrit ordinairement des poux qui naissent dans les vieux bois : il se trouve dans les cabanes qui ont été long-tems fermées, & où l'air n'a point pénétré.

SCORPION DE MER. *Voyez* SCORPENO.

SCORPION MOUCHE. *Voyez* PANORPE.

SCORPION TERRESTRE, *Scorpio*, est un insecte vivipare si commun en Italie, que, selon Mathiole, il n'y a ni maison, ni chambre, ni cave où l'on n'en trouve.

Description du Scorpion.

Le scorpion est un insecte terrestre, de moyenne grandeur, ressemblant à une petite écrevisse : on en distingue de neuf sortes par la diversité des couleurs. Il y en a de blanchâtres, de jaunes, de noirâtres, de roux, de cendrés, de couleur de rouille, de verds, de vineux, & d'obscurs comme la suie.

On y remarque principalement quatre parties; savoir, la tête, la poitrine, le ventre & la queue. La tête est un peu large & saillante; elle paroît jointe, & continue avec le corselet & la poitrine. On lui trouve d'abord deux yeux situés vers la partie intérieure de la tête ou de la poitrine; ses yeux sont si petits, qu'à peine peut-on les appercevoir : la bouche est garnie de petits poils, & munie de deux mâchoires, dont l'inférieure est fendue en deux, accompagnées de deux especes de petites serres dentelées, qui semblent lui tenir lieu de dents pour broyer sa nourriture, & que l'animal peut tellement retirer en dedans, qu'elles deviennent entierement imperceptibles.

Aux deux côtés de la tête on voit sortir deux bras composés chacun de quatre articulations, dont la derniere est assez grosse, contenant de forts

mufcles, & faite en forme de tenaille, comme l'extrémité des bras des écreviffes de riviere. Au deffous de la poitrine il y a huit pâttes, quatre de chaque côté, divifées chacune en fix phalanges, dont les dernieres font pareillement fourchues, & pourvues de petits ongles crochus ou de petites ferres, le tout parfemé de poils, ainfi que l'efpece d'écaille qui lui fert de peau.

Le ventre fe divife en fept anneaux, du dernier defquels part la queue, qui eft longue & noueufe : ce dernier anneau eft un peu velu, & compofé de fix petits boutons arrondis & velus, attachés bout à bout en maniere de grains de chapelet, mobiles & creux; le dernier eft armé d'un aiguillon long, recourbé, fort pointu, dur, creux, percé vers fa bafe d'un petit trou, par lequel en piquant il pouffe une gouttelette de liqueur blanchâtre, virulente, venimeufe, âcre, mordicante, dont le réfervoir eft dans une véficule placée au bout de la queue.

Les fcorpions femelles font plus grands, plus gros, plus ronds & plus noirs que les mâles : ceux-ci font longuets, grêles & rougeâtres. Redi nous apprend qu'entre plufieurs femelles de fcorpions, mifes féparément dans des vaiffeaux de verre, une y fit trente huit petits bien conformés, & d'un blanc de lait, qui devinrent de jour en jour plus tannés; & une autre vingt-fept qui, comme les premiers, fembloient attachés au dos & au ventre de leur mere. Il ajoute qu'ayant eu la curiofité d'ouvrir quelques femelles avant qu'elles euffent fait leurs petits, pour voir comment ces infectes étoient difpofés dans le ventre de la mere, il les y trouva en divers nombres; mais jamais moins de vingt-fix ni plus de quarante. M. de Maupertuis en a cependant obfervé depuis vingt-fept jufqu'à foixante-cinq, tous pendants à un long fil, & revêtus d'une membrane très mince, dans laquelle les petits étoient féparés les uns des autres par une cloifon mitoyenne des plus déliées. Comme les yeux font plus apparents dans le fœtus que dans l'adulte, on peut, fans le fecours du microfcope, les reconnoître fous la forme de deux points noirâtres, ainfi que la queue repliée fous le ventre, & les bras abaiffés au deffous de la tête, & collés au corps.

Swammerdam foupçonne que l'aiguillon extérieur du fcorpion n'eft qu'une gaîne qui renferme le véritable dard. Redi dit avoir vu fortir une goutte de liqueur blanche de cet aiguillon.

Expériences faites par M. de Maupertuis, fur la piquure des Scorpions.

Cet Académicien dit, *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1731, pag. 223*, avoir vu deux efpeces de fcorpions : l'un fe trouve affez communément dans les maifons, l'autre habite la campagne. Les premiers font beaucoup plus petits que les derniers : leur couleur eft celle du caffé brûlé.

Je n'ai fait, dit-il, aucune expérience fur les fcorpions de cette efpece.

Les ſcorpions qui habitent la campagne ont deux pouces de longueur ou environ, & ſont d'un blanc jaunâtre. Ils ſe trouvent en ſi grande quantité vers un village appellé *Souvignargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les Payſans en font une eſpece de petit commerce : ils les cherchent ſous les pierres, & les vont vendre aux Apothicaires des villes voiſines, qui les croient utiles pour quelques compoſitions contre la piquure du ſcorpion. C'eſt cette eſpece que M. de Maupertuis a examinée.

La premiere de ſes expériences fut de faire piquer un chien, qui reçut trois ou quatre coups d'aiguillon d'un ſcorpion irrité, à la partie du ventre qui eſt ſans poils. Une heure après il devint très enflé & chancelant; il rendit tout ce qu'il avoit dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & continua pendant trois heures à vomir de tems en tems une eſpece de bave viſqueuſe : ſon ventre, qui étoit fort tendu, diminuoit après chaque vomiſſement; cependant il recommençoit bientôt à s'enfler; & quand il l'étoit à un certain point, l'animal revomiſſoit encore : ces alternatives d'enflure & de vomiſſement dureren environ trois heures; enſuite les convulſions le prirent; il mordit la terre, ſe traîna ſur les pattes de devant, & enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflure à la partie piquée, comme en ont les animaux piqués par les abeilles & par les guêpes : l'enflure étoit générale, & l'on voyoit ſeulement à l'endroit de chaque piquure, un petit point rouge, qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon, rempli de ſang extravaſé. Notre Auteur a obſervé la même choſe ſur tous les animaux qu'il a fait piquer, & il n'a jamais vu que cette piquure fît élever la peau.

Quelques jours après, M. de Maupertuis fit piquer un autre chien cinq ou ſix fois au même endroit, ſans qu'il parût malade. Il fit réitérer les piquures, & en plus grand nombre; & dans la crainte que les premiers ſcorpions n'euſſent épuiſé leur venin, il en fit faire d'autres par de nouveaux, tant mâles que femelles. On fit piquer ſept chiens du voiſinage, qui, parcequ'ils étoient mieux nourris chez lui que chez leurs maîtres, venoient volontiers s'offrir à de nouvelles expériences; mais ils ne ſe reſſentirent en aucune maniere du venin ni des piquures; ils mangerent à leur ordinaire : enfin on répéta l'expérience ſur trois poulets, qu'on fit piquer ſous l'aîle & ſous la poitrine; mais aucun de ces oiſeaux ne donna le moindre ſigne de maladie.

De toutes ces expériences, on doit conclure que, quoique la piquure du ſcorpion ſoit quelquefois mortelle, elle ne l'eſt cependant que rarement : elle a apparemment beſoin pour cela du concours de certaines circonſtances, qu'il ſeroit difficile de déterminer. La qualité des vaiſſeaux que rencontre l'aiguillon, les aliments que peut avoir mangé le ſcorpion, une trop grande diéte qu'il aura ſoufferte, peuvent contribuer ou s'oppoſer aux effets de la piquure : peut-être la liqueur empoiſonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le ſcorpion pique; mais il ſuffit d'avoir des exemples funeſtes pour s'en méfier. Au reſte, ce peut être le peu de

malignité

malignité des fcorpions, qui aura mis en crédit certains contrepoifons dont on fe fert en Languedoc.

L'huile dans laquelle on a noyé des fcorpions paffe pour un fpécifique contre la piquure des fcorpions; il ne s'agit, dit-on, que d'en frotter la partie piquée : un fcorpion écrafé paffe pour avoir la même vertu, ou prévient, dit-on, les mauvais effets de la piquure : on ne fent pas même de maux de cœur ni de défaillances, & peut-être que la confiance guérit le mal qu'avoit fait la crainte; mais on ne croit pas moins devoir fa confervation au prétendu remede.

M. de Maupertuis a voulu s'affurer de la véritable conformation intérieure du dard du fcorpion, quoique Ray, Redi, Lewenhoech & Swammerdam l'euffent donnée. Ses defcriptions different un peu : cet Académicien avance que le dernier nœud de la queue du fcorpion eft une petite fiole d'une efpece de corne, qui fe termine par un col noir, fort dur & fort pointu; & ce col eft l'aiguillon. Il a reconnu avec le microfcope deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui font placés des deux côtés à quelque diftance de la poitrine. Quelquefois la fituation de ces trous varie un peu, l'un approchant plus de l'extrémité que l'autre. Si on preffe fortement la fiole, on voit la liqueur qu'elle contient s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Nous paffons ici fous filence plufieurs hiftoires extravagantes du fcorpion, dont Pline, Elien, & fur-tout Albert le Grand, font mention. M. de Maupertuis a eu la complaifance de faire des épreuves qui n'ont fervi qu'à faire voir combien elles font fabuleufes. Il a feulement reconnu que ces animaux font auffi cruels à l'égard de leurs petits, que les araignées : une mere qu'il avoit renfermée dans une bouteille, les dévoroit à mefure qu'ils naiffoient. Ces infectes n'écoutent pas mieux les loix de la fociété entr'eux, que les fentiments de la nature pour leurs petits. Cent fcorpions que notre Académicien mit enfemble, fe mangerent prefque tous : c'étoit un maffacre continuel, fans aucun égard ni pour l'âge, ni pour le fexe : en peu de jours il ne refta de ce grand nombre que quatorze, qui avoient dévoré tous les autres. On pourroit croire qu'ils ne fe mangeoient ainfi les uns les autres, que faute d'autre nourriture; mais après avoir connu les aliments qui étoient de leur goût, leur ayant préfenté des mouches, ils en mangerent, fans cependant oublier tout-à-fait leur férocité; car de tems en tems ils recommençoient à fe dévorer. Ils mangerent auffi des cloportes, & fur-tout une groffe araignée, qui fut pour eux un mets exquis : trois ou quatre fcorpions l'attaquerent à la fois, & chacun y demeura long-tems attaché.

Les fcorpions font voir beaucoup de force & de courage contre les araignées : fouvent un très petit fcorpion attaque & tue une araignée beaucoup plus groffe que lui. Il commence d'abord par la faifir avec l'une ou l'autre de fes grandes ferres, quelquefois avec les deux en même tems : fi l'araignée eft trop forte pour lui, il la bleffe de fon aiguillon, qu'il retrouffe par-

deſſus ſa tête, & la tue; après quoi les deux grandes ſerres la tranſmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au devant de la tête, & qui ſont ſes dents, avec leſquelles il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Quelquefois, dit Wolckamer le jeune, l'araignée fait tous ſes efforts pour embarraſſer & envelopper le ſcorpion de ſes fils; mais celui-ci, indépendamment du coup mortel qu'il lui porte avec ſon dard, lui coupe toutes les pattes avec ſes pinces; & ramenant vers ſa bouche le tronc mutilé, il en ſuce toutes les parties molles, & n'en laiſſe que la carcaſſe.

Lieux où l'on voit les Scorpions.

Ces inſectes ſe trouvent dans les pays chauds, comme en Italie, en Eſpagne, en Provence, en Languedoc, en Aſie, en Afrique & en Amérique : à peine les connoît-on dans les climats froids. Ils habitent ordinairement les lieux humides & frais : on en voit dans les murailles, ſous les pierres & dans la terre, où ils ſe nourriſſent de vers, de mouches, de moucherons & d'herbes : il y en a de pluſieurs eſpeces, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Les ſcorpions de Tunis ſont jaunes, plus grands & plus dangereux que ceux d'Italie. Plus le climat eſt tempéré, moins ils ſont venimeux : il y a même des pays où ils n'ont point de venin. Des Auteurs font auſſi mention de ſcorpions qui ſont aîlés, qui tuent très facilement les araignées, les petits lézards & les ſerpents. Au Cap de Bonne-Eſpérance, les ſcorpions ſont très communs; leur couleur eſt d'un verd brun, tiqueté de noir : on les y trouve ſous les pierres. Auſſi les Européens prennent-ils bien garde quand ils mettent leurs mains parmi les pierres, crainte d'y en rencontrer quelques-uns. Leur piquure eſt très dangereuſe, & met ſouvent la vie en danger. En général, les ſcorpions des Indes ſont beaucoup plus grands que les nôtres : il y en a auſſi de petits; mais la différence de la taille n'en met point dans le venin de leur piquure, qui eſt toujours dangereuſe; car tous les Voyageurs s'accordent à dire que le venin de ces ſortes d'inſectes eſt toujours funeſte ſi le remede n'eſt pas apporté ſur-le-champ.

Il y a dans le royaume de Siam une eſpece de ſcorpion de la grandeur d'une groſſe écreviſſe, & d'un poil gris tirant ſur une couleur noirâtre, qui ſe hériſſe lorſqu'on en approche. Au rapport d'Helbigius, les Indiens n'emploient point d'autre contrepoiſon pour guérir les ſuites de la plaie faite par le ſcorpion, que de frapper ſur l'endroit avec du fer ou avec une pierre, juſqu'à ce que la chair ſoit devenue preſque inſenſible, & que la douleur, ainſi que la tumeur, ſoient diſſipées. Le même Auteur dit que les ſcorpions ſe dépouillent de leur peau de la même maniere que les ſerpents.

Swammerdam rapporte qu'il ſe trouve en Hollande une eſpece de ſcorpion auſſi petit que la punaiſe, à laquelle il reſſemble encore par la partie poſtérieure de ſon corps, qui ſe diviſe en onze anneaux étroits. Il n'a point

de queue ; il a ſix jambes compoſées chacune de quatre articulations. Au devant de la tête eſt un bec aigu, couvert de poils, & beaucoup d'yeux diſperſés ſur les deux côtés de la tête : au devant des yeux ſont les bras qui ſortent de la tête, comme les antennes dans les papillons ; ils ont quatre phalanges en comptant la pince ; toutes ces parties ſont velues : les bras ſont très longs relativement au corps ; & l'animal exécute par leur moyen des mouvements ſinguliers lorſqu'il marche, & ſe meut groſſierement comme le cancre terreſtre. Cet inſecte ſe trouve dans la pouſſiere des coffres, des caſſettes, & des boîtes qui n'ont pas été nétoyées depuis long-tems, &c.

Seba parle de pluſieurs eſpeces de ſcorpions qui ſe trouvent 1°. au Breſil ; celui-ci a, entre le premier & le dernier nœud, deux trous percés à jour : 2°. un autre du Breſil, qui a la queue fourchue & très velue : 3°. ceux de Surinam, de Ceylan & d'Afrique.

Propriétés du Scorpion en Médecine, & ce qui arrive aux perſonnes piquées mortellement par cet inſecte.

Quelquefois la piquure d'un ſcorpion eſt ſuivie d'une douleur très violente dans la partie, avec froid, tenſion, engourdiſſement, ſueur froide autour de la plaie & par-tout le corps. Ceux qui en ſont piqués aux parties inférieures, ſont affectés d'enflures aux aînes : ſi la plaie a été faite aux parties ſupérieures, & qu'elle ſoit légere, il ſe forme une tumeur ſous les aiſſelles ; mais ſi la piquure eſt conſidérable, la partie eſt affectée d'une chaleur pareille à celle que cauſent les brûlures, il paroît des meurtriſſures accompagnées de démangeaiſons autour des levres de la plaie, auſſi-bien que ſur tout le corps ; de ſorte qu'il ſemble que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le viſage contrefait ; il s'amaſſe des matieres gluantes autour des yeux ; les larmes ſont viſqueuſes ; les jointures perdent leur mouvement ; & cet accident eſt accompagné de la chûte du fondement, & d'un deſir continuel d'aller à la ſelle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, eſt attaqué du hoquet, & il tombe dans des convulſions qui tiennent de l'*épiſthotonos*. Le meilleur remede en pareils accidents, eſt non-ſeulement le ſcorpion écraſé ſur la plaie même, & l'uſage de ſon huile en liniment, mais il faut encore recourir promptement à l'uſage de l'orviétan, des ſels volatils de vipere & de corne de cerf dans quelque eau cordiale : peut-être que l'eau de Luce ſeule vaut mieux que tout le reſte.

Le ſcorpion, diſent les *Auteurs de la Mat. Médic.* eſt diurétique, propre à chaſſer le ſable des reins & de la veſſie, procure la ſueur, & réſiſte à la malignité des humeurs. On le fait ſécher au ſoleil après en avoir ôté le bout de la queue, & on le réduit enſuite en une poudre, qui ſe donne depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule, dans les embarras des reins pour en détacher les glaires & les graviers. Cette poudre, quoique bonne eſt cepen-

dant moins d'ufage que l'huile de fcorpion, tant fimple que compofée, qu'on vend dans les boutiques. La premiere fe fait en mettant infufer dans un pot de terre verniffé, vingt fcorpions avec une livre d'huile d'amandes ameres. On fe fert de cette huile en liniment : on en avale auffi, quand elle eft bien dépurée, jufqu'au poids de deux gros dans une bouteille, ou mêlée avec une potion huileufe, dans les fuppreffions d'urine, & dans la colique néphrétique. A l'égard de l'huile compofée, appellée *huile de fcorpion de Mathiole*, il y entre un grand nombre d'ingrédients, dont on trouve la defcription dans tous les Difpenfaires. On l'eftime encore plus efficace que la précédente; mais la dofe n'en eft que de trois à fix gouttes, quand on la donne intérieurement. On s'en fert contre les poifons & les venins, fur-tout pour les bubons peftilentiels, pour faire fortir la petite vérole, dans les fiévres malignes, dans la paralyfie, l'épilepfie, & les autres maladies du cerveau, où il faut fortifier les nerfs. On ne peut bien préparer ces deux fortes d'huiles que dans les pays chauds, où les fcorpions fe trouvent naturellement.

SCORSONNERE ou SERSIFI NOIR, ou SALSIFIX D'ESPAGNE, *Scorzonera*. Plante potagere des plus faines, & plus eftimée que le ferfifi blanc ou falfifix commun. *Voyez* le mot SERSIFI BLANC.

Le mérite de cette plante qui croît naturellement en Efpagne, aux lieux humides, & dans les bois montagneux, confifte dans la racine qui eft très bonne à manger : cette racine eft noire à l'extérieur, blanche en dedans, & de la groffeur du petit doigt : elle pouffe une tige ronde, déliée, légerement cannelée, moëlleufe, chargées de quelques feuilles par intervalle, d'un verd de pré, garnie fur leurs bords de petites pointes en forme de fcie : fes fleurs font radiées, de couleur jaune; il leur fuccede des femences terminées chacune par une aigrette, & qui, en mûriffant, s'écartent en forme de houppe.

On en feme la graine en Avril & en Mai dans les terres fortes : il faut auparavant que la terre foit bien ammeublie, & qu'elle ne foit point nouvelle, parcequ'elle donne lieu aux racines de fourcher. Lorfque le plant eft levé, on l'éclaircit : nos Maraichers en fement des champs entiers fans grande précaution, parceque leur terre eft très bonne & très douce. Cette plante fleurit en Juillet : on a beaucoup de peine à la garantir des oifeaux, qui en font fort friands; c'eft pourquoi il faut couper les boutons lorfqu'ils font prêts à s'épanouir, & les faire mûrir dans un lieu de sûreté.

Lorfqu'on veut manger ces racines en hiver, on les ôte de terre à la fin de Novembre. On les laiffe deux ans en terre; mais dans des terres extrêmement fortes, elles font bonnes à la fin de l'année. Le ferfifi commun n'a befoin que de refter une année en terre.

La racine du ferfifi d'Efpagne eft cordiale & fudorifique; elle eft bonne contre la morfure des ferpents & autres bêtes venimeufes : fes feuilles entrent dans plufieurs eaux diftillées, qu'on prend pour les maux de poitrine. Nicolas Monard, Médecin Efpagnol, a fait un Traité entier fur la

fcorfonnere, dont il dit des chofes merveilleufes, que l'expérience feule peut confirmer ou détruire.

SCOURJON. *Voyez* Escourgeon. C'eft une efpece d'orge quarrée.

SCROPHULAIRE, *Scrophularia*. Plante dont on diftingue plufieurs efpeces : il n'y a guere que les deux fuivantes qui foient d'ufage en Médecine.

1°. La grande Scrophulaire commune ou des bois, *Scrophularia vulgaris & major*. Elle a une odeur de fureau fort défagréable, & un goût amer; elle croît fréquemment aux lieux ombrageux, dans des haies, dans les brouffailles & les bois taillis un peu humides : fa racine eft groffe, longue, ferpentante, blanche, noueufe, inégale & vivace; elle pouffe des tiges à la hauteur de deux pieds, droites, fermes, quarrées, de couleur purpurine noirâtre, creufes en dedans, & divifées en rameaux aîlés : fes feuilles font oblongues, larges, pointues, crenelées en leurs bords, femblables à celles de la grande ortie, oppofées l'une à l'autre à chaque nœud des tiges, & d'un verd brunâtre. Ses fleurs naiffent en été aux fommités; elles font formées en petits godets de couleur purpurine obfcure; elles font fuivies par des fruits arrondis, pointus, & contenant dans deux loges, plufieurs petites femences brunes.

Les feuilles de la grande fcrophulaire font d'un goût amer; leur vertu eft émolliente, réfolutive & adouciffante. Sa racine réduite en poudre, & prife le matin à la dofe d'un gros, dans du vin, convient aux perfonnes attaquées d'hémorrhoïdes internes & douloureufes. Sa femence eft vermifuge : fes feuilles récentes & appliquées fur les tumeurs fcrophuleufes, font recommandées pour ce mal; elles mondifient auffi les ulceres les plus fales, & même ceux qui font carcinomateux. On en fait un onguent avec le beurre frais qui convient pour toutes fortes de gratelles, celles même qui approchent de la lepre. L'on donne le nom de petite fcrophulaire à la *chelidoine petite*. Voyez ce mot.

2°. La Scrophulaire aquatique ou Bétoine d'eau, ou Herbe du siége, *Scrophularia aquatica major*. Elle croît aux lieux aquatiques, près des rivieres & des foffés pleins d'eau : fa racine eft groffe, vivace & fibreufe; elle pouffe plufieurs tiges hautes de deux ou trois pieds, groffes comme le petit doigt, quarrés, rougeatres en certaines places, & vertes en d'autres; creufes en dedans, affez tendres, fucculentes, fans poil, & rameufes : fes feuilles font femblables à celles de la fcrophulaire commune, un peu approchantes de celles de la bétoine; mais plus grandes du triple, charnues, crenelées en leurs bords, nerveufes, oppofées l'une à l'autre : fes fleurs, qui paroiffent en Juillet & Août, font femblables à celles de la précédente, un peu plus grandes, d'une couleur de rouille rougeâtre; à ces fleurs fuccedent des fruits ronds, pointus, divifés en deux loges qui renferment des femences très menues, de couleur brune.

On a nommé cette efpece de fcrophulaire *herbe du fiége*, foit parcequ'elle emédie aux maladies du fiége, foit parceque, comme dit M. Chomel,

on prétend qu'au siége de la Rochelle, qui dura long-tems, on n'employoit à la fin, pour toutes sortes de blessures, que cette plante accommodée de toutes façons : en effet, cette scrophulaire a la vertu vulnéraire & consolidante à un haut degré : elle est aussi bonne que la précédente pour les écrouelles & pour les hémorrhoïdes : on s'en sert intérieurement & extérieurement, même pour les cors des pieds ; il suffit de l'écraser & de l'appliquer dessus.

M. Marchand, célebre Botaniste, assure dans un Mémoire inséré dans ceux de l'*Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1701, *pag.* 209, que ses feuilles seules corrigent le mauvais goût du senné, si l'on en mêle dans l'infusion en parties égales.

Lémery dit qu'on peut admettre entre les caracteres des especes de scrophulaires, qu'avant que d'être en fleur elles ont une certaine mauvaise odeur qui approche de celle du sureau.

SCYTALE. Serpent qui tire son nom du grec Σκυτάλη qui signifie bâton : son corps est cylindrique : quelques-uns l'appellent *cécile* ou *aveugle*, ou *anvoye*. Voyez au mot ORVET.

SEBESTES, *Sebesten*. C'est une espece de petite prune noirâtre, pointue à son sommet, ridée, à demi desséchée, membraneuse, & appuyée sur un calice qui est concave : ce fruit est composé d'une pulpe brune, roussâtre, visqueuse, douce au goût, fort adhérente ; il a un petit noyau quelquefois triangulaire, d'autrefois applati, contenant souvent deux amandes oblongues, triangulaires, blanches, & d'un goût agréable quand elles sont récentes. Ce fruit est sujet à se moisir, ou à être rongé des mittes.

L'arbre qui porte ce fruit s'appelle *sebesta domestica* : il croît en Syrie & en Egypte ; il a un gros tronc médiocrement haut ; son écorce est raboteuse & blanchâtre ; ses branches sont touffues & recourbées vers la terre ; ses feuilles naissent alternativement sur les petits rameaux ; elles sont arrondies, fermes, larges de trois pouces, inégalement dentelées à leurs bords supérieurs, & quelquefois échancrées, vertes, unies & luisantes en dessus, nerveuses en dessous. Les fleurs, dit Augustin Lippi, sont nombreuses, ramassées comme en grappes, placées à l'extrémité des rameaux, blanches, d'une douce odeur, monopétales, partagées en cinq quartiers, & disposées en entonnoir : il leur succede des fruits de la grosseur d'une olive moyenne, d'abord verdâtres, ensuite noirâtres.

Il y a une autre espece de sebestier qui s'appelle *sebestena sylvestris* : ses feuilles sont plus petites, ainsi que ses fruits qui sont moins agréables au goût.

On fait une excellente glu avec la pulpe des sebestes, en les pilant lorsqu'elles sont mûres, & en les lavant dans de l'eau ; cette eau devient fort gluante.

Les Egyptiens se servent du mucilage qu'ils tirent des sebestes, en forme d'emplâtre, pour toutes les tumeurs squirrheuses ; il est propre à

réfoudre toutes fortes de duretés. Quelques-uns font auffi ufage pendant plufieurs jours des bols préparés avec ce mucilage, le fucre candi, & la poudre de régliffe, pour fe guérir de la toux. On nous apporte rarement de ce mucilage qu'on appelle *glu d'Alexandrie.*

Les febeftes font plus vifqueufes que les jujubes : on fait un très grand ufage de ces fruits dans la toux, dans la difficulté de refpirer, dans la pleuréfie, la péripneumonie, l'enrouement & l'ardeur d'urine ; ils amolliffent & lâchent auffi le ventre : on les fait entrer dans les ptifanes pectorales, humectantes & adouciffantes.

SECHE ou SEICHE, ou BOUFFRON, *Sepia.* C'eft le nom qu'on donne à une efpece de *ver-poiffon* mol, mis par M. Linnæus (*Fauna Suecica, n.* 1281.) dans le rang des infectes marins, qu'il nomme *vermes zoophyta.* M. Le Cat l'appelle *infecte-poiffon.*

La feche eft donc un *infecte-poiffon* de mer, long d'environ un ou deux pieds, & quelquefois approchant de la grandeur de deux coudées, couvert d'une peau mince, mais ferme, laid & difforme, reffemblant beaucoup à la *poulpe* ou polype de mer, & au *calmar*, mais un peu plus large, ayant un corps charnu & garni en dedans, fur le dos, d'une forte d'écaille affez folide, ou d'un os grand comme la main, épais d'un pouce au milieu, plus mince aux côtés, blanc, opaque, léger, uni, & tant foit peu dur, tendre & fongueux, un peu rude & friable en deffous, renflé des deux côtés, rayé ou veiné fymétriquement, & ponctué; d'un goût un peu falé & âcre, fans odeur, & connu vulgairement fous le nom d'*os de feche.* Cet os calcaire eft unique dans la feche : lorfqu'il vient d'être tiré du corps de l'animal, il eft dans un état moyen, entre la féchereffe & l'humidité; cependant il furnage dès-lors fi on le jette dans l'eau; c'eft ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom d'*écume de mer.* Quand on tranche en différents fens ces os, on y découvre une contexture merveilleufe; c'eft un nombre de filaments ou de colonnes verticales qui vont de la lame fupérieure à l'inférieure. *Voyez* le *Traité de la feche*, par Swammerdam.

Cet infecte-poiffon porte attachés à fa tête huit pieds ou bras, placés à égale diftance les uns des autres, ronds, plus gros au commencement, puis allant en diminuant peu-à-peu de groffeur jufqu'à leur extrémité où ils fe terminent en pointe, tous un peu convexes du côté qui regarde la bouche, & garnis de plufieurs rangées de petits fuçoirs mobiles, qui lui fervent à faifir fortement & à retenir fa proie, à nager & à porter les aliments à fa bouche, près de laquelle ils font fitués : il a de plus deux efpeces de trompes, ou deux autres bras plus longs que les précédents, plus menus, ronds, liffes par-tout, excepté à leur extrémité, où ils font pareillement garnis de fuçoirs, dont la plupart font plus grands que ceux des autres, lefquels fervent aux mêmes ufages en atteignant de plus loin, & par le moyen defquels il peut s'attacher aux pierres & aux rochers, comme avec des ancres dans un tems de tempête.

Ces différents bras font compofés d'une matiere qui reffemble affez à

celle qui forme les tendons dans les animaux terrestres ; ils sont si élastiques, que quand on les coupe transversalement, les extrémités de la partie coupée s'arrondissent d'abord elles-mêmes, & deviennent convexes, sans qu'il en puisse découler aucune humeur. Lorsque les suçoirs sont étendus, ils ressemblent assez au calice d'un gland. Leur méchanisme & leur action dépendent en partie de leur figure, & en partie d'un anneau cartilagineux armé de petits crochets, & affermis dans une fine membrane un peu transparente, qui l'environne jusqu'à la moitié de sa hauteur : on ne peut l'en tirer qu'avec quelque effort.

Chaque suçoir est adhérent au bras de l'animal, par un pédicule tendineux qui, conjointement avec cette membrane, s'éleve, & remplit la cavité du suçoir, lorsqu'il se contracte pour agir : tout ce qu'il touche alors est arrêté par les petits crochets de l'anneau ; & ensuite, pour retenir plus fortement sa proie, il retire son pédicule avec la partie inférieure de la membrane dont nous venons de parler : par-là il produit une espece de suction, assez semblable à ce qui arrive quand on applique une ventouse ou un cuir mouillé sur une petite pierre ; en retirant le cuir on enleve la pierre. On comprend aisément que l'application de plus de mille suçoirs semblables, que l'animal fait agir en même tems en approchant & en entrelaçant ses petits bras les uns dans les autres pour mieux entourer ce qu'il veut saisir ; on comprend, dis-je, qu'une telle application doit l'emporter sur les efforts que fait sa proie pour lui échapper. On a quelquefois compté plus de cent suçoirs à un de ses petits bras, & plus de cent vingt à l'extrémité de ses longs bras ; mais il est impossible d'en déterminer exactement le nombre, sur-tout dans les huit petits bras, où, de la grandeur d'un vingtieme de pouce, ils vont en diminuant jusqu'à une petitesse incroyable, en s'approchant de l'extrémité du bras, & là il n'y a plus moyen de les compter.

Au centre des bras est situé le bec de la seche, lequel ressemble, pour la couleur & la figure, à celui d'un perroquet : il est composé d'une substance qui approche de celle de la corne, c'est-à-dire, de deux cartilages durs & crochus, qui s'emboîtent l'un dans l'autre, moyennant une membrane épaisse & charnue qui, comme un anneau ridé, les entoure, les serre, les empêche de se disloquer, & n'en laisse paroître qu'une très petite portion. Ses yeux sont placés aux deux côtés de la tête, & au dessous des bras de l'animal ; ils sont un peu grands ; & dans l'intervalle qui les sépare, est un cartilage qui contient peu de cervelle.

Au dedans de la cavité du bec est une chair fongueuse, ou une membrane garnie de plusieurs rangées de dents, les unes mousses, d'autres coniques, courbes & plus longues : elles servent à la seche pour hacher les aliments dont elle se nourrit : cette membrane, en s'élargissant par en haut, & en se contournant par en bas, forme une langue & un gosier.

M. Needham, suivant la remarque des Traducteurs de Swammerdam, dit que dans le calmar le mouvement des deux pieces du bec se fait de

droite

droite à gauche : si la même chose a lieu dans la seche, il n'y aura point de mâchoire supérieure ni de mâchoire inférieure, mais seulement deux mâchoires latérales : au reste, c'est une observation qu'on peut répéter sur le bec de cet insecte-poisson vivant. M. Needham prétend que cet animal n'a que quarante-quatre dents dans chaque rang; au lieu qu'il en a compté cinquante-six dans le calmar, dont la langue a neuf de ces rangs de dents. Une observation singuliere, mais plus facile à faire dans le calmar que dans la seche, dit encore M. Needham, c'est que toutes les dents sont dirigées vers le centre de l'ouverture du gosier.

Swammerdam a donné une description anatomique très détaillée de la seche mâle. Cet Auteur dit que le sang de la seche est blanc; que le cœur (des Auteurs en donnent deux) de cet animal n'a qu'un ventricule & deux oreillettes; que dans le ventre, près du *cæcum*, est une vessie qui renferme une humeur très noire & insipide, à laquelle Ciceron a donné le nom d'*encre*, & M. le Cat celui d'*æthyops-animal* : on peut comparer cette vessie à la vésicule du fiel, & la liqueur qu'elle contient à la bile. Or, l'extrémité du canal intestinal, & celle du canal de la bile, vont se terminer ensemble à l'anus, & n'y forment qu'une issue pour l'humeur noire, pour les excréments, pour la semence ou le frai, & pour les œufs du poisson. Le célebre M. le Cat, curieux d'examiner par lui-même la source & la nature de cette liqueur noire, a reconnu qu'elle tiroit son origine d'une glande située à la partie postérieure d'un sac gros comme le pouce, qui contient cette espece d'æthiops liquide. Il n'y a là rien qui puisse la faire soupçonner d'être une vésicule du fiel, comme l'a dit Swammerdam. Cette glande, poursuit M. le Cat, qu'un seau d'eau épuise à peine parfaitement de toute l'encre dont elle est imbue, est visiblement formée par des nerfs, qui s'implantent dans le sac, le percent, & se transforment en une espece de buisson pulpeux, lanugineux, dans lequel viennent se rendre les extrémités des vaisseaux liquoreux. Cette encre dans l'état de liquidité ressemble à celle de la choroïde de l'homme; étant desséchée, on la prendroit pour un charbon; elle est alors grainelée comme le produit de la liqueur noire du Negre quand cette derniere liqueur a été desséchée & précipitée par l'esprit-de-vin. Ces encres séchées donnent une poussiere impalpable, plus fine encore que celle du carmin. On prétend que les seches épuisées de leur encre meurent bientôt. Mais il n'en est pas moins vrai, selon M. le Cat, que cet æthiops-animal est, ainsi que dans les Ethyopiens, plus abondant après la mort que pendant la vie même.

On découvre encore dans le corps de la seche, de chaque côté, un assemblage de vaisseaux entremêlés & dispersés dans une substance douce & huileuse, lesquels paroissent remplis d'une matiere noire & opaque, & que Swammerdam dit être les ouies du poisson.

Accouplement, ponte, & durée de la Seche.

Le ſexe ſe diſtingue aiſément dans la ſeche : le mâle eſt plus bigarré que la femelle ; il a le dos plus noir, tout le corps plus rude, & la queue plus pointue : en outre, la femelle a deux eſpeces de mammelles que le mâle n'a pas. Les ſeches s'accouplent, ainſi que les calmars & les polypes, en s'embraſſant mutuellement ; & font leurs œufs au printems ſur le rivage, parmi les algues & les roſeaux que la mer jette ſur ſes bords, ou dans les faiſceaux de ſarment que les Pêcheurs y jettent exprès.

La femelle les pond à diverſes repriſes durant quinze jours, comme ayant beſoin de repos dans ce travail : alors le mâle ſuit la femelle à la piſte, & répand ſa laite ou ſon frai ſur les œufs nouvellement pondus, & qui ſont gros comme de petits grains de raiſin ; d'abord ils ſont blancs, ſemblables à des grains de grêle, & petits ; mais ſitôt que le mâle a verſé de ſon encre deſſus, ils deviennent noirs & plus gros : ils ſont ramaſſés enſemble en maniere de groſſes grappes de raiſin, c'eſt pourquoi l'on appelle les œufs des ſeches en Languedoc, *un raiſin de ſeche.* Chaque œuf eſt revêtu d'une membrane épaiſſe, & ſoutenu par un petit ligament : ſi l'on ouvre ces œufs avant qu'ils ſoient ſecs, on apperçoit aiſément au dedans la petite ſeche en ſon entier ; on y diſtingue ſes yeux, ſon corps, l'os qui le couvre & qui eſt déja aſſez dur, le ſac où la liqueur noire eſt contenue. La petite ſeche ſe forme du blanc qui eſt dans l'œuf, & elle en rompt la peau pour ſortir. Ces œufs n'ont ni odeur, ni ſaveur apparentes ; en ſéchant ils deviennent véſiculeux, flaſques & fort légers.

On préſume que la ſeche peut vivre plus de vingt ans : on en a vu dans la mer d'Eſpagne, qui étoient d'une grandeur énorme.

Redi dit avoir trouvé dans les mâles des ſeches, des eſpeces de vers blancs & tranſparents, longs de quatre ou ſix travers de doigts, qui étant tirés hors de l'eau, ont un mouvement preſque imperceptible : ces prétendus vers ſont apparemment les vaiſſeaux ſéminaux contournés en ſpirale, & plus ou moins gros, ſelon leur âge, dont parle fort au long M. Needham dans ſon Hiſtoire du calmar. Les Pêcheurs regardent ces prétendus vermiſſeaux comme l'origine des Anguilles.

Ruſe & Pêche de la Seche.

Quant à la cauſe qui fait que la ſeche & le calmar jettent leur liqueur noire dans le beſoin, preſque tous les Anciens diſent que c'eſt une ruſe de l'animal, qui le porte à répandre ſon encre à la doſe d'environ un gros dans la mer, pour y cauſer une obſcurité parfaite quand il ſe voit pourſuivi, & ſe dérober à la vue des Pêcheurs qui veulent l'attraper. Quelques Phyſiciens modernes s'imaginent que ces animaux étant naturellement

fort peureux, c'eſt peut-être la crainte qui, en relâchant le ſphincter de la veſſie où eſt contenue la liqueur noire, en occaſionne ſouvent l'écoulement ; comme il arrive à quelques perſonnes timides, dans leſquelles la crainte relâche tellement les ſphincters de l'anus & de la veſſie, que l'urine & les excréments ſortent involontairement ; d'autres enfin croient que ces inſectes-poiſſons s'en ſervent pour troubler l'eau, dans la vue d'empêcher leur proie de leur échapper : ce qu'il y a de certain, c'eſt que les reſtes d'aliments qu'on leur trouve dans l'eſtomac, prouvent qu'ils ſe nourriſſent d'animaux ; & qu'entr'autres ils vont à la chaſſe des pélamides, des melettes, des langouſtes, & d'autres petits poiſſons qui vont dans les bas fonds pour éviter les calmars & les ſeches qui les y pourſuivent en foule ; tandis que ces derniers ſont pourſuivis à leur tour par les loups marins, & par d'autres poiſſons carnaciers qui aiment beaucoup leur chair.

On pêche la ſeche ſur les bords de l'Océan & de la Méditerranée : ces animaux qui ſont fort communs ſur nos côtes en été, vont deux à deux. Le mâle eſt fort attaché à ſa femelle, & cet attachement lui inſpire du courage ; quand elle eſt bleſſée, il vient à ſon ſecours, au lieu qu'elle s'enfuit quand il eſt bleſſé. Oppien, dans ſon *Halieuticon* ou *Poëme de la Pêche*, dit que pour prendre la ſeche on n'a beſoin ni de naſſe ni de filet, mais qu'il n'y a qu'à traîner avec une corde une femelle dans l'eau ; car du plus loin que le mâle peut l'appercevoir il court à elle, ce qui donne au pêcheur toute la facilité de le prendre. Au reſte, les ſeches ne fréquentent que les rivages ; elles font des trous dans le ſable, où elles font leur ſéjour.

Uſage de la Seche en aliment & en Médecine.

Comme la faim & la gourmandiſe font trouver tout bon, diſent les *Continuat. de la Mat. Médic.* la ſeche entre dans les aliments, malgré ſon horrible laideur : mais quoiqu'elle ſe nourriſſe de petits poiſſons, même excellents, tels que les ſardines, elle n'en eſt pas meilleure pour cela ; car ſa chair eſt fort dure, coriace, d'aſſez mauvais goût, & fort difficile à digérer ; elle l'eſt même plus que celle du calmar. La ſeche eſt eſtimée meilleure rôtie que bouillie, ſur-tout ſi elle eſt pleine, comme en Janvier, Février & Mars ; on ſale les plus grandes : & des côtes de la mer Adriatique, on les porte à Veniſe, comme de Gênes à Milan. On n'en mange point à Paris ; mais c'eſt un poiſſon fort commun à Lyon, à Bordeaux, à Nantes, & en pluſieurs autres villes du royaume, où il ſe ſert ſur les tables.

Pour l'apprêter, on le fait bouillir dans l'eau, puis on le coupe par morceaux pour le fricaſſer avec du beurre, de l'oignon, des ciboules, du perſil, un peu de poivre, y ajoutant ſur la fin quelques gouttes de vinaigre ; mais il faut avant tout, qu'il ait été attendri dans de l'eau ſalée, mêlée de chaux vive & de cendres, moyennant quoi les bons eſtomacs peuvent s'en accommoder. A Lyon on le prépare avec la cendre gravelée. Il nourrit

beaucoup, quand on le peut digérer; mais il resserre le ventre, produit un sang épais & grossier, qui appesantit la tête & qui charge les yeux : le bouillon de ce poisson est néanmoins laxatif.

Les parties de la seche, usitées dans les boutiques, sont sa liqueur noire, ses œufs & ses écailles : la liqueur noire lâche le ventre, prise intérieurement; les œufs détergent les reins & les ureteres, & provoquent les urines & les regles. L'écaille ou l'os de la seche est pareillement d'usage; on choisit celui qui est épais, blanc, léger & friable; on l'estime déterfif & dessicatif, & propre, étant réduit en poudre, à exciter l'urine, à chasser les sables & les graviers : la dose en est depuis vingt jusqu'à trente-six grains pris en bol ou dans une liqueur appropriée. On le recommande aussi pour procurer les regles supprimées ou paresseuses, & pour arrêter l'ecoulement des fleurs blanches & des gonorrhées; ainsi il jouit ici de deux propriétés contraires. On en fait un bol astringent avec le baume de copahu, qui manque rarement son effet. L'os de la seche entre aussi dans tous les remedes dentifriques, dans les collyres secs qu'on souffle dans les yeux, pour emporter & consumer les taies qui se forment sur la cornée, & dans la composition de la lacque de Venise.

Dans les Arts, les Orfévres s'en servent beaucoup pour faire leurs moules de cuillers, de fourchettes, de bagues, & d'autres petits ouvrages; car sa partie spongieuse reçoit aisément l'empreinte des métaux. On suspend aussi ces os entiers, dans les cages des serins & autres petits oiseaux qui en mangent; les Oiseleurs appellent ces os *biscuits de mer :* on en voit beaucoup flotter le long des côtes, & arriver sur le rivage en plus ou moindre quantité, suivant qu'il meurt plus ou moins de seches; alors des Pêcheurs les recueillent.

Le suc noir de la seche peut servir aussi dans les Arts, par exemple, d'encre à écrire ou à imprimer. On lit dans les *Satyres de Perse*, que les Romains s'en servoient de son tems pour écrire. Hermann prétend que les Chinois mêlent ce suc avec du bouillon de ris ou d'autre légume, pour l'épaissir & en former une composition, qu'ils envoient dans tout l'univers sous le nom d'*encre de la Chine*. Swammerdam dit que quand ce suc noir & pur est encore fluide, il produit sur les étoffes des taches ineffaçables.

La PETITE SECHE, *Sepiola*, n'est, suivant Rondelet, ni de l'espece des seches, ni des poulpes, ni des calmars : elle est semblable à une seche qui vient de naître, & n'excede jamais la longueur d'un pouce; elle a aussi huit pieds & deux longues jambes; elle n'a point au dos un os comme la seche, ni de couteau comme le calmar : de chaque côté elle a une espece de petite aîle ronde & étroite, qui environne tout le ventre comme dans les seches; elle n'est point ronde, & finit en angle aigu comme dans les calmars. Le dessus du corps de la petite seche est tout tiqueté de points noirs; elle ressemble à la seche par les yeux, la bouche, le conduit, & les parties intérieures : sa chair est plus molle & plus délicate que celle de la seche & du poulpe. On en pêche beaucoup au printems avec les autres

poiſſons : on n'en fait pas de cas, peut-être parcequ'elle eſt trop petite.

SECURIDACA : c'eſt l'*emerus* des Jardiniers. *Voyez* à la fin du mot Sené.

SEFER. Poiſſon Royal du Cap de Corſe à la côte d'Or ; il eſt extrêmement gras dans le mois de Février : ſa chair a le goût de celle de l'anguille ; on la coupe par tranches, & on la fait ſécher. Les Anglois regardent ce poiſſon comme un des meilleurs & des plus délicats qui ſe pêchent ſur la côte d'Or : quand il a tout ſon accroiſſement, il eſt long de cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreuſes le long du rivage : ſa peau eſt toute noire ; peut-être eſt-ce le même poiſſon que le negre. Sa retraite ordinaire eſt entre les rochers ; mais dans de certains tems, il ſe tient ſur les baſſes, & ſi près de la terre, que les Negres le percent à coups de dards dans leurs pêches aux flambeaux. *Boſman, Hiſt. Génér. des Voy. L. IX.*

SEGA. On donne ce nom à un ſerpent d'Afrique qui a le corps long & délié, & qui aime à ſe repoſer à l'ombre du lentiſque, attiré peut-être par l'odeur agréable de cet arbre.

SEIBA. *Voyez* Ceiba.

SEICHE. *Voyez* Seche.

SEIDA. Petit quadrupede ſauvage de l'Afrique, haut d'environ une demi-coudée : il a le muſeau du lievre, les mouſtaches d'un tigre, les oreilles d'un homme ; il eſt tout couvert de longs piquants, ronds, blancs & noirs, qui lui ſervent de défenſe contre les animaux qui l'attaquent ; il ne boit point, & mange toutes ſortes de choſes. *Dictionn. des Anim.*

SEIGLE, *Secale.* Le ſeigle eſt une plante graminée, qui tient le premier rang entre les blés après le froment : il eſt cultivé preſque par-tout ; les Montagnards & les Peuples des Pays Septentrionaux s'en ſervent ordinairement pour faire du pain ; on le cultive auſſi beaucoup dans les terres ſablonneuſes, & qui ſont trop légeres pour le bled.

La racine du ſeigle eſt annuelle, garnie de fibres déliées ; elle pouſſe pluſieurs tuyaux plus grêles que ceux du froment, à la hauteur d'un homme : ſes fleurs ſont les mêmes que celles du froment ; ſes épis ſont plus longs, plus applatis que ceux du froment, & barbus : il leur ſuccede des grains oblongs, grêles & preſque cylindriques.

On diſtingue deux eſpeces de ſeigle ; l'une qui ſe ſeme au printems, & l'autre qui ſe ſeme en automne comme l'orge, dans les terres médiocres : on ſeme un mélange de froment & de ſeigle, que l'on nomme du *méteil* ; on y emploie d'autant moins de ſeigle, que la terre eſt plus propre à produire du froment ; & on fait le contraire, ſi la terre eſt ſeche & légere. Le ſeigle monte en épi, un mois plutôt que le froment ; auſſi dit-on communément, que le mois d'Avril ne ſe paſſe jamais ſans épis de ſeigle, & le mois de Mai ſans épis de froment. Le ſeigle d'hiver ſe cultive comme le froment, & le ſeigle du printems de la même maniere que le bled de Mars ; il faut ſeulement le ſemer un peu plus tard.

On ſeme quelquefois du ſeigle pour le couper en verd, & on en forme ainſi une eſpece de prairie artificielle. On peut la faucher en Avril, lorſque les épis commencent à monter; & lorſque l'année eſt humide, on peut la faucher juſqu'à trois fois : cette pâture eſt très bonne pour les bœufs & pour les vaches.

Le pain de ſeigle ne convient qu'aux eſtomacs robuſtes & vigoureux, parcequ'il ſe digere difficilement. On mêle quelquefois cette farine avec celle du froment, pour donner au pain un certain goût qui plaît à pluſieurs perſonnes, & pour le tenir plus long-tems frais. La farine de ſeigle eſt une de celles qu'on ſubſtitue aux quatre farines réſolutives. Il y a des perſonnes qui font rôtir le ſeigle comme on fait le café, & qui s'en ſervent de la même maniere, après l'avoir réduit en poudre; cette boiſſon les échauffe moins, mais elle n'a ni les qualités, ni les agréments du café.

Maladie du Seigle, nommée Ergot ou *Clou.*

Le ſeigle n'eſt point ſujet aux maladies de la nielle & du charbon, comme le froment, c'eſt pourquoi on ne le paſſe pas à la chaux; mais il eſt très ſujet à devenir ergoté, au lieu que le froment le devient rarement.

Dans certaines années pluvieuſes & humides, il naît dans les épis du ſeigle, des grains plus longs que les autres, qui ſont tantôt droits, tantôt courbes; ce ſont ces grains-là que l'on nomme *ergot* en Sologne, & *bled cornu* en Gatinois. Ces grains ſont bruns ou noirs à l'extérieur; leur ſurface eſt raboteuſe, ſouvent on y apperçoit trois ſillons qui ſe prolongent d'un bout à l'autre : il n'eſt pas rare d'appercevoir à leurs ſurfaces, des cavités qui paroiſſent creuſées par des inſectes. Dans l'intérieur du grain ergoté, on voit une farine aſſez blanche, recouverte d'une autre farine rouſſe ou brune, qui, quoiqu'elle ait une certaine conſiſtance, peut s'écraſer entre les doigts. Ces grains mis dans l'eau, ſurnagent, & tombent enſuite au fond; ſi on les mâche, ils laiſſent ſur la langue l'impreſſion de quelque choſe de piquant.

La cauſe de cette maladie n'eſt pas bien connue : les uns l'attribuent à un défaut de fécondation, prétendant n'avoir jamais trouvé de germes dans les grains ergotés; d'autres l'attribuent aux pluies, aux roſées, aux brouillards, à l'humidité du terrein. MM. Tillet & Duhamel ſoupçonnent que l'ergot eſt occaſionné par la piquure d'une chenille, qui fait des grains de ſeigle une eſpece de galle. Quoi qu'il en ſoit, l'ergot ne doit point être confondu avec le charbon; ce ſont deux maladies différentes : ce qui paroît encore mieux établir cette différence, c'eſt que les expériences de M. Tillet prouvent que la pouſſiere de l'ergot n'eſt pas contagieuſe comme celle du charbon.

Un fait très certain, c'eſt que ces grains ergotés cauſent, dans certaines années, à ceux qui ſe nourriſſent de pain fait de la farine où il eſt entré

beaucoup de grains ergotés, des maladies approchantes de celles qu'on nomme *mal de Saint Antoine*. Il eſt toujours aiſé de ſéparer la plus grande partie des grains ergotés, par le ſecours du crible, parceque la plupart de ces grains malades, ſont plus gros que les grains ſains. Les Payſans de Sologne font cette ſéparation dans les années où le grain n'eſt pas cher; mais dans les années de diſette, ils ſe gardent bien de perdre les grains ergotés; & c'eſt alors qu'ils ſont attaqués d'une gangrenne ſéche, qui leur fait tomber les extrémités du corps, ſans preſque ſentir de douleur, & ſans hémorrhagie. On a vu quelques-uns de ces miſérables, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, à qui il ne reſtoit plus que le tronc, & qui ont cependant vécu en cet état pendant pluſieurs jours. Les remedes, tant internes qu'externes, ne peuvent arrêter le cours de ce mal horrible. On lit dans un des Mémoires préſentés à l'Académie, qu'une Demoiſelle charitable avoit une recette admirable, au moyen de laquelle elle guériſſoit cette maladie cruelle, en la prenant dans ſa naiſſance : ſa méthode curative conſiſtoit à faire ſaigner une ou deux fois la perſonne attaquée de cette maladie, à envelopper la partie menacée de gangrenne avec un linge trempé dans de l'eau-de-vie & du beurre frais, juſqu'à ce que la chaleur y revînt, ce qui arrivoit ordinairement au bout de deux ou trois jours; on la frottoit enſuite avec du *baume rouge*, compoſé avec trois livres d'huile, trois demi-ſeptiers de vin, une livre de térébenthine, deux onces de ſantal rouge, & une demi-livre de cire jaune. Lorſque la gangrenne étoit naiſſante, on l'arrêtoit en trois ou quatre jours avec une eau compoſée de quatre onces d'alun, de trois onces de vitriol romain, & de trois onces de ſel qu'on avoit fait fondre dans deux pintes d'eau réduites à une.

L'ergot ne produit pas tous les ans ces fâcheux accidents; car lorſqu'il y a naturellement peu d'ergot avec le bon grain, il ne fait pas de mal. On prétend encore que l'ergot perd ſa mauvaiſe qualité, quand on l'a gardé un certain tems : mais dans les années de diſette, les Payſans n'ont point le tems de garder leur grain, ils ſont obligés de le conſommer auſſi-tôt après la moiſſon, & par conſéquent de s'expoſer à la fâcheuſe maladie dont on vient de parler.

SEIGLE BATARD. *Voyez* au mot FÉTU.

SELENITE, *Selenites*. Cette ſubſtance n'eſt qu'une eſpece de pierre gypſeuſe. *Voyez* à l'article GYPSE.

SELLÉS ou POISSONS SELLÉS : on en trouve deux eſpeces dans les Indes. Ils ſont ainſi nommés, dit Ruiſch, *Collect. Piſc. Amb. p. 23, Tab. 12, n. 12 & 13*, parcequ'ils ont une eſpece de ſelle ſur le dos : ils ont l'un & l'autre un muſeau fait comme le bec d'un perroquet, & proche de l'anus une peau dure qui a la figure d'une cuiraſſe; elle eſt fort mince par les bords, & elle leur ſert d'aiguillons & de nageoires : elle eſt tranchante, & ils s'en ſervent comme d'un couteau pour déchirer les poiſſons qu'ils rencontrent. Ces deux poiſſons ne different l'un de l'autre que par la couleur qui eſt plus ou moins foncée.

SELS, *Salia.* Les sels naturels sont des substances fossiles qui ont la propriété de se dissoudre dans une plus ou moins grande quantité d'eau, de se crystalliser, & de se liquéfier dans le feu; encore les uns y deviennent-ils fixes, & les autres s'y volatilisent sous la forme d'une vapeur non enflammée. Ces corps, que nous connoissons sous les noms spécifiques d'*alun*, de *vitriol*, de *natron*, de *nitre*, de *sel gemme*, de *sel ammoniac*, de *borax*, &c. ont des saveurs fort différentes; il y en a de froides, d'âcres & d'aigres; d'autres sont chaudes, fades ou salées : leurs couleurs ne sont pas plus constantes, ni la configuration de leurs parties, dans l'état de crystallisation.

En général les Chymistes distinguent & divisent les sels en *acides*, en *alkalis* & en *neutres*. Les premiers sont ceux qui, sous une forme fluide, font un mouvement de gonflement ou d'effervescence avec les substances alkalines, avec les terres & pierres calcaires, par conséquent avec les productions d'animaux, reconnues propres à faire de la chaux; telles que les coquilles d'œufs, les huîtres, les perles, les coraux, les yeux d'écrevisses, &c. Les sels acides ont encore la propriété de rougir les liqueurs ou teintures bleues végétales; & l'on présume, avec beaucoup de vraisemblance, que les acides sont la base de tous les autres sels.

Les sels alkalis produisent à leur tour les mêmes phénomenes sur les substances acides; ils ont, au contraire des sels acides, la propriété de colorer en verd les couleurs bleues tirées des végétaux; au lieu que les acides les changent en rouge. Les sels alkalis se distinguent aussi entr'eux par deux propriétés différentes : les uns sont fixes, & entrent en fusion par un feu modéré, sans se dissiper; ils sont solubles dans l'eau : ceux qui appartiennent au regne minéral, ne tombent que peu ou point en déliquescence, & n'ont point la grande causticité des alkalis végétaux : les autres sont alkalis volatils; ils se subliment & même disparoissent à l'action d'un feu assez doux. Cette derniere espece est assez rare dans le regne minéral, excepté dans la glaise. *Voyez* les *Mém. de l'Acad. de Suede*, *Tom. IX*, *ann. 1746*; mais elle est assez commune dans le végétal, & plus abondante dans l'animal.

Enfin, ce que l'on nomme *sel neutre*, n'a ni les effets particuliers d'un sel acide, ni ceux d'un sel alkali proprement dit. Le *sel neutre* est celui qui résulte de la combinaison juste & exacte de ces deux différents sels saturés l'un par l'autre. Par la modification de cette combinaison d'acide & d'alkali, l'art comme la nature parviennent à produire un grand nombre de différents sels neutres. On trouvera sur l'Œthiologie de ces différents sels, des détails très circonstanciés & pleins de vues physiques & chymiques, dans le Dictionnaire de Chymie.

Les sels naturels, ainsi que les bitumes & les métaux, sont rarement purs dans la terre; ils sont toujours remplis de matieres hétérogenes qui alterent leurs propriétés.

Comme nous avons parlé de l'*alun*, du *borax*, du *sel ammoniac*, du

nitre, du *natron* & du *vitriol*, ſuivant l'ordre alphabétique, nous ne parlerons ici que des ſels naturels, dont le nom commence par le mot *ſel*.

SEL ACIDE MINÉRAL. *Voyez* à l'article SELS. On diſtingue quatre acides ſimples ; ſavoir, l'acide vitriolique, l'acide nitreux, l'acide marin & l'acide végétal. Voyez *vitriol*, *nitre*, *ſel marin*, & *vin* à l'article VIGNE.

SEL ALEMBROT ou ALKITRAN, ou SEL TABERI, eſt, ſelon Lemery, un ſel rougeâtre, qui a la forme & la couleur du ſang deſſéché : on le trouve au Mont Olympe en Chypre ; celui que nous avons vu ſous ce nom, eſt un ſel gemme. Lemery donne la maniere de faire un ſel alembrot artificiel, dans ſon *Traité des Drogues ſimples*, *p. 764*.

SEL ALKALI NATUREL, *Sal alkali naturale*. Il eſt en partie fixe & en partie volatil ; il ſe cryſtalliſe difficilement, mais forme une maſſe comme ſpongieuſe, qui ſouvent tombe d'elle-même en poudre : elle fait effervefcence avec tous les acides. Ce ſel eſt d'une ſaveur brûlante, d'une odeur un peu fétide, & ſe diſſout dans trois fois ſon poids d'eau. Il répand dans le feu une odeur & une vapeur âcre : la partie qui ne ſe diſſipe pas au feu, y entre en fuſion. Le natron & l'halinatron ſont des eſpeces d'alkalis naturels, ainſi que le ſel mural appellé *aphronatron*. Celui-ci ſe forme contre les murs plâtreux des maiſons, en petites maſſes compactes ; mais friables : il eſt impur & d'une figure indéterminée ; il ſe gonfle un peu dans le feu, ſans décrépiter ni détonner ; ſaturé par l'acide, il ne s'en précipite rien : la cryſtalliſation lui donne la figure quadrangulaire & aiguë. A l'égard de l'halinatron & du natron, appellés *ſel alkali terreux*, voyez ces mots.

SEL AMMONIAC NATUREL. *Voyez* AMMONIAC.

SEL D'ANGLETERRE ou D'EPSOM. C'eſt du ſel de Glauber mêlé de quelques autres ſels, & ſur-tout d'un ſel neutre calcaire. *Voyez* au mot SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL DE CHAUX. *Voyez* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL COMMUN ou SEL MARIN, *Sal commune aut marinum*. Sa ſaveur eſt âcre, pénétrante, ſalée, & plus agréable que celle d'aucun autre ſel : ſa forme eſt cubique comme un dez à jouer. Il décrépite & pétille fortement ſur les charbons rouges, & y reſte long-tems avant que de s'y fondre : il exige environ quatre fois ſon poids d'eau pour ſa ſolution. On en diſtingue deux eſpeces principales, ſavoir :

1°. Le SEL GEMME OU SEL FOSSILE, *Sal gemmæ aut gemmeum montanum*. C'eſt le plus dur, & communément le plus pur des ſels foſſiles ; ſouvent il eſt tranſparent, brillant, en beaux cryſtaux taillés à huit angles ſolides & à ſix faces : il y en a de différente couleur, tantôt griſâtre ou blanchâtre ; tel eſt celui qu'on trouve dans le Nord, dans les Indes, en Tartarie près d'Aſtracan, notamment en Egypte, & dans quelques autres parties de l'Afrique ; tantôt bleuâtre, rougeâtre, jaunâtre, ou non coloré, comme on le remarque en divers lieux de l'Aſie. On en trouve beaucoup

en Europe, en Tranſilvanie, à Salzburg, en Hongrie, à Hall dans le Tirol, en Saxe, à Williska en Pologne, à Cardonne en Catalogne, &c.

On trouve beaucoup de ſel gemme coloré dans des endroits où le terrein eſt par couches, ou composé de lits argilleux & calcaires; mais la plus grande quantité de ce ſel ſe trouve dans des montagnes, en maſſes ſi énormes, notamment dans la Ruſſie & dans tout le Nord, qu'on prétend que pluſieurs habitants s'en bâtiſſent des maiſons. En Pologne les mines de ſel ſont très profondes; on les exploite depuis l'an 1252 : le royaume de Pologne en tire un de ſes plus grands revenus. On deſcend dans ces mines par ſix ouvertures quarrées & garnies de bois de charpente, pour empêcher l'éboulement des terres; c'eſt un beau ſpectacle, & en même tems effrayant pour le Curieux qui veut viſiter ces ſouterrains. Sur chaque ouverture eſt établie une large roue qu'un cheval fait tourner, & au moyen d'un cable on monte & on deſcend ce qu'on veut. Les Voyageurs qui veulent voir la mine, endoſſent d'abord chacun un habit de Mineur, & l'un des Ouvriers s'attache avec une petite corde à la grande, & prenant enſuite un Etranger dans ſes bras, il donne le ſignal pour deſcendre : lorſque le premier eſt deſcendu d'environ trois verges, un autre Mineur ſe charge d'un ſecond; & après qu'on a arrêté la roue, il redeſcend auſſi trois verges, & ainſi de ſuite. Il n'eſt pas rare de voir une compagnie de quarante perſonnes, attachée à ce même cable. La deſcente eſt fort lente, fort obſcure, aſſez étroite, & a plus de ſix cents pieds de profondeur perpendiculaire. On juge bien qu'on a tout le tems ou de s'ennuyer, ou de faire des réflexions ſur la facilité avec laquelle on a mis ſa vie au haſard, en la faiſant dépendre de la bonté de la corde. Etant deſcendu, le Mineur vous préſente une petite lampe allumée, & vous conduit au lieu des Travailleurs : ſi l'on vouloit aller ſeul on riſqueroit de s'égarer dans la multitude de chemins ou de galleries qui ſe croiſent & qui forment une eſpece de labyrinthe. Ces mines ſi conſidérables ſont ſituées à Williska à cinq lieues de Warſovie; elles ſont habitées par un ſi grand nombre d'Ouvriers, que c'eſt une République ſouterraine, qui a ſes loix, ſa police, ſes chefs & ſes voitures publiques : on y a pratiqué une Chapelle où l'on célebre l'Office Divin. Chaque Mineur a ſa hute ou niche; on y entretient quatre-vingts chevaux. On dit que les enfants y naiſſent & y ſont élevés : les chevaux y ſont nourris. Les voûtes de ſel ſont ſoutenues par des colonnes ou piliers taillés dans le ſel même : la lueur des flambeaux qui éclairent ces vaſtes appartements, répand un éclat merveilleux; ce ſont comme des palais de cryſtal cubique d'un blanc verdâtre. Le ruiſſeau d'eau douce & fraîche qui coule dans ce ſouterrain, ſert à abreuver les habitants. Le ſel ſe trouve d'abord par blocs d'une groſſeur prodigieuſe, enſuite on le trouve par couches ſuivies, & dans une quantité inépuiſable. On ſe ſert de pioches, de ciſeaux & de maillets pour le détacher en maſſes qui forment des priſmes quarrés de ſept à huit pieds de longueur, & de deux pieds & demi d'épaiſſeur. On nomme ces parallelipipedes,

battawanes. On eſt quelquefois parvenu à en détacher des maſſes qui avoient juſqu'à quarante-huit pieds de longueur. Ces blocs ſe roulent ſur des cylindres de bois juſqu'au puits, d'où ils ſont élevés par des machines à moulettes très fortes, & tournées par douze chevaux. Quant aux petits morceaux, on les monte dans des tonneaux. On compte que tous les ans on retire des mines de Williska à-peu-près ſix cents mille quintaux de ſel gemme : on le mout en groſſe farine, dont on ſe ſert par-tout où il faut du ſel. La mine de Cardonne en Catalogne offre auſſi des maſſifs de ſel gemme trés conſidérables : le ſel y eſt coloré, & en blocs ſi durs, qu'on ne le peut détacher qu'à l'aide des maſſues de fer. La mine de ſel de la haute Hongrie près d'Eperies, quoique moins conſidérable que celle de Pologne, a plus de cent quatre-vingts braſſes de profondeur. Elle produit un très gros revenu à la Maiſon d'Autriche. Il s'y trouve des morceaux de ſel blanc auſſi beaux que le cryſtal ; d'autres ſont colorés en jaune & en bleu, au point qu'on en fait des bijoux & des ornements qui imitent ceux qu'on fait avec les pierres précieuſes.

Le ſel gemme d'Ethyopie eſt d'un blanc opaque. Lemery dit qu'on le taille dans ce pays en tablettes longues d'un pied, larges & épaiſſes de trois pouces, & qu'on s'en ſert comme d'une monnoie dont la valeur équi-vaut à ſix ſols monnoie de France. Ce ſel eſt ſi commun dans tout le terri-toire de l'Egypte, que tous les puits ne rendent qu'une eau ſalée. On re-garde même comme une eſpece de miracle, un puits d'eau douce qui eſt à Matarée, l'Heliopolis des Anciens. Si le Nil ne réparoit pas ce dommage, l'Egypte ſeroit inhabitable, comme une grande partie de l'Arabie l'eſt par la même cauſe. On ſe ſert du ſel gemme dans les lieux où il naît, aux mêmes uſages que nous employons ici le ſel marin ; il engraiſſe les beſ-tiaux, & ſur-tout les brebis ; il fertiliſe ſingulierement les terreins arides & argilleux. L'on fait à Paris & dans tout le royaume, un aſſez grand trafic d'un ſel gemme, que les Piedmontois ont l'art de retirer par l'éva-poration des eaux de puits ſalés. Il eſt en pains demi tranſparents : les Teinturiers en font uſage ; c'eſt celui dont on ſe ſert auſſi en Médecine. Dans les endroits où il y a des mines de ſel gemme, des Ouvriers intelli-gents en choiſiſſent des morceaux durs & les plus tranſparents, pour en faire divers ouvrages, comme des boîtes, des vaſes, des chandeliers, des croix. On imite avec des morceaux de ce ſel naturellement coloré, diffé-rents fruits.

Les Naturaliſtes conviennent aſſez que c'eſt au moyen de ce ſel, ſi abon-dant dans certaines contrées, & diſſous par des eaux douces, que ſe for-ment les étangs, les fontaines & les puits dont l'eau eſt ſalée : tels qu'on en remarque en Franche-Comté, en Lorraine, en Italie & dans le Palati-nat ; mais on ne convient pas généralement que l'eau de la mer tire ſa ſa-lure continuelle des mines de ſel gemme qui tapiſſent les abîmes de l'O-céan, ou la ſurface de la terre. Une des grandes difficultés que quelques Phyſiciens oppoſent à ce ſentiment, c'eſt la diſſolution totale des montagnes

de sel qui doit s'opérer par le laps du tems; c'est la chute immense des eaux douces qui, se rendant à la mer, y doivent donner une saveur, tantôt plus, tantôt moins salée. Mais on répondra, que si le Créateur forma la mer dans son degré de saumure actuelle, & que si l'évaporation des eaux (par le moyen de laquelle elle se sale toujours), est proportionnée à celle qui tombe en pluie, alors la salure de la mer se trouvera toujours la même qu'à la création; car ce que les rivieres y charient de sel, est au plus en quantité proportionnée à ce que l'on en consomme, à ce qui s'en trouve de crystallisé sur les bords de l'Océan. Pour ce qui regarde la dissolution des montagnes de sel, il y a une maxime ou axiome qui dit, que là où est une matrice de terre saline, soit nitreuse, soit de sel marin, soit vitriolique, il y a dans la nature des moyens qui y produisent toujours des mêmes matieres, & l'expérience le confirme assez. *Voyez* au mot MER, les différents endroits où cette espece d'eau a divers degrés de salure.

Il est bon d'observer que dans tous les lieux où les eaux salées passent, elles déposent du sel gemme sous une forme de gelée blanche; les terres & les pierres qui avoisinent le trajet de ces eaux souterraines, ont aussi une saveur salée & une pesanteur considérable. Lorsque les pierres mêlées de sel gemme, & détachées de la mine, ont été quelque tems exposées à l'humidité de l'air, elles augmentent tellement de pesanteur spécifique, qu'un morceau de ces pierres, qu'un Ouvrier pouvoit aisément porter dans le fond de la mine, ne peut plus être remué de sa place par un seul homme.

Un phénomene très remarquable pour le Naturaliste, c'est que les masses salines des puits ou mines de Williska renferment souvent des galets ou cailloux arrondis, des coquilles & d'autres corps marins : souvent le milieu des couches de sel gemme contient de grosses masses d'une roche composée de diverses especes de pierres. On y trouve aussi des morceaux branchus de bois noirci, minéralisé, & d'une odeur très désagréable. Les mouphettes ou vapeurs empoisonnées se font aussi ressentir dans ces souterrains. La terre qui recouvre le sel, forme des lits dont les uns sont de glaise; d'autres de sable, de grais, de coquilles. Ces bancs semblent avoir été dérangés de leur place. Quel raisonnement peut-on donner de ces transpositions de corps, & de la reproduction du sel gemme ?

2°. Le SEL MARIN ou SEL DE CUISINE, ou SEL COMMUN, *Sal marinum cibarium, aut culinare.* Ce sel, dont nous usons journellement dans tous nos aliments, & quelquefois dans les arts & métiers, ou pour conserver du poisson & de la viande, &c. s'humecte facilement : il differe peu du sel gemme; tantôt on le trouve formé sur les bords ou au fond de la mer, tantôt il est naturellement crystallisé à l'embouchure des sources & fontaines salées, ou au fond des lacs salés; mais il est rare de rencontrer le sel marin tout crystallisé. Celui que nous employons dans la cuisine, est toujours retiré des eaux salées par l'art, & de cinq manieres différentes.

1°. Par la chaleur du soleil : cette maniere s'exécute au moyen des marais salants, tels qu'on en voit en divers contrées de la France, en Bretagne, le long des côtes d'Aunis : ces marais forment un quarré long, qu'on a soin d'enduire de glaise pour retenir l'eau salée qu'on y fait entrer dans l'été, par un beau tems, sec & chaud, jusqu'à la hauteur de demi-pied ou environ. Cette eau s'évapore bientôt, & laisse une liqueur dans laquelle se trouve un assemblage de crystaux de sel marin qu'on casse avec des perches, puis on les retire avec des pelles trouées, & on en forme des piles ou tas qu'on laisse égoutter sur la terre seche; alors on le transporte dans les Gabelles. Ce sel est moins blanc que celui que les Languedociens font au Peccais dans les Isles de Maguelone, où la crystallisation du sel est des plus régulieres. Les Ouvriers de ces salines jettent dans les étangs salés des branches de bois, arrangées de maniere à représenter une étoile, une couronne, une crosse; &c. alors le sel se crystallise autour de ces matieres de la maniere la plus agréable. *Voyez* le *Mémoire sur les Salines de Peccais, par M. Montet, de la Société Royale de Montpellier, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

2°. La seconde maniere consiste à faire évaporer sur le feu dans de grandes chaudieres de plomb, jusqu'à siccité, l'eau des lacs, des puits & des fontaines salées, dont quelques-unes contiennent jusqu'à douze, seize & vingt-livres de sel par cent pintes d'eau; telle est celle de Montmorot en Franche-Comté, & celle de Dieuse en Lorraine, où est l'une des plus belles & des meilleures salines que l'on connoisse. Cette opération se pratique près de Lunebourg & de Hartebourg en Allemagne, en Angleterre, & près de Hall en Saxe. L'on obtient alors un sel blanchâtre & assez pur; il se dissout facilement dans l'eau : on l'appelle *sel de cuisson*, *sel de corbeille*.

3°. Dans les pays où le froid est excessif, comme dans le Nord, l'eau de mer qui contient peu de sel, se gele facilement & presque entierement, excepté la portion de l'eau qui contient le plus de sel marin : on acheve d'évaporer cette eau en l'exposant à l'air dans des vases; le sel prend alors la forme d'un grouppe de crystaux de sel marin.

4°. La quatrieme maniere, qui est fort curieuse, consiste à concentrer d'abord l'eau salée par le moyen de l'air seul, ainsi qu'il se pratique aux fameuses salines établies à Moutterstat, à Manheim & Durken, en Lorraine, & à Montmorot en Franche-Comté, dans les bâtiments nommés *évaporatoires* ou *hangars d'évaporation*, ou *bâtiments de graduation*. Pour l'intelligence de cette opération, il faut faire ici l'extrait du Mémoire lu par M. le Marquis de Montalembert à l'Académie des Sciences en 1748, concernant ses observations faites en 1745. L'intention de l'Inventeur des hangars étant de présenter à l'air le plus de surfaces possibles d'eau chargée de sel, il a construit un bâtiment ouvert de toutes parts, & garni dans son intérieur de onze rangées de fagots d'épines à double rang, & il a divisé ces onze rangées en sept parties dans leur longueur, répondantes à autant

de réfervoirs qui font le fol de tout l'édifice : à chaque réfervoir eft un corps de pompe qui reporte l'eau qui eft tombée dans un réfervoir fupérieur, d'où elle découle fur une autre rangée de fagots (en y dépofant fon *fchlot*, voyez ce mot), & va fe rendre dans un des réfervoirs d'en bas, & ainfi fucceffivement jufqu'à la feptieme évaporation. Il eft aifé de concevoir comment l'eau ainfi coulante le long d'une infinité de branches placées à l'air libre, préfente à cet air des furfaces multipliées, par lefquelles elle s'évapore, en laiffant la portion qui s'écoule plus chargée de fel, parceque l'air n'enleve que l'eau proprement dite : l'eau reftante après les fept opérations, eft reçue dans un réfervoir commun à tous les hangars, & portée à cryftallifer dans des chaudieres de plomb ou de fer, comme dans l'opération fuivante.

5°. Cette derniere méthode, qui fe pratique dans les contrées feptentrionales de la France, confifte à ramaffer le fable humecté de l'eau de la mer, à l'expofer au foleil pour le faire fécher; par ce moyen, l'eau évaporée a abandonné le fel fur toutes les furfaces du fable : alors on lave le fable dans une certaine quantité d'eau qui en diffout tout le fel; après quoi on fait évaporer cette eau fur le feu dans des chaudieres de plomb, & l'on a foin de ramaffer le fel dans ces chaudieres à mefure qu'il fe cryftallife. Ce fel eft encore une efpece de *fel de cuiffon*. L'eau qui, fur la fin de l'évaporation, ne peut fe cryftallifer, eft fort pefante : on lui donne le nom d'*eau graffe* ou d'*eau mere*. Voyez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, au mot SAUNIER.

On prétend qu'on peut encore retirer du fel marin de certaines pierres qui ont la propriété phofphorique : on a obfervé que les pierres qui en contiennent beaucoup, fuintent à l'extérieur, & tombent facilement en déliquefcence. Le fel marin fe trouve auffi dans quelques végétaux, comme dans le *paleopfis*, dans la plante appellée *kali* ou *foude*, &c. on le rencontre encore dans l'urine & dans le fang des animaux : ce fel réfout promptement la glace, fans diminuer fa fraîcheur. Les Cuifiniers en jettent fur les charbons allumés, ou même prefqu'éteints, pour les ranimer, en renouveller l'embrâfement, & en augmenter la chaleur & la flamme. On connoît affez la qualité antifeptique du fel marin, & l'ufage qu'on en fait en conféquence pour affaifonner les viandes, & préferver les parties animales de la putréfaction. Il eft bon d'obferver qu'une petite dofe de fel en accélereroit la corruption, & qu'il en faut appliquer une grande dofe aux matieres putrefcibles, fi l'on veut les garder : c'eft par cette raifon qu'un bouillon non falé fe conferve mieux & plus long-tems que celui auquel on a ajouté la dofe ordinaire de fel; & que le petit lard qui baigne dans une forte faumure, ne fe corrompt point. Enfin l'acide du fel marin uni à celui du nitre, eft le diffolvant de l'or & de l'étain.

SEL D'EPSOM & D'ÉGRA. *Voyez* à l'article SEL NEUTRE NATUREL.

SEL FOSSILE. *Voyez* SEL GEMME, à l'article SEL COMMUN.

SEL GEMME. *Voyez* au mot SEL COMMUN OU MARIN.

SEL D'INDE ou PYRAMIDAL, *Sal Indum aut pyramidale.* Eſt cette eſpéce de ſel ſucré, qu'on trouve ſur certaines eſpeces de fucus.

SEL MARIN. Nous avons parlé de ce ſel neutre naturel, & ſi abondant dans la Nature. *Voyez* à la ſuite du mot SEL COMMUN.

SEL MURAL ou APHRONATRON. *Voyez* SEL ALKALI.

SEL NEUTRE NATUREL, *Sal neutrum.* On doit comprendre ſous ce nom générique, tous les ſels naturels dans leſquels il y a un acide quelconque combiné juſqu'au point de ſaturation avec une baſe quelconque; tels ſont, à l'exception des acides & des alkalis, tous ceux dont nous avons parlé juſqu'à préſent, auxquels on peut ajouter les ſuivants.

On trouve un ſel neutre pur en pyramides creuſes, dans la Bothnie orientale, & près de Baden en Suiſſe. Le ſel de chaux, qui ſe forme quelquefois contre les parois des ſouterrains & dans le fond de quelques mines, a des propriétés toutes différentes du ſel mural; il eſt ou blanc, ou jaunâtre, d'une ſaveur amere; il fleurit à l'air : il n'entre point en effervescence avec les acides; mais l'huile de tartre, par défaillance, en précipite une terre calcaire ou ſpathique.

Il y a auſſi le ſel neutre calcaire qui, diſſous dans de l'eau & arroſé de de la même huile de tartre, laiſſe précipiter une terre blanchâtre & calcaire qui fait effervescence avec les acides : le ſel d'Epſom, appellé *ſel d'Angleterre* ; ce ſel, qu'on nomme auſſi *ſel anonyme*, eſt allié avec un ſel neutre calcaire, & a une figure priſmatique & quadrangulaire; il ſe diſſout facilement dans l'eau. On trouve ce ſel à l'embouchure de la fontaine d'Epſom, lieu diſtant de quinze milles de Londres : il a un goût frais & amer. On s'eſt aſſuré que le ſel d'Epſom naturel eſt un ſel neutre formé de l'alkali minéral uni avec l'acide vitriolique; par conſéquent un ſel de Glauber : mais il eſt mêlé, comme on l'a dit, avec un ſel neutre calcaire. *Voyez* notre Minéralogie, *Tom. I, p. 325.*

Le SEL DE SEDLITZ, DE SEIDS-CHUTZ OU DE BOHÊME; le SEL D'ÉGRA, DE CARLSBAD, D'ESTER & DE WISBAD, ſont encore des ſels neutres naturels qui paroiſſent compoſés des mêmes principes que le ſel d'Epſom : cependant ils produiſent des effets différents; ils entrent en fuſion au feu, & y deviennent tranſparents & fluides; ils ſont d'un goût amer, & verdiſſent les teintures bleues végétales.

On diſtribue dans le commerce un ſel à bon marché, qui eſt artificiel, & qui porte le nom de tous ces différents ſels neutres. On nous l'envoie quelquefois d'Angleterre, & communément de Lorraine, ſous le nom de *ſel d'Epſom*: pour cela on ſe ſert de l'eau-mere épaiſſe du ſel marin qui contient du ſel de Glauber, & un ſel neutre calcaire. On procede aux diſſolutions, aux filtrations, aux évaporations, & par la voie de la cryſtalliſation, en la maniere uſitée. On choiſit les plus beaux cryſtaux de la premiere cryſtalliſation : voilà, dit-on, du ſel de Glauber; & ceux de la ſeconde cryſtalliſation ſe vendent aux Droguiſtes & aux Apothicaires, ſous le nom de ſel d'Epſom, de ſel de Lorraine ou d'Egra, &c. Ceux qui voudroient

ſe procurer de l'eau d'Epſom, ſans en faire venir exprès, peuvent diſſoudre une once deux gros de ſel d'Epſom véritable dans une pinte d'eau: elle purge légerement la pituite.

SEL DE NITRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE PIERRE ou SALPÊTRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE SEDLITZ. *Voyez* à la ſuite du mot SEL NEUTRE.

SELLE POLONNOISE, *Ephyppium placenti-forme.* Eſpece d'huître très remarquable par ſa figure & ſa grandeur. Quelques-uns regardent ce coquillage comme une très grande *pelure d'oignon.* Les deux valves ſont cambrées, & ſe joignent très ſymétriquement. Elles ſont violettes ou rouſſes en dehors, & d'un beau lilas en dedans: les charnieres ſont prolongées dans l'intérieur des battants de cette eſpece de coquillage qui eſt très recherché des Curieux, & qui ſe pêche, dit-on, dans la Mer Baltique.

SEMENCE. *Voyez* à l'article GRAINE

En Médecine on diſtingue les *quatre grandes ſemences chaudes*, leſquelles ſont l'*anis*, le *fenouil*, le *cumin* & le *carvi*: les *quatre petites ſemences chaudes* ſont l'*ammi*, l'*amome*, le *daucus* & l'*ache.* Les Apothicaires appellent ces ſemences *carminatives*, c'eſt-à-dire, qui diſſipent les vents. On diſtingue auſſi les *quatre grandes ſemences froides*, leſquelles ſont la *citrouille*, le *melon*, le *concombre* & la *courge*: les *quatre petites ſemences froides* ſont, la *chicorée*, l'*endive*, la *laitue* & le *pourpier.*

SEMENCE ou HUMEUR SEMINALE, *Sperma.* Eſt cette liqueur ſpiritueuſe & albumineuſe, préparée & ſéparée du ſang dans les teſticules, & dont l'uſage eſt de féconder, lors du coït, les œufs des femelles des animaux.

Les Spermatologiſtes & les Anthropographes, ſont peu d'accord ſur la nature & la deſcription de la ſemence. On eſt encore fort incertain ſi la liqueur que la volupté fait répandre aux femmes ſans les énerver, eſt une véritable ſemence, également prolifique & ſemblable à celle de l'homme: il paroîtroit plus probable que l'effuſion d'une telle liqueur chez la femme, n'eſt deſtinée qu'à lubrifier l'intérieur des parties génitales; & que ſon apparition, ou plutôt ſa ſortie, eſt la cauſe de ces mouvements ſpaſmodiques, & du plaiſir que la femme éprouve dans le coït.

Mais comment, dit l'Auteur du Dictionnaire d'Anatomie & de Phyſiologie, l'œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde? Contient-il l'animal en abregé, ou bien n'eſt-ce qu'une liqueur qui porte quelque légere trace de parties inorganiques? Croire qu'un ſeul œuf renferme non-ſeulement ſon ſemblable, mais encore une infinité de ſemblables, c'eſt admettre qu'Eve contenoit dans ſes œufs non-ſeulement tous les humains qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourront paroître. Il nous ſemble trouver la même difficulté en examinant le ſyſtême de ceux qui prétendent que la ſemence d'Adam renfermoit les nombres infinis & préexiſtants de germes ou d'animaux

d'animaux ſpermatiques, qui eux-mêmes contenoient leurs ſemblables. Nous avons répété à ce ſujet toutes les expériences des Animaliſtes; & quoique pourvus de très bons yeux, d'excellents microſcopes; nous n'avons rien pu reconnoître. . . . . . . Mais le Lecteur voudra qu'on décide: hé bien, diſons avec les Microſcoſpermatologiſtes (Leewenoech, &c.), que l'animal vivant, contenu dans la ſemence dardée lors du coït, ſur l'œuf de la femme, ſe loge dans cet œuf; qu'il détache & conduit dans la matrice par la trompe. . . . . . Voilà donc les rudiments du genre humain: mais le principe primitif de cette matiere organique & productive étant conteſté, on doit encore ſuſpendre ſon jugement. Embraſſera-t-on cet autre fameux ſyſtême, qui veut que dans la Nature il y ait une matiere organique qui ſert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete? Dans cette fonction, la matiere toujours active & prête à ſe mouler, ne manque pas à s'aſſimiler & à produire des êtres ſemblables à ceux qui la reçoivent. Suivant ce ſyſtême, on doit remarquer avec le microſcope, dans la ſemence des animaux, des filets noués, des nœuds deſquels on voit ſortir des globules en mouvement & organiſés qui nagent dans la ſemence. L'on prétend que la Nature a déja imprimé à cet animalcule l'image de toutes les parties du corps du pere: c'eſt de-là que naît la reſſemblance des enfants avec leurs parents. . . . . . Tel eſt le ſentiment d'un très grand Naturaliſte. Comme cet article eſt néceſſairement lié avec ce que nous avons dit de l'*homme*, des *animalcules*, *animaux* & *molécules organiques*, voyez ces mots, même ceux de *génération*, *ſperme*, *cerf*.

SEMENCINES ou SEMEN CONTRA. *Voyez* Poudre a vers.

SEMOULE. Nom que les Italiens donnent à une ſorte de *vermicelli* (vermichel) faite en petits grains, comme de la moutarde, mais de la même pâte que le *vermicelli*, qui eſt en forme de petits vermiſſeaux.

SENAGRUEL. *Voyez* Serpentaire de Virginie.

SENAPOU ou SINAPOU, *Aſtragalus incanus frutelans, venenatus; floribus purpureis*: (Barr.) Plante de la Guyane, dont la racine s'emploie pour enivrer le poiſſon: on en fait autant avec le bois indien, qui eſt une eſpece de groſſe liane. *Maiſ. Ruſt. de Cay.*

SÉNÉ ou SENNÉ, *Senna.* Tout le monde connoît ſous ce nom de petites feuilles ſeches, en forme de lame, d'un verd tirant ſur le jaune, d'une odeur de drogue, mais qui n'eſt pas déſagréable, d'un goût un peu âcre amer qui excite des nauſées, & qu'on emploie ordinairement pour purger.

Ces feuilles, qui nous viennent du Levant en *couffe*, c'eſt-à-dire en balles, ſe recueillent ſur un arbriſſeau que l'on nomme Senné d'Alexandrie, *Senna Orientalis.* Il croît à la hauteur de deux coudées: ſes tiges ſont ligneuſes, & ſe partagent en des rameaux pliants, d'où ſortent alternativement des queues grêles, d'une palme & plus de longueur, ſur leſquelles naiſſent aſſez près les unes des autres, quatre, cinq ou ſix paires

de feüilles, nulle feuille impaire ne terminant ces conjugaisons : ces feuilles sont d'un verd clair.

Les fleurs du senné viennent en grand nombre au haut des rameaux; elles sont en roses, jaunes, parsemées de veines purpurines. Aux fleurs succedent des gousses plates, le plus souvent recourbées, composées de deux membranes oblongues, lisses, applaties, d'un verd brun, au milieu desquelles sont mêlées sur une même ligne plusieurs graines semblables à des grains de raisins : ce sont ces gousses que l'on nomme *follicules de senné*. On cultive cette plante dans la Perse, la Syrie, l'Arabie, d'où on l'apporte en Egypte & à Alexandrie.

On apporte dans le commerce plusieurs sortes de senné; savoir, celui d'Alexandrie ou de Seyde, ou de la Palte (ainsi appellé à cause de l'impôt que le Grand Seigneur a mis sur cette feuille); & celui de Tripoli, dont les feuilles sont moins pointues, & dont les vertus sont inférieures à celles du prémier. Le senné de Moka, dont les feuilles sont grandes, larges, arrondies à leur extrémité, est encore moins estimé.

Le senné a une vertu merveilleuse pour purger par bas, & il n'y a aucun purgatif employé plus fréquemment & plus utilement : à peine trouve-t-on aucun remede qui tire, & qui évacue aussi-bien les humeurs corrompues, épaisses ou endurcies, & qui leve aussi efficacement les vieilles obstructions. On reproche aux feuilles de senné d'occasionner des tranchées; c'est pourquoi on ajoute toujours avec lui quelque sel, tel que le sel végétal, le sel de Glauber, qui divisent & atténuent ses particules résineuses; on lui associe quelquefois les adoucissants & mucilagineux, tels que les jujubes, la violette & la guimauve. Quelques feuilles de scrophulaire aquatiques, infusées avec le senné, en corrigent le mauvais goût d'une maniere singuliere. *Voyez les Mém. de l'Acad. des Scienc. 1701.*

Les follicules donnent moins de tranchées, mais elles purgent plus foiblement. Ce purgatif est contraire dans les dispositions inflammatoires.

Les Botanistes font mention d'une espece de SÉNÉ SAUVAGE, *Emerus*. C'est une espece de *colutea*, différent de celui dont nous avons parlé sous le nom de *bagnaudier*. L'*emerus* est connu chez les Jardiniers sous le nom de *securidaca*. Cette sorte de senné bâtard est un arbrisseau qui croît naturellement dans la plupart des contrées méridionales de l'Europe, aux lieux montagneux & sombres, dans les bois, &c. & que l'on cultive dans nos jardins pour l'ornement : il jette du pied plusieurs tiges dont l'écorce est grise sur le vieux bois, & verte sur les jeunes rameaux. Ses feuilles sont rangées sur une côte, cinq à cinq, quelquefois sept à sept, & souvent neuf à neuf; elles sont moins grandes que celles du bagnaudier, fort ameres, mais bien moins laxatives que celles du vrai senné : sa fleur est légumineuse, ressemblant à celle du genêt, jaune & peu odorante; on en voit jusqu'à trois ensemble le long des nouvelles branches; elles commencent à paroître à la fin d'Avril, & leur durée est d'un mois : à la fleur succedent

en Septembre les graines renfermées dans des filiques ou goussés longues, grêles, déliées, presque cylindriques, courbes & articulées, de couleur obscure, douces au toucher, & d'un mauvais goût.

Le *senné bâtard* croît promptement, se multiplie aisément, résiste à la grande rigueur de nos hivers, n'exige aucune culture particuliere, & réussit dans presque tous les terreins. On peut le multiplier de rejettons dont il se garnit au pied, de boutures, de provins, ou de graines qu'il faudra semer en Mars : on ne connoît que deux especes de cet arbrisseau ; 1°. le *senné bâtard ordinaire ;* il est peu commun, parcequ'il a peu d'agrément, & qu'on ne s'applique pas tant à le multiplier. Il s'éleve jusqu'à dix pieds ; on en garnit des bosquets, quelquefois des plates-bandes ; ou dès que la fleur est passée, on lui forme une tête & on le taille en boule. 2°. Le *petit senné bâtard* est un des plus jolis arbrisseaux que l'on puisse employer pour l'ornement d'un jardin ; il ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds : son feuillage est garni, mais petit : sa fleur, qui a une teinte de rouge en dehors, paroît deux fois chaque année, au printems & en automne. On en forme de petites palissades à hauteur d'appui ; son verd brun & stable tranche avec toute autre verdure, & la durée des fleurs forme un aspect très agréable pendant toute la belle saison.

SÉNÉ DES PROVENÇAUX ou TURBITH BLANC. *Voyez* à l'article GLOBULAIRE.

SENEÇON, *Senecio.* Plante qui n'a point d'odeur remarquable, & qui croît par-tout dans les champs, le long des chemins, dans les vignes, dans les jardins, aux endroits sablonneux & exposés au soleil : sa racine est petite, fibrée & blanchâtre : elle pousse une ou plusieurs tiges, hautes d'environ un pied, rondes, cannelées, creuses, rameuses, un peu velues, revêtues de feuilles oblongues, dentelées, alternes, & d'un verd obscur ; aux sommités naissent des fleurs en bouquet, à fleurons jaunes, disposés en étoiles. A ces fleurs, qui durent peu de tems, succedent plusieurs graines ovales, couronnées d'aigrettes longues, qui forment toutes ensemble une tête blanche. Cette plante se reproduit continuellement, & reste verte toute l'année ; elle fleurit dans toutes les saisons, même en hiver, & est déja vieille au printems : elle a un goût d'herbe légérement acide ; on l'estime émolliente, adoucissante & résolutive. En Angleterre, les Maréchaux donnent ce remede aux chevaux attaqués de vers ; il convient aussi dans le vomissement & le crachement de sang : son usage ordinaire est d'entrer dans la décoction des lavements émollients, dans les cataplasmes pour amener les tumeurs à la suppuration ; pour la goutte, pour les hémorrhoïdes, pour dissiper le lait grumelé dans les mamelles.

SENEKA ou POLIGALA DE VIRGINIE, ou RACINE DE SERPENT A SONNETTES, *Poligala Virginiana.* On nous envoie sous ce nom une racine ligneuse & odorante, longue de quatre doigts, de la grosseur d'une plume à écrire, tortueuse, rameuse & fibreuse, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans ; d'un goût âcre, un peu amer, & lé-

gerement aromatique. Cette racine vivace pouſſe étant en terre beaucoup de tiges; les unes droites, les autres courbées ſur terre; menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles, & longues d'un pied. Ces tiges ſont chargées de feuilles alternes, longues d'un pouce, liſſes & ſans queue. Ces mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair-ſemées, entierement ſemblables à celles du poligala ordinaire, mais plus petites, alternes, & ſans pédicule.

On diſtingue la racine du *ſénéka* par une côte membraneuſe ſaillante, qui regne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur: on l'eſtime diaphorétique, diurétique & alexipharmaque; elle réſout le ſang viſqueux, tenace & inflammatoire; elle purge quelquefois, & même fait vomir. Les Indiens la regardent comme un ſpécifique contre le venin du ſerpent à ſonnettes: en effet, ſi on emploie ce remede aſſez tôt, il chaſſe le venin qui eſt dans les veines, réſout le ſang coagulé; diſſipe la tumeur, & rétablit le poux foible & languiſſant. M. Teinnint, Médecin Ecoſſois, qui a demeuré pluſieurs années dans la Virginie, voyant que ceux qui avoient été mordus par le *boicininga* ou *ſerpent à ſonnettes*, étoient tourmentés de ſemblables ſymptômes à ceux de la pleuréſie & de la péripneumonie, ſavoir, de la difficulté de reſpirer, de la toux, de crachement d'un ſang coagulé, qu'ils avoient le pouls fort & fréquent, &c. & que l'on en guériſſoit par l'uſage du *ſénéka*, a conclu que ce même remede pouvoit être utile dans les pleuréſies & fluxions de poitrine, maladies dans leſquelles on remarque des accidents ſemblables à ceux dont on vient de parler; & il a réuſſi heureuſement à tirer des portes de la mort pluſieurs perſonnes attaquées de ces maladies. *Voyez ſa Lettre écrite en 1738 à l'Académie Royale des Sciences*, & *ſon Eſſay on the Pleuryſy*. Il convient cependant de dire que M. Orry, Contrôleur Général, ayant fait venir en France une quantité conſidérable de ſénéka, la fit diſtribuer à pluſieurs Médecins de Paris, qui la célébrerent d'abord comme l'un des ſpécifiques du Nouveau Monde: néanmoins l'un des grands partiſans de ce remede avoue qu'il n'a pu guérir radicalement les hydropiques auxquels il a donné le ſénéka; & que cette racine n'a pas été plus efficace dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Cette contrariété d'avis ou d'effets proviendroit-elle de la nature de notre tempérament ou de notre climat? Il faut le croire.

SENEMBI. *Voyez* LEGUANA.

SENEVÉ ORDINAIRE. *Voyez* MOUTARDE.

SENEVÉ SAUVAGE. *Voyez* à l'article THLASPI.

SENS, *Senſus*. Nom donné aux cinq principales ſenſations que notre ame éprouve à l'occaſion de certaines impreſſions faites extérieurement ſur le corps. On diſtingue ordinairement cinq ſens: ces organes ſont, 1°. le *tact*; 2°. le *goût*; 3°. l'*odorat*; 4°. la *vue*; 5°. & l'*ouie*. Voyez ce que nous en avons dit à l'article des SENS, inféré dans la ſuite du mot HOMME.

La faim, la ſoif, le plaiſir, la douleur, la mémoire, l'attention, l'ima-

gination, & toutes les impreffions qui affectent intérieurement notre ame, notamment celles qui fe tranfmettent au cerveau par le moyen des nerfs, font pour le moins des modifications des cinq grandes fenfations, ou, fi l'on veut, des fens fecondaires.

SENSITIVE ou HERBE MIMEUSE, *Mimofa*. Plante fort curieufe, qui croît aux lieux chauds & humides; on la cultive auffi dans les jardins. On en diftingue de plufieurs efpeces, dit M. Tonrnefort dans fes *Inftitut. Rei Herbar. p. 605*. La racine de la *fenfitive* ordinaire eft petite; elle pouffe plufieurs tiges, la plupart rampantes & inclinées vers la terre, chargées de feuilles longuettes, liffes, étroites, rangées de côté & d'autre en ordre, ou par paires fur un côté, fe rapprochant l'une de l'autre quand on les touche, comme fi elles avoient du fentiment (ce qui a fait appeller cette plante *herbe vive*). Des aiffelles des feuilles fortent des pédicules qui foutiennent chacun un bouquet de fleurs faites en godet, incarnates, & fort belles. A chaque fleur fuccede une filique qui renferme ordinairement des femences oblongues & plates.

On prétend que les feuilles de la fenfitive étant mâchées, excitent le crachat, moderent la toux, éclairciffent la voix & adouciffent les douleurs de reins.

Quand on touche les feuilles de la *fenfitive*, elles fe flétriffent auffi-tôt; & quelques moments après, qu'on les a quittées, elles reprennent leur premiere vigueur. Lorfque le foleil fe couche, la plante fe flétrit tellement qu'elle femble fe deffécher comme fi elle étoit morte; mais au retour du foleil, elle reprend fon état naturel, & plus le foleil ou le jour eft beau, & plus elle femble reverdir. L'arrivée fubite d'un gros nuage la fait tomber dans un état de recueillement, que certains Botaniftes ont regardé comme une efpece de fommeil.

En vain dit M. Hill dans fa lettre écrite à M. Linnæus fur la caufe méchanique du mouvement de la fenfitive, avoit-on cherché la caufe de ce phénomene dans la préfence ou la privation de la chaleur, dans l'humidité ou la féchereffe : l'air eft fujet à trop de viciffitudes pour produire un mouvement auffi régulier; de forte que des agens naturels, il ne refte plus qu'à examiner la lumiere. C'eft auffi fur elle que M. Hill fonde l'agglomération & l'affaiffement de quelques plantes; phénomene qui a fait croire à plufieurs Phyficiens, que les plantes étoient de véritables animaux : hypothèfe trop dénuée de preuves pour nous y arrêter. MM. de Mairan & Duhamel ont auffi fait des obfervations particulieres fur les effets de la fenfitive expofée dans une cave, au fortir du grand jour; mais ils l'ont trouvée fort inconftante & très incertaine (*Voyez la Phyfique des Arbres, feconde Partie, p. 161*.

Il faut cependant convenir qu'une obfcurité parfaite a beaucoup plus d'effet fur la fenfitive, & fur toutes les plantes fommeillantes, que le toucher le plus rude, qui ne produit, pour ainfi dire, que le premier degré du pelotonnement & de l'affaiffement dont la plante eft fufceptible.

Ces obfervations, ainfi que les fuivantes, peuvent être importantes dans la Botanique, & nous donner vraifemblablement les raifons de la diverfité que l'on remarque dans le port des feuilles pinnées en différents climats; car, outre le mouvement de *plication* des folioles pinnées, la fenfitive, dit M. Adanfon, a un *mouvement de charniere* ou de genou aux jeunes branches, au pédicule commun de fes feuilles pinnées, & à la nervure fur laquelle font attachées les pinnules ou folioles. Tous ces mouvements font indépendants les uns des autres, & occafionnés de même que celui de *plication* & de *direction*, par l'action des vapeurs nutritives chaudes, & par l'attouchement.

Avec quelque corps qu'on irrite la fenfitive, on obferve, dit le même Auteur, que la fenfibilité réfide particulierement dans l'articulation, foit des branches, foit des différents pédicules, fur-tout à la partie blanche de cette articulation. Le tems néceffaire à une branche touchée pour fe rétablir, varie felon la vigueur de la plante, l'heure du jour, la faifon, la chaleur, & d'autres circonftances de l'athmofphere. L'ordre dans lequel les parties fe rétabliffent, varie pareillement. Il eft poffible, avec un peu d'adreffe, de couper un rameau fans que les feuilles fe plient. Nous fupprimons ici le détail des expériences qu'on a multipliées fur la fenfitive: en voici des réfultats. 1°. Les mouvements de la fenfitive font plus grands & plus fenfibles, quand la plante eft dans fa plus grande force végétative. 2°. Une incifion ou fection entiere produit moins d'effet qu'une irritation ou une fecouffe, & l'action s'étend plus ou moins loin, & fur certaines parties, felon la force de l'irritation & fa direction. 3°. Une fecouffe, une égratignure, le grand chaud, le grand froid, la vapeur de l'eau bouillante, celle du foufre & des efprits volatils, en un mot tout ce qui peut produire quelque effet fur les organes des animaux, agit fur la fenfitive. La fubmerfion dans l'eau, ainfi que dans le vuide, ne font qu'altérer la vigueur de cette plante. 5°. Son mouvement de charniere n'eft dû qu'à une contraction fort fenfible; car alors elle fe roidit à un tel point, qu'on la romproit fi l'on vouloit la rétablir dans fon premier état.

M. Garcin, au retour de fon voyage des Indes orientales, donna à l'Académie de Paris, en 1730, la defcription du *todda-waddi*, plante ainfi nommée par les Malabares, & qui eft une héliotrope & une fenfitive, ou *mimofe* comme difent les Botaniftes, c'eft-à-dire, imitatrice des mouvements animaux. Toutes fes feuilles, difpofées ordinairement fur un même plan qui forme une ombelle ou parafol, fe tournent du côté du foleil levant ou couchant, & fe penchent vers lui, & à midi tout le plan eft parallele à l'horifon. Cette plante eft auffi fenfible au toucher que les fenfitives ou mimofes qui le font le plus; mais au lieu que toutes les autres ferment leurs feuilles en deffus, c'eft-à-dire, élevent les deux moitiés de chaque feuille, pour les appliquer l'une contre l'autre, celle-ci les ferme en deffous; fi, lorfqu'elles font dans leur pofition ordinaire, on les éleve un peu avec les doigts pour les regarder de ce côté-là, elles fe ferment auffi-tôt

malgré qu'on en ait, & cachent ce qu'on vouloit voir. Elles en font autant au coucher du ſoleil, & il ſemble qu'elles ſe préparent à dormir : auſſi cette plante eſt-elle appellée tantôt *chaſte*, & tantôt *dormeuſe*.

Outre ces noms qui lui conviennent aſſez, on lui a donné quantité de vertus imaginaires; & il n'étoit guere poſſible, dit l'Hiſtorien de l'Académie, que des peuples ignorants s'en diſpenſaſſent. Cet éloge ne récompenſe guere le Philoſophe de Malabar qui eſt devenu fou, à examiner les ſingularités de cette merveille végétale, & à en rechercher la cauſe. Le Phyſicien de l'Europe n'a jamais éprouvé cet accident, il eſt trop accoutumé aux phénomenes difficiles à expliquer.

Cette plante aime les lieux chauds & humides, ſur-tout les bois peu touffus, où ſe trouve une alternative aſſez égale de ſoleil & d'ombre. M. Garcin en a reconnu deux eſpeces : il a traité tout ce ſujet en excellent Botaniſte; mais nous n'en avons dit ici que ce qu'il y a de plus remarquable pour les perſonnes qui ne ſont point Botaniſtes de profeſſion.

La ſenſitive, que les Eſpagnols appellent *dormidera*, eſt une eſpece d'*oxis* ou de *treffle acide;* car les treffles, les haricots, les acacias, & quantité d'autres plantes, ſont ſuſceptibles d'affaiſſer un peu leurs feuilles aux approches de la nuit, & d'avoir auſſi un mouvement de charniere à leurs folioles. On ſait qu'une légere irritation à la baſe des étamines de l'épine-vinette, de l'opuntia, & de la fleur au ſoleil, leur cauſe un mouvement convulſif ou de trépidation très ſingulier, par lequel elles ſe contractent & ſe rapprochent du piſtil, ſans ſe rétablir dans leur premier état. *Voyez* la Théorie ſur les mouvements demi-ſpontanés dans divers végétaux, à la ſuite du mot PLANTE.

SEOVASSEU. Eſpece de cerf de la Virginie. *Voyez* CERF.

SEPS. Eſpece de lézard que M. Klein met dans la famille des ſalamandres. Columna dit qu'il eſt petit, rond, vivipare, marqué ſur le dos de lignes noires paralleles : ſes oreilles & ſes yeux ſont petits; ſa queue peu pointue : les deux premiers pieds ſont fort proche de la tête; les deux autres ſont placés près de l'anus : ſes écailles ſont de figure rhomboïde, & ſon ventre eſt blanc mêlé d'un peu de bleu : ſes narines ſont placées à l'extrémité du muſeau.

Tous les Auteurs ne conviennent nullement ſur la deſcription & les propriétés de cet animal : les uns en font un ſerpent, quelques-uns un lézard, & preſque tous le décrivent comme un animal très venimeux, & dont la marche eſt tortueuſe.

M. Sauvage, dans un *Mémoire ſur la nature des animaux venimeux, & en particulier de ceux de la France, Ouvrage couronné par l'Académie de Rouen (prix de Phyſique en 1754)*, dit que le ſeps eſt un animal fort commun dans le Languedoc, quoiqu'inconnu même aux Savants dans le reſte de la France : on le confond aiſément avec l'*orvet;* mais il en differe en ce qu'il a, comme les lézards, quatre pattes avec trois doigts à chacune. Il eſt inoui, dit-il, que perſonne ait eu lieu de s'en plaindre. Cet Auteur

ajoute qu'une poule ayant trouvé un de ces animaux, l'avala apparemment par la tête sans le mâcher : un moment après on vit sortir le seps par un chemin tout opposé ; la poule qui l'apperçut, l'avala de nouveau ; le seps s'échappa encore par la même route : la poule, lassée de ce badinage, le coupa en deux & l'avala pour la troisieme & derniere fois ; ce qui fait voir qu'il n'a rien de nuisible, étant pris intérieurement. Et qui sait, ajoute M. Sauvage, si par la propriété qu'il a de se glisser le long du canal intestinal, & de le fureter sans causer le moindre mal, il ne produiroit pas dans la passion iliaque, un meilleur effet que le vif-argent & les balles de plomb !

SEPT-ŒIL. Nom que l'on donne en Normandie, & particulierement à Rouen, à une espece de petit lamprillon, dont on mange beaucoup au printems : ce sont sans doute les trous que ce poisson a de chaque côté du corps qui lui ont fait donner le nom de *sept-œil* ; on prononce par corruption *céteuil*. Voyez Lamproie.

SERANCOLIN ou SARANCOLIN. Les Marbriers donnent ce nom à un marbre isabelle, tacheté de rouge, &c. On le tire d'une vallée des Pyrenées, voisine d'un lieu qui se nomme *Serancolin*. Voyez Marbre.

SEREIN. Nom donné à l'humidité dont l'air est chargé principalement en été, & après les plus beaux jours, quelques heures après le coucher du soleil. Le serein est proprement le commencement de la rosée du soir. On la reconnoît par un sentiment de froid qu'elle procure dans ceux qui s'exposent à l'air le soir. *Voyez* les articles Eau, Pluie & Air.

SEREN. Serpent marqué de rouge, de brun, & de blanc, qui se trouve en Sicile. *Ruisch.*

SEREQUE. Plante qui se nomme *orisel* aux Isles Canaries, d'où elle nous parvient : elle sert pour la teinture ; & quoique ses feuilles soient vertes, on l'appelle aussi *herbe à jaunir des Canaries*, ou *petit genet des Canaries*.

SERGENT. Les Hollandois donnent ce nom à un poisson des Indes Orientales, que l'on ne prend jamais seul, & qui est toujours accompagné de quelques autres poissons à qui il sert de guide. Ruisch dit qu'il a le corps presque rond & cannelé, une couleur fauve dans le milieu ; la tête & la queue bleues ; trois aiguillons dont il est armé sur le dos, & une espece de pique qui va du côté de la queue.

SERIN, *Passer Canarius, aut Avicula sacharina.* Petit oiseau qui a le bec court, jaune sous la gorge, estimé pour son chant, & auquel on apprend à parler & à siffler des airs entiers : il y a le serin commun, & le serin de Canarie.

1°. Le Serin commun : il est semblable au tarin, mais un peu plus gros ; il a le champ de son plumage jaune & verd. On voit au mâle une tache sur la tête, beaucoup plus noire que celle qu'a la femelle ; son corps est aussi plus jaunâtre. Cette sorte de serin n'est point si sauvage que le chardonneret ; il ne se bat jamais avec les autres oiseaux ; il vole en troupes : on

on en prend en automne. Quand les premiers froids se font sentir, & que les premieres neiges arrivent, il quitte les montagnes, vient dans les plaines, se cache dans les bois épais, où il fait son nid, & s'en retire tout l'été : il fait quatre ou cinq œufs. Cet oiseau vit de navette & d'autres semences.

On voit quantité de ces serins en Hongrie : ils sont de passage, & viennent tous les trois ans en grande abondance en Provence, en Italie & dans les pays chauds ; il y en a qui passent en Angleterre, & cela suivant les vents qui les y amenent. On éleve cet oiseau en cage : il chante fort agréablement.

2°. Le Serin de Canarie a été apporté en Europe des Isles Fortunées ou Canaries, situées dans la mer Atlantique, sur la gauche de la Mauritanie, & il est fort commun parmi nous : on l'éleve en cage, où il fait son nid & pond trois à quatre œufs. Ce serin varie par les couleurs : il est de la même grandeur que la *mésange* ordinaire ; il a le bec petit, blanc, épais à la base, & qui finit en pointe aiguë : toutes les plumes des aîles, de la queue & du corps tirent sur le verd ; il y en a quelques-unes blanches, & différemment bigarrées de jaune. Le mâle a les plumes de la poitrine, du ventre, & du dessus de la tête près du bec, plus jaunes que ne sont celles de la femelle. On fait un grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu, & la queue la plus longue.

Ces oiseaux ont la voix douce & perçante ; ils la soutiennent long-tems sans perdre haleine ; ils peuvent la baisser & l'élever de tems en tems, par différentes inflexions, avec lesquelles ils font une mélodie fort agréable. Albin enseigne la maniere de les élever & d'en avoir soin. Cet oiseau est d'un tempérament très chaud : il vit pour l'ordinaire dix-huit à vingt ans, pourvû qu'on en ait soin. On le nourrit de chenevi, de millet & de navette : si on lui change sa nourriture, il tombe aisément malade. La plante appellée *mouron* le réjouit beaucoup & le maintient en santé.

MM. Wichede & Hervieux, qui ont fait un *Traité des Serins de Canaries*, contenant l'origine de ces oiseaux, la maniere de les élever, & de les apparier pour avoir de belles races, ont donné aussi des remarques sur les signes & les causes des maladies de ces aimables Musiciens, & plusieurs secrets pour les guérir ; nous y renvoyons le Lecteur.

Les chardonnerets s'accouplent avec les serins de Canaries ; mais les petits qui en proviennent ne multiplient point : cependant M. Sprengel, qui a suivi soigneusement la multiplication des bâtards nés de l'accouplement des serins avec les chardonnerets, assure que les mulets provenus de ces oiseaux, ont multiplié entr'eux, & avec leurs races paternelles & maternelles ; & ses observations sont accompagnées de remarques qui semblent ne laisser aucun doute sur leur certitude. Ainsi la succession des individus, quoique produite par le croisement d'especes différentes, seroit plus constante & moins interrompue qu'on ne le pense communément. Ne peut-on pas en dire autant du mulet sorti d'un âne & d'une cavale, qui ne

produit pas communément, mais qui peut engendrer quelquefois. *Voyez* MULET.

Ainſi on appelle *ſerins-mulets*, les oiſeaux qui proviennent de l'accouplement d'un ſerin avec un autre oiſeau. Il ſe trouve des ſerins bâtards, qui ſont iſſus des naturels des Canaries : ils viennent de l'Iſle d'Elbe ; ceux-là ſont plus gros, & ſont ſujets au tournoiement de tête, comme s'ils étoient fous. L'Iſle d'Elbe n'en a été peuplée qu'à l'occaſion d'un vaiſſeau parti des Canaries pour l'Europe, & qui, ſurpris par une tempête, fut briſé contre les écueils de cette Iſle : il étoit chargé de quantité de ces oiſeaux qui, ſe ſauvant des débris du navire, ſe jetterent dans l'Iſle, où la race s'eſt toujours conſervée ; ils ſont plus jaunes par le deſſous du bec, que les naturels des Canaries. Les mâles de ces ſerins bâtards ont les pieds noirs.

Les ſerins d'Allemagne paſſent pour être les meilleurs de tous, & ſurpaſſent les ſerins des Canaries par leur beauté & par leur chant. Ces premiers ne ſont jamais ſujets à s'engraiſſer, leur grande vigueur & la longueur de leur ramage étant un obſtacle à ce qu'ils deviennent gras. On les éleve dans des cages ou dans des chambres préparées & expoſées au Levant. Ces oiſeaux couvent trois fois l'année, depuis Avril juſqu'en Août.

Kolbe dit qu'on trouve dans les campagnes du Cap de Bonne-Eſpérance, une eſpece de ſerin ; c'eſt le *ſerinus de Heuſtin :* ſon ramage, quoique fort agréable, ne plaît pas aux Européens du Cap ; les habitants du pays les tuent, & on les mange comme les autres oiſeaux. Rai fait mention d'eſpeces de ſerins de la Jamaïque. Barrere dit qu'il y en a pluſieurs eſpeces dans l'Iſle de Cayenne : le premier n'a rien d'agréable par ſon chant, mais il eſt remarquable par la beauté de ſon plumage, qui eſt violet & approchant de la couleur d'améthyſte ; les plumes les plus proches de la tête, ſont d'un jaune doré : la ſeconde eſpece eſt le *ſerin commun.*

On ne peut voir ſans étonnement, ce que la patience & des ſoins aſſidus ſont capables de produire ſur quelques-uns de ces petits animaux. Le public a vu en l'année 1760, à la Foire S. Germain, un ſerin qui connoiſſoit parfaitement toutes les couleurs, & ſavoit aſſortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui montroit : il formoit enſuite, avec des caracteres détachés, tous les mots que les Spectateurs demandoient ; il marquoit très exactement avec des chiffres, qu'il alloit choiſir, l'heure & les minutes d'une montre : il faiſoit les quatre regles de l'arithmétique avec les fractions.

SERINGAT, *Syringa.* Le ſeringat eſt un arbriſſeau, dont il y a pluſieurs eſpeces ; le *ſeringat à fleurs blanches ſimples*, & celui *à fleurs doubles*, dont l'odeur approche de celle de la fleur d'orange. Une autre eſpece ſe fait remarquer par ſes feuilles panachées de jaune ; & celui de la Caroline, par ſes grandes fleurs blanches.

La fleur de ſeringat paroît en Mai & Juin : elle eſt d'une ſeule piece, & & diviſée en quatre parties ; elle naît diſpoſée en épis courts aux ſommet

des branches : aux fleurs ſuccede une capſule ronde, diviſée en quatre loges, qui contiennent des ſemences menues & longuettes ; les fruits ſont d'abord verdâtres, puis noirâtres dans leur maturité. Les feuilles du ſeringat ſont ſimples, aſſez grandes, dentelées par les bords, & oppoſées ſur les branches : étant écraſées, elles ont une odeur de concombre.

Ces arbriſſeaux ne ſont point délicats ſur la nature du terrein : leurs fleurs ſont un bel effet, & répandent une odeur agréable dans les boſquets au mois de Mai. On retire de leurs fleurs une eau odorante, très agréable.

On donne auſſi le nom de *ſyringa* au *lilas*. Voyez ce mot.

Le mot *ſyringa* ſignifie canonniere ou ſarbacane, parceque les rameaux des tuyaux de ces plantes étant vuidés de la moëlle qu'ils contiennent, on peut en faire des tuyaux ou de petites ſeringues. Le ſurnom de *philadelphus*, qui ſignifie *bon frere*, convient, dit Jonſton, à cet arbriſſeau, parceque ſes branches s'entrelacent.

SERINGUE (arbre). *Voyez* à l'article RÉSINE ÉLASTIQUE.

SERIQUES ou CERIQUES DE RIVIERE ET DE MER. Eſpeces de cruſtacées. *Voyez* CÉRIQUE.

SERMONTAINE ou SESELI DE MONTAGNE. *Voyez* LIVÊCHE.

SEROKA. C'eſt la même racine que le *ſeneka*. Voyez ce mot.

SERPENT, *Serpens*. Nom donné aux animaux reptiles, qui rampent, & ne marchent pas parcequ'ils manquent de pieds.

Seba nous a donné une ample & riche collection de ſerpents & de couleuvres, connus dans les différentes parties du monde ; mais elle eſt ſans ordre & ſans méthode. M. Linnæus a établi ſix genres différents de ſerpents, d'après ceux qu'il a eu occaſion d'examiner.

1°. Ceux qui ont le corps nud, des rides latérales, la levre ſupérieure élevée, deux filets & point de queue ; tel eſt le *ſerpent aveugle* ou *cécile*, nommé auſſi *anvoye*. Voyez le mot ORVET.

2°. Ceux qui ont des anneaux tout autour du corps & de la queue ; tel eſt l'*amphisbene* ou *double marcheur*, qui a deux cents anneaux autour de l'abdomen, & trente autour de la queue ; on l'appelle auſſi *ſerpent à deux têtes*, parcequ'il a le bout de la queue de la même groſſeur que la tête.

3°. Ceux qui ſont couverts d'écailles à l'abdomen & ſur la queue ; tel eſt le *ſerpent ormiſlao* des Suédois, qui a cent trente-cinq écailles à l'abdomen, & autant à la queue ; tel eſt encore un *ſcytale* qui a deux cents quarante écailles autour de l'abdomen, & treize à la queue.

4°. Ceux qui ont l'abdomen couvert de bandes circulaires, & des écailles ſous la queue ; telle eſt la *couleuvre*, qui a deux cents cinquante bandes écailleuſes à l'abdomen, & trente-cinq écailles à la queue : le *cencoalt* ; tels ſont auſſi le *pétola*, le *naia* de l'Iſle de Ceylan, qui, ſelon M. Linnæus, eſt le plus venimeux de tous les ſerpents : le *ſerpent couronné* des Indes, ou *ſerpent à lunettes* ; les différentes eſpeces de *cobra* ; le *ſerpent eſ-*

culape du Bresil, dont parle Seba, & qui est le *panama* de l'Amérique, nommé aussi *argoli*; enfin, les différentes especes de *viperes*.

5°. Ceux qui ont à l'abdomen & sur la queue des bandes écailleuses, la tête couverte de petites écailles, & la queue sans appendices; tel est le *boiguacu*; le *constrictor* de Kæmpfer qui est le *javelot* ou l'*acontias*, le *serpent stupide* de Nieremberg; le *pimberoch* de Seba.

6°. Enfin, ceux qui ont des bandes écailleuses à la queue; & au bout de la queue, des especes de sonnettes qui sont composées d'écailles: tel est le *boicininga* & le *grand serpent venimeux* de la Virginie. Les Indes Orientales, l'Afrique, le Mexique, le Bresil, & plusieurs autres pays, fournissent un très grand nombre de ces *serpents à sonnettes*.

Il convient à présent de rapporter en abregé ce que les Anciens & les Modernes ont dit des serpents en général, à l'exception des fables. Nous exposerons, sous le même coup d'œil, quelques especes de ces reptiles de différentes contrées du monde habité; lesquels varient, soit par la couleur, soit par la grandeur, soit par la configuration du tissu, soit enfin par leurs qualités, les uns étant venimeux & les autres sans venin; & pour ne pas répéter ce que nous avons dit de ceux dont nous avons parlé dans le corps de cet Ouvrage, nous ne ferons mention ici que de ceux qui n'ont point de noms particuliers. Nous rapporterons aussi quelques Observations du Docteur Derrham sur les serpents, leurs propriétés en Médecine, l'usage que l'on fait en Amérique de leur graisse, de leur pierre, &c.

Description des Serpents.

Les serpents ont les uns la tête petite, les autres l'ont grosse, ou large ou étroite; les uns l'ont blanche ou noire, d'autre marbrée & tiquetée de jaune: il y en a qui tournent si promptement la tête d'un côté & d'autre, qu'ils paroissent, quand on les regarde, en avoir deux: leurs oreilles, s'ils en ont, ne paroissent point; ce sont des trous, dit Pline, par où ils entendent. Ils n'ont que peu ou point de narines: ils ont les yeux très durs, & ne remuent pas la paupiere supérieure; ils ne clignent qu'avec l'inférieure. Ils n'ont pas, tous, les yeux de la même grandeur; ceux de Lybie les ont ordinairement grands, & d'autres les ont aussi petits que ceux des sauterelles: plusieurs ont la gueule très grande, d'autres l'ont petite. Il y a des serpents dont les dents sont grandes, canines & mobiles: tels sont plusieurs viperes; car il y en a qui les ont enracinées dans la mâchoire inférieure, & cachées dans des especes de bourses. D'autres serpents ont des dents de poisson, dont les deux rangées s'engrainent l'une dans l'autre, comme les dents de deux scies. Enfin, M. Klein dit qu'il y a des serpents où l'on ne voit pas de dents: c'est une espece d'écorce qui leur sert de peau, & dont ils se dépouillent; quelques-uns ont des crêtes sur la tête; la queue est différente, selon les especes de serpents; leur langue est

petite, longue, de couleur noire, fourchue à l'extrémité; quelques-uns disent qu'elle est couverte d'un poil très fin.

Comme ces animaux lancent leur langue avec une extrême célérité, cela a fait croire à quelques-uns que leur langue est à trois pointes, ou qu'ils tirent trois langues à la fois. On trouve sous la langue de quelques-uns, une petite peau qui, comme une petite vessie, couvre leurs dents, & dans laquelle est le venin, qu'ils communiquent aussi-tôt que la morsure est faite.

Le cœur des serpents est long & petit; il tient à la grande artere, & est très chaud de son naturel. Les serpents ont des poulmons simples, fibreux, très longs, fongueux & proche du cœur : ils ont un ventricule étroit & allongé; des entrailles très petites, mais fort longues; le fiel abondant & noir.

Les serpents n'ont que peu ou point de testicules, à cause de la longueur de leur corps; mais des conduits par où s'écoule la matiere séminale. N'ayant point de mamelles, ils n'ont point de lait, tout est contenu dans les œufs qu'ils rendent, ou qui éclosent dans leur intérieur : on leur compte trente côtes. On peut remarquer, dit Derrham, une justesse presque géométrique dans les mouvements sinueux que les serpents font en rampant : les écailles annulaires qui les aident dans cette action, sont d'une structure très singuliere; sur le ventre elles sont situées en travers, & dans un ordre contraire à celles du dos & du reste du corps; & non-seulement depuis la tête jusqu'à la queue, chaque écaille supérieure déborde sur l'inférieure, mais les bords sortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arriere, ou dressée en quelque maniere par son muscle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps, & sert comme de pied pour l'appuyer sur la terre & pour le faire avancer, & faciliter ainsi son mouvement. Il est aisé de découvrir cette structure dans la dépouille, ou sur le ventre d'un serpent quel qu'il soit : mais il y a une autre méchanique admirable; c'est que chaque écaille a son muscle particulier, dont une extrémité est attachée au milieu de l'écaille, & l'autre au bord supérieur de l'écaille suivante. Le Docteur Tyson a découvert cette méchanique dans le *serpent à collier*. Voyez l'article CHARBONNIER.

Les serpents se nourrissent d'herbes, de chenilles, de cloportes : ils peuvent être long-tems sans manger, pourvû qu'ils n'éprouvent pas trop de froid. Quand ils mangent des oiseaux, il en vomissent les os & les plumes : ils aiment beaucoup le vin, le lait, l'eau & les jaunes d'œufs.

Ainsi les serpents, soit vivipares, soit ovipares, sont du nombre des animaux qui respirent, transpirent peu & digerent très lentement, tels que la tortue, le crapaud, &c. c'est pourquoi ils peuvent vivre huit mois, & même un an, détenus sans nourriture dans des barrils aérés; ils y copulent, & font des petits qui grandissent : l'on peut cependant présumer qu'ils avalent quelques cloportes, des fourmis, des scarabées, des araignées & autres insectes, qui se rencontrent dans les maisons. Ces reptiles

s'en nourrissent alors de la même maniere qu'ils font lorsqu'ils couvent leurs œufs ou leurs serpentaux dans les bois; il leur suffit d'ouvrir la gueule, & il y a toujours un certain nombre d'insectes errants qui s'y précipitent : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les serpents avalent des morceaux ou des animaux d'un volume plus gros qu'eux. Quelle distension ne doit-il pas se faire dans leur œsophage, qui leur sert en même tems d'estomac ! On a plusieurs preuves de la lenteur de la digestion des serpents : combien de fois n'a-t-on pas vu des grenouilles, des souris, des scarabées, &c. peu endommagés dans l'estomac de ces animaux, quoiqu'avalés un mois auparavant ? M. de Chanvalon, Auteur du *Voyage à la Martinique*, rapporte qu'ayant ouvert un serpent nommé *cros-de-chien*, trois mois après qu'il avoit avalé un poulet, & sans qu'il eût voulu prendre d'autre nourriture pendant cet intervalle, il trouva que cet oiseau n'étoit pas, à beaucoup près, digéré : il n'avoit pas perdu sa forme, & les plumes tenoient encore à sa chair. Tout ceci explique pourquoi les serpents en général peuvent supporter la faim si long-tems.

Cette même observation paroît aussi expliquer comment les Negres découvrent, par l'odorat, un serpent qu'ils ne voient point. Ces animaux se décelent par une odeur douceâtre, qui affadit le cœur & souleve l'estomac, quand on passe près de l'endroit où ils sont cachés. Cette odeur seroit-elle occasionnée par cette lente digestion; & la digestion ne se feroit-elle pas chez ces animaux par corruption ?

Quant à la génération des serpents, il est constant que ces animaux s'accouplent, & ne paroissent dans cette situation qu'un serpent à deux têtes : ils enfouissent leurs œufs, qui, l'année suivante, produisent chacun un serpent; ainsi l'on doit regarder toutes les autres générations des serpents, rapportées par les Auteurs, comme fabuleuses. Nous le répétons; ils ne naissent que par le concours des deux sexes : il y en a donc, telle que la vipere, qui rendent leurs petits tous vivants : ceux-ci sont *vivipares*, mais les autres sont *ovipares*. Voyez ces mots. Ainsi les vivipares sont des viperes, & les ovipares sont des couleuvres. Il y a des serpents qui rendent des excréments puants; d'autres dans les Indes, entre Calecut & Cangranor, en font dont l'odeur est suave & comme musquée.

La voix des serpents est un sifflement. Ces animaux sont en général ennemis de l'homme, des quadrupedes, des oiseaux, même des animaux qui n'ont point de sang, & de presque toutes les plantes fortes : les paons les épouvantent par leurs cris; les cicognes, en Thessalie, les tuent; les oiseaux de proie, les ibis d'Egypte, les vautours, &c. les dévorent; enfin, ils craignent les hirondelles, les coqs & les poules.

Ces animaux aiment beaucoup à être ensemble. On les trouve dans les cavernes par pelotons : on n'en rencontre point dans les lieux où les hommes marchent d'ordinaire. La grande quantité que l'on en trouva à la Martinique, fut un des plus grands obstacles que l'on eût à vaincre pour l'établissement de cette Colonie. Le nombre des serpents venimeux y est

beaucoup diminué, parcequ'on les détruit à mesure que l'on défriche les bois ; mais leur fécondation est trop considérable pour espérer de les y détruire entierement. M. de Chanvalon dit en avoir trouvé plus de trente dans le corps d'une femelle vivipare, qui en avoit déja mis plusieurs au jour. Ces animaux se cachent pendant les quatre mois les plus froids de l'année, & ils ne mangent rien pendant ce tems-là. Dans les chaleurs de la canicule, ils ne sont jamais en repos. Au printems ils se dépouillent de leur peau, ils commencent par la tête, & cela est fait dans l'espace d'un jour. Ils vivent fort long-tems, soit parcequ'ils quittent leur peau, soit parcequ'ils mangent peu en comparaison des autres animaux. Les serpents dorment les yeux ouverts.

Le venin des serpents est dangereux tant l'hiver que l'été : ils sont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau, & qu'ils sont irrités ou affamés ; leur venin est plus ou moins redoutable. Il y en a dont l'haleine est si puante, qu'elle étourdit & tue même les animaux qu'elle atteint ; & cette odeur, qu'exhalent souvent à volonté certains serpents, est peut-être tout l'enchantement que ces reptiles mettent en usage envers les animaux que la Nature a destinés à devenir leur proie. Mais le plus grand nombre des serpents venimeux ne font du mal qu'en mordant, encore faut-il que leur croc ou piquure rencontre une veine ou une artere : alors la liqueur venimeuse distile dans la plaie qu'ils ont faite ; puis le venin mêlé avec le sang, agit, suivant sa nature, plus ou moins promptement : l'on en meurt au bout de quelques instants, ou en peu d'heures, ou au bout d'un ou de plusieurs jours après. En pareilles circonstances, le malade tombe en défaillance ; la plaie est douloureuse, elle change de couleur, elle devient rouge, livide, noire, & le malade est tout en feu ; enfin, l'on meurt, si l'on n'est secouru promptement. Comme le venin des serpents est plus ou moins actif, & qu'il agit souvent différemment, l'on doit nécessairement y opposer des remedes d'une espece différente ; c'est ce que nous avons eu soin de décrire, en parlant des différents serpents venimeux, lorsque les remedes nous ont été connus : mais ce qui est singulier, c'est que si la personne mordue par un serpent, vient à être mouillée par la pluie ou en traversant quelque riviere, avant le traitement du mal, la plaie devient alors presque incurable, ou il reste des douleurs pour toute la vie, qui se renouvellent dans les tems humides. Ce fait, s'il est vrai, mérite quelque attention.

Quoique les serpents soient généralement réputés venimeux, au point que bien des personnes tremblent d'effroi à l'aspect de la couleuvre vulgaire, ou ne peuvent manger d'anguille, à cause de sa figure analogue avec celle des serpents ; cependant il y a des pays où l'on mange volontiers de ceux dont la chair n'est pas réputée malfaisante.

Tout sert, dans un serpent, pour la Médecine, tête, vertebres, queue, tronçons, graisse, &c. mais dans la plupart on rejette la tête, la queue & les entrailles après les avoir écorchés. Ceux dont on tire le plus de se-

cours, font, l'*acontias*, l'*esculape*, qui a une odeur musquée, l'*aspic*, l'*orvet*, la *vipere* & le *serpent à collier* : on s'en sert pour faire suer, pour l'épilepsie, la lepre, les dartres, les maladies vénériennes, la paralysie, la peste, la phthysie, la goutte, les morsures des serpents, & bien d'autres maladies, sur-tout dans celles où il s'agit de purifier le sang d'un levain étranger; exciter une douce transpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la stérilité : on en fait des bouillons au bain marie, dans un vaisseau bien clos.

Les vertebres sont estimées absorbantes & diurétiques. Quant à l'usage extérieur du serpent, on emploie en Médecine sa graisse & sa dépouille. Sa graisse, en liniment, ramollit les tumeurs scrophuleuses, guérit la rougeur des yeux, dissipe les taches de la peau, aiguise la vue, & appaise les douleurs de la goutte : c'est un bon spécifique pour guérir les rhumatismes, les contractions & foulures de nerfs, & la sciatique; pour les douleurs d'oreilles, la chûte des cheveux; pour les hémorrhoïdes & la fistule. Cette graisse se trouve dans le corps du serpent, attachée au dessous & des deux côtés des vertebres : elle est divisée en deux lobes; on la fait fondre, ou au soleil, ou sur le feu, & on la verse dans un vase qu'on a soin de boucher : elle est jaune quand on la tire du corps de la bête, elle devient plus blanche lorsqu'elle est fondue & figée; elle n'a aucun mauvais goût ni odeur : on s'en sert en frictions. Dans l'Afrique & dans l'Amérique, dès qu'on a tué un gros & grand serpent, on l'écorche, & on fait dessécher sa peau, ou pour en faire des ornements d'usage dans le pays, ou pour vendre aux Curieux : communément on laisse la tête attachée à la peau, on la remplit de chaux vive; & pour maintenir la peau en bon état, on l'attache toute fraîche sur des planches ou contre un mur avec des clous, de quatre pouces en quatre pouces de distance le long des bords, de façon que ces peaux soient également tendues en tout sens : lorsqu'elles sont bien seches, on les roule autour de la tête, & on les envoie en Europe, ou on les embauche souvent avec du coton. A l'égard des pierres de serpents ou de cobra, ou de mélinde, que les Matelots & les Soldats Portugais rapportent à leur retour de Mozambique, *voyez* au mot PIERRE DE SERPENT.

La différence est grande entre les serpents : il y en a de petits & de grands; & leurs variétés viennent aussi des lieux qu'ils habitent, de la couleur qu'ils portent, de leur odeur, de leur regard, & du mal qu'ils peuvent faire. Les mâles sont plus gros que les femelles. Les serpents sont de deux différentes sortes, c'est-à-dire, aquatiques & terrestres : quelques-uns de ceux-ci vivent dans les montagnes, les autres dans les plaines; ceux-ci dans les chenaies, ceux-là dans les antres, proche des hêtres & des coudriers : on connoît aussi des serpents amphibies. Belon dit qu'il y a une sorte de serpent en Thessalie que les habitants ont en grande vénération. Dans l'Inde il y en a de si énormement grands, qu'ils domptent des cerfs, & même des taureaux pour les manger : quand ils veulent

veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux ſi étroitement, qu'ils les étouffent; & ſi la proie leur réſiſte, alors le ſerpent qui ſe tient ordinairement pour cela près d'un arbre, s'y attache avec ſa queue, & acquérant par-là de nouvelles forces, il redouble d'efforts, & parvient à ſuffoquer l'animal qu'il attaque: il le ſaiſit en même tems aux narines avec les dents, & non-ſeulement il lui intercepte ainſi la reſpiration, mais les plaies profondes qu'il lui fait par ſes morſures, occaſionnent une grande effuſion de ſang: il tue de cette façon les plus gros animaux.

Les ſerpents ont le goſier étroit, mais ſuſceptible d'une grande dilatation: ils ſe gorgent de leur proie, au point d'en périr: les Habitants, les Villageois & les Chaſſeurs, fort avides de la chair de ces animaux, vont les attaquer lorſqu'ils ſont ainſi replets; & ils les aſſomment ou les étranglent ſans danger, car à peine peuvent-ils remuer.

Dans la Numidie, il meurt tous les ans beaucoup de perſonnes de la morſure des ſerpents: les Africains ſont, en divers pays, tous guêtrés ou bottés, pour éviter leur morſure: on en voit beaucoup dans toutes les Indes. Dans quelques Contrées ſeptentrionales, les campagnes & les forêts en ſont remplies. Dans la Lombardie, on en voit qui ſe plaiſent beaucoup dans les chaumieres, les étables des brebis, les cavernes, les prés, les bois taillis, & autour des arbres. Ruiſch, ſur la foi de Kirker, dans ſon *Hiſt. Nat. des Serpents*, dit qu'il y a une caverne ſituée entre Brazza, Iſle de la mer Adriatique, & Rome, toute remplie de ſerpents, & que les ladres, les lépreux, les paralytiques, les goutteux qui entrent dans cette caverne, reçoivent leur guériſon de la chaleur qu'ils y reſſentent, & qui les fait ſuer. Cet Auteur aſſure ce fait, & dit avoir viſité cette caverne.

Maintenant il nous reſte à citer les ſerpents des différents pays, ſurtout ceux qui n'ont point de noms particuliers, comme il a été dit plus haut.

SERPENT D'ACIER. M. Thura, Intendant des bâtiments du Roi de Dannemark, dit qu'à Bornholm, Iſle de la mer Baltique, l'on donne ce nom à un inſecte qui y eſt très commun & très dangereux: ſon corps à l'éclat de l'acier poli. Si l'on coupe, dit-il, cet animal en pluſieurs morceaux, chaque partie a ſon mouvement, & s'échappe avec rapidité.

SERPENT D'AFRIQUE. Outre les ſerpents du Cap de Bonne-Eſpérance, de Guinée & de la Négritie, dont nous parlerons ci-après, Seba donne la deſcription de quelques autres eſpeces de ſerpents d'Afrique. Le premier eſt jaune, & ſe cache ordinairement ſous les jacinthes; le ſecond eſt cerclé d'anneaux bleus, joliment parſemés de blanc; le troiſieme eſt jaunâtre & petit, tiqueté de roux; le quatrieme eſt à bandes annulaires rouges & blanches; le cinquieme eſt un ſerpent de couleur d'or, & a le front blanc; le ſixieme eſt d'un bleu céleſte mêlé de violet. Le même Auteur cite auſſi deux ſerpenteaux d'Afrique d'un rouge vermeil, tiquetés de brun, & qui vivent de petits rats.

SERPENT AILÉ, *Serpens alatus.* On en trouve dans la Floride qui ſont ſi bien munis d'aîles, qu'ils peuvent s'élever de terre & voler. Veſputius, Voyageur Amériquain, aſſure qu'il a auſſi trouvé des Pêcheurs Indiens qui mangeoient de ces ſerpents aîlés, cuits ſur le gril, & dit qu'il en a vu dans des cabanes, liés par les pieds & par le col pour qu'ils ne fiſſent de mal à perſonne. Ce récit nous fait regarder cette ſorte de ſerpents aîlés comme une eſpece de lézard. Artus rapporte, d'après ce que lui ont dit les Negres, qu'on voit à la côte d'Or des ſerpents aîlés qui ont la queue fort longue, & les dents aſſez tranchantes pour dévorer les beſtiaux : leur couleur eſt un mélange de bleu & de verd. Ils paſſent dans l'eſprit des Negres pour autant de fétiches.

SERPENT D'AMBOINE. Seba en décrit dix eſpeces : le premier a les écailles d'un rouge corallin ſur une peau blanche. Le ſecond a la peau tigrée, excepté le capuchon de la tête : ce ſerpent ſe nourrit de chenilles. Le troiſieme eſt orné de ſeize bandes de couleur de corail, placées ſur le dos ; on diroit une chaîne de coraux : ce ſerpent avale des lézards preſque auſſi gros que lui, en les ſuçant avec violence : ſes mâchoires ſemblent diſloquées pendant cette déglutition ; & le ſerpent en feroit ſuffoqué ſi la trachée artere, qui eſt ſituée antérieurement dans la gueule, ne laiſſoit un paſſage libre à l'entrée & à la ſortie de l'air. Le quatrieme eſt d'un bleu pâle, moucheté de points noirs rangés deux à deux avec ordre. Le cinquieme eſt orné de demi-anneaux rouges : ſes petites écailles ſont d'un verd de mer, ce qui forme une belle marbrure. Le ſixieme eſt d'un rouge orangé. Le ſeptieme eſt d'un cendré jaune : il ſe ramaſſe en replis tortueux pour attraper des chenilles. Le huitieme eſt revêtu d'écailles ſemblables à l'écorce du chêne : on l'appelle *ſerpent à écailles de tortue* ; il peut fouetter, tourner & replier ſa queue en tous ſens, ſelon ſa fantaiſie. Le neuvieme a la tête d'un rouge vermeil & orangé, le reſte de la peau eſt rouſsâtre. Le dixieme enfin eſt un ſerpent marin, couronné ſur la tête d'une plaque noire : il a, près de la mâchoire, deux petits aîlerons hériſſés de poils ; ſon dos eſt jaunâtre, tiqueté de brun ; ſon ventre eſt d'un bleu ſale mêlé de jaune. Seba dit que ces ſortes de ſerpents ſont amphibies, vivant également ſur terre & dans l'eau.

SERPENT D'AMÉRIQUE. Indépendamment de quelques autres ſerpents d'Amérique dont nous ferons mention ci-après, & qui ſont déſignés par des épithetes particulieres, Seba donne la notice de neuf ſerpents de ce pays.

Le premier eſt fort recherché des Curieux, & en grande vénération chez les Amériquains : ſa queue eſt fort dure, ferme, courte, pointue, & ramaſſée par la ſituation des vertebres : il a la tête d'un chien, la couleur des écailles griſâtre, tiquetée de noir en forme d'yeux, qui ont des points châtains.

La ſeconde eſpece eſt d'un beau vermillon. La troiſieme eſt tachetée d'une maniere ſinguliere : ſes écailles ſont en rhomboïde, formant des

chaînons d'un jaune foncé, tiqueté de noir : ce ferpent aime beaucoup à s'entortiller autour du bois faint, dit *gayac;* il fait fa demeure fur les arbres ou dans des creux d'arbres; il ne fait aucun mal à l'homme; il fe nourrit des animaux qu'il peut attraper, & particulierement des armadilles. Les Indiens ne voyagent jamais fans avoir un de ces ferpents. La quatrieme efpece eft d'un gris marbré. La cinquieme eft appellée par Seba, *chef-d'œuvre de la Nature*, à caufe de fes bandelettes noires, tricotées, & furfemées de petits points rougeâtres. Le fixieme rampe de la tête & de la queue : fes écailles font plombées & à demi-anneaux. Le feptieme eft affez gros : fes yeux font petits, & défendus comme par un voile; tout le corps, excepté la tête, femble être formé d'anneaux minces, & barré d'écailles de diverfes couleurs. Le huitieme eft orné de bandelettes en forme de chaînons d'un bleu mourant, traverfées d'une bande d'un rouge foncé : fa tête eft en partie rouge & en partie bleue. Le neuvieme eft marbré de blanc, de brun & de jaune.

On trouve dans le fecond *Thefaurus* de Seba, la defcription de vingt-cinq autres ferpents, connus feulement fous le nom de *ferpents d'Amérique*, entre lefquels on diftingue beaucoup de mangeurs de rats. Le Pere Labat marque en avoir tué foixante & quatorze qui étoient contenus dans fix œufs; fi ce fait eft vrai, il prouve que ces animaux multiplient étrangement en Amérique, & qu'ils couvriroient le pays ou le rendroient inhabitable, s'ils ne fe détruifoient pas les uns & les autres. Les couleuvres, qu'on appelle fimplement *coureffes* à la Martinique, & qui ne font point des ferpents venimeux, leur font une rude guerre, & en dévorent autant qu'elles peuvent en attraper : les hommes ne leur donnent guere de quartier; & les fourmis en font mourir un très grand nombre, en leur mangeant les yeux.

SERPENT AMPHISBENE. *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DES ANTILLES. Il y en a de trois fortes qui font rarement dangereux : le premier a deux pieds de longueur, & eft de la groffeur du pouce. Ces ferpents fuient quelquefois devant les hommes; & les habitants du pays marchent nuds pieds deffus fans qu'ils leur faffent de mal : ils les prennent auffi dans leurs mains fans courir aucun danger d'être mordus. Le fecond eft jaune & noir; il eft long d'un demi-pied, & fon regard eft affreux; il habite les lieux montagneux, pierreux & arides : on fe fert de fa peau pour faire des baudriers qui font parfaitement beaux. Les derniers font tous noirs, beaucoup plus gros & plus longs que les deux précédents : ils pourfuivent opiniâtrement ceux qui les attaquent; ils vivent de petits lézards, de petits oifeaux, de ravets & de grenouilles. Nous difons que ces ferpents font rarement dangereux, mais c'eft quand ils font très repus, qu'on ne les tourmente pas, & que ce ne font pas des viperes.

SERPENT D'ARABIE. Seba en cite de quatre différentes fortes : le premier eft brun, flambé de noir; le fecond eft moucheté d'yeux noirs fur

un fond bleu. Cet animal eſt d'une grande beauté, tant par la variété de ſes belles couleurs, que par ſa madrure en zig-zag. Le troiſieme eſt d'un bleu céladon, tiqueté de noir & de verd : ſa queue eſt obtuſe; il a ſur la nuque du col deux grandes taches rouges : la gueule eſt munie de dents fort affilées. Le quatrieme eſt marqué de taches dorées en forme de chaînons.

SERPENT D'ARMÉNIE. Sa peau eſt grivelée comme le plumage de la perdrix.

SERPENT AVEUGLE. *Voyez* ORVET.

SERPENT DES BERBICHES. Sa peau eſt d'un rouge de vermillon : ſon corps eſt orné de bandes rouges, ſurſemées de taches blanchâtres.

SERPENT DU BRESIL. Seba en cite cinq eſpeces : le premier eſt olivâtre & tiqueté de noir; ſon corps eſt grêle, & ſa queue pointue; il ſe nourrit d'oiſeaux. Le ſecond a la tête d'un chien : il eſt d'un cendré coupé de jaune; il a de plus une bande bai-brune qui ſerpente tout le long du dos. Le troiſieme eſt peint de noir & de blanc, de rouge & de jonquille; ſes yeux ſont étincelants, ſon col eſt nud; il a les dents petites & la queue pointue. Le quatrieme eſt de couleur porphyre : il a la tête large, & l'aſpect fort farouche : ce ſerpent eſt très rare. Le cinquieme eſt d'une extrême beauté, & magnifiquement paré : il eſt nuancé de rouge, d'orangé, de noir & de réſeaux blancs, avec des flammes d'un bai-brun qui forment une parure des plus riches. Ce reptile a ſur la tête une tache noirâtre en forme de flèche; ſes dents ſont courbées en arriere.

SERPENT À DEUX TÊTES. C'eſt l'amphisbene. *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DU CAP, nommé en Portugais *Capo de tiburon*. Ses écailles ſont amples, variées de blanc, de brun & de noir, ſurſemées de belles taches qui s'étendent par ondes flambées de couleur de feuille morte. Si quelque petit oiſeau ſe préſente à ſa vue, il ne manque guere d'en faire ſa proie, & il le ſurprend finement pendant qu'il eſt occupé à chanter.

SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Selon Kolbe, ce ſerpent a un pied & demi de long, & la groſſeur d'un doigt, la tête blanche, le dos rouge, tiqueté de brun : on en rencontre dans le chaume qui couvre les maiſons des Colonies; c'eſt-là qu'ils dépoſent leurs œufs, & qu'ils élevent leurs petits : il s'en trouve auſſi de très petits, d'autres habitent dans les rochers; d'autres ſur les arbres : de loin on prendroit ceux-ci pour une branche d'arbre. Quand on en approche de trop près, ſans les voir, ils tâchent de bleſſer au viſage, puis ils ſe retirent : ils ſont aſſez lents à marcher. On voit encore d'autres ſerpents au Cap, tels que le *ſerpent gliſſant*, le *cobra* & l'*eſculape*. Voyez ces mots.

SERPENT DE L'ISLE DE CAYENNE. Barrere en cite de dix eſpeces. Le premier eſt un *double marcheur* ou *amphisbene*; le ſecond eſt le *ſerpent à grelots* ou *à ſonnettes*, dont nous avons parlé au mot BOICININGA. Marcgrave dit que cette ſonnette a autant de pieces que le ſerpent a d'années :

quot annos ferpens, tot habet partes crepitaculum hoc. C'eft le propre de ce ferpent, quand il mord, de s'engourdir & de refter fur la place. Le troifieme eft le *boiguacu des Brefiliens*, & l'*ikiriou des Cayennois*. Le quatrieme eft le *ferpent hériffon* : il a cinq ou fix pieds de long; fa morfure eft mortelle. Le cinquieme eft le *caninana* ; voyez ce mot. Le fixieme eft un petit ferpent jaune, à bandes annulaires. Le feptieme eft un grand ferpent varié de rouge, de blanc & de noir. Le huitieme eft l'*araouai des Cayennois*. Le neuvieme eft un petit ferpent rouge ; & le dixieme eft une efpece de petit *afpic* tacheté de rouge, de blanc & de noir.

SERPENT DE L'ISLE DE CEYLAN. Seba en cite dix-huit efpeces, entre lefquelles on en diftingue quelques-uns dont la robe eft richement parée, fur-tout celui que l'on appelle *carowalo*, qui eft tout flambé : il ne fort des vieilles mafures que pour attaquer les mouches, les efcargots & autres infectes. La fixieme efpece eft fi brillante, qu'elle femble étinceler par-tout fon corps. Le feptieme fait un fifflement remarquable quand quelqu'un paffe. Le neuvieme eft roux : les Ceylannois le laiffent entrer dans leurs maifons, car il ne fait point de mal. Le dixieme eft nommé le *ferpent-croix*, de la forme de fes taches noires qui fe croifent fur une peau blanche. Le onzieme eft le *rotange des Indiens*. Le douzieme eft picoté de rouge, c'eft le *javara-épéba des Ceylannois*. Le dix-feptieme eft furnommé le *mangeur de loirs* : il furpaffe les chats dans l'adreffe à les prendre ; il vit auffi de lézards & de grenouilles. Le dix-huitieme a les écailles d'un noir d'ébene, tiquetées de points blancs : il a comme un collier de perles tout autour du front, le dos parfemé de fleurs blanches taillées en rofes, & rangées avec ordre. Seba dit qu'on pourroit donner à cette forte de ferpent le nom de *ferpent revêtu d'un riche habit de deuil*.

SERPENT DE LA CHINE. Il eft roux & furfemé de taches d'un rouge vif : fa tête eft jaunâtre.

SERPENT A COLLIER ou ANGUILLE DE HAIE. *Voyez* CHARBONNIER.

SERPENT COMMUN D'ALLEMAGNE. Les écailles du dos font bleuâtres & tiquetées de noir, ainfi que celles du ventre. Ce reptile a un collier jaune, les écailles de la tête larges & brunâtres, les dents petites.

SERPENT CORNU. *Voyez* AMMODITE & CÉRASTE.

SERPENT DE LA COTE D'OR. Efpece de ferpent cornu ou cérafte qui infefte non-feulement les bois, mais les cabanes des Negres. *Voyez* CÉRASTE.

SERPENT COULE-SANG. *Voyez* à l'article SERPENT DE LA MARTINIQUE.

SERPENT CROS DE CHIEN. *Voyez* CROS DE CHIEN.

SERPENT COURONNÉ. *Voyez* SERPENT A LUNETTE.

SERPENT DE LA DOMINIQUE. C'eft le *ferpent à tête de chien*. Voyez ce mot.

SERPENT DE SAINT DOMINGUE. Il eft affez femblable au ferpent

des Antilles : il eſt gros comme le bras, & a douze pieds de long ; il ſe jette ordinairement ſur les poules, autour deſquelles il s'entortille en un moment, & les étouffe, ſans les piquer ni les mordre, mais ſeulement en les ſerrant ; après quoi il les avale ſans mâcher.

SERPENT DOUBLE MARCHEUR ou A DEUX TÊTES. C'eſt l'*amphisbene.* Voyez DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT D'EAU ou COULEUVRE SERPENTINE. *Voyez* à l'article CHARBONNIER.

SERPENT A ÉCAILLES DE TORTUE. *Voyez* SERPENT D'AMBOINE.

SERPENT ESCULAPE. *Voyez* SERPENT JOUFLU.

SERPENT ÉTOUFFEUR, *Conſtrictor.* Eſpece de ſerpent du genre de l'*anacandaia.* Voyez ce mot.

SERPENT FAMILIER, *Serpens manſuefactus.* On donne ce nom à de certaines couleuvres vertes des Indes, qu'on y trouve dans les campagnes, & qui ne ſont que de la groſſeur du pouce. On leur fait, dans un tonneau ou autre choſe ſemblable, une eſpece de petit lit où elles ſe repoſent, & n'en ſortent que quand le beſoin de manger le demande : alors elles montent ſur les épaules de leur maître, & lui font mille careſſes, en ſe mettant en cercle, & imitant la figure d'une roue ; & quand on leur a donné à manger, elles ſe retirent dans leur niche, & y dorment (Ruiſch). Nous avons vu la même familiarité dans une couleuvre blanchâtre (c'eſt notre ſerpent ordinaire) qui étoit tellement attachée à ſa maîtreſſe, qu'elle lui montoit le long des cuiſſes & des bras, & ſe couchoit ſur ſon ſein. Nous l'avons vu encore, étant dans un petit bateau ſur la riviere de Seine, ſuivre dans l'eau le bateau où étoit ſa maîtreſſe, qui l'avoit jettée à l'eau exprès, & qui l'appelloit ; mais la marée venant à monter, elle diſparut, & on la perdit, au grand regret de ſa mere nourrice. Cette couleuvre alloit près du feu dans l'hiver.

SERPENT DE LA GUADELOUPE. Son habillement eſt jaune, & ceint tout autour de bandes rouſſes : il a ſur la tête une raie arquée ; la queue eſt cerclée de bandes blanches & rouſſes, faites en réſeau : cet animal rampe avec une vîteſſe extraordinaire, & il laiſſe après lui une odeur douce & agréable.

SERPENT DE GUINÉE. Seba en décrit ſix eſpeces : le premier porte le long de ſon dos, ſept lignes artiſtement tiſſues de rouge, de bleu, de blanc, de verd & de noir ; il a ſous le ventre des lignes tranſverſales noires. Le ſecond eſt d'un bleu tacheté : il paſſe pour être fort venimeux, mais d'un caractere doux. Le troiſieme eſt d'un brun rouſsâtre. Le quatrieme eſt un ſerpent de Medock en Guinée : il a preſque la moitié du corps blanchâtre, marbrée de noir, & le reſte, d'un châtain obſcur : il va à la chaſſe des lézards. Le cinquieme eſt le ſerpent inteſtinal : il eſt long & menu ; il a une raie blanchâtre ſur le dos ; ſon bas-ventre eſt traverſé de bandes noires. Le ſixieme eſt d'un bleu turquin : il a ſur la longueur des côtés, un fil

de perles noires; les taches noires du dos font aussi symmétriques.

SERPENT DE HOLLANDE. On en trouve en grande quantité dans les bruyeres, ou dans les lieux humides & marécageux de la Hollande. La Frise occidentale est sur-tout fertile en serpents de cette espece: on en prend beaucoup au mois d'Avril. Leur peau est très jolie; elle est d'un châtain tiqueté de brun: les écailles du ventre tirent sur le rougeâtre. Après qu'on les a dépouillées de cette peau, on les apporte en Hollande, & on les emploie dans la composition de divers médicaments.

SERPENT DE LA JAMAÏQUE. C'est une espece d'acontias ou de serpent volant. *Voyez* Acontias. Le serpent des Indes est aussi une espece de serpent volant.

SERPENT A JAVELOT. *Voyez* Acontias.

SERPENT INTESTINAL. *Voyez* Serpent de Guinée.

SERPENT D'ITALIE. C'est le serpent des collines du Padouan: il est d'un jaune clair, tiqueté de rouge, de brun, & d'un jaune blafard; il ressemble au serpent de Hollande.

SERPENT JOUFLU. On le trouve dans l'ancienne Béotie, nommée aujourd'hui *Stramulipe*. Il a la gueule grande, les babines larges, épaisses, & comme jaspées: son aspect a quelque chose d'affreux; sa queue est cerclée de larges anneaux. Ce serpent porte aussi le nom d'*esculape*. Voyez ce mot.

SERPENT DE LA LOUISIANE. Il s'y en trouve une grande quantité: ils ressemblent à nos couleuvres de France; ils font beaucoup de ravage dans les poulaillers, où ils mangent les œufs & les poulets naissants.

SERPENT A LUNETTE ou SERPENT COURONNÉ. On le trouve au Pérou, à Siam, aux grandes Indes: il y en a de diverses grandeurs; mais tous ont sur la tête une tache dont la figure ressemble beaucoup à celle d'une paire de lunettes à mettre sur le nez.

SERPENT DE LYBIE. Il est blanc & vergeté de taches noires: il est long; sa queue est noirâtre: il vit d'oiseaux & d'autres animaux.

SERPENT DE MADERASPATAN ou DE MADRAS. On le trouve près de cette ville: il est couvert d'écailles maillées d'un beau jaune, variées, ou de couleur de feuilles mortes; sa tête est ornée de grandes écailles joliment mouchetées. Il y a beaucoup d'autres especes de serpents dans cette presqu'Isle, sur-tout aux environs de *Nega-patnan*, qui en a tiré son nom: ce mot veut dire *ville aux serpents*.

SERPENT DE MADERE. On le nomme par excellence *serpent maigre & agile*: son corps est long & mince; il rampe avec grande vîtesse: sa couleur est d'un violet pâle, ornée sur le dos de taches rhomboïdes & bai-brunes; l'ouverture de la gueule est bordée de jaune.

SERPENT DE MALABAR. Il porte une robe tissue d'écailles blanches, rondes, & cerclées de bandes noires. Seba dit que ce serpent a quelque chose de si agréable & de si mignon, que dans les Indes orientales, non-seulement les femmes se font un plaisir de les regarder, mais encore

de les mettre dans leur sein pour se rafraîchir pendant les grandes chaleurs.

Il est fait mention dans la *République des Lettres*, *Janvier 1699*, *p. 33*, d'une espece de *serpent de Malabar* très dangereux : il est gros comme le doigt, long de cinq ou six pieds, & de couleur verte; il est hardi, & se lance sur les passants, en choisissant presque toujours les yeux, le nez & les oreilles pour s'y attacher. Ce n'est pas par sa morsure qu'il empoisonne; mais il a sous le col une vessie de venin subtil qu'il répand où il s'attache. L'on prétend qu'il n'y a point de remede contre ce venin. Ce serpent est une espece d'acontias.

SERPENT MARIN. Espece de poisson à nageoires molles qu'Artedi met dans le rang des murennes. Rondelet cite deux especes de serpents marins; l'un qui a trois ou quatre coudées de long, le corps rond comme une anguille, & la tête du congre; la mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure : on lui voit des dents aux mâchoires & au palais; il a deux pinnules aux ouies comme les anguilles; son dos est jaune, & le ventre cendré. L'autre espece est semblable aux serpents de terre : sa couleur est jaune; le dos est garni de lignes transversales; sa bouche est petite & garnie de dents pointues qui se joignent exactement : il a des ouies couvertes comme celles des poissons à écailles; tout le dessus du dos est garni d'une continuité de poils menus qui lui servent comme de nageoires. Labat dit avoir vu un serpent marin qui avoir dix pieds de longueur, deux pieds de circonférence, la peau bleuâtre, tiquetée de noir & de jaune, & comme vernissée; le dos garni d'une empennure de sept pouces de hauteur; la queue fourchue, & trois aîlerons onglés de chaque côté; les yeux vifs, gros, à fleur de tête : les Pêcheurs le redoutent.

Un Capitaine, commandant un vaisseau du Roi de Dannemarck, dit aussi avoir vu de fort près en 1746, sur les côtes de Norwege, un serpent marin d'une grosseur monstrueuse & d'une longueur démesurée : la tête de cet animal que l'on voyoit hors de l'eau, avoit quelque ressemblance avec celle d'un cheval; on remarquoit de grands crins blancs qui lui pendoient le long du col; sa marche paroissoit de loin une file de gros tonneaux qui se suivent en ligne droite. Lorsque les Pêcheurs de Norwege se trouvent en danger à l'approche de cette espece de serpent, comme ils ne peuvent l'éviter à cause de la rapidité avec laquelle il nage, ils lui jettent du *castoreum* ou de l'*assa fœtida*, dont l'odeur le fait fuir.

SERPENT DE LA MARTINIQUE. On en distingue de trois sortes fort dangereuses : les uns sont gris, les autres sont d'un beau jaune, & les troisiemes sont roux : leur tête est plate; leur queue est armée de quatre, & souvent de huit dents longues d'un pouce, pointues & courbées : ils ont à chaque dent un petit aiguillon qui pénetre depuis la racine jusqu'au bout; & c'est par-là qu'ils font glisser le venin dans la plaie où se rencontre la dent. Ce venin est renfermé dans de petites vessies qui environnent les dents, & qui sont grosses comme des pois. Les serpents jaunes de ce pays ont

ont leur venin un peu jaunâtre & plus épais que les autres; & ce font les moins dangereux : les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble, & les roux ont le leur clair comme de l'eau de roche; c'eft le plus fubtil. Quand on eft mordu de ces ferpents, il faut auffi-tôt boire de l'infufion du bois de couleuvre ou de caapeba, autrement dite *liane à ferpent*. Voy. CAAPEBA. Ce ferpent avale fans mâcher.

Il y a auffi dans ce pays un ferpent qu'on appelle *coule-fang*, parceque le fang coule par tous les conduits du corps de celui qui en a été mordu : c'eft un petit ferpent, grand comme une vipere, ayant les yeux fort ardents, & la peau très luifante, tiquetée de noir & de blanc; fon corps eft étroit, & fa queue menue.

Les Sauvages rapportent que les Acrouages, qui font des peuples de la Terre-Ferme, fe voyant continuellement tourmentés par les incurfions des habitants de cette Ifle, pour fe venger d'eux, ramafferent un grand nombre de ces différents ferpents venimeux, qu'ils renfermerent dans des paniers & des calebaffes; & que les ayant apportés dans l'Ifle de la Martinique, ils leur donnerent la liberté, pour leur nuire par le moyen de ces animaux.

M. de Préfontaine affure que la plante appellée *ouangue* à Cayenne, ou *gingiri* à la Martinique (*digitalis fefanum dicta*, *rubello flore*, Plumier), eft un remede fpécifique pour la morfure de quelque ferpent que ce foit. L'Intendant de Cayenne (M. de Chanvalon) dit que l'*envers blanc*, c'eft le *marantha* du Pere Plumier, eft auffi un bon remede. Ce même Auteur a envoyé à la Martinique pour ce même traitement, de l'alkali volatil, afin d'effayer fi le fuccès fera égal à celui qu'a éprouvé M. B. de Juffieu en Europe.

SERPENT DE MOCULO, en Amérique. Seba le repréfente allant à la chaffe des araignées dont il fe nourrit. Ce reptile a les écailles plombées, & marbrées de raies noires, tracées dans un ordre régulier.

SERPENT DE LA NÉGRITIE. Seba en décrit deux efpeces : le premier a la tête rouge, traverfée de bandes ou de découpures blanches. On y diftingue un petit quarré blanc, fait comme un petit dez; le refte du corps eft pâle, & traverfe fa longueur par une bande jaune, puis bleue, enfin verte. La feconde efpece eft tachetée en deffus & en deffous : près de l'anus il fort deux efpeces de dards qui font peut-être les organes de la génération dans les mâles.

SERPENT ORIENTAL. Son corps eft long de fix pieds & plus, gros de deux pouces & demi; fes écailles font lôfangées de diverfes couleurs vermeilles, & figurées en façon de rubans : il a un collier d'un beau rouge, & fa tête eft cuiraffée de fortes écailles citrines : il y en a une efpece dont la queue finit en une pointe auffi piquante qu'une aiguille.

SERPENT DU PÉROU. Seba en décrit cinq efpeces affez agréablement chamarrées : la premiere efpece détruit ces fcarabées dont le bourdonnement eft infupportable. Le troifieme a des dents pointues à fleur de

tête : il pousse des sons aussi harmonieux que quelques petits oiseaux. Le cinquieme est un serpent qui porte un collier obscur.

SERPENT POURRISSEUR. On le nomme ainsi, parceque la partie qu'il a mordue se pourrit incontinent, & cause de grandes douleurs. Ce serpent a la tête large, le col étroit, le ventre gros, & la queue courbée : il chemine obliquement à la maniere des cancres; il a des taches séparées les unes des autres, bariolées & polies : on diroit que sa peau est un tapis.

SERPENT DU ROYAUME DE DAMEL. Ces animaux sont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. On en voit de fort gros, dont la morsure est des plus dangereuses : cependant les Negres n'osent leur interdire l'entrée de leur case; & quand ils en sont mordus, ils mettent aussi-tôt de la poudre sur la plaie, & y appliquent le feu; car, pour peu qu'ils different, le venin gagne les parties nobles, & la mort suit très promptement. Les Negres tâchent aussi d'appaiser ces serpents par les gris-gris de leurs Marabous. Les Cercres, autre Nation negre, les prennent aux pieges pour les manger, parceque sa chair paroît fort bonne : il y a de ces serpents qui ont quinze & vingt pieds de longueur, & demi-pied de diametre : il y en a de tout verds; d'autres sont noirs, tachetés & ondés de belles couleurs : les aigles en détruisent beaucoup. Il se trouve encore en ce pays des serpents d'eau d'une grosseur monstrueuse, sur-tout dans les rivieres de Canoburi & de Quanza : les Negres ne tuent ces serpents que quand ils sont extrêmement rassasiés; car alors ils ne peuvent se défendre : ils mangent leur chair rôtie.

SERPENT DU SÉNÉGAL. Il est couvert d'écailles blanchâtres, ornées de bandelettes & de taches brunes, luisantes, entrecoupées d'autres petites taches noirâtres.

SERPENT SERINGUE. Nom donné à une espece d'*acontias*, ou *serpent volant*. Voyez ces mots.

SERPENT DE SEVILLE. Il est très beau & d'un aspect tout-à-fait agréable : sa peau est fort lisse, quoiqu'ornée d'écailles blanches & noires; les écailles transversales du ventre sont d'un jaune pâle.

SERPENT DE SIAM. Il y en a de toutes couleurs dans ce pays : on en voit qui ont plus de vingt pieds de long, & un pied & demi de diametre; plus ils sont gros, moins ils sont venimeux. Seba en cite quatre especes : le premier paroît être une espece de *ceraste*. Voyez ce mot. On trouve aussi ce serpent aux environs du grand Caire, mais il n'a guere que cinq pieds de long : le second est cerclé de bandes blanches & noires : le troisieme a l'air fort doux; ses écailles sont blanchâtres, rayées de bandelettes noires autour du corps : le quatrieme se nomme *sybi la* à Siam : c'est un serpent de bon augure pour les habitants de ce pays; son petit corps jaune est couvert d'écailles minces & luisantes.

SERPENT DE LA SIERRA MORENA. Il y en a d'une grosseur monstrueuse; les Maures leur font une guerre continuelle : ils ont une espece de crête sur la tête.

SERPENT A SONNETTES, *Vipera caudi-sona*. Voy. BOICININGUA.

SERPENT DE SURINAM. Il y en a de sept à huit especes, entre lesquelles on distingue l'*acontias* ou *serpent à javelot*, & le *boicininga*, qui est le *serpent à sonnettes*. Mademoiselle Merian, dans son *Hist. des Ins. de Surin.* a représenté au bas d'un jasmin un beau & rare serpent de Surinam, qui a l'habitude de s'entortiller, en cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Le même Auteur parle d'un de ces serpents de Surinam, dont les œufs sont sans coque : ces serpents sont roux & d'un bleu d'outremer. Seba, qui en cite cinq especes, dit que le cinquieme est d'un aspect horrible & menaçant, & qu'il claque fortement des mâchoires.

SERPENT DE TERNATE. Il est magnifiquement tacheté d'especes d'yeux bordés d'un anneau rouge sur des écailles rhomboïdes & roussâtres.

SERPENT A TÊTE DE CHIEN. Il se trouve à la Dominique. Il est long de neuf pieds & gros comme le bras; sa tête, sa gueule & ses dents ressemblent à ces mêmes parties du chien : il n'a point de crocs, & est sans venin. La peau des flancs est argentée; celle du dos est tachetée de noir, & celle du ventre comme nacrée. La graisse de ce serpent est spécifique contre les rhumatismes.

SERPENT TIGRÉ. On le trouve dans l'Isle de Baly, située au Levant de celle de Java. Ses écailles sont de couleur de safran, tiquetées de brun & de noir; celles du ventre sont olivâtres : sa tête est d'un brun sombre, & sa queue se termine en une pointe très aiguë.

SERPENT DE LA VIRGINIE. Seba en décrit deux especes : la premiere a la peau d'un cendré jaune, tiquetée de brun; les écailles transversales du ventre sont blanchâtres; sa tête est magnifiquement marbrée; son corps & sa queue sont longs & minces : ce serpent se nourrit d'oiseaux. La seconde espece se nourrit de grenouilles : il a le dessus du corps entouré de bandelettes jaunes, & disposées par ordre; les écailles du ventre entierement blanches; la gueule garnie de dents pointues, & les yeux perçants.

SERPENT VOLANT D'AMBOINE. Seba en donne deux especes, qui sont des especes de *serpents à javelot* ou d'*acontias*. Voyez ce mot. Le premier a chacune de ses écailles isolées, noires, tachetées de blanc, & frangées; celles du ventre sont blanches. Le second a les écailles du dos bleues, mêlées de blanc; l'extrémité de la queue est à chaînette. On trouve de ces serpents dans les Moluques & dans beaucoup d'autres pays.

SERPENT DE ZAGARA. C'est un beau serpent ceint sur le sommet de la tête d'une bande orangée, & sur le front, de deux autres bandelettes étroites, traversant de grandes écailles, couleur de ponceau, tachetées de jaune; les narines & la bordure de la gueule sont jaunâtres; le dos est d'un jaune verdoyant, jaspé de points verds, & embelli de taches rou-

geâtres qui repréfentent comme des armoiries; les écailles du ventre font d'un jaune pâle.

SERPENTAIRE, *Dracunculus major.* Plante qui vient communément aux lieux ombrageux dans les pays chauds : on la cultive ici dans les jardins. Sa racine eft groffe, comme bulbeufe, charnue, de couleur jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre & brûlant : elle eft plongée profondément en terre. Il naît ordinairement à fes côtés plufieurs petites bulbes, par lefquelles elle fe multiplie : elle pouffe une feule tige haute de trois pieds, plus groffe que le pouce, droite, ronde, liffe, & couverte d'une peau tiquetée comme la peau des ferpents : fes feuilles font portées fur des queues fongueufes, & longues de neuf pouces; elles font découpées profondément en fix ou fept fegments en maniere de main.

Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige groffe à peine comme le doigt, dont le fommet eft occupé par une gaîne qui, étant ouverte, forme une fleur d'une feule piece, irréguliere, de la figure d'une oreille d'âne ou de liévre. A cette fleur fuccede une baie arrondie, fucculente, difpofée en grappe; verte d'abord, enfuite rouge, d'un goût brûlant, & remplie d'une ou de deux graines arrondies, un peu dures.

Les racines & les feuilles de cette plante ont les mêmes vertus que celles du pied-de-veau, de forte qu'on peut les fubftituer l'une à l'autre. La ferpentaire convient fingulierement pour déterger les cancers ulcérés : on l'emploie auffi pour réfifter au venin.

SERPENTAIRE DE VIRGINIE ou la VIPERINE VIRGINIENNE, *Serpentaria Virginiana*, eft une racine que l'on nomme auffi *fenagruel* ou *contrayerva de Virginie.* Elle eft fibreufe, menue, légere, brune, grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, aromatique, tirant un peu fur celle de la zédoaire; d'un goût un peu âcre, amer & camphré : on nous l'apporte de Virginie, province de l'Amérique feptentrionale.

Quelques-uns confondent cette racine avec celle du *cabaret de Virginie ;* mais le coup d'œil les diftingue facilement, puifque les racines de ce cabaret font noires.

Thomas Johnfon, qui a corrigé l'Hiftoire de Gerard, affure que la racine de *ferpentaire de Virginie* appartient à une plante qui s'appelle *piftolochia femper vivens :* mais Jean Ray penfe différemment, & il dit que l'on nous apporte de Virginie les racines de trois plantes, fous le nom de *ferpentaires de Virginie.* La premiere s'appelle *ariftolochia polyrrhizos auriculatis foliis :* fa racine eft un paquet de fibres & de chevelus attachés à une tête. La feconde fe nomme *ariftolochia violæ fruticofæ foliis :* fa racine eft compofée de fibres très menues & blanches. La troifieme s'appelle *ariftolochia caule nodofo :* fa racine n'eft qu'un compofé de petites fibres jaunâtres, d'un goût & d'une odeur aromatiques.

La racine de *ferpentaire de Virginie* paffe pour diurétique, diaphoré-

tique, carminative, & propre à réfifter au venin & à la pourriture des humeurs. On la recommande comme un fpécifique très certain contre la morfure empoifonnée du *ferpent* appellé *boiciningua* : on mâche cette plante, on en avale le jus d'abord après la morfure, & on applique les feuilles pilées fur la plaie. Lemery dit que pour faire mourir ce dangereux ferpent, il fuffit aux Indiens de lui donner à fentir un morceau de cette racine qu'ils ont attachée au bout d'un bâton, & qu'ils portent exprès toujours avec eux quand ils vont en campagne. On dit auffi qu'elle guérit de la morfure des chiens enragés, & qu'elle empêche l'hydrophobie dans ceux qui ont été mordus : elle fait mourir les vers, & détruit la pourriture vermineufe. M. Cartheufer, qui a analyfé cette racine, avertit de l'employer avec beaucoup de circonfpection, car elle échauffe & irrite beaucoup.

SERPENTIN. Nom donné à un marbre d'un verd obfcur, avec des filets de couleur jaune, qui ferpentent en veines : on ne le trouve point en blocs d'une groffeur confidérable. Les plus belles carrieres de ce marbre font en Egypte & en Grece. *Voyez* MARBRE.

SERPENTINE ou OPHITE, *Lapis ferpentinus, aut Ophites*, eft une efpece de pierre ollaire ou de fmectite, folide, verdâtre, mouchetée de points noirs comme quelques laves & marbres. La *ferpentine* eft encore remarquable par fon verd foncé : celle qui eft opaque eft la plus dure; celle qui a des endroits comme demi-tranfparents, eft la plus tendre : on la trouve en Suede. On en fait des mortiers & autres vafes à broyer, qui acquierent une grande dureté au feu. La ferpentine fe blanchit dans un feu ouvert; mais calcinée par un feu violent, dans un vafe fermé, elle y devient jaune. On fait encore avec la ferpentine, fur-tout avec celle que l'on appelle improprement *marbre de Zœblitz*, des taffes, des cafetieres, des tabatieres, des boîtes, des caffolettes, & plufieurs autres ouvrages qui font dans les mains de tout le monde. Jufte Raben fut le premier qui découvrit en 1546 la ferpentine; mais ce fut Chriftophe Illgens, qui vivoit en 1580, qui conçut l'idée de travailler cette pierre, que fon garçon, nommé Brandel, avoit déja l'art de racler & de tailler. Bientôt Brandel furpaffa fon Maître : il fe perfectionna, & enfeigna fon art en 1600 à fes quatre fils, qui gagnerent alors leur vie à ce métier. Ceux-ci furent fuivis par les fils de George Schiffle, qui en firent d'abord, à force de bras, des uftenfiles affez groffiers, jufqu'au tems où Michel Boffer, qui mourut en 1634, âgé de 70 ans, inventa l'art de travailler cette pierre au tour. Depuis ce tems on a continué de faire de la même maniere des vafes de ferpentine, de formes très agréables. Cette pierre n'eft pas plus dure que l'albâtre, & par conféquent elle eft plutôt tendre que dure.

SERPILLIERE. Les Jardiniers donnent ce nom à un infecte qui ronge les racines des plantes, fur-tout celles des fleurs & des légumes. *Voyez* INSECTE.

SERPOLET, *Serpyllum.* Comme toutes les efpeces de ferpolet ont

à-peu-près les mêmes propriétés, & que par cette raiſon elles pourroient être ſubſtituées les unes aux autres, nous ne parlerons que des deux ſuivantes, qui ſont le plus communément employées en Médecine.

1°. Le Serpolet ou Pillolet citronné, *Serpyllum citratum*. Il croît dans les endroits montagneux, quelquefois mêlé avec le ſerpolet commun, & il fleurit comme lui en été : ſa racine eſt déliée & fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges quarrées, longues comme la main, dures, ligneuſes, & couchées ſur terre : ſes feuilles ſont petites, un peu épaiſſes, d'un verd noirâtre, d'une odeur de citron ou de méliſſe des jardins : aux ſommités des tiges naiſſent de petites fleurs purpurines, en forme de têtes ; il leur ſuccede quatre petites ſemences arrondies.

2°. Le petit Serpolet ou Thym sauvage ordinaire, *Serpyllum vulgare minus*. Cette plante, qui a une odeur fort agréable, naît aux lieux incultes, montagneux, ſecs, ſablonneux, même dans les champs, dans les pâturages ; en un mot, preſque par-tout. Sa racine eſt menue, ligneuſe, vivace & fibrée : ſes tiges ſont quarrées, dures, rougeâtres, baſſes, & un peu velues ; les unes s'élevant droites à la hauteur de la main, les autres rampant çà & là : ſes feuilles ſont petites, vertes, un peu plus larges que celles du thym, arrondies, nerveuſes, d'un goût âcre & aromatique : ſes fleurs, qui paroiſſent pendant tout l'été, naiſſent au ſommet des tiges ; elles ſont petites, diſpoſées en maniere de tête, de couleur purpurine ou blanche. Il leur ſuccede des ſemences arrondies, enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

Le *ſerpolet* panaché de Parkinſon ne differe de ce dernier que par la couleur de ſes feuilles. Non-ſeulement le petit ſerpolet change d'odeur, ſelon la diverſité des lieux & des climats, mais même ſes ſommités dégénerent aſſez ſouvent en petites têtes blanchâtres & veloutées, qui tiennent la place des fleurs, & logent des vermiſſeaux, la piquure de certains inſectes donnant lieu à ces ſortes d'excroiſſances.

Le *ſerpolet* eſt âcre au goût, un peu amer, ſtyptique, odorant, & rougit un peu le papier bleu : c'eſt une plante ſtomachique, céphalique ; il bride ou détruit cette matiere irritante qui cauſe les mouvements convulſifs ; il fournit au ſang des parties ſpiritueuſes : ſon uſage eſt intérieur & extérieur ; on en prend l'infuſion pour les pâles couleurs. En Dannemarck on eſt dans l'habitude d'en boire dans l'éréſipele : elle dépure le ſang, provoque les urines & fait ſuer, ce qui eſt auſſi fort utile pour la toux invétérée ; ſi on en prend la poudre par le nez, elle produira le même effet que le tabac.

SERRAN. On donne ce nom à deux animaux très différents ; 1°. au *verdier* : voyez ce mot ; 2°. à un poiſſon de haute mer, & à nageoires épineuſes. Rondelet dit qu'il reſſemble beaucoup au *loup de mer* pour la figure du corps & la fente de la bouche. Il a la mâchoire inférieure plus longue & plus avancée que celle de deſſus ; ce qui fait qu'il a toujours la bouche ouverte. Il a les dents aiguës & les yeux petits ; par ſes nageoires, ſa

queue, ſes aiguillons, ſes ouies, & par ſes parties intérieures, il reſſemble aux poiſſons nommés par quelques-uns *poiſſon de rocher*. Celui-ci eſt de différentes couleurs. Preſque tous les Auteurs diſent que ce poiſſon eſt toujours femelle; ce qui eſt difficile à croire.

SERREUR ou JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERSIFI ou SALSIFI, *Tragopogon*. Plante dont on diſtingue plusieurs eſpeces. Nous parlerons ici de deux principales. A l'égard du ſerſifi noir ou d'Eſpagne, *voyez* au mot SCORZONERE.

1°. Le SERSIFI BLANC ou SALSIFI CULTIVÉ, ou SARSIFIC BLANC DES JARDINS, *Tragopogon hortenſe*. Sa racine eſt groſſe comme le petit doigt, droite, tendre, laiteuſe, douce au goût, blanche en dedans & en dehors: elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ deux pieds, ronde, creuſe en dedans, rameuſe, garnie de pluſieurs feuilles qui reſſemblent à celles du porreau: ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités, chacune d'elles eſt un bouquet à demi-fleurons de couleur purpurine: il leur ſuccede des ſemences oblongues, rondes, cannelées, brunâtres & aigrettées. Toute la plante rend abondamment un ſuc laiteux, viſqueux & doux, qui d'abord coule blanc, puis devient jaune: on la cultive dans les jardins comme la ſcorſonere, à cauſe de ſa racine qui ſert dans les aliments.

2°. Le SERSIFI SAUVAGE OU DES PRÉS, la BARBE DE VIEILLARD OU DE BOUC ORDINAIRE, *Tragopogon pratenſe luteum majus*. Cette plante croît preſque par-tout, dans les prés & les pâturages un peu gras & humides: ſa racine eſt ſemblable à celle de la ſcorſonere; ſa tige eſt haute d'un pied & demi; ſes feuilles reſſemblent à celles du ſafran; ſes fleurs, qui paroiſſent en Mai & Juin, ſont jaunâtres, ſemblables à celles du piſſenlit; ſes ſemences ſont d'une couleur cendrée, & s'envolent en l'air au moyen de leur aigrette, après quoi la plante repouſſe, & fleurit tout de nouveau en Juillet & Août. Jean Bauhin obſerve que toutes les fleurs de cette plante ſe tournent du côté du Levant.

Les racines de ces plantes ſont apéritives & pectorales; elles fourniſſent une nourriture douce & de bon ſuc: les feuilles ſont vulnéraires & conſolidantes.

SERTULAIRE, *Sertularia*. Linnæus donne ce nom à différentes eſpeces de *corallines*. Voyez ce mot.

SERVAL. C'eſt le même animal que celui qui a été décrit par Meſſieurs de l'Académie ſous le nom de *chat-pard*; dans le pays de Malabar il eſt nommé *maſaputé*, & on l'a vu à la Ménagerie du Roi ſous le nom de *chat-tigre*. Cet animal ſe trouve aux Indes, au Sénégal, au Cap de Bonne-Eſpérance; il reſſemble au chat par la figure, & au tigre, ou plutôt à la panthere & au léopard par les taches noires & blanches de ſon poil. Il eſt quatre fois plus gros qu'un chat; il eſt carnaſſier, & ſe nourrit de rats, de ſinges, d'oiſeaux qu'il attrape avec la plus grande adreſſe, car il ſaute ſur les arbres avec autant d'agilité pour le moins que le ſinge. Il fait ſon nid ſur les arbres: il eſt d'une nature ſauvage & ſi féroce, que les bons ni

mauvais traitements ne le peuvent adoucir. Les fourrures que l'on tire de la peau de cet animal, font très belles.

SERUM. Nom donné à la partie aqueuſe, fluide & tranſparente du lait, du ſang & des humeurs animales. *Voyez* LAIT & SANG.

SESAME ou SEMPSEN. *Voyez* JUGOLINE. Le ſeſame d'Allemagne ou bâtard, eſt la *caméline*. Voyez ce mot.

SESAMOÏDE, *Seſamoïdes fructu ſtellato*, eſt une plante qui croît aux pays chauds, ſablonneux & montagneux, & ſur-tout dans les Pyrenées : elle a une reſſemblance groſſiere avec la *ſéſame ;* ſes feuilles ſont étroites comme celles de la linaire ; ſa tige porte aux ſommités de ſes rameaux une maniere d'épi où ſont attachées de petites fleurs mouſſeuſes, frangées, jaunâtres, auxquelles ſuccedent des fruits formés en roſettes, coupés en étoiles, & remplis de ſemences menues & pâles. Lemery dit que cette plante eſt déterſive & réſolutive.

SESBAN, *Galega Egyptiaca, ſiliquis articulatis.* Arbriſſeau qui croît en Egypte dans les haies : il eſt grand comme un myrthe ; ſes rameaux ſont droits, creux, moëlleux ; ſes feuilles ſont petites, oblongues, étroites, onctueuſes, de couleur verte pâle, ayant un petit nerf au milieu : ſes fleurs ſont diſpoſées en grappe, & preſque ſemblables à celles du genêt ; elles ſont ſuivies par des gouſſes plus longues que le doigt, très étroites & pointues, contenant des ſemences oblongues, aſſez ſemblables à celles du fœnugrec, d'un goût âcre & piquant. On ſe ſert de ſa ſemence pour fortifier l'eſtomac ; faciliter la digeſtion, arrêter le cours de ventre, & pour modérer le flux menſtruel.

SESELI DE MARSEILLE ou DE CANDIE, ou FENOUIL TORTU, *Seſeli Maſſilienſe aut Creticum.* Plante qui croît abondamment aux pays chauds, ſur-tout autour de Montpellier ſur les bords des vignes, le long des chemins, & dans les bleds : on la cultive dans les jardins. Sa racine eſt peu groſſe, ſimple, blanche & aromatique ; elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ un pied & demi, cannelée, velue, ſe diviſant en pluſieurs rameaux fermes, tortus, noués, aſſez gros & épars : ſes feuilles reſſemblent à celles du fenouil ; mais elles ſont plus groſſes, plus courtes & plus dures : les fleurs naiſſent en Juin & Juillet, aux extrémités ſur des ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches, diſpoſées en fleurs de lys, avec autant d'étamines capillaires. A ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, arrondies, applaties, relevées d'une bordure taillée en grain de chapelet, odorantes, & d'un goût fort âcre.

La racine & la ſemence de cette plante conviennent pour l'aſthme humide, & pour exciter l'expectoration ; la ſemence eſt ſur-tout diurétique, provoque les menſtrues des femmes, & diſſipe la colique ventueuſe : c'eſt un des ingrédients de la grande thériaque. Les Anciens eſtimoient fort le ſeſeli de Candie, d'Ethyopie & du Péloponeſe. Tournefort déſigne ainſi le ſeſeli d'Ethyopie, *buplevrum arboreſcens ſalicis folio.* Ce ſeſeli differe de celui de Marſeille ; c'eſt un bon carminatif.

SESELI

SESELI DE MONTPELLIER, eſt la ſaxifrage des Anglois ou des prés. *Voyez* à la ſuite du mot SAXIFRAGE.

SESELI COMMUN & DE MONTAGNE. *Voyez* LIVECHE.

SÈVE. *Voyez* à la ſuite de l'article PLANTE.

SEXE. *Voyez* cet article dans l'alphabet ſecondaire du mot PLANTE; *voyez* auſſi les mots APHRODITE & HERMAPHRODITE.

SIBADILLE. *Voyez* CÉVADILLE.

SIBON, eſt le nom que les Hottentots donnent à un ſerpent d'Afrique. Il a la tête ronde & les yeux grands; ſa couleur eſt d'un brun ferrugineux: il eſt appellé *ſerpent à pluſieurs couleurs*, tant il eſt marqué de taches de pluſieurs couleurs: ſa tête eſt ronde, blanche en dehors, couverte de petites écailles; le reſte du corps eſt d'un jaune clair, & parſemé de taches rouſſes & rougeâtres: les écailles du ventre ſont griſes, & mêlées de roux.

SICKU. Eſpece de poirier du Japon, dont les feuilles ſont ovales, pointues, d'un verd clair, & finement dentelées. Le fruit de cet arbre eſt d'une figure extraordinaire, & d'un goût auſſi agréable que celui de la poire de bergamote. Ce fruit dont le pédicule eſt fort long, ſe diviſe d'abord comme en deux parties de la groſſeur d'une plume à écrire, enſuite en pluſieurs autres réunies entr'elles, tortueuſes, & longues de ſix lignes, terminées par une petite queue qui ſupporte deux grains ſemblables à celui du poivre, diviſés en trois parties, leſquelles renferment une ſemence ſemblable à celle du lin.

SIDERITE. Pierre dont les Lithographes ont beaucoup parlé: c'eſt l'*aimant brut*. voyez ce mot.

SIDOL, eſt chez les Indiens cette eſpece de ſaumure que les Européens appellent *garum*. Voyez ce mot.

SIEGE. Nom que Rondelet donne à une eſpece de *muge* d'eau douce, commun dans les rivieres & dans les ruiſſeaux du côté des Cevennes.

SIEUREL ou SICUREL. Poiſſon à nageoires du genre des maquereaux: c'eſt le *maquereau bâtard* des François, & le *chicarou* de Gaſcogne. Dans l'été on en prend en grand nombre en Languedoc & en Eſpagne, avec les maquereaux. Le *ſieurel* vit en troupes: il a la couleur du maquereau; mais il a moins d'épaiſſeur, le muſeau moins pointu, le corps moins rond, & un peu écraſé; la bouche peu grande, les mâchoires âpres, & les yeux grands & verds; il n'a point d'écailles, au moins elles ſont très fines. Par le milieu du corps, depuis la tête juſqu'à la queue, il a un trait fait de petits os ſi rudes & ſi âpres, qu'il ſemble que ce ſoit une ſcie; la queue eſt tortue au milieu, plus âpre & plus haute que le reſte du poiſſon. Ce poiſſon a ſix nageoires ou aîlerons, deux grandes proche des ouies, deux plus petites au deſſous, & deux autres au dos; la premiere & la ſeconde ont des aiguillons. On remarque une autre nageoire près de l'anus, qui va juſqu'à la queue, garnie de deux aiguillons à ſon commencement. La chair du *ſieurel* eſt plus dure que celle du maquereau, ſur-tout lorſqu'elle

eſt ſalée. Il y a des Hollandois qui l'aiment quand elle eſt fumée.

M. Gronovius dit que ce poiſſon a des tablettes qui couvrent la ligne latérale : ces tablettes s'élevent de plus en plus, & rendent la partie poſté-rieure de ce poiſſon preſque quarrée.

SIFAC. Nom d'une eſpece de ſinge qui ſe trouve dans l'Iſle de Mada-gaſcar : il eſt blanc, ſa queue l'eſt auſſi ; il a ſeulement deux petites taches ſur les côtes. *Voyez* Singe.

SIGARAS. Eſpece de mouche qu'on voit en Afrique : ſa tête eſt large & ſans bec. Cet inſecte s'arrête ordinairement ſur les arbres, & rend jour & nuit un ſon fort aigu. Barbot, *Hiſt. Gén. des Voy. l. IX.*

SIGILLAIRE. Terre bolaire formée en petits gâteaux, ſur leſquels ſont imprimés des cachets. *Voyez* Bol & Terre sigillée.

SIGNOC ou SIGUENOC. Eſpece d'écreviſſe de mer qui ſe trouve dans les Indes Orientales : elle eſt couverte de deux écailles fort dures, dont celle de devant eſt boſſue & un peu épaiſſe, double autour du front, & taillée en demi-lune à l'endroit où elle ſe rejoint à l'autre ; le dehors eſt relevé de boſſes ou chargé de pointes obtuſes, diſpoſées par rangs. Cette derniere eſt plus déliée que l'autre, & en forme de loſange, dentelée des deux côtés, & piquée de petits trous. La queue de cette écreviſſe ſurpaſſe en longueur le reſte du corps ; & depuis le milieu juſqu'au bout, elle eſt dentelée de pointes fort dures.

A la partie convexe du premier teſt, ſont ſitués les yeux de ce cruſtacée, aſſez apparents pendant qu'il vit, mais plus retirés & couverts d'une membrane ſemblable à de la corne, quand il eſt mort. Il a pluſieurs jambes, à la maniere des cancres ; les huit premieres ſont plus courtes que les au-tres, les deux qui ſuivent ſont plus longues, & les deux dernieres ſont plus courtes que les huit premieres. Ce poiſſon (ver cruſtacée), dit l'Au-teur du *Dictionnaire des Animaux*, n'a point de nageoires, mais il eſt muni de chaque côté d'un petit os obtus qui lui ſert comme de rame avec laquelle on croit qu'il nage. Ne pourroit-on pas regarder auſſi cet os pré-tendu, comme une protuberance épineuſe & particuliere à cet animal, & croire qu'il nage à l'aide de ſa queue comme les *écreviſſes ?* Voyez ce mot.

Auprès de la gueule il a deux petites pattes, dont il ſe ſert pour mâ-cher ; & deſſous le teſt inférieur, on lui voit quelques petites veſſies qui s'enflent à la façon des grenouilles. Ce cruſtacée ſe plaît le long des ri-vages & dans les lieux peu profonds : on le prend plus communément à l'embouchure des riviéres. On voit des ſignocs de différentes groſſeurs dans l'Inde Occidentale ; il y en a dont la queue eſt longue de plus d'un pied.

SILENE, *Silenus.* Animal quadrupede qui a les oreilles courtes & ron-des comme celles des ſinges : c'eſt l'*ai* ou *pareſſeux* de Ceylan, ſelon Seba qui en a parlé le premier. *Voyez* Paresseux.

SILEX. Nous avons parlé de cette pierre qu'on trouve abondamment

répandue par toute la terre, au mot CAILLOU; mais comme on désigne par ce nom qui est latin, une très grande quantité de pierres assez différentes pour la forme & le tissu, nous croyons devoir dire ici, que l'on entend par *silex*, la pierre à fusil ordinaire, qui a une fausse transparence, qui est d'une forme irréguliere, & analogue au trou où le suc pierreux qui l'a produite s'est moulé & endurci. Il y en a de couleurs différentes; tels que le jaspe & le caillou d'Egypte, &c. Ceux qui sont plus purs & comme transparents, forment les agates, lesquelles, selon leurs couleurs & mélanges, prennent le nom de cornaline, de jade, de calcédoine, de sardoine, d'onix, &c. *Voyez* ces différents mots & celui de CAILLOU.

Pour peu qu'on descende dans une carriere de craie, on y trouve les pierres à fusil dispersées par masses informes, inégales & détachées, formant néanmoins des especes de lits horisontaux entre les couches de cette terre marine. Ces *silex* sont noirs en dedans, blancs en dehors. On a même observé qu'un fragment le plus noir de cette pierre, long-tems exposé à l'air, se réduit en une substance blanchâtre, & qui s'amollit sans faire effervescence avec les acides. M. Swab (*Mém. de l'Acad. de Stockolm, Tom. XX, ann. 1758*), a fait quelques expériences qui peuvent jetter un grand jour sur la connoissance des pierres en général, & notamment sur les cailloux. Ce savant présume que le *silex* pourroit bien être produit par la combinaison d'un acide minéral, avec une terre calcaire modifiée & élaborée par la Nature d'une façon particuliere, à laquelle il s'est joint quelque mélange étranger. On ne peut disconvenir que le *silex* dans son origine, a dû être mou & avoir un degré de fluidité : les mamellons qui se trouvent fréquemment soit à sa surface, soit à son intérieur, nous conduisent aussi à croire que la matiere qui constitue cette pierre, a été dans un état de viscosité ou d'une espece de gelée. C'est ainsi qu'ont été formées les agates pommelées, &c. Nous indiquerons encore une preuve qui constate que le caillou a été fluide dans son origine : la voici. Chaque année, lors de nos litholisations, nous conduisons nos Auditeurs dans la carriere de pierre calcaire, située à Issy, derriere la maison de Son Altesse Madame la Princesse de Conty. Là, nous faisons observer un banc de silex d'un pouce & demi d'épaisseur ou environ, posé horisontalement entre les couches de la pierre à bâtir. Le banc de silex n'est composé que de petites *cames* & *vis*, ou de noyaux de ces coquilles remplies ou converties en agate : à l'inspection on reconnoît sans peine que la matiere du silex encore fluide s'est épanchée sur ces coquilles, s'est moulée dans leurs cavités, en a pris parfaitement les empreintes, & en a conservé la figure en passant à l'état de dureté. Faut-il s'étonner si avec cette pierre dure & coquillere, & qui est susceptible d'un beau poli, l'on fait tant de bijoux, comme tabatieres, &c.? La théorie du silex fluide doit encore nous indiquer la maniere dont ont dû se former tous les autres corps organisés devenus pétrifiés, tels que le bois, certains os. *Voyez* l'article PÉTRIFICATION.

SILIQUE, *Siliqua*. C'est un fruit composé de deux panneaux, qui

s'ouvrent de la base vers la pointe, séparés par une cloison membraneuse; d'où pendent les petites semences attachées chacune par un cordon ombilical. Ces panneaux tombent par la maturité, en se séparant ou de haut en bas, ou de bas en haut. Ce qui distingue la silique de la capsule & de la gousse, c'est sa cloison mitoyenne. Toute la classe des fleurs en croix en fournit l'exemple. *Voyez* au mot PLANTE, l'article FLEURS.

SILPHIUM. Racine fort estimée dans l'Afrique Orientale, par ses propriétés médicinales, & par l'usage qu'on en fait dans les ragoûts. Quelques-uns croient que c'est la même dont les Anciens tiroient un suc qu'ils regardoient comme si précieux, qu'ils déposoient dans le trésor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir : ils l'appelloient *gomme de cyrène* ou *suc cyrénaïque* ; & l'on sait que Jules-César ne manqua pas de s'emparer de ce trésor, dans le tems de sa Dictature. Bien des personnes prétendent que ce n'étoit autre chose que l'assa-fœtida : on sait que la mauvaise odeur & saveur que nous y trouvons, passent pour être exquises en Perse & dans tout l'Orient. Les Romains aimoient aussi les ragoûts où il en entroit. Toutes ces conjectures font croire que le *silphium* des Romains est le *laser* des Anciens, & l'*assa-fœtida* des Modernes; cependant, comme il avoit la vertu d'enivrer & de rendre joyeux, ne seroit-ce point ce fameux *nepenthes* si vanté dans Homere, ou l'*opium* des Turcs?

SILURE ou SIRULE, *Silurus*. Est un grand poisson vorace, de fleuve & de mer, qui se jette sur les autres poissons & les dévore. Sa bouche est armée de dents bien pointues & fortes; sa peau est dure, noirâtre & sans écailles; ses yeux sont fort grands : il a deux nageoires au dos; une proche de l'anus, & d'autres proche des ouies & au ventre. Sa chair est dure : il se jette sur les chevaux qui nagent dans le Mein & dans le Danube; il remue toujours la queue. Le mâle de ce poisson, ainsi que celui de la carpe, garde quelquefois ses œufs pendant cinquante jours, de peur que les autres poissons ne les mangent.

SIMAROUBA, *Evonimus fructu nigro, tetragono. Barr.* Est l'écorce d'un arbre que les habitants de la Guyane, chez qui il croît, ont appellée ainsi; ils se servent communément de cette écorce pour les flux dyssenteriques, & ils en ont envoyé pour la premiere fois dans nos ports en 1713. Cette écorce est d'un blanc jaunâtre, sans odeur, d'un goût un peu amer, composée de fibres pliantes, attachée au bois blanc léger & insipide des racines, des souches & des troncs, desquels on la sépare aisément.

Le simarouba contient beaucoup de gomme résine : il donne à l'eau une teinture laiteuse; il fortifie l'estomac, il appaise les coliques & les tranchées, il arrête les hémorrhagies & le flux de ventre. On lit dans la *Mais. Rust. de Cay.* que l'arbre du simarouba est grand, fort droit, ayant la feuille semblable à celle du pommier : on ne se sert que de l'écorce de sa racine qui est jaune & compacte. Il faut ordinairement deux Negres pour faire un paquet marchand de soixante & dix livres de cette écorce; l'un la coupe, & l'autre la dépouille, ce qui ne se fait qu'en battant la racine :

le coup qu'on donne enleve l'écorce. Les Negres, pour cette opération, font obligés de mettre une culotte & une chemife : fans cette précaution, l'eau qui fort de la racine, leur donneroit la galle & des élévations fur la peau, qui empêchent de marcher pendant quelques jours. On nous envoie quelquefois, pour du vrai fimarouba, l'écorce d'un arbre appellé *coupaya*. Voyez ce mot.

Le bois du fimarouba eft fort léger; il eft connu fous le nom de *bois de cayan*.

En 1718, M. Antoine de Juffieu fe fervit fort heureufement de fimarouba. Pendant l'été il y avoit eu des chaleurs exceffives, qui furent fuivies de quantité de dévoiements dyffenteriques, lefquels réfiftoient non-feulement aux purgatifs, aux aftringents, & à l'*ipécacuanha* même, mais devenoient encore plus confidérables par l'application de ces remedes. Ce célebre & habile Médecin réuffit parfaitement, & guérit ces dyffenteries par l'ufage du fimarouba. On fit d'abord bouillir cette écorce à la dofe de demi-once & d'une once dans une petite quantité d'eau, comme l'on fait dans la Guyane; mais cette décoction bue, caufa fouvent le vomiffement, & prefque toujours des fueurs incommodes, & quelquefois elle augmentoit le flux de fang & de férofité : on corrigea la dofe, & on vint au point falutaire pour les tempéraments de notre climat, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, exigent des remedes en beaucoup plus petite dofe, que ceux des pays chauds.

On donne le fimarouba en décoction jufqu'à deux gros dans une pinte d'eau, qu'on fait bouillir jufqu'à la diminution d'un tiers, & que l'on avale en quatre dofes de trois en trois heures : on prend cette écorce en fubftance ratiffée & non pilée, à la dofe d'un demi gros, qu'on réduit en bol avec du firop de capillaire; on en répete la dofe jufqu'à ce qu'on foit guéri.

On parvient heureufement à la guérifon fans aucun dégoût pour la boiffon, fans aucun vomiffement & fans aucune évacuation par les felles : cependant les douleurs vives font appaifées dans l'efpace d'un jour; le fommeil revient auffi-tôt, les urines deviennent plus copieufes & plus limpides, les évacuations font plus rares; l'odeur fétide des excréments ceffe, leur couleur change, de liquides ils deviennent épais; le malade reprend de l'appétit, & il eft bientôt rétabli. Cette écorce prife en décoction, fournit aux inteftins un baume qui les refferre; elle fortifie l'eftomac qui eft affoibli par des flux de ventre immodérés & invétérés, elle provoque l'appétit & aide la digeftion par fes parties ameres & incifives; elle rend à la membrane des inteftins, qui eft comme raclée, le *mucus* que les excréments trop âcres ont enlevé. Elle furpaffe les autres remedes anti-dyffenteriques par fa vertu finguliere, antifpafmodique, ftomachique & adouciffante; elle vaut bien mieux que les aftringents que l'on ne peut donner impunément, lorfque les hémorrhoïdes ou les regles coulent; mais lorfque l'on a bu la décoction de fimarouba, le flux ceffe, & on fait

évacuer librement & fûrement ce qui doit être évacué, & ce qui doit couler : il eft même prouvé par plufieurs expériences, que cette écorce eft affez fouvent anti-hyftérique.

Elle convient fur-tout dans les flux de ventre féreux, bilieux, fanguinolents & muqueux, invétérés à caufe du mouvement convulfif continuel des inteftins, quand il n'y a pas de fievre ni de dérangement d'eftomac; & dans les tenefmes. Au refte la dofe de ce remede varie felon le malade & les maladies; car fi l'eftomac & les premieres voies ont déja été vuidés & que le mal foit plus doux, il fuffit d'en donner un demi gros en poudre une ou deux fois, & le mal cede : mais s'il y a de la cacochymie avec les autres fâcheux fymptômes, il faut plufieurs dofes de cette décoction.

Ces détails intéreffants fur les vertus & les effets du fimarouba font tirés des *Mém. de l'Acad. Roy. des Sc. ann.* 1729 & 1731, & d'une *Thefe de Médecine* à laquelle M. Antoine de Juffieu a préfidé à Paris le 16 Février 1730.

Comme le fimarouba porte dans quelques lieux de l'Inde le nom de *macre*, on a lieu de croire que cette écorce eft le *macer* ou le *macir* des Anciens. *Voyez* ces mots.

SIMBOR, *Simbor mangianam, feu cornu alcis.* Eft une plante vivace des Indes, qui a la figure d'une corne d'élan; elle croît proche de la mer à Java, & principalement au Royaume de Boutan. Il ne paroît point, dit Lemery, qu'elle ait d'autres racines qu'une matiere fongueufe, mollaffe, d'où elle fort. Il n'eft point befoin de la mettre en terre pour la faire croître; il fuffit de la placer fur une pierre ou dans le creux d'un arbre, où elle reçoive de l'humidité. Ses feuilles font femblables à celles de nos lys blancs, de fubftance vifqueufe & d'un goût amer. Cette plante eft émolliente, réfolutive, laxative, vermifuge, étant écrafée & appliquée fur le nombril : on l'applique auffi fur les tumeurs froides.

SIMBOS. *Voyez* ZIMBIS.

SIMPLES. On donne vulgairement ce nom aux plantes ou herbes dont on fe fert en Médecine. *Voyez* PLANTES & HERBES.

SIN, eft un grand arbre du Japon, dont le bois eft fort recherché dans le pays, pour en faire des coffres & d'autres meubles, parcequ'il eft blanc, léger, & à l'épreuve des vers & de la pourriture. Comme ce bois rend une mauvaife odeur, lorfqu'il eft plongé dans l'eau chaude, les Japonnois l'ont nommé *kfa-maki*, c'eft-à-dire *maki fétide*.

SINDOC. Efpece d'arbre qui croît affez bien dans les Ifles de la Sonde, & qui a beaucoup de reffemblance avec le *coulilavan.* Voyez ce mot. Son écorce eft cependant un peu plus amere, plus dure, denfe & brune.

SINFIN. Efpece de finge de la Chine : on le repréfente de la grandeur d'un homme médiocre; il a plus de reffemblance que les autres finges avec l'efpece humaine, foit par fes actions, foit par la facilité avec laquelle il marche fur les pieds de derriere.

SINGE, *Simia.* Animal quadrupede, à figure humaine, dit Linnæus,

& qui peut former le second rang des êtres animés. Son caractere, selon M. Brisson, est d'avoir quatre dents incisives à chaque mâchoire, cinq doigts onguiculés aux pieds, tous séparés les uns des autres, & le pouce bien distinct.

Ce que les singes ont de particulier, c'est qu'ils ont des cils aux deux paupieres; les jambes de derriere & celles de devant semblables aux bras & aux jambes de l'homme; leurs pieds de devant ressemblent à la main de l'homme, & en font l'office; ceux de derriere sont comme de grandes mains: leurs doigts sont semblables à ceux des mains; celui du milieu est aussi le plus long. Ils se servent, selon le besoin, & des pieds & des mains. Les femelles ont pour la plupart des menstrues comme les femmes. Les singes n'ont point de poils aux fesses; & dans l'organe de l'oreille, il manque l'étrier, l'enclume & le marteau, qui sont trois petits os qui se trouvent dans les oreilles des autres animaux. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Tom. III, Part. II, depuis l'ann. 1666 jusqu'à 1699*, la Description anatomique de quatre sortes de singes, *cercopitheques*, *sapajou*, &c.

La plupart des singes ont, des deux côtés de la mâchoire, des poches appellées *salles* par les Naturalistes: c'est dans ces endroits qu'ils serrent tout ce qu'ils veulent garder. Ces animaux sont par-tout d'un même naturel & d'un même tempérament lascif: les mamelles pendent à leurs femelles sur la poitrine. Ceux de l'Amérique, aussi-bien que ceux d'Afri ue & d'Asie, se ressemblent par ces endroits; mais ils different entr'eux par leur forme & par leur couleur. Les uns sont sans queue, les autres en ont une longue; d'autres ont une tête de chien, avec des dents aiguës. Il y en a de hauts de quatre ou cinq pieds, & qui ont les épaules larges comme celles des hommes.

Mœurs, ruses, habitation, nourriture, & durée des Singes.

Indépendamment de l'espece de rapport que plusieurs Naturalistes trouvent dans la figure extérieure du singe avec celle de l'homme, il est certain que ces animaux frappent encore plus notre vue par leurs mœurs, leurs gestes, leur maniere de vivre en particulier ou en république.

L'on ne peut disconvenir que les singes en général ne soient fort laids: ils ont les membres très forts, le tempérament fort lubrique, & sont très enclins à voler, à déchirer, casser; mais très ingénieux dans toutes leurs fonctions: sensibles au bien être & à la détresse, ils témoignent en tout tems leurs passions par leurs trépignements, & d'une maniere très expressive. Si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer, & de pousser, suivant les cas, des cris d'épouvante, de douleur, de colere ou d'irrision; ils savent faire des grimaces & des postures si ridicules, que l'homme le plus mélancolique ne pourroit s'empêcher de rire.

Ces animaux observent entr'eux une certaine discipline, & exécutent

tout avec une adresse, une subtilité & une prévoyance admirables. Quoiqu'habiles au pillage, sur-tout les *babouins* & les *guenons*, ils ne font guere d'expédition importante qu'en troupes. S'agit-il de dévaster une melonniere considérable, une grande partie d'entr'eux entre dans le jardin, se range en haie, à une distance médiocre les uns des autres, ils se jettent de main en main les melons que chacun reçoit adroitement & avec une rapidité extrême. La ligne qu'ils forment finit ordinairement sur quelque montagne : tout cela se fait dans un profond silence.

Ces animaux ont un instinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Leurs armes sont des branches d'arbres qu'ils cassent, des cailloux qu'ils amassent, & leurs excréments qu'ils reçoivent dans leurs mains; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis. Point de déserteurs ni de traîneurs : ils courent en plaine, sautent d'arbre en arbre très rapidement; si quelqu'un d'entr'eux est blessé, ils crient tous d'une maniere épouvantable, & redoublent d'ardeur. S'il s'agit de passer une riviere, ils s'assemblent en certain nombre, grimpent à un arbre, se prennent tous par la tête & par la queue : ils donnent beaucoup de mouvement & de branle à cette chaîne; puis à un signal, ils s'élancent & se jettent en avant. Le premier ou dernier s'attache fortement à un tronc d'arbre, & attire les autres.

Les singes aiment à manger des fruits, sur-tout du raisin & des pommes, des fleurs, des vers, des araignées, des poux, & d'autres vermines. Leur goût est très fin : ils s'accommodent très bien de la nourriture des hommes, & communément ils pillent dans les champs de millet & de ris, les provisions des habitants. Il semble que le génie de cet animal ne soit pas flêtri par la captivité; car on le voit dans les maisons également rusé, audacieux, voluptueux, fripon & moqueur. Il s'assied sur son derriere pour manger, & tient sa nourriture de sa patte, qui agit comme si c'étoit une vraie main. On leur apprend facilement à danser sur la corde, à faire une toilette, à faire la roue, à attiser le feu, à laver la vaisselle, à pousser la brouette, à jouer du tambour, à embrasser, à rincer des verres, même à donner à boire : nous en avons vu un tourner la broche d'une patte, & de l'autre recevoir le suc du rôti sur un morceau de pain, qu'il mangeoit ensuite. C'est dans les mains des Bouffons Moresques & Indiens, qu'il faut voir les gentillesses de cette sorte d'animaux.

Soit que les singes dorment, travaillent ou marodent, il y en a toujours en sentinelle, dont l'oreille, la vue & le cri servent à la sureté commune : ils font un cri particulier qui sert de signal; alors toute la troupe s'enfuit avec une vîtesse étonnante : les jeunes, qui ne sont pas bien accoutumés au manege, montent sur le dos des plus vieux, où ils se tiennent d'une maniere fort plaisante. On a des exemples qu'ils punissent de mort les sentinelles qui n'ont pas fait leur devoir.

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes singes, en tuant auparavant

auparavant les meres; ils les élevent & les nourriffent avec du lait de chevres ou de brebis. Lorfque ces finges apprivoifés font devenus grands, ils font une auffi bonne garde dans la maifon, pendant la nuit, que le meilleur chien qu'il y ait en Europe; mais leur malice naturelle fe développe avec l'âge.

Si le mâle eft avec fa femelle & fes petits, en un mot quand ils font en fociété, alors on peut voir un prodige dans les actions & l'éducation de ces animaux, qui fuppofent aux yeux de bien des Philofophes, un inftinct bien fupérieur à celui des autres brutes.

Ils comprennent le langage des hommes, fans pouvoir le répéter; mais ils font excellents pantomimes, & portés à l'imitation de tout ce qui fe préfente devant leurs yeux : ils répondent avec intelligence, demandent ou grondent, affectent un gefte & une contenance qui reffemblent beaucoup aux attitudes humaines : ils apprennent parfaitement ce qu'on leur enfeigne, même ce qu'on ne prétend pas qu'ils fachent. Dans le féjour de MM. de la Condamine & Bouguer au Pérou, des finges privés examinerent fi bien comment ces Académiciens faifoient leurs obfervations fur les montagnes, qu'on fut bien étonné, dans une comédie pantomime, exécutée par des finges, & où nos Aftronomes furent invités, de voir les finges planter des fignaux, courir à une pendule, écrire, regarder les aftres avec des lunettes, &c.

La queue fert fouvent aux finges cercopitheques de cinquieme jambe pour defcendre des arbres. Si quelqu'un d'eux eft bleffé, ils fondent la plaie, & y font entrer adroitement, au lieu de charpie, des feuilles qu'ils ont mâchées.

Les femelles des finges portent leurs petits de la même maniere que les Négreffes portent leurs enfants. Ces petits fe tiennent fur le dos de leur mere avec les pattes de derriere, ils leur embraffent le col avec les pattes de devant. Quand les femelles veulent donner à tetter à leurs petits, elles les prennent dans leurs pattes, & leur préfentent la mamelle comme les femmes. Les finges, fur-tout les bleus & rouges de la Gambra, font toujours en troupe trois ou quatre mille enfemble; ils forment des Républiques, où la fubordination eft fort bien obfervée : ils voyagent en fort bon ordre fous certains chefs qui font de la plus groffe efpece; l'arriere-garde eft toujours compofée d'un nombre des plus gros finges, entre lefquels, quand ils parlent leur langage, il y en a dont la voix forte prend, au befoin, le deffus, & réduit les autres au filence. Leur retraite eft toujours un fpectacle fort réjouiffant pour un Européen; car les Infulaires les regardent comme une efpece d'hommes vagabonds, qui ne veulent pas prendre la peine de fe bâtir des cafes. Au refte les familles de ce genre d'animaux ne fe mêlent point, chaque efpece habite un quartier différent. Les Negres, qui n'ont pas l'ufage des armes à feu, ont foin de ne leur décocher des fléches que dans le vifage; les bleffures qu'ils reçoivent en cet endroit, les font tomber infailliblement, parcequ'ils y portent d'abord

leurs pattes. Il arrive quelquefois qu'en tombant, les cercopitheques accrochent une branche, & y entortillent leur queue, laquelle s'y roidit de maniere qu'ils y demeurent fuſpendus après qu'ils ſont morts, qu'ils y pourriſſent ou qu'ils s'y fechent. Dès qu'un des ſinges eſt ainſi bleſſé à mort ou tué, d'autres ſinges vigoureux pourſuivent ſouvent les Negres juſques dans leurs caſes; & ſi on leur ferme la porte au nez, ils ont la malice de découvrir la maiſon, de briſer les calebaſſes, & d'emporter tout ce qui leur tombe ſous la patte. On trouvera aux articles CERCOPITHEQUE, HOMME SAUVAGE, d'autres détails ſur les geſtes & les façons d'agir de ce genre d'animaux quadrumanes.

Diviſion des Singes.

Beaucoup d'Auteurs diſtinguent deux genres de ſinges : ils appellent *cercopitheques* ceux qui ont une longue queue, *voyez* CERCOPITHEQUE; & *cynocéphales* ceux qui n'en ont point, mais qui ont une tête allongée. Ces deux genres comprennent une prodigieuſe quantité d'eſpeces, qui different entr'elles, en grandeur, en couleur, & en beaucoup d'autres manieres.

Parmi les ſinges qui n'ont point de queue, ou qui l'ont très courte, on compte l'*ourang outang*, c'eſt-à-dire l'*homme ſauvage* ou l'*homme des bois*, qui eſt le même que le *barris*, l'*homoncule* ou *pygmée* de Guinée, & le *mamonet* ou *maimon*. C'eſt le *ſinge à queue de cochon*. Celui-ci n'a pas les bourſes à l'extérieur & la verge ſaillante comme les ſinges & les ſagouins, le tout eſt caché ſous la peau; il en faut cependant excepter le tems de l'érection.

Entre les ſinges à queue, on place le *ſagouin*, la *tête de mort*, les *cébus* & le *babouin*.

M. Briſſon diviſe les ſinges en cinq races; & cette diviſion nous paroît méthodique, curieuſe & inſtructive.

La premiere race comprend les ſinges qui n'ont point de queue & ont le muſeau court : il en cite trois eſpeces; 1°. un ſinge d'Afrique, qui a les oreilles, les ongles & le viſage ſemblables à ces mêmes parties de l'homme. Le poil qui couvre tout le corps, excepté les feſſes qui ſont nues, eſt mêlé de verdâtre & de jaunâtre; le verdâtre domine dans la partie ſupérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. 2°. Le ſatyre ou l'homme des bois, nommé *ourang-outang* à la Chine. Cet animal, qui ſe trouve aux Indes orientales, dans les forêts du Domaine du Raïa de Carnate, & qui porte à l'extérieur un maſque de figure humaine, eſt dénué à l'intérieur de la penſée & de tout ce qui fait l'homme. Ce n'eſt dans la vérité qu'un pur animal brute, mais qui n'a ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. *Voyez* HOMME DES BOIS. 3°. Un ſinge de Ceylan; c'eſt le *tardigradus major* ou *pareſſeux* de Seba; *voyez* PARESSEUX : ſa levre ſupérieure eſt fendue comme celle d'un lievre; tous ſes ongles ſont plats & arrondis, excepté ceux de l'index

qui font recourbés, longs & aigus. Son poil eft doux & foyeux, noir en deffus, & jaunâtre fous le ventre.

La feconde race des finges comprend les *cynocéphales :* ils n'ont point de queue, mais ils ont le mufeau allongé. Il y en a deux efpeces : 1°. un *finge d'Afrique*, dont le mufeau reffemble tout-à-fait à celui du chien, tant il eft allongé ; fes ongles ne font point courbés. 2°. Un *cynocéphale de Ceylan :* c'eft un petit *pareffeux* de Seba ; il n'a que fept pouces du fommet de la tête à l'anus. Ses oreilles font rondes, larges, tranfparentes, glâbres & cendrés : les jambes font longues, menues, & couvertes d'un peu de poil : tous les ongles font plats & arrondis ; ceux de l'index font recourbés & pointus : les poils qui couvrent le corps, font longs, doux & foyeux, roux fur le dos, & plus clairs fous le ventre dans le mâle ; c'eft le contraire dans la femelle.

La troifieme race renferme le *finge à queue très courte ;* tel eft le *babouin* (*papio*). Cet animal fe trouve dans les déferts de l'Inde, & en grande quantité au Cap de Bonne-Efpérance, & dans le Royaume de Loango : il eft à-peu-près de la grandeur du dogue ; on le nomme auffi *babon*. Sa tête reffemble affez à celle d'un chien : il n'a point de mouftaches, mais fes traits font laids & affreux ; les dents groffes & bien tranchantes ; les pattes armées d'ongles ; tout le corps couvert de poils épais & d'un brun rouffâtre ; les feffes pleines de cicatrices & d'égratignures.

Cette efpece de finge a beaucoup de force : il grince continuellement des dents, s'agite & fe débat avec colere ; il eft infolemment lubrique, & affecte, dit M. de Buffon, de fe montrer dans cet état, de fe toucher & de fe fatisfaire feul aux yeux de tout le monde. Comme la Nature n'a point voilé ces parties chez le babouin, que fes feffes font nues & d'un rouge couleur de fang, les bourfes pendantes & couleur de chair, l'anus ouvert, la queue toujours relevée, il femble faire parade de toutes ces nudités, préfentant fon derriere plutôt que fa tête, fur-tout dès qu'il apperçoit des femmes, vis-à-vis defquelles il déploie une telle effronterie, qu'elle ne peut naître que du defir le plus immodéré : en un mot l'impudence, ou plutôt la pétulance de cet animal fe joignant à la méchanceté & à la férocité, rend redoutable cette efpece, qui vit affez folitaire dans les bois aux Indes. Le babouin fe nourrit principalement de fruits, de racines & de grains : il eft très friand de raifin.

La quatrieme efpece comprend les *finges* qui ont la queue longue & le mufeau court ; ce font les *cercopitheques*. Voyez ce mot.

M. Briffon en cite vingt-neuf efpeces ; favoir, 1°. le *fapajou brun*. 2°. Le *fapajou noir ;* il a fous la gorge & le menton une efpece de barbe ronde. 3°. Le *fapajou cornu ;* il a fur la tête deux bouquets de poils qui lui font comme deux efpeces de petites cornes : fa couleur eft d'un noir brunâtre ; fa queue, qui eft toujours roulée en fpirale, s'attache fortement à tout ce qu'elle touche. 4°. Le *fapajou à queue de renard :* fes poils font noirs, excepté la pointe qui eft blanche ; fa gorge & fon ventre font d'un blanc fale.

5°. Le *petit ſinge negre ;* il eſt très petit & tout noir : on le trouve au Breſil ; c'eſt le *cay* des topinamboux. 6°. Le *ſinge de Guinée :* ſa tête eſt petite, & ſa queue longue ; la couleur de ſon poil eſt mêlée d'ombre, de gris, de brun & de jaune, & reſſemble preſque à celle du dos de notre lievre. 7°. Le *ſinge muſqué ;* il a la tête arrondie, le front très petit & applati, le nez court & camus, la queue arquée, le poil long & d'un blanc jaunâtre : c'eſt le *caitaja* des Breſilois ; il répand une forte odeur de muſc. 8°. Le *ſapajou jaune ;* ſes oreilles ſont d'un blanc ſale ; le poil eſt blanchâtre près de la peau, & jaunâtre à ſon extrémité extérieure ; les pieds ſont d'un jaune rouſsâtre ; le bout de la queue eſt noir : on trouve cet animal dans la Guinée & dans l'Iſle de Ceylan. 9°. Le *ſinge varié :* ſa face eſt noire ; les poils du deſſus de la tête ſont noirs, mêlés de jaune ; les joues & les côtés du col ſont blancs à leur origine, enſuite mêlés de noir & de jaune ; ceux du dos ſont noirs & roux ; les pieds ſont noirs ; le deſſous du corps & l'intérieur des jambes ſont blancs, & la queue griſe. 10°. Le *tamarin :* il a la face arrondie, le muſeau & les yeux noirs, les oreilles preſque rondes, noires & ſans poils : la queue couverte de poils roux ; ceux du corps ſont longs, gris, mêlés de noir : cet animal eſt le grand *cagvi* du Breſil, & le *pongi du Congo.* 11°. Un petit *ſinge lion* du Breſil, qui a été apporté en 1754 à feue Madame la Marquiſe de Pompadour : il a la tête ronde, couverte de longs poils, & aſſez ſemblable à celle d'un lion ; la face nue & brune, les yeux roux ; les oreilles rondes, unies & cachées ſous les poils de la tête ; tous les ongles longs, crochus, aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui ſont larges, plats & arrondis : tout ſon corps eſt couvert de poils longs, doux comme de la ſoie, d'un blanc jaunâtre & luiſant : les poils qui entourent la face, ſont d'un roux foncé, & jaunâtre ſur la poitrine ; ceux de la queue ſont d'un blanc jaunâtre ; les jambes ſont rouſſes ; il y a un peu de noirâtre aux pieds de devant. 12°. Le petit *ſinge du Para :* tout ſon corps eſt couvert de poils longs, ſoyeux, d'un gris blanc argenté ; ceux de la queue ſont d'un brun luſtré : toute ſa face & ſes oreilles ſont teintes d'un rouge extrêmement vif & éclatant. 13°. Le *ſinge à queue de rat :* on le trouve en Amérique ; il eſt très petit : c'eſt le *cebus à tête de mort* de Klein, ou le *monke-je* de Seba : il a le nez très court, les yeux très enfoncés, la tête ronde & couverte de poils d'un noir rougeâtre : ſa face eſt blanchâtre ; le bout de ſon nez & le retour de ſa bouche ſont noirs ; il eſt fort ridé ; il a les oreilles glâbres & grandes ; la queue groſſe, longue, & ſemblable à celle d'un rat ; les poils du dos d'un rouge moins foncé que celui de la tête. 14°. Le *ſagouin ;* voyez ce mot. 15°. Le *ſinge à queue de lion :* il a le corps couvert de poils d'une longueur médiocre, d'un jaune brun par-tout ; ceux de la gorge ſont blancs : la queue eſt nue dans toute ſa longueur, excepté ſon extrémité qui eſt garnie d'un bouquet de longs poils. 16°. Le *ſinge-lion :* il a des poils longs & blanchâtres, qui couvrent ſon col & ſa poitrine, comme une criniere de lion ; ſon muſeau eſt tout-à-fait brun, & ſa tête eſt cou-

verte de poils blanchâtres. 17°. Le *singe vèrd :* il a les oreilles petites & longues ; les joues couvertes de longs poils blancs, ceux de la tête & du dos sont mêlés de gris & de jaunâtre ; la queue & tout l'extérieur des jambes sont gris, & l'intérieur blanc, ainsi que toute la partie inférieure du corps. 18°. Le grand *singe de la Cochinchine :* il a un collier couleur de maron pourpré ; sa face, ses jambes & ses pieds de derriere sont de la même couleur : il a une espece de barbe jaunâtre, mêlée de blanc ; le dessus de la tête, le corps & le haut des jambes de devant sont gris ; le front, le dessus des épaules, les cuisses & les pieds de devant sont noirs ; la queue & les jambes de devant sont blanches. 19°. Le *singe de Guinée à barbe jaunâtre :* on le trouve en Guinée & au Bresil ; presque tout son poil est noirâtre, excepté à son ventre, où il est d'un gris bleuâtre ; le bout de sa queue, & même la moitié, est d'un roux jaunâtre ; son museau est bleuâtre : il a une espece de barbe jaunâtre ; ses jambes & ses pieds sont noirs. 20°. Le *singe rouge* de l'Isle de Cayenne ou de la Guyane : il est fort gros ; sa couleur est d'un rouge bai foncé ; il fait, en criant, un bruit effroyable, par le moyen de l'os hyoïde qui est d'une structure singuliere. 21°. Le *singe blanc à barbe noire :* il se trouve dans le Ceylan ; il est tout blanc, excepté sa barbe qui est longue & noire. 22°. Le *singe noir à barbe blanche :* les habitants de Ceylan le nomment *wandura ;* il est tout noir, excepté sa barbe qui est blanche & longue. 23°. Le *singe de Guinée à barbe blanche :* c'est l'*exquima* des Congois : on le trouve en Guinée & au Bresil ; ses poils sont bruns, tiquetés de blanc ; ceux du dos sont de couleur de rouille ; son menton & son ventre sont blancs ; sa barbe, qui est de deux ou trois doigts de long, est très blanche aussi. 24°. Le *singe barbu :* il est tout couvert de poils noirs, lisses & brillants ; le devant de sa poitrine est blanc ; son menton est orné d'une barbe blanche, longue d'environ six pouces ; elle se termine en pointe. 25°. Le *singe barbu à queue de lion :* il a les oreilles petites, le nez camus ; la queue longue, grosse, & terminée par un bouquet de longs poils, comme celle du lion : le dessus de son corps est couvert de poils noirs, mêlés de poils bruns ; ceux du ventre sont blancs : il a au menton une barbe blanche, longue de neuf pouces, & pointue. 26°. Le *singe noir d'Egypte :* il est de la grandeur des grands cynocéphales ; il est noir par tout le corps, & sur-tout à sa face, qui est entourée de longs poils noirs : on le trouve en Egypte. 27°. Le *singe roux d'Egypte :* il est de la grandeur d'un chat ; il a la tête petite & ronde, la face semblable au visage de l'homme, le corps très effilé vers les flancs, & la queue longue & rousse ; tout son corps est couvert de poils roux ; sa face est noire & entourée de tous côtés d'une chevelure blanche, ce qui lui donne l'air d'un vieillard. 28°. Le petit *singe du Mexique :* sa face est noire, & dénuée de poils jusqu'au-delà des oreilles ; le dessus de son corps est varié de brun & de roux ; les poils du ventre & des quatre pieds sont blanchâtres ; sa queue est rousse, & le reste est noir. 29°. Le *singe belzebut :* cet animal, qu'on voit à présent au Jardin du Roi, a la queue pointue, fort longue,

ainsi que les jambes; ses oreilles sont noires, & faites comme celles de l'homme; presque tout son corps est noir, ses côtés sont roux; toute la partie inférieure du corps, & l'intérieur des jambes, sont d'un blanc jaunâtre; il manque de pouce aux pieds de devant : sa queue n'a point de poils en dessous vers l'extrémité; on y voit une espece de peau semblable à celle de la plante des pieds de l'homme : cette queue lui sert comme d'une cinquieme jambe; elle fait l'office de la main, & lui sert pour porter sa nourriture à la bouche. Ce singe parut, il y a quelques années, aux yeux du public, sous les noms singuliers de *diable de l'Inde* ou de *belzebut*.

La cinquieme race est composée de singes qui ont la queue & le museau allongés : ce sont les *cercopitheques cynocéphales*. Il y en a trois especes: 1°. le *cercopitheque cynocéphale d'Afrique* : il ne differe du singe ordinaire que parcequ'il a une queue, & par son museau allongé comme celui d'un chien. 2°. Le *singe makaquo* ou *makaque* : voyez ce mot. 3°. Le *magot* ou *tartarin*. Voyez MAGOT.

M. de Buffon, dont le pinceau philosophique fait exprimer d'une maniere forte & précise la différence ou les rapports d'identité des animaux quadrupedes, veut (dans son premier volume de l'Histoire des Singes) que le nom de singe ne soit donné qu'à un animal sans queue, dont la face est applatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme; tels que le *gibbo*, le *pitheque*, le *pongos* ou l'*ourang-outang*. Cette définition exclut de la famille des singes tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds; en un mot tous ceux qui n'ont aucune relation à l'homme, tels que les *babouins*. Cette famille a la queue courte, la face allongée, le museau large & relevé, les dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme, & des callosités sur les fesses; tels que le *papion*, le *mandrill*, l'*ouanderou*. La troisieme famille comprend les *guenons*, les *sapajous* & les *sagouins* qui ont la queue aussi longue ou plus longue que le corps; elle renferme aussi les makis & les autres quadrumanes qui ont le museau mince & pointu; & parmi les guenons on comprend les *makaques* de Congo, les *patas* du Sénégal, les *malbrouchs* de Bengale, les *mangabeys* de Madagascar, la *mone*, le *callitriche* ou singe verd, le *moustac* de Guinée, le *talapoin* de Siam, & le *douc* ou singe de la Cochinchine.

M. de Buffon prétend que le *magot* fait la nuance entre les singes & les babouins; il a le museau allongé & de grosses dents canines, avec l'apparence d'une queue. De même cet Auteur dit que le *maimon* fait l'espece intermédiaire entre les guenons & les babouins : il se trouve à Sumatra; sa queue est dégarnie de poils, & les Auteurs l'ont désigné par le nom de *singe à queue de cochon*, ou de *singe à queue de rat*.

Le même Observateur Naturaliste prétend qu'il ne se trouve dans le nouveau Continent, ni singes, ni babouins, ni guenons, & qu'il n'existe

dans l'ancien Continent, ni ſapajous, ni ſagouins. Les guenons ou monkies ont les feſſes pelées & les calloſités naturelles & inhérentes à ces parties. Ces eſpeces ont des abajoues, c'eſt-à-dire des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs aliments : les narines ſont ouvertes au deſſous du nez comme chez l'homme. Les ſapajous & les ſagouins ont la cloiſon des narines fort épaiſſe, & ces mêmes narines ouvertes ſur les côtés du nez : ils ont du poil ſur les feſſes, & point de calloſités ni d'abajoues. Tous les ſapajous ſe ſervent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher, & même pour ſaiſir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main. On connoît ſix ou ſept eſpeces de ſapajous, & ſix eſpeces de ſagouins, dont la plupart ont des variétés : trois ſinges, trois babouins, neuf guenons & les deux intermédiaires cités ; en tout trente eſpeces.

Selon M. de Buffon, l'homme eſt le ſeul animal qui ſoit bimane & bipede, c'eſt-à-dire, qui ait deux mains & deux pieds : le lamentin eſt bimane, & le ſinge eſt quadrumane, ainſi que le farigue, la marmoſe, le cayopollin, le tarſier, le phalanger, les makis, &c. Il paroît que les ours, les marmotes, les coatis, les agoutis, les écureuils, les rats, & beaucoup d'autres qui ſe ſervent de leurs pieds de devant comme de mains pour ſaiſir & porter à leur gueule, doivent être des quadrumanes ou des quadrupedes ambigus ; diſons des bimanes & des bipedes d'un genre particulier : ainſi les quadrumanes rempliſſent le grand intervalle qui ſe trouve entre l'homme & les quadrupedes, & les bimanes ſont un terme moyen dans la diſtance encore plus grande de l'homme aux cétacées. Les bipedes avec des aîles font la nuance des quadrupedes aux oiſeaux ; & les fiſſipedes qui ſe ſervent de leurs pieds comme de mains, rempliſſent tous les degrés qui ſe trouvent entre les quadrumanes & les quadrupedes.

Il nous reſte maintenant à parler de pluſieurs ſortes de ſinges qui n'ont point de noms particuliers.

1°. SINGE DES ANTILLES. Selon le Pere Lecomte, ce ſont les plus induſtrieux de tous les ſinges ; ils ſemblent réunir toutes les eſpeces d'inſtincts qu'ont les diverſes ſortes de ſinges ; ils ont ſur-tout un diſcernement particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & pour ſe défendre.

2°. SINGES BLANCS DU ROYAUME DE BAMBUCK : ils ſont d'une blancheur beaucoup plus éclatante que les lapins blancs d'Europe ; ils ont les yeux rouges : on les apprivoiſe aiſément dans leur jeuneſſe ; mais quand ils ſont vieux ils ſont fort méchants : dès qu'on les enleve de leur pays, ils deviennent triſtes, refuſent la nourriture, & meûrent.

3°. SINGES BLEUS ET ROUGES DE LA GAMBRA. Il y en a une immenſe quantité de différentes eſpeces : ils ſautent d'arbres en arbres, & ne deſcendent point à terre, à moins qu'il n'y ait un voyage conſidérable à faire ; alors ils ſe raſſemblent, & marchent au ſignal commun, dans le meilleur ordre poſſible : ils ſont très hardis, crient beaucoup la nuit ;

ils entrelacent les branches de maniere à ſe former une ſorte d'habitation qui les garantit de la trop grande ardeur du ſoleil.

4°. SINGES DU CAP VERD : on ne les y trouve que dans la ſeule Iſle de Saint Jago ; on les nomme *jackanapes :* ils ſont très bien proportionnés ; ils multiplient dans les montagnes, où il y en a un fort grand nombre. *Hiſt. Gén. des Voy.*

5°. SINGE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il y en a un très grand nombre : ils reſſemblent aſſez à ceux des autres contrées de l'Afrique : ils dévaſtent les jardins fruitiers avec acharnement & avec adreſſe ; & les précautions qu'ils prennent pour leur ſureté ſont admirables.

6°. SINGES DE LA COSTE D'OR. Leur abondance eſt incroyable ; & Smith aſſure qu'on en compte plus de cinquante ſortes. Ils cauſent une infinité de déſordres, ſur-tout une eſpece qui eſt ſi féroce, qu'on ne peut l'apprivoiſer : elle multiplie étrangement. Les Negres ſont ſouvent obligés de faire la garde pour ſe défendre de leurs attaques ; & ſouvent les ſinges ont la malice, quand ils ſont ſupérieurs en force, de crever les yeux aux Negres : ils ſont puants & farouches. Les Hollandois leur donnent le nom de *ſinges barbus.* Il y en a qui ont la barbe blanche & le corps moucheté, le poil du ventre blanc, avec une raie brune ſur le dos, & les pieds blancs ainſi que la queue. On y trouve auſſi le *ſinge monkeys* ou *manikins :* les Negres emploient leur peau à faire des *fitis*, eſpece de bonnets dont ils ſe couvrent la tête ; elles ſe vendent juſqu'à une guinée dans le pays. Quand ils ſont dans une piece de millet, leur friandiſe cauſe plus de dommage que leur larcin ; car en prenant les tiges, ils examinent ſoigneuſement l'épi ; & s'ils n'en ſont pas ſatisfaits, ils le jettent pour en choiſir un autre. L'on y trouve encore le *ſinge boggo*, que les Blancs nomment *mandrill.* On accuſe les Negres de ſe livrer aux plus honteux déſordres avec les femelles de ces ſinges ; tandis que les mâles d'entre ceux-ci fourniſſent des exemples de leur paſſion pour les Négreſſes qu'ils trouvent à l'écart, & qu'ils careſſent juſqu'à l'excès, en les ſaiſiſſant de force. Ce ſinge-boggo, qu'on prendroit pour un petit homme, a la tête groſſe, le nez petit, les levres minces, la bouche grande, la peau du viſage blanche, mais très ridée, les dents larges & jaunes. Ces ſinges ne marchent que ſur deux pieds : ils ont naturellement le nez morveux, & ſemblent prendre beaucoup de plaiſir à ſe le lécher avec la langue : ces ſinges ont beaucoup de rapport avec ceux du Sénégal.

7°. SINGES DE L'ISLE DE CEYLAN. Il y en a beaucoup, & il s'en trouve quelques eſpeces particulieres à cette Iſle, & qui ſont auſſi grands que nos épagneuls : ils ont le poil gris & le viſage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre ; on les prendroit pour des vieillards. On en voit d'autres de la même groſſeur, mais d'une couleur différente : on les nomme *ouanderons.* Voyez ce mot.

8°. SINGES DE MADAGASCAR. Il y en a de différentes eſpeces ;

ce

ce font des guenons ou finges à longue queue : on diftingue fur-tout le *mangabey* : fes paupieres font nues & très blanches ; les fourcils font d'un poil noir & hériffé, les oreilles noires & prefque nues ; le mufeau gros, large & allongé, avec un bourrelet faillant autour des yeux. Ces finges varient pour les couleurs : ils portent la queue relevée ; leur poil eft long & touffu ; ils ont des abajoues & des callofités fur les feffes : ils marchent à quatre pieds ; leurs ongles font plats, & le bout des doigts fort gros.

9°. SINGES DU PAYS DE BENGALE. Ce font la plupart, des guenons, parmi lefquelles on diftingue le *malbrouck* & le *bonnet chinois*. Ces deux efpeces font habiles au butin, s'enfuient en courant à trois pieds, & tiennent leur provifion dans la main gauche : elles ne s'apprivoifent qu'à demi, & ne produifent pas dans l'état de fervitude ou d'efclavage ; il faut qu'elles foient en liberté dans leurs bois. Il n'eft pas rare de voir ces quadrumanes defcendre fur les bords des fleuves & de la mer pour attraper des poiffons & des crabes : ils mettent leur queue entre les pinces du crabe ; & dès qu'elles ferrent, ils l'enlevent brufquement, & l'emportent pour le manger à leur aife. On les prend par le moyen des noix de cocos, où l'on fait une petite ouverture ; ils y fourent la patte avec peine, à deffein d'attirer la liqueur pour la boire, & le noyau pour le manger ; mais les gens qui font à l'affut les prennent avant qu'ils puiffent fe dégager. Dans les Provinces de l'Inde habitées par les Bramans, ces finges entrent à toute heure dans les maifons où l'on vend des fruits & des légumes : les habitants refpectent trop ces animaux pour ofer rien leur faire. Croiroit-on que dans Amadabad, Capitale du Guzarate, il y a trois Hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les finges eftropiés, invalides, & même ceux qui, fans être malades, viennent y demeurer. Deux fois par femaine les finges du voifinage de cette Ville fe rendent tous enfemble dans les rues, enfuite ils montent fur les maifons, qui ont chacune une petite terraffe, où les habitants n'ont pas manqué de dépofer du ris, du millet, des cannes à fucre ; autrement les finges découvriroient les maifons, & y cauferoient un grand défordre. Les ferpents font les plus grands ennemis de ces finges.

10°. SINGES DU PAYS DE HONDURAS. Cette forte de finges eft l'*ignavus* des Naturaliftes, que quelques-uns ont nommé *ai* ou *pareffeux*. Voyez ce mot.

11°. SINGES DE LA PARTIE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. Il y en a un très grand nombre, fur-tout dans les terres de la conceffion de la Compagnie, depuis Arguim jufqu'à la riviere de Serrelione ; & les efpeces différentes ne fe mêlent point les unes avec les autres, de maniere que dans un même canton on n'en trouve jamais de deux fortes.

12°. SINGES DU PÉROU. Les Indiens les nomment *carochupa* : ils ont la queue pelée, les dents continues, deux peaux qui leur couvrent l'eftomac & le ventre, comme une vefte, dans lefquelles ils mettent leurs petits quand ils fuient. Frezier dit que ces animaux font auffi très com-

muns à la Louisiane ; ce ne sont peut-être que des especes de *didelphes*. Voyez ce mot.

13°. SINGE A QUEUE. *Voyez* CERCOPITHEQUE. Les singes sans queue sont désignés sous le nom de *cinocéphales*.

14°. SINGES ROUGES. Les Negres les appellent *patas*. Voyez ce mot.

15°. SINGES DU SÉNÉGAL. Il y en a de plusieurs especes : il y a les singes *ginous* dont la queue est fort longue, & quelques *magots* ; ceux-ci n'ont point de queue. L'on donne le nom de *pleureurs* à ceux de la premiere espece, à cause de leur cri enfantin & gémissant. Froger assure que plusieurs de ces singes enlevent souvent des jeunes filles Négresses de huit ou neuf ans, & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Les Negres mangent la chair de ces singes, comme un mets délicieux : les uns la préparent avec du riz ; d'autres la font sécher & fumer comme nos jambons. On trouve aussi dans le pays du Sénégal le *quojavauran*. Voyez ce mot. C'est peut-être le *orang-outang de Borneo*, & le *champanez des Anglois* : en ce cas ce seroit l'*homme des bois*.

16°. SINGE VARIÉ, ou SINGE VIEILLARD. C'est la guenon appellée *mone* ou *monkis* : elle renverse toutes les pierres pour attraper les insectes qui sont dessous, & qu'elle dévore aussi-tôt.

17°. SINGE VERD, *Callithrix*. Espece de guenon d'un beau poil verdâtre, & de couleur vive. On le trouve dans la partie méridionale de la Mauritanie au Sénégal, & dans les terres voisines du Cap-Verd : nos gens de mer l'appellent *singe de Saint Jacques*.

18°. SINGES VOLANTS. Divers Ecrivains, & sur-tout Helbigius, prétendent qu'il y a aux Indes des singes volants ; mais nous croyons que l'Auteur, enthousiasmé par une imagination vive, a ainsi nommé un animal qui n'est au plus qu'un *écureuil volant*.

Chasse des Singes, & propriétés de leur chair en Médecine.

Dans la description historique que nous venons de faire de ces animaux, nous avons dit que les Negres les tuent, ou leur lancent des fléches dans le visage ; nous avons dit encore que leur instinct d'imitation en fait peut-être tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits où croissent le poivre & le coco, les Indiens se servent de cette adresse pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours : ils montent sur les premieres branches ; ils en cassent les extrémités où est le fruit, l'arrangent par terre, comme par jeu, & se retirent : les singes, qui les ont examinés, viennent aussi-tôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cime, & disposent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens : ceux-ci reviennent pendant la nuit, & enlevent la récolte. Les hommes se servent aussi de cet instinct imitateur qu'ont les singes, pour les prendre : les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le visage devant

eux, & y fubftituent adroitement de la glu, puis ils fe retirent : les finges qui les ont vus de deffus un arbre ou un rocher, s'approchent de ces coupes pour en faire de même; mais ils s'aveuglent, & fe mettent dans l'impoffibilité de fuir. D'autres portent des bottes, qu'ils mettent & ôtent plufieurs fois, & ils en laiffent de petites enduites de glu : quand ils font retirés, les finges viennent pour les mettre, & ne peuvent guere les ôter ni éviter le Chaffeur. Quelquefois on porte encore des miroirs, où l'on fe regarde à différentes reprifes, & on en laiffe d'autres où il y a des refforts qui, fe relâchant, ferrent dès qu'on les touche : le finge vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & auffi-tôt il fe trouve les deux pattes de devant engagées, & hors d'état de faire un pas. D'autrefois on laiffe près de leur domicile des boiffons fortes & enivrantes, & dont on feint de boire devant eux : dès qu'on s'eft retiré, ils viennent goûter de ce breuvage en criant *chin-chin*, & ils s'enivrent fi bien qu'ils s'endorment; alors les Chaffeurs les prennent aifément.

La chair du finge eft aftringente : quoique filandreufe, bien des perfonnes en mangent, fur-tout à Cayenne. M. de la Condamine nous apprend que les finges font le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens de l'Amazone (*Mém. de l'Acad. 1745*). Leur graiffe eft nervale & réfolutive; on la recommande dans la rigidité des articulations. On trouve quelquefois dans la véficule du fiel d'une efpece de finge des Indes, une pierre groffe comme une noifette, que les Indiens vendent plus de cent écus, dit Tavernier : les Indiens n'en permettent pas l'exportation; ils en font des préfents aux Ambaffadeurs. Ces pierres ont les mêmes propriétés que le bezoard le plus précieux. *Voyez* BEZOARD.

SINGE DE MER. Poiffon de mer qui fe pêche dans la rade de Juida : il n'a point d'écailles, mais fa peau eft tiquetée comme celle du requin; elle eft d'un beau noir brillant quand l'animal eft en vie, mais elle perd tout fon luftre dès qu'il eft mort. Sa chair eft bonne, fans être extrêmement délicate : les Européens lui trouvent le goût du bœuf maigre. Cet animal fe nourrit de poiffons & d'herbes marines : on le prend à la ligne, ou avec le harpon, lorfqu'il approche affez d'un vaiffeau pour recevoir le coup. Ce poiffon eft ordinairement fort gros; il s'en trouve d'environ dix pieds de long; il eft large de trois ou quatre pieds; il fe termine en queue ronde & fort longue. Son nom lui vient de la forme de fa tête & de fa queue : il a la tête ronde & les yeux petits : le poil qui eft entre le nez & les levres, a l'apparence de deux mouftaches; le menton eft fort court, & le col parfaitement diftingué du corps; le fommet de la tête eft couvert d'une excroiffance qu'on prendroit pour une couronne : il a quatre nageoires, & deux autres excroiffances, dont la plus grande, qui eft à l'extrémité du col, a la forme d'une fpatule; elle eft longue, large & très forte; celle de la queue eft un peu plus petite : ces quatre nageoires reffemblent à la barbe ou aux mouftaches d'une baleine : on peut donner le nom de mains aux deux premieres, fi l'on veut confidérer leur ufage plutôt

que leur forme ; elles peuvent se joindre au dessous du ventre ou sur le col, & porter à la gueule tout ce qu'elles saisissent : les deux autres nageoires sont placées au dessous du ventre, & sont plus petites que celles du devant.

Le *singe de mer* est un poisson fort vif, & qui nage avec beaucoup de légereté. Lorsqu'il se montre sur la surface de l'eau, avant qu'il ait saisi l'hameçon, ses mouvements & ses sauts sont fort amusants : il s'approche de l'amorce, il l'observe, y touche du bout des levres, se retire, & vient enfin pour l'avaler ; mais aussi-tôt qu'il se trouve pris, il fait cent contorsions qui réjouissent beaucoup les spectateurs. Il y a des Auteurs qui font mention d'une autre espece de singe de mer. Rondelet dit qu'on peut donner ce nom au *perce-pierre*, poisson de la Méditerranée. *Voyez* ce mot.

SIN-KOO. Arbre odoriférant du Japon, que Kæmpfer prend pour le *bois d'aigle*, & dont la partie la plus résineuse, la plus aromatique, porte le nom de *calambac*. Cet arbre ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des bois & des montagnes du Japon. Son tronc, dit Kæmpfer, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un beau verd, fort garni de feuilles, & divisé en deux tiges principales ; ses feuilles, qui naissent alternes, ressemblent à celles du pêcher ; elles sont vertes, sans découpure. L'odeur du sin-koo si vantée, & qui rend son bois si précieux, ne se fait bien sentir que lorsqu'il est desséché & très vieux. *Voyez* Bois d'Aigle.

SIOUANNA, est un très bel arbrisseau des Indes Orientales. Ses fleurs sont en ombelles, & portées sur les branches inférieures, ainsi que les baies, qu'on estime presque autant que la racine de cet arbrisseau contre le venin des serpents dangereux.

SIPANAOU. Arbre de la Guyane : il y en a de blancs & de rouges. On les emploie pour construire des canots. Ce bois est assez dur à travailler, mais très facile à se fendre : on préfere le rouge ; il a la propriété de causer de la démangeaison quand il est nouvellement employé. *Mais. Rust. de Cayenne.*

SIRAMANGHITS. Arbre aromatique de l'Isle de Madagascar, dont les feuilles ont l'odeur du bois de santal, & l'écorce celle du clou de girofle ; il produit aussi une résine jaune, odoriférante : c'est une espece de *bois d'Inde* ou de *Malabathrum*.

SIRENES, *Sirenæ*, *Nereïdes*, &c. sont des monstres marins fabuleux auxquels on a donné la tête & le corps de femme jusqu'à la ceinture, & la forme de poisson de la ceinture en bas. *Voyez* Homme marin.

SIRINGA. *Voyez* Seringat.

SISON ou AMOME, *Sium aromaticum, aut Amomum officinarum falsum*. Cette plante, qui se multiplie aisément, croît aux lieux humides, le long des haies & des fossés ; on la cultive aussi dans les jardins : sa racine est simple, pour l'ordinaire, blanche, ligneuse, d'un goût de panais, un peu aromatique ; elle pousse une ou plusieurs tiges hautes d'environ

deux pieds, de moyenne grosseur, rondes, moëlleuses, fermes, lisses, noueuses & rameuses; ses feuilles sont aîlées comme celles du panais, rangées alternativement le long de la tige, du reste semblables à celles du chervi, tendres, oblongues, crenelées à leurs bords : ses fleurs naissent en été, sur des ombelles aux sommets; elles sont composées chacune de cinq feuilles blanches, taillées en cœur, & disposées en rose; elles sont suivies par des semences jointes deux à deux, menues, arrondies, cannelées sur le dos, brunâtres, & d'un goût aromatique. On nous apporte quelquefois cette semence du Levant : elle a l'odeur du véritable amome en grappes, dont nous avons parlé. C'est une des quatre semences chaudes mineures, qui sont celles d'*ache* ou de *persil*, d'*ammi*, de *panais sauvage* & d'*amome* : cette graine, qui abonde en huile essentielle aromatique, est propre pour la colique venteuse.

SKRABEN. C'est une espece d'oie des Isles de Feroë, dont il est fait mention dans les *Actes de Coppenhague 1671 & 1672*, *Observ. 49*; & dans les *Collect. Acad. T. IV*, *p. 199*. Cet oiseau fait son nid dans la terre, en grattant avec ses ongles, & fouillant avec son bec; il se fait de la sorte un trou sous terre à la profondeur de huit ou dix pieds, & choisit le voisinage d'une pierre pour plus grande sûreté : il ne couve jamais qu'un œuf à la fois. Quand le petit est éclos, il le quitte pendant le jour, & lui donne à manger pendant la nuit : si par hasard il oublie de sortir de son nid dès le matin, il y reste toute la journée, & ne va que la nuit suivante chercher dans la mer la provision qui doit servir pour la nuit d'après. Quoique ce petit ne mange qu'une fois le jour, il devient cependant plus gras que l'oie commune; & les habitants de ces Isles sont obligés de les saler pour l'hiver, autrement ils ne pourroient les manger : ils se servent de sa graisse pour mettre dans leurs lampes. Ils prennent volontiers le petit dans le nid; mais pour la mere, ils ne s'en soucient pas.

SKUEN. Autre oiseau aquatique de l'Isle de Feroë, dont les Auteurs cités ci-dessus font mention. Cet oiseau est de la taille du corbeau; il est très redoutable, quand il s'agit de défendre ses œufs ou ses petits : on doit alors prendre garde à soi en passant devant son nid; car il fond sur la tête des passants avec une intrépidité étonnante, & leur fait souvent beaucoup de mal avec ses aîles : aussi les habitants du pays qui connoissent le dangereux instinct de cet oiseau, ont la précaution de mettre sur leur tête un couteau la pointe en haut; & l'oiseau furieux, venant fondre sur eux, se perce lui-même de part en part.

SLANTZA. Arbuste fort commun dans le pays des Kamtschadales; on diroit d'un petit cedre rampant : ses cônes ou fruits sont moitié plus petits que ceux du cedre; les habitants du pays les mangent : souvent ils les font bouillir dans l'eau, qu'ils boivent ensuite pour arrêter le cours de ventre. Des Matelots Russes regardent cette boisson comme un spécifique contre le scorbut.

SLOANE, *Sloana*. Genre de plante dont la fleur est, ou monopétale

en forme de cloche, profondément découpée, ou ſans pétales, & compoſée de pluſieurs étamines, au milieu deſquelles s'éleve un piſtil qui ſe change en un fruit arrondi, membraneux & hériſſé de pointes. La robbe de ce fruit s'ouvre en quatre parties, & laiſſe ſortir des ſemences oblongues, enveloppées dans une capſule charnue (Plumier).

SMARAGDO-PRASE. Eſpece de *péridot* tendre. *Voyez* ce mot. Ce n'eſt ſouvent qu'un ſpath fuſible verd.

SMECTIS ou SMECTITE, ou SMECTIN. Terre graſſe qui devient luiſante quand on la frotte, d'une couleur tantôt jaunâtre & tantôt noire : on s'en ſert comme du ſavon. Les Cardeurs de laine en font uſage ſous le nom de *ſoletard*. On en trouve en France qui reſſemble à une terre à foulon ſavonneuſe & feuilletée. *Voy.* les mots TERRE SAVONNEUSE, PIERRE SAVONNEUSE, & STÉATITE.

SNAK. Animal quadrupede des campagnes de Neiska, en Tartarie, & qu'on ne voit point ailleurs. Selon Geſner, ſon poil eſt gris. Le ſnak eſt grand comme une brebis : il eſt armé de deux petites cornes ; il court avec beaucoup de vîteſſe : on le voit paître en troupe ſur les frontieres de la Podolie. Quand le Kan des Tartares veut ſe donner le plaiſir de la chaſſe du ſnak, il fait environner les pâturages, où il y en a quelquefois des troupeaux de cinq cents & de deux mille ; & au bruit des cors de chaſſe, ces animaux courent çà & là, cherchent à fuir, & voulant forcer les paſſages, tombent de laſſitude, & meurent ſous les coups des Tartares. Cet animal eſt l'*akoim* des Turcs, le *ſalhac* des Polonois, l'*akkim-albo* des Tartares, le *ſeigak* des Ruſſes ou Moſcovites, & peut-être le *colon* des Anciens. Les Turcs font de ſa corne de fort beaux manches de couteaux & de ſabres.

Les petits du ſnak ſont de couleur rouſſe ; ils ont le muſeau pointu comme le porc. La femelle fait deux petits à la fois : ils ſouffrent plus patiemment la faim que le froid : ils craignent les loups quand la terre eſt couverte de neige ; dans ce tems ils ſe retirent dans les forêts avec les buffles. Les femelles ont des cornes comme les mâles : ces cornes ne ſont ni droites, ni tortues ; trop long-tems expoſées au ſoleil & à la pluie, elles deviennent comme du bois : elles ſont un peu courbées par le bout, ſolides, de la groſſeur d'un bâton par le bas, tranſparentes au ſoleil & à la lumiere d'une chandelle.

SOAJER. Eſpece de lézard de l'Iſle de Ceylan. *Voyez* LEGUANA.

SOCO. Eſpece de héron du Breſil. *Voyez* HÉRON.

SOHIATAN. Nom que les Sauvages de l'Amérique donnent à une eſpece de rat dont ils ſe nourriſſent : on dit que ſa chair eſt auſſi bonne & auſſi délicate que celle des levrauts.

SOIE ou SOYE. *Voyez* ce dernier mot.

SOIE ou POIL AQUATIQUE : c'eſt le *gordius*. Voyez ce mot.

SOL, *Solum* ; ſe dit en Hiſtoire Naturelle, d'un terrein, d'un fonds, d'une étendue de terre : on dit un ſol ſablonneux, &c.

SOLANOÏDE ou DULCAMERE BATARDE, *Solanoïdes Americana, circeæ foliis canefcentibus.* Plante dont la fleur eft en rofe à cinq pétales; fon piftil fe change en un fruit rond & pulpeux, qui renferme une femence dure : ce fruit broyé donne une teinture rougeâtre. Miller affure que les *folanoïdes* font originaires des contrées les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leurs femences. Ce genre de plantes n'eft pas rare aujourd'hui dans les jardins des Curieux.

SOLANUM. Genre de plante dont Tournefort compte trente-quatre efpeces, entre lefquelles il y en a une principalement d'ufage en Médecine. *Voyez* MORELLE ; & une autre en aliment. *Voyez* POMME DE TERRE & TOPINAMBOUR, à l'article BATATE. A l'égard du folanum furieux (*folanum lethale fomniferum*), voyez à l'article MORELLE.

SOLDANELLE ou CHOU DE MER, *Soldanella.* Plante qui croît fréquemment fur les rivages fablonneux de la mer : fa racine eft menue & fibreufe; elle pouffe plufieurs tiges grêles, pliantes, farmenteufes, rougeâtres, & rampantes fur terre; fes feuilles font prefque rondes, liffes, luifantes, femblables à celles de la petite chelidoine, mais plus épaiffes, remplies d'un fuc laiteux, attachées à des queues longues : fes fleurs font des cloches à bords renverfés, comme dans les autres efpeces de liferon, affez grandes, de couleur purpurine; elles paroiffent en été; leurs étamines font cinq filets plats : aux fleurs fuccedent des fruits arrondis, membraneux, qui renferment des femences anguleufes & noires pour l'ordinaire.

On nous envoie cette plante féchée toute entiere avec fa racine; elle a un goût âcre, amer & un peu falé : on la regarde comme un bon purgatif hydragogue; & l'on s'en fert avec fuccès dans l'hydropifie, la paralyfie & dans les rhumatifmes. On donne la poudre de cette plante, feche, depuis un demi gros jufqu'à un gros : quelques-uns en donnent jufqu'à deux gros dans un bouillon.

SOLDAT ou OISEAU DE COMBAT, eft le héron étoilé. *Voyez* à l'article HÉRON.

SOLDAT MARIN. *Voyez* BERNARD L'HERMITE.

SOLDIDO. *Voyez* TAMOATA.

SOLE, *Solea.* Poiffon de mer, à nageoires molles : il eft plus long, plus plat & moins large que la plie; il devient grand dans l'Océan : la partie de deffous eft blanche, & celle de deffus eft noire; les yeux font placés fur la face fupérieure de la tête; fa bouche eft de travers, & fes mâchoires font fans dents : il a quatre ouies, & le cœur applati; des écailles petites, & un trait qui va droit de la tête jufqu'à la queue : le corps eft environné d'aîlerons ou de nageoires étroites, qui ont la même couleur que la partie du corps où elles fe trouvent. On foupçonne que la fole craint le froid, parcequ'elle fe cache au fond de la mer pendant l'hiver. On appelle ce poiffon *perdrix de mer*, à caufe du bon goût de fa chair, qui eft très faine & très nourriffante.

SOLEIL, *Sol.* En Aftronomie, c'eft le grand aftre lumineux qui éclaire le monde, & qui, par fa préfence fur l'horifon, conftitue le jour. Le foleil étant le centre du fyftême des *planetes* & des *cometes*, voyez ces mots.

SOLEIL. Nom d'un poiffon ou monftre marin, qui, au rapport de Ruifch, fut pris en 1707, près Bagewale, aux environs d'Amboine, dans les Ifles orientales. Ce poiffon fingulier, qu'on conferve dans l'Ifle où il a été pris, a trois pieds & demi de long, une peau dure, des aiguillons à l'extrémité du corps & fur fa queue : cet animal eft d'un bleu clair; mais ce qu'il a de fingulier, c'eft la figure d'un foleil bien marquée, brillante, & d'un blond doré, placée fur le haut du dos, proche de la tête : il a encore deux taches de la même couleur proche de la queue, & trois autres taches noires fur la queue; il eft armé d'aiguillons, tant fur le haut de la tête qu'au deffous des nageoires; il en a deux autres fous le ventre, dont les pointes font tournées du côté de la queue.

SOLEIL ou COURONNE DU SOLEIL. *Voyez* HERBE AU SOLEIL.

SOLEIL MARIN. On donne ce nom à une efpece d'étoile marine qui a au moins douze branches, mais fouvent bien davantage. *Voyez* ÉTOILE MARINE.

SOLEN. Genre de coquillage bivalve dont nous avons parlé fous le nom de *coutelier* : on l'appelle auffi *manche de couteau*. M. Adanfon en donne trois efpeces.

SOLETARD. Efpece de terre favonneufe dont on fe fert en Angleterre pour dégraiffer les laines. *Voyez* SMECTITE.

SOLIPE ou SOLIPEDE. Animal dont le fabot eft d'une feule piece. *Voyez* à l'article QUADRUPEDE.

SOLITAIRE. Les Naturaliftes donnent ce nom à différents animaux, tantôt à une efpece de dinde fauvage de l'Ifle de Madagafcar, tantôt & plus communément au *tænia*, efpece de ver cucurbitaire qui fe forme dans les inteftins, & qui eft toujours feul de fon efpece : il fe place dans le pylore & l'eftomac, d'où il s'étend dans toute la fuite des inteftins; & il en occupe toute l'étendue par fa longueur. *Voyez* au mot VER SOLITAIRE. Enfin, Goëdard donne encore le nom de *folitaire* à une mouche qui provient d'une fauffe chenille qui fe nourrit de feuilles d'abfinthe pendant qu'elles font vertes. Quand elle fe difpofe à fa transformation, elle ronge la tige de l'abfinthe jufqu'au milieu, pour la rendre plus facile à fléchir, & pour fe conftruire, par ce moyen, une demeure qu'elle fe file elle-même.

SON, *Furfur.* Eft l'écorce, la peau des graines frumentacées moulues, qui eft enlevée par la trituration, & qui refte fur le bluteau, le fac & le tamis. Quoique le fon foit la partie la plus maigre, &c. du froment, cependant on s'en fert pour nourrir les animaux. Dans les années où la récolte n'a pas été abondante, on ne fépare pas quelquefois le fon de la farine; & les pauvres gens fe contentent du pain fait avec cette farine, qui eft beaucoup plus lourd & moins nourriffant.

En

En Médecine on fait ufage du fon nouveau pour les maladies de la poitrine & pour les rhumes invétérés. On fait une eau de fon, qu'on boit tiede ; elle convient auffi en lavement & en cataplafme, avec l'urine & la bierre, pour appaifer les douleurs de la goutte. Les Maréchaux font boire aux chevaux de la décoction de fon, pour les rafraîchir : c'eft ce qu'ils appellent *eau blanche*. Les Anciens donnoient au fon le nom de *bran*. Les Teinturiers s'en fervent quelquefois pour donner de la confiftance à leur teinture.

SONGO. Oifeau qui fe trouve dans les Royaumes de Congo & d'Abyffinie. Il eft fort friand de miel fauvage, qu'il fait découvrir aux Voyageurs par le cri qu'il fait lorfqu'il en a rencontré.

SONTO ou SONLO. Efpece de thé qui eft fort eftimé, fur-tout des Hollandois qui en tranfportent beaucoup de Canton à Batavia. *Voy.* Thé.

SOPHIA des Chirurgiens. *Voyez* Thalictron.

SORBIER. *Voyez* Cormier.

SORCIERE. Les Bretons donnent ce nom à une efpece de *fabot*, petit coquillage univalve. M. d'Argenville dit que c'eft un limaçon de mer à bouche applatie, ombiliqué, d'une couleur cendrée, tiquetée de brun.

SORGOT ou GRAND MILLET, ou BLED BARBU. *Voyez* au mot Millet. Le fongo végétal de l'Inde eft le *chou caraïbe*. Voyez ce mot.

SORMET. Efpece de gondole, coquillage univalve dont M. Adanfon fait un genre. Cet Auteur eft le premier qui ait parlé de cette efpece de gondole : il l'a trouvée au Sénégal, fur les bords du Niger, près de l'embouchure. Le formet vit de l'eau de la mer, enfoncé d'un à deux pouces dans les fables. Rien, dit M. Adanfon, ne reffemble davantage à un ongle, que la coquille du formet. *Voyez* Planche premiere, N°. 1 de l'*Hift. des coquillages du Sénégal*.

SORRAT. Poiffon de mer cartilagineux, que Rondelet met dans le rang des chiens de mer : on le nomme *lamiole* à Rome. Il a les dents larges comme celles de la lamie, & le mufeau court : il reffemble au milandre par le nombre & la pofition des nageoires, par la queue, & par les parties intérieures ; mais il n'a point de taie devant les yeux. *Voyez* Chien de mer & Milandre.

SORY, *Terra vitriolica cinerea*. Eft une efpece de terre ou pierre vitriolique, d'un gris clair, quelquefois un peu foncé. Cette matiere eft poreufe, peu dure, d'une odeur de fuie, d'un goût ftyptique vitriolique : elle tombe facilement en efflorefcence. Cette fubftance eft à peine connue des Naturaliftes de l'Europe. Les Egyptiens prétendent qu'elle eft la matrice du calchitis ou colcothar naturel. *Voyez* ce mot.

Les Droguiftes du Caire, chez qui l'on trouve le fory, difent que cette matiere fe rencontre dans les mines de Chypre, d'Egypte & de la Lybie, même en Efpagne : c'eft un defficatif & un aftringent.

SOUCHE, *Stirps*, s'entend de cette partie de l'arbre qui tient au tronc

& aux racines : elle eſt communément à fleur de terre : on l'appelle quelquefois *cepée*, ſur-tout quand il ſort de ſon tronc diverſes tiges.

SOUCHET, *Cyperus*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : nous ne ferons mention ici que de celles qui ſont d'uſage, après avoir dit que les ſouchets ſe diſtinguent facilement des autres plantes graminées, en ce que la gaîne de leurs feuilles eſt entiere ſans aucune fente, que leurs tiges ſont ordinairement triangulaires, ſans articulations & ſans corolles.

1°. Le SOUCHET LONG ODORANT, *Cyperus longus odoratus*, eſt une racine longue, menue, genouillée, tortueuſe, garnie de pluſieurs nœuds, en forme d'olives, & de fibres capillaires, difficile à rompre, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût ſuave, un peu âcre, aromatique, d'une odeur de nard. Ce ſouchet croît en Provence & en Languedoc ; & c'eſt de-là qu'on nous l'apporte ſec.

La plante qui produit cette racine, naît auſſi abondamment dans les prairies d'Etampes & du petit Gentilly. De ces racines ſortent des feuilles graminées, ſemblables à celles du porreau, mais plus longues & plus étroites. La tige de cette plante croît à la hauteur de deux pieds, droite, ſans nœuds, triangulaire, remplie de moëlle blanche, portant en ſa ſommité des feuilles diſpoſées en étoiles, & placées au deſſous des épis de fleurs qu'elles ſurpaſſent en longueur. Ces bouquets ſont amples, épars & comme flottants ſur le ſommet de la tige : ils ſont compoſés d'épis ou de têtes écailleuſes, garnies de fleurs à étamines ſans pétales. Des aiſſelles des écailles naiſſent les piſtils qui ſe changent enſuite en graines triangulaires, dures, & revêtues d'une écorce noire.

2°. Le SOUCHET ROND DU LEVANT, *Cyperus rotundus Orientalis*, eſt une racine de la groſſeur d'une aveline, raboteuſe, ſtriée, griſâtre en dehors, blanchâtre en dedans ; pluſieurs racines ſont attachées à la même tête, & y pendent comme par des filets : elle a preſque le même goût & la même odeur que le ſouchet long. La plante a les feuilles, les fleurs & les graines ſemblables à la précédente. Elle vient en abondance le long du Nil, & dans les marais d'Egypte ; on la trouve auſſi en France.

3°. Le SOUCHET D'AMÉRIQUE ou RACINE DE SAINTE-HELENE, *Cyperus Americanus*, eſt une racine aſſez longue, groſſe comme le pouce, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans, d'un goût aromatique, mais d'une odeur foible : on l'apporte ſeche du Port Sainte-Helene, qui eſt dans la Province de la Floride en Amérique, où elle naît. Dans les lieux humides, elle pouſſe, quand elle eſt dans la terre, des rameaux qui s'étendent ſur terre, & qui portent des feuilles larges & vertes.

Les Eſpagnols coupent les nœuds de cette racine ; & les ayant arrondis & percés, ils en font des chapelets : ces nœuds étant deſſéchés, deviennent ridés & durs comme de la corne. Cette racine eſt apéritive, & propre pour les douleurs de l'eſtomac.

Les racines des ſouchets longs & ronds, atténuent & diviſent les hu-

meurs, levent les obſtructions, excitent les urines & les regles, fortifient merveilleuſement l'eſtomac affoibli par le relâchement des fibres, & remédient à l'hydropiſie qui commence. C. Hoffman les recommande dans les maladies de la poitrine accompagnées de toux. Ces racines, miſes en poudre avec la fleur de la lavande, à la doſe d'un gros, font ſortir le fœtus & l'arriere-faix.

Ces racines ne ſont odorantes que quand elles ſont ſeches : les meilleures viennent d'Egypte : les Parfumeurs les macerent dans le vinaigre, & les font ſécher pour les réduire en poudre, dont ils font des parfums ; on en fait entrer dans la compoſition de l'eau de miel de Londres.

La graine de ſouchet long enivre, comme l'yeble, lorſqu'on en mange avec le riz, dans lequel elle ſe trouve ſouvent mêlée en Italie.

4°. Le Souchet Sultan ou sucré, *Traſi Italorum*. Ses racines ſont des fibres menues, auxquelles ſont attachés des tubercules charnus, gros comme les plus petites noiſettes, ronds, relevés d'une eſpece de petite couronne comme les neffles, couverts d'une écorce ridée, aſſez rude, jaunâtre ou rouſſe, ayant la chair blanche, ferme, d'un goût doux. Les feuilles de cette plante ſont arondinacées, ſemblables à celles des autres ſouchets; ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, triangulaires ; ſes fleurs ſont ramaſſées en tête jaunâtre, entre des feuilles à écailles, diſpoſées en maniere d'étoiles ; les graines ſont triangulaires. Cette eſpece de ſouchet croît aux lieux humides dans le Veronnois, dans la Sicile, dans la Provence, & aux autres pays chauds : on eſtime ſa racine pectorale, adouciſſante, réſolutive, propre pour la dyſſenterie, pour les ardeurs d'urine. Lemery dit qu'elle eſt bonne pour exciter la ſemence, étant mangée ou priſe en décoction.

A l'égard du *ſouchet des Indes*, appellé *curcuma* ou *ſafran des Indes*. Voyez Terra merita.

SOUCI, *Calendula*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

1°. Le Souci de jardin, *Caltha vulgaris*. Sa racine eſt branchue, longue & fibreuſe ; ſes tiges ſont menues, un peu anguleuſes, velues, rameuſes, fongueuſes, laiſſant quelque viſcoſité aux doigts quand on les touche ; ſes feuilles ſont ſans queue, oblongues, étroites vers la baſe, groſſes, velues, verdâtres, d'une ſaveur & d'une odeur forte ; ſes fleurs naiſſent aux ſommets, belles, grandes, rondes, radiées, de couleur dorée, d'une odeur un peu forte & aſſez agréable : leur diſque eſt compoſé de pluſieurs fleurons, & la couronne de demi-fleurons, portés ſur des embryons qui ſe changent en des capſules courbes, bordées d'un feuillet, & remplies d'une graine oblongue. On cultive cette plante dans les jardins, pour l'agrément de ſes fleurs, qui ſont d'uſage en Médecine, ainſi que les feuilles.

2°. Le Souci de vigne ou le Souci sauvage, *Caltha arvenſis*. Il ne differe du précédent que parcequ'il eſt plus petit : il croît naturellement dans les terreins de vignobles.

3°. Le Souci d'eau ou de marais, *Caltha paluſtris, aut populago.* Il croît dans les marais, aux bords des ruiſſeaux, & autres lieux aquatiques : ſa racine eſt fibreuſe & blanchâtre ; ſes feuilles reſſemblent à celles de la petite chelidoine, mais elles ſont quatre fois plus grandes & de plus longue durée, liſſes, vertes & peu crenelées : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'un pied, rondes, rameuſes, portant des fleurs à pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe, & d'un beau jaune : il leur ſuccede des fruits compoſés chacun de pluſieurs gaînes recourbées en bas, entaſſées en tête, & diſpoſées en étoile ; chaque gaîne contient pluſieurs ſemences, qui ſont ordinairement un peu longues.

Les feuilles de ſouci ſauvage, comme l'obſerve M. de Tournefort, ſont ameres, fétides, & rougiſſent légerement le papier bleu : ſi on les brûle lorſqu'elles ſont ſeches, elles fuſent un peu comme le nitre. Ces plantes ſont apéritives & réſolutives ; elles guériſſent la jauniſſe, provoquent les regles, & facilitent l'accouchement : on les met au nombre des alexipharmaques. La décoction des fleurs de ſouci dans du lait ou de la bierre, eſt, ſelon J. Ray, très en uſage en Angleterre, pour chaſſer la petite vérole. Cette plante eſt bonne contre la peſte, ainſi que le vinaigre de fleurs de ſouci.

SOUCIE, *Trochilus.* Eſpece de petit moineau ſauvage, dont les ſourcils ſont ornés de plumes noires, élevées ſur chaque côté des temples au deſſus des yeux, au milieu deſquelles il a une eſpece de crête de pluſieurs plumes dorées ſur le ſommet de la tête. Cet oiſeau étant jeune, a le bec légerement crochu, le plumage inférieur preſque jaunâtre, la queue & les aîles cendrées ; mais le deſſus du dos eſt brun. Quand l'oiſeau eſt vieux, ſon bec eſt rond, pointu & noir, les jambes ſont noirâtres, le plumage du dos couleur d'ochre, le ventre & la gorge ſont blancs, les yeux noirs & ombrés de plumes cendrées.

SOUCY-FIGUE. *Voyez* à l'article Ficoïdes.

SOUDE, *Soda.* Plante dont on diſtingue nombre d'eſpeces. Nous décrirons ici les deux eſpeces les plus en uſage dans les Arts & dans la Pharmacie.

1°. La grande Soude ou Salicôte, ou la Marie vulgaire, *Kali vulgare*, eſt une plante qui croît dans les pays chauds, proche de la mer. On la ſeme auſſi exprès aux environs de Montpellier : ſa racine eſt ferme, fibreuſe & annuelle ; elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ trois pieds quand elle eſt cultivée, & d'un pied & demi quand elle ne l'eſt point ; elle s'étend au large, ſans épines, & ſe diviſe en des rameaux longs, droits, aſſez gros, rougeâtres ; ſes feuilles ſont longues, étroites, charnues, finiſſant en pointe, pleines de ſuc ; ſes fleurs, qui naiſſent le long de la tige, ſont à pluſieurs feuilles, de couleur jaunâtre : il leur ſuccede des fruits arrondis, membraneux, & contenant chacun une ſemence noirâtre, luiſante, ſemblable à un petit ſerpent roulé en ſpirale.

2°. La Soude Salicote ou la Marie épineuse, *Kali ſpinoſum.* Elle

naît aussi dans les pays chauds, sur les rivages sablonneux de la mer, le long des lacs salés, quelquefois même dans les champs éloignés de la mer. Semée dans les jardins, elle dégénere un peu, & devient moins épineuse; elle differe de la précédente par ses tiges grosses, fort succulentes, d'un verd brun, & garnies de feuilles longues, étroites, épaisses, empreintes d'un suc salé, terminées par un aiguillon roide & piquant: ses fleurs, qui paroissent vers l'arriere saison, naissent dans les aisselles des feuilles; elles sont petites, & de couleur verte: il leur succede des fruits épineux, dont la graine est mûre en automne.

La soude a un goût salé, & contient beaucoup de sel marin: elle est apéritive, diurétique, propre pour la gravelle, pour les vers & les obstructions; il faut cependant éviter d'en donner aux femmes grosses, & à ceux qui ont des ardeurs d'urine, ou une disposition inflammatoire dans la vessie. Cette plante convient extérieurement pour les maladies de la peau.

On la seme & on la cultive pour en faire la soude en pierre, appellée en françois *salicote* ou *alun catin*. Pour la préparer, on coupe l'herbe quand elle est en sa parfaite grandeur, & on la laisse sécher au soleil comme le foin; on la met en gerbes, puis on la fait brûler sur des grils de fer, & calciner dans de grands trous faits exprès dans la terre, & bouchés, en sorte qu'il n'y entre de l'air que pour entretenir le feu. La matiere se réduit non-seulement en cendres; mais comme il y en a beaucoup qui contient, dit Lemery, une bonne quantité de sel, & qu'elle est calcinée pendant long-tems, par un feu de réverbere allumé dans le fourneau souterrain, ses parties s'unissent & s'accrochent tellement les unes aux autres, qu'il s'en fait une espece de pierre fort dure, qu'on est obligé de casser avec des marteaux ou avec d'autres instruments, pour la retirer de dedans les trous quand elle est réfroidie. Cette matiere, qui est un mélange de beaucoup de sel lixiviel & de terre, est cette masse saline dont on se sert pour dégraisser les étoffes, & qui entre dans la composition des savons & du verre: elle est aussi d'un très grand usage dans les pays où on ne brûle que du bois flotté, dont les cendres ne contiennent que très peu d'alkali fixe. On tire un sel fixe de la *pierre de soude*, qui est caustique, & qui sert aussi à faire des pierres à cautere, & plusieurs autres préparations chymiques. La propriété qu'a ce sel de s'unir avec l'huile pour en former un savon, rend raison de son effet lorsque les Blanchisseuses l'emploient pour dégraisser le linge sale.

La meilleure pierre de soude est celle qui vient d'Alicante: elle se tire d'une espece de soude herbacée (*soude d'Alicante*), plante annuelle, couchée sur terre, appellée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *kali Hispanicum, supinum, annuum, sedi minoris folio.*

La pierre de soude nous vient en balles, du poix de six à huit quintaux: on doit la choisir seche, sonnante, d'un gris bleuâtre, poreuse, sans croute verdâtre, & sans odeur puante: plus elle sera pure, plus il s'en dissolvera

dans l'eau. La soude de barille ou d'Alicante est estimée la meilleure : plus cette sorte de soude incinérée a subi l'action du feu, plus elle imprime à la langue une saveur caustique, & plus elle s'imbibe de l'humidité de l'air. Nous avons observé qu'ayant fait battre dans la rue, & par un tems couvert, une balle de soude qui pesoit huit cents cinquante livres, l'ayant pesée étant en poudre grossiere, elle donna huit cents soixante & trois livres, & une autre fois elle avoit augmenté de dix-neuf livres : par ce moyen on ne sera jamais la dupe de la poussiere qui s'exhale, quand on pulvérise en plein air la pierre de soude; & il faut que l'on ait prévu cet inconvénient, car tous les Débitants de soude la font piler à l'air libre. Il faut aussi avouer que l'Ouvrier ne pourroit travailler long-tems, s'il faisoit cette opération dans un lieu clos.

SOUDE BLANCHE. On donne quelquefois ce nom à la cendre de *roquette* & au *natron*. Voyez ces mots.

SOUDE DE CHERBOURG. Elle se tire du *varec*. Voyez ce mot.

SOUFLEUR ou MARSOUIN. Poisson cétacée, dont nous avons parlé au mot BALEINE, & à l'article MARSOUIN. *Voyez* ce qui est dit des organes propres aux *soufleurs*, à la suite de l'article POISSON.

SOUFRE, *Sulphur*. Substance solide, inflammable, liquefiable, & susceptible de crystallisation, quand, par le réfroidissement, elle passe de l'état de fluide à celui de solide. Le soufre differe des bitumes, proprement dits, en ce qu'étant exposé sur le feu, dans des vaisseaux fermés, il commence par se liquefier, ensuite il se sublime en une poudre brillante plus ou moins jaune; à feu ouvert, il s'enflamme facilement, & produit une flamme bleuâtre qui exhale une vapeur acide, fort âcre au goût, & qui suffoque ou étouffe tout ce qui a vie. Cette substance minéralise les métaux & les demi-métaux : elle se consume entierement dans le feu.

Le soufre se trouve tout formé sous différentes formes, & dans des états bien différents; tantôt il est vierge ou natif, transparent & de diverses couleurs : celui de Styrie & de Quito est rouge; celui des Indes, d'Afinde en Hongrie, de Bex dans le Canton de Berne, est d'une couleur citrine; celui de l'Archipel est demi-transparent. Les Negres en vont ramasser à la bouche de la soufriere, à la Guadeloupe en Amérique, qui est de couleur jaunâtre, souvent opaque. Les soufres natifs de Rome, d'Ancône, de Mareme & de Sicile, sont rarement bien transparents. On trouve aussi du soufre natif, mais en filets, dans les fentes des terres où il y a des volcans; on le trouve en fleurs, & imitant la forme des épis, dans les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Tivoli. Quelquefois le soufre est impur, c'est-à-dire mêlé à de la terre ou de la pierre; on le nomme alors *soufre minéral* : il est ou jaunâtre, ou verd, ou noir. On trouve en Franche-Comté, des cailloux qui sont d'une forme arrondie, irréguliere comme quelques geodes, & qui sont remplis d'un soufre natif en poudre, assez semblable à celui des eaux de Tivoli.

On présume qu'il n'y a point de soufre fossile pur, d'une formation pri-

mitive, en ce qu'on le trouve comme cryſtalliſé & formant des couches, près des endroits où il y a ſoit des eaux thermales ou des pyrites, ſoit des charbonnieres ou des bitumes, ſoit des volcans, &c. tels ſont notamment deux Cantons d'Iſlande qui fourniſſent du ſoufre : ces diſtricts ſont *Huſcoin* & *Kriſevig* ; c'eſt-là qu'on peut charger, dans une heure de tems, quatre-vingts chevaux d'un ſoufre naturel tranſparent. On connoît encore les endroits où il y a du ſoufre, par une élévation de terre crevaſſée dans le milieu, d'où ſort une forte chaleur; à meſure qu'on fouille, la chaleur du ſol devient très forte, & le travail très pénible; on ne peut même y travailler que la nuit, parceque la chaleur du ſoleil, jointe à celle du terrein, incommoderoit trop les Ouvriers.

Le ſoufre eſt une combinaiſon de l'acide vitriolique avec le phlogiſtique : plus le ſoufre eſt pur, plus il eſt beau, jaune & tranſparent; au contraire, plus il s'y trouve d'hétérogénéités, plus il eſt groſſier, méconnoiſſable & opaque. *Voyez* notre *Mémoire lu à l'Académie des Sciences, en 1760, ſur les pyrites & la vitrioliſation.*

Nous avons dit que le ſoufre eſt très ſouvent la matiere qui minéraliſe les ſubſtances métalliques : c'eſt lui qui fait prendre aux métaux des formes qu'ils n'auroient point ſans cela; il leur donne auſſi ces belles couleurs de gorge-pigeon qu'on y remarque : on le trouve dans le cinabre. Il y a des cas où ce minéral eſt nuiſible à la réduction des métaux; mais communément il eſt utile qu'il s'y trouve, en ce qu'il facilite la formation de la matte dans la fonte : il ſe trouve auſſi dans l'arſenic rouge, dans l'orpiment, & abondamment dans la pyrite d'un jaune pâle. Voici une des manieres dont on retire dans le Hartz une partie du ſoufre des pyrites. Les Ouvriers forment, avec les pyrites, des quarrés longs, qu'ils arrangent ſur un lit de bois; ils entourent auſſi le bois de pyrites en poudre, & prêtes à s'enflammer par le contact humide de l'air : on ménage l'inflammation par le ſecours de l'eau. Ces tas de pyrites ſulfureuſes brûlent pendant trois mois; au bout des quinze premiers jours, la mine s'amollit & le ſoufre coule, & s'aſſemble dans des trous qu'on a ménagés exprès dans le milieu du tas. On retire le ſoufre fondu avec un grand inſtrument de fer fait en cuiller. Dès que le ſoufre eſt retiré de la pyrite, ſoit par la fuſion, ſoit par la combuſtion, ſoit par ſa décompoſition en vapeurs, alors la vitrioliſation ſe forme dans le tas qui reſte, & par ce moyen on retire adroitement les produits de la *pyrite*. Voyez ce mot & celui de VITRIOL.

Nous avons donné, dans le deuxieme Volume de notre *Minéralogie*, un détail aſſez circonſtancié de la maniere dont on retire le ſoufre en Italie, des terres & pierres qui en contiennent; du procédé uſité à Marſeille pour purifier, mouler & ſublimer le ſoufre. Toute cette opération conſiſte à renfermer dans des pots, la pierre de *ſoufre brut* ou *caballin* qu'on a ramaſſée au pied de la ſolfatare : ces pots ſont ſurmontés ou emboîtés dans une file d'autres pots, ce qui forme une eſpece de tuyau; dès que le feu donne, le ſoufre, faute d'air, ne s'embraſe pas, mais il monte dans l'état de vapeur, puis ſe condenſe dans le vaſe qui ſert de récipient. On

retire le soufre de ce vase, dont les cercles de fer se démontent aisément; voilà le *soufre impur de la solfatare* : on l'envoie à Ancône, où on lui fait subir une nouvelle fusion, &c. On le laisse coaguler, alors il est en beaux morceaux jaunes, luisants & friables; tel est le soufre qu'on apporte par cargaison à Marseille & ailleurs, pour l'usage de l'artillerie. On fait liquéfier pour la troisieme fois, sur un feu doux, ce soufre, dans de grands pots évasés; & lorsqu'il est en fusion, on en prend par cuillerées, qu'on verse dans de grands moules de bois de buis fendus en deux, ou dans de petits moules de roseau fendus en quatre; dès qu'ils sont pleins, on les trempe dans l'eau, on ouvre les moules : c'est ainsi que se forme le soufre en canon. Il reste dans les vaisseaux un soufre impur dont on tire, par le moyen d'une longue file de vaisseaux fermés, le soufre en fleurs : le *caput mortuum* qui reste dans le vase inférieur de cette derniere opération, est ce que l'on distribue dans le commerce, sous le nom de *soufre vif.* Le soufre sert aux Bonnetiers, aux Gaziers pour blanchir les étoffes de laine & de soie; on s'en sert encore pour soufrer les tonneaux de vin; il est la base de la poudre à canon; il entre dans les feux d'artifices; il est, dit-on, propre pour l'asthme, pour chasser la galle & l'air pestilentiel.

L'acide sulphureux qui se dégage du soufre pendant la combustion, est très propre à faire périr les insectes & autres animaux; c'est pourquoi il est très sage de brûler du soufre, en fermant tout exactement, dans le fond de calle d'un vaisseau qui revient de long cours. Par ce moyen on fait périr les rats, souris ou autres animaux malfaisants, & on purifie l'air qui souvent y est d'une puanteur insupportable, & dont les effets seroient très nuisibles à la santé de l'équipage; on doit employer les mêmes soins pour purifier les maisons anciennement abandonnées, lorsqu'on veut les habiter.

SOUFRE VÉGÉTAL. *Voyez* au mot PIED DE LOUP, à la suite des articles MOUSSE TERRESTRE & PIN.

SOUFRIERE. Nom donné à la miniere ou au lieu d'où l'on tire du soufre. Les soufrieres se trouvent communément dans les montagnes qui vomissent du feu ou des cendres, ou des laves, &c. *Voyez* SOUFRE & VOLCAN.

SOULCI ou POU. C'est le plus petit des oiseaux, dit Belon; mais il faut en excepter la plupart des colibris, & notamment l'*oiseau-mouche.* Voyez ce mot. Son corps est très petit, mais ses jambes & ses pieds sont assez forts : il a l'humeur gaie; son chant est peu éclatant, il ne gazouille que peu ou point; il vit d'insectes, fréquente les haies, se perche sur les plantes potageres, où il mange les mouches qui s'y trouvent. Il paroît que c'est une espece de petit roitelet, & une variété du *soucie.* Voyez ce mot. Son bec est fort menu, & un peu crochu par le bout; sa queue est fourchue comme celles des mésanges bleues.

SOULIER ou SABOT DE NOTRE-DAME. *Voyez* ce dernier mot.

SOURCE. *Voyez* au mot FONTAINE.

SOURCICLE. *Voyez* ROITELET HUPPÉ. Peut-être que le *foulci* eſt une variété de cet oiſeau.

SOURD ou MOURON. *Voyez* SALAMANDRE.

SOURDON. Coquillage bivalve, plus convexe & plus petit que la palourde; ſa longueur eſt d'environ quatorze lignes, & ſa largeur de dix. Cette coquille eſt cannelée longitudinalement à ſon extérieur, blanche & liſſe en dedans, excepté au bord : cet animal lance & attire de l'eau par deux tuyaux très courts; il s'enfonce peu avant dans le ſable, cependant il en eſt couvert entierement quand la mer s'eſt retirée : pendant ſon reflux, on connoît l'endroit où ſont les ſourdons, par les trous qui paroiſſent au deſſus d'eux; mais mieux encore par une infinité de petits jets d'eau qu'on voit paroître ſur tout le terrein, à plus de deux pieds de diſtance. Ce coquillage a un mouvement progreſſif. *Voy.* le *Mémoire de M. de Reaumur*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences 1710, pag. 454.*

SOURIS, *Mus.* Petit animal du genre du rat. La ſouris, dit M. de Buffon, beaucoup plus petite que le rat, eſt auſſi beaucoup plus nombreuſe, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même inſtinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en differe guere que par la foibleſſe & par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familiere par néceſſité, la peur ou le beſoin font tous ſes mouvements : elle ne ſort de ſon trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guere, y rentre à la premiere alerte, & ne va pas, comme le rat, de maiſons en maiſons, à moins qu'elle n'y ſoit forcée; elle fait auſſi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces, & s'apprivoiſe juſqu'à un certain point, mais ſans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dreſſent des embuches! Plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt ſe ſouſtraire, que par ſon agilité & ſa petiteſſe même. Les chouettes, tous les oiſeaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre : on l'attire, on la leurre aiſément par des appâts, on en détruit des milliers; cette eſpece ne ſubſiſte enfin que par ſon immenſe fécondité.

Les ſouris produiſent dans toutes les ſaiſons & pluſieurs fois par an : les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix petits; en moins de quinze jours ils prennent aſſez de force & de croiſſance pour ſe diſperſer & aller chercher à vivre : ainſi la durée de la vie de ces petits animaux eſt très courte, puiſque leur accroiſſement eſt ſi prompt; & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur grande multiplication. Ariſtote dit, qu'ayant mis une ſouris pleine dans un vaſe à ſerrer du grain, il s'y trouva peu de tems après cent vingt ſouris toutes iſſues de la même mere.

Ces petits animaux ne ſont pas laids : ils ont l'air vif & même aſſez fin, l'ouie fort ſubtile. L'eſpece d'horreur qu'on a pour eux n'eſt fondée que ſur les petites ſurpriſes & ſur l'incommodité qu'ils cauſent : ces ſortes d'animaux piſſent très fréquemment, & leur urine exhale une fort mau-

vaiſe odeur. Toutes les ſouris ſont blanchâtres ſous le ventre, & il y en a auſſi de plus ou moins brunes, & de plus ou moins noires.

L'eſpece en eſt généralement répandue en Europe, en Aſie, en Afrique; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y ſont actuellement en grand nombre, viennent originairement de notre Continent. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il paroît que ce petit animal ſuit l'homme, & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres aliments que l'homme prépare pour lui-même.

Les rattes rouſſes, qui ſont les ſouris des champs, peuplent auſſi en abondance : elles font, ainſi que les campagnols, un ſi grand dégât de blé en divers lieux, qu'elles mangent quelquefois en une nuit tout le blé d'un champ qu'on eſt prêt à moiſſonner : c'eſt le *mulot*. Voyez ce mot.

M. Briſſon a parlé, d'après Seba, de la ſouris de l'Amérique : elle a le muſeau pointu, les oreilles grandes & larges, & le corps couvert de poils d'un bai rouge clair.

Il eſt fait mention dans l'*Hiſtoire Générale des Voyages*, d'une ſouris à ſonnette, plus groſſe que nos écureuils : ſa tête a la forme de celle d'un ours; le poil de ſon dos eſt brunâtre, & noirâtre ſur les côtés; ſa queue fait du bruit quand elle marche. Cet animal ſe nourrit de noix & de glands; il habite communément ſur les arbres : on vante beaucoup ſa légereté.

Entre les ſouris de la côte d'Or, on en diſtingue une eſpece, dont la peau exhale une odeur de muſc extrêmement agréable.

M. Anderſon, (*Hiſt. Nat. d'Iſlande, pag. 224*) dit que les ſouris ſont rares dans cette Iſle, à cauſe du froid pénétrant & du défaut de nourriture, qui leur ôtent tous les moyens de ſubſiſter dans la croute mince de la terre qui couvre les rochers, & qui, outre cela, eſt remplie de ſoufre; auſſi y a-t-il quelques endroits, entr'autres le cimetiere de Widoë, où, lorſqu'on met des ſouris, elles meurent ſur-le-champ : ce lieu produit à-peu-près le même phénomene que la fameuſe grotte du chien en Italie.

De toutes les parties médicamenteuſes que fourniſſoit autrefois la ſouris, les Pharmacologiſtes ne font plus mention que de ſa fiente (*muſurda*). Elle eſt miſe au rang des purgatifs & des émétiques : des perſonnes en font uſage contre la dyſurie.

SOURIS. Les Conchyliologiſtes donnent auſſi ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines : ſa coquille tire ſur le gris, avec des points noirs à chaque extrémité, imitant les yeux de la ſouris. *Voyez* PORCELAINE.

SOURIS DE MONTAGNE ou LAPIN DE NORWEGE. *Voyez* LÉMING.

SOURIS DE TERRE ou RAT DOMESTIQUE MOYEN. *Voyez* à l'article MULOT.

SOURY. *Voyez* TARI.

SOUS ARBRISSEAU. *Voyez* à la fuite de l'article PLANTE.

SOUTENELLE. *Voyez* POURPIER.

SOUTERRAINE. Goëdard donne ce nom à une fauffe chenille qui vit d'hyffope : on en trouve, dit-il, autour de cette plante dans le tems qu'elle fleurit ; mais dès que l'on touche une feuille, cette chenille fe jette en bas & entre dans la terre : elle fe métamorphofe en mouche.

On donne auffi le nom de *fouterraines* à l'efpece de guêpes qui font les plus communes & les plus incommodes. *Voyez* au mot GUÊPE.

SOYE, *Serica*. Eft le nom que l'on donne à cette fubftance foyeufe, que la chenille du pin, l'araignée & le ver à foie filent pour différentes néceffités : *voyez* à chacun de ces mots, l'hiftoire de ces fortes de foies. On dit auffi *foie de cochon ;* c'eft une forte de crin : *voyez* au mot POIL. La foie de perles eft l'ardaffine : *voyez* ABLAQUE.

SOYEUSE. *Voyez* à la fuite du mot APOCIN.

SPADON ou ESPADON. *Voyez* à la fuite du mot BALEINE.

SPALME. *Voyez* à l'article ASPHALTE.

SPAR. *Voyez* à l'article SPATH FUSIBLE.

SPARE, *Sparus*. Poiffon de rivage, à nageoires épineufes, reffemblant à la dorade par les écailles & par les aîlerons ou nageoires ; mais fon corps eft plus long, moins épais & plus plat ; fon mufeau eft pointu, fes nageoires font jaunâtres, principalement celles du ventre ; celles des ouies le font moins : il a une tache noire fur la queue ; la toile du ventre eft noire. Le fpare entre dans les étangs marins avec la dorade, où il fraie en été : il vit en troupe, évite le froid, refte attroupé pendant l'hiver : au printems il fréquente fouvent les rivages, & mange ce qu'il trouve. Athenée dit que le fpare ou fparaillon a la chair tendre, qu'elle eft agréable au goût, qu'elle provoque l'urine ; étant bouillie, elle facilite la digeftion ; mais étant rôtie, elle eft indigefte ; d'ailleurs elle eft plus molle que la dorade, ce qui fait que celle-ci eft beaucoup plus recherchée.

SPARGELLE, *Geniftella herbacea*. Plante ligneufe ou efpece de petit genêt, qui croît à la hauteur d'un pied & demi, pouffant de petites branches molles, velues & frangées ; fes feuilles font oblongues, velues, & naiffent l'une de l'autre, comme articulées enfemble : fes fleurs naiffent à fes fommités ; elles font petites, légumineufes & jaunes : il leur fuccede des gouffes plates, velues. La racine du fpargelle eft rameufe : cette plante croît aux lieux montagneux & dans les bois ; on l'emploie en fomentation : fes fleurs font déterfives & apéritives.

SPATAGUS. Efpece d'*ourfin de mer*. Voyez ce mot.

SPATH ou SPALT, *Spathum*. Eft une pierre calcaire cryftallifée fous différentes figures, ayant toujours les furfaces unies, brillantes, d'un tiffu feuilleté, de différentes couleurs, fe divifant en morceaux non flexibles qui gardent la même figure jufques dans la portion la plus petite de leurs fractures ; variant pour la dureté & par la pefanteur fpécifique, fe brifant

& pétillant dans le feu, & s'y réduisant en poussiere. Il n'attire pas si facilement l'humidité de l'air, & ne s'échauffe pas aussi promptement & aussi vivement que la vraie pierre à chaux. Le spath ne se dissout point dans l'eau, mais il fait une effervescence des plus considérables avec les acides; il est plus dur que le gypse, susceptible du poli comme l'albâtre; cependant on n'en peut faire aucunes figures avec le ciseau, parcequ'il éclate trop.

L'on ne trouve les spaths durs crystallisés, que dans les creux souterrains; ceux qui sont tendres & colorés, sont communément l'indice du voisinage d'une substance métallique. La couleur du spath dépend de la nature du métal qui est entré dans sa crystallisation. L'on pourroit donc regarder les spaths comme une espece de pierre à chaux (ou comme une terre alkaline semblable à celle du sel marin) entierement dissoute & crystallisée avec lenteur dans un fluide qui aura changé quelque chose à sa nature : cette hypothese pourroit encore s'appliquer aux stalactites, qui doivent aussi leur origine à la dissolution de la pierre calcaire; mais il faudra nécessairement admettre une modification dans le degré de dissolution; ce qui, par le moyen de l'espece de fluide qui en est le véhicule, peut produire ou une sorte de décomposition, ou une nouvelle combinaison; enfin, une différence dans la configuration des parties intégrantes, & la maniere d'être de ces corps. *Voyez* PIERRE CALCAIRE, & l'article STALACTITES.

Nous disons que les Naturalistes distinguent plusieurs sortes de spaths.

1°. Le SPATH GRAINELÉ, *Spathum arenaceum.* Il est en petits cubes, & fort léger tant il est poreux : il y en a de différentes couleurs; on le trouve sous des lits de pierre à chaux.

2°. Le SPATH FEUILLETÉ, *Spathum lamellatum.* Il se divise en lames tendres & qui s'égratignent facilement avec l'ongle; il accompagne quelquefois les mines d'argent & de cuivre; souvent il se vitrifie dans le feu à raison du mélange qui l'accompagne. Il faut bien se donner de garde de confondre ce spath avec le gypse.

3°. Le SPATH RHOMBOÏDAL, *Spathum rhomboïdale.* Il se divise toujours en rhomboïdes; il est fort vîtreux dans ses fractures, compact, pesant, & communément opaque; il y en a de diverses couleurs : on a observé que c'est l'espece de spath qui fait le moins brusquement effervescence avec les acides, & qui cependant étant calciné, acquiert le mieux la propriété phosphorique.

4°. Le SPATH CUBIQUE TRANSPARENT, *Spathum tessulare pellucidum.* Il affecte de prendre une forme cubique, mais il est souvent un peu rhomboïdal; il est tendre, plus ou moins diaphane : on en trouve de verd, de jaune, de veiné, & sans couleur; il ne rend point les objets doubles, comme l'espece de spath suivant.

5°. Le SPATH ou CRYSTAL D'ISLANDE, *Spathum cubicum Islandicum.* Il est clair, transparent, un peu rhomboïdal. Il se distingue de toutes les

efpeces de fpath par la propriété qu'il a de faire paroître double tous les objets qu'on voit au travers. *Voyez* ce que nous avons dit à l'article CRYSTAL D'ISLANDE.

6°. Le SPATH CRYSTALLISÉ EN GRAPPES, ou SPATH DRUSEN, *Drufa fpathica*. On donne ce nom à des cryftaux de fpath qui ont pris différentes figures, & qui fe trouvent grouppés plufieurs enfemble fur une même bafe. On diftingue le fpath cryftallifé tranfparent polygone, & un autre qui eft hexagone, on en pyramides octaédres, ou en décaédres, ou en prifme tétradécaédres, ou en crête de coq, ou en filets, comme l'asbefte; toutes variétés qui peuvent provenir de l'équilibre des liqueurs au moment de la cryftallifation. M. Defmarêts a fait des obfervations importantes fur le fpath en filets, qu'il a communiquées il y a fix ans à l'Académie des Sciences.

On trouve de toutes ces efpeces de fpaths en France. *Voyez notre Minéralogie, Tom. I.* A l'égard du fpath gypfeux, nous avons cru devoir abolir ce nom qui ne fert, ainfi que bien d'autres, qu'à embrouiller inutilement la fcience de l'Hiftoire Naturelle : le fpath gypfeux n'eft qu'un *gypfe*. Voy. ce mot.

SPATH FÉTIDE, *Lapis fuillus*. Voyez PIERRE PUANTE.

SPATH FUSIBLE ou SPATH SÉLÉNITEUX, *Spathum vitreum fufibile*. Pour ôter toute confufion ou méprife dans l'hiftoire des fpaths, on devroit encore changer le nom de celui-ci (l'appeller proprement *fpar*), qui differe effentiellement des fpaths par fon excès de pefanteur fpécifique fur toutes les pierres communes, par fa dureté, par fon éclat vîtreux, &c. Le fpath fufible eft compacte, ne fait point de feu avec l'acier, ne fe diffout point aux acides, mais entre en fufion à un feu violent : dans un feu ordinaire, il petille, fe gerce & s'éclate; mais il ne fe calcine pas comme la pierre à chaux. Il fe pelotonne : eft-il entré en fufion, il bouillonne au feu comme le plâtre, & forme un verre qui a beaucoup de rapport avec celui des primes de pierreries. On voit que cette pierre a des propriétés qui lui font particulieres, & fort analogues au *petunt-fe des Modernes*, & à la *pierre de Boulogne*. Voyez ces mots.

Auffi la fingularité des produits que cette efpece de pierre nous a donnés à l'analyfe, nous a-t-elle obligé d'en faire un genre particulier dans notre Minéralogie : nous l'avons défignée fous le nom de *pierre médiaftine cryftallifée*.

Le fpath fufible eft communément blanchâtre; il n'eft cependant pas rare d'en rencontrer de coloré, & fa couleur nous paroît dépendre de la nature du phlogiftique métallique qui eft combiné dans fa cryftallifation. Le plomb lui donne la couleur jaune & la forme cubique, & le fer le rend rouge & rhomboïdal, l'étaim le rend noir & d'une figure quadrilatere, le cuivre le rend bleu & verd, &c. On trouve beaucoup de beaux morceaux de fpath fufible dans les filons des mines de Saxe : quantité font formés en petits quarrés irréguliers, & d'un tiffu feuilleté ou ftrié, fouvent furfemés

de pyrites cuivreuſes, tétraédres, & qui donnent des iris très vifs; chaque quarré que forme la cryſtalliſation de ce ſpath, eſt terminé à ſes bords par d'autres quarrés dont les ſtries ſont d'un ſens oppoſé. Les Mineurs Allemands ne ſont pas fâchés de rencontrer de ce ſpath dans leurs fouilles ou dans leur fourneau : ils l'appellent *fluſſ-ſpath*. Voyez MINES.

SPATULE ou ESPATULE. Eſpece de héron dont nous avons parlé au mot PALETTE.

SPEAUTRE ou EPEAUTRE. *Voyez* FROMENT LOCAR.

SPEISS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à la partie du cobalt la plus pure & la mieux vitrifiée.

SPERJULE ou ESPARGOULE, *Alſine, Sperjula dicta major.* Cette plante, qui croît naturellement aux environs de Paris, principalement dans les bois, ſert à faire des eſpeces de *prairies artificielles.*

L'*eſpargoule* s'éleve à la hauteur d'environ un pied : il part de ſa racine pluſieurs tiges, dont les unes ſont droites, & les autres s'inclinent de côté & d'autre; ces tiges ſont noueuſes, & de chaque nœud ſortent pluſieurs feuilles qui entourent les tiges; ces feuilles ſont longues, étroites comme celles du caillelait; le haut de la tige, ainſi que les feuilles, ſont chargés de poils très fins, & doux au toucher; les feuilles ſont blanches, en roſe : il leur ſuccede des capſules à cinq loges qui contiennent des ſemences menues. La plante eſt annuelle.

Le *ſperjule* n'eſt point délicat ſur la nature du terrein, pourvû qu'il ſoit un peu humide. Dans la Flandre, où l'on cultive cette plante pour l'uſage des beſtiaux, on la ſeme en Mai, ſur-tout lorſqu'on ſe propoſe d'en ramaſſer la graine, & qu'on veut en fanner l'herbe; mais on n'eſt guere dans l'uſage d'en faire du foin : il eſt plus ordinaire d'en répandre la graine ſur le chaume de froment, immédiatement après la récolte. Quand la plante eſt élevée à une certaine hauteur, on la laiſſe paître par les beſtiaux ſur le champ même. Cet herbage eſt très nourriſſant : il faut le faire conſommer de bonne heure, car cette plante gele fort aiſément.

SPERMA CETI. *Voyez* au mot BALEINE, à l'article CACHALOT, celui du BLANC DE BALEINE.

SPERME, *Sperma.* Nom donné à la liqueur ſéminale des animaux : on prétend qu'on y découvre, à l'aide du microſcope, quantité de corps mouvants, connus ſous le nom de *molécules organiques.* Voyez ce mot & l'article ANIMALCULE. M. Erneſt Aſch de Petersbourg, qui vient de ſoutenir à Gottingue une Theſe *ſur la nature du ſperme*, dit avoir examiné avec un excellent microſcope le ſperme de l'homme, des chiens, des chats, des lapins, des coqs, la laite des poiſſons, même toutes les liqueurs du corps humain, & la ſemence de pluſieurs plantes, & n'avoir pu obſerver dans tous ces corps, tant frais & dans leur nature, que mis dans l'eau, &c. aucuns animalcules, mais ſeulement des globules ſans principe de mouvement & de vie, & très ſemblables aux petits corps ronds que l'on voit dans les autres liqueurs. *Voyez* à l'article SEMENCE.

SPERNIOLE ou SPERME DE GRENOUILLES. *Voyez* à l'article GRENOUILLE.

SPET, *Sphyrena*. Poiſſon de mer qu'Artedi dit être du genre du maquereau. A Livourne & dans toute l'Italie, on lui donne le nom de *luzzo marino*. Rondelet en diſtingue deux eſpeces. Ils ſont longs, & ont le muſeau pointu : ils ſont aſſez ſemblables au brochet pour la figure ; de ſorte qu'à Rome & à Montpellier, ceux qui ignorent leur propre nom, les appellent *brochets de mer*.

Le *ſpet* de la premiere eſpece a le corps long & menu, le muſeau pointu & avancé, la mâchoire inférieure plus grande que la ſupérieure ; elle finit en pointe, & reçoit celle de deſſus : ces mâchoires ſont ſi bien jointes enſemble, qu'on diroit qu'il n'y a aucune fente, quoiqu'elle ſoit grande ; car c'eſt un poiſſon goulu. Le dedans de la bouche eſt jaune ; les dents ſont fort aiguës, & courbées en dedans ; on en compte quatre à la mâchoire de deſſus. Au milieu de la mâchoire de deſſous ſe trouve une dent plus grande que toutes les autres ; elle entre dans un trou qui eſt à la mâchoire ſupérieure. Ses yeux ſont grands & précédés de deux trous : de la tête juſqu'à la queue eſt un ſeul trait ſitué au milieu du corps, qui eſt fait d'écailles ; le ventre eſt blanc, le dos tendre, & les ouies aſſez ouvertes : la premiere de ces deux nageoires du dos a cinq aiguillons ; ſa chair eſt blanche, agréable au goût, dure & ſeche.

La ſeconde eſpece de *ſpet* eſt ſemblable, dit Rondelet, au *hautin-harins* ; ſa queue eſt en pointe, & finit par une queue qui s'élargit ; ſa chair & ſes os ſont tranſparents : il a par le milieu du corps, un trait droit qui va des ouies juſqu'à la queue. Ce *ſpet* eſt plus petit & plus blanc que le précédent : la toile de ſon ventre eſt noire, & il a au ventre une longue veſſie pleine d'air.

SPHINX. Nom donné à une famille de chenilles, qui a les antennes priſmatiques, & dont la chryſalide eſt dans une coque. Il y a les *ſphinx bourdons*, les *ſphinx éperviers*, & les *ſphinx béliers*. Voyez ſon article au mot CHENILLE, *pag. 539, Tom. I de ce Dictionnaire.*

SPIAUTIER ou BEAUTER. Nom donné au zinc jaune d'Angleterre. *Voyez* ZINC.

SPIC. Nom donné à la grande *lavande*. Voyez ce mot.

SPICANARD ou NARD INDIEN. *Voyez* à l'article NARD.

* SPIRÉE. *Voyez* BUKKU. On ne ſait pas encore ſi le bukku eſt la même choſe que notre *ſpiræa*, arbuſte à feuilles d'obier ou de ſaule. Voici la deſcription du ſpirée que l'on cultive dans les jardins aux lieux ſombres & ombrageux. Le ſpirée, *ſpiræa ſalicis folio*, eſt un arbriſſeau qui croît à la hauteur de trois à quatre pieds : ſes rameaux ſont grêles, très flexibles, & leur écorce eſt rougeâtre ; ſes feuilles ſont longues & étroites comme celles du ſaule, un peu dentelées, vertes en deſſus, légérement rougeâtres en deſſous, d'une ſaveur aſtringente mêlée d'amer : ſes fleurs naiſſent au bout des branches, en maniere de grappes ; elles ſont compo-

ſées de cinq feuilles incarnates, diſpoſées en roſe, & ſoutenues par un calice découpé en étoile; le piſtil de ces fleurs devient un fruit composé de quelques gouſſes ramaſſées en maniere de tête, & remplies de ſemences menues & jaunâtres. On eſtime les fleurs, les fruits & les feuilles du ſpirée, propres à reſſerrer & à déterger.

SPODE, *Spodium.* Nom donné à différentes ſubſtances. Le *ſpode* des Modernes eſt l'ivoire brûlé : le *ſpode en grappe* des Anciens Grecs eſt la tuthie : le *ſpode* des Anciens Arabes étoit une cendre de roſeaux brûlés; on l'appelloit *antiſpode.*

SPONDYLE. Coquillage bivalve, dit M. d'Argenville, qui ne differe de l'huître ordinaire que dans ſa charniere, conſiſtant en deux boutons arrondis qui renferment le ligament, diſpoſés de façon que les ligaments de la valve ſupérieure ſont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere ſe logent dans les trous de la ſupérieure. Le ligament, qui eſt de nature coriace, ſe trouve entre les boutons & à la charniere qui eſt de deux valves. Les ſpondyles les plus recherchés ſont ceux qui ſe trouvent hériſſés de piquants, & que l'on appelle communément *huîtres épineuſes.* Voyez Huître.

SPONDYLE ou SPHONDYLE, *Spondylus, ſeu verticillus.* Eſpece de chenille très pernicieuſe, & qui ſe métamorphoſe en un phalêne de la grande eſpece. Cet inſecte, dans l'état de chenille, s'entortille comme un crochet autour des racines des plantes quelque âcres & ameres qu'elles ſoient. Divers Auteurs ont parlé de pluſieurs *chenilles ſphondyles*, en diſant qu'elles ſont de la groſſeur du petit doigt, qu'elles ont la tête rouſſâtre, & le reſte du corps blanchâtre, excepté quand elles ont pris leur nourriture, alors elles s'enflent & deviennent noires : elles ont ſix pieds. Ces chenilles ne peuvent guere ſupporter l'air : elles languiſſent hors de terre; auſſi les trouve-t-on toujours en terre. Il y en a une eſpece qui, lorſqu'on la bleſſe, jette une liqueur auſſi noire que de l'encre.

SPONDYLES ou ARTICLES, *Spondylolithes.* Nom que l'on donne aux articulations ou jointures, ou vertebres foſſiles de différents animaux. Toutes ces gravures herboriſées que l'on remarque ſur certaines cornes d'ammon, ſont les ſutures de leurs concamérations : on leur donne le nom de *ſpondyle.* Il y a bien d'autres ſortes de *ſpondyles* : on en voit d'orbiculaires, en zig-zag, d'arrondis, de comprimés, de pointus : on donne auſſi le nom de *ſpondyle* à une eſpece d'huître pectiniforme. *Voyez* ci-deſſus Spondyle, coquillage.

SPONGITE. Sous ce nom on déſigne une pierre légere & poreuſe : ce n'eſt qu'une incruſtation formée dans l'eau ſur des végétaux. Cette pierre eſt de la nature du *tuf.* Voy. ce mot & celui d'Incrustations, à l'article Stalactite.

SPONTON. Nom donné par quelques Marins au poiſſon narhwal; à cauſe de ſa défenſe. *Voyez* Narhwal, à la ſuite du mot Baleine.

SQUALE, *Squalus.* Eſpece de grand chien de mer dont la peau eſt fort rude :

rude : on en trouve qui ont plus de vingt pieds de longueur ſur neuf de circonférence, & qui peſent plus de trois mille livres : c'eſt le *galeus glaucus, dentibus granuloſis, foraminibus circa oculos*. L'organe le plus ſingulier de ces ſortes de poiſſons, eſt un filtre placé entre la pointe du muſeau & du cerveau, de la conſiſtance & de la couleur du corps vître : c'eſt de-là que l'humeur tranſſude par quantité de petits trous de la peau. Les ſquales ſont encore doués à leur partie antérieure, deſtinée à fendre l'eau, d'un magaſin abondant d'une matiere huileuſe qui ſert ſans doute à lubrifier cette partie. *Voyez* à l'article POISSON.

SQUAMMEUX, *Squamoſus*. Terme dont on ſe ſert pour exprimer ce qui a du rapport à l'écaille (*ſquama*). Voyez ÉCAILLE.

SQUATINE, *Squatina*. Poiſſon qui tient le milieu entre les chiens de mer & les raies : c'eſt ce que nous nommons *ange*. Voyez ce mot.

SQUELETTE, *Sceletum*. On donne ce nom à la charpente oſſeuſe d'un animal quelconque. Nous avons donné au mot Os l'hiſtoire du ſquelette humain. On dit auſſi le ſquelette d'une plante, lorſqu'elle eſt deſſéchée & dépourvue de ſes ſucs & de ſon parenchyme. On trouve beaucoup de ſquelettes de différentes eſpeces d'animaux devenus foſſiles, & même pétrifiés. M. J. Geſner a raſſemblé la deſcription que divers Auteurs ont faite des *ſquelettes foſſiles*, dans ſa Diſſertation *de Petrificatis, Chap. XXI, pag. 68, édition de 1759.*

SQUILLE, oignon. *Voyez* SCILLE.

SQUILLE, *Squilla*. Eſpece de cancre de mer & de riviere. Ceux de de mer ſont plus larges que ceux de riviere : on en diſtingue de pluſieurs ſortes qui portent des noms différents, dont nous avons parlé à chacun de leur article. *Voyez* CIGALE DE MER, &c. Nous ajouterons ici l'hiſtoire de la ſquille mante, & celle de la ſquille de riviere.

La *ſquille mante* a les bras fourchus ; elle a un aiguillon à la queue : ſon corps eſt long comme celui d'une ſauterelle, menu, large vers la queue, couvert d'une croute mince, blanche & tranſparente ; ſes deux premiers bras ſont longs, découpés en dedans comme une ſcie. Les premieres dents ſont petites ; celles du bout ſont ſi grandes, qu'on doit plutôt les appeller aiguillons. Cette ſquille a deux cornes fort longues ; près de leur bout ſortent deux petites branches : il y en a deux autres plus petites devant les yeux. Ses yeux ſont larges & clairs ; tout proche ſont deux aîles longues & velues à l'entour. Elle eſt pourvue de douze pieds : les trois premiers de chaque côté ont au bout une groſſeur comme une lentille, ronde & un peu plate ; de cette groſſeur ſort un aiguillon crochu : les trois autres pieds ſont petits & menus. Le reſte du corps, après la tête, eſt couvert de dix tablettes inégales, dont les premieres ſont petites & plus étroites ; les autres ſont plus grandes & plus larges : chaque tablette eſt garnie d'aiguillons tous de la même façon. Le bout de la queue eſt un os large, qui eſt entouré d'aiguillons : ſur cet os il y a comme deux yeux peints : de la troiſieme tablette ſortent de chaque côté trois aîlerons. Par toutes les au-

tres parties cette *ſquille* eſt ſemblable aux animaux du même genre : ſon corps eſt tranſparent ; ſa chair eſt molle, douce, délicate, & de bonne nourriture.

La *ſquille de riviere* eſt un petit inſecte qui a pluſieurs découpures ſur le corps : elle reſſemble à la *chevrette* ou *ſquille de mer ;* elle a trois pieds de chaque côté ; deux petits filets longs & menus forment ſa queue ; elle eſt de la longueur du doigt. Sa tête eſt longue & plate comme une lentille : elle a quatre cornes. Cette ſquille, dit Mouffet, ſe retire dans les roſeaux au pied des racines du glayeul : elle s'accouple auſſi promptement que la *ſquille de mer*. Le mâle ſe prend par le bec avec la femelle, à la maniere des cancres.

SQUINE ou ESQUINE, *China radix*. Racine qui tire ſon nom du pays de la Chine, d'où elle a d'abord été apportée des Indes Orientales, & delà dans toute l'Europe. On trouve chez les Droguiſtes deux eſpeces de cette racine ; l'une eſt orientale, & l'autre occidentale.

La SQUINE ORIENTALE, *China orientalis*, eſt une groſſe racine noueuſe, genouillée, peſante, ligneuſe, à tubercules inégaux, d'un brun rougeâtre en dehors, & d'un blanc rougeâtre intérieurement, un peu réſineuſe. Quand elle eſt récente, elle a un goût un peu âcre & pâteux ; mais lorſqu'elle eſt ſeche, ſon goût eſt terreux & légerement aſtringent : elle n'a point d'odeur. On choiſit celle qui n'eſt point cariée ; elle naît d'une plante appellée *ſmilax aſpera Chinenſis :* cette plante s'éleve d'une ou de deux coudées, quand elle n'eſt pas ſoutenue ; mais elle devient beaucoup plus grande, quand elle trouve de quoi grimper ou s'appuyer.

Ses ſarments ſont ligneux, de la groſſeur d'une paille d'orge, près de la terre ; ils ſont d'un rouge brun obſcur, noueux de deux en deux pouces : les parties compriſes entre les nœuds ſont alternativement courbées & un peu réfléchies : chaque nœud a quelquefois deux petites épines crochues, & oppoſées ſur le même côté. De chacun de ces nœuds s'éleve une feuille mince, membraneuſe, noirâtre, nerveuſe, & deux vrilles qui ſervent à la plante pour s'attacher à tout ce qu'elle touche. De l'aiſſelle des queues de chaque feuille naiſſent des bouquets de fleurs ou de bourgeons : ces fleurs ſont petites & au nombre de dix au même endroit, d'un jaune verdâtre, diſpoſées en paraſols autour d'un embryon, qui, en groſſiſſant, devient un fruit. Ce fruit a la figure, la groſſeur, la couleur & l'éclat de la ceriſe : il eſt plus ſpongieux que charnu, d'un goût de nefles ; il contient cinq ou ſix ſemences de la grandeur d'une petite lentille, & d'une ſubſtance qui a l'apparence de la corne. Cette plante, dit Kæmpfer, croît dans le royaume de la Chine parmi les cailloux.

Des Marchands Chinois ont donné de la vogue, pour la premiere fois, à cette plante en 1535 : ils la vendoient alors ſous le nom de *fou ling*, comme un ſpécifique contre les maladies vénériennes, bien plus efficace & moins gênant que le remede de gayac. Les Eſpagnols la vanterent tant ſous cette qualité à l'Empereur Charles-Quint, que ce Prince en fit uſage

de son propre mouvement à l'infu de ses Médecins : d'autres Princes ne tarderent pas d'inviter l'Empereur de rendre sa recette publique. Au reste on lui préfere, avec raison, l'usage du mercure, quand il s'agit de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins de nos jours estiment la squine propre à purifier le sang, & utile contre les tumeurs squirrheuses, la jaunisse & la goutte.

La Squine d'Occident, *China spuria nodosa*, est le *jupicanga* de Pison : elle semble être la même que la précédente, & n'en differe que par le lieu où elle croît ; elle est un peu moins bien nourrie : sa racine est oblongue, noueuse, tubéreuse, d'un roux noirâtre en dehors, & rougeâtre en dedans. On nous l'apporte de la Nouvelle Espagne, du Pérou, du Bresil, & d'autres pays de l'Amérique.

SSIO, est le nom du camphrier du Japon. *Voyez* à l'article Camphre.

STACHYS ou ÉPI FLEURI, *Stachys major Germanica*. Plante qui croît aux lieux montagneux & incultes : sa racine, ligneuse, fibrée & jaunâtre, pousse plusieurs tiges hautes de deux pieds, grosses, comme quarrées & articulées ou nouées, velues, blanches & assez moëlleuses ; ses feuilles ressemblent à celles du marrube, mais plus grandes ; ses fleurs sont en gueule, dont la levre supérieure est creusée en cuilleron, & disposées en maniere d'épis entre les feuilles aux sommités de la plante, velues, purpurines, rarement blanches : à chaque fleur succede un fruit en forme de capsule qui contient quatre semences arrondies noirâtres. Le stachys est apéritif & hystérique.

STACTEN ou STACHTÉ. Espece de myrrhe liquide. *Voyez* au mot Myrrhe.

STALACTITES & STALAGMITES, *Stalactites, aut lapides aquei*. Elles sont composées de substances terreuses ou pierreuses, qui se sont formées dans l'eau, ou qui ont été chariées par ce fluide dans des cavités souterraines, y ont pris de la liaison, & s'y sont durcies sous différentes figures.

Ces concrétions, *terro-aqueuses*, communément calcaires, & qui ne sont peut-être que des marbres parasytes, sont ou compactes, solides, & d'une surface continue, tels que les albâtres, les stalactites proprement dites ; ou friables & poreuses, telles que les incrustations : elles se forment par des progrès plus ou moins sensibles. Si l'on imagine des gouttes d'eau qui, par leur infiltration au travers des terres ou pierres poreuses, se sont chargées de molécules pierreuses (sans, pour cela, que la transparence du fluide en soit entierement altérée), & qui ensuite ont été chariées avec une rapidité relative à leur fluidité, à leur pesanteur spécifique, & à la pente du sol, dans des canaux pratiqués par la Nature entre des rochers & des souterrains, on aura une idée de leur formation.

L'eau en gouttes est le véhicule de ces parties pierreuses, mais elle s'en sépare facilement par l'évaporation : ces sortes de corps pierreux s'attachent intimement, & toujours par *juxta-position*, aux parois des lieux abreuvés

par l'eau ; tantôt c'eſt aux voûtes des grottes, quelquefois aux parois des galeries de mines ; tantôt ces concrétions s'adoſſent contre la pente d'une montagne ou d'une carriere, dont le ſol eſt plus ou moins expoſé à l'air libre ; d'autres fois le ſuc pierreux (ſi on peut parler ainſi) s'attache & s'incruſte ſur les corps ſolides, prend de la conſiſtance, différentes formes, & quelquefois différentes couleurs.

On peut trouver des ſtalactites & des concrétions de la nature de tous les corps que l'eau peut diſſoudre, ou par elle-même, ou par le moyen de quelque intermede, & qu'elle a chariés enſuite avec un *gluten* propre à les unir enſemble. Au reſte, c'eſt peut-être moins à la nature du ſuc pierreux, que nous devons la biſarrerie & la variété des figures qu'on remarque dans toutes les eſpeces de concrétions dont nous allons faire mention, qu'à la différence des milieux dans leſquels ces ſucs pierreux ſe ſont congelés ou cryſtalliſés, ainſi qu'à la rapidité de l'eau, à ſa fréquence & à ſa continuité.

On donne proprement le nom de *ſtalactite* aux cryſtalliſations rameuſes qui ont la forme de quilles ou de culs de lampes pyramidaux & coniques, avec une large baſe qui les attache au rocher en contrebas. Les *ſtalactites*, comme nous venons de le dire, ſont produites par des eaux pierreuſes, intercalaires, qui, dans les inſtants de leur infiltration ſouterraine, ont eu la facilité de produire des cryſtalliſations de figure ſymmétrique : elles ſont ordinairement compoſées de couches, tantôt excentriques, & tantôt concentriques : leur dureté, leur degré d'accrétion, tout eſt dû au haſard. Les *ſtalactites* qui ſe trouvent toujours ſuſpendues aux voûtes ſouterraines, ont en général leur tiſſu plus ou moins blanc, fin & ſerré : elles s'allongent par la même raiſon qu'elles groſſiſſent, ſemblables en cela aux glaçons qui pendent des toîts en hiver : quand elles commencent à ſe former, elles ne ſont pas plus groſſes qu'un tuyau de plume ; la goutte en eſt la meſure : elles ſont alors percées dans leur milieu, mais elles s'obſtruent bientôt & ſe bouchent en partie.

Si les ſtalactites continuoient à recevoir leur accrétion par ce tuyau, on pourroit appeller cette croiſſance *intus-ſuſception*, quoiqu'elle ne fît que l'imiter ; & c'eſt cette apparence qui avoit induit en erreur Tournefort dans ſon ſyſtême ſur la végétation des ſucs pierreux : mais que le creux des ſtalactites s'obſtrue ou non, c'eſt toujours par *juxta poſition* qu'elles augmentent de volume, tant en longueur qu'en groſſeur.

Les *ſtalactites* ne montrent pas toujours, dans l'endroit de leurs fractures, des ſtries circulaires & unies : elles ſont compoſées d'aiguilles perpendiculaires à l'axe de la cryſtalliſation, d'où elles vont en s'élargiſſant & en divergeant vers la ſurface, en laiſſant voir cependant leur progrès par des couches ſucceſſives qui ſont plus ou moins intimement appliquées les unes ſur les autres : ſouvent la ſtalactite s'allonge tellement, qu'à la fin ſa pointe gagne le ſol inférieur : il n'eſt pas rare d'en voir pluſieurs dans des grottes, formant une colonade dont le coup d'œil eſt très agréable.

M. l'Abbé de Sauvages dit avoir remarqué que les ftalactites étoient, en toutes faifons, féches dans toute leur furface, à la réferve de la pointe où la goutte pendoit. Nous avons remarqué le même phénomene dans plufieurs grottes, tant en Angleterre & en Corfe, qu'aux Pyrenées & aux Alpes; ces grottes font remplies de ftalactites très longues, fort menues, & humides par la pointe : ces cryftallifations nous ont toujours paru avoir été formées par le moyen des eaux intercalaires, peu chargées de fuc pierreux; & il y a lieu de foupçonner que ces fortes d'eaux font plus fujettes que les autres à faire varier les ftalactites de forme & de figure : nous avons obfervé auffi que les eaux qui contiennent beaucoup de molécules pierreufes, forment très promptement des ftalactites qui ne font mouillées par le bout pyramidal que dans les premiers tems de leur accroiffement; & au contraire, toute la furface eft mouillée lorfque le trou du centre eft obftrué, & que la ftalactite prend plus d'empattement. Si le canal, qui fait l'axe de la ftalactite, avoit plufieurs petites gorges dans fa continuité, alors l'*eau pierreufe* venant à refluer, s'épancheroit par ces différentes iffues, & formeroit en fe coagulant, des baguettes ou petites branches qui s'entrecroiferoient plus ou moins régulierement : tout ceci fe fait très bien obferver dans les fortes de ftalactites des Pyrenées, que les Curieux nomment *flos ferri*. Voyez FLEUR DE FER.

On nomme *ftalagmites* les concrétions protubérancées, c'eft-à-dire, qui font globuleufes ou mamelonnées comme des choux-fleurs ou des truffes : chaque mamelon eft extérieurement ou arrondi, ou inégal; mais dans l'intérieur il eft toujours compofé d'aiguilles cryftallifées & convergentes au centre par leur pointe. Ces concrétions globulaires, que l'on nomme auffi *loupes pierreufes* ou *ftalactites en grappe*, font plus ou moins groffes, dures, d'un grain fin & ferré; quelquefois elles imitent des groupes de cryftaux informes; tantôt elles font tranfparentes, tantôt elles font opaques.

Les *ftalagmites* ne font pas indifféremment attachées ou à la voûte, ou fur les parois des grottes, à la maniere des ftalactites, mais prefque toujours fur la bafe du fol ou plancher fouterrain; c'eft-à-dire en contrehaut, ou à l'oppofite des ftalactites, quoique formées également par l'eau qui tombe goutte à goutte. Les ftalagmites font fujettes, comme les ftalactites, à groffir de jour en jour, & même à un tel degré, qu'elles rempliffent bientôt l'efpace où elles s'accumulent; c'eft de cette maniere que fe forme l'albâtre, qui eft proprement une ftalactite, ou une ftalagmite : les taches irrégulieres qu'on y remarque quelquefois, ne proviennent que des gouttes colorées qui ont diftillé par des routes féparées, & alternativement, &c. *Voyez* ALBASTRE.

Lorfque les fucs pierreux, propres aux ftalactites, ont acquis une grande denfité avant leur ftillation, ils ne tardent pas à fe coaguler, ainfi qu'on le remarque près de quelques rochers en Suiffe, d'où il tombe des gouttes d'eau fi impregnées de matiere terreufe, que pendant l'efpace du tems

qu'elles mettent à tomber, elles sont converties en globules pierreux. Ce même mixte terro-aqueux venant à couler, & à se coaguler en même tems contre les parois raboteux des cavités souterraines, il forme alors ce qu'on nomme *congelation veineuse* : c'est l'albâtre ondé ou onyce. Le plus beau se forme ainsi dans les grottes de Paros & d'Anti-Paros.

Si au contraire l'eau pierreuse, mais stagnante, arrose une multitude de petites plantes, il se formera une espece de crystallisation opaque, poreuse, & pleine de trous irréguliers ; c'est ce que l'on appelle *tuf*.

Enfin, si l'assemblage des particules terreuses non dissoutes, qui sont chariées par les eaux courantes, viennent à se déposer sur une substance végétale ou animale, on lui donne le nom d'*incrustation* Plusieurs Curieux ont pris plaisir à faire baigner dans de semblables eaux, des fruits, des squelettes d'animaux, des nids d'oiseaux, des écrevisses, &c. & toujours ces différents objets ont été recouverts, après un certain tems, d'une fausse pétrification. L'incrustation prend assez bien la configuration des corps qu'elle renferme ; mais ces corps restent toujours les mêmes qu'ils étoient auparavant : dans l'état d'une véritable pétrification, ils seroient au contraire pénétrés jusqu'en leur centre, &c. *Voyez* PÉTRIFICATION.

Lorsque la concrétion pierreuse est creuse & en tubes rameux, on l'appelle *osteocolle* : c'est ainsi que se font les incrustations à Etampes, à Albert, à Meaux, & dans les grottes du Hartz & des Monts Krapacks. On fait un grand cas en Allemagne de cette derniere sorte de concrétion qui, pour l'ordinaire est sableuse : on l'emploie en Médecine, quelquefois pour l'intérieur, mais plus souvent dans l'intention d'opérer la réunion des os rompus.

Les eaux même les plus limpides déposent encore d'une autre maniere les molécules terreuses dont elles sont chargées ; il suffit de leur faire subir le degré d'ébullition sur le feu, aussi-tôt on verra se précipiter dans le fond de la chaudiere, la substance terreuse & opaque qui s'y amassera par couches ; c'est ce que les Allemands nomment *kessel-stein*, en françois *pierre de chauderon*.

On appelle *sédiment*, *résidu* & *dépôt*, toutes les concrétions formées par la voie de la précipitation dans les grottes, les cavernes, les fissures des rochers, ou les galleries des mines.

On peut considérer les concrétions pierreuses qui se forment dans les eaux, soit stillantes goutte à goutte, soit courantes, soit stagnantes, ou par la couleur & par la transparence, ou par la figure, & par leur situation. On conçoit aisément, d'après ce que nous avons dit, comment se forment les *guhrs* terreux & métalliques. *Voyez* GUHR.

STAPHIS-AIGRE ou HERBE AUX POUX, ou HERBE A LA PITUITE, *Staphis-agria*. Plante qui croît aux lieux sombres dans les pays chauds, comme en Provence & en Languedoc, d'où la graine nous est apportée seche : on la cultive aussi dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur ; on la seme au printems ; elle demande une terre cultivée & arro-

ſée, qui ne ſoit pas trop expoſée au ſoleil du midi. Sa racine eſt longue, ligneuſe & annuelle; elle pouſſe une tige à la hauteur d'un pied & démi, droite, ronde, velue & rameuſe : ſes feuilles ſont grandes, larges, découpées profondément en pluſieurs parties, vertes, reſſemblantes à celles du platane, attachées à des queues longues; ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités & dans les aiſſelles des feuilles, compoſées chacune de cinq feuilles inégales, & diſpoſées en rond, d'un bleu foncé, ſemblables à celles du pied d'alouette, mais beaucoup plus amples; la ſupérieure s'allonge ſur le derriere, & reçoit dans cet éperon l'éperon d'une autre feuille : aux fleurs ſuccedent des fruits compoſés de trois ou quatre gaînes verdâtres qui tenferment des ſemences groſſes comme de petits pois, de figure triangulaire, ridées, rudes, unies étroitement enſemble, noirâtres en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût âcre, brûlant, amer, fort déſagréable.

Cette plante eſt fort huileuſe : ſa graine eſt la ſeule partie d'uſage en Médecine; on ne l'emploie qu'extérieurement, car ſon uſage intérieur n'eſt pas ſans danger, puiſqu'elle purge violemment par haut & par bas à la ſeule doſe de douze à vingt-quatre grains : elle échauffe & enflamme le goſier à un tel point, qu'elle fait craindre la ſuffocation; c'eſt pourquoi on l'a abandonnée pour employer d'autres purgatifs plus doux. Quant à ſon uſage extérieur, on en concaſſe un gros qu'on enferme dans un nouet, & que l'on ſuce pour faire cracher beaucoup de pituite dans le mal de dents; c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi *pituitaire :* on pourroit également en faire la décoction & s'en gargariſer la bouche : on s'en ſert encore, comme d'un vulnéraire déterſif, pour conſumer les chairs baveuſes des vieux ulceres; mais ſon plus grand uſage eſt pour faire mourir les poux : on en poudre les cheveux le ſoir, & l'on ſe bande bien la tête avec un linge; la ſueur de la tête s'impregne des qualités de la graine, & en peu de tems cette vermine eſt détruite.

STAPHYLIN, *Staphilinus.* Genre d'inſecte coléoptere, qui a cinq pieces aux tarſes de toutes les pattes. Ses antennes ſont ſimples & filiformes; ſon corps eſt fort allongé; ſes aîles ſont artiſtement repliées ſous ſes étuis, quoique fort courts; l'extrémité de ſon ventre eſt nue. Il eſt bon d'obſerver que la larve de cet inſecte differe peu de l'animal parfait. Quand on touche la queue du ſtaphylin, il la redreſſe auſſi-tôt en l'air, comme s'il vouloit ſe défendre & piquer : cependant ſa queue ne pique point; mais en revanche il mord & pince fortement avec ſes mâchoires qui ſont fortes, & on doit s'en méfier. Voilà les armes dont il ſe ſert pour prendre & dévorer ſa proie, ou pour ſe battre contre ceux de ſon eſpece. Il y a des ſtaphylins bleus, d'un noir liſſe, de velus (le *ſtaphylin bourdon*), de jaunes, de bronzés, &c. On les trouve dans les bois, dans le ſable humide, & dans les bouſes de vache.

STATICE ou STATICÉE, ou GAZON D'OLYMPE, ou ŒILLET DE PARIS, ou HERBE A SEPT TIGES, *Statice.* Plante qui croît aux lieux montagneux, un peu humides, peu éloignés de la mer & des rivieres;

fa racine eft longue, affez groffe, ronde, rougeâtre, ligneufe, vivace; & divifée en plufieurs têtes : elle pouffe un grand nombre de feuilles longues & étroites, comme celles du *gramen*, d'un verd de mer; il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'environ un pied, droites, fans nœuds, creufées, portant en leur fommet un bouquet fphérique de petites fleurs à cinq feuilles, blanches, difpofées en œillet, & foutenues par un calice formé en entonnoir; ce peloton de fleurs eft encore foutenu par un calice général écailleux : à chaque fleur fuccede une graine pointue par les deux bouts. Cette plante fleurit en été; & comme ces fleurs ne s'ouvrent que les unes après les autres, elle refte long-tems fleurie, même jufqu'à la fin de l'automne.

La *ftatice* eft eftimée vulnéraire, & propre pour arrêter la dyffenterie : fi l'on en faupoudre les plaies, elle les mondifie, ainfi que les ulceres malins.

STÉATITES ou SPECKSTEIN. On donne ce nom à une pierre argilleufe, graffe au toucher & à la vue (ftéatites dérive du mot grec στεὰρ, qui fignifie graiffe ou lard). Les Naturaliftes modernes fyftématiques regardent, pour ainfi dire, les noms de *fmectites*, de *pierres ollaires* & de *ftéatites*, comme fynonymes; mais les fmectites fe diffolvent prefque dans l'eau comme du favon : c'eft, à proprement parler, une *terre* ou *pierre favonneufe*. Voyez ce mot. La pierre ollaire eft plus dure; on en forme des vafes fur le tour, avec des outils d'acier. *Voyez* PIERRE OLLAIRE. A l'égard de la ftéatite, ce que nous avons vu fous ce nom, étoit tantôt du crayon rouge très gras, ou de la molybdêne très fine, ou de la craie de Briançon marbrée, ou une terre cimolée rouge.

Plufieurs Auteurs, trompés par les propriétés extérieures de la ftéatite, ont confondu avec elle plufieurs autres pierres : c'eft ainfi que Cardan l'a regardée comme une efpece de pierre à rafoir; Pifaurens, comme une efpece d'ophite; Burnet, comme une pierre huileufe & écailleufe, du genre des ardoifes; Gefner, comme une forte d'onix; Bruchman, comme une forte de calcédoine graffe au toucher, & non tranfparente : Wormius a dit que c'eft une efpece de talc, & Bromel une pierre à chaux.

Le célebre M. Pott dit, dans fa *Lithogéognofie*, *p. 278*, qu'il a cherché à connoître à quel genre de pierres la ftéatite des Anciens devoit fe rapporter; & il a reconnu par l'expérience, que les pierres ollaires, dont parlent Wallerius & Gronovius, la fmectite de Wolterfdorf, la ferpentine & le côme de divers Auteurs, avoient beaucoup de rapports enfemble.

Par toutes les propriétés que nous fait voir la ftéatite ou pierre ollaire, elle doit être rapportée au genre des argilles, puifqu'elle fe durcit au feu, ce qui n'arrive qu'aux feules pierres argilleufes : l'unique chofe en quoi elle differe de l'argille pure ou de la terre à foulons, ou de la terre favonneufe, c'eft qu'elle ne fe délaie pas de même dans l'eau; mais d'ailleurs toutes fes qualités font les mêmes, & il n'y a de différence que dans le

degré

degré de dureté : ainſi toutes les pierres tellement molles, qu'elles puiſſent être coupées au couteau ou travaillées au tour, gliſſantes à l'attouchement, & ſur-tout qui ſe durciſſent au feu, appartiennent à l'eſpece des ſtéatites ; car ce ſont-là ſes vrais caracteres. Ainſi, à proprement parler, la ſtéatite n'eſt autre choſe qu'une pierre argilleuſe, c'eſt-à-dire, une argille qui s'eſt durcie naturellement, juſqu'au point de ne pouvoir plus ſe délayer dans l'eau comme les argilles ordinaires. Au reſte, la ſtéatite eſt plus ou moins dure, & plus ou moins tranſparente : l'eſpece qui nous vient de la Chine eſt ordinairement plus claire ; elle devient, ainſi que celle de la Suiſſe, plus compacte au feu, & plus propre à retenir l'eau : celle du territoire de Bareuth, appellée *ſchmoerſtein*, reçoit plus aiſément au feu des fentes, au travers deſquelles l'eau tranſſude dans la ſuite. Il y a donc bien peu de différence entre nos ſtéatites de l'Europe, & celles de la Chine. On donne aux nôtres des noms tirés des uſages auxquels on les emploie.

STÉCHAS, *Stæchas*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces : ſavoir, le ſtéchas à feuilles dentelées, *ſtæchas folio ſerrato ;* & le ſtéchas Arabique, *ſtæchas purpurea, Arabica vulgò dicta*. Nous ne parlerons que de ce dernier.

Le *ſtéchas Arabique* eſt un ſous-arbriſſeau haut d'une à deux coudées : ſes tiges ſont ligneuſes & quadrangulaires ; ſes feuilles naiſſent deux à deux à chaque nœud ; elles ont la figure de celles de la lavande ; elles ſont blanchâtres, âcres, & d'une odeur aromatique : les ſommités des tiges ſoutiennent des épis ou têtes écailleuſes, longues d'un pouce, ſurmontées chacune par un bouquet de feuilles en aigrette, blanchâtres, & fort ſerrées, d'entre leſquelles ſortent des fleurs d'une ſeule piece, en gueules, purpurines ou bleues, diſpoſées par quatre rangs le long de la tête : le piſtil, qui eſt attaché à la partie poſtérieure de la fleur en maniere de clou, eſt environné de quatre embryons qui ſe changent en autant de graines arrondies & renfermées dans le fond du calice : la petite tête eſt couronnée de quelques petites feuilles d'un pourpre violet.

Toute la plante a une odeur aromatique & un goût âcre un peu amer : elle croît abondamment en Languedoc, en Provence, aux Iſles d'Hieres, appellées par les Anciens *Stécades*. Nous avons obſervé dans ce pays, qu'elle ſe plaît dans les lieux ſecs & arides ; c'eſt même delà qu'on nous apporte aujourd'hui les épis des ſtéchas (*flores ſtæchados*) ſecs & garnis de fleurs, pour l'uſage de la Médecine : elles ne nous venoient autrefois que de l'Arabie. On choiſit ces têtes écailleuſes les plus nouvelles, odorantes & un peu ameres, car elles perdent, en vieilliſſant, leur couleur & leur odeur. Par la diſtillation, on retire du ſtéchas fleuri une huile eſſentielle aromatique en aſſez grande quantité ; c'eſt delà que dépend ſon odeur & ſon efficacité : on fait principalement uſage du ſtéchas pour les maladies des nerfs ; de plus il excite l'urine & les regles, & réſiſte au poiſon.

Il y a une autre plante que l'on appelle dans les boutiques, Stéchas citrin, *stœchas citrina ;* mais elle n'a ni la figure, ni les vertus de celle dont il eſt mention ci-deſſus. C'eſt l'eſpece d'immortelle à bouton d'or. *Voyez* Immortelle.

STÉLÉCHITE, *Stelechites.* Concrétion pierreuſe que vendent les Droguiſtes en Allemagne : ce n'eſt qu'une eſpece d'*oſtéocolle.* Voyez ce mot.

STELLION. Eſpece de lézard que l'on trouve en quelques endroits de l'Italie ; il ſe rencontre ſur-tout en Toſcane, dans les maiſons & dans des trous près de terre : les Italiens l'appellent *ſtellione-tarentole.* Ce lézard chaſſe ordinairement les araignées : il a ſur le dos des taches étincelantes en façon d'étoile, d'où lui eſt venu le nom de *ſtellion.* Il ſe niche pendant l'hiver ; dans les maiſons, aux coins des fenêtres & des portes. Ceux qui chaſſent les ſtellions, ayant remarqué le trou où ils ſe retirent, lorſque le printems commence à venir, mettent au devant certaines trapes de roſeaux pour les prendre, & pour en avoir la peau qui paſſe pour être bonne contre le mal caduc. Les ſtellions changent de peau comme les ſerpents : la morſure de cet animal, dit Lemery, épaiſſit les humeurs & engourdit les ſens. La thériaque & les ſels volatils ſont bons pour en opérer la guériſon : on aſſure que la chair du ſtellion excite la ſueur, & réſiſte au poiſon.

STENCORE, *Stenocorus.* Inſecte coléoptere à antennes poſées devant les yeux, & qui vont en diminuant de la baſe à la pointe. Ses étuis ſont auſſi pliés, étroits par le bout. On trouve des *ſtencores*, dont le corſelet eſt armé d'une pointe mouſſe, ou d'un tubercule latéral ; d'autres ont le corſelet nud & uni.

STERCORAIRE. Nom que l'on donne quelquefois au *ſcarabée fouille-merde*, mais plus communément à la *mouche des latrines.* Voyez ces mots.

STI-FISCH ou SCY, ou GRASEY, ou OFS. *Voyez* à l'article Morue.

STIGMATES. *Voyez* ce mot à l'article Insecte, & à celui de Plante.

STIGMITES. Des Naturaliſtes ont donné ce nom aux pierres remplies de taches ou de petits points. Pline a nommé *ſtignites* un porphyre rouge, orné de taches noires.

STIL DE GRAIN. Terre calcaire ou marneuſe, détrempée par une décoction de graine d'Avignon, jointe à de l'alun ordinaire : de ce mélange on en forme des trochiſques pour les Peintres.

STINC ou STINX. *Voyez* Scinque.

STOCHFISCH ou STOSFICH. Nom hollandois, qui ſignifie *poiſſon de bâton :* c'eſt la morue deſſéchée qu'on bat avec un bâton pour l'attendrir & la rendre mangeable. *Voyez* l'article Morue.

STOMOXE, *Stomoxis.* Inſecte qu'on trouve par-tout, particuliérement en automne, où il moleſte beaucoup les hommes & les chevaux, en les piquant juſqu'au ſang. Le ſtomoxe reſſemble à la mouche commune pour la couleur, la forme & la groſſeur. Il a auſſi les antennes formées par une palette, avec un poil latéral velu : il a pour bouche une trompe dure,

noire, pointue par le bout comme une lancette. Le ſtomoxe eſt, à proprement parler, la *mouche d'automne*.

STOPAROLE, *Stoparola*. Oiſeau du genre des *bergeronettes* ou *hoche-queues*. Voyez ces mots.

STORAX CALAMITE & en SARILLES. *Voyez* au mot STYRAX.

STORMFINCK. Oiſeau aquatique de l'Iſle de Fara, un peu plus grand que le moineau : ſon plumage eſt gris & ſans taches ; ſon bec eſt menu. Cet oiſeau va d'une vîteſſe extrême ſur les eaux ; il annonce le gros tems & la tempête (*Ruiſch de avib. p. 129*).

STRATHIUM. Plante fameuſe chez les Anciens, & que l'on ſoupçonne être la *gaude*. Voyez ce mot.

STRINCZA ou BOTRISSA. Noms que l'on donne dans la Lombardie & dans l'Italie, à un fort bon poiſſon de riviere & de lac, ſemblable à la lotte ou à la barbotte, & qui n'en differe que par la grandeur. Le peuple s'en nourrit dans tout le Milanez.

STROMATHÉE. C'eſt le même poiſſon que le *fiatole*. Voy. ce mot.

STROMBITES, *Turbinites*. Sont des coquilles-foſſiles, univalves, contournées en ſpirales moins profondes que celles des buccins ; elles vont d'ailleurs en diminuant comme les limaçons : enfin, les ſtrombites ſont plus longues, plus menues, & non renflées vers le milieu. Bertrand, *Dict. d'Oricthologie*.

STROMLING. Eſpece de petit hareng très délicat, & d'un goût fort exquis, qui ſe trouve dans le Golfe Bothnique, où l'on en prend des quantités incroyables. *Voyez* à l'article HARENG.

STRONGLES. *Voyez* les articles VER CYLINDRIQUE & ASCARIDES.

STRUND JAGER ou CHASSE-MERDE. Les Navigateurs Hollandois donnent ce nom à une eſpece de mouette qui ſe trouve ſur les côtes de Spitzberg, & qui ſuit fidélement l'oiſeau apppellé *kuitegef*, afin de ſe nourrir de ſa fiente. Le bec du ſtrund-jager eſt noir, crochu & épais : ſes jambes ſont courtes, & les trois doigts de chaque patte ſont palmés comme aux canards ; ſa queue forme un éventail : il a les yeux noirs, ainſi que le deſſus de la tête ; le col cerclé de jaune, le ventre blanc, les aîles & le dos de couleur brune. *Voyez* MOUETTE.

STUC. Marbre factice, dont le plâtre calciné fait la baſe. Les différentes couleurs que l'on y mêle, & qu'on y incorpore, au moyen d'une diſſolution de gomme ou de colle, rendent cette compoſition propre à repréſenter les différentes bigarrures des marbres. *Voyez* l'article MARBRIER dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers*.

STYRAX ou STORAX CALAMITE. Réſine précieuſe qui découle d'un arbre connu ſous le nom d'ALIBOUFIER, *Styrax folio mali cotonei*. Cet arbre eſt de la grandeur d'un olivier, & croît dans les forêts de la Provence, autour de la Chartreuſe de Monrieu, à Baugencier, à Soliers, & entre la Sainte-Baume & Toulon : il reſſemble au coignaſſier par ſon tronc, ſon écorce & ſes feuilles, leſquelles ſont vertes en deſſus, blanches

& velues en dessous ; ses fleurs sont d'une seule piece, semblables à celles de l'oranger, blanches, odorantes ; son fruit est une baie peu charnue, qui contient deux noyaux. Ces arbres, en Provence, ne donnent que très peu de résine : on en retire beaucoup de ceux qui croissent dans les pays plus chauds, tels que la Syrie & la Cilicie.

Cet arbre, très estimable dans le printems par la beauté de ses fleurs, l'est encore davantage par une résine pure qui découle d'incisions que l'on fait à son tronc & à ses branches, & que l'on vend dans les boutiques des Droguistes & des Parfumeurs. M. Duhamel nous apprend qu'il tient d'un Voyageur, qu'un petit vermisseau s'attache à l'*aliboufier*, ronge son écorce, & laisse, en se retirant, un trou qui donne issue au storax en larmes, qui, par cet accident, découle de l'arbre, tout solide & couvert d'une substance farineuse.

La résine du *storax calamite* est brillante, grisâtre, assez solide, un peu grasse, s'amollissant sous les dents, composée de grumeaux ou de miettes blanchâtres, semblables à des amandes cassées, blanches, enclavées dans une résine grumeleuse, d'un goût résineux un peu âcre ; assez agréable, d'une odeur de baume du Pérou, très pénétrante & suave. Quand cette résine est nouvellement cassée, ou que l'on en jette sur les charbons, elle se fond promptement sur le feu, s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée, & forme une lueur très claire. L'épithete de *calamite* lui a été donnée, parcequ'on l'apportoit autrefois à Marseille de la Pamphylie, enveloppée dans des roseaux.

Le *storax stacté* est gras, comme mielleux, & on n'y reconnoît aucunes larmes blanches de ce même suc résineux.

On trouve dans les boutiques, du *storax en sarilles*, lequel n'est autre chose qu'une sciure de bois rouge mêlée avec un peu de styrax liquide & de storax stacté : en cet état, c'est le plus exquis des parfums résineux ; on le préfere même pour brûler, au storax pur ; mais on choisit ce dernier pour l'usage médicinal : on croit que c'est le véritable *thus Judæorum* que les Mages présenterent au Sauveur du monde.

Le storax en larmes est plus pénétrant que le benjoin : on l'emploie dans l'asthme humoral ; on le recommande, à cause de sa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les esprits animaux, & pour en calmer les mouvements déréglés : on l'emploie utilement dans les antidotes cordiaux & en fumigation. On en forme par liquation, des tablettes ou pastilles, pour parfumer les Eglises. Les Chymistes tirent du storax une teinture & des fleurs, comme ils font avec le benjoin.

STYRAX LIQUIDE, *Styrax liquidus*. Est le suc résineux que les Arabes appellent *mitia*, les Turcs *cottermiza*, les Chinois *rocu malha*, & les Européens *faux storax stacté*. Cette résine est liquide, gluante, peu ou point transparente, d'un gris brun, d'une odeur forte de storax solide, mais presque désagréable, d'un goût un peu âcre & aromatique : ce styrax nous parvient rarement pur.

Il y a une grande diverſité de ſentiments concernant l'origine de cette ſorte de baume réſineux ; les uns veulent que ce ſoit une térébenthine compoſée ou cuite avec de l'huile, du vin, &c. d'autres prétendent que c'eſt l'extrait fait par la décoction des parties de l'arbre du liquidambar. Cependant Jacques Petivier, Apothicaire de Londres, & habile Naturaliſte, rapporte dans les *Tranſactions Philoſophiques de Londres, n°. 313*, que c'eſt le ſuc d'un certain arbre qu'on appelle *roſa mallos*, qui naît à l'Iſle de Cobras, dans la Mer Rouge, éloignée de trois journées de la ville de Suez. On enleve, dit cet Auteur, l'écorce de cet arbre tous les ans : on la pile, & on la fait bouillir dans de l'eau de la mer, juſqu'à la conſiſtance de glu ; enſuite on recueille la ſubſtance réſineuſe qui nage deſſus : pour la purifier, on la diſſout de nouveau dans de l'eau de mer, & on la paſſe ; on renferme ſéparément dans de petits tonneaux cette réſine ainſi purifiée, & le réſidu épais qui reſte après la purification. On tranſporte ces deux ſortes de ſtyrax à Moka, lieu où ſe tient la célebre Foire d'Arabie.

Ce parfum eſt beaucoup eſtimé chez les Orientaux, qui en font grand uſage. Le tonneau qui contient quatre cents vingt livres, ſe vend depuis cent quatre-vingts, juſqu'à trois cents ſoixante livres d'argent, ſelon la pureté du ſtyrax. Nous avons vu dans un vaiſſeau Turc, un barril de bois de ſtyrax : ce barril avoit été formé, à ce qu'on nous aſſura, du tronc de l'arbre qui produit le ſtyrax même. Il avoit deux pieds de diametre : c'étoit un tronc creuſé longitudinalement juſqu'à l'épaiſſeur du fond inférieur ; le fond ſupérieur étoit fait de morceaux rapportés. Ce bois étoit peu dur, odorant, jaunâtre : on nous aſſura encore que parmi les Orientaux on fait les ſarcophages (cercueils) des Grands avec cette ſorte de bois.

Le ſtyrax convient ſur les contuſions, les plaies & les ulceres externes, ſur-tout les ſcorbutiques ; il eſt la baſe d'un onguent qui porte ſon nom, & dont on ſe ſert fort heureuſement dans les grands Hôpitaux, &c. pour empêcher la pourriture, & pour prévenir le ſphacele : on le preſcrit intérieurement quand il eſt purifié, depuis quatre grains juſqu'à ſeize, pour déterger & guérir les ulceres internes.

Le ſtyrax d'Amérique eſt le *liquidambar*. Voyez ce mot.

SU. Nieremberg, *Hiſt. exot. L. IX, c. 47*, dit que c'eſt un animal qui habite proche des fleuves, & qu'on trouve chez les Patagons : au premier aſpect il paroît avoir quelque choſe de la figure d'un lion ; il a une eſpece de barbe au menton & aux joues juſqu'aux oreilles. Ses poils ne ſont pas fort longs : il a la poitrine large, les reins ramaſſés, la queue large & longue comme celle de l'écureuil. Dans la Sibérie on ſe couvre de la peau de cet animal. Quand il prend la fuite, il porte ſes petits ſur ſon dos, & les couvre de ſa queue. On le prend avec ſes petits dans des foſſes que l'on pratique en terre, & qu'on couvre de branches d'arbres. Quand il y eſt tombé, il égorge ſes petits, & il ne ſuccombe ſous les coups des

Chasseurs, qu'après les avoir effrayés par des cris horribles qui portent au loin l'épouvante. On nomme aussi cet animal *furuccaraté*.

SUC, *Succus*. On donne ce nom aux fluides qui se trouvent dans les différents corps de la Nature. Dans le regne animal on trouve les sucs nourricier, gastrique, pancréatique & nerveux. Dans le regne végétal on trouve les baumes, la matiere extractive, la matiere de la gomme, & les huiles. Dans le regne minéral on trouve les sucs bitumineux, tels que les pétroles, les guhrs métalliques, des eaux chargées de parties ou terreuses, ou pierreuses, ou salines. *Voyez* BITUME, EAUX, GUHR, HUILE, & l'article ÉCONOMIE ANIMALE, à la suite du mot HOMME.

SUCCIN *Voyez* AMBRE JAUNE.

SUCCISE ou MORS DU DIABLE. *Voyez* à la suite du mot SCABIEUSE.

SUCE-BŒUF. On donne ce nom à des oiseaux qui se trouvent en grand nombre dans l'Isle de Bisescha, près de l'embouchure du Sénégal : ils sont de la grosseur d'un merle, noirs, & ont le bec dur & pointu. Le suce-bœuf s'attache sur le dos des bestiaux, dans des endroits où leur queue ne peut le toucher, & à coup de bec, il leur perce la peau pour sucer leur sang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas soigneusement à le chasser, il est capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux. *Hist. Génér. des Voy. L. VII, p. 416.*

SUCET ou ARRÊTE-NEF. *Voyez* REMORA.

SUCEUR DE MIEL. *Voyez* COLIBRI.

SUCRE DE ROSEAU ou DE CANNE. *Voyez* CANNE A SUCRE. Nous avons parlé du sucre d'érable à la suite du mot ÉRABLE; du sucre de bambou, au mot BOIS DE BAMBOU; & du sucre de bouleau, au mot BOULEAU, &c. Les Anciens ont encore fait mention d'autres sortes de sucre naturel; savoir, du *tabaxir*, c'est le *saccar-mambu* des Indes, ou le sucre du *roseau en arbre*, plus connu sous le nom de *bambou*; le sucre *alhusar* ou *alhasser*, est la *manne* de l'Apocin. *Voyez* ces mots.

SUCTOLT, *Scutatus orbis*. Poisson de mer, de figure ronde, mis par Artedi dans le rang de ceux dont les nageoires sont cachées : on le nomme aussi BUFOLT.

SUCU. Espece de pommier fort commun dans la Province de Canton en Chine. Son fruit a le goût, la figure & la couleur de nos pommes de calville : on le seche comme nos figues, afin de le conserver toute l'année; c'est un très bon manger.

SUGGARDS. C'est le nom que les habitants du Cap de Bonne-Espérance donnent à un millepede, dont la morsure est aussi dangereuse que celle d'un scorpion : les vignes y sont infestées d'une petite espece de millepedes, difficile à trouver, parcequ'elle se renferme dans une sorte d'enveloppe qui ressemble à la feuille de vigne flétrie. *Hist. des Voy.*

SUGLACURU. Ver ainsi nommé chez les Maynas, & à Cayenne *ver*

macaque : il prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes ; il croît juſqu'à la groſſeur d'une feve, & cauſe une douleur inſupportable. On trouve cette eſpece de ver aſſez rarement. M. de la Condamine dit avoir deſſiné à Cayenne l'unique qu'il ait vu ; & il l'a conſervé dans de l'eſprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquure d'une ſorte de mouſtique ou de maringouin ; mais juſqu'ici l'animal qui dépoſe l'œuf, n'eſt pas encore connu, dit l'Académicien ci-deſſus cité.

SUGUNTUS. Nom que l'on donne au Pérou à l'eſpece de corbeau du Mexique, nommé *aura*. Voyez ce mot.

SUIE ou SUGE, *Fuligo*. Subſtance volatile, inflammable, comme charbonneuſe, un peu ſaline, d'un roux noirâtre, d'un goût fort amer, & d'une odeur vappide, qui ſe trouve enlevée & condenſée contre les parois intérieures des tuyaux de cheminées, ſous leſquels on a brûlé du bois, &c. & dont elle eſt un des produits : elle reſſemble beaucoup à une huile brûlée & empyreumatique ; on s'en ſert en teinture, ſous le nom de *bidanet* : elle donne une couleur fauve qui eſt aſſez belle, mais qui ſent fort mauvais ; en récompenſe elle conſerve les étoffes de laine contre les *teignes*. Voyez ce mot. La ſuie entre dans les onguents pour la teigne ou pour la galle invétérée : on en fait auſſi avaler pour l'épilepſie. Les Anglois regardent la ſuie comme très bonne pour l'engrais des terres, pour faire périr les mauvaiſes herbes & les plantes aquatiques, tels que les joncs & les roſeaux dans les prairies baſſes. Les ſuies animales different des ſuies végétales. Le *noir de fumée* n'eſt que de la ſuie des matieres réſineuſes qui brûlent avec flamme.

SUIF, *Sebum*. Eſt une des eſpeces de *graiſſe*. Voyez ce mot. Le bélier, la brebis, le mouton, de même que le bœuf, le cerf, le daim, le bouc, & tous les ruminants, produiſent du ſuif.

SUINT ou LAINE GRASSE. *Voyez* au mot LAINE.

SUISSE ou VANDOISE. *Voyez* DARD.

SUKOTYRO ou SUCOTARIO. Les Chinois appellent ainſi un très gros quadrupede, remarquable par ſes cornes. Cet animal eſt de la grandeur d'un bœuf : ſon muſeau reſſemble à celui d'un cochon ; ſes oreilles ſont longues & rudes ; ſa queue eſt épaiſſe & touffue ; ſes yeux ſont placés perpendiculairement dans la tête : proche de chaque œil ſort une longue & groſſe défenſe oſſeuſe, un peu arquée, applatie, ſillonnée. *Voyez* le détail de cette arme, par M. Sloane, dans les *Mémoires de l'Academ. des Sciences, année 1727.* Geſner penſe que c'eſt une eſpece d'*urus*. Voyez AUROCHS.

SUMACH, *Rhus*. Arbriſſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : les unes ſont d'utilité, les autres ſont de curioſité.

Le SUMACH ORDINAIRE ou COMMUN, *Rhus culinaria*, appellé le *roux* ou *roure des Corroyeurs*, eſt un arbriſſeau qui croît quelquefois à la hauteur d'un homme : ſes feuilles ſont oblongues, velues, aîlées, dentelées à leurs bords, rougeâtres, aſſez ſemblables à celles du ſorbier. Il naît d'entre les

feuilles, aux fommités des branches, des fleurs ramaffées en épi, de couleur blanche, compofées chacune de fleurs difpofées en rofe. Aux fleurs fuccedent des baies prefque ovales, membraneufes, verdâtres, qui renferment une femence arrondie en forme de petite lentille, de couleur rougeâtre. Ce fruit eft d'un goût acide & aftringent.

Ce fumach croît dans les lieux fecs & pierreux, fur les collines, & aux environs de Montpellier. En Efpagne, dans le territoire de Salamanque, on cultive cet arbre avec autant de foin que la vigne, parceque les habitants en font un commerce affez confidérable. On coupe tous les ans fes rejettons jufqu'à la racine; puis on les fait fécher pour les réduire en une poudre fine dont on fe fert pour préparer les cuirs, & fur-tout pour les apprêts des peaux de bouc, de chevre, & de maroquin noir. *Voyez* l'article Maroquinier dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers*. Les Anciens s'en fervoient au même ufage. On employoit fon fruit autrefois dans les cuifines, pour affaifonner les viandes : cela fe pratique même encore chez les Turcs. C'eft de la différence de fes ufages qu'il a reçu différents noms : le *fumach des Cuifiniers* eft le fruit; il noircit les dents & les cheveux : le *fumach des Corroyeurs* font les feuilles & les branches; la plus grande quantité de ce qu'on en confomme en France, fe tire du Portugal : & le *fumach rouge de Galien* eft la graine du même arbriffeau.

Le Sumach des jardins ou de Virginie fe cultive dans les jardins où il s'éleve aifément, porte de beaux épis véloutés rouges : il fleurit de bonne heure. Aux fleurs fuccedent des fruits fort rouges, arrondis, preffés, qui contiennent chacun une femence applatie comme une lentille, d'un goût aigrelet : fes fruits font rafraîchiffants; on en met macérer une grappe dans une pinte d'eau froide, qu'on fait boire enfuite par verrées dans toutes fortes d'hémorrhagies : cette infufion eft encore recommandée contre les defcentes. Les feuilles de fumach pilées & appliquées fur le panaris, réfiftent à la pourriture, & empêchent la gangrene.

Ces deux efpeces de fumachs font propres à garnir des remifes & certaines parties des parcs : elles font un bel effet dans les bofquets d'été & & d'automne. Il y a deux autres efpeces de fumach de la Caroline : l'un à fruit noir; l'autre à fruit de couleur rouge orangé, qui peuvent auffi paffer très bien l'hiver en terre.

Il découle, dit M. Duhamel, des incifions qu'on fait aux troncs des gros fumachs, une fubftance réfineufe qui paroît mériter qu'on effaie d'en faire un vernis analogue à celui de la Chine. Je crois, continue-t-il, que la décoction des grappes eft employée à préparer les étoffes pour quelques efpeces de teinture : au refte, ces grappes bouillies dans le vin, calment l'inflammation des hémorrhoïdes.

Le bois de fumach eft fort tendre, principalement celui du fumach de Virginie, que l'on appelle *vinaigrier* en Canada; il eft d'une très belle couleur verte, & de deux nuances qui font affez agréables.

Il

Il y a une autre espece de sumach dont on se sert en teinture du grand & du petit teint verd, sous le nom de *redoul*. Voyez ce mot.

Enfin, on distingue six sortes de sumachs qui sont originaires de l'Afrique, & qui n'ont d'autre agrément que d'être toujours verds.

SURA. *Voyez* au mot Coco.

SUREAU ou SUZEAU, *Sambucus*. Le sureau est un petit arbrisseau dont il y a plusieurs especes, qui different par la couleur de leurs fruits, & par leurs feuilles.

Les fleurs de sureau sont rassemblées en ombelles. Chaque fleur est en rosette : il leur succede des baies sphériques, qui sont noires dans certaines especes, & blanches, rouges ou vertes dans d'autres : les feuilles sont composées de grandes foliolles pointues, découpées & dentelées sur les bords, opposées deux à deux sur les branches. Il y a une espece de sureau dont les feuilles sont profondément laciniées.

Les sureaux sont de grands arbrisseaux très jolis, sur-tout dans le mois de Juin, quand ils sont chargés de fleurs : ainsi ils sont propres à être employés à la décoration des bosquets de la fin du printems & de l'été. Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrein : ils reprennent très facilement de boutures, ainsi que tous les arbres qui ont beaucoup de moëlle. On sait que les jeunes branches de sureau sont remplies de moëlles : leur bois est peu épais ; elles sont vertes d'abord, puis grisâtres : elles peuvent servir à faire des sarbacannes. On ne trouve point de moëlle dans les gros troncs qui sont couverts d'une écorce rude, crevassée, de couleur cendrée ; sous cette écorce il s'en trouve une seconde qui est verte & d'usage en Médecine. Le bois de sureau est assez dur & liant : il sert à faire différents ouvrages. Les Tourneurs en font des boîtes & des tabatieres, des peignes communs : après le buis, c'est un des meilleurs bois qu'on puisse employer à cet usage.

On fait un vinaigre aromatique avec les fleurs de sureau ; il est très agréable pour l'usage de la table, & moins contraire à l'estomac que le vinaigre simple. On conseille la décoction des fleurs & des branches de sureau pour déterger les ulceres, & pour faire des fomentations sur les parties affligées d'érésipelles. La fleur de sureau infusée dans de l'eau, est excellente pour les coliques d'indigestion : son écorce infusée dans du vin blanc, est purgative & puissamment diurétique : l'écorce moyenne est spécifique pour la brûlure, l'inflammation des hémorrhoïdes & la goutte. On fait avec la farine de seigle & les baies de sureau, qu'on appelle dans les boutiques, *grana actes*, des gâteaux qui sont très estimés pour arrêter les diarrhées & les dyssenteries. On fait aussi un *rob* avec le suc de ce fruit. Le sureau est depuis long-tems célebre en Médecine, même du tems d'Hippocrate. Martin Blokwitzius a écrit un livre entier des vertus de cet arbrisseau, sous le titre d'*Anatomie du Sureau*. Il croît sur le sureau une espece de champignon, que l'on appelle *oreille de Judas*. Voyez ce que nous en avons dit à la suite du mot Champignon.

On donne le nom de petit ſureau à l'*yeble*, & celui de ſureau aquatique à l'*obier*. Voyez ces mots.

SURELLE. *Voyez* OSEILLE.

SURFS. *Voyez* à l'article HARENG.

SURIKATE. Eſpece de quadrupede qui ſe trouve dans l'Amérique Méridionale : il eſt de la grandeur à-peu-près d'un lapin ; & par la partie ſupérieure du muſeau, il reſſemble au *coati*. Cet animal a un caractere qui le diſtingue de tous les quadrupedes, & qui ne lui eſt commun qu'avec l'*hyene* ; ce caractere eſt d'avoir également quatre doigts à tous les pieds. Cet animal eſt joli, vif, adroit : il ſe ſoutient aiſément ſur ſes pattes de derriere, & marche de cette maniere. Il ſe place auprès du feu dans cette attitude : il aime beaucoup le poiſſon, la viande & les œufs. Un de ces animaux, que M. de Buffon avoit, ſe ſervit de ſes pattes réunies pour tirer des œufs de l'eau où on les avoit mis pour les faire cuire : le même animal ne buvoit point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiede ; ſa boiſſon ordinaire étoit ſon urine, dont l'odeur étoit cependant fort déſagréable. Il étoit apprivoiſé au point de venir lorſqu'on l'appelloit, & il jouoit avec les chats ſans leur faire de mal. Lorſque le ſurikate a peur, ou qu'il s'ennuie, ſa voix reſſemble alors à l'aboiement d'un jeune chien ; mais lorſqu'il eſt affecté par quelque ſenſation de plaiſir, il fait un bruit vif & ſemblable à celui d'une creſſelle que l'on tourne avec rapidité.

SURMULET, BARBARIN, MOIL. Poiſſon mis dans le genre des poiſſons à nageoires épineuſes : on en diſtingue de pluſieurs ſortes.

Le *ſurmulet barbu* a juſqu'à un pied de long : il eſt orné de lignes dorées depuis la tête juſqu'à la queue. On apperçoit au travers de ſes écailles, une couleur pourprée : ces écailles ſont grandes, découpées à l'entour, & placées de travers ; elles tombent aiſément. Ce poiſſon a le dos & la tête voûtés, les yeux rouges, la bouche petite & ſans dents ; au bout de la mâchoire inférieure pendent deux filets blancs & mous : il a deux nageoires dorées près des ouies, & deux autres blanches au deſſous ; il en a une autre proche de l'anus, & deux au dos ; ſa queue eſt rouge. Le ſurmulet barbu a le paſſage du goſier petit : il a quatre ouies de chaque côté. Il ſe corrompt facilement, ce qui fait qu'on ne le tranſporte guere loin de la mer.

Rondelet dit que les ſurmulets barbus ſe prennent ſur les rivages, & les non-barbus ſe prennent en haute mer : leur chair eſt eſtimée.

Les *ſurmulets d'étang* habitent toujours dans la fange : leur chair ſent la bourbe. Ils ſont plus grands que ceux de mer, & n'en ſont pas pour cela meilleurs ; mais leurs écailles tiennent davantage, & leurs traits dorés ſont plus éclatants.

Le *ſurmulet de mer ordinaire* eſt plus grand que le ſurmulet barbu ; ſes écailles ſont plus épaiſſes & plus adhérentes à la peau : il a aux côtés trois ou quatre lignes dorées, & les nageoires qu'il a ſur le dos ſont d'un jaune mêlé d'un beau vermillon. Ce ſurmulet reſſemble beaucoup au ſurmulet d'étang.

Le furmulet fans barbillons eft l'*imbriaco*.

SURMULOT. Cet animal, qui n'eft connu que depuis quelques années, a été nommé improprement *rat des bois*; car il differe autant du rat, que le mulot differe de la fouris. Il a été nommé, à plus jufte titre, *furmulot*, c'eft-à-dire, *grand mulot*, parcequ'en effet il reffemble plus au mulot qu'au rat, par la couleur & par les habitudes naturelles.

Le furmulot, dit M. de Buffon, eft plus fort & plus méchant que le rat : il a le poil roux, la queue extrêmement longue & fans poil; l'épine du dos arquée comme l'écureuil, & le corps beaucoup plus épais : il a auffi des mouftaches comme le chat.

Ce n'eft que depuis neuf ou dix ans que cette efpece s'eft répandue dans les environs de Paris : on ne fait d'où ces animaux font venus, mais ils ont prodigieufement multiplié; & l'on n'en fera pas étonné, lorfqu'on faura qu'ils produifent ordinairement depuis douze jufqu'à dix-neuf petits, & qu'ils engendrent jufqu'à trois fois par an.

Les endroits où les furmulots ont paru pour la premiere fois, & où ils fe font bientôt fait remarquer par leurs dégâts, font Chantilly, Marly-la-Ville & Verfailles.

Les mâles font plus gros, plus hardis & plus méchants que les femelles. Lorfqu'on les pourfuit & qu'on veut les faifir, ils fe retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe : leur morfure eft non-feulement cruelle, mais dangereufe; elle eft promptement fuivie d'une enflure confidérable, & la plaie, quoique petite, eft long-tems à fe refermer.

Les chiens chaffent les furmulots comme ils chaffent les rats d'eau, c'eft-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorfque les furmulots fe fentent pourfuivis, & qu'ils ont le choix de fe jetter à l'eau ou de fe fourrer dans un buiffon d'épines, à égale diftance, ils choififfent l'eau; ils y entrent fans crainte, & nagent avec une merveilleufe facilité. Cela leur arrive toutes les fois qu'ils ne peuvent regagner leurs terriers; car ils fe creufent, comme les mulots, des retraites fous terre, ou bien ils fe gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les furmulots dans leurs terriers : ils les pourfuivent comme les lapins, & femblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux paffent l'été dans la campagne; & quoiqu'ils fe nourriffent principalement de fruits & de grains, ils ne laiffent pas auffi d'être très carnaffiers. Ils mangent les lapereaux, les perdreaux, la jeune volaille; & quand ils entrent dans un poulailler, ils y font prefque autant de ravage que le *putois*.

Vers le mois de Novembre, les meres, les petits & tous les jeunes furmulots quittent la campagne, & vont en troupes dans les granges, où ils font un dégât infini; ils hachent la paille, confomment beaucoup de grains, & infectent le tout de leur ordure. Les vieux mâles reftent à la campagne : chacun d'eux habite feul dans fon trou; ils y font, comme les mulots, provifion pendant l'automne, de gland, de faine, &c. ils rem-

pliſſent leur trou juſqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond : ils ne s'y engourdiſſent pas comme les loirs. Ils en ſortent l'hiver, ſur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chaſſent les ſouris & les rats. L'on a même remarqué, depuis que les ſurmulots ſe ſont ſi fort multipliés aux environs de Paris, que les rats y ſont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois.

SURON. Les Droguiſtes donnent ce nom à certains cuirs de bœuf, qui recouvrent les ballots de marchandiſes que l'on nous envoie de la Nouvelle Eſpagne & de Buenos-Ayrès dans l'Amérique méridionale. Ces cuirs ſont couſus avec des filets & lanieres de la même peau fraîche. On dit aujourd'hui un *ſuron* de quinquina, un *ſuron* de jalap, un *ſuron* de canelle, &c.

SUSERRE ou SISERRE. *Voyez* GRIVE.

SYCOMORE. *Voyez* l'article ÉRABLE. Le ſycomore faux eſt l'*azédarac*. Voyez ce mot.

SYLPHIUS. *Voyez* SILPHIUM.

SYRINGA. *Voyez* SERINGAT.

TAB

TABAC. Plante ufuelle, médicinale pour les uns, de pur agrément pour les autres, dont le luxe ou la mode a féduit toutes les Nations, en fe répandant de l'Amérique jufqu'au Japon. Les efpeces de tabacs qu'on emploie actuellement dans les Manufactures de France, font, les feuilles de la Louifiane, de Virginie, de Flandres, de Hollande, du Palatinat, d'Alface, de Pologne, d'Ukraine & du Levant. Il faut que les raifons qui nous empêchent de nous procurer cette denrée par nous-mêmes, comme il étoit permis autrefois, foient très fortes. Je voudrois ignorer qu'en 1750 on eftima que le Maryland & la Virginie produifoient chaque année aux Anglois plus de cent mille tonnes ou boucauts de tabac, dont ils gardoient à-peu-près la moitié pour leur confommation, & faifoient exporter en France une grande quantité du refte, ce qui les enrichiffoit annuellement d'une fomme de neuf millions deux cents mille livres de France. Par les préparations qu'on fait fubir au tabac, & dont on trouve le détail circonftancié dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, il paroît qu'on peut regarder le tabac comme une matiere végétale & à demi-putréfiée. Que n'ufe-t-on des plantes de notre pays ! il y en a qui procurent des poudres fternutatoires plus agréables, & dont l'ufage eft moins dangereux que ne l'eft celui du tabac. Quant à la defcription du tabac, *voyez* à l'article NICOTIANE.

TABACOS ou POLYLT. Les Efpagnols du Mexique donnent ce nom à des morceaux de rofeaux longs de trois pieds, & remplis d'un mélange de tabac, d'ambre liquéfié, d'épices, & d'autres plantes fort échauffantes. Ils allument ces rofeaux par un bout, & ils afpirent par l'autre la fumée, dont la narcoticité les endort en leur ôtant toute fenfation de laffitude & de travail : c'eft-là l'opium des Mexiquains.

TABAQUEUR. Goëdard donne ce nom à un papillon qui vole fort vîte, & qui provient d'une chenille qui fe nourrit des grandes feuilles du tabac, lorfqu'elles font en maturité.

TABAXIR. Eft la fubftance concrete que produifent naturellement certaines cannes Indiennes nommées *mambous*: c'eft un remede fort célebre en Afie pour la dyffenterie & les fievres chaudes : on l'appelle dans ces régions, *facar mambus* ou *fucre de mambou*. Voyez aux articles CANNE A SUCRE & BAMBOU.

TABOURET ou MALETTE A BERGER. *Voyez* BOURSE A PASTEUR.

TABROUBA. Grand arbre qui croît à Surinam : fes fleurs font d'un blanc verdâtre, & fuccédées de fruits qui renferment des graines blanches femblables à celles des figues. On en tire un fuc qui noircit au foleil, & qui fournit aux Indiens une teinture dont ils fe peignent le corps. Les

branches du tabrouba incifées, diftillent un fuc laiteux & fort amer, qui fert aux Sauvages pour fe frotter la tête, à deffein d'en écarter les infectes incommodes.

TABURIN. *Voyez* TIBURON.

TACAMAQUE ou TACAMAHACA. *Voyez* RÉSINE TACAMAQUE.

TACATACA. Au Brefil on donne ce nom à un oifeau que nous appellons *toucan*. Voyez ce mot.

TACHAS ou THACHASCH. Moyfe a employé ce nom dans l'Exode, pour exprimer un poiffon qu'Artedi croit être le poiffon cétacée que les Anglois nomment *manalec*, les Efpagnols *manati* ou *monati*, les Portugais *pezze-mouller* ou *muger*, & les habitants d'Amboine *dujong ;* c'eft le *lamentin* des Naturaliftes. M. Jault, favant dans les langues orientales, dit que la peau du tachas fervoit, chez les Juifs, pour couvrir le tabernacle & les vafes facrés.

TACON. Nom donné au jeune faumon. Le beccard eft la femelle du faumon. *Voyez* SAUMON.

TACLOVO. Efpece d'huître des Indes orientales, & qui pefe plufieurs livres. Il y a des barris (finge des bois) qui en font fort friands, & vont les chercher fur les rivages. Comme ces huîtres font fouvent ouvertes, & que le finge craint que, quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en fe refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de fe fermer, & enfuite il mange l'huître fans peine.

TADORNE ou TARDONE, *Tadorna*. Efpece de canard peu commun en France. C'eft le *vulpanfer* de plufieurs Naturaliftes.

La tadorne, dit Belon, eft plus grande que le canard, & approche de la grandeur d'une moyenne oie : elle a le plumage de la tête noirâtre, ainfi que les yeux ; fon bec, qui eft auffi court que celui d'une canne, & auffi large que celui d'une oie, eft rouge par deffus, & comme enfellé : il a une tache noire de chaque côté, & une autre au bout. Cet oifeau a les jambes plus longues que le canard ; la couleur de fes jambes & de fes pieds tire fur le rouge ; fa poitrine eft ornée d'un collier de couleur rouffe ; le devant de l'eftomac & le tour du col eft blanc, ainfi que le corps ; le deffus des aîles eft noir, & barré d'une ligne rouffe ; le bout de la queue & des aîles eft noir. Il plonge rarement entre deux eaux, mais il aime à être fur l'eau, & porte fa queue comme les cannes ; fon cri eft femblable à celui du canard : fes aîles étendues, quoique noires, paroiffent fur-ombrées d'un verd brillant ; mais étant pliées, ce verd devient roux. La tadorne fait fon nid dans des trous en terre : on la trouve dans le Nord, & même en Angleterre.

TÆDA. Nom donné aux branches inférieures du pin des montagnes, lefquelles font remplies de réfine, & fervent pour cela de torches à éclairer.

TAELPE. Eft une efpece de rat qu'on trouve fréquemment dans certains cantons des Kalchas dans la Tartarie orientale. Cet animal creufe en

terre des trous pour s'y loger : chaque mâle fait le sien ; il y en a toujours un qui fait la garde, & qui se précipite dans son trou lorsqu'il voit approcher quelqu'un ; mais la troupe n'échappe pas pour cela aux Chasseurs. Lorsqu'ils ont une fois découvert le nid, ils l'environnent ; ils ouvrent la terre en deux ou trois endroits, & ils y jettent de la paille enflammée, qui les oblige aussi-tôt de sortir : c'est ainsi qu'ils en prennent facilement un si grand nombre, que les peaux en sont à fort bon marché dans le pays. On emploie à Pekin la peau de ces animaux pour faire des mantilles.

TÆNIA. *Voyez* RUBAN POISSON DE MER. On donne aussi le nom de tænia au *ver solitaire*, qui prend naissance dans le corps des animaux. *Voyez* VER SOLITAIRE.

TAFFIA. Nom que les Naturels des Antilles donnent à l'eau-de-vie de cannes, c'est-à-dire, celle qui se fait avec les écumes & les gros sirops du sucre : les François l'appellent *guldive*, & les Anglois *rhum*.

TAJACU ou PECARI, *Porcus moschiferus*. Espece de sanglier ou de cochon naturel à l'Amérique : c'est une des especes d'animaux les plus nombreuses & les plus remarquables qui se voient dans le Nouveau-Monde ; les François de la Guyane l'appellent *cochon noir*. Cet animal ressemble, au premier coup d'œil, à notre sanglier, ou plutôt au cochon de Siam, qui, comme on le sait, n'est, ainsi que notre cochon domestique, qu'une variété du sanglier ou cochon sauvage. Le tajacu a le col court & épais ; les oreilles droites, pointues, longues d'environ trois pouces ; les yeux petits : il n'a point du tout de queue. Tout son corps est couvert de soies, plus grosses que celles des cochons ordinaires, & si roides, qu'elles ressemblent plutôt aux piquants du porc-épic : elles sont noires, mêlées d'un peu de blanchâtre. Ces soies sont courtes au bas des flancs, & de plus en plus longues à mesure qu'elles s'approchent du dos, où il y en a qui ont cinq ou six doigts de longueur.

Le tajacu differe principalement des autres especes de son genre, par une sorte de bourse qu'il a sur le dos vers la partie postérieure, d'où découle une liqueur d'une odeur désagréable. Ainsi ce quadrupede est, de tous les animaux, le seul qui ait une ouverture dans cette région du corps (car cette bourse est située sur le dos près de la croupe, & présente une fente de deux ou trois lignes de largeur, mais qui pénetre à plus d'un pouce de profondeur). Les *civettes*, le *blaireau*, la *genette*, ont le réservoir de leur parfum au dessous des parties de la génération. L'*ondatra* ou *rat musqué*, le *musc* ou le *chevreuil du musc*, l'ont sous le ventre. Le tajacu est le *caaigoara* de Marc-Grave : Edouard Tison en a donné la description anatomique dans les *Transact. Philosoph. n. 133, p. 379*. Ray dit qu'il a la mâchoire inférieure plus allongée que la supérieure, & le ventre nud. Il a au milieu de la tête, entre les oreilles, un paquet de poils hérissés, la plupart noirs ; les ongles du pied de derriere plus longs que ne les ont ordinairement les animaux à pied fourchu.

On trouve le tajacu dans la Nouvelle Espagne, au Mexique, dans la

Terre-Ferme & dans le Brefil. Ces animaux font très nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale : ils vont ordinairement par troupes, & font quelquefois deux ou trois cents enfemble; ils ont le même inftinct que les cochons pour fe défendre, & même pour attaquer, fur-tout les perfonnes qui veulent enlever leurs petits; ils fe fecourent mutuellement; ils enveloppent leurs petits, & bleffent fouvent les chiens & les Chaffeurs; ils habitent les montagnes, les forêts, où ils fe nourriffent de fruits fauvages, de graines & de racines. Bolivar dit qu'ils mangent auffi les ferpents, les crapauds, les lézards qu'ils écorchent auparavant avec leurs pieds. On peut priver aifément les petits, en les prenant jeunes : ils perdent leur férocité naturelle, fans devenir familiers, car ils ne connoiffent perfonne, ne s'attachent point à ceux qui les foignent; mais ils reviennent d'eux-mêmes au gîte. Cette efpece de fanglier craint le froid, & ne pourroit fubfifter fans abri, dans notre climat tempéré, comme notre fanglier ne peut lui-même fubfifter dans les climats trop froids. Le tajacu eft une efpece très diftincte de notre cochon d'Europe; car ils ne produifent point enfemble, quoique cependant ces efpeces paroiffent voifines en apparence.

Selon Jofeph d'Acofta, lorfque le tajacu eft tué, il eft néceffaire de couper fur-le-champ la groffeur ou bourfe qu'il a fur le dos; parcequ'en moins d'une demi-heure, la chair de l'animal ne feroit plus bonne à manger. Tifon prétend au contraire, qu'en comprimant cette partie avec le doigt, il en a fait fortir une liqueur, dont l'odeur mufquée étoit fort agréable. Mais, ainfi que le dit M. de Buffon, d'après l'épreuve qu'il en a faite, on auroit plutôt dû comparer cette odeur à celle du *caftoreum*, qu'à celle du mufc. Il faut auffi néceffairement enlever au mâle, dans le même inftant qu'on le tue, les parties de la génération, comme on le fait au fanglier; car, fans cela, il en réfulteroit le même inconvénient. La chair de cet animal eft plus feche & moins chargée de lard que celle de notre cochon, mais elle n'eft pas mauvaife à manger, & pourroit devenir meilleure par la caftration.

TAJIBI. Efpece de philandre du Brefil, que les Portugais appellent *cachorro de mato*, & les Hollandois *bofchratte*; c'eft le tlaquatzin de Klein. *Voyez* DIDELPHE.

TAILLEURS. Goëdard donne ce nom à des mouches à deux aîles, qui font de grandes efpeces de tipules. *Voyez* TIPULES.

TAILLIS. On nomme ainfi une certaine étendue de bois, depuis fa premiere pouffe jufqu'à vingt-cinq ans : on appelle *gaulis* le même bois âgé depuis vingt-cinq ans jufqu'à cinquante ou foixante ans. Chaque fois qu'on coupe un *taillis*, il eft dans un danger évident, fi on ne le préferve pas pendant deux ans de la dent des lapins, & pendant quatre de celle de la bête fauve. Ces ennemis des bois qu'ils habitent, dévorent les germes tendres deftinés au rétabliffement des forêts. Quelques efpeces d'arbres, tels que le charme, le frêne, le hêtre, font en danger du côté des lapins

pendant

pendant six ou sept ans. Mais par-tout où la quantité de gibier ne sera pas trop grande, les plantations que les Ecrivains économiques rendent si effrayantes, deviennent très faciles, & se font à peu de frais : l'on peut aussi par cette raison, se servir de plant élevé en pépiniere. Si on veut un taillis à couper tous les quinze ans, il faut planter à quatre pieds de distance ; ou à cinq, si l'on se propose de couper les bois à trente ou quarante ans ; & plus encore, si on le destine à devenir une futaie : à l'égard du choix de l'espece de plant, il doit répondre à la consommation & aux besoins du pays. Depuis que les vignes se sont multipliées, & que le luxe a introduit dans nos jardins une immense quantité de treillages, le châtaigner est devenu celui de tous les bois, dont le taillis produit le revenu le plus considérable. Si un taillis est mangé par les lapins à la premiere pousse, il ne faut point le réceper : les rejettons dépouillés meurent, mais il en revient un petit nombre d'autres qui sont plus vigoureux que ceux qui repousseroient sur les jeunes tiges. Si le taillis a deux ans lorsqu'il est mangé, & qu'il soit entierement dépouillé, il faut le réceper. *Voyez* les articles Forêt, Futaie, Bois & Arbre.

TAIPARA. Joli perroquet du Bresil, de la grosseur d'une alouette. Son plumage est d'un jaune citron ; sa queue est fort courte. Il a le bec rouge ; ses jambes sont grises : il perche dans les lieux peu habités, sur des arbres où se trouvent beaucoup de fourmis.

TAISSON. *Voyez* Blaireau.

TALAPOIN. Espece de petite guenon d'une assez jolie figure, & qui se trouve dans les Provinces de l'Asie orientale. *Voyez* Singe.

TALC, *Talcum*. Espece de pierre réfractaire, dont les particules n'ont point de figure déterminée : elles sont très déliées, & semblent cependant n'être qu'un amas de feuillets très courts, brillants, inégaux, doux & gras au toucher, friables & cassants. Cette pierre est différente du mica de Moscovie, qu'on appelle improprement *talc de Russie*. Voyez Mica.

Le talc est pesant : il résiste à l'action d'un feu où le marbre se réduiroit en chaux, & sans que sa couleur, qui lui est étrangere, ni sa pesanteur spécifique s'alterent sensiblement : il ne se dissout point dans les acides.

Cette substance pierreuse forme dans la carriere une masse continue : on en distingue plusieurs sortes, soit par la couleur, l'opacité, la pesanteur, soit par la dureté & par la finesse du grain, soit par l'arrangement & par la grandeur des parties feuilletées.

Le Talc blanc, *Talcum argenteum*, est très tendre, fort friable, à demi transparent, gras au toucher & à la vue. On dit qu'il s'en trouve dans le Canada.

Le Talc jaune, *Talcum aureum*, est opaque jusques dans ses plus petites parties, composé de plusieurs petits feuillets jaunâtres, quelquefois roussâtres, courbés & fort cassants. Cette espece de talc accompagne souvent la mine d'étain, & sert communément de miniere ou matrice aux grenats.

Le Talc verdatre, *Talcum virescens*, est composé d'un nombre de feuillets courts à peine transparents, comme entrelassés, argentins, lustrés ou vitreux, verdâtres, friables. Ce talc vient du Royaume de Naples, & se transporte à Venise, où il s'en fait un grand commerce.

Le Talc commun, *Talcum commune*, est dur, compact, souvent de diverses couleurs & opaque, tantôt blanchâtre & strié, tantôt verdâtre & écailleux, semblable à de l'huile congelée, traçant facilement des lignes comme de la craie. C'est de cette espece de talc en masses blanches, qu'on prépare le fard, qui est une poudre blanche, grasse au toucher, un peu écailleuse & comme perlée; les Dames l'emploient en poudre pour rehausser l'éclat de leur teint, & pour conserver la fraîcheur de la jeunesse. Ce talc forme aussi le fond du rouge de la toilette, après avoir été coloré avec du carmin, & qu'on y a joint quelques gouttes d'huile de ben, afin de lui donner du corps. *Voyez* l'article Fard, au mot Pierre a fard.

Le talc commun se trouve en grosses masses, dans des carrieres dont les lits sont inclinés à l'horison. Les Epiciers-Droguistes le vendent tantôt sous le nom de *craie de Briançon* ou *d'Espagne*; tantôt sous celui de *pierre à fard* ou de *talc ordinaire*, ou de *stéatite savonneuse*, ou de *talcite* quand il est veiné ou noirâtre. Le nom de *craie* lui vient de ce qu'il sert aux Tailleurs, comme la craie, à tracer des lignes blanches & légeres, qui s'effacent facilement avec la mie de pain.

En général, ce que l'on appelle improprement *craie de Briançon*, est gras au toucher, composé de lames courtes, mais solides & compactes; tantôt blanches ou roussâtres, d'autrefois ardoisées ou verdâtres. Des personnes ordonnent souvent cette terre réfractaire, comme absorbant ou comme astringent; mais elle ne peut nullement remplir ces vues, puisque c'est une substance talqueuse, insoluble dans les acides des premieres voies, & incapable par conséquent de passer dans l'économie animale, en s'unissant aux humeurs.

La molybdene ou mine de plomb des Peintres, *sterile nigrum*, est une sorte de talc parasyte. *Voyez* Molybdene.

TALERA ou TALEVA. Est un oiseau de riviere, de la grandeur d'une poule: on le trouve à Madagascar. Il a le plumage violet; mais le front, le bec & les pieds sont rouges.

TALETEC. Est un lézard de Virginie, d'un cendré gris, garni de minces écailles, & joliment peint sur le dos d'un mélange de blanc & de roux; le reste du corps est marqué de petits carreaux blancs; la queue est longue, pointue, & cerclée de bandelettes en forme d'anneaux. *Seba, Thes. I, Tab. 76, n. 11.*

TALIIR-KARA, *Arbor Indica spinosa, flore & fructu vidua. Hort. Malab.* Grand arbre du Malabar toujours verd: sa racine est couverte d'une écorce obscure, d'une odeur forte, & d'un goût astringent: son tronc est fort élevé, blanchâtre, & couvert d'une écorce unie & poudreuse: ses branches sont nombreuses & s'étendent fort au loin; elles sont armées

d'épines oblongues & très dures : ses feuilles sont vertes, oblongues, un peu dentelées par les bords, épaisses, luisantes, très aromatiques & fort âcres au goût. Les feuilles qui naissent aux sommets sont pour la plupart tendres & d'un rouge purpurin. On prétend n'avoir point encore vu de fleurs ni de fruits sur cet arbre.

TALLIPOT. Est un arbre fort célebre dans l'Isle de Ceylan : ses feuilles sont si grandes, qu'une seule est, dit-on, assez vaste pour mettre plusieurs hommes à couvert de la pluie : elles se conservent si souples en séchant, qu'elles se plient à volonté comme des éventails; elles sont d'ailleurs fort légeres. Aussi les Insulaires ne sortent-ils jamais sans une feuille de talli-pot, qui leur sert de parasol, & même de tentes dans leurs voyages.

TAMACHIA. Seba, *Thes. II, Tab. 28, n. 2*, donne ce nom à une belle vipere du Bresil : ses écailles sont d'un jaune pâle, treillissées & ver-getées de taches ovales qui sont d'un châtain brun, & sursemées d'autres taches en arc, qui imitent la figure de la lettre C; ensuite, vers le bas du ventre, regne une moucheture de taches diversement figurées : les écailles du dessous du ventre sont d'un jaune cendré.

TAMACOLIN. Espece de lézard goîtreux. *Voyez* ce que nous avons dit à l'article LEGUANA.

TAMACUILLA-HUILLA ou SERPENT A CENT YEUX. Fernan-dez en donne la description dans son *Histoire des reptiles de la Nouvelle-Espagne*, ainsi que Seba, *T. II, Thes. 98, n. 1.* Tout le corps de ce serpent est semé d'une infinité d'anneaux ronds ou angulaires, qui ont quelque ressemblance à des yeux : les plus grands, qui sont marqués de noir, sont sur le dos; & les plus petits sont du côté du ventre, d'un châ-tain clair à bordure noire, & ceux du milieu entierement blancs : le dos est garni d'amples écailles rhomboïdes, d'un brun sombre, & d'un cendré rouge; les écailles transversales du ventre sont larges, cendrées & tirant sur le jaune; sa tête est oblongue, rousâtre, couverte d'écailles ellipti-ques, qui sont rayées au dessus de quelques bandelettes d'un brun obscur; le chignon du col est cerclé d'un demi-anneau; sa gueule est très grande, & elle est fendue jusqu'au cou; ses deux mâchoires sont garnies de lon-gues dents, recourbées intérieurement; la babine supérieure est cerclée d'une large bordure, & le bord de la babine inférieure porte une lisiere en forme d'une simple bandelette.

TAMALAPATRA. C'est l'arbre qui donne la feuille Indienne, con-nue sous les noms de *Malabathrum* & *folium Indum*. Voyez FEUILLE IN-DIENNE.

TAMAMA CAME. Les Indiens de la Nouvelle-Espagne donnent ce nom à une espece de petite *chevre*. Voyez ce mot.

TAMANOIR ou TAMANDUA, ou L'OURS AUX FOURMIS. *Voyez* FOURMILLIER. On lui donne aussi le nom de *myrmécophage*.

TAMARIND. Espece de singe cercopitheque, qu'on trouve à la Guyane & au Bresil. C'est le *pinche* des Maynas. *Voyez* SINGE.

TAMARINS, *Tamarindi*. C'eſt une ſubſtance pulpeuſe ou médullaire, comme graſſe, gluante & viſqueuſe, réduite en maſſe, molle, de couleur noirâtre & rouſſe, d'un goût acide & vineux, mêlée d'écorce & de membranes, de ſiliques, de filaments cartilagineux, & même de graines dures, de couleur rouge brun, luiſantes, plus grandes que celles de la caſſe ſolutive, preſque quadrangulaires & applaties, approchant des pepins de la caſſe, ou des lupins. On nous apporte cette pulpe de l'Egypte, des deux Indes, de l'Afrique, ſur-tout du Sénégal & de l'Ethyopie.

L'arbre qui porte les fruits d'où l'on tire cette ſubſtance, s'appelle TAMARINIER, *Tamarindus* : il eſt grand comme un noyer, mais plus touffu; ſa racine eſt branchue, fibreuſe & chevelue, s'étendant de tous côtés; ſon tronc a quelquefois dix pieds de circonférence : il eſt revêtu d'une écorce épaiſſe, brune, cendrée & gercée; ſon bois eſt dur & d'un brun rouſsâtre : il pouſſe des branches rameuſes qui s'étendent de tous côtés & ſymmétriquement; les feuilles ſont placées ſur ces rameaux alternativement, & compoſées de neuf, dix, & quelquefois de douze paires de petites folioles attachées ſur une côte, & accompagnées de ſtipules : elles ſont d'un verd gai, un peu velues en deſſous, traverſées dans leur longueur par un petit filet; leur ſaveur eſt acide.

Les fleurs ſortent neuf ou dix enſemble des aiſſelles des feuilles, comme en grappes, portées par des pédicules grêles, compoſées de trois pétales de couleur de roſe, parſemés de veines ſanguines : le piſtil qui ſort du milieu de la fleur, eſt crochu, accompagné ſeulement de trois étamines; il ſe change en un fruit ſemblable par ſa grandeur & par ſa figure, aux gouſſes des feves, relevé par trois ou quatre protubérances, & muni de deux écorces, dont l'extérieure eſt rouſſe, caſſante, & de l'épaiſſeur d'une coque d'œuf, & l'intérieure eſt verte & plus mince. L'intervalle qui ſe trouve entre ces écorces, eſt occupé par la pulpe & les ſemences dont nous avons parlé.

Le tamarinier produit quelquefois, dans les étés fort chauds, une certaine ſubſtance viſqueuſe, acide & rouſsâtre, qui, lorſqu'elle eſt ſeche, imite la crême de tartre par ſa dureté & par ſa blancheur. Cet arbre ne croît aux Iſles de l'Amérique, que parceque les Eſpagnols l'y tranſporterent au commencement de leurs conquêtes.

Les fruits du tamarinier abondent en acide. Belon dit que lorſque les Turcs & les Arabes ſont ſur le point de faire un long voyage pendant l'été, ils font proviſion de tamarins pour ſe déſaltérer : ils font confire dans le ſucre ou dans le miel des gouſſes de tamarins, ſoit vertes, ſoit mûres, pour les emporter avec eux, lorſqu'ils voyagent dans les déſerts de l'Arabie. Les Marins ſe ſervent auſſi de cette confiture qu'on prépare aujourd'hui en Amérique.

La pulpe de ce fruit eſt non-ſeulement rafraîchiſſante, mais légerement laxative, & cependant aſtringente. Les Médecins d'Europe diſent que le tamarin tempere l'acrimonie des humeurs, calme le bouillonnement de la

bile & du sang, guérit les fievres aiguës, ardentes, pestilentielles, & la jaunisse ; ils sont aussi très recommandables pour la diarrhée bilieuse, & corrigent singulierement les vices des purgatifs trop âcres & trop violents. M. Geofroy, *Mat. Médic.* dit qu'ils augmentent la vertu des médicaments émétiques.

Dans le commerce, on distingue deux sortes de pulpe de tamarins : l'un rougeâtre, qui vient de la Perse, de Bengale ; & l'autre noire brunâtre, qui vient du Levant. L'acide de l'une & de l'autre sorte de tamarin bien naturel, perd sa qualité purgative lorsqu'on l'étend dans beaucoup d'eau, & donne une boisson aussi délicate & aussi agréable que celle du limon.

TAMARIS ou TAMARISC, *Tamariscus*. On en distingue deux especes principales ; savoir, le tamarisc d'Allemagne, & le tamarisc de Narbonne.

Le TAMARISC D'ALLEMAGNE ou le PETIT TAMARIX, *Tamariscus Germanica*, est un arbrisseau qui croît naturellement en Hongrie, aux environs de Strasbourg, de Sandaw, de Genève & ailleurs, le long des endroits humides & pierreux : il ne souffre pas aisément la culture des jardins, à moins qu'on ne le plante près de l'eau ; alors il soutient bien l'hiver, mais il ne monte jamais en arbre. Sa racine est à-peu-près de la grosseur de la jambe, revêtue d'une écorce un peu épaisse & fort amere : elle pousse quantité de tiges fragiles, couvertes d'une écorce rougeâtre, rameuses, & ornées d'un grand nombre de feuilles semblables à celles de la bruyere commune, ou à celles du cyprès, d'une couleur de verd de mer, & d'un goût astringent. Ses fleurs sont disposées en épi à l'extrémité des tiges & des rameaux, composées chacune de cinq feuilles ovales, d'un blanc purpurin, avec autant d'étamines à sommets arrondis & jaunâtres. A ces fleurs succedent de petits fruits oblongs, pointus, triangulaires, qui contiennent plusieurs semences menues & aigrettées : ces fleurs & ces graines durent presque tout l'été.

Le TAMARISC DE NARBONNE ou le TAMARIX COMMUN, *Tamariscus vulgaris*, croît principalement dans les pays chauds, comme en Italie, en Espagne & en Languedoc : il pousse plusieurs tiges qui, pour l'ordinaire, sont en arbrisseau ou buisson ; mais quelquefois elles forment un arbre de la grandeur du coignassier. Cet arbre a le tronc couvert d'une écorce grise en dehors, rougeâtre en dedans, & le bois blanc : ses feuilles sont plus petites que celles du tamarisc précédent. Cet arbrisseau fleurit d'ordinaire trois fois l'année, au printems, en été & en automne : il est d'un assez bel aspect, à cause de ses fleurs blanches purpurines, grouppées en épi ; il se dépouille de ses feuilles pendant l'hiver, & tous les ans il en repousse de nouvelles au printems ; il demande une terre humide, & cependant légere : les grands froids lui sont contraires ; il se multiplie de boutures & de rejettons : son bois, sa racine, son écorce & ses feuilles sont d'usage en Médecine.

On se sert également des deux especes de tamarisc : on fait avec leur bois, de petits barrils, des tasses, des gobelets, & autres vaisseaux dont on se sert pour contenir la liqueur qu'on doit boire, laquelle y acquiert une vertu désopilative. Toutes les parties de l'arbre sont estimées apéritives, ainsi que le sel lexiviel qu'on en retire, & qui est usité dans l'opilation de la rate, du foie & du mésentere. La nature de ce sel a été inconnue jusqu'au commencement de 1759, tems auquel M. Montet, célebre Chymiste de Montpellier, démontra que c'étoit un vrai sel de Glauber absolument pur. On prétend que le bois de tamaris est aussi bon que celui de gayac dans les maladies vénériennes ; il convient encore contre toutes les maladies de la peau. Les Teinturiers se servent quelquefois des fruits de tamaris, à la place de noix de galle, pour teindre en noir.

TAMARIS DE MER. Est, dit M. Ellis, une coralline vésiculeuse, qu'il nomme *corallina vesiculata, sparsim & alternatim ramosa, denticulis oppositis cylindricis, oribus crenatis, patulis*. Ses branches sont placées assez irrégulierement, mais cependant alternativement, de différents côtés ; son tissu ressemble à celui de la corne, & il est transparent ; ses denticules sont grandes, cylindriques, ouvertes & opposées les unes aux autres, & chaque paire paroît attachée au sommet de celle qui est au-dessous. On trouve cette sorte de coralline adhérente aux rochers, aux coquilles & aux fucus. *Voyez* au mot CORALLINE, ce que nous avons dit de ces sortes de productions animales.

TAMARU-GUACU. Espece de langouste de mer du Bresil, que les Portugais nomment *caramon de saldago* : elle n'est point d'usage en aliment. Ruisch lui donne neuf doigts de longueur ; sa tête est longue de deux ; ses yeux sont élevés & oblongs : il a huit filets comme les cancres. Ce crustacée devient de plus en plus étroit vers la tête, qui est triangulaire & de la grosseur d'une olive : son corps a onze anneaux, comme la queue des crabes & des écrevisses. La partie postérieure du corps de chaque côté, avance & est hérissée de poils. Tout son corps est couvert d'une croute blanche & brillante comme de la corne ; proche des jointures, elle tire sur le noir ou le pourpre : il y a de chaque côté, trois pieds qui sont menus & longs. Proche de la tête, de chaque côté, il y a un bras composé de quatre jointures : l'extrémité du bras, à la derniere jointure, est courbée comme une faulx, & garnie de dents fort aiguës. Cet animal frappe avec ses bras, & les plaies qu'il fait sont difficiles à guérir.

TAMATIA. Nom que l'on donne à deux especes d'oiseaux du Bresil : l'une est une espece de *tourd* ou *grive* ; & l'autre est une sorte de *poule d'eau*. Voyez ces mots.

TAMBAC. *Voyez* BOIS D'ALOÈS.

TAMBOURECISSE. C'est un arbre de Madagascar, dont le fruit est une espece de pomme qui s'ouvre en quatre parties dans sa maturité : de la peau orangée de ce fruit, on tire une teinture qui, évaporée, donne un

extrait, ou plutôt une fécule femblable au roucou d'Amérique. *Voyez* Roucou.

TAMOATA. Poiffon de riviere du Brefil, que les Portugais nomment *foldido* : il eft de couleur de fer, fur-tout à la tête; il eft long de cinq doigts : fa tête eft faite à-peu-près comme celle d'une grenouille ; fa bouche eft petite & fans dents, garnie de deux barbillons longs d'un doigt; fes yeux font petits, l'iris en eft dorée; fa peau eft une efpece de cuiraffe garnie d'écailles oblongues, finement dentelées tout autour, & diftribuées en quatre rangs. Ce poiffon paffe pour être un manger délicieux. *Marcg. Hift. Brafil.*

TAN ou ÉCORCE A CORROYEUR. *Voyez* à la fuite du mot Chêne, & celui de Rédoul. Quelques-uns donnent encore le nom de *tan* à la pouffiere du bois tombé en pourriture.

TANAISIE. *Voyez* Tanésie.

TANCHE ou TENCHE, *Tinca.* Poiffon de lac, d'étang & de marais, à nageoires molles : il a la tête & le mufeau petits à proportion du corps, qui eft large, gros & court; l'ouverture de la bouche eft médiocre; les dents fe trouvent au nombre de cinq fur deux rangées dans le gofier; les couvercles des ouies font compofés, de part & d'autre, de quatre lames & de trois arrêtes courbées; la ligne latérale du corps eft courbe & plus proche du ventre, comme dans tous les poiffons du genre des carpes.

On remarque quelques petits conduits ou trous à la tête de ce poiffon, au deffus & au deffous des yeux : les yeux font petits, fitués aux côtés de la tête; l'iris eft rouge : on compte quatre ouies de chaque côté, peu larges, dont chacune eft garnie d'une double rangée de nœuds mollets, & faits en forme de peigne : le dos eft un peu élevé au deffus de la tête, mais épais, & nullement tranchant; le ventre eft affez large, & plat par-tout; les écailles oblongues, petites, étroitement adhérentes, noires fur le dos, noirâtres fur les côtés, & mêlées d'un peu de doré ou de verd jaunâtre; mais de couleur blanchâtre au ventre, de façon néanmoins que tout le corps eft d'une teinture foncée. Les écailles font extérieurement enduites d'une mucofité vifqueufe, ce qui rend ce poiffon gliffant comme l'anguille : toutes les nageoires & la queue font noirâtres & à rayons; la queue n'eft point fourchue, mais plutôt quarrée. Enfin, la longueur ordinaire de la tanche eft de neuf pouces un quart; elle reffemble extérieurement à la *truite faumonnée.*

La tanche a la peau épaiffe, le palais charnu comme la carpe; & dans le fond du palais eft un offelet triangulaire. Le mâle a les nageoires du ventre beaucoup plus grandes que la femelle. Ce poiffon fe plaît dans les eaux bourbeufes, ftagnantes, ou au moins qui coulent lentement. On amorce facilement la tanche avec de petits vers & des efcarbots. Ce poiffon dépofe fes œufs au printems & en été; & quoique les œufs foient moins nombreux dans la tanche que dans la carpe, elle peuple beaucoup; & parvient promptement à fa grandeur.

Lémery dit que ce poiſſon eſt ſi vivace, que malgré qu'on l'ait coupé par morceaux, & fait frire à demi, il s'élance hors de la poële. Liger obſerve que c'eſt le poiſſon qui réſiſte le mieux au charroi; mais il ruine le fond d'un étang, car l'on aſſure qu'il faut plus de terrein pour nourrir cent tanches, que pour engraiſſer cinq cents carpes : c'eſt pourquoi il faut avoir bien du terrein de reſte pour empoiſſonner un étang de tanches.

M. Geofroy le jeune fit voir à l'*Académie des Sciences*, *en 1710*, un *ténia* trouvé dans une tanche fort ſaine & fort graſſe. Ce ténia étoit ſemblable à ceux qui ſe trouvent dans l'homme, à cela près qu'il n'étoit pas découpé par anneaux : il étoit entier, & avoit deux pieds & demi.

La tanche eſt d'aſſez bon goût, ſur-tout lorſqu'elle habite une eau claire & courante; mais ſa chair nourrit médiocrement & n'eſt pas bien ſaine, parcequ'elle eſt remplie de ſucs viſqueux & groſſiers.

On trouve dans la tête de ce poiſſon, deux petites pierres qu'on eſtime abſorbantes, déterſives & diurétiques : on en prend pour arrêter le cours de ventre. Les Continuateurs de la Matiere Médicale diſent que la vertu des tanches eſt célebre pour la cure de la jauniſſe : on les applique vivantes ſucceſſivement ſur la région ombilicale & ſur celle du foie, juſqu'à ce qu'elles meurent. On prétend qu'après cette opération, le poiſſon eſt jaune & enflé du côté par lequel il a été appliqué.

TANCHE DE MER; *Tinca marina*. Ce poiſſon ſaxatile a la chair très molle, & reſſemble beaucoup à la perche de mer par ſon muſeau pointu & allongé, la ſituation, le nombre & la figure de ſes nageoires; mais ſa bouche eſt plus grande : la mâchoire ſupérieure eſt auſſi munie de dents plus grandes que celles de la perche de mer, & la tête eſt plus groſſe; ſes nageoires ne ſont point marquées de petites taches rouſſes, & elle n'a point auſſi les lignes tranſverſales noires qu'on remarque ſur la perche de mer. On voit à ſa tête & aux opercules des ouies, de petites lignes & des points bleus. Le mâle eſt couvert d'écailles plus larges & plus noires que la femelle. La tanche de mer vient frayer dans l'algue, où ſes œufs éclofent & ſont à l'abri des tempêtes. On fait rarement uſage de ce poiſſon dans les aliments.

TANÉSIE ou TANAISIE, *Tanacetum*. Cette plante, qu'on nomme auſſi *herbe aux vers*, croît preſque par-tout, le long des chemins & des prés, dans les champs & aux bords des lieux humides : ſa racine eſt longue, ligneuſe, fibrée, ſerpentante & vivace; elle pouſſe des tiges rondes, rayées, moëlleuſes & un peu velues : ſes feuilles ſont grandes, longues, aîlées, ornées de découpures qui ſont diſpoſées par paires, & dentelées en leurs bords; leur couleur eſt verte jaunâtre; elles ont une odeur forte & une ſaveur amere : ſes fleurs naiſſent en Juillet & Août aux ſommets des tiges, par gros bouquets arrondis, rangés comme en ombelle, compoſés chacun de pluſieurs fleurons évaſés & dentelés par le haut, d'une belle couleur jaune dorée, luiſante, rarement blanche, & ſoutenus par un

un calice écailleux : à ces fleurs fuccedent des femences menues, ordinairement oblongues, & qui noirciffent en mûriffant.

Toute la plante a une odeur forte, défagréable, & un goût amer. On trouve quelquefois des pieds de tanéfie, dont les feuilles font découpées, menues & comme frifées, qu'on appelle *tanaifie angloife* ou *crépue*. Ce n'eft qu'une variété de la précédente, qu'on cultive dans les jardins à caufe de fa beauté. La couleur des feuilles de cette plante varie auffi ; de-là le *tanacetum verficolor* de Parkinfon, qui fait une autre variété panachée de blanc & de verd.

La tanaifie eft regardée comme ftomacale, fébrifuge, fudorifique, carminative & défobftructive. On a des exemples que l'infufion de fes feuilles provoque les menftrues & nettoie très bien les conduits urinaires ; & que fon fuc, pris à la dofe de quatre onces, convient dans les pâles couleurs & l'hydropifie. On trouve dans les boutiques une eau diftillée de cette plante, dont on fait ufage dans les potions anti-vermineufes. On fait avec fes feuilles, une conferve utile pour l'épilepfie & pour le vertige. Dans quelques pays du Nord, on fait, vers le tems de Pâque, des gâteaux où l'on fait entrer le fuc & les jeunes feuilles de cette plante : on s'en fert, difent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, pour fortifier l'eftomac, & diffiper les vents que les aliments du Carême engendrent ordinairement. Bien des perfonnes fubftituent la femence de tanéfie à celle de la poudre aux vers ; mais elle eft bien moins amere, par conféquent beaucoup moins anti-vermineufe.

Quant à l'ufage extérieur de la tanéfie, on eftime fon fuc pour les engelures des mains, pour les dartres & pour la teigne : en cataplafme, elle convient pour les foulures & les entorfes. On prétend à Paris, que cette plante étant mife autour du lit ou entre deux matelats, tue & chaffe les puces & les punaifes. On fait un vin de tanéfie, utile pour les rhumatifmes, & pour fomenter les jambes des hydropiques.

TANGUE DE MER. Eft un fable marin, léger & terreux, que les Riverains des côtes maritimes de la Baffe-Normandie ramaffent fur les terres baffes de la mer, pour la culture & l'engrais de leurs terres, ou pour en former le fel au feu. Les Laboureurs bordiers des côtes de la mer diftinguent quatre efpeces de tangue. La premiere eft d'un gris blanc ou cendré clair, & ne forme guere que deux lignes d'épaiffeur fur le rivage. La deuxieme fe nomme *tangue forte* : elle eft pefante, d'une couleur d'ardoife, & forme une couche de quinze à dix-huit pouces d'épaiffeur. La troifieme eft la *tangue légere*, dont on a retiré le fel : on la tranfporte, durant les chaleurs, fur le fond des marais falans qu'on laboure & qu'on herfe pour unir ces deux terres enfemble. La quatrieme eft la *tangue ufée*, celle dont on a retiré deux fois le fel : il refte à cette derniere affez de qualité pour l'ufage des labours. Cette forte d'engrais, qui devroit être libre, caufe quelquefois beaucoup de défagrément aux Cultivateurs.

TANIERE. Nom donné à la retraite des bêtes fauvages : c'eft ou le fond

d'un rocher, ou quelque cavité souterraine, ou le touffu d'une forêt. On dit la *taniere* d'un ours, d'un lion, d'un renard : on dit aussi la bauge du loup.

TANREC. Petit animal assez semblable à notre *hérisson*, qui se trouve aux Indes orientales. Il differe du hérisson par plusieurs caracteres distinctifs : il ne se met point en boule comme lui ; il se plaît dans l'eau, & y séjourne plus long-tems que sur terre. Cet animal est de la grandeur de notre hérisson, & n'a de piquants que sur la tête, le cou & le garrot ; le reste de son corps n'est recouvert que d'un poil rude. Il differe aussi par ces caracteres d'un autre animal qu'on trouve dans le même pays, qui n'est que de la grandeur d'un rat, & dont le corps est tout couvert de piquants plus petits, mais aussi serrés que ceux du hérisson : on le nomme *tendrac*. L'un & l'autre grognent comme les pourceaux, se plaisent dans les lagunes de la mer. Ils se creusent des terriers, où ils restent pendant l'hiver dans un état de torpeur, ainsi que le *loir* : leur chair, quoiqu'assez fade, est du goût des Indiens.

TANTALE ou PÉLICAN D'ARBRE DE L'AMÉRIQUE, *Tantalus foculator*, *Pelicanus americanus arboreus*. Oiseau à long bec, & monté sur de grandes jambes : il approche de l'oie pour la grandeur ; son bec a neuf pouces & demi de long : il est conique & courbé au bout ; il l'ouvre de plus d'un pied de large ; il a la queue & les pieds noirs, & les premiers articles des doigts joints par une membrane. C'est un oiseau stupide aussi-bien que le flamand & la palette : il fréquente les arbres, & y fait son nid. Chardin dit que les Persans donnent au tantale le nom de *talah* & de *mise*.

TANTAMOU. Plante qui croît dans l'Isle de Madagascar : elle ressemble au nénuphar ; mais sa fleur est violette. On fait cuire la racine dans l'eau, ou sous la braise. Les habitants en font usage lorsqu'ils veulent s'exciter à l'acte vénérien.

TANTE. C'est le *calmar*. Voyez ce mot.

TAON, *Tabanus*. Insecte à deux aîles, qui est armé d'un aiguillon, avec lequel il suce en été le sang des chevaux & des bœufs, qu'il rend furieux par ses piquures. Cet insecte differe de la *mouche asile* par la structure de la bouche, ainsi que nous le dirons plus bas.

Le taon, pour le port extérieur, ressemble assez à une mouche extraordinairement grosse. Ses yeux sont gros ; & lorsque l'animal est vivant, ils sont panachés (du moins dans plusieurs especes) de raies d'un jaune verd, & de bandes brunes rougeâtres. Son ventre est gros & large ; ses aîles sont assez fortes & ornées de nervures considérables. Dans quelques especes, ces aîles sont joliment panachées de taches blanches & de bandes noires. Les couleurs de ces insectes sont en général assez obscures.

Les taons ont deux caracteres bien distinctifs : savoir, des antennes articulées qui ressemblent à un fil court qui se termine en pointe par le bout ; l'autre caractere est celui de la bouche, laquelle est armée de deux

dents aiguës, qui ſe meuvent de droite à gauche, & dont la mouche ſe ſert comme de crocs aigus pour percer la peau épaiſſe des chevaux, des bœufs, des rhennes, des ſerpents, & même de l'homme, afin d'en ſucer le ſang avec ſa trompe. La ſtructure de cette trompe eſt très curieuſe : elle eſt la même que celle de la trompe du *couſin*, voyez ce mot; mais toutes les parties en ſont bien plus groſſes & bien plus diſtinctes. Swammerdam ajoute qu'au défaut du ſang d'animaux, leur trompe peut leur ſervir à pomper le miel des fleurs. On diſtingue pluſieurs eſpeces de taons, qui different par la grandeur, la couleur, &c. C'eſt dans les grandes chaleurs que ces inſectes ſont plus redoutables. On les trouve abondamment dans les prés bas & les bois humides.

L'aſile, que d'autres appellent Mouche asile, *aſylus*, differe du taon, parceque ſa bouche n'eſt armée que d'une ſimple trompe aiguë, dure, piquante & plus longue. C'eſt, ſelon Mouffet, la *mouche à corſelet armé* de M. de Réaumur : elle s'attache avec fureur aux ânes & à tous les troupeaux, mais particulierement aux rhennes, ſur-tout l'eſpece à ventre jaune, que les Lapons appellent *curbma*, & que les Naturaliſtes ont regardée comme une véritable eſpece de taon. Cet inſecte, dit M. Linnæus, reſte tout l'hiver en nymphe ſur le dos des rhennes, entre cuir & chair : il fait à ces animaux des tumeurs & des plaies qui les maigriſſent, & les font conſidérablement ſouffrir : les jeunes rhennes en ſont communément chargés de ſix ou huit; en un mot, le curbma moleſte tellement ces animaux, qu'il les fait fuir tout furieux à travers les montagnes, les précipices & les vallons. Sa piquure, pour dépoſer ſes œufs, cauſe une cicatrice qui gâte le cuir. *Voyez* à l'article Rhenne. En général, ces inſectes ſont aſſez variés : ils ont deux aîles, & le corps allongé; leur ventre ſurtout eſt long & mince : leur corps eſt velu.

On doit prendre ces petits animaux avec précaution, car ils piquent aſſez fortement avec leur trompe.

Il y a lieu de croire que les vers d'où naiſſent les taons & les mouches aſiles, vivent dans l'eau; car c'eſt toujours dans les endroits aquatiques que ſe trouvent ces mouches. Il ne faut pas les confondre avec l'œſtre, dont la larve prend naiſſance dans le nez des animaux ruminants, ou dans le fondement des chevaux, ou qui habitent tout l'hiver ſur le dos des bœufs. Les eſpeces de ce genre ſont aſſez nombreuſes. *Voyez* Oestre, Ver de la Mouche asile.

TAON MARIN. Rondelet parle d'un taon qu'il dit être un petit animal marin, de la grandeur d'une araignée, lequel tourmente les dauphins, les thons, &c. Il eſt de la figure d'un ſcorpion, & s'attache aux nageoires du thon.

Ce taon marin, au lieu de bouche, a un petit tuyau longuet, qui reſſemble, pour la forme, à la queue du ſcorpion : il eſt armé de deux eſpeces de mains, qui ſe tournent vers ſa bouche; il a ſix pattes. Cet animal s'attache aux nageoires des poiſſons par le bout du tuyau qui lui ſert de bouche;

& il s'y applique de maniere, qu'il n'eſt pas poſſible de l'en arracher. Il ſuce le ſang des poiſſons; & quand il eſt plein, il tombe comme mort. Il tourmente ſi cruellement les poiſſons qu'il ſuce, qu'on en voit ſauter quelquefois de douleur dans les navires ou ſur le rivage.

TAPAYAXIN, *Lacertus orbicularis*. Lézard de la Nouvelle Eſpagne, très rare & fort ſingulier; ſon corps, ainſi que ſa tête, ſes pieds & ſa queue, ſont comme hériſſés d'épines blanchâtres & piquantes comme des aiguilles. Cet animal, qui eſt auſſi large que long, eſt revêtu d'écailles de diverſes couleurs; les pieds ſont écailleux en deſſus & en deſſous, & armés d'ongles très pointus, crochus & marbrés de belles écailles qui les couvrent juſqu'au bout. Il a la tête courte, dure, triangulaire, aſſez ſemblable à celle du caméléon, & obtuſe par devant. Depuis la pointe du nez s'avance une eſpece de bouclier qui va juſques ſur les yeux, qui ſont grands & brillants. Son corps eſt rond; le deſſus eſt couvert de petites écailles uniformes & barrées de raies rhomboïdes, artiſtement rangées, & tirant ſur le jaune. La queue, qui eſt faite en anneaux, eſt écailleuſe tout autour : on en voit la figure dans *Seba, Theſ. 1, Tab. 80, n. 1 & 2.* Le même Auteur donne encore la figure, *Tab. 8, n. 7*, d'une ſeconde eſpece de *tapayaxin*, qui ſe voit au Cap de Bonne-Eſperance. Ce lézard eſt plus petit que le précédent : le deſſus de ſon corps eſt peint très agréablement de blanc, de noir, &c.

On dit que le tapayaxin eſt froid au toucher; & ſi pareſſeux, qu'il ſe remue à peine de ſa place, même quand on l'y excite. Quoiqu'armé de piquants, c'eſt néanmoins un animal doux, très apprivoiſé, & qui paroît content d'être touché & manié; mais ce qui eſt fort extraordinaire, c'eſt que ſi on le bleſſe à la tête ou aux yeux, il darde quelques gouttes de ſang de la partie bleſſée.

TAPECON ou RESPONSADOUX. Poiſſon de mer, qui eſt l'*uranoſcopus* des Naturaliſtes. *Voyez* ce mot & celui de RASPECON.

TAPERA. Hirondelle du Breſil, nommée par les Portugais *andorinha* : elle reſſemble à l'*hirondelle jacobine* de notre pays. *Voyez* HIRONDELLE.

TAPERIER. Nom que l'on donne en Provence au *caprier*. Voyez ce mot.

TAPIA ou TAPIN. Arbre des Indes, grand comme un hêtre : ſon bois, facile à rompre & plein de moëlle comme le fureau, eſt couvert d'une écorce liſſe, cendrée; ſes feuilles ſont diſpoſées trois enſemble ſur une queue, vertes, liſſes & luiſantes; ſa fleur eſt compoſée de quatre feuilles, blanches, longues d'un doigt, & accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de pluſieurs étamines rougeâtres; ſes fruits ont la figure, la couleur & la groſſeur des oranges : leur écorce eſt auſſi aſſez ſemblable, mais d'une odeur dégoûtante; cependant les fruits ſont bons à manger, & d'un goût doux.

Les feuilles de cet arbre, écraſées, ſont un excellent remede & fort uſité parmi les Sauvages & les Indiens contre les inflammations de l'anus,

auxquelles ces peuples font fujets. On les applique en cataplafme ; on en met auffi dans les oreilles pour calmer les douleurs de tête, qui proviennent d'une grande chaleur.

Le tapia vient avec & fans culture aux environs d'Olinde & aux Ifles d'Amérique.

TAPIR, TAPIHIR, TAPIROUSSOU ou TAPIRETE. *Voyez* MANIPOURIS.

TAPITI. Petit quadrupede du Brefil qui reffemble beaucoup à nos lapins ; fon poil eft rougeâtre, excepté autour du col, où eft une efpece de collier blanc : il aboie à la maniere des chiens, fur-tout de nuit. Il y en a de différentes efpeces : les unes n'ont point de queue, les autres en ont une d'un demi-pied de longueur. Quoique ces animaux faffent trois à quatre petits à la fois, on en voit pourtant fort peu au Brefil, parcequ'ils fervent de proie aux bêtes fauvages & aux bêtes de rapine. C'eft le *cuniculus americanus* de quelques Zoologiftes. Certains Auteurs le regardent comme une efpece d'*agouty*. Voyez ce mot.

TAPSIE, *Thapfia*. Plante qui croît aux lieux montagneux, & que l'on appelle *turbith bâtard* : elle eft haute de deux ou trois pieds ; fa tige & fes feuilles font férulacées ; fes fleurs font difpofées en ombelles, comme celles de l'anet, de couleur jaune. Il leur fuccede un fruit compofé de deux graines longues, grifes, cannelées fur le dos, & aîlées. Sa racine eft peu groffe, longue, chevelue vers la tige, grife ou blanchâtre, quelquefois noire en dehors, empreinte d'un fuc laiteux, très âcre, un peu corrofif & amer. On fait fécher cette racine pour la conferver, après en avoir ôté le cœur : elle a à-peu-près la même figure que celle du véritable turbith ; mais elle eft plus légere, plus blanche & beaucoup plus âcre : elle purge la pituite, & agit avec tant de violence & d'irritation, qu'on n'ofe pas la mettre beaucoup en ufage, finon à l'extérieur dans les onguents pour la gratelle, & pour les autres maladies de la peau.

TAPYRA-COAYNANA. C'eft le caffier du Brefil, *Caffia fiftula Brafiliana*. Sa pulpe purge mieux que celle du caffier d'Egypte. *Voyez* CASSE.

TARA. Cet arbriffeau eft le *poinciana fpinofa* du Pere Plumier : il fe trouve abondamment dans la vallée de Lima, où il s'éleve à plus de deux toifes. Sa tige eft droite, couverte d'une écorce grife, ridée & garnie d'épines rangées régulierement fur fa longueur jufqu'à la naiffance des branches qui en font auffi garnies, mais en petite quantité & irrégulierement. Ses branches font fort rameufes, & chargées de fept ou huit paires de feuilles ovales & vertes. Les fleurs font en bouquet, à cinq pétales, difpofées en rofe ; les étamines en font blanches & à fommets rouges. Aux fleurs fuccedent des filiques longues de trois à quatre pouces, remplies de femences arrondies & ameres. Les Teinturiers fe fervent des coffes du *tara* pour teindre en noir : on en fait auffi de fort bonne encre. Le tara eft différent de la *poincillade*. Voyez ce mot.

TARABÉ. Espece de Perroquet du Bresil, dont le plumage est verd: il est plus grand que celui qu'on appelle *paragua*. Sa tête est rouge, de même que sa poitrine & le commencement de ses aîles; son bec & ses pieds sont d'un cendré obscur. *Ruisch. de Avib. p. 142.* Ray en parle aussi *pag. 33.*

TARAIJO. Espece de laurier cerise du Japon, dont les fleurs sont à quatre pétales odorantes, jaunâtres, & ramassées en grand nombre sous les aisselles des feuilles; son fruit, qui ressemble à une poire, est rouge, & contient quatre semences: on le cultive dans les jardins.

TARAKAN. Nom qu'on donne en Russie, dit M. Linnæus, à des especes de mittes qui se retirent dans des fentes de bois, & qui ne sortent que la nuit. *Voyez* MITTES.

TARANDE ou TARANTE. Animal quadrupede du genre des cerfs, qui est le même que le rhenne de la Laponie. *Voyez* RHENNE.

TARANIOLO. Nom que l'on donne à Venise à une espece d'oiseau aquatique, mais fissipede: il est de moitié plus petit que le grand corlieu; c'est aussi une espece de *courlis*. Voyez ce mot.

TARAQUIRA. Espece de lézard du Bresil non goëtreux, qui se trouve proche des maisons & des jardins, disent Marc-Grave & Ruisch: les plus grands sont longs d'un pied; la tête est ronde, couverte d'écailles triangulaires de couleur cendrée, & unies. Il court avec une grande rapidité, mais toujours en tortillant son corps; & dès qu'il apperçoit quelque chose, il a une maniere singuliere de branler sa tête avec une extrême vîtesse.

Quand le mâle veut s'accoupler avec sa femelle, il la mord légerement à la tête, & la couche sur le côté; la femelle levant la queue, reçoit le mâle, qui par derriere embrasse son corps avec ses pieds. Ce lézard est d'une beauté singuliere: il a, dit Seba, tout le dessus du corps couvert de bandes étroites, dont celle du milieu est plus large; elle est de couleur blanche, jaspée dans le milieu de petits points d'un rouge vermeil: les autres bandes sont bleues, jaunes & brunes; les écailles des côtés sont minces, brunes, blanches, marquetées par dessus de taches blanchâtres, & rangées transversalement avec symmétrie: il en est de même des jambes de derriere; il a le ventre, les pattes de devant & le col couvert d'écailles d'un brun turquin; le haut du col est tiqueté de blanc; la couleur de la queue, qui est formée par anneaux, tire sur le bleu.

On trouve encore dans le Brésil une autre espece de taraquira, que l'on appelle *taraguico-aycuraba*: il est semblable à l'ameyva, au rapport de Ruisch, excepté que sa queue est garnie de petites écailles triangulaires, marquetées de quatre taches brunes irrégulieres; son dos est joliment ondé de rayures brunes.

TARASPIC. *Voyez* THLASPI.

TARBIKIS. Animal de la Tartarie orientale, dont la forme & la grandeur sont comme celles du castor: il fait des trous dans la terre, où il se

retire pendant l'hiver pour y vivre d'une provifion d'herbe qu'il amaffe pendant l'été. Il a le poil de la même couleur que celui de nos loups, mais plus doux & plus fin. *Dictionn. des Anim.*

TARC. *Voyez* fon article au mot PIN & à celui de SAPIN.

TARDIVE. Goëdard donne ce nom à une fauffe chenille qui prend fa nourriture fur du jonc marin, ou autres arbuftes qui croiffent dans les lieux humides, ou fur le bord des foffés : elle fe transforme en une mouche dont les aîles font fi ferrées contre le corps, qu'on a de la peine à les difcerner.

TARDONE. *Voyez* TADORNE.

TAREFRANKE ou TAREFRANCHE. Nom qu'on donne à Bordeaux à l'*aigle de mer*.

TAREIBOYA. Serpent du Brefil qui fe trouve, tantôt dans l'eau, & tantôt fur terre. Ray dit qu'il n'eft pas fi dangereux que les Européens le prétendent. Ce ferpent eft noir & de moyenne grandeur : quand on l'irrite, il mord ; mais fa bleffure eft facile à guérir. Sa partie poftérieure eft de couleur de boue : il eft moins à craindre par fon poifon, qui n'eft pas mortel, que par la deftruction qu'il fait de la volaille. *Ray. Quad. p. 32.*

TAREIRA. Poiffon du Brefil, dont Marc-Grave diftingue deux efpeces : favoir, l'un de mer appellé *tareira d'Alto, feu marina* ; & l'autre de riviere nommé *tareira de Rio, feu fluviatilis.*

Le premier tareira eft de figure ronde, long de huit pouces & épais de cinq : fa groffeur va en diminuant vers la queue ; fa tête, qui reffemble à celle d'une couleuvre, eft garnie au deffus des yeux de deux tubercules ; fes yeux ont l'iris de couleur jaune ; fa bouche eft pointue & grande, jaune en dedans, & munie de dents pointues ; toutes fes nageoires font auffi minces que des feuilles de pavot, & bordées d'aiguillons mous ; fes écailles font fi bien arrangées, que fa peau paroît unie au toucher : il a le ventre blanc ; les côtés & le dos font ftriés en long de lignes jaunes & vertes ; la nageoire du dos eft marquée de lignes brunes, les autres font jaunes, & fa queue eft ftriée de brun.

Le fecond tareira, qui eft un poiffon de riviere, eft long d'un pied : il a le corps oblong, le dos droit, le ventre élevé, la mâchoire inférieure plus longue que la fupérieure ; toutes deux font armées de dents fort aiguës : la tête reffemble affez à celle du brochet ; fes yeux font grands & élevés ; la nageoire du dos eft grande & droite ; fes écailles font affez grandes & brunes fur le dos, celles des côtés font brunes & argentées ; fa tête eft couverte d'une peau brune ; tout fon ventre eft blanc, & fes nageoires font brunes & ondées de noir en travers, ainfi que fa queue : la chair de ce poiffon eft bonne à manger.

TARENTOLE ou TARANTOLA. Efpece de lézard que l'on voit en Tofcane, & qui fait la chaffe aux araignées : c'eft le même que le lézard étoilé ou ftellion. On lui donne auffi le nom de *tarentule* ; mais il ne faut pas le confondre avec la véritable *tarentule*. Voyez ce mot.

TARENTULE. Infecte dangereux, dont la morfure a donné le nom

à la maladie appellée *tarantisme*. Voyez ARAIGNÉE ENRAGÉE. Quelques-uns mettent aussi dans la classe des tarentules, de grosses araignées de la Martinique, veloutées, très belles, & qu'on peut manier sans danger : il y en a de petites à S. Domingue, qu'on appelle *araignées à cul rouge*, dont la morsure est, dit-on, si vive, que plusieurs personnes n'en ont pu supporter la douleur & en sont mortes. *Voyez* les mots ARAIGNÉE & PHALANGE. On donne encore le nom de tarentule au *stellion* ou *lézard étoilé*.

TARERONDE. *Voyez* PASTENAQUE.

TARET. *Voyez* TARIERRE & l'article VERS RONGEURS DE DIGUES ET DE VAISSEAUX.

TARI ou SOURY. Nom donné à une liqueur agréable qu'on tire des palmiers & des cocotiers : elle tient lieu de vin dans la plus grande partie des Indes orientales ; elle fortifie, elle enivre même ; mais elle n'est bonne qu'étant récente, car dans l'espace de vingt-quatre heures elle devient aigre.

TARIER. Est, selon Belon, un petit oiseau de la Lorraine, de la grandeur du traquet ; mais différent de tous les autres petits oiseaux, par ses mœurs, sa façon de vivre & de faire son nid. Il vit dans les buissons comme le traquet ; son bec est grêle, propre à prendre les mouches & les vers dont il se nourrit : il a les jambes, les pieds & les ongles noirs ; le reste du corps ressemble au pinçon montain : il a une tache blanchâtre au travers des aîles. Le mâle a des taches sur le dos, autour du col & de la tête, comme la grive : le bout des aîles & de la queue est un peu purpurin. Cet oiseau est rare & difficile à prendre. Belon croit cependant que c'est une espece de *traquet*. Voyez ce mot.

TARIERRE ou VER QUI PERCE LE BOIS, ou TARET selon M. Adanson, en latin, *teredo*.

On compte plusieurs especes de vers qui rongent & percent les bois : les uns nuisent aux arbres, comme aux chênes, poiriers, pommiers ; les autres se trouvent dans les mers, & rongent & percent les vaisseaux & les digues. Ils sont connus sous le nom de *vers rongeurs de digues & de vaisseaux*. Voyez ce mot, où nous parlons des véritables *tarets*.

Les vers surnommés *tarieres*, qui se trouvent dans les bois durs, tels que les chênes, poiriers, pommiers, châtaigniers, noyers, frênes, néfliers, ormes, même le gayac, le tilleul & l'ébene, &c. & qui s'en nourrissent, sont produits par de grands & forts scarabées. Lorsque les œufs du scarabée femelle ont été fécondés par le mâle, elle va les déposer non-seulement dans les fentes & dans les crevasses des arbres déja coupés, & qui commencent à se gâter dans quelques endroits, mais encore dans les fentes du bois mort, & même dans la fente de l'écorce de ces mêmes arbres, lorsqu'ils sont en pleine végétation. Au bout de trois ou quatre jours, il sort de ces œufs de petits vers, ou plutôt des mites, qui rongent l'arbre peu-à-peu, & qui, à mesure qu'elles acquierent de la force, se creusent

creusent de larges & profondes cavités dans la substance de l'arbre. On prétend qu'elles rongent plus les arbres dans la pleine lune que dans tout autre tems, à cause de la trop grande humidité de l'air : l'hiver & le froid les font périr.

On voit quelquefois dans le bois, des vers de la longueur du petit doigt, de couleur blanche, & presque semblables à des chenilles : ces vers sont surnommés *cossons blancs*.

TARIN, *Linaria viridis*. Cet oiseau, nommé ainsi parcequ'il semble prononcer ce mot en chantant, est très commun en France : il differe du serin commun & de Canarie, 1°. par son cou, qui est de couleur cendrée; 2°. par son ventre, qui est tout verd; 3°. par sa queue, qui est un peu fourchue; 4°. par quelques taches qu'il a aux côtés; 5°. enfin, parcequ'il est plus gros & moins rare que le serin. Il ne pond pas si souvent que lui, mais sa couvée est de sept ou huit. Belon dit que le tarin tient le second rang pour le chant après le serin. Il se nourrit de semences, de chardons & d'autres plantes, & non de vers : en cage, on le nourrit avec du chenevis.

TARIRI. Arbre que les Indiens fugitifs du Para ont porté aux habitants de la Guyane. Ses feuilles servent à teindre le cotton en violet & en pourpre : on soupçonne qu'ils s'en servent aussi pour teindre leurs hamacs.

TAROUGOUA ou TAROUGOAGI. Nom qu'on donne au Bresil à deux especes de fourmis, dont l'une est noire, & l'autre fauve. *Voyez* FOURMI.

TARTARIN. Espece de singe nommé aussi *magot*. Voyez SINGE.

TARTARUGA. Les Portugais donnent ce nom à une espece de tortue du Bresil : c'est le *jurucua* de Marc-Grave.

TARTONRAIRE. Espece de thymelée qui croît en arbrisseau aux environs de Marseille, dans les sables, près du bord de la mer : elle differe des especes de *lauréole* par ses feuilles très courtes, un peu arrondies, soyeuses & blanchâtres. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles : elles sont très petites; on les met au nombre des purgatifs violents. *Voyez* LAURÉOLE & THYMELÉE.

TARTRE, *Tartarum*. Substance végétale, saline, acide & concrete, que l'on trouve formée & attachée immédiatement après la fermentation spiritueuse du vin de raisin, contre les parois intérieures des tonneaux qui ont contenu pendant un certain tems des vins grossiers & très acides; tels que sont certains vins de Languedoc. Cette substance ne se dissout guere que dans vingt-deux fois son poids d'eau bouillante; tandis qu'à la température du dixieme degré au dessus du zéro du thermometre de M. de Réaumur, une once d'eau distillée ne peut, selon M. Spielmann, tenir en dissolution que trois grains de tartre purifié.

Il y a du tartre gris blanc & du tartre rouge : on conçoit aisément que le premier provient du vin blanc, & le second d'un vin dont la partie colorante est rouge; les gros vins d'Allemagne produisent beaucoup de ce der-

nier. *Voyez* à la ſuite de l'article VIGNE. Autant les morceaux de tartre blanc ou gris ſont minces & petits, autant ceux du tartre rouge ſont épais : ce ſont autant d'amas de cryſtaux pointus, durs, brillants, grouppés tumultuairement par couches, & mêlés avec une ſubſtance terreuſe. On trouve dans le Dictionnaire de Chymie le détail des propriétés & des uſages que l'on fait du tartre en Médecine, en Chymie & en Teinture.

M. Montet, habile Apothicaire de Montpellier, & bon Chymiſte, a donné à l'Académie des Sciences de Paris, un Mémoire très circonſtancié ſur la maniere de purifier le tartre, pour en faire, par la voie de la cryſtalliſation, ce que l'on appelle *cryſtaux de tartre* & *crême de tartre*. Voyez ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie, T. II, p. 347 & 348*, avec l'obſervation générale en forme d'appendix ſur les ſels eſſentiels.

TARUGA ou TARUCA. C'eſt une eſpece de *glama*. Voyez ce mot. Ruiſch dit que c'eſt dans cet animal qu'on trouve le plus grand bézoard. *Voyez* BÉZOARD & le mot CHEVRE DU BÉZOARD.

TASSART ou TAZARD. Selon Ruiſch, c'eſt une eſpece de grand brochet de mer des plus goulus : ſa chair eſt blanche ; & quoique dure & difficile à cuire, d'un goût excellent, & nourriſſante. On pêche communément ce poiſſon entre deux Iſles, ſur les côtes de l'Amérique, & dans les Iſles ſituées ſous la Zône Torride, dans les endroits où la marée eſt la plus forte, & où la mer eſt plus agitée qu'ailleurs. Le Pere du Tertre dit que ceux qui mangent trop de ce poiſſon, ou qui le mangent à demi-cuit, ſont ſujets à des coliques bilieuſes, ou à des dégorgements de bile.

TATABULA, en latin *Luſorius*. Poiſſon des Indes Orientales. Les Hollandois l'appellent *ſpeelviſch*. Il a ſur le dos quelques taches quarrées, oſſeuſes, & marquées de petits points reſſemblants à des dez : on remarque encore quelques aiguillons qui ſortent des nageoires de deſſous le ventre. Ruiſch, *Collect. Amb. p. 39, n. 3, T. XX.*

TATAUBA ou TATAJIBA, *Arbor baccifera Braſilienſis, fructu tuberculis inæquali, mori æmulo*. Arbre qui croît dans les bois par-tout au Breſil, ſur-tout dans les lieux maritimes : ſon écorce eſt griſâtre, & ſon bois de couleur de ſafran ou rougeâtre ; ſes feuilles ſont pointues & dentelées ; ſon fruit, qui reſſemble à celui du mûrier, eſt pâle, charnu, & rempli d'une infinité de petits grains blanchâtres : il ſort de ſes tubercules pluſieurs filaments noirâtres & peu longs ; on mange ce fruit, ou ſeul, ou au vin, ou au ſucre : il eſt d'un goût exquis. Le bois du tatauba eſt fort dur : il ne perd jamais ſa verdure, & ſe conſerve long-tems dans la terre & dans l'eau ; il donne, lorſqu'il eſt vieux, une teinture d'un très beau jaune.

TATI. Petit oiſeau des Indes, curieux par ſa petiteſſe & par la ſtructure de ſon nid : c'eſt l'*oiſeau-mouche*. Voyez ſon article au mot COLIBRI.

TATOU ou ARMADILLE. Quadrupede digité des plus ſinguliers : ſon corps eſt cuiraſſé & recouvert d'un têt oſſeux, diviſé par pluſieurs bandes mobiles. C'eſt un de ces animaux dans leſquels la Nature ſe plaît à nous faire connoître qu'elle marche par des nuances inſenſibles, dont elle

se sert pour lier les manieres d'exister qui nous paroissent les plus éloignées. Ici le quadrupede est recouvert d'un têt osseux au lieu de poil; là le *porc-épic* est recouvert de plumes piquantes & sans barbe, mais dont le tuyau est pareil à celui des plumes d'oiseaux, &c. *Voyez* l'histoire des *tatous* au mot ARMADILLE.

TATUETTE. C'est le tatou à sept bandes. *Voyez* à l'article ARMADILLE.

TAUMALIN. *Voyez* au mot POUPART.

TAUPE, *Talpa.* Est un petit quadrupede long d'environ cinq pouces, dont la peau, couverte de poils courts & épais, chatoie comme du velours; elle en a la douceur & la chaleur: sa queue est fort courte, ainsi que ses pattes; ses yeux sont noirs; son nez avance de quatre lignes, & même davantage, au-delà de la mâchoire supérieure.

La taupe, sans être aveugle, dit M. de Buffon, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue: en dédommagement, la Nature lui a donné avec magnificence l'usage du sixieme sens, un appareil remarquable de réservoirs & de vaisseaux spermatiques, une quantité prodigieuse de liqueur séminale, des testicules énormes, un membre génital excessivement long; tout cela exactement caché à l'intérieur, & par conséquent plus actif & plus chaud. La taupe, à cet égard, est de tous les animaux le plus avantageusement doué, le mieux pourvu d'organes, & par conséquent des sensations qui y sont relatives: elle a de plus le toucher délicat; son poil est doux comme de la soie: elle a l'ouie très fine, & de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & presque semblables aux mains de l'homme; beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme, un embonpoint constant, un attachement vif & réciproque du mâle & de la femelle, de la crainte & du dégoût pour toute autre société, les douces habitudes du repos & de la solitude; l'art de se mettre en sûreté, de se faire en un instant un asyle, un domicile; la facilité de l'étendre, & d'y trouver, sans en sortir, une abondante subsistance. Voilà, dit M. de Buffon, sa nature, ses mœurs & ses talents, sans doute préférables à des qualités plus brillantes, & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obscurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de sa retraite; n'en sort presque jamais qu'elle n'y soit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorsque l'eau la remplit, ou lorsque le pied du Jardinier en affaisse le dôme: elle se pratique une voûte en rond dans les prairies, & assez ordinairement un boyau long dans les jardins, parcequ'il y a plus de facilité à diviser & à soulever une terre meuble & cultivée, qu'un gazon ferme & tissu de racines; elle ne demeure ni dans la fange, ni dans les terreins durs, trop compactes ou trop pierreux: il lui faut une terre douce, fournie de racines esculentes, & surtout bien peuplée d'insectes & de vers, dont elle fait sa principale nourriture.

Comme les taupes ne fortent que rarement de leur domicile fouterrain, elles ont peu d'ennemis, & échappent aifément aux animaux carnaciers. Leur plus grand fléau eft le débordement des rivieres : on les voit, dans les inondations, fuir en grand nombre à la nage, & faire tous leurs efforts pour gagner les terres les plus élevées ; mais la plupart périffent auffi-bien que leurs petits qui reftent dans les trous : fans cela, les grands talents qu'elles ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver : elles ne portent pas long-tems ; car on trouve déja beaucoup de petits au mois de Mai. Il y en a ordinairement quatre ou cinq à la portée ; & il eft affez aifé de diftinguer parmi les mottes qu'elles élevent, celles fous lefquelles elles mettent bas. Ces mottes font faites avec beaucoup d'art, & font ordinairement plus groffes & plus élevées que les autres. Je crois, continue M. de Buffon, que ces animaux produifent plus d'une fois par an ; mais je ne le puis affurer. Ce qu'il y a de certain, c'eft qu'on trouve des petits depuis le mois d'Avril jufqu'au mois d'Août ; peut-être auffi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits, mériteroit une defcription particuliere : il eft fait avec une intelligence finguliere. Elles commencent par pouffer la terre, & en former une voûte affez élevée ; elles laiffent des cloifons & des efpeces de piliers de diftance en diftance ; elles preffent & battent la terre, la mêlent avec des racines & des herbes, & la rendent fi dure & fi folide par deffous, que l'eau ne peut pénétrer la voûte, à caufe de fa convexité & de fa folidité ; elles élevent enfuite un tertre par deffous, au fommet duquel elles apportent de l'herbe & des feuilles pour faire un lit à leurs petits.

Dans cette fituation, ils fe trouvent au deffus du niveau du terrein, & par conféquent à l'abri des inondations ordinaires, & en même tems à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre la terre fur laquelle ils repofent. Ce tertre eft percé tout autour de plufieurs trous en pente, qui s'étendent plus bas, & defcendent de tous côtés, comme autant de routes fouterraines par où la mere taupe peut fortir, & aller chercher la fubfiftance néceffaire à fes petits. Ces fentiers fouterrains font fermes & battus, s'étendent à douze ou quinze pas, & partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y trouve, auffi-bien que fous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui font apparemment la premiere nourriture qu'elle donne à fes petits.

On voit bien par cette difpofition, que la taupe ne fort jamais qu'à une diftance peu confidérable de fon domicile, & que la maniere la plus fimple & la plus sûre de la prendre avec fes petits, eft de faire autour une tranchée qui l'environne en entier, & qui coupe toutes les communications. Mais comme la taupe fuit au moindre bruit, & qu'elle tâche d'emmener fes petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant enfemble avec la bêche, enlevent la motte toute entiere, ou faffent une tran-

chée presque dans un moment, & qui ensuite les saisissent & les attendent aux issues.

Quelques Auteurs ont dit mal-à-propos que la taupe & le blaireau dormoient sans manger pendant l'hiver entier. La taupe dort si peu pendant tout l'hiver, qu'elle pousse la terre comme en été, & que les gens de la campagne disent, comme en proverbe : *les taupes poussent, le dégel n'est pas loin* ; elles cherchent, à la vérité, les endroits les plus chauds : les Jardiniers en prennent souvent autour de leurs couches aux mois de Décembre, de Janvier & de Février.

La taupe ne se trouve guere que dans les pays cultivés : il n'y en a point dans les déserts arides, ni dans les climats froids, où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année. L'animal qu'on a appellé *taupe de Sibérie*, qui a le poil verd & or, est d'une espece différente de nos taupes, qui ne se trouvent en abondance que depuis la Suede jusqu'en Barbarie. Celles d'Amérique sont aussi différentes : la taupe de Virginie est, cependant assez semblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui est mêlé de pourpre foncé ; mais la taupe rouge d'Amérique est un autre animal. Il y a seulement deux ou trois variétés dans l'espece commune de nos taupes : on en trouve de plus ou moins brunes, de plus ou moins noires. Nous en avons vu aussi, dit M. de Buffon, de toutes blanches : Seba parle d'une taupe tachetée de blanc & de noir.

L'Auteur des Observations sur l'Histoire Naturelle (M. Gautier) a donné la description de toutes les parties intérieures & extérieures de la taupe. Il dit aussi que cet animal jouit de l'organe de la vue ; & que ses yeux ne paroissent petits, que parcequ'ils sont cachés par les poils qui les couvrent, lesquels environnent le muscle cutané de leurs globes ; que cet habitant des ténebres ne se sert que de l'odorat dans les routes obscures & tortueuses qu'il fuit pour chercher sa retraite & sa nourriture ; que sa chair a l'odeur de celle du lapin, & que la substance de sa peau est épaisse comme celle du chamois ; que les parties de la génération sont bien configurées, & beaucoup plus composées que celles de l'homme & des animaux quadrupedes. Cet Auteur pense que la construction de ces parties dans la taupe lui fournit à propos la semence, sans qu'il soit besoin d'aucun mouvement : cette observation est nouvelle, & mérite l'attention des Naturalistes. Ses pattes antérieures ont une force extraordinaire : la supination & la pronation en sont supprimées, par conséquent toute la force des muscles se réduit au mouvement de flexion & d'extension, ce qui augmente ces deux actions si nécessaires à la taupe pour creuser la terre. Ses pattes postérieures ont beaucoup moins de force, & sont plus flexibles : ses muscles sont raccourcis, épais, charnus ; & aux extrémités ils sont tendineux & presque osseux : ses os sont bien articulés & solides ; son *sternum* est élevé & tranchant comme celui des oiseaux.

Les vers sont la principale nourriture des taupes ; c'est pour cela qu'elles aiment les fumiers, & qu'elles se plaisent dans les terres fumées : elles

mangent beaucoup de racines potageres. Agricola prétend que l'on fait des chapeaux de peaux de taupe, lesquels sont d'une extrême beauté. Cet Auteur dit avoir vu des habits fourrés de la peau de ces animaux : on estime le sang de la taupe pour rétablir les poils ; il est aussi d'un usage merveilleux dans plusieurs sortes de maladies cutanées, comme, par exemple, pour guérir les ulceres qui se forment à la racine des ongles ; sa graisse, au contraire, contribue, dit-on, à faire tomber la trop grande quantité de cheveux ; enfin, le bouillon de taupe est un remede de bonne femme pour guérir les enfants de l'incommodité de pisser au lit.

TAUPE. Des Conchyliologistes donnent ce nom à un coquillage univalve de la famille des porcelaines, & dont la coquille n'a de singulier que quatre zônes fauves qui partagent la superficie.

TAUPE-GRILLON. Insecte coléoptere appellé *courtille* ou *courtilliere*, & dont nous avons parlé au mot GRILLON-TAUPE.

TAUPE DE MER. Nom qu'on donne en Normandie à la *scolopendre de mer*. Voyez ce mot.

TAUPIN, *Elater aut Notopeda*. Genre d'insecte coléoptere, dont les antennes, en scie chez les mâles, & à filets chez les femelles, se logent dans une rainure formée en dessous de la tête. Le corselet de ces petits animaux est terminé en dessous par une pointe longue & dure, qui entre comme par ressort dans une cavité du ventre ; c'est par le moyen de ce ressort que ces insectes, lorsqu'ils sont renversés sur le dos, peuvent s'élancer assez facilement en l'air ; & en retombant, souvent ils se trouvent retournés sur leurs pieds. Le corps du taupin est allongé : sa larve se trouve dans les trous de saules & d'autres arbres pourris où elle vit & se métamorphose. Il y a le *taupin rouge*, le *jaune*, à *corselet velouté*, le *porte-croix*, le *cuivreux*, le *bédeau*, &c.

TAUPINIERE. Petit monceau de terre, qu'une taupe a élevé en creusant dessous. *Voyez* à l'article TAUPE.

TAURACO. On donne ce nom à l'oiseau appellé le *Roi de Guinée*, & par Albin l'*oiseau couronné* du Mexique, quoiqu'il se trouve dans l'Afrique Méridionale vers le Royaume de Congo, sur les confins du Cap de Bonne-Espérance : il a deux doigts devant & autant derriere.

TAURE. Nom donné à la *lunaire*, à la *genisse*, & même à la *vache* qui n'a point encore vêlé. *Voyez* ces mots.

TAUREAU, *Taurus*. Quadrupede bisulce, ongulé & cornupede, dont le caractere, dit M. Brisson, est de n'avoir point de dents incisives à la mâchoire supérieure, d'en avoir huit à l'inférieure, d'avoir le pied fourchu & les cornes simples, tournées vers les côtés. Le taureau, que nous voyons à la tête de nos troupeaux, étant un animal d'une très ancienne domesticité, a nécessairement dégénéré du taureau sortant des mains de la Nature, & jouissant de toute sa force & de toute sa liberté : on a lieu de penser que le taureau domestique vient originairement de l'*aurochs* ou *urus*, qui lui est supérieur par la force, la grandeur, &c. *Voyez* le mot AUROCHS.

Le taureau sert, de même que l'aurochs, à la propagation de l'espece; & quoiqu'on puisse aussi le soumettre au travail, on n'en est pas plus sûr de son obéissance, & il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force. La Nature, dit M. de Buffon, a fait le taureau indocile & fier. Dans le tems du rut, il devient indomptable, & souvent furieux : mais par la castration, l'on détruit la source de ces mouvements impétueux, & l'on ne retranche rien à sa force; il n'en devient que plus gros, plus massif, plus pesant, & plus propre aux ouvrages auxquels on le destine; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile, & moins incommode aux autres. Un troupeau de taureaux ne seroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter, ni conduire.

L'âge le plus convenable à la castration, est celui qui précede immédiatement la puberté; pour le bœuf, c'est dix-huit mois ou deux ans : ceux qu'on y soumet plutôt, périssent presque tous; cependant les jeunes veaux, auxquels on ôte les testicules quelque tems après leur naissance, & qui survivent après cette opération, si dangereuse à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la castration qu'à deux, trois ou quatre ans; mais ceux-ci paroissent conserver plus de courage & d'activité : & ceux qui ne la subissent qu'à l'âge de six, sept ou huit ans, ne perdent presque rien des autres qualités du sexe masculin; ils sont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs; & dans le tems de la chaleur des femelles, ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir soin de les en écarter. L'accouplement, & même le seul attouchement du bœuf, fait naître à la vulve de la vache des especes de carnosités ou de verrues, qu'il faut détruire & guérir en y appliquant un fer rouge. Ce mal peut venir de ce que ces bœufs, qu'on n'a que bistournés, c'est-à-dire, auxquels on a seulement comprimé les testicules, serré & tordu les vaisseaux qui y aboutissent, ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi-purulente.

Le taureau, ainsi que le rhinocéros, entre en fureur à la vue de la couleur rouge; effet bien singulier, mais que l'expérience démontre. Il combat généreusement pour le troupeau, & marche volontiers le premier à la tête, ainsi qu'on l'observe dans les premiers jours du printems, où ils viennent au pâturage. S'il y a deux troupeaux de vaches dans un champ, les deux taureaux s'en détachent & s'avancent l'un vers l'autre en mugissant; ils se heurtent avec impétuosité, se battent avec acharnement, & ne cessent le combat que lorsqu'on les sépare, ou que le plus foible est contraint de céder au plus fort : alors le vaincu se retire tout triste & tout honteux; au lieu que le vainqueur s'en retourne tête levée, triomphant, & tout fier de sa victoire. Le plus foible n'ose alors approcher les femelles en chaleur, que lorsque celui-ci est éloigné, ou que, fatigué de ses travaux, il ne dispute plus la jouissance.

L'homme fait user en maître de sa puissance sur les animaux : il choisit ceux dont il peut tirer le plus d'avantages pour l'aider dans ses travaux;

ainsi que ceux dont la chair flatte son goût; il en a fait des esclaves domestiques; il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait; il en a formé des troupeaux nombreux: c'est ainsi qu'il a multiplié les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons, les chévres, les cochons, &c.

Le bœuf, le mouton, & les autres animaux qui paissent l'herbe, sont non-seulement les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais ce sont encore ceux qui consomment & dépensent le moins. Le bœuf sur-tout est, à cet égard, l'animal par excellence; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fond sur lequel il vit; il engraisse son pâturage: au lieu que le cheval & la plupart des autres animaux, amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies. Le mouton & la chevre coupent l'herbe de si près, qu'ils détruisent la tige & gâtent les racines; le cheval choisit l'herbe la plus fine, & laisse grainer & multiplier la grande herbe, dont les tiges sont dures; au lieu que le bœuf, qui ne peut brouter que l'herbe longue à cause de ses grosses levres, & qui n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure, ne coupe que les grosses tiges, & détruit peu-à-peu l'herbe la plus grossiere; ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu, n'est plus qu'un mauvais pré; au lieu que celle que le bœuf a broutée, devient un pâturage fin.

Mais ce ne sont pas les seuls avantages que ce bétail procure à l'homme: sans le bœuf, les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre; la terre demeureroit inculte; les champs & même les jardins seroient secs & stériles: c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la Ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture, autrefois il faisoit toute la richesse des hommes.

Les Germains en faisoient si grand cas, qu'au rapport de Tacite, ils donnoient pour dot des bœufs à leurs filles. Les Athéniens, qui s'en servoient aussi pour le labourage & pour mettre à leurs chars, furent très long-tems sans immoler ces animaux dans leurs sacrifices. Elien rapporte que Phrygès fut condamné à mort pour avoir tué un bœuf qui travailloit à la charrue. Le bœuf est encore aujourd'hui la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir & fleurir que par la culture des terres, & par l'abondance du bétail, qui sont les seuls biens réels, puisque tous les autres, & même l'or & l'argent, ne sont que des biens arbitraires, des représentations, des monnoies, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf, ainsi que l'observe M. de Buffon, ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux. La forme de son corps & de ses reins le démontre; mais la grosseur de son cou, la largeur de ses épaules, indiquent assez qu'il est propre à tirer & à porter le joug. C'est aussi de cette maniere qu'il tire le plus avantageusement; & il est singulier que cet usage ne soit pas général, & que dans des Provinces entieres

entieres on l'oblige à tirer par les cornes. La ſeule raiſon qu'on a pu m'en donner, dit M. de Buffon, c'eſt que quand il eſt attelé par les cornes, on le conduit aiſément. Il a la tête très forte, & ne laiſſe pas de tirer aſſez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantages que quand il tire par les épaules. Il ſemble avoir été fait exprès pour la charrue; la maſſe de ſon corps, la lenteur de ſes mouvements, le peu de hauteur de ſes jambes, ſa tranquillité même & ſa patience dans le travail, ſemblent concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la réſiſtance conſtante & toujours nouvelle que la terre oppoſe à ſes efforts. Le cheval, quoique peut-être auſſi fort que le bœuf, eſt moins propre à cet ouvrage, il eſt trop élevé ſur ſes jambes; ſes mouvements ſont trop grands, trop bruſques, & d'ailleurs il s'impatiente & ſe rebute aiſément. On lui ôte toute la légereté, toute la ſoupleſſe de ſes mouvements, toute la grace de ſon attitude & de ſa démarche, lorſqu'on le réduit à ce travail peſant, pour lequel il faut plus de conſtance que d'ardeur, plus de maſſe que de vîteſſe, & plus de poids que de reſſort.

Les bœufs, comme les autres animaux domeſtiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroît être le plus commun, & plus il eſt rouge, plus il eſt eſtimé. On fait cas auſſi du poil noir; & l'on prétend que les bœufs ſous poil bai durent long-tems; que les bruns durent moins, & ſe rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent rien pour le travail, & ne ſont propres qu'à être engraiſſés. Mais de quelque couleur que ſoit le poil du bœuf, il doit être luiſant, épais & doux au toucher; car s'il eſt rude au toucher ou dégarni, on a raiſon de ſuppoſer que l'animal ſouffre, ou du moins qu'il n'eſt pas d'un fort tempérament.

Un bon bœuf, pour la charrue, ne doit être ni trop gras, ni trop maigre: il doit avoir la tête courte & ramaſſée; les oreilles grandes, bien velues & bien unies; les cornes fortes, luiſantes, de moyenne grandeur; le front large, les yeux gros & noirs, le mufle gros & camus, les naſeaux bien ouverts, les dents blanches & égales, les levres noires, le col charnu, les épaules graſſes & peſantes, la poitrine large; le *fanon*, c'eſt-à-dire, la peau du devant, pendant juſques ſur les genoux; les reins fort larges, le ventre ſpacieux & tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaiſſe, les jambes & les cuiſſes groſſes & nerveuſes, le dos droit & plein, la queue pendante juſqu'à terre, & garnie de poils touffus & fins, les pieds fermes, le cuir groſſier & maniable, les muſcles élevés, & l'ongle court & large: il faut auſſi qu'il ſoit ſenſible à l'aiguillon, obéiſſant à la voix, & bien dreſſé; mais ce n'eſt que peu-à-peu, & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, & à ſe laiſſer conduire aiſément.

Dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans, il faut commencer à l'apprivoiſer & à le ſubjuguer; ſi l'on attend plus tard, il devient indocile & ſouvent indomptable: la patience, la douceur, & même les careſſes, ſont

les feuls moyens qu'il faut employer ; la force & les mauvais traitements ne feroient propres qu'à le rebuter pour toujours. Il faut donc lui frotter le corps, le careffer, lui donner de tems en tems de l'orge bouilli, des feves concaffées, & d'autres nourritures de cette efpece dont il eft plus friand, & toutes mêlées de fel qu'il aime beaucoup : en même tems on lui liera fouvent les cornes ; quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille, & qui fera tout dreffé. On aura foin de les attacher enfemble à la mangeoire, de les mener de compagnie au pâturage, afin qu'ils fe connoiffent & s'habituent à n'avoir que des mouvements communs. On n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencements ; il ne ferviroit qu'à le rendre plus intraitable. Il faudra auffi le ménager, & ne le faire travailler qu'à petites reprifes ; car il fe fatigue beaucoup, tant qu'il n'eft pas tout-à-fait dreffé ; & par la même raifon, on le nourrira alors plus largement que dans tout autre tems.

Le bœuf ne doit fervir que depuis trois ans jufqu'à dix : on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraiffer & le vendre, la chair en fera meilleure que fi l'on attendoit plus long-tems. On connoît l'âge de cet animal par les dents & par les cornes. Les premieres dents du devant tombent à dix mois, & font remplacées par d'autres qui ne font pas fi blanches & qui font plus larges. A treize mois les dents voifines de celles du milieu tombent, & font auffi remplacées par d'autres ; & à trois ans, toutes les dents incifives font renouvellées : elles font alors égales, longues & affez blanches ; à mefure que le bœuf avance en âge, elles deviennent inégales & noires. C'eft la même chofe pour le taureau & pour la vache.

Ainfi la caftration ni le fexe ne changent rien à la crue & à la chûte des dents ; cela ne change rien non plus à la chûte des cornes, car elles tombent également à trois ans au taureau, au bœuf & à la vache ; & elles font remplacées par d'autres cornes qui, comme les fecondes dents, ne tombent plus : celles du bœuf & de la vache deviennent feulement plus groffes & plus longues que celles du taureau. L'accroiffement de ces fecondes cornes ne fe fait pas d'une maniere uniforme, ni par un développement égal. La premiere année, c'eft-à-dire, la quatrieme année de l'âge du bœuf, il lui pouffe deux petites cornes pointues, nettes, unies, & terminées vers la tête par une efpece de bourrelet : l'année fuivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, pouffé par un cylindre de corne, qui fe forme & qui fe termine auffi par un autre bourrelet, & ainfi de fuite ; car tant que l'animal vit, les cornes croiffent. Ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il eft aifé de diftinguer dans la corne, & par lefquels l'âge fe peut aifément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne jufqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds.

Le cheval mange nuit & jour lentement, mais prefque continuelle-

ment : le bœuf, au contraire, mange vîte, & prend en aſſez peu de tems toute la nourriture dont il a beſoin, après quoi il ceſſe de manger, & ſe couche pour ruminer.

La rumination dépend de ce que les deux premiers eſtomacs du bœuf, c'eſt-à-dire, la *panſe*, & le *bonnet* qui n'eſt qu'une portion de la panſe, étant remplis d'herbes autant qu'ils peuvent en contenir, cette membrane tendue réagit alors avec force ſur l'herbe qu'elle contient, qui n'eſt que très peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. L'animal remâche ces herbes, les macere, les imbibe de nouveau de ſa ſalive, & rend ainſi peu-à-peu l'aliment plus coulant; il le réduit en une pâte aſſez liquide pour qu'elle puiſſe couler dans le conduit étroit qui communique du ſecond au troiſieme eſtomac, où elle ſe macere encore avant que de paſſer dans le quatrieme; & c'eſt dans ce dernier eſtomac que s'acheve la décompoſition du foin qui y eſt réduit dans un parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'eſt que tant que ces animaux tettent & ſont nourris de lait & d'autres aliments liquides & coulants, ils ne ruminent pas; & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorſqu'on les nourrit d'aliments ſecs, qu'en été pendant lequel ils paiſſent l'herbe tendre. *Voyez* l'article RUMINANTS.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement, réſiſtent plus long-tems au travail que ceux qui mangent vîte; que les bœufs des pays élevés & ſecs ſont plus vifs, plus vigoureex, & plus ſains que ceux des pays bas & humides; que tous deviennent plus forts lorſqu'on les nourrit de foin ſec, que quand on ne leur donne que de l'herbe molle; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux aux changements de climats, & que par cette raiſon on ne doit jamais acheter des bœufs pour le travail que dans ſon voiſinage.

On doit nourrir les bœufs avec du foin, de la paille, & même leur donner un peu de ſon & d'avoine; en été on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pouſſes de feuilles de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité; l'excés de cette nourriture qu'ils aiment beaucoup, leur cauſant quelquefois un piſſement de ſang. La luzerne, la veſce, les lupins, ſont de très bons aliments pour les bœufs; il n'eſt pas néceſſaire de régler la quantité de leur nourriture, ils n'en prendront jamais plus qu'il ne leur en faut. La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être encore plus que le grand froid; ainſi on doit éviter de les faire travailler à la grande ardeur du ſoleil. Ils ne demandent pas autant de ſoins que les chevaux; cependant ſi on veut les entretenir ſains & vigoureux, on ne peut guere ſe diſpenſer de les étriller tous les jours, de les laver, de leur graiſſer la corne des pieds, & de leur donner de bonne litiere, &c.

De la Vache & du Veau.

Dans les especes d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux, & où la multiplication est l'objet principal, le nombre des femelles est plus nécessaire & plus utile que celui des mâles. Le produit de la vache est un bien qui croît & qui se renouvelle à chaque instant; la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine & délicate; le lait est l'aliment des enfants; le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets; le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitants de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache!

On peut aussi faire servir la vache à la charrue; & quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf, elle ne laisse pas de le remplacer souvent; mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de sa taille & de sa force, afin de conserver l'égalité du trait, & de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances; moins elles sont inégales, & plus le labour de la terre est facile & régulier. Au reste, on emploie souvent six & jusqu'à huit bœufs dans les terreins fermes, & sur-tout dans les friches caillouteuses, ou qui se levent par grosses mottes & par quartiers. Deux vaches suffisent pour labourer dans les terreins meubles & sablonneux: on peut aussi dans ces terreins légers, pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terreins forts. Les Anciens, qui conservoient avec tout le soin possible les animaux de labour, avoient borné à une longueur de cent vingt pas, la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts & de mouvements; après quoi, disoient-ils, il faut cesser de l'exciter, & le laisser reprendre haleine pendant quelques moments, avant que de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre.

Le printems est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur: la plupart, dans ce pays-ci, reçoivent le taureau depuis le 15 Avril jusqu'au 15 Juillet; mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, & d'autres dont elle est plus précoce: elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixieme. On a donc des veaux en quantité depuis le 15 Janvier jusqu'au 15 Avril; on en a aussi tout l'été assez abondamment, & l'automne est le tems où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques: elle mugit alors très fréquemment, & plus violemment que dans les autres tems; elle saute sur les bœufs, sur les vaches, & même sur les taureaux; la vulve est gonflée & proéminente au dehors. Il faut profiter du tems de cette forte chaleur pour lui donner le taureau: si on laissoit diminuer cette ardeur, la vache ne retiendroit pas aussi sûrement. Le taureau doit être choisi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux

de son espece. Il peut saillir les vaches depuis trois ans jusqu'à neuf; mais on ne doit pas lui en livrer plus de quinze par mois. On lui fait manger alors de l'avoine, de l'orge & de la vesce, pour lui donner de l'ardeur, & lui procurer une plus grande abondance de liqueur séminale.

Les vaches retiennent souvent dès la premiere, seconde ou troisieme fois; & si-tôt qu'elles sont pleines, le taureau refuse de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur : mais ordinairement la chaleur cesse presqu'aussi-tôt qu'elles ont conçu, & elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont assez sujettes à avorter, lorsqu'on ne les ménage pas. Six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire : on cessera aussi dans ce même tems de les traire; le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus; aussi y a-t-il des vaches à qui le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas. Celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours, sont les meilleures meres & les meilleures nourrices; mais ce lait des derniers tems est généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache, que pour celui de la jument, & même il paroît qu'il en faut davantage; car la vache qui met bas, paroît être plus épuisée, plus fatiguée que la jument. On doit la mettre dans une étable chaude, sur une bonne litiere, & lui donner abondamment de bonne nourriture.

On laisse le jeune veau auprès de sa mere pendant les cinq ou six premiers jours, afin qu'il soit chaudement, & qu'il puisse tetter aussi souvent qu'il en a besoin : mais il croît & se fortifie assez dans ces cinq ou six jours pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer, si l'on veut la ménager; car il l'épuiseroit s'il étoit toujours auprès d'elle : il suffira de le laisser tetter deux ou trois fois par jour; & si l'on veut lui faire une bonne chair & l'engraisser promptement, on lui donnera tous les jours du lait bouilli, dans lequel on mettra de la mie de pain & des œufs : au bout de quatre ou cinq semaines, ce veau sera excellent à manger. On pourra ne laisser tetter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au Boucher; mais il faudra laisser au lait, pendant deux mois au moins, ceux qu'on voudra élever. On doit sévrer les veaux à trois ou quatre mois. Il faut beaucoup de soins pour leur faire passer le premier hiver : c'est le tems le plus dangereux de leur vie; car ils se fortifient assez pendant l'été suivant, pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en âge de puberté, & le taureau à deux ans : mais quoiqu'ils puissent déja engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans pour leur permettre de s'accoupler. Ces animaux sont dans toute leur plus grande force, depuis trois ans jusqu'à neuf; après cela les vaches & les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraissés. Comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroissement, la durée de leur vie est aussi, comme dans la plupart des autres es-

peces d'animaux, à-peu-près de ſept fois deux ans; & communément ils ne vivent guere que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupedes, la voix du mâle eſt plus forte & plus grave que celle de la femelle; c'eſt auſſi ce qui eſt dans le taureau. Ce qui fait croire qu'il a la voix moins grave, c'eſt que ſon mugiſſement n'eſt pas un ſon ſimple; mais un ſon compoſé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille : mais en y faiſant attention, on entend en même tems un ſon grave, & plus grave que celui de la vache, du bœuf & du veau.

Le taureau ne mugit que d'amour; la vache mugit plus ſouvent de peur que d'amour; & le veau mugit de douleur, de beſoin de nourriture, & de deſir de ſa mere.

Les animaux les plus peſants & les plus pareſſeux ne ſont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-tems. Le bœuf dort, mais d'un ſommeil court & léger : il ſe réveille au moindre bruit; il ſe couche ordinairement ſur le côté gauche, & le rein ou rognon de ce côté-là eſt toujours plus gros & plus chargé de graiſſe que le rognon du côté droit.

On doit donner à la vache le même ſoin & la même nourriture qu'au bœuf; mais la vache à lait exige des attentions particulieres, tant pour la bien choiſir, que pour la bien conduire. On dit que les vaches noires ſont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches ſont celles qui en donnent le plus.

De quelque poil que ſoit la vache à lait, il faut qu'elle ſoit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légere, qu'elle ſoit jeune, & que ſon lait ſoit abondant & de bonne qualité. On la traira deux fois par jour en été, & une fois ſeulement en hiver; & ſi l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des aliments plus ſucculents que l'herbe.

Le bon lait n'eſt ni trop épais, ni trop clair; ſa conſiſtance doit être telle que lorſqu'on en prend une petite goutte, elle conſerve ſa rondeur ſans couler : il doit être d'un beau blanc; celui qui tire ſur le jaune ou ſur le bleu ne vaut rien : ſa ſaveur doit être douce, ſans aucune amertume & ſans âcreté; il faut auſſi qu'il ſoit d'une bonne odeur ou ſans odeur. Il eſt meilleur au mois de Mai & pendant l'été que dans l'hiver, & il n'eſt parfaitement bon que quand la vache eſt en bon âge & en bonne ſanté. Le lait des jeunes geniſſes eſt trop clair; celui des vieilles vaches eſt trop ſec, & pendant l'hiver il eſt trop épais. Ces différentes qualités du lait ſont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuſes, caſéeuſes & ſéreuſes qui le compoſent. Le lait trop clair eſt celui qui abonde trop en parties ſéreuſes; le lait trop épais eſt celui qui en manque; & le lait trop ſec n'a pas aſſez de parties butireuſes & ſéreuſes. Le lait d'une vache en chaleur ne vaut rien, non plus que celui d'une vache qui approche de ſon terme, ou qui a mis bas depuis peu de tems.

On trouve dans le troiſieme & le quatrieme eſtomac du veau qui tette,

des grumeaux de lait caillé. Ce lait caillé contient beaucoup de ſel volatil acide, & ſert de levain pour la digeſtion des aliments que le veau prend. Ces grumeaux de lait, ſéchés à l'air, font la préſure dont on ſe ſert pour faire cailler le lait. Plus on garde cette préſure, meilleure elle eſt, & il n'en faut qu'une très petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

On voit, quoique rarement, des vaches qui ont la mauvaiſe habitude de ſe tetter elles-mêmes; & comme il n'eſt guere poſſible de les corriger de ce défaut, on eſt obligé de les engraiſſer pour s'en défaire. On en a vu d'autres qui ſe laiſſoient tetter par des ſerpents ou par des couleuvres.

Les vaches & les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le ſel, qui leur excite beaucoup l'appétit; auſſi lorſqu'ils ſont dégoûtés, leur donne-t'on de l'herbe trempée dans du vinaigre, & ſaupoudrée d'un peu de ſel.

C'eſt ordinairement à l'âge de dix ans qu'on met les bœufs & les vaches à l'engrais; ſi l'on attend plus tard, on eſt moins ſûr de réuſſir, & leur chair n'eſt pas ſi bonne. L'été eſt la ſaiſon la plus favorable pour les engraiſſer, parceque les herbages ſont abondants. En commençant au mois de Mai ou Juin, on eſt preſque ſûr de les voir gras à la fin d'Octobre. Dès qu'on voudra les engraiſſer, on ceſſera de les faire travailler: on les fera boire beaucoup plus ſouvent; on leur donnera des nourritures ſucculentes en abondance, quelquefois même mêlées d'un peu de ſel; on les laiſſera ruminer à loiſir, & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs. En moins de quatre ou cinq mois, ils deviendront ſi gras, qu'ils auront de la peine à marcher, & qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très petites journées. Les vaches & même les taureaux biſtournés peuvent s'engraiſſer auſſi; mais la chair de la vache eſt plus ſeche, & celle du taureau biſtourné eſt plus rouge & plus dure que la chair du bœuf, & elle a même toujours un goût déſagréable & fort.

Les bœufs du Bas-Poitou ont ordinairement une graiſſe jaune: on les engraiſſe tout jeunes, & même ſans les avoir fait travailler; ils ſont aſſez doux, mais extrêmement peureux: & comme ils s'effarouchent aiſément, on a la précaution de les faire marcher plutôt le jour que la nuit. Quelquefois l'épouvante les prend au marché ou dans une foire, alors on court riſque d'être bleſſé ou tué par ces animaux, qui n'écoutent plus rien, & ne ceſſent de courir à perte d'haleine, que lorſqu'ils ſont épuiſés de laſſitude. Les bœufs de l'Auvergne ſont les plus beaux & les meilleurs que nous ayions en France.

La plupart des bœufs que l'on tue ſe laiſſent aſſommer ſans pouſſer aucun murmure, un ſeul coup ou deux tout au plus ſuffiſent pour les abattre; mais il y en a qui réſiſtent aux coups d'aſſommoir d'une maniere ſurprenante, ce qui vient ſans doute de l'extrême dureté de leur crâne. On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. Duverney le jeune fit voir à l'Académie le cerveau d'un bœuf pétrifié preſque en toutes ſes parties, & pétrifié juſqu'à égaler la dureté d'un caillou: il reſtoit ſeulement en

quelques endroits un peu de subſtance molle & ſpongieuſe. La moëlle de l'épine s'étoit conſervée dans ſon état naturel, auſſi-bien que les nerfs qui étoient à la baſe du crâne. Le cervelet étoit auſſi pétrifié que le cerveau : la pie mere étoit auſſi compriſe dans ce changement général. Ce bœuf étoit fort gras, & ſi vigoureux, que quand le Boucher avoit voulu le tuer, il s'étoit échappé juſqu'à quatre fois.

Les taureaux, les vaches & les bœufs ſont fort ſujets à ſe lécher, ſur-tout dans le tems qu'ils ſont en plein repos; & comme l'on croit que cela les empêche d'engraiſſer, on a ſoin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre. Lorſqu'on n'a pas cette précaution, ils s'enlevent le poil avec la langue qu'ils ont fort rude; ce poil, qui ne peut être digéré, s'amaſſe dans leur eſtomac en forme de boule; c'eſt ce que l'on nomme *égagropile*. Voyez ce mot.

L'eſpece de nos bœufs, qu'il ne faut pas confondre, dit M. de Buffon, avec celles de l'*aurochs*, du *bufle* & du *biſon*, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid exceſſif : d'ailleurs cette eſpece ſi abondante en Europe, ne ſe trouve point dans les pays méridionaux, & ne s'eſt pas étendue au-delà de l'Arménie & de la Perſe en Aſie, & au-delà de l'Egypte & de la Barbarie en Afrique. Aux Indes, auſſi-bien que dans le reſte de l'Afrique, & même en Amérique, ce ſont des *biſons* que l'on trouve au lieu de bœufs. *Voyez* l'article Bison à la ſuite du mot Aurochs.

Les bœufs qu'on trouve au Cap de Bonne-Eſpérance & en pluſieurs contrées de l'Amérique, y ont été tranſportés d'Europe par les Hollandois & par les Eſpagnols. En général, il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, & qu'ils ſont d'autant plus gros & plus grands, que le climat eſt plus humide & plus abondant en pâturage. Cette eſpece d'animal ſe plaît ſi bien en Dannemarck, qu'on aſſure que les Hollandois tirent tous les ans de ce pays un grand nombre de grandes vaches maigres qui donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France. C'eſt apparemment, dit M. de Buffon, cette même race de vaches à lait qu'on a tranſportée & multipliée en Poitou, en Aunis & dans les marais de Charante, où on les appelle *vaches flandrines*.

Ces vaches ſont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les vaches communes, & elles donnent une fois autant de lait & de beurre; elles donnent auſſi des veaux beaucoup plus grands & plus forts. Il faut des pâturages excellents pour ces vaches; mais comme elles reſtent toujours maigres, toute la ſurabondance de la nourriture ſe tourne en lait; au lieu que les vaches ordinaires deviennent graſſes, & ceſſent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque tems dans des pâturages gras. Avec un taureau de cette race & des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde*, & qui eſt plus féconde & plus abondante en lait que la race commune. Ces *vaches bâtardes* donnent ſouvent deux veaux à la fois, & fourniſſent du lait pendant toute l'année. Ce ſont ces bonnes vaches

vaches à lait qui font une partie des richeſſes de la Hollande, d'où il ſort tous les ans pour des ſommes conſidérables de béurre & de fromage. Ces vaches, qui fourniſſent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent ſix fois autant que celles de Barbarie.

Maladie des Taureaux, des Bœufs & des Vaches.

Les maladies des bœufs viennent preſque toutes d'excès dans le travail : on lit dans la nouvelle Maiſon Ruſtique la deſcription des maladies qui ſuivent de cet excès ; on les guérit aiſément la plupart avec des ſoins & du repos. Mais les plus terribles de toutes les maladies, ce ſont ces contagions épidémiques, ces peſtes qui ont cauſé en France & dans les pays du Nord, une ſi grande mortalité parmi les bêtes à cornes. De tous les remedes qu'on a employés juſqu'à préſent contre la maladie des beſtiaux, qui a affligé, il y a quelques années, preſque toute l'Europe, il n'y en a aucun qui ait été trouvé efficace, ſoit pour prévenir ou pour guérir le mal des bêtes infectées : on a même découragé ceux qui auroient été en état de faire des expériences ſur les beſtiaux malades, par la publication d'une loi qui ordonnoit de les tuer au moment que la maladie ſe déclaroit, & cela ſous peine d'une groſſe amende ; cependant un Gentilhomme de la Province d'York en Angleterre, a tenté avec ſuccès une ſorte d'inoculation pour préſerver ſes beſtiaux des ſuites de la contagion.

Pour préparer la bête à cornes à cette inoculation, il faut la faire ſaigner, & lui donner deux ou trois purgations rafraîchiſſantes ; faire enſuite une inciſion dans le *fanon ;* mettre dans cette plaie des étouppes trempées dans l'humeur qui coule des yeux & des narines des bêtes malades, & les y laiſſer deux ou trois jours : c'eſt tout le tems qu'il faut à la maladie pour ſe manifeſter. Enſuite il faut mettre la bête dans un pré, & l'y laiſſer juſqu'à ce que la criſe du mal ſoit paſſée : les vaiſſeaux de l'animal étant déſemplis, & la maſſe des humeurs diminuée, la maladie devient bénigne, & l'animal ſe tire aiſément d'affaire. Il ne faut point, pendant cette maladie, lui donner de nourriture ſeche, mais de tems en tems du ſon détrempé.

Il a régné dernierement (en 1763) une maladie ſur les bêtes à cornes, qui, dit-on, a commencé ſes ravages dans le Poitou & dans le Berri : on a perdu des beſtiaux ; mais par la ſageſſe des Intendants, qui ont fait diſtribuer la recette du remede propre à cette maladie, le mal ne s'eſt point étendu avec autant de force qu'on avoit lieu de le craindre, & beaucoup de pays en ont été préſervés.

Suivant les obſervations diſtribuées par les Intendants, cette maladie s'annonçoit par une ou pluſieurs veſſies qui paroiſſoient ſur la langue de la bête malade. Ces veſſies étoient d'abord blanches ; elles rougiſſoient enſuite, & enfin devenoient preſque noires ; elles crevoient, & laiſſoient après elles un ulcere chancreux qui creuſoit dans l'épaiſſeur de la langue du

côté de la racine, la coupoit en entier, & faisoit, peu de tems après, périr l'animal. Dans l'espace de vingt-quatre heures on voyoit le commencement, le progrès & la fin de cette maladie, qui étoit d'autant plus dangereuse, qu'elle ne se manifestoit par aucun symptôme extérieur, & que la bête buvoit, mangeoit & travailloit à son ordinaire, jusqu'à ce que sa langue fût tombée : on a même dit que les chevaux avoient été aussi attaqués de cette contagion.

Cette maladie, quoique des plus dangereuses, n'étoit rien lorsqu'elle étoit traitée dès sa naissance. Pour cet effet, il falloit visiter la langue des animaux deux ou trois fois par jour. Aussi-tôt qu'on appercevoit une ou plusieurs vessies adhérentes à la langue, on les faisoit crever sur-le-champ, en la ratissant avec une piece d'argent à laquelle on avoit fait des dents, & on étuvoit la plaie avec du fort vinaigre, dans lequel on avoit mis du poivre, du sel, de l'ail & des herbes fortes : on passoit sur les levres de la plaie un morceau de vitriol de Chypre. Ce remede guérissoit tous les animaux attaqués; mais on étoit quelquefois obligé de le réitérer plusieurs fois.

On avoit grand soin de séparer les bestiaux sains des malades; car ce mal étoit contagieux : il paroît même que c'étoit un poison subtil qui se communiquoit par la circulation; car on a vu quelques personnes mourir, pour avoir eu l'imprudence de mettre dans leur bouche les pieces d'argent qui avoient servi à crever ces vessies.

Nous ajoutons à cet article l'extrait de diverses observations très intéressantes sur les maladies contagieuses du bétail : ces observations nouvelles sont dues à M. le Clerc, ancien Médecin des Armées du Roi, &c. &c. Cet homme utile, après avoir parlé de la contagion humaine, traite de la contagion des brutes, ou de la mortalité des bêtes à cornes. Les premiers signes de la contagion sont, la perte de l'appétit, le poil hérissé, les yeux enflammés ou sanieux, les narines très morveuses, les membres convulsifs, les grincements de dents, un bubon aux aînes ou au fanon : les cornes & les oreilles deviennent froides; la langue ou aride, ou couverte d'une écume blanchâtre; tout l'intérieur de la bouche ulcéré, le ventre tendu.

Les excréments sont d'abord jaunes, noirs, puis liquides & putrides; la difficulté de respirer, la rigidité ou l'extrême foiblesse de ces animaux qui ne peuvent plus se coucher ou se tenir sur leurs jambes : voilà les symptômes, les périodes qui précedent la mort, & laquelle arrive vers le quatrieme ou cinquieme jour de la maladie.

M. le Clerc prétend que chaque partie du corps animal offre des milliers de route à la contagion, mais qu'il y en a deux par où elle se transmet plus généralement; par la bouche & par les narines, ou par l'inspiration & la déglutition. Il dit aussi que les propriétés de ce venin septique dépendent essentiellement d'une âcreté alkaline, unie à un principe de feu phlogistique, universellement répandu dans la Nature.

Voici les moyens que notre Auteur propofe pour remédier à la mortalité du bétail. Dès que la bête paroît malade, il faut la faigner abondamment par une grande incifion faite au col ou à la poitrine; répéter la faignée les deux jours fuivants, en cas que la maladie devienne opiniâtre. On ne faignera pas au-delà du troifieme jour; la faignée feroit inutile & même mortelle : donner quelques lavements compofés chacun avec deux livres d'huile de lin, une once de fel commun diffous dans un verre de fort vinaigre; ceffer les lavements s'il y a un cours de ventre. On nourrira l'animal avec le fon, la farine de feigle; on peut lui donner auffi des pommes & des citrouilles bouillies avec un verre de vinaigre. Il faut fe garder de lui donner du foin; mais lui faire avaler d'heure en heure du lait tiede & aigre. Il faut auffi faire avaler à l'animal, chaque trois heures, une demi-once de poudre compofée avec le nitre, le tartre blanc, de chacun demi-livre; crême de tartre deux onces, & camphre une once. Entre chaque prife de poudre, on donnera à l'animal un breuvage compofé de boiffon tiede, & de deux cuillerées d'un mélange fait fur le feu avec fix livres de vinaigre de vin, autant de miel crud, demi-livre de nitre, & demi-once d'huile de vitriol. On ne négligera pas de frotter plufieurs fois le jour, la bouche, la langue, les gencives des bêtes malades, avec un mélange de vinaigre, d'eau-de-vie, d'huile de lin, parties égales de chaque, & y joindre un peu de nitre : on ne doit quitter l'ufage de ce remede que peu-à-peu, à mefure que l'animal fe rétablit. M. le Clerc ordonne encore de frotter deux fois le jour les bêtes malades, avec une étrille. Il recommande auffi l'ufage d'un cautere au fanon : on le fait avec une groffe aiguille d'acier enfilée d'un féton ou corde faite avec huit ligneuls très poiffés & non retors. On doit changer fouvent la litiere, & l'éloigner du village; aérer l'étable du côté de l'Orient, la parfumer fréquemment avec de fort vinaigre verfé fur des briques bien chaudes, y mettre du fumier de cheval, y tirer quelques coups de piftolet, & y brûler des baies de genievre & de laurier concaffés. L'on doit profcrire l'ufage de l'ail, de l'eau-de-vie, du foufre, de la thériaque, qui, felon notre Auteur, favorifent & perpétuent la mortalité.

On doit fur-tout empêcher toute communication d'hommes & d'animaux avec la communauté qui eft affligée de la contagion. Il faut avoir peu de commerce avec les Bouchers & les Tanneurs; enterrer profondément & dans un lieu éloigné du village, les bêtes mortes; avoir foin de battre la terre de la foffe. Les perfonnes qui auront foigné ces bêtes malades, doivent quitter leurs habits s'ils font de laine, & les expofer à la vapeur du foufre. Il convient de dire ici que la contagion n'attaque que les animaux de la même efpece.

Divers avantages que l'on retire du Bœuf & de la Vache.

Outre les avantages que l'homme retire de ces animaux domeftiques pendant leur vie, ils lui font encore d'une très grande utilité après leur

mort : on en mange la chair bouillie, rôtie & en ragoût. En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse & dans le Nord, on sale & on fume des quantités immenses de chair de bœuf, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce : pour cela on commence par le dépecer en gros morceaux, qu'on saupoudre de sel blanc; on le laisse dans le sel pendant deux ou trois jours, puis on le met en presse entre deux planches; on le suspend ensuite dans une cheminée, assez loin de la flamme, pour que la graisse n'en soit pas fondue, & l'on fait dessous un feu qui donne beaucoup de fumée : pour cet effet, on préfere le bois verd de genévrier, qui donne au bœuf fumé une saveur aromatique : on le prépare mieux à Hambourg & dans le Duché de Gueldres que par-tout ailleurs. Quand il est fumé, on le coupe en tranches fort minces, & on le mange crud ou cuit sur des beurrées, &c. Il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs. La peau du bœuf, & même celle du veau, servent, comme l'on fait, à une infinité d'usages. *Voyez* aux mots Peau & Poil. La graisse est aussi une matiere utile : on la mêle avec le suif de mouton. Le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres seches & légeres. La corne dont est armée la tête de cet animal, est vraisemblablement le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la premiere matiere transparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes & mille autres ouvrages. On fait une colle forte, *taurocolla*, avec les nerfs, les cartilages, les rognures de peau & les pieds de bœuf, qu'on fait macérer, bouillir & dissoudre dans de l'eau sur le feu, jusqu'à ce que le tout devienne liquide : on jette ce mucilage animal & épaissi, sur des pierres plattes ou dans des moules; & étant congelé, on le coupe par morceaux, & on lui donne la forme que l'on veut. Cette colle sert aux Menuisiers pour coller & joindre leur bois, pour les ornements de carton, &c. on la tire de Hollande ou d'Angleterre, car celle que l'on fait à Paris est bien inférieure & sent mauvais. La colle forte que l'on fabrique en Flandres est encore plus pure, plus transparente que celle d'Angleterre : elle se fait avec plus de choix & de propreté.

Le lait de vache est un des meilleurs aliments que l'on connoisse : il est vrai qu'il ne convient pas également à tous les tempéraments. En général ce lait est une nourriture médicamenteuse, très excellente, & qui convient dans toutes les maladies où il s'agit d'adoucir l'âcreté du sang. Le lait employé extérieurement est un puissant anodin qui calme les douleurs, & résout les tumeurs enflammées qui menacent de suppuration.

Tout le monde sait que la sérosité que l'on retire du lait, ou qui s'en sépare naturellement, est le *petit lait*, qui est si propre à rafraîchir & à calmer l'effervescence du sang : on lui associe quelquefois les sucs de diverses plantes, suivant le genre des maladies, comme les antiscorbutiques ou l'infusion de fumeterre, pour purifier le sang. On retire du petit lait,

par cryftallifation, une efpece de *fel*, qu'on nomme *fucre de lait*, à caufe de fa douceur: on en fait ufage dans tous les cas où le lait convient. Quelques Médecins ont beaucoup célébré les vertus de ce *fucre de lait*, pour toutes les maladies qui avoient pour caufe un acide âcre & corrofif répandu dans les humeurs. Il paroît qu'il y a beaucoup de fucre dans ce fel.

Le beurre que l'on retire du lait en le battant, eft propre, lorfqu'il eft bien frais, à tempérer toutes fortes d'acrimonies, à raifon de fa fubftance graiffeufe & huileufe. *Voyez* l'article Lait.

Le fiel de bœuf eft préféré au fiel des autres animaux, comme plus âcre, plus volatil & plus pénétrant: on l'emploie dans les lavements laxatifs pour y fervir d'aiguillon, lorfque le ventre eft dur & conftipé. La teinture de ce fiel eft auffi un cofmétique très eftimé: on la tire du fiel defféché peu-à-peu au foleil, & infufé enfuite dans l'efprit-de-vin. On fait que les Teinturiers fe fervent du fiel de bœuf pour nettoyer les étoffes avant que de les teindre, & que les Dégraiffeurs l'emploient pour emporter les taches de deffus les habits. Les Peintres en font auffi ufage pour relever leurs couleurs & pour nettoyer leurs tableaux.

La fiente de bœuf a une vertu difcuffive & anodine, qui la rend très propre à appaifer les inflammations, fur-tout dans la goutte: on en tire par fublimation le *zibethum occidentale*. C'eft fans fondement que les Anciens avoient dit que le fang de taureau étoit un poifon: on a reconnu au contraire qu'il eft utile dans la dyffenterie, les crachements de fang, & dans les potions vulnéraires aftringentes. Dans les fucreries, on s'en fert pour purifier le fucre: on l'emploie auffi dans la préparation du bleu de Pruffe. Quant à l'extérieur, il a les propriétés communes au fang des animaux: on s'en fert en liniment, lorfqu'il eft queftion d'amollir & de difcuter les tumeurs, d'effacer les taches de la peau, & de diffiper les verrues. Mais fon ufage principal eft lorfque quelque membre eft foible & atrophié: on fait alors plonger la partie affligée dans la gorge du taureau ou d'un bœuf nouvellement tué; ce qui la ranime, la rend plus fouple & plus propre au mouvement.

L'ufage de l'urine de vache en Médecine n'eft pas nouveau: on lui a donné le nom d'*eau de mille fleurs*, pour ôter l'idée fale & dégoûtante que fait naître le nom d'*urine*. Cette urine eft purgative, & évacue les férofités fans tranchées.

La baudruche, dont les Batteurs d'or font ufage pour interpofer entre les lames ou feuilles du métal qu'ils aminciffent à coups de marteaux, n'eft que la pellicule d'un boyau de bœuf, apprêtée. Enfin, combien d'ouvrages femblables à ceux de l'ivoire, ne fait-on pas avec les os de bœufs! *Voyez* à l'article Os.

TAUREAU-ÉLÉPHANT ou TAUR-ÉLÉPHANT. C'eft, dit Ludolphe, un animal du double plus grand que nos taureaux: on en a amené un d'Afrique à Conftantinople. Le taur-éléphant a la figure du taureau;

mais par la peau, par la couleur & la grandeur, il a un certain rapport avec l'éléphant : c'eſt ce que Bernier confirme ; il dit même qu'il a vu une des cornes du taur-éléphant chez le Grand Mogol. Cependant M. de Buffon croit, avec beaucoup de vraiſemblance, que ce n'eſt qu'un fort bœuf d'Ethyopie.

TAUREAU DE MER. Poiſſon qui ſe trouve à la côte d'Yvoire : on le nomme auſſi *poiſſon cornu*. Quelques Naturaliſtes ſoupçonnent que ſi cet animal exiſte véritablement, comme l'atteſtent divers Voyageurs, ce peut être ou le *lamentin* ou l'*hippopotame*.

TAUREAU VOLANT. On donne ce nom aux gros cerfs volants, ſur-tout à l'eſpece qui ſe trouve dans le Breſil. *Voyez* CERF VOLANT. Quelques Naturaliſtes diſent que la vrai taureau volant eſt la groſſe *mouche cornue*. Voyez ce mot.

TAUTE. A Marſeille l'on donne ce nom au *calmar* & à la *ſeche*. Voyez ces mots.

TAYBAYBA. Petit arbriſſeau qui croît dans l'Iſle de Ténérife : on en exprime un jus laiteux qui s'épaiſſit en peu de moments, & qui forme une excellente glu. *Hiſt. Gén. des Voy, T. II.*

TAYOVE. C'eſt le chou caraïbe que l'on cultive à Cayenne : ſa racine eſt une des meilleures denrées de la Guyane ; elle nourrit plus que l'igname ; elle ſe plante par morceaux, & rapporte, pour ainſi dire, trois fois l'année. Quatre mois après qu'elle a été plantée, on fouille au pied avec précaution, pour ne prendre que les racines formées : on recouvre celles qui ne le ſont pas, pour ne les prendre que quatre mois après. Enfin, au bout de l'année on arrache le pied en entier : on en fait de la bouillie ; on la met auſſi, au défaut de navets ou d'autres légumes, dans la ſoupe, à laquelle, dit M. de Préfontaine, elle donne un bon goût. *Voyez* la deſcription de cette plante au mot CHOU CARAÏBE.

TAYRA. Eſpece de groſſe belette noirâtre, dont parle M. Barrere. Cet animal, en ſe frottant contre les arbres, y laiſſe une eſpece d'humeur onctueuſe, dont l'odeur approche beaucoup de celle du muſc.

TAZARD. *Voyez* TASSARD.

TCHA-HOA. Plante qui fait l'ornement des jardins en Chine : on en diſtingue quatre ſortes, dont les fleurs ſont très agréables. Les tcha-hoas ont du rapport à notre laurier d'Eſpagne, par le bois & par le feuillage : le tronc eſt gros comme la jambe ; le bois eſt blanchâtre & liſſé ; les feuilles ſont alternes : les fleurs ont la grandeur d'un double louis d'or ; elles ſont rougeâtres & doubles.

TCHUCHA. C'eſt le cinabre des Chinois. Le plus beau ou le plus pur vient de la ville de Chienteou dans la province de Houguang : on le vend fort cher ; les groſſes pieces ſont de grand prix : leur couleur ne s'altere pas ſenſiblement à l'air.

TECHNOMORPHITES. Les Naturaliſtes donnent ce nom aux pierres qui portent l'empreinte de figures techniques, c'eſt-à-dire, qui reſſemblent à des corps faits par l'art.

TECOIXIN. Séba donne ce nom à deux especes de lézards goitreux du Mexique, qui font faxatiles, & qui ressemblent par la tête, à la falamandre. Le premier a le fac petit, mais le peigne fort dentelé; la langue épaisse; les écailles bleues & comme ondées sur les cuisses, & blanches sur le corps. La seconde espece a une grosse queue, les écailles grises, ombrées de roux, & hérissées d'épines blanchâtres, ainsi que la tête & les cuisses: les pieds de devant ont quatre doigts, & ceux de derriere cinq.

TECUNHANA. Lézard du Bresil, dont le dessus du corps, de la tête & de la queue est orné de bandes de plusieurs couleurs: celle qui va le long du dos est blanche & tiquetée de points bruns; les autres bandes sont bleues, tiquetées de noir, & barrées de raies jaunes; la tête est d'un bleu clair, marquetée de taches noires; les cuisses, les pieds & les doigts sont d'un bleu pâle, tachetés de blanc; sa queue est cerclée d'un grand nombre d'anneaux d'un brun foncé. Seba, *Thes. 1*, *Tab. 91*, *n. 4.*

TEGUIXIN. *Voyez* à la suite du mot Tejuguacu.

TEGUMENT, *Tegumen.* Nom donné à la peau, à l'épiderme, au corps réticulaire, à la graisse. *Voyez* ce que nous en avons dit aux articles Peau, Graisse & Negre.

TEIGNE, *Tinea.* L'histoire des teignes nous présente des faits fort curieux; & il est d'autant plus intéressant de connoître ces sortes d'insectes, qu'il y en a des especes qui font un grand dégât dans nos meubles & dans nos pelleteries; c'est pourquoi nous détaillerons aussi la maniere de les distinguer, de s'en garantir & de les détruire: en un mot, nous donnerons une idée de leur origine, de leurs métamorphoses, de leur travail, de leurs dégâts, de leur habitation, de leur nourriture & de leur industrie, d'après ce qu'en a dit M. de Réaumur.

Quelque communes que soient les teignes, il y a peu de gens qui les connoissent, parceque ces insectes vivent à couvert: ce sont des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils nuisent sans être apperçus. Ces teignes sont des especes de chenilles qui, ayant une peau rase, tendre & délicate, ont besoin de se faire des habits en forme de fourreau pour se couvrir, & elles le font en effet. Les unes se font des fourreaux qu'elles transportent par-tout avec elles, & celles-là sont les *véritables teignes.* D'autres se font des fourreaux plus ou moins longs, qu'elles ne transportent point avec elles: ils sont ordinairement fixés sur le corps dont elles se nourrissent, & quelquefois ils leur servent de galleries où elles marchent à couvert. M. de Réaumur appelle ces dernieres *fausses teignes.*

La plupart des teignes sont de véritables chenilles qui se changent en papillons; car il y a aussi certaines especes de teignes, ou fausses teignes, qui sont des vers, dont les uns se changent en mouches, & les autres en scarabées, tels que les charansons: mais on distingue les vers d'où doivent naître des mouches, parcequ'ils n'ont point de pattes; ceux d'où doivent naître des charansons, parcequ'ils n'ont que six pattes écailleuses: au lieu que ceux d'où doivent sortir des papillons en ont quatorze.

Parmi les véritables teignes, il y en a qui se tiennent sur des matieres très différentes de celles que d'autres teignes emploient au même usage. Les teignes les plus connues, & les seules presque qui le soient, sont celles que décelent les désordres qu'elles font dans les meubles, les habits & les fourrures : on peut nommer ces teignes, *teignes domestiques.*

Teignes domestiques qui se font des habits, de la laine, & du poil de nos pelleteries.

Ces teignes sont de véritables chenilles, mais qui sont très petites. Leur tête, leurs serres, leurs six jambes situées proche de la tête, & une partie de leur premier anneau est tout ce qu'elles ont d'écailleux.

Leur premier soin, dès qu'elles sont nées, est de se vêtir : elles ne peuvent souffrir d'être nues; elles s'établissent sur une étoffe de laine ou sur une pelleterie; elles filent autour d'elles-mêmes un petit tuyau soyeux, renflé par le milieu comme un fuseau; ensuite elles arrachent avec leurs serres les poils de l'étoffe, & elles les collent sur cette gaze de soie, avec une gomme soyeuse qu'elles tirent de leur corps. Leur habit se trouve avoir la forme d'un fourreau ouvert par les deux bouts; son tissu est de laine, tantôt bleue, tantôt verte, tantôt rouge, &c. selon la couleur de l'étoffe que l'insecte a dépouillée : quelquefois ces couleurs sont mêlées sur leurs fourreaux, quelquefois rapportées par bandes, lorsque l'étoffe mangée est composée de plusieurs couleurs combinées.

A mesure que la teigne prend de l'accroissement, son fourreau devient trop court & trop étroit; aussi l'insecte travaille-t-il à l'allonger & à l'élargir. Il fait sortir sa tête par un des bouts ouverts, arrache les poils de laine qui sont le plus à son gré, & les colle à son fourreau : il se retourne ensuite dans ce fourreau, & il l'allonge de même par le bout opposé; veut-il l'élargir, il le coupe dans sa longueur, & y rajoute une piece de la couleur de l'étoffe sur laquelle on a transporté la teigne; & si on la transporte d'une étoffe sur une autre d'une autre couleur, lorsqu'elle est prête à élargir son habit, on a le plaisir de lui voir faire un habit d'Arlequin.

La teigne n'a que sa mâchoire pour tout instrument, tant pour fabriquer son étoffe, que pour la tailler, la fendre & la coudre. Il paroît que les teignes, pour construire leurs habits, préferent de certaines couleurs à d'autres, apparemment parceque les matieres dont les couleurs sont composées, peuvent être plus ou moins agréables à leur goût.

Les laines de nos étoffes ne leur fournissent pas seulement de quoi se vêtir : elles leur servent aussi de nourriture, & ces insectes digerent; en sorte que les couleurs de l'étoffe se trouvent dans leurs excréments, & même si bien conservées, que l'on peut les en retirer très facilement. En ramassant ces excréments tels que les teignes les rendent, & en les délayant dans un peu d'eau, on peut en faire de ces laques ou pâtes dont les Peintres en mignature se servent dans leurs ouvrages.

Lorſque la teigne eſt parvenue à ſon parfait accroiſſement, elle abandonne ordinairement les étoffes ſur leſquelles elle a vécu, & va attacher ſon fourreau dans les angles des murs, ou autre part; elle s'y change en chryſalide, & reſte ſous cette forme environ trois ſemaines, après leſquelles elle ſort ſous la forme de papillon nocturne ou phalène. Depuis le milieu du printems, juſques vers le milieu de l'été, & ſur-tout le ſoir, on voit voler dans les appartements, ces petits papillons d'un blanc un peu gris, mais argenté: ils cherchent à s'unir, & à pondre enſuite ſur nos meubles. L'éclat de la lumiere les attire, & ils viennent s'y brûler.

Les procédés de ces inſectes, pour la conſervation de leur eſpece, ne different des procédés ordinaires que dans la durée de leur union, pour laquelle il faut aſſez communément une nuit entiere. Les œufs qu'ils dépoſent ſont extrêmement petits: les petites teignes en écloſent environ trois ſemaines après.

Les teignes font un bien plus grand ravage ſur les pelleteries que ſur les étoffes: elles y trouvent beaucoup plus de facilité; elles coupent le poil à fleur de peau. Le crin du cheval n'eſt point, par ſa dureté, à l'abri de leurs dents: on n'a que trop d'exemples de teignes qui s'établiſſent dans le crin dont les fauteuils ſont rembourés, & qu'elles hachent & mettent en pieces.

Ces inſectes préferent communément l'obſcurité au grand jour: ils ſe tiennent plus ſouvent ſur le dos de nos fauteuils, que ſur le devant; c'eſt ce qui a fait abandonner l'uſage de la ſerge pour faire ces dos: ainſi les fauteuils ſont bien plutôt à l'abri des teignes, en reſtant ſans être couverts, que lorſqu'on les enveloppe.

Le moyen de faire périr les teignes, eſt d'empoiſonner l'air qu'elles reſpirent: pour cet effet on prend une cuillerée d'huile eſſentielle de térébenthine, on y ajoute le double d'eſprit-de-vin, & on frotte de cette liqueur avec une broſſe les meubles & les tapiſſeries que l'on veut garantir. Cette vapeur, en tuant les jeunes teignes, extermine en même tems les puces & les punaiſes, ſoit qu'elles ſoient déja nées, ſoit qu'elles ſoient encore dans les œufs; car cette odeur agit auſſi puiſſamment ſur les œufs que ſur les inſectes mêmes. On peut mettre dans les armoires des feuilles imbibées de cette même huile: on doit faire cette opération en Avril & au milieu de l'été. Cette huile eſſentielle, bien loin de gâter les meubles, eſt d'uſage pour enlever de deſſus les étoffes les taches de graiſſe, de cambouis & de toute autre ſorte d'huiles.

Le mercure & le ſoufre produiſent le même effet, mais le premier eſt dangereux pour notre ſanté, & le ſecond eſt fatal aux couleurs: l'odeur de la fumée de tabac fait périr auſſi les teignes; mais il faut faire durer cette fumée pendant vingt-quatre heures, & elle eſt pluſieurs jours à ſe diſſiper: celle de la térébenthine au contraire, ſe diſſipe en très peu de tems.

Les toiſons des moutons ne ſont point attaquées des teignes ſur l'ani-

mal, parcequ'elles font enduites d'une graiffe, dont l'odeur déplaît aux teignes. Une tapifferie ou une pelleterie qu'on frotteroit avec cet antidote, fe trouveroit par-là affez bien défendue contre les teignes qui voudroient en approcher, mais celles qui y feroient ne lâcheroient point prife.

Une obfervation importante, c'eft que les teignes s'attachent de préférence aux étoffes dont le tiffu eft le plus lâche. Plus la laine des étoffes eft torfe & plus le tiffu eft ferré, moins elles font recherchées par ces animaux, parcequ'ils ont plus de peine à en arracher les poils. On voit d'anciennes tapifferies qui fe font confervées bien entieres, parceque leur fabrique a ces deux avantages, que leur laine eft bien torfe, & que leur tiffu eft bien ferré; au lieu qu'on en voit de nouvelles qui font entierement mangées, parcequ'elles n'ont pas ces qualités. C'eft par cette raifon que les tapifferies d'Auvergne font bien plus fujettes à être mangées des vers que les tapifferies de Flandres; c'eft auffi ce qui nous fait abandonner le plus qu'il eft poffible les meubles de cadis & de ferge.

Le travail des *teignes de laine* & celui des *teignes de pelleterie*, ne differe aucunement: elles fe font des fourreaux de même forme, & les conftruifent de la même maniere: ces fourreaux ne different que par la qualité des matieres dont ils font faits. Ceux des teignes des fourrures, font des efpeces de feutres: ils approchent de la qualité des étoffes de nos chapeaux, au lieu que ceux des autres approchent plus de la qualité de nos draps. Le travail des teignes de pelleterie n'eft pas facile à voir, parcequ'elles s'attachent immédiatement contre la furface des peaux, & qu'elles y font entierement couvertes par les poils qui s'en élevent: elles y font bien d'autres dégâts, & plus prompts que ceux que les autres font dans les étoffes de laine; celles-ci ne détachent des laines des étoffes, que ce qu'il leur en faut pour fe nourrir & fe vêtir, & leur travail eft difficile; au lieu que celui des teignes de pelleterie ne l'eft pas. L'infecte coupe çà & là les poils à fleur de peau, & il femble qu'il prenne plaifir à cette manœuvre: il les coupe & les arrache fi bien, qu'il n'en refte aucun brin fur la peau; ainfi qu'on le voit dans les Cabinets des Curieux, où il y a des animaux à poil empaillés.

Teignes champêtres.

La claffe des infectes qui fe conftruifent des habits eft très nombreufe en efpeces différentes; la forme, la matiere de leurs vêtements, & l'art avec lequel ils les conftruifent, varient pareillement. Si ces infectes étoient d'une grandeur propre à frapper nos yeux, les hommes feroient bien étonnés de voir percher fur nos arbres & paître dans nos campagnes des infectes qui paroiffent avoir la forme de poiffons, de fagots, de croffes, & d'autres figures fingulieres; nous parlerons feulement des efpeces les plus propres à piquer la curiofité.

Les teignes champêtres passent leur vie dans les bois, dans les champs, dans les jardins : elles tiennent sur les feuilles des arbres & des plantes, & s'en nourrissent. Ce sont des animaux sédentaires, qui marchent très rarement, & qui ne quittent leurs fourreaux que pour en changer, lorsque le besoin l'exige absolument. Ces fourreaux sont couverts de feuilles seches, & ils en sont fabriqués; ce qui fait qu'on les confond souvent avec tous ces petits fragments de feuilles que le vent disperse, & qui s'arrêtent indifféremment sur tous les corps qu'ils rencontrent. Ces teignes se fixent presque toujours sur le revers des feuilles.

Leurs fourreaux sont, comme ceux des teignes domestiques, des especes de tuyaux, mais bien autrement travaillés & avec bien d'autres précautions. Les teignes que l'on trouve sur différentes especes d'arbres, sur-tout sur les plus grands, comme les chênes, les ormes, les hêtres, &c. different aussi, tant en especes que dans la forme qu'elles donnent à leurs fourreaux; mais ce qu'elles ont de commun, c'est d'être de véritables chenilles. Les teignes qui habitent les ormes, sont celles dont les fourreaux sont les mieux façonnés. La forme de ces fourreaux présente à la premiere vue celle d'un poisson : ce qui aide le mieux à tromper l'œil, c'est qu'outre cette forme, on y voit une queue platte & large, & des dentelures sur le dos qui imitent cette arrête que l'on appelle *pinne*, dont le dos de certains poissons, tels que la perche, est hérissé.

Lorsqu'une teigne naissante veut faire son premier habit, elle se fixe sur une feuille dont elle perce simplement l'épiderme : elle se glisse entre les deux membranes qui composent la feuille, & se fait place en mangeant la pulpe & le parenchyme de la feuille; elle coupe alors ces membranes, & les réunit avec des fils de soie : cette espece de pinne ou arrête qu'on y remarque, est formée par les dentelures de la feuille, & cette figure de queue de poisson dépend de ce que l'insecte laisse plus de largeur à la partie postérieure.

L'insecte ainsi vêtu se transporte ailleurs pour percer de nouveau une feuille, & se couler de même entre deux membranes; mais ce n'est plus dans le dessein de se retirer, c'est seulement pour y vivre caché. Ces membranes sont si minces & si transparentes, que l'on voit l'insecte comme entre deux verres. On le voit s'avancer à mesure pour manger, traîner avec lui son fourreau. Si l'on veut se procurer le plaisir de voir un de ces insectes se tailler un habit, il ne faut que lui arracher son fourreau & le mettre à nud, on le verra presque aussi-tôt se mettre à l'ouvrage; mais la construction de cet habit est pour cet insecte une affaire de douze heures.

La teigne champêtre n'ayant point l'art d'élargir & d'allonger son habit, comme les teignes domestiques, est obligée de se faire un habit neuf toutes les fois que le sien devient trop étroit; mais elle n'en a que trois à faire dans tout le cours de sa vie.

Les teignes, comme toutes les chenilles, se changent en chrysalides

sans sortir de leurs fourreaux, puis en papillons, qui sont si petits, qu'on a besoin de la loupe pour les voir en détail.

Il y a d'autres insectes que les teignes, qui se nourrissent du parenchyme des feuilles, & qui travaillent dans leur épaisseur : tels sont ceux qu'on nomme *vers mineurs*. Voyez ce mot. On ne sauroit confondre les endroits d'où ceux-ci tirent le parenchyme, avec ceux d'où il a été tiré par les teignes; car les endroits sucés & desséchés par les teignes, ont toujours une de leurs membranes percée par un trou de grandeur sensible, qu'on ne voit point à ceux qui l'ont été par les vers mineurs.

Teignes à falbalas.

C'est une espece de teigne qui perce les feuilles de la plante nommée *astragale*, pour vivre de la pulpe qu'elle en tire. Le fond de sa robe est, comme celui des autres teignes, une étoffe de pure soie qu'elle file elle-même; mais la garniture est faite de membranes de l'astragale, appliquées sur l'étoffe en maniere de falbalas ondoyants. L'habit entier, lorsqu'il est complet, représente la forme d'un cornet recourbé, très évasé par un bout & pointu par l'autre. Ces falbalas sont d'un blanc sale : on ne voit dans tout le fourreau que trois rangs de cette espece d'ornement, qui se surpassent chacun en diametre, parceque la teigne n'allonge son habit que trois fois dans sa vie; c'est aussi ce qui lui donne la forme d'un cornet.

Teignes Ligni-perdes.

Il y a un autre genre de teignes dont parlent Aristote & Pline, & que les Latins ont nommés *ligni-perdæ*. Ce nom leur a été donné parcequ'on croyoit qu'elles gâtoient & corrompoient le bois : mais elles ne font que se servir de celui qui se perd, pour en couvrir leurs habits; encore la plupart des especes de ce genre se couvrent-elles plus volontiers de brins d'herbes & de petits morceaux de feuilles, que de bois. Les unes recouvrent leurs fourreaux de soie, de petits morceaux de *gramen*, qu'elles coupent avec régularité, & les arrangent comme des tuiles sur un toît. D'autres especes y font moins de façon, & se servent des premieres feuilles qu'elles rencontrent. C'est toujours sur le revers des feuilles que l'on trouve ces insectes suspendus : on en rencontre sur-tout très souvent sur les charmilles.

Une autre espece de teigne choisit les tiges du gramen, qu'elle préfere à toute autre plante, parceque ce sont de petits tuyaux creux & légers; elle en couvre son habit de soie. De ces bâtons, les uns sont longs, les autres sont courts; & l'insecte, ainsi ajusté, a vraiment l'air d'un petit fagot ambulant. Toutes ces teignes se changent en petits papillons.

Teignes aquatiques.

Ces teignes font auffi du genre des *ligni-perdes ;* ce font de vraies chenilles : elles habitent dans les eaux, où elles fe conftruifent un fourreau, dont l'intérieur eft, à l'ordinaire, liffe, poli & foyeux. Enfuite les unes recouvrent leurs fourreaux de fragments de feuilles ou de bois, & de brins d'herbes; d'autres les recouvrent de petites coquilles de moules, & les ajuftent fur elles comme elles les trouvent; auffi voit-on beaucoup de ces petites garnitures qui font vivantes.

Une autre forte de teigne aquatique rapporte fur fon fourreau des grains de fable. Les teignes, chargées de cette matiere pefante, feroient obligées de ramper au fond de l'eau, & ne pourroient s'élever à fa furface, fi elles n'avoient l'induftrie de fe procurer des contre-poids. L'infecte colle donc fur fon fourreau de petits morceaux de bois léger ou de plantes, jufqu'à ce qu'il ait trouvé l'équilibre exact, qui lui permette de monter & de defcendre dans l'eau avec facilité. On en rencontre affez fouvent qui fe contentent de deux grandes pieces de bois qu'elles ajuftent aux deux côtés de leur fourreau, comme les apprentifs nageurs s'attachent des calebaffes fous les bras.

Ce dernier genre de teignes aquatiques n'eft point de la claffe des chenilles; ce font des vers à fix pieds : ces vers ont deux crochets à leur extrémité poftérieure, par le moyen defquels ils retiennent leur fourreau, & empêchent qu'il ne s'échappe lorfqu'ils en font fortir toute la partie antérieure de leur corps, pour nager & chercher leur nourriture qui confifte en petites feuilles de plantes. Lorfque l'infecte fera changé en nymphe, il ne pourra fuir la pourfuite d'un nombre prodigieux d'ennemis, dont les eaux fourmillent; mais il prévient ce danger d'une maniere fort ingénieufe. Des grillages faits de gros fils de foie, & placés à chaque bout du fourreau, interdifent toute entrée aux infectes, & laiffent un libre paffage à l'eau, qui lui eft auffi néceffaire dans cet état de nymphe. De cette nymphe fort une mouche du genre des *mouches papillonnacées ;* ainfi nommées, parceque leurs aîles ont quelque apparence de celles des papillons, fans en être : elles manquent de ces pouffieres ou plutôt de ces écailles farineufes, qui caractérifent les aîles des papillons.

Teignes de murailles.

Cette efpece de teigne, de la claffe des chenilles terreftres, fe fait un habit garni du fable qu'elle tire de nos murs : elle mérite une attention particuliere, tant par rapport à des fingularités qui lui font propres, que pour avoir donné lieu à un Savant du dernier fiecle, d'avancer comme un fait certain, qu'il y a des infectes qui vivent de pierres, & qui dévorent nos édifices les plus folides. Ces trous, que l'on obferve dans les pierres,

& que ce Savant attribuoit à ces infectes, & dont le peuple nous donne communément la lune pour auteur, font l'effet d'une forte gelée, lorsqu'elle furprend les pierres dans le tems que leur furface eft imbibée de l'eau de la pluie.

Ces chenilles ne fe nourriffent véritablement que des mouffes & des lichens qui croiffent fur les vieux murs : elles fe conftruifent des fourreaux de foie, auxquels elles donnent la forme d'une chauffe d'hyppocras; elles les recouvrent de petits grains de fable qu'elles détachent avec leurs mâchoires : voilà tout le tort qu'elles font à nos murs. La rareté de cet infecte, fa petiteffe, la courte durée de fa vie, le peu de pouffiere qu'il lui faut pour couvrir un pareil habit, peut faire juger qu'il lui faudroit bien des fiecles, & peut-être des centaines de fiecles, pour réduire en poudre la valeur d'une pierre de taille. M. de Réaumur a trouvé de ces teignes fur le petit mur de la terraffe des tuilleries, du côté du manege, où font plantés des jafmins : il a obfervé, il y a plus de vingt-cinq ans, que ce mur eft très peuplé de ces infectes, & il n'a point apperçu qu'ils l'ajent aucunement dégradé.

Lorfque ces teignes fe préparent à leur métamorphofe, elles attachent à demeure, la large embouchure de leur fourreau, fur la pierre où elles ont vécu; elles s'y changent en nymphe, & enfuite en un petit papillon qui fort par le bout oppofé. Le mâle de ce papillon vole, eft vif & léger; la femelle eft lourde, maffive & fans aîles : elle pond des œufs à travers un long canal, compofé de plufieurs pieces, comme une lunette d'approche; elle a été pourvue apparemment de ce tuyau pour placer fes œufs avantageufement & avec choix.

Teignes qui fe font des habits de pure foie, en forme de croffe; & qu'elles recouvrent d'un manteau.

D'autres teignes fe font des habits de pure foie. Le tuyau dans lequel les unes font logées, a un de fes bouts contourné en quelque forte en croffe; c'eft celui qui eft occupé par la partie poftérieure de l'infecte. Quelques efpeces recouvrent cette croffe d'une piece de foie, qui peut bien paffer pour un manteau, ou plutôt pour une capote, n'étant point appliqué contre le fourreau, mais attaché fimplement au fommet de la croffe fur laquelle il pofe. La tiffure de cette étoffe eft très finguliere : lorfqu'on la regarde à la loupe, ou même avec les yeux feuls, on apperçoit que cette foie forme de petites écailles tranfparentes, & arrangées à-peu-près comme celles des poiffons; on obferve que tout l'ouvrage eft enduit d'un glacé qui le fortifie, & lui donne le luifant d'un certain taffetas que nos ouvriers enduifent de gomme. On trouve affez communément de ces efpeces de teignes fur les chênes; on en rencontre auffi fur les cerifiers, fur les charmilles, & fur quelques autres arbres.

Lorfque leurs habits deviennent trop étroits, ces teignes les élargiffent

de la même maniere que s'y prennent les teignes de la laine & des fourrures. Dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, toutes ces teignes se transforment en de petits papillons blancs.

Teignes du coton.

C'est une espece de teigne qui appartient à la classe des vers qui se transforment en mouches à deux aîles. Ces vers ressemblent assez à ceux de la viande : ils ne sont pas pourvus des organes propres à faire de la soie, & ils ne sont pas en état de lier ensemble des brins ou des pieces de certaines matieres, pour s'en façonner les habits ou fourreaux dont ils ont besoin. Ces teignes se forment donc des fourreaux avec le coton ou duvet qui se trouve attaché aux graines de saule ; elles en disposent les poils circulairement, comme sont ceux d'un manchon sur lequel on a passé la main pour les coucher. Cet habit est chaud & très léger : la tête de l'insecte sort par l'ouverture dont le diametre est le plus grand. Le coton dont ces teignes se servent, n'est pour nous d'aucun usage, non plus que celui de beaucoup d'autres plantes, parceque les poils en sont trop courts pour être filés. Ces vers se métamorphosent à la maniere de ceux de la viande : leur propre peau devient une coque, dans laquelle la nymphe se trouve logée, & d'où l'insecte sort sous la forme d'une mouche à deux aîles.

Teignes des lys, de l'orge & de l'avoine.

Les teignes des lys sont des insectes qui paroissent d'abord revêtus d'une maniere fort hideuse, mais qui deviennent ensuite de très jolis scarabées. Cette teigne se tient sur les lys, ronge les pétales des fleurs, & n'en laisse quelquefois pas un seul. Sur les feuilles qu'elle a attaquées, on voit de petits tas d'une matiere humide, de la couleur & de la consistance de feuilles un peu macérées & broyées. Lorsqu'on vient à les examiner, on reconnoît qu'ils contiennent les teignes. La Nature a enseigné à cet insecte une façon singuliere de mettre sa peau tendre à couvert des impressions de l'air extérieur, & de celle des rayons du soleil : elle lui a appris à se couvrir de ses propres excréments ; aussi son anus est-il placé sur le dos à la partie postérieure. Il ne faut que quatorze ou quinze jours à ces teignes pour croître ; alors elles ne sont plus couvertes de leurs excréments : elles descendent dans la terre aux pieds des lys, se forment une coque recouverte de grains de terre qui les environnent, & se changent en nymphe, d'où sort ensuite un très joli scarabée.

Les fourreaux de ses aîles & le dessus de son corselet sont d'un beau rouge qui approche du vermillon. Sa tête, ses antennes, qui sont à filets grainés, & les autres parties de son corps, sont d'un noir luisant. Quand on le tient, il fait entendre un petit cri produit par le frottement de ses derniers anneaux contre les fourreaux des aîles ; car plus on presse les

fourreaux des aîles contre le corps, & plus le cri eſt fort. Le mâle pour s'accoupler, monte ſur ſa femelle : leur accouplement dure au moins une heure, ou peut-être pluſieurs. La femelle dépoſe ſes œufs ſur les feuilles : ils y adherent par la gomme dont ils ſont enduits : ils ſont d'abord rougeâtres, enſuite bruns ; & au bout de vingt jours, il en ſort des vers qu'on voit paroître ſur les lys, & qu'on doit détruire ſi l'on veut conſerver ces fleurs.

Il y a ſur l'orge & ſur l'avoine des teignes qui ſe nourriſſent de leurs feuilles, & qui s'enveloppent de même de leurs excréments. On reconnoît les tiges ſur leſquelles il y a de ces inſectes, parcequ'on y remarque des bandes longues & étroites, dirigées dans la longueur de la feuille, qui paroiſſent ſeches, & ſont de couleur jaunâtre, parcequ'elles ont été rongées par ces inſectes.

Teignes des chardons, qui ſe forment des paraſols avec leurs excréments.

La figure du corps de cette eſpece de teigne eſt plus platte que celle des autres. A ſon extrémité poſtérieure ſont deux eſpeces de fourches, qu'elle éleve plus ou moins, à volonté, ſur ſon dos : c'eſt ſur ces fourches qu'elle fait couler ſes excréments, qui ſont une maſſe de grains noirs, & qui lui forment, étant ſoutenus de la ſorte, une eſpece de toît ou de paraſol, ſous lequel l'inſecte ſe trouve à l'abri de la pluie & du ſoleil. Il ſubit ſes métamorphoſes ſur les feuilles mêmes des plantes : on le trouve aſſez fréquemment ſur les feuilles de l'artichaut. Lorſqu'il ſe métamorphoſe, il quitte, avec ſa peau, les fourchons qui lui avoient ſervi à ſoutenir ſa couverture : il quitte auſſi les épines qui tenoient à ſa peau ; mais le contour de ſon corps eſt hériſſé de nouvelles épines. Au bout de douze à quinze jours, il ſort un ſcarabée de l'enveloppe de la chryſalide ou de la nymphe de cette ſorte de teigne.

Teignes du Faucon.

On appelle encore *teignes*, des eſpeces de vers qui ſe mettent ordinairement aux pennes des oiſeaux de proie ou de fauconnerie. Les unes rongent les pennes par le bout du tuyau ; les autres font tomber les pennes. Les Fauconniers ont des ſecrets pour remédier à ces accidents.

Fauſſes Teignes.

M. de Réaumur donne ce nom à des inſectes qui, pour ſe couvrir, ſe font des fourreaaux qu'ils ne tranſportent point avec eux quand ils marchent. Il y a nombre d'inſectes qui ſe font de ces ſortes de fourreaux avec des grains de ſable, & avec des fragments de coquilles ; tels ſont les inſectes de mer, qui ſe tiennent, ſoit ſur le ſable, ſoit ſur des pierres, ſoit

ſur

fur divers coquillages, comme, par exemple, les vers de mer, furnommés *vers à tuyau*. Voyez ce mot.

Il n'eft pas auffi facile aux Obfervateurs de faifir les circonftances qui mettroient à portée de fuivre les procédés de ces infectes de mer : il leur a été plus aifé d'examiner quelques efpeces de fauffes teignes, dont nous avons plus à nous plaindre ; c'eft ce qu'a fait très exactement M. de Réaumur.

Fauffe Teigne des bleds.

Voyez fon article intéreffant au mot PAPILLON DE LA FAUSSE TEIGNE DU BLED.

Fauffe Teigne de la cire.

Voyez fon article au mot ABEILLE, *pag. 19, T. I.*

Fauffes Teignes des cuirs.

Les fauffes teignes des cuirs font des chenilles à feize jambes, & de médiocre grandeur : elles font de couleur d'ardoife foncée, & quelquefois même d'un beau noir. Comme les fauffes teignes de la cire, elles fe font un long tuyau, qu'elles attachent contre le corps qu'elles rongent journellement ; elles le recouvrent de grains qui ne font prefque que leurs excréments. Il y a de fauffes teignes qui fe trouvent dans l'écorce des ormes, & qui font femblables à celles-ci : de ces fauffes teignes vient un phalêne de la troifieme claffe.

Fauffes Teignes de chocolat.

Ces fauffes teignes font de petites chenilles à feize jambes, dont la tête eft couleur de maron. Ces infectes choififfent le chocolat pour fe nicher : ils donnent la préférence à celui qui eft le mieux conditionné, & fur-tout à celui qui eft le mieux parfumé. C'eft en Septembre que ces fauffes teignes fe changent en papillons.

TEIGULGHITCH. Nom que les habitants de la Péninfule de Kamfchatcka donnent à une efpece de rats voyageurs, ou qui changent d'habitation, comme les hordes errantes des Tartares. M. Krakeninicoff en a donné une defcription où l'on lit, que quand ces animaux ne trouvent plus rien pour fubfifter, ils ont l'inftinct de s'étrangler en preffant leur cou entre des rameaux fourchus. Il nous paroît que ces petits quadrupedes font ceux dont nous avons parlé fous le nom de *léming*. Voyez ce mot.

TEINTURIER, *Tinctoria arbor*. Grand arbre du royaume de Jenago en Ethyopie : il porte un fruit femblable à la datte, dont on tire une huile qui donne à l'eau avec laquelle on la mêle, une couleur d'un beau jaune : les habitants en teignent leurs chapeaux, qui font tiffus de paille & de

jonc; ils l'emploient aussi pour assaisonner tous leurs aliments. Ray, *Hist. Plant.*

TEITEI. Oiseau du Bresil, qui est de la grandeur d'une rouge-gorge : son bec est noir, gros & court ; son plumage supérieur est d'un noir bleuâtre, très brillant ; le plumage des parties inférieures est jaunâtre. La femelle differe du mâle par des mouchetures vertes, jaunes & grises. On éleve cet oiseau en cage à cause de sa beauté & de la douceur de son chant. Marcg. *Hist. Brasil.*

TEJUGUAGU. Espece de lézard du Bresil, qu'on soupçonne être une espece de *temapara*, & qui a une certaine ressemblance avec le *senembi* : il en differe cependant par sa couleur noire, tiquetée de blanc vers les extrémités de sa queue ; il a comme des aiguillons blancs & dentelés : sa queue est grosse à l'origine ; sa langue est fourchue : il se nourrit volontiers d'œufs ; mais il souffre patiemment la faim. Marc-Grave dit qu'au Bresil l'on mange la chair de cet animal. Ce même Auteur rapporte avoir conservé un tejuguacu en vie pendant sept mois sans aucune nourriture ; il dit aussi que si l'on coupe la queue de ce lézard, elle renaît de nouveau.

Seba donne le nom de *tejuguacu* à plusieurs especes de lézards de différents pays, parmi lesquels il compte entr'autres le lézard de mer des François, & le teguixin, espece de lézard à qui les Orientaux ont donné le nom de *sauve-garde*. M. Linnæus, en parlant du *teguixin*, dit que ce lézard a la queue ronde, plus longue du double que le corps, & composée d'environ deux cents segments : ses quatre pieds ont chacun cinq doigts ; les ongles sont très aigus & un peu courbés (l'orteil extérieur du pied de derriere est plus éloigné & plus court que les autres) : sa couleur est blanche, mêlée de bleu, sur laquelle sont des bandes d'un brun gris ; le dos & les cuisses sont tiquetés de taches blanches ovales.

TEJUNHANA. Lézard d'Amérique, qui est de la grosseur du petit doigt : il a le nez fort pointu ; la queue effilée, fort longue, & couverte d'écailles quarrées très minces & fort fines : sa tête est couverte d'écailles brunes ; celles de la gorge & du ventre sont quarrées, blanches, & tiquetées de rouge : ses flancs & ses jambes sont couverts d'une peau membraneuse comme satinée, rayée de brun & de verd, parsemée de taches noires, qui courent sur toute la longueur du corps. Ray, *Sinops. Quadruped.*

TEK ou THEK. Arbre de la famille des cistes : il croît aux Indes Orientales. Comme son bois est fort dur, on l'emploie dans l'Inde à la construction des vaisseaux : c'est peut-être le même arbre que le theka. *Voyez* THECA.

TELLEGIE. Les habitants du Ceylan donnent ce nom à une liqueur douce, très agréable & fort saine, que l'on tire en abondance d'un arbre qu'ils appellent *kétule*, lequel paroît être une espece de *cocotier*.

TELLINE, *Tellina*. Espece de coquillage bivalve, du genre des moules ; mais qui, selon M. Adanson, differe peu des cames. Les tellines

parviennent en peu de tems au période de leur grandeur : les deux valves sont parfaitement égales en grandeur. En général, les tellines sont plus évasées, plus minces & plus légeres que les moules : leur charniere n'est pas bien dans le milieu ; & elles ont la plupart, dit Lister, à l'extrémité de la partie la plus courte, une espece de bec qui s'éleve tant soit peu : il y en a aussi dont une extrémité est cambrée ; telle est l'espece qu'on appelle *épaulée*. On remarque que les tellines, à la différence des moules, ont deux muscles qui les attachent à leurs coquilles : on les nomme en Normandie *flions*, & en quelques provinces *tenilles*.

On peut diviser les tellines en trois genres : 1°. les tellines oblongues plattes, dont les côtés sont égaux, comme la *telline violette*, qui a quelquefois quatorze zônes blanches ; la *telline unie* & bariolée de fascies blanches & couleur de rose ; les *tellines chevelues* de la Méditerranée & de l'Océan ; les *tellines* du Canada, des Açores, du grand banc de Terre-Neuve, & celle de Saint-Savinien : on voit cette derniere communément polie dans les Cabinets des Amateurs, & alors elle est d'un beau couleur de rose & argent.

2°. Le genre des *tellines* oblongues, dont les côtés sont inégaux ; comme la *telline rougeâtre* avec un bec (elle est connue sous le nom de *pince des Chirurgiens*) ; la *volseile* couleur de citron ; la *telline* en forme de couteau ; la *telline* à long bec ; la *telline rude*, appellée la *langue de chat* ; la *telline fasciée* & rayée de couleur de rose ; la *telline* bariolée de violet & de blanc ; la *telline orangée* & dentée ; la *telline* appellée la *feuille d'arbre* de Rumphius ; la *telline blanche* & chagrinée ; la *telline* qui est rougeâtre avec des stries transversales.

3°. Le genre des *tellines* applaties & tronquées, renferme la *telline violette* au sommet strié ; la *telline citrine*, avec des stries semblables ; & la *telline rougeâtre*. M. de Réaumur a expliqué l'allure de ce coquillage, dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1710.*

TELLINITE. Est la telline devenue fossile ou même pétrifiée. *Voyez* Telline.

TEMAPARA. Magnifique lézard d'Amérique, dont la queue est très longue : il a la peau d'un gris rouge ; la tête grande, blanchâtre, & sursemée de grandes écailles noirâtres, mêlées de brun ; les yeux étincelans ; l'intérieur des oreilles est rouge ; la mâchoire inférieure, tout le bas-ventre & les jambes sont d'un cendré clair, ainsi que les écailles de dessus le corps & de la queue. Seba, *Thes. Tab. 88, n. 4.*

TEMBOUL. *Voyez* Betele.

TEMPÊTE, *Tempestas*. Est un mouvement violent des *vents* qui agitent fortement l'eau de la mer : ce nom se donne aussi à un *orage* de pluie, accompagné de *grêle*, de *neige*, d'*éclairs* & de *tonnere*. Voyez ces mots, ceux d'Ouragan, Gouffre, Nuées.

Il y a des endroits dans la mer plus sujets que d'autres aux tempêtes. Par exemple, vers la partie septentrionale de l'Equateur, entre le qua-

trieme & le dixieme degrés de latitude, on a toujours, entre les mois d'Avril & de Septembre, des ondées, des éclairs, des ouragans qui se succedent fort rapidement les uns aux autres. Les côtes d'Angola se ressentent aussi souvent des tempêtes. Quiconque sur terre ou sur mer a ressenti les désordres d'une affreuse tempête, est dans le cas de réfléchir sur ce phénomene de la Nature : il semble qu'en un instant tous les vents sortent impétueusement de leurs cavernes ; le jour semble fuir ; des nuages épais dérobent le ciel au spectateur, qui se trouve plongé dans les ténebres : des éclairs enflamment incessamment l'air ; alors tout est dans l'étonnement, la crainte & le silence : le tonnerre, qui suit ces météores terribles, se fait entendre avec fracas à travers les nuages ; la tempête augmente, déracine & brise les arbres, fait mugir la mer, & fait, de ses ondes écumantes, autant de gouffres où les vaisseaux s'engloutissent. Mais quand l'orage de pluie approche, les vents sifflent & forment des tourbillons ; les éclairs tracent alors des sillons plus larges, & le tonnerre gronde encore avec plus d'éclat : aussi-tôt une flamme livide se déploie ; le nuage s'ouvre & se ferme sans cesse, s'étend, se culbute, se déchire ; la foudre tombe ; écrase ou détruit tout ce qui respire ; un déluge de grêle bruyante & de pluie chaude en grosses gouttes, se précipite avec fracas : alors les nuages ouverts forment une cataracte qui verse des torrents dans les campagnes, les désole, & fait encore tressaillir ses habitants, ou les fait errer en désordre. Après cette grande scene, qui nous imprime une religieuse horreur, la Nature se pare de nouveau de tout son éclat ; & le calme se répandant en peu de tems, l'air s'éclaircit, & nous laisse revoir l'azur le plus pur du firmament. *Voyez* Ciel.

TENAILLE, *Piscis forcipinus.* Poisson des Indes orientales, nommé ainsi, parcequ'il a la bouche faite en tenaille : cette partie est dure & recourbée par en haut. Ruisch dit qu'on ne pêche ce poisson que près de l'*Isle des Lions*, voisine d'Amboine. Ce même Auteur dit que la gueule de la tenaille n'est pas cartilagineuse comme ses nageoires : c'est une boule de chair.

TENDRAC. Espece de hérisson ou de porc-épic de l'Isle de Madagascar : les Insulaires trouvent sa chair excellente ; Flacourt dit cependant qu'elle est flasque, longue & mollasse. Nous avons parlé de cet animal à l'article Tanrec.

TENDRE A CAILLOU. Nom d'un arbre de l'Amérique, ainsi appellé de son extrême dureté : il est haut de vingt-cinq à trente pieds ; mais il n'a pas plus de douze à quatorze pouces de diametre : son écorce est blanchâtre & peu adhérente ; il a peu de branches & de feuilles, & sa seve se seche bientôt lorsqu'il est abattu.

TÉNEBRES, *Tenebræ.* C'est la privation de la lumiere. Lorsque le soleil n'éclaire plus notre horison, que la nuit est fort sombre, que l'obscurité est grande, enfin, que nous sommes entierement privés de clarté ; alors on marche dans les ténebres. *Voyez* Jour & Nuit.

TÉNÉBRION, *Tenebrio.* Genre d'insecte coléoptere à antennes filiformes : les deux premieres paires de pattes ont chacune cinq articulations aux tarses ; la derniere en a quatre : son corselet est uni & garni d'un rebord. La plupart des ténébrions volent ; cependant il y en a qui, manquant d'aîles, ne volent point du tout, mais en récompense ils courent assez vîte. On distingue encore les ténébrions ; les uns dont les antennes à articles globuleux, sont un peu plus grosses vers le bout ; les autres dont les antennes à articles longs, sont égales par-tout. Le *ténébrion* sent assez mauvais : on le trouve dans les campagnes & les jardins parmi les ordures.

TENILLES ou FLIONS. *Voyez* TELLINES & le mot FLIONS.

TENTELE. Nom que les habitants de l'Isle de Madagascar donnent au miel, dont leur pays produit plusieurs especes. *Voyez* à l'article ABEILLE.

TERCOL ou TERCOU. *Voyez* TORCOL.

TÉRÉBENTHINE ou TÉRÉBINTHE. *Voyez* THÉRÉBENTINE & THÉRÉBINTE.

TÉRÉBRATULES, *Anomites.* On donne aussi à cette coquille bivalve les noms d'*anomie* & de *coq*, & la *poule* : cette coquille, qui semble être du genre des huîtres, est ordinairement composée d'écailles unies, dont l'une est plus petite que l'autre ; la grande, qui est l'inférieure, a un petit bec crochu & un peu recourbé par dessus l'autre : ce bec est comme percé d'un trou. Telles sont les *térébratules* de mer, que l'on voit aujourd'hui dans les collections de fossiles. On trouve beaucoup de térébratulites, c'est-à-dire, d'anomies fossiles ; mais elles sont communément striées. Les variétés de ces coquilles fossiles sont très nombreuses & très uniformes dans chaque espece. Il y en a, dit M. Bertrand, de rondes & de renflées dans le milieu ; d'autres sont oblongues, d'autres applaties, d'autres sillonnées & lisses, ou avec des stries ; d'autres sont à lacunes plus ou moins profondes ou redoublées, ou à trois lobes, comme si elles avoient été mutilées ; d'autres sont allongées vers le bec, ou fort évasées en forme d'aîles : enfin, il s'en trouve dont les stries sont simples ou mêlées de raies plus profondes & plus larges, comme les coquilles tuilées. Quelques-uns soupçonnent que l'hystérolithe est le noyau d'une sorte de grande térébratule (*ostréopectinite*). Voyez HYSTÉROLITHE.

TÉRÉGAM. Grand figuier du Malabar, dont la racine broyée dans du vinaigre, préparée avec du cacao, & prise le matin à jeûn, passe pour rafraîchissante. Le térégam est le *tricus Malabarica, foliis rigidis, fructu rotundo, lanuginato flavescente, cerasi magnitudine*, de Commelin.

TÉRÉNIABIN. C'est la manne de Perse. *Voyez* à l'article MANNE.

TERFEZ. Nom que l'on donne à la truffe d'Afrique : son écorce est blanchâtre. Lémery dit qu'elle naît dans les déserts de la Numidie parmi le sable : on la fait cuire sous les cendres, ou bouillir dans l'eau ; on en fait de la bouillie avec du lait : elle est fort nourrissante ; son goût approche de celui de la chair. *Voyez* TRUFFE.

TERRA MERITA. *Voyez* TERRE MÉRITE.

TERRE, *Terra.* Nous avons déja fait mention de la terre considérée comme planete, dans l'article du Syftême planétaire. Les Aftronomes conviennent généralement que le globe de la terre a deux mouvements : l'un *diurne*, par lequel il tourne autour de fon axe, dont la période eft de vingt-quatre heures, & qui forme le jour; l'autre annuel, & autour du foleil, fe fait dans une orbite elliptique, durant l'efpace de trois cents foixante-cinq jours cinq heures quarante-neuf minutes, qui forment l'année. C'eft du premier mouvement que fuit la différence de la *nuit* & du *jour*. Voyez ces mots : & c'eft par le dernier qu'on rend raifon de la viciffitude des faifons, tels que le printems, l'été, l'automne & l'hiver. *Voyez* l'art. PLANETE. Maintenant nous confidérerons le globe terreftre comme l'un des quatre éléments, compofé de parties folides & fluides, & comme l'édifice que le Créateur a affigné à l'homme pour le lieu de fa demeure, & comme l'élément qui fournit notre fubfiftance, tant par les végétaux qu'il produit, que par les animaux qu'il nourrit.

On divife géographiquement la terre en quatre parties principales; favoir, 1°. l'Afie, 2°. l'Afrique, 3°. l'Europe, 4°. l'Amérique : celle-ci porte auffi le nom de *Nouveau-Monde ;* les trois autres font comprifes dans l'ancien Continent.

On diftingue dans la terre trois parties principales : 1°. celle qui produit les végétaux dont les animaux fe nourriffent; 2°. la partie du milieu ou intermédiaire qui eft remplie par les foffiles, lefquels s'étendent plus loin que le travail des hommes n'a jamais pu pénétrer; 3°. la partie intérieure ou centrale qui nous eft inconnue. Il y en a qui divifent auffi le corps du globe terreftre en deux parties : la premiere ou la partie extérieure qu'ils appellent *écorce*, & qui renferme toute l'épaiffeur des couches folides; & l'intérieure qu'ils appellent *noyau*, qui eft probablement d'une nature différente de la premiere : celle-ci, quoique creufée en canaux, en fentes, paroît compofée de différents lits, qu'on fuppofe être des fédiments. Nous donnerons à la fuite de cet article, une divifion fynoptique des différentes terres : mais entrons en matiere.

Théorie de la Terre.

Il ne s'agit pas abfolument de tout ce que les Phyficiens & les Naturaliftes ont imaginé de la formation premiere de la terre : ce que j'en dirois d'après leurs idées ou les miennes, laifferoit toute entiere la difficulté du problême. *Voyez* cependant le mot CHAOS.

Contentons-nous de la confidérer en général dans fon état préfent, & dans l'arrangement que nous lui voyons : ce globe immenfe, dont la figure eft un fphéroïde applati vers les Pôles, nous offre dès fa furface, des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des cavernes, des gouffres, des volcans; tout paroît irrégulier : fi nous pénétrons dans fon intérieur, nous y trouverons, dit M. de Buffon, des mé-

taux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des fables, des terres, des eaux & des matieres de toute efpece, placées comme au hafard; on y voit auffi des montagnes affaiffées, des rochers fendus & brifés, des Contrées englouties, des Ifles nouvelles, des terreins fubmergés, des cavernes comblées. Nous trouvons fouvent des matieres pefantes pofées fur des matieres légeres, des corps durs environnés de fubftances molles, des fubftances feches, humides, chaudes, froides, folides, friables, toutes mêlées, & dans une efpece de confufion qui ne nous préfente d'autre image que celle d'un cahos informe & d'un monde en ruine, mais dont nous reconnoiffons bientôt l'utilité & la néceffité.

Il eft évident que la terre n'eft qu'un amas de corps entaffés les uns fur les autres; & il paroît auffi que plufieurs de ces corps ont appartenu à la mer, & qu'ils ont dû autrefois fervir d'habitation à des animaux, ou que ce font des plantes qui ont flotté dans cet élément.

On ne peut fe diffimuler que cet amas de matiere qui ne nous eft connu qu'à une petite profondeur, ne foit la fuite d'une grande révolution qui, ayant dérangé l'harmonie ou plutôt la ftructure de l'Ancien-Monde, annonce en même tems que la terre, ou au moins fa furface, a fouffert prodigieufement : voilà le point où nos lumieres atteignent, & où le flambeau de l'évidence s'éteint.

J'en appelle à la variété & à la contrariété des fentiments : felon les uns, des inondations particulieres ont tout fait; felon d'autres, c'eft un déluge univerfel & un changement du centre de gravité dans le noyau folide du globe terreftre qui ont caufé des changements fi confidérables dans la Nature, que nous ne trouvons fur nos Continents aucuns débris des habitations & des travaux des premiers hommes, ni aucuns veftiges fenfibles du féjour primitif de l'efpece humaine; ou, comme le prétendent quelques autres Naturaliftes, la mer qui a fes loix de méchanique en fe retirant de certains endroits pour en envahir d'autres, a rongé peu-à-peu les bords du Continent, & entraîné dans fon fein ce qu'elle a arraché de la terre fimple & homogene, pour en reformer une autre, nouvelle, groffiere & compofée. *Voyez* les *Obfervations* de Celfius. *Mém. de Suede, Vol. V, ann. 1743.*

D'autres ont recours à des caufes plus violentes & plus terribles dans leurs effets : ils embrafent la terre jufqu'au centre; ils font concourir avec le feu, l'eau & l'air renfermés dans des fouterrains.

Tous ces éléments agités & luttant les uns contre les autres, écartent, foulevent, bouleverfent tout, difperfent la mer & fes habitants, lancent les montagnes dans les airs & les portent au loin, creufent les vallées, rempliffent les cavernes de monuments étrangers à l'intérieur de la terre, & forment au milieu de la confufion une efpece de régularité.

Peu fatisfait de toutes ces fuppofitions, un Auteur illuftre de nos jours n'entr'ouvre point le fein de la terre; mais il appelle du haut de notre tourbillon, un globe enflammé qui a dû verfer fur notre féjour un déluge

de feu. Le voilà embrasé, vitrifié, & tout-à-fait dénaturé; ensuite la mer intervient; & ce que la comete a commencé dans un instant, les eaux l'achevent pendant une suite innombrable de siecles qui iront se perdre dans l'éternité.

Quelques-uns, moins admirateurs de ce phénomene rapide, que du sublime & hardi génie qui le propose, admettent pour cause unique de toutes les révolutions qui sont arrivées, & qui arrivent journellement à notre globe, la nutation de l'axe. Ce seul moyen, disent-ils, a suffi pour en changer la structure générale, & sur-tout la forme extérieure.

D'autres prétendent que notre globe, avant que la séparation de ses parties fût faite, étoit une terre ou dissoute ou détrempée, qui nageoit dans une masse immense d'eau. A la voix du Créateur, cette terre se déposa par couches paralleles & horisontales, & l'eau se retira en partie dans la mer, dans les lacs, & en partie dans l'abyme que l'on place au centre de notre globe : la terre détrempée & précipitée ne tarda pas à se sécher & à se durcir par le laps du tems, & fut bientôt composée de plaines, de vallées, de fentes perpendiculaires, & de montagnes que nous voyons encore actuellement (*& appareat arida ; & factum est ita*).

Wisthon, qui ne regarde le déluge que comme une des causes principales du déplacement des corps, fait concourir avec ce phénomene l'effet de la pression sur les mers, produite tantôt par une comete, & tantôt par une colonne d'eau, ce qui produisit des marées excessives, & fit déborder ces mers : alors les êtres qui y faisoient leur séjour, forcés comme par une loi naturelle, de sortir avec elles, eurent pour nouvel asyle, les terres que les eaux détrempoient : la retraite tranquille de ces eaux forma de nouveaux lacs, de nouvelles mers, & laissa à la terre encore molle, de nouveaux habitants ; mais le desséchement & l'endurcissement de la terre les fit périr, & les y ensevelit comme dans un sépulchre éternel. Telle est, selon lui, l'origine des corps marins qu'on trouve dans la terre.

M. de Maillet (ou Telliamed) prétend, avec un autre Auteur célebre, que la terre que nous habitons a servi pendant un nombre prodigieux de siecles, de bassin à la mer; & qu'ainsi les vastes amas de corps marins que nous y trouvons, ne doivent être considérés que comme le produit d'un nombre infini de générations de ces animaux. La profondeur ordinaire de la mer étant de cent cinquante brasses, & sa plus grande profondeur d'environ trois mille, il suivroit de ce systême, dit M. Wright, que les coquilles pélagiennes ne devroient se rencontrer qu'à cette profondeur; au lieu qu elles se trouvent souvent à la superficie de la terre & aux faîtes de certaines montagnes, ainsi que les coquilles littorales. M. Wright va même plus loin : il prétend qu'avant le déluge il n'y avoit ni marbre, ni craie, ni pierre calcaire ; que ces différents corps ne proviennent que des débris ou de la décomposition des coquillages; & que dans l'ancien monde ou les montagnes primitives, on ne rencontre aucun de ces corps.

Lazare Moro pense que la terre fut d'abord créée parfaitement ronde

&

& égale, c'eſt-à-dire, environnée d'une croute pierreuſe & uniforme qui exiſte encore à préſent; & que *Marſili* appelle le *fond eſſentiel de la mer*. Il ajoute que les feux ſouterrains ont ſoulevé, élevé, crevé & bouleverſé cette croute avec tout ce qui étoit deſſus, de la même façon que nous voyons des volcans le faire encore de nos jours. Le même Auteur ſoutient auſſi que c'eſt à ces mêmes feux ſouterrains que les montagnes doivent leur origine. Le Pere Generelli, qui ſe déclare partiſan de l'opinion de Moro, tâche de mettre ce ſyſtême en évidence par des raiſons phyſiques tirées des exemples journaliers de montagnes & iſles nouvellement produites par des volcans, & de la quantité de corps calcinés & vitrifiés qui ſe trouvent dans d'autres; & M. de la Condamine, dans ſa Lettre au Docteur Mathy au ſujet de la ſtructure de la terre, paroît pancher auſſi pour l'opinion de Moro.

Enfin, quelques Auteurs plus circonſpects dans leurs hypotheſes, ou meſurant la capacité de leurs vues avec la vaſte étendue de l'Univers, n'ont pas voulu ſuivre les démarches de la Nature en grand : ils n'ont cru voir que barrieres poſées par la main de l'Être ſuprême. Leur penſée & leur foi leur ont fait dire que la terre eſt ſortie des mains du Créateur telle que nous la voyons; & que ſi nous y remarquons des corps ſemblables à ceux qui nagent dans l'Océan, c'eſt que l'Auteur qui a tout créé, s'eſt plû à établir cette eſpece d'analogie entre les diverſes productions.

Au milieu de ces opinions, quel parti prendre? Sera-ce celui de Pline qui n'en prit aucun, ou celui de quelques Naturaliſtes & Phyſiciens, tels que Woodward, Scheuchzer, Leibnitz, Burnet, Newton, &c. qui ont attribué à l'univerſalité du déluge, les monuments que renferment les montagnes & les autres endroits de la terre; en un mot, l'état actuel de notre globe, & qui prétendent que la terre a été faite pour que l'homme en jouît, & non pour qu'il en diſcutât la formation?

L'habile Traducteur de Léhmann & de pluſieurs autres Ouvrages utiles, obſerve avec jugement que l'Ecriture Sainte ne dit rien qui limite les ſentiments des Naturaliſtes ſur les effets phyſiques que le déluge ou le mouvement naturel des mers, & le repos des eaux ſur les terres, ou d'autres cauſes, ont pu produire; & nous penſons avec lui que c'eſt une queſtion que l'Auteur de la Nature paroît avoir abandonnée à nos diſputes.

Nous avons dit que le Continent que nous habitons ne montroit à chaque pas que des inégalités à ſa ſurface, de longues chaînes de montagnes, des collines, des vallées; en un mot, des ruines & des débris. A l'aſpect des traces marquées de révolutions, & ſur-tout d'inondations, rien ne ſemble plus naturel, au premier coup d'œil, que de recourir tout ſimplement à la plus grande, la plus ancienne, & la plus générale cataſtrophe dont il ſoit mention dans l'Hiſtoire : cependant ceux qui s'en tiennent à cette apparence, n'ont pas bien peſé toutes les circonſtances du phénomene à expliquer. Pour peu qu'on ait obſervé, on demeure convaincu que la multiplicité des couches de la terre, les différents corps marins & les co-

quilles qu'elles renferment, tous dépofés affez régulierement dans le même fens & par familles, le parallélifme que les couches gardent affez conftamment entr'elles, font l'ouvrage paifible de plufieurs fiecles, & non pas feulement l'effet d'une caufe fubite, paffagere, violente, & troublée dans fon action. En vain diroit-on que les corps organifés devenus foffiles, appartiennent de toute antiquité à la terre. Suivant l'Ecriture, notre globe n'a été généralement couvert des eaux que deux fois; au tems de la création & dans le déluge: quant à l'effet phyfique de ce dernier phénomene, nous venons de l'expofer en partie. Remonte-t-on aux premiers jours de la création, il n'y avoit ni poiffons, ni plantes: tout ceci démontre qu'on ne peut en trouver dans les couches antédiluviennes. Expofons d'autres faits qui tendent à étayer la probabilité de notre fyftême.

Des orages, des pluies infiniment moins générales que celles du déluge, ont caufé des changements fenfibles, fans s'étendre fur la totalité de la terre. On découvre tous les jours avec étonnement, des rochers calcaires, des carrieres de plâtre, des mines de fer & de cuivre qui font facilement atténuées & comme diffoutes par l'agitation des eaux: cela produit en peu d'années des fentes de roches, des grottes, des labyrinthes, des fondrieres & des précipices; mais les matieres réduites en pouffiere, ou comme diffoutes, entraînées au loin dans des cavités, s'y précipitent en forme de fédiment, & forment bientôt des tufs, des incruftations, des ftalactites, des ochrieres, des fablieres, &c. auffi eft-il poffible de fixer l'époque de l'accrétion de quantité de minieres, de pierres à chaux, de grais, &c. Les ftalactites feules, que nous avons dit être produites par des eaux gouttieres des carrieres, fuffiroient pour en donner un exemple.

C'eft ainfi que le fol extérieur change dans fa figure & fes propriétés. Des alluvions, en dépouillant à chaque inftant le fommet, la circonférence des hautes montagnes, de leur croute de terre fertile ou poreufe, ne nous offrent plus qu'un pic ou le noyau de la montagne elle-même; ce font des roches pelées, arides, & comme ifolées, ou des maffes de mines (telle eft peut-être la montagne de Taberg en Suede. *Voyez* à l'art. Fer). Mais la bafe de ces montagnes, toujours évafée, eft compofée de nouvelles couches de terre plus ou moins liée & dure (phénomene fingulier qui, pour le dire en paffant, prouve clairement la diminution de la hauteur des montagnes, & leur élargiffement en leur bafe, fans ceffer de détruire le faux fyftême de l'accrétion fenfible & générale de la terre. La diminution univerfelle de l'eau n'eft peut-être pas la plus conftante).

Ces mêmes alluvions font déborder les fleuves, les rivieres & les lacs, & produifent des inondations fur différentes terres, dont la fuperficie eft bientôt dégradée, détrempée & emportée avec ces eaux jufqu'à la mer. Voilà encore une des caufes des attériffements d'efpeces d'ifles, de ces couches extraordinaires de gravier lavé & arrondi, ou des bancs de fables qui fouvent fe forment à une légere diftance du lieu où le cours d'un fleuve eft rallenti, & où il fait confluent (*Voyez* Hift. de l'Acad. ann. 1722).

C'eft ainfi que l'on peut conjecturer que les eaux du rhin ont formé peu-à-peu le terrein de la Hollande, & les eaux du rhône celui de l'ifle de la Camargue. Le volga qui a plus de foixante & dix embouchures dans la mer Cafpienne, le danube qui en a fept dans la mer Noire, & le Nil qui en a autant dans la Méditerranée, nous perfuaderont fans peine de ces affertions : on peut dire auffi que des vallées fe trouvent comblées ainfi. Parmi ces fables & graviers, on trouve fans ordre, fans difpofition réguliere, des coquilles fluviatiles, des coquilles marines, mais foffiles, brifées & ifolées, des débris de cailloux, des pierres dures, des morceaux de marne arrondis, des os d'animaux terreftres, des inftruments de fer, des morceaux de bois, des feuilles; & les différentes parties de cet affemblage fe lient quelquefois avec un ciment naturel produit par la décompofition de certains graviers, &c. Si de telles eaux fe répandent dans des endroits bas & marécageux, dont le fond eft un mélange des végétaux, alors la terre limoneufe, comme diffoute, fe précipitera & fe moulera fur les rofeaux qui s'y rencontreront : delà les *incruftations* & les *empreintes*. En un mot, on obferve par-tout que les grandes inégalités de la furface du globe n'ont pas d'autre caufe que celle du mouvement des eaux de la mer, des fleuves & des éruptions fouterraines. Après ce que nous avons dit des montagnes, fur-tout de celles qui courent parallelement, il eft affez évident que les courants qui ont d'abord fuivi les directions de ces inégalités (même les courants dont les mouvements combinés rejettent l'eau, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre), leur ont donné cette correfpondance des angles faillants toujours oppofés aux angles rentrants. *Voyez* COURANTS.

Ajoutons à cela ce qu'une expérience journaliere & funefte nous apprend. Les vents orageux, fecondés de pluies d'une longue durée, fe font un paffage entre les lits des pierres; ils en défuniffent la matiere vifqueufe & argilleufe, qui leur fert de lien commun : ces pierres s'alterent à la fuperficie par l'action du foleil & de l'air, & s'amolliffent enfin au point que tout eft obligé de s'affaiffer, de s'unir, & de former un nouveau corps. Des vents orageux de mer emportent auffi des nuages de fable, & des fragments de coquilles qu'ils dépofent fur les bords des mers, & y forment des dunes. La Nature rend par-tout témoignage de ces révolutions.

Delà l'on préfume avec affez de fondement, que ce font des vents déchaînés qui, ayant agité trop violemment les eaux de la mer, arracherent autrefois la Sicile de l'Italie, les Ifles de l'Archipel du Continent de l'Afie, & la Grande-Bretagne du Continent de la France. Si l'on fe promene dans un canton du Brabant Hollandois, voifin de la Gueldre Pruffienne & Autrichiennn (canton nommé *Péeland*, & qui eft entierement tourbeux), on ne verra point fans étonnement le phénomene fingulier que préfente ce grand marais : fous la tourbe fe trouve une grande quantité d'arbres, & fur-tout de fapins, enfevelis quelquefois à une très grande

profondeur, & cependant très bien conſervés : ces arbres ſont tous couchés vers le Sud-Eſt; ce qui ſemble prouver que c'eſt un vent du Nord-Oueſt qui les a renverſés, & qui a cauſé la révolution & le déluge de ſable dont tout ce pays a été inondé. La tourbiere de Langenſaltza en Thuringe, n'eſt pas moins curieuſe; elle offre des couches de terre végétale, de tuf en tuyaux, de ſable mêlé de coquilles de riviere, de pierre à bâtir, de bois, de tourbe, d'argille griſe, des plantes, des coquilles de mer, des fruits, des mâchoires & des oſſements. En Picardie, près de Péquigny, on a trouvé une chauſſée entiere enſevelie ſous de la tourbe. Enfin, on lit dans les *Mémoires de l'Académie de Suede, Tom. VII, année 1745*, que dans le territoire d'Hiulſoé en Weſtmanie, on rencontre dans la tourbe la plus compacte de ce pays, des racines de ſapin; & même il eſt arrivé de trouver une fois au fond de la tourbiere, la charpente entiere d'une grange, qui ne peut y avoir été enfouie que par une grande inondation.

Qu'il nous ſoit permis de citer encore quelques autres particularités non moins frappantes que les précédentes, & qui démontrent évidemment que les changements ſurvenus au globe terreſtre, procedent de cauſes & d'effets très différents entr'eux, ſoit que ces effets aient été produits par pluſieurs cauſes combinées, qui dans certaines circonſtances ont frayé la route aux ravages & aux altérations terreſtres. On a vu pluſieurs lieux maritimes qui, ſans avoir eu l'apparence de volcans, ont enfanté les Iſles de Santorin ou de Théraſie, Rhodes & Delos, les Terceres, les Açores, &c. On a vu des terreins très ſolides, privés d'éruptions ſouterraines, qui cependant ont été arrachés au Continent, moins par le flux & reflux de la mer, que par ſes inondations extraordinaires, & qui ont formé des Iſles, des preſqu'Iſles, des Promontoires ou des Caps : ailleurs l'on a vu le Dollart (aujourd'hui le Golfe Doſſart, entre Groningue & Embden) & pluſieurs autres pays & villes entierement ſubmergés. Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe : on voit encore une partie des clochers de dix-huit villages près le Mordich, qui s'élevent au-deſſus de ſes inondations, & qui céderont bientôt à l'effort des vagues. Combien d'échancrures dans toutes les terres que l'Océan baigne! combien d'Archipels ſemés au milieu des eaux! combien de fois encore n'a-t-on pas vu des affaiſſements ſubits de quelques vaſtes cavernes dans l'intérieur du globe, faire baiſſer ou écrouler les montagnes, & produire en peu de tems un déluge local des plus conſidérables, en faiſant remonter les eaux, ou former un lac dormant, ou une mer morte, ou un golfe. Si quelquefois nous voyons en ruine le pied des montagnes qui eſt baigné par un grand fleuve, pendant que la pente qui eſt à l'autre bord du fleuve eſt beaucoup plus douce, c'eſt que les eaux portées contre le pied de ces montagnes ne minent peu-à-peu que la partie plus ou moins dure & réſiſtante : c'eſt là qu'à force de détruire, il ſe prépare un écueil où les eaux viennent avec effort ſe briſer, & ſe réfléchir à une diſtance peu conſidé-

rable contre les montagnes du côté oppofé, qui les rejettent auffi contre d'autres parties de montagnes qu'elles fapent encore; ces effets produifent auffi des inégalités de montagnes qui fe correfpondent. L'on fent bien que dans ces vallées coupées à pic, il doit fe trouver prefque toujours au pied des rochers, des pierres dangereufes pour les vaiffeaux. Quand l'agitation des eaux de la mer a détruit, ufé, rongé, diminué le terrein des côtes à la hauteur des eaux, ce qui eft au deffus s'y étant plus foutenu, tombe par grandes maffes qui fe caffent dans leur chûte, & dont la mer emporte les débris çà & là. C'eft de ces mêmes débris que fortent les cailloux, connus fous le nom de *galet*. Voyez ce mot.

Ainfi les eaux produifent, auffi-bien que les feux fouterrains ou les volcans, des cavernes, des précipices, des abyfmes, des affaiffements de terre confidérables, des éboulements, des chûtes de rochers, des renverfements de montagne, dont on peut encore donner des exemples nouveaux, 1°. foit en citant le renverfement fubit & affreux de la montagne de Diableret en Valais, arrivé en 1714, qui fit périr quantité d'animaux, même plufieurs hommes, & écrafa plus de cinquante-cinq cabanes en couvrant de fes débris propres plus d'une lieue quarrée de terrein : ces amas ont arrêté à leur tour des eaux qui forment de nouveaux lacs fort profonds; 2°. foit en rapportant l'exemple remarquable des collines de Folkoften, dans la Province de Kent, lefquelles ont baiffé de diftance en diftance par un mouvement infenfible, & fans aucun tremblement de terre local; mais elles ont jetté dans la mer, des rochers & des terres qui en étoient voifins. En 1618, la ville de Pleurs en Valteline, fut enterrée fous les rochers, au pied defquels elle étoit fituée. En 1678, il y eut une grande inondation en Gafcogne, caufée par l'affaiffement de quelques morceaux de montagnes dans les Pyrenées, qui firent fortir les eaux qui étoient contenues dans les cavernes fouterraines de ces montagnes. En 1680, il en arriva encore une plus grande en Irlande, qui avoit auffi pour caufe l'affaiffement d'une montagne dans des cavernes remplies d'eau. On peut concevoir aifément la caufe de tous ces effets par le moyen des eaux fouterraines qui entraînent peu-à-peu les fables & les terres à travers defquelles elles paffent, & par conféquent elles peuvent détruire peu-à-peu la couche de terre fur laquelle porte cette montagne; & cette couche de terre qui lui fert de bafe, venant à manquer plutôt d'un côté que de l'autre, il faut que la montagne fe renverfe; ou fi cette bafe manque à-peu-près également par tout, la montagne s'affaiffe fans fe renverfer.

Tous ces bouleverfements & affaiffements que la furface de la terre a effuyés, & tout ce qui porte l'empreinte du travail de la Nature, ne peuvent être cachés qu'à ceux qui ne veulent pas les voir.

Ces obfervations, fortifiées d'une infinité d'autres, ont renverfé il y a long-tems l'hypothefe de Woodward & de fes Sectateurs, & affigné la préférence au fentiment de quelques Phyficiens qui ont imaginé que depuis la création du monde, & pendant des fiecles dont aucun peuple ne

nous a conservé le souvenir, la partie seche la plus considérable du Continent que nous habitons aujourd'hui, a été le lit de la mer qui la couvroit de ses eaux. On peut même dire que la mer a couvert la terre en différents tems, & que toutes les parties du globe ont été successivement terre & mer.

Le systême du séjour de la mer sur notre Continent est d'une très grande antiquité : les premiers Philosophes (Xénophane, Hérodote, Strabon, Avicenne) ont eu cette idée; des modernes (Fracastor & Odoardi) l'ont renouvellée & mise dans une grande évidence. L'Histoire de la Bible nous dit en termes clairs, que *tout le globe terrestre a servi de fond aux mers.* Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports, & qui ne le sont plus, sont des preuves évidentes que la mer abandonne en peu de tems ses anciens rivages. La mer se retire tous les jours de Rosette & de Damiette, où l'on abordoit du tems des Croisades, & qui sont actuellement à dix milles au milieu des terres. Presque généralement embrassée de nos jours par tous ceux qui ont examiné la Nature avec attention, cette théorie passe pour la seule qui rende raison de la quantité d'animaux, de corps marins & de végétaux qu'on trouve dans le sein de la terre, de la formation de diverses terres, ainsi que d'un grand nombre de phénomenes : les gros anneaux de fer, pour amarrer les vaisseaux, que l'on a trouvés dans les montagnes, les ancres, les débris de navire, les poteaux, les chaînes, les haches, le desséchement des pècheries & des ports, &c. n'ont pas d'autre origine.

La seule supposition du séjour de la mer a donc paru suffisante à la plus saine partie de nos Philosophes pour expliquer les étranges mutations & les altérations les plus marquées qui se sont produites à la surface de la terre, & pour détruire le préjugé de ceux qui prétendent que l'Océan est un monde nouveau.

Si nous entrons dans un plus grand détail sur l'arrangement des matieres qui composent notre globe, nous trouverons que l'*humus* ou la premiere couche qui l'environne, n'est pas par-tout d'une même substance : ici c'est du granite, là c'est du sable; ailleurs c'est de l'argille : si nous pénétrons plus avant, on trouve des couches de pierres à chaux, de marne, de coquillages, de falun, de gravier, de craie & de plâtre. Warrenius dit qu'on en a rencontré de plus de vingt especes en creusant un puits à Amsterdam, jusqu'à la profondeur de deux cents trente-deux pieds. Ces couches sont toujours posées parallelement les unes sur les autres : chaque lit pris à part, a la même épaisseur dans toute son étendue. Dans les collines voisines les unes des autres, quoique séparées par des gorges ou des vallons, les mêmes matieres se trouvent au même niveau. Quelquefois un lit de terre participe jusqu'à une petite épaisseur, de la couleur de la couche supérieure. Si nous fouillons à une grande profondeur de la terre, nous y rencontrerons, comme sur la cime de certains monts, & dans les lieux les plus éloignés de la mer, ou des coquilles, ou des squelettes de

poissons de mer & d'animaux terrestres, ou des plantes marines, &c. on trouvera toujours que les rochers sont portés sur des glaises ou sur des sables; que les lits de pierres à chaux sont horisontaux, tandis que le grès se rencontre en masses plus ou moins grosses & irrégulieres : les laves, les ponces, les cendres & les terreins calcinés, ne se trouvent que près des volcans.

En quelque lieu que l'on voyage, on remarque que les couches ou lits du globe terraqué, ont des courbures, des inflexions, & alors des épaisseurs différentes. Ces lits, dit M. Bertrand, s'inclinent sous les lacs & les mers, s'élevent avec les montagnes qu'ils forment, & s'abaissent avec les vallées qu'ils soutiennent. Il est des couches, dit le même Auteur, qui doivent leur origine à la création; ce sont des *couches primitives :* d'autres tirent leur origine du déluge universel; ce sont les *couches diluviennes :* enfin, un grand nombre ont été formées par des inondations & d'autres révolutions locales; ce sont les *couches marines* ou *accidentelles*. Insistons sur la théorie de ce paragraphe. Lorsqu'au sommet d'une montagne, les couches sont de niveau, toutes les autres qui composent sa masse sont aussi de niveau; mais les lits du sommet panchent-ils, les autres couches de la montagne suivent la même inclinaison. Dans certains vallons étroits, formés par des montagnes escarpées, les couches que l'on y apperçoit coupées à plomb & tranchées, se correspondent par rapport à la hauteur, à l'épaisseur, à la disposition, à la matiere qui les compose, comme si la montagne eût été séparée par le milieu : ainsi ces phénomenes de la surface de la terre, paroissent liés avec ceux de la configuration intérieure, & nous la découvrent. En général, on peut distinguer huit situations & formes différentes dans les couches terrestres : 1°. de paralleles à l'horison, ce sont les plus étendues; 2°. de perpendiculaires; 3°. de diversement inclinées; 4°. de courbées en arc concave; 5°. de courbées en arc convexe; 6°. d'ondoyantes; 7°. d'arrondies; 8°. d'angulaires. Ces différentes formes paroissent dépendantes des bases sur lesquelles les lits ou assises sont posés. Nous disons encore que lorsqu'on voyage sur la partie séche du globe, on apperçoit sans peine que les diverses portions des Continents affectent des pentes assez régulieres depuis leur centre, ou depuis les sommets élevés des chaînes de montagnes qui les traversent, jusques sur les côtes de la mer, où le terrein s'abaisse sous l'eau pour former la profondeur de son bassin : réciproquement en remontant des rivages de la mer vers le centre des Continents, on trouve que le terrein s'éleve jusqu'à certains points qui dominent de tous côtés sur les terres qui les environnent; & ces élévations sont les points de partage dont il est mention à l'article Fleuves & Rivieres, inséré à la suite du mot Fontaine. Si l'on sonde la profondeur des mers, on trouve qu'elle augmente à mesure qu'on s'éloigne davantage des côtes; ensorte que le fond de la mer gagne, par une élévation insensible, les roches à fleur d'eau, les isles & toutes les

terres qui s'élevent au dessus des flots. Dans le même examen, on découvre que la vaste étendue du bassin de la mer offre des inégalités correspondantes à celles des Continents; il a ses vallées & ses montagnes : on observe en outre que la direction des fleuves dans tout leur cours, est assujettie aux configurations des montagnes & des vallons où ils coulent; enfin, si nous observons les bords de la mer Baltique, la figure des côtes de la Méditerranée & de la mer Noire, les différents endroits qui aboutissent à ces mers, & les isles de l'Archipel, on sera tenté de croire que ces lieux, & notamment celui que la Méditerranée occupe, étoient anciennement un Continent dans lequel l'Océan s'est précipité, ayant enfoncé les terres qui séparoient l'Afrique de l'Espagne.

Il résulte de tout cet exposé, qui est la description raisonnée des grands phénomenes de notre globe, que la terre nouvelle doit différer absolument de la terre ancienne, au moins dans son arrangement : que les changements arrivés à la surface du globe, peuvent être dûs à cinq causes principales; savoir, 1°. au déluge universel; 2°. au flux & au reflux de la mer, & aux autres mouvements de ses eaux le long des côtes, mais sur-tout à leur déplacement total; 3°. à la nutation de l'axe, & à la diminution de l'obliquité de l'écliptique d'un degré par siecle : diminution qui, changeant la disposition de notre planete, doit changer aussi par degrés le lit des eaux, & découvrir toujours quelques terres, tandis qu'elle en couvre d'autres; 4°. à l'action des pluies, des gelées, des vents, des eaux courantes, à la fonte des neiges, & à la chûte des torrents; 5°. aux tremblements de terre, & aux écroulements des montagnes qui jettent du feu, & qui doivent ce phénomene aux embrasements de l'asphalte & des couches de charbon de terre, aux inflammations des pyrites; en un mot, à la dilatation de l'air comprimé. S'il y a encore dans cette solution quelque difficulté physique, c'est aux siecles, aux tems & au progrès de nos connoissances à les résoudre; & nous croyons, avec M. de Buffon, que les changements qui sont arrivés au globe terrestre depuis deux & même trois mille ans, sont fort peu considérables en comparaison des révolutions qui ont dû se faire dans les premiers tems, après la création. Au reste, la Nature est un grand livre qui parle aux hommes le même langage, & qui écrit en caractere uniforme pour tous ceux qui veulent y lire.

Comme ce que nous avons dit des vents, des tremblements de terre, des volcans, de l'air, des pyrites, des bitumes, des eaux, des montagnes, des isles, même du feu & de la mer, est nécessairement lié avec les différents phénomenes, ou la théorie de la structure de la terre, nous prions le Lecteur de jetter un coup d'œil sur ces différents mots, ainsi que sur ceux de craie, stalactites, falun, filons, sable, empreintes, fossiles, grottes, cataractes, tourbes, mines; même les mots *déluge*, *glaciers*, & celui de fleuve ou de riviere, inféré à la suite de l'article FONTAINE.

Division

Division des Terres.

Nous donnons aujourd'hui le nom de *terres* à des fubftances foffiles, peu compactes, féches de leur nature, qui n'ont point de faveur, de couleur, ni d'odeur; qui font compofées de particules impalpables, nullement liées les unes aux autres, qui s'amolliffent & fe gonflent un peu dans l'eau, fans y être folubles, & fans contracter une forte adhérence avec elle; enfin, qui réfiftent au feu, & qui ne font mêlées d'aucuns corps étrangers.

Tel eft le caractere que nous affignons à la terre fimple, ou au moins à celle qui approche le plus de la terre primitive, élémentaire, ou ancienne, laquelle fe trouve encore quelquefois à une très grande profondeur dans le globe, & qui fert de bafe à tous les autres corps de la Nature. Mais comme prefque toutes les efpeces de terres actuelles font entremêlées de particules pierreufes, falines, bitumineufes & métalliques, ce qui produit une grande différence entr'elles, on ne peut les confidérer que comme des corps compofés, & en marquer les différences relativement à leurs mélanges : cela pofé, l'on ne doit regarder la craie ou terre marine, l'argile, la terre gypfeufe, même les fables, les marnes, & toutes les efpeces de terres calcaires & argilleufes, que comme des terres nouvelles & accidentelles.

Nous nous aftreindrons à confidérer ici les terres par leurs propriétés principales ou générales, & nous les diviferons en deux ordres, c'eft-à-dire, en terres argilleufes & en terres calcaires.

1°. Les Terres argilleuses, *terræ argillofæ*. Elles ne font point attaquées par les acides; elles empâtent la langue, & s'endurciffent au feu. On en diftingue de plufieurs qualités principales : la premiere eft compofée des terres en pouffiere, *terræ diffipabiles* ; ce font celles dont les parties font friables, & fans liaifon, même dans l'eau. La deuxieme renferme les terres poreufes qui fe gonflent dans l'eau, & s'embrafent dans le feu, *terræ inflammabiles*. Voyez les articles Terreau & Tourbe. La troifieme comprend les terres graffes, *terræ glutinofæ*. Voyez les mots Argilles, Tripoli & Bols. La quatrieme renferme les terres minérales, *terræ pictoriæ* : elles font pour l'ordinaire colorées & pefantes; elles entrent en fufion au grand feu. *Voyez* Ochre.

2°. Les Terres calcaires, *terræ calcareæ*. Elles font compactes, abforbantes, fe diffolvent dans les acides, & s'attachent à la langue. On en diftingue auffi de plufieurs efpeces, lefquelles font connues fous le nom de *craie*, d'*agaric minéral*, & de *marne*. Voyez ces différents mots.

Tel eft l'extrait de notre divifion fynoptique & générale des terres : *voyez* notre *Minéralogie*. A l'égard de l'hiftoire particuliere des différentes terres, &c. qui entrent dans la compofition du globe terreftre, *voyez* à chacun des noms qui leur font particuliers.

On voit que cette division chymique des terres est fondée sur les mêmes principes que celle des pierres. *Voyez* à l'article PIERRES. A la rigueur, toutes les terres actuelles, comme toutes les pierres, sont vitrifiables, ou par elles-mêmes, ou par des fondants, ou par des degrés de feu considérables : mais en employant des degrés de feu relatifs, tels qu'on doit raisonnablement les admettre en cas d'expériences, l'on discernera facilement celle qui s'y durcit, celle qui s'y calcine, &c. Consultez les *Recherches sur la nature de la terre qui se tire de l'eau, des plantes & des animaux*, par M. Wallerius, imprimées dans les *Mém. de l'Acad. de Suede, en 1760.*

TERRE ADAMIQUE, *Terra adamica.* On a donné ce nom, tantôt à une terre rouge & ferrugineuse appellée *almagra*; c'est une espece d'ochre rouge qui se trouve en Angleterre. *Voyez* OCHRE; tantôt à une sorte de terreau ou d'*humus* limoneux; tantôt à la vase mucilagineuse, salée & gluante que laissent les eaux de la mer sur les lieux d'où elles se retirent après le reflux : ce terrein est si glissant, qu'on n'y avance qu'avec peine. On conjecture qu'outre la grande quantité de poissons & de plantes qui meurent continuellement, & qui se pourrissent dans la mer, l'air contribue encore de quelque chose à l'augmentation du limon dont il s'agit; car on observe que cette terre adamique se trouve en plus grande quantité dans les vaisseaux que l'on a couverts simplement d'un linge, que dans ceux qui ont été scellés hermétiquement. *Mém. de l'Acad. ann. 1700, pag. 29.*

TERRE ALCALINE, est celle qui contient des parties de sels dont la nature est de faire effervescence avec les acides, & de produire alors un *sel neutre.* Voyez ce mot.

TERRE ALUMINEUSE, *Terra aluminosa.* Espece de pierre tendre, d'un goût astringent, qui s'enflamme dans le feu, & y exhale une vapeur sulphureuse : il y en a de différentes couleurs; il n'est pas rare d'en tirer par lixiviation un sel appellé *alun.* Voyez ce mot. La *pierre assienne* n'est qu'une terre alumineuse. *Voyez* PIERRE ASSIENNE.

TERRE ANIMALE, *Humus animalis.* On donne ce nom à l'espece de terre qui est produite par la putréfaction de toutes sortes d'animaux qu'on enfouit : elle est ou pure ou mélangée. La premiere est celle qui reste d'un animal enfermé & mort dans un vase, après son entier & parfait changement en terre : elle a une odeur urineuse. La deuxieme est celle qui résulte d'un animal inhumé, & dont les parties, lors de leur destruction, se sont mêlées avec d'autre terre, soit pure, soit végétale, &c.

TERRE ARGILLEUSE. *Voyez* ARGILLE.

TERRE ARSENICALE, *Terra arsenicalis.* Espece de terre tendre, grisâtre ou bleuâtre, un peu grasse au toucher, d'une saveur légerement styptique : elle exhale sur le feu une fumée blanche d'une odeur d'ail, & qui blanchit le cuivre. *Voyez* ARSENIC.

TERRE BLEUE. *Voyez* CENDRES BLEUES, & l'article OCHRES.

TERRE BITUMINEUSE FEUILLETÉE, *Terra bituminosa fissilis.* Elle

ressemble beaucoup au crayon noir : on la divise en tables : elle brûle dans le feu. Boccone dit qu'on en trouve sur les monts Hiblées près le mont Æthna, dans un endroit nommé *Mililli*. On trouve aussi de la terre bitumineuse en poussiere dans la Suede & dans la Russie.

TERRE BOLAIRE. *Voyez* Bols.

TERRE DE BOUCAROT ou DE BUCAROS. Espèce de terre bolaire, dont on fait dans l'Amérique Méridionale & dans l'Inde, des vases d'une forme fort agréable : cette terre ressemble assez à celle de *patna :* voyez ce mot.

TERRE CALAMINAIRE. Nom donné à une terre d'ochre de fer, surchargée d'ochre de zinc. *Voyez* Ochre & Zinc. On trouve de la terre calaminaire dans le *Hartz*, qui contient quelquefois des crystaux de vitriol blanc.

TERRE CALCAIRE. Nom donné à la *craie*, à la *marne*, au *cron* ou *falun*, au *lait de lune*, à l'*agaric minéral*, à la *farine fossile*, & à toutes les substances calcinables, ou qui font effervescence avec les acides : *voyez* ces différents mots. On trouve aussi la *terre calcaire* dans le marbre, le spath, la pierre de Judée, la bélemnite, dans le corail, les madrepores, les coquilles, &c. c'est elle qui fait la base des os des animaux, où elle se trouve liée par une espece de *gluten* qui leur donne la consistance nécessaire. *Voyez les nouvelles Observations de M. Hérissant. Mém. de l'Académ. des Scienc. ann. 1766.* C'est ce même *gluten* ou *lien* qui met aussi la différence que nous remarquons entre la craie & toutes les autres substances calcaires que nous venons de citer en exemple : différence qui ne s'y trouve plus lorsque le *gluten* a été chassé par l'action du feu. C'est encore ce *lien* qui empêche quelquefois les acides d'agir d'abord sur les *terres calcaires*, comme on peut le voir dans certaines pierres à chaux qui ne se dissolvent que peu ou point dans les acides avant d'être calcinées, & dans l'eau forte qui n'agit point sur l'ivoire, quoiqu'il ait été calciné, parceque l'action du feu n'a pu entierement détruire le *gluten* qui y lie la *terre calcaire*. Voyez Pierre a chaux.

TERRE DE CHIO ou SELINUSIENNE, *Terra Chia, aut Selinusia :* elle est argilleuse & bolaire, d'un blanc cendré ; on l'estime astringente & résolutive, propre pour effacer les taches & les cicatrices de dessus la peau, pour ramollir les tumeurs des mamelles, des aînes, des testicules, & pour les résoudre.

TERRE CIMOLÉE, *Cimolia*. Terre fameuse chez les Anciens, qui s'en servoient en peinture : elle étoit blanche, molle, peu dense, & comme onctueuse au toucher. Tournefort pense que c'étoit une craie : cette terre étoit tirée de l'Isle *Cimolus*, l'une des Isles de l'Archipel, & qui est nommée aujourd'hui *Argentaria*. Ce que l'on trouve actuellement dans le commerce sous le nom de *cimolée du Levant*, est une espece de *terre à pipes*. Voyez ce mot.

La terre cimolée des Couteliers, autrement dite *moulard* ou *moulée*, est

une forte de *lutum* ochracé, qui fe trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs, lequel eft produit par le frottement du fer & du grais, lorfqu'ils aiguifent leurs uftenfiles fur la roue. Cette fubftance fert aux Teinturiers, aux Peauffiers & aux Corroyeurs : on l'emploie auffi en Médecine comme aftringente.

TERRE DE COLOGNE. *Voyez* à l'article OCHRE.

TERRE-CRÊPE. *Voyez* au mot LAITRON.

TERRE DE CRÊTE. *Voyez* TERRE CIMOLÉE.

TERRE FORTE. Efpece de terre fableufe d'un grain égal, quelquefois tenace, pefante, & de couleur jaune, laquelle fert aux Fondeurs. *Voyez* SABLE DES FONDEURS à l'article SABLE. La *terre forte*, dont on fe fert pour les baffins, eft ou argilleufe, ou glaifeufe.

TERRE À FOULONS, *Argilla fullonum*. Efpece d'argille fine, quelquefois feuilletée, fouvent fans figure déterminée, favonneufe à l'œil, graffe, onctueufe au toucher & dans l'eau, où elle produit une efpece de mouffe & des bulles favonneufes : elle a quelques propriétés du favon. On fe fert en quelques pays, où la marne à foulon eft rare, de cette argille pour fouler les étoffes de laine : il y en a de plufieurs couleurs. *Voyez* TERRE SAVONNEUSE.

On appelle *marne à foulon*, la terre qui eft d'ufage dans les Manufactures d'étoffes de laine, pour nettoyer & repomper toute l'huile néceffaire à la préparation des étoffes de laine.

On tire une grande quantité de terre à foulon de certaines foffes proche Brick-Hill en Staffordshire, Province d'Angleterre, de même que près de Riégata en Surrey, proche Maidftone, dans le Comté de Kent; près Nutley & Petworth, dans le Comté de Suffex; près de Wooburn en Bedforshire, & dans l'Ifle de Skies en Ecoffe. On fait que cette terre eft abfolument néceffaire pour bien préparer les draps ou les étoffes de laine : c'eft pourquoi les Etrangers qui peuvent faire venir clandeftinement des laines d'Angleterre, ne peuvent jamais atteindre à la perfection des draps de ce même Royaume, fans cette terre à foulon : c'eft l'unique raifon qui a déterminé à en faire une marchandife de contrebande; & les Voyageurs commerçants favent qu'il y a les mêmes peines établies contre ceux qui tranfportent de cette terre en pays étrangers, que pour l'exportation des laines. Dans la Province de Surrey on creufe la terre à foulons en forme de puits, dont les côtés font foutenus comme ceux du charbon. Entre Brick-Hill & Wooburn eft une grande bruyere qui couvre les collines où fe trouve cette même terre : le trou eft confidérable & creufé en forme de cône renverfé, où l'on diftingue fenfiblement la couleur & l'épaiffeur des différentes terres qui l'accompagnent. Sous la furface de la terre, à un pied de profondeur, eft une couche de fable fin, jaune rougeâtre, de l'épaiffeur de neuf à dix pieds; enfuite pendant trente à quarante pieds, il y a divers lits de fable gris & blanc; plus bas, une couche de deux pieds & demi de fable gras mêlé de veines rougeâtres; puis un pied de terre

médiocrément graſſe, encore un peu ſableuſe; enfin, la *terre à foulons* pure, pendant ſept à huit pieds. Ce banc de terre à foulons eſt diſtingué en différentes couches : l'aſſiette de ces bancs eſt ſur un plan horiſontal; on les fouille à la pioche. Cette terre eſt d'une couleur gris verdâtre, qui ſe détruit à l'air, où elle devient dure comme du ſavon.

En France, &c. on fait un très grand uſage d'urine en place de terre à foulons, qui ne feroit peut-être pas introuvable. La terre à foulons a encore la propriété d'accélérer la végétation des plantes, & d'améliorer les terreins : quand elle eſt diſſoute dans le vinaigre, elle diſſipe les boutons ou les puſtules, les élevures, &c. elle guérit les brûlures & arrête les inflammations.

TERRE FRANCHE. *Voyez* Terreau.

TERRE GLAISE. *Voyez* Argille & Glaise. La terre maigre eſt ſablonneuſe, ſeche & ſtérile; elle ne vaut pas la peine d'être cultivée.

TERRE GRASSE. C'eſt l'*argille*. Voyez ce mot.

TERRE DU JAPON. Des Auteurs ont donné ce nom à l'extrait de l'arec. *Voyez* à l'article Cachou.

TERRE JAUNE. *Voyez* Ochre.

TERRE LABOURABLE ou DE CULTURE, *Terra agromanorum*. C'eſt la terre la plus commune & la plus généralement répandue ſur la ſurface de notre globe. Une bonne terre labourable doit être d'un jaune noirâtre, ſubſtantielle, c'eſt-à-dire, ni ferrée, ni légere, & tenir un peu aux doigts quand on la manie ; mais être douce au toucher, & répandre une odeur non fétide après la pluie ; n'être pas trop liante quand elle eſt arroſée d'eau, avoir au moins un à deux pieds de bon fonds, être meuble ; car quand elle eſt trop gluante & maſſive, en un mot, qu'elle approche trop de l'argille, elle ne vaut rien pour les enſemencements.

Plus les terres ſont fortes, plus on doit les labourer ſouvent & profondément ; on choiſit pour cela un beau tems, & on les fume légerement. Les terres humides ſont ſtériles dans les années pluvieuſes, à moins qu'on n'y faſſe des tranchées pour écouler les eaux. Dans les terres légeres & ſablonneuſes, la plante périt ſouvent pendant les grandes chaleurs : un ſol de cette nature demande des labours légers & de forts engrais. Si la terre eſt très pierreuſe, il faut labourer profondément & par un tems humide. Les terres meubles ſont celles qui ſont faciles à labourer, & qui néanmoins ont de la ſubſtance : on augmente leur fertilité en multipliant & renouvellant leurs ſurfaces à l'aide des labours. On appelle terre neuve, celle que l'on tire d'un endroit où la végétation n'a pas eu lieu depuis long-tems.

Les principes de l'agriculture & de la végétation doivent être établis ſur l'analyſe des terres, ſur les différents engrais, & ſur les phénomenes que nous préſentent leurs combinaiſons. L'air, comme nous l'avons dit à l'article Plantes, ne laiſſe pas que de contribuer eſſentiellement à la végétation, ainſi que l'eau. M. Home a expoſé quelques faits chymiques, relativement à cette queſtion : & il prétend que la méthode d'élever la terre

d'un champ en différentes murailles, afin qu'elle présente plus de surface à l'air, & qu'elle en reçoive mieux les influences, est très utile. Des expériences réitérées en Ecosse, ont mis à portée d'affirmer qu'une pareille méthode épargne les frais de l'engrais ordinaire, & rend les terres beaucoup plus fertiles.

M. Zacharie Westbeck nous propose une maniere de semer & de fumer plus promptement les terres que par la voie ordinaire. Il conseille de jetter ensemble la semence & le fumier dans la terre, en labourant : par ce moyen, dit-il, on épargneroit beaucoup de travail.

M. Tull nous a aussi donné un Traité de l'agriculture des terres, qui a d'abord été adopté par M. Duhamel; mais cet Académicien a enfin abandonné cette doctrine, & a publié une autre méthode, laquelle établit, que plus on divise les molécules de la terre, plus on multiplie ses pores intérieurs, & plus on met le terrein en état de fournir de la nourriture aux plantes; mais cette division de la terre ne peut s'opérer que par des labours réitérés & faits dans des circonstances convenables, dans des terres dont la nature soit de bonne qualité, & soutenue par de bons engrais. Les principes fondamentaux de cette culture se réduisent donc, 1°. à rendre la terre très meuble par des labours fréquents & faits à propos; 2°. à choisir de bonne semence; 3°. à ne point la jetter avec profusion, comme l'on fait ordinairement, mais au moyen de bons semoirs; & à la distribuer uniformément, afin que chaque grain se nourrisse également : 4°. à l'enterrer à une médiocre profondeur, de façon qu'elle soit exactement recouverte : 5°. enfin, à bien cultiver les plantes, tant qu'elles sont en terre, comme l'on fait dans les potagers. En apportant toutes ces précautions, même dans les travaux en grand, on épargne la moitié sur la semence, & on ne laisse pas souvent de doubler sa récolte. On sait que la *géoscopie*, c'est-à-dire, la connoissance des qualités de la terre, est une science très utile : c'est sous ces points de vue que le Gouvernement de France a créé tout récemment des Sociétés d'agriculture dans chaque Province de ce Royaume. Nous conseillons à notre Lecteur de consulter les articles TERREAU, MARNES, LANDES & CENDRES.

TERRE DE LEMNOS. *Voyez* au mot BOL.

TERRE DE MASQUIQUI. Sous ce nom on nous apporte communément du Levant une préparation de cachou fort friable. *Voyez* CACHOU. Souvent aussi le *masquiqui* n'est qu'une terre farineuse, un *guhr marneux* que les Naturels Algonquins ramassent sur le haut des montagnes : ils la pêtrissent avec de l'eau, & lui donnent la forme sous laquelle nous la recevons.

TERRE MÉRITE, *TERRA MERITA*, ou SOUCHET DES INDES, ou CURCUMA, ou SAFRAN DES INDES. Est une racine dont il y a deux especes : l'une longue, & l'autre ronde.

Le TERRA MERITA LONG, *Curcuma longa*, est une petite racine oblongue, tubéreuse, noueuse, pesante, compacte & coudée, de la grosseur

du petit doigt, garnie de quelques fibres, pâle en dehors, & de couleur jaune ou de safran en dedans, & donnant la couleur jaune, qui devient pourpre par la suite, aux liqueurs dans lesquelles on l'infuse : elle est d'une saveur un peu âcre & amere, d'une odeur foible de gingembre; elle naît attachée à une plante que l'on nomme *curcuma radice longâ* : de chacun des nœuds de la racine sortent des feuilles d'un beau verd, applaties, pointues, semblables aux feuilles du balisier. De la plus vigoureuse tubérosité de cette racine, il s'éleve une tige de neuf pouces de longueur, épaisse, cylindrique, pleine de suc, grosse comme une plume à écrire, d'un verd pâle; nue en sa base, mais à commencer du milieu de sa hauteur, elle est garnie de petites feuilles vertes, pâles d'abord, ensuite jaunes rougeâtres, larges de deux doigts, terminées insensiblement en maniere de pointe, recourbées & disposées en maniere d'écailles, les unes sur les autres, entre les jointures desquelles est une humeur tenace & visqueuse. Ces feuilles donnent à la sommité de la tige la forme d'un épi cylindrique : de plus, d'entre chaque écaille sortent successivement de longues fleurs semblables à celles du balisier, mais trois fois plus petites, communément d'un jaune pâle ou purpurines, & composées, selon Hermann, de quatre feuilles; l'une supérieure, qui s'éleve obliquement en haut; les deux inférieures, en lignes droites; & une intermédiaire, comme tortillée & frangée. M. Linnæus a donné une description détaillée de cette fleur, d'après la plante desséchée, dans ses *genres de plantes*, *p. 829*. Il résulte, selon ce Botaniste, que le calice de cette fleur est formé par plusieurs spathes; que la fleur est un pétale irrégulier dont le tuyau est fort étroit : le *nectarium* est d'une seule piece, les étamines sont au nombre de cinq; le pistil est un embryon arrondi qui supporte la fleur, & pousse un style de la longueur des étamines, surmonté d'un stigmate simple & crochu. Le péricarpe ou fruit est cet embryon qui devient une capsule arrondie, à trois loges séparées par des cloisons, laquelle contient plusieurs graines.

On ne retire de la terre la racine du *terra merita* qu'après la maturité de sa racine, & que ses fleurs sont séchées. Cette plante est si familiere aux Indiens, qu'à peine peut-on trouver un jardin en Orient où elle ne soit cultivée, & même pour en faire usage; car tous les habitants emploient cette racine, comme un bon assaisonnement, dans leur riz & dans tous leurs mets, qu'il colore en jaune; delà vient que quelques-uns l'ont nommé *safran Indien* : ils en mettent avec des fleurs odorantes dans les pommades, dont ils se frottent tout le corps; ils l'emploient, ainsi que nous, pour la teinture. Les feuilles de l'espece de *curcuma*, que l'on appelle *vanhom* au Japon, sont, ainsi que celles du gingembre sauvage, regardées comme alexipharmaques. En Médecine, on l'estime un excellent remede pour résoudre les obstructions; il provoque les regles, & sert dans les accouchements difficiles. Mais, disent les Continuateurs de la *Mat. Méd.* c'est sur-tout un remede singulier & spécifique dans la jaunisse : on le

prend en fubftance depuis un fcrupule jufqu'à un gros, & on le prefcrit jufqu'à deux en infufion ou en décoction.

L'autre efpece de *curcuma*, que l'on appelle *terra merita rond*, eft le *raiz de fafrao* des Portugais : il eft affez rare dans les boutiques. Cette racine, qui a les mêmes propriétés en Médecine que la précédente, eft ronde, groffe comme une prune moyenne, compacte, fort dure, comme fi elle étoit pétrifiée : lorfqu'elle eft coupée tranfverfalement, on y remarque différents cercles d'un jaune rougeâtre. Les Teinturiers, les Gantiers, les Parfumeurs & plufieurs autres Artifans ont éprouvé que le *terra merita rond* coloroit ou teignoit moins bien en jaune que le *curcuma long*, qui, mis en poudre, eft d'un jaune rouge. Nos Teinturiers trouvent que le *terra merita* ordinaire ne donne pas un jaune auffi durable que la gaude; mais il eft admirable pour rehauffer la couleur rouge des étoffes teintes avec la cochenille ou le kermès, comme les écarlates. Quelques Artiftes ont l'art de fixer fa teinte jaune fur certains métaux (notamment fur le cuivre) pour leur donner une couleur d'or; on s'en fert auffi pour jaunir les boutons de bois qu'on veut couvrir de fil ou de trait d'or.

TERRE MÉTALLIQUE. *Voyez* OCHRES.

TERRE MIRACULEUSE. *Voyez* à l'article FARINE FOSSILE.

TERRE NITREUSE. *Voyez* à l'article NITRE.

TERRE NOIRE DES JARDINS. *Voyez* à l'article TERREAU.

TERRE-NOIX, *Bulbo caftanum.* Plante qui croît dans les lieux humides & dans les terres à bleds. Sa racine eft un tubercule gros comme une groffe noix, charnu, noir au dehors, blanc en dedans, jettant plufieurs fibres, d'un goût doux & agréable, approchant de celui de la châtaigne : fa feuille eft femblable à celle du perfil, mais d'un goût bien plus foible; fa tige eft rameufe, portant à fes fommets des ombelles garnies de fleurs blanches à cinq feuilles, & difpofées en rofe : à la fleur paffée fuccede un fruit compofé de deux graines menues, un peu longues, noires, d'un goût aromatique & âcre. On mange fa racine cuite fous la cendre ou à l'eau, fur-tout dans le Nord : elle eft aftringente & propre pour arrêter le fang; fa femence eft apéritive.

TERRE NOVALE, eft celle qui ne portoit que du bois ou de l'herbe, & que l'on change par le labour en terre à grain. On dit *terre neuve* ou *terre naturelle*, d'une terre qui n'a point encore été éventée ni fouillée; en un mot, qui n'a encore rien produit : on la tire communément à cinq ou fix pieds de profondeur.

TERRE D'OMBRE. *Voyez* OCHRES.

TERRE DE PATNA. Efpece de terre argilleufe bolaire qui fe trouve fur le bord du Gange, & avec laquelle on fait ces bouteilles légeres appellées *gargoulettes du Mogol.* Voyez au mot BOL.

TERRE DE PERSE ou ROUGE D'INDE, ou ROUGE BRUN, ou ALMAGRA. C'eft l'*Indian red* (rouge Indien) des Anglois. *Voyez* ROUGE BRUN à la fuite du mot OCHRES.

TERRE A PIPE, eſt une terre tendre, liante & légere, douce au toucher; on la travaille aiſément ſur le tour, quand elle a été humectée: elle blanchit au feu. Il y en a de différentes couleurs: celle qui eſt griſe ſert à faire de la fayence; celle qui eſt blanchâtre ſert à faire des pipes. Cette terre eſt argilleuſe, & contient quelquefois un peu de craie: ſi on lui fait ſubir un degré de feu violent & continu, elle prend alors à ſa ſurface un enduit de verre.

M. Wallerius dit que la terre de Samos, dont on faiſoit anciennement tant de vaſes, étoit une terre à pipes blanche.

Les Hollandois ont été long-tems dans la réputation de connoître ſeuls la maniere de préparer la *terre à pipe*, & d'en poſſéder les meilleures carrieres; tandis qu'en effet ils n'avoient que le ſecret de la venir prendre où elle étoit, ſans que les gens du pays ſe doutaſſent de ſon utilité. Ils venoient aux environs de Rouen avec de petites barques, & enlevoient la terre à pipe de ce canton, ſous prétexte de prendre de quoi leſter leurs navires. J'ai appris qu'ils la tirent aujourd'hui des environs de Cologne & de Namur. C'eſt à Gouda (Tergoë) que ſont établies les Manufactures de pipes: on compte trois cents Maîtres, & plus de trois mille Ouvriers. Une pipe paſſe par les mains de vingt-deux Ouvriers avant d'être entierement façonnée. On prépare la terre en la diſſolvant en quelque ſorte dans l'eau: on paſſe cette bouillie par un tamis de fil de laiton; on décante l'eau; & le réſidu eſt une pâte qu'on pêtrit en la battant ſans ceſſe. Voilà l'ouvrage des hommes: celui des femmes Ouvrieres conſiſte à prendre cette pâte terreuſe, à la rouler, & à lui donner la forme groſſiere d'une pipe; une autre perce ce rouleau avec une longue aiguille de laiton: enſuite on le met dans un moule de cuivre jaune à charniere; c'eſt alors qu'on arrondit ſa tige, qu'on creuſe ſa tuyere avec un cylindre de cuivre: une autre pare les rainures. La pipe eſt liſſée, ſe ſeche, puis on la met cuire pendant quatorze heures dans un fourneau, dont l'intérieur eſt en cône. On verſe ſur ces pipes d'autres pipes briſées & réduites en ſable: ceci leur ſert de bain pendant la cuite.

TERRE A PORCELAINE, *Marga porcellana*, eſt communément une ſorte de marne dans laquelle l'argille eſt dominante: elle eſt griſâtre ou blanchâtre, fort légere, molle au toucher, quelquefois compacte & dure. L'action du feu la change en un verre demi-tranſparent, foncé & bleuâtre: ainſi cette terre, qui eſt compoſée, fait un peu d'effervеſcence, s'endurcit d'abord dans le feu, & finit par s'y demi-vitrifier, à raiſon de ſes mélanges. Au reſte, il eſt difficile d'aſſigner un caractere conſtant à la *terre à porcelaine*, en ce que des terres de différente nature & non vitrifiables, priſes ſéparément, acquierent la propriété de ſe vitrifier lorſqu'on les a mélangées. Nous dirons ſeulement qu'une bonne terre à porcelaine ne doit éprouver au feu qu'une demi-vitrification entre l'état de terre cuite & celui du verre.

TERRE DE PORTUGAL. Nom donné à un bol rouge. *Voyez* BOL.

TERRE DE POUZZOL. *Voyez* Pozzolane.

TERRE ROUGE ou ROUGE DE MONTAGNE. *Voyez* à l'article Ochre.

TERRE RUBRIQUE, *Terra rubrica.* On en trouve en France & en Angleterre. La meilleure nous venoit autrefois de l'Arménie, de Grece, d'Egypte & de Sinope : c'eſt cette terre rouge, plus connue ſous le nom de *crayon rouge.* Voyez ce mot. Ce ſont les Anglois qui pulvériſent cette terre rouge, l'incorporent avec une eau gommée, & en font des crayons.

TERRE DE SAMOS ou TERRE SAMIENNE, *Terra Samia.* Terre dont les Anciens ſe ſervoient en Médecine & en Peinture comme de la terre de Lemnos. Cette terre eſt argilleuſe, denſe, peſante, onctueuſe, tantôt blanche & tantôt griſe : c'eſt une eſpece de *terre à pipes.* Voyez ce mot. La terre érétrienne des Anciens, que l'on faiſoit venir de l'Iſle Eubée, avoit la même propriété que la *terre* de *Samos* & de *Lemnos.*

TERRE SAVONNEUSE ou SMECTITE, *Terra ſaponaria.* Le ſmectis ou la terre ſavonneuſe, dont parle Wormius, ſe trouve en Angleterre au détroit de l'Iſle Swectis : la couleur en eſt variée. Ses propriétés conſiſtent à dégraiſſer plus ou moins bien les étoffes. Celle que l'on appelle *terre à foulon* eſt auſſi de cette nature : elle eſt d'un verd jaunâtre ou d'un rouge marbré de blanc. Celle qui vient de l'Iſle de Cornouailles porte quelquefois le nom de *terre cimolée graſſe :* elle eſt d'un blanc cendré. Il en vient du même endroit ſous le nom de *terre noire de Tripoli :* elle eſt un peu noirâtre. Le *ſmectis* des Iſles de Ferroë ou de l'Iſle de Fer, eſt aſſez dur, verd, tendre. La *cendrée de Tournay* eſt encore une *ſmectite*, qui devient au feu d'un blanc merveilleux. La vraie *pierre* ou *terre ſavonneuſe* ou *ſmectite*, a, de plus que la terre à foulons, entierement les propriétés méchaniques, même le goût, & tous les caracteres du ſavon ; mais elle ne produit aucun mouvement d'effervescence avec les acides : elle eſt toujours en maſſes, graſſes au toucher, marbrées, & rarement feuilletées ; telle eſt celle qu'on trouve en Suede, en Angleterre, à Plombieres, en France. Il nous en vient auſſi de la même eſpece, de Sicile, de Rome, de Naples & de la Chine.

Les Anglois font grand cas de leurs terres ſavonneuſes & à foulons : ils s'en ſervent pour nettoyer le linge ; les Cardeurs de laine ſont ceux qui en font le plus grand uſage. La terre ſavonneuſe de Smyrne eſt le *natron.* Voyez ce mot, & l'article Terre a foulons.

TERRE SIGILLÉE, *terra ſigillata.* Eſt une terre bolaire détrempée, enſuite formée en paſtilles, & marquée d'un cachet. On donne le nom de *terre bénite de S. Paul*, ou de *Malthe*, ou de *terre de Conſtantinople*, à l'eſpece dont la couleur tire ſur celle de la chair. *Voyez* notre *Minéralogie*, *Tom. I, pag. 64 & ſuiv.* Voyez auſſi ce que nous en avons dit à l'article Bol.

TERRE DE SINOPE, *Terra ſynopica.* Terre bolaire, & d'un rouge brun, qu'on tiroit autrefois de cette ville de la Natolie. On en diſtribuoit

à Rome une grande quantité pour les arts : c'eft en quelque forte le *rubrica fabrilis* des Auteurs, ou la fanguine.

TERRE A SUCRE, eft une argille blanche. *Voyez* ARGILLE.

TERRE SULPHUREUSE, *Terra fulphurea*. Elle a une couleur verte grisâtre : elle s'enflamme facilement ; mais elle eft difficile à fondre.

TERRE SYNOPIQUE, *Terra fynopica*. On donne ce nom, d'après les Anciens, tantôt au *crayon rouge* ou *fanguine*, & tantôt à l'*ochre rouge*. Voyez TERRE DE SINOPE.

TERRE-TOURBE BITUMINEUSE, *Terra bituminofa turfacea*. Des Auteurs donnent ce nom à une terre noire brunâtre & inflammable, laquelle fe trouve, dit-on, à deux lieues de Grenoble : elle eft comme grainelée, fort tenace, & extenfible : on en trouve auffi en Suiffe près de Zurich.

TERRE TUFFIERE, *Terra tophacea*. Terre qui approche du tuf : elle eft fort maigre, très ingrate : il eft difficile de l'améliorer pour le jardinage. *Voyez* TUF.

TERRE VÉGÉTALE. *Voyez* HUMUS. La terre des vallées eft la tourbe. *Voyez* ce mot.

TERRE VERTE DE VÉRONNE. On la trouve par couches en grands morceaux plats, qui ont quatre ou cinq pieds de diametre : on les divife irrégulierement en les coupant dans la carriere, ce qui fait qu'on nous l'apporte en pieces de différentes groffeurs. Nous avons parlé de cette terre, qui donne un verd durable en peinture, à la fuite du mot OCHRE.

TERRE DE VENISE. C'eft une très belle ochre rouge, fort fine, & bonne en peinture. *Voyez* OCHRE.

TERRE VEULE. Terrein où les plantes ne peuvent prendre racines, parcequ'elle eft trop légere, & qui s'amende avec de la terre franche. On dit qu'une *terre* eft *amendée*, quand elle a été plufieurs fois labourée & fumée, à deffein d'en corriger les mauvaifes qualités, & de la rendre propre à recevoir certains enfemencements ou plantations. La *terre rapportée* fe dit d'une bonne terre qu'on met dans les endroits d'où l'on a ôté la mauvaife.

La *terre* eft *repofée* quand elle a été deux ans en jacheres ; enfin, elle eft *ufée*, quand elle a travaillé long-tems fans être amendée.

TERRE VIERGE, *Terra primognea*. Se dit d'une terre primitive qui eft encore dans fon état naturel, que l'on n'a point tranfportée, & qui n'a fouffert le mélange d'aucuns corps étrangers. Cettte terre homogène & élémentaire, s'il en exifte, doit être très rare, & ne fe trouver dans notre globe qu'à des profondeurs très confidérables. *Voyez* l'article TERRE. Cette même terre fimple & dure, doit poffléder dans le degré le plus éminent, la propriété de réfifter aux puiffances du feu & des acides.

TERRE A VIGNE. On donne ce nom à l'*ampelite* & au *crayon noir*. Voyez ces mots. La terre propre à la culture de la vigne doit être un peu

maigre, feche, fituée en pente, & mélangée de petits cailloux ou de pierres à fufil. *Voyez* VIGNE.

TERRE VITRIFIABLE, *Terra vitrefcens.* M. Darcet, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a fait un travail fuivi fur la nature des terres & pierres. Il réfulte de fes obfervations, lues à l'Académie des Sciences, que la plupart des corps regardés comme apyres, réfractaires, non fufibles par eux-mêmes, font exactement vitrifiables & fans addition, tels que les gypfes, les félénites, la pierre de Boulogne, la pierre à chaux de marbre, les ftalactites calcaires, les fpaths, les marnes, les argilles colorées, le tripoli, la craie de Briançon, le mica, l'ardoife, les fables fpatheux, les granites, l'amiante, la pierre ponce & les laves. Il n'y a que le cryftal de roche, les grès à paver, le filex, le *nihil album minerale*, le quartz, la pierre à l'huile de Turquie, le caillou d'Alençon, & tous les cailloux en général qui n'ont reçu aucune altération, quoique expofés à la plus grande violence du feu technique. Nous avons lu & relu avec beaucoup d'attention, les expériences faites par M. Darcet : elles font très importantes ; & nous rendons, avec bien du plaifir, hommage à leur Auteur. Nous convenons que la diftribution, adoptée jufqu'à ce jour par les Naturaliftes & les Chymiftes, eft, rigoureufement parlant, fautive ; ainfi il n'y a plus que deux ordres de terres & pierres, les apyres & les vitrifiables : il feroit feulement à defirer qu'on trouvât le moyen de déterminer extérieurement celles qui font fufibles, fans avoir recours à la puiffance d'un feu fouvent très confidérable, difpendieux & embarraffant; au refte, il paroît que les pierres qui font infufibles, font prefque toutes ignefcentes, c'eft-à-dire, celles qui font feu avec le briquet : ces pierres doivent être dures & affez homogenes. Quant aux terres femblablement infufibles, il y en a très peu : elles doivent être très blanches, fans mélange, fans confiftance. À cette connoiffance acquife, joignez-y l'habitude de dire, toutes les pierres calcinables qui fe réduifent en poudre au feu comme les gypfes, ou qui font effervefcence avec les acides comme les chaux de marbre, ou qui s'endurciffent beaucoup au feu comme les fubftances argilleufes, ou qui font dures, ignefcentes, mais compofées & aggrégées comme les granites, les porphyres, les poudingues, &c. tous ces quatre grands ordres de pierres qui ont leurs genres, leurs efpeces très diftinctes, font de la claffe des pierres fufibles. Alors vous aurez le tableau d'une nouvelle divifion ; c'eft même celle que pour quelques raifons particulieres, nous avons adoptée en partie depuis trois ans dans nos Démonftrations Lithologiques. Ce fyftême, fortifié par les expériences de M. Darcet, fera développé dans nos Eléments d'Hiftoire Naturelle, qui feront inceffamment fous preffe.

TERRE VITRIOLIQUE, *Terra vitriolica.* On donne ce nom au produit d'une pyrite fulphureufe tombée en efflorefcence, & quelquefois aux efpeces de *calchitis* : il y a auffi la terre du vitriol de fer, celle du vitriol de cuivre, &c. *Voyez* l'article VITRIOL.

TERREAU ou TERROT, ou TERRE FRANCHE, *Humus atra*. Eſt une terre d'un noir jaunâtre, communément graveleuſe, poreuſe, friable, & un peu graſſe. Dans l'eau elle ſe gonfle : on peut la pêtrir; mais deſſéchée elle ne conſerve ni dureté, ni liaiſon : elle ſouffre un degré de feu aſſez violent ſans ſe vitrifier, ni ſe calciner; quelquefois elle s'y embraſe, y devient blanche, ou y reçoit des nuances de couleurs, dont l'intenſité & les propriétés ſont le réſultat de ſes parties conſtituantes : elle ne fait point d'effervefcence avec les acides.

Le terreau eſt, ainſi que le gazon, cette terre qui ſert d'enveloppe à notre globe (excepté tout ce qui eſt couvert par les eaux); elle en couvre la ſurface juſqu'à demi-pied d'épaiſſeur ou environ : elle eſt formée en grande partie par la décompoſition des ſubſtances propres à d'autres regnes, communément par la pourriture des végétaux, quelquefois par la deſtruction des animaux. Ces terres ſont en général très propres à la végétation lorſqu'elles ſont en plaine; car ſi elles ſont en pente le long d'un côteau, elles ſe ſechent bientôt; mais ſi le terreau ſe trouve dans un bas fond, alors l'eau qui y a amené les débris des végétaux & des animaux, venant à ſe retirer, il en réſulte une terre qui augmente tous les jours en qualité, & paſſe peu-à-peu à l'état de glaiſe ou d'argille s'il y a du ſable.

Woodward & Scheuchzer ont prétendu que la fertilité du globe antédiluvien étoit due à une ſemblable couche de terre noire. Le dernier de ces Auteurs aſſure qu'on trouve au ſommet des Alpes (où aucune plante ne végete, à cauſe des vents, du froid & de la ſubtilité de l'air), un terreau noir qui paroît homogene. Il lui attribue trois propriétés : 1°. d'avoir plus d'élaſticité, & d'être plus ſuſceptible d'extenſion; 2°. de n'être point du tout vitrifiable; 3°. de paroître, au microſcope, compoſé de parties égales.

Des Auteurs ont voulu déterminer la durée du monde, ou le tems qui s'eſt écoulé depuis le déluge, par l'accroiſſement annuel du terreau végétal. On a choiſi pour cela des lieux déſerts : on a ſuppoſé cette accroiſſement d'un quart de pouce par ſiecle; & en ſuppoſant auſſi que la profondeur de cette eſpece de terre eſt de huit pouces (il y a des endroits où il y en a dix), cela donneroit trois mille deux cents ou quatre mille ans depuis cette cataſtrophe.

Il eſt impoſſible que les terreaux ſoient conſtamment les mêmes partout : leur expoſition, leur ſituation, les différentes matieres qui peuvent les former, les travaux que les hommes & les animaux y emploient, tout concourt à en changer la nature & les propriétés; néanmoins on ne diſtingue que deux véritables eſpeces de terreaux. L'un qui réſulte des végétaux pourris, & l'autre d'animaux détruits également par la putréfaction; les autres eſpeces ne ſont que des modifications de leur mélange : les tourbes ſont auſſi des eſpeces de terreaux, ainſi que la terre des cimetieres, des gibets & des voieries.

Le terreau, ſelon le langage des Jardiniers, eſt un vieux fumier en-

tierement pourri, ufé, & changé en une efpece de terre noire. Ils s'en fervent pour faire des couches dans les potagers, afin de fertilifer leurs terres, & d'avancer la végétation de leurs plantes & de leurs légumes.

* Le terreau des Laboureurs eft la terre améliorée par les fumaifons : elle eft poreufe, légere, & très propre à la végétation ; les végétaux y tracent plus facilement, & y pompent mieux leur nourriture : mais il y a du choix pour la fituation du terrein, & la bafe même du terreau. L'on fait bien qu'un terrein fitué à l'adoffement d'une côte, eft facilement dépouillé de fa partie fécondante par l'eau de pluie ; tout au contraire de celui des vallées, où l'eau féjournant, occafionne la pourriture & la fermentation des différents végétaux ; ce qui produit de la tourbe. *Voyez* ce mot. Un terreau fableux n'a pas affez de confiftance ; mais un terreau argilleux étouffe le grain qu'on y feme. Le terreau de forêts, qui eft compofé de feuilles & de mouffe, eft trop limoneux ; cependant il convient fur les terres maigres des pays plats. *Voyez* les articles TERRE LABOURABLE, MARNE & LANDES.

TERRETTE ou LIERRE TERRESTRE. *Voyez* ce mot.

TERRIBLE. Goëdard a donné ce nom à un phalène qui provient d'une chenille, laquelle fe nourrit de feuilles d'aune. *Voyez* CHENILLE.

TERTRE. Eminence au milieu d'une plaine, en forme d'un monticule qui eft détaché des côtes voifines. *Voyez* CÔTE & MONTAGNE.

TESSIO. Efpece de palmier du Japon, dont on fait dans ce pays la pâte appellée *fagou*. Voyez ce mot.

TEST, *Tefta*. Se dit de la fubftance la plus dure & la plus épaiffe qui forme le corps d'une *coquille*. Voyez ce mot, & celui de TESTACÉE. On dit le teft d'une huître, & la taie d'un crabe. *Voyez* CRUSTACÉES.

TESTACÉES ; *Teftacea* ou *Teftata*. Nom donné à des animaux qui fe renferment & vivent dans des coquilles dures, & dont les couleurs font auffi variées que les figures. *Voyez* ce que nous en avons dit au mot COQUILLAGE.

On trouve quantité de robes teftacées foffiles, & même pétrifiées.

TÉTARD ou TESTAR, *Gyrinus*. On appelle ainfi la nymphe où le ver de la grenouille qui nage dans la glaire ou frai dont il tire fa nourriture, & où il fait fon afyle quand il eft las de nager. Sa tête, fa poitrine & fon abdomen forment enfemble une maffe globuleufe fous une enveloppe commune, dit Swammerdam : le refte, dit Harwey, n'eft autre chofe que la queue dont l'animal fe fert pour nager. Quand cette nymphe va paffer à l'état de grenouille, fa peau fe fend fur fon dos près de la tête : c'eft par cette fente effectivement que la tête paffe ; & l'on voit alors la bouche du têtard qui fait partie de fa dépouille, & qui differe notablement de la bouche énorme de la grenouille. Les jambes antérieures, qui jufques-là étoient cachées fous la peau, commencent à fe déployer au dehors, & la dépouille eft toujours repouffée en arriere : le refte du corps, les jambes de derriere, & la queue elle-même, fe tirent fucceffivement

de cette dépouille; après quoi, la queue va toujours en diminuant de volume, au profit des jambes, jusqu'à ce qu'elle disparoisse entierement. Lorsque c'est un mâle, il a aux deux côtés de la bouche, derriere les yeux, une vésicule d'air; & le pouce des pieds antérieurs est plus gros & plus grand que dans les femelles. *Voyez* ce que nous avons déja dit du têtard, à la suite du mot GRENOUILLE.

TÉTARD ou TÊTU. Espece de *meunier*. Voyez ce mot.

TÊTE, *Caput*. Est la partie la plus haute du corps d'un animal : elle contient le crâne & la face appellée VISAGE, *vultus*. C'est le siege des principaux organes des sens. La tête varie beaucoup, suivant l'espece d'animal. *Voyez* l'article HOMME, & celui de SQUELETTE, inséré à la suite du mot OS; *voyez* aussi à l'article INSECTE.

TÊTE D'ANE. Nom qu'on donne dans le Languedoc à un petit poisson de riviere que nous nommons *chabot*. Voyez ce mot.

TÊTE BLEUE. Sorte de chenille qui se nourrit de feuilles de cerisier. Dans le mois de Juin, il en sort un petit papillon d'une couleur assez bizarre, semblable à un habit composé de pieces, & ayant un col mêlé de blanc & de noir.

TÊTE DE BŒUF. Espece de limaçon de lac, de riviere & de marais : c'est la neuvieme espece de M. Linnæus. *Voyez* LIMAÇON.

TÊTE DE CHIEN, Espece de serpent non venimeux de la Dominique, nommé ainsi parcequ'il a la tête fort grosse, courte, & qu'il mord comme un chien : il fait une guerre continuelle aux rats & aux poulets. Ce serpent monte sur les arbres pour manger les petits oiseaux dans le nid, ou pour se mettre à sec pendant la pluie.

Le Pere Labat assure que quand les oiseaux voient ce serpent dans l'arbre où ils ont leur nid, ils volent autour de lui & crient continuellement : si quelqu'un passe auprès de l'arbre, bien loin d'en être effarouchés, ils s'approchent de lui comme pour demander du secours contre leur ennemi. Si l'on tue le serpent, alors c'est un vrai plaisir de les voir pleins de joie, voltiger, crier & bequeter le serpent étendu par terre.

La graisse du serpent *tête de chien* est, dit-on, infiniment meilleure que celle des viperes pour les douleurs froides, les foulures de nerfs, pour la paralysie & la goutte : on y mêle quelquefois un peu d'esprit-de-vin, pour que la friction soit plus pénétrante. Le serpent tête de chien n'est peut-être qu'une variété du *serpent cros de chien*. Voyez ce mot.

TÊTE DE CLOU. Les Epiciers-Droguistes donnent ce nom au *poivre de la Jamaïque*. Voyez ce mot.

TÊTE DE DRAGON, *Draco cephalon Americanum*. Plante d'Amérique fort singuliere & unique de son espece. Ses feuilles sont plus étroites que celles du pêcher : ses fleurs, qui croissent en petites guirlandes, sont placées aux nœuds des tiges, & représentent, en quelque maniere, la gueule ouverte d'un serpent.

M. de la Hire prétend que si l'on fait aller & venir horisontalement ces

fleurs dans l'efpace d'un demi-cercle, elles reftent en quelque endroit que ce foit de cet efpace, fitôt que l'on ceffe de les pouffer : ce phénomene dépend de la feule fituation des fleurs, de leur figure, & de la maniere dont elles font attachées à la tige de la plante qui les porte. On trouve la repréfentation de cette plante dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1712.

TÊTE JAUNE. Eft, felon Goedard, une forte de papillon dont la couleur eft jaunâtre, & qui provient d'une efpece de chenille qui fe nourrit de feuilles de rofier.

TÊTE DE MÉDUSE, *Caput Medufæ*. Voyez au mot PALMIER MARIN.

TÊTE DE MORT. Singe de l'Amérique que l'on nomme auffi *monkie*. Seba qui en donne la figure *Thef. I, Tab. 33, n. 1*, dit que fon nez camus, qui paroît comme tombé, & fes yeux profondément enfoncés dans leur orbite, le faifant reffembler à une tête de mort, lui en ont fait donner le nom. Sa tête eft ronde en devant, toute velue jufqu'à la racine du nez, d'un poil noir rougeâtre : le vifage eft velu & d'une couleur blanchâtre, excepté au milieu du nez & de la bouche, où il y a une nuance noirâtre : beaucoup de rides contribuent à l'enlaidir. Il a les oreilles fans poils & affez grandes, les dents petites, la langue large; les bras, les mains, les jambes & les pieds, tels que dans l'homme; de petits ongles qui femblent comme coupés; les pieds de derriere garnis d'un talon & de très longs doigts. Les poils du dos font moins nuancés de rouge que ceux de la tête; mais depuis le menton jufqu'au ventre, fous les bras, à la partie interne des cuiffes, la peau eft entierement chauve; la partie extérieure des cuiffes, les pieds & les reins n'ont que très peu de poils, qui font d'un jaune clair : fa queue eft longue & affez groffe. Sa femelle a deux mamelles femblables à celles de la femme. *Voyez* l'article SINGE.

TÊTE ROUGE, *Caput rubrum*. Oifeau très petit, mais joliment garni de plumes. La tête & la poitrine du mâle font d'un beau rouge : la femelle n'a que la tête de cette couleur. Le chant de cet oifeau, quoique peu remarquable, forme cependant une efpece de ramage ou de gazouillement affez agréable; ce qui fait rechercher cet oifeau pour l'élever en cage. On les nourrit comme les linotes & les chardonnerets. On voit le tête rouge en Angleterre, mais il n'y pond point; il quitte ce pays au printems. Albin, *Tom. III, n. 45*, croit que c'eft le même oifeau que celui dont parle Willughby, fous le nom de *petite linotte*.

TETHYE, *Tethyis aut Tethya*. Efpece de zoophyte qui s'attache aux rochers, & quelquefois fur les huîtres. Sa peau eft dure comme celle des holothuries : il a deux trous à chaque bout, dont un prefque imperceptible, & par lequel il reçoit & rejette l'eau; fa figure eft oblongue; le plus petit trou lui fert à fe vuider, & le plus grand à recevoir. Cet infecte marin eft roux & faffrané : quand on le preffe, l'eau jaillit par les trous.

Donati

Donati dit que ces corps ſont analogues aux *alcyons ;* mais que leur ſtructure eſt bien plus organique, car ils ont la propriété de changer de place, & ſe meuvent d'eux-mêmes. Il eſt curieux de voir ces productions, conduites par la ſeule néceſſité de leur nature & de leur méchaniſme, ſuivre des mouvements qu'elles ne connoiſſent pas, puiſqu'elles ſont privées de tête & d'yeux, parties indiſpenſables pour ſe mouvoir avec connoiſſance. Notre Auteur dit qu'elles ſont même deſtituées de ces viſceres qui ſemblent les plus néceſſaires pour vivre & pour multiplier l'eſpece. Ces êtres ſont bien réellement des animaux quant au ſentiment & au mouvement, & ils reſſemblent aux plantes par la ſimplicité de leur ſtructure & de leur méchaniſme ; c'eſt pourquoi on range les tethyes parmi les *zoophytes.* Voyez ce mot.

M. Donati, dans ſon *Hiſtoire Naturelle de la Mer Adriatique*, donne la deſcription de deux eſpeces de tethyes.

La premiere eſt ſphérique, & ſa ſurface eſt formée par des tubercules demi-ronds, avec une vertebre au centre. Dès que cette tethye eſt tirée de l'eau, ſa ſurface eſt molle & gliſſante : elle devient rude & raboteuſe après avoir été expoſée à l'air pendant quelques heures : elle a la figure & la groſſeur d'une balle ou paume à jouer. Cet animal eſt compoſé de deux ſubſtances ; l'une eſt oſſeuſe, & l'autre eſt charnue : ſa vertebre eſt ſphérique, compoſée d'épines très déliées ; elles ont à-peu-près la figure d'un fuſeau, & ſont placées ſans ordre : des fibres tendineuſes les lient étroitement les unes aux autres. De la ſphere ſe détachent des rayons ſans nombre, garnis d'épines paralleles, qui, pendant que l'animal eſt en vie, ſe rendent à la circonférence par le chemin le plus court : ces rayons ſont à-peu-près cylindriques, & forment, par la longueur réguliere d'une certaine portion, un cône épineux.

La partie de cet animal, qui eſt entre la vertebre & la ſubſtance qui ſert d'enveloppe, & dans laquelle entrent & ſe cachent les rayons, eſt charnue & molle, forte & un peu ſpongieuſe : ſes cavités renferment une lymphe claire ; la chair eſt beaucoup plus ſolide & ferme ; de plus, entre un cône & l'autre ſont poſés des faiſceaux de fibres tendineuſes. Quand ces fibres ſe contractent toutes à la fois, la tethye devient moins volumineuſe ; & dès que les fibres ſe relâchent, elle reprend ſa groſſeur ordinaire par l'élaſticité des rayons. C'eſt ainſi qu'on voit dans cet animal un mouvement de ſyſtole & de diaſtole : mais ſi les faiſceaux des fibres ſe raccourciſſent ſucceſſivement, alors deux ou pluſieurs cônes ſe rapprochent, la tethye perd l'équilibre, & tombe, en roulant du côté oppoſé ; mais ce mouvement de rotation n'a pas lieu dans tous les âges de la tethye. En voici un exemple dans l'eſpece ſuivante.

La ſeconde eſpece de tethye eſt ſphérique ; mais ſa ſurface eſt garnie de tubercules inégaux, & ſa vertebre eſt petite & hors du centre. Cet animal ne reſſemble pas mal à la racine de l'iris : ſes rayons & les cônes qui les terminent ſont inégaux en longueur, & l'eſpece de peau ou enve-

loppe répond à la longueur des cônes; elle eſt fort épaiſſe d'un côté, très mince de l'autre.

Ce méchaniſme n'empêche point le mouvement de rotation, ſur-tout dans la jeuneſſe de l'animal, dont alors la ſurface eſt encore unie, propre & flexible. Dans la vieilleſſe, au contraire, l'animal eſt ſouvent incapable de ſe mouvoir lui-même : c'eſt peut-être en reſtant long-tems ſans ſe rouler, que la tethyie donne lieu aux teſtacées, aux pierres & à d'autres corps peſants, de s'attacher autour d'elle. Ces corps l'empêchent abſolument de ſe rouler, & de paſſer d'un lieu à l'autre. Enfin, devenue immobile, dit M. Donati, elle paſſe de l'état parfait d'animal, à celui de plante-animal.

M. Bianchi dit qu'on devroit ranger la tethye dans la claſſe des *holo-thuries*. Voici la deſcription de cet animal, qu'il a découvert dans les plages de la mer Adriatique : *Tethyum plerumque ſphericum, malum au-rantium luſitanicum formâ & colore referens, quod horiſontaliter diſſectum fibras radiatim oſſeas oſtendit.*

TETHYPOTEIBA, *vitis arbuſtina Piſonis.* Plante du Breſil, qui naît ſur les orangers, quand certains petits oiſeaux, qu'on appelle *téthyns*, dit Lémery, y font leurs excréments, leſquels contiennent en apparence la ſemence non digérée qu'ils ont avalée ſur d'autres plantes, & qui s'y implante à la maniere du gui & des autres plantes paraſytes. Ses feuilles reſſemblent à celles du myrthe. Cette plante ſe lie aux branches de l'arbre, quelquefois au point de l'étouffer : on s'en ſert au Breſil pour diſſiper les enflures des jambes, pour l'hydropiſie, pour fortifier les nerfs, & pour les maux des yeux.

TÉTINE, ſe dit du pis de la vache, de la truie, & de tous les ani-maux qui allaitent leurs petits. Chez la femme, cette même partie s'ap-pelle *mamelon.*

TÉTRAPHOÉ. Les habitants de Guinée donnent ce nom à une plante célebre dans leur pays pour les cours de ventre. Les peuples de Malabar, chez qui elle croît auſſi, l'appellent *wellia cadavalli.* Petiver, qui la range parmi les eſpeces de glouteron, la déſigne ainſi : *Xanthium Malabaricum, capitolis lanuginoſis.* Sa tige eſt ligneuſe & cotonneuſe : ſes feuilles ſont attachées par paires ſur de courtes queues, velues dans leur primeur, & devenant enſuite rudes & âpres : les fleurs qui naiſſent en bouquets ſont compoſées de pétales d'un beau verd; les étamines ſont d'un beau rouge écarlate : aux fleurs ſuccedent des fruits ligneux, ſemblables à ceux de nos grateculs, mais d'un tiers moins gros. La racine de cette plante eſt employée pour les hémorrhoïdes.

TETTE-CHEVRE ou CRAPAUD VOLANT, ou CHAUCHE-BRANCHE, *Capri-mulgus.* Nom d'un oiſeau de nuit, qui eſt de la gran-deur du coucou : ſon cri eſt un roucoulement qui n'eſt nullement effrayant ni diſgracieux.

Le TETTE-CHEVRE, dit Albin, a dix pouces de longueur, & vingt-quatre d'envergure; la tête large, & le bec extrêmement menu, applati

& un peu recourbé; la bouche large & grande, ainſi que le goſier; les narines ont pour plumes huit eſpeces de ſoie de cochon, qui, ſelon M. Linnæus, lui ſervent à attraper facilement ſa proie, tels que papillons & autres inſectes : ſes yeux ſont grands comme dans tous les oiſeaux de nuit; la poitrine & le deſſus du corps eſt ondé de gris, de noir, de blanc & de brun; le derriere de la tête eſt de couleur de frêne, tiqueté de brun, & ondé de noir; la queue a cinq pouces de longueur, & eſt de la couleur du dos & des aîles, avec des barres triangulaires, noires & couleur de feu, qui traverſent & pointent par en haut : elle eſt marquetée de noir & de rouge. Le mâle a une grande tache blanche preſque au milieu des aîles; les cuiſſes ſont petites, bien emplumées, d'un rouge brun; les griffes noires & petites; les pieds petits & velus; le doigt du milieu fort long, & l'ongle qui y tient eſt marqué d'écailles dentelées; les doigts ſont unis enſemble par une membrane juſqu'à la premiere jointure; le bord intérieur de la griffe eſt gluant comme dans le héron.

Cet oiſeau pond ſes œufs, qui ſont longs, blancs & tiquetés de noir, dans le premier trou qu'il trouve en terre : il les couve dans ce nid formé par le haſard; & quand on l'inquiete, il emporte ailleurs ſes petits : on en voit beaucoup dans la forêt d'Eppingen en Angleterre. On diſtingue le mâle de la femelle par quelques bouts de plumes qui ſont blanches : les yeux ſont très grands, & les pennes lâches & égales.

M. Klein fait mention de pluſieurs tette-chevres. Catesby dit qu'à la Caroline l'air eſt rempli de ces oiſeaux avant la pluie : c'eſt alors qu'ils guettent & qu'ils pourſuivent les mouches & les eſcarbots. La queue du tette-chevre de la Caroline eſt plus longue que dans les eſpeces de notre pays : il a des taches jaunes au col & aux aîles; il a auſſi une tache blanche ſur les plumes rectrices des aîles.

M. Sloane fait auſſi mention d'un tette-chevre de la Jamaïque : il eſt petit, de couleur pâle & variée de brun. M. Linnæus met le tette-chevre dans le genre des hirondelles : la queue de cet oiſeau n'eſt point fourchue; toutes les plumes en ſont égales. On prétend qu'en Candie cet animal cherche les étables des chevres pour leur ſucer le pis, parcequ'il eſt friand du lait; & que c'eſt delà que lui eſt venu le nom de tette-chevre : mais ceci a beſoin de confirmation.

TETTIGOMETRE. On donne ce nom au ver de la cigale, qui, dans l'état de nymphe, porte ſur le dos les tubercules ou fourreaux de ſes aîles. *Voyez* Cigale.

TETZAUHCOALT. Les Indiens appellent ainſi un beau ſerpent de l'Amérique, long d'environ vingt-ſept pouces, gros comme le doigt, & dont la morſure eſt venimeuſe : il a le dos noir, le ventre blanc pâle, la queue rouge par deſſous, & le ventre & le deſſus de la queue tachetés de petits points noirs. Seba, *Theſ. II, Tab. 77, n. 2 & 3; & Tab. 80, n. 1*, donne la figure & la deſcription de deux tetzauhcoalts. Le premier eſt une vipere rare du Breſil : la robe du mâle, quoique magnifique, eſt

inférieure à celle de la femelle ; mais sa tête est moins grosse que celle du mâle. Le second se trouve dans le Mexique : sa gueule béante ne peut qu'inspirer de la terreur ; cependant il n'attaque que les animaux plus foibles que lui : il fuit à la vue d'un homme : son habit semble être une riche broderie.

TEUCRIUM. Les Botanistes donnent ce nom à la *germandrée en arbre* & à la *sauge amere*. Voyez ces mots.

TEXOCTLI, *arbor texoctlifera Mexicana*. Arbre qui croît sans culture aux lieux montagneux du Mexique. Il est de la grandeur de nos pommiers : ses branches sont garnies d'une infinité de piquants : les pommes & les feuilles qu'il porte ressemblent aux nôtres ; les feuilles sont cependant plus rudes & plus dentelées : les fruits sont de la grosseur d'un marron, jaunes & durs étant verds, mais devenant très mous par la maturité : ils contiennent trois semences fort dures. Les Mexiquains laissent mûrir entierement les fruits de cet arbre, après quoi ils les arrosent de nitre pour les conserver. Ils prétendent que plus ces pommes ont une saveur désagréable pour les Européens, plus elles sont du goût des habitants du pays.

THA. Nom que l'on donne, dans les Isles d'Afrique, au caméléon. *Voyez* ce mot.

THALICTRUM. *Voyez* Rue des prés.

THALITRON, *Sophia Chirurgorum*. Cette plante, qu'il ne faut pas confondre avec le *thalictrum* commun, qui est la *rue des prés*, croît sur les vieux murs aux lieux rudes & incultes, même parmi les décombres des bâtiments où elle revient tous les ans, & se multiplie fort aisément de graines : sa racine est annuelle, blanche, ligneuse & fibrée ; elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, dures & rameuses, revêtues de feuilles assez amples, mais découpées très menu, blanchâtres, & un peu velues, d'un gout d'herbe potagere : ses fleurs naissent en Juin & Juillet, aux sommités des tiges & des rameaux ; elles sont nombreuses, petites, à quatre feuilles disposées en croix, & de couleur jaune pâle. A ces fleurs succedent des gousses longues, grêles & déliées, remplies de semences menues, rondes, dures & rougeâtres.

M. Guettard, dans ses *Observations sur les Plantes*, fait un genre à part de cette plante, à cause de la différence de ses pétales & de ses filets : il l'a appellée *Descurea*, du nom de feu son grand-pere, M. Descurain.

Le thalitron est d'un goût un peu astringent, mais âcre, & qui approche de celui de la moutarde. Cette plante est vulnéraire, déterfive, antivermineuse & fébrifuge : on donne sa semence à la dose d'un gros dans un potage ou dans du vin, pour arrêter le cours de ventre ; c'est un remede fort familier aux pauvres. Le suc, la conserve, & l'extrait des feuilles & des fleurs sont propres pour le crachement de sang, pour les fleurs blanches, & pour le flux immodéré des hémorrhoïdes & des menstrues.

Quant à son usage extérieur, toute la plante pilée & appliquée sur les blessures & les ulceres, les guérit en très peu de tems ; c'est pourquoi

on l'a appellée *fophia Chirurgorum*, la fcience des Chirurgiens.

THÉAMEDE. Pierre dont les Anciens ont fait mention, & qui a la propriété de repouffer le fer : on foupçonne que c'eft ou la tourmaline, ou une pierre d'aimant, dont le pôle eft variable ou incertain.

THÉ, *Thea.* Nom qu'on donne vulgairement à des feuilles de plantes, defféchées & roulées, dont on fait ufage en infufion ou décoction pour différents befoins, ainfi qu'on le verra ci-après à la fuite de l'article des différentes efpeces de thé.

THÉ D'AMÉRIQUE ou THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA. *Voyez* à l'article THÉ DE LA MARTINIQUE.

THÉ DES ANTILLES. Herbe qui croît abondamment entre les fentes des rochers, fur les vieilles murailles, ainfi que dans les favannes & les jardins de ce pays, où on l'arrache comme une mauvaife herbe nuifible. Cette plante s'éleve à trois pieds de hauteur : fes branches font chargées de petites feuilles d'un verd foncé, longues & étroites, terminées en pointe, & dentelées fur les bords, comme celles du thé de la Chine : on les eftime fudorifiques.

THÉ DES APALACHES ou APALACHINE, ou CASSINE, *Cacina Floridanorum*, eft une feuille d'un verd brun, ferme & caffante, longue d'un pouce, & large de trois à quatre lignes, dentelée fur les bords, d'un goût de thé léger : cette feuille eft difpofée alternativement fur un arbriffeau qui reffemble à l'alaterne, & dont les fruits font des baies quadrangulaires (C'eft l'*alaternoïdes Africana, lauri ferratæ folio* de Commelin. *Præl.* 61.). On dit qu'il naît abondamment dans la Caroline. Depuis quelques années on nous apporte l'apalachine du Miffiffipi, & elle prend fon nom des Apalaches, nation Indienne qui fait un grand ufage de l'infufion de cette feuille. Ximenès & Laët ont parlé de cette boiffon, qu'ils nomment *caffine*, & qu'ils eftiment propre contre la goutte & la néphrétique. *Voyez* THÉ DE LA MER DU SUD, & THÉ DU PARAGUAY.

THÉ DE BOHERRAVE. *Voyez* ARBRE LAITEUX DES ANTILLES.

THÉ DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Nom que l'on donne auffi à l'*apalachine*. Voyez ce mot.

THÉ DE LA CHINE & DU JAPON, *Thea officinarum.* On trouve fous ce nom, dans les boutiques, différentes fortes de thés qui ont été ramaffés fur des arbriffeaux qui croiffent dans l'Empire de la Chine & du Japon.

Les Chinois diftinguent quatre arbuftes principaux à thé ; favoir, le *fong-lo*, le *wou-y*, le *pou-cul*, & le *long-an*. Les Botaniftes défignent l'arbriffeau du thé par cette phrafe latine : *evonimo affinis arbor, orientalis, nucifera, flore rofeo* ; on dit plus communément, *the Sinenfium, five Tfia Japonenfibus.*

Les racines de l'arbufte à thé font menues, fibreufes & traçantes ; l'arbriffeau eft haut de cinq à fix pieds, touffu & fort rameux : fes feuilles font d'un verd foncé, pointues, longues d'un pouce, larges de cinq lignes,

& dentelées en leur bord en maniere de ſcie; ſes fleurs ſont en grand nombre, ſemblables à celles du roſier ſauvage, compoſées de ſix pétales d'un blanc pâle, portées ſur un calice partagé en ſix petites feuilles rondes, obtuſes, & qui ne tombent pas.

Le centre de ces fleurs eſt occupé par environ deux cents étamines jaunâtres : le piſtil ſe change en un fruit ſphérique, tantôt à trois ou à deux angles, & à trois ou deux capſules, ſouvent à une ſeule; chaque capſule contient une graine dont la figure reſſemble à une aveline; elle eſt un peu moins groſſe, couverte d'une coque mince, liſſe, rouſsâtre (excepté la baſe qui eſt blanchâtre), laquelle contient une amande d'un blanc pâle, ridée, huileuſe, couverte d'une pellicule mince & griſe, d'un goût douceâtre d'abord, mais enſuite amer, & excitant des nauſées; enfin, brûlant & très deſſéchant.

On cultive cette plante dans le Japon & dans la Chine : elle ſe plaît dans des plaines baſſes & ſur le revers des montagnes tempérées & expoſées au ſoleil, & non dans des terres ſablonneuſes & trop graſſes.

Le thé eſt devenu d'un uſage ſi fréquent dans l'Europe, qu'on s'intéreſſe néceſſairement à ſon hiſtoire. Voici la maniere dont on cultive cet arbriſſeau dans le Japon : on creuſe des foſſes rondes dans la terre, à la profondeur de ſept à huit pouces, dans chacune deſquelles on jette pêle-mêle quarante ou cinquante follicules qui contiennent la graine de thé; on recouvre enſuite ces foſſes : une partie de ces petites graines ſe développe bientôt; elles pullulent, & forment ſix, dix ou douze petits arbriſſeaux, quelquefois plus, quelquefois moins. Les Laboureurs n'y font pas d'autres façons, ſi ce n'eſt qu'ils ôtent les herbes inutiles qui s'y mêlent.

Il eſt rare que l'on recueille des feuilles de thé dans les trois premieres années; mais après ce tems, on en fait tous les ans une récolte abondante, obſervant néanmoins de ne pas laiſſer trop grandir les arbuſtes; car, abandonnés à eux-mêmes, ils s'éleveroient de plus de huit à dix pieds de haut : on ne doit pas non plus les laiſſer vieillir, parceque leurs feuilles deviennent trop épaiſſes & trop dures.

Vers la fin du premier mois de l'année Japonnoiſe, c'eſt-à-dire, dans les premiers jours de Mars, les meres de famille, les enfants & les ſervantes cueillent les nouvelles feuilles qui viennent de paroître, lorſque le tems eſt ſec, à toutes les heures du jour, & ſur-tout lorſque la chaleur eſt la plus grande; & ſur le ſoir elles les emportent chez elles dans des paniers, enſuite elles les mettent toutes ſur une platine de fer poli & chaude : elles les retournent continuellement avec la main, juſqu'à ce qu'elles ſe fanent; elles les placent enſuite ſur des nattes ou ſur du papier, & elles les éventent pour les réfroidir : après cela elles les froiſſent dans des corbeilles plattes, faites de roſeaux indiens, juſqu'à ce qu'elles ſe rident davantage; elles les remettent de nouveau ſur une platine de fer, nette & modérément chaude; elles les retournent continuellement comme auparavant, avec les mains, juſqu'à ce qu'elles ſoient médiocre-

ment dures; elles les retirent & les réfroidiffent en faifant du vent; elles les retournent encore une troifieme & une quatrieme fois fur la platine de fer, en diminuant la chaleur par degré, afin qu'elles deviennent plus feches & plus dures : enfin, elles les renferment & les confervent dans des bouteilles de verre bien bouchées, & plus communément dans des boëtes d'étain groffier, enfermées dans des étuis de fapin dont les jointures font bouchées avec du papier.

Après les avoir gardées pendant fix jours environ dans ces vafes, elles les en retirent, & les trient, en féparant les plus petites parties & les plus tendres, de celles qui font les plus grandes & les plus dures : elles les fechent une cinquieme fois fur la platine de fer, pour une plus grande sûreté; & alors elles peuvent fe conferver un grand nombre d'années, fi on les renferme exactement.

On apporte plus de foin & plus d'attention pour le thé de l'Empereur & des grands Seigneurs : on fait un choix fcrupuleux de ces feuilles dans la faifon convenable : on cueille les premieres qui paroiffent à peine déployées au fommet des plus petits rameaux; on les réferve (fous le nom de thé impérial) pour ceux qui ont le moyen de les acheter à grand prix : on les conferve pour l'Empereur dans des vafes de porcelaine. Les autres feuilles font d'un prix médiocre; on les feche toutes à l'ombre, & on les renferme, pour l'ufage du peuple, dans de grands pots de terre dont l'ouverture eft étroite. Parmi ces feuilles, on retire encore celles qui font plus petites; car le prix varie felon la grandeur de ces feuilles : plus elles font grandes, plus elles font cheres. On donne encore à ce thé le nom de *thé mandarin* & de *thé bourguemeftre*, felon fon odeur, fa couleur & la grandeur des feuilles. On prétend que le thé des Courtifanes Orientales n'eft compofé que de la fleur de l'arbufte à thé. Le plus eftimé au Japon eft celui d'Udfi, petite ville affez proche de Meaco. Tout le thé qui fert à la Cour de l'Empereur & dans la famille Impériale, doit être cueilli fur une montagne qui eft proche de cette ville, & qui forme un beau point de vue. On le cultive avec une précaution inconcevable : le plant eft environné d'un vafte & profond foffé; les arbriffeaux y font difpofés en allées, qu'on ne manque pas un feul jour de balayer. Ceux qui en font la récolte doivent s'abftenir de manger du poiffon & de certaines viandes : il faut auffi qu'ils fe lavent au moins deux fois par jour dans un bain chaud & dans la riviere; l'on ne doit même toucher les feuilles qu'avec les mains gantées. Le premier Pourvoyeur de la Cour Impériale entretient des Commis qui veillent à la culture, à la récolte & à la préparation de cette forte de thé, qu'on envoie bien empaqueté à la Cour, fous bonne & sûre garde, avec une nombreufe fuite.

On vend en Europe une efpece de *thé impérial* fort cher, non-feulement à caufe du choix de fes feuilles, mais à caufe de leur odeur fubtile & agréable qui eft tant eftimée des Indiens mêmes : la feuille en eft grande, lâche ou moins roulée, & fa couleur eft d'un affez beau verd.

Le *thé verd* des boutiques eſt en feuilles longuettes, plus fortement roulées, tirant ſur le verd : quand elles ſont nouvellement préparées, leur infuſion eſt claire & verte, d'une ſaveur agréable, d'une douce odeur de foin nouveau, ou d'iris ou de violette; mais les Chinois prétendent que cette odeur ne lui eſt point naturelle : toujours eſt-il vrai qu'en Europe on ſe plaît à lui procurer ou conſerver, ou augmenter ce parfum, en mettant dans les caiſſes remplies de thé, des chapelets de racines d'iris de Florence : ce thé eſt légerement aſtringent; le ſucre que nous y mettons en corrige l'âcreté; mais à la Chine l'uſage eſt de le boire pur.

Le *thé-bohea* ou *thé-bout*, ou *thé roux*, eſt d'un roux noirâtre; la feuille en eſt petite, arrondie ou très roulée : elle a été plus froiſſée & plus rôtie que le thé verd; on n'en fait la récolte qu'en Avril & Mai. Cette eſpece de thé donne à l'eau une couleur jaunâtre : elle a peu d'âcreté; elle a le goût & l'odeur du thé verd : celui-ci ſe prend volontiers à l'eau, & le thé-bout au lait.

On diſtingue encore le *thé-péko*, dont les pointes ſont blanchâtres : ſes feuilles ſont longues & petites : on ne s'en ſert guere en France qu'en médicament; & je me ſouviens qu'en Iſlande c'eſt la ſeule eſpece de thé dont on faſſe uſage en boiſſon avec du lait, du miel, & quelquefois un peu d'eau-de-vie de genievre. Le *thé heyſven* eſt rouſsâtre & comme bleuâtre; le *thé ſaot-chaon* eſt d'un noir fauve; le *thé ſon-lot*, ou plutôt *ſong-lo*, eſt d'un verd brun.

Au reſte, toutes les ſortes de thé du commerce ne proviennent pas d'autant d'arbuſtes différents, puiſqu'il n'y en a guere que quatre ſortes, dont nous avons fait mention; mais la plus grande différence de ces feuilles conſiſte dans le tems qu'on les a recueillies, & dans la maniere dont on les a préparées, laquelle eſt particuliere à chaque province : enfin, le terroir, l'âge de l'arbuſte, &c. préſentent auſſi des différences dans les diverſes eſpeces de thé.

Il y a une province en Chine & à Siam où l'on expoſe les feuilles de thé nouvellement recueillies, à la vapeur de l'eau bouillante, afin de les amollir; on les étale enſuite ſur des plaques de cuivre, ſous leſquelles on entretient du feu : les feuilles, en ſe ſéchant, acquierent une couleur brune, & ſe roulent d'elles-mêmes.

La grande conſommation utile & agréable que l'on fait en Europe & dans toute l'Inde (puiſqu'il s'en débite actuellement en Europe, par les diverſes compagnies, huit à dix millions de livres par an), juſtifie aſſez les Chinois de la préférence qu'ils donnent à ces arbuſtes. Les feuilles de thé ſont d'autant meilleures qu'elles forment une boiſſon plus douce. En France, les payſans, le commun du peuple, & même beaucoup d'autres particuliers, ſont dans l'uſage de faire bouillir les feuilles de thé; mais cette méthode eſt mauvaiſe. En Angleterre, en Hollande, dans tout le Pays-bas, en Allemagne & dans tout le Nord, on verſe de l'eau bouillante ſur le thé; & à diverſes repriſes, juſqu'à ce qu'on en ait retiré toute

la

la teinture, enfuite on les jette, & on en met auffi-tôt de nouvelles : fi la premiere teinture eft trop chargée, on la coupe avec de l'eau chaude, pour en tempérer l'amertume, & la rendre plus agréable. On fuit en cela la méthode des Chinois, qui ont, ainfi que les Hollandois, des théieres & des fourneaux faits exprès : ces derniers, en buvant cette teinture, tiennent du fucre candi dans leur bouche.

Les Japonnois pilent, ou plutôt font moudre leur *tchia* ou thé en une poudre fine, par le moyen d'une meule d'ophite : ils mettent, avec de petites cuillers, cette poudre verdâtre, & qui a une affez bonne odeur, dans leurs taffes ; ils verfent deffus de l'eau bouillante avec un petit feau fait exprès ; ils agitent enfuite cette poudre avec de petits pinceaux de rofeaux indiens, découpés avec art, jufqu'à ce qu'il s'éleve de l'écume ; ils prennent ainfi cette liqueur fans fucre. Leur thé, qu'ils appellent *chaa*, a les feuilles petites, d'un verd jaune, mais d'une odeur & d'une faveur agréable : nous lui donnons le nom de *fleur de thé*.

A la Chine il y a certaines efpeces de thé, dont les feuilles, dans toute leur grandeur, & mêlées fans choix, font vendues aux Tartares, qui s'en accommodent très bien. Quoique la décoction qu'on en tire foit âpre, elle facilite la digeftion des viandes crues dont ils fe nourriffent ; s'ils en ceffent l'ufage, ils ont des indigéftions continuelles.

Plufieurs Marchands Chinois vendent quelquefois pour du thé, des feuilles de diverfes autres plantes : ils joignent au mot *thé* une épithete prife du pays où croît la plante. C'eft ainfi que nous appellons *thé de Suiffe* un mélange d'herbes vnlnéraires, connues fous le nom de *faltranchs*, *&c.*

Les Chinois difent que le mot *thé* eft un mauvais mot de la province de Fokien, & qu'on devroit prononcer *tcha*, qui eft le terme de la langue Mandarine. Ils attribuent au thé des vertus excellentes : il rétablit, difent-ils, la conftitution du fang, & diminue les vertiges ; il convient dans la néphrétique & aux hydropiques, parcequ'il eft diurétique ; il guérit les rhumes catharreux, mais il empêche le fommeil, fur-tout dans ceux qui en boivent beaucoup, lorfqu'ils n'y font pas habitués. Le thé facilite la digeftion. On prétend que les Chinois font exempts de la goutte, de la fciatique & de la pierre, par le grand ufage qu'ils font du thé : c'eft encore le premier antidote dans le Japon, contre la foibleffe de la vue, & les maladies des yeux qui font très fréquentes dans ce pays.

Quoique cette plante ne foit pas dépourvue de toute vertu, comme le prétendent quelques perfonnes, il eft conftant qu'elle ne poffede pas les propriétés fans nombre que les Chinois lui affignent. On fait, par expérience, que le thé, pris en fubftance ou en infufion dans l'eau ou dans du lait, eft utile dans les flux de ventre & dyffenteriques, & qu'il excite la fueur ; mais d'un autre côté, on a obfervé dans les Indes & en Hollande, que les grands buveurs de thé à l'eau, font maigres, & ont quelquefois des mouvements convulfifs : ceux au contraire qui ne prennent du thé au lait que comme remede, en font très foulagés dans les rhumes.

On doit encore obſerver que le thé contient des parties volatiles qu'il eſt utile de conſerver, ſoit en le deſſéchant lentement quand on l'a recueilli, ſoit en le faiſant infuſer dans des théieres couvertes, avec de l'eau bouillante; comme nous avons dit ci-deſſus. Ceci étant, on ſeroit tenté de croire que les feuilles fraîches du thé devroient être préférées dans l'uſage qu'en font les Chinois & les Japonnois; mais, ſuivant Kempfer, les feuilles non deſſéchées ſont d'une amertume déſagréable, narcotiques, ennemies du cerveau qu'elles troublent, & des nerfs auxquels elles cauſent des tremblements. Ce n'eſt que par l'exſiccation qu'elles perdent toutes ces mauvaiſes qualités.

THÉ D'EUROPE. *Voyez* VÉRONIQUE MASLE.

THÉ DE FLANDRES. Les Colporteurs appellent ainſi une eſpece de thé de la Chine, dont on a déja tiré une légere teinture dans le Pays-bas, & même en Angleterre : on en vend beaucoup en France & en Allemagne, aux gens du peuple dans les campagnes où l'on fait un grand uſage de thé. Ce thé eſt à grand marché : ſes feuilles ſont grandes, & reſſemblent à celles du thé verd infuſé; quelquefois on y mélange des feuilles de *ſain-foin*. Voyez ce mot.

THÉ DE FRANCE ou DE PROVENCE. Les Hollandois donnent ce nom, tant à Batavia qu'à la Chine, & dans le reſte de l'Inde Orientale, à la petite ſauge qu'ils font ramaſſer ſur nos côtes de Provence. On fait dans l'Inde un grand cas de ce thé françois; & les Hollandois le vantent extraordinairement aux Indiens. *Voyez* à l'article SAUGE.

THÉ DU FORT SAINT-PIERRE, *Cuamba*. C'eſt une eſpece de *cariophyllata*, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, grêle, quarrée & cannelée, rameuſe, & d'un verd pourpre : ſes feuilles ſont oblongues, pointues, s'élargiſſant vers le milieu, & ayant la figure d'un fer de pique, un peu velues, dentelées en leurs bords, diſpoſées par cinq le long d'un nerf, de couleur verte obſcure : ſes fleurs naiſſent aux ſommets des branches; elles ſont en bouquets à fleurons jaunes : il leur ſuccede de petites têtes rondes, garnies de deux crochets qui s'attachent aux habits des paſſants; elles contiennent des ſemences longuettes & dentées à leur ſommet : ſes racines ſont menues, rameuſes & filamenteuſes, d'une odeur de girofle quand on les concaſſe. Cette plante eſt déterſive, inciſive, atténuante, céphalique, vulnéraire, propre pour diſſoudre le ſang caillé, priſe en décoction ou en poudre : on s'en ſert à la Martinique, ſur-tout au Fort Saint-Pierre, comme nous nous ſervons ici du thé.

THÉ DE LA MARTINIQUE. On y donne ce nom à deux eſpeces de plantes, dont l'une s'appelle *cuambu*, & dont nous venons de parler dans l'article précédent; l'autre eſt appellée THÉ D'AMÉRIQUE ou THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA; *capraria peruviana agerati*, *foliis abſque pediculis*. C'eſt un arbriſſeau originaire du Pérou, mais qui n'y eſt connu que depuis 1709 : ſes qualités, qui ſont les mêmes que celles du thé de la Chine,

firent bientôt abandonner celui-ci aux Péruviens, pour ne se servir que de celui qu'ils avoient chez eux. Le Pere Feuillée assure qu'en 1711 on n'y parloit plus dans ce pays que du thé de la riviere de Lima. La racine ligneuse de cet arbrisseau, de même que les fibres & le chevelu dont elle est chargée, est couverte d'une écorce grisâtre & fort mince. Sa tige ligneuse est haute d'environ deux pieds, poussant plusieurs rameaux à la hauteur de sept ou huit pieds, grêles, d'un verd cendré, chargés de beaucoup de petites feuilles alternes, dentelées en leurs bords, verdâtres, succulentes, d'un goût foible de cresson. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles : elles sont d'une seule piece, découpées profondément en cinq parties, blanches; leur pistil devient un fruit divisé en deux loges, qui renferment des semences menues comme de la poussiere, & grisâtres. Cet arbrisseau croît aux lieux pierreux, & près du rivage de la mer : les habitants de la Martinique & du Pérou se servent de sa feuille, comme nous nous servons du thé ordinaire; mais elle ne donne pas à l'eau une teinture si forte que celle du *cuambu*.

THÉ DU MEXIQUE ou AMBROISIE DU MEXIQUE, *Botrys*; *aut Chenopodium ambrosoïdes Mexicanum*. Plante étrangere, fort utile pour les femmes en couche, & pour les crachements de sang. Nous en avons parlé à la suite du mot BOTRYS, à l'article BOTRYS DU MEXIQUE.

THÉ ou CASSINE DE LA MER DU SUD. Miller dit que les Indiens de ces contrées en font grand cas, & que c'est presque le seul remede dont ils fassent usage à la Caroline. Dans un tems fixe de l'année, ils accourent de fort loin sur les bords de la mer, dont cette sorte de *cassine* n'est jamais éloignée : ils prennent sa feuille, la mettent dans une chaudiere pleine d'eau, qu'ils font bouillir sur le feu. Quand la décoction en est suffisamment faite, ils s'asseient autour de la chaudiere, & chacun en avale dans une grande tasse qui fait la ronde : ils continuent l'usage de cette infusion pendant deux ou trois jours; elle a la propriété de les faire vomir sans effort, sans douleur, sans tranchées, & sans qu'ils soient obligés de se baisser. Lorsqu'ils se croient assez purgés, ils se chargent tous d'une brassée des feuilles de *cassine*, & s'en retournent dans leurs habitations.

M. Frezier dit que les Espagnols usent de ce remede contre les exhalaisons des mines du Pérou, & qu'on en fait grand usage à Lima, où on l'apporte seche & presque réduite en poudre. On met sa feuille dans une tasse de calebasse, qu'on appelle *mate*; on y ajoute du sucre, & l'on arrose le tout d'eau chaude, qu'on boit sans donner le tems à l'infusion de se faire. Pour ne pas avaler les feuilles, on se sert d'un chalumeau qui a une boule percée de trous à son extrémité : ce chalumeau fait la ronde. On remet du sucre & de l'eau sur la feuille, quand la tasse est vuide. Au lieu du chalumeau, qu'on appelle *bombilla*, d'autres enlevent les feuilles avec une petite écumoire appellée *apartador*. Cette liqueur est préférée au thé; elle a un goût plus agréable : l'usage en est si commun, que les habi-

tants les plus pauvres en prennent le matin. Le commerce de ce *thé du Sud* se fait à Santa-fé : on l'apporte par la riviere de la Plata. On en distingue deux especes; l'une appellée *yerba de Palos*, & l'autre *yerba de Camini :* celle-ci, qui vient du Paraguay, se vend la moitié plus cher que l'autre. On assure qu'on en tire tous les ans plus de deux cent cinquante mille livres pesant. Ce détail nous porte à croire que l'*apalachine* & l'*herbe du Paraguay* sont les deux plantes qui forment les deux especes de *caffine* ou *thé de la mer du Sud*. Voyez THÉ DES APALACHES & THÉ DU PARAGUAY.

THÉ ou HERBE DU PARAGUAY, ou MATTE. Plante qui, selon quelques-uns, pourroit être mise au nombre des cassines ou thé des Apalaches, parcequ'elle en a l'odeur & le goût.

Les Missionnaires établis dans le Paraguay en font un commerce si considérable avec leurs voisins méridionaux, & sur-tout avec les Espagnols, qu'ils en tirent en échange de quoi fournir à toutes les especes de besoin de leurs pays : ils ont l'attention de ne le vendre qu'en poudre grossiere, afin de déguiser la forme des feuilles qui composent ce thé, dont on fait tant d'usage dans le Pérou, en Espagne, &c. Il paroît cependant que c'est le *thé de la mer du Sud*, peut-être celui qu'on appelle *thé de la riviere de Lima*. Voyez ces mots.

Comme cette herbe est très rare en Europe, l'on peut y substituer le *viburnum pinni-folium* de Linnæus, comme ayant les mêmes vertus. Souvent dans le Paraguay on y substitue l'herbe appellée *accioca*. Voyez ce mot.

THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA. *Voyez* à l'article THÉ DE LA MARTINIQUE.

THÉ DE SUISSE. *Voyez* FALTRANCHS.

THÉCA. Faux chêne du Malabar, dont on trouve des forêts : son tronc est gros & grand, revêtu d'une écorce rude, épaisse & cendrée; il pousse beaucoup de branches noueuses & quadrangulaires : sa racine est rougeâtre; ses feuilles qui naissent par paires, sont grandes, épaisses, & d'un goût acide; ses fleurs sont petites, odorantes, blanches, & à six pétales arrondis : elles sont suivies par des fruits siliqueux qui contiennent chacun quatre semences d'un goût amer. Les Indiens emploient son bois, qui est blanchâtre & dur, dans la construction de leurs temples. La feuille du théca donne une liqueur qui sert à teindre leurs cotons & leurs soies en pourpre : on mange cette même feuille, & on en fait un syrop qui guérit les aphtes. Les fleurs de cet arbre, bouillies dans le miel du pays, sont un remede contre la rétention d'urine & l'hydropysie.

THÉRÉBENTINE DE CHIO & DE VENISE. *Voyez* à l'article MÉLEZE, & à la suite du mot PISTACHIER. A l'égard des autres sortes de thérébentines ordinaires, *voyez* aux mots PIN & SAPIN. Le bijon & la perine vierge ne sont que des thérébentines très pures & très fluides, qu'on retire du pin.

On trouve quelquefois dans les boutiques une thérébentine de Perse ; mais toute celle que nous avons vue sous ce nom, est fort inférieure à celle qui est en usage parmi les Orientaux, & qui n'est pas différente de celle de Chypre & de Chio : on la recueille dans les montagnes & dans les déserts, aux environs de Smachia dans la Médie, de Schirafa dans la Perse, dans les territoires de Luristan & de Larens, & sur-tout dans la montagne qui est auprès du village célebre de Majin, éloigné d'une journée de Sjirafo, où il naît des thérébintes ou des pistachiers sauvages en grande abondance.

Les habitants retirent beaucoup de cette liqueur résineuse qui découle pendant la grande chaleur, de l'arbre auquel on a fait une térébration (incision), ou d'elle-même par les fentes & les nœuds des souches qui se pourrissent. Ils font un peu cuire cette liqueur à un feu lent, & ils la versent avant qu'elle commence à bouillir : étant réfroidie, elle a la couleur & la consistance de la poix blanche.

Cette thérébentine ne sert aux Orientaux, dit Kæmpfer, que de masticatoire. Les femmes qui demeurent en deçà du fleuve Indus, en ont toujours dans la bouche ; de sorte qu'elles ne peuvent guere s'en passer, quand une fois elles y sont accoutumées. On dit qu'en attirant la lymphe, elle ôte les fluxions, donne de la blancheur & de la fermeté aux dents, excite l'appétit, & procure à l'haleine une odeur agréable : on en trouve par-tout dans les boutiques & chez les Parfumeurs, en Turquie, en Perse & en Arabie, sous le nom turc de *sakkis*, & sous le nom persan de *konderuun*.

Les habitants du mont Benna en Perse, retirent la résine du thérébinte en brûlant le bois même ; de sorte qu'elle acquiere par-là une couleur d'un rouge brun. Les Peintres du pays se servent de cette résine, qui est dure, friable & brillante. On en trouve dans les boutiques sous le nom de *sijah Benna*, c'est-à-dire, noir du mont Benna ; ou *rengi sulah*, c'est-à-dire, couleur de sulah.

Toutes les thérébentines sont discussives, résolutives, déterssives, & propres à réunir les levres des plaies récentes : elles sont intérieurement balsamiques & vulnéraires, & conviennent dans les exulcérations des visceres ; elles excitent l'urine & lui donnent l'odeur de violette, quand même on ne toucheroit cette résine que du bout du doigt : elle est aussi d'un grand usage dans la gonorrhée & les fleurs blanches.

THÉRÉBINTE, *Terebinthus vulgaris*. Arbre de hauteur médiocre, & qui croît naturellement dans l'isle de Chio, dans l'Italie, & dans les parties méridionales de la France & de l'Espagne : son bois est dur, très résineux, & ressemble à celui du lentisque ; son écorce est grise & cendrée : on la vend quelquefois pour du véritable *narcaphte*. Voyez ce mot. Ses feuilles sont vertes, annuelles, & tombent en hiver : elles sont rangées plusieurs sur une côte qui est terminée par une seule feuille. Les fleurs sont des especes de chatons ou grappes : les fruits naissent sur des pieds ou tiges

qui ne portent point de fleurs; ce font des baies grisâtres, ovalaires, vifqueufes au toucher, & qui teignent les mains d'une couleur bleue verdâtre. On fait des incifions au tronc & aux groffes branches de cet arbre, pour en retirer la réfine aromatique & fluide qui en découle alors. Souvent cette réfine diftile naturellement des veffies qui paroiffent comme autant de loupes à l'extérieur de l'arbre: mais il paroît plus qu'effentiel de faire des faignées à tous les arbres qui abondent en fuc propre & réfineux, autrement cette liqueur venant à fe répandre dans l'intérieur de l'arbre, en arrête la végétation & le fait mourir. On eftime le fruit, les feuilles & l'écorce du thérébinte propre à arrêter les cours de ventre, pour exciter l'urine & la femence. Il paroît que le thérébinte eft d'une longue durée: on en voit en Italie qui font très vieux; & Jofeph rapporte, au *Livre 5*, *chap. 31 de la Guerre des Juifs*, que l'on voyoit de fon tems, à fix ftades de la ville Ebron, un thérébinte qui exiftoit depuis la création du monde. Le thérébinte n'eft véritablement que l'arbre défigné fous le nom de *piftachier fauvage*. Voyez ce mot.

THERMES, *Thermæ*. Nom donné aux citernes où fe trouvent des bains tiedes ou des eaux naturellement chaudes. Les degrés de chaleur de ces eaux font peu conftants: il y en a où l'on pourroit faire cuire des œufs, d'autres font à peine tiedes; ces différences dépendent de la nature des mélanges dans ces eaux, de leurs proportions, & de la diftance que les eaux ont à parcourir dans les fouterrains: ceci rend raifon auffi de la caufe qui fait que telle eau minérale eft plus ou moins dégoûtante & purgative qu'une autre. *Voyez* à l'article EAUX.

THIN. Les anciens Auteurs, & fur-tout les Médecins Arabes, ont défigné, par ce mot, les terres bolaires d'ufage en Pharmacie. *Voyez* BOLS.

THLASPI ou TARASPIC. Des diverfes efpeces de thlafpi connues, nous ne citerons que les trois fuivantes, qui font les feules d'ufage.

1°. Le thlafpi ou tharafpic ordinaire, appellé par quelques-uns MOUTARDE OU SENEVÉ SAUVAGE, *Thlafpi vulgarius*. Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux & fablonneux, mais expofés au foleil, quelquefois entre les bleds, fur les toîts & contre les murailles. Sa racine eft affez groffe & fibreufe, ligneufe, blanche, & un peu âcre: elle pouffe des tiges à la hauteur d'environ un pied, rondes, velues, roides, rameufes, garnies de feuilles fans queue, pyramidales, crenelées en leurs bords, d'un verd blanchâtre, & d'une faveur âcre & piquante. Ses fleurs, qui paroiffent en Mai, font petites, blanches, nombreufes, compofées chacune de quatre pétales en croix, avec fix étamines à fommets pointus. A ces fleurs fuccedent des fruits arrondis, applatis en bourfe, aîlés & échancrés par le haut, divifés en deux loges, qui contiennent des graines applaties, d'un rouge noirâtre, d'un goût âcre & brûlant, comme la moutarde & le creffon alenois: elles mûriffent en Juin. On nous en apporte du Languedoc & de la Provence, parcequ'elle eft plus forte & mieux nourrie qu'en nos pays tempérés.

2°. Le Thlaspi des champs a large silique, *Thlaſpi arvenſe ſiliquis latis.* Cette plante, qui dure depuis le commencement du printems juſqu'à la fin de l'automne, croît aſſez par-tout. Sa racine eſt petite & oblique, d'un goût légumineux, un peu amer : ſes tiges ſont hautes d'un pied; anguleuſes, cannelées & aîlées; ſes feuilles ſont longues, larges, liſſes, dentelées, d'un verd noirâtre, d'un goût âcre, & d'une odeur qui tire ſur celle de l'ail; ſes fleurs naiſſent à la fin d'Avril, comme en épi, aux ſommités des tiges, petites, blanches, reſſemblantes à celles de la bourſette, & compoſées chacune de quatre feuilles diſpoſées en croix : elles ſont ſuivies par des ſiliques larges, un peu renflées dans le milieu, d'ailleurs ſemblables aux précédentes, ainſi que les ſemences qui ſont d'un rouge brun.

3°. Le Thlaspi a odeur d'ail, *Thlaſpi allium redolens.* Ulyſſe Aldrovande eſt le premier qui ait parlé de cette plante : il l'a nommée *ſcorodothlaſpi*, c'eſt-à-dire, Thlaspi *ſentant l'ail.* On la cultive dans les jardins curieux : elle produit des fleurs & des ſiliques dans le mois de Juillet. Sa racine eſt ſimple, peu fibreuſe : elle pouſſe beaucoup de feuilles, qui reſſemblent à celles de la paquerette, & dont quelques-unes ſont légerement laciniées; d'autres entourées de petites dents; d'autres ne ſont ni dentées, ni découpées, portées ordinairement ſur de longues queues, nerveuſes & vertes. Du milieu de ces feuilles s'élevent de petites tiges, revêtues de feuilles qui les embraſſent alternativement. Ces tiges portent en leurs ſommités des fleurs en croix, comme les précédentes : les fruits ſont des eſpeces de bourſes ovales, qui contiennent des graines arrondies & applaties. Toute la plante a une odeur d'ail très ſenſible, même ſans qu'on y touche, & un goût de légume agréable, qui laiſſe un peu d'âcreté dans la bouche.

La ſemence de ces trois eſpeces de thlaſpi, ſert également en Médecine : elle a une ſaveur âcre, piquante, qui laiſſe dans la bouche un goût d'ail ou d'oignon : on la regarde comme inciſive, déterſive & apéritive, propre à procurer les menſtrues, à diſſoudre le ſang caillé, à faire mûrir & déterger les abcès internes. On en prend un demi-gros dans un véhicule convenable. Les femmes groſſes ne doivent pas en uſer, dans la crainte d'avorter : on peut ſe ſervir de cette ſemence en guiſe de maſticatoire, pour décharger le cerveau d'une pituite ſurabondante; elle mondifie & déterge les ulceres externes : c'eſt un des ingrédients de la grande thériaque.

THON, *Thunnus.* Poiſſon de mer, maſſif & ventru, couvert de grandes écailles & d'une peau déliée : il a le muſeau pointu & épais, les dents aiguës & petites, les ouies doubles, deux nageoires auprès des ouies, & le dos noirâtre : ſa queue eſt large, & formée, dit Lemery, en croiſſant; c'eſt en elle que conſiſte ſa force & ſa défenſe.

Ce poiſſon eſt fort craintif; & il ſuffit de faire beaucoup de bruit, ou qu'il tonne, pour le faire ſauver & jetter dans les foſſes où les filets ſont

tendus : il habite les lieux limoneux de la mer ; il mange de l'algue & de plusieurs autres plantes maritimes : il va toujours en troupe. On connoît qu'il approche, par le bruit qu'il fait en agitant violemment l'eau de la mer par où il passe. La vîtesse avec laquelle nagent les thons & plusieurs autres poissons, & la durée constante de cette vîtesse, ne paroîtroient pas vraisemblables, si elles n'étoient pas bien connues. M. le Chevalier de Chimbaud, étant parti de la Martinique pour France par la voie de Marseille, dit que dans cette traversée, qui fut de plus de cent jours, il rencontra une quantité prodigieuse de thons qui l'accompagnerent pendant quarante-sept jours : ils disparurent tous au moment que l'on quitta l'Océan pour entrer dans le détroit de Gibraltar.

Cependant le thon se trouve en abondance dans la Méditerranée, & principalement sur les côtes de la Provence : on y en prend qui pesent jusqu'à cent vingt livres & plus. On a préparé pour cela une pêcherie qu'on appelle *madrague* : on l'y prend avec une espece de rets ou de gros filet qu'on appelle *thonnaire*. Il n'ose sortir de ce filet, & principalement lorsqu'on a trouvé moyen de le faire coucher sur le dos : il meurt en peu de tems quand il est pris. Il se fait aussi une pêche abondante de thon sur les côtes de Basques & de Labour, dans le ressort de l'Amirauté de Bayonne : cette pêche commence à la mi-Avril, & se continue jusqu'au commencement d'Octobre ; là elle se fait à la ligne, le bateau toujours à la voile ; l'hameçon est recouvert d'un vieux linge ou d'un petit sac taillé en forme de sardine, dont les thons sont fort friands : comme ce poisson est vorace, il gobe aussi-tôt l'hameçon. Chaque bateau ramene quelquefois cent cinquante thons.

La chair du thon ressemble assez à celle du veau : l'endroit le plus délicat est la poitrine. Quand il est nouvellement pêché, & qu'on le coupe aussi-tôt, sa chair est rouge ; elle est ferme, très bonne à manger, & nourrissante : on la mange rôtie ; on la sale aussi pour la conserver, ou on la marine, étant cuite, avec l'huile de Provence & le sel. On transporte par-tout de ce poisson mariné & dépecé par tronçons, sous le nom de *thonnine*.

THORA, *Ranunculus cyclaminis folio, asphodeli radice*, est une espece d'aconit mortel ou de renoncule, qui pousse de sa racine deux ou trois feuilles presque rondes, semblables à celles du cyclamen ou pain de pourceau, mais une fois aussi grandes, dentelées en leurs bords : il s'éleve d'entr'elles une tige garnie en son milieu d'une ou de deux feuilles, pareilles à celles d'en bas, mais sans queue. Les fleurs naissent à l'extrémité de la tige, composées chacune de quatre feuilles jaunes, disposées en rose. Le fruit est arrondi & formé de plusieurs semences plattes, ramassées en maniere de tête. Sa racine est à petit navet comme l'asphodele.

Cette plante contient de l'huile & un sel âcre & corrosif. On se sert de son suc pour empoisonner les fléches & autres armes dont on tue les loups,

loups, les renards, & les autres bêtes nuiſibles. Elle croît ſur les Alpes : priſe intérieurement, c'eſt un poiſon dangereux.

On prétend que les Eſpagnols, dans le tems que l'arbalête étoit leur arme principale, empoiſonnerent leurs fléches, comme ils firent en 1550 dans leurs combats contre les Maures, en ſe ſervant du ſuc d'une eſpece d'aconit qui vient au voiſinage de Grenade, & qu'on nomme par cette raiſon dans le pays, *herbe d'arbalête* : ils ſe ſervirent auſſi du ſuc de l'hellébore noir qui croît dans les montagnes de Caſtille. L'effet de ces deux poiſons inſinués dans le ſang, produit le vertige, des engourdiſſements, l'enflure du corps & la mort.

Il y a une plante nommée *anthore*, que l'on regarde comme l'antidote ſpécifique du poiſon de cette plante; ce qui lui a fait donner le nom d'*anthore* ou *antithore*.

On peut obſerver que l'une & l'autre croiſſent ſur les Alpes. *Voyez* Aconit & Anthore.

THOUAROU, eſt l'hirondelle de mer, qui ſe trouve à la Jamaïque. *Voyez* Hirondelle de mer.

THRAN. Dans tout le commerce du Nord, on donne ce nom à l'huile de poiſſon, faite par une ſorte de diſtillation. Celle que l'on tire de la graiſſe de baleine non bouillie, s'appelle *thran clair* ; & l'autre qui vient de la graiſſe bouillie, eſt nommée *thran brun*.

Le meilleur thran eſt celui qui eſt pur, & qui dégoutte des foies des cabéliaux, des chiens marins, & d'autres poiſſons. C'eſt pour cet effet que les Iſlandois ont grand ſoin d'amaſſer tous ces foies dans des tonneaux, où ils les laiſſent fondre pendant environ ſix ſemaines. Ils ôtent au bout de ce tems, tout le thran qui en a exſudé ou diſtillé de lui-même, & le mêlent, ſans le faire bouillir, avec le thran clair de baleine, pour le rendre meilleur : ils font enſuite bouillir le reſte, qu'ils ajoutent au thran brun, & trafiquent l'un & l'autre avec les Marchands Danois.

Les Norwégiens font auſſi beaucoup de thran avec des foies de dorchs & de cabéliaux, lorſqu'ils fendent ces poiſſons pour en faire du ſtocfiſch. Ils expoſent ces foies au grand air, & en laiſſent dégoutter la graiſſe.

Les François les imitent à cet égard ſur les bans de Terre-Neuve, où ils tirent auſſi du thran des foies de leurs morues. *Voyez* Anderſon, *Hiſtoire Naturelle d'Iſlande, pag. 206.*

THURON ou THURUS. Animal quadrupede qui eſt le *thur* des Polonnois, l'*urus* de pluſieurs Naturaliſtes, & l'*aurochs* de M. Briſſon. *Voyez* Aurochs.

THUYA. *Voyez* Arbre de vie.

THYM ou THIM, *Thymus*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, qu'on pourroit dans le beſoin ſubſtituer les unes aux autres; mais nous nous bornerons à décrire les trois ſuivantes, qui ſont principalement d'uſage, ſoit en Médecine, ſoit dans les aliments.

1°. Le Thym de Crete ou de Candie, *thymum Creticum verum*, c'eſt

le thym de Diofcoride ou des Anciens. Cette plante, dont l'odeur eft fort agréable, naît très communément en Candie dans l'Ifle de Corfou, dans toute la Grece, en Sicile, le long des Côtes maritimes tournées au Midi, même en Efpagne.

On la cultive dans les jardins des Curieux ; mais elle eft rare en ce pays-ci, où elle eft fort difficile à élever. Sa racine eft dure, un peu ligneufe & fibreufe : elle pouffe un fous-arbriffeau, qui croît fouvent jufqu'à la hauteur d'un pied, divifé en plufieurs rameaux grêles, ligneux, blancs, garnis de feuilles oppofées, menues, étroites, blanchâtres & d'un goût âcre. Ses fleurs naiffent en maniere de tête aux fommets des rameaux, petites ; leur couleur purpurine varie fuivant le terrein : elles font formées en gueule ; chacune d'elles eft un tuyau découpé par le haut en deux levres ; il lui fuccede quatre femences arrondies, renfermées dans une capfule qui a fervi de calice à la fleur.

2°. Le THYM A LARGES FEUILLES, *thymum vulgare folio latiore*. Cette plante croît naturellement dans les pays chauds : on la cultive dans les jardins, où elle fleurit, comme les autres efpeces de thym, en Mai, & tout l'été. Sa racine eft vivace ; fa tige eft baffe, rameufe ; fes feuilles font petites & étroites, d'un verd obfcur, rarement blanchâtres ; fes fleurs, fes femences, &c. reffemblent affez à celles de l'efpece précédente.

3°. Le PETIT THYM DES JARDINS ou le THYM A FEUILLES ÉTROITES, *thymum minus noftras* : il croît abondamment en Italie, en Provence, en Languedoc & en Efpagne. On le cultive par-tout dans les jardins, qu'il parfume par fon odeur forte, aromatique & des plus agréables. Cette plante réfifte aifément aux rigueurs de l'hiver en certains pays : fa racine eft petite ; ligneufe, entourée de fibres, & vivace : elle pouffe, en maniere de fous-arbriffeau, beaucoup de petits rameaux ronds, ligneux, un peu velus ; garnis, comme par étages, de petites feuilles, plus étroites que celles du ferpolet, d'un blanc cendré & d'un goût âcre ; fes fleurs naiffent aux fommités des rameaux en forme d'épi : elles font petites & femblables, ainfi que fes graines, à celles des efpeces précédentes.

THYM SAUVAGE ORDINAIRE : *voyez* à l'article SERPOLET.

Les efpeces de thyms que nous venons de décrire, ont une odeur fuave & un goût pénétrant, chaud & aromatique : elles contiennent beaucoup d'huile & de fel effentiel.

L'ufage du thym eft intérieur & extérieur. Dans le premier cas, il fortifie le cerveau, raréfie les humeurs vifqueufes, facilite la digeftion, remédie à l'afthme : on s'en fert auffi en cuifine pour relever la faveur des viandes. Cette plante appaife le paroxifme épileptique, guérit les maux de tête : elle eft falutaire aux vieillards, aux phlegmatiques, & aux femmes, pour provoquer les régles & les vuidanges. Extérieurement, le thym eft réfolutif, foulage la goutte fciatique : on en fait des décoctions aromatiques & céphaliques, dont on fe fert en fomentation pour baffiner les parties nerveufes & mufculeufes trop affoiblies ou trop gonflées. Son huile effen-

tielle eſt carminative, ſtomachique & diurétique, propre pour le mal de dents qui vient de carie ; il ſuffit d'en imbiber un peu de coton, qu'on introduit dans le trou de la dent malade. Cette même huile, qui eſt anti-apopleƈtique, excite l'appétit, réſiſte au venin, fait ſuer, & facilite l'accouchement.

THYMBRE, *tymbra.* Eſpece de ſarriette de Crete : *voyez* au mot SARRIETTE.

THYMELÉE ou GAROU, ou TRENTANEL, *thymelea.* Son fruit eſt, dans ſa maturité, une ſorte de baie rougeâtre, qu'on appelle *coccus* ou *grain de Gnide.*

Les Teinturiers de Provence donnent le nom de *malherbe* à cette eſpece de thymelée, dont le bois de la racine colore en jaune : *voyez* aux mots BOIS GENTI & MALHERBE.

THYMIAMA ou TIGNAMÉ : *voyez* NARCAPHTE.

THYMO ou THYM. Poiſſon de riviere à nageoires molles, qu'on trouve abondamment dans le Teſcin, fleuve de l'Italie. On lui a donné le nom de *thym*, parceque, dit Rondelet, il en a l'odeur quand il eſt fraîchement pris : il a un pied & demi de longueur ; ſa tête eſt petite, ſon ventre avancé, ſon corps eſt bleu : il a deux nageoires aux ouies, & deux autres au bas du ventre proche de l'anus ; la premiere nageoire du dos eſt grande & rouge, tiquetée de noir : ſa queue eſt large & fourchue.

TIBURIN ou TIBURON. Poiſſon cétacée, oblong & à nageoires cartilagineuſes ; très cruel, fort vorace, fin, ruſé, & avide de chair humaine : il a des dents qui coupent comme un raſoir. Il eſt très dangereux de ſe baigner dans les endroits où cet animal ſe trouve. Il a trois pointes ſur le dos, en forme de pertuiſanes. On dit que l'envie d'attraper quelque corps d'homme, leur fait quelquefois ſuivre un vaiſſeau plus de cinq cents lieues ; & que dès qu'il meurt un Matelot ou un Eſclave, & qu'on le jette à la mer, on voit auſſi-tôt & avec horreur, quatre ou cinq de ces affreux animaux qui ſe lancent vers le fond pour ſaiſir le corps, ou qui, le prenant dans ſa chûte, le déchirent & le dévorent en un inſtant. Si quelque autre arrive trop tard, & qu'il prétende avoir part à la proie, ils s'attaquent entr'eux avec une fureur incroyable : on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau, & ſe porter des coups ſi terribles, qu'ils font mugir la mer.

Des voyageurs rapportent que ce poiſſon eſt ſi goulu qu'il avale un homme tout entier, & qu'on en prit un du ventre duquel on tira un Negre qu'il venoit d'avaler, & qui vécut encore vingt quatres heures. Il n'eſt pas rare de leur trouver des inſtruments de fer dans les entrailles.

On trouve beaucoup de tiburons dans la mer des Indes : ils ont plus de vingt pieds de long & dix de large. On dit que le mâle a le membre génital double & long : la femelle a la matrice diviſée en deux ; elle eſt vivipare, & allaite ſon petit comme la femelle de la baleine. Ce poiſſon a un double & triple rang de dents bien ſerrées. On le prend avec un hameçon

de fer garni de thon. Il nage d'une vîtesse extrême, & devance les vaisseaux quelque vent favorable qu'ils aient. Quinze hommes suffisent à peine pour le prendre, & il y a du danger quand il a avalé l'hameçon, qu'en s'approchant du vaisseau il n'y donne de furieux coups. Sa peau est très dure, & comme impénétrable aux traits. On trouve dans la tête de cet animal trois ou quatre os pierreux, insipides, dont on fait aisément une poudre en les rapant, & qu'on recommande pour la difficulté d'uriner.

Le tiburon est une variété, ou au plus une espece de grand chien de mer, dont nous avons parlé à l'article REQUIN : *voyez* ce mot. Les Matelots font aussi le même usage de sa chair, qui est capable de donner le cours de ventre à des gens délicats.

Cet animal n'a qu'un intestin assez grand ; c'est d'où lui vient sa grande voracité : il a le cœur petit, mais si vivace, que quand il est tiré de son corps & coupé en plusieurs morceaux, il palpite encore.

TIENT-FERME. Goëdard donne ce nom à une espece de chenille (fausse chenille) qui se nourrit des feuilles tendres d'ancolie : il est difficile de la détacher de dessus ces feuilles ; elle ronge aussi celles des rosiers & des groseillers.

Ces fausses chenilles sont très communes, & ont une ressemblance singuliere avec les feuilles d'ancolie. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'elles ne craignent, ni la pluie, ni le vent, ni le froid : elles se métamorphosent en une espece de mouche noire.

TIERCELET, autrement dit MOUCHET ou ÉMOUCHET, est le mâle de l'*épervier*. Voyez *ce mot*.

On donne aussi le nom de *tiercelet* à l'*autour* : il est même d'usage en Fauconnerie de donner ce nom au mâle de tous les oiseaux de proie, parce-qu'ils sont ordinairement d'un tiers plus petits que les femelles.

TIGE. Les Botanistes donnent ce nom à cette partie des plantes qui naît des racines & qui soutient les feuilles, les fleurs & les fruits. La tige dans les arbres s'appelle TRONC, *caudex*, *truncus* ; dans les herbes elle se nomme *caulis*, & *scapus* lorsqu'elle est droite comme une colonne. Des Auteurs modernes ont nommé *viticulus* la tige qui est grêle, rampante & couchée, comme dans la nummulaire : on nomme *culmus* ou chaume celle des différentes sortes de blés & des plantes semblables : elle est parsemée de nœuds ou articulée, & rarement nue, toujours fistuleuse, & portant des épis.

La *tige aîlée* est celle qui, dans sa longueur, est revêtue de quelques feuilles déliées que l'on nomme *aîles*.

Les tiges sont ou cylindriques, ou applaties, ou anguleuses : elles sont ou simples, ou composées ; *simples* quand elles se continuent sans interruption, depuis le bas jusqu'en haut ; *composées* quand elles se perdent en se ramifiant. Il y a des plantes, telles que les truffes, bissus, quelques fucus & champignons qui semblent n'avoir, ni tiges, ni feuilles, ni fleurs, ni fruits, & qui cependant se reproduisent de leur propre masse charnue,

comme certains navets : *voyez* TRUFFE, CHAMPIGNON, FUCUS, &c.

On trouve dans les carrieres de tuf des tiges ou tuyaux prétrifiés, du chaume, des gramens & d'autres plantes.

TIGRE, *tigris.* Animal quadrupede du genre du chat, qui a cinq doigts à chaque pied, six dents incisives à chaque mâchoire, les doigts onguiculés & séparés, les ongles crochus, & qui peuvent être retirés & cachés entierement : sa queue est longue.

Le véritable tigre qui ne se trouve que dans l'Asie, & dans les parties les plus méridionales de l'Afrique, n'est pas moucheté; mais il a, dit M. de Buffon, de longues & larges bandes en forme de cercle. Ces bandes prennent sur le dos, se rejoignent par dessous le ventre, & continuant le long de la queue, y font comme des anneaux blancs & noirs placés alternativement. On en voit un jeune empaillé, dans le Cabinet du Jardin du Roi.

Le plus grand de tous les tigres est celui qu'on nomme *tigre royal* : il est extrêmement rare, & est de la hauteur d'un cheval.

Le tigre fait mouvoir la peau de sa face, grince des dents, frémit, rugit comme le lion, mais son rugissement est différent.

Dans la classe des animaux carnaciers, poursuit M. de Buffon, le lion est le premier : le tigre est le second; mais le tigre est plus à craindre que le lion. Celui-ci oublie souvent qu'il est le roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué : il ne précipite point ses pas; il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du tems qu'il faut pour dresser des embuches. Il désole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, & quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps, continue notre illustre Auteur, est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps : l'épaisse & grande criniere qui couvre ses épaules & ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fiere & majestueuse intrépidité.

Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caracteres de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté. Il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, & qui lui fait dévorer ses propres enfants, & déchirer leur mere lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entiere des monstres qu'il produit !

Heureusement pour le reste de la Nature, l'espece n'est pas nombreuse,

& paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde Orientale. Ce furent des Ambaſſadeurs Indiens qui préſenterent à Auguſte, dans le tems qu'il étoit à Samos, le premier tigre qui ait été vu des Romains; & ce fut auſſi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il voulut atteler à ſon char, à l'imitation du Dieu Bacchus.

L'eſpece du tigre ſe trouve principalement au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant & le rhinocéros. On prétend même que ſouvent le tigre accompagne ce dernier, & qu'il le ſuit pour manger la fiente, qui lui ſert de purgation ou de rafraîchiſſement. Il fréquente avec lui les bords des fleuves & des lacs; car comme le ſang ne fait que l'altérer, il a ſouvent beſoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le conſume; & d'ailleurs il attend près des eaux, les animaux qui y arrivent, & que la chaleur du climat contraint d'y venir pluſieurs fois par jour.

C'eſt-là qu'il choiſit ſa proie, ou plutôt qu'il multiplie ſes maſſacres; car ſouvent il abandonne ce qu'il vient de mettre à mort, pour en égorger d'autres : il ſemble qu'il cherche à goûter de leur ſang; il le ſavoure, il s'en enivre; & lorſqu'il fend & déchire le corps des animaux qu'il a attaqués, c'eſt pour y plonger la tête, & pour ſucer à longs traits le ſang dont il vient d'ouvrir la ſource, qui tarit preſque toujours avant que ſa ſoif s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelque gros animal, comme un cheval & un buffle, il ne les éventre pas ſur la place, s'il craint d'y être inquiété. Pour les dépecer à ſon aiſe, il les emporte dans les bois, en les traînant avec tant de légereté, que la vîteſſe de ſa courſe paroît à peine rallentie par la maſſe énorme qu'il entraîne. Ceci ſuffit ſeul pour nous faire juger de ſa force.

Lorſque l'on voit ſon ſquelette, on remarque ſur les os de ſes jambes, des rugoſités qui marquent des attaches de muſcles encore plus fortes que celles du lion; ſes os ſont auſſi plus ſolides & plus courts. Cet animal fait des bonds prodigieux; car en lui ſuppoſant, proportion gardée, autant de force & de ſoupleſſe qu'au chat, qui lui reſſemble beaucoup par la conformation, & qui, dans l'inſtant d'un clin d'œil, fait un ſaut de pluſieurs pieds d'étendue, on ſentira que le tigre, dont le corps eſt dix fois plus long, peut, dans un inſtant preſque auſſi court, faire un bond de pluſieurs toiſes.

C'eſt la vîteſſe des ſauts de cet animal qui le rend ſi terrible, parcequ'il n'eſt pas poſſible d'en éviter l'effet. Dans les pays fréquentés par les tigres, comme dans Sumatra & quelques autres, on éleve les maiſons ſur des pieux de bambou, pour ſe mettre à l'abri de la voracité de ces animaux. Dans le Gange, on en voit quelquefois venir à la nage, & s'élancer dans les petits bâtiments qui ſont à l'ancre, ce qui oblige à ſe tenir ſur ſes gardes, ſur-tout pendant la nuit.

Le tigre eſt peut-être le ſeul de tous les animaux dont on ne puiſſe flé-

chir le naturel : ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter entierement. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitements; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien fur cette nature de fer. Le tems, loin de l'amollir, en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de fa rage. Il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui le frappe. Il rugit à la vue de tout être vivant. Chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de fes regards avides, qu'il menace par des frémiffements affreux mêlés d'un grincement de dents, & vers lequel il s'élance fouvent malgré les chaînes & les grilles qui brifent fa fureur fans pouvoir la calmer.

Le Pere Tachard rapporte le combat d'un tigre contre des éléphants. On fit entrer au milieu d'une enceinte de cent pieds en quarré, formée par une haute paliffade de bambous, trois éléphants deftinés pour combattre le tigre : ils avoient un grand plaftron en forme de mafque, qui leur couvroit la tête & une partie de la trompe. On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devoit combattre, mais on le tint attaché par deux cordes ; de forte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha, lui donna deux ou trois coups de fa trompe fur le dos. Ce choc fut fi rude, que le tigre en fut renverfé, & demeura quelque tems étendu fur la place fans mouvement, comme s'il eût été mort; cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette premiere attaque eût bien abattu de fa furie, il fit un cri horrible, & voulut fe jetter fur la trompe de l'éléphant qui s'avançoit pour le frapper : mais celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par fes défenfes, qu'il préfenta en même tems, & dont il atteignit le tigre fi à propos, qu'il lui fit faire un grand faut en l'air. Cet animal en fut fi étourdi, qu'il n'ofa plus approcher : il fit plufieurs tours le long de la paliffade, s'élançant quelquefois vers les perfonnes qui paroiffoient aux galeries. On pouffa enfuite trois éléphants contre lui, qui lui donnerent de fi rudes coups, qu'il fit encore une fois le mort, & ne penfa plus qu'à éviter leur rencontre : ils l'euffent tué fans doute, fi on n'eût pas fait finir le combat.

On fent par ce fimple récit, quelles doivent être la force & la fureur de cet animal; puifque celui-ci, quoique jeune encore, & n'ayant pas pris tout fon accroiffement, quoique réduit en captivité, quoique retenu par des liens, quoique feul contre trois, étoit encore affez redoutable aux coloffes qu'il combattoit, pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plaftron par toutes les parties de leurs corps, que la Nature n'a pas cuiraffées, comme les autres, d'une enveloppe impénétrable.

On lit dans la Gazette de France (16 Juillet 1764), qu'un vaiffeau de la Compagnie des Indes rapporta plufieurs animaux étrangers, & entr'autres deux tigres deftinés pour le Duc de Cumberland. Ce Prince voulant connoître la maniere dont ces animaux chaffent leur proie, fit lâcher, le 30 Juin de la même année, un des tigres dans une partie de la forêt de Windfor, où l'on avoit formé une enceinte avec des toiles. On y fit entrer

un cerf : le tigre courut auſſi-tôt ſur lui, & voulut le ſaiſir par le flanc; mais le cerf ſe défendit ſi bien de ſes bois, qu'il l'obligea de reculer. Le tigre revint, & eſſaya de prendre le cerf au col : il fut repouſſé avec la même vigueur; enfin, à la troiſieme attaque, le cerf le jetta fort loin d'un coup de ſon bois, & ſe mit à le pourſuivre; le tigre alors abandonna la partie, & ſe ſauva dans la forêt. Il ſe réfugia ſous les toiles parmi un troupeau de dains, & en attrapa un qu'il tua ſur-le-champ. Pendant qu'il en ſuçoit le ſang, deux Indiens, chargés de le garder, lui jetterent ſur la tête une eſpece de coëffe; & s'en étant ainſi rendus maîtres, ils l'enchaînerent; & après lui avoir fait manger le reſte du daim, l'emmuſelerent, & le reconduiſirent dans ſa loge. Le Duc de Cumberland a donné la liberté au cerf qui s'étoit ſi vaillamment défendu, après lui avoir fait mettre au col un très large collier d'argent, ſur lequel on a gravé l'aventure du combat. Ce fait ſingulier nous apprend que la différence du climat, & plus encore, la privation totale de la liberté, flétriſſent un peu le génie des animaux, même les plus indomptables. M. de Romé de l'Iſle nous a dit avoir vu aux Indes, quelques tigres paſſablement privés; mais il avoue auſſi qu'ils étoient toujours emmuſelés, les yeux bandés, & attachés en laiſſe. Ceux que les Seigneurs Orientaux ſe plaiſent à mener à leur ſuite, ſont renfermés dans de grandes & fortes cages de bois, ou enchaînés ſur de petits charriots.

L'eſpece du tigre a toujours été plus rare & moins répandue que celle du lion; cependant la tigreſſe produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits. Elle eſt furieuſe en tout tems; mais ſa rage devient extrême lorſqu'on les lui ravit : elle brave tous les périls; elle ſuit les raviſſeurs, qui, ſe trouvant preſſés, ſont obligés de relâcher un de ſes petits; elle s'arrête, le ſaiſit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques inſtants après, & les pourſuit juſqu'aux portes des villes ou juſqu'à leurs vaiſſeaux; & lorſqu'elle a perdu tout eſpoir de recouvrer ſa perte, des cris forcenés & lugubres, des hurlements affreux expriment ſa douleur cruelle, & font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

La peau des tigres eſt aſſez eſtimée, ſur-tout à la Chine, où on leur conſerve la tête & la queue. Les Mandarins militaires en couvrent leurs chaiſes dans les marches publiques. A la Cour, les Princes en font auſſi des couvertures de couſſins pour l'hiver.

En Europe, ces peaux, quoique rares; ne ſont pas d'un grand prix : on fait beaucoup plus de cas de celles du *léopard de Guinée & du Sénégal*, que nos Fourreurs appellent *tigre* : au reſte, c'eſt la ſeule petite utilité qu'on puiſſe tirer de cet animal très nuiſible; cependant les Indiens mangent de ſa chair, & ne la trouvent pas mauvaiſe.

Si le poil de ſa mouſtache, pris en pilule, eſt un poiſon pour les hommes & pour les animaux, c'eſt que ce poil étant dur & roide, une telle pilule fait dans l'eſtomac le même effet qu'un paquet de petites aiguilles. Auſſi le Roi de Congo punit-il ſéverement ceux qui lui apportent une

peau

peau de tigre sans la moustache. Des personnes dignes de foi ont assuré à M. de Romé de l'Isle, que ce quadrupede craint tellement le poison de sa moustache, que quand il va boire dans quelque eau courante, il se place toujours parallelement au fil de l'eau, de peur d'avaler quelqu'un de ses poils.

Les Rois & les grands Seigneurs des Indes se font une gloire d'aller à la chasse des tigres.

De quelque férocité que soient les tigres, on observe qu'ils marquent beaucoup de frayeur, lorsqu'ils se trouvent environnés de Chasseurs qui leur présentent l'épieu.

Le tigre se voyant entouré, s'accroupit sur la queue, & soutient long-tems les coups de fléches qui s'émoussent. Enfin, lorsque sa rage s'allume, il s'élance avec tant de rapidité, en fixant les yeux sur les Chasseurs, qu'il paroît ne faire qu'un saut; mais ceux du même rang tiennent la pointe de leurs épieux tournée vers lui, & le percent au moment qu'il est prêt à saisir leurs compagnons.

Les Chasseurs Impériaux sont si adroits & si prompts, qu'il arrive peu d'accidents. Si on manque ces cruels animaux, dans un instant ils étranglent, ils déchirent & enlevent le Chasseur.

Il est parlé, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, d'un tigre du Bresil, que les Portugais nomment *tigre royal*. On y trouve encore, *Tom. III*, *Part. III*, *pag. 3*, la description d'une autre espece de tigre du Bresil, nommé *jaguara* : voyez JAGUAR. Ces tigres pourroient fort bien n'être que l'*once*. Cependant M. de la Condamine dit aussi que les tigres qu'il a vus en Amérique, & qui sont communs dans tous les pays chauds & couverts de bois, ne lui ont paru différer ni en beauté, ni en grandeur, de ceux d'Afrique.

Les Indiens sont fort adroits à combattre les tigres avec l'esponton & la demi-pique, qui sont leurs armes ordinaires de voyage.

Le même Académicien Voyageur dit qu'il y a un tigre dans le pays des Amazones, qui est le plus dangereux ennemi des crocodiles, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux. Les Indiens lui ont raconté que le crocodile de ce pays a jusqu'à vingt pieds de longueur, & qu'il met la tête hors de l'eau pour saisir le tigre quand il vient boire au bord de la riviere; alors le tigre enfonce ses griffes dans les yeux du crocodile : mais celui-ci en se plongeant dans l'eau, y entraîne le tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Le *tigre rouge* de la Guiane est le *couguar*. Voyez ce mot.

TIGRE. Poisson des Indes Orientales, ainsi nommé à cause des lignes égales qu'il a sur tout le corps.

On en distingue même deux especes, dont la différence consiste dans la couleur & les nageoires du ventre. Le premier est d'un gris cendré, & a les lignes tirant sur le noir : le second est bleu, & ses lignes tirent aussi sur le noir. Ils ont l'un & l'autre la queue verte, ainsi que les nageoires,

qui sont encore surfemées de taches jaunes, qui font un très bel effet. C'est une espece de merlu ou de morue : la chair même en approche en quelque sorte pour le goût. Ruisch, *Collect. Pisc. Amb. pag. 23, n. 8 & 9.*

TIGRE. M. d'Argenville donne ce nom à un coquillage univalve de la famille des *cornets* ou *volutes*. Voyez ces mots.

TIGRE MARIN ou LOUP MARIN, ou VEAU MARIN. *Voyez* PHOCAS.

TIGRE-PUCE, *Tigrus-Pulex*. On a donné ce nom à un petit insecte gros comme une punaise, rond & gris, lequel ronge les feuilles des poiriers & des autres arbres.

TIL. *Voyez* à l'article TILLEUL.

TILCUETZ PALLIN. Espece de gros lézard de la Nouvelle Espagne, qui, excepté les couleurs de sa robbe, a beaucoup de rapport avec le *salvo-garda* (sauve-garde) des Indes Orientales. *Voyez* SAUVE-GARDE.

TILLEUL ou TILLAU, *Tilia*. Il y en a de plusieurs especes : celui qu'on connoît sous le nom de *tilleul de Hollande*, est un des arbres les plus estimés. Depuis qu'on est dégoûté des *marronniers d'Inde*, à cause de leur mal-propreté; de l'orme, par rapport aux insectes qui le défigurent; de l'acacia qui ne donne pas assez d'ombre, le tilleul a obtenu la préférence. Il fait non-seulement l'ornement des promenades, des jardins, des bosquets, par son port gracieux, par la docilité avec laquelle il se prête à toutes sortes de formes, par son odeur douce lorsqu'il est en fleur, & par le bel ombrage & la verdure de son feuillage; mais encore il n'y a aucune de ses parties qui n'ait son utilité, soit pour la Médecine, soit pour les Arts.

Le tilleul devient un grand & bel arbre : ses feuilles sont à-peu-près rondes, dentelées par les bords, & terminées en pointe : elles sont soutenues par de longues queues, & posées alternativement sur les branches : quelquefois elles sont chargées d'une *galle* qui diminue beaucoup de leur agrément : *voyez* GALLE. Des aisselles des feuilles il sort des languettes ou petites feuilles longues, blanchâtres, à chacune desquelles est attaché un long pédicule qui se divise en quatre ou cinq branches : ces branches soutiennent chacune une fleur à cinq pétales, disposée en rose, garnie d'un nombre prodigieux d'étamines. Aux fleurs succede une coque grosse comme un pois, anguleuse, divisée intérieurement en cinq loges, qui contiennent les semences.

Il croît naturellement dans les bois une espece de tilleul à petites feuilles, que les paysans nomment *tillau*. Le tilleul de Hollande a de grandes & belles feuilles. Il y a une espece de tilleul singulier par ses feuilles panachées : il y en a d'autres qui different encore par quelque variété. Cet arbre croît naturellement à la Louisiane & en Canada.

Les tilleuls sont des arbres forestiers du troisieme ordre; ils se plaisent principalement dans les terres qui ont beaucoup de fond, plus légeres que

fortes, & qui font un peu humides. Comme ces arbres font trop longs à venir de graine : on les multiplie en coupant tout près de terre un gros tilleul, la fouche pouffe quantité de jets vigoureux, qu'on recouvre de terre : ils prennent racine, & donnent d'excellent plant. C'eft fur le tilleul qu'on a fait la fameufe épreuve, qui a fait voir que de la tête d'un arbre on peut en faire les racines, & des racines la tête. *Voyez* à la fuite du mot ARBRE.

Le tilleul réuffit facilement à la tranfplantation, quand même il auroit un pied de diametre ; l'automne eft le tems favorable à cette opération : on doit choifir ceux qui ont une bonne hauteur.

On ne peut trop blâmer les Jardiniers qui ont la manie, ou plutôt la routine de couper, à fept ou huit pieds, tous les arbres qu'ils tranfplantent ; la tige fe courbant à la hauteur de la coupe, fait toujours un afpect très défagréable : il faudroit les planter à quatorze ou quinze pieds de tiges. Au refte le tilleul peut fe tailler fans inconvénient, dans tous les tems où la feve n'eft pas en mouvement : on peut l'élaguer, le tondre, le paliffer au cifeau, à la ferpe, au croiffant.

Cet arbre acquiert quelquefois une grandeur & une groffeur monftrueufes. Rai parle, d'après Evelin, d'un tilleul mefuré en Angleterre, qui, fur trente pieds de tiges, avoit environ quarante-huit pieds de circonférence, c'eft-à-dire, feize pieds de diametre, & qui furpaffoit beaucoup le fameux tilleul du Duché de Wirtemberg, qui avoit fait donner à la ville de Neuftat, le nom de *Nieuftat ander groffen lindern*. Ce dernier avoit vingt-fept pieds un tiers de circonférence, ou environ neuf pieds de diametre. Le tour de la tête avoit quatre cents trois pieds, fur une largeur de cent quarante-cinq pieds du Nord au Sud, & de cent dix-neuf pieds mefuré de l'Eft à l'Oueft. Miller, Auteur Anglois, dit avoir vu un tilleul qui avoit trente pieds de tour à deux pieds au deffus de terre. Thomas Brown fait auffi mention d'un arbre de cette efpece, qui avoit quarante-huit pieds de tour à un pied & demi au deffus de terre, & quatre-vingt dix pieds de hauteur.

Le bois de tilleul eft mis au nombre des bois blancs & légers : il n'a pas beaucoup de dureté, mais il eft liant, & n'eft pas trop fujet à être piqué de vers. Les Menuifiers, les Charrons, les Ebéniftes en font quantité d'ouvrages légers : les Tourneurs le recherchent ; & les Sculpteurs, de même que les Graveurs en bois, le préferent à tout autre, quand le noyer leur manque : fes jeunes rejettons peuvent fervir aux ouvrages de vannerie, comme les faules de petite efpece. Son bois ne chauffe pas beaucoup, mais il produit un charbon très propre à faire la poudre à canon. On dit que l'écorce moyenne du tilleul ou *til*, fervoit de papier aux Anciens pour écrire quand elle étoit récente, & que c'eft cette feconde écorce que les Grecs appelloient proprement *philyra*. On détache l'écorce des jeunes tilleuls par lames minces ; & les faifant rouir & tremper dans l'eau, on en

fait des cordes à puits : on file auſſi ſon écorce intérieure pour faire de groſſes toiles.

Les fleurs de tilleul ſont eſtimées céphaliques, priſes en infuſion comme du thé, avec du ſucre, ou en conſerve, propres contre les affections du cerveau, contre l'épilepſie, les vertiges & les étourdiſſemeuts. Ces fleurs ſont une des matieres végétales aromatiques qui ne donnent point d'huile eſſentielle. Les feuilles & l'écorce de cet arbre paſſent pour être déterſives & apéritives. L'eau tirée du tilleul par inciſion, eſt comptée parmi les remedes anti-épileptiques : la décoction des jeunes branches eſt très recommandée contre l'hydropiſie; les ſemences miſes en poudre, ſont eſtimées propres à arrêter le ſaignement de nez, ſi on en fait uſage en guiſe de tabac.

TIMBO. Eſpece de liane fameuſe au Breſil : elle eſt quelquefois de la groſſeur de la cuiſſe; elle grimpe, en s'entortillant, juſqu'au ſommet des plus grands arbres. On prétend que ſon écorce, jettée dans l'eau, y fait mourir tout le poiſſon.

TINKAL. Matiere peu connue en Europe, ou mal déſignée par les Auteurs. Les Commerçants donnent le nom de *tinkal*, dans l'Inde Orientale, au borax brut très terreux. C'eſt, à proprement parler, la terre viſqueuſe & vitreſcible du borax, privée de pierres, mais chargée des parties ſalines & non cryſtalliſées du borax. On prétend que cette ſubſtance eſt infiniment plus efficace en Médecine, plus propre à la vitrification, & qu'elle eſt auſſi plus propre à braſer & ſouder les métaux.

M. Cadet, connu par ſes travaux chymiques, a fait des recherches ſur la terre du borax, & les a communiquées à l'Académie des Sciences, qui les a fait imprimer parmi ſes Mémoires. A l'inſtant où j'écris ceci, je me propoſe de lire inceſſamment à la même Académie, un Mémoire dans lequel je donne une deſcription du borax, de ſon origine, & de ſon raffinage à la maniere des Hollandois : j'examine la nature de ce ſel, en quoi peut conſiſter la partie cuivreuſe qu'on y ſoupçonne, & ſi elle y eſt eſſentielle ou non, &c.

TINTENAQUE. On donne ce nom à la *toutenague alliée* ou au plomb ou à l'étain avec un peu de cuivre. *Voyez* l'article ZINC & celui de TOUTENAGUE.

TIPULE, *Tipula*. Genre de mouches à deux aîles, dont il y a une très grande diverſité d'eſpeces, & dont le plus grand nombre, au premier coup d'œil, reſſemble tellement aux couſins, qu'on les croiroit du même genre; mais il s'en faut beaucoup que ces inſectes nous ſoient auſſi incommodes. La Nature n'a point accordé aux tipules des trompes, comme aux couſins : elle ne leur a donné qu'une bouche qui n'a pas de dents.

Aux environs de Paris, le nombre des eſpeces de tipules ſurpaſſe de beaucoup celui des eſpeces de couſins.

On diſtingue principalement deux familles de tipules : la premiere com-

prend les grandes tipules qui ſont montées ſur des pattes d'une longueur extraordinaire, & qui ſont remarquables par l'allongement de leur corps, qui eſt mince & effilé, ce qui leur donne un port ſingulier. Ces tipules tiennent leurs deux aîles étendues & écartées l'une de l'autre : on les nomme dans certaines campagnes, *couturieres* ou *tipules couturieres*. Les petites tipules, qui reſſemblent pour la forme aux couſins, & qu'on a nommées par cette raiſon, *tipules culiciformes*, portent leurs aîles couchées ſur le dos à côté l'une de l'autre. Certaines eſpeces de tipules ont de très belles antennes.

Les vers d'où naiſſent les tipules, varient beaucoup par leur forme & leur demeure : ceux des grandes tipules ſont ſouvent bruns, allongés; ils ont deux yeux à la tête, & ſix pattes au devant du corps. On trouve les uns dans des trous de ſaules pourris, au milieu de la pouſſiere qui ſe ramaſſe dans le creux de ces arbres, ſur-tout vers le bas où cette eſpece de tan eſt plus humide, & comme en boue. Ces vers quittent leur peau pour ſe métamorphoſer; & à la différence de ceux des mouches, ils ſe changent en une nymphe qui eſt aſſez ſouvent ſinguliere. On voit à la tête de cette nymphe, deux petites cornes qui lui ſervent à pomper l'air : elles ſont fines, aſſez longues & un peu courbées. Le ventre a tous ſes anneaux garnis vers leurs bords de petites pointes tellement dirigées vers l'extrémité poſtérieure, que la nymphe, par ſes mouvements, peut bien avancer en avant, mais nullement reculer. Ces nymphes habitent, ainſi que leurs vers, dans le tan des arbres pourris où on les rencontre. C'eſt de ces nymphes que ſortent les grandes tipules, en déchirant la peau qui les couvre.

Les vers des petites tipules culiciformes habitent la plupart dans l'eau. Pluſieurs de ces vers ont pour ſtigmates des tuyaux cylindriques, qui, dans quelques-uns, ſont environnés de longues appendices ſemblables aux bras des polypes, ce qui les a fait nommer par M. de Réaumur, *vers polypes*. Ces vers varient non-ſeulement par la forme des ſtigmates, mais auſſi par leurs couleurs; la plupart ſont rouges, quelques-uns gris, d'autres bruns : preſque tous ont à leur partie antérieure deux eſpeces de fauſſes jambes courtes, ou de petits tubercules comme des moignons de bras. Quelques-uns de ces vers nagent agilement dans l'eau; d'autres ſe font des trous dans la terre des bords des ruiſſeaux; enfin, quelques-uns ſe conſtruiſent des eſpeces de coques de ſoie qui couvrent une partie de leur corps.

Les tipules qui viennent de ces différents vers, ſont très variées pour les formes & pour les couleurs. Les grandes volent & courent dans les prés; & c'eſt par cette raiſon qu'il paroît que la Nature leur a donné de ſi longues pattes, qui les élevent comme ſur des échaſſes, afin que les herbes des prés ne les arrêtent point lorſqu'elles marchent : dans certaines circonſtances on les voit ſe ſervir de leurs aîles, comme l'autruche, pour

s'aider à marcher, & réciproquement de leurs jambes, pour s'aider à voler.

Les petites tipules volent souvent le soir par troupes & par légions au bord des eaux, où quelquefois on en est couvert. On voit souvent de ces nuées de moucherons volant en l'air dans les campagnes, & qui font par le frémissement de leurs aîles, étant ainsi réunies en troupe, un petit bruit aigu que l'on ne remarque que lorsqu'on y prête l'oreille. Leur ressemblance avec les cousins les fait craindre; mais elles ne font aucun mal. Les grandes & les petites tipules s'accouplent après être devenues insectes parfaits. On distingue aisément les femelles à la grosseur de leur ventre, & à leurs antennes qui sont moins fournies que celles des mâles.

La plupart des grandes tipules sont assez joliment bigarrées; plusieurs ont de plus leurs aîles panachées. Les petites tipules culiciformes sont singulieres pour leur finesse & leur délicatesse; dès qu'on les touche, on les écrase. Plusieurs sont du plus beau verd, d'autres noires comme le jayet. Quelques especes sont remarquables par la longueur de leurs pattes antérieures qu'elles ne posent point à terre, lorsqu'elles sont arrêtées; mais qu'elles tiennent élevées, & qu'elles agitent, comme si c'étoit des antennes.

Les mâles ne ressemblent souvent point à leurs femelles. On ne croiroit jamais que ce fût des animaux de même espece, si on ne les trouvoit accouplés ensemble. Il y a des mâles noirs, déliés & minces, dont les femelles sont grosses, courtes & blanchâtres.

Les tipules servent de pâture aux poissons & aux insectes aquatiques voraces, tandis qu'elles sont sous la forme de vers; devenues aîlées, elles sont poursuivies par les oiseaux qui en attrapent & en détruisent beaucoup.

A l'égard des tipules aquatiques que nos Lexicographes nomment *scorpions d'eau*, & qui courent sur la surface de l'eau avec une vîtesse extrême, M. de Réaumur dit que ces insectes sont des cousins, & qu'ils ont un aiguillon dans la bouche pareil à celui des punaises.

TIQUE, *Acarus*. Genre d'insecte assez nombreux, mais beaucoup d'especes sont trop petites pour être facilement apperçues, même avec le microscope. En général, les tiques ont huit pattes, la tête très petite, deux yeux, les antennes simples, & plus courtes que la trompe pointue qui forme la bouche de ce petit animal : le corselet semble confondu avec le ventre. Ces petits insectes viennent d'œufs. Plusieurs especes de tiques sont carnivores, d'autres se nourrissent de végétaux. Les chiens, les oiseaux, les mouches, les coléopteres sont attaqués par différentes tiques, que quelques Auteurs ont désignées à tort (dit M. Geofroi, *Hist. abrég. des Insect.*) par le nom de *poux*. Le même Insectologiste dit qu'une des plus vilaines & des plus insupportables maladies dont l'homme est attaqué, paroît n'être due qu'à de petites tiques ou cirons, qui, s'introduisant

ſous la peau, y cauſent ces furieuſes démangeaiſons, qui accompagnent la galle.

On diſtingue, 1°. la Tique des Chiens, *Ricinus caninus.* Sa couleur eſt d'un brun jaunâtre : il n'y a que ſon ventre ſeul qui s'enfle, lorſqu'elle s'attache aux chiens. On la voit ſouvent pendue aux oreilles des chiens de chaſſe, qui vont dans les bois. C'eſt la *louvette des Piqueurs.*

2°. La Tique ou Ciron de la galle, *Acarus ſcabiei, aut ſubcutaneus :* elle eſt preſque imperceptible ; en s'enfonçant ſous la peau, elle produit les petites véſicules qui ſe trouvent ſur les galleux : on peut l'en retirer avec une pointe d'aiguille ; alors elle reſte ſouvent immobile : mais ſi on la réchauffe avec l'haleine, elle court fort vîte. Comme ces inſectes ſe logent quelquefois dans les vêtements des galleux, on peut concevoir que la galle ſe communique très aiſément. *Voyez* Ciron.

3°. La Tique ou Ciron du fromage et de la farine, *Acarus caſei & farinæ.* On lui donne très communément le nom de *mitte.* Voyez ce mot.

4°. La Tique ou le Tisserand d'automne, *Acarus fuſcus, autumnalis, textor.* M. Geofroi prétend qu'elle file de la toile comme les araignées ; & que ce que le peuple appelle les *fils de la Vierge*, ſont des toiles fines ourdies par cette ſorte d'inſecte. *Voyez* cependant ce que nous avons dit à l'article Araignées faucheurs.

TISSERAND D'AUTOMNE. *Voyez* à la ſuite de l'article Tique.

TITHYMALE, *Tithymalus.* Sous ce nom nous comprendrons l'*épurge*, l'*éſule*, le *tithymale des marais*, & le *petit tithymale à feuilles d'amandier.*

L'Épurge ou la Catapuce ordinaire, *Lathyris*, croît à la hauteur d'environ deux pieds : elle a une racine ſimple, garnie de quelques fibres capillaires ; ſa tige eſt groſſe comme le pouce, ronde, ſolide, rougeâtre, rameuſe en haut, chargée de beaucoup de feuilles, longues de trois doigts, ſemblables à celles du ſaule, diſpoſées en croix, d'un verd bleuâtre, liſſes & douces au toucher. C'eſt aux ſommités de la tige & des branches que naiſſent les fleurs formées en godets, découpées en quatre parties. A ces fleurs ſuccedent des fruits plus gros que ceux des autres tithymales, d'un figure triangulaire, & diviſés intérieurement en trois loges, qui renferment chacune une ſemence arrondie, moëlleuſe, & de la groſſeur d'un grain de poivre. Toute la plante jette un ſuc laiteux, de même que toutes les eſpeces de tithymale : elle croît en tous pays très communément dans les jardins, où elle ſe multiplie tous les ans de graine juſqu'à devenir incommode : elle fleurit en Juillet ; mais ſon fruit mûrit en Août & Septembre : elle paſſe l'hiver, & périt dès que ſa graine eſt parfaite.

Les grains & les feuilles de l'épurge évacuent violemment par haut & par bas ; elles purgent particulierement les ſéroſités. Le ſuc de l'épurge eſt un dépilatoire, ſi l'on en humecte les parties velues. Les Mendiants ſe ſervent ordinairement de ſon lait pour ſe défigurer la peau, afin de mieux émouvoir la compaſſion des Paſſants. Lorſque les poiſſons mangent des

feuilles ou des fruits de l'épurge jettés dans un étang, ils viennent peu après à la ſurface de l'eau, couchés ſur le côté, comme s'ils étoient morts, en ſorte qu'on peut les prendre à la main ; mais on les fait bientôt revenir en les changeant d'eau.

L'Ésule, *Eſula*, eſt une plante dont on connoît deux ſortes dans les boutiques ; l'une, qui eſt l'éſule proprement dite, s'appelle la *petite éſule ;* l'autre eſt la *grande éſule.*

La petite Ésule ou Tithymale des vignes, *Eſula minor*, eſt une eſpece de tithymale dont la racine eſt plus groſſe que le petit doigt, ligneuſe, fibreuſe & peu rouge, & rampante, d'une ſaveur âcre, nauſéabonde : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'une coudée, branchues à leur ſommet : ſes feuilles ſont nombreuſes, étroites comme celles du pin ; elles ſont d'abord ſemblables à celles de la linaire, molles, & enſuite il en naît de plus menues & capillacées : lorſque la tige ſe partage en branches, ſes feuilles ont le goût d'une amande. Ses fleurs naiſſent au ſommet des rameaux, diſpoſées en paraſol, petites & herbeuſes ; leur piſtil ſe change en un fruit triangulaire à trois loges, qui contiennent trois graines arrondies : toutes les parties de cette plante ſont laiteuſes.

Il n'y a que l'écorce de la racine d'uſage en Médecine : elle eſt propre à purger dans l'hydropiſie, la léthargie, la frénéſie ; elle évacue les humeurs groſſieres. L'éſule croît abondamment dans le Languedoc & la Provence : il ſort quelquefois de la même racine pluſieurs petites tiges feuillées qu'on croit être une éſule avorton ou paraſite : malgré le rapport des feuilles de cette eſpece de tithymale avec celles de la linaire, elles different eſſentiellement l'une de l'autre. L'éſule eſt remplie de lait, & la linaire n'en a point ; c'eſt ce qui a donné lieu de dire : *eſula lacteſcit, ſine lacte linaria creſcit.*

La Grande Ésule, *Eſula major*, vient dans les champs : ſa racine eſt groſſe comme le pouce, longue d'un pied, un peu fibreuſe, & d'une ſaveur âcre. Celle-ci n'eſt qu'une variété de la précédente. La véritable éſule grande eſt le tithymale des marais, autrement le turbith noir ou bâtard, *eſula paluſtris :* ſa racine eſt groſſe, blanche, vivace & rampante ; ſes tiges ſont hautes de trois pieds, rougeâtres, rameuſes, & revêtues de feuilles alternes, un peu ſemblables à celles de l'épurge : elles périſſent avec les tiges, à l'entrée de l'hiver. Ses fleurs ſont petites, jaunes, & naiſſent en ombelles aux ſommités des tiges & des rameaux. M. Linnæus dit que ces fleurs ſont de deux ſortes : les unes ſont mâles ou ſtériles à cinq pétales ; & les autres, hermaphrodites, à quatre pétales ou feuilles entieres : à celles-ci ſuccedent des fruits relevés de trois coins, en forme de verrue, & intérieurement diviſés comme ceux de la petite éſule. Cette plante croît abondamment ſur les bords ſablonneux des rivieres & des étangs ; on la cultive auſſi dans les jardins : elle eſt empreinte d'une abondance de ſuc laiteux, âcre & cauſtique, qui cauſe à la bouche & aux gencives une inflammation qui dure long-tems ; mais on ne ſe ſert en Médecine que de

l'écorce de sa racine. La plus petite portion de cette écorce mâchée & avalée, laisse une impression de feu dans la gorge, dans l'œsophage & dans l'estomac même ; mais on tempere son âcreté, en la faisant infuser dans des acides végétaux. Les sommités de l'espece d'ésule appellée Réveille-matin, *Tithymalus helioscopius*, appliquées sur quelque partie que ce soit du corps, y produisent une inflammation ou érysipele, à laquelle succede un emphyseme ou enflure considérable, qui peut dégénérer en gangrene, & conduire à la mort.

Le petit Tithymale a feuilles d'amandier, *Tithymalus amigdaloïdes*, est encore une sorte de tithymale, qu'avant sa fleur on ne peut guere distinguer d'avec la linaire, que par son suc laiteux : sa racine est menue, fibrée, vivace & ligneuse, brunâtre en dehors, blanche en dedans, amere & âcre ; elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied ou environ, grosses comme le petit doigt, rondes & rougeâtres, garnies de beaucoup de feuilles longuettes, plus petites que celles de l'amandier, & d'un verd de mer. Ses fleurs naissent pendant l'été en ombelles, aux sommets ; elles sont noirâtres, herbacées, formées en godets découpés : il leur succede un fruit verdâtre, divisé en trois loges, comme dans les précédentes especes de tithymales. Cette plante croît abondamment dans tous les pays chauds : on la trouve même aux environs de Paris, à l'entrée du bois de Boulogne, près du Château de la Muette ; on la rencontre aussi en Champagne, dans les plaines sablonneuses, contre les haies, les murailles & les remparts.

Toutes ces especes de tithymales sont remplies d'un suc laiteux qui est plus ou moins caustique & mordicant ; elles purgent violemment par le bas, & causent souvent des inflammations de gosier, des coliques violentes, & ulcerent quelquefois les intestins, en troublant l'estomac : ce remede ne convient guere qu'à des tempéraments robustes, pour les guérir des fievres qui ne dépendent souvent que des mauvais levains des premieres voies : il faut bien se garder d'en donner aux femmes grosses, & aux personnes dont la complexion est délicate. Tous les jours des Charlatans tuent nombre de malades par ces sortes de purgatifs violents, donnés indistinctement. Si on fait digérer le suc laiteux de tous les tithymales mis en digestion avec le sel de tartre, puis épaissi, il en résultera une matiere aussi purgative que la scammonée de Smyrne ; mais plus âcre, plus caustique, par conséquent plus dangereuse : il vaut mieux se servir de la poudre de jalap qui remplit les mêmes indications, & que la Nature a tellement modifiée dans ses principes, qu'elle purge très bien & sans irriter. On peut employer extérieurement le suc laiteux des tithymales pour détruire les verrues, & pour dissiper les dartres, ou en qualité de dépilatoire.

TITIRI ou TITRI. Poisson ainsi nommé par les Sauvages de l'Amérique : il se trouve dans la plupart des Isles Antilles. Le nom de *titiri* est Caraïbe. Ce poisson s'appelle *petit pisquet* à la Guadeloupe, & *lattarini* en Italie : on prétend qu'il s'en trouve quelquefois dans la Méditerranée,

ſur-tout quatre ou cinq jours avant ou après les pleines lunes, depuis Juillet juſqu'en Octobre. Dans les premiers jours ce poiſſon eſt d'un beau blanc, & délicat; mais à meſure qu'il groſſit, il devient gris & d'un goût moins exquis.

Le titri n'eſt pas plus gros qu'un fer d'aiguillette; on diroit d'un poiſſon naiſſant, & il a tout le corps marqueté de noir & de gris, avec deux petites empennures, dont l'une ſur le dos, & l'autre ſous le ventre: il a deux petites nageoires proche de la tête, qui ſont, ainſi que la queue, mêlées de trois ou quatre couleurs différentes, de rouge, de verd, de bleu, &c. ces couleurs ſont extrêmement vives. En certains tems de l'année on voit ces poiſſons remonter de la mer vers les montagnes, & en ſi grande quantité, que les rivieres en paroiſſent toutes noires. Comme ces rivieres ſont ordinairement des torrents qui ſe précipitent avec impétuoſité à travers des rochers, ces petits poiſſons gagnent tant qu'ils peuvent le long des rives où les eaux ont moins de rapidité; & quand ils rencontrent une caſcade d'eau qui les emporte, ils s'élancent hors de l'eau, & s'attachent contre la roche, ſe gliſſant, à force de remuer, juſqu'au deſſus du courant de l'eau: on en voit quelquefois des amas de plus de deux pieds de largeur, & de plus de quatre doigts d'épaiſſeur, attachés ſur une roche; ils ſont tous les uns ſur les autres, & ſemblent diſputer à qui aura plutôt gagné le deſſus: c'eſt là qu'on les prend; on met un vaiſſeau deſſous, & on les pouſſe dedans avec la main.

Le Pere Labat dit que la pêche de ces poiſſons eſt facile. Quatre perſonnes, dit-il, prennent un linge, chacune par un coin, & le tenant étendu, elles le paſſent entre deux eaux, aux environs de l'endroit où elles voient fourmiller une grande quantité de ces poiſſons; & l'élevant en l'air, elles en prennent des milliers. Lorſque ces poiſſons ſe tiennent au fond de l'eau, il n'y a qu'à marcher dans la riviere pour les faire lever & les pêcher. L'abondance & la délicateſſe de ce poiſſon fait que tout le monde en mange, même avec la cuiller; mais il faut le manger dès qu'il eſt pêché, car il ne peut ſe garder. La maniere de le préparer conſiſte à le laver dans pluſieurs eaux pour en ſéparer le ſable dont il eſt toujours couvert; enſuite on le fait cuire dans l'eau avec du ſel, du beurre & des fines herbes. Il n'y a ni écailles à ôter, ni arrête à craindre: il eſt gras, & bon de quelque maniere qu'on l'accommode. On prétend que le titri ſe nourrit d'œufs de crabes: ce pourroit être le même poiſſon que le lombo des Indes Orientales, dont parle Ruiſch, *T. I, pag. 12, Tab. 7, n. 4.*

TLANHQUACHUL. Eſt le beau courlis rouge du Breſil: ſon col eſt cerclé d'un beau collier noir: *voyez* COURLIS.

TLAPALEZPATLI. On ſoupçonne avec beaucoup de vraiſemblance que c'eſt le même arbre qui donne le *bois néphrétique*. Voyez *ce mot.*

TLAQUATZIN. Nom que les Américains donnent à l'*opaſſum*. Hernandez appelle *tlaquatzin épineux* une eſpece de *porc-épic du Breſil*. Voyez *ces mots.*

TLEHUA ou TLEVA. Efpece de vipere de Célebes, Ifle de Java : elle furpaffe, dit Séba, toutes les autres viperes par fa parure ; elle eft toute couverte de petites écailles grifes & claires, mêlangées d'autres écailles brunes, & comme armoriées : du bout de la tête à la queue, on diftingue une large chaîne qui ferpente fur le dos, de couleur d'alézan brûlé, accompagnée d'une rangée de taches orbiculaires : fous cette rangée de taches regne, près du ventre, un fecond cordon formé comme de petites perles ; il y en a un de chaque côté : les écailles du ventre font bordées, fur toute leur étendue, d'une rayure blanche, marquetée de points noirâtres ou plombés. Les Portugais donnent au tlehua le nom de *vipere ignée*, parceque fon venin eft brûlant comme le feu.

Les habitants de la Nouvelle-Efpagne appellent auffi *tleva* une vipere qui fe trouve chez eux, & qui eft ornée de taches en maniere de flammes brunâtres : fa tête eft relevée d'une madrure tout-à-fait particuliere : elle a les yeux grands & les dents petites. Cette efpece de vipere vit de rats, de loirs, &c. & pourroit bien être le même ferpent que le *ileon* du Brefil.

TOAS ou TOUS. Efpece de chique du Brefil & du Mexique : *voyez* CHIQUES.

TOCANHOHA. Fruit de l'Ifle de Madagafcar, qui donne la mort aux chiens. Il paroît que c'eft une efpece de *noix vomique*. Voyez *ce mot*.

TOC-KAYE ou TOCQUET. Efpece de lézard fort commun dans le royaume de Siam : il eft deux fois plus gros que les lézards verds que l'on voit en France ; on l'appelle ainfi à caufe de fon cri qui articule très diftinctement *toc-kaye*. Quoique le ton de fa voix foit bas & grave, il crie néanmoins avec tant de force, qu'il fe fait quelquefois entendre de plus de cent pas, ce qu'il fait fouvent jufqu'à dix & douze fois de fuite. Le dos du toc-kaye eft couvert d'une peau chagrinée & bigarrée de taches ondées, garnie de plufieurs rangs de pointes coniques d'un bleu mourant : le ventre eft d'un gris pâle & moucheté de rouge ; la queue eft prefque auffi longue que le corps & la tête enfemble : elle eft groffe à fon origine ; la tête eft de figure triangulaire ; les doigts font garnis d'ongles très aigus & recourbés ; chaque doigt eft encore muni d'une membrane large & de figure ovale, qui eft elle-même garnie d'un certain nombre de pellicules paralleles entr'elles, perpendiculaires à la membrane du pied : cette difpofition donne à l'animal une facilité finguliere pour s'attacher à des corps fort unis. L'œil de ce lézard eft fort grand, & le trou qui forme l'oreille eft ovale : *voyez* les *Mémoires de l'Academie des Sciences de Paris, Tom. III, Part. II.*

Cet animal fe retire ordinairement fur les arbres & dans les maifons : il court avec une très grande agilité fur les branches des arbres, & fur les murailles les plus unies : il ne mord point qu'il ne foit provoqué ; mais fa morfure n'eft pas toujours fans conféquence.

TOCOCO ou TOYCOU : *voyez* BÉCHARU.

TODDA-PANNE : *voyez* à l'article SAGOU.

TODDA-WADDI. Efpece de plante mimeufe : *voyez* à la fuite du mot SENSITIVE.

TODDI. Liqueur fpiritueufe que les habitants de l'Indoftan tirent par incifion d'une efpece de palmier appellé *palmier à vin*.

TOIBANDALO. Les Efpagnols donnent ce nom au *pantouflier*, poiffon dont il eft parlé à l'article MARTEAU : *voyez* ce mot.

TOISON. Se dit de la peau de la brebis chargée de fa laine, & le plus fouvent de la laine féparée de la peau : *voyez* LAINE.

TOJUGUA. Serpent couronné de la Nouvelle-Efpagne : fon front eft revêtu de grandes & larges écailles, toutes mêlangées de blanc & de noir ; celles de deffus le dos font d'un beau noir de jai : le col de ce reptile eft remarquable par une tache blanche, relevée en boffe & furmontée d'une couronne noirâtre ; la queue finit par une pointe offeufe : les écailles de deffous le ventre font bai-brunes, & à bordure blanche. On met le tojugua au rang des plus beaux ferpents : *voyez* Séba, *Thef. II. Tab. 105, n. 4.*

TOLMERUS. Nom que Lifter a donné à un infecte qui eft l'*hémérobius* de Linnæus, & la mouche du *formica-leo* des François : *voyez* à l'article DEMOISELLE.

TOMATE. Eft une variété de la pomme d'amour (*lycoperficon*) : ce fruit eft de la groffeur d'une orange médiocre, verdâtre d'abord, puis d'un jaune rougeâtre ; enfin totalement rouge & cannelé, ou par côtes, ou d'une forme inégale. La plante de la tomate eft placée, par quelques Auteurs, parmi les efpeces de *folanum*. M. de Tournefort l'en a féparée : *voyez* POMME D'AMOUR. En général, le fruit des folanum ne fe mange point ; mais on a obfervé que ceux qui font rouges, & qui contiennent de l'acide, ne font point dangereux. On mange aujourd'hui beaucoup de tomates : on les déguife dans différentes fauces. Nous avertiffons que fi par hazard quelqu'un s'en trouvoit incommodé, le remede feroit de faire auffi-tôt ufage de vinaigre.

TOMENTUM. Ce mot fignifie la bourre ou la laine en floccons, ou le duvet des feuilles.

TOMINEIO. Les Brefilois donnent ce nom à l'efpece de petit oifeau mouche qui fe trouve dans leur pays : il eft de toute beauté : *voyez* COLIBRI.

TOMTOMBO. Genre de poiffon rond & armé, qui fe trouve dans les mers des Indes. Ruifch (*Collect. Pifc. Amboin. pag. 9 & 10. Tab. 5.*) en donne quatorze efpeces différentes, entre lefquelles on en diftingue de triangulaires, qui ont la peau auffi dure que la tortue de mer ; leur bouche eft petite, fuce fortement, & eft garnie d'aiguillons très piquants : on y remarque le *port-éventail*, nommé ainfi de la forme de fa queue : les autres font plus ou moins garnies d'épines.

TONGA ou TALPIER, *pulex minutiffimus nigricans*, *Barr.* Efpece d'infecte ou de chique fort petite qui naît au Brefil dans la pouffiere : elle

s'infinue fous les ongles des pieds & des mains, comme les chiques des Antilles. Ceux d'entre les Sauvages qui vont nuds pieds tâchent de s'en garantir en se frottant d'une huile épaiffe & rouge, qu'ils tirent des fruits qu'on nomme *couroq*. Voyez CHIQUES.

TONG-CHU. C'eft l'arbre dont on retire, à la Chine, une huile appellée *tong-yeou*. Voyez *les mots* ARBRE DU VERNIS & ARBRE dont on retire de l'huile.

TONNE ou CONQUE SPHÉRIQUE, *concha globofa*. Genre de coquillage univalve, dont la coquille eft fouvent chargée de bandelettes, de cannelures & de cordelettes : elle eft ronde, renflée dans fon milieu; l'ouverture eft très large, quelquefois fans dents, le fommet peu garni de boutons ou tubercules, applati, & le fuft ridé ou uni. M. d'Argenville donne fix efpeces différentes de tonnes; & dans chaque efpece il y a encore des variétés : les unes font cannelées longitudinalement & à ftries profondes comme la *harpe*, les autres circulairement & umbiliquées comme la *perdrix* : il y en a de couronnées & d'oblongues, & qui ont un mamelon, telle eft la *couronne d'Ethyopie*; enfin, on y diftingue la *conque Perfique*, autrement dite la *pourpre de Panama*, la *mûre*, remarquable par fes taches brunes & blanches, la *figue*, dont la tête eft entierement applatie & la queue allongée, le *radis*, la *gondole*, le *cordon bleu* ou la conque fphérique fafciée de couleur bleue. Les Sauvages de l'Amérique le montent fur un pied de bois travaillé fuivant leur goût, & en font un de leurs dieux appellé *Manitou*. Voyez la Conchyliologie de M. d'Argenville, *pag.* 259, *édit.* 1757.

M. d'Argenville dit qu'il y a auffi des tonnes d'eau douces ou de riviere : on en trouve dans la riviere de Marne; leur grande ouverture les rend fort différentes des limaçons & des buccins. La tonne a peu de fpirales.

M. Adanfon, dans fon *Hift. des Coquillages du Sénégal*, *pag.* 99, a rangé fous le nom générique de *pourpres*, les différentes efpeces de tonnes ou de conques fphériques, qui, dit-il, font des coquillages ronds, & qui ont rarement des pointes fur leur furface : il en parle fous le nom de *pourpre*, à canal court, échrancré & fimple, &c.

TONNERRE, *tonitru*. Ce phénomene terrible, qui étonne la Nature, tant fur terre, que fur mer, principalement dans les climats chauds, remplis de foufre, & dans les faifons chaudes, eft prefque toujours accompagné d'éclairs, qui brillent de l'un à l'autre pôle. Il tonne toute l'année à la Jamaïque, & fréquemment en Italie, mais rarement dans les pays humides, froids & couverts d'eau. Selon les Obfervations de M. Muffchenbrock, il tonne à Utrecht quinze fois par an, année moyenne. Ce même Auteur a remarqué auffi que la direction & la nature du vent ne fait en général rien à la *foudre*; *voyez ce mot*; mais qu'il tonne plus communément par un vent de Sud. La foudre eft plus fréquente l'été que l'hiver, parceque les exhalaifons qui s'élevent de la terre par la chaleur, font en plus grand nombre. Selon le même Phyficien, la matiere des globes de feu eft la même que celle de la foudre : *voyez* GLOBE DE FEU. Le tonnerre, par

lui-même, ne doit presque jamais produire qu'un seul coup : cependant lorsque la flamme allume en même tems trois ou quatre traînées, elle peut former de cette maniere des pelotons qui s'enflamment l'un après l'autre, & produire, par ce moyen, des coups redoublés. Si le tonnerre retentit avec plus de fracas dans les vallées, & comme par échos, c'est parceque les montages en réfléchissent le son de toutes parts. On sent bien que les montagnes qui courent parallelement ; que celles qui sont couvertes d'arbres par intervalles, ou qui commandent des villes, des fleuves, des cavernes, ou enfin qui finissent ou se joignent par les extrémités, doivent rendre différemment les sons du tonnerre.

Les Physiciens modernes, entr'autres M. l'Abbé Nollet, d'après la connoissance & l'analogie des phénomenes électriques, ont pensé, avec beaucoup de probabilité, que le tonnerre est entre les mains de la Nature, ce que l'électricité est entre les nôtres. Ne pourroit-on pas dire qu'une nuée préparée par l'action des vents, par la chaleur, par le mêlange des exhalaisons, est vis-à-vis d'un objet terrestre, ce qu'est le corps électrisé en présence & à une certaine proximité de celui qui ne l'est pas ? Que de raisons d'analogie ! l'universalité de la matiere électrique, la promptitude de son action : son inflammabilité, & son activité à enflammer d'autres matieres ; la propriété qu'elle a de frapper les corps extérieurement & intérieurement, jusques dans leurs moindres parties ; l'exemple singulier que nous avons de cet effet dans l'expérience de Leyde, l'idée qu'on peut légitimement s'en faire en supposant un plus grand degré de vertu électrique.

La fameuse expérience de Marly-la-Ville, apprend à notre siecle, & à ceux qui le suivront, que le tonnerre & l'électricité sont deux effets qui procedent du même principe ; puisque le fer isolé & exposé en plein air, lorsqu'il tonne, devient par-là en état de représenter tous les phénomenes qu'il a coutume de faire voir lorsqu'on l'électrise par le moyen des vers frottés. Voilà ce que nous apprend cette fameuse expérience. M. Bergman nous apprend encore que depuis que la ville de Philadelphie a généralement adopté l'usage des barres électriques sur les maisons, elle s'est garantie des ravages du tonnerre, qui auparavant y étoient si fréquents. On lit même dans son discours de réception à l'Académie de Suede, 1764, un détail raisonné sur la meilleure maniere de dresser & de diriger les barres & les fils électriques, tant sur les maisons que sur les vaisseaux. Mais en vain l'homme se flatteroit-il par-là, que le tonnerre seroit maintenant à son pouvoir pour le disposer à volonté, & que cette verge pointue suffiroit pour décharger entierement de tout son feu la nuée orageuse vis-à-vis de laquelle on la dresse : la disproportion est trop grande entre l'effet & la cause.

L'expédient que l'on emploie de sonner, pour se garantir lorsqu'il tonne, est-il plus avantageux ? On peut quelquefois faire changer de direction aux nuages qui portent la foudre, lorsqu'ils sont encore éloignés, & que les cloches sont grosses ; mais le plus souvent c'est un moyen sûr de faire crever la nue au dessus de l'endroit où l'on sonne, au lieu de la

détourner, & par conféquent un moyen sûr de faire tomber le tonnerre. Il ne manque pas de frapper ceux qui fonnent, que l'on peut regarder comme étant au bout du conducteur. C'eft ainfi qu'en 1718 le tonnerre tomba dans la Baffe-Bretagne fur vingt-quatre Eglifes, dans l'efpace de Côte qui s'étend depuis Landernau jufqu'à Saint-Paul-de-Léon, & précifément fur des Eglifes où l'on fonnoit pour l'écarter. Des Eglifes où l'on ne fonnoit point furent épargnées. En tirant des coups de canon l'on pourroit plus sûrement détourner la foudre. C'eft dans une excellente Lettre de M. l'Abbé Nollet, fur l'analogie du tonnerre avec l'électricité, qu'on trouvera tout le détail des idées de ce célebre Phyficien.

Cette électricité naturelle, qui eft beaucoup plus fenfible dans le tems des orages, regne cependant toujours dans l'athmofphere, avec la feule différence du plus ou du moins. Plufieurs expériences le démontrent. MM. Buffon & Nollet ont imaginé des machines fort ingénieufes pour mefurer ce plus ou moins d'électricité. Un effet auffi fréquent & auffi général que l'eft cette électricité de l'athmofphere, a donné lieu de penfer à M. Nollet qu'elle joue un grand rôle dans l'économie de Nature. L'expérience lui a appris que l'électricité artificielle accélere le développement des germes, l'accroiffement des végétaux, la tranfpiration des corps vivants, & l'évaporation des fluides.

L'utilité de la foudre eft, 1°. de rafraîchir l'atmofphere : en effet, on obferve prefque toujours qu'il fait plus froid après qu'il a tonné; 2°. de purger l'air d'une infinité d'exhalaifons nuifibles, & peut-être même de les rendre utiles en les atténuant. On prétend que la pluie qui tombe lorfqu'il tonne, eft plus propre qu'une autre à féconder les terres : au moins eft-il vrai qu'une grande pluie diminue la foudre, ou même la fait ceffer, parceque cette pluie emporte avec elle une grande partie de la matiere qui contribue à former la foudre. Plufieurs liqueurs fermentent davantage pendant l'action de la foudre; d'autres ceffent de fermenter, comme le vin & la bierre; d'autres fe gâtent comme le lait. Ces derniers phénomenes, fi fimples qu'ils paroiffent, font très difficiles à expliquer, & nous ne l'entreprendrons point. Les Médecins recherchent très curieufement quelle peut être la caufe de la mort des hommes & des animaux qui périffent d'un coup de foudre, fans qu'on leur trouve aucun mal, ni aucune trace de ce qui peut leur avoir ôté la vie. Meurent-ils par la frayeur que leur fait le fracas horrible du tonnerre, & le grand feu dont ils fe voient environnés? Sont-ils étouffés par la vapeur du foufre allumé qui eft le poifon le plus prompt pour tous les animaux? où bien ne pourroit-on pas préfumer que lorfque la foudre éclate & qu'elle chaffe l'air de l'endroit où elle agit, en lui faifant perdre en même tems fon élafticité, les animaux fe trouvent alors comme dans un vuide parfait, & meurent de la même maniere que ceux que l'on enferme fous le récipient de la machine pneumatique? Il eft prefque vraifemblable que ces trois caufes, féparément ou conjointement, produifent la deftruction de la machine. L'on rencontre affez fouvent des

animaux meurtris, bleſſés, mutilés & même tués par la foudre : ce n'eſt pas tant leur mort qui ſurprend, que la route tout-à-fait ſinguliere que la foudre a priſe pour produire, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur, ces ſortes de phénomenes; au reſte, ces ſortes de ſingularités de la foudre ne ſont pas particulieres aux corps animés.

On appelle Éclair (*fulgur*) une grande flamme fort brillante, qui s'élance tout-à-coup dans l'air, & qui ſe répand de toutes parts, mais ceſſe ſur le champ : on apperçoit également des éclairs, ſoit que le tems ſoit beau & ſerein, ſoit que l'air ſoit couvert de nuages; mais on n'en voit ordinairement qu'à la ſuite d'un ou de pluſieurs jours chauds : ils paroiſſent ſouvent ſans qu'il y ait de tonnerre. L'éclair eſt formé de matieres inflammables qui s'élevent de la terre : la flamme eſt d'autant plus grande, que la quantité de matiere réunie eſt plus conſidérable. On prétend que quand la flamme parcourt d'un bout à l'autre & avec beaucoup de vîteſſe toute la traînée de la foudre, elle pouſſe ou emporte avec elle certaines parties qui ne ſauroient s'enflammer avec la même vîteſſe : mais lorſqu'elle les a raſſemblées, qu'elle les a en même tems fort échauffées, en ſorte qu'elles puiſſent s'enflammer avec la matiere propre de l'éclair, tout éclate & ſe diſperſe avec une violence étonnante, & on entend alors ce bruit qui retentit dans l'air, en un mot le *tonnerre*, & dont l'*éclair* eſt l'avant-coureur. Il eſt digne de remarque que l'on entend quelquefois le tonnerre gronder ſans que l'éclair ait paru auparavant : cet effet vient de ce que les nuées où ſe prépare l'orage, ſe ſont tellement rapprochées & condenſées, qu'elles ſont alors trop épaiſſes, trop ſombres pour permettre de voir la lumiere de l'éclair. Il fait quelquefois des éclairs & du tonnerre en tems ſerein : ce que M. Muſſchenbrock attribue aux exhalaiſons qui s'enflamment avant d'être montées aſſez haut pour produire des nuages : *voyez* Orage, Ouragan & Tempête.

TONNITE. Nom donné aux *tonnes* devenues foſiles. On les appelle auſſi *globoſites. Voyez ce mot & celui de* Tonne.

TOPAZE, *topazius*. Pierre précieuſe, polygone, diaphane, luiſante, reſplendiſſante, dont la couleur eſt d'un jaune d'or, mêlé de verd, très éclatant, & plus ou moins foncé. Cette pierre conſerve ſa couleur dans le feu pendant un certain tems, & s'y ſoutient elle-même. La topaze eſt, après le diamant, la troiſieme pour la dureté; propriété que lui donne ce poli ſi éclatant, & qui fait qu'elle réſiſte, en quelque ſorte, à la lime; on croit que cette eſpéce de pierrerie doit ſa couleur au plomb.

On diſtingue les topazes en topazes Orientales & en Ocidentales. La premiere eſpece eſt la plus eſtimée & la plus dure : elle ſe trouve dans l'Arabie; ſa couleur eſt une teinte jonquille ou citron : elle eſt très diaphane. On choiſit celle qui eſt plutôt ſatinée que veloutée, dont le jaune n'eſt ni trop outré, ni trop pâle, ni verdâtre, ni de couleur d'eau; celle enfin qui paroît comme remplie de paillettes d'or : cependant elle n'en contient point. On en trouve quelquefois en Egypte qui ſont auſſi belles

que celles de l'Arabie : elles paffent, dans le commerce, pour Orientales, mais elles n'en ont pas la dureté. *Voyez* les Voyages de TAVERNIER.

La topaze Occidentale eft moins dure que la précédente ; mais fes cryftaux ou canons font plus gros : elle naît dans les Indes Occidentales & en Bohême. Son poli paroît toujours gras, en comparaifon de celle qui eft Orientale. Sa couleur tire quelquefois fur le noirâtre ; en un mot, elle n'a ni le brillant, ni le jeu de la précédente topaze. On nomme *topaze enfumée* un cryftal de roche coloré en jaune brun. Quant aux topazes cubiques que M. Gmelin dit avoir vues en Sibérie, ce ne font que des *fpaths fluors de plomb.*

On a découvert, ces années dernieres, dans la Saxe, une efpece de topazes, d'une couleur jaunâtre très tranfparente, & d'une forme prifmatique, très dure, & prenant au poliment un éclat fort vif : elle fe trouve dans des cavernes de la montagne de Schenekenberg, près de la vallée de Tanneberg, à deux milles d'Averbac, dans le Voitgland. Ces cavernes font formées par des rochers qui s'élevent au-deffus de la terre. On y rencontre la topaze, tantôt entourée d'une marne jaunâtre, tantôt dans le quartz, ou parmi un grès criftallifé, qui, vraifemblablement, eft une roche de corne. Ce grès eft tellement dur, qu'on peut s'en fervir pour tailler les topazes elles-mêmes. *Voyez* la *Differtation* qui fe trouve à la fin de la *Pyrithol. de Hench. Trad. Franc.* extraite des *Act. Phyfico-Medic. Acad. nat. Cur. Vol. IV, obf. 82. p. 316.*

Depuis quelques années, on a découvert dans le Brefil une efpece de topaze, dont la teinte eft peu conftante & des plus fingulieres. Cette topaze, étant expofée dans un petit creufet rempli de cendres, fur un feu gradué, mais jufqu'à faire rougir le creufet, perd fa couleur jaune orangée, & s'y convertit en un véritable rubis balai des plus agréables. La topaze du Brefil eft d'une couleur fourde & enfumée, & d'un jaune fale. On n'en faifoit aucun cas avant que le hafard eût préfenté cette connoiffance à quelques Joailliers : ils en ont fait un myftere jufqu'au moment où M. Dumelle, Orfévre & Metteur-en-œuvre, en a communiqué le fecret à l'Académie des Sciences, par l'entremife de M. Guettard : *voyez* le *Journal Economique, du mois d'Octobre 1751.* On prétend même que tous les rubis qui viennent du Brefil font des topazes préparées fuivant la maniere ci-deffus indiquée. Nous avons été témoins que la topaze de Saxe perd fa couleur dans le feu ; elle refte blanche & tranfparente.

A l'égard des topazes qui fe débitent dans le commerce pour l'ufage médicinal, elles ne font communément qu'un fpath vitreux & fufible ; mais quelles qu'elles foient, elles n'en font, fuivant toute apparence, ni plus, ni moins falutaires au corps humain, & les Pharmacologiftes devroient regarder comme fufpectes les vertus médicamenteufes des pierries. La topaze eft un des cinq *fragments précieux.* Voyez *ce mot.*

La topaze des Anciens eft notre chryfolite ; & nous appellons *chryfolite*, la topaze des Anciens. *Voyez* CHRYSOLITHE.

TOPEAU. Nom qu'on donne à un corbeau cornu des Indes. *Voyez* Rhinocéros Oiseau.

TOPINAMBOUR ou POIRE DE TERRE. *Voyez* Batatte.

TOQUE, *caſſida*. Plante qui croît aux lieux montagneux, humides & pierreux & dans les bois : elle a une racine ſemblable à celle de l'ortie, & qui eſt jaunâtre & fibreuſe : elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi, droite, quarrée, velue, parſemée de nœuds d'où ſortent des feuilles oblongues, découpées profondément, molles, velues, d'un verd obſcur : la tige eſt rameuſe en ſa ſommité, & garnie de petites feuilles étroites, non dentelées, & ſoutenant des fleurs en gueule, diſpoſées en épis oblongs comme celles de l'ormin, & de couleur bleue, purpurine. A la fleur ſuccedent quatre graines arrondies, dures, raboteuſes, qui mûriſſent dans la capſule de la fleur, qui a la figure d'une tête couverte d'une toque ou caſque. Cette plante eſt déterſive, vulnéraire & apéritive, & propre pour les cours de ventre.

TORCHEPIN. *Voyez* à la ſuite du mot Pin.

TORCHEPOT. Eſpece de *pic cendré*. *Voyez* à l'article Grimpereau.

TORCOL, ou TERCOU ou TURCOT. Oiſeau qui, ſelon Belon, a ſept pouces & demi de longueur, & dix d'envergure : ſon bec eſt de couleur plombée & court; ſa langue eſt longue, & ſe termine en une épine oſſeuſe & pointue : il peut la darder à une longueur aſſez conſidérable, & la retirer à volonté; il a l'iris de couleur de chair.

Cet oiſeau peut hériſſer les plumes de ſa tête en forme de huppe, comme fait le geai. Son plumage eſt très beau & très artiſtement coloré; celui du dos eſt diverſifié de rougeâtre, de brun, de blanc & de noir : il a une liſiere noire depuis le ſommet de la tête, le long du milieu du dos; celle de la femelle s'étend jusqu'au bout du bec. Derham a obſervé que le ventre du mâle eſt quelquefois dégarni de plumes comme celui de la femelle qui couve, ce qui fait préſumer que ces deux oiſeaux couvent tour-à-tour : la tête eſt cendrée & tachetée de lignes blanches, noires & rouges; la gorge & le bas du ventre ſont jaunes, & ſurſemés de lignes noires; le croupion eſt de la couleur de la tête, & l'aîle de celle du corps : il a quatre doigts, dont deux en avant & deux en arriere. Le torcol tourne ſa tête en arriere vers les épaules, d'une maniere tout-à-fait extraordinaire, & c'eſt delà que ce nom lui eſt venu. Il ſe nourrit de fourmis, qu'il frappe de ſa langue gluante; il les avale ſans les toucher de ſon bec. On voit de ces oiſeaux en Suede dans le printems.

TORMENTILLE, *tormentilla*. Plante qui croît preſque par-tout aux lieux ſabloneux, humides, herbeux, dans les bois, dans les pâturages ſecs, montagneux, &c. Sa racine eſt un tubercule vivace, preſque auſſi gros que le pouce, raboteux, un peu fibreux, plus ou moins droit, de couleur obſcure en dehors, rougeâtre en dedans, d'un goût aſtringent : elle pouſſe pluſieurs tiges grêles, velues, rougeâtres, longues d'environ un pied, ſe courbant & ſe couchant à terre; ſes feuilles ſont ſemblables à

celles de la quinte-feuille, mais velues & rangées ſur une queue, ordinairement au nombre de ſept : ſes fleurs ſont compoſées chacune de quatre feuilles jaunes, diſpoſées en roſe, ſoutenues par un calice fait en baſſin & découpé en huit parties, quatre grandes & quatre petites, placées alternativement, avec ſeize étamines dans le milieu : à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis qui contiennent pluſieurs ſemences oblongues.

La tormentille des Alpes & des Pyrénées differe de la nôtre, en ce que ſa racine, qui eſt principalement d'uſage en Médecine, eſt plus groſſe, mieux nourrie, plus rouge ; elle eſt auſſi plus aſtringente & plus amere : elle eſt eſtimée vulnéraire, propre pour arrêter les vomiſſemens, les cours de ventre, les hémorrhagies & les fleurs blanches ; elle convient dans les dyſſenteries malignes, quoique l'ipecacuanha ſoit encore plus sûr dans ces cas. La poudre de cette racine, répandue ſur les ulceres, les deſſeche & les cicatriſe ; c'eſt ainſi qu'elle guérit aſſez bien les panaris. On fait avec la racine de tormentille, des gargariſmes qui ſoulagent beaucoup dans le mal de dents.

TORPILLE, TORPEDE ou TREMBLE ou DORMILLÉOUSE, *torpedo, aut torpilla*. Poiſſon de mer, ainſi nommé de la propriété ſinguliere qu'il a d'occaſionner un engourdiſſement à ceux qui le touchent. On le rencontre ſur les Côtes de Poitou, d'Aunis, de Gaſcogne & de Provence.

La torpille eſt un poiſſon plat, cartilagineux, à-peu-près de la figure d'une raie ; ſes yeux ſont fort petits ainſi que ſa bouche, laquelle eſt bien garnie de dents, & formée comme en demi-lune juſqu'à la moitié du corps, dont même elle n'eſt pas diſtinguée : au-deſſus de la bouche on apperçoit deux petites ouvertures qui ſervent de narines : le dos de l'animal eſt tout-à-fait blanc ; ſa queue eſt courte, mais charnue comme celle du turbot : ſa peau eſt fort mince & ſans écailles ſenſibles. Les plus grandes torpilles n'ont pas deux pieds de long. Quand on les touche avec les doigts, il arrive, non pas toujours, mais aſſez ſouvent, que l'on ſent un engourdiſſement douloureux dans la main & dans le bras juſqu'au coude, & quelquefois juſqu'à l'épaule : ſa plus grande force eſt dans l'inſtant qu'il commence, il dure peu & ſe diſſipe entierement. Il eſt d'une eſpece particuliere quant au ſentiment de douleur ; mais il n'y a rien à quoi il reſſemble plus, qu'à ce que l'on ſent quand on s'eſt frappé rudement le coude contre quelque choſe de dur.

Si l'on ne touche point la torpille, quelque près qu'on en ait la main, on ne ſent jamais rien ; ſi on la touche avec un bâton, on ſent très peu de choſe ; ſi on la touche par l'interpoſition de quelque corps peu épais, l'engourdiſſement eſt aſſez conſidérable ; ſi on la preſſe en appuyant avec force, l'engourdiſſement eſt moindre, mais toujours aſſez fort pour obliger néceſſairement à lâcher priſe.

Dans le tems que le tremble ſe vange d'être touché, on ne lui voit aucun mouvement, aucune agitation ſenſible ; mais M. de Réaumur n'a pas laiſſé d'en découvrir la cauſe, en y regardant de plus près. La torpille

a, comme les autres poiſſons plats, le dos un peu convexe. Quand on touche la torpille, cette partie s'applatit inſenſiblement, & même quelquefois juſqu'à devenir concave; & c'eſt préciſément dans l'inſtant ſuivant qu'on ſe ſent frappé de l'engourdiſſement. On voit la ſurface convexe devenir plate ou concave par degrés, mais on ne la voit point redevenir convexe : on voit ſeulement qu'elle l'eſt redevenue, quand on eſt frappé.

C'eſt là, ſelon M. de Réaumur, en quoi conſiſte tout le myſtere. Le dos de l'animal reprend donc ſa convexité avec une extrême vîteſſe, & donne, à celui qui le touche, un coup violent & très bruſque. Puiſque delà vient l'engourdiſſement dans le bras, c'eſt-à-dire, une privation de ſentiment, il y a lieu de croire que ce coup imprime au bras un mouvement directement contraire à celui que les eſprits animaux y ont, qu'il arrête & ſuſpend leur cours, ou même les fait refluer.

La diſſection de l'animal fait voir que ce que M. de Réaumur dit de la force & de la preſteſſe de ce coup, n'eſt pas une pure hypotheſe accommodée au beſoin des phénomenes. La torpille étant conçue partagée en deux depuis la tête juſqu'à la queue, deux grands muſcles égaux & pareils, qui ont une figure de faulx (*muſculi falcati*) l'un à droite & l'autre à gauche, occupent la plus grande partie de ſon corps, en naiſſant où la tête finit & en ſe terminant où la queue commence. Leurs fibres ſont elles-mêmes bien ſenſiblement des muſcles. Ce ſont des tuyaux cylindriques, gros comme des plumes d'oie, diſpoſées parallelement entr'eux, tous perpendiculaires au dos & au ventre, conçus comme deux ſurfaces paralleles, ainſi qu'ils le ſont à-peu-près, enfin, diviſés chacun en vingt-cinq ou trente cellules, qui ſont elles-mêmes des tuyaux cylindriques de même baſe & de moindre hauteur que les autres, & qui ſont pleines d'une matiere molle & blanche. Quand l'animal s'applatit, il met toutes ces fibres en contraction, c'eſt-à-dire, diminue la hauteur de tous ces cylindres, & en augmentent la baſe; & quand enſuite il veut frapper ſon coup, il laiſſe agir le reſſort naturel de toutes ces parties qu'il débande toutes enſemble; & en leur rendant leur premiere hauteur, il les releve promptement.

Ces coups prompts & réitérés, donnés par une matiere molle, ébranlent les nerfs : ils ſuſpendent ou changent le cours des eſprits animaux, ou de quelque fluide équivalent; ou ſi l'on aime mieux encore, ces coups produiſent, dans les nerfs, un mouvement d'ondulation, qui ne s'accommode pas avec celui que nous devons leur donner pour mouvoir le bras. Delà naît l'impuiſſance où on ſe trouve d'en faire uſage, & le ſentiment douloureux ou de ſtupeur.

M. de Réaumur a auſſi obſervé que, lorſqu'on touche la torpille, vis-à-vis ſes deux grands muſcles compoſés de fibres cylindriques, c'eſt alors qu'on reſſent les engourdiſſements les plus conſidérables. Plus les endroits où on la touche en ſont éloignés, & moins la force du poiſſon eſt à craindre. On peut hardiment le prendre par la queue; & c'eſt ce que les Pêcheurs ſavent très bien : ils ne manquent pas de le ſaiſir parlà.

Peut-être y a-t-il des torpilles aſſez vigoureuſes pont faire reſſentir une trépidation, un engourdiſſement, même lorſqu'on les touche avec un long bâton; mais il n'y en a pas apparemment (comme le veut M. Pérault) qui engourdiſſent les mains des Pêcheurs qui tiennent les filets où elles ſont priſes.

Il n'eſt pas naturel de penſer, comme quelques Auteurs l'ont avancé, que cet engourdiſſement ſoit occaſionné par une émiſſion de certains corpuſcules particuliers; car ce poiſſon ne pourroit les pouſſer hors de lui, que quand il les exprimeroit de ſa propre ſubſtance en contractant ſes muſcles: mais ce n'eſt pas-là le moment où l'engourdiſſement ſe fait ſentir; au contraire, c'eſt celui où l'animal reprend ſa dilatation ou ſa figure naturelle. D'ailleurs, ſi cette émiſſion avoit lieu, on recevroit l'impreſſion des corpuſcules à quelque diſtance de la torpille, & il ne ſeroit pas beſoin de la toucher, l'engourdiſſement iroit en augmentant du premier moment aux ſuivans, &c.

Ariſtote, Pline, & la plûpart des Naturaliſtes, aſſurent que cette propriété qu'a la torpille, lui eſt utile pour attraper des poiſſons. Ce qui eſt ſûr, au rapport des Pêcheurs, c'eſt qu'elle ſe nourrit de poiſſons, & qu'on en rencontre fréquemment dans ſon eſtomac. Cependant la torpille, comme la plûpart des poiſſons plats, ſe tient ordinairement ſur le ſable ou ſur la vaſe.

Lorſque M. de Réaumur ſe procura des torpilles en vie, n'ayant point alors de poiſſons vivants, il mit une torpille & un canard dans un même vaſe plein d'eau de mer, ayant ſeulement recouvert le vaſe d'un linge, afin que le canard ne pût s'envoler. Au bout de quelques heures, le canard ſe trouva mort. Il avoit apparemment touché fréquemment la torpille: il lui en coûta la vie.

Kæmpfer, ce véridique Voyageur, rapporte qu'en faiſant ſes Obſervations ſur la Torpille, il vit un Africain qui prenoit ce poiſſon ſans aucune marque de frayeur, & qui le toucha quelque tems avec la même tranquillité; enfin, il apprit que le ſecret de prevenir l'engourdiſſement conſiſtoit à retenir ſon haleine. Il en fit auſſi-tôt l'expérience; elle lui réuſſit parfaitement, & tous ceux qui l'ont répétée depuis ont eu le même ſuccès; & ils ont dit que dès qu'ils commençoient à laiſſer ſortir leur haleine de la bouche, l'engourdiſſement ſe faiſoit ſentir auſſi-tôt.

On aſſure, dans l'Hiſtoire de l'Abyſſinie, que l'on s'y ſert de torpilles pour guérir la fievre. Voici, nous dit-on, comment les Abyſſins uſent de ce remede. Ils lient le malade fort ſerré ſur une table; enſuite ils appliquent le poiſſon ſucceſſivement ſur tous ſes membres. Cette opération met le malade à une cruelle torture; mais elle le délivre ſûrement de la fievre.

Quand la torpille eſt morte, nos Pêcheurs ne la craignent plus: il la mangent comme un autre poiſſon. Sa chair n'eſt pourtant pas d'un goût fort agréable, & ils en retirent peu: ils jettent les deux grands muſcles, dont

nous avons parlé, parcequ'ils ne contiennent presque qu'une matiere molle, d'un goût fade. Ce qu'ils conservent sur-tout de ce poisson, c'est son foie, qui est gros & semblable à celui des raies.

L'Amérique a des torpilles semblables aux nôtres par leurs effets; mais qui sont de figure différente. Il est fait mention, dans les *Mémoires de l'Académie*, *pour l'année 1677*, d'une espece de torpille, qu'on compare au congre, c'est-à-dire qui est d'une figure approchante de celle de l'anguille : elle engourdit le bras lorsqu'on la touche, même avec un bâton, & ses effets vont quelquefois jusqu'à donner des vertiges.

TORRENT, *torrens*. Se dit d'une eau qui coule dans une vallée avec une grande rapidité, & dont le débordement fait quelquefois de grands ravages. Les torrents ne coulent que de tems en tems, après les grandes pluies ou la fonte des neiges : *voyez* EAU & FLEUVE.

TORSCK. En Suede on donne ce nom à la morue de diverses couleurs, qu'on pêche en quantité dans la mer Baltique & Occidentale, aux environs de Gothlande & d'Œlande : *voyez* au mot MORUE.

TORTELLE. *Voyez* VELAR.

TORTUE, *testudo*. Animal amphibie, ovipare, d'une forme & d'une structure singuliere : certaines especes sont d'un excellent usage en Médecine; d'autres fournissent aux Arts une écaille belle & transparente. Il y a de ces animaux d'un petit volume, d'autres sont d'une grosseur monstrueuse.

On divise les tortues en *tortues de terre*, en *tortues de mer*, & en *tortues d'eau douce*.

La *tortue de terre*, autrement dire *tortue de bois* ou *de montagne*, est un animal recouvert en dessus & en dessous par une écaille ample, solide, voûtée, faite en écusson, & marbrée de diverses couleurs : on n'apperçoit, de cet animal, que la tête, qui ressemble à celle du serpent; sa queue & ses pattes ressemblent à celles d'un lézard. Dans la plûpart des tortues les mâchoires sont revêtues d'un cartilage très dur qui forme plusieurs rangs de dents, ou, pour mieux dire, des dentelures découpées & entaillées en forme de scie. L'écaille qui recouvre sa substance osseuse sert comme d'un rempart impénétrable au corps de l'animal, & fournit une retraite sûre à sa tête, à ses pattes & à sa queue, qu'il retire en dedans à l'approche du moindre danger. Cette enveloppe ou carapace, qui est, pour ainsi dire, à la tortue ce que la coquille est à l'huître, supplée au défaut des os du corps, si on excepte ceux des extrémités de la tête, du cou, des quatre pattes & de la queue. Quel art dans la simplicité de ce squelette composé d'un si grand nombre d'os, qui ne laisse pas de répondre suffisamment à tous les différents usages dont ils peuvent être à l'animal. Cette cuirasse de la tortue est si ferme, qu'un carosse pourroit passer dessus sans l'applatir.

La *tortue de terre* se trouve sur les montagnes, dans les forêts, dans les bois, dans les champs & dans les jardins : elle vit de fruits, d'herbes, & de ce qu'elle peut trouver sur la terre; elle mange aussi des vers, des lima-

çons & d'autres infectes : on peut la nourrir à la maifon avec du fon & de la farine. Elle marche fi lentement que la lenteur de fa marche a paffé en proverbe ; elle fe cache en hiver dans les cavernes, & y paffe même quelquefois toute cette faifon fans manger, comme font les ferpents, les lézards & plufieurs autres animaux ; elle a la vie très dure, & vit fort long-tems.

On dit que la tortue de terre n'aime point l'eau, & qu'elle n'eft point amphibie : cependant, ainfi qu'on le verra ci-après, la ftructure du cœur & des poumons de ces efpeces de tortues eft femblable à celle des *tortues d'eau*. Selon les Voyageurs, elle fe trouve en abondance dans les déferts d'Afrique, & notamment dans la Lybie & dans les Indes, où on en fert fréquemment fur les tables. De toutes les efpeces de tortues, il n'y en a point qui ait la chair fi délicate, ni fi faine ; mais les Grecs & les Turcs n'ofent en ufer, à caufe de la défenfe faite par leurs loix. On trouve auffi beaucoup de tortues terreftres en Thrace & en Macédoine, à Amboine, dans le Ceylan, dans le Brefil & à Cayenne : on en trouve auffi en Languedoc. La plus finguliere eft celle dont le teft offeux a trois fillons fur le dos : la plûpart ont leur carapace formé d'écailles rhomboïdales, très artiftement colorées ; elles cachent leurs œufs fous la terre.

Pour donner une idée des fingularités que préfente la ftructure de la tortue, nous ferons ufage de la defcription d'une tortue de terre apportée des Indes, & qui avoit été prife aux côtes Coromandel : cette defcription curieufe fe trouve dans les Mémoires de l'Académie.

Cette tortue étoit bien plus petite qu'une *tortue de mer*, où les animaux deviennent ordinairement plus grands que ceux de la même efpece qui vivent fur la terre. Son écaille n'avoit que trois pieds de long fur deux de large : cette écaille étoit d'un gris fort brun ; & compofée pardeffus de plufieurs pieces de figure différente, dont néanmoins la plûpart étoient pentagones. Toutes ces pieces étoient pofées & collées fur un os qui, en maniere de crâne, enfermoit les entrailles de l'animal, ayant en devant une ouverture qui laiffoit fortir la tête, les épaules & les bras, & une autre ouverture oppofée par où fortoient les jambes & la queue. Cet os eft double, y en ayant un fur le dos & un autre fur le ventre, qui, comme deux plaftrons, font joints par les côtés, & attachés enfemble par des ligaments forts & durs, mais qui laiffent néanmoins la liberté à quelque mouvement.

Les tortues terreftres fe dépouillent, dit-on, de leurs écailles, c'eft-à-dire, de ces pieces qui font appliquées fur l'os : auffi lorfqu'on veut féparer ces écailles, on met l'os fur le feu ou dans l'eau bouillante, & la chaleur fait que les parties écailleufes fe féparent aifément les unes des autres. A la grande ouverture de devant il y avoit en deffous, dans la tortue dont nous parlons ; un rebord relevé pour laiffer plus de liberté au cou & à la tête de s'élever en haut. Cette inflexion du cou eft d'un grand ufage aux tortues : elles leur fert à fe retourner lorfqu'elles font fur le dos, & leur

induſtrie eſt admirable pour cela. Lorſqu'on met une tortue vivante ſur le dos, on obſerve que, ne pouvant pas ſe ſervir de ſes pattes pour ſe relever, parcequ'elles ne ſe peuvent plier que vers le ventre, elle ne ſe ſert que de ſon cou & de ſa tête, qu'elle tourne tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, en pouſſant contre terre pour ſe faire balancer comme un berceau, afin de chercher le côté vers lequel l'inégalité de la terre peut laiſſer aiſément rouler l'écaille; quand elle la trouve, elle ne fait plus d'effort que vers ce côté-là.

L'écaille inférieure de cette tortue étoit un peu creuſe; c'eſt à quoi on diſtingue le mâle au premier coup d'œil : car l'écaille inférieure des femelles eſt platte. Tout ce qui ſortoit hors de l'écaille; ſavoir, la tête, les épaules, les bras, la queue, les feſſes & les jambes, étoit couvert d'une peau lâche & pliſſée par de grandes rides, & outre cela grainée comme du maroquin. Cette peau n'entroit point ſous l'écaille pour couvrir les parties qui y étoient enfermées : elle étoit attachée autour du bord de chacune des deux ouvertures; mais la peau des *tortues d'eau* eſt couverte près des jambes de petites écailles comme les poiſſons. La tête de cette tortue reſſembloit à celle d'un ſerpent; les narines étoient ouvertes au bout du muſeau; les yeux étoient petits & hideux; l'œil n'avoit point de paupiere ſupérieure : il ne ſe fermoit que par le moyen de l'inférieur, qui s'élevoit juſques contre le ſourcil. Pline dit que cela eſt commun à tous les animaux à quatre pieds qui font des œufs. Vers les extrémités des mâchoires, à l'endroit des levres, la peau étoit dure comme de la corne, & tranchante comme aux autres tortues : il ne laiſſoit pas cependant d'y avoir deux rangs de véritables dents. Il y avoit à chacune des pattes de devant cinq ongles: les pattes de derriere n'en avoient que quatre. On obſerve que les *tortues* aquatiques ou d'eau dormante ont les ongles beaucoup plus pointus, parcequ'elles ne les uſent pas en nageant, comme les *tortues de terre* le font en marchant.

Quoique la *tortue de terre* marche fort lentement, ſa maniere de marcher qui lui eſt particuliere, doit uſer ſes ongles autant qu'aux animaux qui courent; car elle les frotte tous contre terre ſéparément, & l'un après l'autre : en ſorte que lorſqu'elle poſe une patte, elle n'appuie d'abord que ſur l'ongle, qui eſt le plus en arriere; enſuite elle appuie ſur celui qui le ſuit, & paſſe ainſi ſur les autres juſqu'à l'ongle de devant. La queue de cette tortue étoit très groſſe, inflexible, & finiſſoit en une pointe garnie d'un bout ſemblable à une corne de bœuf. La même inflexibilité s'eſt trouvée aux muſcles des mâchoires : elles n'ont pu être ouvertes qu'en coupant les muſcles.

Ariſtote a remarqué que de tous les animaux la tortue eſt un de ceux qui a le plus de force aux mâchoires. cette force eſt telle, qu'elle coupe tout ce qu'elle prend. Nous avons remarqué dans une petite tortue, diſent Meſſieurs de l'Académie, que ſa tête, une demi-heure après avoir été coupée, faiſoit claquer ſes mâchoires avec un bruit pareil à celui des

caſtagnettes.

castagnettes. L'inflexibilité de la queue, pareille à celle des mâchoires, doit faire croire que la tortue a beaucoup de force à cette partie pour en frapper, & que cette corne qu'elle a au bout peut lui tenir lieu d'arme offensive.

L'organisation intérieure de la tortue présente des particularités très curieuses. On y observe les parties propres aux divers animaux; telles que l'estomac, le foie, les poumons, le cœur, la vessie, les parties de la génération, qui, dans le mâle, sont la verge & les autres parties qui l'accompagnent. La vessie étoit si grande dans la tortue des Indes qu'on a prise pour exemple, qu'elle recouvroit les intestins & toutes les autres parties du bas-ventre. La verge de cette tortue avoit neuf pouces de longueur. Le cœur étoit situé au haut de la poitrine; sa figure étoit fort différente de celle que le cœur a ordinairement; car au lieu d'être allongé de sa base à sa pointe, sa plus grande dimension étoit d'un côté à l'autre, ayant trois pouces dans ce sens, & un pouce & demi seulement de la base à la pointe.

Quelques Auteurs ont cru que la tortue n'a point de sang dans le poumon. Ils ont fondé cette opinion sur la blancheur & sur la transparence des membranes dont il est composé, qui le font paroître tout-à-fait membraneux lorsqu'il est enflé; au lieu que celui des autres animaux paroît charnu: mais il n'y a d'autre différence que du plus ou du moins. Le poumon de l'homme, de même que celui des autres animaux, est composé de petites vésicules ramassées les unes contre les autres, entre lesquelles les vaisseaux sanguins sont entrelacés en si grand nombre, qu'ils forment des apparences de chair en maniere de petits lobes. Or, il n'y a pas apparence que le poumon de la tortue serve à la circulation entiere du sang; car dans ces animaux amphibies, le sang passe, pour la plus grande partie, d'un ventricule à l'autre par le moyen d'un trou ovale qui se trouve dans la cloison qui sépare les deux ventricules. Il n'est point non plus fait pour la voix, la tortue étant absolument muette; & il n'est point utile au rafraîchissement des parties internes, puisqu'il n'a point le mouvement continuel & réglé, qui se voit dans les autres animaux, & qui est nécessaire à ces usages.

Il y a donc lieu de penser que ce poumon donne aux tortues la faculté qu'elles ont de s'élever, de se tenir sur l'eau, & de descendre au fond quand elles veulent; en sorte qu'il leur tient lieu de la vessie pleine d'air, qui se trouve dans la plûpart des poissons: aussi voit-on quelquefois les tortues flottantes sur l'eau sans se remuer. *Aristote* & *Pline* ont remarqué que lorsque les tortues ont été long-tems sur l'eau pendant les tems calmes, il arrive que leur écaille étant desséchée au soleil, elles sont aisément prises par les Pêcheurs, à cause qu'elles ne peuvent se plonger dans la mer assez promptement, étant devenues trop légeres. Cela fait voir quelle justesse il doit y avoir dans leur équilibre, puisqu'un aussi petit change-

ment qu'eſt celui qui peut arriver par le ſeul deſſéchement de l'écaille, eſt capable de le rendre inutile.

Quoique la tortue, dont on donne ici la deſcription, fût terreſtre, elle ne laiſſoit pas, à l'égard de cette conformation particuliere du cœur & du poumon, de l'avoir pareille à celle des tortues d'eau, ainſi qu'on voit pluſieurs oiſeaux avoir des aîles, quoiqu'ils ne volent pas. Le cerveau étoit extrêmement petit; ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſque l'on dit que celui des *tortues de mer*, que l'on pêche aux Antilles, & dont la tête eſt groſſe comme celle d'un veau, n'eſt pas plus gros qu'une groſſe feve. Sur le ſommet oſſeux de la tête, on voyoit une crête, ainſi qu'on en obſerve ſur la tête de tous les animaux qui ont une force extraordinaire aux mâchoires.

Ceux qui ont fait la deſcription des Antilles, qui eſt le lieu du monde où il y a une plus grande quantité de tortues, diſent qu'elles ſont ſourdes; mais on a lieu de douter de la vérité de ce fait, lorſqu'on vient à examiner les parties que l'on reconnoît pour les organes de l'ouie. On ne voyoit point, il eſt vrai, d'ouverture extérieure en dehors à nos petites tortues, non plus qu'à la grande dont nous donnons la deſcription; mais auprès des temples l'os étoit enfoncé, & cette enfonçure étoit recouverte d'une peau plus mince & plus déliée qu'ailleurs. Au deſſous de cette peau étoit un trou rond de la grandeur de l'orbite de l'œil, recouvert d'une plaque cartilagineuſe: cette cavité répondoit à pluſieurs autres, dont la derniere étoit tapiſſée d'une membrane délicate, qui étoit l'organe de l'ouie.

Cette deſcription nous donne la connoiſſance de faits intéreſſants, qui conviennent auſſi aux autres eſpeces de tortues dont nous allons parler.

Tortues de Mer.

La tortue de mer differe principalement de la tortue de terre par ſa grandeur, par ſes pieds faits pour nager, ſemblables aux nageoires des poiſſons, & par ſa tête, dont la bouche ſe termine communément en bec de perroquet: elle croît à une grandeur conſidérable; on en trouve de très groſſes au Breſil, aux Iſles Antilles, Rodrigue & de l'Aſcenſion. Dans l'Iſle Taprobane, les toîts des maiſons des gens riches ſont couverts d'écailles de tortues. Les peuples voiſins de l'Ethyopie, nommés *Chelonophages* ou *Mangeurs de tortues*, ſe ſervent de ces mêmes écailles en guiſe de barques pour naviger près le Continent, & au lieu de tentes. Parmi les Voyageurs, les uns aſſurent avoir vu dans l'Océan Indien des tortues d'une telle grandeur, que quatorze hommes pouvoient monter à la fois ſur l'écaille ſupérieure d'une ſeule de ces tortues: d'autres affirment qu'il y a des tortues longues de dix pas & larges de ſept. On en voit une d'une très belle taille à Paris dans le Cabinet des Petits-Peres de la Place des Victoires.

Le mâle, lorſqu'il s'accouple, monte ſur la femelle à la maniere des vivipares. Quelques Auteurs diſent que ces animaux reſtent accouplés pendant un mois entier. Le ſentiment de ceux qui diſent qu'ils reſtent accouplés ou en *cavalage* pendant neuf jours, eſt plus probable. Dans cette ſituation, le mâle n'abandonne pas aiſément la femelle. Quand on les trouve ainſi accouplés, & qu'on veut les prendre, le meilleur parti eſt de darder la femelle la premiere; car alors on eſt sûr du mâle, qui ne la quitte point.

Les Pêcheurs prennent les tortues en les renverſant ſur le dos: pour cela, ils en approchent doucement pendant qu'elles dorment flottantes à la ſurface de l'eau; & quand ils les ont ainſi renverſées, ils les pouſſent devant eux avec leurs mains juſqu'à leur barque. Lorſqu'elles ſont ainſi couchées ſur le dos, elles jettent, dit-on, de profonds ſoupirs, & verſent abondamment des larmes.

Les Inſulaires des Iſles Antilles diviſent les *tortues de mer* en *tortue franche*, en *caouanne* & *carret*. Ces tortues ſont toutes à-peu-près de la même figure.

La *tortue franche* eſt la *jurucua* des Breſiliens, & la *tartaruga* des Portugais: elle n'a pas l'écaille bien belle, mais la chair & les œufs en ſont excellents, & très recherchés par les gens de mer, qui n'ont rien de meilleur pour ſe rafraîchir & ſe guérir dans leurs maladies quand la navigation eſt longue. Une ſeule tortue peut donner juſqu'à deux cents livres de chair qu'on ſale. La femelle pond deux cents ſoixante œufs fort gros, & qui ſont de garde. L'écaille des *tortues franches* & des *caouannes* a aſſez ordinairement quatre pieds & demi de longueur, & quatre de largeur. Ces dernieres tortues reſſemblent pour la forme aux *tortues franches*; mais leur tête eſt un peu plus groſſe. Lorſqu'on veut les approcher, elles ſe mettent en défenſe. Leur chair eſt noire, filamenteuſe & de mauvais goût. On tire de ces tortues une huile qui n'eſt bonne que pour les lampes.

Le *carret* eſt une autre tortue très groſſe, d'une chair, à la vérité, moins délicate que celle de la *tortue franche*; mais elle eſt très recherchée pour ſon écaille, qu'on façonne comme l'on veut en l'amolliſſant dans de l'eau chaude, puis la mettant dans un moule dont on lui fait prendre exactement & ſur-le-champ la figure, à l'aide d'une bonne preſſe de fer: on la polit enſuite, & on y ajoute des cizelures d'or & d'argent, & les autres ornements que l'induſtrie françoiſe fait rendre ſi curieux, & fait rechercher avec empreſſement par les étrangers.

L'écaille de cette tortue eſt compoſée de quinze feuilles, tant grandes que petites, dont dix ſont plattes, quatre un peu recourbées, & celle qui couvre le dos eſt faite en triangle cavé comme un petit bouclier. La dépouille ordinaire du *carret* peſe trois ou quatre livres; mais on en rencontre quelquefois qui ont l'écaille ſi épaiſſe, & les feuilles ſi longues & ſi larges, qu'elles peſent toutes enſemble environ ſix ou ſept livres. L'on

peut dire que l'écaille du carret eſt la plus belle & la moins défectueuſe : on en fait des boîtes, des peignes, des manches de raſoirs & de lancettes, des lorgnettes, & pluſieurs autres meubles & inſtruments d'une grande propreté.

Il y a une eſpece de tortue que l'on nomme *tortue verte*, parceque ſon écaille eſt plus verte que celle des autres. Cette écaille eſt fort déliée & fort tranſparente : on ne s'en ſert que pour les pieces de rapport, parce-qu'elle eſt extraordinairement déliée. La chair fraîche de cette tortue eſt auſſi délicate que le meilleur veau. Lorſqu'on emploie l'écaille des tortues en marqueterie, on lui donne la couleur que l'on ſouhaite par le moyen de feuilles miſes deſſous; mais pour cela on choiſit l'écaille blonde, ſans veines, & non pas celle qui eſt de couleur vineuſe, ou pleine de nuages.

Les *tortues de mer* paiſſent l'herbe ſous l'eau & hors de l'eau : elles font leur demeure ordinaire, & trouvent leur nourriture dans des eſpeces de prairies qui ſont au fond de la mer, le long de pluſieurs Iſles de l'Amérique. Il y a peu d'eau ſur quelques-uns de ces fonds; & les Voyageurs rapportent que quand le tems eſt calme & ſerein, on voit ce beau tapis verd au fond de l'eau, & les tortues qui s'y promenent. Après qu'elles ont mangé, elles vont à l'embouchure des rivieres chercher l'eau douce. Quand elles ne mangent point, elles ont ordinairement la tête hors de l'eau; mais dès qu'elles voient remuer quelque chaſſeur ou quelque oiſeau de proie, elles s'enfoncent bien vîte. Elles vont tous les ans à terre pondre leurs œufs dans des trous qu'elles ſe font ſur le ſable, par le moyen de leurs aîlerons, un peu au deſſus de l'endroit où les vagues de la mer viennent battre. Ces trous ont environ un pied de largeur, & un pied & demi de profondeur. Leur ponte étant finie, elles les recouvrent très légerement, afin que le ſoleil échauffe les œufs, & faſſe éclore les petits.

En travaillant ainſi pour leur famille, elles préparent une proviſion abondante aux hommes & aux oiſeaux; car elles vont pondre de quinze jours en quinze jours, & mettent bas chaque fois quatre-vingt-dix œufs ou environ. Au bout de vingt-quatre ou vingt cinq jours, on voit ſortir du ſable de petites tortues qui, ſans leçons & ſans guide, s'en vont tout doucement gagner l'eau : mais malheureuſement pour elles, la lame les rejette les premiers jours; les oiſeaux accourent, & les enlevent la plûpart avant qu'elles ſoient aſſez vigoureuſes pour tenir contre les flots, & pour ſe gliſſer au fond : auſſi de trois cents œufs il n'en échappe quelquefois pas dix.

Les Inſulaires des Antilles, qui vont dans certain tems de l'année aux Iſles de Cayeman pour faire proviſion de la chair des tortues, diſent qu'elles abordent de plus de cent lieues loin pour y dépoſer leurs œufs, à cauſe de la facilité du rivage qui eſt bas, & par-tout couvert d'un ſable mollet. Le terriſſage des tortues commence à la fin d'Avril, & dure juſqu'au mois de Septembre; & c'eſt alors qu'on peut en prendre en abondance. A l'entrée de la nuit on met des hommes à terre, qui, ſe tenant

ſans faire de bruit ſur la rade, guettent les tortues lorſqu'elles ſortent de la mer pour s'avancer dans les anſes ou ſur le ſable. Ils vont à elles, & les renverſent ſur le dos les unes après les autres (ce qui s'appelle chavirer la tortue). Cette opération doit ſe faire promptement, afin que la tortue ne puiſſe pas ſe défendre avec ſes nageoires, ni jetter du ſable dans les yeux des Matelots qui peuvent facilement tourner chaque ſoir, en moins de trois heures, quarante ou cinquante de ces animaux, dont les moindres peſent cent cinquante livres, & les ordinaires deux cents livres : elles ont toutes une grande quantité d'œufs dans le ventre.

Ces œufs ſont ronds & de la groſſeur d'une balle de jeu de paume : ils ont du blanc & du jaune comme les œufs de poule, mais la coque n'en eſt pas ferme ; elle eſt mollaſſe comme ſi c'étoit du parchemin mouillé : ils ſont un peu moins bons que les œufs de poule. On prétend qu'en les faiſant cuire au miroir avec l'huile, le jaune ſeul ſe cuit, & non le blanc, quelque feu que l'on faſſe ; mais l'on réuſſira, ſi au lieu d'huile on ſe ſert de beurre. Lorſqu'on veut manger une tortue ſur le lieu, on la tue ; on lui cerne l'écaille du ventre, & l'écaille ſupérieure devient une eſpece de plat, dans lequel on fait cuire la tortue après l'avoir aſſaiſonnée avec le jus de citron, le ſel, le piment, le poivre & le gérofle. Tout le jour les Matelots ſont occupés à mettre en pieces & à ſaler les tortues qu'ils ont priſes pendant la nuit. La plûpart des navires qui vont aux Iſles de Cayeman, après avoir fait leur charge, c'eſt-à-dire, après ſix ſemaines ou deux mois de ſéjour, s'en retournent aux Antilles, où ils vendent cette tortue ſalée pour la nourriture du menu peuple & des eſclaves. La chair des tortues ſalées n'eſt pas moins en uſage dans les Colonies de l'Amérique, que la morue dans tous les pays de l'Europe. La graiſſe de ces tortues rend une huile qui eſt jaune, & propre à être employée dans les aliments, lorſqu'elle eſt fraîche ; quand elle eſt vieille, elle ſert aux lampes. On peut retirer d'une groſſe tortue juſqu'à trente-trois pintes d'huile.

On prend auſſi les tortues de mer au harpon, à-peu-près comme les baleines. La nuit, lorſqu'il fait clair de lune, & que la mer eſt tranquille, un Pêcheur monte ſur un petit canot, avec deux autres, dont l'un tient l'aviron, qu'il fait remuer avec tant de vîteſſe & de dextérité, qu'il fait avancer le canot auſſi vîte & avec beaucoup moins de bruit, que s'il étoit pouſſé à force de rames. Le maître Pêcheur ſe tient droit ſur le devant du canot ; & lorſqu'il apperçoit que quelque tortue fait écumer la mer en ſortant par intervalles, il montre du bout d'un bâton, l'endroit où celui qui gouverne le petit eſquif doit le conduire. Lorſqu'il eſt à portée, il lance ſon harpon avec une telle force ſur le corps de la tortue, qu'il pénetre l'écaille, & entre bien avant dans la chair. La tortue qui ſe ſent bleſſée, coule à fond ; auſſi-tôt l'autre homme qui eſt dans le canot, lâche une ficelle attachée au harpon ; & lorſque la tortue s'eſt bien debattue, & que les forces lui manquent à cauſe du ſang qu'elle a perdu, on la

prend aiſément : cette ſorte de pêche s'appelle *prendre la tortue à la varre.*

On dit que les tortues vivent long-tems ; en effet, les Jamaïcains qui pêchent les tortues, remarquent qu'elles ſont long-tems à parvenir à leur parfaite grandeur. Les tortues qu'on trouve dans la mer du Sud, peſent ordinairement deux cents livres : on les voit ſouvent flotter en grand nombre ſur la ſurface de la mer, où elles ſont endormies pendant la grande chaleur du jour. Voici la maniere dont les Pêcheurs de ces mers s'y prennent. Un bon Plongeur ſe place ſur l'avant d'une chaloupe ; & lorſqu'il ne ſe trouve plus qu'à quelques toiſes de la tortue qu'il veut prendre, il plonge & remonte auſſi-tôt vers la ſurface de l'eau fort près d'elle. Alors ſaiſiſſant l'écaille vers la queue, il s'appuie ſur le derriere de l'animal qu'il fait enfoncer dans l'eau, & qui ſe réveillant, commence à ſe débattre des pattes de derriere. Ce mouvement ſuffit pour ſoutenir ſur l'eau l'homme & la tortue, juſqu'à ce que la chaloupe vienne les pêcher tous deux. Quoiqu'il ſoit extrêmement rare d'en pêcher dans la mer Baltique, dans la Manche & dans l'Océan ſur nos côtes, cependant il s'en rencontre quelquefois par des circonſtances ſingulieres. En 1752, la mer jetta dans le Port de Dieppe, une tortue qui fut priſe pour être conduite à Fontainebleau avec le poiſſon de mer deſtiné pour les tables de la Reine : elle étoit de l'eſpece de celles qui ne ſe trouvent point dans les mers de l'Europe. Sa tête, couverte d'une écaille noire, reſſembloit à celle d'une tortue ordinaire ; ſa bouche étoit en forme de bec de perroquet ; ſon col étoit long d'un pied ; l'écaille du dos étoit noire, bombée & cannelée ; les nageoires antérieures avoient deux pieds & demi de longueur, & celles de derriere un pied, ainſi que ſa queue qui reſſembloit à celle d'un bélier ; l'écaille du ventre étoit rougeâtre & marbrée. Ce carret, qui peſoit entre huit & neuf cents livres, étoit long d'environ ſix pieds, ſur quatre de diametre. Une autre tortue de mer fut priſe en 1754, dans le Pertuis d'Antioche, à la hauteur de l'Iſle de Ré, & fut portée vivante à l'Abbaye de Lonvaux, ſituée près de Vannes en Bretagne : elle peſoit près de huit cents livres ; la tête en peſoit vingt-neuf, & chacune des nageoires cinquante-deux : le foie ſeul ſe trouva ſuffiſant pour fournir abondamment à diner à plus de cent perſonnes. Lorſqu'on coupa la tête de cette tortue, il en ſortit plus de huit pintes de ſang. Depuis le muſeau juſqu'au bout de la queue, elle avoit huit pieds & quatre pouces de longueur. L'écaille que l'on a conſervée dans la même Abbaye, avoit cinq pieds de longueur ; mais en ſéchant, elle a diminué d'environ deux pouces. On a tiré de cette tortue, en la dépeçant, plus de cent livres de graiſſe, qui, étant fondue, & enſuite réfroidie, avoit la conſiſtance du beurre, & étoit de fort bon goût. Sa chair avoit beaucoup de rapport avec celle d'un jeune bœuf, mais elle avoit une odeur de muſc qui ſurprit d'abord ceux qui en mangerent.

Tortues d'eau douce ou *Tortues de France.*

Cette espece de tortue ressemble aux autres pour la conformation. Son écaille est noire, sa queue est plus longue que celle des tortues de terre : elle ressemble un peu à celle du rat d'eau. Cette espece de tortue pousse un sifflement entrecoupé & fort petit : elle mange de tout, principalement de la chair & de l'herbe. Les femelles pondent des œufs dont la coque est un peu dure, & qui sont de deux couleurs, comme ceux des oiseaux : elles creusent un trou en terre pour les y déposer, & puis elles les recouvrent. Il se trouve de ces tortues dans la riviere de Bartha en Silésie & souvent les Pêcheurs y en pêchent dans leurs filets : elles se plaisent aux lieux marécageux ; elles ne sauroient se passer absolument d'eau ; elles périssent cependant aussi dans l'eau, si elles ne viennent pas de tems en tems respirer à sa surface. Les Sauvages qui habitent le long du fleuve des Amazones, prennent des tortues d'eau douce dans les savannes ou prairies marécageuses ; ils les enferment ensuite dans un parc clos de pieux, & ils en font un assez bon commerce, sur-tout avec les habitants de Cayenne.

La tortue a la vie extrêmement dure & de longue durée. Nous savons, dit le Docteur Tyson, de témoins dignes de foi, que des tortues ont vécu quatre-vingts ans. Une expérience de M. Méri, célebre Anatomiste, démontre que la tortue peut vivre assez long-tems sans respirer. Il lia fortement les mâchoires à deux tortues, & il leur scella le nez & la gueule avec de la cire d'Espagne. L'une de ces tortues vécut trente-un jours en cet état, & l'autre trente-deux jours. Une autre tortue à laquelle il avoit ôté le plastron, qui lui tient lieu du sternon, de sorte qu'elle ne pouvoit plus respirer, n'a pas laissé de vivre encore sept jours après.

Voici un fait bien singulier : Lorsque Redi s'occupoit à faire quelques remarques sur le cerveau & sur le mouvement des animaux, il prit au mois de Novembre une tortue de terre, lui fit une large ouverture dans le crâne, lui enleva exactement tout le cerveau, & laissa l'ouverture du crâne à découvert : il mit la tortue en liberté ; elle ne parut pas ressentir le moindre mal ; elle se mouvoit, marchoit, mais elle alloit à tâtons ; car aussi-tôt qu'elle n'eut plus de cerveau, elle ferma les yeux & ne les rouvrit jamais. Cependant l'ouverture du crâne se referma narurellement, & la partie de l'os du crâne qui avoit été enlevée, fut remplacée en trois jours par une membrane charnue. Cette tortue vécut six mois, conservant toujours la force de marcher librement, & de faire tous ses autres mouvements. Cette propriété de vivre long-tems sans cerveau & sans perdre le mouvement progressif, n'est point particuliere aux tortues terrestres. M. Meri a fait la même épreuve sur les tortues d'eau douce, mais elles y résistent bien moins de tems. Redi a fait plus ; il a coupé la tête à des tortues, & elles ont vécu assez long-tems après cette opération, une entre autres pendant vingt-trois jours : enfin, quand les Insulaires des Mal-

dives prennent des tortues de mer, ils les mettent au feu, par le moyen duquel ils en tirent l'écaille, puis ils les remettent dans la mer; voilà pourquoi l'on prend quelquefois des tortues toutes dépouillées de leurs écailles.

Suivant une obſervation de Swammerdam, les tortues n'ont qu'un paſſage très étroit dans l'os à côté de la queue. Comme le diametre de ce paſſage eſt plus petit que celui des œufs, il faut néceſſairement que les ſutures des os de ces animaux s'écartent dans le tems de la ponte.

La *tortue d'eau douce* eſt vraiment amphibie, quoiqu'elle ſe tienne plus volontiers dans l'eau que ſur la terre. Comme elle détruit les inſectes, on la met dans les jardins, mais il faut avoir ſoin de lui donner aſſez d'eau pour qu'elle puiſſe nager. S'il y a un vivier ou ſimplement un baſſin, on y met ſur le bord une planche, à l'aide de laquelle la tortue monte & deſ-cend. En hiver elle ſe cache en terre, & y reſte ſans manger dans un état d'engourdiſſement, & même en été elle peut reſter pluſieurs jours ſans prendre de nourriture. On peut la nourrir dans la maiſon avec du ſon & de la farine, ou avec des eſcargots, comme l'on fait quand on veut la tranſporter au loin. Cette eſpece de tortue ſe trouve fréquemment en Languedoc : lorſqu'elle eſt tranſportée, elle ne multiplie point : cet animal, froid par lui-même, a beſoin d'une température plus chaude.

Uſages de la Tortue.

On emploie la tortue en Médecine, tant intérieurement qu'extérieurement. On fait uſage principalement de la tortue de terre qu'on vend dans nos marchés pour l'uſage des malades; mais les autres eſpeces ont les mêmes vertus : elles contiennent toutes beaucoup d'huile & de ſel volatil. On fait avec les tortues des bouillons qui ſont propres pour les maladies de poitrine, pour la fievre hectique & pour la conſomption. Ces bouillons adouciſſants & reſtaurants, & qui ſe donnent avec ſuccès aux perſonnes maigres & exténuées par de longues maladies, ſe font en coupant la tête, les pattes & la queue, que l'on rejette comme inutiles : on ramaſſe le ſang, on le met avec le foie & la chair de l'animal, dont on a ſcié la carapace par les côtés. On fait bouillir le tout à petit feu pendant deux heures dans une décoction de chicorée blanche. Si la tortue eſt un peu groſſe, on en fait deux bouillons; on en prend un le matin avant de ſe lever, & l'autre à cinq heures après midi. La chair de tortue fournit encore un ſyrop excellent & très recommandé dans l'enrouement & dans la toux invétérée. Le ſuc huileux, balſamique & incraſſant que contiennent les tortues, eſt très propre à adoucir les âcretés de la poitrine, & à corriger la ſalure du ſang. La doſe en eſt depuis demi-once juſqu'à une once & demie. Le ſang de tortue nouvellement tiré, eſt, dit-on, bon pour la galle, les dartres & la lepre, ſi on l'applique ſur les endroits affectés. Ce ſang deſ-ſéché eſt eſtimé pour l'épilepſie & la ſuffocation de matrice. Le fiel de la tortue

tortue eſt ophtalmique ; ſa chair, qui eſt fibreuſe à-peu-près comme celle des lézards, eſt d'un goût aſſez agréable, & approchant de celui de la chair du bœuf : mais comme elle eſt difficile à digérer, elle n'eſt propre que pour les eſtomacs robuſtes ; cependant les Inſulaires d'Amérique mettent à toutes ſortes de ſauces la chair de la tortue franche, ſans en être incommodés : ils en font de la ſoupe, quelquefois auſſi ils la mangent rôtie, ou ils en font de gros pâtés qu'ils appellent *boucan de tortue*. La chair la plus fine & la plus délicate de tortue de mer, eſt celle qui eſt attachée à l'écaille ſupérieure. Des Navigateurs la font cuire ſur l'écaille dans le four : on y ajoute une ſauce faite avec des œufs, de la graiſſe & les boyaux de la bête ; c'eſt ce qu'on appelle un *plaſtron de tortue*, qui eſt un manger délicieux. M. Barrere dit que les Negres attaqués du *pian* (la vérole), vont à la pêche de cet animal, pour avoir occaſion de s'en nourrir, & que ce régime les débarraſſe entierement de tous les ſymptômes véroliques. Les tortues de mer, ajoute-t-il, ne feroient-elles pas le même effet en Europe ? Les Lépreux de Portugal vont au Cap-Verd manger de la chair de tortue pour parvenir à la guériſon, ainſi que les Scorbutiques.

Les tortues ont beaucoup de graiſſe : cette graiſſe ſe conſerve long-tems ; elle a un bon goût, & peut ſuppléer à l'uſage du beurre. Les œufs de tortue ſont bons à manger ; quelques Médecins les conſeillent aux Fébricitants : ils procurent le ſommeil, & ils rafraîchiſſent : on les eſtime plus ſains après avoir été un peu gardés, que tout récents.

TORTUE VERTE, *Caſſida viridis*. Genre d'inſecte coléoptere ou de petit ſcarabée, dont il y a pluſieurs eſpeces. La plus remarquable, dit M. Linnæus, eſt celle qui ſe trouve dans les maiſons où elle ronge les habits. Ce ſcarabée eſt, dit-il, un ſingulier petit animal : lorſqu'on le touche, il ramaſſe ſi bien ſa tête & ſes pieds ſous ſon corſelet, que rien ne paroît ; ſes pieds & ſes cuiſſes alors ſemblent tronqués : il demeure dans cet état fort long-tems ; ni la force, ni le mal qu'on peut lui faire, ne ſont pas capables de le faire remuer. L'eau, le feu, les eſprits corroſifs, ſemblent ne l'altérer en rien ; ſes nerfs n'en paroiſſent point irrités : il reſte immobile ; il ſouffre toutes ces choſes patiemment, quoiqu'il en meure : mais il ne ſupporte pas ſi aiſément l'effet des rayons du ſoleil. Cette eſpece de *caſſida* eſt différente de la véritable *caſſide*. Voyez ce mot.

TORWAC. *Voyez* WARLUS.

TOTOCKE, *Totocifera arbor Orellanenſium*. Grand arbre du Pérou, gros & branchu : ſes feuilles ſont faites à-peu-près comme celles de l'orme ; ſes fleurs ſont à peine viſibles : il leur ſuccede un fruit arrondi, couvert d'une écorce ligneuſe, dure, épaiſſe & ſtriée. Ce fruit eſt diviſé en ſix loges, contenant huit noix de couleur rouſsâtre, & longues de deux pouces : chaque noix a un noyau ſemblable à une amande, renfermant une ſubſtance blanche un peu huileuſe, & bonne à manger. Comme les totockes ſont fort élevés, & que le fruit lui-même eſt fort peſant, les Na-

turels du pays n'osent pas alors entrer dans les bois, sans garantir leur tête par quelque défense contre la chûte de ce fruit. Ray, *Hist. Plant.*

TOUCAN ou PIE DU BRESIL, ou GROS BEC DE CAYENNE, *Nasutus, aut avis piperivora.* Cet oiseau américain est singulier par son bec jaune & rouge, qui est monstrueux, à proportion de son corps, & par sa langue, qui est aussi longue que le bec, & qui ressemble à une plume déliée, & passe pour avoir de grandes vertus en Médecine.

Cet oiseau, dit Albin, prend presque la même nourriture que les perroquets ordinaires; mais il aime le poivre, l'amome, & si fort le raisin, que si quelqu'un lui en jette des grains, il les attrape adroitement dans l'air l'un après l'autre. La chair du toucan est entierement d'une couleur violette foncée. Cet oiseau est un peu plus grand que la pie ordinaire; la tête, le col, le dessus du dos & les aîles sont d'un blanc cendré; la poitrine est d'un jaune luisant & safrané; le ventre & les cuisses sont d'un beau vermeil ou de couleur écarlate, & est intercepté par une bande noire & large qui finit en un beau rouge; les jambes, les pieds & les griffes sont noirs; le bec a six pouces de longueur, & deux pouces & demi de largeur à la racine, la circonférence dans ce même endroit en est large & courbée vers le bout en forme de faulx, avec une cavité exactement égale à la mâchoire inférieure : l'une & l'autre sont dentées & couvertes d'une peau gluante. Les deux mâchoires sont d'une substance mince, comme membraneuse & osseuse, & couvertes d'une écaille tirant sur la corne : cette écaille est mince, & en même tems fort légere, luisante & un peu transparente; elle est jaune & nuancée d'un verd brun : le bout du bec est rougeâtre; les narines sont fort petites, & exactement situées au dessus de cette substance, sur le bec & tout près de la tête, laquelle est grande & grosse, afin de pouvoir supporter un bec aussi monstrueux pour un si petit oiseau.

On distingue communément quatre especes de toucans. 1°. le *toucan* au croupion rouge; 2°. le *toucan* au croupion jaune; 3°. le *toucan* au croupion blanc; 4°. le *toucan* au croupion verd, avec un bec en partie coloré. Le bec extraordinaire du toucan a rendu cet oiseau si célebre, qu'on l'a placé dans le ciel parmi les constellations australes, ou de l'hémisphere méridional : les Astronomes l'appellent *anser Americanus* (l'oie d'Amérique); il est composé de huit étoiles.

On assure que les toucans font leurs nids dans les trous qu'ils creusent eux-mêmes dans les arbres, où ils mettent leurs petits à l'abri des singes : c'est pourquoi les Espagnols appellent cet oiseau *carpentero.* Les habitants du Bresil lui donnent le nom de *tacataca*, à cause de la singularité de son cri; & Thevet l'appelle oiseau *mange-poivre*, parcequ'il dévore ce fruit avec avidité. Le toucan se familiarise volontiers avec les poules; alors il se présente quand on l'appelle : il se nourrit volontiers de ce qu'on lui donne.

Le toucan est assez agréable à voir : on en rencontre beaucoup au Bresil

le long de la riviere de Janéiro, vers le Cap de Frie; il ne fauroit vivre dans les pays froids. Les plus petits fe trouvent au Pérou. Le champ du pennage de ces derniers eft tout noir fur le dos; le bout de la queue eft compofé de plumes d'un très beau rouge, entrelacées parmi les noires : le pennage eft d'un jaune vif orangé. Les fauvages fe fervent de fes plus belles plumes, pour garnir leurs épées, leurs chapeaux & leurs autres ornements.

TOULOLA. Les Caraïbes donnent ce nom à une plante de leur pays, & qui a, en quelque forte, le port d'un petit balifier : fa racine eft bulbeufe, blanche, fibrée, conique; on diroit qu'elle eft compofée d'écailles comme l'oignon : la feuille de la plante eft verdâtre, quatre fois plus longue que large, & terminée en fer de pique; cette feuille eft coriace, & fe roule d'elle-même auffi-tôt qu'elle eft cueillie. Sa fleur eft blanche, renfermée dans un calice verd, long, pointu, & découpé en trois quartiers : à cette fleur fuccede un fruit triangulaire, rougeâtre, & contenant une petite graine raboteufe.

Les Caraïbes eftiment leur *toulola* un fpécifique contre les plaies faites par les fleches empoifonnées, d'où vient que les François ont nommé cette plante l'*herbe aux fleches*. On pile la racine pour en tirer le fuc : on applique en même tems la même racine pilée & broyée fur la plaie, & communément ce remede réuffit mieux que le fucre, fi on le met en ufage auffitôt qu'on a été bleffé par la fleche empoifonnée dans le fuc de certaines *lianes* : voyez ce mot. Ce font les Indiens Tiennas qui compofent ce poifon : on doit être furpris que chez des Sauvages, qui ont à leur difpofition un moyen auffi sûr & auffi prompt pour fatisfaire leur haine, leurs jaloufies & leurs vengeances, un poifon auffi fubtil ne foit communément employé qu'envers les finges & les oifeaux des bois du pays : *voyez* les *Mém. de l'Acad. des Scienc. 1745, pag. 489*. On a un exemple bien frappant de l'étrange activité du poifon, duquel font enduites les pointes des fleches chez les habitants du Maranon, &c. M. de Réaumur voulant fe défaire d'un ours, lui fit avaler une once d'arfénic, une noix vomique, & une quantité de fublimé corrofif, fuffifante feule pour empoifonner un plus gros animal : ce quadrupede n'en reffentit aucune incommodité; mais piqué en deux endroits au défaut de l'épaule par les fleches empoifonnées, il fuccomba, & mourut en moins de cinq minutes. Une femblable piquure faite fous l'aîle d'un aigle, fit mourir cet oifeau en deux fecondes. *Hift. de l'Acad. 1746*.

TOUPIE ou TROMPE. Petit coquillage univalve, large du côté de la bafe, & terminé en pointe par le fommet; c'eft une efpece de fabot. *Voyez* ce mot.

TOUR DE BABEL, *Turris Babel*. Efpece de buccin qui a une échancrûre fort finguliere. *Voyez* BUCCIN.

TOUR DE BABYLONE, *Turris Babylonica*. Efpece de limaçon, dont la coquille eft faite en fpirale, & d'une feule couleur. *Voy.* LIMAÇON.

TOURBE, *Turfa.* C'eft une matiere poreufe, communément légere & fibreufe, d'un brun noirâtre, graffe, bitumineufe & inflammable, laquelle fe trouve dans certaines prairies à une très petite profondeur. Cette matiere, qui depuis long-tems fert de chauffage dans les pays où elle eft abondante, & où le bois n'eft pas commun, brûle affez bien; mais quoiqu'elle donne un feu très vif, elle ne produit que peu de flammes, & elle répand, en brûlant, une odeur plus ou moins défagréable : ces deux inconvénients ont fait négliger l'ufage de la tourbe dans les endroits où l'on a été à portée de fe procurer du bois commodément. Il paroît cependant, felon les obfervations de M. Guettard, que pour une infinité d'ufages, cette matiere combuftible pourroit être fubftituée au bois avec économie de la part des Particuliers, & avec avantage pour l'Etat, qui trouveroit dans cette reffource fi prochaine & fi facile, les moyens de diminuer d'un côté la confommation de bois qui devient effrayante; & de l'autre, verroit augmenter le nombre des terres cultivables, que la néceffité du chauffage oblige de planter en bois.

La tourbe, fuivant le fentiment affez général des Naturaliftes adopté en ce point par M. Guettard, n'eft qu'une fubftance végétale formée des débris d'herbes, de feuilles & de plantes pourries, & converties par cette putréfaction en une maffe noirâtre, onctueufe & combuftible. Ceci étant, la nature de la tourbe doit varier fuivant celle des plantes qui l'ont produite. On préfume que la tourbe de Hollande, qui paffe pour une des meilleures qu'on connoiffe, ne doit ce degré d'excellence qu'aux plantes marines dont elle a été formée; peut-être même s'en trouveroit-il de cette efpece dans plufieurs autres endroits échappés aux eaux, ces plantes ayant pu y être portées par des inondations, dont on trouve tous les jours des veftiges. Au refte, tout pays qui a éprouvé, de la part des eaux, des révolutions continuelles, renferme néceffairement dans fon fein une tourbe plus ou moins bonne.

En Hollande, on s'affure fi un terrein contient de la tourbe, en enfonçant en terre des pieux, lefquels entrent facilement quand une fois la premiere croute, qui forme le gazon de la prairie, eft percée. Sous cette croute, la terre eft molle, comme détrempée : de tels terreins femblent trembler fous les pieds, & ne préfentent aucune réfiftance jufqu'à ce qu'on foit parvenu à la couche de fable, qui ne fe trouve fouvent qu'à une profondeur confidérable : on enleve la matiere limonneufe, on la porte fur une prairie, où l'on a préparé une aire ou enceinte entourée de planches pofées fur le tranchant. Le limon ou bourbier diminue à mefure qu'il fe deffeche pendant l'été; mais avant que la terre ait perdu toute fa molleffe, on s'en fert pour retenir les eaux dans les viviers. Quand on la deftine à brûler, on y forme des lignes en longueur & en largeur avec un inftrument tranchant, afin de pouvoir divifer plus aifément la tourbe après fon defféchement. Chaque motte de tourbe a huit à neuf pouces de longueur, & quatre à cinq pouces d'épaiffeur. L'on voit en plufieurs endroits

de la Hollande, des efpeces de lacs qui ont été formés par la main des hommes, dans les endroits d'où l'on a tiré la tourbe.

Les prairies hautes qui contiennent de la tourbe de mauvaife qualité, font remplies de prefles, de joncs, de rofeaux & d'autres mauvaifes herbes, mais fur-tout de plantes graminées comme les fouchets, les cypéroïdes, & même de coquilles. Dans celles qui font baffes & en forme de vallées, les eaux qui n'y coulent que dans le tems des orages, ne contribuent pas pour peu à la production de ces matieres combuftibles, & à leur excellence, en ce qu'elles lavent la furface des montagnes & des vallées qui font communément recouvertes de parties de végétaux qu'elles entraînent & dépofent fucceffivement dans les trous & à différentes hauteurs : il y a des endroits où l'on fouille la tourbe depuis deux pieds jufqu'à vingt pieds de profondeur. L'ouverture que l'on fait pour tirer cette fubftance inflammable, eft fouvent de quatre toifes quarrées.

On obferve dans la coupe des bords, différents lits horifontaux de tourbes : communément le premier, qui eft placé immédiatement au deffous du fol de la prairie, a environ un pied d'épaiffeur ; il eft rempli d'une affez grande quantité de coquillages de différentes efpeces, tant terreftres que fluviatiles. Ces coquilles qu'on pourroit aifément trouver dans le banc même de tourbe qui les contient, fe ramaffent encore bien plus aifément dans le coin des tourbieres que l'eau a remplies : elles font ordinairement toutes blanches, & il ne leur a manqué que le tems pour les détruire entierement ; ce font elles qui font que la plûpart des tourbes produifent un mouvement d'effervefcence dans les liqueurs acides. On trouve encore dans ce même premier banc de tourbe, une quantité affez confidérable de terre mêlée qui en altere beaucoup la qualité. La tourbe qu'il donne eft, pour parler le langage des Ouvriers, *terreufe*, *coquilleufe* & *efcargoteufe*. Celle des bancs qui fe trouvent enfuite, eft meilleure, & d'autant meilleure, que les bancs font plus profondément placés : on n'y trouve aucun veftige de coquillage, mais on y rencontre quelquefois des fragments de végétaux plus ou moins détruits. Au refte, les tourbes ne font, comme il eft dit ci-deffus, qu'un amas de parties végétales pourries qui s'accumulent journellement, & qui, étant épuifées, fe reproduifent enfuite par un nouvel amas des mêmes matieres.

Les Ouvriers qui travaillent à l'exploitation des tourbieres, font ordinairement partagés en trois bandes ; les *Bêcheurs*, les *Brouetteurs* & les *Puifeurs*.

Les Bêcheurs font ceux qui levent la tourbe par pains ou quartiers en forme de quarrés longs : ils fe fervent pour cela d'un outil qu'ils nomment *louchet à aîle ;* cet outil n'eft qu'une bêche dont le fer a environ fix pouces en quarré, & qui porte à l'un de fes côtés un aîleron de quelques pouces de largeur & de longueur. C'eft à l'aide de cet inftrument qu'ils enlevent les mottes de tourbe ; ils les jettent avec cette bêche même aux Brouetteurs qui font fur le bord de la tourbiere, & qui les reçoivent dans leurs

mains : ceux-ci les portent à l'aide de leurs brouettes, fur une aire difpofée à les recevoir, où ils les arrangent en pyramides quarrées, qu'ils nomment *pilettes*. Lorfque les pilettes font feches, ils les détruifent, & forment avec les tourbes des tas en forme de parallélipipede rectangle, qu'ils nomment *chatelets* : au bout de quelque tems, on défait encore ces chatelets pour arranger les tourbes en lanternes, c'eft-à-dire, pour en former une efpece de cône à jour : le but de tous ces différents arrangements, eft de bien faire fécher les tourbes ; & lorfqu'après avoir refté fuffifamment en lanternes, on les trouve affez feches, on en fait de groffes piles d'une toife quarrée de bafe, qu'on couvre avec de la paille ; & elles font alors en état de fervir.

On conçoit aifément que le creux qu'on fait en enlevant la tourbe dans une prairie toute imbibée d'eau, en feroit bientôt rempli, fi on n'avoit foin de l'épuifer continuellement ; c'eft à quoi font employés les Puifeurs, & leurs machines portatives ne font pas plus compliquées que celles dont nous venons de faire mention.

Non-feulement la tourbe en groffe pile peut être employée à faire du feu, mais encore on peut en faire un charbon qui n'a plus l'odeur défagréable que la tourbe en nature jette en brûlant : ce charbon fe fait, en arrangeant la tourbe dans des fourneaux à-peu-près conftruits comme les fours à chaux, garnis au fond d'un peu de bois pour allumer la tourbe, & d'une voûte percée qui fert à la foutenir : dès que la tourbe a fuffifamment pris feu, on bouche exactement toutes les ouvertures, & on la laiffe brûler peu-à-peu : on connoît qu'elle eft cuite, lorfqu'elle ceffe de fumer ; alors on la laiffe réfroidir, & on la retire en charbon. M. Guettard dit qu'il s'amaffe aux parois du fourneau de petites écailles blanches & brillantes comme du nitre ; mais qu'il n'a pas été à portée de les examiner.

On peut auffi réduire la tourbe en charbon, de la même façon qu'on y réduit le bois, en la difpofant en tas propres à être allumés, & la couvrant enfuite de terre lorfqu'elle a pris feu ; mais cette maniere occafionne plus de déchet que la précédente : c'eft la raifon pour laquelle les Ouvriers l'ont abandonnée.

On peut faire avec la tourbe, tout ce que l'on fait avec le bois & le charbon. Becker a prouvé, en Hollande, qu'on pouvoit s'en fervir pour la fonte même des métaux. Nous avons vu en ce même pays, qu'on en faifoit ufage dans les rafineries du camphre, du borax, & autres opérations chymiques. M. Bertrand dit que les Boulangers, les Fayanciers, les Verriers, les Tuiliers peuvent auffi fe fervir de la tourbe, & qu'on s'en fert pour la purification du fel. Il y a maintenant un établiffement de cette matiere combuftible dans la Généralité de Paris, où on l'emploie avec fuccès, tant pour la cuiffon du plâtre, de la chaux, de la brique, que dans les fourneaux de reverbere, & ceux de chapelerie, de teinture, buanderie, &c. Plus la tourbe eft compacte & pefante, plus elle chauffe

& conferve la chaleur : voilà pourquoi on eft dans l'ufage de la fouler & de la pêtrir en Hollande. D'après le principe que plus les corps font denfes, plus ils s'échauffent, M. Lind, Ecoffois, veut qu'on fe ferve d'une tourbe très pefante, peu poreufe, pour le traitement des mines de fer au fourneau de forge : il faut cependant ajouter que le charbon de tourbe, dégagé de fon acide, devient plus propre aux travaux de la métallurgie.

Les *Mémoires de l'Académie Royale de Suede*, *T. VII*, *année 1745*, parlent d'une efpece de tourbe qui fe trouve dans la province de Weftmanie, près des mines de Brefioc, dans le territoire de Hiulfoc : on s'en fert avec fuccès dans les atteliers où l'on forge le fer en barres. Cette tourbe fe réduit en une cendre blanche & légere : elle eft poreufe prife vers la furface de la terre; mais plus on enfonce, plus elle eft pefante & compacte : on y remarque diftinctement des racines, des feuilles & des rofeaux. Cette terre combuftible, en féchant au foleil, fe couvre fouvent d'un enduit ou d'une moififfure blanche, comme fi on l'avoit faupoudré de fel. Quelquefois cette poudre donne une couleur noire qui peut s'employer comme le noir de fumée, & qui eft propre à fervir dans la peinture, parcequ'elle s'incorpore très bien avec l'huile.

Il y a des pays où l'on fait des efpeces de tourbes, fans en avoir l'intention. Dans plufieurs cantons de la Normandie, par exemple, on creufe dans chaque métairie, des foffes dans lefquelles on entaffe tout le fumier des différentes écuries; & lorfqu'il y a été pendant un tems fuffifant, on le retire pour l'étendre fur les terres : il eft alors prefque femblable à la tourbe, noir, gras, réduit en une maffe qui fe laiffe couper, & dont les morceaux, lorfqu'on les a fait fécher, brûlent, pour ainfi dire, comme la tourbe; ils ne font même quelquefois que trop inflammables, puifqu'on lit dans les Mémoires de l'Académie, que la feule fermentation avoit fuffi pour faire prendre feu à des amas de cette matiere. On y lit encore que des débris de feuilles étant tombés dans un vafe de jardin, ou dans des flaques d'eau, il s'en étoit formé d'excellente tourbe.

Plus on confidere les propriétés qu'ont diverfes fubftances de pouvoir fe convertir en tourbe lorfque la fituation du lieu & du terrein y font favorables, plus on eft porté à en confeiller l'ufage, fur-tout dans les pays fertiles en grains & dépourvus de bois, où l'on ne trouve d'autres matieres combuftibles que des genêts, des bruyeres & du chaume.

Nous avons dit ci-deffus que les meilleures tourbes font celles qui font pefantes, noires, qui donnent le feu le plus vif & de plus longue durée : elles doivent former, en brûlant, une forte de fcorie légere qui reffemble beaucoup au mâchefer des forges; en un mot, qui eft bourfoufflée en forme de larmes, marbrée de jaunâtre, de brun, de noir & de rougeâtre. La tourbe la moins bonne eft celle qui eft grife, terreufe, coquillere ou formée de débris d'infectes : celle qui eft poreufe, légere & entrelacée de rofeaux ou plantes peu dénaturées, qui s'allume aifément, mais qui dure peu au feu, tient le fecond rang pour la qualité. La plûpart des tourbes

de la Suisse & des Pays-Bas, mais notamment de la Fionie, &c. sont fibreuses, & composées principalement de deux sortes de plantes, dont l'une est une sorte de mousse aquatique, *muscus palustris, squamosus ruber* ; l'autre est une bruyere, *erica foliis imbricatis glabris* : on y reconnoît aussi le glayeul d'eau. Enfin, toutes les prairies, dont les terreins sont mousseux & comme élastiques ou tremblants, ainsi que la plûpart de celles qui bordent les rivieres, ou qui servent de sol aux lieux marécageux, peuvent se convertir en d'excellentes tourbieres.

A l'égard de l'onctueux & de la couleur noire des tourbes, M. Guettard dit que lorsque des plantes imbibées d'eau se pourrissent, les sels doivent d'abord être dissous ; & l'eau chargée de ces sels, doit ensuite agir sur les parties huileuses de ces mêmes plantes, & donner naissance par leur union, à une espece de matiere savonneuse ou bitumineuse, capable de procurer aux tourbes cet onctueux & ce gras qu'elles ont : les parties ferrugineuses dont toutes les plantes sont plus ou moins chargées, étant mêlées avec les parties savonneuses, suffisent pour colorer la masse des tourbes : s'il entre beaucoup de parties limonneuses très détrempées, dans la composition des tourbes, alors on pourra les pêtrir & les mouler ensuite, comme font les Flamands : enfin, M. Guettard conclut qu'il se produit journellement des tourbes, mais beaucoup moins que dans les tems où les plantes des prairies n'étoient d'aucun usage aux hommes, & qu'à présent même ce sont les mauvaises prairies qui fournissent le plus de tourbes, parcequ'on ne les fauche pas, les plantes qu'elles contiennent n'étant pas trop du goût des animaux domestiques.

Il ne faut point confondre la tourbe avec des terres noires & bitumineuses, qui ont aussi la propriété de s'enflammer. La tourbe distillée donne toujours, dit-on, une liqueur acide, de l'alkali volatil, & une huile empyreumatique. N'omettons pas de dire qu'il y a des tourbes qui ont contracté des qualités nuisibles : elles produisent les mêmes effets que la braise de Boulanger. On sait que les personnes enfermées dans une chambre où l'on en brûle, deviennent pâles, se trouvent mal, & finissent par perdre la vie. De semblables tourbes se rencontrent près des endroits où il y a des minéraux. *Voyez* à l'article EXHALAISONS.

M. Lind, que nous avons déja cité dans cet article, propose de se servir de la tourbe pour l'engrais des terres : il faut pour cela, dit-il, la mêler avec des feuilles & des plantes fraîches, afin qu'il s'excite une fermentation dans ce mélange. En Hollande, on mêle avec du fumier la tourbe en poussiere : cet engrais répandu sur les endroits où l'on a semé des pois, les garantit de la gelée.

Les cendres des tourbes sont légeres, jaunâtres, quelquefois blanches, mais d'une odeur désagréable : elles ne sont pas propres au blanchissage ; mais en revanche elles sont fort utiles pour fertiliser les prairies, & surtout celles qui sont humides, basses & marécageuses : elles en détruisent la mousse, les joncs, les roseaux & les mauvaises herbes qui y ont racine.

On

On trouve maintenant à Paris de ces cendres dans les chantiers de tourbes & dans les bureaux établis pour la diſtribution du charbon de tourbe : l'on s'en ſert pour fumer les terres. Ce moyen eſt bien éprouvé, avantageux & de peu de dépenſe, en comparaiſon de celle qu'exigent les engrais ordinaires : ces cendres ſe ſement en tems humide ſur toutes les terres de bonne, de médiocre & de mauvaiſe qualité. On prétend que les pays hauts de la Picardie & des Provinces voiſines qui renferment abondamment de la tourbe, ne jouiſſent de différentes eſpeces de fourrages que depuis cinquante ans, tems où l'on commença à jetter ſur les terres de la cendre de tourbe.

TOURBILLON. Eſt en général un mouvement de l'air, ſubit, rapide, impétueux, & qui ſe fait en tournant. On appelle auſſi *tourbillon*, un gouffre ou une maſſe d'eau qu'on obſerve dans quelques mers : il tournoie rapidement, en formant une eſpece de creux dans le milieu. La cauſe ordinaire de ces tourbillons, vient d'une grande cavité par où l'eau de la mer s'abſorbe & ſe précipite dans quelqu'autre réſervoir : *voyez* les articles COURANTS, MER, OURAGAN, TEMPÊTE, VENTS, GOUFRE, AIR, EAU. Dans la Philoſophie de Deſcartes, on entend par *tourbillons*, une collection de particules de matieres qui ſe meuvent autour d'un même axe. *Conſultez* le *Syſtême Cartéſien*, ou, ſi vous voulez, l'article PLANETTE de ce Dictionnaire.

TOURD & TOURDELLE : *voyez* au mot GRIVE. Rondelet donne auſſi le nom de *tourd* à pluſieurs ſortes de poiſſons de mer, tels que la *tanche de mer*, &c.

TOURET ou MAUVIS. Voyez *ce mot.*

TOURLOUROU. Petit crabe terreſtre, dont le corps a près de deux pouces de largeur : le deſſus de ſon écaille eſt d'un violet noirâtre & bordé tout autour d'une bande rouge aſſez vive, dont la couleur s'affoiblit inſenſiblement en s'étendant ſous le ventre de l'animal. Ses mordants ſont très forts ; & s'il eſt ſaiſi par un de ces membres, il l'abandonne volontiers pour ſe ſauver. Le tourlourou ſe trouve aux Antilles, & ſur-tout à la Martinique : il ſe tient ordinairement dans les montagnes ; il creuſe des trous en terre pour ſe loger, & n'en ſort que pour ſes beſoins. Une pluie abondante ſuffit pour les faire paroître par milliers : la terre en eſt quelquefois ſi couverte, qu'on eſt contraint de les écarter avec un bâton pour ſe frayer un paſſage. Le taumalin de ces crabes eſt petit, mais délicieux : les Créoles le mêlent avec de la farine de magnoc, & en font un mets très bon, & connu dans le pays ſous le nom de *matoutou*. Il cauſe le flux de ſang à ceux qui en mangent trop. *Voyez* CRABE DE TERRE.

TOURLOURY. Arbre du pays de Cayenne, dont la feuille, dit M. de Préfontaine, eſt de quinze à ſeize pieds, & ſéparée dans ſa longueur par une côte : elle s'emploie en long & en travers, pour couvrir les caſes, en preſſant les côtes fort près les unes des autres ; elle dure très long tems, & même le feu ni prend pas aiſément. C'eſt, après celle de l'ouaye, la

plus recherchée : elle eſt auſſi la plus commune. Cet arbre eſt l'*urucury* de Piſon.

TOURMALINE ou TURPELINE, *turmalina*. Cette pierre rare, que quelques Marchands étrangers vendent très cher, ſous le nom ſpécieux de *tire-cendre* ou d'*aimant de cendres* (les Allemands la nomment *trip*) n'eſt connue en Europe que depuis 1717. M. le Duc de Noya Carafa, Seigneur Napolitain, en a renouvellé la réputation en 1759, dans une Lettre adreſſée à M. de Buffon.

C'eſt une pierre plus ou moins tranſparente, & d'un jaune obſcur, qui tient du verd & du noir. Les Hollandois l'apportent de l'Iſle de Ceylan toute taillée à face platte, & ſes côtés faiſant des degrés : elle paroît inaltérable au feu médiocre, auquel on l'expoſe pour voir l'effet ſingulier qu'elle a d'attirer & de repouſſer la cendre & la pouſſiere de charbon. Nous avons éprouvé qu'un feu bruſque ou plus violent y fait des félures (glaces) & en altere la force. M. Adanſon, qu'on dit être l'Auteur de cette Lettre, a pouſſé très loin les obſervations ſur cette pierre : il l'a comparée aux autres pierres précieuſes, aux aimants & aux divers corps électriques : elle reſſemble à ceux-ci en ſept points, & en differe en ſept autres; elle conſerve dans la comparaiſon, ſon caractere diſtinctif : c'eſt le ſeul corps connu qui ait beſoin d'être chauffé pour acquérir la vertu électrique, & qui ne l'acquiert pas par les autres moyens qu'on employe pour électriſer les autres corps. En un mot, elle attire & repouſſe ſucceſſivement : elle attire à travers le papier ; elle n'a point de pôles : ſon activité n'eſt pas arrêtée par la préſence de l'aimant, ni de l'eau ; elle ne donne, ni lumiere, ni étincelles : deux tourmalines échauffées s'attirent & ne ſe repouſſent point.

Nous poſſédons deux tourmalines : l'une taillée à facettes, & l'autre qui n'eſt que dégroſſie ; elles nous ont ſervi à répéter les expériences de l'Académicien. Etant échauffées, elles attirent & repouſſent alternativement le papier, le liege, des barbes de plumes, des cheveux, du ruban, de la laine, de petites feuilles d'or, du coton ; mais la diſtance des répulſions eſt plus grande que celle des attractions. On peut étendre la vertu attractive de la tourmaline, comme l'a fait voir M. Adanſon, en employant un conducteur, tel qu'un fil de fer, long de huit pouces, enmanché à un corps électrique. Nous avons eſſayé avec toutes nos pierres fines, brutes & taillées, même avec des pierres factices, de répéter les mêmes expériences. Les pierreries étant chauffées, ont attiré, très foiblement, des cheveux, &c. & ſont devenues phoſphoriques, mais elles n'ont point repouſſé ; ce qui fait croire que la tourmaline eſt réellement une pierre d'une eſpece particuliere. La Lettre du Duc de Noya, mérite à tous égards, d'être conſultée par les Naturaliſtes, & par les Phyſiciens. D'après cet expoſé, & le phénomene ſingulier de la topaze du Breſil, il eſt probable que beaucoup de pierreries ſont ſuſceptibles de bien des propriétés que nous ignorons, & nous ſoupçonnerions volontiers que toute tourmaline n'eſt qu'un *péridot* du Breſil ou de Ceylan. *Voyez* à l'article ÉMERAUDE.

TOURMENTIN. Oiſeau de mer que l'on ſoupçonne être une petite eſpece de l'*oiſeau de tempête*. Voyez ce mot.

TOURNESOL. C'eſt un des noms que l'on donne à la plante connue ſous le nom d'*héliotrope* ou d'*herbe aux verrues*, & dont nous avons fait la deſcription au mot HERBE AUX VERRUES.

On appelle *tourneſol en pain* ou *en pierre*, une pâte ou laque ſeche, préparée avec les fruits de l'héliotrope, de la chaux & de l'urine. La couleur de cette pâte doit être bleue : elle eſt employée par les Teinturiers ; elle nous vient de Hollande.

On donne le nom de *tourneſol en drapeau*, à de la toile qu'on a teinte à Conſtantinople avec de la cochenille & quelques acides. On nomme *tourneſol en coton*, du coton applati à la grandeur & à la figure d'un écu, & teint en Portugal avec la cochenille Meſteque : l'un & l'autre tourneſol ſervent pour colorer les liqueurs & les gelées des fruits. Enfin, il y a encore une autre eſpece de *tourneſol en drapeau*, qui ſe fait avec des chiffons imbibés & empreints d'une teinture rouge, préparée avec le ſuc de l'héliotrope & un peu de liqueur urineuſe. Ce dernier vient du Languedoc : on s'en ſert pour donner au vin une couleur rouge.

Par ce préliminaire, on voit qu'on diſtingue dans le commerce, le *tourneſol en drapeau* & le *tourneſol en pain*, qui eſt ſous une forme de pâte ſeche : mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que nous fourniſſons aux Hollandois la matiere de ce tourneſol en pâte, dont ils font un ſecret. Nous leur préparons la matiere premiere : ce ſeroit cependant un objet intéreſſant pour les arts & le commerce, de faire en ſorte de le préparer nous-mêmes.

C'eſt dans ces vues, & pour mettre ſur la voie, que M. Montet, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, a donné ſur cet objet un excellent *Mémoire*, inſéré parmi ceux de l'*Académie de Paris, ann. 1754.*

Dans ce Mémoire il s'eſt attaché à détailler les procédés que l'on emploie pour teindre les chiffons ou drapeaux au Grand-Galargues, Village du dioceſe de Nîmes, où près de mille habitans en préparent pour dix ou douze mille francs, qu'ils vendent enſuite aux Hollandois : ceux-ci ont l'art d'en extraire ce qui forme leur *tourneſol en pâte*.

On donne vulgairement, dans ce pays, le nom de *maurelle* à la plante dont on exprime le ſuc pour colorer les drapeaux. Cette plante, que Tournefort a nommée *ricinoïdes ex quâ paratur tourneſol Gallorum*, & dont feu M. Niſſole a donné une bonne deſcription, qu'il a accompagnée d'une figure très exacte (*voyez* les *Mém. de l'Académie des Sciences, année, 1712, pag. 339, Planche XVII.*) eſt aſſez commune aux environs de Montpellier ; & ſur-tout dans cette partie du Bas-Languedoc, qu'on appelle *la Vaunage* : elle croît auſſi en Provence & en Dauphiné. Sa racine eſt blanche, ronde, droite & longue, un peu fibrée : elle pouſſe une tige ronde, plus ou moins haute & branchue ; ſes feuilles ſont d'un verd pâle, & attachées à un fort long pédicule ; ſes fleurs ſont renfermées dans de petits boutons qui forment une eſpece de grappe, qui ſort d'entre les aiſſelles de

chaque branche : entre ces fleurs, il y en a de ſtériles & de fécondes ; à celles-ci ſuccedent des fruits ronds, raboteux, d'un verd foncé, diviſés en trois loges qui renferment chacune une ſemence ronde & blanche.

Les habitants du Grand-Galargues n'ont pas la liberté de cueillir la Maurelle dans tous les tems de l'année. Les Maire & Conſuls ne donnent cette permiſſion à toute la Communauté, que vers le 25 de Juillet, tems où la maurelle eſt dans ſa perfection. Cette récolte dure depuis le 25 de ce mois, juſque vers le 8 de Septembre.

Les Payſans vont chercher cette plante à quinze ou vingt lieues à la ronde dans le Gévaudan, & même juſqu'en Provence. Ils ont grand ſoin de ſe cacher, les uns aux autres, les lieux où la maurelle croît abondamment. Ils font cette récolte en diligence, attendu que la plante, pour pouvoir être employée, doit être fort récente, & que la fermentation nuit toujours au ſuccès de l'opération dont il s'agit. Il faut auſſi que la maurelle ne ſoit pas terreuſe. Ils emploient indiſtinctement toute la plante, excepté la racine : on la broie ſous une meule de moulin ſemblable à celles qui ſervent à écraſer les olives ou le tan. On voit un deſcription exacte de ce moulin, dans les *Mémoires pour l'Hiſtoire Naturelle de la Province de Languedoc*, par M. Aſtruc.

Pour exprimer le ſuc de la maurelle, on choiſit un jour convenable ; lorſque le tems eſt fort ſerein, l'air ſec, le ſoleil ardent, & que le vent ſoufle du Nord ou du Nord Oueſt. Quand on a retiré tout le ſuc, on met à part le marc, qui ſert d'un excellent fumier.

Avant que d'employer ce ſuc, les uns le laiſſent repoſer un quart d'heure, les autres en font uſage ſur-le-champ : quelques-uns, mais en petit nombre, mettent auparavant dans ce ſuc, une chopine ou un pot d'urine, ſur trente pots de ſuc. On ſe pourvoit de toile qui ait déja ſervi, & qui ſoit à bon compte. Toute toile eſt bonne pour cette opération, pouvu qu'elle ſoit de chanvre ; la plus groſſiere, la moins ſerrée, n'eſt pas à rejetter : mais il faut en général, que la toile que l'on emploie ſoit bien nétoyée, car tous les corps gras & huileux, dit M. Montet, ſont contraires au ſuccès de cette préparation. On verſe enſuite ſur les morceaux de toile ou drapeaux, du ſuc de maurelle ; & tout de ſuite, par un procédé pareil à celui des Blanchiſſeuſes, on froiſſe bien la toile avec les mains, afin qu'elle ſoit par-tout bien imbibée de ſuc. On fait enſuite bien ſécher ces drapeaux au ſoleil, puis on les expoſe ſur des ſarments ou des roſeaux, aſſujettis à chaque extrémité de la cuve ; là ils reçoivent la vapeur d'une quantité d'urine qu'on a réunie dans une grande cuve de pierre, & dans laquelle on ajoute auſſi-tôt de la chaux vive ou de l'alun : on recouvre enſuite tous ces drapeaux d'un drap ou d'une couverture, pour réunir toutes les vapeurs. On les laiſſe ainſi expoſés à la vapeur de l'urine, ayant ſoin de les retourner de tems en tems, pour qu'ils préſentent à cette vapeur toutes leurs ſurfaces. On doit prendre garde que les chiffons qui ſont ſoutenus ſur les morceaux de bois, afin de recevoir la vapeur de l'urine,

ne trempent point dans cette liqueur, parcequ'alors la couleur feroit détruite.

Quelques perfonnes colorent les drapeaux à la vapeur du fumier de cheval ou de mulet; mais il faut alors beaucoup de vigilance, & les ôter auffi-tôt qu'on voit paroître la couleur bleue, qui eft la vraie pierre de touche; car fi on les y laiffe expofés trop long-tems, cette même vapeur détruit la couleur, & tout le travail eft perdu. Quelque tems au contraire qu'on laiffe les drapeaux expofés à la vapeur de l'urine, ils ne prennent jamais d'autre couleur que la bleue; & la partie colorante n'eft jamais détruite par l'alkali volatil qui s'éleve de l'urine, quelque abondant qu'il foit.

Lorfqu'on a expofé ainfi ces drapeaux à la vapeur de l'urine, on les imbibe de nouveau de fuc de maurelle, en faifant la même manœuvre qu'à la premiere opération. Les drapeaux font dans leur état de perfection, quand ils font d'un bleu foncé tirant fur le noir. Lorfque ces drapeaux ou chiffons font ainfi préparés, on les emballe dans des facs, & les Marchands de Montpellier les achetent pour les envoyer en Hollande.

La couleur bleue que donne la maurelle, eft prefque entierement due au fuc de la plante : l'alkali volatil de l'urine ne fert qu'à développer le phlogiftique de la partie colorante dont les chiffons font enduits. Voici, felon M. Montet, les expériences qui le prouvent : fi on laiffe dépurer du fuc de maurelle, la partie verte fe dépofe, & la liqueur qui furnage eft eft d'un bleu qui tire fur le violet. Cette liqueur refte pendant cinq ou fix heures de cette couleur; mais elle en prend enfuite une nouvelle, tirant fur le rouge. L'extrait defféché de cette plante, eft auffi d'un bleu tirant fur le noir : fon fruit colore en bleu le papier; toutes obfervations qui prouvent que la couleur bleue réfide dans ce fuc.

Une fingularité remarquable, c'eft que les alkalis volatils ne fauroient développer la couleur bleue dans le fuc de maurelle, que quand ils font réduits en vapeurs. L'urine fermentée, verfée fur ce fuc récemment exprimé, qui eft d'un verd d'oignon, rend ce verd plus clair.

M. Hellot, dans fon Traité fur la Teinture, dit qu'il ne connoît jufqu'à préfent que deux plantes qui donnent le bleu après leur préparation : l'une eft l'*ifatis* ou *glaftum*, qu'on nomme *paftel* en Languedoc; l'autre plante eft l'*anil*, qu'on cultive dans les Indes Orientales & Occidentales, & dont on prépare la fécule qu'on nomme *indigo*. Voyez chacun de ces mots.

On retire, par le moyen de la fermentation, la partie colorante de ces plantes; & plufieurs Particuliers ont effayé de faire de l'indigo de la premiere, mais leurs expériences ont été fans fuccès : peut-être que la chaleur dans ces climats n'eft pas affez forte pour produire une prompte fermentation.

On peut préfentement admettre une troifieme plante qui donne du bleu, mais elle le donne d'une maniere bien différente de celles dont nous

venons de parler. Cette couleur bleue eſt toute formée dans ſon ſuc; au lieu que dans les autres, elle eſt l'ouvrage d'une longue fermentation continuée : cette longue fermentation, au contraire, auroit ôté entierement à la maurelle ſa couleur bleue.

Comme les drapeaux de tourneſol ſont fort aiſés à décolorer, ils doivent être réputés *faux teint.* L'eau froide les décolore entierement; & c'eſt avec cette partie colorante, qu'on fait à Amſterdam le *tourneſol.* Je penſe, dit notre Auteur, que la chaux éteinte & l'urine y entrent, ou peut-être la potaſſe. Il faudroit pour s'en aſſurer, faire des eſſais & des expériences.

Les chiffons de tourneſol ſervent à colorer le vin qui péche par la couleur. On dit qu'on les emploie à cet uſage en Hollande, ainſi que les fromages à croute violette : ailleurs on s'en ſert pour colorer une décoction d'iris, qu'on édulcore avec le ſucre, afin de faire un ſirop à bon marché, qui imite le ſirop de violettes. Il y a des Deſſinateurs qui ſe ſervent du tourneſol en pierre pour les différents deſſeins qu'ils tracent ſur la toile, ou ſur les étoffes de ſoie qu'on veut broder. Mais l'uſage le plus commun du tourneſol, eſt pour teindre le gros papier d'un bleu foncé, tirant un peu ſur le violet, & avec lequel on enveloppe le ſucre. Les Limonadiers l'emploient auſſi pour colorer leurs liqueurs en bleu ou violet : on s'en ſert auſſi pour déguiſer des pâtes, des conſerves, des gelées. On l'emploie dans les blanchiſſeries de toile, en particulier pour les batiſtes que l'on a paſſées au lait.

TOURNIQUET, *Gyrinus.* Genre d'inſecte coléoptere à antennes roides & plus courtes que la tête. C'eſt le *dytiſcus* de Linnæus : il a quatre grands yeux, & les pattes en nageoires. Ce petit animal, qui tourne dans l'eau, & y décrit des cercles en courant avec une très grande vîteſſe, eſt d'un noir liſſe & brillant : ſes pattes ſeules ſont jaunes; il ſe plonge au fond de l'eau lorſqu'on veut le prendre.

TOURTEAU. Nom qu'on donne en différents endroits au *pagurus*, eſpece de cancre. *Voyez* CANCRE.

TOURTERELLE, *Turtur vulgaris.* Oiſeau du genre des pigeons : ſa longueur eſt de dix pouces, & ſon envergure en a vingt-un; le bec eſt aſſez délié & long d'un pouce, d'un bleu ſombre en dehors & rouge en dedans; la langue eſt petite; l'iris eſt mêlé de jaune & de rouge, & entouré d'une peau de la même couleur; les pattes ſont rouges, & les griffes noires; la tête & le milieu du dos ſont d'un bleu noir cendré; les épaules & le croupion d'un rouge ſale ou de rouille; la poitrine & le ventre blanchâtres; la gorge eſt d'une couleur vineuſe : chaque côté du col eſt un peu verd & orné de très belles plumes noires, dont les pointes ſont blanchâtres; les longues plumes extérieures des aîles ſont brunes, celles du milieu ſont cendrées, & les plumes intérieures ont leurs bords rouges : les plumes de la queue ont leur pointe & leur texture extérieure blanchâtres.

Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon de la petite espece : son jabot est grand ; sa voix est gémissante ; ses aîles sont fort longues ; son vol est haut, plus rapide encore que celui des bisets, & se soutient long-tems. Le tourtereau ne s'attache qu'à une seule femelle ; aussi regarde-t-on ces oiseaux comme le symbole de la fidélité conjugale. Les tourterelles vont deux à deux ; & quand il en meurt une des deux, celle qui reste vit seule, sans en vouloir souffrir aucune autre. Cet oiseau aime à habiter les lieux sablonneux, écartés & montagneux : il se tient sur le haut des arbres, où il fait son nid, & il n'en descend que pour aller butiner dans les campagnes & dans les jardins : il vit de toutes sortes de grains ; il aime sur-tout le millet. La chair de la tourterelle est moins seche que celle du pigeon ramier : elle est d'un meilleur goût, & produit un bon suc. Quand cet oiseau est gras, tendre & jeune, c'est un manger délicieux ; mais quand il vieillit, sa chair devient massive, coriace, & n'est plus propre qu'à faire du bouillon : elle a d'ailleurs les mêmes propriétés que celles du pigeon.

On prétend que la tourterelle est un oiseau de passage. Sa voix est haute, mais elle ne chante ou ne groule que quand elle est en amour : son gémissement monotone, quoique plus tendre que le roucoulement des pigeons, n'en est pas moins importun : elle vit huit ans ; elle pond une à deux fois par an, sur-tout dans les pays chauds : chaque ponte est de deux œufs.

On voit des tourterelles toutes blanches, même dans nos climats. La femelle de la *tourterelle des Indes orientales*, est blanche par tout le corps, excepté les pieds qui sont rouges ; son bec est noir comme celui du mâle. Celui-ci a la tête, le col, la poitrine, & une partie des aîles, de même que le dos jusqu'au croupion, d'un brun rougeâtre ; le bas du ventre est jaunâtre, l'iris de couleur écarlate, le col cerclé de noir. On en éleve dans des cages en Angleterre, où on les nourrit de chennevi, de millet, & sur-tout de bled.

La *tourterelle d'Amérique*, qui se trouve dans les petites Isles, est plus petite, mais plus grasse que celle de France. On en prend beaucoup avec des filets ou lacets : elles se nourrissent de fruits de monbin, & de ceux des oliviers sauvages. La chair de cet oiseau est autant estimée des Insulaires, que celle de l'ortolan l'est parmi nous. On voit aussi à Cayenne deux especes de tourterelles : l'une nommée *tourterelle des grands bois*, & l'autre *tourterelle vulgaire* ou *baroutous*. La *tourterelle de la Jamaïque* a la tête & le menton d'un bleu charmant, & bordés de blanc ; le reste du plumage est d'un brun jaune. La *tourterelle de l'Isle des Barbades*, n'est pas plus grande qu'une alouette : elle ressemble beaucoup à la petite colombe sauvage du Bresil : le haut de sa tête est bleu, le dos d'un brun clair, les aîles tiquetées de bleu & de pourpre ; son vol est aussi court que celui des perdrix. M. Brisson fait mention de la *tourterelle du Canada* ; de celle de la Caroline, de celles d'Amboine, du Cap de Bonne-Espérance, du Sénégal, de la *tourterelle à collier*, & de la *tourterelle mulet* : celle-ci provient d'une *tourterelle* ordinaire & d'une tourterelle à collier ; son plumage est

varié. *Ornithologie, Tom I.* Nous avons vu cette année 1766, à Amſterdam, chez M. Vander-Meulen, deux fort jolies tourterelles d'un brun jaunâtre : on les avoit apportées d'Arickelſe dans les Indes d'Eſpagne.

TOURTERELLE DE MER, *Columba Groënlandica.* Voy. à la ſuite du mot COLOMBE.

TOURTERELLE. Poiſſon cartilagineux, ou eſpece de raie, qui eſt la paſtenaque. *Voyez* ce mot.

TOUS. *Voyez* CHIQUES.

TOUSELLE. C'eſt une ſorte de froment fort commun en Languedoc : il a l'épi ſans barbe, la tige aſſez haute, le grain plus gros que le froment ordinaire : on en fait du pain fort blanc.

TOUTE-BONNE. *Voyez* ORVALE.

TOUTENAGUE ou TUTANEGO. M. Charles Guſtave Ekeberg, premier Subrécargue de la Compagnie des Indes de Suede, dit que cette ſubſtance métallique, qu'on avoit priſe juſqu'ici pour un alliage de zinc & de biſmuth, ſe trouve en Chine dans la Province de Wohnam. Les Chinois l'appellent *pachyyn* : dans l'état de minerai, elle a une couleur bleue griſâtre ; brillante comme de la mine de fer : elle eſt peſante, tendre ſous terre, mais ſuſceptible de ſe durcir à l'air. Il n'eſt pas rare d'en trouver en filons depuis deux pieds de la ſurface de la terre, juſqu'à quatre-vingts toiſes de profondeur. La couche de terre qui couvre cette ſubſtance, eſt d'un jaune verdâtre, mêlé de noir : on trouve rarement le *tutanego* tout pur ; ſon minerai ſe fond aiſément : quand on le grille & qu'on le fait fondre, il en part une fumée épaiſſe, puante & mal ſaine. *Mém. de l'Acad. Roy. des Scienc. de Suede, ann. 1756.* Les détails précédents nous font ſoupçonner que cette ſubſtance métallique eſt la même que le zinc. *Voyez* à l'article ZINC.

TOUTE-SAINE, *Androſæmum.* Plante qui croît dans les Iſles & dans les jardins, & qui differe, ſelon Lémery, du millepertuis, en ce qu'elle eſt rameuſe comme un petit arbriſſeau : ſa racine eſt longue & ligneuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rougeâtres rondes, ligneuſes, dures en leur baſe, enſanglantant les doigts de ceux qui l'arrachent de terre : ſes feuilles reſſemblent à celles du millepertuis ; elles ſont comme perforées de même, mais elles ſont trois ou quatre fois plus grandes, vertes brunes au commencement de l'été, & d'un rouge obſcur vers l'automne ; ſes fleurs naiſſent aux ſommités des branches, & ſont compoſées chacune de cinq feuilles jaunes, diſpoſées en rond, grandes & belles : il leur ſuccede une baie qui noircit par la maturité, & qui contient des ſemences menues & brunes. On eſtime cette plante apéritive, vulnéraire, réſolutive, propre pour tuer les vers ; en un mot, contre une infinité de maladies ; c'eſt pourquoi on l'a nommée *toute-ſaine.*

TOXICODENDRON. C'eſt un arbuſte vénéneux de la Caroline, dont on diſtingue trois eſpeces. Les feuilles des deux premieres eſpeces ſont compoſées de trois folioles ovales, attachées à l'extrémité d'une queue

commune :

commune : celles de la troisieme sont formées d'un nombre de folioles longues, pointues, & attachées deux à deux sur une nervure commune, qui est terminée par une foliole : cette espece a les fleurs vertes ; elle porte le nom de *vernis* ou de *vernix*.

Les fleurs de ces arbustes sont en rose : il leur succede des capsules séches, striées, qui contiennent la semence. On prétend que le suc de tous les toxicodendron, pris intérieurement, empoisonne : ce sucre, âcre & corrosif, appliqué sur la chair, y cause des érésipelles, & en quelque sorte la galle ; c'est ce qui leur a fait donner le nom d'*herbe à la puce*. C'est traiter bien favorablement, dit M. Duhamel, une plante qui a causé plusieurs fois en Canada des érésipelles très fâcheux. Au Japon, dit M. Adanson, on regarde le *vernix* comme un poison, parceque les exhalaisons de cet arbre causent des exanthêmes sur la peau, & de petites taches rougeâtres comme des érésipelles. Cet Auteur dit savoir par expérience, qu'un léger attouchement de ses feuilles, produit des démangeaisons très incommodes, lorsqu'on porte les mains aux yeux & à la bouche ; & que son suc, séjournant un peu sur la peau, y occasionne des pustules qu'on confond, peut-être mal-à-propos, avec la galle. Au reste, l'espece qu'on nomme chez nous *vernis*, fait un joli arbuste, sur-tout en automne où ses feuilles sont d'un très beau rouge : il mérite d'être multiplié, pour essayer si sa seve pourroit fournir un beau vernis. M. l'Abbé Sauvages & M. l'Abbé Mazeas ont découvert la propriété qu'ont aussi plusieurs especes de toxicodendron de Virginie, de teindre les toiles d'un noir beaucoup plus parfait que toute autre préparation connue, & avec beaucoup moins d'acrimonie. Ni la lessive de savon, ni la lie des cendres de bois verd n'ont pu diminuer la force & le brillant de ce noir. Kempfer dit que les Japonnois noircissent leurs ustensiles, & que les Calicutiens sont peints avec le suc de cet arbuste : ils se procurent ce vernis en incisant l'arbre ; alors il en découle dans des vaisseaux de bois, une liqueur blanche & visqueuse, qui noircit en l'exposant à l'air : on la conserve dans un vase couvert d'une peau huilée.

TRACHÉE. Nom donné au vaisseau aérien ou poumon des plantes. *Voyez* ce que nous en avons dit dans l'alphabet secondaire de l'article général PLANTE. A l'égard de la *trachée artere* des animaux, c'est le canal du vent ou de l'air, appellé vulgairement le *sifflet*. La trachée artere des oiseaux est remarquable par sa bifurcation, & est toute différente, tant dans les volatiles, que dans celle des quadrupedes & de l'homme. *Voyez* l'article CYGNE, & celui de l'ÉCONOMIE ANIMALE, imprimé à la suite du mot HOMME.

TRAGAGANTHE. *Voyez* BARBE DE RENARD.

TRAGELAPHE, *Tragelaphus*. Animal du genre des cerfs. C'est le rhenne, dit M. Linnæus. Belon donne aussi le nom de *tragelaphe* au boucétain. M. Brisson dit que c'est la chevre du Levant. M. Klein distingue d'avec le bouc-étain le tragelaphe, qu'il nomme *mufflon*, & la femelle

battingen : il dit (*Disput. quad. pag. 21.*) que cet animal n'est ni bouc, ni cerf, mais qu'il tient de l'un & de l'autre; cependant il ajoute qu'à cause de sa tête, qui est la partie de l'animal qui se distingue le plus, & à cause de ses cornes qui sont simples, il faut plutôt le mettre dans la famille des boucs, que dans le genre des cerfs. M. de Buffon croit au contraire que le tragelaphe n'est qu'une espece de cerf. *Voyez* ce qu'il est dit à la suite de l'article CERF de ce Dictionnaire.

TRAINASSE. *Voyez* RENOUÉE.

TRAPP. Les Minéralogistes Suédois désignent par ce mot une pierre argilleuse, dure, d'un grain plus ou moins fin, d'une figure rhomboïdale, ferrugineuse, & de différentes couleurs : elle forme quelquefois des montagnes entieres ; mais le plus communément elle forme des veines enveloppées de roche d'une autre espece. Cette pierre exposée au feu, se calcine, rougit, & se convertit en un verre noir, compacte : elle a une dureté suffisante pour prendre le poli d'agate, sur-tout celle qui est noire & très compacte. M. Cronsted la regarde comme une espece de pierre de touche. *Voyez* l'*Essai d'une nouvelle Minéralogie Suédoise, publiée en 1758.*

On nous a montré à Londres plusieurs échantillons d'une pierre à laquelle on donnoit le nom de *trapp*. Cette pierre, qu'on nous a assuré être l'unique morceau qui se voyoit en Angleterre, nous a paru n'être qu'une sorte de jaspe, je dirois volontiers de caillou d'Egypte verdâtre : il me paroît donc qu'on n'a pas à Londres la pierre *trapp*.

Nous avons omis, à l'article CAILLOU D'ÉGYPTE, de dire que ces sortes de pierres ont été trouvées pour la premiere fois par Paul Lucas en 1714, dans la Haute-Egypte, sur le bord du Nil, proche le village d'Incherie, où se fait la poudre à canon pour le service du Grand-Seigneur. L'on a taillé de ces cailloux, lesquels ont pris un très beau poli : il s'y rencontre des paysages, des arborisations, des masques, des têtes & des figures, dans des attitudes fort singulieres, & auxquelles l'imagination ajoute souvent beaucoup d'attributs. L'espece de caillou d'Egypte la plus rare, est celle qui est mêlée de beaucoup de blanc par fascies.

TRAQUET ou GROULARD. Petit oiseau qui ne vit que d'insectes, & qui a un certain rapport avec le tarier. Albin, qui n'admet que peu ou point de différence entre ces oiseaux, dit que le traquet est fort plaintif : il habite ordinairement les bruyeres ; il a cinq pouces de longueur, & huit & demi d'envergure : sa mâchoire supérieure est courbée, & plus longue que l'inférieure ; sa langue est fendue ; l'iris est de couleur de noisette ; les jambes, les pieds & les griffes sont noirs ; sa tête est grande, & celle du mâle est presque entierement noire, aussi-bien que la gorge sous le bec : la tête de la femelle est bigarrée de noir & d'un rouge sale. Cet oiseau semble avoir une palatine blanche autour du col ; le milieu du dos est noir, mais le dehors des plumes est bordé d'un jaune luisant ; la poitrine est d'un rouge jaunâtre ; le ventre est orangé pâle ; les aîles, tant du

mâle que de la femelle, font embellies d'une tache blanche fur les plumes contigues au dos.

Belon dit que le traquet fe tient auffi fur le fommet des branches les plus élevées des buiffons, où il remue toujours les aîles, comme le traquet d'un moulin : il ne vole guere en compagnie, excepté quand il eft en amour : il a l'induftrie de cacher fi bien fon nid, d'en fortir & d'y entrer fi fecrettement, qu'on a bien de la peine à le trouver : il pullule beaucoup; il approche rarement des villes & des habitations.

On donne le nom de *traquet blanc* à un oifeau du genre des alouettes : c'eft l'*emberiza blanc* de Gefner, la *calandre* de Ray, le *cochevis* de Belon. Albin en donne auffi la defcription.

Les Naturaliftes donnent encore le nom de *traquet* à un poiffon que Rondelet appelle *ronce*, & qui eft une efpece de raie. *Voyez* RAIE.

TRASGOBANE. Serpent du Brefil, qui eft le même que l'amphisbæne.

TRASI. Nom vulgaire qu'on donne au fouchet rond, & bon à manger. *Voyez* SOUCHET (*Cyperus efculentus*).

TRAVATES. Nom donné à des ouragans terribles qui fe font fentir fur la côte de Guinée. Les travates ne durent guere qu'une heure : ils s'annoncent par un nuage noir, qui d'abord erre dans les airs, femblable à un point d'une petiteffe extrême, mais qui s'étend tout-à-coup avec une rapidité furprenante, couvre tout l'horifon, forme une tempête horrible, lance le tonnerre & les éclairs avec tant de violence & de célérité, qu'en rafe campagne on n'a que le tems de fe jetter par terre : ceux qui navigent fur mer font obligés de couper leurs voiles & leurs cordages, de peur d'être emportés ou engloutis fous les eaux : ce phénomene paroît tenir au fyftème des *vents*. Voyez ce mot, ainfi que ceux de TEMPÊTE & OURAGAN. Les *travates* font auffi de certains vents inconftants qui parcourent quelquefois les trente-deux rumbs en une heure. Ils font ordinairement accompagnés d'éclairs, de tonnerres, & d'une pluie abondante.

TREFLE. Animal quadrupede qui n'eft guere connu que depuis quarante ans : il fe trouve aux environs de la côte de Tempie, fituée entre la Nouvelle-Orléans & le Mexique; cette côte eft inabordable, parceque les bancs fort avancés dans la mer, empêchent les navires d'en approcher. Des Efpagnols, qui ont échoué proche de cette dangereufe côte, habitée par des Sauvages très cruels, & qui n'ont aucun commerce avec les autres fauvages leurs voifins, ont rapporté que le trefle eft un animal très rare. Il vit d'herbes : les dents de la mâchoire fupérieure ne font point féparées; le dentier a un pied & demi de cercle : chaque dent de la mâchoire inférieure a trois pouces de large. La groffeur de cet animal approche de celle du rhinocéros, à un huitieme près : il n'eft pas fi lourd, ni fi pefant dans fa marche; fon col eft court, & fa tête raccourcie; fon mufeau a la figure d'une feuille de trefle; fes pieds, fes jambes & fon poil font comme ceux

du bœuf; & il a si fort la figure de cet animal, que s'il avoit des cornes, on le prendroit pour une espece de bœuf sauvage.

TREFLE ou FOIN DE BOURGOGNE. *Voyez* LUZERNE. Tournefort distingue quarante-quatre especes de trefles, outre les *lotiers* ; mais il nous suffira de décrire les trefles les plus usités.

TREFLE DES PRÉS ou TREFLE VULGAIRE, ou TRIOLET ORDINAIRE, *Trifolium pratense purpureum*. Cette plante croît par-tout, dans les prés, dans les pâturages, aux lieux humides & marécageux : sa racine est presque grosse comme le petit doigt, ronde, longue, ligneuse, rampante & fibreuse : elle pousse des tiges à la hauteur d'environ un pied & demi, grêles, cannelées, quelquefois un peu velues, en partie droites, & en partie couchées par terre : ses feuilles sont les unes rondes, les autres oblongues, attachées trois ensemble à une même queue, marquées au milieu d'une tache blanche ou noire, qui a presque la figure d'une lune : ses fleurs naissent en Avril, Mai & Juin, aux sommités des tiges, d'une seule piece, ressemblantes aux fleurs légumineuses, disposées en tête ou en épi court & gros, de couleur purpurine, empreintes au fond d'un suc mielleux, doux & agréable, d'une saveur légerement astringente, & d'une odeur qui n'est pas désagréable : les abeilles sont fort friandes de ce suc. A ces fleurs succedent de petites capsules rondes, enveloppées chacune d'un calice, & terminées par une longue queue, lesquelles contiennent chacune une semence qui a la figure d'un petit rein, & qui, pour être estimée, doit avoir une couleur verdâtre avec une teinte de rouge : elle doit aussi aller au fond de l'eau.

Cette plante, nommée en Anglois *clover*, est une plante fort estimée pour l'amélioration qu'elle donne au terrein argilleux sur lequel elle croît, pour la bonté de son foin, & pour le mérite de sa graine. C'est une des plus excellentes nourritures pour engraisser toutes les especes de bestiaux qui broutent l'herbe. Ce fourrage échauffe beaucoup moins que la luzerne : on peut le faucher plusieurs fois dans l'année, quand il est cultivé dans un terrein favorable, un peu gras & humide. On en seme la graine vers le mois de Mars, ou au commencement d'Avril : on doit le couper quand il est en fleur, & non plutôt. Cette plante est dans toute sa force à la troisieme année.

On lit dans les affiches de 1754, qu'à Callum, près d'Abington, ville d'Angleterre, un troupeau de vaches étant entré dans un champ de trefle, & ayant beaucoup brouté de cette plante, toutes les vaches, au bout d'une heure, étoient devenues enflées; que dix étoient mortes sur-le-champ, & qu'on n'avoit sauvé les autres qu'en leur faisant une prompte saignée. Cette maladie ne venoit que de ce que ces vaches avoient mangé du trefle avec trop d'avidité & en trop grande quantité.

En Médecine on estime cette plante rafraîchissante, adoucissante, & propre contre les inflammations; la décoction est utile aux femmes sujettes

aux fleurs blanches : on en diftille une eau qui eft eftimée propre à diffiper la rougeur des yeux.

Le petit Trefle des champs ou Pied de lievre, *Lagopus*, croît abondamment dans les champs, parmi les bleds : fa tige devient plus haute ou plus baffe, fuivant que les terres font plus ou moins graffes : fa racine eft menue, ligneufe, fibreufe, tortue, blanche & annuelle ; fes tiges font hautes d'environ demi-pied, rameufes, droites, & couvertes d'un duvet blanchâtre : fes feuilles naiffent trois à trois fur une queue, plus petites que les précédentes, lanugineufes, blanchâtres, fur-tout au revers : fes fleurs, qui paroiffent vers la fin de l'été, & qui durent jufqu'en Octobre, font petites, blanches, attachées à des épis lanugineux & mollets : à ces fleurs fuccedent des capfules qui contiennent chacune une petite femence rougeâtre.

Cette plante eft d'une faveur aftringente : elle convient dans les dévoiements dyffenteriques, dans les maux de gorge, & pour les hernies. Lemery, *Trait. univerf. des Drog. p. 472*, dit que la graine mêlée parmi le bled, & écrafée au moulin, rend le pain rougeâtre ; auffi les Payfans, dit-il, rejettent le bled dans lequel ils remarquent cette graine, & ce bled eft d'un tiers à meilleur prix aux marchés. M. Antoine de Juffieu nous a appris dans fes favantes leçons de Botanique, au Jardin du Roi, que cette plante étoit rare autrefois ; qu'il n'y a guere que cent foixante ans qu'elle eft devenue fi commune, & que, comme la farine de fa graine mêlée avec celle du Froment donne un pain couleur de rofe ou de chair, cela a penfé caufer des révoltes à Paris, le Peuple s'imaginant que les Boulangers y avoient mis du fang.

TREFLE ou TRIFOLIUM DES JARDINIERS. *Voyez* à l'article Cytise.

TREFLE DE MARAIS ou TREFLE AQUATIQUE, ou TREFLE DE CASTOR. *Voyez* Ménianthe. Le *bucbéan*, plante d'un ufage bien remarquable dans le Hampshire en Angleterre, n'eft que le *trefle des marais*. Nous avons dit à l'article Buck-Béan, que les Braffeurs du pays s'en fervent dans leur bierre à la place du houblon : elle conferve auffi cette boiffon, & lui donne une amertume qui n'eft défagréable, ni à l'odeur, ni au goût ; d'ailleurs elle eft bienfaifante, & a cet avantage qu'il n'en faut que la huitieme partie de la quantité du houblon. *Voyez* Buck-Béan & Ménianthe.

TREFLE MUSQUÉ. C'eft le lotier odorant ou faux baume du Pérou. *Voyez* à l'article Lotier.

TREFLE ODORANT ou BITUMINEUX, ou DES JARDINS, *Trifolium bitumen redolens*. Il croît abondamment dans les pays chauds, en Candie, en Sicile, aux environs de Montpellier & de Narbonne, fur les côteaux pierreux voifins de la mer : on le cultive auffi ici dans les jardins curieux, où il fleurit en Juin, Juillet & Août : il peut fupporter le froid d'un hiver ordinaire ; fa racine eft dure, ligneufe & fibreufe ; elle

pousse une espece de sous-arbrisseau à la hauteur d'environ deux pieds, divisé en plusieurs branches roides, cannelées, blanchâtres ou noirâtres : ses feuilles, qui sont portées trois à trois sur une queue, sont rondes d'abord, mais elles finissent par s'allonger en pointe aiguë : elles sont blanchâtres, velues, visqueuses au toucher, & d'une odeur forte de bitume ; ses fleurs naissent aux sommités de la tige & des rameaux, disposées en tête oblongue, de couleur pourpre violette, légumineuses : à ces fleurs succedent des capsules enveloppées de leur calice, qui contiennent une semence rude, pointue, noirâtre, de même odeur que le reste de la plante, & d'un goût de drogue. Jean Bauhin assure que la graine de ce trefle, venue d'Irlande, & semée en Allemagne, donne une plante d'odeur bitumineuse ; mais que la graine d'Allemagne semée de nouveau, produit une plante qui n'a ni saveur, ni odeur.

Ce trefle nous fournit un assez bon remede intérieur contre le cancer. Son suc, donné à la dose d'une cuillerée dans trois verres d'eau, est excellent pour corriger l'humeur qui produit le virus cancereux. L'huile, tirée par expression de la graine de trefle odorant, & employée en onction, est fort estimée pour les parties affligées de paralysie.

On distingue encore plusieurs plantes, à qui l'on donne le nom de *trefle* ; tel est le *lotier hémorrhoïdal*, dont les siliques ressemblent à des crottins de rat ; tel est encore le petit lotier, appellé *trefle sauvage jaune*. Voyez Lotier.

TREFLE A QUATRE FEUILLES, *quadrifolium hortense album*. Cette plante differe du trefle commun, en ce qu'elle porte assez souvent quatre feuilles sur une même queue. Ces feuilles sont en partie purpurines & noirâtres ; ses fleurs sont blanches. Cette plante croît aux lieux ombrageux : on la cultive aussi dans quelques jardins ; elle est déterfive, humectante & rafraîchissante : on l'emploie intérieurement en décoction pour les fievres malignes ou pourpreuses des enfants.

TREFLE SAUVAGE JAUNE. C'est le *lotier*. Voyez ce mot.

TREMBLANTE. Est une espece d'anguille que l'on trouve dans les eaux douces à Cayenne, & qui produit à-peu-près le même effet que la torpille. La tremblante est nommée ainsi, parcequ'en la touchant, ou de la main, ou avec un bâton, elle cause un tremblement forcé & involontaire. *Voyez* Anguille de Cayenne.

TREMBLE. *Voyez* Peuplier.

TREMBLE. Poisson de mer. *Voyez* Torpille.

TREMBLEMENT DE TERRE, *Terræ motus*. Ce sont ces secousses violentes par lesquelles des parties considérables de notre planete sont ébranlées d'une façon plus ou moins sensible. Qu'il nous soit permis de nous étendre sur cet article. La nature d'un tel phénomene est digne des recherches du Philosophe, du Chymiste & du Physicien. La mer soulevée de son lit immense ; des montagnes fendues, transportées, écroulées ; des villes renversées ; des Provinces entieres englouties ; de vastes contrées

immenſes arrachées du Continent; des Iſles ſorties tout-à-coup du fond des mers; de vaſtes pays abymés ſous les eaux, d'autres découverts & mis à ſec; des rivieres qui changent de cours: tels ſont les ſpectacles affreux que nous préſentent les *tremblements de terre !* L'Europe eſt à peine revenue de la frayeur que lui a cauſé l'affreuſe cataſtrophe de la Capitale du Portugal. Doit-il être étonnant que des événements ſi funeſtes, après avoir effrayé les hommes, aient auſſi excité leur curioſité, & leur aient fait chercher quelles pouvoient en être les cauſes? Mais entrons en matiere.

Juſqu'ici l'on en attribue les effets à deux cauſes: 1°. à l'élaſticité de l'air interne, extrêmement raréfié par l'inflammation des pyrites, laquelle eſt cauſée elle-même par l humidité des eaux qui alterent ces mixtes, les décompoſent, les font tomber en efflorefcence, & les enflamment; 2°. à la force prodigieuſe de cette eau même réduite en vapeurs. Ce ſyſtême nous paroît très plauſible, puiſque la raréfaction de l'eau eſt infiniment plus grande que celle de l'air: ainſi le feu, l'air & l'eau concourent à ébranler la terre qui les contient. Ces agens ou principes produiſent, ſelon les circonſtances locales, diverſes modifications ou propagations dans les ſecouſſes; delà la diſtinction des tremblements de terre, ſavoir, ceux d'*oſcillation* ou de balancement, de *pulſation* ou de ſoulevement, & d'*exploſion*. Voyez les mots Pyrites, Volcan & Terre. De ces différentes agitations réſultent des commotions irrégulieres, bruſques, ſuivies de grands déſaſtres.

Les ravages que les tremblements de terre ont cauſés depuis l'époque fatale de la ruine de Lisbonne le premier Novembre 1755, & en divers endroits, tant de l'Europe que de l'Afrique, ont donné lieu à bien des réflexions & à pluſieurs Écrits: on ſent plus que jamais combien il ſeroit avantageux pour le genre humain de connoître la nature de ces étranges phénomenes, s'il y a quelques préſages qui les annoncent, & par quels moyens on pourroit prévenir & empêcher ces révolutions tragiques, ou du moins ſe garantir de leurs terribles effets en fuyant à l'approche du danger.

Nous croyons qu'il eſt inutile de chercher hors du globe terreſtre la cauſe d'un phénomene naturel, qui s'opere tout entier dans ſes entrailles; mais comme l intérieur du globe eſt inacceſſible à une certaine profondeur, contentons-nous de voir juſqu'où l œil humain peut pénétrer; étudions les principales circonſtances de ces phénomenes ſi étendus, ſi terribles, ſi multipliés; & cherchons le méchaniſme de ces commotions déſaſtreuſes, qui ſe tranſmettent à des diſtances immenſes, en faiſant éprouver, à la face de notre globe, les changements les plus marqués & les révolutions les plus funeſtes: en un mot, obſervons les matieres que les volcans vomiſſent, lorſque le tremblement de terre eſt aſſez fort pour cauſer une éruption. Ces matieres ſont des cendres qui teignent le ſol où elles tombent, des pierres dénaturées, des laves de différentes qualités. Les

gouffres des volcans ſont tapiſſés & environnés de ſoufre, d'alun, de ſel ammoniac, de vitriol, de pyrites, & d'une terre ſemblable à de la pozzolane. Les tremblements de terre ſont ordinairement précédés d'une grande pluie, ou d'un vent impétueux : c'eſt ce qu'on a obſervé au Japon, à Lima & en Sicile; où ces phénomenes ſont des plus fréquents; & s'il eſt arrivé que les tremblements de terre ſe ſoient fait ſentir dans un tems très calme, les montagnes voiſines ou correſpondantes au même ſol, ont toujours éprouvé les mêmes fracas, & ſouvent les mêmes exploſions.

Ce que Lémery, Newton, Hoffman & Boherrave diſent du mélange du fer, du ſoufre & de l'eau, qui produit en petit des effets très analogues aux phénomenes des volcans ou des tremblements de terre, peut auſſi s'opérer par la décompoſition des pyrites ſulfureuſes & ferrugineuſes, leſquelles, pour ſe détruire, ont beſoin d'eau. Par la rencontre de cet élément, dont la terre contient une quantité prodigieuſe, même à de très grandes profondeurs, elles s'échauffent, le ſoufre s'enflamme; & alors l'air, qui, ſelon M. Halles, ſe trouve à la quantité de quatre-vingt-trois pouces cubiques dans un pouce cubique de pyrite vitriolique, preſſe en toutes ſortes de directions, & reprend ſon reſſort qui eſt encore augmenté par l'effet du feu. L'acide vitriolique ſe combinant avec le fer, opere une chaleur conſidérable, enſuite une ébullition, bientôt une inflammation qui jette une fumée très épaiſſe, & d'une odeur inſupportable. Cette inflammation ſe communique de proche en proche, & dilate ou raréfie les maſſes d'air concentrées dans les cavités ſouterraines. Ce ſont ces mêmes maſſes d'air & de vents ſouterrains empriſonnés, qui, preſſées par le feu, font effort pour ſortir; mais ne trouvant aucun paſſage, ſoulevent les rochers qui les environnent, & par-là ils produiſent des balancements, des ébranlements violents; en un mot, des tremblements de terre. Souvent ils briſent, avec exploſion, les parois de leur priſon, & s'échappent avec impétuoſité par des crevaſſes. C'eſt par ces mêmes crevaſſes que les matieres enflammées ſortent, & produiſent ce que l'on appelle *volcans*, ces monſtres redoutables, dont on ne peut ni prévoir, ni adoucir, ni détourner la fureur renaiſſante; mais comme l'air & l'eau, chaſſés par le feu, rencontrent pluſieurs cavités ſouterraines, dont ils ſont obligés de briſer les parois, ils doivent produire autant de différentes ſecouſſes, dont l'effet ſe reſſent plus ou moins vivement & en différents lieux, ſuivant la réſiſtance des barrieres & leur direction. Si l'on réfléchit que la terre eſt remplie, en une infinité d'endroits, de matieres combuſtibles, telles que charbons de pierre, bitumes, ſoufres, &c. & que ces matieres ſont propres à exciter des embraſements, & à leur ſervir d'aliment lorſqu'ils ont été une fois excités; ſi l'on fait attention que les pierres feuilletées qui accompagnent les mines d'alun & de charbon de terre, après avoir été entaſſées & expoſées quelque tems au ſoleil & à la pluie, prennent feu d'elles-mêmes, & répandent une véritable flamme; ſi l'on ſe rappelle que les ſouterrains des mines, & notamment de celles des pyrites & des

charbons de pierre, font fouvent remplies de vapeurs étouffantes qui prennent très aifément feu, en fe mêlant avec l'air pur qu'elles mettent en expanfion, & qui produifent alors des effets auffi violents que ceux du tonnerre; fi l'on convient que l'action du feu réduit l'eau en vapeurs, & que rien n'approche de la force irréfiftible de ces vapeurs mifes en expanfion, on concevra fans peine la caufe & les effets de l'artillerie fouterraine.

Toutes les relations font pleines du récit des ravages caufés par le feu des éruptions fouterraines. Ce font tantôt des flammes qui s'élancent dans l'air, mêlées de pierres, de cendres & d'autres matieres, qui vont retomber à de très grandes diftances; tantôt des torrents de lave fondue & bouillante qui inondent les campagnes voifines, & confument tout ce qu'ils rencontrent; tantôt des tourbillons de fumée qui obfcurciffent l'air. Une partie des maifons de Lisbonne furent confumées en 1755 par des tourbillons de flammes qui fortoient de la terre dans les endroits où elle s'étoit entr'ouverte : une autre partie fut la victime d'un feu fourd & caché.

En vain croiroit-on que l'eau ne doit pas jouer un rôle confidérable dans les tremblements de terre : il femble d'abord que ce fluide feroit plutôt propre à fufpendre & à arrêter l'inflammation des matieres fulfureufes; cependant l'expérience de la fermentation du fer & du foufre avec de l'eau, nous prouve le contraire. La pratique des Forgerons, qui confifte à jetter de l'eau fur le feu de charbon minéral, pour en renouveller la violence, eft une autorité de plus. On lit auffi, dans les *Mémoires de l'Académie de Paris*, que quelqu'un ayant jetté de la neige & des glaçons fur des flammes que l'on voit à la montagne de Pietta mala dans l'Apennin, la flamme, loin d'en être éteinte, en parut plus vive, & s'étendit avec plus de vîteffe & de force : c'eft ainfi que fut ruinée l'ancienne ville de Hoey, près de Cologne. Il eft donc certain que l'eau concourt aux tremblements de terre, en augmentant la vivacité du feu fouterrain, en contribuant à le répandre : elle produit des effets prodigieux lorfqu'elle vient à tomber tout-d'un-coup dans les amas des matieres embrafées; c'eft alors qu'il fe fait des explofions terribles. Pour fe convaincre de plus en plus de cette vérité, l'on n'a qu'à faire attention à ce qui arrive lorfqu'on laiffe imprudemment tomber une goutte d'eau fur un métal tenu en fufion; on verra que cela eft capable de faire entierement fauter les atteliers, & de mettre la vie des Ouvriers dans le plus grand danger. Une expérience commune & journaliere peut même donner, aux moins inftruits, une idée de la maniere dont ces phénomenes peuvent s'opérer : fi, dans une cuifine, le feu prend à l'huile ou la graiffe fortement chauffées dans un poëlon, & qu'alors on y verfe de l'eau pour l'éteindre, le feu fe répand en tous fens; la flamme s'augmente, & l'on court rifque de mettre le feu à la cheminée. Les eaux peuvent encore contribuer à animer & étendre les feux fouterrains, en ce que par leur chûte, elles agitent l'air, & font la fonction des foufflets hydrauliques des forges. Les habitans de l'Iflande

ont obſervé que lorſque les glaces & les neiges s'entaſſent ſur les montagnes ignivomes, au point de boucher le ſoupirail par où le feu s'exhale, il arrive preſque auſſi-tôt des tremblements de terre & de fortes éruptions : on a écrit, il n'y a pas long-tems, qu'il y a actuellement dans cette Iſle une montagne nommée *Koſleyan*, qui eſt dans ce cas, & qui cauſe des inquiétudes à ceux qui demeurent dans le voiſinage : on craint auſſi quelque violente inondation, ou quelque écueil nouveau ſur les parages de cette Iſle. Le tremblement de terre qui a briſé le mont Ararat, & qui l'a rendu d'un aſpect hideux & effroyable, arriva pendant une alluvion mémorable qui duroit déja depuis pluſieurs jours. Tous les puits que l'on creuſe entre le mont Véſuve & la mer, ſont remplis d'une eau qui vient du côté de la montagne : & il y a apparence que ces eaux, raſſemblées à une certaine profondeur, forment un baſſin, qui vraiſemblablement entretient les petits ruiſſeaux qui ſortent en quelques endroits du mont Véſuve, & qui font quelquefois des torrents d'eau imprévus, dont la chûte produit un grand bruit.

Il eſt encore bien remarquable que les lieux maritimes ſoient plus ſujets aux tremblements de terre, que les hautes montagnes qui en ſont éloignées. En Italie & en Amérique, ce ſont les parties les plus avancées ou les plus près de la mer, qui reſſentent les tremblements de terre les plus furieux. L'Iſle de Milo, dans l'Archipel, ne ceſſe d'être en éruption, ou de fumer. Sa ville capitale eſt conſtruite de gros morceaux de pierre ponce légers & ſtriés; la plus grande partie du terrein en eſt brûlée & preſque en charbon. Une autre partie de cette Iſle, qui eſt baignée de la mer, eſt toute crevaſſée, & il en ſort un bruit ſourd. L'on trouve dans cette contrée, beaucoup d'alun, de vitriol, de fer, de ſoufre, d'orpiment : pluſieurs endroits ſont comme voûtés, poreux, brûlants, & ſonnent le creux ſous les pieds des Voyageurs, dont le teint devient en peu de tems fort livide. Indépendamment de ces étuves naturelles, on y trouve encore quantité de ſources extrêmement chaudes, & des bains ſulfureux, ou chalibés & ſudatoires. Les rochers qui ſont abreuvés par l'eau marine, tremblent, retentiſſent, & ſont ſouvent culbutés. Lima, Capitale du Pérou, qui n'eſt éloignée que de deux lieues de Collao, Port de la mer Pacifique, après avoir éprouvé en différents tems des tremblements de terre, a été enfin totalement détruite avec Collao, en 1746. La mer couvrit de ſes eaux tous les édifices de Collao, & noya tous les habitants : il n'y eſt reſté qu'une tour; & de vingt-cinq vaiſſeaux qu'il y avoit dans ce Port, il y en a eu quatre qui ont été portés à une lieue dans les terres, & le reſte a été englouti par la mer.

On a remarqué que les ſecouſſes des tremblements de terre ſe font ſentir plutôt en automne, en hiver & au printems, qu'en été; c'eſt peut-être parceque ces trois ſaiſons ſont plus pluvieuſes. Par cette même raiſon, ces déſaſtres arrivent plutôt la nuit & le matin, qu'en plein midi, parcequ'alors les côtes de la mer ſont plus chargées de brouillards. En effet, le

tremblement de terre de Lima eft arrivé la nuit au mois d'Octobre; celui de Lisbonne de 1755, au mois de Novembre, dans la matinée. Ce même jour les eaux minérales & thermales de Chaufontaines, à deux lieues de Liege, acquirent de nouveaux degrés de chaleur. Une ville célebre, près du Port de Pifco au Pérou, & fituée fur le rivage de la mer, a été englou-tie par un affreux tremblement de terre, arrivé la nuit du 19 Octobre 1682. Enfin, les fecouffes affreufes qu'on fentit dans les Terceres ou Aço-res en 1757, arriverent à minuit; & l'impulfion du tremblement, qui d'abord étoit verticale, devint tout de fuite horifontale. La terre de ces parages n'a point été tranquille pendant les trois mois fuivants. On pré-tend que l'Ifle de Marigalante, l'une des Antilles, a été féparée en deux au commencement de 1765, par une violente fecouffe de tremblement de terre.

Les moindres effets des tremblements de terre, font des fecouffes lé-geres; la fufpenfion de quelques ruiffeaux; l'altération de certaines ri-vieres vers leurs embouchures; la formation de nouvelles fources; le changement de couleur de certaines eaux; le gonflement des autres, par le foulevement des terres qui leur fervent de lit. Lorfque les fecouffes font plus violentes, l'ébranlement de la terre culbute & engoufre les édi-fices; les montagnes s'ouvrent avec un bruit effroyable, l'on diroit d'un tonnerre fouterrain des plus épouvantables. (Pline nous apprend que fous le Confulat de L. Marcius & de S. Julius, un tremblement de terre très bruyant, fit que deux montagnes fe heurterent vivement l'une l'autre, & écraferent dans leur conflit, les fermes & les édifices qui fe trouverent entr'elles; fpectacle dont un grand nombre de Chevaliers Romains & de Voyageurs furent témoins.) Les matieres enflammées en fortent avec furie, & lancent au loin les rochers, les pierres, les métaux, & les au-tres corps qui étoient renfermés dans leur fein: c'eft ainfi qu'au rapport de Bontius & de M. Bouguer, dans des éruptions de volcans, il a été quel-quefois jetté, à la diftance de plufieurs lieues, des pierres fi groffes, que vingt hommes n'auroient pu les remuer. Anderfon dit qu'une montagne fituée dans l'Ifle de Portland en Iflande, s'étant enflammée tout d'un coup en 1721, au moment de cette terrible explofion un morceau d'une pe-fanteur énorme fut jetté, par l'élafticité de l'air, à une lieue du bord, & porté, par la force du coup, bien avant dans la mer. Souvent les ouver-tures qui fe font faites à la terre pour vomir des flammes, des pierres, des eaux, fe referment fur le champ: on en voit cependant qui reftent au même état. Quelquefois ces fecouffes engloutiffent des montagnes, d'au-trefois de vaftes plaines deviennent hériffées de rochers. Tantôt la mer fe retire de plufieurs lieues, & laiffe les vaiffeaux à fec, pour revenir enfuite fubmerger les terres avec violence; tantôt des terreins confidé-rables changent de place, coulent comme de l'eau, & vont remplir des lacs. Le même tremblement de terre qui, en 1538, forma le *monte di Cenere*, auprès de Pouzzol, remplit en même tems le lac Lucrin de

pierres, de terres & de cendres; de ſorte qu'actuellement ce lac eſt un terrein marécageux.

Dans un tremblement de terre, qui arriva aux Iſles Açores en 1638, des feux ſouterrains éleverent des rochers du fond de la mer, dans un lieu où les Pêcheurs avoient coutume de trouver cent vingt pieds d'eau. Dans un autre tremblement de terre encore plus affreux, arrivé en Canada en 1665, un eſpace de cent lieues de rochers s'applanit, juſqu'à n'offrir aux yeux qu'une vaſte plaine. Cette contrée eſt ſituée entre la mer du Nord, & celle qu'on appelle Pacifique : elle eſt de plus entre-coupée d'une multitude de lacs & de ruiſſeaux. Si ces bouleverſements arrivent ſous la mer, on verra, dit M. Thomas, des Iſles nouvelles ſortir de l'Océan, & d'autres diſparoître. Lorſque la mer en ces lieux eſt trop profonde, l'éruption cauſée par l'élaſticité de l'air, ſouleve les eaux, & forme, dans le tems le plus ſerein, une de ces trombes ou dragons ſi redoutables aux Paſſagers. Quelquefois la ſecouſſe s'eſt fait ſentir au travers des eaux de la mer, de maniere à faire croire au Navigateur qu'il avoit touché ſur un roc, quoiqu'il y eût ſous ſon vaiſſeau plus de deux cents braſſes d'eau.

On prétend que l'altération de l'air extérieur eſt une ſuite des éruptions des vapeurs & exhalaiſons ſouterraines : on ajoute que les météores ignés qui paroiſſent la nuit, les globes de feu ſi effrayants, les ouragans, les tempêtes, les pluies fréquentes & les inondations dépendent auſſi des mouvements inteſtins de la terre : on veut encore que dans de pareilles circonſtances, les gelées ſoient médiocres; auſſi y en a-t-il eu très peu l'hiver de 1755 & 1756 dans toute l'Europe. Les variations extraordinaires du barometre, qui ont été remarquées dans ce tems-là, ne doivent pas ſurprendre. Ne pourroit-on pas auſſi attribuer le dérangement de la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, qu'on remarque de tems en tems, à ces eſpeces de commotions ſouterraines, qui ſont principalement occaſionnées dans les lieux où il ſe trouve la plus grande maſſe des corps ſuſceptibles du magnétiſme.

Il ſera moins difficile de comprendre comment les ſecouſſes d'un tremblement de terre ont pu ſe faire ſentir en même tems dans une grande étendue de pays, lorſqu'on ſaura que dans les environs des endroits où s'exécutent ces ſortes de cataſtrophes, les terreins ſont intérieurement remplis de galeries ſemblables à des ſillons, ou à des canaux de fontaines qui ſe diviſent & ſe dirigent vers différents points. La plûpart de ces cavités ſouterraines, qui ſe communiquent reſpectivement en ſe réuniſſant ou partant d'un centre commun, peuvent ſe reſſentir en entier en un inſtant, à des diſtances très éloignées, de la commotion centrale : c'eſt en effet ce qui eſt arrivé le premier de Novembre 1755, les ſecouſſes du tremblement de terre s'étant fait ſentir le même jour aux Contrées maritimes d'Eſpagne & de Portugal, dans quelques mines de l'Angleterre, & dans le Golfe de la Bothnie, juſqu'aux extrémités de la Finlande, même

dans le District de Myrdahl, canton du Skaftefield en Irlande, où la terre trembla pendant trois jours : les rochers firent retentir un bruit extraordinaire ; & les volcans de ce lieu vomirent quantité de fumée & de flammes, ainsi que des torrents d'eau & de glaçons, dont quelques-uns avoient trente & quarante aunes d'épaisseur ; & furent couvrir la vallée de Myrdahl, qui a quatre ou cinq milles d'Allemagne en quarré. On a observé dans ce désastre affreux, dont toute l'Europe s'est ressentie, que les eaux furent subitement agitées, soulevées & portées avec violence sur les côtes occidentales de notre Continent. Les eaux du Tage s'éleverent, à plusieurs reprises, pour inonder les édifices que les secousses avoient renversés. Au même instant auquel cette scene effroyable se passoit dans le Portugal, les côtes occidentales de l'Afrique étoient pareillement ébranlées : les villes de Fez & de Mesquinez, au Royaume de Maroc, éprouverent un renversement presque total. Plusieurs vaisseaux, en revenant des Indes occidentales, ressentirent en pleine mer des secousses violentes & extraordinaires. Les Isles Açores furent en même tems vivement agitées. Au mois de Décembre de la même année, toute l'Europe fut encore ébranlée de nouveau par un tremblement de terre qui s'est fait sentir très vivement dans quelques-unes de ses parties. L'Amérique ne fut point exempte de ces tristes ravages : ce fut vers ce même tems que la ville de Quito fut entierement renversée. Dans l'Isle de S. George, éloignée de douze lieues d'Angra, la terre trembla le même jour & dans le même tems que les Terceres ou Açores (*voyez* ci-dessus, *pag. 449*), mais avec tant de fureur, que la plûpart des habitants perdirent la vie sous les décombres des maisons. La frayeur redoubla le lendemain matin dans les deux mêmes endroits, à la vue de dix-huit nouvelles Isles qui s'éleverent de la mer à la distance de cent brasses. D'un autre côté, on ressentit une secousse qui jetta dans la mer différentes portions de terre, dont l'une est encore chargée d'une maison entourée d'arbres, où ceux qui y logeoient alors ne s'apperçurent que le lendemain matin de leur changement de place. Toutes les montagnes des malheureuses Açores ont toutes tremblé & beaucoup souffert de ces secousses contiguës. Plusieurs, en se mutilant, ont confondu les maisons, les temples & les rues.

Il est encore essentiel de remarquer que toute l'étendue du pays qui s'est ressentie du tremblement de terre de 1755, est baigné des eaux de la mer, & que ces sortes de secousses semblent suivre une certaine bande décrite par les chaînes des montagnes. Delà vient que quelquefois un tremblement de terre renversera des édifices & des murailles qui ne seront point bâtis suivant la direction qu'il observe, & détruira totalement ceux qui se trouveront dans une direction opposée : les secousses sont toujours relatives à la nature & à l'abondance des matieres qui les excitent. On a vu en Amérique des tremblements de terre durer pendant plus d'une année entiere, & faire sentir chaque jour plusieurs secousses très violentes. Sous l'Empire de Tibere, treize villes considérables de l'Asie,

& bâties sur la même direction, furent totalement renversées, détruites; & un peuple innombrable fut enseveli sous leurs ruines. La célebre ville d'Antioche éprouva le même sort en l'an 115 : le Consul Pedon y périt; & l'Empereur Trajan qui s'y trouvoit alors, ne se sauva qu'à peine du désastre de cette ville fameuse. En 742 il y eut un tremblement de terre universel en Egypte & dans tout l'Orient : en une même nuit six cents villes furent renversées, & une quantité prodigieuse d'hommes périt dans cette fatale convulsion de la terre. Les Provinces Méridionales qui sont bornées par les monts Pyrénées, ont aussi ressenti quelquefois des secousses très violentes. En 1660, tout le pays compris entre Bordeaux & Narbonne, fut désolé par un tremblement de terre : entr'autres ravages, il fit disparoître une montagne du Bigorre, & mit un lac en sa place; par cet événement un grand nombre de sources d'eaux chaudes furent réfroidies, & perdirent leurs qualités salutaires. Dans les derniers tremblements de l'année 1755, c'est aussi cette partie de la France qui a éprouvé le plus fortement des secousses.

L'explication qu'un Physicien de nos jours a voulu donner des secousses du désastre de Lisbonne, en l'attribuant à la continuité des chaînes de montagnes qui se distribuent en plusieurs ramifications collatérales, à-peu-près comme un tronc d'arbre, est assez heureuse. Il fait remarquer que tous les lieux où les secousses ont été ressenties le plus vivement, sont situés à l'extrémité de quelques-uns des rameaux d'une longue chaîne de montagnes, dont Lisbonne est comme le centre. On a prétendu inférer delà que l'ébranlement du corps des montagnes, dans une de ses parties principales, a dû se communiquer jusqu'à l'extrémité de ses branches, quoique le milieu ne s'en soit ressenti que très peu; de la même façon qu'un coup frappé sur l'extrémité d'une longue poutre est très sensible à l'autre bout, & même à l'extrémité des branches, si c'est un arbre; ou comme le mouvement d'une boule poussée contre une file d'autres boules, se communique à la derniere de la file, sans paroître ébranler celles du milieu. Mais cette maniere d'expliquer la propagation ou l'étendue des sécousses & la simultanéité de commotion, suppose, dit M. Thomas, que le corps des montagnes est dans toute son étendue de même nature, & sans aucune interruption; car s'il s'y trouvoit des intervalles moins solides, tantôt des sables, tantôt des argilles, tantôt des cavités de diametres différents, l'impression du mouvement, pour ne pas dire la continuité, en seroit affoiblie ou interrompue.

Plusieurs Modernes ont prétendu déduire les causes des tremblements de terre des phénomenes de l'électricité : mais en examinant certaines circonstances de l'électricité, on sera porté à croire qu'il n'y a aucune analogie. Par exemple, l'expérience fait voir que l'humidité empêche l'effet de l'électricité; au lieu que les tremblements de terre se font sentir principalement le long des eaux, après des marées excessives, & dans les tems humides. De plus, suivant des expériences réitérées par M. l'Abbé

Nollet, les effets de l'électricité font d'autant plus considérables, que l'air est plus raréfié, comme on l'éprouve dans la machine pneumatique; par conséquent dans l'intérieur de la terre, où l'air est très condensé, l'électricité ne peut pas causer des effets considérables.

Puisqu'il est avantageux d'étudier la Nature jusques dans ses écarts les plus terribles, il feroit à desirer qu'on pût prévoir les tremblements de terre, afin de les prévenir, & de se soustraire au péril : l'Histoire fait mention de deux Philosophes (Anaximandre & Pherecide) qui avoient l'art de prédire les tremblements de terre; on assure que ceux de Tauris, en Perse, ont été prédits. L'Astrologie judiciaire, qui a eu en tout tems des partisans, a entrepris de les prédire au Pérou, aussi-bien que les incendies. M. Bouguer dit que le goût pour ces sciences vaines s'est conservé dans tous les pays où les vraies sciences n'ont fait que peu de progrès.

Mais quels font les pays les plus sujets à ces convulsions meurtrieres? Depuis le Pérou jusqu'au Japon, depuis l'Islande jusqu'aux Moluques; depuis la Jamaïque jusqu'en Sicile, & même jusqu'en Sibérie, nous voyons que les entrailles de la terre font perpétuellement déchirées par les causes puissantes dont nous avons fait mention, & dont les effets qui influent sur la masse totale de notre globe, doivent changer son centre de gravité, enfin, contribuer à faire parcourir à la Nature le cercle de ses révolutions. Est-il surprenant après cela, que le Voyageur étonné ne retrouve plus des mers, des lacs, des rivieres, des villes fameuses décrites par les anciens Géographes? Comment la fureur des éléments eut-elle respecté les ouvrages toujours foibles de la main des hommes, tandis qu'elle ébranle & détruit la base solide qui leur sert d'appui? On voit à l'article Volcan, la liste des lieux qui font fréquemment le théâtre de ces fatals événements.

Les habitants des côtes maritimes où il se trouve des Volcans, s'estimeroient heureux s'ils pouvoient trouver un moyen pour garantir leurs demeures contre les ravages des tremblements de terre; mais malheureusement ils ne font pas sujets à des révolutions fixes, & il n'y a point de présages assurés de leur proximité. Quels font les phénomenes qui précedent le plus ordinairement les fracas, les tonnerres souterrains? On prétend avoir remarqué que les tremblements de terre venoient à la suite des années fort pluvieuses; des feux follets; des vapeurs sulfureuses, notamment dans les pays chauds, & où il y a des minieres à mouphettes; un air rouge & enflammé; des nuages noirs & épais; un tems lourd & accablant; les animaux paroissent remplis d'une terreur qu'ils expriment par leurs mugissements ou leurs hurlements; les oiseaux voltigent çà & là, avec cette agitation qu'ils marquent à l'approche des grands orages : on entend souvent des bruits sourds, ensuite semblables à ceux que feroit une forte décharge d'artillerie dans une carriere très profonde, & dont l'ouverture feroit fort étroite; bientôt succedent des déchirements & des sifflements violents; les eaux des rivieres deviennent troubles, celles de

la mer s'agitent violemment, & font portées avec impétuofité fur fes bords; les vaiffeaux s'entrechoquent dans les ports; le mouvement que les fecouffes impriment fucceffivement à la terre, eft tantôt une efpece d'ondulation femblable à celle des vagues, tantôt on éprouve un balancement femblable à celui d'un vaiffeau battu par les flots de la mer. Delà viennent ces naufées, ces maux de cœur que quelques perfonnes éprouvent dans les tremblements de terre, fur-tout lorfque les fecouffes font lentes & foibles. En un mot, rien de plus terrible & de plus varié que les tremblements de terre; mais il ne faut pas les confondre avec certains mouvemens extraordinaires qui fe font fentir quelquefois dans l'air, & qui fouvent font affez forts pour renverfer les maifons, & faire des orages confidérables, fans qu'on s'apperçoive que la terre foit aucunement ébranlée. Ces phénomenes qu'on a obfervés en Sicile & dans le royaume de Naples, paroiffent dûs à un dégagement fubit de l'air renfermé dans la terre, qui eft mis en liberté par les feux fouterrains, & qui excite dans l'air une commotion femblable à celle d'un coup de canon, & affez forte pour caffer fouvent les vîtres des édifices. Ni la variation de l'athmofphere, ni l'inquiétude des animaux, ni la faveur des eaux ne font des indices conftants de ces défaftres. Il y a long-tems qu'on a effayé de creufer des puits fréquents & très profonds, pour donner paffage aux exhalaifons fouterraines. Pline les approuve, & en confeille l'ufage. Il n'y a point de doute que des puits fréquents & creufés très profondément, ne puffent modérer les fecouffes des tremblements de terre, parceque ces ouvertures faciliteroient la fortie, & par conféquent diminueroient la violence de l'air dilaté, & des vapeurs qui caufent les fecouffes. On a même obfervé dans l'ifle de Saint-Chriftophe, pays fujet aux tremblements de terre, que lorfqu'il fe fait un nouveau volcan, les tremblements de terre finiffent, & ne fe font fentir que dans les éruptions violentes du volcan. Mais d'un autre côté, ce remede ne pourroit-il pas devenir pis que le mal, en préfentant plus de réfervoirs à l'eau? De plus, n'a-t-on pas des exemples fans nombre, qu'au Japon, en Iflande, au Pérou, où il fe trouve plufieurs volcans, ces mêmes endroits font encore fujets aux tremblements de terre. Il n'y a point de femaine, dit M. Bouguer, pendant laquelle on n'en reffente au Pérou quelque légere fecouffe. Quoi qu'il en foit, fi ces cavernes ou puits ne peuvent pas toujours arrêter & diminuer les fecouffes caufées par les inflammations ou explofions fouterraines, c'eft parcequ'il n'eft pas poffible de creufer auffi profondément qu'eft la veine correfpondante au principal foyer; c'eft encore parcequ'il pourroit ne pas fe trouver de conduite ou de crevaffe conductrice au lieu où l'on fouilleroit. Ceci étant, les volcans qui pénetrent plus profondément en terre, font des foupiraux peut-être utiles au globes.

Feu M. Thomas a propofé un moyen plus efficace pour rendre ces redoutables accidents moins funeftes. Ce feroit de conftruire, dans les pays qui font les plus expofés, les maifons à la maniere des Japonnois.

Ces

Ces Insulaires, chez lesquels les tremblements de terre sont ordinaires, s'en allarment aussi peu, dit Kæmpfer, qu'on fait en Europe des éclairs & des tonnerres. Il y a, dit-il encore, une loi dans toute l'étendue de l'Empire, qui défend de bâtir des maisons élevées, & on les construit dans tout le pays avec des matériaux légers & de bois : ils mettent une grosse poutre bien pesante sous le comble de la maison, pour peser sur les murs, & les assurer en cas de secousses. On lit dans le *Journal de Verdun*, *d'Août 1747*, qu'on a rebâti à Lima une nouvelle ville, dont les maisons sont encore plus basses qu'elles n'étoient auparavant. On auroit donc dû suivre cet exemple à Lisbonne. Mais peut-on espérer de se mettre absolument à l'abri de ce fléau terrible, dont la terre renferme la matiere dans son sein, peut-être dans toute son étendue, & à des profondeurs trop considérables pour être accessibles ? Telle est la sage réflexion du citoyen cité ci-dessus, dont le *Mémoire sur la cause des tremblements de terre* a remporté l'*accessit* au Jugement de l'Académie de Rouen, & dont nous avons tiré une partie du présent article.

On voit, par tout ce qui précede, que les *tremblements de terre* & les montagnes qui jettent du feu, sont dûs aux mêmes causes : en effet, les volcans ne peuvent être regardés que comme les soupiraux ou les cheminées des foyers qui produisent les tremblements de terre. *Voyez* Volcan.

TREMBLEUR. Nom que des Ornithologistes donnent à une espece de canard sauvage, qui est le *gray* des Anglois. A la Martinique, on donne le nom de *trembleur* à une espece d'oiseau qui n'est jamais tranquille sur une branche : il s'agite sans cesse, & ses aîles sont toujours à demi-déployées.

TRENTANEL, est la même plante que la malherbe ou thymelée, ou garou. *Voyez* Bois-gentil.

TRETTE-TRETTE. Animal de l'isle de Madagascar, qui est de la grandeur d'un veau de deux ans. L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit que ce quadrupede a la tête ronde, & la face ressemblante à celle de l'homme : les pieds de devant & de derriere sont semblables à ceux du singe : il a le poil frisé, la queue courte, & les oreilles comme celles d'un homme. Flacourt assure qu'il ressemble à un autre quadrupede nommé *tavocht*, lequel est décrit par Ambroise Paré. Au reste, le trette-trette est un animal fort solitaire que les Insulaires évitent avec autant de précaution, que cet animal a soin de les fuir lui-même.

TRIBADES. *Voyez* à l'article Hermaphrodite.

TRIBULE AQUATIQUE, *Tribulus aquaticus*. Cette plante, que l'on nomme aussi *macre* ou *macle*, *cornuelle*, *corniole*, *châtaigne d'eau*, *saligot* & *truffe d'eau*, croît dans les rivieres, sur-tout dans les lacs, dans les étangs, dans les fossés des villes, & dans les endroits où il y a des eaux croupissantes, ou dont le sol est limonneux. Sa racine est très longue, garnie par intervalles d'un grand nombre de fibres, en partie flottantes

dans l'eau, & en partie attachées au limon ou vers le fond de l'eau : en grossissant elle pousse vers la superficie de l'eau plusieurs feuilles larges, presque semblables à celles du peuplier ou de l'orme, mais plus courtes, ayant en quelque sorte, dit Lemery, la forme rhomboïde, relevées de plusieurs nervures, crenelées en leur circonférence, attachées à des queues longues & grosses. Ses fleurs sont petites, composées chacune de quatre pétales blancs, avec autant d'étamines. A ces fleurs succedent des fruits semblables à de petites châtaignes, mais armés chacun de quatre grosses pointes ou épines dures, de couleur grise, couvertes d'une membrane qui s'en sépare, lesquels ensuite deviennent noirs presque comme du jay, lisses & polis, & renferment dans une seule loge une maniere de noyau ou d'amande formée en cœur, dure, blanche, revêtue d'une membrane, & très bonne à manger, d'un goût approchant de celui de la châtaigne.

On prétend que c'est la *macre* qui a donné la naissance & le nom à ces machines de fer pointues en tous sens, qu'on appelle *chaussetrapes*, & qu'on répand en tems de guerre sur la route de l'ennemi pour l'arrêter dans sa fuite.

Le fruit du tribule aquatique est astringent, rafraîchissant, résolutif, & propre pour arrêter les cours de ventre & les hémorrhagies. On assure que les Thraces, & ceux qui habitent les bords du Nil, font avec l'amande de ce fruit, un pain d'un goût assez agréable : les feuilles servent à engraisser leurs chevaux. En France, dans le Maine & dans l'Anjou, quelques-uns font cuire le fruit entier sous la cendre ou dans l'eau bouillante ; mais la saveur en est plus fade que celle des châtaignes : on en fait aussi du pain & une espece de bouillie dans le Limousin. On prend pour cela de ces amandes à moitié cuites dans l'eau, & dépouillées de leur écorce : on les pile dans des mortiers de bois ; & sans y ajouter ni lait, ni eau, on en prépare un mets dont les enfants sont fort friands : il y en a même qui les mangent crues comme des noisettes.

On se sert extérieurement de cette plante pilée, en cataplasme, dans les inflammations. Sa décoction avec le miel, en gargarisme, est très propre pour les gencives ulcérées, & son suc est estimé propre pour les ophtalmies.

TRIBULE TERRESTRE, *Tribulus terrestris*. On nomme aussi cette plante, *herse*, *croix de Chevalier*, & *saligot terrestre* : elle croît abondamment dans les pays chauds, en Italie, en Provence, en Languedoc & en Espagne. Sa racine est longue, simple, blanche & fibreuse : elle pousse plusieurs petites tiges longues d'environ un demi-pied, couchées par terre, rondes, noueuses, velues, rougeâtres & rameuses ; ses feuilles naissent rangées par paires le long d'une côte simple, semblables à celles du pois chiche ou de la lentille : elles sont velues. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, composées chacune de cinq pétales jaunes, disposées en rose, avec dix petites étamines dans le milieu. A ces fleurs succedent des fruits durs, armés de plusieurs pointes, ou épines longues & aiguës, res-

femblant en quelque forte à une croix de Chevalier de Malte, compofés chacun de cinq cellules qui renferment des femences oblongues.

Cette plante fort de terre fur la fin de Mai; elle fleurit & graine en Juillet & Août : elle fert de nourriture aux ânes. Le fruit de ce tribule eft déterfif, apéritif & aftringent : on croit auffi que fa décoction étant répandue dans une chambre, en chaffe les puces.

TRICHITES. Des Lithologiftes ont défigné fous ce nom le vitriol qui s'attache fous la forme de cheveux autour de quelques terres ou pierres qui contenoient des pyrites qui fe font effleuries. *Voyez* PYRITES & VITRIOL.

TRICOLOR ou JALOUSIE. Plante de parterre, dont les feuilles font comme enluminées de trois couleurs, verte, rouge & jaune : c'eft l'*amarante de trois couleurs*. Voyez ce mot.

TRICOTÉE ou CORBEILLE. Efpece de came, dont les ftries coupées fur les deux fens, forment un ouvrage réticulé fort fingulier. *Voyez* CAME.

TRIMERES. M. de Réaumur donne ce nom à des mouches à deux aîles qui ne vivent que trois jours. *Voyez* MOUCHES.

TRIOLET. *Voyez* TREFLE.

TRIPLE-FEUILLE. *Voyez* à l'article DOUBLE-FEUILLE.

TRIPOLI, *Alana, aut Tripela.* Eft une pierre légere, d'une couleur qui le plus fouvent tire un peu fur le rouge, & qui prend fon nom de la ville de Tripoli en Barbarie, d'où on la tiroit autrefois. La grande légereté de cette terre a fait croire que c'étoit une pierre calcinée par des feux fouterrains. M. Garidel, dans un Mémoire imprimé dans le troifieme tome des Mémoires préfentés à l'Académie, dit qu'il croit que le tripoli eft du bois foffile qui a fouffert dans l'intérieur de la terre une altération propre à le rendre tel. Il a été confirmé dans cette opinion par l'infpection des lieux où on le tire à Poligny en Bretagne, près de Pompéan, à quatre lieues de Rennes. Les trous dont on le retire, n'ont que trente pieds de profondeur. Ces puits préfentent de tous côtés de grands troncs d'arbres, dont l'organifation végétale eft encore confervée de maniere qu'on n'a aucune peine à la reconnoître. M. Garidel a auffi envoyé à M. Bernard de Juffieu, des échantillons de ce bois foffile en divers états : on remarque dans ces morceaux, la gradation des changements que ce bois fouffre dans l'altération qui le convertit en tripoli. Dans les uns on voit clairement l'écorce du bois : ces morceaux brûlés donnent des cendres femblables à un produit végétal. Dans les anciens puits on trouve ce bois dans un état de vraie pétrification.

Quoi qu'il en foit, M. Guettard ne penfe point que l'on puiffe dire que le tripoli foit toujours une matiere produite par des arbres devenus foffiles. Il apporte pour preuve, dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie pour l'année 1755, l'examen que l'on a fait d'une carriere de tripoli, environ à fept lieues de la ville de Menat en Auvergne. Cet

examen ne préfente point la moindre idée de bois foffile. Ces carrieres occupent les deux bords d'un ruiffeau. On y trouve trois efpeces de tripoli; favoir, du rouge, du noir & du gris : ils font difpofés par bancs inclinés de l'Orient à l'Occident; le tout eft furmonté d'environ douze pieds de terre.

La pierre de tripoli reffemble aux craies par les molécules dures, fines & aifées à féparer, dont elle eft compofée; mais elle en differe en ce qu'elle n'eft point diffoluble dans les acides; qu'elle devient compacte & plus dure dans le feu. L'analogie eft plus grande entre le tripoli & les fchites : il a de commun avec ces dernieres l'inclinaifon des bancs, la facilité de fe féparer quelquefois par feuillets, & la fineffe des parties. Les tripolis noirs & bruns ne s'attachent pas plus à la langue, que les fchites de même couleur; tandis que les tripolis & les fchites rougeâtres, ou de couleur ifabelle, s'y attachent en empâtant. Malgré ces reffemblances, M. Guettard croit devoir les placer entre les glaifes & les fchites, & en faire une claffe intermédiaire : comme les glaifes, ils font indiffolubles par les acides; comme elles, ils fe durciffent au feu; comme elles, ils ont quelque douceur au toucher; en un mot, ils paroiffent en avoir les principaux caracteres, du moins leur reffemblent-ils beaucoup plus qu'aux pierres calcaires.

Nous avons defcendu dans les tripolieres de Menat & de Poligny, & nous avons remarqué qu'au premier coup d'œil, cette forte de terre dure prife à Menat, reffemble à des efpeces de fchites; & celle de Poligny à des parties d'arbres décompofées; mais dans l'une & l'autre configuration, les tripolis ne font que des glaifes plus ou moins arides, & fouvent ochracées, chariées par des eaux qui ont dépofé cette fubftance, laquelle, en fe précipitant, a formé alternativement des couches, ou s'eft moulée dans les creux fouterrains. Le tripoli eft employé par les Lapidaires, Orfevres, Chauderonniers, Miroitiers, pour polir & blanchir leurs ouvrages. On doit choifir celui qui eft privé de parties fableufes, qui eft tendre & facile à pulvérifer. Les Fondeurs s'en fervent auffi pour faire des moules, parcequ'il eft très propre à réfifter à l'action du feu.

TRIPS, *Thryps*. Genre d'infectes les plus petits de tous les infectes à étuis. Leur bouche eft formée par une fimple fente longitudinale; leurs antennes font filiformes; leurs tarfes, qui ont chacun deux articles, font garnis de véficules; les deux premieres pattes tiennent au corfelet, & les quatre autres au deffous de la poitrine : la confiftance des étuis eft peu confidérable. Le *trips* vit dans les fleurs & fous les écorces des vieux arbres.

TRIPTERE. *Voyez* ce que c'eft à l'article INSECTE.

TRIQUE-MADAME. *Voyez* JOUBARBE.

TRISULCE. *Voyez* à l'article QUADRUPEDE.

TRITOME, *Tritoma*. Infecte coléoptere à antennes plus groffes vers le bout, & beaucoup plus longues que les antennules. Son corps eft al-

longé : il n'a que trois pieces ou articulations aux tarses. Ce petit animal, qui est assez rare, a la tête & le dessous du ventre jaunâtres : son corselet est noir, assez large, ponctué irrégulierement, & un peu bordé sur les côtés. On distingue vers la base deux enfoncements comme dans certains buprestes : les étuis sont noirs, striés, longs, & ont chacun deux grandes taches fauves. On le trouve sous l'écorce du vieux saule.

TRITON, *Tritonus*. Est un très bel oiseau de la Nouvelle-Espagne, remarquable par la diversité de son plumage, & par la beauté de son chant qu'il fait varier, dit Niéremberg, de trois différentes façons ; de maniere que quand on l'entend former ces trois différents tons, il semble qu'ils sortent de trois gosiers plutôt que d'un seul. *Voyez* NIEREMB. *Hist. Nat. Exot. L. X, c. 34.*

TRITONS. Monstres marins, dont les Voyageurs, les Peintres & les Poëtes ont dit des choses merveilleuses. Les tritons de mer ne sont autre chose que des hommes marins qu'on trouve dans la mer du Bresil : les Sauvages les appellent *ypapapia*. Voyez HOMME MARIN.

TRITRI. *Voyez* TITRI ou TITIRI.

TROCHE, *Trochus*. Coquillage univalve, contourné à plusieurs spirales, de forme conique ou en pain de sucre, avec une base applatie, & une bouche oblongue & comprimée : il y en a d'unis & de hérissés. Ce coquillage est aussi connu sous les noms de *trompe*, de *sabot* & de *toupie*. Voyez au mot SABOT.

TROCHITES ou TROQUES. On donne ce nom à des articulations en forme de petites roues ou d'étoiles isolées, souvent percées au centre, & gravées sur la surface : on prétend que ces corps que l'on trouve si souvent dans la terre, sont les articulations de vers de mer rameux, qu'on nomme *tête de méduse* ou *étoile de mer arbreuse*. Rumphius, ou plutôt Halma, a compté dans un animal de cette espece, quatre-vingt-un mille huit cents quarante articles ou portions de membres très distinctes. Nous avons parlé de ce zoophyte au mot PALMIER MARIN, où nous avons donné aussi l'histoire de l'ENCRINITE, de l'ENTROQUE, &c.

TROÊNE, *Ligustrum*. Grand arbrisseau qui est fort joli au commencement de Juin, lorsque toutes ses fleurs sont épanouies : il vient communément en Europe dans les haies, les bois & les lieux incultes, où sa hauteur ordinaire est de six ou huit pieds ; mais avec quelque culture, on peut le faire monter jusqu'à douze pieds : sa racine est étendue obliquement de côté & d'autre ; ses branches sont nombreuses, flexibles, menues & droites ; ses fleurs viennent au sommet des rameaux, ramassées en grappe comme celles du lilas : elles sont blanches, d'une odeur suave, d'une seule piece en entonnoir ; elles paroissent en Juin. Il leur succede des baies molles, noires, presque sphériques, de la grosseur du genievre, & fort ameres. Cette plante est fort employée par les Jardiniers pour représenter différentes figures, à cause de ses tiges rameuses très pliantes, & de ses feuilles qui sont d'un beau verd ; mais il exige beaucoup d'atten-

tion sur-tout pour le tailler. L'écorce des tiges est cendrée, & le bois intérieur est blanchâtre : on peut greffer sur cette espece les troënes à feuilles panachées. Comme les troënes ne sont pas délicats, on peut en mettre dans les remises; car les oiseaux se nourrissent de leurs fruits, qui ne sont mûrs qu'en automne, & qui restent sur l'arbrisseau pendant tout l'hiver. On tire de ces baies une couleur noire & un bleu turquin, dont on se sert pour les enluminures : les Frelateurs les emploient quelquefois pour donner de la couleur & un goût singulier au vin. Les branches de troënes les plus flexibles, sont aussi employées à faire des liens & de petits ouvrages de vannerie : son bois n'est point attaqué par les insectes; il est dur, souple & durable. On s'en sert utilement pour des perches de vignes : on l'emploie aussi pour faire la poudre à canon.

La décoction des feuilles ou des fleurs de troëne est recommandée pour les maux de gorge, pour les ulceres de la bouche, & pour raffermir les gencives dans les affections scorbutiques.

Nous avons parlé du troëne d'Egypte au mot ALCANA. On distingue plusieurs autres sortes de troënes : il y a le *troëne* panaché de jaune, le *troëne* panaché de blanc, le *troëne* toujours verd : celui-ci est originaire d'Italie, & s'éleve à dix-huit pieds de hauteur.

TROMBE, *Typho*, *aut Sypho*. Météore extraordinaire qui paroît sur la mer, qui met les vaisseaux en danger, & qu'on remarque très souvent dans un tems chaud & sec : c'est une nuée condensée, dont une partie se trouvant dans un mouvement rapide & circulaire, comme autour d'un axe, causé par deux vents qui soufflent directement l'un contre l'autre, tombe par son poids, & prend la figure d'une colonne, tantôt conique, tantôt cylindrique : elle tient toujours en haut par sa base, qui n'imite pas mal le large bout d'une trompette; tandis que la pointe regarde notre globe. Les trombes sont creuses en dedans & sans eau, parceque la force centrifuge pousse hors du centre les parties internes. Plusieurs parties aqueuses se détachant de la circonférence, forment la pluie qui tombe tout autour du tourbillon : lorsque le vent inférieur est le plus fort, la trombe se trouve emportée, & est suspendue obliquement à la nuée; alors on entend un bruit sourd & mêlé de sifflements. Par-tout où ce tourbillon tombe, il cause de grandes inondations par la prodigieuse quantité d'eau qu'il répand : il en tombe même quelquefois de la grêle, & les dégâts qu'il produit sont affreux. *Voyez l'Hist. de l'Acad. ann. 1727, 1737 & 1741.*

Les trombes sont fréquentes auprès de certaines côtes de la Méditerranée, sur-tout lorsque le ciel est fort couvert, & que le vent souffle en même tems de plusieurs côtés : elles sont plus communes près des Caps de Laodicée, de Grecgo & de Carmel. *Voyez* les articles TEMPÊTE, OURAGAN & VENTS.

TROMPE. Nom que l'on donne à un organe qui se trouve au bout du nez de quelques animaux, & dont la construction, la forme & l'usage

font fouvent très différents. *Voyez* l'article TROMPE aux mots ÉLÉPHANT & INSECTES. On donne auffi le nom de trompe à la *toupie* & au *fabot*. Voyez ces mots.

TROMPETTE. Nom que l'on donne à des oifeaux qui ont un chant que l'on prétend rendre quelques fons approchants de celui de la trompette.

Le P. Labat dit que ces oifeaux font tous noirs, de la groffeur & prefque de la figure d'un coq d'Inde. Ce qu'ils ont de particulier, c'eft un bec double, ou plutôt deux becs l'un fur l'autre, dont celui de deffus pourroit être regardé comme un nez creux, qui vraifemblablement contribue beaucoup au fon de trompette que cet oifeau fait entendre. Cet oifeau, qu'on nomme auffi *monocéros*, a trois doigts devant & un derriere : il eft fort commun fur la riviere des Amazones. C'eft le *trompetero* des Efpagnols.

Cet oifeau eft fort familier, & n'a rien de particulier, que fon efpece de chant; c'eft mal-à-propos, dit M. de la Condamine, qu'on a pris ce fon pour un chant ou pour un ramage. Il paroît qu'il fe forme dans un organe différent, & précifément oppofé à celui de la gorge. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1745.*

TROMPETTE. Grand poiffon anguille des Indes Orientales. Ruifch dit que quand la nuit eft arrivée & que la mer eft calme, ce poiffon forme un grand bruit qu'on peut entendre jufqu'à un demi-mille du lieu où il nage; c'eft ce qui lui a fait donner le nom de *poiffon trompette*. Sa couleur eft jaune, variée de lignes blanches : il a des aiguillons fur le dos, mais point de nageoires, fi ce n'eft proche de la queue où il fe trouve deux larges nageoires prefque quarrées : il a un bec long & offeux ; & quand ce poiffon veut fiffler, il n'en ferme pas l'extrémité; mais l'avançant fur l'eau, il attire l'air, ce qui lui fait former des fons & des fifflements.

TROMPETTE DE MER. Coquillage univalve fait en cornet, long, tors, fur-tout vers le fommet ou petit bout : c'eft le vrai buccin des Anciens. *Voyez* BUCCIN. On perce le petit bout de cette coquille, & on s'en fert comme d'un cor pour fe faire entendre de loin.

TRONC, *Truncus*. Nom donné à la tige principale d'un arbre, ou à la partie des plantes qui naît de la racine, & à cette partie du corps des animaux, comprife depuis la tête jufqu'au coccix. *Voyez* le mot ARBRE, & ce que nous avons dit à l'article SQUELETTE, inféré à la fuite du mot Os.

TRONCHON. Poiffon de mer, bleu, plus large que le *derbio*, mais plus court, plat & fans écailles; fon dos eft bleu, & fon ventre blanc : il a deux traits qui vont de la tête à la queue; celui de deffus eft tortu, & celui de deffous droit. Les parties intérieures de ce poiffon font femblables à celles du derbio, efpece de glaucus. Sa chair eft molle & de fort bon goût. On pêche le tronchon dans la Méditerranée.

TROUPEAU. Se dit d'un nombre plus ou moins confidérable d'animaux du même genre, & qui vivent en fociété. On dit plus communément un *troupeau de moutons* ou de *bêtes à laine*. Nous avons parlé de la multiplication, de la confervation, & de ces fortes d'animaux, à l'article BÉLIER.

TRUEN. Efpece d'oifeau aquatique de l'ifle de Féroë : il eft nommé *truen*, qui fignifie *voleur*, parcequ'il dérobe aux autres oifeaux leur nourriture : il leur donne la chaffe, & les pourfuit à coups de bec, jufqu'à ce qu'ils laiffent échapper leur proie ; alors il fond deffus avec rapidité, & l'attrape même dans l'air. C'eft ainfi qu'il trouve le moyen de fe nourrir, ne pouvant pas lui-même plonger pour attraper les poiffons au fond de l'eau.

TRUFFE. *Voyez* au mot CHAMPIGNON. On donne le nom de truffe d'eau au *tribule aquatique*. Voyez ce mot.

TRUFFE ROUGE. Eft la pomme de terre ou l'artichaut des Indes, ou la batatte commune des jardins. *Voyez* BATATTE.

TRUIE ou TRUYE. Eft la femelle du verrat ou pourceau mâle. *Voy.* à l'article SANGLIER.

TRUITE ou TROUTTE, *Trutta*. Poiffon de riviere à nageoires molles, & du genre des faumons. Il y a les truites fimplement dites ou de riviere, & les truites faumonnées, foit de lac, foit d'étang.

La truite, dit Willughby, eft plutôt longue que large, & femblable au faumon : elle a la tête courte, arrondie, le mufeau mouffe ; le corps épais, terminé par une queue large ; l'ouverture de la bouche ample, & les mâchoires garnies d'une fimple rangée de dents fur leurs bords ; le palais eft garni auffi de trois rangées longitudinales & paralleles de petites dents ; la langue eft armée ordinairement de dix ou fix dents recourbées ; les yeux font un peu grands, l'iris jaune argenté, les narines doubles ; le corps eft couvert de petites écailles, & d'une peau qui fe ride & qui fe détache aifément de la chair : le dos eft brun ; mais quand le poiffon eft grand, il eft femé de taches noires fréquentes, même fur la tête ; les côtés font auffi tachetés de rouge comme du vermillon, mais jaunâtres au deffus des lignes latérales qui s'étendent depuis les ouies jufqu'au deffus de la queue : il a deux nageoires au dos, dont l'antérieure eft compofée de douze à treize rayons, & marquetée de beaucoup de taches noires ; la nageoire poftérieure eft petite, graffe, fans rayons, & rouge par le bord ; la queue eft plus large que celle du faumon, & taillée en fegmens de cercles à lifieres rouges ; les nageoires du ventre font à rayons, & de couleur jaunâtre ou rougeâtre.

La truite, dit Artedi, a foixante vertebres en tout, & environ trente côtes de chaque côté : ce poiffon reffemble beaucoup au faumon à l'extérieur, & même dans l'intérieur ; ils ont l'un & l'autre la chair rougeâtre, de petites écailles, le corps marqueté, le bec recourbé, de l'agilité pour fauter & remonter contre le fil de l'eau, la bonté & l'excellence du goût.

M. Linnæus dit que la truite ordinaire atteint rarement un pied de longueur, au lieu que la truite ſaumonnée eſt communément longue de deux pieds : la chair en eſt plus blanche ou plus pâle en hiver qu'en été ; les truites noires ſont rares, les jaunes le ſont encore plus. Au reſte, il ſemble que cette ſorte de poiſſon differe en couleur, en grandeur, &c. ſelon le lieu qu'il habite.

On prétend que les truites ſe plaiſent, dans le tems du frai, à ſe laiſſer gratter & chatouiller le ventre ; alors il n'eſt pas difficile au Pêcheur de les ſaiſir. Ce poiſſon eſt vorace : il ſe nourrit de certaines mouches de riviere, d'éphémeres, de vers du couſin ; *voyez* ce mot, & d'autres inſectes aquatiques ; on dit même qu'il attaque des ſangſues, de petites perches, d'autres petits poiſſons, mais principalement les loches, les goujons & les vairons, même les petits de leur propre eſpece, & les pourſuit ſouvent avec tant de force & d'avidité du fond de l'eau juſqu'à la ſurface, qu'il ſe jette quelquefois dans de petits batteaux qu'il rencontre à ſon paſſage. Les truites ſont ſi avides de mouches, qu'elles ſe laiſſent amorcer par des mouches artificielles : elles jettent leurs œufs en Novembre & Décembre, dans des foſſes qu'elles ſe creuſent dans les lits de torrents pleins de gravier ou pierreux. Contre l'ordinaire des autres poiſſons, elles ne ſont pas ſi eſtimées quand elles ſont pleines & prêtes à frayer, quoique leur frai ſoit extrêmement délicat : c'eſt ſur-tout dans les mois de Juillet & d'Août qu'elles s'engraiſſent, & qu'elles ſont plus exquiſes. La pêche de ce poiſſon eſt plus facile & plus abondante au lever du ſoleil, & par un tems couvert, qu'en plein jour, quand il fait beau tems.

La truite eſt fort craintive : le bruit du tonnerre l'épouvante tellement, qu'elle demeure comme immobile ; cependant elle naît & vit volontiers dans de petites rivieres pierreuſes, & qui coulent rapidement, ou tombent par caſcades entre des montagnes eſcarpées. Il s'en trouve d'aſſez grandes & de très belles dans de petits ruiſſeaux qui ſe précipitent du haut des rochers.

Jean de Muralto penſe que la grande truite ou truite de marais eſt la truite ſaumonnée : elle eſt commune, dit-il, dans le pays de Zurich. En général, la chair de la truite fait les délices de nos tables : elle fournit un bon ſuc, & ſe digere aiſément ; elle convient même aux Convaleſcents : mais il faut la manger preſque au ſortir de l'eau ; car comme elle a la chair tendre, graſſe & délicate, elle ſe gâte & ſe corrompt très promptement. En pluſieurs pays, on ſale ce poiſſon comme le hareng, pour pouvoir le tranſporter ; mais il n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bon alors ni ſi ſain que quand il eſt mangé frais. La truite qui a la chair rougeâtre, & qui a été priſe en été dans une eau de riviere bien pure, eſt la meilleure & fort nourriſſante.

Il y a une eſpece de truite qui a une odeur de thym : nous en avons parlé au mot Ombre ; c'eſt une eſpece de ſaumon. *Voyez* Ombre.

Les Naturaliſtes font encore mention de truites étrangeres ; ſavoir, la

truite des Indes ou d'Amboine : son corps est bleu & tacheté de noir ; ses nageoires sont violettes. La truite de Larice : sa tête est violette, & son corps d'un jaune doré ; elle est d'un goût plus exquis que nos truites. La truite saumonnée des Indiens a la tête rousse & le corps bleuâtre.

TSE-SONG. Est le grand genévrier de la Chine. *Voyez* GENÉVRIER.

TSHINGA. C'est le giroflier royal des Moluques. *Voyez* à l'article GIROFLES.

TSI-CHU ou THI-CHOU. *Voyez* ARBRE DU VERNIS. Le *thon chu* est l'*arbre dont on retire de l'huile*. Voyez ce mot.

TSIELA. Grand arbre fort branchu, & dont le fruit n'a point d'odeur ni de goût. Ce fruit ressemble à nos groseilles, & contient aussi quantité de petits grains rougeâtres. C'est le *ficus Malabarica fructu ribesii* de l'*Hort. Malabar.*

Le TSIEM-TANI, est le *Mixa pyriformis ossiculo trispermo* de Rai. Ce grand arbre croît dans le Malabar, & son écorce est une espece de panacée dans le pays.

Le TSIERIAM-COTTAM du Malabar est un arbrisseau toujours verd, & dont le fruit baccifere a quelque ressemblance avec nos groseilles. La décoction de ses feuilles est un excellent gargarisme pour les gencives molles & enflammées : son écorce est très bonne contre les aphthes.

Le TSIEROE-KATOU, est une espece de prunier du Malabar qui rend par des incisions deux sucs ; l'un est gommeux, odorant, & noircit au soleil ; l'autre est un suc rougeâtre, âcre, & qui ulcere la peau : le fruit est oblong, bleuâtre & cotonneux. On le cultive dans les champs semés de ris, pour en écarter les oiseaux, à cause de ses qualités pernicieuses. Les Teinturiers se servent du suc de son fruit avec la chaux pour teindre leur coton mêlé.

TSIN. Les Chinois appellent ainsi une substance minérale d'un bleu foncé, & qui se trouve dans quelques mines de plomb près de Canton & Pekin. Les Ouvriers Chinois s'en servent pour peindre en bleu leur porcelaine. Je soupçonne que le tsin est le bleu du *cobalt*. Voyez ce mot.

TSIOEI. Nom que Seba donne à deux magnifiques oiseaux : le premier est des Indes Orientales ; on l'appelle autrement *kakopit*, c'est-à-dire, *petit roi des fleurs*, parceque son plumage varié de jaune doré, de blanc argenté, de verd & de plusieurs autres couleurs, paroît réunir toutes les plus belles couleurs des fleurs : le milieu du corps & le bout des grosses plumes des aîles sont d'un jaune enfumé ; sa tête est petite ; son bec est long, gros, crochu & blanchâtre ; ses pieds & ses ongles sont noirs. Cet oiseau se nourrit de jeunes chenilles qu'il tire des fleurs où elles naissent. Ceux qui apportent en Hollande ces oiseaux, disent qu'ils sont originaires de Macanar & de Bati. (*Thes. 1, Tab. 63, n. 3.*)

Le second est un oiseau d'Amboine. Valentin, dans son *Histoire d'Amboine*, dit qu'on appelle d'ordinaire cet oiseau d'un nom qui signifie en françois, *oiseau au plumage de soie* : on le nomme aussi le *petit roi des fleurs*.

La charmante variété des couleurs de ſa parure enchante la vue : ſes plumes ſont rouges ſur la poitrine, vertes ſur le ventre, de couleur aurore ſur le col, cendrées ſur le dos, griſes ſur la tête, nuancées de verd & de jaune ſur les aîles, leſquelles ſont dorées & vertes aux bords ; tandis que le haut des aîles eſt d'un beau noir bordé de jaune : toutes ces couleurs enſemble jettent un grand éclat ; ſon bec eſt jaune, long & crochu ; ſes pieds ſont courts. Les ſerpents ſont friands de ces ſortes d'oiſeaux, qui pourroient bien n'être que des oiſeaux de paradis. Seba, (*Theſ. II*, *Tab.* 62, *n.* 2.)

TSIO-TEI. Myrthe du Japon, qui eſt ſauvage, & le même, ſuivant Kæmpfer, que le *myrthe commun d'Italie.*

TUAL. Dans les Iſles Moluques on donne ce nom à la liqueur laiteuſe qui découle par inciſion du palmier à Sagou. *Voyez* SAGOU & PALMIER.

TUBERCULES. Ce ſont des proéminences qu'on obſerve ſur différentes productions naturelles.

TUBÉREUSE ou JACINTE DES INDES. *Voyez* ſon article à la fin du mot JACINTE.

TUBÉROÏDES. M. Duhamel donne ce nom à une plante paraſyte qui tire ſa nourriture de l'oignon du ſafran, s'attache à ſa ſubſtance & la fait périr. *Voyez* SAFRAN.

TUBIPORE ou TUBULITES, ou TUBULAIRES, *Tubipora*, *aut Tubularia.* On donne ce nom à des corps pierreux qui repréſentent une concrétion ou un amas de tubules, c'eſt-à-dire, de tuyaux priſmatiques ou hexagones, ou irréguliers, quelquefois ronds, & comme chambrés, ou diſpoſés par étages, rarement épineux, de différentes groſſeurs, branchus, & qui, lorſqu'ils ſont foſſiles, ſont réunis en une maſſe ſolide : c'eſt, à proprement parler, une eſpece de coralloïde.

Les vermiculaires ſont des productions qui ſemblent tenir le milieu entre les madrepores & les coquilles : ils ſont en général d'une figure qui ſerpente.

Les tubulites different, ſelon M. Bertrand, des madrepores & des millepores par leurs tuyaux branchus, par leur bifurcation, & par l'irrégularité de leurs jointures, quoiqu'ils aient auſſi ſouvent des pores ou des étoiles, mais plus irrégulieres ou plus groſſierement faites : ils reſſemblent, dit cet Auteur, aux corallines, en forme de buiſſon ; cependant ils en different, en ce qu'ils ſont compoſés de tubes creux, & les corallines de branches ſolides : ſous ce rapport, les tuyaux de mer ou vermiculites, l'orgue de mer, & l'arroſoir, ſont des eſpeces de tubulaires.

TUBULAIRE ou VERMICULAIRE MARIN : *voyez* TUBIPORE.

TUE-CHIEN : *voyez* le mot APOCIN, & celui de COLCHIQUE.

TUE-LOUP : *voyez* ACONIT.

TUF, *tophus aut lapis tophaceus.* Eſt une concrétion pierreuſe, de la nature des ſtalactites, poreuſe, aſſez légere, peu compacte, formée par une aſſemblage de molécules terreuſes plus ou moins atténuées, & dépo-

ſées par incruſtation ſur des corps qui, en ſe détruiſant, y laiſſent ſouvent leur empreinte. C'eſt ainſi qu'on trouve avec le tuf, qui n'eſt pas éloigné de la ſuperficie de la terre, des mouſſes & d'autres végétaux pétrifiés ou incruſtés, même des coquilles terreſtres.

Le tuf ſe forme journellement : il y en a d'argilleux, de ſabloneux, de marneux, de minéral, de différentes conſiſtances, figures & couleurs : c'eſt, à proprement parler, une ſorte de ſtalactite limoneuſe : *voyez* ce mot. Les dépôts terreux figurés, les oſtéocoles, les ſédiments des eaux thermales ſont, en ce ſens, des eſpeces de tufs ſtalactites.

On trouve auſſi beaucoup de tuf ochreux & glaiſeux dans les terres d'étang : il convient pour les engrais des terres ; mais le tuf pierreux ou ſtalactite eſt fort contraire au plant parceque les racines n'y peuvent pénétrer : auſſi doit-on toujours éviter de planter ſur le tuf pierreux ; mais une telle pierre eſt excellente pour s'incorporer avec le mortier des Maçons.

TUFO. Nom donné par les habitants de Guinée à une eſpece de fleur au ſoleil, dont ils ſe ſervent en décoction pour ſe laver les yeux enflammés.

TUI. Dans le Breſil on donne ce nom à pluſieurs eſpeces de perroquets qui volent toujours en troupes, ou deux à deux : les forêts en ſont pleines ; il n'eſt pas rare d'en voir quatre ou cinq cents enſemble perchés ſur le plus haut des arbres, où ils font un bruit terrible : *voyez* PERROQUET.

TULIPE. Les Amateurs de coquilles donnent ce nom à une jolie coquille univalve, du genre des rouleaux : elle eſt pointillée & mêlée de bleu. Ils l'appellent *brunette*, lorſque ſes marbrures ſont brunes : *voyez* ROULEAU. On appelle auſſi *tulipe* ou *clochette* une eſpece de *gland de mer*. Voyez *ce mot.*

TULIPE, *tulipa*. La tulipe eſt, pour la beauté, une des fleurs privilégiées de la Nature, mais auſſi une des plus délicates.

Il y en a des eſpeces à l'infini, qui différent beaucoup les unes des autres, & qui, lorſqu'elles déploient toutes leurs beautés, effacent toutes les autres plantes d'un jardin.

Cette plante bulbeuſe eſt, dit-on, appellée *tulipe*, parcequ'elle reſſemble au turban des Turcs, qui lui ont donné parmi eux le nom de *tulipan* ou *tulpens* : elle eſt très commune en ces pays, & ſur-tout en Tartarie, où les Originaires la connoiſſent ſous le nom de *lale*. Geſner a décrit la premiere *tulipe* qui fut apportée de Conſtantinople en Europe en 1590.

La tulipe a une tige ronde, moëlleuſe, accompagnée de quelques feuilles aſſez longues, larges, épaiſſes & dures. On voit croître & s'épanouir, en ſa ſommité, une ſeule fleur qui a ſix feuilles un peu évaſées, & qui a le ventre ſouvent plus large que l'ouverture. Cette ouverture eſt grande, enrichie des plus belles couleurs, jaunes ou purpurines, ou rouges, ou blanches, ou variées. A cette fleur ſuccede un fruit d'une forme oblongue, relevé de trois coins, & rempli de graines fort applaties. La racine de la tulipe eſt un gros oignon jaunâtre noirâtre compoſé de pluſieurs tuniques emboîtées les unes dans les autres.

On voit chez les Fleuriftes,une variété infinie de tulipes : les noms qu'on leur donne, font ordinairement relatifs à leur couleur & à leur grandeur. On peut voir dans le Traité des tulipes une très longue lifte des différentes efpeces de ces fleurs. Dans le dernier fiecle l'amour des tulipes étoit une manie, une efpece de fureur : on y vit quelquefois des familles ruinées par la paffion pour cette fleur; des carreaux de tulipes fe prifoient des quinze ou vingt mille francs.

Les tulipes les plus renommées font les *baguettes* : ce font celles qui fleuriffent le plus haut. On demande dans une belle tulipe que le panache (ce font les traits jaunes ou blancs, ou d'autre couleur qui font fouvent accompagnés d'un filet noir) tranche nettement fur le fond de la couleur de la tulipe, & qu'il la perce des deux côtés de la feuille pour jetter un éclat plus vif. Ainfi une tulipe parfaitement belle eft celle dont la couleur & le pannache font bien luftrés, bien oppofés entr'eux, & relevés de beaux traits noirs.

Les tulipes les plus eftimées des Fleuriftes font celles qu'ils appellent *paltodi*, *morillon*, *agate*, & fur-tout les *marquetrines*. Elles ont quatre ou cinq couleurs : le fond de ces fleurs doit être bleu célefte; les étamines bleues, mais foncées; la tige haute & droite, les feuilles en dehors, & en cloche renverfée. On appelle *adimian* une tulipe amarante, panachée de rouge & de blanc.

Les tulipes font ou printanieres, ou tardives, ou médionelles : les premieres fleuriffent en Mars, & les tardives en Mai; on les diftingue auffi en doubles & en fimples. Les tulipes de graine font celles qu'on feme pour avoir de belles couleurs fantafques. Celles qui viennent d'un caïeu, ou d'une portion d'oignon qui fe fépare, deviennent panachées, & femblables à la fleur de l'oignon dont elles ont été féparées : par cette méthode, on conferve les efpeces; & en femant on fe procure des variétés.

Lorfqu'on veut avoir des tulipes qui n'aient point encore été vues, il faut femer & tirer la graine d'une tulipe, dont le fond de la couleur foit d'un cramoifi tirant fur le violet pourpré : on doit femer la graine en Septembre. La premiere année l'oignon de cette plante ne fera pas plus gros qu'un grain de bled; mais lorfqu'elles ont paru deux fois hors de terre, on peut les ôter de la caiffe, & les planter dans un carreau de terre naturelle, fabloneufe, bien criblée, & on les verra fleurir cinq ou fix ans après qu'elles auront été femées. Si le planteur ne fe décourage point par la longueur du tems que ces plantes reftent en terre fans fleurir, elles le dédommageront bien de fon attente. Ainfi on doit en femer tous les ans, & on aura fucceffivement de nouvelles variétés, quand une fois la premiere pépiniere commencera à fleurir. C'eft au moment que les planches font couvertes de ces jeunes fleurs qu'on peut admirer le jeu merveilleux de la nature : dans plufieurs milliers de tulipes, on n'en trouvera pas une feule parfaitement femblable à une autre.

Quiconque, dit Bradlei, a cultivé de ces tulipes venues de graines, &c

que l'on appelle *nourricieres*, doit favoir qu'elles paroiffent d'abord fous une couleur uniforme; que ces fleurs font toujours grandes & groffes; que c'eft d'elles que font ordinairement produites les fleurs les plus recherchées pour leur belle couleur panachée, & que de tems en tems il en fort de beaux mêlanges de couleurs variées. Les jardiniers croient que cette altération des tulipes eft un effet du hafard; mais je penfe, dit Bradlei, que cette couleur unie vient d'une force de nature, puifqu'on eft sûr que les diverfités de couleurs dans toutes les fleurs, font des marques de foibleffe, ou d'un défaut de nourriture : voici deux obfervations qui éclairciffent ce myftere.

Il y a auprès de Bruxelles un homme fort connu, par un petit efpace de terrein, dans lequel, par une vertu finguliere, à ce qu'on rapporte, fes tulipes fe changent en de belles fleurs diverfifiées, de forte qu'on y apporte des oignons de toutes parts en penfion, pour y être élevés & placés enfuite parmi les plus belles collections de fleurs. Il eft rare qu'en cet endroit, de cinq plantes il n'y en ait pas trois de panachées au bout d'un an. Pour expliquer ce changement, il faut faire attention que le fol de ce terrein n'eft autre chofe que des gravats ordinaires pilés, & qu'il s'y trouve tout au plus une vingtieme partie de terre naturelle.

Il eft bien clair qu'un terrein de cette nature doit appauvrir l'oignon, & conféquemment que les fleurs doivent, de façon ou d'autre, en être altérées. On obferve auffi qu'à mefure que la fleur fe panache, l'oignon diminue de groffeur, les feuilles fe retréciffent, la tige s'ammoindrit, & ne produit prefque plus de caïeux. L'expérience a appris que pour perpétuer les diverfités de couleur des tulipes, on doit les lever de terre tous les ans auffi-tôt qu'elles font défleuries.

Voici une autre obfervation qui tend à prouver que la beauté des tulipes n'eft dûe vraifemblablement qu'à un défaut d'abondance de fuc nourricier. J'ai vu dans un jardin, près de Londres, dit encore Bradlei, un carreau de tulipes, à chaque coin duquel il y avoit une belle tulipe bien panachée, fans qu'il fe fût fait le moindre changement dans les autres : cela fut caufé, je crois, par quatre ifs en pyramides qui étoient alors aux quatre coins du carreau, & qui avoient épuifé autour d'eux la force naturelle du fol.

En Hollande, où fe voient les plus belles collections de cette efpece de fleurs, le terrein eft naturellement fabloneux, & contient deux parties de fable de mer contre une de terre noire ordinaire. On voit dans cette efpece de fol des baguettes de tulipes fleurir à plus de trois pieds de hauteur. Les Curieux du pays obfervent toujours deux chofes en plantant leurs tulipes : la premiere, de planter toutes les précoces en femble dans un carreau; & quand ils plantent les efpeces tardives, ils mettent les plus grandes dans le milieu du carreau, & deux rangées des plus courtes de chaque côté. Le mois d'Octobre eft la vraie faifon de planter. On donne à ces plantes un peu d'abri, jufqu'à ce que les boutons de la fleur paroiffent, & alors on les garantit de la rouille avec un paillaffon ou de la toile cirée,

soutenue sur des cerceaux : cette couverture sert aussi à mettre les fleurs quand elles sont épanouies, à l'abri de la pluie & de la grande ardeur du soleil, qui détruisent bientôt les fleurs ; en les plantant, on doit les arranger de maniere à nuancer & contraster les couleurs ; elles en brillent davantage par opposition. On doit lever les oignons de terre dès que les fleurs commencent à se fanner, & les conserver séchement jusqu'à la saison de les planter.

Les oignons & les caïeux de tulipes sont sujets à plusieurs maladies : si on n'a pas soin de les couvrir pendant les mois rigoureux, les pluies froides qui les pénetrent leur occasionnent un mal qu'on appelle *tache de Mars* : cette maladie contagieuse est une pourriture qui attaque la premiere feuille à fleur de terre. Dès qu'on s'en apperçoit, il faut couper ce chancre jusqu'au vif, sans quoi on perdroit l'oignon. Quelquefois les oignons se dépouillent de leur peau, parcequ'ils n'ont pas été plantés assez profondément en terre. Les caracteres d'un bon oignon sont d'être dur, & d'avoir la peau rougeâtre.

Comme il y a plusieurs soins qui sont communs à toutes les belles fleurs, *voyez* les mots JACINTHE, ŒILLET, OREILLE D'OURS, RENONCULE.

TULIPIER ou ARBRE AUX TULIPES, ou BOIS JAUNE, *tulipifera arbor*. Le tulipier est originaire de Virginie ; mais il peut s'élever très bien ici. C'est un des plus beaux arbres qu'on puisse cultiver : *voyez* ARBRE AUX TULIPES.

TUNA. Espece de figuier d'Inde qui croît au Mexique : *voyez* au mot OPUNTIA.

TUNGS TÉEN. Dans la *Minéralogie Suédoise*, *publiée en 1758*, on donne ce nom à une forte de mine de fer qui ressemble à la mine d'étain en grenats ; mais qui varie pour la couleur & pour le tissu. Elle est fort dure, très pesante, difficile à réduire, & donne jusqu'à trente livres par quintal. De tous les flux usités en docimastique, il n'y a guères que le sel fusible de l'urine qui fasse fondre très promptement cette mine.

TUNUPOLON. Espece de vipere des Indes Orientales, & qui est très commune dans le Ceylan : sa peau imite le satin fin lustré, & richement ombré de brun : *voyez* SERPENT.

TUPINAMBIS. Nom que Marc-Grave donne à un oiseau du Bresil, qui se nourrit de poissons : il est fort approchant du mérops ou guêpier : *voyez* ce dernier mot.

TUPINAMBIS. C'est aussi le nom d'une espece de lézard amphibie d'Amérique qui est nommé communément *sauve-garde*. Voyez *ce mot*. Ce lézard tupinambis est d'une grande beauté : il va souvent au bord de l'eau ; mais quand il entend ou qu'il voit venir à lui un crocodile, il jette alors un cri terrible, qui est occasionné par la crainte d'être dévoré par cet animal. Ce cri avertit les hommes qui se baignent dans le voisinage, & qui, s'ils ne prenoient la fuite, deviendroient bientôt la proie du crocodile : delà est venu à ce genre de lézard le nom de *sauve-garde*.

TUR. Les Polonois donnent ce nom à une espece d'aurochs. La jeunesse Gauloise s'exercoit à la chasse de ce quadrupede : la gloire étoit pour celui qui rapportoit le plus de cornes de ces animaux, en preuve de ses victoires sur un animal qui est d'une force terrible : *voyez* Aurochs.

TURBINÉ ou TURBINÉE. Nom consacré, par les Conchyliologues, pour les coquillages univalves. Turbiné, signifie *contourné*. Presque tous les coquillages de cette classe sont turbinés, si ce n'est dans un sens, ce sera dans un autre; si ce n'est en dehors, ce sera en dedans. En examinant un cornet, une unique, une nautile & une oreille de mer, on trouvera des exemples suffisants pour apprécier & constater ces différences. Presque tous les lépas sont exempts de ces comparaisons, n'étant point contournés; sinon le *concho-lépas :* l'espece de tuyau appellé *arrosoir*, ne paroît pas non plus turbiné. M. d'Argenville, dans sa *Zoomorphose*, *pag. 18*, dit que les turbinées suivent assez le contour & les irrégularités de leurs couvertures: cette distinction ne suffit pas. On appelle *coquilles turbinées*, toutes celles qui s'élevent en spirale, qui sont faites dans leur intérieur, en quelque façon comme un escalier à vis : il y a un noyau qui les traverse dans le milieu d'un bout à l'autre. La bouche, c'est-à-dire, l'ouverture de la coquille, est l'entrée de la cavité où loge l'animal : cette cavité tourne en spirale autour du noyau, & diminue peu-à-peu de diamettre, jusqu'à ce que les parois se rapprochent & se réunissent au fond de la cavité & à l'extrémité du noyau, que l'on appelle la pointe de la coquille : *voyez* à l'article Coquillage. On observera que les turbinées ne sont point si pointues que les *vis :* leur corps est gros, la bouche large & souvent très allongée; autant ces coquilles sont unies en dedans, autant quelquefois elles sont raboteuses en dehors. On trouve beaucoup de *turbinites*, c'est-à-dire, des turbinées fossiles : on les nomme quelquefois *strombites*.

TURBITH, *turpethum*. Est une racine communément séparée de sa moëlle, ligneuse, desséchée, coupée en morceaux oblongs, compactes, de la grosseur du doigt, résineux, bruns ou gris en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût un peu âcre, & qui cause des nausées. Elle naît d'une espece de liseron de l'Inde, qui s'appelle *turpethum repens, Indicum, foliis althex*.

Cette racine, qui a plus d'un pouce d'épaisseur & qui est branchue, se plonge dans la terre environ quatre à cinq pieds, en serpentant beaucoup : elle est alors couverte d'une écorce épaisse & brune; étant rompue, elle laisse échapper un suc laiteux, gluant, qui devient aussi-tôt qu'il se desseche, une résine d'un jaune pâle, d'un goût douçâtre d'abord, ensuite piquant & nauséabond. Du colet de cette racine, sortent des tiges sarmenteuses, branchues, garnies de quatre feuillets membraneux différemment entortillés, ligneuses en leur base, de la grosseur du doigt, roussâtres & verdâtres dans toute leur étendue, ayant six à huit aulnes de longueur, dont les unes sont couchées sur la terre, & d'autres rampent & s'entortillent, comme le lierre, autour des arbres & des arbrisseaux voisins : ses

feuilles font affez femblables à celles de la guimauve, molles, cotoneufes, blanchâtres, anguleufes, crenelées fur leur bord & un peu pointues. De l'aiffelle des feuilles, qui fe trouvent près de l'extrémité des rameaux, fortent des pédicules qui portent trois ou quatre têtes oblongues & pointues; chaque tête eft un bouton de fleur, femblable à celle du liferon, de couleur blanche & incarnate : la fleur étant paffée, l'embryon groffit, & devient une capfule à trois loges, féparées par des cloifons membraneufes & remplies de graines noirâtres, de la groffeur d'un grain de poivre, arrondies fur le dos & anguleufes de l'autre côté.

Cette plante croît abondamment dans les lieux couverts, humides, fur le bord des foffés, derriere les buiffons & dans les autres endroits champêtres, loin de la mer, dans l'Ifle de Ceylan & le Malabar. Pour en faire ufage en Médecine, on recueille les groffes racines les plus laiteufes, c'eft-à-dire, les plus réfineufes : on en prépare une grande quantité à Guzarate, à Surate & à Goa.

On emploie le turbith comme purgatif, principalement dans la goutte, la paralyfie & l'hydropifie. On le donne en fubftance de puis quinze grains jufqu'à un gros, & en infufion depuis un gros & demi jufqu'à trois gros. On prefcrit rarement le turbith feul : on l'affocie à d'autres purgatifs; & malgré cette précaution, il excite encore fouvent des coliques, & nuit à l'eftomac.

On fubftitue quelquefois au vrai turbith, les racines de l'*apium pyrenaicum* ou du *lafer étranger*, qui eft une efpece de *tapfie*, ou plutôt de *libanotis*; mais il faut rejetter ces racines, qui caufent l'inflammation de l'eftomac & de la gorge, & qui purgent avec beaucoup plus de violence que le turbith.

TURBITH BATARD ou DE MONTAGNE. *Voyez* TAPSIE.

TURBITH BLANC ou SENNÉ DES PROVENÇAUX. *Voyez* à l'article GLOBULAIRE.

TURBITH NOIR. *Voyez* à l'article TITHYMALE.

TURBOT RHOMBE, *rhombus*. Poiffon de mer à nageoires molles, large, plat, de figure rhomboïde ou en lofange, fort connu dans les poiffonneries. Il y en a de plufieurs efpeces, qui different non-feulement en grandeur, mais en ce que les uns portent des aiguillons ou des pointes piquantes vers la tête & vers la queue, & les autres n'en ont point : on nomme ceux-ci *barbues*.

Le turbot à piquants fe nomme en Normandie *bertonneau*. Dans la même Province, on donne au petit turbot le nom de *cailletot*. Ce poiffon fréquente les rivages : fon dos eft brun, mais fes aîlerons ou nageoires font blanches; fa bouche eft grande & fans dents; fes mâchoires font âpres : de celle d'en bas pendent deux barbillons; il a quatre ouies, deux de chaque côté : fes œufs font rouges.

Le turbot eft auffi appellé *faifan d'eau*, à caufe de la délicateffe de fa chair. Ce poiffon eft vorace : il fe nourrit de cancres & d'écreviffes, & il

se tient souvent à l'embouchure des rivieres pour prendre les poissons qui y entrent. Il joue de ruse pour les attraper : il se couvre de sable, & remue ses barbillons pour attirer à lui les petits poissons, qui les prennent pour une proie, & qui sont aussi-tôt dévorés. On pêche de grands turbots à l'embouchure du Rhône : l'Océan en donne de bien plus gros. Rondelet dit en avoir vu de cinq coudées de long, larges de quatre, & épais d'un pied. La chair du turbot est blanche, ferme & succulente.

TURBOT ÉMAILLÉ. Poisson de lac & de riviere de la Louisiane : il a deux pieds de long ou environ; sa figure est ronde, son nez est pointu & fait comme celui d'un rat : il pese environ six livres, & est sans arrêtes. Sa chair passe celle du cabéliau pour la bonté; aussi ce poisson est-il fort estimé.

Les Sauvages recherchent beaucoup ce poisson pour avoir ses écailles, dont ils arment leurs fleches. Il est couvert, de distance en distance, de douze rangées d'écailles de deux en deux. Ces écailles sont triangulaires, petites vers la tête & la queue, plus grandes au milieu du corps : elles sont prodigieusement dures; entre ces rangées d'écailles, la peau est lisse. Ce poisson, au lieu d'arrête, a au milieu du corps, un ligament qui prend de la tête à la queue, & qui est aussi délicat que sa chair.

TURCOT. *Voyez* Torcot.

TURNEPS. C'est une espece de navet, dont la culture est très fameuse en Angleterre. Ce navet a la figure d'un sphéroïde applati, ou d'un fromage de Hollande. Il n'est pas rare d'en voir qui ont jusqu'à vingt-deux & vingt-quatre pouces de tour, & du poids de cinq ou six livres. La Société d'Agriculture de Bretagne a cultivé de gros *navets de Léon*, qui l'ont emporté sensiblement par le diametre & par le volume sur les *turneps*. Les navets de Léon ont la figure d'un cône ou d'un pain de sucre, & il est aisé de concevoir qu'à diametre égal, ceux-ci ont beaucoup plus de volume que les *turneps*.

Leur culture est très peu dispendieuse, & d'autant plus intéressante, que cette plante supplée au fourrage pendant l'hiver, & que le bétail ne peut avoir de meilleure nourriture. D'ailleurs les Domestiques & les Journaliers en font une grande consommation, & c'est l'objet d'une épargne considérable sur les substances ordinaires. Un arpent de terre semé de ces navets, est d'un beaucoup plus grand rapport qu'en froment : d'ailleurs ses racines divisent & préparent la terre à recevoir le bled, & on recueille dans le même espace, une beaucoup plus grande quantité de froment, que dans une jachere ordinaire. *Voyez* l'article Navet.

TURPELINE. *Voyez* Tourmaline.

TURQUETTE ou HERNIAIRE, ou HERNIOLE, *Herniaria*. Plante dont on distingue deux sortes : l'une à feuilles lisses, & l'autre à feuilles velues; elles viennent dans les environs de Paris, & on les emploie indifféremment. L'herniaire est une petite plante couchée sur terre & étendue en rond par un grand nombre de petits rameaux rougeâtres, qui sortent

d'une racine menue plongée profondément dans la terre : de chaque nœud des tiges sortent de petites feuilles opposées, & d'un verd jaunâtre. Les fleurs naissent en quantité à l'aisselle des feuilles : elles sont jaunâtres ou blanchâtres, sans pétales, composées de plusieurs étamines qui s'élevent d'un calice ; les graines sont luisantes & noires.

Toute la plante a une saveur salée & âcre : on s'en sert pour guérir les hernies ; c'est encore un bon vulnéraire.

TURQUOISE, *Turchesia*. Selon M. de Réaumur, les pierres appellées *turquoises*, ne sont autre chose que des dents d'animaux marins ou terrestres, devenues fossiles & comme pétrifiées : ce que l'on reconnoît, dit cet Académicien, par leur forme extérieure, par leur consistance, & par leur tissu intérieurement filamenteux & percé d'alvéoles ou d'ouvertures pour le passage des nerfs. Voyez *Mém. de l'Acad. ann. 1715.*

Toutes les diverses parties osseuses des animaux, peuvent également se changer en turquoises : il suffit pour cela qu'elles soient ensevelies dans une terre où s'infiltre un fluide cuivreux qui les impregne & les pénetre ; en un mot, qui en augmente la dureté, la pesanteur spécifique, & en change la couleur en un beau bleu. En effet, l'on voit à Paris, dans l'immense collection du Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi, une main toute convertie en turquoise.

L'Histoire porte que J. Cassianus de Pulto avoit l'art de faire, avec l'ivoire fossile appellé *mammoth* en Russie, des turquoises artificielles. Il paroît que Henckel a connu ce même secret de colorer en bleu des os endurcis par leur séjour dans la terre, sans cependant avoir pu leur donner la véritable dureté des turquoises. On sait que MM. Duhamel & Guettard ont trouvé aussi le moyen de colorer en rouge les os des animaux vivants, en leur faisant avaler avec leur nourriture, soit de la gaude, soit de la garence, soit de l'orseille.

M. Mortimer, Secrétaire de la Société Royale de Londres, a fait voir à cette Académie, un morceau de turquoise, qui, n'ayant aucun tissu osseux, laisse présumer qu'il peut y avoir des pierres cuivreuses ou des jaspes colorées en bleu, mamelonnées, & qui méritent par préférence, de porter le nom de véritables *turquoises*. L'échantillon de turquoise de M. Mortimer avoit douze pouces de longueur, cinquante-trois de largeur, & près de treize d'épaisseur. Le Chevalier Hans-Sloan avoit dans sa collection, un morceau de turquoise presque aussi beau, & de la même nature.

Dans le dernier siecle, on faisoit un commerce assez considérable de la turquoise. Les Jouaillers sont aussi dans l'usage de distinguer cette pétrification en turquoise orientale & turquoise occidentale.

La premiere tire plus sur le bleu céleste que sur le verd : elle est dure, susceptible d'un assez beau poli, opaque ; on l'appelle aussi *turquoise de vieille roche*. On l'apporte de Nécapour, ville située à trois journées de Meched en Perse : on en apporte aussi de Turquie.

Celle qui eſt occidentale, & que l'on nomme auſſi *turquoiſe de nouvelle roche*, eſt peu dure, & tire plus ſur le verd que ſur le bleu : elle eſt remplie d'onglets ou taches laiteuſes. On nous en apporte d'Eſpagne, d'Allemagne, & du Bas-Languedoc où il s'en trouve beaucoup.

On n'eſt pas encore bien d'accord ſur ce qui doit caractériſer la beauté, la qualité & le prix des turquoiſes. Les uns les veulent d'un beau bleu pers ou turquin; les autres d'un verd de Saxe. M. Wallérius dit qu'une belle turquoiſe, de la groſſeur d'une noiſette, eſt eſtimée dans le commerce, deux cents rixdalers, ce qui fait environ ſept cent cinquante livres argent de France.

Lorſque la couleur des turquoiſes s'affoiblit extérieurement, il ſuffit d'en uſer la ſurface, ou de la mettre quelques inſtants au bain de cendres; par ce moyen, on avive l'intenſité de ſa couleur, & enſuite on lui donne le poli par le moyen de la roue des Lapidaires.

Quant aux propriétés médicinales de cette pétrification, ſi vantées par divers Auteurs, c'eſt aux Maîtres de l'art à apprécier les effets internes d'une ſubſtance oſſeuſe, mêlangée avec du cuivre : ſubſtance ſi vantée dans Pline, ſous le nom de *callaina*, aujourd'hui *galliana*.

TURTLE. On donne ce nom à des eſpeces de tortues de mer, de l'iſle de Tabago : elles ſont plus grandes que les tortues ordinaires. Il y en a une eſpece qu'on nomme *turtle verd*, qui eſt regardée comme ſacrée parmi les Américains. Ils l'appellent *poiſſon de Dieu*, à cauſe de l'effet merveilleux que ſa chair, diſent-ils, produit dans le corps humain, lorſqu'on a avalé quelque breuvage empoiſonné. Les habitants de Guinée l'eſtiment auſſi comme un remede infaillible contre la gonorrhée, & généralement contre tous les maux vénériens : ſa chair a le goût tantôt du veau, & tantôt du bœuf; ſa graiſſe eſt verte, & ſe mange comme de la moëlle; ſes œufs étant ſalés & ſéchés au ſoleil, ſont auſſi bons à manger que la meilleure bouttarque. *Voyez* TORTUE.

TUSEBE. Nom que l'on donne communément au marbre noir. *Voyez* au mot MARBRE.

TUSSILAGE ou PAS-D'ANE, *Tuſſilago*. Plante qui croît aux lieux humides & gras : ſa racine eſt longue, menue, blanche, tendre & rampante; elle pouſſe pluſieurs petites tiges à la hauteur d'environ un pied, creuſes en dedans, cotonnées, rougeâtres, revêtues de petites feuilles ſans queue, longues, pointues, placées alternativement, leſquelles ſoutiennent chacune en leur ſommité, une fleur belle, ronde, radiée, jaune, reſſemblante à celle du piſſenlit, avec cinq étamines capillaires. A la fleur ſuccedent pluſieurs ſemences oblongues, applaties, garnies chacune d'une aigrette. Cette fleur s'épanouit à l'entrée du printems : elle dure peu. Après les fleurs naiſſent les feuilles qui ſont grandes, larges, anguleuſes, preſque rondes, vertes en deſſus, blanchâtres & cotonneuſes en deſſous, d'un goût amer, gluant, à-peu-près comme l'artichaut.

Si on cultive cette plante dans les jardins, en un lieu ombrageux &

humide, tel qu'il convient à ſa nature, elle s'y multiplie & y trace ſingulierement. On fait ſur-tout uſage de ſes fleurs en Médecine, pour le rhume, pour adoucir les âcretés, déterger les ulceres de la poitrine, & faciliter l'expectoration; en un mot, les feuilles & les fleurs de tuſſilage ſont conſacrées, pour ainſi dire, aux maladies du poumon. On fait fumer les feuilles aux aſthmatiques en guiſe de tabac. Dans les Pharmacies, on eſt dans l'uſage de tenir un ſyrop, une conſerve & une eau diſtillée de tuſſilage.

TUTHIE FOSSILE. *Voyez* ZINC & CADMIE.

TUYAUX CLOISONNÉS. *Voyez* ORTHOCÉRATITES.

TUYAUX DE MER ou CANAUX, *Tubuli marini.* Genres de coquillages ainſi nommés, parcequ'ils ſont ſemblables, en quelque ſorte, à un chalumeau. Il y en a de pluſieurs eſpeces, qui varient un peu pour la figure. M. d'Argenville fait de ce genre de coquillage la troiſieme famille des *univalves.*

Cet Auteur en donne cinq eſpeces différentes. Dans la premiere, il met les tuyaux de mer, appellés *dentales rayés* & *dentales polis :* ceux-ci ſont des eſpeces d'*antales*. Dans la ſeconde, les *droits ;* dans la troiſieme, ceux qui ſont ſemblables à une corne un peu courbée, ceux qui ſont en forme de racines, les tuyaux appellés *dentales*, en forme d'une racine de biſtorte; ceux qui ont la forme de raie; ceux qui ſont faits comme des dents de chien, ou comme des dents d'éléphant; ceux qui ſont de couleur blanche; & enfin ceux qui tirent ſur le verd. Il compoſe la quatrieme eſpece, du *pinceau de mer* ou l'*arroſoir*, venant de l'iſle d'Amboine; & la cinquieme eſpece, des *tuyaux de mer*, appellés *antales*, dont les uns ſont blancs, & les autres jaunes. Les antales les plus eſtimés viennent des Indes orientales.

Tous les tuyaux de mer dont nous parlons, vivent ordinairement ſolitaires & ſeparés, & non point en colonies comme les vermiſſeaux de mer & *tuyaux d'orgue*, avec leſquels il ne faut pas les confondre, & dont on voit la deſcription aux mots VERMISSEAUX DE MER ou VERS DE MER.

L'arroſoir eſt, parmi les tuyaux, l'eſpece la plus diſtinguée : il eſt remarquable par ſa forme toute droite, & par la ſingularité de ſa tête, qui eſt percée en arroſoir. Des Auteurs l'appellent *phallus*, c'eſt-à-dire, un *priape.*

On lui donne auſſi le nom de *pinceau de mer*, parceque ſa tête eſt garnie d'une fraiſe, & d'un gland percé de petits trous, remplis d'une infinité de filets qui reſſemblent aſſez aux poils d'un pinceau. Auſſi-tôt que ce teſtacée eſt hors de l'eau, tous ces filets tombent, & l'on voit alors un tuyau blanc, mince & creux, qui va en diminuant juſqu'à l'autre extrémité, formant quelques replis d'eſpace en eſpace. Ce ſont les Hollandois qui nous apportent cette coquille de leurs Colonies des grandes Indes; mais nous ne l'avons jamais entiere : on n'y rencontre point cette extrémité pyramidale que l'on ſoupçonne être adhérente ſur la roche en ſer-

pentant. Quelques-uns penſent auſſi que cette eſpece de tuyau n'a point de tête, ni de fraiſe perforée lorſqu'il eſt dans l'état d'accroiſſement; mais que l'animal donne ce caractere à ſa coquille, lorſqu'il a atteint la grandeur que la Nature lui a preſcrite.

Rien ne donne, dit Swammerdam, une idée plus nette de la ſtructure des coquillages, que les tuyaux de mer : ce ſont des tubes ſimples qui font ſeulement quelques ſinuoſités & quelques tours de ſpirale vers leur ſommet aigu, & quelquefois vers le milieu : en effet, ajoute-t-il, les coquilles ne different entr'elles que par la maniere dont elles font leurs circonvolutions, & par quelques variétés extérieures dans leurs ſurfaces, comme les couleurs, les renflements, les dépreſſions, les anfractuoſités, les protubérances, les ſinuoſités, les expanſions, joint à ce que la cavité du noyau ſe bouche quelquefois, & ſe remplit entierement, comme je l'ai vu moi-même, dit-il, dans des coquilles d'eſcargot. On peut donc dire que les coquilles univalves les plus variées, ſe réduiſent toutes à une même forme primitive, qui n'eſt autre qu'un tube conique diverſement contourné.

On voit quelquefois un nombre de ces tuyaux raſſemblés fortuitement, & tellement entrelacés enſemble, que l'on n'y diſtingue aucun arrangement, & qu'on ne voit que leurs ſommets, leurs contours, leur petite ouverture & leur bouche. A l'égard des tuyaux d'orgues, nous en parlerons au mot VERS DE MER.

TYMBRE ou SARIETE DE CRÊTE, *Thymbra legitima Græca.*

TYPHA. *Voyez* ROSEAU appellé MASSE D'EAU.

TYPHON. *Voyez* les articles VENT & TROMBE.

TYPOLITES ou PIERRES A EMPREINTES, *Typolitus.* Les Naturaliſtes donnent ce nom à des pierres ſur leſquelles on voit des empreintes de ſubſtances qui ont appartenu au regne végétal ou au regne animal. Ces pierres ſont ordinairement feuilletées. *Voyez* EMPREINTES.

VAC

VACHE, *Vacca*. Eſt la femelle du taureau. *Voyez* TAUREAU.

VACHE DE BARBARIE. Quadrupede différent du *bufle* & de l'*aurochs* : c'eſt le même animal que le *bubale*. Voyez ces mots. M. Perrault, dans la deſcription anatomique qu'il a donnée de la vache de Barbarie, *Mém. de l'Acad. des Scienc. Tom. III, Part. II*, dit que ſon poil eſt roux, court, & auſſi gros à la pointe que vers la racine ; l'habitude du corps, les jambes & l'encolure ſont mieux reſſembler cet animal à un cerf, qu'à une vache. Ses cornes, qui ſont longues d'un pied, groſſes, recourbées en arriere, noires, torſes comme une vis, prennent naiſſance fort proche l'une de l'autre, parceque la tête eſt fort étroite en cet endroit là, tout au contraire des vaches qui ont le front fort large. La queue eſt longue d'un pied, & terminée par un bouquet de crins longs de trois pouces ; ſes oreilles ſont ſemblables à celles de la gazelle, garnies en quelques endroits d'un poil blanc en dedans, le reſte eſt pelé & ſemblable à un cuir noir & liſſe. Les yeux ſont hauts, & ſi proches des cornes, que la tête paroît n'avoir preſque point de front. Les deux mamelons du pis ſont très menus & très courts ; les épaules ſont fort élevées, faiſant, entre l'extrémité du col & le commencement du dos, une boſſe comme chez le biſon.

VACHE MARINE ou BÊTE A LA GRANDE DENT, *Odobenus ; aut Roſmarus*. Cet animal du Nord, qui eſt le *Walros* des Hollandois, & qui ſe trouve dans la mer du Groënland vers la Nouvelle Zemble, & près des petites iſles vers le golfe de S. Laurent, eſt un animal cétacée & amphibie. Par la forme du corps, il eſt aſſez ſemblable au phocas : cependant il eſt plus grand ; il a plus de corps, & il eſt même plus peſant qu'un bœuf. Ses quatre pieds à doigts palmés, ſont plus propres à nager qu'à marcher, ſur-tout ceux de derriere : ſes doigts, garnis d'ongles courts, ſont couverts d'une peau épaiſſe de ſix lignes ; la peau du corps a près d'un pouce d'épaiſſeur ; ſes poils ſont courts, bruns, & d'un jaune ſale. Il a la tête très groſſe, informe, platte en devant. On prétend qu'il a ſur le front deux trous pour rejetter l'eau ; la gueule ou muſeau eſt entouré de ſoies cartilagineuſes ou filets très forts.

Les Auteurs diſent que la mâchoire inférieure (*rictus*) eſt garnie de trois dents : il ſort de ſa mâchoire inférieure deux grandes dents. Mais dans les têtes de vache marine que nous avons vues, & notamment dans celle que nous conſervons dans notre Cabinet, la mâchoire ſupérieure eſt fort épaiſſe, & garnie de huit dents, quatre de chaque côté ; la mâchoire inférieure qui eſt triangulaire, en a autant : mais c'eſt de l'extrémité de la mâchoire ſupérieure que ſortent les deux groſſes & longues défenſes faites en forme de croiſſant, & qui ſe dirigent vers la poitrine ; nous avons trouvé qu'elles avoient plus de vingt pouces de longueur, & neuf pouces

de circonférence près de leur origine, car elles se terminent un peu en pointe; sorties de leur alvéole, elles ont près de deux pieds de longueur: elles ne sont pas exactement rondes, ni bien unies, mais un peu applaties & légerement cannelées; elles nous ont paru plus dures que l'ivoire de l'éléphant, & aussi blanches; elles sont même plus estimées, & on les vend plus cher que le *morfil*. Plus nous examinons la structure de la tête de la vache marine, plus nous trouvons que le nom d'*éléphant de mer* convient à ce robuste amphibie: celle de l'éléphant n'en differe que par sa trompe & par ses défenses, qui sont arquées en sens contraire de celles de la vache marine.

La Nature a pourvu la vache marine de ces deux formidables défenses, non-seulement pour se défendre contre ses ennemis, mais encore pour tirer de gros corps de dessus les glaces, & les traîner vers le rivage. Cet animal ne peut pas subsister long-tems sous l'eau; ses besoins l'appellent souvent à terre: ses pieds trop courts & placés de côté, ne lui permettent pas de faire de grands efforts pour pouvoir franchir les monceaux immenses de glaces ou de rochers que la nécessité l'oblige de passer; c'est alors qu'il se sert bien de ces deux armes recourbées, pour s'accrocher, soit dans la glace, soit dans la terre, & se traîner ensuite: elles lui servent encore à piocher le limon de la terre, où il trouve une espece de coquillage qui est enfoncé d'un pied & davantage, & dont il se nourrit. Sa voix est grosse & forte; sa respiration, qui se fait par les narines, est très forte: ce sont les Danois, & sur-tout les Lapons, qui vont à la pêche de cet animal.

M. Anderson dit qu'un Capitaine ayant, avec son équipage, mangé des rognons de cet animal, ils s'étoient sentis généralement frappés d'étourdissements considérables, qui ne se dissiperent que par le tems, & qui furent suivis de maux de tête terribles.

Ce même Navigateur dit que les anciens Norwégiens & les Islandois faisoient des manches de couteaux & des poignées d'épée avec l'ivoire des grandes dents de cet animal: ils se servent encore quelquefois de sa peau, qui est épaisse, pesante & très forte, pour en faire des sangles à bateaux.

Dans la mer de Kamschatka, on trouve actuellement beaucoup de vaches marines, leur longueur ordinaire y est de vingt-quatre à vingt-six pieds; leur peau est noire, fort épaisse, & si dure, qu'on ne peut la couper qu'à coups de hache. Cet animal s'attache si fortement avec ses pattes, que lorsqu'on l'enleve avec un crochet, la peau reste quelquefois collée au rocher. Il marche en troupe; dans les tems calmes, près de l'embouchure des rivieres: les petits nagent toujours devant leurs meres; mais le reste du troupeau les entoure des deux côtés. Ils vivent en famille, & chaque mâle a sa femelle: celle-ci met bas en été un seul petit à la fois; elle a deux mamelons à chaque mamelle.

Les vaches marines sont très voraces, & peu attentives à leur sûreté. On

On les touche quelquefois ſans qu'elles s'enfuient : auſſi choiſit-on celle du troupeau que l'on veut prendre. Un homme fort ſe met dans un bateau conduit par trois ou quatre rameurs, & tient à ſa main un grand crochet de fer bien aigu, qu'il enfonce dans le dos d'un de ces animaux : ce harpon eſt attaché à une groſſe corde, qu'une trentaine d'hommes tirent du rivage ; tandis que ceux qui ſont dans le bateau, percent le malheureux animal juſqu'à ce qu'il expire. Lorſqu'une vache marine ſe ſent accrochée, elle ſe débat pour ſe dégager, & ſes compagnes cherchent auſſi-tôt à la ſecourir ; les unes s'étendent ſur la corde comme pour la caſſer, d'autres eſſaient d'arracher le harpon à coups de queue : quelquefois elles entrent en fureur, & renverſent le bateau en le ſoulevant par deſſous, & le font couler à fond en le frappant & le perçant de côté & d'autre avec leurs défenſes oſſeuſes. Plus audacieuſes enfin, elles briſent les armes ou les font tomber des mains de ceux qui les attaquent. La tendreſſe du mâle pour la femelle eſt très ſinguliere : lorſque le mâle n'a pu venir à bout de délivrer la femelle bleſſée, il la ſuit juſques ſur le rivage, & on l'a vu quelquefois reſter juſqu'à trois jours à côté de ſon cadavre.

On fait la chaſſe à ces animaux pour leur enlever leurs défenſes, ainſi que leur graiſſe, dont on retire une huile auſſi bonne que celle de la baleine.

On voyoit autrefois dans la baie d'Horiſont, & dans celle de Cloch, beaucoup de *phocas* & de *vaches marines ;* mais aujourd'hui il en reſte fort peu. Les uns & les autres ſe rendoient, pendant les grandes chaleurs de l'été, dans les plaines qui en ſont voiſines, & on en voyoit des troupeaux de quatre-vingt, cent, & juſqu'à deux cents qui y reſtoient quelquefois pluſieurs jours de ſuite, juſqu'à ce que la faim les ramenât à la mer

Lorſque ces vaches marines étoient avancées dans les terres, on marchoit de front au devant d'elles pour leur couper la retraite du côté de la mer : elles voyoient tous ces préparatifs ſans aucune crainte, & ſouvent chaque chaſſeur en tuoit une avant qu'elle pût regagner l'eau : on faiſoit une barriere de leurs cadavres, & on laiſſoit quelques gens pour aſſommer celles qui reſtoient ; on en tuoit ainſi quelquefois trois ou quatre cents. On voit, par la prodigieuſe quantité d'oſſements de ces amphibies, dont la terre eſt jonchée dans ces contrées, qu'ils ont été autrefois très nombreux. Mais ces animaux ayant été ainſi pourſuivis, ceux qui ont échappé ſont devenus plus craintifs, & ont donné aux autres l'exemple de la défiance : auſſi ſe tiennent-ils plus communément près des bords de la mer, pour s'y replonger au moindre danger. C'eſt donc au milieu des glaces & des eaux qu'on va les chercher & les harponner : on tâche de les amener à bord ſur un glaçon plat. On en trouvoit autrefois dans les mers des zônes tempérées, dans le golfe du Canada, ſur les côtes d'Acadie ; mais l'eſpece eſt maintenant confinée dans les mers Arctiques : on ne la retrouve en grand nombre que dans la mer glaciale de l'Aſie, depuis l'embouchure de

l'Oby, jufqu'à la pointe la plus orientale de ce continent, dont les côtes font très peu fréquentées.

A l'égard de la vache marine du Cap de Bonne-Efpérance, dont Kolbe donne une defcription fi différente de la vache marine du Groënland, c'eft le *behemoth* de Job, c'eft-à-dire, l'*hippopotame.* Voyez ce mot.

M. Klein parle de la vache marine fous le nom de *rofmarus*, & il met cet animal dans la famille des *anomalopedes ;* c'eft l'*odobenus* de M. Brif-fon ; le *phoca dentibus exertis* de M. Linnæus, & l'*hippopotamus falfo dictus* de Ray.

VACHE MARINE DE LA CHINE. On voit à la Chine un poiffon appellé *vache*, qui vient fort fouvent à terre, & qui attaque les vaches domeftiques. Dans le combat, cette vache marine fe fert de fa corne pour heurter fon adverfaire ; mais quand elle a demeuré un peu de tems hors de l'eau, elle eft obligée de fe retirer à la mer pour faire reprendre la premiere dureté à fa corne qui s'eft amollie à l'air. *Dictionn. des Anim.*

VACHE DE QUIVIRA. Cet animal des Indes occidentales eft de la grandeur & de la couleur de nos taureaux ; mais il a des cornes petites, prefque droites, fort aiguës, avec une boffe entre les épaules. Son poil eft comme de la laine, plus long au devant du corps qu'il n'eft par derriere, crêpu fur le col & fur l'épine du dos. Il mue tous les ans, & le poil qui lui revient eft d'un noir tacheté de blanc ; fes jambes font courtes & fort velues ; le poil qui couvre le front entre les cornes, eft auffi fort long : celui de deffus la gorge pend fi bas, qu'on le prendroit pour une barbe de bouc. Les mâles ont la queue longue & velue au bout ; de forte qu'ils ont quelque chofe de commun avec le lion & le chameau : ils frappent des cornes ; & quand ils font irrités, ils tuent même les chevaux. Cet animal eft difforme, & d'un regard affreux & cruel : fa chair eft de fort bon goût. Les Sauvages fe couvrent le corps de fon cuir ; ils en couvrent auffi leurs cabannes.

Il y a dans le Pérou des animaux reffemblants à de petites vaches fans cornes, dont la peau eft fi dure, qu'elle fert de cuiraffe. *Dictionnaire des Animaux.*

VACHES SAUVAGES DE GUINÉE. Elles fe trouvent dans les bois & fur les montagnes de ce pays : leur couleur ordinaire eft le brun ; elles portent de petites cornes noires & pointues ; elles multiplient fi prodigieufement, que leur nombre feroit infini, fi les Européens & les Negres ne leur faifoient fans ceffe la guerre. *Hift. Génér. des Voyages, L. VII.*

VACOS. Efpece de fourmi de l'ifle de Ceylan, dont l'efpece eft très nombreufe, mais d'une grandeur médiocre. Ces infectes, qui marchent toujours à couvert, ont beaucoup de rapport avec les *poux des bois* & les *fourmis blanches.* Voyez ces mots. Les vacos ont le corps blanc & la tête rouge : elles dévorent tout ce qu'elles rencontrent, ameublements, paille, cuirs, tout en un mot, à l'exception du bois & de la pierre. Dans les lieux

qui sont sans maisons, elles élevent de petites montagnes de terre, hautes de quatre à six pieds, & si fortes, qu'on les abat difficilement, même avec des pieux. Ces petites huttes, qui se nomment *hombofes*, sont composées de voûtes ou d'arcades, & bâties d'une terre très fine, dont le peuple se sert pour fabriquer des idoles.

Les vacos multiplient prodigieusement, mais elles meurent aussi par pelotons. Lorsque les aîles leur sont venues, elles s'envolent en si grand nombre vers l'Occident, qu'elles forment des nuages qui empêchent de voir le soleil : elles s'élevent à une hauteur qui les fait perdre de vue, & elles ne cessent de voler que pour tomber mortes après s'être épuisées. Les oiseaux qui se retirent tard en font leur proie. Les poules du pays s'en nourrissent plus volontiers que de ris, & les préferent même à toutes les autres fourmis, dont il y a un grand nombre d'especes différentes dans l'isle de Ceylan. Il s'en trouve de très méchantes, & qui mordent cruellement quand on les irrite : elles font des excursions en troupes innombrables, sans qu'on sache quel est le terme de leur marche. On les fait mourir si on les expose au soleil. *Voyez* à l'article FOURMIS ÉTRANGERES.

VAGRA ou TAPYRA, ou MAYPOURI. *Voyez* BÉORI.

VAGUES. Est l'effet du mouvement imprimé à la surface des eaux, tel que les flots d'un fleuve & les grandes ondes de la mer agitée. *Voyez* à l'article MER.

VAHOU-RANOU. Plante aquatique de l'isle de Madagascar : sa racine est un très gros oignon, dont on mêle un peu dans les aliments des enfants, afin de chasser les vers. Les feuilles de cette plante, battues & broyées avec de l'eau, la font écumer comme du savon. On s'en sert dans ce pays pour se nettoyer le visage.

VAIRON, *Varius, seu Phoxinus levis*. Petit poisson blanc & de riviere, à nageoires molles : c'est une espece de petit *goujon*. Voyez ce mot. On le trouve ordinairement dans les gués couverts de pierres ou de sables.

VAISSEAU DE MER ou DE GUERRE. Nom d'un oiseau noir de la Jamaïque, autrement appellé le *petit albatross*. Albin dit que c'est un oiseau de proie, & qu'il se nourrit le plus souvent de poissons qu'il prend à un oiseau appellé *benêt*. Celui-ci est fort adroit à prendre le poisson que le dauphin chasse : dès qu'il l'a avalé, le vaisseau de guerre vient sur lui avec grande vîtesse, & l'oblige à regorger sa proie qu'il ne manque pas de recevoir avant qu'elle tombe dans l'eau. Albin assure lui avoir vu faire souvent ce manege dans la mer des Indes. Le bec de cet oiseau mérite d'être connu par le méchanisme singulier des os qui le composent.

Ce bipede a le crâne de quatre pouces de longueur, & autant de hauteur. La longueur du bec est de sept pouces, la hauteur de deux & demi, & la largeur d'un pouce & demi. La partie supérieure du bec est creuse, & composée de six os, dont celui qui est au dessus des autres, a quatre pouces & demi de longueur, & un demi-pouce de hauteur : cet os est

courbé en dehors. Ceux du milieu ont chacun quatre pouces de longueur, & une ligne & demie d'épaiſſeur : leurs bords ſont cannelés obliquement & profondément, tant par devant que par derriere. Tous les cinq ſont courbés par en haut, de maniere qu'ils reſſemblent à une ſelle. Le ſixieme eſt prodigieuſement fort, & exactement courbé & creux, comme le bec d'un perroquet : les bords en ſont tranchants & élevés en dehors ; ils ſont deux angles aigus ou pointus. Les narines ſont très longues : le deſſous du bec eſt compoſé de trois os, dont les deux de derriere ſont durs & cannelés comme ceux de deſſus ; le troiſieme os eſt creux à la pointe du bec : au deſſus des bords de ce bec inférieur, il y a une cheville qui part du bec même, & qui augmente en ligne droite vers le crâne : cette cheville a près d'un pouce & demi de longueur.

M. Klein met le vaiſſeau de guerre dans la famille des oiſeaux palmés à trois doigts.

VALÉRIANE, *Valeriana.* Plante dont on diſtingue quatre eſpeces principales, par rapport à leur uſage en Médecine ; ſavoir,

1°. La GRANDE VALÉRIANE, *Valeriana major hortenſis, odoratâ radice.* Cette plante, que l'on cultive dans les jardins ſous le nom de *valériane franche*, croît naturellement dans les Alpes, & ſur les hautes montagnes : on la trouve auſſi dans les bois, mais rarement. Sa racine eſt groſſe comme le pouce, ridée, ſituée tranſverſalement, & à fleur de terre, garnie en deſſous de pluſieurs groſſes fibres qui ſe croiſent, de couleur jaunâtre, d'une odeur forte, déſagréable, ſur-tout quand elle eſt ſeche : elle eſt d'un goût aromatique ; elle pouſſe des tiges hautes d'environ trois pieds, grêles, rondes, creuſes, rameuſes, garnies d'eſpace en eſpace de feuilles oppoſées & liſſes, les unes entieres, les autres découpées profondément de chaque côté, longues & obtuſes : ſes fleurs naiſſent dans le printems, comme en ombelles, aux ſommités des tiges & des rameaux, formant une eſpece de girandole ; elles ſont petites, blanchâtres, tirant ſur le purpurin, d'une odeur ſuave qui approche un peu de celle du jaſmin. Chacune de ces fleurs, dit Lemery, eſt un tuyau évaſé en roſette taillée en cinq parties, avec quelques étamines à ſommets arrondis : à chaque fleur ſuccede une ſemence applatie, oblongue, & couronnée d'une aigrette.

La racine eſt la partie principale de cette plante dont la Médecine faſſe uſage ; c'eſt la meilleure & la plus eſtimée des valérianes, après la ſuivante. Les chats aiment à ſe rouler deſſus, comme ſur la cataire. On l'eſtime apéritive & diurétique, & même un peu alexitaire & ſudorifique : on l'emploie avec ſuccès dans l'aſthme, & pour les obſtructions du foie ; on la preſcrit à la doſe de demi-once en décoction, ou à la doſe d'un gros en ſubſtance ; on prétend qu'elle fortifie auſſi la vue. Cette racine de grande valériane entre dans la compoſition de nos plus fameux antidotes.

2°. La VALÉRIANE SAUVAGE & DES BOIS, ou VALÉRIANE COMMUNE, *Valeriana ſylveſtris.* Elle croît dans les bois taillis & les brouſſailles : ſa

racine eſt fibreuſe, blanchâtre, rampante, d'un goût aromatique, & d'une odeur fort pénétrante & déſagréable ; elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un homme, droites, grêles, fiſtuleuſes, cannelées, entrecoupées de nœuds d'eſpace en eſpace, un peu velues : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'eſpece précédente, mais plus diviſées, plus vertes, dentelées en leurs bords, un peu velues en deſſous, & parſemées de groſſes veines, inodores, d'un goût ſalé & amer. On a remarqué que quand cette plante ſe trouve aux lieux humides & ombrageux, elle donne une variété de feuilles plus larges, plus liſſes, d'un verd plus luiſant, & à tiges plus fortes : ſes fleurs, qui paroiſſent en Mai & en Juin, reſſemblent aſſez à celle de la valériane des jardins : ſes ſemences ſont également à aigrettes ; elles ſont mûres en Juillet.

La racine de cette valériane abonde en ſel volatil, aromatique, huileux : ces principes la rendent anti-épileptique, vermifuge, ſudorifique, hyſtérique, & propre pour provoquer les menſtrues ; elle ſoulage beaucoup les aſthmatiques, & ceux qui ont des vapeurs & des mouvements convulſifs. On doit cueillir cette racine au printems, avant la pouſſe des tiges, la faire ſécher à l'ombre, & la mettre en poudre.

3°. La PETITE VALÉRIANE AQUATIQUE, ou la VALÉRIANE DES PRÉS OU DES MARAIS, *Valeriana paluſtris minor.* Elle croît dans les prés, aux lieux marécageux, & ſur les bords des ruiſſeaux ; ſa racine eſt menue, rampante, blanchâtre & fibrée, d'une odeur aromatique, nullement déſagréable, mais d'une ſaveur aſſez forte & amere : elle pouſſe une tige haute d'environ un pied, anguleuſe, grêle, rayée, creuſe, entrecoupée de nœuds où naiſſent les feuilles oppoſées & découpées ; ſes fleurs forment, en Avril & en Mai, au haut de la tige, une maniere d'ombelle, comme dans la valériane des bois ; elles ſont d'un blanc rougeâtre : il ſuccede à chaque fleur une ſemence aigrettée qui eſt mûre en Juin.

Cette plante poſſede les mêmes propriétés que les deux valérianes précédentes, mais dans un degré bien inférieure. Nous avons parlé de la *valérianelle* ſous le nom de *mâche.*

4°. La VALÉRIANE GRECQUE, *Polemonium vulgare cæruleum.* Plante qu'on cultive dans les jardins : ſes racines ſont fibrées, blanchâtres, & ſerpentent en terre. De ces racines ſortent des feuilles vertes, pendant l'hiver, longues d'un pouce, rangées par paires, dix ou douze ſur une côte terminée par une ſeule feuille. Chaque feuille eſt traverſée longitudinalement par trois nerfs aſſez gros : entre ces feuilles s'élevent pluſieurs tiges hautes de deux pieds, cannelées, groſſes comme le doigt, rameuſes, velues & creuſes, revêtues de feuilles très diſtantes les unes des autres, terminées par des fleurs en roſette à cinq quartiers, ordinairement bleuâtres, & d'une odeur légerement agréable : à ces fleurs ſuccedent des fruits capſulaires, les coques s'ouvrent par la maturité, & laiſſent voir trois cellules remplies de petites ſemences oblongues & noires. Cette plante eſt de pur agrément, cependant on l'eſtime vulnéraire.

VALLÉES, *Valles.* Les hommes ont donné ce nom à de profonds sillons creusés en serpentant sur la face de la terre. Ainsi une vallée est un espace de pays plus ou moins grand, renfermé entre deux chaînes de montagnes opposées; mais dont les couches sont horisontales entr'elles, & assez correspondantes. M. de Buffon soupçonne que les vallées ont été autrefois les canaux des courants de la mer, qui les ont creusées peu-à-peu, de la même maniere que les fleuves ont creusé leur lit dans les terres: elles sont aujourd'hui les lits de nos rivieres. Toutes les vallées vont en descendant par plusieurs détours depuis les points les plus élevés de la terre, ou d'une plaine, jusqu'à la mer: l'accélération du mouvement, & la réunion des forces combinées de plusieurs courants, concourent beaucoup à entretenir, & même à rendre ces traces plus profondes, c'est-à-dire, à creuser le milieu des vallées, qui sont les lits des fleuves, & qui se continuent jusques sous les eaux de la mer. Les fleuves tranquilles suivent le lit tracé par les eaux qui ont creusé les vallées: ils font distinguer facilement le milieu des grandes vallées, sur-tout quand les deux montagnes ou falaises correspondantes sont égales en hauteur & en inclinaison; car autrement la riviere coule du côté de la colline la plus basse. Les fleuves, dont la course est rapide, ont un cours très droit, incliné, & ne rencontrent point, dans le fond de la vallée, d'obstacle à vaincre. On appelle *vallon* les endroits qui sont bordés de monticules ou de collines, & dont l'espace est moins étendu que celui d'une vallée.

En général, on peut comparer la principale vallée à un grand fleuve, qui reçoit de côté & d'autre des rivieres, grossies elles-mêmes par divers ruisseaux, qui s'étendent sur la terre, comme autant de branches ou de rameaux d'une tige principale. Si les vallons sont moins creusés & moins profonds que les vallées, c'est parcequ'ils sont plus éloignés de la mer, qui est l'endroit d'où part l'effort & le mouvement alternatif: on conçoit facilement que ce même mouvement s'affoiblit sans cesse en s'éloignant de la mer, & expire insensiblement à l'extrêmité qui s'éleve entre les montagnes, & se perd enfin dans la plaine.

VALLI. Arbrisseau des Indes, qui, en grandissant, s'attache à tous les arbres voisins, & dont les feuilles, qui ressemblent à celles du frêne, s'emploient en cataplasme pour l'éréſipele. Ses fleurs sont papillonnacées & sans odeur: ses fruits ou siliques ont un pouce de long; ils sont applatis, & contiennent trois semences d'un goût fort désagréable. Cet arbrisseau ne fleurit qu'en Août, & son fruit est mûr en Décembre. On file l'écorce du valli pour faire des cordes. *Hort. Malabar.*

VALVE, *Valva.* Nom qui exprime le battant, la porte ou l'ouverture d'une coquille. Les Conchyliologistes ont tiré delà les mots françois *univalve*, *bivalve* & *multivalve*. Voyez ces mots. Le mot *valve* est donc pris pour une écaille d'une seule piece. *Voyez* à l'article COQUILLE.

Voici des détails intéressants sur les coquilles & sur les os: nous en faisons mention ici, n'en ayant pas été instruits à tems pour en parler aux

articles auxquels ils ont plus de rapport. Dans le Volume des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1758, on trouve un Mémoire sur l'*offification*, par M. Hériffant, Médecin de la Faculté de Paris; & dont nous avons déja parlé aux articles REQUIN, COUCOU, OS, &c. Cet Auteur y fait d'abord une queftion : il demande qu'eft-ce qui conftitue la dureté des os; enfuite il démontre par quantité d'expériences très curieufes, que la transformation des membranes & des cartilages en des parties offeufes, n'eft point du tout l'effet d'une offification parfaite, telle qu'on l'a cru jufqu'au moment de fes découvertes; mais qu'elle eft réellement l'effet d'une efpece d'incruftation animale formée par le moyen d'une matiere terreufe qui enduit de toutes parts les fibres & fibrilles du réfeau qui conftitue le *parenchyme* cartilagineux de la partie qui s'offifie.

Après cela, M. Hériffant donne les moyens de faire reparoître, fous leur premiere forme, les cartilages ou les membranes qui fe font offifiés, en les dépouillant entierement de la matiere terreufe dont chaque fibrille eft encroutée en dedans & en dehors. Il fuit, des découvertes de cet Académicien, que les os font des organes, dans la compofition defquels il entre deux fubftances principales : l'une, qui fert de bafe à l'autre, eft une efpece de *parenchyme* cartilagineux qui ne s'offifie jamais : la feconde fubftance eft purement terreufe; c'eft elle qui donne la folidité & la dureté aux parties offeufes. Le procédé dont notre Auteur s'eft fervi pour dépouiller la fubftance animale des os de fa matiere terreufe, confifte à laiffer tremper des os plus ou moins de tems dans une liqueur compofée d'une partie de bon efprit de nitre, & de trois parties d'eau commune; alors les os perdent, au profit de la liqueur, prefque la moitié de leur poids. M. Hériffant ayant fait évaporer cette liqueur jufqu'à pellicule, il en a retiré des cryftaux jaunâtres, affez femblables à un fel neutre vitriolique à bafe terreufe. Il fit enfuite calciner dans un creufet, toute cette maffe faline, laquelle devint alors très blanche, & analogue en tous points à une vraie terre abforbante : elle pefoit, à quelques grains près, le même poids que celui que les os d'épreuve avoient perdu après la diffolution entiere de leur matiere terreufe.

La fubftance animale & cartilagineufe, dépouillée ainfi de toute fa terre, & préfentée à la flamme d'une bougie, brûla auffi-tôt comme un morceau de cuir ou de veffie defféchée; il n'en refta qu'un charbon noir, fpongieux, luifant, léger & friable.

M. Hériffant a fait paffer tous les os du corps humain par les mêmes épreuves que les précédentes, & il n'a trouvé que l'émail des dents qui ait apporté une exception à cette conformation, en fe diffolvant totalement dans fa liqueur acide, fans y laiffer aucun veftige de fubftance animale. Cette conformation de l'émail des dents eft encore expliquée par le même Auteur, dans un Mémoire de l'Académie, année 1754.

M. Hériffant a prouvé, depuis cette époque, que les *madrepores*, les *coraux*, & les diverfes productions des *polypiers* à confiftance de pierre,

font, ainfi que les os, formées par incruftation. Les os de poiffons & les cartilages en général, ne different des os des autres animaux, que parce-qu'ils ne fe trouvent incruftés que d'une très petite quantité de matiere terreufe.

Dans le même volume de l'Académie, M. Hériffant rapporte un autre Mémoire intitulé *Eclairciffements fur les maladies des os*. Cet Auteur démontre, par une longue fuite d'expériences, que toutes les maladies des parties offeufes (fi l'on en excepte les luxations) commencent par un ramolliffement plus ou moins fenfible, qui fe manifefte dans une ou dans plufieurs portions de ces organes: d'où il réfulte néceffairement une décompofition plus ou moins complette de l'os malade; en forte que ces parties font obligées de fe recompofer de nouveau pour fe rétablir. L'Académicien établit deux fortes de décompofitions; favoir, une *infenfible*, & l'autre *fenfible*. La premiere confifte en la déperdition plus ou moins grande de la matiere terreufe des os, que les fucs viciés rongent & détruifent peu-à-peu. La décompofition fenfible eft toujours la derniere, & a lieu lorfque les os perdent leur forme naturelle, leur volume ou leur confiftance. La décompofition des os, dit M. Hériffant, confifte en ce que les fucs viciés dépouillent la partie terreufe de la fubftance cartilagineufe, en forte que les os acquierent par-là un degré de molleffe toujours relative à la déperdition de cette terre calcaire. La décompofition des os a lieu dans les exoftofes, dans les anchylofes, dans la carie, dans le cal des os, dans l'exfoliation, &c. & la matiere terreufe fe porte alors du côté des urines; c'eft ce que M. Hériffant a démontré très évidemment, tant dans les cas de vérole, de fcorbut & d'humeurs froides, que dans celui où l'on eft attaqué d'une goutte avec exoftofes ou des nodofités.

Le même Auteur, dans un autre Mémoire lu à la Rentrée publique, année 1766, a voulu éclaircir la formation des moules, des pétoncles, des huîtres, &c. Il démontre auffi qu'il y a une grande analogie dans la formation & la nature des os, & dans celles des coquilles.

M. Hériffant ayant prouvé de refte l'exiftance d'une fubftance animale & d'une fubftance terreufe dans la compofition des coquilles, a cherché à connoître fi l'organifation de cette matiere animale étoit la même dans toutes les coquilles, ou bien fi elle n'offroit point quelques différences dignes de notre attention.

Pour s'en inftruire d'une maniere non équivoque, il a fait paffer une quantité prodigieufe de coquilles par des épreuves femblables à celles où il avoit déja fait paffer tout le fquelette humain, & il a découvert que cette fubftance n'eft qu'un tiffu de fibres à réfeau, engendrées d'une liqueur analogue à celle qui nous donne la foie. La difpofition & l'arrangement de ces fibres, donnent lieu à deux fortes d'organifations des coquilles, dont l'une eft *fimple*, & l'autre *compofée*: la *fimple* eft celle où ces fibres forment fimplement des membranes; la *compofée* eft celle où non-feulement ces fibres forment des membranes, mais encore où ces

membranes

membranes se trouvent hérissées d'une quantité prodigieuse de petits poils soyeux ramassés en maniere d'aigrettes.

Ensuite M. Hérissant fait voir que les couleurs des coquilles dépendent principalement des particules colorantes des liqueurs variées qui circulent dans la substance animale, lesquelles particules teignent les molécules de la substance terreuse, qui seules se chargent des particules colorantes.

Cet Académicien fait voir encore que les coquilles croissent par développement, & que leur dureté dépend de l'interposition de la substance terreuse qui en pénetre les fibres, & les incruste à mesure qu'elles prennent leur forme.

Enfin, cet Auteur finit en disant que les pores, les madrepores, millepores, les coraux, &c. sont, 1°. des especes singulieres de groupes formés par une quantité prodigieuse de petits tubes dont chacun est à l'individu qu'il renferme, ce qu'une coquille est par rapport à l'animal qui y est renfermé, & que ces tubes sont composées comme les coquilles, d'une substance animale & d'une substance terreuse. 2°. Que ces belles machines animales, aussi-bien que les *glands de mer*, les *tuyaux vermiculaires*, les *perles fines*, les *coquilles d'œuf*, l'*os de seche*, les *crustacées*, les *bélemnites*, les *piquants d'oursins* fossiles, les *glossopêtres*, &c. sont autant d'incrustations qui donnent, par l'analyse chymique, les mêmes principes que les coquilles. 3°. Enfin, que l'organisation de la substance animale de toutes ces productions est des plus digne de notre attention, comme on sera à portée d'en juger par les desseins & gravures qui sont placés à la fin de ce Mémoire.

VAMPYRE, *Vampyrus.* Espece de chauve-souris monstrueuse, très commune en Amérique, où elle suce le sang des hommes & des bêtes. *Voyez* la description à la suite de l'article CHAUVE-SOURIS, & les caracteres qui la distinguent de la *rougette* & de la *roussette*, autres especes de souris propres au climat de l'Afrique & de l'Asie méridionale.

VANCOLE ou VANCOCHO. Sorte de scorpion de l'isle de Madagascar : il a le ventre gros, rond & noir ; sa piquure fait demeurer en foiblesse deux jours entiers ; pendant ce tems on est froid comme de la glace. Les remedes contre sa morsure sont les mêmes dont nous avons parlé à l'article SCORPION.

VANDOISE. Espece de muge, que l'on nomme *suiffe* à Lyon, & *dard* en Poitou & en Xaintonge. *Voyez* DARD.

VANGERON. Poisson du lac de Lausanne, assez semblable au muge par le museau, mais plus long & sans dents : sa chair a le même goût que celle de la carpe ; & ce poisson lui ressemble pour la figure. Rondelet, *Part. II, p. 112, édit. Fr.*

VANHOM. *Voyez* à l'article TERRE MÉRITE.

VANILLE, *Vanilla.* C'est une gousse d'une odeur très suave & très aromatique, dont on fait usage dans la préparation du chocolat. *Voyez* le mot CACAO.

La plante sur laquelle on recueille cette gousse, grimpe, & s'entortille le long des arbres : sa tige est de la grosseur du doigt; elle est noueuse : ses nœuds sont écartés d'environ trois pouces, & donnent naissance chacun à une feuille. Les feuilles sont disposées alternativement, pointues en forme de lance, molles, & un peu âcres au goût. Cette tige pousse des rameaux, aux extrémités desquels paroissent les fleurs qui sont polypétales, irrégulieres ; composées de six feuilles, dont cinq sont disposées comme celles des roses. Les feuilles de la fleur sont oblongues, étroites, tortillées, ondées, très blanches en dedans, verdâtres en dehors. La sixieme feuille ou le *nectarium*, qui est aussi très blanche, occupe le centre : elle est roulée en maniere d'aiguiere. Aux fleurs succede une espece de petite gousse, molle, charnue, presque de la grosseur du petit doigt, d'un peu plus d'un demi-pied de longueur, d'un roux noirâtre lorsqu'elle est mûre, & remplie d'une infinité de petites graines noires & luisantes.

Le vanillier, dont on distingue plusieurs sortes, croît à Saint-Domingue, au Mexique & au Pérou. La seule différence qu'il y ait entre ces plantes, c'est que les fleurs de celle qui croît au Mexique sont noires, & que les gousses ont une odeur très agréable; au lieu que les fleurs de celle qui croît à Saint-Domingue, sont blanches, & que les gousses n'ont point d'odeur.

On distingue trois sortes de vanilles : la premiere, dont la gousse est plus grosse & plus courte, est appellée par les Espagnols, *pompona* ou *bova*, c'est-à-dire, enflée ou bouffie. La seconde, dont la gousse est plus mince & plus longue, est la légitime : on la nomme *vanille de ley* ou *leg*. La troisieme, dont la gousse est la plus petite en tous sens, s'appelle *simarona* ou *bâtarde*. Ces variétés peuvent venir, ou de la nature des terroirs, ou du tems auquel on les recueille. Les Indiens glissent toujours quelques gousses de pompona & de simarona dans les paquets de la *vanille leg*.

La premiere a une odeur trop forte pour être agréable; la seconde, qui est la légitime, est la seule dont on fasse usage; la troisieme est la moins odorante; elle contient aussi moins de graines & de liqueur. L'on nous apporte quelquefois des gousses de vanille monstrueuses pour la grosseur; elles sont courtes, d'une odeur de prune : on leur donne le nom de *vanille de l'Indostan*. Lorsque les gousses de vanille sont récentes, elles sont un peu molles, roussâtres, huileuses, grasses, cependant cassantes : la pulpe qu'elles contiennent est roussâtre, huileuse & remplie d'une infinité de petits grains noirs, luisants, ayant une forte odeur du *baume du Pérou*. Ces gousses sont quelquefois recouvertes d'une fleur saline & brillante, qui n'est que le sel essentiel dont ce fruit est rempli, & qui sort au dehors quand on nous l'apporte dans un tems trop chaud.

La récolte de la vanille se fait pendant les mois de Novembre & Décembre. Les Mexiquains lient ces gousses par le bout, & les mettent à l'ombre pour les faire sécher; car l'humidité superflue pourroit les faire cor-

rompre : enſuite ils les applatiſſent doucement, & les oignent ſoigneuſement avec un peu d'huile de coco ou de calba pour les rendre ſouples, & empêcher qu'elles ne ſe briſent & ne rident trop. Puis ils les mettent par paquets de cinquante, de cent ou de cent cinquante gouſſes pour nous les envoyer. Quand on laiſſe la vanille mûre trop long-tems ſur la plante ſans la cueillir, elle creve, & il en diſtille une petite quantité de liqueur balſamique, noire, odorante, & qui ſe condenſe : les habitants du pays ont ſoin de la ramaſſer dans de petits vaſes de terre qu'on place ſous les gouſſes, & de la garder pour eux. Croit-on que certains Marchands au Mexique, connoiſſant le prix qu'on donne en Europe à la vanille, ont ſoin, après avoir cueilli ces ſortes de gouſſes, de les ouvrir & d'en retirer la pulpe aromatique, d'y ſubſtituer des paillettes ou d'autres corps érangers, & d'en boucher les ouvertures avec un peu de colle, ou de les coudre adroitement, enſuire de les entremêler avec la bonne vanille. Les endroits où l'on trouve la vanille en plus grande quantité, ſont la côte de Caraque & de Carthagene, l'Iſthme de Darien, & toute l'étendue qui eſt depuis cet Iſthme & le Golphe de Saint-Michel, juſqu'à Panama, le Jucatan & les Honduras. On en trouve auſſi dans la Terre ferme de Cayenne dans les endroits frais & ombragés. La vanille fortifie l'eſtomac, aide à la digeſtion, diſſipe les vents, procure les regles & les urines : elle facilite l'accouchement. Les Anglois la regardent comme un ſpécifique pour chaſſer les affections mélancoliques ; mais ſi elle eſt bonne à cet uſage, on doit en uſer avec modération, car elle anime le ſang par ſes parties volatiles. On peut, par le moyen de l'eſprit de vin, extraire toute la partie réſineuſe odorante de la vanille. Quelques cuillerées de cette eſſence donnent aux liqueurs ſpiritueuſes une odeur & une ſaveur des plus agréables. Les Indiens nomment *anis arack* la liqueur d'anis aromatiſée de vanille : en général ils donnent l'épithete d'*arack* à toutes les pâtes ſucrées, ou autres préparations dans leſquelles ils font entrer la vanille.

VANNEAU, *vannellus*. Eſt un bel oiſeau aquatique & fiſſipede. Il eſt long de treize pouces, & a deux pieds cinq pouces d'envergure : le ſommet de ſa tête eſt d'un verd luiſant ; ſa houpe ſort en arriere, & contient environ vingt plumes, dont les trois ou quatre ſupérieures ſont plus longues que les autres, & de la longueur de trois pouces ; les joues ſont blanches, traverſées d'une raie noire ; toute la gorge eſt noire, & forme un croiſſant ; la poitrine & le ventre ſont blancs, ainſi que les plumes couvertes du deſſous des aîles ; les plumes de deſſous la queue ſont d'une couleur obſcure ; le milieu du dos & les plumes ſcapulaires ſont d'un verd brillant, embellies des deux côtés d'une tache pourprée ; le col eſt de couleur de frêne, avec un mêlange de rouge & de quelques lignes noires près de la crête ; les pointes de pluſieurs grandes plumes ſont blanchâtres, les autres ſont verdâtres ou noirâtres ; les moindres plumes couvertes ſont embellies de poupre, de bleu & de verd, entremêlées ; le bec eſt noir, dur, preſque rond, & de la longueur d'un pouce ; la mâchoire ſupérieure avance

un peu plus que l'autre; les bords de la langue font relevés, & font une cannelure au milieu; les narines font oblongues, & fournies d'un tendon offeux; les oreilles femblent être placées plus bas dans cet oifeau que dans d'autres; les yeux font de couleur de noifetier; les pattes font longues & rougeâtres, quelquefois brunes; le petit doigt en arriere, de même que le doigt de devant, qui eft le plus avancé en dehors, font unis par leur racine avec celui du milieu.

Cet oifeau, qui pefe à-peu-près huit onces, eft de la groffeur du pluvier; fa femelle eft un peu plus petite : il eft commun en France. Il court avec beaucoup de vîteffe & avec grace : il vit de mouches, de vers, de chenilles, de limaçons & de fauterelles. Belon prétend qu'il fouffle en terre, comme les pluviers, pour faire fortir les vers. Il y a des Perfonnes qui apprivoifent des vanneaux dans les jardins pour y détruire en été les vers & les autres infectes. L'eftomac de cet oifeau eft fourni de mufcles plus petits que celui des oifeaux qui mangent du grain. Le vanneau eft fujet à être incommodé par des poux, comme le coq de bruyere. Cet oifeau pond quatre ou cinq œufs plus gros que ceux du pigeon, d'un jaune fale, avec de grandes taches ou des lignes de couleur noire. Il fait fon nid tout près de terre au milieu de quelque bruyere : il a foin de couvrir fes œufs de brins de paille & de jonc, dont il cache auffi fon nid. Dès que les petits font éclos, ils quittent auffi-tôt le nid & fuivent leur mere, comme font les petits poulets.

Le vanneau vole feul avec fa femelle dans l'été; mais en hiver il eft toujours en grande compagnie : alors ils ne defcendent guères fur les prairies que quand elles font fpacieufes. Son chant, qui fe fait entendre plus de nuit que de jour, femble prononcer *dix-huit* : fon vol, quoique léger, fe fait entendre à une certaine diftance, & n'imite pas mal le bruit du van dont on fe fert pour vanner le bled.

Le vanneau ne fréquente que les lieux frais & humides. Sa chair eft tendre & graffe : on ne vuide point fes excréments. En Sologne les habitants de la campagne font des omelettes excellentes avec des œufs de vanneau : en Hollande, où ces oifeaux abondent, on fait auffi grand cas de ces œufs pour la délicateffe. Les Perfonnes riches paient volontiers un ducat (une piftole) une couple de ces œufs dans le tems de la primeur.

On fait la chaffe du vanneau au filet vers la Touffaint, & elle finit en Décembre. Lorfqu'on tire aux vanneaux & aux étourneaux, il eft bon d'avoir deux fufils chargés; car fi l'on en tue quelqu'un du premier coup, & que les autres le voient, ils y volent tous & tout autour du Chaffeur, ce qui fait qu'on y a ordinairement bonne chaffe, fur-tout en les tirant en l'air plutôt qu'à terre.

VANOCO. Efpece d'araignée de l'Ifle de Madagafcar, qui a le ventre gros, rond, & noir comme le fcorpion *vancocho* de ce pays. Flacourt dit que quand on eft piqué du vanoco, on tombe auffi-tôt fans connoiffance. Cet Auteur a vu des Negres refter deux jours en pamoifon, & froids comme

de la glace pour une piquure fort légere en apparence. Les remedes dont font usage les Insulaires, sont des décoctions d'herbe, & beaucoup de soin à tenir les malades près d'un grand feu.

VAPEURS, *vapores*. Nous avons parlé de la vaporisation de l'eau, des vapeurs métalliferes, & des exhalaisons tant seches qu'humides, aux articles EAU, MINES & EXHALAISONS. Dans le systême physique, il faut qu'il s'éleve dans les airs des vapeurs de notre globe aqueux & terrestre, & que ces vapeurs, réunies en quantité, retombent sur notre sol; mais sous différentes formes & consistances : c'est ce que nous avons décrit aux articles PLUIE, GRÊLE, NEIGE, NUÉES, ROSÉES, FRIMAT ou GIVRE, &c. *Voyez* ces mots.

VARAUCOCO. Arbrisseau des Indes qui s'attache comme le lierre aux grands arbres : son écorce fournit une matiere résineuse rouge. Le *liber* brûlé à la flamme d'une chandelle, se fond comme la résine lacque, dont elle a l'odeur : son fruit est violet & gros comme une pêche; sa chair est pâteuse, d'un goût agréable, & contient quatre noyaux assez durs.

VAREC. C'est le *gouemon* de la Bretagne, & le *fucus maritimus vesiculos habens* de Tournefort. On en fait de la soude dans l'Amirauté de Cherbourg en Normandie. *Voyez* SOUDE & FUCUS.

VARI. *Voyez* à l'article MAKIS.

VARIOLITE ou PIERRE A PICOT, ou PIERRE DE PETITE VÉROLE, *variolarum lapis*. Cette pierre, qui est le *gamaïcu* des Indiens, a la forme orbiculaire de certains cailloux : elle est d'un verd foncé, surfemée de taches rondes d'un verd plus délavé, comme grisâtres, & souvent protubérancées, représentant les grains de la petite vérole : ces taches, qui sont communément marquées à leur centre d'un petit point noir, pénetrent quelquefois la pierre de part en part.

La variolite étoit autrefois fort rare : on l'apportoit des Indes; on la tailloit en amulette, & on la pendoit superstitieusement au cou des Personnes attaquées de la petite vérole : on trouve aussi de ces pierres en Europe. M. Gruner en a rencontré fréquemment de différentes couleurs dans la riviere d'Emen, en Suisse. *Voyez* le *Dictionnaire des Fossiles* de M. Bertrand.

Peut-être que la variolite n'est qu'un amas de petites pierres de différentes couleurs, réunies ensemble à la maniere des *poudingues*. Voyez *ce mot*. Peut-être aussi n'est-elle formée que par des gouttes d'eau pierreuse & métallique, qui ont distillé lentement & au hazard sur une base ou matrice silicée encore molle, mais différemment colorée : le total se sera congelé & agglutiné dans l'état où nous les voyons. On pourroit encore soupçonner que les taches blanchâtres ont été des corps organisés, ensevelis par incrustation : ces corps se seront détruits à la longue, & auront donné naissance à ces taches de différentes formes. Nous formons cette derniere conjecture d'après la configuration organisée que nous avons remarquée

dans une de ces pierres que nous avons caffée pour faire la préfente defcription.

VASE ou LIMON, *humus, limo.* On donne ce nom à la terre bourbeufe ou marécageufe, & fans confiftance, dépofée dans le fond des eaux : il y en a de différentes qualités & de différentes couleurs. *Voyez* ADAMIQUE.

VATMAR. *Voyez* BERGERONETTE.

VAUTOUR, *vultur.* Grand oifeau de proie, dont on diftingue plufieurs efpeces. Il y en a qui égalent les aigles en grandeur ; d'autres font plus petits. On diftingue, dit M. Klein, les vautours d'avec les aigles, 1°. parcequ'ils ont le tronc du corps, horifontal à la terre, & droit ; la poitrine & le corps élevés, de façon que des doigts de derriere à la tête, lorfqu'elle eft droite, on peut prefque tirer une ligne verticale. 2°. Les jambes & les pieds des vautours font courts & courbés. 3°. Le vautour eft couvert de plufieurs fortes de plumes ; & il a peu de pennes, excepté aux aîles & à la queue qui en font fournies, & fous lefquelles il y a des plumes velues ou cotonneufes qui paroiffent, quand il y a une ou deux des pennes arrachées. 4°. Le vautour a préférablement au refte du corps, la tête & le col garnis de peu de plumes qui font très courtes ; quelques-uns, au lieu de duvet, ont des efpeces de petits crins. 5°. Le vautour a un grand & vafte jabot, qui a la figure d'un fac, quand il eft plein, & qui eft très maniable, quand il eft vuide. 6°. Les vautours vont quelquefois deux ou plufieurs enfemble : au refte, M. Klein convient que les bufards, qui font des efpeces de faucons, s'attroupent auffi. 7°. Le vautour, comme l'outarde, a de la peine à s'élever : il eft obligé d'effayer trois ou quatre fois fon vol, avant que de le prendre. 8°. Le bec du vautour, fort & allongé, ne commence point à fe courber dès fa racine, comme celui de l'aigle : il s'allonge peu-à-peu dans une jufte proportion, jufqu'à la longueur de deux pouces, fous la mâchoire inférieure, avant qu'il devienne courbé au bout. 9°. Les ongles des vautours font moins le croiffant que ceux des aigles : c'eft ce qui fait qu'ils reftent rarement fur terre.

On diftingue jufqu'à onze efpeces de vautours ; favoir,

1°. Le VAUTOUR ORDINAIRE. Selon Albin, cet oifeau eft de la grandeur d'un aigle : fon bec eft noir, courbé à la pointe ; les yeux font grands ; la prunelle eft noire, & l'iris couleur de feu, un peu jaunâtre : il a la tête & le col chauves ; l'un & l'autre n'ont qu'un duvet mollet & velu, au lieu de plumes : au deffous du col il a une palatine ronde, de plumes d'un brun jaunâtre. L'oifeau entier, excepté les plumes fortes des aîles, & les plumes de la queue, eft de cette même couleur : il eft par-tout garni de plumes jufqu'aux pieds, qui font de couleur de frêne ; les ferres font noires. C'eft un animal fier & hardi : il fait fon aire fur des futaies, aux lieux efcarpés & de difficile accès. La graiffe du vautour eft fort eftimée contre les maladies des nerfs : fa peau eft très belle & fort recherchée.

2°. Le VAUTOUR DES AGNEAUX. *Voyez* à la fuite du mot AIGLE.

3° Le Vautour ou Aigle Vautour, *aquila vultur*. Il a le fommet de la tête & le col chauves, ou couverts d'un duvet blanchâtre : fon bec eft noir & courbé vers la pointe en croc ; le duvet du menton & autour des yeux, eft d'un gris de fer ; l'iris eft jaune, & la prunelle noire ; les plumes de la poitrine & du ventre font d'un blanc cendré, tacheté de marques oblongues & fombres ; le plumage du dos & les plumes couvertes des aîles font d'un brun rougeâtre, les longues plumes des aîles & la queue font noires ; les jambes & les pieds font de couleur de plomb ; les ferres font larges, crochues & noires.

4°. Le Vautour blanchatre, *vultur albicans*. C'eft le *milan blanc* de Willughby : il eft plus petit que l'aigle aux canards ; fon plumage a différentes taches, couleur de terre.

5°. Le Vautour du Bresil ou du Mexique, nommé autrement Orubu : il eft de la grandeur du corbeau ; fa queue eft longue, & fes aîles le font encore plus ; fes pennes font noires, & fa tête eft petite, fans plumes, mais couverte çà & là de petits crins ; fes pieds font courts, & de couleur de chair ; les doigts longs ; le bec eft blanc & couvert jufqu'à moitié d'une membrane charnue ; les narines font larges & éloignées des yeux ; le plumage du corps eft un pourpre fombre mêlé de verd : c'eft une efpece d'*aura*. Voyez *ce mot*.

6°. Le Vautour cendré. Il a les plumes auffi déliées que la plus fine chevelure, & quelquefois fi blanches, que lorfque la peau d'un de ces oifeaux eft corroyée & bien préparée, on la prendroit pour la peau d'une belette blanche des Alpes. La peau du vautour cendré eft beaucoup plus agréable à la vue, & plus utile que celle du noir.

7°. Le Vautour doré. Il furpaffe l'aigle noir en grandeur : le bec fupérieur a environ quatre pouces de longueur ; l'ouverture du bec a fept doigts en travers ; la queue eft très longue ; le plumage inférieur eft rouffâtre, & rougeâtre vers la tête, les doigts font de couleur de corne ; le pennage eft mêlé de noir, de roux & de blanc ; les plumes du milieu du dos font noires & luifantes ; les pennes de la queue font d'une couleur obfcure.

8°. Le Vautour appellé Gryps. C'eft le *cuntur* ou *condor*. Voyez *à la fuite du mot* Aigle.

9°. Le Vautour des Indes ou Vautour Moine, *vultur monachus*. Il eft de la grandeur d'un aigle : le fommet de la tête & le col font de couleur de chair, & dégarnis de plumes ; le menton, les côtés & le derriere de la tête font d'un brun foncé ; le bec eft rougeâtre ou de couleur de fafran, & plombé en fon milieu : il a deux efpeces de caroncules larges, plattes, dentelées & de couleur d'orange, placées aux côtés & vers la bafe du bec fupérieur ; l'iris eft blanche & entourée d'écarlate ; le collier eft comme compofé de plufieurs plumes blanches & cotonneufes, de couleur de frêne, & rangées les unes près des autres ; le plumage fupérieur eft couleur de bufle, excepté les longues plumes qui font noires ; le jabot eft pelé & de

couleur de chair, ainſi que les jambes & les pieds, & il pend par le bas ſur la poitrine comme un ſac; le plumage inférieur eſt blanchâtre, mais les pointes en ſont tachetées de noir.

10°. Le VAUTOUR NOIR ou VAUTOUR AUX LIEVRES, *vultur leporarius.* Il eſt ainſi nommé, parcequ'il fait la chaſſe aux lievres; mais il n'épargne pas plus les petits renards & le poiſſon des étangs: la poitrine n'eſt pas ſi jaune que celle du vautour doré; & il eſt plus petit de taille; ſon bec eſt noir: il a les yeux vilains, le corps robuſte & grand, les aîles larges, & la queue longue & droite, de couleur d'un rouge obſcur; il fait ſon aire ſur les chênes les plus élevés; il nourrit ſes petits de chair vive de proie, & non de corruption, ce qui eſt particulier à cette eſpece de vautour ſeulement. M. Klein dit que quand cet oiſeau eſt en colere, il leve les plumes de ſa tête en forme de huppe: il approche, pour la grandeur, de l'orfraie; il obſerve ſa proie du haut des arbres; il chaſſe ſur terre, en ſautant, ou en s'élançanr dans l'air.

11°. Le VAUTOUR TANNÉ OU CHATAIN, *vultur bæticus.* C'eſt à proprement parler, le *fau-perdrieu.* Voyez ce mot.

VEAU, *vitulus.* C'eſt le petit de la vache. *Voyez* l'article TAUREAU.

VEAU AQUATIQUE. Eſpece de ver qui ſe trouve dans l'eau, & qui met les veaux en danger de mort, quand il s'en trouve dans leur breuvage: ce ver eſt de la longueur & de la groſſeur d'un crin de cheval; il ſe trouve dans les lacs & dans les fontaines: ſes morſures cauſent une maladie nommée *paronychia morbus.* Les Smolandois, dit M. Linnæus, la guériſſent, en faiſant des inciſions avec un couteau: c'eſt en apparence une eſpece de polype. *Voyez* au mot GORDIUS.

VEAU MARIN. *Voyez* LOUP MARIN & PHOCAS. Le *vechio marino* des Italiens, & le *vedel de mar* des Languedociens, eſt le même animal. On trouve près du Détroit de Magellan, des veaux marins vénéneux, auxquels on donne le nom de *lion marin.* Voyez *ce mot.*

VÉGÉTAL. Corps organiſé & ſexuel, qui a un principe de vie, & qui fait, dans l'échelle de la Nature, le paſſage des minéraux aux animaux. *Voyez* la différence & l'eſpece de connexité du regne végétal avec les deux autres regnes, aux mots ANIMAL & MINÉRAL. Quant à la deſcription générale ou comparée des végétaux, on la trouve à l'article PLANTES. *Voyez* auſſi le mot ARBRE. Nous ajouterons cependant que la *végétation* conſiſte dans la formation, l'accroiſſement, la germinaiſon & la perfection tant des plantes que des arbres, & de tous les autres corps connus ſous le nom de *végétaux.*

VÉGÉTAUX PÉTRIFIÉS ou MINÉRALISÉS, ou TERRIFIÉS, *phitolithi.* Il n'eſt pas rare de rencontrer des plantes ou des arbriſſeaux, ou des parties d'arbres changées en pierre dans le ſein de la terre. On en trouve auſſi de minéraliſés, c'eſt-à-dire, d'incruſtés par les dépôts de matieres minérales: d'autres ſont conſervés dans leur état naturel, & ne différent du bois proprement dit, que par le lieu où ils ſe rencontrent: c'eſt le bois foſſile; d'autres

d'autres font convertis en charbon : c'eft le charbon foffile ; d'autres font réellement pétrifiés, & font feu avec le briquet ; d'autres enfin n'exiftent plus qu'en empreintes. On trouvera les détails relatifs à l'intelligence de cet article aux mots INCRUSTATION, BOIS FOSSILE, CHARBON FOSSILE, EMPREINTES & PÉTRIFICATION.

VEINES MÉTALLIQUES, *venæ metallicæ*. On donne ce nom à des rameaux fouterrains : ce font comme autant de ruiffeaux de mines figés, qui ont différentes directions. *Voyez* à l'article FILONS. On dit auffi *veine de fable*, *veine de pierre*, *veine de marbre*, *veine d'ochre*, *veine de vitriol*, *veine d'alun*, *veine de charbon*. Les eaux minérales acquierent leurs différentes qualités en paffant ou s'infiltrant à travers ces veines fouterraines & vitriolifées. On appelle *veine de bois* cette variété qui fait la beauté des bois durs pour le placage : ce feroit un défaut dans ceux d'affemblage de Ménuiferie.

VÉLAR ou TORTELLE, *eryfimum vulgare*. Plante que l'on trouve fréquemment fur les murs, les mafures, le long des haies & fur les fépulchres : fa racine eft fimple, de la groffeur du petit doigt ou environ, blanche, ligneufe, âcre, & ayant la faveur de la rave : elle pouffe une ou plufieurs tiges à la hauteur de deux à trois pieds, cilyndriques, fermes, rudes & branchues ; fes feuilles naiffent en grand nombre vers le bas, très longues, velues, divifées de chaque côté en plufieurs lobes comme triangulaires, d'une faveur falée & gluante (il y en a une efpece dont les feuilles font larges & glabres) ; fes fleurs font très petites, difpofées en longs épis fur les rameaux ; compofées de quatre feuilles ou pétales jaunes en croix : leur piftil fe change en une filique longue d'un demi-pouce, grêle, ronde, terminée par une corne partagée en deux loges qui contiennent de petites graines brunes, d'une faveur piquante.

Cette plante eft fpécifique pour réfoudre la mucofité gluante qui fe trouve dans la gorge, dans les bronches & dans les véficules du poumon ; elle la fait rejetter par l'expectoration. Beaucoup de Médecins l'ordonnent avec fuccès dans la toux invétérée, dans l'enrouement & l'extinction de voix qui vient d'une matiere épaiffe : on en prépare un fyrop fameux, fous le nom de *fyrop de Chantre*. Il eft cependant digne de remarque qu'autant le velar eft un réfolutif des humeurs arrêtées dans les vaiffeaux & dans les vifceres, autant il eft d'un ufage dangereux dans les maladies aiguës de la poitrine. Il eft encore bon d'obferver que le vélar n'a pas befoin d'une forte ou longue décoction pour donner à l'eau fes propriétés : le feu, dit M. Geofroi, *Mat. Méd.* emporte fes parties volatiles ; ce qui détruit toute fon efficacité.

La graine du vélar eft anti-fcorbutique & diurétique.

VELETTE. Nom qu'on donne en Provence à un petit poiffon fort fingulier, & qui flotte par milliers fur la furface de la Méditerranée. Ce petit poiffon eft à-peu-près de la grandeur d'une moule, fort plat, n'ayant pas une ligne d'épaiffeur. On diroit d'une fubftance vifqueufe d'un beau bleu

d'indigo : les bords font plus minces & tranfparents ; le milieu eft garni de petits filets nombreux & argentés, comme la toile d'araignée de jardin ; fur la partie fupérieure s'éleve verticalement une efpece de crête, que les Provençaux appellent *véle*, qui aide l'animal à fe foutenir fur l'eau, & même à faire voile. Cette crête traverfe le dos de l'animal en ligne droite, mais obliquement, c'eft-à-dire, de gauche à droite : elle eft cartilagineufe, tranfparente ; & en la regardant de près, on la prendroit pour un ouvrage à réfeau. Dès que l'animal eft hors de l'eau, fa voile devient molle, s'affaiffe : l'animal lui-même ne peut plus enfuite fe foutenir dans l'eau, & il meurt. *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *1732*, *p. 320*. Cet animal pourroit bien n'être qu'une *gelée de mer* ou une efpece d'*holothurie*. Voyez ces mots.

VELUE. Nom que Goëdard donne à une chenille qui fe nourrit de feuilles de laitue : elle fait la morte quand on fait quelques mouvements autour d'elle, ou qu'on veut la toucher ; alors elle fe roule & hériffe fon poil comme un hériffon : fi on veut la prendre par le poil, il refte à la main. Ni les moineaux, ni les autres oifeaux ne veulent point manger de ces chenilles ; ce qui peut venir, ou de ce qu'elle eft venimeufe, ou de ce que fes poils ne pouvant fe digérer, les incommoderoient. Cette chenille fe métamorphofe dans le mois de Juillet en un beau & grand papillon naturellement tacheté comme le bois de Brefil, & qui jette fes œufs en Août, d'où il fort en Octobre de petites chenilles qui paffent l'hiver dans la terre.

VELVOTE ou VÉRONIQUE FEMELLE, *Elatine*. Plante qui croît communément dans le bois de Boulogne près de Paris, & dans les champs entre les bleds : fa racine eft blanche, fimple, grêle, peu fibreufe, plongée perpendiculairement dans la terre ; fa tige eft menue, cylindrique, haute d'un pied, répandant de côté & d'autre des rameaux fur la terre ; fes feuilles font d'un verd pâle, velues & molles, le plus fouvent entieres, quelquefois dentelées à leurs bords, d'une faveur amere & aftringente : de chaque aiffelle des feuilles fe leve un long pédicule grêle qui porte une fleur femblable à celle de la linaire ; elle eft petite, d'une feule piece, irréguliere, en mafque, & garnie d'un petit éperon, d'un verd jaunâtre : à cette fleur fuccede une coque membraneufe, arrondie, féparée par une cloifon mitoyenne en deux loges, & remplie de plufieurs petites graines.

Cette plante eft fort vulnéraire, tempérante, déterfive, apéritive & réfolutive : on en prend l'infufion pour guérir la lepre, l'hydropifie, les écrouelles, le cancer & la goutte : cette même décoction, prife en lavement, eft utile pour le flux de ventre & la dyffenterie.

VENCU. En Chine on donne ce nom à un excellent fruit très commun dans les Indes orientales : c'eft le *jambos* d'Acofta, le *pompebinos* des Hollandois de Batavia, & le *jamboa* ou *jambeïro* des Portugais. *Voyez* JAMBOS.

VENT, *Ventus.* Les vents ne font autre chofe que l'air pouffé, agité, & qui paffe d'un endroit à l'autre d'un trait continu : ce font eux qui purifient l'atmofphere, qui répandent ces pluies fi précieufes, fources de la fécondité, & qui tranfportent les vaiffeaux d'un hémifphere à l'autre ; mais lorfque cet air eft trop comprimé, & pouffé avec trop de vîteffe, il occafionne alors des ouragans terribles.

Rien ne paroît plus irrégulier & plus variable que la force & la direction des vents dans nos climats ; mais il y a des pays où cette irrégularité n'eft pas fi grande, & d'autres où le vent fouffle conftamment dans la même direction, & prefque avec la même force. Ainfi on peut diftinguer quatre fortes de vents ; favoir, 1°. les vents généraux & conftants, tels font ceux que l'on nomme proprement *vents alifés* ; 2°. les vents périodiques ; 3°. les vents de terre & de mer ; 4°. les vents variables.

Les Marins comptent quatre vents cardinaux ; favoir, le Sud, qui vient du Midi ; le Nord, qui vient du Septentrion ; l'Oueft, qui vient du Couchant ou Occident ; & l'Eft, qui vient du Levant ou Orient. Entre ces quatre vents, les Navigateurs en placent encore d'autres qui ont un nom compofé des deux entre lefquels chacun eft fitué.

Les *vents alifés*, qui font conftants ou permanents, foufflent pendant toute l'année du même côté : les tropiques font les limites de leur empire ; ils s'étendent peu au-delà. Ils foufflent tous les jours, & continuellement le long de la furface de la mer, de l'Eft à l'Oueft, c'eft-à-dire, d'Orient en Occident : ces vents conftants font la fuite de la raréfaction de l'air, occafionnée par la chaleur du foleil.

Les *vents réglés* ou *périodiques* font ceux qui foufflent pendant un certain tems d'un côté, & enfuite d'un autre : ils font très communs fur la mer des Indes, entre la côte de Zanguebar & l'ifle de Madagafcar ; on les nomme *mouffons*, & les Anglois les appellent à jufte titre *vents de commerce* ; car ils font très favorables à ceux qui font le commerce des Indes. Sur cette mer des Indes, ces vents foufflent pendant trois ou fix mois de l'année du même côté ; & pendant un pareil efpace de tems, du côté oppofé : effectivement ils font Sud-Eft depuis Octobre jufqu'en Mai, & Nord-Oueft depuis Mai jufqu'en Octobre. Les Navigateurs font obligés d'attendre celui qui leur eft favorable. Lorfque ces vents viennent à changer, il y a plufieurs jours & quelquefois un mois ou deux de calme ou de tempêtes dangereufes.

Les *vents de terre & de mer* fe font fentir dans la mer Méditerranée : le vent fouffle de la terre vers la mer au coucher du foleil, & au contraire, de la mer vers la terre au lever ; en forte que le matin c'eft un vent du Levant, & le foir un vent du Couchant. Ces vents font du nombre des *réglés* ou *périodiques*.

Les *vents variables* ou de *paffage*, font ceux qui n'ont aucune direction, ni aucune durée fixe, foit par rapport aux lieux, foit par rapport au tems.

Le *vent général* est *alisé*, & on ne peut guere le regarder comme tel qu'en pleine mer ; car près des côtes & sur terre il est interrompu par des *vents particuliers*, par les montagnes, par des nuages, &c.

Les *vents particuliers* renferment tous les autres, excepté les *vents généraux alisés*.

La principale cause des vents est la chaleur du soleil ; mais en général, toutes les causes qui produiront dans l'air une raréfaction ou une condensation considérable, produiront des vents dont les directions seront toujours directes ou opposées au lieu où sera la plus grande raréfaction ou la plus grande condensation. Le mouvement de rotation de la terre ou de sa gravitation vers la lune, la pression des nuages, les exhalaisons de la terre, les éruptions vaporeuses, l'inflammation des météores, la résolution des vapeurs en pluies, sont des causes qui produisent aussi le défaut d'équilibre dans l'air & ces agitations considérables dans l'atmosphere ; & chacune de ces causes se combinant de différentes façons, elles produisent des effets différents. Ainsi il paroît, comme le dit très bien M. de Buffon, qu'on tenteroit vainement de donner une théorie des vents : il faut se borner à travailler à en faire l'histoire ; & l'histoire d'un tel météore seroit un ouvrage très utile pour la navigation & pour la physique.

Sur la mer les vents sont plus réguliers que sur la terre ; parceque la mer est un espace libre, & dans lequel rien ne s'oppose à la direction du vent : sur la terre, au contraire, les montagnes, les forêts, les villes, &c. forment des obstacles qui font changer la direction des vents, & qui souvent produisent des vents contraires aux premiers.

Le flux & le reflux de la mer produisent aussi des vents réglés qui ne durent que quelques heures ; & dans plusieurs endroits on remarque des vents qui viennent de terre pendant la nuit, & de la mer pendant le jour, comme sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, sur celles de Congo, à la Havanne, &c. Il y a aussi des vents réglés qui sont produits par la fonte des neiges.

On remarque souvent dans l'air des courants contraires : on voit des nuages qui se meuvent dans une direction, & d'autres nuages plus élevés ou plus bas que les premiers, qui se meuvent dans une direction opposée ; mais cette contrariété de mouvement ne dure pas long-tems, & n'est ordinairement produite que par la résistance de quelque nuage à l'action du vent, & par la répulsion du vent direct qui regne seul dès que l'obstacle est dissipé.

Les vents sont plus violents dans les lieux élevés que dans les plaines ; & plus on monte sur les hautes montagnes, plus la force du vent augmente, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la hauteur ordinaire des nuages, c'est-à-dire, à environ un quart ou un tiers de lieue de hauteur perpendiculaire : au-delà de cette hauteur le ciel est ordinairement serein, au moins pendant l'été, & le vent diminue.

L'air se trouve quelquefois tellement agité & comprimé, suivant cer-

taines circonſtances, qu'il ſe forme des ouragans terribles; les vents ſemblent alors venir de tous les côtés à la fois : ils ont un mouvement de tourbillon & de tournoiement auquel rien ne peut réſiſter. Le calme précede ordinairement ces horribles tempêtes, & la mer paroît auſſi unie qu'une glace; mais dans un inſtant la fureur des vents éleve les vagues juſqu'aux nues. Il y a des endroits dans la mer où l'on ne peut aborder, parcequ'alternativement il y a toujours des calmes ou des ouragans de cette eſpece. Les Eſpagnols ont appellé ces endroits *calmes & tornados* : les plus remarquables ſont auprès de la Guinée, dans un eſpace de plus de cent mille lieues quarrées; le calme ou les orages ſont preſque continuels ſur cette côte de Guinée; & il y a des vaiſſeaux qui y ont été retenus trois mois ſans pouvoir en ſortir.

Lorſque des vents contraires arrivent à la fois dans le même endroit, comme à un centre, ils produiſent ces tourbillons & ces tournoiements d'air, par la contrariété de leurs mouvements, comme les courants contraires produiſent dans l'eau des gouffres ou des tournoiements. Mais lorſque ces vents trouvent en oppoſition d'autres vents qui contrebalancent de loin leur action, alors ils tournent autour d'un grand eſpace dans lequel il regne un calme perpétuel, & c'eſt ce qui forme les calmes dont nous parlons, & dont il eſt impoſſible de ſortir : mais je ſuis porté à croire, dit M. de Buffon, que la contrariété ſeule des vents ne pourroit pas produire cet effet, ſi la direction des côtes, & la forme particuliere du fond de la mer dans ces endroits, n'y contribuoient pas.

Les gouffres ne paroiſſent de même être autre choſe que des tournoiements d'eau, cauſés par l'action de deux ou de pluſieurs courants oppoſés; ainſi il n'eſt pas néceſſaire, pour en rendre raiſon, de ſuppoſer au fond de la mer, des trous & des abymes qui engloutiſſent continuellement les eaux.

Le plus grand gouffre que l'on connoiſſe, eſt celui de la mer de Norwege; on aſſure qu'il a plus de vingt lieues de circuit : il abſorbe pendant ſix heures tout ce qui eſt dans ſon voiſinage, l'eau, les baleines, les vaiſſeaux; & rend enſuite, pendant autant de tems, tout ce qu'il a abſorbé.

Comme les gouffres de la mer ſont produits par le mouvement de deux ou de pluſieurs courants contraires, & que le flux & le reflux ſont peut-être la principale cauſe des courants, en ſorte que pendant le reflux ils ſont en ſens contraire; il n'eſt pas étonnant que les gouffres qui réſultent de ces courants, attirent & engloutiſſent pendant quelques heures, tout ce qui les environne, & qu'ils rejettent enſuite pendant tout autant de tems, tout ce qu'ils ont abſorbé. *Voyez* l'article COURANTS à la ſuite du mot MER, & le mot GOUFFRE.

Dans les ouragans, la vîteſſe du vent eſt prodigieuſe : l'ouragan de 1705 parcouroit environ ſoixante-trois pieds par ſeconde, c'eſt-à-dire, dix-ſept à dix-huit lieues par heure; un vent qui parcourroit ſeulement trente-deux pieds par ſeconde, déracineroit les arbres. *Voy.* OURAGAN.

En Egypte il regne souvent pendant l'été des vents du Midi qui sont si chauds, qu'ils empêchent la respiration : ils élevent une si grande quantité de sable, que le ciel est couvert de nuages épais ; ce sable est si fin, & il est chassé avec tant de violence, qu'il pénetre par-tout, & même dans les coffres les mieux fermés : lorsque ces vents durent plusieurs jours, ils causent des maladies épidémiques, & souvent de grandes mortalités.

Il s'éleve quelquefois en Perse un vent plus chaud & plus terrible que ceux d'Egypte. Ce vent est suffoquant & mortel : son action est presque semblable à celle d'un tourbillon de vapeurs enflammées, & on ne peut en éviter les effets lorsqu'on s'y trouve malheurensement enveloppé. Ces tourbillons sont communs aussi à la Chine & au Japon. J'ai vu, dit Bellarmin, une fosse énorme creusée par le vent, & toute la terre de cette fosse emportée sur un village ; en sorte que l'endroit dont la terre étoit enlevée, paroissoit un trou épouvantable, & que le village fut entierement enterré par cette terre transportée. *Voyez* TOURBILLON.

Le Cap de Bonne-Espérance est fameux par ses tempêtes, & par le nuage singulier qui les produit : ce nuage ne paroît d'abord que comme une petite tache ronde dans le ciel, ce qui fait que les Matelots l'ont appellé *œil de bœuf*. Les premiers Navigateurs qui ont approché du Cap, ignoroient les effets de ces nuages funestes, qui semblent se former lentement, tranquillement & sans aucun mouvement sensible dans l'air, & qui tout d'un coup lancent la tempête, & causent un orage qui précipite les vaisseaux dans le fond de la mer, sur-tout lorsque les voiles sont déployées. Cet *œil de bœuf* ressemble beaucoup aux *travates*. Voyez ce mot.

Il y a encore d'autres phénomenes que les Navigateurs ne voient jamais sans crainte & sans admiration : on les nomme des *trombes* ; ce sont autant de cylindres d'eau qui tombent des nues, quoiqu'il semble quelquefois, sur-tout quand on est à quelque distance, que l'eau de la mer s'éleve en haut.

Mais il faut distinguer deux especes de trombes. La premiere, qui est la trombe dont nous venons de parler, n'est autre chose qu'une nuée épaisse, noire, comprimée, resserrée & réduite en un petit espace par des vents opposés & contraires qui soufflant en même-tems, donnent à la nuée la forme d'un tourbillon cylindrique, & font que l'eau tombe tout à la fois sous cette forme cylindrique : la quantité d'eau est si grande, & la chûte en est si précipitée, que si malheureusement une de ces trombes venoit à fondre sur un vaisseau, elle le briseroit & le submergeroit dans un instant. En 1755, vers le commencement de Juillet, dans un des orages que les grandes chaleurs causerent en Baviere, un effroyable coup de tonnerre abattit une nuée toute entiere qui se dressa perpendiculairement & forma comme une trompe ou trombe marine. Ce tourbillon, en passant sur un étang, en pompa l'eau, & l'éleva à une hauteur prodigieuse ; ensuite il la dispersa avec tant de force, qu'elle ressembloit à une épaisse fumée. La nuée renversa dans son passage plusieurs maisons & quelques arbres qui furent jettés bien loin de-là. Un autre météore presque semblable arriva près de

la Baltique, le 17 Août 1750 : c'étoit une colonne d'eau attachée à un gros nuage, & que le vent amenoit sur la terre; elle attiroit à elle tout ce qu'elle rencontroit, gerbes de bleds, buissons, branches d'arbres : elle les enlevoit à la hauteur d'environ trente pieds & plus, les tordoit, & les laissoit tomber en petites parcelles éparpillées çà & là. On prétend qu'en tirant sur ces trombes plusieurs coups de canons chargés à boulets, on les rompt, & que cette commotion de l'air les fait cesser assez promptement : cela revient à l'effet des cloches qu'on sonne pour écarter les nuages qui portent le tonnerre & la grêle.

L'autre espece de trombe s'appelle *typhon* : elle ne descend pas des nuages, comme la premiere, mais elle s'éleve de la mer vers le ciel avec grande violence. Ces typhons n'ont d'autre cause que les feux souterrains; car la mer est alors dans une grande ébullition, & l'air est rempli d'exhalaisons sulphureuses. C'est à ces feux souterrains qu'on peut attribuer la tiédeur de la mer de la Chine en hiver, où ces typhons sont très fréquents, sur-tout entre Malacca & le Japon, ce qui rend la navigation fort dangereuse dans cette contrée. On a observé que près de la ville d'Arbeil en Perse, le typhon éleve tous les jours à midi, dans le mois de Juin & Juillet, une grande quantité de poussiere, & dure une heure. Des Marins donnent encore le nom de *typhon* à une troisieme sorte de trombe formée par le choc & la rencontre de plusieurs vents impétueux qui font pirouetter un vaisseau & le submergent quelquefois. *Voyez* TROMBE.

Les vents ont beaucoup de puissance pour changer la constitution de notre atmosphere, & ils en ont aussi beaucoup pour affecter celle des corps organisés, sur-tout le vent du Nord & celui du Midi. Tous ceux qui se sont appliqués à la connoissance des divers moyens capables de conserver la santé, en ont fait l'expérience. On a remarqué que quand le vent du Midi souffle, qu'il tombe de l'eau, ou qu'il arrive des orages accompagnés d'une chaleur excessive, la respiration est alors gênée, les vaisseaux se gonflent, & la transpiration est abondante. Si le même vent regne longtems, l'on se sent bientôt accablé de lassitudes extrêmes; la tête s'appesantit, & éprouve quelquefois des nuances de vertiges; les viandes se corrompent en peu de tems. Les arbres, qui sont exposés au Sud, ont l'écorce plus fine, & paroissent abonder plus en seve que ceux qui sont exposés au Nord; les bâtimens qui sont situés au Midi, sont aussi plutôt détruits. Cependant ce vent est le plus favorable pour l'agriculture, sur-tout lorsqu'il s'agit d'ensemencer les terres & de transplanter les arbres, parcequ'il donne la chaleur nécessaire à la végétation.

Le vent du Septentrion, qui souffle un air sec & froid, donne plus de ressort à tout l'atmosphere : il resserre les pores, condense les fluides, & empêche la trop grande dissipation des humeurs; il est plus salutaire pour le corps des animaux que pour les végétaux : cependant lorsqu'il regne longtems, la poitrine s'en affecte : il produit des fluxions, des toux, des enrouements, des douleurs de côté, des frissons, &c. Il est encore plus nui-

sible aux biens de la terre, car on ne doit, ni planter, ni semer, lorsqu'il souffle. On sait que le côté des jardins exposé au Nord, est peu propre à rapporter des fruits : il décide souvent de l'abondance des fruits, ainsi que de celle de la moisson & de la qualité de la vendange.

Le vent d'Ouest, quoique moins pernicieux que celui du Sud, qui dispose tous les fluides à la corruption, donne des pluies longues, abondantes ; c'est dans ce tems que différentes sortes de fievres affectent les constitutions délicates.

Le vent d'Est, qui rend l'air serein & qui ne donne qu'un degré modéré de chaleur, est le plus favorable à la santé.

Un *vent* qui vient du côté de la mer est toujours humide ; froid en été, & chaud en hiver. Les vents qui viennent des continents sont toujours secs ; chauds en été, & froids en hiver. Le vent du Nord ou de Bise est froid : celui du Sud est chaud.

Au reste, il y a toujours à craindre pour les tempéramens délicats, lorsque la vicissitude des vents est très subite ; & cependant cette vicissitude est nécessaire, en général, pour entretenir la vie & l'action, tant des animaux que des végétaux.

VENEN. Fameux arbre de la Chine, dont les fleurs sont blanches & en rose : on en tire une eau odorante fort agréable, qui est excellente pour les maux de tête, des yeux & les palpitations de cœur : à ces fleurs succedent des fruits jaunâtres, de la grosseur de la tête, & d'une saveur assez semblable à celle du raisin ; on en exprime le suc, dont on fait une liqueur fort estimée dans le pays.

VÉNUS. *Voyez* au mot PLANETTE.

VER, *vermis*. De toutes les classes d'animaux, il n'y en a pas de plus nombreuse que celle-ci : ces animaux sont, pour ainsi dire, semés dans toute la Nature. Les uns nous sont d'une grande utilité, tels sont le *ver à soie* & les animaux à coquille : nous ignorons peut-être l'utilité d'un grand nombre d'especes, & nous voyons les maux réels que causent un grand nombre d'autres, tels que les *vers cucurbitains*, le *ver solitaire*, &c.

Les vers, en général, sont de petits animaux rampants, qui n'ont ni os, ni vertebres ; & qui, ainsi que tous les autres animaux, viennent par la voie de la génération. Ils naissent dans les hommes, dans les animaux terrestres & aquatiques, dans toutes sortes de végétaux, dans la neige même, & dans une infinité d'autres substances.

Parmi ceux qui s'attachent aux plantes, & que les Naturalistes appellent *plantarii*, il y en a qui ne s'attachent qu'aux arbres, d'autres aux fruits, d'autres aux légumes, d'autres au froment, & d'autres aux herbes. Entre ceux qui n'en veulent qu'aux arbres, & qu'on nomme *arborarii*, les uns aiment le bois, les autres l'écorce ; ceux-ci les feuilles, ceux-là les fleurs, & quelques-uns les fruits. Chaque arbre, dit-on, a un ver particulier, ainsi que son écorce, sa fleur, son fruit & sa feuille. Chaque légume nourrit aussi son ver. Le blé a la larve de la *calandre*, ou le *charanson* lui-même :

lui-même : les herbes potageres, médicinales, odoriférantes, fourniſſent leur ſuc à d'autres vers. Les uns n'habitent que dans les inteſtins des hommes, les autres dans les quadrupedes, & dans certaines parties des animaux ; ceux-ci dans les inteſtins du cheval, ceux-là dans le nez du mouton; les uns dans le larynx du cerf, les autres ſur le dos des bêtes à corne. M. Colette en a trouvé pluſieurs fois dans le ſang, &c.

Les pierres, dit-on, ne ſont pas auſſi exemptes d'être rongées par les vers ; mais on peut voir au mot TEIGNE DE MURAILLE, que ces prétendus mangeurs de pierres ne font qu'en détacher de très petits grains, qu'ils collent avec de la ſoie pour ſe faire des habits en forme de fourreaux.

Tous les inſectes qui, par la ſuite des tems, doivent paroître ſous la forme de mouches, ſont appellés *vers*. Ce nom leur eſt commun avec des inſectes qui ont à ſubir des métamorphoſes différentes, & avec d'autres encore qui conſervent leur premiere forme pendant toute leur vie, comme ſont les *vers de terre*.

On a nommé la chenille qui file la ſoie, *ver à ſoie*. On a pareillement qualifié du nom de *ver*, pluſieurs autres chenilles *fauſſes chenilles*, &c. qui, de ce premier état, paſſent à celui de nymphe, d'où on voit ſortir cette claſſe nombreuſe d'inſectes volants, diviſée par M. Linnæus, en *coléopteres*, en *hémipteres*, en *nevropteres*, en *lépidopteres*, en *hyménopteres*, & en *dipteres*. Voyez la ſignification de ces mots à l'article INSECTE.

La deſcription & l'hiſtoire curieuſe des différentes eſpeces de vers, d'où naiſſent ces divers inſectes, ſe trouvent ſous les mots ABEILLES, GUÊPES, ÉPHÉMERES, &c.

Nous allons préſenter ici un tableau abrégé des diverſes eſpeces de vers proprement dits, qui ne ſubiſſent point de métamorphoſes, tels que le *ver ſolitaire*, le *ver cylindrique*, le *ver ombilical*. Nous réunirons auſſi dans ce tableau, par ordre alphabétique ſecondaire, les différentes eſpeces de vers qui ſubiſſent des métamorphoſes, & dont l'hiſtoire ne ſe trouve point dans l'Ouvrage ſous le nom d'*inſecte parfait*. Les mots de TEIGNES, de SCARABÉES, de MOUCHES, d'INSECTES, & les mots indiqués précédemment, réunis à cet article, donneront l'hiſtoire complette des différents vers.

VER AQUATIQUE d'une eſpece ſinguliere. Nous ne connoiſſons pas de genre ſous lequel nous puiſſions le ranger. Les animaux terreſtres vivent ſur terre, les aquatiques dans l'eau, & les amphibies tantôt ſur terre & tantôt dans l'eau. Celui-ci a les deux extrémités de ſon corps aquatiques ; ſa tête & ſa queue ſont toujours dans l'eau, & le reſte du corps eſt toujours ſur terre : il a les jambes ſur le dos ; lorſqu'il marche naturellement, il fait d'abord avancer le milieu de ſon corps, comme les autres animaux font avancer leur tête. Pour concevoir comment cela ſe fait, il faut connoître ſa figure.

Comme pluſieurs autres inſectes, il eſt compoſé de différents anneaux : il en a onze entre la tête & la queue ; ils reſſemblent à des grains de cha-

pelet enfilés les uns dans les autres. Cet insecte est presque toujours plié en deux comme un syphon, c'est-à-dire, qu'une de ses parties est plus longue que l'autre, & qu'elles sont toutes deux presque paralleles entre elles; de sorte que la tête & la queue sont toujours proches l'une de l'autre. Il n'y a que sa tête & sa queue, & l'anneau le plus proche de sa queue, qui soient constamment dans l'eau; les neuf autres anneaux sont sur terre. Aussi cet insecte se tient-il auprès du bord des eaux tranquilles : une eau agitée ne lui conviendroit pas; aussi-tôt que l'eau le couvre un peu plus qu'il ne faut, il est mal à son aise; il s'éloigne : si au contraire l'eau le couvre moins, il s'en approche dans l'instant.

Lorsque ce ver marche, il reste plié en syphon, & c'est l'anneau qui est au milieu du coude qui va le premier. Il a dix jambes, mais qui sont si courtes, qu'on ne peut les appercevoir qu'avec la loupe : elles sont attachées à son dos, c'est-à-dire, au côté opposé à son ventre. Je prends son ventre, dit M. de Réaumur, du même côté où on le prend dans les chenilles & autres insectes qui ont quelque rapport avec celui-ci par leur figure; c'est le côté vers lequel sont les ouvertures de l'anus, de la bouche, & vers lequel la tête est ordinairement inclinée, que l'on nomme le *ventre*. Or, selon cette définition, c'est au dos de l'insecte que nous examinons, que sont attachées ses jambes.

Delà il suit qu'il est continuellement couché sur le dos, comme les autres le sont sur le ventre, & que sa bouche est tournée en haut. Cette derniere circonstance ne lui est pas particuliere : nous connoissons des especes de mouches & d'insectes aquatiques qui nagent toujours sur le dos, & cela parcequ'ils se nourrissent des insectes qui nagent ou qui marchent sur la surface de l'eau; c'est par cette même raison qu'il étoit nécessaire que l'insecte dont nous parlons eût toujours la bouche tournée en haut.

Il est aisé de concevoir que lorsque cet insecte veut avancer, il n'a qu'à porter ses jambes en arriere, & se pousser ensuite; par ce moyen il marchera directement : mais s'il veut aller à reculons, ou faire aller sa tête & sa queue les premieres, ses jambes ne sauroient lui servir.

Ce ver peut aussi, à l'aide de ses jambes, se mouvoir de côté. Lorsqu'il est entierement plongé dans l'eau, il s'y étend tout de son long, & nage comme les autres vers, en se pliant à diverses reprises. Ce ver a sept ou huit lignes de longueur.

L'agrouelle est aussi un ver aquatique. *Voyez* AGROUELLE.

VER ASSASSIN, *Vermis sicarius.* Voyez SCARABÉE AQUATIQUE. (grand)

VER DE BLÉ ou VER DE HANNETON, ou VER DE MEUNIER. Espece de ver blanc ou de larve qui reste sous cette forme trois ans en terre, & qui s'y change ensuite en *hanneton*. Voyez ce mot.

M. Deslandes, dans son *Traité sur la maniere de conserver les grains*, dit avoir reconnu une troisieme espece d'insecte différent des *teignes* & des *charansons* : c'est un ver très mobile & composé de huit anneaux. On

ne pourroit distinguer sa tête sans deux petites cornes rougeâtres en forme de ciseaux, qui s'en échappent : ces cornes peuvent percer ; & en se croisant l'une sur l'autre elles peuvent encore couper. On voit entr'elles une petite trompe, d'où cet insecte fait sortir plusieurs fils très fins & très gluants, par le moyen desquels il s'attache à tous les corps dont il est environné, & assure sa marche. Cette manœuvre ressemble assez à celle des araignées, avec cette différence que les *araignées* filent la soie avec leur anus. Ces especes de vers ne vivent guere sous la forme de larve plus de deux mois : ils se changent ensuite en moucherons, dont les aîles sont argentées, mais qui au surplus n'ont rien de rare ni de particulier. Ces moucherons s'accouplent en volant, comme les différentes especes de *demoiselles*, & produisent à leur tour de nouveaux vers.

VER DE CANTHARIDE. C'est, dit Schwenkfeld, un ver blanchâtre, un peu velu, allongé, de la grosseur du petit doigt, & composé de plusieurs anneaux. Il habite sous terre ; & c'est sous cette forme de ver que la cantharide pénetre dans les fourmillieres. *Voyez* CANTHARIDE.

VER DE CHAMPIGNON. Les champignons qui végetent, & qui sont attachés par leurs racines à la terre ou aux arbres, sont souvent le domicile de petits vers munis de pattes, qui ont une houpe fort courte, & qui paroît entourée d'une petite bande noire. Dès que ces vers ont pris l'accroissement nécessaire dans les champignons qui leur ont donné naissance, ils en sortent & n'y rentrent plus. Chaque ver s'enferme ensuite dans un petit cocon de soie, dans lequel il reste pendant un certain nombre de jours déterminés ; passé ce tems, il sort du cocon un insecte aîlé, qui est tantôt une petite mouche à longues pattes, tantôt une mouche de la même grosseur, mais qui est noire, qui a quatre aîles, dont quelquefois l'extrémité du ventre est allongée, & se termine en pointe comme la queue d'un serpent. En voyant voltiger ainsi sur la surface de la terre de petites mouches, on reconnoît les endroits où il y a des truffes. *Voyez* TRUFFE.

VER DU CHARDON COMMUN ou VER DU CHARDON HÉMORRHOÏDAL. On voit assez souvent sur les feuilles du chardon commun une grosse tubérosité d'une substance à-peu-près semblable au calice des noisettes, & qui devient peu-à-peu d'une nature ligneuse : on la prendroit pour une sorte de fruit. Au milieu de cette tubérosité se trouvent de petits vers blancs qui se changent en nymphes, & ensuite en insectes volants qui paroissent sous la forme de jolies mouches qui ont deux aîles blanches, & les yeux verds. Il en sort aussi cependant quelquefois d'autres petites mouches à quatre aîles. Ces tubérosités sont mises au nombre des *galles*. Voyez à ce mot la maniere dont se forment ces productions.

VER CUCURBITAIN. On appelle ainsi une portion ou article d'une espece de *tænia*, laquelle ressemble à une semence de courge. *Voyez* VER SOLITAIRE.

VER CYLINDRIQUE ou VER DES ENFANTS. Ce ver, rond pour l'ordinaire, a un pied de longueur; mais en général le mâle est plus petit que la femelle : ces vers sont blancs, & gros à peu-près comme une paille de froment, ou comme une plume d'oie. On n'observe point sur les anneaux de ces vers, ces aspérités que l'on remarque dans les vers de terre. Les deux extrémités du ver cylindrique, appellé *strongle*, se terminent en pointe : il a, de même que la sangsue, trois dents cartilagineuses placées en triangle; & c'est par le moyen de ces dents qu'il perce la peau, en la suçant : l'anus est une fente transversale, placée à une petite distance de l'extrémité de la queue du ver; les vers strongles ont, ainsi que les sangsues, le corps enduit d'une humeur. Cet enduit se détache souvent, & alors il paroît semblable à de la mucosité dans les excréments des personnes qui sont incommodées de ces vers.

On distingue dans le mâle une verge qui est placée à la queue : il paroît qu'elle peut sortir de la longueur d'un grand doigt, proportionnellement à la profondeur du vagin. On observe aussi dans le mâle, une vésicule séminale, & un testicule; & dans la femelle, le vagin, les cornes de la matrice, & les vaisseaux spermatiques. Lorsqu'on expose au microscope une goutte de la liqueur qu'on trouve dans la matrice, on trouve qu'elle n'est autre chose qu'un nombre infini de petits œufs. On conjecture que chaque femelle en contient au moins dix mille. Ce grand nombre d'œufs est une raison suffisante de la multiplication prodigieuse des vers que l'on remarque quelquefois dans les corps des animaux. Si les personnes qui sont attaquées de ces vers, n'en rendoient pas ordinairement par la voie des excréments la plus grande partie, elles ne pourroient jamais s'en délivrer.

Les enfants sont extrêmement sujets aux vers, dont la génération se fait dans les intestins, principalement dans les intestins grêles; mais ils seroient encore bien plus abondants, si la Nature n'y avoit remédié, en fournissant au chyle, & à tout le corps par le moyen du chyle même, un remede préservatif; savoir, la bile qui, tant intérieurement qu'extérieurement, est très ennemie des vers. Ainsi, tant qu'une bile bien constituée coule dans les intestins, il ne peut s'y engendrer des vers; mais sitôt que son conduit est bouché, ils y fourmillent.

VER DES DIGUES. *Voyez* VERS RONGEURS DE DIGUES, &c.

VER A ÉCAILLES. La description que les Voyageurs nous donnent de cet animal, nous le fait regarder comme une espece de lézard. *Voyez* la figure qu'en donne Seba, *Thes. II, Tab. 68, n. 7 & 8.*

VERS DE L'ÉPHÉMERE. *Voyez* à l'article ÉPHÉMERE.

VER DE FROMAGE, *Acarus.* Cette espece de ver, d'une extrême petitesse, vit dans les fromages, où il trouve une ample nourriture. Ce ver vu au microscope, paroît composé de douze anneaux : le premier de tous forme la tête du ver. La peau, dont tout son corps est couvert, est ferme comme du parchemin; & elle ne se corrompt ni ne se blesse pas

facilement, quelques grands sauts qu'il fasse, ou quelque rudement qu'on le manie : sa tête est armée de petits crochets noirs qui servent tout à la fois de jambes, d'ongles & de dents à ce ver. On voit très distinctement au travers de sa peau, qu'il peut mouvoir ses crochets, & en même tems les pieces écailleuses de sa bouche, de dedans en dehors, & de dehors en dedans, de la même maniere que le limaçon déploie ou retire à son gré sa tête ou ses cornes.

Cet insecte étant destiné à vivre toujours au milieu d'une substance qui, en s'introduisant dans ses stigmates, auroit bouché les organes de sa respiration, la Nature y a pourvu : il n'a de stigmates que sur le second & sur le dernier anneau. Les stigmates antérieurs qui ne sont que les extrémités, ou plutôt les orifices extérieurs des trachées pulmonaires, sont construits de maniere que leur partie antérieure, relevée au dessus de la peau en forme de tubes, est extrêmement fine & déliée. Lorsque le ver retire sa tête & ses jambes de dehors en dedans, ses stigmates se trouvent fermés sous le pli que forme alors la peau en cet endroit. De cette maniere il ne peut entrer aucune saleté dans leur ouverture. C'est au dernier anneau que finissent les deux grosses trachées aériennes qui rampent le long du corps : elles viennent s'ouvrir à l'intérieur de la peau par deux stigmates de la même couleur que les deux antérieurs, mais d'une construction un peu différente. Ce dernier anneau est inégal, raboteux, & tout couvert de tubercules ou de petites papilles proéminentes, & de petits enfoncements ou rugosités.

Ce ver a beaucoup de force, & la vie très dure : lorsqu'il veut faire un saut, il commence par se dresser sur son derriere, il courbe ensuite son corps en forme de cercle, en ramenant sa tête vers sa queue, il fait sortir ses deux crochets noirs ; & son corps étant ainsi plié en double, il le redresse subitement, afin de le ramener en ligne : il s'éleve ainsi, & fait un saut qui ne laisse pas d'être considérable relativement à la petitesse de l'animal.

Ces vers se changent en nymphes, puis en mouches d'une espece assez commune. La femelle ne differe du mâle à l'extérieur, que par la grosseur : mais les organes de la génération établissent une grande différence entre l'un & l'autre à l'égard des parties internes. Dans le mâle, Swammerdam a découvert la verge, les testicules, les vésicules & les prostates ; dans la femelle, l'ovaire, la matrice & ses dépendances.

On ne sauroit croire avec quelle ardeur ces mouches se portent à la propagation de leur espece. A peine la femelle vient-elle d'éclore, qu'elle cherche déja le mâle, & le sollicite ; le mâle monte aussi-tôt sur la femelle, & ils restent assez long-tems dans cette attitude. L'accouplement de ces insectes a quelque chose de bien singulier ; la femelle, pendant tout le tems que le mâle est sur son dos, tient ses aîles étendues, allonge la partie qui caractérise son sexe, & la fait entrer dans la cavité de la partie externe du mâle : c'est donc elle qui est ici le principal agent au

contraire des autres especes, & le mâle reçoit au lieu d'être reçu. Cette singularité a lieu encore dans d'autres especes de mouches, & même dans quelques especes de scarabées; mais il n'y a rien de si curieux que de voir toutes les caresses que le mâle fait à sa femelle pendant le tems que dure l'accouplement; & comment il semble à chaque instant la presser amoureusement, de même que le coq presse la poule, quoiqu'il y ait au reste une grande différence entre la maniere de s'accoupler de ces mouches, & ce qui se passe entre le coq & la poule, dont la jonction ne dure qu'un instant, & n'est point un véritable accouplement.

Lorsque cette mouche femelle veut pondre, elle allonge considérablement la partie saillante qui lui tient lieu de vulve, & l'enfonce dans les trous les plus profonds du fromage, pour y déposer ses œufs, d'où naissent les vers qui rongent les fromages.

VERS DES GALLES. *Voyez*, au mot GALLES, la maniere dont ces insectes s'y prennent pour s'introduire dans les plantes, & comment se forment ces tumeurs qu'on nomme *galles*, & leurs variétés.

VER EN GRAPPE. Ce ver est particulier à la Norwege: on l'a nommé ainsi, parceque les vers de cette espece sont toujours en troupe, & amassés les uns sur les autres: ils sont de la longueur d'un grain d'avoine, & de la grosseur d'un fil. Ces vers réunis forment comme une corde d'un doigt & demi d'épaisseur, & de plusieurs brasses de longueur. Ces vers rampent continuellement les uns sur les autres, de maniere cependant que toute la bande se meut toujours en avant, & laisse après elle une traînasse: il paroît assez probable que ces vers se mangent les uns les autres (*Histoire Naturelle de Norwege*).

VER DE GUINÉE. Les Naturels de ce pays sont sujets à une sorte de ver qui paroît tantôt aux pieds, ou aux jambes, rarement aux mains, quelquefois au scrotum, & qui a jusqu'à quatre ou cinq aulnes de longueur: il ne cause point de grande douleur, à moins qu'il ne veuille se faire jour à travers la peau, pour sortir; alors la partie où le ver est enfermé, devient froide & rouge, comme s'il y avoit un éréfipele. Il s'écoule un peu d'eau par la petite ouverture que le ver a faite; & ensuite on apperçoit comme deux cornes aussi fines que des cheveux, & qui sont de la longueur d'un travers de doigt: la tête du ver qui est applatie, ne tarde pas à paroître, & ensuite le corps qui est rond, mince & très délié; pour lors on tire ce ver, & on le roule peu-à-peu autour d'un petit bâton ou d'un petit morceau de papier, de peur de le rompre; car s'il se rompoit, il se formeroit un ulcere par l'écoulement d'une humeur âcre, qui quelquefois peut être suivi de gangrenne. On dit que quand les Soldats Hollandois ont passé deux ou trois ans dans certaines garnisons de la Guinée, ils sont attaqués de cette maladie comme les Naturels du pays. M. de Romé de l'Isle nous a dit qu'il y a aussi des vers de cette espece aux Indes Orientales, dans le royaume de Tanjaour, qu'il s'écoule plusieurs mois avant que l'on parvienne à les extirper entierement, car on n'en fait

fortir qu'une ligne ou deux par jour. Ce même Obfervateur nous a affuré qu'on ne voit point de ces vers dans la province d'Arcatte qui confine avec celle de Tanjaour, & que plufieurs de nos Soldats, qui avoient été en garnifon dans cette derniere, en furent attaqués. On en attribue la caufe aux eaux de ce pays, qui contiennent peut-être les œufs de ces infectes. Il y a encore bien des gens incommodés de ces vers dans l'Amérique Méridionale; ces vers ne feroient-ils pas des draconcules. *Voyez* CRINONS. On parvient à préparer le ver de Guinée, fans lui rien ôter de fa longueur, qui eft très confidérable, quoiqu'il foit très délié, & à lui conferver auffi fa couleur au naturel.

VERS HEXAPODES. Ce font des vers à fix pieds, très vifs & très actifs, qui dévorent la peau des oifeaux. Il eft parlé, dans les *Tranfact. Philofoph.* d'un enfant qui vomit trois de ces vers hexapodes. *Voyez* POU.

VERS DES INTESTINS DES CHEVAUX. *Voyez* MOUCHES DES INTESTINS DES CHEVAUX.

VER LUISANT, *Lampyris.* Genre d'infecte coléoptere, à antennes fimples, filiformes & pyramidales, dont la tête eft cachée à volonté par un large rebord du corfelet, & les côtés du ventre pliés en papilles. M. Géofroi (*Hift. des Inf. des environs de Paris*) dit que pendant long-tems l'on n'a connu que la femelle d'une efpece de ce genre d'infecte, qui, n'ayant point d'aîles ni d'étuis, rampe fur terre, & reffemble à une efpece de ver : on lui a donné le nom de *ver luifant*, à caufe de la lueur que cet animal jette pendant la nuit. Effectivement ces femelles apteres ont, ainfi que nous l'avons obfervé plufieurs fois dans les jardins, dans les campagnes & dans les prairies, pendant l'été & l'automne; ces infectes, dis-je, ont la propriété de luire dans l'obfcurité à un degré beaucoup plus confidérable que leurs mâles, qui n'ont que quelques points lumineux : cette lumiere phofphorique que jettent les vers luifants femelles, eft fouvent fi vive, qu'on la prendroit pour un charbon ardent. Plus l'infecte eft en mouvement, plus l'éclat de ce phofphore eft vif & d'un bleu verd brillant. J'ai nourri des vers luifants en l'année 1766, & j'ai obfervé que quand leur lumiere commençoit à diminuer, il me fuffifoit d'agiter, d'irriter l'infecte, & de le faire marcher, auffi-tôt la clarté augmentoit & reprenoit fa premiere vivacité.

Quelques Auteurs ont fait mention de cet infecte lumineux, fous les noms de *cicindela*, *noctiluca*, *feu noctuvigila*, &c. On voit que toutes ces dénominations font prifes de la lumiere que cet infecte répand pendant la nuit. M. Géer, Correfpondant de l'Académie, & le Réaumur du Nord, a donné fur cet infecte, dans le fecond volume des Mémoires préfentés à l'Académie, un Mémoire très curieux, dans lequel on trouve différentes obfervations dont nous allons parler.

Ces vers luifants, fi communs dans les champs, font tous des vers femelles; car les mâles ne font pas fi aifés à trouver. Ces derniers font du genre des *cantharides* : ils ont des aîles couvertes de deux fourreaux écail-

leux. Il paroît qu'il y a des vers luisants de plusieurs especes, & quelques-unes dont les femelles sont aîlées comme les mâles, & dont les mâles répandent de la lumiere de même que les femelles. M. Géofroi met dans cette famille le *ver luisant femelle*, sans aîles; le *ver luisant hémiptere*, & le *ver luisant rouge*.

Le ver luisant femelle que M. Géer a observé, étoit long d'environ un pouce, & large de trois lignes. Il étoit applati, ainsi que le sont toutes ces especes de vers : il avoit six jambes écailleuses; son corps étoit divisé en douze parties annulaires & angulaires : chaque anneau étoit recouvert d'une piece horisontale de couleur brune, & comme crustacée. Ce ver a, ainsi que les chenilles, neuf stigmates de chaque côté. Il a deux antennes, & en devant de la tête deux dents longues, courbes & déliées. Cet insecte marche fort lentement : il s'aide de son derriere dans sa marche. M. Géer ignore ce qu'il mange; mais il l'a entretenu en vie sur de la terre fraîche, où il avoit mis de l'herbe & quelques feuilles de différentes plantes, ayant remarqué qu'il devenoit foible & languissant, quand il le laissoit manquer de terre fraîche. Cet insecte est fort pacifique & craintif : dès qu'on le touche, il retire la tête, se met en boule, & resté long-tems immobile. Nous en avons nourri deux ainsi pendant quatre mois.

M. Géer sachant qu'ordinairement ces vers luisants femelles n'ont point d'aîles, croyoit ce ver dans son état de perfection, c'est-à-dire, qu'il n'avoit ni à changer de figure, ni à muer; mais il observa que ce ver, après avoir resté quelque tems sur le dos, se changea en une véritable nymphe. Dès qu'il se fut dégagé de sa vieille peau, la nymphe se courba le corps en arc, & perdit par la suite tout mouvement : elle a de particulier, qu'elle ressemble beaucoup à la figure du ver; & qu'immédiatement après le changement de peau, elle peut mouvoir la tête, les antennes & les jambes. Cette nymphe, dès le soir même, répandit une lumiere vive, brillante, ayant une teinte d'un beau verd.

Cette remarque oblige de se détacher de l'idée où l'on étoit que cet éclat lumineux servoit à attirer le mâle, puisque cet insecte brille dans son état d'enfance, dans son état de véritable ver ou larve, & même après qu'il a pris la forme de nymphe, tems où il ne pourroit profiter des caresses du mâle attiré par ce signal amoureux. Il faut donc croire que cette lumiere que répandent les vers luisants, doit leur servir à un usage qui nous est inconnu jusqu'à présent. Toujours paroît-il que cet insecte a la faculté de luire quand il veut, & de faire disparoître sa lumiere quand bon lui semble.

Le vingt-quatre de Juin, quatorze jours après sa transformation à l'état de nymphe, le ver se retira de sa peau de nymphe, & marcha ensuite de côté & d'autre. Dans cet état, ce ver est propre à la génération : il ne doit plus subir de métamorphose. La figure qu'il a au sortir de la nymphe, a beaucoup de ressemblance avec celle qu'il avoit d'abord, mais elle a des caracteres différents. Ce ver est alors plus petit : il est réduit de douze

lignes

lignes à neuf : au lieu de douze anneaux, il n'en a plus qu'onze : la forme des trois premiers anneaux, que l'on peut regarder comme le corselet, a changé ; le corselet en dessous est d'un couleur de rose très agréable ; la tête, les antennes & les jambes sont bien différentes de ce qu'elles étoient auparavant : ils sont d'une figure ordinaire à celle de beaucoup de scarabées & d'autres insectes qui sont parvenus à leur dernier état. Le dessous des trois derniers anneaux du corps de cet insecte, est d'un blanc jaunâtre ; c'est delà que part sa lumiere : dans ce dernier état, il a beaucoup plus d'éclat que dans les précédents. Dans le jour il se cache sous les feuilles : à l'approche de la nuit, il marche çà & là ; & c'est alors qu'il répand une forte lumiere à volonté. Sur le dessous du dernier anneau, on voit seulement deux grandes taches latérales, lumineuses ; car le milieu en est obscur, ou fait paroître fort peu de lumiere.

Dans les belles nuits d'été, les eaux de la mer brillent & étincellent sous les coups de rames. Ces points lumineux, que l'on peut appeller *vers luisants de mer*, & qui quelquefois paroissent comme des traînées de feu dans les eaux de la mer, sont occasionnés par des insectes très petits, d'une consistance très molle, formés d'anneaux, avec deux petites nageoires ; & deux petits filets qui leur servent de queue. Ces insectes, qui s'attachent aux herbes & à la mousse, frappés par les rames, paroissent tout lumineux. Voilà ce que le peu de tems a permis à M. l'Abbé Nollet d'observer. M. Grizelli, qui a examiné ces petits insectes avec la derniere attention, les regarde comme des scolopendres marines. Ce sont ces insectes qui occasionnent le riche phénomene de la mer lumineuse. *Voyez* notre observation à l'article MER LUMINEUSE. Au reste, ces insectes ne sont pas les seuls lumineux. *Voyez* CUCUJU, à l'article ACUDIA, MOUCHE LUISANTE, PORTE LANTERNE. Il y a aussi une sorte de ver luisant dans les huîtres.

VER-MACAQUE. C'est le *culebrilla* des Indes orientales, le *flugacuru* des Maynas. Ce ver est connu à Cayenne sous le nom de *ver singe* ou *macaque*. Il est très menu par les extrémités : son corps a plusieurs pouces de long. Cet animal se loge entre cuir & chair, & y excite une tumeur de la grosseur d'une feve : pour faire sortir l'insecte, on tâche de le lier avec un fil qu'on roule sur un petit morceau de bois enduit de quelque graisse. M. de la Condamine dessina à Cayenne l'unique qu'il ait vu, & a conservé ce ver dans de l'esprit de vin. On prétend, ajoute-t-il, qu'il naît dans la plaie faite par la piquure d'une sorte de moustique ou de maringouin ; mais l'animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu.

VER DE MAI. On donne ce nom à des vers qui paroissent au mois de Mai, & qui donnent le *scarabée onctueux*. Voyez ce mot.

VERS DE MER ou VERMISSEAUX DE MER, suivant M. d'Argenville, ou VERS A TUYAUX, suivant M. de Réaumur, *vermes tubulati*.

On peut diviser les vermisseaux de mer en deux especes principales ;

ceux de la premiere classe restent dans le fable fans coquillages ni tuyaux; tels font ceux qui habitent ordinairement les bancs de fable, & dont le travail eft fi fingulier. Chaque ver a fon trou qui eft une efpece de tuyau fait de grains de menu fable, & de fragments de coquillages qu'il lie avec de la glu. Le nombre de ces vers eft étonnant : on voit fur le fable, avec une furprife agréable, lorfque les eaux de la mer font baiffées, l'extrémité de tous ces tuyaux fermés par une glu qui fert de ciment à ces infectes.

L'animal qui habite ces tuyaux n'a guere qu'un pouce de longueur, & quelques lignes de diametre. L'extrémité de fa tête eft plate & ronde, & a plus de diametre qu'aucun endroit du corps; ce qui donne lieu à l'infecte de former l'efpece de tuyau dans lequel il eft toujours à l'aife. Au deffus de la tête, il a trois nageoires des deux côtés. Sa figure approche de celle d'un cône, & fe termine par une longue queue. D'efpace en efpace on voit fur fon corps de petites parties charnues faites en crochets recourbés vers la queue : ces efpeces de crochets font difpofés fur trois rangs différents, qui vont de la tête à la queue. Peut-être, dit M. de Réaumur, que ces crochets lui tiennent lieu de jambes ou de mains, lorfqu'il veut s'élever jufqu'à l'ouverture fupérieure de fon tuyau, ou lorfqu'il veut s'enfoncer dedans.

Les petits vers ou vermiffeaux de mer de la feconde claffe, font ceux qui s'attachent enfemble à tous les corps, & qui ne cherchent qu'un point d'appui : le même fuc gluant qui forme leur coquille, fert à leur adhéfion. Leurs différents replis forment des figures & des monceaux femblables à ceux que feroient plufieurs vers de terre entrelacés. Il y a encore d'autres efpeces de vermiffeaux de mer, dont les tuyaux font d'une fubftance molle.

M. d'Argenville qui définit les vermiffeaux de mer des coquillages, fait connoître trois efpeces de vermiffeaux.

De la premiere font, le vermiffeau difpofé en ligne droite; l'*orgue de mer* couleur de pourpre, cette *ruche* teftacée d'une régularité fi élégante; ceux qui font de couleur tirant fur le roux; ceux qui imitent les tuyaux d'orgue; ceux qui font unis & pleins de ftries; & enfin, ceux qui ont des ftries & des cannelures.

De la feconde efpece font, les vermiffeaux difpofés en plufieurs arcs, ceux qui imitent l'affemblage des boyaux; ceux qui font ondés de différentes manieres, ceux qui finiffent par une belle vis tortillée, & ceux qui font ridés & de couleur brune.

De la troifieme efpece font, les vermiffeaux difpofés en plufieurs ronds, ceux qui font formés comme des vers, ceux qui ont des tuyaux à cloifon avec un fyphon; ceux qui adherent aux rochers, & qui font dans le limon; ceux qui font attachés aux huîtres, aux moules; ceux qui font faits en réfeau, & tirant fur le roux; ceux qui font fauves & tortillés : & ceux qui font blancs & de couleur de rofe.

L'entortillement de ces vermiſſeaux les avoit fait mettre dans la claſſe des multivalves ; mais n'étant joints que par leur glu, on doit les regarder comme ſéparés l'un de l'autre ; auſſi M. d'Argenville les a-t-il fait rentrer dans la claſſe des univalves.

Aucun coquillage, dit cet Auteur, n'eſt moins attaché à ſa coquille, que les vermiſſeaux le ſont à la leur. Ils ont des pieds des deux côtés de leurs parties antérieures, avec des trous placés à leur extrémité. Leur tête s'élargit, & leurs yeux ſont placés, ainſi que dans les limaçons, à l'extrémité de leurs cornes, au milieu deſquelles eſt la bouche. Si la Nature les a privés d'un opercule pour ſceller leur maiſon, elle a ſu fabriquer leur demeure de façon qu'ils ſont parfaitement à couvert par leurs replis tortueux. Ces vermiſſeaux tortueux, ſtriés légerement & d'un diametre égal, ſont différents des tuyaux de mer, qui ſont ſolitaires, preſque droits, ſtriés profondément & d'un diametre égal. *Voyez* Tuyaux de mer.

La figure des vermiſſeaux de mer varie ſuivant les eſpeces : les uns ont la forme d'un ver de terre ordinaire ; leur tête repréſente le bouton d'un gland de chêne, à la pointe duquel eſt un petit trou imperceptible qui forme la bouche entourée de poils ſervants à tâter le terrein. Quand il veut ſe retirer, la tête ſe concentre, les poils s'appliquent ſur l'orifice, l'animal ſe vuide, & par ce moyen rentre dans ſon tuyau. D'autres vermiſſeaux ont la figure de vraies ſcolopendres, à l'exception qu'ils n'ont des pattes que dans le tiers de leur longueur, à commencer de la tête. Leur tête a la figure d'un croiſſant allongé : elle eſt entourée de quatre cornes, qui s'écartent & ſe rapprochent ; les deux plus courtes ſont les plus proches, & les deux autres, en ſe collant ſur les premieres, cachent & enveloppent ſous leur couverture cette partie délicate.

M. Adanſon, dans ſon Hiſtoire des coquillages du Sénégal, met ces coquillages, dont il fait un genre, & qu'il nomme *vermet*, dans le rang des operculés, parcequ'effectivement il leur a trouvé un opercule.

VER DE MER DU BRESIL. Séba, qui en donne la figure *Theſ. I, Tab. 73, n. 4*, dit que cet inſecte aquatique eſt long, délié, & qu'il reſſemble parfaitement au cloporte. Il porte au devant de la tête deux petites cornes pointues. Tous ſes pieds, hériſſés de poils & de petites épines, jettent un bel éclat de diverſes couleurs.

VERS DE MER DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Kolbe dit que dans cette Contrée on trouve très ſouvent ſur le ſable au bord de la mer, certaines eſpeces de vers qui reſſemblent beaucoup à ceux qui s'engendrent dans le corps des enfants. Lorſque la mer eſt calme, ils y vont en grande foule pour y chercher de la nourriture, & y reſtent juſqu'à ce qu'il s'éleve quelque tempête : alors ils montent au deſſus de l'eau, & ſont portés au bord par les vagues. Dès qu'ils ſont arrivés ſur le ſable, ils ſe cachent dans des creux qu'ils y ſont. Diverſes autres eſpeces de vers ne quittent jamais cet élément.

Il y a une eſpece de ver de mer qui attire l'attention par ſa forme : on

pourroit donner à cet animal le nom de *cheval marin*, puifqu'à l'égard de la tête, de la bouche & du poil, il reffemble au cheval ordinaire : la partie de derriere finit en pointe, & eft crochue. Il n'a pas plus de fix pouces de longueur ; & à l'endroit le plus gros de fon corps, il a environ un pouce. Le tronc du corps, au deffus de ce qu'on appelle le cou, eft un peu applati, & paroît avoir des côtes. Il a le dos noir & le ventre blanchâtre. Kolbe dit qu'il n'en a jamais pu voir en vie, & qu'il en a trouvé une infinité de morts fur le fable, qui y avoient été jettés par les flots. *Voyez* HIPPOCAMPE.

On trouve encore dans cette mer une efpece de ver rouge, approchant affez, pour la forme, d'une chenille velue. Lorfqu'on le manie, il pique comme une ortie ; & fi l'on crache deffus, il creve, dit-on, & répand alors une mauvaife odeur.

Vers qui fe métamorphofent en mouches, foit à deux aîles, foit à quatre aîles.

Comme ce feroit un détail trop immenfe que de préfenter ici la defcription de chaque efpece de ver qui donne chaque efpece de mouches, nous nous contenterons de donner une idée des claffes dans lefquelles M. de Réaumur les a diftribués ; & pour le détail nous renvoyons aux excellents Mémoires de cet Auteur fur les infectes : on peut auffi confulter le mot MOUCHES de ce Dictionnaire.

Ces efpeces de vers ont plufieurs différences entr'eux : la plus remarquable & la plus propre à nous frapper, eft celle de la conformation de leurs têtes. On trouve, à quantité d'efpeces de vers qui deviennent des mouches, des têtes dont la figure eft très variable. Il y a des têtes qui font tantôt plus & tantôt moins longues, tantôt plus & tantôt moins applaties, tantôt plus & tantôt moins raccourcies, & qui font contournées tantôt dans un fens & tantôt dans un autre : ces têtes font charnues, & font faites de chairs très flexibles. Il y a d'autres efpeces de vers dont les têtes, d'une confiftance plus folide, confervent très conftamment la même figure. Après ces obfervations, M. de Réaumur a fait deux claffes principales de ces vers ; favoir, celle des *vers à tête de figure variable*, & celle des *vers à tête de figure conftante*.

La difpofition, la nature & la ftructure des différentes parties des vers de ces deux claffes générales, fourniffent des fous-divifions en plufieurs autres claffes, & qui font fubordonnées aux premieres. Les uns n'ont point de jambes, d'autres en ont ; les uns les ont toutes membraneufes, les autres n'en ont que d'écailleufes. Enfin, les différentes efpeces de vers offrent des variétés fingulieres dans la pofition, le nombre & la figure des organes.

Les vers de la premiere claffe, *à tête de figure variable*, ont fur le derriere les principaux organes de leur refpiration ; point de jambes écail-

leufes, ni même de membraneufes bien formées : ces caracteres font communs à un très grand nombre de genres & d'efpeces de vers qui fe transforment tous en des *mouches à deux aîles*. Ce n'eft pas à dire pour cela que toutes les mouches à deux aîles aient été des vers de cette efpece. Les variétés qu'offrent les *ftigmates*, mettent en état de diftinguer divers genres de ces *vers à tête de figure variable*. On voit dans la même claffe, des *vers à corps très courts & hériffés de piquants*, & on en trouve de chargés de poils longs & durs : c'eft cette claffe qui fournit le plus d'efpeces de *mouches à deux aîles*. Les mouches qu'on trouve par-tout, & les feules prefque qui foient connues de ceux qui n'ont pas étudié ces infectes aîlés, ont été des vers de la premiere claffe.

Les vers de la feconde claffe *à têtes de figure variable, & membraneufes*, different des autres vers, parcequ'ils font pourvus de jambes. Entre les vers de cette claffe, ceux dont on trouve le plus d'efpeces font très aifés à caractérifer & à défigner par une queue charnue, qu'ils peuvent rendre plus ou moins longue. M. de Réaumur appelle cette forte de vers, des *vers à queue de rat* : ils fe changent en mouches à deux aîles.

La troifieme claffe comprend les vers qui ont une tête de figure conftante, mais qui n'ont point de ferres. Aucun des vers de cette claffe n'a de jambes écailleufes : cette claffe eft fort étendue ; elle comprend beaucoup de genres, tant de *vers terreftres*, que de *vers aquatiques*, qui tous donnent des *mouches à deux aîles*.

La quatrieme claffe des vers de mouches, eft la premiere qui donne des *mouches à quatre aîles*. Ce font des vers dont la tête a une figure conftante, & qui ont deux dents mobiles ou mâchoires, mais qui n'ont point de jambes écailleufes.

Dans la cinquieme claffe font ceux qui ont une tête de figure conftante, armée de dents, qui jouent l'une contre l'autre : ces vers ont fix jambes écailleufes. Le nombre des genres de ces fortes de vers eft très grand : de ces vers il y en a qui fe transforment en des infectes de bien des claffes différentes, comme en *fcarabées*, en *punaifes*, en *fauterelles*, &c. Diverfes efpeces de ces vers font aquatiques, & donnent beaucoup de différentes efpeces de demoifelles : les vers d'où naiffent les *mouches éphémeres* font de cette claffe.

La fixieme claffe comprend les *vers à fix jambes*, qui donnent quelques efpeces de demoifelles ; il n'y en a que peu de ce genre. Ceux de cette claffe, au lieu d'une bouche, en ont deux, mais bien fingulierement placées : les mouches qu'on peut rapporter à cette claffe, font le *formica-leo* ou *fourmilion*, & le *lion des pucerons*. Voyez ces mots.

Les vers de la feptieme claffe ont le corps allongé comme celui des chenilles, & fix jambes écailleufes. Ce qui leur eft propre, ce font deux efpeces de crochets placés à leur bout poftérieur : on trouve ces deux parties à plufieurs efpeces de *teignes aquatiques*, qui fe font des fourreaux fingu-

liers de diverſes matieres, & qui ſe métamorphoſent en *mouches papillonnacées.* Voyez TEIGNES AQUATIQUES.

Le ſavant Académicien a réſervé pour la huitieme & derniere claſſe, les vers auxquels il a donné le nom de *fauſſes chenilles*, parceque la forme de leur corps les fait prendre pour des chenilles. De ces fauſſes chenilles viennent les *mouches à ſcie*, dont l'Hiſtoire préſente les faits les plus curieux. *Voyez* MOUCHES A SCIE.

VERS MINEURS DE FEUILLES ou MINEURS. Nom que l'on donne à des inſectes très petits, & fort aiſés à trouver. Il ſuffit de voir une feuille pour reconnoître ſi quelque *mineur* s'eſt logé dans ſon intérieur: quoique ſaine & verte par-tout ailleurs, elle eſt deſſéchée, jaunâtre ou blanchâtre, ou du moins d'un verd différent du reſte vis-à-vis des endroits que l'inſecte habite ou qu'il a habités. M. de Réaumur a été le premier qui a déterminé que la claſſe de ces inſectes eſt nombreuſe en eſpeces, & compoſée d'animaux bien petits.

Il y a peu d'arbres & de plantes, ſuppoſé qu'il y en ait, dont les feuilles ne ſoient attaquées par les *mineurs*. Les uns, dit ce célebre Naturaliſte, s'établiſſent dans les tendres feuilles du *laiteron*; c'eſt une des plantes où l'on en trouve le plus: d'autres ſe logent, vers la fin de l'été, dans celles du *houx*, c'eſt-à-dire, dans le tems où ces feuilles ſont les plus dures. Il n'eſt pas rare de voir des feuilles d'un même pommier, qui ont été minées, tant en galeries qu'en grandes aires, par différentes eſpeces de *mineurs*.

Ces petits animaux ſe transforment en des inſectes aîlés des trois claſſes les plus nombreuſes en genres & en eſpeces. Par exemple, quantité de petites *chenilles mineuſes* ſe métamorphoſent en *papillons*; quantité de *vers mineurs* ſe transforment en *mouches*, & une infinité d'autres vers mineurs ſe métamorphoſent en ſcarabées. Il n'eſt pas facile de reconnoître les différentes eſpeces de *chenilles mineuſes* d'avec les *vers mineurs*, à moins de les ſuivre dans leur état de transformation.

La plupart des *mineurs*, tant qu'ils ſont vers ou chenilles, vivent dans une grande ſolitude: chaque galerie & chaque eſpace miné plus en grand eſt l'habitation iſolée de chaque inſecte. Après avoir vécu juſques-là dans d'étroites galeries, ils ſe font des demeures plus ſpacieuſes. Il y a quelques *mineurs* qui, dès leur naiſſance, s'établiſſent dans les feuilles de *lilas*, plus de vingt ou trente enſemble dans une même cavité, qu'ils aggrandiſſent enſuite journellement pour ſe nourrir. Les vers qui les compoſent ſont blancs & ras: ils ont ſix jambes écailleuſes; leur derriere les aide à marcher, & fait l'office d'une ſeptieme jambe.

M. de Réaumur dit que, quoique les *mineurs* ſoient très petits, une bonne vue ſuffit ſeule pour en faire diſtinguer les claſſes, les genres, & même quelquefois les eſpeces; mais on a beſoin, pour les bien voir, du ſecours d'une loupe. Tous les *inſectes mineurs* ont une peau tranſparente & raſe: tous ne l'ont pas de la même couleur; la plupart cependant ſont

blanchâtres, ou d'un blanc dans lequel il y a une légere teinte de verd; d'autres font d'un rouge, ou vif, ou pâle, ou rose: il y en a un grand nombre d'especes qui sont d'un assez beau jaune ambré; c'est la couleur des *chenilles mineuses en grand* du pommier.

Lorsque le tems de la derniere métamorphose est achevé, & que ces insectes ont acquis des aîles, ils cherchent l'occasion de s'accoupler. Les femelles vont déposer quelques œufs sur chacune des feuilles propres à nourrir les petits qui en doivent éclore: il est difficile d'appercevoir ces œufs tant ils sont petits. Les *vers mineurs* qui doivent se transformer en mouches à deux aîles, n'ont point de jambes, & leurs têtes ne sont point écailleuses: ces mouches ne ressemblent pas à celles des autres *mineurs*. Les *vers mineurs* qui doivent devenir des mouches, lorsqu'ils minent en grand ou en galerie, ont encore une méchanique toute différente. M. de Réaumur dit qu'ils semblent piocher à-peu-près comme nous piochons pour creuser la terre: il y a encore quantité d'autres détails très curieux sur les travaux & la métamorphose de ces sortes d'insectes. *Voyez* le *Mémoire I du Tome 3 sur les Insectes, par M. de Réaumur.*

VER DE LA MOUCHE ASYLE. Ce ver, vu à l'œil nud, dit Swammerdam, paroît composé de douze anneaux, en y comprenant la tête. De toutes les parties de ce ver, qu'on peut observer sans microscope, c'est la queue & le bec qui méritent le plus d'attention. L'extrémité de la queue est bordée de poils, qui sont eux-mêmes garnis d'autres poils plus petits, de chaque côté de leur tige: c'est au moyen de cette touffe circulaire de poils, que l'insecte flotte sur l'eau & se tient à sa surface, tandis que son corps demeure suspendu la tête en bas, le plus souvent sans faire aucun mouvement. Dans le milieu de cette queue est une petite ouverture, dans laquelle s'ouvrent deux stigmates, par où l'insecte respire.

Lorsque l'insecte veut aller au fond de l'eau, il ne fait que courber les poils de l'extrémité de sa queue, de maniere qu'ils s'inclinent les uns vers les autres: en se courbant ainsi, ils laissent entr'eux une petite cavité, dans laquelle se trouve enfermée une bulle d'air, qui, pour l'ordinaire, ressemble assez bien en apparence à une petite perle. Cette petite bulle sert à faire remonter le ver, pour peu qu'il s'aide en même tems d'un léger mouvement. La même chose s'observe aussi dans les vers & les nymphes, qui donne naissance aux cousins. Si la bulle d'air venoit à s'échapper de sa cavité, le ver est le maître de la remplacer par une autre, qu'il fait sortir quand il veut des trachées qui aboutissent à cette cavité: il lui arrive même quelquefois de faire sortir successivement de sa queue plusieurs bulles d'air, qui s'élevent à la surface de l'eau, & vont se réunir avec l'air de l'atmosphere. La pression de l'eau oblige ces parties d'air, qui sont spécifiquement plus légeres, à se porter en haut, où il y a moins de résistance. Pour voir ces phénomenes bien à son aise, il faut mettre ce ver dans un gobelet de crystal plein d'eau; on verra avec une sorte de plaisir, cette bulle d'air transparente, enfermée, comme nous l'avons dit plus

haut, dans la petite boule creuse, formée par les poils de la queue.

Il est donc évident que ce ver se sert de sa queue pour nager & pour respirer : c'est par les stigmates qui s'y ouvrent, que l'air entre & sort alternativement; les poils qui la bordent sont de nature à ne jamais se mouiller. Lorsque ce ver veut avancer dans l'eau, il replie son corps à la maniere des serpents. La tête de cet insecte est comme partagée en trois parties : les yeux sont placés auprès du bec, qui est d'une écaille noire; on voit aussi deux petites antennes. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce ver, c'est la situation de ses jambes : elles sont placées tout auprès du bec; de façon qu'au premier coup d'œil, j'ai cru, dit Swammerdam, que cet insecte s'accrochoit avec son bec, comme les perroquets, à tout ce qu'il rencontroit : mais tout bien examiné, j'ai reconnu que ses pattes étoient presque placées dans sa bouche. La peau de ces vers est comme chagrinée. Je suis persuadé, dit le même Auteur, que les Ebénistes & les Tourneurs pourroient s'en servir, aussi-bien que du chagrin, pour polir l'ivoire, ou les bois durs & compactes, comme l'ébene & le buis.

On trouve ces vers dans des eaux, soit douces, soit salées, vers le commencement de Juin : il y a des tems où l'on en voit en quantité. Ils habitent communément les fossés qui bordent les prairies, mais sur-tout les endroits de ces fossés où la surface de l'eau est couverte de plantes aquatiques. Ils se plaisent à ramper & à se traîner de côté & d'autre sur ces petites herbes. On les trouve souvent sur les bords des fossés, la queue en haut, la tête en bas : ils sont occupés, dans cette attitude, à fouiller dans la boue & dans la vase avec leurs jambes, pour chercher leur nourriture. Ces vers se changent en nymphe, puis en une mouche surnommée *mouche asyle*, dont on peut voir la description à la suite du mot Taon.

VERS DE LA MOUCHE ÉPHÉMERE. *Voyez* Ephémere.

VERS DES NOISETTES. Ceux d'entre ces vers qui se trouvent dans les noisettes cueillies nouvellement, sont toujours dans leur écorce membraneuse : ils se changent en scarabées. Ceux qui naissent dans les noisettes seches & tirées de leur écorce, dans les amandes, les pignons, les semences de melon, de concombre, & autres graines oléagineuses, sont de l'espece des chenilles; car certains petits papillons déposent leurs œufs sur ces semences, & de ces œufs il sort des chenilles. Les générations se renouvellent ainsi deux ou trois fois l'année, suivant les saisons. Quand on veut faire subir aux vers des noisettes leur métamorphose, il faut leur présenter du sable humide, dans lequel ils restent pendant tout l'hiver. Ainsi il paroît hors de doute que dans les bois, lorsque ces vers sont sortis des noisettes, ils descendent en terre pour se changer en nymphes : ensuite au printems, ces nymphes deviennent des insectes aîlés.

VER OMBILICAL. On appelle *ver ombilical*, dans les enfants, une sorte de maladie rare, dans laquelle, quoiqu'ils aient une bonne nourriture, & qu'ils tettent bien, ils deviennent maigres, inquiets, & se tourmentent comme s'ils avoient des tranchées. On ne sauroit connoître

ce

ce ver par aucun moyen plus sûr, qu'en appliquant, lorſqu'on le ſoupçonne, un goujon ſur le nombril de l'enfant. Le lendemain on trouve ce poiſſon à demi-rongé par le ver : on peut en remettre un ſecond, & même un troiſieme, pour n'avoir pas à douter de la préſence de ce ver ombilical. Lorſqu'on s'en eſt ainſi aſſuré, on remplit la coquille d'une noix de poudre de cryſtal pulvériſé, avec un peu de ſabine en poudre, & on mêle le tout dans du miel. On applique la coquille de noix le ſoir ſur le nombril de l'enfant. Le ver, attiré par la douceur du miel, ne manque pas d'en manger ; mais la ſabine & le verre le font mourir. On tâche enſuite de faire évacuer ce ver à l'enfant.

Il y a quelquefois dans les dents, des vers qui font ſouffrir des douleurs continuelles : on appaiſe ces douleurs, ou en recevant la vapeur de la fumée de juſquiame, ou en tenant dans ſa bouche de la ſabine cuite dans du vin.

La faim canine eſt quelquefois cauſée par des vers. Pluſieurs Médecins croient que les divers ſymptômes des fievres malignes ne dépendent que des vers qui s'engendrent dans ces maladies. D'autres Médecins, par le moyen de la loupe, ont obſervé de petits vers dans les puſtules de la petite vérole. Pierre de Caſtro a vu pendant la peſte de Naples, des bubons qui en fourmilloient.

VER DU PALMISTE. C'eſt un inſecte qui, ayant été dépoſé par ſa mere, ſe nourrit dans le cœur de cet arbre quand il eſt abattu. Ces vers ſont de la groſſeur du doigt, & d'environ deux pouces de longueur. On ne peut mieux les comparer, dit le Pere Labat, qu'à un peloton de graiſſe de chapon, enveloppé d'une pellicule fort tendre & fort tranſparente. Cet Ecrivain dit avoir mangé de ces vers, qui ſont regardés comme un mets fort délicat. Quand on expoſe ces inſectes quelque tems au ſoleil, ils rendent une huile qui eſt admirable pour les douleurs froides & pour les hémorrhoïdes. Il faut en oindre la partie malade ; mais ne jamais chauffer l'huile, parceque le feu diſſipe ſes eſprits, & les fait évaporer.

VERS PÉTRIFIÉS. *Voyez* HELMINTHOLITES.

VER POLYPE. Nom donné, par M. de Réaumur, à cauſe de ſa figure extérieure, à une eſpece de ver qui ſe trouve dans les eaux, & dont les ſtigmates ſont des tuyaux cylindriques qui ſont environnés de longues appendices, ſemblables aux bras des polypes. De ces vers naiſſent des *tipules culiciformes*. Voyez TIPULE.

VER DE PORC. Goëdard donne ce nom à un ver qui ſe trouve ordinairement dans les égoûts ou les lieux d'aiſances. *Voyez* MOUCHE ABEILLIFORME.

VERS RONGEURS DE DIGUES & DE VAISSEAUX ou VERS TARIERES ou TARETS. Il y a des vers de mer qui rongent les vaiſſeaux, & qui les attaquent en ſi grand nombre & avec tant de fureur, que les poutres & les bois des bordages en ſont tout criblés, ce qui met quelquefois les bâtimens en grand danger de faire eau & de périr. On aſſure qu'il n'y a

qu'environ cinquante ans que nos vaiſſeaux connoiſſent ces nouveaux ennemis ; qu'ils les ont pris dans la mer des Antilles, & les ont rapportés dans nos mers, où il ſe ſont prodigieuſement multipliés. On les regarde comme des eſpeces de *tarieres*.

L'Auteur du Dictionnaire des Animaux dit qu'on compte deux eſpeces de ces vers tarieres : les uns ont des pieds, & les autres n'en ont point. Ceux-ci ſont les véritables *tarets* venus des Antilles, dont nous parlerons à la fin de cet article. Les autres, qui ont des pieds, ſont des eſpeces de *ſcolopendres de mer*, que M. Deſlandes avoit pris mal-à-propos pour le véritable *taret*, ainſi qu'on le verra par ce qui ſuit, & qui eſt extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1720.

Ces eſpeces de vers, dit M. Deſlandes, ont depuis trois lignes juſqu'à un demi-pied de longueur. Tout leur corps eſt compoſé de différents anneaux : ils ont des deux côtés du ventre, une infinité de petites jambes toutes armées de crochets. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt la tête : elle eſt couverte de deux coquilles toutes pareilles, placées des deux côtés, pointues par le bout comme le fer d'un villebrequin de Menuiſier, ou d'une vrille, & qui peuvent jouer ſéparément & différemment l'une de l'autre. Cette eſpece de caſque qui enveloppe la tête du ver, eſt très dur, en comparaiſon du reſte du corps, qui eſt fort mollaſſe, & qui ſeche bientôt à l'air, & ſe réduit en pouſſiere. Il n'en demeure que la tête, qui a été préſervée par ſon caſque.

C'eſt elle qui fait tout le travail du ver, & qui fournit à ſa nourriture & à ſon logement : elle perce le bois par le moyen de ſes deux coquilles, qui ſe diſpoſent en fer de villebrequin ; & comme elle eſt plus groſſe que le reſte du corps, le paſſage qu'elle a ouvert ſuffit toujours. Le ver ronge le bois où il eſt entré, s'en nourrit, croît ; & ſa tête, devenue plus groſſe, lui ouvre enſuite un plus grand paſſage dans la ſubſtance du même bois : il y avance toujours ſans ſe retourner en arriere, & ſans jamais en ſortir. L'air lui eſt ſi contraire, qu'il n'a garde de le chercher.

Il ſuit toujours le fil du bois, & continue ſa route en droite ligne, ſi ce n'eſt que quelque nœud ou quelqu'autre obſtacle l'oblige de ſe détourner. La pointe de ſon caſque, inſtrument qui lui eſt abſolument néceſſaire, s'émouſſeroit contre un corps trop dur, & deviendroit inutile ; & ſi l'animal ne pouvoit plus travailler, il périroit faute de nouvelles nourritures, empriſonné dans ſa derniere excavation. Jamais il ne perce le bois de part en part, ce qui diminue un peu le danger que feroit courir aux vaiſſeaux une infinité d'excavations différentes faites dans leurs bordages.

Comme ces vers ſuivent toujours le fil du bois, il leur arrive quelquefois, en minant ainſi dans le bois, de ſe rencontrer tête contre tête ; alors ils périſſent tous deux, parceque les pointes de leurs caſques ſe briſent l'une contre l'autre. Ce ver emploie la multitude prodigieuſe de crochets, dont ſes jambes ſont garnies, à ſe cramponner aux fibres du bois, afin

qu'étant bien appuyé, il travaille de sa tête avec plus de force. M. Deslandes conjecture que quatre crochets, qui sortent d'entre les deux pieces de son casque, de même figure & de même consistance que les jambes, mais trois fois plus longs, lui servent à sonder l'endroit par où il peut attaquer le bois le plus avantageusement.

Cet Observateur, examinant la surface du bordage d'un vaisseau, dont le bois étoit rongé par ces vers, remarqua que la surface du bordage étoit toute piquée de petits trous, qui avoient, selon sa pensée, contenu les œufs d'où étoient éclos les vers habitants & destructeurs de ce vaisseau : ils y étoient tous entrés obliquement, pour prendre le fil des fibres. Dans ce cas, les œufs auroient été déposés là par des vers de la même espece, mais habitants de la mer; car il ne paroît pas que ceux qui sont une fois dans le bois, puissent ni s'accoupler, emprisonnés chacun à part comme ils sont, ni sortir de leur prison, pour aller au dehors sur la surface du bordage. Il y a apparence que ces insectes de mer peuvent vivre & dans l'eau, & dans le bois; mais qu'ils ne trouvent que dans le bois, une nourriture propre à flatter leur goût, & à les faire beaucoup grossir; que c'est pour cela que ceux de l'eau le cherchent, & y déposent les œufs qui ont été fécondés par un accouplement fait dans l'eau. De sorte que l'espece n'est perpétuée que par ceux qui demeurent dans l'eau, où ils ne sont peut-être pas reconnoissables pour être de la même espece. C'est ainsi que quelques vers du corps humain, les *tænia*, par exemple, ne ressemblent à aucuns vers qui se trouvent sur la terre, quoiqu'il y ait tout lieu de croire qu'ils en viennent.

L'on voit que toute cette description ne désigne qu'une espece de scolopendre, dangereuse par les dégats qu'elle fait aux vaisseaux.

Le même M. Deslandes manda de Brest à M. de Réaumur, que dans le mois de Juillet 1728, on mit sur le côté le vaisseau l'*Hercule*, & qu'on en trouva tous les fonds chargés d'un nombre infini d'animaux d'une espece particuliere; ils avoient deux ou trois pieds de long. Ces vers étoient enfermés dans des gaînes d'une matiere toute semblable à un cuir que l'on auroit long-tems laissé tremper dans l'eau. Ils avoient tous une queue presque ronde, découpée, qui s'ouvroit & se fermoit comme un parasol. Par cette queue ils tenoient au bordage d'une maniere si forte, qu'à peine les pouvoit-on arracher avec la main; mais aussi-tôt qu'on présenta le feu aux carennes, ils se détacherent tous, & tomberent dans la mer. Il paroît que M. Deslandes s'est encore trompé, & qu'il a pris la tête pour la queue de l'animal, lequel n'étoit que le *pinceau de mer*. Voyez ce mot.

Le remede qu'on a trouvé pour garantir les navires des vers qui en rongent le bois, est de doubler les vaisseaux, c'est-à-dire, d'appliquer contre le franc-bord, quand il est frais carenné, du verre pilé & de la bourre de vache, & de revêtir ce premier appareil de planches de sapin, d'environ un pouce d'épaisseur, qu'on attache avec des clous dont la tête soit large; car d'après ce qui a été dit, il est aisé de voir que ce qui sauve ces vaisseaux

doublés, c'eſt, 1°. la grandeur de la tête des clous du doublage & leur grand nombre, qui empêchent les vers de la mer de dépoſer leurs œufs, du moins en grande quantité : 2°. l'obſtacle continuel que feroient aux vers entrés dans le doublage, les tiges de ces mêmes clous : 3°. ce verre pilé & la bourre de vache, autres obſtacles qui les arrêtent, ou qui ne leur conviennent pas pour leur ſervir d'aliment.

Les vers ſurnommés *vers de l'Iſle de Madagaſcar*, qui rongent les vaiſſeaux, paroiſſent être des eſpeces de tarets, dont nous allons parler. A l'égard des *millepieds de mer* d'Amboine, qui ſe fourent dans les vieux pilotis enfoncés dans la mer, & qui ont la tête hériſſée de petits faiſceaux ſoyeux & luiſants, comme les pinceaux dont les Peintres ſe ſervent, ces vers ſont encore une eſpece de *pinceau de mer*.

Il nous reſte maintenant à faire connoître le véritable taret, d'après M. Adanſon. Le taret, ce dangereux animal, qui avoit été peu & mal obſervé par ceux mêmes qu'il inquiettoit & allarmoit tant, eſt un vers aquatique, que cet Académicien met dans le rang des coquillages multivalves. Cet inſecte, qui fait tant de ravages dans les ports de mer & dans les digues, ne perce point le bois pour ſe nourrir, comme l'ont prétendu tous ceux qui en ont fait l'hiſtoire ; mais ſeulement pour ſe loger, ainſi que M. Adanſon l'a prouvé dans une Diſſertation lue en 1756, dans les Aſſemblées de l'Académie des Sciences. La maniere même, ajoute-t-il, dont cet animal perce le bois paroît moins un effet de ſon entendement, que d'une méchanique dépendante d'un mouvement naturel, occaſionnée par l'entrée & la ſortie de l'eau, qui doit fournir à ſa nourriture. M. Adanſon renvoie à ſon *Mémoire*, où il explique cette méchanique, & les divers ſentimens des Auteurs, ſur les mœurs, la génération, la maniere de vivre & de travailler du *taret* de l'Europe : c'eſt le nom qu'il donne à ce ver rongeur de digues & de vaiſſeaux, en le comparant à celui qu'il a obſervé au Sénégal.

Il dit qu'on trouve le taret dans les racines des mangliers qui bordent le fleuve Niger & celui de Gambie : il les perce verticalement, quelquefois à deux à trois pieds, mais pour l'ordinaire, à ſix pouces au-deſſus de terre, rarement au deſſous : ſa coquille eſt compoſée de cinq pieces fort inégales, dont la principale & la plus grande a un tuyau à peu près cylindrique, qui enveloppe & cache toutes les autres. Ce tuyau eſt percé aux deux extrémités, de maniere que l'ouverture inférieure, qui eſt orbiculaire, a deux ou trois fois plus de grandeur que la ſupérieure ; ce tuyau eſt d'une grande dureté ; & liſſe extérieurement : il eſt quelquefois recouvert d'un ſecond tuyau ſemblable, fort mince & très luiſant que l'animal a d'abord collé contre le bois. La ſurface extérieure du tuyau porte les impreſſions des fibres du bois ſur lequel il a été appliqué. M. Adanſon a obſervé que la ſituation de ce tuyau eſt verticale dans les pieces de bois qui ſont verticales, & preſque horiſontale dans celles qui ſont couchées horiſontalement : mais il eſt inſéré de maniere que, quoique ſouvent un peu tortueux, ſon extrémité ſupérieure ſort toujours un peu au dehors, & communique avec l'eau,

pendant que l'extrémité inférieure reste cachée dans le cœur du bois. Celle-ci se bouche entierement par une substance pierreuse & semblable à celle de la coquille dans les tarets qui ont atteint leur juste grandeur.

Les quatre autres pieces de la coquille sont placées aux extrémités de ce tuyau. Lorsqu'on l'ouvre, ou qu'on le casse avec précaution, on voit à son extrémité inférieure deux petites pieces de coquilles très minces, assez égales, & qui ressemblent aux deux battans de la pholade & des conques bivalves. Ces battans ont chacun la forme d'une portion de sphere, creuse en dedans, & pointue vers l'extrémité. Ils ne joignent jamais bien ensemble, & laissent une ouverture assez grande sur chacun de leurs côtés : leur surface extérieure est convexe & hérissée dans sa longueur de vingt-cinq rangs de petites dents taillées en losange, ou assez semblables à celles d'une lime : c'est par leur moyen que l'animal doit percer dans le bois la cavité hémisphérique.

On trouve à l'extrémité supérieure du tuyau les deux dernieres pieces de coquilles qui ressemblent à deux petites palettes assez épaisses, applaties, quelquefois un peu creuses en dedans, légérement échancrées ou arrondies à leurs extrémités. Ces palettes s'écartent, lorsque l'animal fait sortir ses deux trachées ; mais lorsqu'il les fait rentrer dans sa coquille, elles se rapprochent, & les couvrent, en se joignant assez exactement, pour leur ôter toute communication avec l'eau du dehors. La couleur de la coquille & de l'animal est ordinairement blanche.

Cette description du taret du Sénégal fait voir qu'il differe peu de celui de l'Europe, lequel, en 1731 & 1732 donna une terrible allarme aux Provinces-Unies par les ravages qu'il fit dans les pilotis qui maintiennent les digues de Zélande. Tout le monde a été instruit que cette Province, l'une des principales de la Hollande, a été à la veille d'être entiérement submergée dans le tems que ces insectes redoutables rongeoient si rapidement ses digues : elles étoient faites avec de grosses poutres, dont les unes enfoncées dans la mer, & mises en pente, étoient soutenues par d'autres poutres qui avoient leur point d'appui dans la terre ; celles qui étoient enfoncées dans la mer étoient revêtues de madriers, c'est-à-dire de planches très épaisses, capables de soutenir & de rompre l'effort impétueux des eaux, & de mettre à couvert les terres grasses & les fascines dont elles étoient garnies par derriere. Malgré cette formidable barriere, il est heureux que ces funestes animaux aient presque totalement abandonné les parages de cette Isle ; car ce fléau auroit donné lieu à un épanchement des eaux de la mer qui auroit couvert le sol de la Zélande, lequel est, ainsi que celui de presque toute la Hollande, plus bas que le niveau de la mer. Je dis que ces vers ont presque totalement abandonné les parages de la Zélande ; car étant passé en 1760 dans cette Isle, à dessein d'y faire des recherches sur l'espece de fievre que la plûpart des étrangers y gagnent lorsqu'ils y boivent soit de la bierre, soit du lait, soit de l'eau, ou quelque boisson naturelle au pays, je me plongeai plusieurs fois dans la mer où les

digues font continuellement baignées, & j'y découvris non-feulement quelques poutres fortement rongées par les vers tarets, mais les vers mêmes qui y étoient encore. Je conferve dans mon cabinet quelques-uns de ces infectes, & un échantillon du bois rongé, que j'ai détachés & rapportés. Ce n'eft pas ici le lieu d'expofer mes obfervations fur la fievre de Zélande; j'en inférerai le détail dans le Journal de mes voyages. Quant aux tarets, *voyez* l'ouvrage de M. Maffuet, intitulé: *Recherches intéreffantes fur l'origine, la formation, &c. de diverfes efpeces de vers à tuyau qui infeftent les vaiffeaux, les digues, &c. de quelques-unes des Provinces-Unies.* L'on prétend que les infectes qui détruifent les pilotis de Venife, font très différents du taret; & l'on foupçonne que les vers qui rongent aujourd'hui les bouchots à moules conftruits à Efnandes près de la Rochelle, font les mêmes que ceux qui rongent nos vaiffeaux & les digues de Hollande. M. Dupaty fixe l'époque de l'irruption de ces vers, au naufrage d'un navire revenu de long cours, qui échoua en 1730 fur ces parages. *Voyez* l'article Bouchots a moules, à la fuite du mot Moule.

VER ROUGE. C'eft l'ennemi le plus redouté des abeilles maçonnes. *Voyez* fon Hiftoire à la fin de l'article Abeilles Maçonnes, à la fuite du mot Abeille.

VERS SANS JAMBES, ennemis des pucerons. Il n'eft pas concevable à quel point les pucerons fe multiplieroient, s'il n'avoit été établi qu'ils ferviroient de pâture à un grand nombre d'autres efpeces d'infectes très voraces. Les infectes, à la nourriture defquels les pucerons font deftinés, peuvent être divifés en trois claffes : ceux de la premiere claffe fe transforment en des *mouches qui n'ont que deux aîles* : ceux de la feconde claffes deviennent des *mouches à quatre aîles*, & les autres des *fcarabées*. Il y a de ces vers de couleur différente.

Il y a des mouches que l'inftinct porte à venir dépofer leurs œufs fur des tiges ou fur des feuilles où ces pucerons font établis. Les vers qui fortent de ces œufs, font avides de proie dès leur naiffance; ils naiffent au milieu d'un petit peuple pacifique qui n'a été pourvu ni d'armes offenfives, ni d'armes défenfives, & qui attend paifiblement & fans défenfe les coups mortels qu'on veut lui porter; il ne femble pas même connoître fes ennemis. Pour attaquer les pucerons, ces vers font armés d'un dard brun, de nature de corne ou d'écaille qui, à fa bafe, a deux autres pointes plus courtes, avec lefquelles il forme une efpece de fleurs de lys : il n'eft point d'animal de proie qui chaffe autant à fon aife que le fait ce ver : couché fur une feuille ou fur une tige, il eft environné de toutes parts des infectes dont il fe nourrit. Il peut bien en prendre une centaine, fans changer de place. Quand ce ver a fucé le puceron pendant quelque tems, il le jette; & alors le puceron eft fec. Il n'eft point d'endroits où les pucerons s'établiffent, où l'on ne trouve quelques vers; il y en a où l'on en trouve un grand nombre. Ils pénetrent jufques dans les veines des feuilles de peuplier. M. Geofroi a obfervé dans des veines des feuilles d'orme un de ces

vers à trompe, couché fur un lit de duvet de ces petits animaux.

Les vers dont nous parlons, font différents du ver furnommé le *lion des pucerons* & du *hériffon blanc*. Voyez l'Hiftoire de ces infectes à chacun de ces mots.

VERS DE SAUMURE. Efpece d'infecte que M. Schloffer a découvert en 1756, dans les leffives concentrées de fel marin à Limington dans la Province de Hamp. Cet infecte eft très agile, rougeâtre & aptere. Son corps a la forme d'un tube cylindrique d'environ un pouce de longueur. Sa tête eft terminée par deux antennes très fines & affez courtes. Il a deux yeux noirs placés fur le côté, & l'Auteur foupçonne que la tache noire qui fe voit au milieu de la tête, peut fervir de troifieme œil. La bouche eft courbe & applatie contre la poitrine. On compte à chaque côté du corps, onze jambes natatoires. Le mâle a entre la tête & les premieres jambes antérieures, deux efpeces de bouts longs, plats, & fort mobiles. Les femelles ont un gros fac, mol & membraneux placé fous le ventre. Les mâles en preffant ce fac, font accoucher les femelles. Cet infecte fe trouve en hyver comme en été, principalement dans la faumure ou leffive de fel concentrée.

VER DE SCARABÉE. *Voyez* à l'article TARIERE.

VERS DU SCARABÉE MONOCEROS. *Voyez* à l'article SCARABÉE MONOCEROS.

VER A SOIE, *Bombyx*. Le ver à foie a été appellé de ce nom, parce que de toutes les chenilles connues, c'eft celle qui donne la plus belle foie. Il a été apporté de la Chine, fon pays natal, ainfi que l'art de retirer la foie de fa coque. Les vers à foie fe font très bien naturalifés dans plufieurs de nos Provinces méridionales où on les éleve avec fuccès, & où on les a multipliés au point que la foie qu'ils fourniffent, eft l'objet d'une des plus belles parties du commerce.

Il n'y a pas très long-tems que les vers à foie ont été connus en France, & que leurs coques y ont été filées pour être employées dans nos Manufactures. Les ouvrages de foie étoient encore fi rares, même à la Cour, du tems de Henri II, que ce Prince fut le premier qui porta des bas de foie. Autrefois les étoffes de foie étoient fi précieufes & fi cheres qu'elles fe vendoient au poids de l'or; il n'y avoit que les Empereurs qui en portoient. Tout le monde fait combien la foie eft devenue aujourd hui commune par les foins qu'ont eus plufieurs de nos Rois d'exciter l'émulation pour élever ces précieux infectes, & par la protection qu'ils ont donnée aux Manufactures. Si la laine a fervi de premier vêtement, la foie a des beautés particulieres & des avantages réels fur la laine pour des ouvrages de plufieurs genres.

Comme le ver à foie n'eft qu'une vraie chenille rafe, en préfentant la ftructure intérieure de cet infecte, nous préfentons le tableau de celui des autres efpeces, & en même-tems celui d'un grand nombre d'autres infectes qui ne font point de leur claffe : quelque différence qui paroiffe en

eux & dans leurs figures, les principales parties, celles qui servent immédiatement à la vie, ont beaucoup de ressemblance. Les Malpighy, les Swammerdam, le Vallisniéri, les Réaumur, ont jetté beaucoup de lumiere sur ce sujet, qui étoit absolument ignoré des anciens. Nous allons donc, d'après les connoissances fournies par ces excellens Naturalistes, mettre sous les yeux, & montrer en détail les principaux ressorts qui meuvent ces petits êtres. Nous allons faire voir le dedans de leur machine & le jeu des parties qui la composent.

Description du Ver à soie.

Il est inutile de décrire la figure extérieure du ver à soie. Il n'est personne qui ne la connoisse : mais admirons les merveilles que son intérieur nous présente; & pour les mieux observer, il faut les considérer dans une chenille grande & vigoureuse, telle que la *chenille du Titimale à feuilles de cyprès*, les parties s'y voient sensiblement; c'est la même structure que celle du ver à soie, & de toutes les autres chenilles. Pour se rendre maître de la chenille ou du ver à soie, on l'enferme d'abord dans une bouteille avec un fragment de papier imbibé d'huile essentielle de térébenthine : les vapeurs de cette liqueur bouchent les stigmates de l'insecte, le font tomber bientôt en convulsion, puis en paralisie, & il paroît comme mort pendant un tems assez long pour l'arranger à volonté; on l'attache pour lors avec quatre épingles sur une tablette de cire : l'insecte étant tranquille, on observe d'abord sa tête, où l'on remarque la levre supérieure, les mâchoires, deux corps charnus qui lui servent comme de levre inférieure, pour pousser les alimens dans sa bouche, & la filiere, instrument, qui mérite tant d'être connu par les services qu'il nous rend. Cette filiere est un mamelon charnu, percé d'un petit trou où se moule la liqueur soyeuse.

Sur la tête du ver à soie on apperçoit six petits grains noirs, presque arrangés sur la circonférence d'un cercle posé sur le devant, & un peu sur le côté de la tête; trois de ces grains sont convexes, hémisphériques, & transparens, ce qui les a fait regarder comme de véritables yeux. Sur les anneaux le long des côtés de l'animal, on observe de petites ouvertures ovales qui sont les stigmates, organes de la respiration, dont la structure est des plus admirables, ainsi qu'on peut le voir à son article au mot Insecte.

La premiere chose qui se présente, lorsqu'on ouvre la chenille, c'est l'estomac qui se reconnoît à sa couleur verte; c'est un canal qui va en ligne droite de la bouche à l'anus. La premiere partie de ce canal tient lieu de gosier ou d'œsophage; elle se termine vis-à-vis de la derniere paire des jambes écailleuses, où elle est fermée par une soupape : ce qui suit est le véritable estomac, qui se termine vers la fin par un second étranglement.

Un des objets des plus importans à connoître, ce sont deux vaisseaux qui descendent de la tête, & viennent se coucher sur l'estomac, ou, après quelques sinuosités, ils vont se ranger du côté du dos. Ces petits vaisseaux ordinairement

ordinairement jaunâtres, quelquefois blancs, font les réfervoirs de la foie; chacun d'eux aboutit à la filiere : mais avant que d'y arriver, ils deviennent fi déliés, que ce ne font que deux filets paralleles l'un à l'autre: ils font dans le corps de la chenille des plis & replis qui s'entrelacent prodigieufement jufqu'à leur dernier bout, qui eft abfolument fermé, & ne permet pas à la liqueur foyeufe d'en fortir. Ces vaiffeaux ne s'introduifent ni dans l'eftomac, ni dans quelqu'autre partie où ils pourroient puifer cette liqueur, & par conféquent ils doivent la recevoir par des canaux de communication infiniment déliés, puifque tous nos Savans Anatomiftes n'ont encore pû les découvrir.

Une précaution bien néceffaire pour fuivre ces vaiffeaux dans leur route, c'eft de faire périr l'animal dans l'efprit de vin, & de l'y laiffer pendant deux ou trois jours : les vaiffeaux à foie y deviennent très fermes; & la liqueur qu'ils contiennent s'y durcit au point qu'il eft aifé d'enlever tout d'une piece chaque vaiffeau à foie.

On obferve le corps graiffeux, qui eft un affemblage d'efpeces de vaiffeaux que leur entrelacement & leur molleffe rendent difficiles à fuivre. Son ufage fe manifefte, lorfque le tems des métamorphofes eft arrivé : c'eft de ce corps graiffeux que ce papillon tirera une grande partie de ce qui doit le compofer.

Le cœur joue un rôle trop important dans tous les corps animés, pour qu'on ne foit pas curieux de le connoître, fous quelque forme qu'il fe préfente; on le regarde communément comme le centre de la vie. Celui des chenilles eft de toute la grandeur de leur corps; c'eft un vaiffeau de couleur d'eau que l'on voit appliqué tout du long du milieu du dos, depuis la tête jufques près de l'anus. Quelques Auteurs l'ont appellé une longue artere; mais on ne peut lui refufer le nom de cœur, puifqu'il en fait les fonctions. La membrane de ce cœur eft auffi tranfparente que le verre le plus fin : on voit couler dans fon intérieur une liqueur qui s'élance par jets qui reffemblent à des flots & qui rendent le cœur vifible, en foulevant la membrane qui les couvre chaque fois qu'ils paffent. Ces flots coulent toujours de l'anus vers la tête. On n'a point encore découvert les veines qui reçoivent cette liqueur pour la rapporter au cœur; ainfi il eft encore incertain fi ce fang circule, ou s'il n'eft que battu par un mouvement periftaltique de la membrane du cœur, femblable à celui de nos inteftins.

Un fait des plus finguliers, & qui prouve combien ces infectes ont la vie dure; c'eft que fi l'on fouleve la moitié fupérieure du cœur, en la détachant de deffus la peau de l'infecte, & qu'on la pofe comme une corde de violon fur un chevalet, formé par une épingle pliée, cette contrainte n'arrête point le cours des liqueurs; & l'on voit continuer les mouvements de fyftole & de diaftole du cœur, qui portent le fang vers la tête, & durer ainfi pendant fept ou huit heures de fuite, après que l'infecte a été ouvert.

On ne trouve dans le ver à foie nulle trace vifible, nul indice des parties

propres à perpétuer l'efpece : ces organes ne fe forment, & ne fe démêlent que pendant la fermentation qui fe fait dans la chryfalide. Il y a cependant des chenilles dans lefquelles on trouve les œufs tout formés quelque tems avant leur transformation en chryfalides.

La foie n'eft qu'un extrait des alimens dont l'infecte fe nourrit : la preuve en eft, que fa perfection dépend de la qualité des alimens. On obferve que les muriers noirs ne fourniffent à nos vers qu'une foie grof-fiere, que les muriers blancs en donnent une plus fine, & que la foie de la Chine eft la plus parfaite de toutes.

La culture des muriers étant néceffairement liée à l'éducation des vers à foie qui font un objet de commerce fi beau & fi important, nous nous fommes attachés à donner d'après les traités modernes, un précis de leur culture. *Voyez* MURIER.

Lorfque la matiere à foie fort du corps de l'infecte par la filiere, elle eft une gomme molle, fondue & remarquable par trois qualités qu'on croi-roit n'avoir eu que nous & nos befoins pour objet ; 1°. par celle de fe fé-cher dans l'inftant qu'elle prend l'air ; mais de ne fe fécher qu'autant qu'il convient, pour que les fils fe collent légérement l'un fur l'autre, fans nous priver des moyens de les détacher & de les dévider ; 2°. par celle de ne pouvoir plus être ramollie par l'eau, lorfqu'elle eft une fois feche ; 3°. en-fin, par celle qu'elle a encore, lorfqu'elle eft feche, de ne pouvoir plus être ramollie par la chaleur. Ce font ces trois qualités réunies qui rendent cette liqueur fi propre à nos ufages, après qu'elle a été filée par le ver. Ces trois qualités font auffi celles que l'on exige du beau vernis que les Chinois ont trouvé avant nous, & que nous avons enfin imité.

Puis donc que la matiere de la foie & celle des vernis eft la même, les vers à foie femblent nous indiquer, en filant leur foie, que nous pour-rions filer les vernis, & en faire des étoffes. Voici une expérience qui prouve que la foie des chenilles eft un vrai vernis, & que l'on pourroit tirer des chenilles des vernis tout faits.

Si l'on ouvre plufieurs de ces animaux, que l'on tire promptement de leurs corps les vaiffeaux à foie, qu'on les jette auffi-tôt dans l'eau chaude pour les empêcher de fécher : que l'on écrafe ces vaiffeaux pour exprimer la liqueur, & la répandre dans l'eau ; cette fubftance foyeufe y reftera liquide. Après une évaporation fuffifante de l'eau, & en avoir amaffé par ce moyen une petite quantité, que l'on en frotte un papier imprimé, il reftera ver-niffé d'un enduit jaunâtre, mais tranfparent qui laiffe voir l'écriture auffi bien que le verre le plus fin, & que l'eau ne peut altérer. Ce feroit encore un fecret pour défendre nos papiers contre l'humidité, la moififfure & les vers qui les percent ; car on ne connoît point d'infectes qui mordent fur la foie. Cependant plufieurs perfonnes difent que la foie, après un très long-tems, mais fur-tout la foie crue, c'eft-à dire, celle dont on n'a point en-core enlevé la gomme, eft fujette à être quelquefois hachée par un petit infecte affez femblable à une mite.

Toutes les ſoies des diverſes chenilles n'ont pas la même perfection, ni le même luſtre. Il y en a qui ſe caſſent très aiſément, d'autres ont une force égale à celle de nos vers à ſoie; d'autres, telles que celle qui provient des chenilles à tubercules, ſont filées en brins auſſi gros que des cheveux. Les ſoies des différentes chenilles n'ont pas non plus toutes la même couleur : il y en a de blanches, de jaunes, de vertes, de bleues, de brunes : celle de la même chenille n'eſt pas toujours d'une couleur continuement égale.

La coque du vers à ſoie eſt, de toutes les coques connues, celle de deſſus laquelle on peut tirer le fil, avec plus de facilité. Mais ce qu'on ne peut pas filer, ne peut-on pas le carder, comme on fait la laine? il eſt certain qu'il y a pluſieurs coques dont on pourroit tirer un parti utile par ce moyen.

Il y a lieu de croire que ſi l'on vouloit éprouver les ſoyes de toutes les différentes eſpeces de chenilles, ſoit comme gomme liquide, en la tirant immédiatement de leur corps, ſoit comme fil propre à fabriquer des étoffes, on pourroit leur découvrir des uſages utiles, ou du moins, agréables. On peut avoir quelque lieu de penſer que la nature a eu deſſein de nous gratifier de cette précieuſe liqueur, lorſqu'on voit la quantité prodigieuſe qui s'en va en pure perte. Pluſieurs chenilles, telles que celle du titimale, celle qui donne le papillon à tête de mort, toutes celles qui ne tirent de leur réſervoir qu'un ſimple cordon pour ſe lier, toutes celles qui ſe pendent par les pieds de derriere, ont toutes proportionément autant de matiere à ſoie que celles qui font des coques, & cependant en dépenſent infiniment moins.

Outre les avantages conſidérables que les arts ont ſu tirer de cette matiere animale, la médecine y a trouvé un remede d'une grande efficacité pour la ſanté des hommes, dans certains momens critiques : ce ſont ces gouttes ſi renommées, que l'on appelle *gouttes d'Angleterre*, qui ne ſont autre choſe qu'un extrait de la ſoie. La ſoie crue, teinte en cramoiſi, paſſe auſſi pour avoir la vertu de modérer les regles trop abondantes des femmes, de calmer les pertes utérines, & d'empêcher l'avortement.

Lorſque le ver à ſoie eſt repu de feuilles de murier, & que le tems de ſa métamorphoſe ou transformation eſt arrivé, ſon corps devient luiſant, & comme tranſparent : d'abord il ſe purge par la diete; il devient flaſque & mollaſſe, puis il cherche un endroit où il puiſſe travailler à la ſtructure de ſa coque ſans être interrompu. On lui préſente quelques menus brins de balais; il s'y retire & commence à porter ſa tête à droite & à gauche pour attacher ſon fil de tous côtés. Tout ce premier travail paroît informe, mais il n'eſt pas ſans utilité : ces premiers fils ſont une eſpece de coton ou de bourre, qu'on appelle l'*araignée* ou la *bourette*, qui ſert à écarter la pluie; car la nature ayant deſtiné le vers à ſoie à travailler ſur les arbres en plein air, il ne change pas de méthode lorſqu'il ſe trouve à couvert. Cette ſoie groſſiere fait comme la baſe de ſa coque, dite ordinairement *coccon* ou

coucon. On nomme cette foie groffiere *fleuret* ; & lorfqu'elle eft préparée on lui donne le nom de *filofelle*. Quand l'infecte fe trouve fuffifamment environné de cette bourre, il commence fa véritable coque, en conduifant fa foie plus régulierement, non pas comme nous tournons des fils autour d'un peloton; mais en l'appliquant en zigzag contre cette bourre qu'il foule en même tems, & repouffe continuellement avec fa tête, pour donner à l'intérieur de fon petit édifice une capacité ronde & réguliere : fon corps fe tenant plié prefque en deux, il n'y a que la moitié fupérieure qui agiffe, & qui fe tourne fur l'inférieur, comme fur un point fixe; c'eft là ce qui donne une rondeur exacte à la coque, & en même tems une forme oblongue, parceque la filiere fe trouve à l'extrémité de cette partie du corps qui tourne & retourne. Après avoir achevé cette premiere furface, l'infecte la double d'une feconde couche de foie, compofée de fils conduits pareillement en zigzag, & il forme ainfi jufqu'à fix couches.

La longueur d'un fil de foie qui peut fe dévider de deffus la coque, eft, fuivant Malpighy, de 1091 pieds & quelques pouces, mefure de Paris. M. Lyonnet leur a trouvé ordinairement entre fept & neuf cents pieds de longueur.

Le ver à foie emploie ordinairement deux jours, quelquefois trois à finir fa coque : il y a des chenilles qui font les leurs en un feul jour; d'autres en font de très bien travaillées en quelques heures.

Nous avons dit plus haut que le ver à foie a deux réfervoirs de matiere foyeufe; tous deux contribuent pour l'ordinaire à la formation de chaque fil de foie : le microfcope ou la loupe nous fait découvrir que ce fil eft en quelque forte plat, & que le milieu de chaque fil eft creufé comme en gouttiere.

Après que le ver s'eft épuifé à fournir la matiere & le travail de fes trois couvertures, il perd la forme de ver, en fe dépouillant de fa quatrieme peau, & il fe change en chryfalide, que l'on nomme auffi *feve*, *nymphe*, *aurélie*. Voyez au mot Chrysalide, & fur-tout au mot Nymphe, les phénomenes qui arrivent dans cette métamorphofe. De cet état il paffe à celui de papillon, après avoir refté vingt-un jours dans l'état de chryfalide.

Le papillon des vers à foie eft de la claffe des papillons nocturnes ou des phalenes, qui n'ont point de trompe fenfible, & qui ne mangent point. Les papillons des vers à foie, tant les mâles que les femelles, font d'un blanc fale ou jaunâtre. Ce que le papillon mâle offre de plus remarquable dans l'accouplement, c'eft qu'il agite fes aîles avec vîteffe à différentes reprifes. Malpighy a pris plaifir à compter le nombre des agitations d'aîles, & il a remarqué que le plus fouvent il les abaiffe & les éleve cent trente fois de fuite : ces mouvements fe fuccedent les uns aux autres avec une très grande vîteffe, après quoi il refte comme mort pendant un quart d'heure, & quelquefois il fe fépare de la femelle : au bout de ce tems il fe raccouple de nouveau, paroît avoir repris vigueur, & commence à

mouvoir ses aîles avec vîtesse ; mais cette fois il ne les agite & ne les éleve que trente-six fois de suite ; enfin vient un nouveau tems de repos, après lequel le papillon ne donne que peu de mouvement de suite à ses aîles : l'accouplement dure quatre jours. *Voyez* au mot Papillon, de quel usage il y a lieu de penser que peut être ce mouvement des aîles, ainsi que la description de la structure des parties intérieures du papillon.

Education des Vers à soie.

Nous avons considéré jusqu'à présent le ver à soie du côté physique ; nous avons vu ce que son industrie nous présente d'admirable ; nous allons le considérer présentement du côté des richesses annuelles qu'il procure à plusieurs de nos Provinces.

M. Lescalopier, ci-devant Intendant de la Généralité de Tours, persuadé de la nécessité d'éclairer cette branche économique de l'agriculture & du commerce, & convaincu du bien qu'elle peut procurer aux habitans des Provinces confiées à ses soins, a proposé à la société d'agriculture, nouvellement établie à Tours, de former un précis de ce qui a été écrit de plus intéressant sur l'éducation des vers à soie, de le dégager de toute théorie, de n'indiquer que des pratiques faciles, à la portée de tous ceux qui élevent cet insecte ; & il a fait distribuer gratuitement ce précis pour tous ceux qui desireroient former quelque établissement en ce genre. Nous ferons usage de ce précis pour donner une idée des soins nécessaires à prendre pour l'éducation de ces insectes.

Il y a deux manieres d'élever les vers à soie. On les peut laisser croître & courir en liberté sur les muriers mêmes, ou les tenir au logis dans une place uniquement destinée à cet usage, en leur donnant tous les jours des feuilles nouvelles.

Quelques curieux ont fait essai de la premiere méthode, & elle a réussi lorsque la saison s'est trouvée favoriser les précautions qu'ils ont eu soin d'apporter ; c'est la pratique qu'on suit à la Chine, notamment dans la Province de Quanto, où le printems est presque perpétuel, & les arbres toujours verds : on la suit aussi au Tunquin, & dans d'autres pays chauds.

Les papillons venus de vers à soie choisissent sur le murier un endroit propre pour poser leurs œufs, & ils les y attachent avec cette glu dont la plupart des insectes sont pourvus pour différents besoins. Ces œufs passent ainsi l'automne & l'hiver sans danger : la maniere dont ils sont placés & collés les met à couvert de la grêle, qui quelquefois n'épargne pas le murier même. Le petit ver ne sort point de son œuf qu'il n'ait été pourvu de sa subsistance, & que les feuilles ne commencent à sortir de leurs boutons. Lorsque les feuilles sont venues, les petites chenilles percent la coque de leurs œufs, se répandent sur la verdure, grossissent peu à peu, & filent, au bout de quelques mois sur le même arbre, leurs cocons, qui

paroiſſent comme des pommes d'or au milieu du beau verd qui les releve. Cette façon de les nourrir eſt la plus sûre pour leur ſanté, & celle qui coûte le moins de peine; mais la température inégale & inconſtante de nos climats rend cette méthode ſujette à bien des inconvénients qui ſont ſans remede. Il eſt vrai qu'avec des filets ou autrement on peut préſerver les vers des inſultes des oiſeaux; mais les grands froids qui ſurviennent ſouvent tout d'un coup après les premieres chaleurs, les pluies, les grands vents, les orages enlevent & perdent tout. Il faut donc prendre le parti de les élever à la maiſon.

On choiſit pour cela une chambre expoſée en bon air, où le ſoleil donne, qui ſoit garantie des vents du nord & du midi par des fenêtres bien vîtrées, ou par des chaſſis couverts de fortes toiles : on a ſoin que les murs en ſoient bien enduits, les planchers bien fermés; en un mot, que toutes les avenues ſoient interdites aux chats, aux rats, aux ſouris, aux lézards, à la volaille, & généralement à tous les inſectes & oiſeaux qui les dévoreroient. Au milieu de la place on éleve quatre colonnes qui forment enſemble un aſſez grand quarré : on étend d'une colonne à l'autre, par différents étages, des planches & différentes claies d'oſier, & ſous chaque planche, une claie avec un rebord. Ces claies & ces planches ſont poſées ſur des couliſſes, & ſe placent ou ſe déplacent à volonté, de façon néanmoins que les ordures de l'une ne tombent point ſur l'autre. On donne à ces lieux le nom de *tabarinage*.

Ceux qui élevent des vers à ſoie donnent le nom de *graine* aux œufs du ver. De toutes les graines étrangeres de vers à ſoie, celle d'Eſpagne a, juſqu'à ce jour, paſſé pour la meilleure après celle de Piémont & de Sicile. Le choix de la graine eſt, ſans contredit, ce qui exige le plus d'attention dans l'éducation de ces vers, puiſque c'eſt d'elle que dépend le ſuccès de toutes les opérations ſubſéquentes. Les graines étrangeres ſont en général aſſez incertaines, ſoit parcequ'elles ſont trop vieilles, ſoit parcequ'elles ont éprouvé, de la part de l'air, des variations préjudiciables, ſoit même parcequ'elles ont été quelquefois paſſées au four pour détruire le germe de leur fécondité.

Celui qui veut élever des vers à ſoie, doit ſe procurer de lui-même de la graine, d'autant mieux qu'il n'y en a aucune qui approche en qualité de celle qu'on forme dans chaque pays : la raiſon phyſique en eſt, que cette graine étant naturaliſée au climat, elle a plus d'analogie avec le murier, duquel elle a reçu ſa principale ſubſtance, & que d'ailleurs elle réſiſte bien mieux aux variations & viciſſitudes particulieres de l'air du pays où ont vécu les vers & les papillons qui l'ont fournie.

On reconnoît que la graine eſt propre à produire avantageuſement, ſi elle eſt caſſante, ſi elle contient une liqueur qui ne ſoit ni trop épaiſſe, ni trop fluide; ſi elle porte un œil vif, lucide; ſi ſa couleur tire plus ſur le gris obſcur que ſur toute autre; ſi enfin en la mettant dans du vin, elle ſe précipite au fond. Paſſons maintenant au moyen de l'obtenir dans tous pays.

Lorſque les vers ont formé leurs cocons, on en choiſit un nombre proportionné à la quantité de graine qu'on veut faire. L'expérience apprend qu'un gros de graine contient au moins cinq mille vers ou graines. Comme il périt aſſez ordinairement la moitié des vers avant qu'ils faſſent leurs cocons, un gros de graine ne donne que deux mille cinq cents cocons, qui ſuffiſent quand ils ſont médiocrement bons, pour en tirer une livre de ſoie.

On doit choiſir, pour la graine, les cocons les plus fermes & les premiers formés, parcequ'ils annoncent les vers les plus vigoureux, & par conſéquent les plus propres à la propagation. Les cocons mâles ſont ſerrés, longs, pointus, & la ſoie en eſt ordinairement plus fine que celle des femelles : le cocon femelle eſt rond, gros, fort ventru, & la ſoie en eſt plus unie, & un peu plus égale que celle du mâle. Il eſt cependant encore plus sûr de choiſir les vers mâles & femelles avant que les cocons ſoient formés : on reconnoît facilement les premiers, puiſqu'ils ont les yeux plus marqués & plus diſtincts que ceux des femelles. Dans ce triage on doit préférer ceux dont la couleur tire le plus ſur le jaune pâle, comme fourniſſant parmi les quatre eſpeces de jaunes, la ſoie la plus parfaite.

Lorſque les papillons ſont ſortis, on donne à chaque femelle ſon mâle, & on les place ſur un morceau d'étamine. Lorſque la femelle a été fécondée, elle dépoſe ſes œufs environ dix ou douze heures après l'accouplement : ces œufs s'attachent fortement à l'étamine, à l'aide de la ſubſtance glutineuſe dont ils ſont enduits. Chaque femelle donne quatre ou cinq cents œufs ; ainſi un cent de femelles donne une once de graine, & l'on mettra à part, pour chaque once qu'on voudra faire, au moins deux cents cocons, moitié mâles, moitié femelles.

On conſerve ainſi ces morceaux d'étamine juſqu'au mois de Septembre, qu'on travaille à détacher les œufs qui y ſont attachés. Pour y parvenir, on ſouffle ſur la graine quelques gorgées de vin, pour détremper la ſubſtance glutineuſe, & on la détache enſuite facilement avec une barbe de plume : on l'enferme dans un cornet de papier, qu'on met dans un lieu qui ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid, ni trop humide.

On doit ſonger à faire éclore la graine lorſque les feuilles de murier commencent à pouſſer. Dans les années hâtives, cela arrive entre le 10 & le 15 d'Avril : quand les gelées ſont fréquentes, & que l'année eſt tardive, on eſt obligé d'attendre juſqu'au 10 ou 12 de Mai.

Il y a deux manieres de faire éclore la graine, la naturelle & l'artificielle.

La naturelle conſiſte à laiſſer agir l'air extérieur, & attendre l'effet de ſon action ou de ſa température, pour développer le principe de la fécondité des œufs.

L'artificielle conſiſte à employer la chaleur du feu, ou d'autres moyens de cette eſpece. Cette derniere eſt beaucoup plus en uſage que l'autre ; on la croit cependant moins naturelle & moins analogue à l'eſſence du ver.

La couvée naturelle doit, ſans contredit, être préférée dans tous les pays où la température, toujours égale & plus propre à développer les principes de fécondité, agit avec sûreté, & ſans aucun ſecours étranger: mais dans les climats ſujets à variations, tel, par exemple, que celui de la Touraine, il y auroit de l'inconvénient à compter ſur ſes effets. Le point eſſentiel eſt de concilier la naiſſance du ver avec le moment où le murier ſe développe pour fournir à ſa nourriture.

Pour faire la couvée artificielle, on diviſe la graine par onces: on en forme de petits paquets qu'on enveloppe d'un linge recouvert de coton, ſans trop ſerrer la graine: les femmes ou filles qui ſont communément chargées de cette opération, portent enſuite ce linge ſur elles, ne l'approchent que peu à peu de leur peau, & finiſſent par le dépoſer dans leur ſein pendant le jour, & elles le conſervent pendant la nuit dans leur lit: elles le viſitent le deuxieme jour; ſi elles apperçoivent que la graine ſoit rouge, elles la rejettent ſur le champ pour en couver d'autre, attendu que cette couleur annonce qu'elle a perdu ſa qualité pour avoir éprouvé une chaleur trop vive: ſi au contraire la graine porte une couleur de gris blanc, elles la mettent dans des boîtes propres, ſans odeur; elles garniſſent ces boîtes de papier blanc, mettent dedans la graine ſans trop l'entaſſer, la recouvrent d'une feuille de papier percée de petits trous, par leſquels ſortent les vers à meſure qu'ils ſont éclos, pour chercher les feuilles tendres de muriers qu'on a miſes au deſſus: on pourroit ſe ſervir, en place de papier, de petits filets.

On place ces boîtes ſur un lit de plumes, au milieu de deux oreillers, ſous une couverture de laine: on a ſoin d'entretenir, par le feu, la chaleur de la chambre au même degré, ou d'y ſuppléer par des bouteilles d'eau chaude, que l'on place ſous le lit de plume, & que l'on renouvelle à meſure que l'on voit les vers éclore. Lorſque la graine eſt bonne, & que le degré de chaleur eſt donné à propos, la plus grande partie des vers éclosent dans les deux ou les trois premiers jours: au-delà du cinquieme ou ſixieme jour, lorſqu'ils ne ſont point éclos, il n'y a plus rien à eſperer, & il faut recommencer l'opération avec de nouvelle graine.

On ſe ſert quelquefois d'une poule qui glouſſe, ſous laquelle on place des boîtes remplies de graine, qu'on recouvre de paille, & de quelques œufs par deſſus: le bain marie & la chaleur de la cendre, ſont encore en uſage.

A meſure que les vers ſont éclos, on les place par couvées, ſuivant la date de leur naiſſance, dans de nouvelles boîtes garnies de feuilles de murier: on doit leur en donner de nouvelles deux fois par jour. C'eſt dans les commencements qu'on doit apporter plus de ſoin pour la conſervation de ces inſectes; leur extrême délicateſſe les rend ſuſceptibles des moindres variations de l'air; & l'on ne réuſſit à les garantir de tous les dangers auxquels ils ſont expoſés, que par la plus grande exactitude à pourvoir à

leurs

leurs besoins, à les entretenir dans une propreté continuelle, & à les maintenir dans un degré de chaleur uniforme.

Le plus difficile est de conserver une même température d'air toujours également sain. Pour y parvenir, on fait usage avec succès du thermometre de M. de Réaumur, qui, par des expériences très suivies sur les vers à soie, a reconnu que le dix-huitieme degré de son thermometre est celui qui indique la chaleur la plus analogue & la plus convenable à la nature & au tempérament de cet insecte. Toutes les personnes qui en ont fait usage l'ont employé avec succès. Cependant plusieurs Naturalistes du premier ordre ont observé en Touraine, que les vers éclos dans cette Province au dix-huitieme degré, sur-tout dans les années hâtives, ne produisent qu'une soie foible, & d'un travail pénible; tandis que ceux qui prennent naissance au quatorzieme & quinzieme degré de chaleur, font une soie forte, nerveuse, & d'une qualité supérieure.

Lorsque les vers sont un peu forts, on les arrange & on les dispose dans l'attelier, qu'on nomme *tabarinage*, dont nous avons donné la description plus haut. On doit observer dans le premier âge, & pendant les quatre mues, de ne leur donner que les feuilles les plus tendres de murier blanc, & après les mues jusqu'à la soie, des feuilles fortes & bien nourries. A l'égard de la quantité, on doit leur en donner le matin & le soir, depuis leur naissance jusqu'à leur seconde mue; trois fois le jour, depuis leur troisieme mue jusqu'à la derniere; & cinq ou six fois depuis la derniere, jusqu'à ce qu'ils fassent leurs coques. Les feuilles de murier blanc sauvageon fournissent aux vers une soie très belle, mais elle est toujours en petite quantité : les vers nourris de celles de murier d'Espagne, donnent au contraire beaucoup de soie; mais elle n'est ni belle, ni bonne. Les feuilles de murier franc ou enté avec la greffe du murier blanc, sont très propres aux vers : elles fournissent tout à la fois beaucoup de soie, & d'une qualité supérieure; elles sont d'ailleurs meilleures que les autres à tous les états du ver. Ces arbres donnent leurs feuilles bien plutôt que les autres. *Voyez* au mot Murier, la maniere la plus favorable de les cultiver, & d'en tirer le plus grand avantage.

On doit avoir attention de ne point donner aux vers à soie de feuilles mouillées ni gâtées, ni de qualités différentes, comme de murier blanc & de murier noir. Il y a des années où les muriers sont attaqués de punaises, dont l'odeur est mortelle pour les vers : l'injection de savon est un moyen sûr pour détruire ces punaises, ou la vapeur de fiente de bœuf desséchée & brûlée au pied de l'arbre. Chaque millier de vers consomme cinquante livres pesant de feuilles, depuis leur naissance jusqu'à ce qu'ils montent dans les bruyeres pour filer leurs cocons.

Personne n'ignore qu'il y a des années où les feuilles de muriers sont très rares, soit par le défaut de seve, soit par l'abondance des vers à soie : la nécessité a fait recourir à différentes substances, telles que la laitue, les feuilles de ronce, de chêne, de charme; mais leur usage n'a point rempli

les idées & les espérances des Nourriciers. Plus les années font hâtives, plus les récoltes font abondantes & certaines. Le Languedoc & les pays méridionaux jouissent à cet égard de tous les avantages de la Nature : leurs muriers, plantés sous un ciel tempéré, donnent de la feuille de bonne heure. Les vers y font précoces, & la récolte y devance d'un mois & plus le tems des orages, qui leur font si préjudiciables.

Ce n'a été qu'après beaucoup d'épreuves, qu'on s'est assuré qu'on ne réussira que difficilement à faire dans un climat froid, des récoltes abondantes de soie, tant qu'on ne trouvera point le moyen de nourrir les vers un mois avant que les muriers poussent, en leur fournissant une substance qui leur soit propre, & qui puisse suppléer, en quelque façon, à la feuille tendre & nouvelle que le pays refuse. Ce moyen est de faire sécher de la feuille de mûrier de la pousse d'automne dans un grenier. Les vers étant éclos au commencement de Mars ou d'Avril, on fera bouillir de l'eau dans un vase, on y laissera tremper pendant une minute cette feuille seche : lorsqu'on l'en retirera, on aura la satisfaction de voir, que de fanée qu'elle étoit, au point qu'en la froissant un peu, on eût pu la réduire en poudre, elle sera devenue verte & tendre, comme si elle étoit nouvellement cueillie : on a le soin de l'essuyer avant que de la donner aux vers à soie.

Comme les vers à soie se sont nourris avec succès de la feuille de murier ainsi préparée, il y a lieu de penser que la feuille desséchée contient encore beaucoup de la substance propre aux feuilles de murier ; & que l'eau, en la ramollissant, la met en état de pouvoir servir de nourriture aux vers. On a donc imaginé, pour perfectionner cette découverte, de séparer la substance de la feuille sous la forme d'extrait. Cet extrait se fait en pilant, dans un mortier, une certaine quantité de feuilles de murier fraîches, pour en exprimer le jus, que l'on fait épaissir ensuite par le feu. On conserve cette substance, extraite dans des vases à gouleau, en les remplissant d'huile, de quelques travers de doigts. Lorsqu'on voudra ramollir la feuille fraîche, on jettera dans l'eau bouillante une quantité proportionnée de cette substance extraite. Plusieurs raisons qui se font sentir d'elles-mêmes, donnent lieu d'espérer de ce nouvel essai, un succès encore plus heureux & plus certain.

Les vers à soie sont sujets à quatre mues : ces mues font distinguer en cinq âges la vie de ces insectes. Le premier âge commence depuis leur naissance jusqu'à leur premiere mue, qui se déclare le six ou le septieme jour après leur naissance. Ils s'endorment alors, deviennent comme immobiles ; la tête leur grossit, & ils changent de peau. Cette opération dure ordinairement trois ou quatre jours ; & quand il fait froid ou des tems pluvieux, les vers sont quelquefois quinze jours entiers, à compter du jour qu'ils sont éclos, à sortir totalement de cette premiere mue : ils en sortent cependant le neuvieme ou dixieme jour, quelquefois plutôt, quand ils sont dans un lieu dont la chaleur est toujours égale. Les trois autres mues qui se succedent, arrivent pareillement de sept en sept jours,

ou de huit en huit jours. On compte le cinquiéme âge depuis la derniere mue jufqu'à ce qu'ils faffent leur foie.

La propreté eft un des articles effentiels du gouvernement des vers à foie : on ne fauroit porter trop loin l'attention pour les retirer de deffus leur litiere, auffi fouvent que leur âge, le débris qu'ils font des feuilles, & la chaleur de la faifon l'exigent; cette opération fe fait de la maniere la plus prompte & la plus facile, en fe fervant de filets légers, dont les mailles font affez larges pour laiffer paffer les vers, qui viennent chercher avidement les nouvelles feuilles qu'on met deffus : de cette maniere on tranfporte facilement & sûrement les vers fur une nouvelle claie.

On reconnoît que les vers veulent monter pour filer, par leur agitation en courant parmi la troupe fans penfer à manger, par une couleur de chair tranfparente qu'ils prennent alors, notamment fur la queue. C'eft en ce tems qu'on doit les placer dans les atteliers ou tabarinages garnis de bruyeres. Dans ces tabarinages, où l'on difpofe les brins de bruyeres en arcade, les vers trouvent aifément de la place pour travailler, & on n'eft guere fujet à avoir des cocons doubles, parceque les vers n'étant point gênés, ne font point fujets à confondre leur travail par leur trop grande proximité : il eft d'autant plus avantageux d'éviter cet inconvénient, qu'outre la difficulté qu'on éprouve dans le tirage de la foie de pareils cocons, elle eft encore très inférieure en qualité & en quantité. C'eft dans ces bruyeres que les vers à foie conftruifent ces cocons blancs ou jaunes, d'une ftructure fi merveilleufe, qui nous fourniffent la foie. Lorfqu'on enleve les cocons qui font faits, on doit éviter d'ébranler les cabanes, car la moindre fecouffe fuffit pour empêcher le ver de finir fon travail; & fans cette derniere opération, toutes les peines & les dépenfes font en pure perte.

Le ver à foie demande encore, étant prêt à filer, & même pendant tout le tems qu'il eft en cabane, qu'on parfume fouvent la chambre, car c'eft la feule chofe qui réjouiffe & qui ranime le ver : on doit auffi frotter les planches des atteliers avec de fort vinaigre, ou avec des plantes aromatiques chaque fois qu'on les nettoie.

Les vers à foie font fujets à plufieurs maladies, dont les unes font naturelles & inévitables, parcequ'elles dépendent de leurs conftitutions; telles font les différentes mues qui les attaquent fucceffivement tous les fept jours depuis leur naiffance. L'abftinence & le repos pendant trente-fix heures, font les moyens que la Nature emploie pour les guérir. La plupart des autres maladies viennent pour avoir donné des feuilles mouillées ou brouies aux vers, & pour ne point les avoir affez préférvés de l'humidité. Leurs maladies font auffi très fouvent occafionnées par l'intempérie de l'air, par des vents durs & un tems froid qui furviennent fubitement : ce n'eft que par des foins extrêmes que l'on pourroit les en garantir; la fumée de plantes odoriférantes eft un puiffant remede pour ces vers.

Lorfque ces vers font parvenus à faire leurs cocons, qu'ils ne perfectionnent qu'en fept ou huit jouts, ils y reftent cependant enfermés pendant

dix-huit ou vingt jours; mais si on attendoit plus tard pour en retirer la soie, on trouveroit tous les cocons percés, & on n'en retireroit que du fleuret. Le moyen le plus sûr d'étouffer les vers, ou plutôt les chrysalides, est de mettre les cocons dans un four assez chaud pour les faire périr, sans cependant causer de l'altération à la soie : on reconnoît qu'il est tems de les ôter du four, lorsqu'on entend un pétillement semblable à celui d'un grain de sel qu'on jetteroit dans le feu. Cette opération une fois faite, il ne s'agit plus que de tirer la soie que peuvent produire les cocons.

La bonté & la beauté de la soie dépendent, comme nous l'avons dit, des climats sous lesquels les vers à soie ont été élevés, des especes de muriers dont ces vers ont été nourris, & des soins qu'on a pris d'eux. On distingue aussi plusieurs especes & qualités de soie relativement aux différens apprêts qu'elles peuvent recevoir. On donne le nom de *soie grege* à la soie telle qu'elle est tirée de dessus les cocons, avant que d'avoir été filée, ou qu'elle ait souffert aucun apprêt. La plus grande quantité de cette soie nous vient du Levant par pelotes ou en masse. On donne le nom de *soie crue* à celle que l'on tire de dessus les cocons, & que l'on dévide sans la faire bouillir. Comme on a nommé *soies crues* les soies qui n'ont pas passé au feu, on appelle *soies cuites* celles qu'on a fait bouillir pour en faciliter le filage & le dévidage. Ce sont les plus fines de toutes les soies employées dans nos Manufactures. On en fabrique ces beaux ouvrages de rubannerie & les plus riches étoffes, telles que les velours, les satins, damas, taffetas, &c. Il y a encore une autre sorte de soie cuite, qu'on appelle aussi *soie décreusée*; c'est celle qui a passé à l'eau de savon, qui facilite le travail de la soie, en lui enlevant une certaine quantité de parties gommeuses étrangeres à la substance du fil. On peut aussi décreuser la soie, & même beaucoup plus avantageusement par l'alkali de la soude, comme M. Rigaud l'a démontré dans un Mémoire qui a remporté le prix que l'Académie de Lyon avoit proposé sur cet important sujet. Le décreusement diminue le ressort de la soie, & la rend par-là plus facile à travailler. On a donné le nom d'*organcin* à la soie apprêtée & moulinée. L'étouppe ou filasse soyeuse qui recouvre les cocons, ainsi que tous les bouts de soie cassés, étant cardés ensemble, font une bourre soyeuse dont on fait de petites étoffes. Quand on ne retire pas cette bourre de dessus les coques, on peut les teindre en cet état de différentes couleurs, & elles servent alors à faire des fleurs artificielles qui sont très agréables.

A mesure que l'on a mieux connu l'usage de la soie, les Nations commerçantes ont cherché à multiplier chez elles, les insectes qui la produisent. Quoique les climats chauds paroissent être les plus propres à les élever, cependant plusieurs Etats du Nord, la Prusse, le Dannemarck commencent à cultiver des muriers & à élever des vers à soie, même dans des climats assez froids. En France, ce sont les parties méridionales qui s'appliquent le plus à cette culture : on y recueille presque d'aussi belle

foie que dans le Piémont. Il n'y a point aujourd'hui en France, de Province qui n'ait un nombre plus ou moins confidérable de mûriers. Plufieurs grands chemins en font bordés; & le Gouvernement a veillé à ce qu'il y eût des pepinieres de mûriers toujours fubfiftantes, afin d'en délivrer gratuitement à ceux qui en veulent élever fur leurs terres. Quoique cet établiffement foit encore naiffant, cependant plufieurs Négocians habiles ont calculé que la fomme de nos récoltes en foie, peut déja égaler celle que nous achetons de l'Etranger.

L'Efpagne commence à rouvrir les yeux fur le commerce de la foie qu'elle avoit trop négligé, & elle recueille préfentement beaucoup de foies de Grenade qui font fort eftimées : elles font très fines & très unies. La Sicile eft encore très riche par fes foies. Les Florentins, les Génois & les Lucquois en font le principal négoce. Les différentes efpeces de foies que fourniffent les ifles de l'Archipel, font peu recherchées : le fil en eft dur, & fe rompt aifément au travail. Les guerres cruelles qui dévaftent la Perfe depuis long-tems, ont beaucoup diminué l'exportation des foies, qui fe fait à Smyrne par les Caravannes.

L'Indouftan & la Chine font très riches en foies; mais il en paffe très peu en Europe, parceque cette foie n'y feroit pas auffi eftimée pour l'ufage des fabriques, que celle qui nous vient du Levant. On fait cependant quelque ufage en France des foies de Sina, qui font du nombre des foies de la Chine : elles entrent fpécialement dans la fabrique des gazes.

Quelques autres infectes, tels que la *pinne marine* & l'*araignée*, fourniffent auffi une efpece de foie. Celle de la pinne marine eft en ufage : fa foie eft extraordinairement fine; à Palerme & à Tarente il y a des Manufactures employées à la travailler. On n'a pu parvenir à profiter de celle que filent les araignées. *Voyez* aux mots PINNE MARINE & ARAIGNÉE, les recherches qu'on a faites fur ces objets.

VER SOLITAIRE, en latin *tænia*. Entre les différents vers qui vivent dans le corps humain & dans les inteftins de quelques bêtes, celui que l'on appelle *folitaire*, eft, fans doute, un des plus finguliers. La forme de ce ver approche de celle d'un ruban, c'eft-à-dire, qu'il eft long, mince & large : ce qui l'a fait nommer en latin *tænia*, & *ver folitaire* en françois, parcequ'on a cru qu'il étoit feul dans un même fujet.

Cet animal eft blanc & fort mince : fon corps va en diminuant vers l'une de fes extrémités, où il fe termine en un fil délié; fon corps eft articulé d'un bout à l'autre. Les articulations font plus ou moins ferrées dans différents vers. Il y a de ces animaux qui font dentelés prefque d'un bout à l'autre : leur mouvement eft ondulé ou vermiculaire. Le féjour de ces vers rongeurs eft ordinairement dans les inteftins, où ils fucent la fubftance la plus pure de l'homme, l'affament, & le réduifent le plus fouvent à un état horrible de maigreur. On ne peut apprendre fans étonnement, que la longueur de cet infecte, qui va affez ordinairement à qua-

tre aulnes, peut aller quelquefois jufqu'à trente, ainfi qu'on le fait de l'illuftre Boerrhaave, témoin oculaire.

Qu'y avoit-il de plus à defirer pour le bien de l'humanité, qu'un moyen sûr & efficace d'expulfer du corps humain ce reptile fi extraordinaire? De cette foule immenfe de remedes, il n'y en avoit aucun qui opérât bien sûrement. Le malade rendoit par bas plufieurs morceaux, & quelquefois plufieurs aulnes de ce ver; mais ce n'étoit qu'affez rarement qu'il fortoit en entier. Le hafard, auteur de bien d'autres découvertes, a préfenté un fpécifique, dont l'efficacité femble laiffer peu de chofe à defirer. Le pof-feffeur d'un fecret fi utile eft M. Herrenfchwands, Docteur en Médecine, natif de Morat en Suiffe. Comme fa famille n'eft pas dans une fituation aifée, il a cru qu'on ne lui reprocheroit pas de travailler d'abord pour elle; mais il promet, en bon Citoyen, d'informer dans la fuite le public de tout ce qu'il lui importe de favoir fur cette matiere. Son fpécifique paroît être une poudre végétale, légere, très fine, de couleur d'olive, dans laquelle on remarque, à l'aide des vers microfcopiques, des parti-cules brillantes qu'on pourroit foupçonner être des particules d'éthiops minéral : elle a une odeur qui tient de celle du fafran, & elle a un petit goût falé. Une feule prife de cette poudre fuffit quelquefois pour chaffer le *tænia*; quelquefois auffi il ne déloge qu'à la feconde ou à la troifieme prife; mais il fort vivant, & toujours auffi entier qu'il peut l'être : on s'en affure en remarquant la partie antérieure de l'animal, qui eft comme un fil délié; ce qui eft très effentiel. Ce remede a opéré fur un très grand nombre de perfonnes avec tout le fuccès poffible. Nous devons cependant convenir que ce remede ne paroît agir avec efficacité que fur le *tænia* de Suiffe, qui eft à anneaux courts, M. Herrenfchwands n'ayant pu expulfer à Paris le *tænia* à anneaux longs.

Au refte, les Naturaliftes fe trouvent préfentement dans le cas de mieux obferver cet infecte, puifqu'ils peuvent le pofféder vivant. Auffi M. Bon-net a-t-il fait un grand pas vers l'entiere connoiffance de cet infecte fingu-lier, dont l'hiftoire, quoiqu'étudiée par un grand nombre de Naturaliftes, étoit encore très incertaine, tant ils étoient de fentiments divers. C'eft dans fon excellent Mémoire, imprimé dans le Tome I des Mémoires pré-fentés à l'Académie, que nous puiferons ce que nous allons en dire dans cet article.

La tête de ce ver a excité beaucoup de difputes parmi les Naturaliftes; les uns prétendant que ce ver en eft dépourvu, les autres foutenant au contraire l'avoir obfervée dans l'efpece de *tænia* à anneaux longs. M. An-dry eft de ce nombre, mais il convient ne l'avoir pas encore vue dans le *tænia* à épines ou à anneaux courts. Un objet des plus frappants dans les vers folitaires, c'eft un vaiffeau qui paroît étendu d'un bout du corps à l'autre, & qui en occupe précifément le milieu. Cette partie n'a pas conftamment la même forme extérieure. Dans les uns, elle ne paroît que comme un

cordon bleuâtre ou pourpré ; dans d'autres, elle semble composée d'une file de corps glanduleux, en maniere de fleurs, & qui forment sur l'insecte un travail qui se fait considérer avec plaisir. C'est dans le milieu de chaque articulation ou anneau que sont placés ces corps en forme de fleurs: on ne peut bien les observer qu'à l'aide du microscope. Quelques-uns ont regardé ces corps glanduleux, comme autant d'estomacs qui donnoient entrée aux aliments.

M. Tyson, dans une Dissertation sur le ver solitaire, a donné, sur sa structure, un systême fort ingénieux, mais que M. Bonnet a combattu par plusieurs raisons; & la découverte qu'il a faite enfin de la tête dans le *tænia* à anneaux courts, lui donne lieu de s'en former une autre idée. M. Tyson prétend que ce ver a autant de bouches que d'anneaux, & même plus. Il a regardé, comme telles, certaines ouvertures, qui dans quelques *tænia*, sont placées sur les bords de chaque anneau, & qui, dans d'autres, lui ont paru situées dans le milieu de la partie supérieure.

A la partie antérieure du *tænia*, laquelle est terminée par un fil délié, on remarque une tache noire, où se trouvent quatre tubercules. Ces tubercules paroissent formés chacun de deux boutons posés l'un sur l'autre ; ce sont ces mamelons que M. Bonnet regarde comme autant de suçoirs, & il croit, par cette raison, que cette partie est la tête de l'animal.

Que de problêmes ce ver singulier ne présente-t-il pas à résoudre ! Quelle est son origine ? comment se propage-t-il ? y en a-t-il de plusieurs especes ? est-ce un seul & unique animal, ou une chaîne de vers ? repousse-t-il après avoir été rompu ? est-il toujours seul de son espece dans le même sujet ? Tous problêmes que M. Bonnet a examinés avec beaucoup de sagacité, mais dont quelques-uns ne pourront être absolument résous qu'avec le tems & par des expériences réitérées.

Un des sentiments les plus probables sur l'origine du ver solitaire, si on en juge par analogie, est celui qui suppose que les vers du corps humain, & en particulier le *tænia*, tirent leur origine de dehors, soit par le moyen d'œufs répandus en plusieurs endroits, soit par d'autres moyens analogues. Cette hypothese paroît favorisée par les observations curieuses de M. de Réaumur, sur certaines especes de vers qui habitent différentes parties du corps de quelques quadrupedes; tels sont les vers des tumeurs des bêtes à cornes, ceux qui habitent les sinus frontaux des moutons, ceux qui vivent dans les intestins du cheval, enfin, ceux qui se tiennent dans les bourses charnues de la langue du cerf. Si on ne savoit aujourd'hui que tous ces vers doivent leur naissance à des mouches, ne seroit-on pas aussi embarassé d'expliquer leur origine, qu'on l'est encore d'expliquer celle du ver solitaire, & des autres vers que nous nourrissons. Comme le *tænia* est fort commun dans les chiens, ainsi que dans quelques poissons, & particulierement dans les tanches, ne pourroit-on pas soupçonner, dit M. Bonnet, qu'il nous vient de ces animaux par des œufs de ce ver, qui peuvent être introduits dans notre corps par mille moyens qu'on imagine aisément,

par l'eau, par exemple : cette idée ne lui paroît qu'une probabilité. On obſerve aſſez conſtamment que ce ver eſt commun aux habitants d'une certaine Contrée, comme à ceux de la Hollande, de l'Allemagne & de l'Ukraine.

Il paroît certain qu'il y a au moins deux eſpeces de *tænia*, l'une à *anneaux longs*, l'autre à *anneaux courts*. Voyez *auſſi* FASCIOLA. M. Herrenſchwands conjecture, par l'épreuve qu'il faiſoit à Bâle ſur les malades qui lui étoient préſentés, que l'eſpece à *anneaux longs* étoit plus difficile à expulſer. Son ſoupçon porte ſur ce qu'il n'eſt point encore parvenu à faire ſortir un de ces vers entiers, mais ſeulement par morceaux.

M. Bonnet penſe avoir établi l'unité du *tænia* ; mais il eſt plus difficile de décider ſi le *tænia* ne repouſſe pas après avoir été rompu. A juger cependant par analogie, ſi la propriété de ſe reproduire, après avoir été partagés, a été accordée aux polypes, & à pluſieurs autres eſpeces de vers, qui ſont ſujets à perdre certaines parties de leurs corps, le *tænia* peut avoir la même propriété. M. Herrenſchwands en a fait ſortir deux à la fois de la même Perſonne, tous deux à anneaux courts, & tous deux terminés à la partie antérieure par un fil délié. Ces vers provenoient-ils de deux œufs, ou de la diviſion du même *tænia* ? C'eſt ce qu'on ne ſauroit encore décider. Mais voici un extrait de ce que nous mande M. Bertrand de Berne. Le *tænia* eſt un zoophyte de l'eſpece des polypes, qui ſe reproduit quelquefois de ſes fragments. Il tient aux inteſtins par des parties ſaillantes qui partent de chacun des anneaux, & par ſon extrémité ſupérieure filiforme, qui eſt compoſée d'articulations comme le reſte du corps. C'eſt par ces orifices marginaux & l'extrémité de ſon corps, qu'il ſuce le chyle dans le corps humain. M. Bertrand dit s'être convaincu, d'après diverſes obſervations ſur la ſtructure de ce ver, & d'après les différentes manieres de l'expulſer, qu'il ſuffit que quelques articulations des anneaux, ſur-tout de ceux de la partie antérieure ſe raccrochent, pour que l'animal ſe régénere. Il prétend, au reſte, poſſéder un ſpécifique qui fait ſortir le ver dans l'intervalle de quatre heures & demie ſans fatiguer, ainſi qu'il l'a éprouvé ſur lui-même. Un tel ſpécifique eſt un avantage précieux que M. Bertrand offrira, ſans doute, quelque jour au Public.

VER SPERMATIQUE. Nom donné aux animalcules, qui ſe trouvent dans la ſemence des animaux. *Voyez* ANIMALCULE, MOLÉCULES ORGANIQUES ; & l'article SEMENCE.

VER STERCORAIRE. *Voyez* MOUCHE STERCORAIRE.

VER SUBLINGUAL : c'eſt ainſi que l'on nomme une eſpece de ver blanchâtre, de la longueur de deux pouces qui s'attache à la langue des chiens : ce ver ſe tient caché pour l'ordinaire ſous le milieu de la langue. Dans le Rouſſillon les chiens ſont fort ſujets à cette maladie, & particuliérement les petits chiens couchants, & les chiens de Berger. Le mal s'annonce par une faim & une maigreur extraordinaire, qui augmente à meſure

mefure que le ver devient plus grand. Toute la cure confifte à enlever ce ver avec une aiguille.

VER DE TERRE, LOMBRIC OU ACHÉE, *lumbricus*. Cet infecte rempant eft rond, mou, charnu, d'un rouge pâle, de la groffeur d'une plume d'oie, fans os, fans oreilles, fans yeux & fans pieds.

Cet infecte, dit le célebre Willis, quelque vil & méprifable qu'il paroiffe, ne laiffe pas d'être pourvu de tous les organes qui lui font néceffaires : fes articulations, fes vifceres font formés avec un art admirable. Tout fon corps n'eft qu'un tiffu ou un enchaînement de mufcles annulaires, dont les fibres circulaires, en fe contractant, rendent chaque anneau, auparavant ample & dilaté, plus étroit & plus long. Ce ver s'étend & s'accroche par les inégalités de fa partie antérieure, comme par autant de petites pattes ou de petits crochets; & fa partie poftérieure ayant lâché prife, le ver fe raccourcit, & fon bout poftérieur s'approche de l'autre. Chaque anneau eft armé de petits poils roides & pointus comme des efpeces de piquants, qu'il peut ouvrir pour prendre ou faifir quelque chofe.

Outre cela, il y a au-deffous de la peau une humeur gluante, qu'il laiffe fortir dans l'occafion par de certaines ouvertures qui fe trouvent entre fes anneaux. Cette humeur fert à lui humecter le corps, à le rendre gliffant, & à faciliter ainfi fon paffage dans la terre. Par tous ces fecours, il peut fe pouffer & s'avancer au travers de la terre, avec une grande facilité, & même avec promptitude.

On trouve toujours l'inteftin de tous les *vers de terre* rempli d'une terre très menue, & comme impalpable, qui fait la feule nourriture de ces animaux; car ils ne goûtent jamais des racines, des herbes, ni des autres fruits de la terre. On remarque au-deffus de l'ouverture de la bouche une trompe avec laquelle ils percent & élevent la terre.

En s'accouplant, ils ne fe joignent point directement avec la queue, comme font la plupart des autres animaux, mais proche de la tête; auffi obferve-t-on dans le voifinage du cœur, de petits globules blancs, qui laiffent fuinter une humeur laiteufe, & qu'on peut reconnoître pour des vaiffeaux fpermatiques. On trouve, dit Redi, dans l'intérieur de ces vers, de petits corps blanchâtres, remplis d'un grand nombre d'œufs; car ces infectes font ovipares. De ces œufs fortent des vers qui n'ont plus aucune métamorphofe à fubir.

Les *vers de terre* font hermaphrodites. M. Linnæus a remarqué qu'ils s'accouplent fur la terre par le collier; de là vient que ces animaux, en fortant de terre pour s'accoupler, la creufent en mille endroits. Ces vers reftent fi fortement attachés pendant l'accouplement, qu'ils fe laiffent écrafer plutôt que de quitter.

Il y a plufieurs efpeces de vers de terre : les uns ont fur le dos, proche de la tête, une efpece de bande un peu élevée, les autres ne l'ont pas; il y en a qui font toujours petits; d'autres qui croiffent, & qui parviennent à la groffeur du petit doigt. Quant à la couleur intérieure de leur peau,

elle varie ſuivant la diverſité des terres où ils vivent, & dont ils ſe nourriſſent.

Les vers de terre ſe tiennent cachés dans la terre pendant l'hiver; mais au printems, en été & en automne, ils en ſortent en foule, ſur-tout quand il pleut, & pendant la nuit lorſqu'il tombe beaucoup de roſée; car ils ſe plaiſent uniquement dans les lieux gras & humides. Nous avons dit au mot Achées, la maniere de les obliger de ſortir de terre, lorſqu'on veut en faire uſage pour la pêche.

M. Anderſon, dans ſon *Hiſtoire Naturelle d'Iſlande*, nous apprend que dans un tems pluvieux on y voit la campagne preſque toute couverte de vers de terre, qui ſortent de leur terrein aride pour ſe faire arroſer par l'eau du ciel, & que les habitants du pays croient qu'ils tombent des nues avec la pluie. Les vers de terre, comme le remarque Aldrovande, préſagent la pluie, lorſqu'ils ſortent de terre. Quoique cette ſorte d'animaux paroiſſe preſque ſans inſtinct au premier coup d'œil; cependant ils ſavent ſentir, goûter, & ſe cacher au moindre bruit qu'ils entendent. Quand on les coupe en deux morceaux, les deux parties ſéparées vivent long-tems. On prétend même que ce ſont autant d'individus parfaits.

Ces inſectes ſont de quelque uſage en Médecine: on en retire beaucoup d'huile & de ſel volatil. Leur infuſion dans du vin blanc eſt apéritive, ſudorifique & diurétique. L'huile dans laquelle on a mis infuſer des vers de terre, eſt admirable, dit-on, pour fortifier les nerfs & les jointures: elle eſt en uſage contre le rachitis, la paralyſie & la goutte. On ſe ſert contre le panaris, d'un ver de terre, qu'on lie avec du fil par les deux bouts, & qu'on tourne autour du doigt malade. On dit que les Indiens ſont très friands des vers de terre, & les mangent tous cruds. Les oiſeaux, les taupes, les lézards & les poiſſons en détruiſent beaucoup.

VERS DE TREFLE. Ce ver eſt de couleur obſcure; les payſans l'appellent *ver de terre*. C'eſt un inſecte très pernicieux aux prairies, parcequ'il mange la racine de l'herbe. Il ſe change, au mois de Mai, en une petite nymphe, qui devient un inſecte volant. Les Laboureurs prétendent qu'il met, ainſi que le hanneton, trois ans à ſa métamorphoſe.

VERS DES TRUFFES. Ils ſont tranſparents & blancs. Ce ſont eux qui ſont ſouvent la cauſe que les *truffes* nous arrivent à Paris très corrompues. Quand on preſſe entre les doigts une truffe trop avancée, on y ſent des endroits qui cedent; c'eſt là auſſi où ordinairement l'on trouve des vers, entourés d'une liqueur épaiſſe: ils y reſtent juſqu'au tems de leur métamorphoſe. *Voyez* Truffe à l'article Champignon. On appelle *truffiere*, le terrein particulier où viennent les *truffes*.

VERS DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES. C'eſt la larve d'une eſpece d'*œſtre*. Voyez ce mot & l'article Mouches des tumeurs des bêtes a cornes.

VER A TUYAU, eſt le ver de mer, que les Mariniers appellent *brume*: il eſt toujours ſous l'eau, & perce les planches des vaiſſeaux. C'eſt

une espece de ver tariere, plus connu sous le nom de *ver rongeur de digues & de vaisseaux.* Voyez ce mot.

VERS DU VINAIGRE. Dans le printems, & sur-tout pendant les mois de Mai & de Juin, on apperçoit dans le vinaigre, à l'aide du microscope, & même à l'œil simple, de très petits vers, qui ont la forme de petits serpents; ils se meuvent avec une agilité surprenante, & leur tête paroît élevée à la superficie de la liqueur, comme si l'air servoit d'aliment à ces insectes. Lorsqu'on laisse ce vinaigre dans un lieu clos sans le remuer, & que l'air communique avec la surface extérieure de la liqueur, il s'y forme sur la superficie une pellicule mousseuse, qui est pour ces petits vers un aliment plus substantiel.

Lorsqu'ils ont acquis toute leur grosseur, ils sortent de la liqueur, s'attachent aux parois & aux couvercles des vaisseaux, & ils s'y transforment en chrysalides, dont la grosseur égale à peine celle d'un grain de moutarde. C'est dans les mois de Juillet & d'Août, que sortent de ces nymphes des mouches, ou plutôt les plus petits moucherons que l'on connoisse. Les yeux de ces petits insectes sont couleur de feu, leur dos est jaunâtre, & leur partie postérieure est traversée de six raies noires, comme celle des guêpes. Leurs aîles, plus longues que leur corps ne semble l'exiger, sont parfaitement transparentes, & de couleurs changeantes, qui représentent celles de l'arc-en-ciel. Ces mouches n'ont point de trompe; mais elles ont un petit corps spongieux qui, lorsqu'il s'ouvre, ressemble assez à la bouche d'une lamproie. C'est par le moyen de cet organe, qu'elles se tiennent fortement attachées aux côtés des vaisseaux, & où elles sucent l'humidité acide qui s'en éleve.

Ces mouches volent avec la plus grande vivacité, mais sans faire de bruit; elles voltigent pendant quelque tems, toujours autour des mêmes vaisseaux remplis de vinaigre où elles ont pris naissance, & d'où elles ne s'écartent jamais beaucoup; elles rentrent ensuite dans le vaisseau plein de vinaigre, elles s'y accouplent, y produisent de petits vers, & meurent presque aussi-tôt.

VER D'URINE. Goëdard donne ce nom à un insecte qui prend naissance dans l'urine de l'homme, & qui devient une mouche, dont la tête est rouge, le corps noir, & le derriere jaune.

VER ZOOPHYTE, *Vermis zoophyton.* Voyez ZOOPHYTE.

VERD ANTIQUE. Nom donné à un marbre verd, rempli de taches ou de veines blanches: c'est le *verde antico* des Italiens. *Voyez* MARBRE.

VERD D'AZUR. C'est la *pierre arménienne.* Voyez ce mot.

VERDET NATUREL, *Ærugo nativa.* Espece d'ochre ou de rouille de cuivre très riche en métal. Tel est le cuivre verd & soyeux de la Chine, &c. *Voyez* au mot CUIVRE de ce Dictionnaire, & le même article dans notre *Minéralogie*, *Vol. II.*

VERD DE MONTAGNE, *Viride montanum.* Voyez au mot CUIVRE, & à l'article OCHRE. Le verd de montagne du commerce vient de Hon-

grie; il eſt ordinairement d'une conſiſtance friable; on s'en ſert pour peindre en verd d'herbe.

Le verd de montagne ſolide ſe trouve dans preſque toutes les mines de cuivre, ſur-tout en Chine, en Suede, & en Sibérie. C'eſt, à proprement parler, une eſpece de malachite. Feue Madame la Marquiſe de Pompadour m'en a fait voir des morceaux de la plus grande beauté : ils avoient été ramaſſés en Sibérie. Elle en fit faire une tabatiere qui, ſuivant les points de lumiere auxquels on l'expoſoit, avoit la propriété de chatoyer, comme une étoffe d'argent ondée. Nous donnâmes à cette ſubſtance le nom de *malachite albatrée*.

VERD DE TERRE ou D'EAU. *Voy.* à l'article PIERRE ARMÉNIENNE, & vers la fin du mot NERPRUN.

VERD DE VESSIE. Pâte dure qu'on prépare avec le fruit d'une eſpece de *nerprun*. Voyez ce mot.

VERDIER ou VERDRIER, ou VERDERE, *Luteola*. Petit oiſeau à gros bec, qui a quatre doigts ſimples, trois devant & un derriere. On en diſtingue de deux à trois eſpeces; ſavoir :

Le *verdier commun*, c'eſt le *chloris* d'Ariſtote : il eſt d'une couleur verte qui tire ſur le jaune; il eſt de la grandeur d'une alouette ou du bruan; il a la gorge jaune, l'eſtomac & le ventre pâles, la queue longue, les deux plumes des bords blanches, le devant de la tête jaune, une ligne noire à chaque côté, le bec court & de couleur plombée; le plumage du dos ſemblable à celui de la linotte, celui du croupion eſt fauve; les aîles ſont comme celles du cochevis; les jambes & les pieds ſont blanchâtres, ainſi que dans le verdier ſuivant.

Le *verdier de haie* tient le milieu entre le verdier précédent & le pinçon; il a le plumage du dos & des aîles comme celui du moineau montain : ſa tête & ſa poitrine ſont plus vertes qu'au précédent; mais il eſt moins jaune, excepté ſous le ventre : ſon bec eſt fait comme celui du proyer. Il a une éminence au palais, & la mâchoire inférieure plus grande que celle de deſſus, comme dans l'autre verdier. Belon dit que ſon vol, ſa maniere de vivre, & celle de chanter & de faire ſon nid, ſont les mêmes que dans le verdier commun. Il pond quatre ou ſix œufs, dont le nid, fait par terre le long des haies, eſt garni en dedans de bourre & de laine, de plumes & de poils. On voit auſſi des nids de verdier dans les haies mêmes : la partie extérieure eſt faite de foin, ou de chaume & de mouſſe. Leurs œufs ſont d'un verd pâle, moucherés de taches rouges.

Cet oiſeau briſe très bien le grain du bled & celui de l'orge : il ſe nourrit comme les linottes & les chardonnerets; il eſt d'un caractere gai & doux, peu ruſé, preſque niais; il chante agréablemeut. On prétend que les verdiers changent de pays dans certaines ſaiſons.

Albin donne la deſcription de trois *verdiers*, qui ne different des précédents que par la bigarrure. Kolbe fait auſſi mention du *verdier* du Cap de Bonne-Eſpérance : il eſt de la groſſeur du roſſignol; ſon plumage eſt verd & noir.

VERDON, *Curiuca*. Oiseau de la grandeur de la rouge-gorge. Son bec est long, délié, & d'une couleur noirâtre : le plumage supérieur est brun & tiqueté de rouge. On distingue à la poitrine & à la tête, une teinte bleuâtre; celle du ventre est plus claire : les jambes sont d'un brun sombre.

Albin dit que cet oiseau est commun en Angleterre ; on en trouve dans les buissons. Son chant est agréable, & les tons en sont fort variés; il fait son nid d'une belle mousse verte, d'un peu de laine & de paille. Sa ponte est ordinairement de cinq œufs d'un bleu pâle, & qui éclosent au commencement de Mai. En Angleterre on éleve le verdon en cage, à cause de son chant mélodieux.

VERDONE. Poisson à nageoires épineuses, qui a les levres grandes, élevées & épaisses : il est presque par-tout de couleur verte. C'est une espece de *tourd*.

VERDURE D'HIVER. *Voyez* PYROLE.

VERGADELLE. Nom que l'on donne à la *merluche*. Voyez ce mot. On donne aussi le nom de *vergadelle* à la *salpe*.

VERGE A BERGER ou VERGE DE PASTEUR. Espece de *chardon à Bonnetier*. Voyez ce mot.

VERGE DORÉE ou VERGE D'OR, *Virga aurea*. On en distingue deux especes; l'une à larges feuilles, & l'autre à feuilles étroites. Tournefort en fait même un genre composé de vingt-neuf especes, dont on orne les parterres des grands jardins. Mais nous ne parlerons ici que de la commune, *virga aurea vulgaris latifolia*. Sa racine est genouillée, traçante, blanchâtre, & d'une saveur aromatique ; elle pousse des tiges hautes de trois pieds, droites, fermes, rondes, cannelées, & remplies d'une moëlle fongueuse. Ses feuilles sont oblongues, alternes, pointues, velues, dentelées, & d'un verd noirâtre. Ses fleurs qui paroissent en Juillet, Août & Septembre, sont radiées, & disposées dans la petite *verge dorée*, en épis le long de la tige; dans la grande *verge dorée*, elles sont en maniere d'ombelles. Ces fleurs sont de couleur jaune dorée, & suivies de semences oblongues à aigrettes Cette plante croît fréquemment dans les bruyeres, aux lieux montagneux, sombres & incultes. On emploie les feuilles & les fleurs, en infusion théiforme, à titre de remedes vulnéraires astringents, & pour les maladies des reins & de la vessie, & contre les hydropisies naissantes. Les feuilles & fleurs des deux especes que nous venons de décrire, se trouvent en quantité parmi les vulnéraires de Suisse, auxquels on donne le nom de *Faltrancks*. Voyez ce mot.

VERGE D'AARON. C'est la *baguette divinatoire*. Voyez ce mot.

VERGE MARINE. *Voyez* MEMBRE MARIN.

VERGLAS, *Pruina hybernalis*. On donne populairement ce nom à des vapeurs aériennes & humides, qui en se déposant dans l'hiver sur des corps terrestres, s'y attachent fortement, & s'y congelent comme de la glace.

VERGNE. *Voyez* AULNE.

VERINE. Nom d'une des quatre ſortes de tabac qu'on cultive en Amérique, & qui paſſe pour la meilleure. *Voyez* NICOTIANE.

VERJUS, *Agreſta*. Eſpece particuliere de raiſin que l'on cultive abondamment aux environs de Paris, & dont on exprime le jus que l'on conſerve pour l'employer dans des ragoûts. On en fait auſſi des gelées d'un goût exquis. Le verjus exprimé (*omphacium*) eſt aſtringent & rafraîchiſſant. Dans bien des pays, on ſe ſert de raiſin verd en guiſe de verjus. *Voyez* VIGNE.

VERMEILLE. Pierre précieuſe. *Voyez* à l'article GRENAT.

VERMET. *Voyez* à la fin du mot VERS DE MER.

VERMICHEL ou VERMICELLE, *Vermicelli*. Nom que l'on donne à une pâte faite avec de la fine farine & de l'eau, & formée en filets par le moyen d'une preſſe criblée d'une infinité de petits trous : on fait enſuite ſécher ces filaments, & on les garde. Ils ſont blancs, quelquefois auſſi ils ſont jaunes : pour cela il ſuffit de mêler dans la pâte un peu de ſafran & de jaunes d'œufs ; ſouvent on y ajoute du ſucre pour les rendre plus agréables. Cette compoſition ſe fait principalement en Italie, où elle eſt beaucoup plus d'uſage qu'en France : on en met ſur le potage.

On donne encore pluſieurs autres formes à la pâte du vermichel. On l'applatit & on l'étend en ruban large de deux doigts ; c'eſt ce que les Italiens appellent *kagne :* on les découpe par les côtés, alors c'eſt la *lazagne :* on en fait des bâtons gros comme une plume ; c'eſt le *macaroni*. On en forme auſſi des grains de chapelet ; c'eſt ce que les Italiens nomment *patres*. Enfin, on réduit cette pâte en poudre grainelée ; c'eſt ce qui forme la *ſémoule*. On eſtime ces préparations de froment, pectorales & reſtaurantes.

VERMICULAIRE ACRE ou BRULANTE, ou PAIN D'OISEAU, *Illecebra*. Eſpece de petite joubarbe. *Voyez* à la ſuite de l'article JOUBARBE.

VERMICULAIRE MARIN. *Voyez* TUBULAIRE.

VERMICULITES, *Vermiculiti*. Les Lithologiſtes donnent ce nom aux coquilles foſſiles, univalves & en tuyaux : elles ſont quelquefois changées en *ſilex* ou en *ſpath*. Voyez VERMISSEAUX DE MER & VERS A TUYAU.

VERMILLON. Nom que l'on donne à la poudre de *cinnabre*. Voyez ce mot.

Le vermillon d'Eſpagne & de Portugal, eſt le *ſafranum* ou le *ſafran bâtard* d'Allemagne. *Voyez* à l'article CARTHAME. Le vermillon de Provence eſt le *kermès*. Voyez ce mot.

VERMISSEAUX DE MER ou TUYAUX MARINS. *Voyez* à l'article VERS DE MER.

VERNINBOK. Bois de teinture du Breſil, qui ſe nomme *bois rouge*. C'eſt une ſorte de *bois de Fernambouc*. Voyez ce mot.

VERNIS. *Voyez* TOXICODENDRON.

VERNIS DE LA CHINE ou TI-CHU. *Voyez* ARBRE DU VERNIS.

VERNIX. Nom donné à la fandaraque, dont il eft mention à l'article du grand *genévrier.*

VÉROLE. Les amateurs de coquilles donnent le nom de *petite vérole* à un coquillage univalve, de la famille des porcelaines: fa robe eft de couleur blanche, furfemée de petits grains affez élevés. Cette coquille n'eft pas commune. *Voyez* PORCELAINE.

VÉRON, *Varius.* Petit poiffon de riviere, fort reffemblant à celui dont nous avons parlé au mot *vairon* : il a le dos couleur d'or, le ventre couleur d'argent, & les côtés un peu rouges : il eft couvert d'une peau unie, tachetée de noir, & fa queue finit en aîle large & dorée; fes nageoires font molles.

VERON. *Voyez* GORGE-GOZIER.

VÉRONIQUE, *Veronica.* Plante dont on diftingue un grand nombre d'efpeces. Nous ne donnerons ici l'hiftoire que de celles qui font en ufage en Médecine.

La VÉRONIQUE DES BOIS OU DES HAIES, *Veronica rotundifolia*, croît fréquemment dans les pâturages, dans les bois & le long des haies : fa racine eft déliée, fibreufe & rampante; elle pouffe plufieurs tiges hautes d'un pied ou environ, menues, rondes, velues, garnies de feuilles oppofées l'une à l'autre, dentelées en leurs bords, vertes, ridées, arrondies & reffemblantes à celles de la vraie germandrée. Des aiffelles des feuilles naiffent, en Avril & Mai, des fleurs d'une feule piece, difpofées en maniere de thyrfe, & bleuâtres : il leur fuccede des capfules féminales applaties, divifées en deux loges, & remplies de petites femences rondes. Toute la plante eft d'une faveur amere, fans odeur; les feuilles du haut des tiges ont, contre la regle ordinaire, des queues plus longues que celles d'en bas.

La VÉRONIQUE A ÉPI, *Veronica fpicata*, croît dans les bois & les pâturages arides & fablonneux : fa racine eft fibreufe, oblique & vivace; fa tige eft haute d'un demi-pied, & même plus, garnie par intervalles de feuilles étroites, pointues, crenelées & velues. Cette tige eft terminée par un long épi de fleurs bleues, lequel fleurit peu-à-peu de bas en haut, en Juillet & Août : les graines qui fuccedent à ces fleurs, font renfermées dans des capfules applaties en cœur.

La VÉRONIQUE FEMELLE. Cette plante, différente des véroniques, eft auffi nommée *velvote.* Voyez ce mot.

La VÉRONIQUE MALE ou le THÉ DE L'EUROPE, *Veronica mas fupina & vulgatiffima*, croît communément aux lieux incultes, pierreux, dans des bruyeres, même le long des haies & fur les côteaux expofés au foleil : fa racine eft traçante & vivace; elle pouffe des tiges menues, longues, rondes, nouées, velues & ferpentantes à terre; fes feuilles font oppofées, & reffemblent à celles du prunier, velues, dentelées, d'une faveur amere & âcre : fes fleurs, qui paroiffent au printems & en été, font en

épi, communément bleuâtres; chacune d'elles eſt une roſette à quatre quartiers : il leur ſuccede des fruits en cœur, partagés en deux loges, leſquelles contiennent les ſemences qui ſont rondes & noirâtres.

La VÉRONIQUE DES PRÉS ou la GERMANDRÉE BATARDE, *Veronica pratenſis*, croît abondamment dans les prés le long des eaux courantes, & & rarement dans les bois : ſa racine eſt rempante & vivace; ſes tiges ſont communément couchées par terre, quelquefois velues & ligneuſes; ſes feuilles ſont dentelées : ſes fleurs naiſſent en Juin, vers l'extrémité des tiges, qui ſe ſéparent en deux ou trois rameaux; elles ſont diſpoſées en épi, & d'un bleu aſſez agréable : il leur ſuccede des capſules & des graines ſemblables à celles de la véronique mâle.

Toute la plante de la *véronique mâle* eſt d'un uſage fort célebre en Médecine; mais on choiſit, comme la meilleure, celle qui croît au pied des chênes : elle demeure verte toute l'année; on la préfere, lorſqu'on en a, à toutes les autres : ſes feuilles ſont ameres, ſudorifiques, vulnéraires, diurétiques, & propres à débarraſſer le poumon des matieres gluantes & purulentes. On en fait un ſirop très recommandable pour la toux ſeche, l'enrouement, l'aſthme, le crachement de ſang & l'ulcere du poumon. Sa décoction s'emploie avec ſuccès dans la jauniſſe & les obſtructions, pour la gravelle & la néphrétique. La fumée de ſa décoction dans l'eau & un peu de vinaigre, reçue dans la bouche par un entonnoir, eſt un ſpécifique dans les ſuffocations, & la difficulté de reſpirer, cauſée par un amas de la pituite dans les bronches. Bien des perſonnes font un uſage théiforme de ſes feuilles ſeches dans un bouillon dégraiſſé, pour les maux de tête & les aſſoupiſſements : nous le conſeillons auſſi, d'après notre propre expérience, aux perſonnes de cabinet. Ce thé rend la tête plus libre & plus capable de ſoutenir l'application & l'étude, & tempere la vivacité du ſang. Pous ne pas paſſer les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans ce Dictionnaire, nous renvoyons, pour le ſurplus des propriétés, à ſon hiſtoire, imprimée à Paris ſous le nom de *thé de l'Europe*.

VERRAT. Nom donné au mâle de la truie, & qui eſt deſtiné à la multiplication du troupeau. *Voyez* à l'article SANGLIER.

VERRE DE MOSCOVIE, *Glacies Mariæ*. On trouve ce beau mica, ſur-tout en Sibérie, dans le voiſinage des rivieres de Witim & de Mama, par lames ou tables engagées & répandues ſans ordre dans une roche fort dure. Ce mica n'eſt point en couches ſuivies, ni par filons. Ces lames ont quelquefois trois ou quatre pieds en quarré, & quelques pouces d'épaiſſeur. On préfere celui qui eſt très blanc, & on le paye dans le pays juſques deux roubles la livre. De quelque pays que ſoit ce mica, on peut toujours le diviſer en feuillets : on l'emploie ſur-tout pour faire les vîtres des vaiſſeaux de flotte, parcequ'elles ſont moins ſujettes à ſe caſſer par l'ébranlement des ſalves de la canonade. *Voyez* le mot MICA.

VERRE NATUREL, *Vitrum nativum*. On donne ce nom aux pierreries, aux cryſtaux de roches, & au mica de Ruſſie. On trouve quelquefois

parmi

parmi les laves des volcans, fur-tout au pied du mont Hecla en Iflande, un verre noir, opaque, très pefant, fort dur, fufceptible d'un beau poli. Ce verre réfifte à l'action de l'air, de tous les diffolvants, & n'entre en fufion dans un creufet, que par un feu très violent. *Voyez* LAVE & PIERRE OBSIDIENNE.

VERTEBRES, *Vertebræ.* Nom donné aux os qui compofent la colonne offeufe principale qui fe trouve dans la plupart des animaux. Les vertebres varient de forme, felon les efpeces d'individus d'où elles font tirées; mais toutes s'articulent les unes aux autres avec une grande jufteffe. Il nous fuffira de citer ici en exemple les vertebres de l'homme, celles du cheval, celles de la baleine & de la morue, celles de la vipere, &c. *Voyez* aux articles principaux de chaque claffe du regne animal, & l'article SQUELETTE à la fuite du mot Os.

VERTEBRES FOSSILES, *Vertebræ foffiles.* Les vertebres de poiffon fe nomment *ichthyofpondyles*, & les vertebres de cornes d'ammon *fpondylolithes.* Les entroques peuvent être auffi regardées comme des vertebres foffiles. *Voyez* ENTROQUES.

VERVENE ou VERVEINE, *Verbena.* Plante qui croît le long des chemins, contre les haies & les murailles, & autres lieux incultes. Sa racine eft oblongue, un peu moins groffe que le petit doigt, garnie de quelques fibres, blanche, d'un goût amer; elle pouffe des tiges hautes d'un pied & demi, anguleufes, dures, un peu velues, quelquefois rougeâtres & rameufes. Ses feuilles font oblongues, oppofées deux à deux, découpées profondément, ridées, verdâtres, d'un goût amer & défagréable. Ses fleurs naiffent dans l'été en épi long & grêle, formées en gueule, ordinairement bleues : à chaque fleur fuccede une capfule remplie de quatre femences jointes enfemble, grêles & oblongues.

Cette plante eft eftimée déterfive, hyftérique & fébrifuge; on en fait ufage à l'intérieur & à l'extérieur. Le vin dans lequel on a fait infufer la verveine pendant la nuit, eft propre contre la jauniffe & les pâles couleurs, pour les maux de gorge, les ulceres de la bouche, & pour raffermir les dents. Mife en poudre, elle eft bonne pour l'hydropifie naiffante, & s'applique avec fuccès fur les ulceres les plus dangereux. Prife en guife de thé, elle abbat les vapeurs & diffipe la colique. Son eau diftillée procure le lait aux nourrices, & modere promptement les inflammations des yeux : fes feuilles, pilées & appliquées en cataplafme fur la tête, font utiles dans la migraine. On les applique auffi fur le côté dans la pleuréfie : la férofité qui échappe alors par les pores de la peau, jointe au fuc de cette herbe, teint les linges, qui couvrent la partie, d'une couleur rougeâtre; ce qui en impofe au vulgaire, qui s'imagine que la verveine attire au dehors le fang extravafé fur la plévre. On ne peut difconvenir que la verveine ne foit une excellente plante médicinale : les Anciens l'appelloient *hierobotane* (herbe facrée), & ils s'en fervoient pour les couronnes des Hérauts d'Armes, lorfqu'on les envoyoit annoncer la paix ou la guerre.

VESCE, *Vicia ſativa vulgaris.* De trente eſpeces de veſce que compte Tournefort, nous ne parlerons que de la noire & de la blanche. La veſce pouſſe pluſieurs tiges de la hauteur d'un pied ou de deux pieds. Ces tiges ſont anguleuſes, velues & creuſes; ſes feuilles ſont conjuguées, formées de dix ou douze folioles oblongues, rangées par paires, & le filet qui les ſupporte, ſe termine par une main ou vrille. Les fleurs de la veſce ſont légumineuſes, tantôt bleues, tantôt purpurines; le piſtil devient une gouſſe compoſée de deux coſſes ou panneaux. On trouve dans l'intérieur de ces gouſſes, une file de ſemences qui ſont rondes & noires dans une eſpece, & blanches dans une autre.

Dans les Provinces méridionales du Royaume, on ſeme la veſce avant l'hiver, car cette plante ſupporte aſſez bien les gelées; néanmoins dans nos Provinces on ſeme la veſce ſur les terres deſtinées pour les mars, auxquelles on donne un labour d'hiver, & un ſecond en Février ou Mars pour ſemer.

La veſce vient d'autant plus haute & plus forte, que la terre eſt de meilleure qualité; mais dans les terres ordinaires, quand l'année n'eſt point trop ſeche, elle peut donner du fourrage.

Quand il y a une grande diſette de fourrage, on coupe l'herbe de la veſce en verd, pour la donner aux bœufs & aux vaches. Si l'on veut en tirer un fourrage délicat & fort appétiſſant pour le bétail, on ne la fauche que quand la graine eſt formée, & avant qu'elle ſoit mûre: il eſt étonnant de voir combien une piece de veſce fournit de fourrage quand le terrein eſt bon. Ce fourrage eſt ſain, & engraiſſe promptement les animaux.

Lorſqu'on ſeme la veſce pour nourrir les bœufs, on la mêle le plus ſouvent avec de l'avoine, & on coupe l'un & l'autre en verd, & avant la maturité de la graine.

La farine de veſce eſt aſtringente, épaiſſiſſante, conſolidante, & propre dans les cours de ventre: on l'emploie dans les cataplaſmes propres pour amollir, réſoudre & fortifier. On s'eſt trouvé quelquefois réduit à faire du pain de veſce, comme en 1709; mais ce pain eſt de très mauvaiſe digeſtion. Tout le monde fait que la veſce eſt la nourriture ordinaire des pigeons. Les poules n'en mangent pas aiſément, & l'on prétend qu'elle eſt pernicieuſe aux canards.

VESCE SAUVAGE ou VESSERON, *vicia, ſegeton parva.* Cette plante croît dans les champs entre les bleds: elle pouſſe des tiges grêles & rameuſes. Ses feuilles ſont étroites, vertes, oppoſées deux à deux ou par paires, attachées le long d'une côte, qui finit par une main ou vrille avec laquelle elle s'attache aux plantes voiſines. Ses fleurs ſont blanches, & les gouſſes qui leur ſuccedent ſont velues. Cette petite veſce eſt réſolutive appliquée extérieurement.

On donne encore le nom de *veſce ſauvage* ou de *magjon* à une plante que les Botaniſtes appellent *lathyrus arvenſis repens tuberoſus.* Ses fleurs ſont odorantes, & ſes racines ſont des tubercules en forme de glands,

charnues, aſtringentes, & attachées par des fibres très longues, ce qui les a fait appeller *glandes terreſtres.*

VESSE DE LOUP. *Voyez* ſon article au mot CHAMPIGNON. On donne auſſi le nom de *veſſe de loup* à une eſpece de fongite foſſile. *Voyez* FONGITE.

VESSIE DE MER. Animal qui paroît être le même que la fregate, eſpece d'inſecte marin, plus connu ſous le nom de *galere.* Voyez *ce mot.* Quelques-uns ſoupçonnent que la veſſie de mer eſt le même animal que la vélette; mais elle paroît en différer un peu. *Voyez* VELETTE.

VEUVE eſt un petit oiſeau des Indes, de la groſſeur d'un moineau, décoré d'une belle queue noire, qui tombe & ſe renouvelle tous les ſix mois. On voit cet oiſeau dans le Cabinet du Roi.

VEUVE. Nom donné à un coquillage univalve, de la famille des limaçons. C'eſt une eſpece de ſabot operculé. Le fond de ſa couleur eſt noir marbré, & comme larmoyé d'un grand nombre de taches blanches obliques, qui lui font donner, par quelques Auteurs, le nom de *veuve ;* & par d'autres, celui de *pie.* Voyez SABOT.

VIANDE. Nom donné à la chair des animaux deſtinés à la nourriture de l'homme, comme le veau, le mouton, le bœuf, &c.

Le lievre, le cerf, le ſanglier, ſont *viandes* noires; le veau, les poulets, ſont *viandes* blanches. Le gibier eſt *viande* menue; le bœuf eſt groſſe *viande* ou *viande* de boucherie.

On ſe ſert du mot *viander*, pour dire qu'un cerf eſt à la pâture : ainſi le viandis eſt la pâture des bêtes fauves.

VIEILLE, *aſellus piſcis.* Nom que l'on donne, dit M. Barrere, à un poiſſon de l'Iſle de Cayenne, qui peſe ordinairement deux cents livres, & quelquefois quatre cents livres : on le prend à la ligne, à la fleche & au filet : on le ſale, & il a un goût ſemblable à celui de la morrue verte. Ce poiſſon ſe trouve auſſi dans l'Afrique Occidentale. Les Anglois l'appellent *vieille femme*; les François le connoiſſent ſimplement ſous le nom de *vieille ;* les Hollandois lui ont donné, à plus juſte titre, le nom de *groſſe morrue.* En effet, il en a la forme, la peau, la chair, & il mord avec la même avidité à l'hameçon. Ainſi on doit regarder le poiſſon *vieille*, comme une morrue de la grande eſpece. Sa chair eſt blanche, graſſe, tendre, ferme, & ſe leve par écailles; ſa peau eſt griſe, & couverte de petites écailles : elle eſt épaiſſe & graſſe. Ce poiſſon eſt ſi goulu, qu'il ſe jette ſur l'hameçon auſſi-tôt qu'il le voit paroître ; & ſans l'examiner davantage, il l'avale avec grande avidité : mais quand il ſe ſent arrêté par la ligne, & que l'hameçon lui pique les entrailles, c'eſt alors qu'il fait des efforts extraordinaires pour ſe débaraſſer. Cela va ſi loin, qu'il ſe renverſe tout l'eſtomac pour tâcher de rendre ce qu'il a pris trop vîte; mais ce mouvement ne ſert qu'à l'étouffer plutôt, & à abréger l'exercice du Pêcheur.

Quoique ſa chair ſoit bonne nouvellement pêchée, elle eſt encore meilleure & plus délicate, quand le poiſſon a été couvert de gros ſel pendant

cinq ou six heures : elle se digere aussi plus aisément & nourrit beaucoup. La tête est, dit-on, admirable pour faire de la soupe : on accommode le reste du corps à toutes sortes de sausses. L'on doit avoir attention d'en bien faire cuire la chair ; autrement elle causeroit du désordre dans l'estomac.

On sale la vieille, comme la morrue de Terre-Neuve ; mais comme elle est plus grosse, il faut y apporter plus de soin, la saler deux fois, la bien presser, la faire sécher, & la mettre en barriques avec précaution. Moyennant cela elle peut se conserver long-tems, se tranporter par-tout, & devenir le fonds d'un très bon commerce. Aussi le P. Labat dit que les Hollandois ont toujours un grand nombre de bateaux occupés à cette pêche, tant pour la subsistance de leur garnison d'Arguin, que pour trafiquer aux Isles Canaries, aux Açores, & à la Côte de Guinée.

Rondelet donne encore le nom de *vieille* à un poisson saxatile qui est une espece de *tourd.*

VIEILLE RIDÉE. Des Conchyliologistes appellent ainsi une espece de came, qui a sur ses valves de grandes rides, dont les extrémités se terminent en pointe sur les levres de sa bouche. *Voyez* CAME.

VIELLEUR. Nom donné à certains insectes volants, à cause du bruit qu'ils font en volant, lequel imite le son d'une vielle. *Voyez* à l'article ACUDIA.

VIEUX-OING. *Voyez* à l'article GRAISSE.

VIF-ARGENT. *Voyez* MERCURE, substance métallique.

VIGILANT DU BRESIL. *Voyez* à l'article RATON.

VIGNE, *vitis vinifera.* La vigne est, après le bled, la branche de l'agriculture la plus considérable, celle qui occupe le plus grand nombre de Cultivateurs, celle qui intéresse personnellement & directement le plus de Citoyens. Qui auroit cru, avant l'expérience, qu'un vil bois, le plus informe de tous, le plus fragile, le plus inutile à tous usages, pût produire une liqueur si excellente ? Il suffit de le planter dans une terre seche, pierreuse, stérile en apparence ; & bientôt ce sable délayé d'un peu de rosée, va pousser une multitude de grappes, qui s'emplissent, pour nous, d'un jus plein de force & d'agrément. Où a-t-il pris des qualités si supérieures à la bassesse de son origine, & à la sécheresse de sa terre natale ; qui lui a donné tant d'esprits & de feu ? Comment ce jus conserve-t-il tant d'efficacité & de vigueur avec tant de délicatesse, jusqu'à persévérer dans sa bonté pendant plusieurs années ; jusqu'à supporter les secousses des charrois & les plus longs trajets de mer, jusqu'à être converti, par l'alembic, en une liqueur encore plus forte & plus pénétrante, que la curiosité & l'expérience ont diversifiée en mille manieres ?

Histoire de la Vigne ; son origine.

On peut croire que l'usage du vin est aussi ancien que le monde. C'est presque chez tous les Peuples, que nous trouvons, dans les tems mêmes

les plus reculés, qu'une des principales parties du culte extérieur, consistoit à offrir à Dieu du pain & du vin pour le remercier d'avoir donné aux hommes la vie & ce qui en est le soutien.

La vigne passa d'Asie en Europe. Les Phéniciens, qui voyagerent de bonne heure sur toutes les côtes de la Méditerranée, la porterent dans la plûpart des Isles, & la répandirent dans le continent : elle réussit merveilleusement dans les Isles de l'Archipel ; ensuite elle fut portée successivement en Grece & en Italie.

Pline étoit persuadé que les libations de lait, instituées par Romulus, & la défense faite par Numa, d'honorer les morts, en versant du vin sur leur bûcher, prouvoient que les vignes, en ce tems-là, étoient fort rares en Italie. Elles s'y multiplierent dans les siecles suivants, & quelques Gaulois, qui en avoient goûté la liqueur, conçurent dès-lors le dessein de s'établir dans les lieux où elle croissoit. Pour attirer au-delà des Alpes bon nombre d'autres Gaulois, ils n'employerent ni lettres, ni exhortations. Ils envoyerent de côtés & d'autres plusieurs cruches de vin ; aussi-tôt des armées de Berruyers, de Chartrains & d'Auvergnats, renoncerent aux glands de leurs forêts.

Les Alpes ne purent les arrêter, & ils allerent conquérir les deux bords du Pô, où il s'appliquerent à la culture du figuier, de l'olivier, & sur-tout de la vigne : tel fut le motif de leur entreprise sur l'Italie. C'est aux Gaulois, établis le long du Pô, que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, & de le contenir dans les liens malgré sa fougue. Depuis ce tems, la garde & le transport devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peaux sujets à se découdre ou à se moisir. L'art de former des vignobles trouva, dans la Bretagne & dans le Nord de la Belgique, des obstables insurmontables du côté de la nature ; mais on en forma dans tous les pays où ils purent réussir : on en fit des plus beaux en Bourgogne, en Champagne, parceque la nature des terreins y fut des plus favorable. On cultive la vigne dans presque toute la France, & peut-être les vignes attirerent-elles les Francs dans la Gaule, comme elles avoient attiré les Gaulois en Italie. Les autres Allemands, qui n'avoient plus de conquêtes à faire, essayerent de défricher quelque canton de la Forêt Noire, & planterent des vignes le long du Rhin. La Hongrie eut aussi les siennes ; & depuis qu'elles se font ainsi multipliées par tout, les Peuples, contents de leur sort, n'ont plus cherché à s'assurer ailleurs de nouveaux établissements. Ce n'est que depuis la multiplication des vignobles, que les Peuples de l'Europe ont cessé de faire des émigrations.

On lit, dans le *Traité des Arbres de M. Duhamel*, que la vigne croît naturellement dans les bois de la Louisiane & du Canada : elle s'y multiplie d'elle-même, peut-être aussi quelquefois par rejettons ; mais il est vrai semblable que c'est le plus souvent par semences ; ce qui doit occasionner le grand nombre d'especes ou de variétés qu'on y rencontre. Au-

cune de ces efpeces n'a paru, jufqu'à préfent, reffembler à celles de France. On ne fait point de vin ni dans l'une ni dans l'autre de ces Colonies. En Canada, on ne cultive pas même pour manger, aucune des efpeces de vigne du pays : on préfere celles de France, quoique difficiles à préferver des rigueurs de l'hiver de ces climats. Les raifins du pays viennent rarement en maturité dans la faifon où on pourroit en faire ufage. On en a cependant vu à Québec qui étoient mûrs à la fin de Septembre. Le grain en étoit très petit : il avoit bon goût, mais la peau en étoit très épaiffe : ils contenoient quantité de gros pepins & très peu de jus, d'un rouge très foncé.

Defcription de la Vigne, & fa culture.

La racine de la vigne eft longue, peu profonde, ligneufe & vivace : elle pouffe un arbriffeau qui s'éleve quelquefois à la hauteur d'un arbre, & dont la tige eft mal faite, tortue, d'une écorce brune, rougeâtre & crevaffée, portant plufieurs farments longs, munis de mains ou vrilles qui s'attachent aux arbres voifins. Ses feuilles font grandes, belles, larges, incifées, vertes, mais de forme un peu différente dans plufieurs efpeces ; fes fleurs naiffent dans les aiffelles des feuilles : elles font petites, compofées chacune de cinq pétales, difpofés en rond, de couleur jaunâtre, avec autant d'étamines droites à fommet fimple. Lorfque les fleurs font tombées, il leur fuccede des baies rondes ou ovales, ramaffées & preffées les unes contre les autres, vertes & aigres au commencement ; mais qui, en mûriffant, prennent une couleur blanche, rouge ou noire, c'eft le fruit qu'on nomme *raifin*, & qui eft plein d'un fuc doux & agréable. Cette plante s'éleve en peu de tems à une très grande hauteur, fi l'on n'a foin de l'arrêter en la taillant : elle croît même jufqu'à furmonter les plus grands ormes; elle fleurit en été, & fes fruits ou raifins mûriffent en automne. Les efpeces de la vigne font variées à l'infini : nous parlerons de celles qui font eftimées les meilleures, foit pour faire du vin, foit pour planter en efpalier, pour en manger le fruit, foit enfin pour faire fécher, afin de le conferver pour l'hiver.

La maniere de cultiver la vigne, les foins & les attentions que l'on prend pour préparer le vin, joints à la bonne qualité du territoire & à la bonne expofition, font les conditions néceffaires pour fe procurer des vins d'excellentes qualités. De toutes les différentes méthodes dont on fait ufage dans les diverfes Provinces de France, on n'en voit nulle part qui approche des foins & des précautions que prennent les Champenois depuis environ cinquante ans. Leur vin étoit dès auparavant très fin & très eftimé ; mais il fe foutenoit peu, & ne fe tranfportoit pas loin. Par la méthode qu'une longue expérience leur a fuggérée, ils font parvenus à le rendre, à volonté, couleur de cerife, œil de perdrix, de la derniere blancheur, ou parfaitement rouge, & de l'affermir au point que, fans rien perdre de fon agrément, il fe foutient fix & fept années, & fouvent beau-

coup plus. Cette même méthode, exactement obfervé à Cuiffi, à Pargnan, & dans d'autres cantons du pays Laonnois en Picardie, y produit des vins que toute la Flandre eftime prefque autant que ceux de Bourgogne & de Champagne. Enfin, cette même méthode, portée en différents endroits de Bourgogne, tire de tems en tems de l'obfcurité & met en vogue des vins qu'on ne connoiffoit pas auparavant.

Expofitions convenables à la Vigne.

Les collines font, fans contredit, les expofitions les plus favorables à la vigne : ce font, pour ainfi dire, autant de grands efpaliers, où la vivacité de la réflexion des rayons du foleil, fe trouve unie à l'influence du plein air. Ce font les vignes plantées dans ces lieux, qui donnent le vin le plus délicieux, fur-tout lorfque la terre eft un peu maigre, légére, feche plutôt qu'humide, mélangée de petits cailloux & de pierres à fufil, qui réfléchiffent merveilleufement bien les rayons du foleil, & procurent cette chaleur fi propre à former, à concentrer, & à exalter le fuc des raifins. L'action & les influences de l'air pénetrent facilement dans ces terreins légers, y répandent & développent mieux les principes les plus fins de la végétation. Les terres font d'autant moins bonnes pour la vigne, qu'elles font plus fortes & plus argilleufes. Les vignes, plantées dans ces fortes de terreins, ne produifent qu'une liqueur revêche & groffiere.

L'expofition au Midi, eft en général la plus avantageufe, quoique l'expérience ait appris qu'en certains cantons, comme le long de la montagne de Rheims, les terroirs expofés au Nord & au Levant, produifent des vins plus parfaits que ceux qui font expofés au Midi; d'où l'on peut inférer que l'expofition au Midi n'eft pas la feule caufe qui donne au vin fon excellente qualité, mais plutôt le grain de terre : car chaque vignoble a un grain de terre qui lui eft propre ; auffi dans les pays de vignobles y a-t-il des vins de certaines côtes plus renommés que d'autres. L'affiette la plus heureufe pour la vigne, eft celle d'une colline un peu élevée, applatie & un peu arrondie au deffus, parceque le foleil la voit de tous côtés, & que l'eau en defcend facilement; car l'eau abondante eft toujours défavorable à la vigne, & c'eft par cette raifon que les années pluvieufes ne donnent jamais de bon vin. Les côteaux moyennement élevés & expofés à des vents doux, & qui reçoivent obliquement & non perpendiculairement les rayons du foleil, produifent un vin ferme, chaud & durable.

Il réfulte de ces principes, que les caufes fpécifiques de la bonté du vin, c'eft la qualité du terrein & la bonne affiette du vignoble. A ces caufes fe joignent l'état de l'atmofphere. Le vent de Nord Oueft eft le plus pernicieux à la vigne, parcequ'il eft chargé d'humidité, & qu'il amene les pluies froides : le vent qui lui eft le plus favorable, eft celui du Nord, parcequ'il en éloigne tout ce qui lui eft nuifible, comme les nuages, les pluies, les brouillards qui lui font mortels. On doit remarquer à cette

occafion, que dans les années abondantes en fruit, le vin eft de moindre qualité que dans les années ftériles.

Choix des plants de Vignes.

On plante la vigne ou de bouture, ou de plants enracinés : on peut en renouveller auffi en tout ou en partie, par le moyen des provins & des marcottes.

Les *provins* font des branches ou brins des plus vigoureux de la vigne, que l'on couche à droite & à gauche, & dont on enterre un ou deux yeux pour y refter, & fans rien couper jufqu'au tems de la taille ; c'eft à ces yeux que fe forment les chevelus : on doit ne coucher que des branches qui aient du bois de trois ans. Lorfque la partie couchée a pris racine, on en coupe trois ou quatre boutons au tems de la taille : on la coupe fous les racines, & on tranfplante les nouveaux ceps où l'on veut.

Les *marcottes* fe font des meilleurs brins de la vigne : on paffe ces brins à travers un panier rempli de terre, ou à fon défaut, au travers d'une motte de gazon où l'on fait un trou pour paffer le brin : on met le gazon en terre ; & lorfque la marcotte a pris racine, on la tranfplante avec le gazon. On plante chaque marcotte à trois ou quatre pieds de diftance l'une de l'autre : ce plant porte fon fruit au bout de deux ans, & en cela il eft préférable aux autres ; on s'en fert pour regarnir les vignes. L'avantage de cette méthode, eft que l'on tranfporte le plant avec la terre qui l'environne. On doit choifir le plant qui a crû dans un terrein de pareille nature, c'eft-à-dire, de même climat & de même expofition, que celui dans lequel on veut planter. Il faut prendre le plant d'une vigne qui n'ait que fept à huit ans au plus ; car fi elle eft vieille, elle ne pouffera que des jets foibles & languiffants : en général, le plant de raifin noir & vigoureux, eft celui qui réuffit le mieux.

Parmi les efpeces de raifins les plus propres au vignoble, on compte le morillon noir, appellé en Bourgogne *pineau*, & à Orléans *auvernas*, parceque le plant eft venu d'Auvergne. Ce raifin eft doux, fucré, excellent à manger : il vient très bien dans toutes fortes de terre ; fon bois a la coupe plus rouge qu'aucun autre. Le meilleur eft celui qui eft court, dont les nœuds ne font pas efpacés de plus de trois doigts : il a le fruit entaffé & la feuille plus ronde que les autres de la même efpece.

Il y a une efpece de morillon qu'on appelle *pineau aigret*, qui porte peu, & donne de petits raifins peu ferrés ; mais le vin en eft fort, & même meilleur que celui du premier morillon. Le pineau aigret a le bois long, plus gros, plus moëlleux & plus lâche que l'autre, les nœuds éloignés les uns des autres de quatre doigts au moins, l'écorce fort rouge en dehors, & la feuille découpée en trois ou en patte d'oie.

Le *morillon* ou *meunier*, ainfi nommé parceque fes feuilles font blanches & farineufes, fait de bon vin, charge beaucoup ; & par cette raifon on

on l'a beaucoup multiplié depuis plusieurs années dans les vignobles des environs de Paris, au préjudice du pineau qui charge moins, mais dont le vin est bien meilleur & beaucoup plus estimé.

Le *bourguignon* ou *tresseau* est un raisin noir assez gros, meilleur à faire du vin qu'à manger : il charge beaucoup, & donne de grosses grappes.

Le *sanmoireau* se nomme *quille de coq*, aux environs d'Auxerre. C'est un raisin noir, excellent à manger & à faire du vin : il a le grain un peu long & pressé.

Le *fromenteau* est un raisin exquis & fort connu en Champagne ; il est d'un gris rouge, la grappe en est assez grosse, le grain fort serré, la peau dure, le suc excellent. C'est à ce raisin que le *vin de Sillery* doit son mérite & sa réputation.

Les raisins propres à l'espalier, font le *chasselas blanc & noir*, le *muscat blanc*, *rouge & violet*, le *corinthe*, le *muscat d'Alexandrie*, le raisin précoce de la Magdeleine, le *cioutat*, &c.

On doit planter les diverses especes de vignes suivant la nature des terres. Dans les terres fortes, on ne doit planter que des morillons ou pineaux noirs, & y mêler des tresseaux ou bourguignons ; dans les terres légeres, des tresseaux & des morillons ou meuniers ; dans de gros sable, le meillet ; dans les pierreuses dont le fond est jaunâtre, le pineau & le tresseau : ils font un vin plus délicat. Il vaudroit mieux, suivant l'observation d'habiles Cultivateurs, séparer en différentes portions les cépages dont la nature est de mûrir plutôt, d'avec ceux qui mûrissent plus tard, c'est-à-dire, de mettre ceux qui mûrissent naturellement tard dans un terrein élevé, chaud, sec & léger ; & ceux qui mûrissent naturellement de bonne heure, dans les terreins bas, gras & froids. Il est bon d'observer aussi de placer dans les terres légeres les especes délicates, celles qui demandent le moins de nourriture ; dans les terres fortes, les especes qui chargent le plus.

En général, les raisins noirs produisent un vin puissant, vigoureux, chaud & durable ; les blancs ne produisent qu'un vin foible, d'une couleur jaune & terne : on doit observer encore qu'une vigne qui porte peu de fruit le produit meilleur, & qu'une vigne vieille produit des vins supérieurs aux autres.

On ne doit jamais planter une vigne la même année dans une terre où on en a arraché une vieille ; il faut laisser reposer la terre, ou y planter du sainfoin pour deux ou trois ans. Le tems de planter la vigne est en automne, suivant quelques Auteurs, sur-tout dans les terres seches & légeres ; d'autres au contraire sont d'avis qu'on doit la planter au commencement du printems.

Selon l'Auteur de la *Nouvelle Méthode de cultiver la vigne*, il résulte toutes sortes d'avantages à espacer beaucoup le plant, & à laisser quatre pieds de distance entre chaque cep. Les racines étant les principaux organes de la nutrition des plantes & de leur fructification, elles doivent

être le premier objet de la culture ; & il eſt certain que les racines de ceps ainſi éloignées, ne ſe trouvent point affamées par les pieds voiſins, & fourniſſent à leur cep une nourriture plus abondante. La vigne doit naturellement rapporter plus ou moins à raiſon de ce que ſes racines ſont plus ou moins fortes, plus ou moins longues ; enfin de ce qu'elles ont plus ou moins de terre pour s'étendre, par conſéquent plus ou moins de ſuc à pomper du ſein de la terre. Dans cette maniere de planter, les racines ayant quatre fois plus d'eſpace que dans la maniere ordinaire, elles doivent fournir à leur cep quatre fois autant de nourriture, & par la ſuite quatre fois autant de fruit ; la ſeve qui auroit été employée à former le bois des ceps ſurabondants, tourne au profit de la récolte du fruit ; de plus la tranſpiration étant à raiſon de la ſurface des plantes, y ayant moitié moins de ceps, il y a moitié moins de tranſpiration, & par conſéquent plus de moitié moins de perte de ſeve.

Il y a donc tout à gagner à écarter les ceps, & tout à perdre à les rapprocher. En vain objecteroit-on, dit cet Auteur, que ſi leur écartement convient dans certaines terres, il peut être nuiſible dans d'autres. Les vignes de Provence, les graves de Bordeaux, & quelques autres endroits où les ceps ſont encore plus éloignés que nous ne le recommandons, détruiſent entierement cette objection. Les vignes plantées de cette maniere donnent de fortes tiges, il eſt vrai, mais on peut les rabattre, & même étendre les branches de droite & de gauche, comme en contre-eſpalier, de la maniere que cela ſe pratique en quelques vignobles de Franche-Comté.

Les autres avantages qui réſultent de cette nouvelle méthode, c'eſt que les ceps ne ſont preſque point ſuſceptibles de la gelée, parceque l'air circulant librement, chaſſe l'humidité. D'ailleurs la vigne étant moins chargée d'humidité, elle eſt moins ſujette à couler, & ſes grappes ſont moins ſujettes à pourrir. L'air circulant librement, & la vigne n'étant point ſurchargée d'humidité, les raiſins mûriſſent mieux, & acquierent une toute autre qualité que dans les vignobles ordinaires, d'où ſuit naturellement la plus grande perfection du vin. Un autre avantage très conſidérable dans cette méthode, eſt l'économie conſidérable des échalas, des façons & autres dépenſes de la vigne.

Travaux annuels néceſſaires à la vigne.

Ces travaux conſiſtent dans la taille & dans les labours : la taille doit dépendre de la vigueur de la vigne ; ſi elle eſt foible, il faut la tailler courte ; ſi elle eſt forte, il faut la tailler à vin, c'eſt-à-dire, y laiſſer de longs bois. Il faut retrancher rigoureuſement ſur chaque cep tous les vieux bois, toutes les têtes qu'on n'y juge pas abſolument néceſſaires ; ſauf à conſerver de longs bois, & à donner plus de taille aux brins qu'on a laiſſés. La ſaiſon la plus favorable pour tailler la vigne, eſt l'automne. On

taille la vigne ; 1°. afin qu'elle pouffe un plus gros bois : 2°. pour empêcher qu'elle ne porte trop de fruit, & qu'ainfi elle ne s'épuife en peu d'années : 3°. pour faire mûrir le raifin : 4°. pour lui faire produire de nouveaux rejettons au deffus de la tête.

On doit donner à la vigne trois labours chaque année ; le premier en Mars ; le fecond quinze jours avant la fleur, & jamais dans ce tems ; le troifieme fe fait quand le fruit eft formé, & qu'il eft en verjus, c'eft-à-dire, dans le mois de Juin, & par un tems couvert : on peut en donner encore un quatrieme en automne, qui eft très utile, parcequ'il ouvre les pores de la terre, & la met en état de recevoir les influences de l'air.

C'eft dès le mois de Mars, ou du moins au commencement d'Avril, qu'on doit ficher les échalas : on doit obferver de les placer à l'Orient des ceps. Cette attention en abritant une partie du cep des premiers rayons du foleil levant, fert fouvent à le préferver de la gelée ; c'eft auffi dans ce tems qu'il faut lier le vieux bois à l'échalas : le bois verd ne fe lie qu'après l'extinction de la fleur. L'ébourgeonnement fe fait ordinairement en Mai, & quelquefois en Juin : on ne peut le faire trop tôt. Il confifte à retrancher tous les nouveaux rejettons qui croiffent au deffous de la tête du cep, & qui fortent du tronc ; on fupprime auffi tous les bourgeons qui pouffent fur le bois de la derniere taille, lorfqu'ils n'ont point de grappes, & qu'ils ne font pas néceffaires. Quelque tems après que la fleur de la vigne eft paffée, il eft néceffaire de la rogner, c'eft-à-dire, d'arrêter ou couper le bout des branches, & de retrancher les menus rejettons qui fortent du bas des côtés de la fouche : ce foin affure une feve abondante aux fruits qui fe font déclarés, & facilite aux rayons du foleil les moyens de mûrir les raifins. A l'égard des ceps qui pouffent beaucoup, ce foin n'eft pas néceffaire, parcequ'il n'eft propre qu'à faire naître fur le brin qui a été pincé, de foibles jets dont on ne peut faire ufage.

La fécondité de la terre devant néceffairement s'épuifer par fes productions fucceffives, il paroît néceffaire d'en renouveller les fucs de tems en tems : mais fi cela eft indifpenfable, ce doit être principalement dans les terres plantées, foit en arbres, foit en vignes, où les labours ne pouvant pénétrer auffi avant que les racines, il femble qu'il n'y a que les engrais qui puiffent reftituer à ces terres les fels & la fertilité qu'elles ont perdues. Dans la méthode que nous avons indiquée, les engrais ne font prefque pas néceffaires, parceque dans ces plants, les racines de la vigne étant plus fortes, plus longues, & plus vigoureufes qu'elles ne peuvent l'être dans l'ufage ordinaire, elles doivent toujours donner une féve abondante à leur cep.

La méthode ordinaire, eft d'amender les vignes au moins tous les fept ans au mois de Novembre ; le fumier de vache & de bœuf eft le meilleur pour les terres maigres & légeres ; celui de cheval, de mouton, de pigeon, de poule, eft bon pour les terres fortes, humides & pefantes. Pour bien fumer, on doit déchauffer les pieds des ceps, & y faire une petite foffe

profonde d'un pied, dans laquelle on met le fumier; mais il ne faut pas que le fumier touche aux racines, de peur qu'il n'altere la qualité du vin.

Dans certains endroits de Champagne, au lieu de fumer les vignes, on y apporte des gazons, parceque les végétaux dont ils font composés, fourniffent, en fe détruifant, d'excellens engrais, qui ne peuvent nullement altérer la qualité des vins : en effet on dit que le fumier fait graiffer le vin blanc, & donne un mauvais goût au vin rouge. Un des meilleurs engrais eft celui que les habitants du pays Meflin ont trouvé, & dont ils font ufage. Cet engrais n'eft autre chofe que les ongles des pieds des moutons, qu'ils nomment *ingliottes*. Ce font les ergots du derriere des pieds de moutons. Lorfqu'ils provignent, ils mettent une poignée de ces ongles fur chaque provin. Cet engrais ne communique au raifin aucun goût, ni aucune mauvaife qualité; il produit fon effet dès la premiere année, & procure pendant fix ou fept ans une fécondité fuffifante.

On ravale tous les quinze ans les vignes hautes au mois de Novembre, c'eft-à-dire, qu'on les abaiffe, & qu'on les couche dans une foffe de deux pieds de large, & prefque auffi profonde que le pied du cep. Quand le pied du cep eft couvert de terre, on étend de côté & d'autre les trois ou quatre plus beaux jets qui y tiennent, & on les couche dans de petits foffés de fix pouces de profondeur, pour faire autant de provins. Le vieux bois travaillant ainfi dans une nouvelle terre, reprend une nouvelle vigueur.

Il n'en eft pas de même des baffes vignes où on recueille le meilleur vin: c'eft tous les ans qu'on les ravale ou qu'on les enterre quelque peu en les labourant; de forte qu'un cep de vigne occupe fous terre un efpace de plufieurs pas, fouvent de plufieurs toifes, après un nombre d'années. On prend la précaution d'abaiffer le cep toujours également, & d'empêcher qu'il ne faffe le coude; ce qui l'expoferoit à être coupé par le travail de l'année fuivante.

Quand on s'apperçoit que les vignes font vieilles, il faut les arracher ou les greffer. Lorfque la vigne jette encore un bois vigoureux, mais fans fruit, on la greffe. On prend alors la précaution de coucher fortement en terre tout le vieux bois, & on ne laiffe fortir que deux ou trois jets de l'année; fur lefquels la greffe réuffit mieux que fur le vieux bois, qui fe fend plus difficilement, & qui par fa groffeur a peu de proportion avec la greffe.

Le ravalement profond qu'on donne aux vignes hautes difpenfe de les terrer, c'eft-à-dire d'y rapporter de nouvelles terres. Mais tous les quinze ans, dans les terres les plus nouriffantes, on rapporte de nouvelle terre au pied des vignes hautes. Il n'en faut qu'une médiocre quantité, & la regle eft de mettre toujours un pied de diftance entre une hottée & une autre. Une terrure plus forte pourroit dénaturer les vignes, ôter la fineffe au vin, & former fur le pied une épaiffeur capable de le priver de ces influences de l'air, qui y portent le feu & les fucs les plus parfaits. Au refte, quelque

travail qu'on ait à faire à la vigne, on n'y doit point entrer après la pluie, ni après les gelées : rien ne fait plus jaunir la vigne.

M. Duhamel a essayé sur la vigne sa nouvelle méthode de cultiver les terres en plattes-bandes, dont nous avons parlé à l'article du Bled. Pour cet effet, il a établi la vigne en planches, en observant de laisser une platte-bande entre deux planches, & les proportions de ces planches à cinq pieds de largeur, pour y pouvoir planter trois rangées de ceps, qui par conséquent doivent être à la distance de trente-un pouces l'une de l'autre; & dans l'autre sens il a mis aussi les ceps à pareille distance les uns des autres. On diminue beaucoup par cette méthode le travail de la vigne, qui se fait très promptement avec des charrues. Une piece de vigne cultivée suivant cette méthode, a rapporté deux cinquiemes de plus à proportion de la récolte qui avoit été faite dans la vieille vigne : elle a produit sur le pied de vingt-trois muids & quatre-vingt-seize pintes par arpent. Le vin a été estimé de très bonne qualité.

Lorsque l'on coupe au printems les sommités de la vigne qui est en seve, il en distille naturellement une liqueur qui est estimée fort apéritive étant prise intérieurement. On en lave aussi les yeux pour en déterger la fanie, & pour éclaircir la vue : on s'en sert encore pour les dartres & les démangeaisons de la peau. Les bourgeons de la vigne ont une qualité astringente. Les Médecins, pour guérir les dyssenteries, font prendre, dans un bouillon, un gros de poudre de feuilles vertes de vigne séchées à l'ombre. Les farments de la vigne, & sur-tout leur cendre, conviennent dans l'hydropisie ascite.

Maladies & accidents auxquels les vignes sont sujettes.

La vigne a, parmi les insectes, trois dangereux ennemis : ce sont le *gribouri*, la *béche* & le *limaçon*. Le *gribouri* est de la figure & de la couleur d'un hanneton, mais beaucoup plus petit. Il passe l hiver en terre, attaché aux pieds des ceps, sur-tout des jeunes vignes, dont il ronge les racines les plus tendres, & les fait souvent périr. Il sort de terre en Mai, & se jette sur le feuillage. Il s'en nourrit, & pique les boutons à fruit & les jeunes jets, ce qui fait souvent mourir tout le nouveau bois. On donne utilement le change au *gribouri* en semant des feves en bonne quantité dans plusieurs endroits de la vigne. Il quitte la vigne pour ce nouveau feuillage, qu'il est facile de multiplier en peu de téms. On enleve à propos ce feuillage inutile & l'insecte qui y loge, pour bruler le tout au pied de la vigne. On prévient par-là, autant qu'il est possible, le dommage qu'ils pourroient faire, & un autre encore pire que le premier. Ces insectes piquent le *raisin* quand il est mûr, pour y inférer leurs œufs, d'où sortent des légions de vers, qui causent la pourriture des raisins, & détruisent tout à la veille de la vendange. Le soleil pompe fort vîte tout le suc d'un raisin attaqué, & le réduit en poudre. Les vers republcherchent

une retraite pour se changer en *chrysalides*, & puis en *gribouris*. Voyez ces mots. S'ils trouvent du fumier, ils s'y logent : bien des Propriétaires ont soin en conséquence d'en faire mettre au pied de la vigne. Ce fumier est le rendez-vous de ces insectes, & de bien d'autres. On y met le feu à la fin de l'hiver, & on extermine à coup sûr bien des animaux malfaisants. Les cendres de ce fumier font un engrais presque aussi bon que le fumier même.

La *bêche* est une autre espece de petit scarabée moins gros qu'une mouche ordinaire, revêtu d'une écaille verte, qui est relevée d'un bout à l'autre par l'or le plus éclatant. Il a au devant de la tête une espece de trompe dure, fort longue, armée de plusieurs scies, avec lesquelles il fait beaucoup de tort aux raisins : il n'en fait pas moins aux feuilles encore tendres, qu'il roule autour de lui comme un cornet, & qu'il tapisse d'une sorte de toile ou duvet pour y déposer ses œufs. En hiver, il se retire sous terre ou dans le fumier, où il demeure endormi. On s'applique à rechercher les cornets qui renferment les œufs, & on les brûle au pied de la vigne.

Les *limaçons* ou *escargots* font un tort considérable à la vigne. On choisit le tems de la rosée ou de la fraîcheur du matin pour leur faire la guerre, parcequ'ils se cachent durant la chaleur qui les desseche trop. L'usage où l'on est en Languedoc d'en faire des ragoûts, y rend cette recherche plus animée. Mais envain un Particulier laborieux travaillera-t-il seul à délivrer sa vigne de ces insectes. Il faut que tous les habitants d'un canton s'entendent & concourent à employer les mêmes moyens ; autrement on se fatiguera beaucoup pour tuer cent ennemis dans une vigne, tandis qu'il y en a deux mille en marche, & prêts à y passer des vignes voisines.

La vigne est sujette à plusieurs accidents : il se fait quelquefois une trop grande effusion de seve hors du bois au printems ; ce qu'on reconnoît aisément, parceque les feuilles se fanent. On doit alors faire des entailles aux grosses racines, & y mettre de la lie d'huile. Lorsque la seve est trop abondante par l'excessive nourriture du terrein, la vigne ne pousse qu'en bois ; le remede est de découvrir la souche & d'y répandre du sable de riviere. Les pluies trop abondantes nuisent au bois de la vigne. La gelée lui nuit aussi beaucoup, sur-tout la gelée blanche, lorsque le bois est mouillé ; car alors si le soleil paroît, il brûle le nouveau farment qui a crû après la taille. Lorsque la grêle frappe le raisin, il se desseche, & contracte de l'âcreté ; mais si elle est grosse, & qu'elle soit poussée par un grand vent, elle prive la vigne de son fruit, brise le bois, & lui fait un tort considérable pour plusieurs années. La fleur de la vigne est aussi sujette à *couler* ; c'est-à-dire, que les poussieres des étamines sont emportées, & ne peuvent par conséquent féconder les pistils, lorsqu'il survient des pluies dans le tems que la vigne est en fleur.

Les vignes durent plus ou moins long-tems. 1°. Selon leur espece : la vigne blanche dure plus que la noire ; 2°. selon la qualité de la terre :

elles durent plus dans les terres fortes que dans les terre légeres; 3°. selon le climat : elles durent plus dans les pays voisins du Nord, que dans ceux qui sont au Midi; 4°. selon la maniere dont elles sont traitées; ainsi, par exemple : les vignes rabaissées en terre chaque année durent plus long-tems que celles auxquelles on ne fait point cette opération. Quand la vigne a atteint l'âge de soixante ans, elle doit passer pour vieille & usée.

Cueillette du Raisin; maniere de faire le vin.

Pour faire de bon vin, il faut faire trois cueillettes dans les mêmes vignes. La premiere doit être des raisins les plus mûrs, les plus fins, les moins serrés : on en ôte tous les grains pourris ou verds, & on coupe la grappe fort court, à cause de l'âcreté & de l'amertume de la queue. La seconde doit être des raisins gros, serrés & moins mûrs. La troisieme des raisins verds ou pouris, desséchés, en un mot de rebut. De ces trois cueillettes, on fait trois cuvées différentes.

Ce premier travail, qui est de la derniere importance, peut se perfectionner encore par une autre attention. Parmi les vignes, il y en a de différentes qualités : les unes, situées dans une terre extrêmement légere & pierreuse, donnent un vin qui a beaucoup de finesse & d'odeur; d'autres, placées dans un fonds plus nourrissant, donnent un vin qui a plus de corps. On peut réunir ces bonnes qualités dans un même vin, & perfectionner l'une par l'autre, ou en mêlangeant les raisins de ces différents cantons avant que d'en exprimer le jus, ou en mélangeant les différents vins qu'on aura exprimés; mais il vaut mieux mêlanger les raisins, parceque ces liqueurs faites ont peine à s'unir parfaitement : celle qui est la plus foible, change de couleur, & communique son défaut à l'autre, au lieu d'être corrigée par la bonne qualité de celle qu'on lui associe; & le moindre mal qui puisse en arriver, quoiqu'il soit fort grand, c'est un œil louche, un nuage, une petite lie qui ternira toujours la beauté de la couleur, & lui ôtera la perfection du goût & ce qu'on appelle le clair fin. Il n'en est pas de même lorsqu'on marie ce qu'il y a de raisins parfaits dans une vigne, avec ce qu'il y a de raisins parfaits dans une autre. Du concours de ces différents fruits exprimés & fermentés ensemble, il se forme une liqueur exquise qui a la fermeté, la délicatesse, l'odeur, la couleur vive, & qui dure plusieurs années sans la moindre altération. C'est la connoissance du bon effet que produisent les raisins de trois ou quatre vignes de différentes qualités, qui a porté à la perfection les fameux vins de Silleri, d'Aï & d'Hautvilliers. Tous les agréments qui peuvent flatter la langue, semblent y être réunis.

Un des moyens de donner la plus grande perfection aux vins, est d'égrapper les raisins avant que de les jetter dans la cuve : en séparant ainsi les raisins de leur grappe, on enleve toute l'âcreté qu'elle leur communique, & alors on peut, sans crainte, laisser fermenter le moût jusqu'à la parfaite

cuiffon du grain. Les vins qui ne font point chargés des parties groffieres & hétérogenes de la grappe, font beaucoup plus moëlleux, & en même tems plus colorées, plus fermes & plus de garde.

Ce que nous avons dit du choix & de l'affortiment des différens raifins, convient également, foit qu'on veuille faire du *vin gris*, foit qu'on veuille faire du *vin rouge*; car on retire à volontéces vins différemment colorés des mêmes raifins. Le raifin blanc ne donne qu'un vin blanc, qui a communément peu de force & de qualité, qui jaunit promptement, & tombe avant l'été. Ces vins blancs ne font prefque plus d'ufage; la Médecine feulement les confeille quelquefois : mais le *vin gris*, ainfi nommé en Champagne, & que nous nommons *vin de Champagne*, qui a l'œil fi vif, & qui eft d'une blancheur & d'un éclat qui imitent le cryftal, provient des raifins les plus noirs, & fa blancheur ne fe foutient jamais mieux que quand on a pris foin d'arracher tous les ceps de raifins blancs. Autrefois le vin d'Aï duroit à peine un an; la liqueur des raifins blancs, dont la quantité étoit grande en ce vignoble, venant à jaunir, prenoit le deffus, & altéroit toute la maffe du vin. Mais depuis que les raifins blancs n'entrent plus dans le vin de Champagne, celui de la montagne de Rheims dure fept à huit ans, & celui de la Marne va aifément à quatre & cinq.

Le vin de raifin noir fe colore, pour ainfi dire, comme on veut. Quand on le fouhaite parfaitement blanc, voici ce qu'on fait : les Vendangeufes entrent de grand matin dans la vigne, & font le choix du plus beau raifin; elles le couchent mollement dans leurs paniers, & le mettent encore plus doucement dans les hottes pour être porté au pied de la vigne, où, fans le fouler le moins du monde, on le met dans de grands paniers, en lui confervant l'azur & la rofée dont il eft tout couvert.

Si le foleil eft un peu vif, on étend des napes mouillées fur les paniers, parceque le raifin venant à s'échauffer, la liqueur pourroit en prendre une teinte de rouge. On charge ces paniers fur des animaux d'un naturel paifible, qui les portent lentement & fans fecouffe jufqu'au cellier, où le raifin demeure à couvert & fraîchement. Quand le foleil eft modéré, on vendange fans danger jufqu'à onze heures; quand il eft fort & un peu ardent, on quitte à neuf. Dès que les paniers font arrivés à la maifon, au lieu de jetter les raifins dans la cuve, on les jette fur le preffoir, de quelque forme qu'il foit, & on donne bien vîte la *premiere ferre*. Le vin qui en fort s'appelle *vin de goutte* : c'eft ce qu'il y a de plus fin. On releve les raifins écartés de la maffe, & on donne la feconde ferre, qu'on appelle la *retrouffe*. Le vin qui fort de la premiere ferre fe met à part, fi le raifin eft bien mûr & l'année fort chaude, parcequ'alors il coule très abondamment, & qu'on courroit rifque de le rougir en le mêlant avec celui de la feconde ferre : mais ce mêlange eft utile, & quelquefois néceffaire quand l'année n'eft pas chaude, & que la premiere ferre n'a pas rendu abondamment.

Lorfqu'on a fait deux premieres ferres, on arrange les extrémités de la

la maſſe, & on les taille quarrément avec une bêche tranchante, en rejettant deſſus les raiſins écartés, & on donne la troiſieme ſerre, qu'on appelle *premiere taille*. Le vin de cette premiere taille eſt excellent pour faire une boiſſon parfaite : on peut auſſi le joindre au vin rouge, ſi l'on en fait à part. On donne la quatrieme ſerre, puis la cinquieme, & les autres qui s'appellent *ſeconde*, *troiſieme* & *quatrieme taille*, le tout jufqu'à ce que la maſſe ne produiſe plus de jus. Les vins de taille vont toujours en rougiſſant par degrés, parceque l'action du preſſoir ſe fait ſentir de plus en plus à la pellicule même qui enveloppe le grain : les particules qui s'en détachent font ce qui donne de la rougeur au vin. L'ardeur du ſoleil ou les ſecouſſes des charrois ſont quelquefois ſi grandes, & agiſſent ſi fortement ſur les dehors des raiſins, que les liqueurs qui ſont dans l'enveloppe des grains étant en mouvement, ſe joignent dès la premiere ſerre au jus du raiſin, & alors on ne peut faire un vin parfaitement blanc : il ſera œil de perdrix, ou même plus chargé. La qualité du vin n'en eſt pas moindre ; mais le goût & la mode ſont d'avoir *tout un* ou *tout autre*, une blancheur parfaite, ou un rouge vermeil & foncé.

On met à part les vins de ces différentes tailles, & on les mêle ſuivant qu'ils ont la qualité qu'on ſouhaite. Ceux qui ont beaucoup de vignes font deux, trois & juſqu'à quatre cuvées de vin, en choiſiſſant toujours les raiſins les plus délicats pour les premieres, dont le vin vaut toujours un tiers de plus, & celui des ſecondes un tiers de plus que celui des ſuivantes, toujours à proportion. Dans chaque cuvée, il y a ordinairement les deux tiers de vin fin, un demi-tiers de vin de taille, & moins d'un tiers de celui de preſſoir. Le marc qui reſte ſous le preſſoir devient dur comme une pierre : on en retire une eau-de-vie de mauvais goût, mais qui eſt utile pour les bleſſures & pour bien d'autres uſages.

Ce marc eſt auſſi pour les vignes un excellent engrais qui n'altere point la qualité du vin ; on aſſure qu'il eſt auſſi très propre aux aſperges. Le marc nouvellement exprimé s'échauffe beaucoup ; & comme il contient quantité de parties ſpiritueuſes, on l'emploie comme un remede efficace contre les rhumatiſmes & les engourdiſſements des membres. La façon d'appliquer ce remede, eſt d'enfouir la partie malade dans un tas de marc échauffé.

De ces mêmes raiſins noirs, dont nous avons vu que l'on fait du *vin blanc* en Champagne, on en fait du *vin rouge* en Bourgogne. On ſait, par expérience, que cette rougeur vient du mêlange plus ou moins parfait des liqueurs qui ſont dans l'enveloppe, avec celle qui forme le corps du grain. C'eſt pour donner au vin cette forte teinture, qu'on foule les raiſins, & qu'on les fait cuver avant que de les preſſurer. Les eſprits & la chaleur qui travaillent dans la cuve, heurtent de toutes parts contre les tuniques des grains qu'on a crevés en les foulant : cette ſubſtance rouge qui loge dans le tiſſu de la pellicule, s'en détache, eſt emportée par la chaleur qui pénetre tout, & ſe mêle à toute la maſſe de liqueur à

proportion du féjour que fait celle-ci dans la cuve. Autant on évite l'ardeur du foleil pour vendanger lorfqu'on veut faire du vin blanc, autant, lorfqu'on veut faire le vin rouge, on a foin de cueillir le raifin pendant l'ardeur du foleil, dont l'action fur les dehors du grain produit plus d'effet que ne feroient plufieurs jours de cuve, & le raifin fe cuve alors très-promptement. On tire enfuite le vin de la cuve, & on le met dans les tonneaux. Après qu'on l'a laiffé bouillir à l'air un certain nombre de jours, qui varie felon la maturité des raifins & la température de l'année, lorfqu'il eft parvenu au point de la fermentation vineufe qui le rend agréable, on bouche foiblement les tonneaux pour laiffer exhaler encore quelque tems le plus grand feu du vin.

Comme la bonté & la longue durée des vins dépendent particulierement du foin qu'on prend de les débarraffer de leur lie, on s'eft appliqué à trouver des moyens sûrs pour les clarifier. Le premier moyen eft de les tirer à clair; le fecond eft de les coller.

Tirer à clair, c'eft faire paffer le vin de deffus la lie dans un autre vaiffeau bien net, à l'aide d'un boyau de cuir, afin que le vin ne s'évente point; car l'air & la lie lui font très contraires.

Coller le vin, c'eft y verfer, par chaque tonneau, une pinte de liqueur dans laquelle on a fait délayer de la *colle de poiffon*. On verfe cette colle diffoute dans le tonneau: on agite le vin avec un bâton; la colle fe répand fur la furface du vin comme un rézeau, qui fe précipite peu-à-peu, & entraîne avec lui la graiffe ou l'huile fuperflue, & généralement tout ce qu'il y a d'impur dans le vin, fur-tout fi c'eft du vin gris: elle ne lui communique aucune mauvaife qualité. On tire les vins à clair depuis le commencement de Janvier, ou lorfque les gelées ont commencé à les éclaircir naturellement: on recommence quinze jours après; & fi c'eft un *vin gris*, on le colle huit jours avant que de le mettre en bouteilles.

En le tirant vers la fin de Mars, lorfque la feve commence à monter à la vigne, on parvient communément à rendre le vin mouffeux; enforte qu'il blanchit comme le lait, jufqu'au fond du verre, au moment où on le verfe. On réuffit encore quelquefois à faire du vin mouffeux, en le tirant durant la feve d'Août. Ceci prouve que la mouffe eft un effet du travail de l'air & de la feve, qui agiffent alors fortement dans le bois de la vigne, & dans la liqueur qui en eft provenue. Mais cette mouffe, qui eft du goût de quelques perfonnes, paroît aux Connoiffeurs, une chofe étrangere à la bonté du vin; puifque le vin le plus verd peut mouffer, & que le plus parfait ne mouffe point ordinairement. On colle de bonne heure, & pour l'ordinaire en Mars, les vins tendres, tels que font ceux d'Aï, d'Epernai, d'Hautvilliers & de Piéri, dont la plus grande confommation fe fait en France. On fe trouve mieux d'attendre un an tout entier à coller les vins fermes, comme font ceux de Silleri, de Verfenai, & autres de la montagne de Rheims. Ces vins font alors en état de fe foutenir par tout pendant plufieurs années: ils feront l'honneur des tables de

Londres, d'Amfterdam, de Copenhague, & de tout le Nord. Quand on met ces vins en bouteilles avant qu'ils aient exhalé ce qu'ils ont de dur & de fougueux, ils caffent une multitude de bouteilles, & la qualité n'en eft pas fi parfaite. Il eft effentiel de coucher fur le côté les bouteilles dans lefquelles on a mis le vin, parceque fi on les laiffe debout, le bouchon n'étant pas abreuvé, fe feche; & devenu plus petit, il laiffe un paffage à l'air qui travaille fur le vin, & forme à fa furface une pellicule ou des fleurettes, que l'on reconnoît pour être une efpece de mouffe.

On ne doit mettre le *vin rouge* en bouteille qu'au bout d'un an & plus, parcequ'alors tous les fédiments fe font faits à diverfes reprifes. Si on le fait plutôt, le vin s'aigrit, & devient trouble lorfqu'on agite la bouteille, ou bien il devient gras comme de l'huile, défaut dont on le guérit en agitant la bouteille, & encore mieux en remettant le vin dans le tonneau, le roulant, le collant, & attendant une année entiere pour le mettre de nouveau en bouteilles.

Des différentes efpeces de Vins.

Les différentes efpeces de vins font fans nombre : elles varient par la couleur, par le goût, par la qualité & par la durée. On peut dire qu'il y a autant de fortes de vins que de terroirs. Le climat influe beaucoup fur la qualité des vins. Les raifins des pays froids atteignent rarement le degré de maturité néceffaire pour obtenir un vin généreux Les vignobles des pays trop chauds donnent, au contraire, des vins rudes, violents, fujets à s'aigrir. La France, par fa pofition, doit être par conféquent une des Contrées de l'Europe les plus propres à la culture de la vigne. C'eft auffi la France qui recueille les meilleurs vins, & qui en fournit le plus au commerce. C'eft peut-être à l'ufage de cette liqueur enchantereffe, que le Peuple François doit une partie de fa gaieté : il eft sûr du moins que c'eft à cette branche utile d'exportation qu'il eft redevable de la plus grande partie des richeffes que les Etrangers lui apportent.

En général on peut rappeller tous les vins à deux efpeces; favoir, les *vins de liqueurs* & les *vins fecs*.

Les *vins de liqueurs* font ceux qui ont une faveur douce, fucrée, & approchant plus ou moins de celle du miel. La perfection de ces vins confifte à joindre à leur douceur, une agréable amertume accompagnée de parfum. Les *raifins mufcats* font les plus propres pour faire de ces fortes de vins; mais ils ne mûriffent parfaitement que dans les pays chauds. Les vins de liqueurs, mufcats & autres, les plus eftimés parmi nous, font ceux de la *Ciutat*; de *Saint-Laurent*, en Provence; de *Frontignan*, en Languedoc; de *Condrieux*, en Lyonnois; d'*Arbois*, en Bourgogne; de *Rivefalte*, en Rouffilon, & quelques autres. Les vins de liqueurs étrangers font le *Tokai*, qui vient en très petite quantité fur un côteau de Hongrie; la *Verdée*, la *Mofcadelle*, & le *Montéfiafcone*, tous vins de Tofcane; le *vin*

grec du Mont Véſuve, qui eſt jaune comme de l'or, & le *Lacrima Chriſti*; vin fort rouge & délicieux, qui ſe recueille au pied de la montagne, quand le *volcan* ne porte pas l'incendie & le ravage dans ces vignobles; ce terrein eſt léger, ſabloneux & imprégné, dit-on, de particules nitreuſes, qui s'exaltent par la chaleur ſouterraine du volcan, & donnent au vin ſa qualité ſupérieure : les *vins de Malaga*, dans le voiſinage de Gibraltar; ceux d'*Alicante* & de *Rota*, & pluſieurs autres d'*Eſpagne*; celui de *Madere*, Iſle qui eſt à l'entrée de l'Océan; les vins des Iſles *Canaries*, dont le plus eſtimé vient de l'Iſle de Palme; la *Malvoiſie*, vin fort épais, qui ſe façonne dans l'Iſle de Candie, & les autres vins grecs qu'on recueille à Chio, à Tenedos, & dans d'autres Iſles de l'Archipel. Le vin de Schiras, en Perſe, eſt de même nature.

On ne parvient à donner, à la plûpart des *vins de liqueurs*, le juſte tempérament qui les rend doux & piquants, que par une eſpece de cuiſſon. Pour mélanger parfaitement leur huile avec leur partie tartareuſe, en ſorte que la douceur de l'un corrige l'âcreté de l'autre par une union intime, on laiſſe ces raiſins expoſés au ſoleil ſur le cep juſqu'à ce qu'ils commencent à ſe flétrir; & pour les empêcher de tirer encore de la terre des ſucs qui retarderoient la perfection de ce mêlange, on tord le pédicule qui attache le raiſin à la branche, enſuite on exprime la liqueur, qui ne peut manquer de s'être épaiſſie comme du ſyrop. Une autre méthode conſiſte à faire évaporer en partie la liqueur; mais cette eſpece de cuiſſon forcée donne au vin un goût de feu. Ces vins, dont la plus grande quantité des parties volatiles a été enlevée, ne peuvent être légers, fins & coulants. Peut-être ſont-ils, par cette raiſon, plus propres que les nôtres pour les pays chauds, où le ſang eſt plus raréfié, & a beſoin d'une liqueur ſubſtantielle plutôt que ſpiritueuſe. Ainſi il n'eſt pas étonnant que les habitants de l'Italie & des pays méridionaux, étant accoutumés à la douceur de ce ſyrop, qui eſt proportionné à leurs beſoins, il s'en trouve beaucoup parmi eux qui ſont plutôt bleſſés que réjouis par la vivacité de nos vins.

Les *vins ſecs*, au contraire, ſont ceux dans leſquels le ſel tartareux n'eſt pas émouſſé ou affadi, mais, au contraire, où il agit en liberté ſur la langue, & y cauſe une agréable impreſſion; tels ſont les *vins de France*, les *vins de Moſelle*, les *vins du Rhin*, & pluſieurs *vins de Hongrie*. L'uſage en eſt plus ſalutaire aux Peuples Septentrionaux, dont il volatiliſe le ſang, & dégourdit l'humeur ſombre.

Les grands défauts de ces *vins ſecs* ſont d'être verds ou liquoreux, ou terreſtres, ou capiteux. La liqueur, c'eſt-à-dire, la ſaveur ſucrée, eſt un grand défaut, parcequ'elle affadit le cœur & trouble l'eſtomac, au lieu d'y apporter la joie & la bonne diſpoſition. Mais ce défaut, comme celui d'être capiteux, peuvent ſe trouver dans les plus excellents vins : l'un & l'autre ſe corrigent communément par le tems. La verdeur eſt moins le défaut du vin que celui de l'année qui n'a pas mûri le fruit, ou du Propriétaire qui le vendange trop tôt. Le goût dur & terreſtre eſt le pire de tous les défauts : c'eſt celui du ſol même, ou d'une vigne mal cultivée.

Parmi les vins de France, ceux de Bourgogne & de Champagne tiennent les premiers rangs. Dans un excellent Mémoire de la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre, on diftingue la *Bourgogne* en deux parties à l'égard des vins, la *baffe* & la *haute*.

La Baffe-Bourgogne eft un vignoble fort étendu, qui contient plufieurs cantons renommés par leurs vins rouges & blancs. Ils produifent, année commune, plus de cent mille muids de vin mefure de Paris.

Les principaux cantons de la *Baffe-Bourgogne* font, Auxerre, Coulange, Creney, Tonnerre, Avalon, Joigny & Chablis. Ceux de la *Haute-Bourgogne* font, Pomar, Chambertin, Baune, le Clos-de-Vougeot, Vollenay, Montrachet, la Romanée, Nuits, Chaffagne & Murfault.

Les vins de la Baffe-Bourgogne font peu inférieurs à ceux de la haute : ils les furpaffent même dans les années feches; mais ceux de la Haute-Bourgogne valent mieux dans les années humides. Comme de dix années, à peine s'en trouve-t-il une feche, il s'en fuit qu'ordinairement la Haute-Bourgogne a l'avantage fur la baffe. Cependant il fe trouve chaque année dans celle-ci des vins d'élite, qui peuvent être comparés à ceux de Baune & de Nuits.

Les vins de Champagne vont de pair avec ceux de Bourgogne. Plufieurs même leur ont donné la préférence. Il fe trouve en effet des vins de Champagne qui réuniffent toute la vigueur des meilleurs vins de Bourgogne, avec une faveur agréablement piquante, qui flatte, qui réjouit, & que l'on ne trouve pas ailleurs. Les vins de Champagne n'ont pas, il eft vrai, cette couleur foncée que l'on admire dans les vins de Bourgogne. On fe perfuade, fort à la légere, que cette couleur foncée qu'on eftime dans les vins de Bourgogne, eft une marque de leur falubrité; mais cette rougeur leur eft commune avec les vins les plus groffiers : elle ne provient, comme nous l'avons dit, que du mêlange des particules fort épaiffes de l'écorce des grains de raifins; & plus le vin eft chargé, moins il eft fin & coulant : il en eft même plus difficile à digérer. C'eft peut-être par cette raifon que la gravelle & la goutte, fi ordinaires dans les pays de vignobles, font des maladies prefque inconnues à Rheims & à la riviere de Marne, où l'on fait ufage d'un vin peu coloré.

Au refte, les prétentions dont ces deux grandes Provinces, la Bourgogne & la Champagne, fe flattent également, y entretiennent une émulation qui nous eft avantageufe. Les partifans du vin de Bourgogne & du vin de Champagne forment, il eft vrai, deux factions dans l'Etat : mais leurs démêlés font réjouiffants; leurs combats ne font pas dangereux. Il eft même très ordinaire de voir ceux d'un parti entretenir des intelligences dans l'autre : on fe rapproche fouvent fans peine. Il arrive rarement que ceux qui ont tenu bon pour le Bourgogne dans le commencement du repas, ne fe reconcilient avec le Champagne, même avant le deffert.

Les bonnes qualités du vin font d'être ferme, & pourtant aifé; d'avoir du corps, & en même tems de la légereté; de réunir enfin une couleur

brillanté & tranfparénte, avec une odeur flatteufe & une faveur délicate. L'Ecole de Salerne a exprimé ces marques d'un bon vin par l'adage fuivant :

Vina probantur odore, fapore, nitore, colore.

C'eft ainfi que l'induftrie humaine eft parvenue à préparer cette liqueur, qui, bue avec modération, porte dans l'ame la vivacité & la joie, délie la langue, évertue l'efprit, & fait éclater la fatisfaction du cœur par le chant. Les autres liqueurs, foit naturelles, foit artificielles, comme la bierre, le cidre, le thé, le chocolat, le caffé, font prefque toutes des boiffons férieufes & taciturnes. Si elles raffemblent quelquefois une compagnie autour d'elles, ou bien on y moralife d'un air trifte, ou l'on y politique froidement; quelquefois on y difpute avec aigreur : c'eft le privilege du vin feul d'être la fource infaillible de la joie. Il répand la férénité fur le front; il adoucit les cœurs les plus aigris, & devient ainfi le médiateur des reconciliations le plus gracieux, le plus infinuant, & le plus facile à trouver. Mais s'il eft un des liens des plus engageants de la fociété, il eft auffi un des plus puiffants foutiens de l'homme dans fon travail. Ce feroit la panacée de bien des maux, fi on en ufoit avec modération. Le vin eft, fans contredit, le plus excellent cordial que l'Auteur de la Nature nous ait donné : il eft ftomachique; il fortifie tous les vifceres, & facilite les coctions. Mais toutes ces bonnes qualités fe pervertiffent par l'abus; car le vin, pris avec excès, échauffe beaucoup, corrompt les liqueurs, produit l'ivreffe, & plufieurs maladies fâcheufes, comme les fievres, l'hydropifie, l'apoplexie, la paralyfie, la léthargie, & autres femblables.

On trouve dans les différentes efpeces de vins, une variété finguliere de vertus & de vices. Le vin blanc, par exemple, eft diurétique, & paffe fort vîte par la voie des urines : il tempere l'acrimonie du fang dans les bilieux & les fanguins; mais il nourrit moins que le rouge, & il eft fujet à exciter de la douleur de tête. Le *vin paillet* eft plus fpiritueux que le précédent, & il convient mieux aux tempéraments phlegmatiques, & aux vieillards.

Cependant on peut dire que le vin rouge eft, de tous les vins, celui qui s'affortit le mieux à toutes fortes de tempéraments. La raifon en eft, qu'il contient une quantité fuffifante de parties tartareufes qui le rendent moins fumeux & plus ftomacal que le blanc. Les vins doux font propres à faciliter l'expectoration des crachats; & ils font les feuls, entre toutes les efpeces de vins, qui lâchent le ventre. Les vins âpres & aufteres font aftringents, & font bons pour ceux qui ont des cours de ventre, & dont les fibres de l'eftomac font relâchées. Les vins acides ou aigrelets font propres aux bilieux, & pour tempérer l'effervefcence du fang. Les vins forts & fpiritueux font plus propres pour réparer les efprits de ceux qui font épuifés, qu'ils ne le font pour l'ufage ordinaire : l'excès de ces vins eft beaucoup

plus dangereux que celui des autres; mais pris avec modération à la fin des repas, ils peuvent être falutaires.

On a appellé *vins muets* ou *vins mutés*, ceux qui font faits avec du moût dont on a empêché la fermentation. Pour obtenir ces vins, on a foin, à mefure que le moût coule du preffoir, d'en mettre une petite quantité dans des barriques où l'on fait brûler du foufre. En Guyenne & dans quelques autres Provinces, on y ajoute du fucre, & on braffe le tout à force de bras, jufqu'à ce que la liqueur ne donne aucun figne de fermentation. On y revient plufieurs fois, & à chaque fois on diminue la dofe du foufre. Quand la liqueur eft bien repofée, on la foutire : elle devient claire, limpide & brillante comme de l'eau-de-vie. Ce vin conferve toujours fa douceur : il eft très bon pour les rhumes & les maux de poitrine. On s'en fert quelquefois pour corriger l'acidité d'un vin trop verd.

Le fuc des raifins, que l'on appelle communément *moût*, fert auffi à faire le *fapa* ou *rob*, & le vin cuit : le premier fe fait en coulant le moût, & le faifant évaporer fur le feu jufqu'à ce qu'il n'en refte que la troifieme partie : ce rob eft aftringent, & le vulgaire s'en fert pour confire les coings & autres fruits. Dans quelques Provinces on l'emploie dans la préparation de la moutarde. Le *fapa* ou *rob*, évaporé à confiftance de miel, porte le nom de *vrai raifiné*. Le *vin cuit* eft le fuc exprimé de raifins doux & bien mûrs, dont on fait évaporer fur le feu un tiers de la liqueur : alors on verfe ce fuc dans un vaiffeau de terre ou de bois, où on l'agite avec une cuiller, tant qu'il eft chaud.

Diverfes fubftances qu'on retire du Vin.

On tire du vin, par la diftillation, l'eau-de-vie & l'efprit-de-vin. Ces liqueurs fpiritueufes inflammables peuvent fe tirer de toutes fortes de vins; mais on en tire plus des uns que des autres. L'ufage que l'on fait de l'eau-de-vie & de l'efprit-de-vin dans la Pharmacie & dans la Chirurgie, font trop connus pour en parler ici : il feroit feulement à defirer qu'on altérât moins la nature & la force de ces liqueurs, notamment celles de l'eau-de-vie; & ce n'eft pas fans fondement que le public fe plaint du peu de bonté des eaux-de-vie actuelles. Les liqueurs fpiritueufes font la bafe de tous les ratafiats : les divers fruits qu'on y met, ainfi que le fucre, moderent leur goût âcre, & on ne fent plus dominer que le goût des fruits; tels que de cerifes, de mufcats, de fleurs d'orange.

Le changement qui arrive au vin, lorfque de la fermentation vineufe il paffe à la fermentation acide, nous donne le vinaigre, liqueur acide qui nous fournit plufieurs bons remedes, fans compter l'ufage continuel que l'on en fait dans nos cuifines pour l'affaifonnement des aliments. Le vinaigre eft aftringent, rafraîchiffant, utile dans les efquinancies, les hémorrhagies, & propre à arrêter la fermentation putride : c'eft un des plus grands préfervatifs que nous ayions contre les fievres malignes peftilen-

tielles, contre la peste, & l'on prétend même contre la rage. On fait avec le vinaigre mêlé avec l'eau, une liqueur nommée *oxicrat*, dont on fait usage en fomentations, en gargarismes, &c.

Le vin nous fournit encore, par sa dépuration dans les tonneaux, deux matieres très utiles, dont l'une est le tartre, sel essentiel du vin qui s'attache aux parois des tonneaux; l'autre est la lie de vin qui est aussi un tartre qui s'est précipité au fond du tonneau, où il est demeuré liquide, se trouvant mêlé avec les parties les plus visqueuses du vin. Les Vinaigriers en séparent, par expression, la partie la plus liquide, dont ils se servent pour faire du vinaigre; ensuite ils mettent sécher le marc de cette lie, sous la forme de petits pains ou gâteaux, que l'on vend sous le nom de *gravelle* ou *gravellée* : quelquefois ils font brûler & calciner cette lie, & c'est ce qu'on appelle CENDRE GRAVELÉE, *cineres clavellati*. Elle est en petits morceaux blancs, verdâtres, ressemblants beaucoup au tartre ordinaire calciné; & elle est remplie, comme lui, d'un sel fixe alkali : mais elle est plus chargée de terre. Les Teinturiers & les Dégraisseurs en font usage. Ces cendres gravelées, prises intérieurement, sont propres à lever les obstructions, & à dissoudre les humeurs glaireuses : elles entrent aussi dans la préparation de la pierre à cautere. *Voyez* le *Dictionnaire de Chymie*, & le *Dictionnaire des Arts & Métiers*.

Maniere de conserver les Raisins.

Nous avons particulierement parlé des diverses especes de raisins propres à faire le vin; mais il y en a plusieurs autres especes qu'on cultive dans les jardins, le long des treilles, pour les manger dans leur saison, ou pour les faire sécher pour l'hiver. Les raisins de treille les plus distingués, sont le *raisin précoce* ou de *la Magdeleine*, le *chasselas* qui mûrit facilement, & est fort doux; le *cioutat*, qui est également fort doux, & a les feuilles découpées comme le persil; le *corinthe* blanc & violet, dont les grains sont sans pepins & fort serrés, & dont les grappes sont fort grosses; le *damas*, qui est de deux sortes, le blanc & le rouge, sa grappe est grosse & longue, son grain est gros & ambré, & n'a qu'un pepin; le *raisin d'abricot*, ainsi nommé, parceque son fruit est jaune & doré, sa grappe est fort grosse; le *muscat*, raisin excellent, lorsqu'il est bien mûr, mais qui demande l'exposition du Midi, & une terre légere chaude. Il y en a de plusieurs especes : le *blanc*, qui a la grappe longue, grosse & pressée de grains; le *rouge*, qui a les mêmes qualités, mais dont le grain est plus ferme; le *noir*, qui est plus gros & plus serré de grains, & qui est fort sucré; le *violet*, dont les grappes sont longues; le *muscat de Malvoisie*, que l'on met au dessus des autres, à cause de son musc; le *muscat long* ou *passe-musquée*, qui ne réussit que dans les terres fort chaudes & dans une année favorable. Pour aider la maturité de ces raisins dans les lieux où ils ne sont pas poussés par un soleil assez vif, dès que les grains sont plus gros

que des pois, on doit prendre soin de les éclaircir avec des ciseaux, & de supprimer plusieurs grains pour que les autres tirent plus de nourriture. Les raisins entassés sont les moins bons, soit pour la table, soit pour faire le vin. On peut aussi décharger les raisins muscats & tous les raisins blancs de quelques-unes de leurs feuilles, & les arroser par dessus pendant la chaleur du soleil ; cette humidité les attendrit, & leur procure une couleur d'ambre qui réjouit la vue.

Il y a des curieux qui font passer de bonne-heure les jeunes grappes de raisins, ou des fruits encore tendres, dans des bouteilles de verre où ils se mûrissent parfaitement au soleil, & se conservent long-tems sans craindre l'insulte des insectes ou des saisons.

Il y a plusieurs autres manieres de conserver les raisins : on peut faire couper de longues branches qui soutiennent plusieurs grappes, & faire attacher ces branches sur des cerceaux qu'on suspend dans un endroit où l'air ne se renouvelle pas : le plus sûr est de les suspendre dans des caisses ou dans des tonneaux secs, afin que quand on ouvre une de ces caisses, l'air ne gâte pas le reste du fruit dont on n'a pas besoin. Un autre moyen plus sûr encore, mais plus embarrassant, est de laisser les raisins sur l'espalier, & de les y tenir durant tout l'hiver enveloppés de deux petits sacs, l'un de papier, & l'autre de toile cirée. C'est une légere dépense, & qui sert plusieurs années de suite. On lie un peu étroitement le haut du sac de toile cirée. Apparemment que le raisin tire encore un peu de nourriture de sa tige, ou ne laisse pas évaporer beaucoup de ses sucs ; il se trouve garanti sous cette couverture, des insultes de la pluie, de la grêle, des oiseaux, des rats & des gelées ordinaires. Si le froid devient fort, on couvre la treille d'un paillasson, & l'on est presque sûr d'avoir de très beaux muscats ou autres raisins jusqu'après Pâque.

Comme tout l'art pour conserver le raisin & les autres fruits, est de les garantir, le plus exactement qu'il est possible, du contact de l'air qui donne lieu à la fermentation, on peut encore les conserver de la maniere suivante.

Il faut coucher les grappes de raisin dans un tonneau sur un lit de son, sans les serrer, ni les mettre l'une sur l'autre. Sur cette couche de grappes on met un nouveau lit de son ou de cendres, & ainsi alternativement jusqu'au haut du tonneau, que l'on bouche ensuite de maniere que l'air n'y puisse pénétrer. Ce raisin se conserve sain pendant tout l'hiver. Si on veut lui faire reprendre sa fraîcheur, il n'y a qu'à couper le bout de la branche de la grappe, & la faire tremper dans du vin, comme on fait tremper un bouquet dans l'eau, observant de mettre les blancs dans du vin blanc, & les rouges dans du vin rouge : l'esprit-de-vin est encore plus propre à leur faire reprendre ce qu'ils auront perdu de leurs qualités.

On nomme *raisins passés* ou *raisins secs*, ceux qu'on a fait sécher à la chaleur du soleil, ce qui rend les passes plus douces ; ou bien au four, ce qui les rend un peu plus acides. On distingue trois principales sortes de

raiſins ſecs; ſavoir, ceux de *Damas*, qui ſont les plus gros; ceux qui tiennent le milieu, tels que nos *paſſerilles* ou *raiſins de Provence*, & les *raiſins de Corinthe*.

Les raiſins de Damas ſont des raiſins deſſéchés, ridés, applatis, d'environ un pouce de longueur & de largeur, bruns, à demi-tranſparents, charnus, couverts d'un ſel eſſentiel doux & ſemblable au ſucre, contenant peu de graines, d'un goût doux, mais peu agréable. On les appelle *raiſins de Damas*, parcequ'on les recueille & qu'on les prépare dans la Syrie, près de Damas. La vigne qui porte ces raiſins, differe des autres par la prodigieuſe groſſeur de ſes grains, qui ont la figure d'une olive d'Eſpagne.

Les *paſſerilles* ou *raiſins de Provence*, ſont des raiſins ſéchés au ſoleil, ſemblables aux premiers, mais plus petits, doux au goût, agréables, & qui paroiſſent confits. On les prépare dans la Provence & dans le Languedoc, mais non pas de la même eſpece de vigne préciſément; car les uns prennent les raiſins muſcats, d'autres ſe ſervent de picardans, d'autres des aujubines, &c.

Voici la maniere dont les habitants de Montpellier ſechent leurs raiſins : ils attachent les grappes deux à deux avec un fil, après en avoir ôté les grains gâtés; ils les plongent dans l'eau bouillante à laquelle ils ont ajouté un peu d'huile, juſqu'à ce que les grains ſe rident & ſe fanent; enſuite ils placent ces grappes ſur des perches pour les ſécher, & trois ou quatre jours après ils les mettent au ſoleil. Dans les pays ſeptentrionaux, on ſe ſert de raiſins ſecs pour faire un vin artificiel, vigoureux, & qui n'eſt pas déſagréable; pour cet effet on les laiſſe macérer dans l'eau, & enſuite on la fait fermenter.

Les *raiſins de Corinthe* ſont des raiſins ſecs, d'un noir purpurin, petits, de la groſſeur des grains de groſeille ou des baies de ſureau, preſque ſans pepins, doux au goût, avec une légere & agréable acidité. On les appelle *raiſins de Corinthe*, à cauſe de la ville qui porte ce nom, autour de laquelle on les cultivoit autrefois. On n'y en trouve plus aujourd'hui, peut-être par la négligence des habitants. La vigne qui les porte eſt ſemblable aux autres; les feuilles ſont ſeulement plus grandes, moins découpées, obtuſes, plus épaiſſes, blanches en deſſous; les pepins en ſont auſſi plus petits, & ſurpaſſent à peine ceux des groſeilles; ils ne ſont pas durs. On la cultive aujourd'hui dans les Iſles de Zacinthe, de Céphalonie, & autres de la domination des Vénitiens. On n'y plante que des vignes dont les raiſins ſont noirs. Au mois d'Août, lorſque les raiſins ſont mûrs, on les coupe & on les fait ſécher au ſoleil; lorſqu'ils ſont ſecs, on les nettoie, on les porte dans des magaſins, on les jette par une ouverture qui eſt faite exprès au haut du toît, & on en remplit la chambre juſqu'au haut. Ces raiſins ſe preſſent par leur propre poids; & ils ſont bientôt tellement unis & liés entr'eux, qu'il faut des fers pointus pour les tirer de là, afin d'en remplir des tonneaux pour les tranſporter. On les foule à pieds nuds,

afin que les tonneaux en tiennent une plus grande quantité, & que l'air, en étant exclus, ils se conservent plus long-tems.

Les raisins secs contiennent un suc doux & mielleux, moins visqueux que les jujubes & les sébestes : on les ordonne dans les tisannes pectorales, pour adoucir l'acrimonie des humeurs, & dans plusieurs décoctions, pour diminuer le goût âcre & désagréable de quelques remedes. Les raisins secs avec les pepins sont astringents, mais adoucissants lorsqu'on a ôté les pepins.

L'espece de raisin, qu'on nomme *bourdelais*, sert à faire du verjus, lorsqu'il est verd. La liqueur qu'on en exprime est astringente, rafraîchissante, propre à exciter l'appétit, & utile dans les fievres ardentes. En été, on fait, avec le suc de verjus, l'eau & le sucre, une boisson agréable & rafraîchissante, qui convient dans les grandes chaleurs, sur-tout aux tempéraments bilieux. On fait aussi avec le verjus, d'excellentes confitures.

VIGNE BLANCHE. Nom donné à la *brione*. Voyez ce mot.

VIGNE DE JUDÉE. *Voyez* Douce amere.

VIGNE DU NORD. *Voyez* Houblon.

VIGNE SAUVAGE ou LAMBRUS, *Labrusca*. Espece de vigne qui croît naturellement aux bords des chemins, & proche des haies. Son fruit est un fort petit raisin qui, quand il mûrit, devient noir ; mais quelquefois il ne mûrit point : on l'estime astringent ; la plante est apéritive. On donne aussi le nom de *vigne sauvage* à la morelle grimpante. *Voyez* Morelle & Douce amere.

VIGNERON. Nom donné au limaçon *pomatia* des jardins. *Voyez* à l'article Limaçon.

VIGNETTE. *Voyez* Reine des prés.

VIGNOT ou BIOURNEAU. Coquillage univalve & operculé, du genre des limaçons ou de la toupie, & dans lequel M. Bernard de Jussieu a distingué les deux sexes. Ce coquillage est le *marnat* de M. Adanson, & la *guignette* de la Rochelle. Sa coquille est fort simple, d'un verd noirâtre coupé de petits filets jaunes. *Voyez* la *Zoomorphose de M. d'Argenville, Pl. III, Lettre A.*

VIGOGNE ou VICOGNE. Animal quadrupede du Pérou, qui tient du mouton & de la chevre ; mais qui est beaucoup plus haut & plus fort : c'est le *vicunas* des Espagnols, & le *camelus laniger* des Auteurs. Sa couleur est fauve : il est sauvage, & si léger à la course, qu'il n'y a point de lévriers qui le puissent atteindre ; sa chair a un goût très douceâtre.

La maniere dont on prend ces animaux, prouve leur extrême timidité, ou, si l'on veut, leur imbécillité. Plusieurs hommes s'assemblent pour les faire fuir, & les engager dans quelques passages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge ou de drap ; ces animaux arrivant à ce pas-

fage, font tellement intimidés, qu'ils n'ofent aller plus loin; ils fe ramaffent en troupe, & deviennent la proie du Chaffeur.

Comme ces animaux font de la plus grande utilité, on en a des troupeaux au Pérou : on s'en fert pour bêtes de fomme. On en voit quelquefois plufieurs milliers qui tranfportent des marchandifes : ils fe nourriffent d'herbes vertes qu'ils broutent dans leur route, & font ainfi à leur maître de la plus grande utilité fans aucune dépenfe. La Nature qui, dans toutes fes opérations, agit ordinairement par les moyens les plus faciles, paroît s'en écarter dans la phyfique de ces animaux, qui, quoique très lafcifs, ont cependant beaucoup de peine à s'accoupler. Le mâle a le membre génital menu & recourbé, en forte qu'il piffe en arriere. La femelle a l'orifice des parties de la géneration très petit : elle fe profterne pour attendre le mâle, & l'invite par fes foupirs; mais il fe paffe plufieurs heures, & quelquefois un jour entier, avant qu'ils puiffent jouir l'un de l'autre : tout ce tems fe paffe à gémir & à gronder; & comme ces longs préludes les fatiguent plus que l'acte même, on leur prête la main pour abréger, & on les aide à s'appareiller.

Le grand profit que les Efpagnols avoient retiré des vigognes, les avoit engagés à tâcher de naturalifer ces animaux en Europe : ils en ont tranfporté en Efpagne; mais le climat fe trouva fi peu convenable, qu'ils y périrent tous. Cependant, dit M. de Buffon, je fuis perfuadé que ces quadrupedes pourroient réuffir dans nos montagnes, & fur-tout dans les Pyrénées : ceux qui les ont tranfportés en Efpagne, n'ont pas fait attention, qu'au Pérou même les vigognes ne fubfiftent que dans la région froide, c'eft-à-dire, dans la partie la plus élevée des montagnes, où elles paiffent en troupes; qu'on ne les trouve jamais dans les terres baffes, & qu'elles meurent dans les pays chauds : qu'au contraire elles font aujourd'hui très nombreufes dans les terres voifines du Détroit de Magellan, où le froid eft beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale, & que par conféquent pour les conferver, il falloit les débarquer, non pas en Efpagne, mais en Ecoffe ou même en Norwege, & plus sûrement encore aux pieds des Pyrénées & des Alpes, où elles euffent pu grimper & atteindre la région qui leur convient.

Vers le mois de Novembre, on trouve dans le premier ou fecond ventricule du vigogne, une efpece de bézoard, dont les Indiens font grand cas. La peau de cet animal porte une laine qui eft fort eftimée : on en fait de la bonneterie, & de très bons chapeaux qu'on appelle *vigognes*. On en fait auffi de très beaux gants, d'excellents mouchoirs de col, fort doux & très chauds, & des tapis d'un très grand prix. On diftingue même trois fortes de laine de vigogne, la fine, la carneline ou bâtarde, & le pelotage : la derniere eft très peu eftimée, & nous vient toujours en pelotes : toutes trois néanmoins font employées; mais on les mêle avec du poil de lapin, & même du poil de lievre, pour faire des chapeaux. Il

paroît que cet animal differe peu de l'*alpagne*, du *glama*, du *guanaco*, du *taruga* & du *pacos*; peut-être même que ces animaux ne font qu'une feule efpece. *Voyez* ces mots.

VILAIN. *Voyez* MEUNIER.

VINAIGRIER. En Canada & autres lieux de l'Amérique feptentrionale, on donne ce nom à une efpece de fumac, dont on fait un bon vinaigre par l'infufion des fruits. *Voyez* SUMAC.

VINETIER. *Voyez* ÉPINE-VINETTE.

VINETTE. *Voyez* au mot OSEILLE.

VINNE. Des Naturaliftes donnent ce nom à une efpece de *pinne-marine*, qui eft mince, tranfparente, qui vit de rapine, & qui faifit elle-même, & tue les petits animaux dont elle fait fa nourriture. *Voyez* PINNE-MARINE.

VINULA. On appelle ainfi une très belle chenille de couleur de vin, laquelle fe trouve fur les faules, les chênes & les peupliers. Cette chenille a la queue fourchue, & elle eft marquée d'une croix fur le dos : elle fe métamorphofe en un grand & beau phalène.

VIOLETTE DE MARS ou VIOLIER COMMUN, *Viola martia*. Plante qui croît par touffes en terre graffe, dans les foffés le long des haies, contre les murailles, à la campagne & dans les jardins, où elle fe multiplie aifément par des filets longs & rampants, qui prennent racine çà & là : on doit la replanter tous les trois ans, & l'arrofer dans les tems de fécherefle.

La racine de la violette eft fibrée, touffue & vivace : elle pouffe beaucoup de feuilles prefque rondes, larges comme celles de la mauve commune, dentelées en leurs bords, vertes & attachées à de longues queues : il s'éleve d'entr'elles des pédicules grêles, qui, au commencement du printems, portent chacun une petite fleur très agréable à la vue, d'une belle couleur pourprée ou bleue, tirant fur le noir, d'une odeur fort douce & très agréable, d'un goût vifqueux & un peu âcre. Cette fleur eft compofée de cinq petites feuilles, avec autant d'étamines à fommets obtus, & d'une efpece d'éperon; le tout foutenu par un calice, divifé jufqu'à la bafe en cinq parties. A cette fleur fuccede une coque ovale, qui, dans la maturité, s'ouvre en trois quartiers, laiffant voir plufieurs petites femences, arrondies & blanchâtres.

On cultive cette plante dans les jardins : elle ne perd point fes feuilles, ni fa verdure pendant l'hiver; elle donne une jolie variété à fleur tantôt bleue & tantôt blanche, plus rare que la précédente : mais il y a un inconvénient qui fait tort à ces dernieres; c'eft que les queues étant trop foibles pour les foutenir, & les laiffant traîner par terre, elles font très fouvent terreufes, fur-tout après la pluie.

La racine de violette eft un peu falée, gluante & déterfive : fes feuilles font fades, gluantes & émollientes; fes fleurs font rafraîchiffantes, un peu laxatives, & du nombre des quatre fleurs cordiales. On en tire une

teinture par l'eau bouillante, qu'on édulcore ensuite avec du sucre pour en faire un syrop, qu'on nomme *syrop violat*, & qui est très agréable au goût, & convient pour les maladies de la poitrine. Les Confiseurs & les Pharmaciens font aussi une conserve avec les fleurs pilées & le sucre : elle a les mêmes propriétés que le syrop, & convient à ceux qui ont le ventre paresseux. La dose est d'une demi once : on fait encore un miel de fleurs de violettes, dont on se sert dans les lavements rafraîchissants & émollients. Les semences de violettes sont purgatives & diurétiques.

VIOLETTE, giroflée des dames, ou giroflée musquée. *Voyez* JULIANNE ou JULIENNE.

VIOLETTE DES SORCIERS. *Voyez* au mot PERVENCHE.

VIOLETTE DE TROIS COULEURS ou VIOLLES. *Voyez* PENSÉE.

VIOLIER BLANC & JAUNE. *Voyez* GIROFLÉE.

VIOLIER D'HIVER. *Voyez* PERCE-NEIGE.

VIORNE ou HARDEAU, ou BOURDAINE BLANCHE, *Viburnum*. Arbrisseau qui croît fréquemment dans les haies, dans les buissons, dans les bois taillis, aux lieux incultés & montagneux. Sa racine, qui court à fleur de terre, pousse des verges ou branches, longues d'environ trois pieds, grosses comme le doigt, très flexibles, & propres à lier les fagots & des paquets d'herbes; l'écorce en est blanchâtre, comme farineuse, & le bois moëlleux. Ses feuilles sont presque semblables à celles de l'orme, mais velues, crenelées en leurs bords, blanchâtres quand elles sont en vigueur, & rougeâtres lorsqu'elles sont prêtes à tomber : elles ont un goût astringent. Ses fleurs naissent en été au bout des branches : elles sont en ombelles, blanches, odorantes; chacune d'elles est un bassin, coupé en cinq crénelures. A ces fleurs succedent des baies molles, presque ovales, assez grosses, vertes en Juillet, puis rouges en Août, & enfin noires en Septembre, tems de leur entiere maturité. Ces baies sont d'un goût doux, visqueux, peu agréable : elles contiennent chacune une semence fort applatie, large, cannelée, & presque osseuse.

Les feuilles & les baies de cette plante sont rafraîchissantes & astringentes : on les emploie en gargarismes dans les inflammations de la bouche & du gosier pour raffermir les gencives. On s'en sert aussi en décoction pour arrêter le flux de ventre, & celui des hémorrhoïdes. On prépare avec ses racines macérées dans la terre, puis pilées, une glu assez bonne.

VIORNE DES PAUVRES. *Voyez* CLÉMATITE.

VIPERE, *Vipera*. La vipere est une espece de serpent qui met au monde ses petits vivants, & non pas en œufs, comme plusieurs autres especes de *serpents*. Voyez ce mot. Quoique la morsure de la vipere irritée porte dans le sang un poison des plus dangereux, sa chair est cependant très utile & très estimée en Médecine.

Presque tous les Naturalistes ont écrit sur les viperes.

Les viperes mâles & femelles que nous avons en France, dit M. Charas, font de la groffeur d'un bon pouce par le milieu du corps, lorfqu'elles ont pris leur croiffance; mais le corps des femelles eft plus gros, lorfque les vipereaux font prêts à voir le jour: elles ont d'ordinaire deux bons pieds de long; il s'en trouve même qui ont quelque chofe de plus. Leur tête, qui eft platte, a comme un rebord autour des extrémités de fa partie fupérieure; & elle differe en cela des couleuvres, qui ont tout ce tour émouffé & rabattu, & la tête plus pointue & plus étroite à proportion de leur corps.

La tête de la vipere a en tout un pouce de long, & vers fon fommet, elle eft de fept à huit lignes de large; puis diminuant peu-à-peu, fa largeur n'eft plus que de quatre ou cinq lignes à l'endroit des yeux, & de deux lignes feulement vers le bout du mufeau. Cette tête a deux lignes & demie de hauteur ou d'épaiffeur. Le col, confidéré dans fon origine, eft environ de la groffeur du petit doigt: celui des mâles eft ordinairement un peu plus gros que celui des femelles: il s'en trouve néanmoins quelques-unes qui, étant pleines, paroiffent avoir le col plus gros, même que n'eft celui des mâles. La queue de ceux-ci eft toujours plus longue & plus groffe que celle des femelles, à caufe qu'elle contient les deux membres qui fervent à la génération, outre les deux véficules féminales: elle a environ quatre travers de doigts de longueur; mais celle des femelles n'en a guere que trois. Le haut de la queue des mâles eft, dans fon commencement, affez conforme en groffeur à leur col, & finit en pointe, de même que la queue des femelles; mais ces queues ne piquent point, & n'ont aucun venin. C'eft à tous ces caracteres, & à ceux que nous allons décrire, que l'on diftingue la vipere d'avec les *couleuvres*; connoiffance bien importante, puifque fa morfure porte un poifon fi terrible.

La vipere a la peau marquetée; mais le fond de la couleur varie, car il eft tantôt blanchâtre, tantôt rougeâtre, tantôt gris, tantôt jaune, & tantôt tanné: ce fond eft toujours femé de taches noires, qui paroiffent comme des caracteres arrangés par des efpaces affez égaux, & relatifs les uns aux autres, fur-tout au deffus & aux côtés du corps: il y a auffi fur la tête de ces taches noires, & entr'autres deux en forme de cornes ou de la lettre V, qui prennent naiffance entre les deux yeux, qui s'ouvrent & s'étendent vers les deux côtés du fommet de la tête, & qui quelquefois ont chacune quatre ou cinq lignes de long, & une demi-ligne de large: vis-à-vis du milieu de ces deux traits, fe préfente une tache de la grandeur d'une petite lentille, en forme de fer de pique, qui, étant à la tête de toutes ces taches, femble les guider le long de l'épine du dos. La peau eft entierement couverte d'écailles, dont les plus fortes font celles qui font fous le corps: leur grandeur & leur force font néceffaires, parce-qu'elles fortifient la vipere dans l'endroit le plus foible; d'ailleurs elles la foutiennent, & lui fervent comme de pieds pour ramper & porter fon corps çà & là. Ces grandes écailles font toujours de couleur d'acier d'un

bout à l'autre, & different de celles des couleuvres, qui font d'ordinaire marquetées de couleur jaune : elles s'ouvrent & s'accrochent lorfque la vipere veut reculer ou s'arrêter. L'extrêmité de ces grandes écailles eft comme coufue au bas d'autres petites écailles qui couvrent tout le corps : ces petites écailles font merveilleufement bien arrangées, & couchées les unes fur les autres, à-peu-près comme ces rangs de petites ardoifes, taillées en demi-rond, qu'on voit fur les toîts en quelques endroits.

On ne remarque que fix ouvertures à la peau de la vipere : la plus grande eft celle de la gueule; les autres font celles des deux narines, & celle qui eft au bas du ventre, joignant le commencement de la queue, laquelle renferme non-feulement le trou de l'inteftin deftiné pour vuider les excréments, mais auffi ceux des parties de la génération, tant des mâles que des femelles : cette ouverture eft bouchée par la derniere des grandes écailles qui eft avancée en forme de demi rond, & qui s'ouvre en s'abaiffant au tems du coït, de même que quand les vipéraux naiffent, ou que les viperes vuident leurs excréments. Les yeux ont des paupieres pour les couvrir au befoin : il n'y a point d'ouverture dans la peau pour donner paffage à l'ouie, la nature y employant les ouvertures des narines.

Les viperes quittent pour l'ordinaire deux fois l'année cette peau écailleufe, fous laquelle elles fe trouvent revêtues d'une autre qui eft toute formée, & qui paroît d'abord bien plus belle, & d'une couleur beaucoup plus éclatante que celle qu'elles ont quittée : il s'en forme encore infenfiblement une nouvelle qui fe prépare pour fervir à fon tour, lorfque celle qui la couvre fe féparera, en forte que la vipere a en tous tems une double peau; & toutes ces peaux, quoique garnies d'écailles, font néanmoins tranfparentes quand on les regarde à travers le jour.

Le mufeau de la vipere eft compofé d'un os en partie cartilagineux, & recouvert de la peau écailleufe : il y a de chaque côté deux conduits qui forment les narines; lefquelles ont chacune une petite ouverture ronde, & leur nerf propre qui leur communique l'odorat : les mêmes conduits fervent auffi à recevoir deux petits nerfs qui fortent chacun de la partie latérale du crâne pour porter aux narines la faculté de l'ouie. Tout le crâne eft d'une fubftance fort compacte & fort dure. La fubftance du cerveau eft divifée en cinq corps principaux : on y obferve le cervelet : la moëlle fpinale femble être un même corps avec ce dernier; elle eft de la groffeur d'un petit grain de froment; & paffant à travers toutes les vertebres de l'épine du dos, elle vient aboutir à l'extrémité de la queue.

Les yeux de la vipere font fort vifs, & leur regard eft fort fixe & fort hardi : toutes les parties en font affez conformes à celles des yeux des autres animaux; la langue eft grife, longue & fourchue le plus ordinairement : mais dans quelques viperes elle a tantôt trois, tantôt quatre pointes grifes; la vipere irritée la darde avec tant d'impétuofité, qu'elle paroît comme un brandon de feu, ou un phofphore. On croyoit autrefois que cette langue étoit vénimeufe, mais elle ne pique point, & n'a rien de vénimeux;

nimeux : elle fert principalement à la vipere, ainfi qu'à la couleuvre, pour attraper les petits animaux qu'elles veulent dévorer : leur langue eft enveloppée d'une efpece de gaîne d'un bout à l'autre. La machoire de la vipere eft armée de deux fortes de dents; favoir, de groffes dents, dans lefquelles le venin réfide, & de petites : les premieres, qui font fes armes fatales, font attachées à l'os de la mâchoire fupérieure ; elles font très dures & très pointues, ce qui fait qu'elles pénetrent facilement dans la peau; de plus, elles font crochues & courbées comme les dents canines de la plûpart des animaux carnaffiers ; elles font vifiblement creufes jufques près de leur pointe, ainfi qu'il eft aifé de s'en appercevoir en caffant les dents par le milieu : cette cavité fe termine à la partie convexe de la dent par une petite fente vifible, exactement femblable à celle d'une plume à écrire, & qui donne paffage au venin. Galien décrit affez bien cette ftructure, lorfqu'il dit que les Charlatans fe laiffent mordre par les viperes, après avoir eu foin de boucher auparavant avec de la pâte les ouvertures de leurs dents qui donnent paffage au venin, afin de faire croire par-là aux Spectateurs qu'ils fe garantiffent de fes mauvais effets par le moyen de leur antidote. La Nature n'a donné une figure crochue à ces dents, qu'afin que leur pointe, lorfque la vipere veut mordre, fe trouve perpendiculaire à la partie ; car cet animal étant obligé de lever la tête pour cet effet, fi la dent qui eft attachée à la mâchoire étoit droite, elle ne pourroit, à caufe de fa difpofition oblique, pénétrer avec affez de force, ni affez avant dans la chair.

Le Docteur Mead dit, dans fon *Traité des Venins*, qu'outre ces dents vénimeufes qui font pour l'ordinaire attachées perpendiculairement au nombre d'une, de deux ou trois de chaque côté, au premier os de la mâchoire fupérieure, il a découvert quelques autres dents plus petites qui tiennent au même os : leurs pointes font extrêmement dures, & fendues de même que celles des autres ; mais leurs racines font molles & mucilagineufes comme les racines des dents des enfants, & elles font toujours couchées le long de la mâchoire : elles fe détachent de l'os pour peu qu'on les touche, ce qui a fait croire à quelques Anatomiftes qu'elles tiennent aux mufcles ou aux tendons, puifque fans cela elles euffent été tout-à-fait inutiles; elles font faites pour remplacer celles des groffes qui viennent à tomber par quelque accident : auffi elles fe durciffent & croiffent infenfiblement au point de devenir à la fin perpendiculaires à l'os. Une preuve qu'elles ne croiffent pas toutes en même tems, c'eft qu'il y en a qui n'ont aucune dureté; d'autres commencent à fe durcir à la pointe, & ainfi de fuite jufqu'à ce qu'elles aient acquis toute leur groffeur. Leur nombre n'eft point fixe, car il s'en trouve quelquefois jufqu'à fix ou fept à chaque côté de la mâchoire, & quelquefois moins; & c'eft, fans doute, ce qui a partagé les opinions des Anciens, touchant le nombre des dents de la vipere.

Il y a une grande différence des dents & des mâchoires de la vipere à celles de la couleuvre; car celle ci n'a point de dents canines, mais elle

furpaffe la vipere pour le nombre des mâchoires & des dents, vu qu'elle a quatre mâchoires fupérieures & deux inférieures, avec treize dents à chaque mâchoire fupérieure externe, autant à chacune des inférieures, & vingt à chaque mâchoire fupérieure interne, en forte qu'on peut compter jufqu'à quatre vingt-douze dents en une feule couleuvre; & toutes ces dents font crochues, creufes, blanches & diaphanes, de même que celles de la vipere.

Les dents vénimeufes de la vipere ont, dans la partie interne de leurs racines, de petites ouvertures qui donnent paffage aux vaiffeaux qui leur apportent la nourriture dont elles ont befoin. Il eft bon de remarquer que la Nature a donné aux viperes des dents dont la force eft indépendante de l'âge, pour qu'elles puiffent tuer leur proie dès le moment qu'elles viennent au monde. Les petites dents, qui font celles de la feconde efpece, font crochues & recourbées comme les premieres, à la réferve qu'elles n'ont ni fente, ni ouverture : elles forment quatre rangs, deux à chaque côté de la gueule; elles tiennent au troifieme os de la mâchoire fupérieure, & au fecond de l'inférieure, & fervent à la vipere à s'affurer de fa proie dans le tems qu'elle mord, de peur qu'en fe débattant pour s'échapper, elle n'arrache les groffes dents.

Après avoir décrit les inftruments qui dardent le venin, nous allons, d'après le Docteur Méad, examiner ceux qui fervent à le préparer & à le contenir.

Cette liqueur eft féparée du fang par deux glandes fituées de chaque côté de la tête, directement derriere l'orbite de l'œil. Chacune de ces glandes eft immédiatement placée fous le mufcle qui fert à abaiffer la mâchoire fupérieure, de façon que celui-ci ne peut agir qu'il ne la preffe, ce qui facilite la fécrétion de la liqueur qu'elle contient. Ces glandes font conglomérées ou compofées de plufieurs autres glandes plus petites, enfermées dans une membrane commune, dont chacune envoie un vaiffeau excrétoire qui fe dégorge dans un vaiffeau plus grand qui va fe vuider dans la véficule des gencives : cette véficule couvre la racine des groffes dents; elle eft compofée de plufieurs fibres longitudinales & circulaires, à l'aide defquelles elle fe refferre dans le tems que les dents fe levent; c'eft par le moyen de cette contraction, que le venin s'infinue dans l'ouverture qui eft pratiquée à la racine de la dent, & vient fortir par celle qui eft vers fa pointe. On ne doutera point de la vérité de ce que j'avance, continue le Docteur Méad, lorfqu'on faura que pour m'en convaincre j'ai coupé la tête à plufieurs viperes vivantes, & que leur ayant fait ouvrir la gueule, en leur preffant le col, j'ai vu jaillir le venin comme d'une feringue. Lorfque la vipere refte tranquille avec la gueule fermée, les dents demeurent couchées & couvertes de la véficule extérieure; mais lorfqu'elle veut mordre, elle ouvre confidérablemenr la gueule; & par le mechanifme qui s'opere alors, fes dents fe trouvent redreffées.

La vipere ne mord jamais qu'elle n'enfonce fes dents jufqu'à la racine,

& par-là les véficules fouffrent une compreffion qui facilite encore mieux la fortie du venin. On remarquera que la vipere peut mouvoir l'un des côtés de la mâchoire fans que l'autre remue, à caufe qu'elles ne font point articulées par leur extrêmité, comme dans les autres animaux, ce qui lui eft extrêmement avantageux dans la déglutition; car tandis que les dents d'un côté reftent immobiles & enfoncées dans la proie pour empêcher qu'elle n'échappe, celles de l'autre s'avançent en dehors pour mieux l'attirer en dedans, & l'affujettiffent jufqu'à ce que les premieres s'avancent à leur tour : elles agiffent ainfi fucceffivement, & pouffent l'animal entier (car la vipere n'a ni dents incifives, ni molaires pour le broyer) dans l'œfophage, dont les fibres mufculaires font trop foibles pour pouvoir agir.

Il n'eft pas inutile, avant que d'examiner la nature de ce venin, auffi bien que la maniere dont il agit, de faire obferver que la Nature n'a pas eu deffein, en le produifant, de nuire au genre humain, & que fon unique but a été de veiller à la confervation de l'individu qui ne fauroit abfolument s'en paffer; car les viperes fe nourriffent principalement de lézards, de grenouilles, de crapauds, de fouris, de taupes & d'autres femblables animaux qu'elles avalent tout entiers fans les mâcher, & qu'elles logent dans leur eftomac, ou fuppofé que ce dernier ne foit pas affez grand pour les contenir, partie dans l'eftomac, & partie dans l'œfophage, qui eft membraneux & capable d'une grande diftention : ils y reftent jufqu'à ce qu'ils aient été diffous par les fucs falivaires de ces parties, fecondés de l'action des fibres du ventricule, & de la contraction des mufcles du bas ventre : ils fe convertiffent ainfi en une fubftance fluide, propre à fervir de nourriture à la vipere, ce qui demande beaucoup de tems.

C'eft ce qui fait que ces animaux peuvent vivre trois ou quatre mois fans prendre de nouvelle nourriture; à quoi l'on peut ajouter que leur fang étant plus groffier & plus vifqueux que celui de la plûpart des autres animaux, il s'en diffipe fort peu par la tranfpiration, de forte qu'il n'a pas befoin d'être renouvellé fi fouvent. La raifon eft ici d'accord avec les découvertes qui ont été faites par le fecours du microfcope; car les mufcles de l'eftomac n'ayant pas affez de force pour broyer les aliments & les convertir en chyle, il faut néceffairement que le fang ait une confiftance épaiffe & vifqueufe. D'ailleurs le cœur de la vipere n'a proprement qu'un ventricule, & le fang y circule de la même maniere que dans la grenouille & la tortue, dans lefquelles il ne paffe pas plus d'un tiers de ce fluide par les poumons; ce qui fait qu'il eft beaucoup moins atténué par l'air que dans les autres animaux. Au refte, une pareille façon de fe nourrir exige néceffairement que la proie périffe auffi-tôt qu'elle eft prife, pour qu'elle puiffe defcendre dans l'eftomac; car on ne doit pas croire que la force de ce vifcere fût feule fuffifante pour la faire mourir, la fubtilité de l'animal vivant, jointe à la foibleffe des fibres, étant plus que fuffifante pour éluder ce fort; comme en effet, on trouve tous les jours des animaux vivants dans l'eftomac de ceux qui les ont dévorés. C'eft à quoi font deftinés les

dents & le venin qu'elles renferment, & l'on ne doit pas être surpris que la vipere se serve quelquefois pour nuire aux hommes, des moyens que la Nature lui a fournis pour tuer sa proie, sur-tout lorsqu'on l'excite à mordre de quelque maniere que ce soit. Ce suc venimeux est en si petite quantité, que ce n'est tout au plus qu'une goutte qui cause la mort.

Pour connoître sa nature, continue le Docteur Méad, j'ai saisi plusieurs fois des viperes, de maniere à ne pouvoir être mordu, & je les ai agacées au point de leur faire mordre quelque chose de dur, & de leur faire jetter leur venin, & l'ayant mis sur une plaque de verre, j'ai examiné avec le microscope, aussi exactement que j'ai pu, les parties qui le composent. Je n'ai d'abord apperçu que quelques petites parcelles salines qui flottoient avec beaucoup de rapidité dans la liqueur; mais qui au bout de quelque têms se sont converties en des crystaux extrêmement pointus & ténus, avec des especes de nœuds par-ci, par-là, d'ou ils paroissent sortir; de sorte que le tout représentoit comme une toile d'araignée, mais infiniment déliée: & cependant ces piquants transparents ont une telle dureté, qu'ils ont resté plusieurs mois sur le verre, sans recevoir aucune altération. J'ai fait plusieurs essais avec cette liqueur, à dessein de connoître à quelle classe de sels ces crystaux appartiennent; & ce n'a pas été sans difficulté, vu la petite quantité de liqueur & les risques dont ces sortes d'expériences sont accompagnées, que je suis venu à bout de découvrir qu'ils rougissent la teinture de tournesol, de même que les acides. Je n'ai pas si bien réussi dans le mêlange que j'ai fait de cette liqueur avec le syrop violat: il m'a semblé cependant qu'elle lui avoit donné une couleur rougeâtre; mais je suis pleinement convaincu qu'elle ne l'a point teint en verd, comme elle l'auroit dû faire, pour peu qu'elle eût été alkaline. Ceci doit suffire pour faire sentir la fausseté du sentiment de ceux qui, sans le secours d'une seule expérience, ont avancé que le venin de la vipere est un alkali, & qu'on doit y remédier par les acides.

Cette découverte s'accorde parfaitement avec une relation qui a été communiquée au Docteur Tyson par un homme d'esprit, & qui est très propre à éclaircir cette matiere. Il dit qu'étant aux Indes, un Indien vint se présenter à lui avec différentes sortes de serpents, s'offrant de lui montrer quelques expériences touchant la force de leur venin. L'Indien en tira d'abord un fort gros, qu'il assura ne faire aucun mal; & en effet, ayant fait à son bras une ligature pareille à celle dont on se sert pour la saignée, il le présenta à nud au serpent, après l'avoir irrité pour se faire mordre: il ramassa le sang qui couloit de la plaie avec son doigt, & le mit sur sa cuisse jusqu'à ce qu'il en eut une cuillerée. Il en prit ensuite un autre appellé *cobra de capello*, qui étoit plus petit, & qu'il assura être infiniment plus venimeux. Pour prouver ce qu'il avançoit, il le saisit par le cou; & ayant fait sortir environ un demi-grain de liqueur contenue dans la vésicule des gencives, il la mit sur le sang qui s'étoit figé sur sa cuisse: ce sang entra aussi-tôt dans une fermentation violente, & devint d'une couleur jaunâtre.

La vipere mord avec ses dents longues, & elle lance dans la plaie un esprit ou une liqueur acide fort volatile, qui, s'insinuant dans les vaisseaux, coagule peu-à-peu le sang, & en interrompt la circulation, d'où s'ensuit la mort, si l'on n'est point secouru. Cet effet a beaucoup de rapport avec ce qui arrive quand on seringue, par curiosité, quelque liqueur acide dans la veine d'un chien ou d'un autre animal; car peu de tems après il tombe en convulsion, & il meurt.

Les remedes contre la morsure de la vipere sont extérieurs & intérieurs. Les extérieurs sont de lier promptement, si l'on peut, la partie au dessus de la morsure, serrant bien la ligature, afin d'empêcher le venin de pénétrer : mais si la partie mordue ne peut pas être liée, il faut à l'instant appliquer dessus, la tête de la vipere qui a fait le mal, après l'avoir bien écrasée ; ou à son défaut, celle d'une autre vipere; ou bien on fera rougir au feu un couteau ou un autre morceau de fer plat,& on l'approchera bien près de la plaie pour en faire souffrir la chaleur le plus que l'on pourra; ou bien on fera brûler sur la plaie un peu de poudre à canon, ou bien enfin on scarifiera la plaie, & l'on y appliquera de la thériaque ou de l'ail & du sel ammoniac pilés ensemble.

Ces remedes extérieurs peuvent ouvrir les pores de la plaie, & en faire sortir les esprits envenimés; mais il faut observer que ces sortes de remedes doivent être appliqués sur-le-champ, dès que la morsure est faite : car si l'on a donné au venin le tems d'entrer dans les vaisseaux du corps avant que de les appliquer, ils seront inutiles, parceque ce venin ne retournera pas à la plaie, quelque ouverture des pores que les remedes puissent opérer.

Quoique les remedes extérieurs ne doivent pas être négligés en cette occasion, ils sont pourtant d'un foible secours, en comparaison de ceux que l'on doit faire prendre intérieurement : car le venin de la vipere étant fort subtil, il en passe toujours dans le sang, quelque précaution qu'on prenne pour l'en empêcher & pour l'arrêter au dehors. Il faut donc faire prendre au malade des remedes qui puissent dissoudre le sang & les autres humeurs coagulées, en exciter la circulation, & pousser par la transpiration & par les urines ce qui peut s'être introduit du venin de la vipere.

Les sels volatils des animaux peuvent satisfaire à toutes ces indications, parcequ'ils sont alkalins, raréfiants, sudorifiques & apéritifs ; celui de la vipere est préférable à tous les autres, parcequ'il est le plus subtil; mais à son défaut on peut prendre de celui de corne de cerf, ou de celui d'urine, ou de celui de crâne humain. La thériaque, pourvû qu'elle soit vieille, est encore convenable pour remédier à cette maladie, parcequ'elle est composée d'ingrédients, la plûpart atténuants & raréfiants; mais quand elle est encore nouvelle, on ne peut pas s'en servir dans cette circonstance avec succès, parceque l'opium qui s'y trouve n'a pas encore été assez atténué par la fermentation.

On a propofé en Angleterre, depuis quelques années, l'huile d'olive feule, dont il faut fimplement étuver la partie mordue; & fi la bleffure a été profonde, on enveloppe tout le membre bleffé dans un cérat compofé de plomb blanc & de la même huile; mais ce remede qui a été vérifié par MM. Geofroi & Hunauld, dont on trouve les expériences dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1737*, n'a pas été trouvé auffi fpécifique qu'on le prétendoit.

Au refte, il n'eft point de remede plus puiffant & plus prompt contre le venin de la vipere, que les fels volatils, comme le prouve d'une maniere inconteftable l'hiftoire qu'on lit dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1747*, & qui nous inftruit auffi de la maniere dont on doit les adminiftrer.

Le 23 Juillet 1747, l'illuftre M. Bernard de Juffieu étant à herborifer fur les buttes de Montmorency avec fes Eleves, un d'eux faifit avec la main un ferpent qu'il prenoit pour une couleuvre, & qui réellement étoit une vipere. L'animal irrité, le mordit en trois endroits; favoir, au pouce, au doigt index de la main droite, & au pouce de la main gauche: il fentit prefque auffi-tôt un engourdiffement dans les doigts, & ils s'enflerent. L'enflure gagna les mains, & devint fi confidérable, qu'il ne pouvoit plus fléchir les doigts. Ce fut dans cet état qu'on le mena à M. de Juffieu qui étoit éloigné de quelques centaines de pas. L'infpection de l'animal le fit auffi-tôt reconnoître pour une vipere très forte & très vive; & le malade qui avoit été effrayé, fut raffuré par l'efpérance d'une prompte & sûre guérifon. En effet, M. de Juffieu s'étoit affuré, tant par le raifonnement, que par un grand nombre d'expériences faites fur des animaux, que l'alkali volatil étoit dans ces occafions un remede sûr, pourvû qu'il fût adminiftré promptement. Il avoit heureufement fur lui un flacon rempli d'eau de luce, qui, comme l'on fait, n'eft qu'une préparation de l'alkali volatil uni à l'huile de fuccin; il en fit prendre au malade fix gouttes dans un verre d'eau, & en verfa fur chaque bleffure affez pour fervir à les baffiner & à les frotter. Il étoit alors une heure après midi, & il faifoit fort chaud; fur les deux heures le malade fe plaignit de maux de cœur, & tomba en défaillance: on voulut faire une ligature au bras droit, qui étoit très enflé; mais M. de Juffieu la fit défaire, & une feconde dofe du même remede prife dans du vin, fit difparoître la défaillance. Alors le malade demanda à être mené au lieu où il devoit paffer la nuit; il y fut mené par deux Etudiants en Médecine, qui fe chargerent d'en avoir foin, & de lui faire prendre le même remede, s'il lui furvenoit quelque foibleffe; il en eut effectivement deux dans la route: étant au lit il fe trouva très mal, donna même quelques marques de délire, & vomit tout fon dîner; mais tous ces accidents céderent à quelques nouvelles dofes d'alkali volatil. Après fon vomiffement, il refta tranquille & dormit affez paifiblement. M. de Juffieu qui arriva fur les huit heures, le trouva beaucoup mieux, & feulement incommodé de l'abondante tranfpiration que

le remede lui avoit caufée ; la nuit fut très bonne : le lendemain les mains n'étant pas défenflées, on fit une embrocation avec l'huile d'olive, dans laquelle on mêla un peu d'alkali volatil. L'effet de ce remede fut prompt : une demi-heure après le malade pouvoit fléchir librement les doigts ; il s'habilla & revint à Paris, après avoir déjeûné de très bon appétit ; depuis il alla de mieux en mieux, & fe trouva entierement guéri au bout de huit jours. L'enflure, l'engourdiffement des mains, & une jauniffe qui s'étoit montrée dès le troifieme jour fur les deux avant-bras, furent diffipés par le même remede, dont il prenoit trois fois, par jour, deux gouttes dans un verre de fa boiffon.

Il fe trouve plus ou moins de viperes dans plufieurs Provinces de France ; mais fur-tout dans le Dauphiné, dans le Lyonnois, dans le Poitou. Les viperes les plus noires paffent pour les plus venimeufes. On va chercher les viperes au printems ou en automne, parcequ'elles font alors plus graffes & plus vigoureufes qu'en aucune autre faifon. Les Payfans les prennent avec de petites pincettes de bois faites exprès, & les portent dans des bifacs aux Apothicaires.

Les viperes different des autres ferpents, non-feulement par les deux longues dents qu'elles ont aux côtés de la mâchoire, mais auffi, dit Lémery, par une connexion différente de leurs vertebres, qui empêche qu'elles puiffent, comme les autres ferpents, fe relever & s'entortiller autour du bras ou de la pincette qui les tient. Selon Derham, les apophyfes des vertebres de la vipere font plus courtes, fur-tout vers la tête : c'eft pour cela que ce ferpent renverfe facilement la tête, & la tourne de côté. Chaque vipere, tant mâle que femelle, a cent quarante-cinq vertebres depuis la fin de la tête, jufqu'au commencement de la queue, & deux cents quatre-vingt-dix côtes, qui eft le nombre double des vertebres, à chacune defquelles il y a deux côtes articulées. Outre cela, il y a vingt-cinq vertebres depuis le haut de la queue jufqu'à fon extrêmité, & ces vertebres n'ont plus de côtes ; mais elles ont en leur place de petites apophyfes qui diminuent en grandeur de même que les vertebres, en tendant vers le bout de la queue.

Le mâle de la vipere, dit M. Charas, a deux tefticules de forme longue & arrondie, de couleur blanche & de fubftance glanduleufe. Leur longueur eft inégale ; le droit a plus d'un pouce de long ; le gauche eft plus court & un peu moins gros : le mâle a auffi deux verges, fituées fous la queue l'une près de l'autre, compofées chacune de deux corps longs & caverneux, remplis en dedans de plufieurs aiguillons fort blancs, durs, pointus & piquants, qui y font plantés, & qui ont leur pointe diverfement tournée.

La femelle a deux tefticules comme le mâle, & de la même forme, mais plus longs & plus gros, fitués aux côtés & vers le fond des deux corps de la matrice, lefquels ont leur épididyme & leurs vaiffeaux fpermatiques bien plus courts que ceux du mâle. La matrice commence par

un corps aſſez épais, compoſé de deux fortes tuniques : ſon orifice, qui eſt large, ſe dilate aiſément pour recevoir tout à la fois les deux parties naturelles du mâle dans le coït. Ce corps ſe diviſe fort près de ſon commencement en deux petites poches, compoſées de tuniques molles, minces & tranſparentes ; ils ſe dilatent fort aiſément pour contenir un grand nombre de vipereaux, juſqu'à leur perfection. La vipere n'eſt pas la ſeule d'entre les ſerpents qui ait ſa matrice diviſée en deux corps ſemblables, ſitués de chaque côté le long des inteſtins qui les ſéparent ; car on remarque la même choſe dans la couleuvre. Ainſi les œufs ſont d'abord formés dans les deux corps de la matrice, étant couverts chacun de leur petite tunique : en ſorte que tous ceux du même corps ſont enveloppés enſemble par une membrane commune, qu'on peut appeller leur ovaire ; ils y prennent leur accroiſſement : les vipereaux s'y forment & s'y perfectionnent, & ils en ſortent les uns après les autres par la même voie par où la ſemence du mâle eſt entrée. On a ſeulement remarqué que le corps droit de la matrice eſt ordinairement bien plus rempli d'œufs & de vipereaux que le gauche ; que le nombre des œufs eſt aſſez inégal ; qu'il y en a quelquefois vingt ou vingt-cinq, & quelquefois la moitié moins ; que les vipereaux prennent leur forme & leur perfection dans l'œuf où ils ſont diverſement ſitués & entortillés ; qu'ils ont chacun dans leur œuf une eſpece d'arriere-faix qui pend à leur nombril, & par lequel ils tirent leur nourriture ; qu'en naiſſant ils l'entraînent avec eux ; qu'ils en ſont en partie enveloppés ; qu'enfin leur mere les en délivre, & les nettoie en les léchant lorſqu'ils ſont nés. On ne ſait donc ſur quoi les Anciens, qui ont traité de la vipere ſe ſont fondés, quand ils ont dit que dans le tems du coït, le mâle introduiſoit ſa tête dans la gueule de la femelle, & qu'il y verſoit ſa ſemence qui tomboit de-là dans la matrice où elle formoit premierement des œufs, & enſuite des vipereaux ; que la femelle ſe ſentant chatouillée par cette émiſſion de ſemence, coupoit avec les dents la tête de ſon mâle ; & que les vipereaux étant prêts à naître, perçoient la matrice & les flancs de leur mere pour ſe faire paſſage ; de ſorte qu'en lui donnant la mort, ils vengeoient en quelque ſorte celle de leur pere.

La vipere rampe lentement ; elle ne ſaute ni ne bondit jamais. Quand on lui fait du mal & qu'on l'irrite, elle devient furieuſe, & fait, comme nous l'avons dit, des morſures très perçantes ; mais elle n'attaque jamais ni les hommes, ni les gros animaux, ſi on ne lui en donne ſujet. Elle n'attaque que les petits animaux qu'elle veut dévorer pour ſa nourriture, comme les cantharides, les ſcorpions, les grenouilles, les ſouris, les taupes, les lézards, & d'autres ſemblables, qu'elle avale tout entiers après les avoir tués avec le poiſon qui diſtille de ſes groſſes dents.

Les eſprits animaux demeurent encore pluſieurs heures dans la tête & dans toutes les parties du tronc de la vipere après qu'elle a été écorchée, vuidée de toutes ſes entrailles, & coupée en pluſieurs morceaux. C'eſt ce qui fait que le mouvement y continue fort long-tems ; que la tête eſt en

état

état de mordre, & que sa morsure est aussi dangereuse que quand la vipere étoit toute entiere, & que le cœur même arraché du corps conserve son battement pendant quelques heures. La vipere ne rend pas beaucoup d'excréments, & même ils ne sont pas puants; au lieu que ceux de la couleuvre le sont beaucoup. Les viperes ne font point de trou dans la terre comme les autres serpents pour s'y cacher, mais elles se cachent d'ordinaire sous des pierres ou sous de vieilles mazures, où elles se trouvent assez souvent entassées & entortillées en grand nombre. Quand il fait beau, elles se cachent aussi sous des buissons & sous des herbes touffues. Elles s'accouplent ordinairement deux fois l'année; elles commencent au mois de Mars, & portent quatre ou cinq mois leurs vipereaux.

M. Charas a éprouvé que le tabac & son essence font mourir les couleuvres de même que les viperes. La vipere peut rester dans l'esprit-de-vin une bonne heure sans y être étouffée : nous conservons deux viperes dans l'esprit-de-vin qui s'entremordoient encore au bout de quatre heures après avoir été submergées de cette liqueur.

Il y a des viperes presque par-tout, à Malthe, en Grece, en Egypte, en Asie, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Angleterre. Elles fréquentent volontiers les lieux montagneux, secs, pierreux, mais elles ne se trouvent point dans les lieux maritimes. Il est faux que la vipere s'accouple avec la murene, ainsi que l'ont avancé les Anciens. Comme elle ne va pas naturellement à l'eau, elle n'est pas un animal amphibie. Lorsqu'elle est en colere, elle siffle. On assure avoir vu des viperes à deux queues, & d'autres à deux têtes.

Propriété de la vipere en Médecine.

La vipere fournit beaucoup de remedes : on s'en sert pour résister au venin, pour purifier le sang, pour la lepre, la galle, les écrouelles, les dartres rebelles, & dans les fievres malignes & pestilentielles. Il paroît que la principale vertu de la vipere est d'accélérer la circulation du sang, d'en faciliter le mêlange, de fondre les concrétions lymphatiques, & de débarrasser par ce moyen les glandes de ces humeurs grossieres & obstruantes, qui, venant à y séjourner & à s'y aigrir, occasionnent une infinité de maladies cutanées auxquelles on donne le nom de *scrophuleuses* & de *lépreuses*. On est redevable de ces bons effets au sel actif & très pénétrant dont les viperes abondent, & qui vient des lézards & des taupes, dont elles se nourrissent : car on sait que ces animaux étant dissous dans l'estomac, fournissent une grande quantité de particules volatiles, & c'est en cela que consiste la différence de la chair de vipere d'avec celle des autres serpents, qui, ne vivant que d'herbes & de gazons, sont fort éloignés de posséder les propriétés qui nous rendent la vipere si utile en Médecine.

Les anciens Médecins faisoient manger, pendant long-tems, des viperes

en guife de poiffon, rôties fur le gril : ils ordonnoient un long ufage des vins de viperes, & ils guériffoient, par ce moyen, les maladies les plus terribles & les plus opiniâtres; telle que la lepre.

Les préparations les plus fimples de la vipere, & en même tems les meilleures, font les bouillons, la gelée, les fyrops & le vin de vipere.

On fait fécher au foleil le cœur & le foie de la vipere : on les pulvérife enfemble, & l'on appelle cette poudre *bézoard animal :* elle a les mêmes vertus que le corps de la vipere; elle fe donne dans du bouillon & dans quelque liqueur convenable. La Chymie fournit plufieurs autres préparations, qui, fous une forme différente, ont les mêmes propriétés; tels font l'eau diftillée, l'efprit, le fel volatil & l'huile de vipere. L'efprit & le fel volatil font les remedes les plus en ufage que fourniffent la diftillation de la vipere. Ils poffedent eux feuls les vertus les plus effentielles de l'animal. On s'en fert dans les fievres malignes, dans la petite vérole, dans l'apoplexie, dans l'épilepfie, dans la paralyfie, dans les maladies hyftériques, & contre la piquure de toutes les bêtes venimeufes.

La graiffe ou axonge de vipere eft un remede admirable dans les affections des parties nerveufes, fpécialement des articulations provenantes de quelques caufes externes, comme contufions, plaies, piquures & autres accidents femblables. Cette graiffe tient lieu des collyres les plus vantés contre les affections des yeux. Lorfqu'il ne s'agit que de fortifier la vue & de diffiper la trop grande abondance d'humeurs qui affluent dans l'œil & qui l'incommodent, on fe contente d'oindre les paupieres avec ce liniment. Mais lorfqu'il eft queftion de remédier à des maladies plus preffantes, il faut alors en faire diftiller une goutte ou deux dans l'œil. C'eft un excellent linitif, un déterfif, un confolidant : c'eft un fpécifique pour les taches, les taies des yeux, & les excroiffances membraneufes qu'y laiffe fouvent la petite vérole. Cette graiffe a cela de particulier, que, quoiqu'elle foit auffi liquide que de l'huile, lorfqu'elle a féjourné quelque tems dans l'œil, elle en fort épaiffe & en forme de beurre blanc, parcequ'elle a apparemment la propriété d'abforber les humeurs âcres & falines, d'où il réfulte une efpece de favon; ou qu'étant déterfive, fans être mordicante, elle s'unit à toutes les impuretés qui s'y trouvent. Ses effets falutaires ne fe bornent point aux maladies des yeux; Wedel dit en avoir fait prendre avec fuccès intérieurement aux Phtyfiques. Cette graiffe eft encore un bon cofmétique propre à effacer les rides du vifage & à embellir le teint. On fe fert de l'huile de vipere pour guérir les dartres, la gratelle & les autres vices de la peau.

La chair de vipere eft un des principaux ingrédiens qui entrent dans la thériaque. On fait venir des viperes de plufieurs Provinces du Royaume, mais principalement du Poitou : on les apporte ou vivantes dans du fon, ou feches par paquets d'une douzaine. On renferme ces dernieres dans des vaiffeaux qui contiennent du vif-argent, ou de l'abfinthe pour les garantir des vers : il faut qu'elles foient garnies de leur cœur & de leur foie, &

qu'elles n'aient point de taches de noirceur; ces taches indiqueroient qu'elles font mortes d'elles-mêmes. Il y a plufieurs préparations de viperes qui nous viennent de Montpellier, de Padoue, & auxquelles on a donné le nom de *trochifques* ou de *paftilles de viperes*, qui ne font que des viperes defféchées réduites en poudre, & mifes avec de la poudre adragant en forme de paftilles, ointes de baume du Pérou pour les conferver.

Les Naturaliftes & les Voyageurs ont fait mention de beaucoup d'autres fortes de viperes. M. Haffelquift a donné, dans les *Actes d'Upfal*, *1750, pag. 24 & 27*, la defcription de deux couleuvres d'Egypte, dont l'une fe nomme *couleuvre* ou *vipere cornue :* celle-ci n'a point de dents à la mâchoire fupérieure; mais elle a deux offelets dans le palais, longs, paralleles, garnis chacun de dix dents pointues, un peu crochues & courtes; le milieu de la mâchoire inférieure eft garnie de huit petites dents.

Cette forte de ferpent porte fur la tête deux aiguillons en forme de cornes, élevés, ronds, pointus, durs, un peu arqués & cannelés : le bout de la queue eft armé d'un aiguillon; les habitants d'Egypte regardent cette vipere comme venimeufe.

Seba donne auffi la notice de feize efpeces de viperes, entre lefquelles on trouve la couleuvre de Jararaka, laquelle fe cache ordinairement fous les rejettons d'un arbre qu'on appelle *acacia cornu*. La vipere mâle des Indes orientales, dont les tefticules font armés de pointes, & qui a à la mâchoire fupérieure deux défenfes ou grandes dents : on trouve auffi cette même forte de ferpent dans l'Ifle de Saint-Euftache. Les autres viperes remarquables, dont parle Seba, font le *boicininga*, les viperes de Ceylan & d'Anticyre; la vipere du Japon, dont la madrure forme des empreintes qui ne reffemblent pas mal à des caracteres hébraïques; la vipere cornue d'Efclavonie (c'eft une efpece de *cérafte*); la vipere du Paraguay, dont l'habillement eft trop fingulier pour qu'on puiffe en former une vraie defcription.

Enfin, on place encore parmi les viperes, le *jaracua* de Java, le *nepa* d'Afrique, le *cayata* du Brefil, le *cobra* & le *cencoalt* d'Amérique, le *jakama*, le *tamachia*, l'*échis* de l'Ifle de Saint-Laurent, le *magoniza* du Ceylan, le *maraffus* de l'Arabie, le *paraguajana* de l'Amérique méridionale, le *tetzaucoalt* de la Nouvelle-Efpagne, le Prince *Afmodée* du Japon, le *zéboa* des Hébreux, &c.

VIPERE IGNÉE. *Voyez* TLEHUA.

VIPERE MARINE, *vipera marina, aut ferpens marinus*. C'eft une efpece de murene. On trouve des obfervations de Redi fur les différentes parties internes de la vipere marine, dans le *Tome IV des Collections Académ. pag. 524*. Voyez auffi le mot SERPENT MARIN.

VIPERINE DE FRANCE. *Voyez* HERBES AUX VIPERES.

VIPERINE DE VIRGINIE. *Voyez* SERPENTAIRE DE VIRGINIE.

VIRGINITÉ & VIRIL. *Voyez* ce que c'eft à l'article HOMME.

VIS, *turbo, aut ftrombus*. Genre de coquillage univalve, contourné en

ſpirale, dont M. d'Argenville compoſe ſa neuvieme famille : cette coquille a la bouche tantôt large, applatie, ronde, dentée ou non dentée, quelquefois à oreille & à tubercules, & ſe terminant toujours en une longue pointe très aiguë. Les coquilles qui compoſent cette famille, & dont le nom eſt le plus connu, ſont l'*alêne*, le *clou*, le *poinçon*, l'*aiguille*, le *perçoir*, l'*enfant en maillot*, le *téleſcope*, la *pyramide* ou l'*obéliſque Chinois*, la *tarriere*, la *chenille*, le *ruban*, la *vis de preſſoir*, l'*eſcalier* ou *ſcalata*.

Il y a des vis d'eau douce, comme des vis de mer, qui n'ont point d'autre caractere que leur figure même, qui eſt faite en alêne. M. d'Argenville, *Zoomorphoſe*, *Pl. IV*, ajoute avoir trouvé des vis terreſtres avec les buccins.

Le mouvement progreſſif des vis s'exécute comme celui des limaçons, par le moyen d'une groſſe partie muſculeuſe, à laquelle on donne le nom d'*empattement* dans les limaçons.

M. Adanſon place la vis parmi les limaçons univalves, de la famille de ceux qui ont deux cornes, & les yeux placés à leur racine : c'eſt le neuvieme genre de ſes coquillages univalves : il lui donne le nom de *terebra* en latin.

VISAGE, *vultus*, *aut facies*. Se dit de l'aſſemblage des parties externes qui compoſent le devant de la tête. On trouve à l'article HOMME, des détails intéreſſants & curieux ſur la variété & la différence du viſage des hommes. *Voyez* auſſi les articles HOMME MARIN, GÉANT, NEGRE, & le mot PIERRE A FARD.

Le Philoſophe Naturaliſte dit que le viſage de l'homme eſt le miroir de l'eſprit : il eſt, en cela, d'accord avec les obſervations des Phyſiologiſtes & des Anatomiſtes. On ne trouve, dans aucun animal, de face abſolument ſemblable à celle de l'homme, & ſur laquelle on puiſſe obſerver tant de ſignes, de penſées & de paſſions internes. Nous ſavons que la rougeur monte au *viſage* dans certaines émotions, & que l'on pâlit dans d'autres : ces deux ſymptômes, qui dépendent de la ſtructure & de la tranſparence du réſeau cutané, forment uniquement chez l'homme une beauté particuliere. La couleur naturelle du viſage eſt la blancheur, la peau de la pommette doit être d'un rouge de roſe. *Voyez* à l'article PEAU. La couleur pâle du viſage eſt toujours ſuſpecte, & la noire eſt ſouvent un ſymptôme de mélancolie & de bile corrompue : celle qui eſt par-tout d'un rouge conſtant, annonce que le ſang ſe porte au cerveau avec trop d'impétuoſité ; une couleur livide eſt un ſigne morbifique & dangereux ; la couleur jaune eſt un ſigne d'ictere ou de cacochymie. Souvent la couleur de la peau eſt altérée par un défaut de ſommeil ou de nourriture, ou par un cours de ventre.

Mais quelle diverſité prodigieuſe entre les traits du viſage ! néanmoins chacun reconnoît, ſans mépriſe, celui à qui il veut parler. C'eſt à l'aide des muſcles peauciers que celui-ci rit & annonce, par la gaieté de ſon viſage, celle qu'il va porter dans la ſociété ; ſur le viſage de celui-là les

pleurs tendent à émouvoir la compaſſion des caractères les plus durs. Ainſi le viſage eſt le rendez-vous des ſymptômes des affections humaines.

VISCACHOS ou VIZCHACA. Eſpece de lapin du Pérou, qui a la queue auſſi longue que celle d'un chat. Ces animaux ſont petits & doux, de couleur de gris blanc ou cendré, & ſe trouvent ſur les montagnes pleines de neige. Sous l'Empire des Incas, & même depuis, les habitans du pays en filoient le poil, dont ils faiſoient de riches étoffes. *Dictionn. des Anim. Tom. IV, pag. 557.*

VISNAGE ou FENOUIL ANNUEL, ou CUREDENT D'ESPAGNE, ou L'HERBE AUX GENCIVES, *Viſnaga gingidium appellatum.* Plante qui croît naturellement dans les pays chauds, comme en Turquie, en Italie, en Languedoc, en Eſpagne : on la cultive ici dans les jardins. Sa racine eſt fibreuſe & annuelle : elle pouſſe une tige haute d'environ deux pieds, cannelée, droite, glabre, genouillée, reſſemblante à celle de l'aneth : ſes feuilles ſont découpées en grandes lanieres, liſſes & unies comme celles du panais ſauvage; ſes fleurs naiſſent en été au ſommet de la tige, diſpoſées en ombelles, blanchâtres, longues, roides, garnies à leur baſe de petites feuilles qui ſe contractent ſur elles-mêmes, & forment un creux. A ces fleurs ſuccedent des fruits ovales, diviſés en deux parties qui renferment deux ſemences, convexes d'un côté, & applaties de l'autre, velues, ſemblables à celles de l'ache, d'un goût âcre : elles mûriſſent en automne.

Lorſque les pédicules de ſes ombelles ſont ſéchés, ils deviennent fermes; & il y a beaucoup de perſonnes, ſur-tout en Eſpagne, qui s'en ſervent en guiſe de curedents : on choiſit ceux qui ſont liſſes, de couleur jaunâtre, d'un goût aſſez agréable, & d'une odeur douce. On attribue à cette plante les mêmes propriétés médicinales qu'au fenouil. *Voyez* ce mot.

VISON. Eſpece d'animal tout-à-fait ſemblable à la *fouine* par les mœurs, le naturel, & par la forme du corps. On peut le regarder comme de la même eſpece, ou du moins comme une eſpece très voiſine de la fouine. On voit cet animal dans l'Amérique ſeptentrionale : ſa fourrure eſt ſeulement plus luſtrée, plus ſoyeuſe; qualité qui lui eſt commune avec le *caſtor*, la *loutre*, & les autres animaux du Nord de l'Amérique, dont la fourrure eſt plus belle que celle de ces animaux dans le Nord de l'Europe.

VITRE CHINOISE. Nom donné à une eſpece d'huître bien caractériſée par la charniere de la coquille : l'une des pieces a deux dents longues & étroites en forme d'arrêtes, qui naiſſent ſous le bec de cette piece, & qui s'allongent en s'écartant l'une de l'autre : ces deux dents ſont reçues dans deux cavités creuſées dans des ſillons, qui ſe trouvent ſous le bec de l'autre piece de la coquille.

VITREC. *Voyez* CUL BLANC.

VITRIOL, *Vitriolum.* Sel minéral dont la cryſtalliſation a la figure

d'une lofange. Sa faveur eft ftyptique : il fe fond très facilement dans le feu, & devient d'abord fluide comme de l'eau; mais fon humidité étant diffipée, il s'y deffeche en une matiere poreufe & friable.

Il y a autant d'efpeces de vitriols naturels, qu'il y a de fubftances métalliques, diffolubles par l'acide provenant de la pyrite, lequel porte le nom d'*acide vitriolique*. Quand la pyrite fulfureufe tombe en efflorefcence par le contact de l'air & de l'humidité, fon foufre fe détruit, & alors la vitriolifation fe fait. Si ce fel, qui eft acide, rencontre, dans l'état de diffolution, une efpece de terre de la nature des argilles, il en réfulte de l'alun : fi au contraire il rencontre du zinc, il produira, par évaporation naturelle, de la couperofe blanche : fi la liqueur vitriolique a rencontré du cuivre, il en aura réfulté du vitriol de chypre ou bleu : enfin, fi la même liqueur a impregné du fer, il en réfultera un vitriol verd martial, nommé auffi *couperofe verte*.

On fait que ces fubftances ont différents dégrés d'affinité avec l'acide dont il eft queftion, & que par conféquent ces mêmes fubftances peuvent être chaffées les unes par les autres quand elles font unies à cet acide ; c'eft ainfi qu'en faifant bouillir de l'alun dans une terrine de fer, la terre de l'alun fe précipite, parceque l'acide vitriolique l'abandonne, ayant plus d'affinité avec le fer, & forme avec lui du vitriol verd ; c'eft par la même loi que le cuivre, diffous par l'acide vitriolique, fe précipite quand on plonge dans cette diffolution une barre de fer, ce qui forme le cuivre de cémentation. Ces fortes de tranfmutations, dont quelques impofteurs ont fait dans le dernier fiecle le fublime de l'alchymie, font trop connues pour nous y arrêter : tout ne dépend que de l'affinité refpective, plus ou moins grande, de ces fubftances avec l'acide vitriolique. On trouve dans le Dictionnaire de Chymie, les détails les plus circonftanciés à cet égard. Nous reftreignant ici à notre qualité de Naturalifte, nous nous bornons à dire que le vitriol blanc, appellé *couperofe blanche*, eft le vitriol de zinc ou de goflard. (La découverte de ce vitriol eft de 1570, & a été faite par le Duc Julien, qui le nommoit alors *alun de mine du Rammelsberg*). Le vitriol bleu ou de chypre, ou d'azur, ou de vénus, ou de Hongrie, eft le vitriol de cuivre ; le vitriol verd ou couperofe verte eft le vitriol de fer ou de Mars.

Toutes ces efpeces de vitriols naturels fe trouvent en ftalactites contre les parois des cavités fouterraines, ou fe féparent des eaux chargées des principes des pyrites. Les Allemands ont donné le nom de *joekels* à ces fortes de vitriols. On appelle *pierres d'atrament* celles qui ne font pas cryftallifées.

A l'égard des vitriols du commerce, ils font produits par l'art, & ils contiennent les mêmes principes dont nous avons fait mention : quelquefois on les retire de la pyrite d'un jaune pâle, d'autrefois des terres vitrioliques, quelquefois auffi des eaux qui contiennent ces fels minéraux, & qu'il fuffit d'évaporer pour les obtenir fous une forme folide. Dans le cas

où l'on doit retirer le vitriol des pyrites, comme cela se pratique dans les travaux qu'on en fait en grand en différents pays, comme en Suede, en Angleterre, même en France, & notamment à Swartzemberg & à Geyer dans la Haute-Saxe, il faut exposer à l'humidité de l'air les pyrites reconnues propres à cette opération : lorsqu'elles auront fumé, brûlé, qu'elles se feront gercées, & auront produit la plus grande partie de leur soufre ; en un mot, quand l'autre partie de l'acide sulfureux aura réagi sur le fer des pyrites, & qu'il se sera formé à leur superficie des flocons salins, alors on les lessivera dans des caisses ; on trempera même, dans cette lessive, de vieilles ferrailles pour saturer l'excès d'acide, puis on épurera la liqueur en la laissant rasseoir ; on la fera évaporer suffisamment dans une chaudiere de plomb ; enfin, on procédera à la crystallisation en mettant la liqueur réfroidir dans des tonneaux de bois remplis de chevilles ou de branches entrecroisées. C'est ainsi qu'en multipliant les surfaces, toutes les molécules qui tendent à la crystallisation, se réunissent dans un point le plus voisin, & prennent la forme de crystaux, dont la figure, la couleur & la propriété sont toujours le résultat des matieres constituantes. *Voyez* ce détail dans notre *Minéralogie*, *Vol. I*, ou notre Mémoire sur les pyrites & la vitriolisation, lu à l'Académie des Sciences en 1761. Le limon ou dépôt jaunâtre qui se trouve dans les caisses des fabriques, se vend comme couleur après qu'il a été calciné jusqu'au rouge. Souvent on le mêlange avec le colcothar artificiel. A l'égard des pyrites lessivées, on les étend de nouveau en plein air, & on les lessive au bout d'un à deux ans, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées en vitriol. Ce dernier résidu donne très souvent de l'alun. Il est digne de remarque que le vitriol de zinc du commerce se tire de la mine de plomb, riche en argent, du Rammelsberg. La mine étant grillée & étant privée de son soufre, on la lessive : on décante le dépôt ferrugineux ; d'ailleurs on lui fait subir toutes les opérations comme pour le vitriol martial. Mais par une singularité remarquable, on détruit avec grand soin la crystallisation du vitriol blanc ; & pour y parvenir, voici comme l'on procede : des femmes liquefient ce vitriol dans des chaudieres de cuivre, sur le feu, & à l'aide de son eau de crystallisation ; à mesure que l'humidité s'évapore, elles remuent continuellement la liqueur saline jusqu'à ce qu'elle ait acquis une consistance solide ; alors le vitriol se divise en globules crystallins, qui se réunissent bientôt en petites masses informes d'un blanc de sucre, tel qu'il nous vient dans le commerce.

Tous les vitriols sont d'abord transparents ; mais pour peu qu'ils soient exposés à l'air, ils deviennent bientôt opaques & farineux : ils se dissolvent facilement dans l'eau. Le vitriol martial a la propriété de noircir la teinture des plantes astringentes, comme la noix de galle, &c. & d'en faire de l'encre, qui est la base de la teinture en noir : beaucoup de Pelletiers, de Teinturiers & de Chapeliers préferent d'employer son acide concentré, connu dans le commerce sous le nom impropre d'*huile de vitriol*.

Le vitriol romain, ſi vanté par les Adeptes, contient un peu de fer, & beaucoup de cuivre : ſa couleur eſt ordinairement d'un jaune rouſsâtre. Si on le lave dans l'eau, il paroît demi-tranſparent, & a une couleur de verd céladon. Les eſpeces de calchytes ou de colcothar naturels ſont auſſi des vitriols : leur couleur eſt rouge. *Voyez* COLCOTHAR FOSSILE.

VIVE. *Voyez* DRAGON DE MER.

VIVELLE. Poiſſon cétacée des Indes, dont la chair eſt mauvaiſe : ſon muſeau eſt fort long, armé d'aiguillons des deux côtés; c'eſt le poiſſon ſcie dont nous avons parlé à l'article BALEINE.

VIVIER. Grand baſſin d'eau dormante, quelquefois courante. On appelle *piſcine* un vivier bordé de maçonnerie, & dans lequel on met du poiſſon pour peupler.

VIVIPARE & OVIPARE, *Viviparus & Oviparus.* Par le premier de ces mots, les Naturaliſtes entendent les animaux dont les petits ſortent tout formés du ventre de leur mere : par le ſecond, ceux dont les petits proviennent de l'œuf par le moyen de l'incubation, ou écloſent par la chaleur du ſoleil, comme les petits des tortues, des crocodiles & autres.

Dans les eſpeces vivipares, l'enveloppe des germes eſt molle & délicate, parceque demeurant toujours à couvert dans la mere, le germe n'a pas beſoin d'une plus forte défenſe. Dans les eſpeces ovipares, l'enveloppe du germe, un peu avant que la mere le mette bas, devient preſque toujours une croûte ſolide, & aſſez dure pour réſiſter au poids & aux injures de l'air, ſans offenſer le petit qui eſt dedans.

Tous les animaux, ſans exception, proviennent d'une mere qui les met au monde de l'une ou de l'autre de ces deux manieres : ces loix ſubſiſtent dès le commencement du monde, & n'ont jamais varié.

Les animaux vivipares tiennent, ſans contredit, le premier rang dans l'ordre du regne animal; & l'homme eſt le premier de tous.

Le nombre des animaux vivipares n'égale pas celui des ovipares. Du nombre de ces derniers on compte toute la claſſe des oiſeaux; celle des poiſſons proprement dits, excepté l'anguille & le genre de la baleine; celle des reptiles, excepté la vipere; celle des inſectes, parmi leſquels on trouve quelques eſpeces de mouches vivipares; & celle des vers, entre leſquels auſſi quelques Naturaliſtes diſent en avoir découvert de vivipares.

Ainſi, tous les vivipares ſe réduiſent aux quadrupedes terreſtres, aux poiſſons cétacées, à la vipere, à quelques eſpeces de mouches, aux pucerons, aux cloportes, & à quelques vers qui, peut-être, ne ſont que ſe reproduire quand on détache ou que l'on coupe ces inſectes en différentes parties, leſquelles deviennent autant de vers, tels ſont les polypes, le gordius, &c.

Voyez l'hiſtoire abrégée & comparée de tous ces animaux, tant *vivipares* qu'*ovipares*, aux mots génériques ANIMAL, AMPHIBIES, CÉTACÉES, COQUILLAGES, CRUSTACÉES, INSECTES, OISEAUX, POISSONS, QUADRUPEDES,

QUADRUPEDES, REPTILES, VERS & ZOOPHITES ; & pour leur defcription particuliere, aux noms fous lefquels chacun d'eux eft connu.

UMBILIC DE MER, *Umbilicus marinus*. Voyez NOMBRIL MARIN.

UMBU. Efpece de prunier du Brefil : fon tronc eft court, foible & divifé en un grand nombre de petites branches tortillées; fes feuilles font étroites & verdâtres ; fa fleur eft blanchâtre ; fon fruit d'un blanc jaunâtre ; fa pulpe eft dure, excepté dans les tems pluvieux. Ce fruit eft fort âcre au goût & très rafraîchiffant. La racine de l'umbu eft tuberculaire & de bon goût.

UMBUA. Nom qu'on donne à Congo au tamanduaguacu du Brefil. *Voyez* à l'article TAMANDUA.

UNAU. Efpece d'animal qui a des rapports de reffemblance avec l'*ai* & les autres *pareffeux*, mais qui en differe cependant par des caracteres affez confidérables pour donner lieu de le regarder comme une efpece différente des pareffeux. L'unau a le front plus élevé, les oreilles plus apparentes que l'*ai* : fon poil eft tout différent, fes vifceres font autrement conformés ; mais une différence bien frappante, c'eft que l'unau a quarante-fix côtes, tandis que l'*ai* n'en a que vingt-huit. Ce nombre de quarante-fix côtes dans un animal dont le corps eft fi court, eft, dit M. de Buffon, une efpece d'excès ou d'erreur de la Nature ; car de tous les animaux, même des plus grands, & de ceux dont le corps eft le plus long relativement à leur groffeur, aucun n'a tant de chevrons à fa charpente. L'*éléphant* n'a que quarante côtes ; le *cheval* trente fix ; le *blaireau* trente, le *chien* vingt-fix, l'*homme* vingt-quatre, &c. Cette différence dans la conftruction de l'*unau* & de l'*ai*, fuppofe plus de diftance entre ces deux efpeces, qu'il n'y en a entre celle du chien & du chat, qui ont le même nombre de côtes ; car les différences extérieures ne font rien en comparaifon des différences intérieures : celles-ci font, pour ainfi dire, les caufes des autres qui n'en font que les effets.

L'intérieur dans les êtres vivants, ajoute M. de Buffon, eft le fond du deffein de la Nature : c'eft la forme conftituante, c'eft la vraie figure; l'extérieur n'eft que la furface & même la draperie ; car dans l'examen comparé des animaux, combien ne voit-on pas que cet extérieur, fouvent très différent, recouvre un intérieur parfaitement femblable ; & qu'au contraire la moindre différence intérieure en produit de très grandes à l'extérieur, & change même les habitudes naturelles, les facultés, les attributs de l'animal ? Combien n'y en a-t-il pas qui font armés, couverts, ornés de parties excédentes ; & qui cependant pour l'organifation intérieure, reffemblent en entier à d'autres qui en font dénués.

L'unau, fuivant les remarques qu'a faites M. le Marquis de Montmirail fur celui qu'il a élevé dans fa ménagerie, quoique pefant & d'une allure affez mal-adroite, marchoit plus vîte que l'*ai* & les autres *pareffeux* : fa nourriture ordinaire étoit du pain, des pommes, des racines, & fa boiffon du lait : fa fituation naturelle, & qu'il paroiffoit préférer à toutes

les autres, étoit de se suspendre à une branche le corps renversé vers la terre; quelquefois même il dormoit, dans cette position, les quatre pattes accrochées sur un même point, son corps décrivant un arc. La force des muscles de cet animal est incroyable; mais elle lui devient inutile lorsqu'il marche, car son allure n'est ni moins contrainte, ni moins vacillante. On trouve cet animal dans l'Isle de Marignan.

UNICORNE. Nom donné à la licorne de mer, qui est le *narhwal* des Islandois. *Voyez* à l'article BALEINE.

UNICORNE FOSSILE ou MINÉRALE, *Unicornu fossile.* Les Lithologistes donnent ce nom à des os d'animaux devenus fossiles, & communément si altérés, qu'on ne peut guere reconnoître à quelle espece d'animal, soit marin, soit terrestre, ils ont appartenu. Les Apothicaires emploient cette substance sous le nom d'*ivoire fossile* ou de *corne fossile*: c'est le momotavakost des Russes, & de plusieurs autres nations. On en trouve beaucoup dans la Sibérie, à des profondeurs assez considérables, d'une consistance de craie endurcie, happante à la langue, & se dissolvant avec effervescence dans les acides, tant minéraux que végétaux. On en emploie beaucoup en Médecine chez les Allemands, les Italiens & en Pologne, pour arrêter le cours de ventre, pour résister au venin & pour l'épilepsie, même pour déterger les vieux ulceres, & pour fortifier les yeux. *Voyez* YVOIRE FOSSILE.

UNIQUE, *Unica.* Nom donné à une espece de coquille du genre des murex, & de la classe des univalves, à cause de sa bouche qui est tournée contre l'ordinaire, de droite à gauche, avec une clavicule aussi applatie: sa queue est pointue. Ce murex n'est pas commun, dit M. d'Argenville, *Conchyliol. p. 292, édit. de 1757.* On trouve aussi des *uniques* dans les buccins, dans les vis, &c.

UNIVALVES, *Univalvia.* Nom donné à des coquilles d'une seule piece.

Les *univalves* sont la premiere classe des coquillages tant marins & fossiles, que fluviatiles & terrestres. On en connoît, dit M. d'Argenville, quinze familles qui sont marines, sept parmi les fluviatiles, six qui sont terrestres, & quatorze parmi les fossiles. On peut aussi soudiviser les univalves en trois sections principales, lesquelles renferment: 1°. les univalves proprement dites, & qui ne sont aucunement turbinées, ni contournées en spirale à l'intérieur; mais qui ont, ou la figure d'un toît; tels que les *lépas*, ou une forme de tuyau, tel que l'*arrosoir*, &c. 2°. Les univalves, qui sans être turbinées, sont cependant contournées en spirale à l'intérieur; tels sont les *nautiles*, les *porcelaines*, les *cornes d'ammon*, &c. 3°. Et les univalves qui sont turbinées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, tels sont les *buccins*, &c. *Voyez* maintenant l'article VALVES. Nous avons exposé le systême historique & abrégé de ces différents coquillages au mot général COQUILLAGE, & en outre à chacun des articles ou noms que les especes principales portent.

UNIVERS, *Orbis universus.* C'est le monde entier, ou l'assemblage du *ciel* & de la *terre*, avec tout ce qui s'y trouve renfermé. *Voyez* AIR, EAU, TERRE, PLANETE, FEU, CIEL, ANIMAL & PLANTE.

VOADOUROU. Fruit célebre d'une espece de balisier de Madagascar, qui tient lieu aux habitants de la noix d'areque, pour le mêler avec la feuille du bétel, qu'ils mâchent continuellement. Ce fruit ressemble à une grappe de raisin, & est de la même longueur qu'un épi de bled de Turquie : on retire de l'huile des baies de cette plante, ou bien on les écrase pour les réduire en farine, qui, mêlée avec du lait, fait une espece de bouillie qu'on mange. La plante, qui se nomme *dourou*, produit des feuilles d'une toise de longueur, sur deux pieds de large ; elles servent à couvrir les maisons, & les tiges servent à bâtir des murailles. Les feuilles étant vertes, sont employées à faire des nappes, des assiettes, des tasses. *Voa* signifie *fruit* dans la langue de cette Isle, & les noms de la plûpart de ses fruits y commencent par *voa*. Les citrons s'y nomment *voasaras*. Hubner, *Diction. Univ.*

VOIE LACTÉE, *Via lactea.* Nom que les Astronomes donnent, ainsi que celui de *galaxie*, à une multitude immense d'étoiles trop éloignées pour être vues séparément & sans le secours d'un bon télescope : ces étoiles paroissent si près les unes des autres, qu'elles donnent, lorsqu'il ne fait point de lune, une apparence lumineuse à la partie du ciel qu'elles occupent. Il semble même que la *voie lactée* divise toute la région du ciel en deux parties : sa largeur est inégale ; en quelques endroits elle est double, & se divise comme en deux branches. *Voyez* GALAXIE, & notamment l'article ÉTOILES à la suite du mot PLANETE.

VOILIER. C'est le *nautile.* Voyez ce mot.

VOIX, *Vox.* S'entend particulierement de la parole de l'homme, du son qui sort de sa bouche, ainsi que de la gorge des animaux. *Voyez* ce que nous avons dit du méchanisme de la voix à l'article HOMME.

VOL, *Volitus.* C'est le mouvement progressif & en plein air des oiseaux & des insectes, par le moyen des aîles. *Voyez* les articles OISEAU & INSECTE.

VOLAILLE. Nom donné aux gros oiseaux domestiques ou sauvages, que l'on éleve, ou que l'on poursuit à la chasse pour être servis sur les tables, tels que les *oies*, les *coqs d'inde*, les *poules*, les *coqs*, les *canards*, les *faisands*, les *perdrix*, les *pigeons*, les *bécassines.*

VOLANT, *Planta plumas referens.* Nom donné à une plante aquatique, dont les feuilles imitent les plumes d'oiseau.

VOLCAN, *Volcanum.* On donne ce nom aux gouffres montueux & ardents, qui vomissent avec impétuosité, & en différents tems, des fleuves de matieres bitumineuses, sulfureuses, embrasées, ou qui lancent comme une grêle d'éclats de pierres, les unes calcinées, d'autres plus ou moins vitrifiées & en scories, ou des tourbillons de vapeurs, des nuées de cendre, des torrents de fumée, & dont l'effet plus violent que celui

de la poudre & du tonnerre, a de tous tems étonné, effrayé les hommes, & désolé la terre. Entre les montagnes ignivomes les plus affreuses & les plus redoutables, les monts Vésuve, Æthna & Hécla suffisent seuls pour nous donner un exemple bien frappant des soupiraux de la terre. Rien n'est comparable aux fureurs des volcans, puisqu'ils attaquent tout ensemble l'air, la terre & la mer, & portent par-tout la crainte, l'effroi, la désolation & la mort. Ces phénomenes désastreux sont dûs à des feux terribles, recelés dans le sein de ces montagnes dont ils minent les voûtes: ces feux sont excités par l'air, & la force en est redoublée par l'eau: les matieres les plus rapaces, les plus apyres, & les plus réfractaires, ne peuvent résister à la violence de ces feux, ainsi qu'on le voit par la nature de certains morceaux de laves, dont une partie est vitrifiée; & l'autre, qui est calcinée, résiste à la violence du feu ordinaire de nos fourneaux. *Voyez* aux mots LAVE & PONCE. Nous le répétons, l'action de ce feu est si grande, & la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler & faire trembler la terre, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes & les édifices les plus solides à des distances même très considérables. Ces effets, quoique très naturels, dit M. de Buffon, ont été regardés comme des prodiges; & les habitants de l'Islande regardent l'ouverture de leur volcan comme la bouche de l'enfer: les mugissements qu'il fait entendre sont les cris des damnés; enfin, les éruptions sont, selon ce peuple, les effets de la fureur & du désespoir des malheureux: tout cela n'est cependant que du bruit, du feu & de la fumée.

Les éruptions des *volcans* sont ordinairement précédées de bruits souterrains semblables à ceux du tonnerre; on entend des sifflements affreux, un fracas épouventable; & l'on croit que la terre éprouve un déchirement intérieur, ou qu'elle s'ébranle jusques dans ses fondements: les matieres contenues dans le bassin semblent bouillonner; elles se gonflent quelquefois au point de sortir par dessus les bords de la bouche du volcan, & elles découlent ensuite le long de la pente de la montagne.

Aussi les environs des volcans sont-ils semés d'un amas énorme & confus de cendres & de toutes les matieres jettées en l'air par les explosions: on y trouve des laves très dures, du soufre, de l'alun, du sel ammoniac, des pyrites, des scories, de la pozzolane, du sable torréfié, des terres ponceuses fort chaudes. Les chevaux en marchant sur la plûpart de ces terres, les font retentir comme si le terrein étoit creux. On remarque aussi dans les environs des volcans beaucoup de crevasses. Ces sortes de cheminées fournissent un libre passage à l'air & à l'eau qui ont été mis en expansion par les fourneaux ou foyers qui sont à leur base. Dans le jour on en voit sortir la fumée: ces vapeurs paroissent enflammées ou phosphoriques pendant la nuit. Sans ces soupiraux, ces agents produiroient sur notre globe des révolutions bien plus terribles que celles que nous voyons dans les tremblements de terre: ils seroient toujours accompagnés d'une

ſubverſion totale des pays où ils ſe feroient ſentir. Les volcans ſont donc un bienfait de la Nature : auſſi voyons-nous que la Providence en a placé dans toutes les parties du monde.

Dans tous les pays où il y a des volcans, on y trouve abondamment du fer, du ſoufre, du pétrole, des eaux plus ou moins chaudes & minérales. Dans les Iſles de l'Aſcenſion & de Sainte-Hélene, auſſi-bien qu'aux Aço-res, on rencontre des terres ſulfureuſes, & des ſcories ſemblables à du mâche-fer, ou à la *pierre de Périgord*. L'analyſe que M. Cadet a faite en 1761, de la lave du Véſuve, y démontre du fer, du vitriol martial, de l'alun, &c. Le Japon, & la chaîne des Cordillieres au Pérou, où il y a ſeize volcans, abondent auſſi en ſoufre & en fer. Souvent les éruptions ſont accompagnées d'eau qui ſortent en grande abondance, & qui forment des inondations. Le jour même du tremblement de Liſbonne (premier Novembre 1755), après un bruit ſouterrain, la terre s'entrouvrit à une lieue d'Angoulême, & il en ſortit un torrent chargé de ſable de couleur rouge.

Des Phyſiciens modernes, témoins du bruit ſubit & de la diſploſion prodigieuſe qui arrivent quand il tombe un peu d'eau ſur un métal en fu-ſion, croient devoir ſoupçonner que l'ouverture de pluſieurs volcans, & même les nouvelles éruptions les plus violentes des anciens volcans, ſont cauſées par la rencontre des eaux qui ſont ſous la terre avec des matieres métalliques abondantes, que la violence d'une inflammation a miſes en fuſion.

Les volcans les plus redoutables ne ſe trouvent communément que ſur de hautes montagnes, vers les lieux maritimes : il ſuffit de citer ceux que nous avons déja nommés, c'eſt-à-dire, le mont Véſuve dans l'Iſle de Na-ples, dont l'élévation n'eſt plus que de 1677 pieds au deſſus du niveau de la mer ; le mont Æthna dans la Sicile, le mont Hécla dans l'Iſlande, &c. *Voyez* l'énumération que la Martiniere, *Dictionn. Géog.* a faite des volcans répandus par toute la terre. Cependant, comme l'on trouve abon-damment les pierres ponces, non-ſeulement ſur les parages des Iſles, mais encore en pleine mer, on peut dire auſſi qu'il y a des volcans ſoumarins, leſquels ſortent à la vérité des rochers, qui probablement ne ſont que la crête des montagnes qui ſont dans le lit de la mer. Combien de fois n'a-t-on pas vu de ces volcans faire ſortir de leur ſein, des ruiſſeaux d'eau bouillante, des poiſſons, des coquilles, & d'autres corps marins. En 1631, pendant une éruption du Véſuve, la mer de Naples fut miſe à ſec : elle parut abſorbée par ce volcan, qui peu après inonda les campagnes d'eau ſalée. Au reſte, ſi les produits des volcans de mer ſont ſemblables à ceux des volcans de terre, ces rapports ſont préſumer en faveur de l'unité des cauſes & de leurs phénomenes.

Toutes les montagnes qui vomiſſent du feu, ou qui ont été autrefois en éruption, ſont adoſſées à des amas confus de rochers énormes, comme briſés & détruits, & entaſſés aſſez irrégulierement les uns ſur les autres :

les sommets de ces montagnes sont arides, tronqués, & évasés en creuset ou en entonnoir, ou comme éboulés, ou escarpés : par-tout on y reconnonnoît visiblement les traces qu'ont laissées des cataractes de feu, & les éruptions de différentes matieres. On observe aussi qu'il y a un plus grand nombre de cavernes dans les Contrées sujettes aux volcans & aux tremblements de terre, que par-tout ailleurs : il paroît encore que l'immense quantité des Isles de l'Archipel, dont tout le terrein est aussi caverneux que celui du mont Ararat, ne sont que les sommets d'autant de montagnes élevées par l'effort des volcans soumarins. Cette idée, dont nous avons déja dit quelque chose ci-dessus, deviendra plus probable encore par les détails qu'on trouvera vers la fin de cet article. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'un volcan est en éruption ?

M. de Buffon rapporte que quand le Vésuve commence à mugir & à rejetter les matieres dont il est embrasé, le premier tourbillon qu'il vomit a moins de vîtesse que le second, celui-ci moins que le troisieme, & ainsi de suite : les ondes pesantes de bitume, de soufre, de cendres, de métal fondu, paroissent, dit-il, des nuages massifs ; & quoiqu'ils se succedent toujours dans la même direction, ils ne laissent pas de changer beaucoup celle du premier tourbillon, & de le pousser ailleurs, & plus loin qu'il ne seroit parvenu tout seul.

Il seroit peut-être à desirer qu'il y eût à la surface de notre globe un plus grand nombre de volcans. Faute de pareils soupiraux ouverts, les mines & les secousses souterraines ne cessent d'agir jusqu'à ce qu'elles aient culbuté toutes les couches qui les recouvrent. Mais il seroit à souhaiter aussi que les bouches des volcans fussent à l'abri de la pluie ; car l'on a vu des volcans, qui après avoir cessé pendant long-tems de jetter du feu, ont recommencé à faire des explosions terribles, occasionnées par de nouvelles eaux qui y étoient tombées : c'est peut-être la raison pour laquelle la montagne Fesi au Japon, qui vomissoit autrefois du feu, n'en jette plus depuis qu'une ouverture s'est faite au flanc de cette montagne. Au reste, la plus grande partie des pays où il y a des volcans, ne laissent pas d'éprouver des tremblements de terre, comme avant leurs premieres éruptions.

L'Isle de Thera dans l'Archipel, qui a douze grandes lieues de France de circuit, s'est élevée du fond de la mer par la violence d'un volcan, qui depuis a produit six autres Isles dans son golphe. Ce volcan qui, selon Pline, poussa hors de la mer l'Isle de Thérasie, 233 ans avant J. C. n'est pas encore éteint ; car en 1707 il se ralluma avec plus de furie que jamais, & donna le spectacle d'une Isle nouvelle de six milles de circuit. La mer parut alors fort agitée, couverte de flammes, d'où sortirent avec un fracas épouventable, quantité de rochers ardents. Toute la terre a été si culbutée dans les parages de l'Isle de Thera, qu'on n'y trouve plus de fond pour l'ancrage des vaisseaux. Cette Isle fait partie de celles qu'on nomme aujourd'hui *Santorin* ou *Sant-Erini*, parceque Sainte Irene en est la patrone.

Le mont Véſuve, dont le ſommet étoit autrefois élevé au deſſus du golphe de 595 toiſes, & dont la profondeur du gouffre où la matiere bouillonne, peut être actuellement de 543 pieds, vomit des flammes depuis plus de deux mille ans, comme le prouvent les fondements de pluſieurs édifices de l'ancienne ville d'Herculane, nouvellement découverte, qui ſont, dit-on, de la lave pure; le mont Véſuve, dis-je, n'exempte pas le reſte des côtes maritimes de l'Italie, des tremblements de terre. On aſſure que le premier incendie de ce volcan (arrivé l'an 79 de notre Ere, le 24 d'Août à ſept heures du matin, après avoir été précédé pendant la nuit par des tremblements de terre) fut ſi violent, qu'il brûla deux villes voiſines. La ville d'Héraclée, qu'on a retrouvée dans ces derniers tems, fut détruite la premiere, & enſevelie ſous plus de ſoixante pieds d'une ſorte de cendre, dont une partie fut jettée tant à Rome, qu'en Egypte. Pline l'ancien voulant conſidérer cet incendie de trop près, fut étouffé par la fumée. M. de Buffon dit qu'il y a apparence que la ville de Naples eſt ſituée ſur un terrein creux & rempli de minéraux brûlants, puiſque le Véſuve & la Solfatare (entre leſquels elle ſe trouve à égale diſtance, ſemblent avoir des communications intérieures; car quand le Véſuve brûle, la Solfatare jette des flammes; & lorſqu'il ceſſe, la Solfatare ceſſe auſſi. Par la quantité des phénomenes qui s'obſervent en même tems dans les mers Tyrrhene & Egée, on a lieu de ſoupçonner qu'elles repoſent toutes les deux ſur des feux ſouterrains. Ces phénomenes dureront auſſi long-tems que durera la cauſe qui les produit; & ils ceſſeront en cette contrée dès que cette même cauſe ſe trouvera conſumée, épuiſée, ou qu'elle prendra une autre route.

Une des plus violentes éruptions du Véſuve (c'étoit la vingt-deuxieme de ce volcan) a été celle du 20 Mai 1737; la montagne vomiſſoit par pluſieurs bouches de gros torrents de matieres métalliques fondues & ardentes, qui ſe répandoient dans la campagne, & s'alloient jetter dans la mer. M. de Montealegre, qui communiqua cette relation à l'Académie de Paris, obſerva avec horreur un de ces fleuves de feu, & vit que ſon cours étoit de ſix ou ſept milles depuis ſa ſource juſqu'à la mer; ſa largeur de cinquante ou ſoixante pas; ſa profondeur de vingt cinq ou trente palmes, & dans certains fonds ou vallées de cent vingt. La matiere qu'il rouloit étoit ſemblable à l'écume qui ſort du fourneau d'une forge. *Voyez* l'*Hiſt. de l'Acad. 1737, p. 7 & 8.* Voyez auſſi l'*Hiſtoire du Mont Véſuve, & l'expoſition de ſes phénomenes, par le Pere Della-Torre, Religieux Somaſque.*

On ignore la durée du tems qu'il y a que le Mont Æthna brûle : cependant ſes éruptions ſont très violentes, & les matieres qu'il jette, ſi abondantes, qu'on peut y creuſer juſqu'à ſoixante-huit pieds de profondeur : on voit les flammes & la fumée de ce volcan juſqu'à Malthe qui en eſt à ſoixante lieues. On prétend qu'on a trouvé des pierres qu'il a lancées juſqu'à ſoixante mille pas; & qu'en 1683, il arriva un tremblement

de terre en Sicile caufé par une violente éruption de ce volcan : il détruifit entierement la ville de Catana, & fit périr plus de foixante mille perfonnes dans cette ville feule, fans compter ceux qui périrent dans les autres villes & villages voifins.

Le mont Hécla en Iflande, qui jette auffi du feu de tems immémorial, lance fes flammes à travers les glaces & les neiges d'une terre gelée, & fes éruptions font auffi violentes que celles de l'Æthna & des autres volcans des pays méridionaux. Il jette quelquefois, indépendamment des cendres & des pierres ponces, un déluge d'eau bouillante : on ne peut pas habiter à fix lieues de diftance de ce volcan; l'eau qui en fort eft épaiffe, couleur de fuie & fade. L'éruption la plus terrible de ce gouffre de feu, fut celle de 1726, qui ne ceffa qu'en 1730. La matiere fondue qui couloit de ce volcan, s'étendit à plus de trois milles de la montagne, & entoura non-feulement les habitations & l'Eglife qui étoit fur une hauteur, mais encore combla le lit du lac voifin.

Voici les différentes éruptions du mont Hécla depuis que l'Iflande eft habitée; favoir, en 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, 1693 (cette derniere éruption commença le 13 Février, & continua jufques vers la fin du mois d'Août). Celle de 1726 fut d'une bien plus longue durée. La terre des environs du fommet de ce volcan, brûle les fouliers; & l'eau de quelques fontaines qui s'y rencontrent, bout continuellement à gros bouillons, quelquefois auffi elle s'élance en l'air comme un jet, mais à la maniere des *fontaines horaires*. Voyez ce mot.

Il y a trois montagnes brûlantes à Kamfchatka : elles jettent continuellement de la fumée, & par intervalles du feu. Il s'y fait de tems en tems des éruptions violentes qui couvrent de cendres les campagnes voifines, & font quelquefois accompagnées de tremblements de terre. L'éruption la plus terrible que l'on cite, eft celle du volcan nommé *Kamfchatka*, en 1737. La montagne brûla pendant une femaine entiere, & reffembloit à un rocher ardent. Les flammes s'élançoient par différentes ouvertures, d'où jailliffoient avec un bruit effrayant des torrents de matieres embrafées; & dans le fein de la montagne on entendoit des explofions fréquentes & terribles, femblables aux éclats du tonnerre. Les Kamfchadales regardent auffi les volcans & les lieux où fe trouvent les eaux chaudes, comme les habitations des efprits malins.

Le plus fameux volcan de l'Afie, eft le mont Albours, auprès du mont Taurus, à dix-huit lieues de Herat : il fume continuellement, & jette fouvent des flammes & une extrême abondance de cendres & de laves. En 1693, l'Ifle de Sorca, l'une des Moluques, étoit encore très habitée; mais la haute montagne qui fe voyoit au milieu de cette Ifle, étoit un volcan qui vomit du bitume & des matieres enflammées en fi grande quantité, qu'il fe forma un lac ardent qui s'étendit peu-à-peu, & enfin toute l'Ifle fut abîmée, & difparut.

Un

Un des plus fameux volcans des Isles de l'Océan Indien, & en même tems un des plus nouveaux, est celui de Panarucan dans l'Isle de Java. Le volcan qui s'est élevé aux Manilles, au milieu d'un lac en 1754, après un tremblement de terre de trois mois, est encore plus récent & quelquefois aussi redoutable : celui du mont Gounapi, dans l'Isle de Gumanapi (appellée par les François la *Grenade de Banda*) près celle de Banda, n'est guere moins affreux.

La caverne appellée *Beniguazeval*, auprès de Fez en Afrique, est encore un volcan qui jette toujours de la fumée, & souvent des flammes. Dans l'Isle de Fuogue, au Cap Verd, il y a un volcan dont les effets ont obligé les Portugais à n'y plus faire d'habitations. Le Pic de Ténériffe aux Canaries, & que l'on voit en mer de plus de quarante lieues, jette aussi du feu ; & du sommet vers la côte du Sud, coulent des ruisseaux de soufre fondu à travers les neiges. Ce soufre se coagule bientôt, & forme dans la neige des veines qu'on peut distinguer de fort loin. M. Heberden, savant Médecin établi dans l'Isle de Madere, dit que les environs de cette montagne brûlante sont composés de sables & de précipices ; & que plus on approche du volcan, plus on croit voir les débris du monde, les ruines mêmes de la Nature. Beautés affreuses, dont le spectacle imprime l'horreur & l'admiration ! La terre est dans cet endroit mêlée de bitume & de crevasses, d'où s'exhalent des vapeurs : on entend bouillonner sous ses pas les matieres que le feu a liquéfiées ; ce feu brûle à travers les eaux glacées, & ces deux éléments confondus présentent l'image du cahos.

En Amérique, il y a un très grand nombre de volcans qui n'empêchent pas qu'on n'y ressente plus fréquemment qu'ailleurs des tremblements de terre, sur-tout dans les montagnes du Pérou & du Mexique. Le plus terrible volcan du Pérou est celui d'Aréquipa, à quatre-vingt-dix lieues de Lima. En 1600 il vomit assez de cendres & de sable calciné pour couvrir tous les terreins des environs jusqu'à trente & quarante lieues à la ronde : on compte ensuite les volcans de Carappa & de Malahallo, le Cotopaxi & le Pitchinca. Au Mexique, les plus considérables sont Popocampêche & Popocatepec. On trouve aussi des volcans & montagnes de soufre à la Guadeloupe & à Tercere. Il y a dans les montagnes appellées *Cordillieres*, plusieurs précipices & de larges ouvertures dont les parois sont noires & brûlées, comme dans le précipice du mont Ararat en Arménie, qu'on appelle l'*Abîme*, & dont M. de Tournefort a vu, au commencement de ce siecle, les effroyables dégradations. Ces abîmes sont, selon M. de Buffon, des anciens volcans qui se sont éteints.

Enfin, le volcan hydropyrique, connu sous le nom de *Fontaine-Brûlante*, près de *Boseley*, dans la Province de *Shrop*, présente un des phénomenes les plus surprenants. La fontaine de Boseley fit sa premiere irruption il y a cinquante-cinq ans, immédiatement après un fort ouragan. A peine la tempête eut-elle cessé, qu'au milieu de la nuit un bruit terrible

réveilla tous les habitants, qui, voyant la terre fort agitée ; comme bouleversée, crurent toucher au moment de la destruction générale. Plusieurs d'entr'eux eurent assez de courage ou de sang-froid pour sortir de leurs maisons, & aller vers une petite montagne arrosée par la riviere de Severne, & d'où le bruit paroissoit venir : la terre s'y élevoit & s'y abaissoit plusieurs fois dans l'espace d'une minute. Le plus hardi des Spectateurs prit un couteau avec lequel il fit dans la terre, un trou de quelques pouces de diametre ; aussi-tôt il en sortit avec impétuosité une eau jaillissante, dont l'éruption fut si violente, que cet homme en fut renversé. Un instant après le même homme ayant passé près de la source avec une lumiere, l'eau s'enflamma & vomit des flammes : on intercepta l'accès de l'air, & la flamme disparut. Depuis ce tems, la fontaine a toujours les mêmes propriétés, c'est-à-dire, elle brûle dès qu'on en approche une chandelle allumée ; & la chaleur de ce feu est telle, qu'elle réduit en un moment de gros morceaux de bois verd en cendres. Mais ce qui est encore très singulier, c'est que malgré la violence de la flamme, l'eau n'a pas le moindre degré de chaleur, & est aussi froide que celle des autres fontaines. Lisez la théorie des articles *Terre* & *Tremblements de terre*, qui est liée avec celle des volcans.

VOLUCELLE, *Volucella*. Insecte qui se trouve sur le rosier, & qui a été confondu avec la mouche ; mais qui en differe par sa trompe longue, divisée en deux parties, & renfermée dans une gaîne dure, saillante & pointue. *Voyez* MOUCHE.

VOLVOX. Animal d'une structure singuliere. *Voyez* ce que c'est à la suite de l'article ZOOPHYTE.

VOLUTES, *Volutiti*. Nom donné aux coquilles univalves qui composent la famille des cornets. Ce genre de coquillages qui a pris son nom de sa propre figure, a une bouche toujours allongée, la clavicule ou sommet élevé, souvent applati, & quelquefois couronné ; en un mot, les volutes composent la famille la plus riche que nous ayons dans les coquilles. Celles à sommet élevé offrent les *amiraux*, le *navet*, les *spectres*, la *flamboyante*, l'*hébraïque*, le *drapeau*, &c.

Parmi les volutes à sommet applati, on compte le *damier*, la *tinne de beurre*, le *cierge*, l'*aîle de papillon*, &c. Parmi les volutes à sommet couronné, on trouve la *couronne impériale*, la *moire*, &c.

M. d'Argenville, d'après qui nous venons de parler, fait observer que l'on confond aisément la famille des *volutes* avec celle des *cylindres* ; mais en examinant, dit-il, les volutes par leur intérieur, on reconnoîtra leur forme conique, dont une des extrémités est pyramidale, & l'autre se coupe à vives arrêtes, pour former une clavicule applatie, ou une couronne dentelée.

Le cylindre, au contraire, est presque égal dans ses deux extrémités. Il ne faut pas s'arrêter, ajoute-t-il, à la bouche de la volute, pour fixer

son caractere générique. Sa figure, qui s'allonge en pointe par le bas, est tout ce qui le détermine, ainsi que sa tête applatie, & séparée du corps par une vive arrête.

M. Adanson a mis les volutes ou cornets dans le genre des *rouleaux.* Voyez ROULEAUX.

Les *volutites* sont les volutes devenues fossiles ou pétrifiées.

VOMBARE. Papillon que l'on voit dans l'Isle de Madagascar, & qui est bigarré de différentes couleurs : il y en a qui sont mêlés de couleur d'or, d'azur, d'argent & autres. *Diction. des Anim.*

VOND-SIRA. Petit animal de la même Isle, semblable à la belette, d'une couleur rouge brune, qui aime beaucoup le miel, & qui jette une forte odeur de musc.

VONTACA. Grand arbre des Indes Orientales, dont le fruit porte le nom de *coing de Bengale.* C'est l'*arbor cucurbitifera* de Rai. Le vontaca est garni de quantité de rameaux épineux : ses feuilles, réunies trois ensemble sur une même queue, sont rondes, dentelées en leurs bords, luisantes & odorantes ; ses fleurs sont attachées sept sur un pédicule, composées de cinq pétales oblongs, & d'une odeur agréable : à ces fleurs succedent des fruits composés de deux écorces ; la premiere est verdâtre & mince ; la deuxieme est dure, ligneuse, presque osseuse. La pulpe du fruit est visqueuse, jaunâtre, & d'un goût aigre-doux : on y trouve des semences oblongues, blanches, & remplies d'un suc gommeux transparent ; on confit ce fruit mûr ou verd au sucre ou au vinaigre, & on en mange avec plaisir : on l'emploie aussi contre le cours de ventre.

VOUEDE, *Isatis sylvestris, seu angusti-folia.* Est le petit pastel de Normandie : il ne differe de la guede ou pastel du Languedoc, que par ses feuilles plus petites, & sa qualité qui est moindre ; ce qui dépend de la maniere de l'apprêter : peut-être aussi que la chaleur du climat y fait beaucoup. On emploie le vouede, préparé par la fermentation, avec la chaux. MM. Miller & Mortimer ont traité savamment de la culture de cette plante. Il y a aussi sur cette plante un livre bon, rare, dont voici le titre : *Crolucchius* (Henric.) *de culturâ herbæ isatidis, ejusque preparatione ad lanas tingendas, Tiguri, 1555, in-8°.* Il mériteroit d'être traduit en françois. *Voyez* PASTEL.

VOULI-VAZA. Bel arbrisseau de l'Isle de Madagascar. Sa fleur exhale un parfum délicieux qui participe de la canelle, de la fleur d'orange & du girofle : elle est fort épaisse ; sa couleur est blanche & bordée de rouge : il lui succede un fruit de la grosseur d'une prune, rempli de petits grains.

VOULOU. Sorte de canne d'Inde, de l'espece de celle que les Indiens appellent *bambou* & *sacar-mambou.* Voyez BOIS DE BAMBOU.

Le voulou de la Guiane porte aussi le nom de CAMBROUZE, *arundo exotica. Barr.* C'est un roseau creux & gros comme le bas de la jambe, dont les nœuds qui sont de pied en pied, n'excedent pas en dehors ; une petite

pellicule épaiſſe de trois lignes les ſépare en dedans les uns des autres. Ce roſeau ſe trouve dans le pays de Cayenne aux bords des marécages : il croît par touffes à la hauteur de huit à dix pieds, & quelquefois plus ; ſes feuilles ſont éparſes au ſommet ; la tige eſt garnie de longs piquants.

On coupe ce roſeau de longueur pour faire des bois de hamac ; à quoi, dit M. de Préfontaine, il eſt plus propre que tout autre bois, à cauſe de ſa légereté. Les Sauvages peignent ces bois & les verniſſent. Un autre uſage qu'ils font de la tige du cambrouze, eſt de s'en ſervir en guiſe de cornets ; le ſon qu'ils en tirent les annonce ſur les rivieres à ceux qu'ils veulent avertir de leur arrivée. Ils s'en ſervent auſſi pour *appeller le vent :* c'eſt ainſi qu'ils s'expriment ; ils ſonnent de cette eſpece de cor, & croient que le vent qui leur manque leur obéira. Les Negres Colons s'y prennent d'une autre maniere : ils le ſifflent.

URA. Cruſtacée qui tient du hommar, & qui ſe trouve dans la vaſe des mers du Breſil : ſa chair eſt fort ſaine & d'un bon goût ; c'eſt la nourriture la plus ordinaire des Indiens & des Negres.

VRAC. Nom donné au varec. *Voyez* Fucus.

URANOMORPHITES. Nom que l'on donne à des pierres ornées de denderites qui repréſentent accidentellement des corps céleſtes. On appelle *uranoſcopus* (*regardeur d'étoile*) les poiſſons qui, au lieu d'avoir les yeux ſur les côtés, les ont ſitués ſur la tête, & regardent vers le ciel. Tous les poiſſons plats, & ceux qui habitent le fond de la mer, tels que le diable de mer, les raies, &c. en donnent des exemples. La proie de ces animaux eſt toujours au deſſus d'eux. *Voy.* les mots Poisson & Rapescon.

VRILLETTE, *Byrrhus*. Nom donné à un genre de petits ſcarabées, que quelques-uns ont regardé comme un *dermeſtes*, par la propriété de reſter immobile & comme mort dès qu'on le touche ; mais qui en differe par ſes antennes preſque en maſſes, & dont les trois dernieres articulations ſont beaucoup plus longues que les autres. Les inſectes de ce genre percent le bois, & y font des trous ronds comme feroient une vrille : on voit tous les jours les vieilles tables dans les maiſons, les vieux meubles de bois, percés d'une infinité de petits trous ronds, & tous vermoulus par ces inſectes. La larve blanche & hexapode de l'inſecte ſe trouve communément au fond du trou, dont les bords ſont environnés de la pouſſiere grenée du bois. Il y a auſſi les vrillettes du bois verd, de la farine.

La vrillette des tables mérite notre attention par un petit bruit ſingulier qu'elle excite, & qui ſouvent a pu inquiéter quelques perſonnes. Pour peu qu'on reſte tranquille dans un appartement, on entend quelquefois un petit bruit ſemblable au mouvement d'une montre. Ce bruit eſt dû aux coups redoublés que fait l'inſecte en frappant le vieux bois pour le percer & s'y loger : en examinant de bien près vers l'endroit d'où part le bruit, on trouve le trou dans lequel l'inſecte intimidé a ceſſé de travailler ; mais les pulſations recommencent bientôt quand on reſte immobile. Tel eſt

l'infecte que le vulgaire soupçonne être une araignée ou un pou de bois.

UROCERE, *Urocerus*. Infecte qui paroît particulier aux pays froids : il est remarquable par une espece de corne ou de pointe qu'il porte à sa queue. Ses antennes sont filiformes & composées de vingt-trois articles ; sa corne forme une espece de gouttiere où se trouve caché l'aiguillon de l'infecte : cet aiguillon, bifurque par le bout, est dentelé. L'urocere a été décrit par M. de Réaumur sous le nom de *ichneumon de Laponie*.

URSON. Espece d'animal qui habite les terres désertes du Nord de l'Amérique : il est de la grandeur & à-peu-près de la même forme que le castor ; mais il est tout couvert de piquants très courts, & qui sont cachés par son poil, qui est de deux especes comme celui du castor : l'un est plus long ; l'autre, beaucoup plus court, ressemble assez à du duvet. La nourriture favorite de cet animal est l'écorce de génievre. Il fuit les eaux, & habite sous des racines d'arbres : les Sauvages mangent sa chair ; & après avoir arraché les piquants de sa peau, qu'ils emploient au même usage que les aiguilles, ils s'en font de bonnes fourrures.

URUBITINGA. Très bel oiseau du Bresil, que l'on met dans le rang des aigles. Ruisch dit qu'il en a la ressemblance, & qu'il est de la grandeur d'une oie de six mois. Il differe de l'urutaurana, autre espece d'aigle du Bresil ; 1°. par sa couleur brune & noire ; 2°. par ses yeux d'aigle ; 3°. par ses jambes nuancées de couleur jaune ; 4°. par sa queue de deux couleurs, dont le dessous est blanc, jusqu'aux troisiemes aîles, & le reste noir ; & 5°. parcequ'il n'a point de hupe.

URUBU. Vautour du Mexique. *Voyez* AURA.

URUCU. *Voyez* ROUCOU.

URUS ou URE. Animal quadrupede, bisulce & ongulé, qui fréquente les montagnes de la Lithuanie & de la Prusse : on en nourrit dans la Russie blanche, que l'on prend dans la forêt de Hercinie. Cet animal est grand & féroce.

L'urus est le tur des Polonnois, l'aurochs des Allemands. Quelques-uns lui ont aussi donné, mais à tort, le nom de *bison*. Voyez ce mot & celui d'*aurochs*.

URUTAURANA. Espece d'aigle du Bresil, dont la hupe est composée de quatre plumes noires ; les deux du milieu sont hautes de deux doigts ; celles des côtés sont plus petites : cet oiseau a le bec noir & les pieds jaunes ; tout le plumage supérieur est brun, mais l'inférieur est blanchâtre : le tout est varié de plumes noires, rangées en forme d'écailles.

USNÉE COMMUNE ou USNÉE PLANTE, *Usnea communis*. Sorte de *lichen* ou de *mousse d'arbre*, qui a la forme d'un buisson élevé, à tiges cylindriques, pleines, parsemées d'écussons orbiculaires, attachées par leur centre : sa substance est fongueuse, molle & souple lorsqu'elle est humide, & cassante lorsqu'elle est seche. *Voyez* l'article MOUSSE.

USNÉE FUGITIVE. *Voyez* NOSTOCH.

USNÉE D'HUMAINS ou MOUSSE DE CRANE HUMAIN, *Usnea humanorum*. Selon Lémery, l'usnée d'humains est la mousse ordinaire : elle est verdâtre, haute de deux ou trois lignes, sans odeur, d'un goût un peu salé ; elle naît sur les crânes des cadavres d'hommes & de femmes qui ont été exposés long-tems à l'air. On trouve cette petite plante principalement en Angleterre, en Irlande, sur les crânes des personnes qui ont été pendues & attachées aux gibets ; car on a soin d'y faire si bien tenir leurs membres avec du fil d'archal, que leurs os y demeurent plusieurs années après que la chair a été entierement consumée par la pourriture & par l'air. Il naît aussi quelquefois de l'usnée sur des os des cadavres humains qui ont demeuré long-tems exposés à l'air, mais elle n'est pas estimée si bonne que celle du crâne.

Selon d'autres, il y a deux sortes d'usnée d'humains : la premiere dont on fait usage dans nos boutiques, nous vient d'Irlande, & n'est autre chose qu'une petite espece de *muscus vulgaris terrestris adianti aurei capitulis*, qui ne differe en rien de la mousse qui croît sur les tuiles, sur les pierres & les arbres. M. Doody, habile Apoticaire de Londres & célebre Botaniste, a remarqué qu'elle croît sur les os des chevaux & des bœufs qu'on a jettés à la voirie : on la trouve principalement sur des têtes ou crânes couchés par terre en des lieux humides. La seconde est encroutée sur les crânes humains, de la même maniere que le *lichen saxatilis* ou *lichen petræus* naît sur les pierres aux lieux incultes & champêtres. Les Auteurs disent qu'on préfere cette derniere à la précédente, comme étant douée d'une vertu particuliere pour la guérison de diverses maladies.

L'usnée d'humains, dit Lémery, contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cette plante est fort rare en ce pays-ci, parcequ'on n'y expose point les cadavres des Criminels aussi communément que dans les pays du Nord ; en Allemagne, l'usnée est fort en usage. On l'emploie comme astringente dans le saignement de nez, on la met dans les narines : on peut s'en servir aussi pour l'épilepsie. L'usnée d'humains entre dans les poudres de sympathie, & dans plusieurs compositions qui tendent toutes à arrêter l'écoulement du sang de quelque partie du corps que ce soit. On trouve dans les *Ephemer. d'Allem. Decur. 1. ann. 2. p. 96. & suiv.* une savante Dissertation du Docteur Martin Bernhard à Berniz, dans laquelle il s'étend beaucoup sur les vertus de cette plante : nous y renvoyons le Lecteur qui y verra entre autres choses curieuses divers procédés pour la faire croître sur des crânes d'humains.

Divers Auteurs, tels que Grube & Junchers, assurent que l'usnée d'humains n'a d'autres vertus spécifiques que celles que les gens crédules ou superstitieux ont bien voulu lui attribuer. Aussi, Mark, fameux Droguiste de Nuremberg, dit que tout le mérite de cette usnée, ne consiste que dans sa rareté ; ainsi la célébrité particuliere de l'usnée d'humains n'a

d'autre origine que la charlatanerie puisée dans le *Paracelsisme*. Nous avons vu cependant plus d'une fois, des saignements de nez considérables, arrêtés par le secours de l'usnée d'humains, qui, au reste, auroient peut-être cédé de même à l'usage de la mousse ordinaire.

USQUIEPATLI. Animal quadrupede de la Province de Guatimala dans la Nouvelle-Espagne, aux Indes Occidentales, qui ressemble au renard pour la ruse & la finesse. Selon l'Auteur du *Dictionn. des Anim.* cet animal est long de deux palmes : il a la gueule petite, ainsi que les oreilles, les ongles courbés, la peau noire & velue; sa queue est fort longue & mêlée de blanc & de noir. Il vit dans les cavernes entre les rochers, & se nourrit d'escarbots, de vers de terre, de poules, & autres oiseaux dont il mange la chair, quand il peut en attraper. Son urine & sa fiente sont d'une puanteur insupportable, & gâtent tout ce qu'elles touchent : on prétend que le vent que cet animal lâche en fuyant, a la même puanteur, & que la Nature ne lui a point donné d'autres armes pour se défendre contre les Chasseurs. Cet animal paroît ressembler beaucoup au *blaireau puant* du Cap de Bonne-Espérance, & à la *bête puante* de la Louisiane. *Voyez* ces mots.

USUN. Espece de cerise du Pérou, d'un goût doux & agréable, mais qui, comme quelques especes de champignons de Provence, a la propriété singuliere de teindre l'urine de couleur de sang. Cette propriété allarme vivement les personnes qui n'en sont pas prévenues : mais au bout de douze heures il n'y paroît plus.

UTIAS. Espece de lapin de la grandeur d'un rat, qui se trouve dans les Indes Occidentales, & que l'on chasse la nuit en s'éclairant avec un insecte lumineux, dont nous avons parlé sous le nom d'*acudia*. Voyez *ce mot*.

W, ou double U. Nom donné à un phalène, dont les aîles sont blanches & cendrées par dessus. Il provient d'une chenille d'un jaune verd, tacheté de noir; elle se trouve sur le groseillier épineux. *Voyez* à l'article double CC de ce Dictionnaire.

WALRUS ou WALROS. Espece de cétacée, dont nous parlons sous le nom de *vache marine*. Les Groënlandois vendent ses deux grandes dents ou défenses sous le nom de *torwac*.

WALUHORA. Nom qu'on donne au Ceylan au manucodiata, dont la queue est très longue : c'est une espece d'*oiseau de paradis*. *Voyez ce mot.*

VUE, *visus*. Organe dont nous avons parlé plus particulierement à l'article des SENS à la suite du mot HOMME. *Voyez* ce mot & celui D'ŒIL.

WANDURA. *Voyez* à l'article SINGE.

WHANG-YU. Espece d'esturgeon de la Chine, qui pese plus de deux cents livres. Sa chair est très ferme & d'un bon goût : on en fait une grande pêche dans la profonde riviere de Fuchen, par des méthodes fort ingénieuses. On y étend des filets sur quatre pieux courbés, lesquels s'abaissent & se relevent par le moyen d'une perche attachée à terre : au centre est un

grand puits, d'où le poiſſon ne peut ſortir, quand une fois il y eſt entré. On prend encore ces poiſſons avec une autre eſpece de filets.

WINDOVER. Les Anglois donnent ce nom à l'oiſeau que les François appellent *cercellé* ou *quercerelle*. Voyez *ce dernier mot*.

WITFISCH. Les Groënlandois donnent ce nom à l'eſpece de baleine qui n'a des dents que par en-bas, dit Anderſon (*Hiſt. Nat. de Groënl. p. 148*) Ce poiſſon a la tête pointue, il n'a point de nageoires au dos; mais de chaque côté il en a une qui eſt paſſablement longue; il n'a qu'une ſeule ouverture pour rejetter l'eau : il a deux trous dans la baſe du crâne, mais ils ſe réuniſſent dans un ſeul tuyau charnu, pour produire un ſeul jet d'eau. Le witfiſch eſt d'un blanc jaunâtre : il a quinze à ſeize pieds de long; il ne donne guères que deux tonneaux de graiſſe : elle eſt ſi molle, que le harpon n'y tient preſque point, & quitte aiſément; ce qui eſt cauſe qu'on chaſſe rarement ce poiſſon : mais on eſt bien-aiſe de le rencontrer, parce-qu'on regarde ſon arrivée comme un préſage d'une pêche abondante de baleines. Martens, dans ſon *Voyage de Spitzberg*, *Part. IV*, *chap. 6*, *n°. 5*, parle auſſi de cette baleine.

WITLING. *Voyez* à l'article MORUE.

VULNÉRAIRE DES PAYSANS, *vulneraria ruſtica*. Plante qui croît aux lieux montagneux, arides, ſabloneux, & dans des pâturages crayeux expoſés au ſoleil. Sa racine eſt ſimple, longue, droite, ligneuſe & noirâtre, d'un goût légumineux : elle pouſſe des tiges à la hauteur d'environ un pied, grêles, rondes, velues, un peu rougeâtres, couchées par terre : ſes feuilles ſont rangées par paires le long d'une côte ſimple, terminée par une ſeule feuille, ſemblables à celles de la rue de chevre, mais plus moëlleuſes, velues en deſſous, & tirant ſur le blanc, d'un verd jaunâtre en deſſus, d'un goût doux mêlé d'âcreté. Celles qui ſoutiennent les fleurs, ſont plus larges que les autres, oblongues & membraneuſes. Ses fleurs naiſſent en Mai & Juin aux ſommets des branches, diſpoſées en bouquets, légumineuſes, jaunes, ſoutenues chacune par un calice fait en tuyau, enflé, lanugineux & argentin. Lorſque la fleur eſt paſſée, ce calice s'enfle encore davantage, & devient une veſſie qui renferme une capſule membraneuſe, remplie ordinairement d'une ou deux petites ſemences jaunâtres qui mûriſſent en Juillet & Août.

Cette vulnéraire cultivée dans les jardins, donne une variété à fleur blanche : toute la plante eſt vulnéraire, conſolidante, propre pour guérir les plaies récentes, étant pilée & appliquée deſſus en cataplaſme.

VULNÉRAIRES DE SUISSE. Mêlanges d'herbes dont on ſe ſert pour guérir les plaies, & dont nous avons parlé au mot FALTRANCHS & PLANTES.

WOLFRAM ou WOLFART. Nom que les Mineurs donnent à une eſpece de mine de fer arſénicale, que quelques-uns confondent ſouvent, mais mal-à-propos, avec la mine d'antimoine : elle reſſemble quelquefois

à

à la galène de plomb, mais elle n'en a point l'éclat; elle est plus noire & plus dure qu'elle : plus communément elle ressemble beaucoup aux crystaux d'étain; il n'est pas rare de la rencontrer dans les mines de ce métal, & même assez souvent elle en contient un peu. Le wolfram est le *spuma lupi, aut jovis* des Naturalistes latins. *Voyez* l'article MINE DE FER ARSÉNICALE, à la suite du mot FER.

UZAS. Espece de cancre du Bresil, qui se trouve dans la boue auprès du rivage, & en très grande quantité. Il est, dit-on, de bonne saveur & sain, pourvû qu'on ait soin de boire de l'eau fraîche, immédiatement après en avoir mangé.

XANDARUS. C'eſt le même animal que le *tarande*, lequel eſt le rhenne de la Laponie. *Voyez* RHENNE.

XANTOLINE. *Voyez* POUDRE AUX VERS.

XANTHURUS DES INDES. Poiſſon des Indes Orientales, que les Hollandois appellent *geel-ſtard* : il eſt de la groſſeur & de la forme d'une carpe ; ſes mâchoires ſont armées de petites dents ſerrées & fort pointues ; ſon dos eſt jaune, & ſa queue l'eſt encore davantage ; ſon ventre eſt d'un blanc bleuâtre : ſes nageoires ſont d'un beau rouge, mais ſa tête eſt brune. On prend ce poiſſon à l'hameçon, entre les rochers, ſur le bord de la mer : ſa chair eſt d'un bon goût & ſaine.

XANXUS. Selon Lémery, eſt un gros coquillage, ſemblable à ceux que les Peintres donnent ordinairement pour attribut aux tritons. Les Hollandois le font pêcher vers l'Iſle de Ceylan, ou à la côte de la Pêcherie, où eſt le Royaume de Travançor : ceux qu'on pêche ſur cette côte ont leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un dont les volutes fuſſent diſpoſées naturellement de gauche à droite, les Indiens l'eſtimeroient infiniment, parcequ'ils croient que ce fut dans un *xanxus* de cette eſpece, qu'un de leurs Dieux s'eſt autrefois caché. On prétend qu'il eſt défendu à ces Indiens de vendre ce coquillage à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande, qui, les ayant par ce moyen à bon marché, les revend fort cher dans le Royaume de Bengale, où on les ſcie pour en faire des braſſelets.

On nous a montré de ces coquilles en Hollande, qui n'étoient que de très grands buccins.

XAXATHUA. Couleuvre du Mexique, d'une grande beauté. Ses écailles ſont blanchâtres, tachetées de points de couleur d'alezan clair ; ſa tête eſt ornée de deux taches oblongues, fauves, qui paroiſſent comme façonnées autour en forme de cornichons, d'où il eſt arrivé que les anciens Ecrivains l'ont appellée improprement *ſerpent cornu ;* ſa gueule eſt large & ronde. A la hauteur des yeux, il regne un double cordon ſur le nez ; ſes dents paroiſſent petites, parcequ'elles ſont profondément enfoncées dans leurs alvéoles. Séba a repréſenté ce ſerpent avec deux teſticules oblongs, *Theſ. II, Tab. 77, n. 5.* La femelle eſt parée plus magnifiquement que le mâle ; ſa peau eſt par-tout décorée d'enjolivements ſinguliers.

XÉ DES CHINOIS ou ANIMAL MUSQUÉ, *Animal moſchiferum.* M. Linnæus dit que c'eſt une eſpece de cerf qui n'a point de cornes, & dont les dents ſupérieures canines ſont découvertes : on en conſerve un dans le Cabinet de la Société Royale de Londres ; & il paroît différent de la gazelle, qui fournit auſſi le muſc.

Le *xé*, dit M. Grew, eſt long de trois pieds quelques pouces. Sa tête a un demi-pied de long, & ſon front a trois pieds de large; il a le muſeau pointu comme celui d'entre les chiens de chaſſe que les Anglois nomment *grey-hound*. Ses oreilles ſont ſemblables à celles des lapins; elles ont trois pouces de long, & elles ſont droites. Il a les pieds très bien fendus, garnis d'ongles très longs & larges. Le poil de la tête & des jambes eſt long d'un demi-pouce, ainſi que celui du deſſous du ventre, & il n'eſt pas épais; mais ſur le dos & aux feſſes, il a trois pouces de long, & il eſt blanc & brun, de même que celui de la tête & des cuiſſes; celui du ventre & de la queue eſt blanc & comme crêpu. A chaque côté de la mâchoire inférieure, il y a une touffe de poils gros, courts & rudes, égaux, longs de près d'un pouce. Le poil de la veſſie où eſt enfermé le muſc, eſt long de trois pouces.

Le *xé* eſt timide : il entend de fort loin, s'enfuit dès qu'on approche de lui. Cet animal ſe trouve à la Chine dans les Provinces de Kenſi & de Sachuen : il eſt de la grandeur du chevreuil. On en tire de bon muſc, que l'on trouve dans une tumeur qui lui vient ſous le ventre tous les mois : ce muſc eſt le plus parfait & le plus odoriférant de tous. *Voyez* ce que nous avons dit de la *gazelle*.

XILO-ALOE. C'eſt le *bois d'aloës*. Voyez ce mot.

XILOBALSAME, *Xilobalſamum*. Voyez à l'article BAUME DE JUDÉE.

XIPHIAS, Poiſſon cétacée, qui a le muſeau fait en forme d'épée. C'eſt l'eſpadon. *Voyez* l'article EPÉE, à la ſuite du mot BALEINE.

XOCHICAPAL. Arbre de la Province de Méchoacan en Amérique, dont le tronc & l'écorce ſont d'une odeur fort agréable, & rendent une liqueur qui a les propriétés de la réſine copal : on prétend qu'elle en eſt même une eſpece.

XOCHIOCOTZOL. Les Indiens Mexiquains appellent ainſi l'arbre qui fournit par inciſion la réſine appellée *liquidambar*. Voyez ce mot.

XOCOXOCHITL. Arbre ſemblable au laurier des Magellans, qui produit ce que les Eſpagnols appellent *poivre de Tabaſco*. C'eſt un fruit qui pend en forme de grappes, dont les grains deviennent noirs, & tiennent lieu de poivre aux habitants d'une contrée du Mexique : on l'emploie auſſi en Médecine.

XOMOLT. Eſpece de canard du Mexique, dont le dos & le deſſus des aîles ſont noirs : ſa poitrine eſt brune. Quand cet oiſeau eſt en colere, les plumes du deſſus de ſa tête forment une huppe.

Séba donne la figure de ce canard dans ſon *Theſ. II, Tab. 65, n. 5*, & dit que cet oiſeau a la tête d'un rouge agréable, & ornée d'une belle huppe. Il a le bec jaune, terminé en une pointe très aiguë, & marqué par deſſous d'une tache noirâtre, ſemblable à celle qui regne au coin de ſes yeux. Son dos & ſa poitrine ſont d'un rouge pâle; le haut des aîles

est d'un jaune clair, & le bas, d'un rouge incarnat. Sa queue déployée en éventail, est nuancée d'un rouge éclatant, & d'un beau jaune à l'extrémité. Les Indiens emploient les plumes de cet oiseau pour se parer.

XUTAS. Espece d'oie des Indes Occidentales, facile à apprivoiser. Les Sauvages de la Province de Quito en nourrissent dans leurs habitations.

Y. Albin appelle ainſi un papillon ſorti d'une chenille qui ſe nourrit de feuilles de menthe. Le Docteur Derham penſe que le papillon auquel on a donné le nom d'y *grec*, peut bien être le même que celui que Petivert a appellé *lambda*, & qui paroît être le même que le *gamma doré*. Voyez ces mots.

YABACANI. C'eſt la racine *apinel*. Voyez ce mot.

YACONDA. Poiſſon qui eſt tout-à-fait couvert d'un teſt, & long de trois pieds. Il ſe pêche dans la mer des Indes Occidentales. Il eſt tout rayé de lignes jaunes, rouges & blanches. *Dictionn. des Animaux*, *Vol. IV*, *p. 579*.

YANDON ou YANDEU. Nom que l'on donne dans les Iſles de Madagaſcar & de Maragnana, à une certaine eſpece d'autruche, qui ſemble voler en marchant, tant elle porte peu à terre. Cet oiſeau eſt très léger, & cependant il eſt plus grand qu'un homme.

YAPA. Oiſeau du Breſil qui reſſemble à une pie : il a tout le corps noir, à l'exception de la queue qui eſt jaunâtre. Il a les yeux bleus, le bec jaune, & une aigrette compoſée de trois plumes, qu'il dreſſe à volonté. C'eſt un oiſeau qui fait grand plaiſir à voir; mais il exhale une mauvaiſe odeur quand il eſt en colere. Il fait ſa nourriture ordinaire des araignées, eſcarbots & grillons, qu'il fait tirer de leurs trous dans tous les coins des maiſons.

YAPPÉ ou QUEUE DE BICHE SAVANE. Nom que les habitants de Cayenne donnent à une mauvaiſe herbe, dont il eſt fâcheux, dit M. de Préfontaine, que les ſavanes ſoient couvertes; on ne l'y conſerve, dit-il, que juſqu'à ce qu'on ait les moyens d'y planter du chiendent, qu'on prend en ce pays ſur le bord de la mer. L'yappé ne fait aucun profit aux beſtiaux; mais quand on manque abſolument de feuilles pour couvrir les caſes, on s'en ſert à cet uſage : on le prend en touffe ou par poignée, & on l'arrange comme le chaume.

Toute médiocre qu'eſt la couverture d'yappé, elle eſt préférable à celle de la paille de cannes.

YCHO. Eſpece de jonc du Pérou, dont toutes les montagnes de la Puna ſont couvertes. C'eſt la nourriture ordinaire des *Llamas*. Voyez GLAMA.

YEBLE ou HIABLE, ou PETIT SUREAU, *Ebulus*. Plante que l'on trouve fréquemment le long des grands chemins & des terres labourées : elle reſſemble au ſureau; mais elle eſt beaucoup plus baſſe, car elle ne croît guere qu'à la hauteur de trois pieds. Sa racine eſt de la groſſeur du doigt : elle n'eſt point ligneuſe, mais charnue, blanche, épaiſſe de côté

& d'autre, d'une ſaveur amere, un peu âcre, & qui cauſe des nauſées. Ses tiges ſont rameuſes, herbacées, cannelées, anguleuſes, noueuſes, moëlleuſes comme celles du ſureau, & elles périſſent en hiver. Ses feuilles ont une ſaveur amere; elles ſont placées avec ſymétrie, & ſont compoſées de trois ou quatre petites feuilles portées ſur une côte épaiſſe, terminées par une feuille impaire. Chaque petite feuille eſt plus longue, plus aiguë & plus dentelée que celle du ſureau : elles ſont auſſi d'une odeur plus forte; ſes fleurs ſont diſpoſées en paraſol, petites, nombreuſes, & d'une odeur approchante de celle de la pâte d'amandes ameres, blanches, & en roſette. A ces fleurs ſuccedent des baies rondes, qui en mûriſſant deviennent noires, anguleuſes, & pleines d'un ſuc qui tache les mains d'une couleur pourpre : elles renferment quelques ſemences longuettes & huileuſes.

L'écorce de la racine de cette plante, ſes feuilles & ſes baies ſont d'uſage. On attribue au ſuc d'yeble la vertu de purger fortement par les ſelles; ſes racines produiſent cet effet très efficacement, & ſur-tout leur écorce moyenne. Les baies & les graines ſont ameres & aſtringentes; les jeunes pouſſes & les feuilles ſont plus douces, ainſi que la ſubſtance intérieure de la racine. On fait un rob des baies d'yeble, dont on ſe ſert pour évacuer les eaux des hydropiques; les feuilles ſont employées en fomentation pour diſcuter, réſoudre, & pour fortifier les nerfs. On prétend que le ſuc d'yeble entre auſſi dans la compoſition d'une eſpece de ſavon noir qui eſt fort en uſage dans les Pays-Bas.

YECOLT ou YCOLT. C'eſt un fruit de l'Amérique qui, au rapport de Lémery, eſt long, couvert de pluſieurs écailles, de couleur de châtaigne, & a quelque reſſemblance avec la pomme de pin; mais il y en a de différentes figures & grandeurs : il renferme une eſpece de pruneau long, qu'on mange avec plaiſir. Ce fruit croît en la Nouvelle Eſpagne ſur un palmier de montagne, nommé en latin *yocoltus arbor.* Les Américains l'appellent *gaichele popotli ;* & c'eſt celui dont Gaſpard Bauhin parle ſous le nom de *arbor fructu nucis pineæ ſpecie.* Cet arbre pouſſe, d'une ſeule racine, deux ou trois troncs qui portent des feuilles longues, étroites, épaiſſes comme celles de l'iris, mais beaucoup plus grandes; ſes fleurs ſont compoſées chacune de ſix feuilles blanches, odorantes, diſpoſées par grappes, ſur un fort pédicule : on fait avec ſes feuilles un fil aſſez fin, mais très fort; on en forme d'excellente toile.

YEUSE, *Ilex arborea, major, glandifera.* C'eſt, dit Lémery, un arbre qui porte du gland, & qui reſſemble beaucoup au chêne (c'eſt même une eſpece de *petit chêne verd*) : il eſt grand comme un pommier, & revêtu d'une écorce brune; ſon bois eſt dur & compacte; ſes rameaux ſont remplis d'un duvet blanc; ſes feuilles ſont oblongues, dentelées en leurs bords, toujours vertes en deſſus, blanchâtres & lanugineuſes en deſſous, d'un goût aſtringent; ſes chatons ſont oblongs, garnis de petites fleurs

mousseuses, de couleur jaune; ses fruits naissent sur le même pied, mais en des endroits séparés : ce sont des glands ovales, cylindriques, & peu gros, semblables d'ailleurs à ceux du chêne ordinaire.

Cet arbre croît dans les bois, notamment dans les pays chauds. M. de Tournefort le distingue d'avec le chêne, principalement parcequ'il a des feuilles dentelées. Pline cite au *Liv. XVI, Chap. 44 de son Hist. Nat.* un yeuse ou chêne verd, qui, d'une seule souche, avoit produit dix tiges, chacune de douze pieds de diametre. Le même Auteur ajoute, au *Chap. 40*, qu'il y avoit en Allemagne des arbres si gros, que leur tronc creusé formoit des canots du port de trente hommes. Mais que sont ces arbres, dit M. Adanson, en comparaison des *ceiba* ou *benten* de la côte d'Afrique! *Voyez* Ceiba.

Les feuilles & les glands de l'yeuse sont astringents, & propres à arrêter le cours de ventre étant pris en décoction.

YEUX. *Voyez* Œil.

YEUX A RESEAU. *Voyez* à l'article Insecte.

YEUX D'ÉCREVISSE, *oculi cancri*. Voyez ce que c'est, à la suite du mot Ecrevisse.

YEUX DE PEUPLE, *gemmæ populi nigri*. Nom que l'on donne aux bourgeons glutineux du peuplier noir. *Voyez* à l'article Peuplier.

A l'égard des *yeux des animaux*, ces organes varient beaucoup pour le tissu extérieur, la méchanique visuelle, &c. Il suffit de consulter l'article des Sens à la suite du mot Homme, & l'article Œil a Rézeau, à la suite du mot Insecte, pour avoir une idée des différents moyens que la Nature emploie pour parvenir au même but.

YGA. *Voyez* Yvoire Arbre.

YOKOLA. C'est ce qui sert de pain aux Kamtschadales & aux Peuples sauvages de la Sibérie orientale. Le *yokola* se prépare avec toutes sortes de poissons que ces habitants prennent & divisent en six parties. Ils font sécher les côtés & la queue en les suspendant à l'air : ils préparent séparément le dos & la partie la plus mince du ventre, qu'ils fument & font sécher sur le feu; ils amassent les têtes dans des creux d'arbres, où elle fermentent jusqu'à corruption; ils les mangent malgré leur odeur infectée : les côtes & la chair qui y restent attachées se sechent & se réduisent en poudre. On seche de même les os les plus gros : ils servent à nourir les chiens. La chair de l'esturgeon domine dans l'*yokola*.

YPAPIA. Au Bresil on donne ce nom au Triton, espece de monstre marin. *Voyez* Triton.

YPECACUANHA. *Voyez* Ipecacuana.

YPREAU ou YPEREAU. Espece d'orme à larges feuilles, qui tire son nom d'Ypres en Flandres, où il est commun & d'une beauté extraordinaire. Louis XIV en fit planter à Marly, où ils se voient encore. Quelques-uns prétendent que c'est une espece de peuplier. *Voyez* les mots Orme & Peuplier.

YQUETAYA. Plante du Bresil, que MM. Homberg & Marchand prétendent être notre grande *scrophulaire aquatique*. Voyez *ces mots*.

YSARD. *Voyez* CHAMOIS.

YSQUAUHTLI. Espece d'aigle huppé du Mexique, dont le bec est jaune à la racine & noir par le bout. Il a les pieds pâles, le ventre est blanc & noir, le reste du plumage est brun : il est très hardi, & entre facilement dans une colere affreuse, au point de se jetter sur l'homme & de le dévisager : on en a cependant vu recevoir une espece d'instruction.

Seba donne le nom d'*ysquauhtli* à un aigle de la Nouvelle-Espagne, qui approche assez du corbeau, excepté par le plumage qui est d'un roux cendré : il a la queue d'un verd foncé ; le bec recourbé, pointu & d'un cendré jaunâtre.

YSQUIEPATLI. *Voyez* USQUIEPATLI.

YTAHU. Dans le Paraguay on donne ce nom à une espece de *geode*. Voyez *ce mot*.

YVOIRE ou IVOIRE, *ebur*. Nom qu'on donne dans le commerce à la grande dent ou défense de l'éléphant, lorsqu'elle est détachée de sa mâchoire, & prête à être mise en œuvre : cette défense naît aux deux côtés de sa trompe en forme de longues cornes. Les Marchands en gros lui donnent le nom de *morfil :* on appelle *noir de velours*, le noir d'yvoire broyé à l'eau & trochisqué, qui sert à la peinture, &c. *Voyez* l'article ELÉPHANT.

Si l'on examine la coupe transversale de l'yvoire, ainsi que le dit M. Daubenton, on reconnoît qu'il est composé de couches coniques, concentriques & additionnelles. La cavité de la partie de la défense la plus près de la tête, est remplie de chair, qui paroît fournir les nouvelles couches qui s'ossifient successivement & s'attachent à la défense à mesure qu'elle prend de l'accroissement.

Lorsque les défenses sont entieres, qu'elles ne sont pas enlevées depuis trop long-tems à l'éléphant, & qu'on les coupe, on les trouve d'une couleur olivâtre, mêlée d'un peu de couleur verdâtre. L'yvoire, en cet état, est nommé, par les Ouvriers, *yvoire verd :* cet yvoire, à mesure qu'il se desseche, devient blanc ; aussi les Ouvriers, après avoir travaillé l'yvoire, l'exposent-ils à la chaleur du feu, pour lui faire acquérir ce degré de sécheresse qui l'amene à cet état de blancheur qui lui donne tout son prix & toute sa valeur. Ce même *yvoire blanc*, lorsqu'il reste exposé à l'air, devient jaune, aussi enferme-t-on, dans de petites boîtes vitrées, les petites figures d'yvoire que l'on veut conserver avec toute leur blancheur. On prétend que l'yvoire de l'Isle de Ceylan & de l'Isle d'Achand, ne jaunit point comme celui de la Terre-Ferme ; ce qui le rend plus cher que l'autre.

Au reste, quand l'yvoire a jauni étant exposé à l'air, la méthode pour le rappeller à sa blancheur primitive, est de l'exposer à la rosée, sur-tout à celle du mois de Mai, parcequ'elle est la plus abondante ; mais il faut

éviter que le soleil ne donne dessus, parcequ'en le desséchant trop, il le feroit fendre.

Indépendammet de ce que l'yvoire est sujet à jaunir, il a encore quelquefois d'autres qualités qui le rendent défectueux. Les Ouvriers rejettent l'yvoire dont les fibres sont très apparentes, & celui qui a des taches: ils désignent le premier par la dénomination d'*yvoire grénu*, & ils donnent aux taches le nom de *feves* : ces taches sont occasionnées par un vice, tel que la carie ou autre maladie : elles sont de différente grandeur, & pénetrent plus ou moins profondément dans l'yvoire.

Le grain de l'yvoire est moins apparent sur la coupe longitudinale de la défense, que sur la coupe transversale, parceque les fibres ne s'y croisent que dans quelques endroits, & ne se croisent point du tout dans d'autres; aussi les Peintres préferent-ils la coupe longitudinale, lorsqu'ils veulent peindre sur l'yvoire. Les Ouvriers n'en font pas toujours autant de cas pour le débit, parceque moins il y a de grain, plus on est tenté de prendre l'yvoire pour de l'os, quand on ne sait pas assez le reconnoître à son poli & aux apparences les plus légeres de sa structure. Pour faire les dents artificielles, on préfere l'yvoire tiré de l'écorce de la défense, parcequ'il est le plus dur & le moins sujet à jaunir; mais l'yvoire de la dent de l'*hippopotame* est encore préférable. *Voyez* Hippopotame.

YVOIRE ARBRE, *yga seu yuvera*. C'est le nom de certains arbres du Bresil, dont les Indiens séparent l'écorce entiere pour en faire de petits bateaux, qui sont capables de porter chacun six hommes armés & davantage. Cette écorce est épaisse d'un pouce, longue de trente ou trente-cinq pieds, & large de quatre ou cinq pieds.

YVOIRE FOSSILE ou MAMANTE, *ebur fossile*. Nom donné à l'*unicorne fossile* ou *momotova-kost* des Russes. Cette substance est ordinairement une dent molaire ou incisive d'éléphant, que l'on trouve comme dénaturée & plus ou moins entiere, ensevelie à différentes profondeurs de la terre. On en rencontre plus communément le long de quelques rivieres en Sibérie, que par-tout ailleurs: on en a trouvé aussi dans le canton de Bâle, dans le Margraviat de Bareith & dans les Pyrennées. L'yvoire fossile n'est souvent autre chose que des portions de cornes ou d'os d'animaux de terre ou de mer. La couleur extérieure de ce fossile n'est pas toujours la même: il y en a de jaune, de verd, de brun ou noirâtre; mais il est toujours assez blanc dans l'intérieur; il a une saveur de craie & une odeur d'amande; il se divise en lames plus ou moins épaisses, & rarement régulieres; il happe à la langue comme les marnes; on en fait usage en Médecine. *Voyez* Unicorne Fossile.

YVOIRE DU NARHWAL. C'est la défense de la *licorne*. Voyez ce mot à la suite de l'article Baleine.

M. le Président Ogier, ci-devant Ambassadeur de France à la Cour de Dannemarck, a fait faire des cannes à main de cette sorte d'yvoire. Nous avons observé qu'elles sont aussi blanches, luisantes, dures & aussi pesan-

tres que si elles eussent été d'yvoire ordinaire. L'habile Ouvrier de Coppenhague, qui a travaillé sur le tour cet yvoire, a observé de ne prendre que la partie pyramidale de la défense, comme étant la plus pleine & la moins creuse. On y reconnoît jusqu'au centre une trace légere des spires dont la défense est naturellement ornée au dehors. Ces cannes sont fort droites, & ont quatre & cinq pieds de longueur : il n'y a point de dents d'éléphant assez grandes pour qu'on en pût tirer des morceaux aussi longs & sans courbure. M. Ogier possede aussi, dans son Cabinet, la mâchoire supérieure du poisson, dans laquelle s'emboîte la défense dont il est question; & en l'examinant, nous avons remarqué que la cavité ou l'espece d'alvéole de la défense est horisontale, & dans la partie gauche de la mâchoire : cette mâchoire se divise en deux; la partie droite est absolument pleine, mais elle est moins large.

YVRAIE ou IVROIE, ou ZIZANIE, *lolium verum*. Espece de *gramen* qui croît dans les champs avec le bled & l'orge; ses racines sont fibrées & poussent des tiges ou tuyaux de trois ou quatre pieds, semblables à ceux du bled, ayant quatre ou cinq nœuds; de chacun desquels naît une feuille longue, étroite, verte, grasse, cannelée, enveloppant la tige par sa base; ses sommités portent des épis longs d'un pied, & d'une figure particuliere; car ils sont divisés, dit Lémery, en plusieurs parties rangées alternativement, de maniere que chacune paroît un petit épi ou paquet composé de quelques étamines qui sortent du fond d'un calice écailleux. A ces fleurs succedent des graines plus menues que celles du bled, peu farineuses & de couleur rougeâtre.

On prétend que le pain & la biere où il est entré beaucoup d'yvraie, ennivrent & causent des maux de tête, des éblouissemens & des assoupissements. Cette plante appliquée extérieurement, est déterlive, résolutive, & résiste à la pourriture.

YVRAIE DE RAT ou YVRAIE SAUVAGE, *phœnix, aut gramen loliaceum angustiore folio & spicâ*. Cette plante croît dans les Champs, le long des chemins & sur les toîts des bâtiments; ses racines sont nouées & fibreuses : elles poussent plusieurs tiges hautes de deux pieds, grêles, rondes, ayant peu de nœuds d'où sortent deux, trois ou quatre feuilles longues & étroites, comme en la précédente espece; ses tiges sont terminées en leurs sommités par des épis semblables à ceux de l'yvraie, mais plus petits, garnis de feuilles à étamines rouges, & quelquefois blanches; les graines qui succedent à ces fleurs, sont oblongues & rouges.

Cette espece de *gramen* est déterlif & astringent; pris en décoction, il convient dans les cours de ventre, les hémorrhagies, & même pour le flux d'urine : les rats mangent volontiers de cette yvraie sauvage, & c'est d'où lui est venu le nom d'*yvraie de rat*.

ZAAGVISCH. Nom que les Hollandois donnent à une espece de poisson volant de l'Inde, qui a dans la bouche une trompe dentelée, semblable à de l'yvoire : le vol de ce poisson est de peu de durée. *Voyez* Poisson volant.

ZAART-SFICK. *Voyez* au mot Morue.

ZACCON, *Prunus hicriconthica, foliis oleæ*. Espece de prunier étranger qui croît près des Eglises de Zacchée, dans la plaine de Jérico. Cet arbre est grand comme un oranger : il porte des feuilles semblables à celles de l'olivier, mais plus petites, moins larges, plus pointues, fort vertes; ses fleurs sont blanches; ses fruits sont gros comme des prunes, ronds, verds au commencement, mais en mûrissant ils deviennent jaunes; ils renferment chacun un noyau. On tire de ces fruits une huile par expression, qui est excellente pour discuter & résoudre les humeurs froides & visqueuses.

ZAFRE ou SAFRE. *Voyez* Cobalt.

ZAGU. C'est le *sagou*. Voyez ce mot.

ZAIM ou ZIM. *Voyez* Zinc.

ZAMARUT. *Voyez* au mot Émeraude.

ZAPOTE. C'est le *zapote blanco* des Espagnols, dont nous avons parlé à l'article Sapotillier.

ZARNACH. C'est l'*orpiment*. Voyez ce mot.

ZEBOA. Vipere de l'Isle de Nera, située près de Banda dans l'Océan Oriental : elle est magnifiquement mouchetée, sur toute l'étendue des côtés, de taches rondes & roussâtres; ses écailles, fauves sur le dos, sont sursemées de grandes taches d'un chatain clair, qui forment une espece de chaîne. Sa tête, semblable à celle du céraste, porte comme l'empreinte d'un bouclier tirant sur le rouge, & finissant en deux especes de cornichons, qui vont jusqu'au derriere du col; mais ces deux especes de cornichons sont applatis, & ne poussent point au dehors, ainsi que les anciens Naturalistes l'ont cru faussement : d'où il est arrivé qu'ils ont dépeint ce serpent avec des cornes fort saillantes; ce qui n'est rien moins que vraisemblable, dit Séba, *Thes. II, Tab. 78, n. 1*. Le Rabin Joseph, dans son *Livre sur le Talmud, chap. 1, pag. 16*, dit que le serpent dont il est question, est le *tseboa* & le *seboim* des Hébreux. Nicauder prétend que la morsure de ce reptile est non-seulement très dangereuse, mais incurable.

ZEBRE ou ANE RAYÉ & SAUVAGE du Cap de Bonne-Espérance, *Zebra, aut equus lineis transversis versicolor*. Animal quadrupede & solipede, fort ressemblant à l'âne. Le zebre est robuste, doux & assez bien fait; il est de la grandeur d'un petit cheval; ses oreilles sont plus longues que celles du cheval, & plus courtes que celles de l'âne; il a six dents

incisives à chaque mâchoire ; sa criniere est courte, sa peau est d'une beauté singuliere. Tout son corps est rayé de belles lignes transversales qui le cerclent : elles sont alternativement jaunes & noires dans le mâle, & alternativement noires & blanches dans la femelle ; le poil en est doux & lisse, sa peau & son crin sont comme tachetés de différentes couleurs ; ses pieds, son sabot & sa queue ressemblent à ceux de la mule : ses jambes sont menues & bien proportionnées. Cet animal produit chaque année ; il marche ordinairement en troupe : sa course est légere & si vîte, qu'elle a passé en proverbe parmi les Espagnols & les Portugais. On assure même qu'il y a peu d'animaux aussi difficiles à prendre, à cause de leur vîtesse : c'est ce qui les rend très rares & très chers. Le zebre, quoique d'un naturel doux, est difficile à apprivoiser : on en a cependant vu quatre à Lisbonne, qui avoient été pris dans la Basse-Ethiopie, & dont le Roi de Portugal se servoit quelquefois pour traîner son carrosse : on y nommoit ces animaux *burro domato* ou *azerbo*.

Le zebre, dit M. de Buffon, est peut-être de tous les animaux quadrupedes, le mieux fait & le mieux vêtu ; il a la figure & les grâces du cheval, & la légereté du cerf. Le zebre n'est ni un cheval, ni un âne ; car nous n'avons pas appris, dit le même Historien, qu'il se mêle & produise avec l'un ou l'autre, quoiqu'on ait souvent essayé de les appareiller. On a présenté des ânesses en chaleur au zebre qui étoit à la Ménagerie de Versailles, en l'année 1761 ; il n'en a été aucunement ému, du moins le signe extérieur de l'émotion n'a point paru : cependant il jouoit avec elles, & les montoit, mais sans érection ni hennissement ; & on ne peut guere attribuer cette froideur à une autre cause qu'à la disconvenance de nature ou d'espece ; car ce zebre, âgé de quatre ans, étoit à tout autre exercice fort vif & très léger.

On ne doit pas confondre le zebre avec l'*onagre* qui est l'âne sauvage que l'on trouve en Arabie, dans le Levant, dans l'Orient de l'Asie, & dans la partie septentrionale de l'Afrique, ces ânes sauvages ne different des nôtres, que par la beauté & par la force. Ils ont la même couleur, mais beaucoup plus belle, & toutes leurs autres qualités embellies par les dons de la simple Nature. *Voyez* ANE SAUVAGE. Le zebre ne se trouve que dans les parties les plus orientales & les plus méridionales de l'Afrique, depuis l'Ethiopie jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & de-là jusqu'à Congo. Ceux que l'on voit en d'autres pays, y ont été transportés. Leur vrai climat, leur pays natal, est la pointe de l'Afrique ; on y en vóit en grande quantité. Les Hollandois ont employé tous leurs soins pour les dompter & pour les rendre domestiques, sans avoir jusqu'ici pleinement réussi. On étoit parvenu à monter celui qui étoit à Versailles, & dont on voit présentement la peau dans le Cabinet du Roi ; mais il falloit prendre bien des précautions. Il avoit la bouche très dure ; pour peu qu'on lui touchât aux oreilles, il ruoit : il étoit têtu comme un mulet, & rétif comme un cheval vicieux. Tel est aussi le zebre que nous avons vu en 1766 à Londres, lequel appartient à la Reine.

ZÉBU. Petite efpece de *bœuf à boffe*, que l'on trouve en Afrique. Il eft moitié moins gros que notre taureau domeftique : il a le poil très doux & très beau. On fe fert de cet animal pour monture. En effet il eft très doux & très docile : il paroît par la variété du poil & la douceur de cet animal, que c'eft une race de bœuf à boffe, qui a pris fon origine dans l'état de domefticité, & que l'on a choifi les plus petits individus de l'efpece pour les propager. Le zébu ne peut être regardé, fuivant M. de Buffon, que comme une variété de l'*aurochs*, qui eft le taureau fauvage, ainfi qu'on peut le voir à l'article AUROCHS.

ZÉDOAIRE, *Zedoaria*. Dans les boutiques, on diftingue fous ce nom deux fortes de racine : favoir, la zédoaire longue & la ronde.

La ZÉDOAIRE LONGUE, *Zedoaria longa*, eft une racine tubéreufe, denfe, folide, longue de trois pouces, & de la groffeur du petit doigt, qui fe termine par les deux bouts en une pointe mouffe, de couleur de cendre en dehors, blanchâtre ou grisâtre en dedans, d'un goût âcre, mucilagineux, un peu amer, aromatique, d'une légere odeur de gingembre ou de camphre mêlée de l'odeur de laurier, comme graffe au toucher, & rarement vermoulue.

La ZÉDOAIRE RONDE, *Zedoaria rotunda*, reffemble à la précédente par fa fubftance, fon poids, fa folidité, fon goût & fon odeur; elle n'en differe que par la figure; car elle eft fphérique & de la groffeur d'un pouce, un peu raboteufe, fe terminant quelquefois en une petite pointe, par laquelle elle a coutume de germer, lorfqu'elle eft encore dans la terre. Celle-ci eft plus rare que la précédente : l'une & l'autre viennent de la Chine.

Quelques Botaniftes difent que la zédoaire eft la racine d'une plante qui s'appelle *malan-kua* ou *zadura herba*, dans le Malabar : que cette racine bulbeufe eft couverte d'une membrane coriace; & qu'à cette racine font attachées plufieurs autres bulbes ovalaires, au nombre de fix, placées deux à deux les unes fur les autres, liffées & fibrées : du fommet de la racine s'éleve une gaîne blanche, membraneufe comme dans le fafran, dans laquelle font renfermées quatre ou cinq fleurs à trois ou fix pétales, de la longueur du doigt, & panachées de différentes couleurs; ces fleurs ont une odeur plus agréable encore que celle de la violette & des lys, & fortent de la terre avant les feuilles; dès qu'elles font tombées, leur calice fe renfle, & devient une capfule qui contient les graines. Les feuilles font longues d'un empan, affez larges, pointues, liffes, unies, d'un verd gai, d'un goût & d'une odeur de gingembre, foutenues fur une queue épaiffe & très courte : laquelle, par une bafe large & comme feuillée, enveloppe la tige, & donne naiffance à une côte qui traverfe la feuille dans toute fa longueur : les tiges ont à peine une coudée de hauteur.

M. Herman, dans fon catalogue du jardin de Leyde, parle d'une autre efpece de zédoaire, qu'il nomme *zedoaria zeylanica camphoram redolens* : c'eft le *haran-kaha* du Ceylan. Ses feuilles font d'un côté d'un rouge de

pourpre obſcur ; les queues des feuilles ſont faites en forme de quille de vaiſſeau, d'un rouge obſcur & un peu hériſſées, ſortant immédiatement de la racine, & non de la tige.

On lit dans la Matiere Médicale de M. Geoffroi, que la zédoaire diſtillée avec de l'eau commune, fournit une huile eſſentielle, denſe & épaiſſe, qui ſe fige, & prend la forme du camphre le plus fin. Cette racine eſt bonne contre les poiſons, la morſure des animaux venimeux, & contre la peſte : elle eſt très ſudorifique, chaſſe les vents, fortifie l'eſtomac, arrête le vomiſſement, & ranime la circulation du ſang. Elle eſt très utile dans les maladies ſcorbutiques, & dans les affections qui tendent à l'apoplexie & à la paralyſie : on en fait uſage en mêlant ſa poudre avec du ſucre & avec les poudres de l'acorus, de la canelle, de l'ambre gris & le baume du Pérou. On a coutume, dans l'Iſle de S. Laurent, de confire au ſucre cette racine encore verte, & en cet état on en fait uſage comme du gingembre.

ZEEBOT-JE. Poiſſon des Indes fort ſingulier, dont il eſt mention dans Willughby & Ray. Cet animal nage d'une viteſſe extraordinaire ; il a des nageoires longues & très fortes ; les deux du ventre ſont dures & preſque oſſeuſes. Il s'en ſert très adroitement pour nager, pour s'arrêter, ou pour attaquer d'autres poiſſons : en un mot, il peut à volonté faire aller ſes nageoires en avant, en arriere & de côté, & par leur moyen arrêter ou continuer ſon action de nager. *Dictionn. des Anim.*

ZEEDRAAK ou DRAGON MARIN. Poiſſon des Indes Orientales, tout-à-fait différent de notre dragon marin, qui eſt la vive. Ruiſch (*T. I, p. 12, n. 1.*) donne à la vive un bec oſſeux, mais non dentelé comme au zéedraak. Les nageoires que ce poiſſon a ſur les ouies lui ſervent d'aîles ; elles ſont verd clair, mais rouges à leurs extrémités, ce qui produit un fort bel effet. Ce poiſſon a deux aiguillons à la queue ; les nageoires des deux côtés ſont molles & flexibles. Il n'y a que les plus pauvres Indiens qui mangent le zéedraak : la chair en eſt inſipide : il eſt ſi cartilagineux, qu'en l'écorchant, il lui reſte peu de chair.

ZENDEL ou ZINGEL, ou KOLEZ, *lacertus peregrinus*, Noms Allemands & Hongrois donnés à un poiſſon du Danube, qui, au rapport de Rondelet, eſt fort eſtimé. La chair en eſt fort délicate, on en voit beaucoup à Vienne. Le zindel eſt de la grandeur de la carpe, mais large, épais, blanc, ſemblable à la truite ſaumonée : il a des écailles comme la carpe. Ce poiſſon ſe trouve auſſi dans le fleuve Iſen & dans pluſieurs lacs & rivieres d'Allemagne.

ZÉOLITE, *zéolitus*. M. Axel. Fr. Cronſtedt a donné ce nom à une nouvelle ſubſtance pierreuſe, dont il a fait mention dans les *Mém. de Stockolm. Tom. XVIII. ann. 1756* ; cette ſubſtance examinée par le feu, dit M. Cronſtedt, montre des phénomenes qui la diſtinguent de toutes les pierres connues. Cet Auteur en a reçu des échantillons de deux endroits différents, l'un qui venoit de la mine de cuivre de Swapawari dans la

Laponie de Torneo, étoit d'un jaune clair, & paroiſſoit compoſé de petits cylindres formés par des pyramides, ou des aiguilles dont les ſommets ſe réuniſſoient dans un centre : l'autre échantillon qui venoit d'Iſlande, étoit blanchâtre, en partie compoſé de particules compactes, comme la craie, & opaque, & en parties de coins concentriques diſpoſés ſans ordres & tranſparents. La *zéolite* a la dureté du ſpath ordinaire ; elle ne donne point d'étincelles lorſqu'elle eſt frappée avec de l'acier, & elle ne fait point d'effervescence avec les acides : expoſée à la flamme de la lampe des Emailleurs, elle ſe gonfle & bouillonne comme le borax ; enſuite elle ſe change en verre blanc & tranſparent, après avoir répandu une lumière phoſphorique. Enfin la pierre qui a le plus de rapport avec la *zéolite*, eſt le *ſchorl* ; mais ſa fuſion n'eſt point accompagnée des mêmes circonſtances. *Voyez* SCHORL.

Il paroît que la *zéolite* differe encore peu, à l'analyſe, des ſubſtances minérales, dont nous avons parlé ſous les noms de *gelée minérale* & *pierre écumante*. Voyez *ces mots*. Quand ces deux derniers corps font ſubitement effervescence avec les acides ou de nitre ou de vitriol, c'eſt qu'ils ſont enduits d'une couche de terre calcaire, ou plutôt d'une matiere qui a de l'affinité avec ces acides, les colore d'un rouge de cornaline, & leur donne en peu de temps, une conſiſtance ſemblale à celle de l'empois, ou de gelée tremblante. Au reſte l'effervescence ceſſe ſur-le-champ, & la liqueur coagulée, forme à ſa ſurface de petites éminences coniques, compoſées de rayons qui divergent du centre à la circonférence ; en un mot, cette ſorte de gelée reſſemble beaucoup à celle qu'on obtiendroit par le même procédé, ſi on verſoit de l'acide vitriolique affoibli ſur une eſpece de verre pulvériſé, & produit d'un mélange d'argille blanche, & de chaux éteinte. Nous n'inſiſterons pas ſur les circonſtances chymiques que M. Swab a détaillées dans le *XX Tom. des Savans de Suede, ann. 1758*. Nous nous bornerons à dire que la gelée dont il eſt queſtion, devient de plus en plus viſqueuſe, tenace, compacte, & acquiert enfin la conſiſtance d'une pierre caſſante & remplie de gerſures : dans les fractures, elle eſt luiſante, & ſe met par éclat comme du verre, ou comme de la pierre à fuſil : tout ceci peut nous donner quelques idées ſur la formation des *pierres à fuſil*. Nous ajouterons auſſi, qu'ayant examiné les divers ſortes de zéolite que M. le Préſident Ogier vient d'apporter du nord, elles ont paru avoir beaucoup de reſſemblance avec les ſpaths fuſibles, ſtriés & blancs, que nous avons ramaſſés dans les Voſges : nous avons auſſi obſervé, qu'il ſe trouve beaucoup de pierre zéolite ſur les bords de l'Iſle de Schepy, dépendante de l'Angleterre. Les Naturaliſtes Anglois donnent à cette pierre le nom de *luſus naturæ*. La zéolite enfin ne nous paroît être qu'une ſorte de ſpath peſant, en crêtes de coq ou en ſtries.

ZERUMBETH, *zerumbethum*. Eſt une racine très rare dans les boutiques, tubéreuſe, genouillée, inégale, groſſe comme le pouce, & quelquefois comme le bras, un peu applatie, d'un blanc jaunâtre, d'un goût

âcre de gingembre, & d'une odeur de zédoaire. Cette racine naît d'une plante qui s'appelle *zingiber latifolium ſilveſtre* : c'eſt le *wallinghuru* du Ceylan, & le *pacoceroca* du Breſil. Quand la racine eſt encore en terre ; elle eſt (dit M. Geofroi, *Mat. Médicale*) ſemblable à celle du roſeau, mais d'une ſubſtance tendre & rougeâtre ; elle eſt fibreuſe ; elle pouſſe une tige haute d'environ cinq pieds, épaiſſe d'un pouce, cylindrique, qui n'eſt formée que par les queues des feuilles qui s'embraſſent alternativement. Les feuilles ſont au nombre de neuf ou de dix, diſpoſées à droite & à gauche, membraneuſes, de la même figure, de la même grandeur & de la même conſiſtance que celles du baliſier ordinaire, rougeâtres & ondées ſur leur bord, d'un verd clair en deſſus, & d'un verd foncé & fort luiſant en deſſous. De la même racine & tout près de cette tige, ſortent d'autres petites tiges de couleur d'écarlate, hautes d'environ un pied & demi, épaiſſes de quatre pouces, & couvertes de petites feuilles étroites & pointues, des aiſſelles deſquelles naiſſent des fleurs d'un beau rouge, qui ſont rangées comme en épi, ou en pyramides, & compoſées comme de trois tuyaux poſés l'un ſur l'autre : enfin, le calice qui porte un piſtil allongé, devient un fruit ovalaire de la groſſeur d'une prune, charnu, creux en maniere de nombril, rouge en dehors & rempli d'un ſuc de même couleur ; il s'ouvre par le haut en trois parties, & eſt remplie de pluſieurs ſemences rouſſes, dures & nichées dans une pulpe filamenteuſe.

Cette plante ſe trouve abondamment dans les forêts humides & le long des ruiſſeaux dans l'Iſle de S. Vincent, vers l'endroit que les Caraïbes appellent *olaiou*. Son fruit eſt un aliment très agréable pour les bœufs & les autres bêtes de charge. Le P. Plumier dit que le ſuc de ces fruits appliqué ſur la toile ou ſur la ſoie, donne une couleur violette ineffaçable.

La racine du zerumbeth contient à-peu près les mêmes principes que celle de la zédoaire ; ſes propriétés médicinales ſont preſque les mêmes ; on emploie ſur-tout le zerumbeth pour la lienterie & pour exciter les regles pareſſeuſes. La racine ſeche & réduite en farine perd beaucoup de ſon âcreté, & elle eſt même propre à faire une eſpece de pain, dont les Indiens ſe nourriſſent dans la diſette. Le mucilage qui ſe trouve dans les interſtices de la tête écailleuſe, ſe reſſent un peu de la vertu de cet aromate. On voit par l'expoſé hiſtorique de cette plante, que le zerumbeth eſt une racine d'une eſpece différente de celle de la zédoaire, & que Lémery a eu tort de dire que ces deux racines n'en font qu'une dans la terre, en ce que, dit-il, la zédoaire ronde ou zerumbeth, eſt la partie d'en haut ou la tête, & la zédoaire longue, eſt la partie d'en bas. *Voyez* ZÉDOAIRE.

ZIBELINE, *Muſtelina zibelina*. Eſt un petit animal ſauvage des pays du Nord, & que les Septentrionaux Danois & Moſcovites nomment *zabelles* ou *ſablé*.

La zibeline reſſemble à la *marte*, par la forme & l'habitude du corps, & à la *belette* par les dents ; ſa mâchoire ſupérieure eſt armée de petites dents très aiguës, & on voit à ſa mâchoire inférieure, ſix dents inciſives, & deux

deux dents canines aſſez longues; ſes pieds ſont larges & armés de cinq ongles; on voit des zibelines de diverſes couleurs, gris, blanc &c. & la couleur du même animal change ſuivant les ſaiſons; celui qui dans l'hiver étoit d'un brun noir, eſt dans l'été d'un jaune brun.

Ces animaux ſe plaiſent le long des fleuves, dans les bois épais & ombragés; ils ne craignent point l'eau, ſe nourriſſent de poiſſons, de rats, de fruits, même d'oiſeaux & d'écureuils. On les voit grimper & ſauter d'arbre en arbre avec la plus grande légereté; ils redoutent l'ardeur du ſoleil: pendant la nuit ils ſont dans une agitation étonnante; & le jour au contraire, ſur-tout après avoir mangé, ils dorment à-peu-près une heure, & ſont alors dans une forte d'engourdiſſement; car on a beau les prendre, les ſecouer, les pincer, ils ne ſe reveillent pas. Les zibelines ſont très ardentes en amour; mais alors elles répandent une odeur forte & déſagréable.

La chaſſe de la zibeline ſe fait en Siberie, où ces animaux ſont très fréquents: on y emploie des criminels & des ſoldats qu'on y envoie exprès; ils ſont obligés de fournir une certaine quantité de fourrures, ils ne peuvent tirer qu'à balle, afin de moins gâter les peaux, ce qui exige d'eux beaucoup d'adreſſe; les peaux de zibeline les plus noires, ſont les plus eſtimées. Cette riche fourure, ſur-tout celle qu'on apporte de Vitimski, ſe diſtingue de toutes les autres, à ce que, lorſqu'on paſſe la main ſur ce poil à ſens contraire, il s'incline auſſi facilement que dans ſon ſens ordinaire, ce qui n'arrive point aux fourrures des autres animaux.

Les peaux des zibelines de Kamſchatka ſont plus eſtimées que celles de Siberie, quoiqu'elles ne ſoient pas d'un ſi beau noir; & les Chinois qui ont le ſecret d'en perfectionner la couleur, les achetent à ſi haut prix, qu'on en porte peu en Ruſſie.

ZIBET ORIENTAL, *zibethum orientale*. Voyez Civette.

ZIBET OCCIDENTAL, *zibethum occidentale*. Voyez à la ſuite du mot Taureau.

ZIC-ZAC ou ZIG-ZAG. M. de Réaumur donne ce nom à une chenille, à cauſe de toutes les inflexions bizarres & différentes que ſon corps prend à ſon gré. *Voyez* le ſecond Tome des *Mémoires* de ce Naturaliſte, pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes.

ZIDRAC. C'eſt l'*hippocampe*. Voyez *ce mot*.

ZIISS-MUS. C'eſt le *muſaraigne*. Voyez *ce mot*.

ZIMBIS ou SIMBOS. Eſpece de petit coquillage univalve, qui ſe trouve dans l'Iſle de Loanda au Royaume d'Angola, & qui ſert de monnoie. La pêche des zimbis, dit Merolla, étoit anciennement un droit réſervé aux Rois de Congo; mais les Portugais l'ont uſurpé.

ZINC, *zincum*. Demi métal qui approche le plus des métaux par la demi-ductilité ou l'eſpece de malléabilité dont il eſt ſuſceptible. Il eſt en effet le moins aigre & le moins caſſant des demi-métaux, cependant il a beaucoup de dureté; ſes parties ſont ſi tenaces, qu'elles s'applatiſſent un peu

sous le marteau, & on ne peut les réduire en poudre : pour les divifer, il faut les limer, les raper, ou les couper. La couleur du zinc eft d'un blanc brillant tirant fur le bleu : fon tiffu eft peu conftant ; car fi l'on divife celui qui nous vient de la mine de Rammelsberg près de Goflar, ou de la Dalécarlie en Suede, on obfervera dans fa caffure des fibres ou ftries, comme dans le bel antimoine de Hongrie ; tandis que dans celui qui nous vient des Indes Orientales fous le nom de *toutenague*, ou de *tintenaque*, les parties font plus caffantes, & paroiffent compofées d'un amas de lames cubiques, luifantes & dures.

Le zinc, quoique très fufible, exige pour fa fufion un dégré de feu brufque & plus violent, que l'étain, le plomb, & l'antimoine. Il s'allume dans un feu de charbons : il y produit une flamme très lumineufe, éblouiffante, & d'un blanc jaunâtre ou verdâtre, ou accompagnée d'un pétillement & d'une fumée ; il fe diffipe en même tems fous la forme d'une vapeur blanche, verdâtre ; fi au contraire on l'enflamme dans un creufet, il s'élevera ou fe fublimera vers les côtés fous la forme de filets de couleur blanche, fans donner une odeur de foufre bien fenfible. Cette expérience fuffit pour démontrer que le zinc eft inflammable & fe volatilife au feu : celui de la Chine fe fublime en entier ; mais celui de l'Europe, comme de Goflar & de Suede, ne fe volatilife qu'en partie, parcequ'il contient toujours du plomb. Un phénomene fingulier, c'eft que le zinc communique fa propriété volatile ou fublimable à tous les autres métaux, excepté à l'or : c'eft pourquoi quelques Minéralogiftes l'appellent *demi métal rapace*.

Nous avons dit dans notre Minéralogie, que le zinc s'unit très promptement avec les fubftances métalliques : il fuffit de les faire rougir & d'y joindre le zinc avec un flux : il n'y a que le fer auquel il s'affocie très difficilement & le bifmuth fur lequel il furnage, lorfqu'on les fond enfemble. A l'égard du cuivre rouge, il s'y unit fingulierement bien ; il en change la couleur rouge en un beau jaune doré felon les proportions de l'alliage ; mais fi on fait tremper ce mêlange métallique dans du mercure, celui-ci alors qui a plus d'affinité avec le cuivre, fait faire divorce au zinc, & forme à fon tour avec le cuivre une autre efpece d'amalgame. On peut faire cette expérience fur le tombac, fur le métal du Prince Robert & fur le laiton.

Le zinc fe diffout dans les acides avec une violente effervefcence. Si l'on s'eft fervi du vinaigre, il en exhalera au moment de la diffolution, une vapeur agréable : diffous par l'acide vitriolique, il produit le vitriol blanc. Mais un autre phénomene très fingulier, c'eft que, réduit en limaille, au moyen d'une lime, il acquiert la vertu de la limaille de fer, celle d'être attiré par l'aimant. Vraifemblablement cette propriété dépend de ce que toutes les mines de zinc contiennent toujours des particules ferrugineufes en plus ou moins grande abondance.

Le zinc fe trouve rarement pur & feul de fon efpece ; nous en avons cependant rencontré dans les minieres de Calamine du Duché de Limbourg & dans les mines de zinc à Goflar : il étoit en petits filets pliants, grisâtres,

& ayant pour matrice une terre limoneuſe chargée d'ocre ferrugineuſe. Les mines de zinc les plus ordinaires ſont la *blende*, la *pierre calaminaire* ou *calamine foſſile*. Voyez *ces mots*.

La mine du Rammelsberg dans la haute Saxe, qui en fournit le plus, eſt compoſée de pyrites ſulfureuſes & martiales, de plomb, ſouvent riche en argent, & d'une matiere terreuſe fort dure.

On trouve abondamment de la blende dans les mines de plomb, & ſur-tout dans celle de Pontpéan en Bretagne, où nous avons obſervé qu'on la rejette comme inutile; il s'en trouve auſſi dans les mines de cuivre de S. Bel en Lyonnois. Le zinc ſe trouve encore dans la *molibdæne*. Voyez *ce mot*.

Le zinc eſt difficile à extraire de ſon minerai, à raiſon de ſa volatilité & de ſa combuſtibilité qui rendent cette opération délicate; nous en avons donné le détail dans le ſecond volume de notre Minéralogie : *pag. 67. & 68.* Nous nous contenterons de dire ici qu'après que le minérai a été bocardé, on en ſépare ce demi-métal par la ſublimation, dans des fourneaux non ouverts & diſpoſés de maniere que la ſubſtance métallique coule enſuite *per deſcenſum* dans des formes de poudre de charbon. Les ouvriers appellent ce zinc *rauli*; on le purifie par une ſeconde fonte, & on le coule en pains quarrés; c'eſt le *zincarco* des Mineurs, & le *zinc en navettes* des Marchands. *Voyez* le Dictionnaire de Chymie pour la réduction de ce demi-métal, & pour la formation de la cadmie des fourneaux.

Le zinc qu'on nous envoie des Indes Orientales en petits lingots, ou petits ſaumons quarrés, ſe nomme *toutenague*. On ignore la maniere dont on en uſe dans ce pays pour ſa purification : on ſait ſeulement que les Hollandois l'achetent à bon marché des Indiens, & qu'ils le leur revendent très cher ſous le nom de *tintenaque* : il eſt alors allié avec un peu de cuivre & de plomb : ils en laiſſent une petite quantité en Chine, ils en paſſent encore moins en Europe; ils réſervent preſque tout pour leur commerce d'échange en Orient. *Voyez* Toutenague.

Les Potiers d'étain ſe ſervent du zinc ordinaire, pour décraſſer & blanchir l'étain; les Fondeurs & les Chauderonniers en mettent auſſi dans la compoſition de leur ſoudure : on en mêle fort avantageuſement avec le cuivre rouge pour rendre ce métal moins ſujet au verd-de-gris, pour lui donner la couleur d'or, & pour former le laiton, le ſimilor, le tombac, le pinchebeck, & le métal du Prince Robert, le zinc jaune d'Angleterre, celui-ci contient un peu de cuivre. Le zinc entre auſſi dans la compoſition du bronze. Nous avons dit ci-deſſus que le zinc s'enflammoit dans le feu : c'eſt effectivement la ſubſtance métallique la plus combuſtible, & celle qui détonne le plus vivement avec le ſalpêtre, en produiſant alors une flamme des plus éclatantes. Tant de belles propriétés connues de ceux qui ſont des ſpectacles pyriques, font entrer ce demi-métal dans pluſieurs compoſitions d'artifice, dans leſquels il produit un coup d'œil frappant, & les plus beaux effets qu'il y ait en ce genre.

ZINGI. Les Chinois donnent ce nom à la semence de badiane, qui est l'*anis de la Chine*. Voyez *ce mot*.

ZIZANIE. *Voyez* YVRAYE ou YVROIE.

ZODIAQUE. *Voyez* CONSTELLATION.

ZONES, *zonæ*. Les Naturalistes emploient ce mot, pour désigner les bandes de différentes couleurs, que l'on remarque sur les agattes, les albâtres, & sur-tout sur les coquilles.

ZOOLITES, *zoolithæ*. On donne ce nom à des parties d'animaux devenues fossiles & conservées dans divers états. Ces pétrifications sont très rares dans quelques pays, & assez communes dans d'autres. Quelques-uns confondent, mais mal-à propos, les *zoolites* avec les *oolites*. Voyez *ce mot* & ceux de PÉTRIFICATION & FOSSILES.

On appelle *Zoologie* la Science qui traite de tous les animaux de la nature. On divise cette Science en autant de parties séparées, qu'il y a de classes d'animaux; savoir, l'*Anthropologie* ou l'Histoire de l'Homme, la *Tetrapodologie*, ou l'Histoire des Quadrupedes; l'*Ornithologie*, celle des Oiseaux; *Amphibiologie*, celle des Amphibies; *Ichthyologie*, celle des Poissons; *Entomologie*, celle des Insectes; *Zoophytologie*, celle des Zoophytes. *Voyez* chacun de ces mots.

ZOOMORPHITES. Ce mot sert à désigner des pierres qui ressemblent en quelque sorte à des animaux connus. On dit *phytomorphites*, pour désigner des arborisations. *Voyez* au mot DENDERITES. Quelques Naturalistes modernes regardent les litophytes, comme des animaux phytomorphes.

ZOOPHAGE. Nom qui se donne, ainsi que celui de carnivore, à toute espece d'animal qui se nourrit de chair; cependant on entend communément par *zoophages* des mouches qui se nourrissent sur le corps des animaux & les sucent. Charleton donne le nom d'*azoophages* à d'autres mouches qui vivent, ou du suc de la terre, ou de celui des plantes. *Voyez* l'article ACRIDOPHAGES.

ZOOPHYTES, *zoophyta*, ou *zoophyton*. On donne ce nom à des corps marins, dont la nature tient de l'animal, & la figure du végétal: ce qui les fait nommer *plantes animales* ou *animaux plantes*.

Les Naturalistes appellent ainsi un genre d'animaux aquatiques qui n'ont point de sang & qui ont une ressemblance avec des corps connus, tels sont l'*ortie de mer*, le *pinceau de mer*, le *poumon marin*, l'*holothurie*, la *tethye*, la *verge marine* ou *mentule*, la *pomme de grenade*, le *champignon marin*, la *poire marine* ou *ficoïte*, la *plume marine*, la *grappe marine* ou *raisin de mer*, la *pomme folle de mer*, l'*anemone de mer*, la *main de mer*, & le *concombre marin*. Tels sont les *zoophytes* ou *plantes animaux*, que Ruisch a rassemblées à la fin du premier volume de son Histoire Naturelle.

M. Linnæus, (*Systém. nat. Edit. 6, p. 72.*) divise les différentes especes de *zoophytes* en plusieurs genres, parmi lesquels on voit aussi la *tethye*, l'*holothurie*, la *scolopendre marine*, les différentes especes de *limaces*,

le *lievre marin.* Les autres *zoophytes*, connus fous différents noms, dit ce même Auteur, font l'*hydre* ou *polype*, la *feche*, le *triton*, le *physalus*, l'*aphrodite*, efpece de *chenille de mer*; enfin, fous le nom de *médufe*, le Naturalifte Suédois comprend les *orties de mer* & le *poumon marin* : viennent enfuite les *étoiles marines* & les *ourfins de mer.* Mais M. Lyonnet, dans fes remarques fur la *Théologie des Infectes de M. Leffer*, dit, en parlant du fyftême de M. Linnæus, qu'il n'eft point du tout certain qu'il y ait des infectes à qui le nom de *zoophytes* puiffe convenir : ou qu'au moins c'eft un nom qui ne convient nullement aux ourfins, à la féche, aux étoiles, ni aux orties de mer, puifque ce font tous de vrais animaux, d'une forme à la vérité très bizarre, mais pourtant tous capables de fonctions animales, d'un mouvement progreffif, & qui ne tiennent aucunement de la nature des plantes.

M. Donati, dans fon *Hift. Nat. de la Mer Adriatique*, *p.* 54, après avoir fait voir la chaîne qui réunit les polypiers avec ces corps marins, qu'il appelle *zoophytes*, divife la claffe des zoophytes immobiles, c'eft-à-dire, qui ne peuvent pas fe transporter d'eux-mêmes d'un lieu à l'autre, en trois centuries; la premiere regarde les zoophytes, dont la fubftance eft entiérement charnue; la feconde centurie embraffe les zoophytes qui font compofés de deux fubftances, dont l'une eft molle & charnue, & l'autre ferme & tendineufe; la troifieme centurie eft pour les zoophytes qui font charnus & offeux. *Voyez* l'ouvrage cité de cet Auteur.

M. Mylius, dans une lettre écrite à M. de Haller, parle d'un nouveau zoophyte qui a trompé beaucoup de Naturaliftes qui le prenoient pour le vrai *lilium lapideum*, tant la reffemblance paroiffoit être complette entre ces deux corps. Ce nouveau zoophyte a été pris auprès du Pôle Arctique, pendant l'été de 1753, par le fieur Adrianz, Juthlandois, Capitaine du vaiffeau *britannia*, employé à la pêche de la baleine. Ce Navigateur dit que ce fut par le cordon du plomb qui fert aux fondes, que deux de ces corps marins furent tirés à bord de fon vaiffeau d'un fond argilleux, à la profondeur de deux cents trente-fix toifes, vers le foixante-dix-neuvieme dégré de latitude feptentrionale, & à quatre-vingt milles des Côtes de Groënland. On diftingue dans ce zoophyte une tige longue & fans feuilles, une efpece de fleur longue de deux pouces & un peu fillonnée comme l'*encrinus* : la tige eft enflée par les deux extrémités, quarrée, & ornée de chaque côté d'un fillon, dure, offeufe, blanche intérieurement, d'un jaune brun en dehors, flexible : elle fe retrécit & prend la forme d'une fpirale en fe defféchant; mais fi on la met enfuite dans l'eau, elle reprend fa premiere forme épanouie.

Cette prétendue fleur eft compofée de trente corps irrégulierement coniques & femblables à des calices de fleurs, dont l'épiderme feroit vifqueux; l'on ne peut trop admirer la ftructure organique de l'intérieur de chaque rameau. Ce grand zoophyte eft, dit M. Ellis, un vrai polypier, un amas d'animaux marins; la tige en eft le foutien; les efpeces de femences qu'on croit y voir, font autant d'œufs; & les prétendues fleurs, font les

polypes mêmes qui ont chacun huit griffes ou bras ; garnis des deux côtés de rangs de fibres qui paroiſſent faire les fonctions de doigts. La bouche, qui eſt placée au centre des bras, à l'endroit où ils s'uniſſent, a deux levres droites & dentelées. M. Ellis, en diſſéquant cet animal ſi extraordinaire & ſi composé, a découvert une veſſie, qui, outre la propriété commune avec celle des poiſſons qui nagent, lui ſert encore comme de canal pour conduire les matériaux que ces différents corps ramaſſent, & qui leur ſont néceſſaires pour la défenſe & l'accroiſſement de leur longue tige oſſeuſe : ce même Naturaliſte eſt perſuadé que le *lilium lapideum* n'eſt autre choſe que les dépouilles pétrifiées de cet animal ; pour M. Mylius, il eſt fort porté à croire que ce nouveau corps marin a quelque reſſemblance avec les corps de mer pétrifiés, qu'on appelle *encrini* qui ont une tige ou une queue articulée, & qu'on pourroit l'appeller *aſterias zoophytos compoſita.*

On trouve encore dans l'Hſtoire Naturelle du Comté de Down en Irlande, la deſcription d'un zoophyte bleuâtre, rond & applati, large de ſeize pouces, ayant le ventre entrouvert, par où l'on voyoit nombre de petites veſſies, reſſemblantes, en quelque ſorte, aux inteſtins d'un animal. On l'expoſa dans un lieu ſec à l'action du ſoleil, où il parut éprouver une eſpece de diſſolution.

Lémery dit que les anciens Botaniſtes ont donné le nom de *zoophyte* à pluſieurs eſpeces de plantes qu'ils ont cru tenir de l'animal auſſi bien que de la plante, comme les *éponges* & la *plume marine*, parcequ'elles remuent dans les eaux où elles naiſſent, comme ſi c'étoit des animaux. Mais ce mouvement, dit-il, ne doit point leur faire donner une qualité animale, il vient de l'entrée & de la ſortie de l'eau par les pores de ces plantes. Cet Auteur termine en diſant que, quand on examine en bonne phyſique, & ſans préoccupation, les plantes qui ſont appellées *zoophytes*, telles que l'*agnus ſcythicus*, on reconnoît que ce ſont des plantes pures, qu'elles n'ont rien d'animal, & qu'ainſi il ne doit point y avoir de zoophytes véritables. *Voyez* AGNEAU TARTARE.

Pour nous, nous croyons fermement à l'exiſtence des zoophytes, c'eſt-à-dire, qu'il y a des corps organiſés qui ne tiennent au végétal, que par la configuration extérieure, mais qui ſont conſtamment des animaux, par leur maniere, ou de ſe mouvoir, ou de vivre, ou de ſe reproduire. En effet, ces ſortes d'êtres organiſés ont les mouvements ſpontanés, qui ſont propres aux animaux, & en particulier à ceux de cette eſpece. Ils ſentent quand on les touche, & donnent des preuves de leurs perceptions : par le moyen de certaines parties de leur corps, ils cherchent la nourriture qui leur eſt néceſſaire, la ſaiſiſſent, la retiennent & la dévorent.

Enfin, M. Pallas, Docteur en Médecine, vient de donner en 1766, ſon Ouvrage latin *in-8°.* ſur les *zoophytes*. Ce ſavant Auteur a fait de très grandes recherches pour déterminer & claſſer les ſortes d'êtres organiſés dont il eſt queſtion. Voici le réſultat de ſes obſervations.

Les *zoophytes* ou *animaux plantes* forment le paſſage des végétaux aux

animaux. Il regarde cette classe comme la seule *Province hermaphrodite de l'Empire de la Nature.* Il divise les zoophytes en quinze genres principaux ; savoir.

1°. L'Hydre, *hydra.* C'est le polype d'eau douce de M. de Réaumur, & le protée de quelques Ecrivains modernes. Il en cite quatre especes.

2°. L'Escare, *eschara.* C'est le Flustra de Linnæus : il en décrit quinze especes, parmi lesquelles se trouvent la *pierre d'éponge des boutiques*, la *fausse manchette de Neptune.*

3°. Le Cellulaire, *cellularia.* C'est la coralline à cellules des Auteurs. Il en cite dix-sept especes.

4°. Le Tubulaire, *tubularia.* C'est la série des tuyaux à consistance de corne. Ils sont flexibles & élastiques ; l'Auteur fait mention de neuf especes.

5°. Le Polype a bras ou en Bouquet, *brachionus.* Il en cite dix-huit especes.

6°. Le Sertulaire, *sertularia.* Est une espece de coralline à articles applaties, de consistance de corne molle. Il en cite trente-sept especes, telles que la *presle marine*, la *cuscute de mer*, la *sapinette de mer* ; la *queue du renard.*

7°. Le Gorgone, *gorgonia*, contient les cératophytes ou litophytes. L'écorce lamelleuse des gorgones est colorée, poreuse ou chagrinée : Boherrave l'a appellée *titanokeratophyte.* Les individus de ce genre ont le tissu de la corne, avec la figure & la flexibilté des branches d'arbres. Ces corps ne sont, à proprement parler, que le squelette des polypes qui les ont habités & leur ont donné la forme : ce sont enfin des zoophytes ou plant-animaux par excellence, tels sont l'éventail de mer, le faux antipathes, appellé improprement *corail noir*, & quantité d'autres. L'Auteur en cite trente une especes.

8°. L'Antipate, *antipathes :* production à polypier en forme d'arbre, molle, à demi-transparente, & dont l'écorce n'est aucunement calcaire, mais comme gélatineuse. On en compte dix especes.

9°. L'Isis, *isis.* Nom que Linnæus a donné au genre des coraux. Il y a le corail rouge, le blanc, celui qui est articulé, soit en rouge, soit en blanc : l'Auteur ne cite que quatre especes d'isis.

10°. Le Millepore, *millepora :* est dur, calcaire, branchu ; sa substance est continue, & ornée en sa superficie de très petits pores : ces pores sont cylindriques & étoilés comme dans le madrepore. On en compte dix-huit especes, tels sont le frondipore, le rétepore ou manchette de Neptune, le coralloïde violet des Philippines, & la corne de daim de mer.

11°. Le Madrepore, *madrepora.* Ceux-ci sont toujours branchus ou cellulaires, durs, calcaires. L'Auteur en cite trente-cinq especes, tels sont le champignon de mer, le bonnet de Neptume, le cerveau de Neptune, l'amaranthe de mer, l'œillet de mer, le grand pore ou acropore, le corail blanc des boutiques, le grand madrepore étoilé, l'astroïte, l'abrotanoïde.

12°. Le Tubipore, *tubipora :* eſt compoſé de tuyaux ſolides paralleles; diſtinctement ſéparés les uns des autres & articulés. Il y a un petit ſiphon qui communique d'article en article, tel eſt le tuyau d'orgue.

13°. L'Alcyon, *alcyonium.* Les alcyons ont une enveloppe cartilagineuſe : toute leur ſubſtance eſt molle; on y obſerve beaucoup de pores étoilés; tel eſt l'alcion en arbre de Norwege, la main de mer ou de larron, la pomme ou bourſe de mer, le raiſin de mer, le poumon de mer, la tethye, le guêpier marin. Les eſpeces de ce genre ſont au nombre de douze.

14°. Le Pennatule, *pennatula :* eſt compoſé d'une tige, de doigts ou lanieres dures & comme oſſeuſes intérieurement, & polypeuſes à l'extérieur, tel eſt le zoophyte de la mer du Groënland, la plume marine, la fleche de mer. Ce genre comprend onze eſpeces.

15°. L'Éponge, *ſpongia* : eſt la fabrique & le nid de certains vers. Il en cite vingt-huit eſpeces.

Ainſi notre Auteur établit quinze genres de zoophytes, leſquels comprennent deux cents cinquante eſpeces.

Il ajoute à la ſérie des zoophytes & en maniere d'appendix, trois genres douteux, *genera ambigua.* Le premier comprend ſept eſpeces de *tænia*; le ſecond la famille des *volvoces.* Il en cite deux eſpeces. Le deuxieme genre, qui eſt le *volvox*, a été découvert par Meſſieurs Baker & Rœſel. C'eſt un animal d'une ſtructure uniforme : on diroit d'un petit globe ſans organiſation, & cependant il ſe meut & avance de ſon plein gré dans les eaux douces qu'il habite. Examiné à la loupe, il paroît compoſé d'un amas de petits grains ou œufs comme l'hydre ou protée. M. Pallas veut que les molécules organiques, qui ſe trouvent dans la ſemence des grands animaux, ſoient des êtres animés qui appartiennent à ce genre d'individus.

Le troiſieme genre renferme les corallines qu'Imperati a déſignées ſous le titre de *nodulariæ*, & qui, ſelon notre Auteur, appartiennent au regne végétal, tel que le fucus plume de paon, l'androſace & la coralline articulée des boutiques (nous rangeons celle-ci parmi les polypiers. *Voyez* Coralline). Ce genre contient treize eſpeces.

ZOOPHYTOLITES. Nom que l'on donne aux pétrifications des zoophytes à forme d'arbriſſeaux.

ZOOTIPOLITES. On donne ce nom aux pierres qui portent l'empreinte de quelque animal ou de quelques-unes de ſes parties. *Voyez* Empreintes.

ZOPISSA. Nom que l'on donne au goudron que l'on détache des navires, à leur retour d'un long voyage ſur mer. *Voyez* Goudron à l'article Pin.

ZOUCHET. *Voyez* Castagneux.

ZURNAPA. C'eſt la *giraffe* Voyez *ce mot.*

ZYGENE *zigæna. Voyez* Marteau.

FIN.

TABLE

TABLE
LATINE.

A

ABALZEMER aut ſenna, *ſenné.*
Abelicea, *faux ſantal de Candie.*
Abelmoſch, *ambrette.*
Abies, *ſapin.*
Canadenſis, fructu brevi, *épinette* ou *ſapinette du Canada.*
tenuiore folio, fructu deorſum inflexo (Picea) *peſſe.*
Abiga aut iva arthetica, *ivette.*
Ablactatio, *greffe à écuſſon, à œil dormant.*
Abomaſus. *Voyez* à l'article RUMINANS.
Abrotanoïdes madrepora, *abrotanoïde. Voyez* à l'aticle ZOOPHYTE.
Abrotanum campeſtre, *aurone des champs.*
fœmina vulgare, àut ſantolina. *Voyez* à l'article AURONE.
mas, *aurone mâle.*
linifolio acriori & odorato (dracunculus eſculentus), *eſtragon.*
Abrus. *Voyez* ce mot.
Abſinthium, *abſinthe.*
Alpinum candidum humile (*abſinthe des Alpes*). *Voyez* GENEPI.
Ponticum ſeu Romanum officinar. *abſinthe pontique ou Romaine.*
ſeriphium gallicum, *abſinthe de mer* ou *aluine.*
vulgare majus, *abſinthe grande.*
Abutilon aut ſemen moſchi, *ambrette.*
vulgò Althæa Theophraſti, flore luteo, *fauſſe guimauve.*
Acacalis. *Voyez* ce mot.
Acacalis aut empetrum Luſitanicum, fructu albo, *camarigne.*
Acacia Germanica, aut noſtras. *Voyez* PRUNELLIER.
orbis Americani altera (poinciana), *poincillade.*
robini aut pſeudo-acacia, *acacia faux.*
vera Ægyptiaca, *acacia véritable.*
Acaja (*prunier de Mombain*). *Voyez* ACAJA.
Acajaiba, *acajou.*
Acanthio terreſtris aut erinaceus, *hériſſon.*
Acanthium aut ſpina alba, *chardon commun.*
Acanthus Germanicus, aut carduus benedictus, *chardon béni.*

Acanthus sativus, aut branca ursina Italorum, *acante* ou *branc-ursine*.
vulgaris, aut germanica (sphondylium), *berce* ou *branc-ursine bâtarde*.
Acarna, aut carlina sylvestris minor, *carline petite*.
Acarnan. *Voyez* ACARNE.
Acarus. *Voyez* CIRON & TIQUE.
cancroïdes, *scorpion araignée*.
casei & farinæ, *tique du fromage & de la farine*.
fuscus, autumnalis textor, *tique* ou *le tisserand d'automne*.
longicornis, *pince rouge*.
scabiei, aut subcutaneus, *tique* ou *ciron de la galle*.
Accipenser, aut sturio, *esturgeon*.
Accipiter, *épervier*.
Accipitrina, aut sophia Chirurgorum, *thalitron*.
Acer, *érable*.
Acetabulum marinum, *andròsace de mer*.
Acetosa, *oseille* ou *surelle*.
& lujula, sive alleluia officinar. *pain à coucou*.
Achar. *Voyez* BOIS DE BAMBOU & l'article MANGUIER.
Achates, *agate*.
Acheta, aut gryllus, *grillon*.
Achillæa montana, *espece de jacobée*.
millefolium, *millefeuille*.
Achiolt Indorum, aut urucu, *roucou*.
Achòres, aut tinca, *tenche*.
Acinaria marina, aut sargazo, *herbe flottante*.
palustris, aut oxicoccum, *canneberge*.
Aconitum, *aconit*.
cœruleum, *napel*.
foliis platani, flore luteo pallescente, *tueloup*.
pardalianches, aut herba Paris, *raisin de renard*.
pardalianches minus, aut doronicum, *doronic*.
pardalianches, aut thora. *Voyez* THORA.
racemosum, aut Christophoriana, *herbe de Saint-Christophe*.
salutiferum, *anthora*.
Acontias. *Voyez* ce mot.
Acopon, aut anagyris, *bois puant*.
Acorus adulterinus, *glayeul jaune* ou *acorus faux*.
Indicus, *acorus des Indes*.
verus, *acorus vrai*.
Acredula, aut luscinia, *rossignol*.
Acridio gallus, *grillon-criquet*.
Acroporus, aut porus magnus (*acropore*). *Voyez* à l'article ZOOPHYTE.
Actæa Plinii, *herbe de Saint-Christophe*.

Acudia. *Voyez* ce mot.
Acus piscis, *aiguille.*
utrinque pennata, *sangsue de mer.*
Aculeus, *aiguillon* (*Voyez* à l'article Plantes).
Acynus sylvestris, aut clinopodium, *basilic sauvage.*
Adamas, *diamant.*
Adarces. *Voyez* Adarce & Fleur de sel marin.
Adeps, *graisse.*
Adiantum (*adiante*). *Voyez* Capillaire.
albuni filicis folio; aut filicula, *fougere petite.*
aureum, aut muscus capillaris, *perce-mousse.*
candidum, aut ruta muraria, *sauve-vie.*
fruticorum Brasilianum, *capillaire du Canada.*
Adimian. *Voyez* à l'article Tulipe.
Adonium, *renoncule à fleur rouge.*
Adonis. *Voyez* ce mot.
Adrachna cretensium, *adrachné.*
Ægilops vulgò festuca, *fétu.*
vulgò avena sterilis : *c'est le* festucago *des Botanistes.*
Ægithalus, aut parus, *mésange.*
Ægocephale, *francolin.*
Ægoceras, aut fœnugræcum, *fenugrec.*
Æluropus, aut hispidula, *pied de chat.*
Aer, *air.*
Aëres, *cedre.*
Ægagropileus, *égagropile.*
Æromeli, aut thereniabin, *manne liquide.*
Ærugo nativa, *verdet naturel.*
Æs, aut cuprum, *cuivre.*
Corinthyacum, *cuivre de Corinthe.*
Æthyopis, aut phlomitis, *espece de sclarée originaire d'Ethyopie : c'est le* Meroïdes *de Pline.*
Ætites lapis, *pierre d'aigle.*
Afrodius, aut alsordius : *c'est le serpent aimorrhous.*
Agallochum, *bois d'aloës.*
Agalugen, aut lignum aloës, *ibid.*
Agaricum, *agaric.*
auriculæ forma, *oreille de Judas.*
Agaricus mineralis, *agaric minéral.*
pedis equini facie, *agaric de chêne.*
Agiahalid Ægyptium. *Voyez* Agrahalid.
Agnil, nil herba roris marini facie. *Voyez* Anil à l'article Indigo.
Agnus, *agneau.*
castus (*poivre sauvage*). *Voyez* Agnus castus.

Agnus Scithycus, *agneau de Scythie* ou *agneau tartare.*
Agredula, aut rana fylveftris, *grenouille des bois.*
Agrefta, aut omphax, *verjus.*
Agrifolium, aut aquifolium, *houx.*
Agrimonia, *aigremoine.*
Agrioriganum, aut origanum, *origan.*
Agriotta (*griotte*). *Voyez* à l'article CERISE.
Aguacate : *c'eft l'*avocat. *Voyez* ce mot.
Agul, aut alhagi. *Voyez* AGUL.
Ahouai nerii folio. *Voyez* AHOUAI.
Ajuga, aut chamæpitys, *ivette.*
Aizeon, *efpece de joubarbe aquatique.*
acre, aut illecebra, *vermiculaire brûlante.*
hæmatoïdes, aut fedum minus, *triquemadame.*
Ala avis. *Voyez* AÎLE.
planta. *Voyez* AÎLE à l'article PLANTE.
Alabandina gemma. *Voyez* ALMANDINE.
Alabaftrites, *alabaftrite.*
Alabaftrum, *albâtre.*
Alana, *tripoli*
Alaternoïdes Africana, *apalachine.*
Alaternus, *alaterne.*
Alauda, *alouette.*
Albardeola, *pâle.*
Albatroca marina, *albatroff.*
Albecula, *gorge blanche.*
Alberas Arabum, aut ftaphys-agria, *ftaphys-aigre.*
Album Græcum (*magnéfie animale*). *Voyez* à l'article CHIEN.
Albumen ovi, *fe dit du blanc de l'œuf. Voyez* ŒUF.
Alburnus, *able* ou *ablette.*
Alca, *bec tranchant.*
Alcabrufy & alcacadim. *Voyez* à l'article COLCOTHAR FOSSILE.
Alcæa vulgaris (*alcée*). *Voyez* MAUVE SAUVAGE.
Ægyptia vifcofa, aut bamia mofchata, *graine de mufc.*
Americana, vulgò fabdariffa. *Voyez* ce mot.
veficaria. (ketmia). *Voyez* KETMIE.
Alcana, *troëne d'Egypte.*
Alce, aut alces, *élan.*
Alcedo, *Martin Pêcheur.*
marina, *alcyon.*
vocalis, *rouſſerole.*
Alcheron lapis : *c'eft la pierre qui fe trouve dans le fiel du bœuf.*
Alchimilla, aut leontopodium, *pied de lion.*
gramineo folio, majore flore. *Voyez* à l'article COCHENILLE DE POLOGNE.

Alchimilla montana minima, *percepier.*
Alcibiacum, aut echium, *herbe aux viperes.*
Alcibiadon, aut bugloſſum, *bugloſe.*
Alcyonium. *Voyez* ALCYON, *voyez* auſſi le mot ZOOPHYTE & l'article CORALLINE.
Alectérolophos, aut criſta galle, *créte de coq.*
Alfard, aut lefach, *fruit de l'achanaca.*
Alga anguſtifolia vitriariorum, *algue.*
marina latifolia vulgatiſſima. *Voyez* FUCUS & VAREC.
tinctoria. *Voyez* ORSEILLE.
Alhagi. *Voyez* AGUL.
Alhana, aut alana (terra tripolitana). *Voyez* TRIPOLI.
Aliſma, *eſpece de doronic. Voyez* ALISMA.
aut betonica montana, *bétoine des montagnes.*
Alithimum, aut ſecachul Arabum & Maurorum, ſive paſtina Syriaca. *Voyez* ACACHUL.
Alkaroa, aut ricinus, *ricin.*
Alkekengi. *Voyez* ALKEKENGE.
Alkermes (*graine d'écarlate*). *Voyez* KERMÈS.
Alleluia, aut oxytriphyllum, *pain à coucou.*
Alliaria, aut alliaſtrum. *Voyez* ALLIAIRE ou HERBE DES AULX.
Allio-praſum, *ail d'Eſpagne.*
Alliporum, aut ſcorodopraſum, *ail poireau.*
Allium, *ail.*
montanum latifolium maculatum (victorialis). *Voyez* AIL SERPENTAIN ou FAUX NARD.
ſphæriceo capite, folio latiore, aut ſcorodopraſum, *ail poireau.*
Alma. *Voyez* JAMBOS.
Almagra. *Voyez* TERRE DE PERSE & TERRE ADAMIQUE.
Alnus, *aune* ou *vergne.*
nigra baccifera frangula, *bourdaine.*
Aloë paluſtris. *Voyez* ALOIDES.
planta, *aloës.*
ſuccus ejuſdem dicitur caballina, aut hepatica, aut ſoccotorina. *Voyez* à l'article ALOÈS.
Alopecias oppiani, aut vulpecula marina, *renard marin* ou *ſinge de mer.*
Aloſa. *Voyez* ALOSE.
Alp. *Voyez* CERASTE.
Alſinanthemos, aut herba trientalis, aut alſine alpina, *eſpece de lyſimachie.*
Alſine baccifera ſcandens, vulgò, *cucubalus.*
hederula altera, lamium dictum, *pied de poule.*
media. *Voyez* MORGELINE.
ſpergula dicta major, *ſperjule.*

Alfordius : *c'est l'aimorrhous. Voyez* ce mot.
Altavela, *pastenaque.*
Althæa, *guimauve.*
Ægyptiaca moschata, aut abelmoch, *ambrette.*
frutex, *guimauve royale. Voyez* ALTHÆA FRUTEX.
perigrina, aut abutilon, *fausse guimauve.*
Altica, *altise.*
Aluco, *espece de hibou. Voyez* ce mot, & celui de FRESAYE.
Alveoli, *alvéoles.*
Alumen, *alun.*
catinum, plumeum, romanum, rupeum, saccarinum, scajolæ, trichites, Ustum. *Voyez* à l'article ALUN.
Aluta montana, *cuir fossile.*
Alypum, *globulaire.*
Alysson incanum montanum luteum, *alysson.*
segetum, foliis auriculatis acutis, *caméline.*
Alyssos, aut asperula, *muguet des bois.*
Alyssum Germanicum echioïdes. *Voyez* ci-après Asperugo.
Amapa, *mapas.*
Amaracus, aut majorana, *marjolaine.*
Amara dulcis, aut dulca amara, *douce amere.*
Amaranthus, *amarante.*
luteus, aut elichrysum, *bouton d'or.*
marinus, *amarante de mer. Voyez* à l'article ZOOPHYTE.
tricolor, aut symphonia, *jalousie* ou *amarante de trois couleurs.*
Ambarum citrinum, aut succinum, *ambre jaune.*
Ambela. *Voyez* CHARAMAIS.
Ambo & amba, *fruit du* manguier. *Voyez* ce mot.
Ambra grisea, aut cineritia, *ambre gris.*
Ambrosia, *ambrosie.*
Ambulones, *feux follets.*
Amedanus, aut alnus, *aune.*
Amentum. *Voyez* CHATON à l'article PLANTES.
Amethystus lapis, *amethyste.*
Amia, *boniton.*
Amiantus. *Voyez* AMIANTE.
Ammioselinum : *c'est la plante de l'ammi.*
Ammites, *ou ammonites. Voyez* AMMITE.
Ammochrysos, *pierre de sable d'or.*
Ammodytes (anguilla de arenâ). *Voyez* ANGUILLE DE SABLE.
Ammoniacum gummi, *ammoniac (gomme).*
Amomi Anglorum, *amome.*
Amomis Dioscorid. aut rosa hiericontea, *rose de Jérico.*

Amomum falſum, aut ribes nigrum, *caſſis.*
racemoſum, *amome en grappes.*
ſtrychnodendros, *eſpece de ſolanum, arbriſſeau : on voit cet amome ſur la boutique des Apoticaires.*
Amoris tuba, aut coronâ folis, *herbe au ſoleil.*
Ampelitis, aut Pharmacitis. *Voyez* CRAYON NOIR.
Ampeloprafum primum, aut ſcorodopraſum, *ail-poireau.*
Amphibium, *amphibie.*
Amphicephalos, aut amphisbæna, *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.
Amphisbæna (*amphisbene*). *ibid.*
Amurca, *ſece de l'huile. Voyez* à l'article OLIVIER.
Amygdalus, *amandier.*
Amylum, *amidon.*
Amyrberis, aut berberis, *épine vinette.*
Anabaſis, aut ephedra. *Voyez* à l'article RAISIN DE MER.
Anabula, aut camelopardalis, *caméleopard.*
Anacampſeros, *orpin* ou *repriſe.*
radice roſam ſpirante, *orpin à odeur de roſe.*
Anacardium, *anacarde.*
Anagallis, *mouron.*
aquatica, folio rotundiore major, *beccabunga.*
aquatica, aut ſamolus, *mouron d'eau.*
Anagyris, aut acopum (*bois puant*), *anagyris.*
non fœtida major (laburnum). *Voyez* AUBOURS ou EBENE DES ALPES.
Ananas aculeatus, fructu pyramidato; carne aureâ, *ananas commun.*
maximo fructu, conico, *ananas pain de ſucre.*
ovato, carne albidâ, *gros ananas blanc.*
Ananas minimo fructu ovato, carne aureâ, *ananas pomme de reinette.*
non aculeatus, pitta dictus, *ananas pitte.*
Ananaſa : *c'eſt l'ananas.*
Anarrinum, aut antirrhinum, *muſle de veau.*
Anas, *canard.*
muſcaris, *oie nonnette.*
Anaticula, *halebran* ou *canard petit; ou canneton.*
Anatron. *Voyez* ce mot.
Anblatum, aut aphyllon (dentaria orobanche), *dentaire orobanche.*
Anchuſa, aut bugloſſum radice rubrâ, *orcanette.*
Anda arbor. *Voyez* ANDA.
Andira-arbor (*angelyn*). *Voyez* ANDIRA.
Andira-guacu (*eſpece de chauve-ſouris cornu*). *Voyez* ANDIRA-GUACU.
Andorinha, aut tapera, *hirondelle du Breſil.*
Androſace vulgaris, latifolia, annua, *androſace.*
Androſaces, aut acetabulum marinum (*androſace de mer*). *Voyez* ACE-TABULE.

Androfæmum. *Voyez* TOUTE-SAINE.
minus (hypericum), *millepertuis*.
Anemone, *anémone*.
marina, *anémone de mer*.
fylveftris, aut pulfatilla, *coquelourde*.
Anethum. *Voyez* ANETH.
Angelica, aut archangelica, *angélique*.
Angelus. *Voyez* ANGEL.
Angelyn, aut andira-arbor. *Voyez* ANDIRA.
Angfana Javanenfibus. *Voyez* à l'article SANG-DRAGON.
Anguilla, *anguille*.
de arena (Sandilz Anglorum). *Voyez* ANGUILLE DE SABLE.
lacuftris tremorem inferens (*tremblante*). *Voyez* ANGUILLE DE CAYENNE.
Anguina dracontia, aut dracunculus. *Voyez* SERPENTAIRE.
Anguis, aut ferpens, *ferpent*.
Efculapii, *ferpent Efculape*.
Anguria citrullus dicta (*citrouille* ou *pafteque*). *Voyez* MELON D'EAU.
Anil, five enger. *Voyez* Indigo & INDE.
Animal. *Voyez* ce mot.
mofchiferum (*animal mufqué*). *Voyez* XÉ DES CHINOIS.
zibethicum, *civette*.
Animalculum, *animalcule*.
Anime gummi, aut animea myrrha, *réfine animé*.
Anifum. *Voyez* ANIS.
ftellatum Chinæ aut Indicum, vulgò *badiane*. *Voyez* ANIS DE LA CHINE.
Anomia, *anomie*.
Anomites, *térébratules*.
Anona. *Voyez* ASSIMINIER.
Anonæ fpecies, *fappadille*.
Anonis, aut ononis, *arrête-bœuf* ou *bugrande*.
Anonymos, aut evonimus, *fufain* ou *bonnet de Prêtre*.
Anfer, *oie* ou *jars*.
Americanus. *Voyez* à l'article TOUCAN.
Anferina, aut argentina, *argentine*.
Antale, aut antalium, *antale*.
Antenna, *antenne*.
Anthedon, aut azarolus, *azérolier*.
Anthemis, aut chamæmelum, *camomille*.
Anthera. *Voyez* ANTHERE à l'article PLANTE.
Anthora (*aconit falutaire*). *Voyez* ANTHORE.
Anthos, aut ros-marinus, *romarin*.
Anthracites lapis. *Voyez* CRAYON NOIR.

Anthrax

Anthrax veterum (*efcarboucle*). *Voyez* à l'article Rubis.
Anthrifcus, aut chærophyllum fylveftre, *cerfeuil fauvage.*
Anthyllis chamæpytides major, aut iva mofchata, *ivette mufquée.*
leguminofa vulneraria, *vulnéraire.*
nivea, paronychia; *renouée argentée.*
falfa, aut kali, *foude* ou *la Marie.*
Anthyrrinum, *muffle de veau.*
Antimonium, *antimoine.*
Antipates (*antipate*). *Voyez* à la fuite du mot Zoophyte.
Antifpodium: *c'eft la cendre de rofeaux d'Inde.*
Antithora. *Voyez* Anthora.
Antoniana, vulgò chamænerion, *herbe de S. Antoine.*
Antophylli caryophylli. *Voyez* à l'article Girofle.
Antropomorphites, *antropomorphite.*
Antropomorphon, mandragora mas, *mandragore.*
Anzarot. *Voyez* à l'article Sarcocolle.
Aouara, aut ayera. *Voyez* Aouara.
Apalachine, aut cacina Floridanorum. *Voyez* Apalachine.
Aparina, *aparine.*
Aparine vulgaris, *gateron* ou *rieble.*
latifolia humilior montana, *muguet des bois* (afperula).
major, aut aperugo, vulgaris, *porte-feuille.*
Apen. *Voyez* Ambalam.
Aper, aut fus fera, *fanglier.*
Aphaca, aut taraxacon, *dent de lion* ou *piffenlit.*
Aphia cobitis, *loche d'étang.*
Aphis, *puceron.*
Aphroditus, *aphrodite.*
Aphronatrum (*aphronitre*). *Voyez* Sel Mural.
Aphrofelenon, aut felenites, *felenite.*
Aphya, *aphye.*
Aphyllantes anguillaræ, aut globularia, *boulette* ou *globulaire.*
Aphyllon, aut dentaria orobanche, *dentaire orobanche.*
Apiafter, aut merops. *Voyez* ce mot.
Apiaftrum, *méliffe citronelle.*
Apices chelarum cancrorum nigricantes (*ferres de crabe*). *Voyez* à l'article Crabe.
Apichu. *Voyez* Batatte.
Apios. *Voyez* ce mot.
Apis, *abeille.*
Apium, *ache de marais.*
anifum dictum, femine fuave olente majori, *anis petit.*
cicutarium, aut cicutaria, apii folio (cicuta minor) *ciguë petite.*
dulce (celeri Italorum). *Voyez* Celeri.

Apium hortenſe, aut petroſelinum, *perſil.*
Macedonium, *perſil de Macédoine.*
paluſtre, aut ſium, *berle.*
pyrenaïcum. *Voyez* à l'article Turbith.
riſus, aut aquaticum, *renoucule des marais.*
ſylveſtre, aut anthriſcus, *cerfeuil ſauvage.*
ſylveſtre lacteo ſucco turgens (Thyſſelinum), *perſil de montagne laiteux.*
Apocynum, *apocin* ou *herbe de la houette.*
folio oblongo, aut periploca repens. *Voyez* Apocin.
Apochyma, aut zopiſſa. *Voyez* à l'article Pin.
Apollinaris, aut hyoſcyamus niger, *juſquiame noire.*
Apomeli. *Voyez* ci-après Mel.
Aponogeton, *alguette.*
Apos, hirundo marina quibuſdam, *eſpece d'hirondelle de mer.*
Apron Lugdunenſium, aſper, *poiſſon blanc du Rhône.*
Apua, *enchois* ou *anchois.*
Apyrothium, aut ſulphur, *ſoufre vif.*
Aqua, *eau.*
fluvialis, fontana, lacuſtris, marina, mineralis, putealis, &c. *Voyez* à l'article Eau.
marina dicta beryllus, *aigue marine.*
Aquaqua. *Voyez* Crapaud.
Aquifolium, aut aquifolia, *houx.*
Aquila, *aigle.*
aquila aquatica, *anhila.*
marina. *Voyez* Pastenaque.
vultur-aigle. *Voyez* Vautour-Aigle.
Aquilegia, aut aquilina. *Voyez* Ancholie.
Aquipenſer, ſturio, *eſturgeon.*
Arachida, *dentaire orobanche.*
Arachidna, aut chamæbalanus, *veſce ſauvage* ou *magjon.*
Arachnoïdes. *Voyez* Attelabus.
Arachus, latifolius, *orobe ſauvage.*
Aralia, *angélique épineuſe.*
Aramaca. *Voyez* Lingoada.
Araneus, aut aranea, *araignée.*
marinus, aut aranea cruſtata, *araignée de mer.*
piſcis. *Voyez* Dragon de mer.
Arantium, aut aurantium, *orange.*
Arapede, *eſpece de lépas. Voyez* ce mot.
Araquidna. *Voyez* Pistache de terre.
Ararauna, *macao bleu. Voyez* à l'article Perroquet.
Arbor, *arbre.*

Arbor amoris, *arbre de Judée.*
baccifera Brafilienfis, mori æmulo. *Voyez* TATAUBA.
balfamifera. *Voyez* ARBRE DE BAUME.
Brafilienfis, floribus fpeciofis, &c. *Voyez* CEBI-PIRA.
ceram ferens, *arbre de cire.*
chibou. *Voyez* GOMMIER.
conifera, *arbre conifere.*
cucurbitifera. *Voyez* VONTACA.
erefipelas curans, *pavate.*
exotica fpinofa, foliis lentifer. Bonduc. *Voyez* POIS DE TERRE.
farinifera, fagu. *Voyez* SAGOU.
fœtida. *Voyez* ARBRE PUANT.
fraxini folio, flore cæruleo, *azedarach.*
fructu crepitans. *Voyez* HURA.
nucis pineæ. *Voyez* YECOLT.
Indica admirabilis, *pareturier.*
cocculos officinarum ferens, *coques du Levant.*
foliis juglandes, fructus nucis magnitudine, *ambare.*
fpinofa, flore & fructu vidua. *Voyez* TALIIR-KARA.
infana, aut maniaca (*arbre de la folie*). *Voyez* à l'article CARAGNE.
Judæ, aut filiquaftrum, *gaînier.*
lactefcens aculeata, &c. *Voyez* BDELLIUM.
lanigera, aut goffampinus Plinii, *fromager.*
ligno citrino rofam fpirante (*bois de rofe de la Guianne*). *Voyez* à l'article BOIS DE CHANDELLE.
melonifera, aut papaya. *Voyez* PAPAYER.
millefima (*arbre de mille ans*). *Voyez* PAIN DE SINGE.
Moyfæ (*buiffon ardent*). *Voyez* à l'article NEFFLIER.
panifera. *Voyez* ARBRE DU PAIN.
papyracea. *Voyez* ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE.
paradifæa, aut thuya. *Voyez* ARBRE DE VIE.
pifces inebrians. *Voyez* ARBRE A ENIVRER LES POISSONS.
piforum ferax. *Voyez* ARBRE AUX POIS.
platani folio, fructu peponis magnitudine eduli, papaya, *papayer.*
pomifera, fructu aculeato melonis magnitudine, durio. *Voyez* DURION.
populo fimilis refinofa. *Voyez* TACAMAQUE.
rayz, aut ficus Indica. *Voyez* FIGUIER DES INDES; PARETURIER.
fapientiæ, aut betula, *bouleau.*
fapinada, aut faponifera, *favonnier.*
febifera. *Voyez* ARBRE DE SUIF.
filiquofa Virginenfis, pfeudo acacia, *faux acacia.*
tabaxir. *Voyez* BAMBOU.

Arbor texoctlifera Mexicana. *Voyez* TEXOCTLI.
thurifera. *Voyez* OLIBAN.
triftis. *Voyez* ARBRE-TRISTE.
tulipifera (*bois jaune*). *Voyez* ARBRE AUX TULIPES.
vitæ, aut thuya. *Voyez* ARBRE DE VIE.
Arbufus, *arboufe.*
Arbutus, *arboufier.*
folio non ferrato, *arboufier de Candie* (*adrachne*).
Archa Noë. *Voyez* ARCHE DE NOÉ.
Archangelica, aut angelica. *Voyez* ANGÉLIQUE.
flore albo, aut lamium album, *ortie blanche.*
Arcium, aut bardana. *Voyez* BARDANE.
Arctomys, aut hamfterus, *hamfter.*
Arcus ireos, *arc-en-ciel.*
Ardea, *héron.*
alba minor, *aigrette.*
ftellata. *Voyez* BUTOR à l'article HÉRON.
Ardefia, aut ardofia, *ardoife.*
Areca palmæ foliis, *areque.*
Arena, *fable.*
gialla Italorum, *fable doré* ou *micacé.*
Argemon (opalus). *Voyez* OPALE.
Argemone Mexicana, aut papaver fpinofum, *pavot épineux.*
Argentina, aut potentilla, *argentine.*
Argentum, *argent.*
vivum, aut hydrargyrum, *mercure.*
Argilla, *argille.*
fullonum, *terre à foulons.*
Argyritis, aut lithargyrus argenti, *litharge d'argent.* *Voyez* PLOMB.
Aries, *bélier.*
pifcis, *mouton marin.*
Arifarum, aut arum maculatum. *Voyez* à l'article PIED DE VEAU.
Ariftolochia (rotunda, longa, clematitis & tenuis). *Voyez* à l'article ARISTOLOCHE.
Orientalis, foliis lanceolatis, rumigi Maurorum. *Voyez* RHASUT.
piftolachia, aut ferpentaria, *ferpentaire de Virginie.*
Armadillo-tatu, *armadille.*
Armeniaca malus, *abricotier.*
Armenus lapis, *pierre Arménienne.*
Armerius flos, aut mufcipula lychnis, *attrape-mouche.*
Armoriaca Plinii, aut raphanus rufticanus. *Voyez* CRAME ou RAIFORT GRAND.
Arnabi veterum, aut zedoaria. *Voyez* ZÉDOAIRE.

Arnica, aut betonica montana, *bétoine des montagnes.*

Schroderii. *Voyez* Doronic.

Arnogloſſum, vulgò plantago, *plantain.*

Aroeira, aut moly, *molle.*

Aromata. *Voyez* Aromates & Parfum.

Aron maximum, aut colocaſia. *Voyez* Colocasie.

Arſenicum album, aut arſenicum, *arſenic.*

flavum, *orpiment.*

rubrum, *réalgar.*

Arthanica, aut cyclamen, *pain de pourceau.*

Arthemiſia. *Voyez* Armoise.

Chinenſis, cujus mollugo moxa dicitur. *Voyez* Moxa des Chinois.

monocionos, aut ambroſia, *ambroſie.*

tenui folio, aut tanacetum, *tanéſie.*

Arthetica, arthritica, aut iva, *ivette.*

pandectarii, aut bugula, *bugle.*

Artifi, aut tragopogon, vulgò *ſerſifi.*

Arum, *pied de veau.*

Arumago. *Voyez* Pulpo.

Arundo, aut calamus, *roſeau* ou *canne.*

arbor Indica, *bambou.*

humilis clavata (*zingiber*), *petit roſeau à fleur de maſſue. Voy.* Gingembre.

Indica, latifolia (cannacorus). *Voyez* Canne d'Inde ou Balisier.

lithoſpermos, aut lacryma Job, *larme de Job.*

ſaccharifera, *canne à ſucre.*

ſativa hortenſis aut domeſtica, *c'eſt le roſeau cultivé.*

ſcriptoria, *canne* ou *jonc à écrire.*

vulgaris paluſtris, *roſeau de marais.*

Aſarath, *c'eſt le bangue.*

Aſarina, *aſarine.*

Aſarum. *Voyez* Cabaret.

Asbeſtus, aut asbeſton, *asbeſte.*

Aſcalonia, aut cepa aſcalonia, *échalotte.*

Aſcarides vermes, *aſcarides.*

Aſclepias, albo flore, aut vincetoxicum, *dompte-venin.*

Aſcolymbros, aut ſcolymus. *Voyez* Epine jaune.

Aſcyron. *Voyez* à l'article Millepertuis.

Aſellus lacuſtris. *Voyez* Kouxeury.

aut millepes, *cloporte.*

merlangius, *merlan.*

mollis minor, *capelan.*

Afellus pifcis, *vieille.*
Afilus tanabanus, *taon.*
Afinus, *âne.*
marinus, *kraken.*
Afio, *hibou à oreille d'âne.*
Afpalathus, *afpalath* (*bois d'*).
Afparagus, *afperge.*
foliis acutis, *afperge fauvage* (Corruda).
Afpergula herba repens, aut rubeola, *garance petite.*
Afperugo vulgaris, *porte-feuille.*
Afperula odorata, *muguet des bois.*
Afphaltus (bitumen Judaïcum), *bitume de Judée.*
Afphodelus Lancaftriæ, aut phalangium Alpinum. *Voyez* PHALANGE.
Afpide del corno. *Voyez* AMMODITE.
Afpis, *afpic.*
Afplenium, aut ceterach, *cétérac.*
Affa dulcis, *benjoin.*
fœtida. *Voyez* ce mot.
Affius lapis, *pierre Affienne.*
Aftacolitus & aftacopodium, *aftacolite.*
Aftacus fluviatilis, *écreviffe de riviere.*
gammarus marinus, *hommard.*
After. *Voyez* ce mot.
maritimus paluftris, aut tripolium, *after maritime.*
omnium maximus, aut helenium. *Voyez* AUNÉE ou ÉNULE CAMPANE.
Afteria lapis. *Voyez* ASTERIE.
Afterias zoophytos compofita. *Voyez* à la fuite du mot ZOOPHYTES; *voy.* auffi PALMIER MARIN.
Aftragalus incanus frutelans, &c. *Voyez* SENAPOU.
luteus perennis, &c. *régliffe fauvage.*
monfpeffulanus, *aftragale.*
Romanus, aut Hedyfarum, *fainfoin d'Efpagne.*
Aftrantia, aut imperatoria, *impératoire.*
major, corona floris candida, *fanicle femelle.*
Aftroïtes, *aftroïtes.*
Aftrum. *Voyez* ASTRE.
Aftur, *autour.*
Athanafia vulgaris, aut tanacetum, vulgò, *tanéfie.*
Atriplex, *arroche.*
canina, aut bonus Henricus, *bon Henri.*
fœtida, aut pufilla olida. Vulvaria. *Arroche puante.*
fylveftris, aut chenopodium, *patte d'oie.*
Attagen avis. *Voyez* ATTAGEN & FRANCOLIN.

Attelabus. *Voyez* à l'article SAUTERELLE.
Attilus. *Voyez* ADANE.
Attractilis hirsutior, aut carduus benedictus. *Voyez* CHARDON BÉNI.
Avanturine lapis. *Voyez* AVANTURINE.
Avellana (*aveline*). *Voyez* COUDRIER.
Indica, aut areca, *areque.*
purgatrix, novi orbis. *Voyez fruit du médicinier d'Espagne, à l'article* RICIN.
Avena, *aveine.*
Avena sterilis, aut bromos, *aveine sauvage.*
Aviaria, *voliere. Voyez* à l'article OISEAU.
Avicula saccharina. *Voyez* SERIN.
Avis, *oiseau.*
charadrios, *oiseau de rocher.*
junonis (pavo). *Voyez* PAON.
palamedes, aut grus, *grue.*
paradysi, *oiseau de paradis.*
picta, *oiseau peint.*
piperivora, aut nasutus, *toucan.*
pugnax, *oiseau de combat.*
sorex, aut vespertilio. *Voyez* CHAUVE-SOURIS.
Avornus (frangula), *aune noir.*
Avosetta, *avosette.*
Aurantium, aut pomumnerantium, *orange.*
Aurata vulgaris, *dorade.*
Aurelia (*chrysalide*). *Voyez* à l'article NYMPHE.
Aureus lupus. *Voyez* ADIL.
Aurichalcum, *laiton* ou *cuivre jaune. Voyez* AURIPEAU.
Auricolla, vulgò *borax.*
Auricula Judæ (*oreille de Judas*). *Voyez* CHAMPIGNON.
leporis (*oreille de lievre*). *Voyez* PERCEFEUILLE VIVACE.
muris, aut pilosella. *Voyez* PILOSELLE.
ursi, *oreille d'ours.*
laciniata, sive cortusa. *Voyez* CORTUSE.
Auricularia, aut forficula. *Voyez* PERCE-OREILLE.
Aurifer, *porte-or.*
Auripigmentum (arsenicum flavum), *orpiment.*
Aurora borealis, *aurore boréale.*
Aurum, *or.*
Axis, *cerf du Gange.* Voyez AXIS.
aut asarath, *bangue.*
Axochiolt (onagra), *herbe aux ânes.*
Axungia, *axunge.*
Axus, bubo, *chat-huant.*

Ayera, aut aouara. *Voyez* ce mot.
Ayt. *Voyez* NEGUNDO.
Azarolus, *azérolier.*
Azedarach (*sycomore faux*), *azédérach.*
Azerbes (moschata). *Voyez* à l'article MUSCADE.
Azerbo. *Voyez* à l'article. ZEBRE.

B.

BACALLA. *Voyez* à l'article ARROUMA.
Bacca fructus. *Voyez* BAIE.
Baccæ elephantinæ, cocci Orientales, *coques du Levant.*
lauri (*baies de laurier*). Voyez LAURIER.
Baccharis conisa, *conyse* ou *herbe aux moucherons,*
Bache. *Voyez* NEGUNDO.
Bada. *Voyez* ABADA.
Badzenge. *Voyez* à l'article PUCERON.
Bæhrs. *Voyez* à l'article PAVOT BLANC.
Bagolarus tridentinis, aut celtis, *micocoulier.*
Bahouri. *Voyez* à l'article CAFFÉ.
Bakka. *Voyez* à l'article BANGUE.
Bala, aut musa, *bananier.*
Balæna, *baleine.*
Balampulli, aut tamarindi. *Voyez* TAMARINS.
Balanus marinus, *gland de mer.*
Balanus myrepsica. *Voyez* BEN.
Balaustia (*balaustes*). Voyez à l'article GRENADIER.
Ballerus, *bordeliere.*
Balliem. *Voyez* HERBE A LA FIEVRE.
Balsamelæon Judaïcum, *baume de Judée.*
Balsamina, aut balsamella, *balsamine.*
lutea (noli me tangere). *Voyez* à la suite du mot BALSAMINE.
mas & cucumerina (momordica), *pomme de merveille.*
Balsamita, aut costus hortorum, *herbe du coq.*
Balsamum, *baume.*
album Ægyptiacum, aut verum, *baume de la Meque.*
Brasiliense (*baume* ou *huile du Bresil*). Voyez BAUME DE COPAHU.
Canadense, *baume du Canada.*
Capaïbæ, *baume de Copahu.*
Judaïcum, aut de Mecha, *baume de la Meque.*
Peruvianum, aut Indicum, aut Thamaum. *Voyez* BAUME DU PÉROU.

Balsamum

Balsamum Tolutanum, *baume de Tolu.*
Bambou, aut bambus, *bambou.*
Bamia Alexandrina, aut ketmia Ægyptiaca, vitis folio, parvo flore, *espece de ketmie.* Voyez aussi AMBRETTE.
moschata, aut abelmosch, *graine de musc.*
Ban, bon, buna, bunchos, bunnu, *c'est le caffier.* Voyez ce mot.
Bandura. *Voyez* ANRAMATIQUE.
Bangue. *Voyez* BANGUE.
Baptisecula, aut cyanus, *aubifoin.*
Baracocca, Armeniaca major, *abricotier.*
Barba, *barbe.*
capræ, *barbe de chevre.*
floribus compactis, ulmaria, *reine des prés.*
hirci, tragopogon, *barbe de bouc.*
Jovis pulchri lucens, *barbe de Jupiter.*
Barbarea, (*herbe de Sainte Barbe*) Voyez HERBE AUX CHARPENTIERS.
Barbo, barbus, *barbeau.*
Barbota piscis, *barbote.*
Barca. *Voyez* IACA.
Bardana, *bardane* ou *glouteron.*
minor, aut xanthium, *glouteron petit.*
Bardi. *Voyez* à l'article MULET.
Barotso. *Voyez* à l'article CAMÉLÉON.
Barrus, aut elephas, *éléphant.*
Basaltes, aut basanus, *basalte.*
Basilicum, aut ocimum, *basilic.*
Batan arbor, cujus fructus duryaoen, flos bnaa dicitur, durio. *Voyez* DURION.
Batardo. *Voyez* à l'article ARMADILLE.
Batatas, aut battades, *batate.*
Baticula, aut crithmum, *bacile* ou *criste marine.*
Batrachites, aut bufonites lapis, *crapaudine.* Voyez aussi BRONTIAS.
Bavosa, *baveuse.*
Bayrova, *bois sucré de la Guyane.*
Bdellium gummi, aut bdella, *bdelium.*
Beccabunga. *Voyez* ce mot.
Becassa, rusticula, *bécasse.*
Becheti, aut camelus, *chameau.*
Bechion, aut tussilago. *Voyez* PAS-D'ANE.
Beculo, radix Brasiliensis, *ipecacuanha.*
Bedeguar. *Voyez* ce mot.
Bedengian, aut melongena, fructu incurvo. *Voyez* MELONGENE.
Been. *Voyez* BEHEN.
Begonia hirsuta, &c. *herbe à échauffure.*

Beguquella, aut ſpecacuanha, *ipécacuanha*,
Beidelſar, aut apocynum. *Voyez* Apocin & Beidelsar.
Belemnites lapis, *bélemnite.*
Belingela. *Voyez* à l'article Melongene.
Belinum, ſive apium dulce, *céleri.*
Belladona, *belle-dame.*
Bellerici, aut bellilegi, bellegu. *Voyez* Myrobolans.
Belliculus marinus, aut umbilicus marinus, *nombril marin.*
Bellis, *marguerite.*
cærulea cauli folio, globularia, *globulaire.*
major, aut leucanthemum vulgare, *marguerite.*
minor, *paquerette.*
Belmuſcus Ægyptia, aut abelmoſch. *Voyez* Ambrette.
Belugo, *milan marin.*
Bembi. *Voyez* Acorus des Indes.
Ben. *Voyez* ce mot.
Judæum, aut belzuinum. *Voyez* Benjoin.
Benedicta, aut caryophyllata, *benoite.*
Benten. *Voyez* Ceiba.
Benzoïnum, aut belzoë, belzoïm, benevinum, benivi & belzof. *Voyez* Benjoin.
Bepole. *Voyez* Nimbo.
Berberis, *épine-vinette.*
Canadenſis, latiſſimo folio, *vinetier du Canada.*
Berula, *eſpece de beccabunga.*
Beryllus. *Voyez* Beril & Aigue marine.
Beſtia, *bête.*
Beta, *bette* ou *poirée.*
Betella, aut betelacodi, *bétele.*
Betonica, *bétoine.*
altilis coronaria (caryophyllus hortenſis), *œillet.*
aquatica, ſcrophularia, *herbe du ſiege.*
montana, aut aliſma, *bétoine des montagnes.*
ſylveſtris, aut caſſida. *toque.*
Betula, *bouleau.*
vana, &c. *Voyez* à l'article Moineau blanc.
Bexuquillo. *Voyez* Ipecacuanha.
Bexugo del Peru, aut clematitis Peruviana, *viorne du Pérou.*
Bezetta. *Voyez* à l'article Cochenille.
Bezoar. *Voyez* Bézoar.
bovis, aut alcheron lapis. *Voyez* à l'article Bœuf.
foſſilis, *bézoar foſſile.*
Germanica, *égagropile.*
humanorum. *Voyez* à l'article Calcul.

Bezoar hyftricis, *bézoard de porc-épic.*
Occidentale, } *Voyez* le mot BÉZOAR.
Orientale, }
fimiæ, *pierre* ou *bézoar de finge.*
teftudinis, *pierre* ou *bézoar de tortue.*
Biblus Ægyptia, papyrus, *papier d'Egypte.*
Bicho vergonhofo. *Voyez* LIN ORIENTAL.
Bidens, foliis tripartito divifis, *eupatoire femelle bâtarde.*
Bifolium majus, aut ophris, *double-feuille.*
Bignonia arbor hexaphylla, flore marino luteo, *ébene verte.*
Bijon. *Voyez* à l'article SAPIN.
Binoculus, *binocle.*
Biondella, *Voyez* BOIS GENTIL.
Bipinella, aut tragofelinum minus, *bouquetine petite.*
Biflingua, laurus alexandrina, *laurier alexandrin.*
Bifmalva, aut Althæa, *guimauve.*
Bifmuthum (*étain de glace*). Voyez BISMUTH.
Bifnaga, aut vifnaga, *vifnage.*
Biftorta, *biftorte.*
Bifulca. *Voyez* à l'article QUADRUPEDES.
Bitumen, *bitume.*
Judaïcum, aut Babilonicum. *Voyez* ASPHALTE.
Bivalvia, *bivalves.*
Bixa Americana, aut urucu, *roucou.*
Blatta. *Voyez* BLATTE & KAKERLAQUE.
byzantina, *blatte de Conftantinople.*
Blattæ, *mittes.*
Blattaria, *herbe aux mittes.*
Blitum, *blete.*
fœtidum, vulvaria, *arroche puante.*
Boavinus (*bouvier*). Voyez PIPIT & GOBEUR DE MOUCHES.
Bodeti-cega. *Voyez* IBIJARA.
Boicininga (*ferpent à fonnettes*). Voyez BOICININGUA.
Boitiapo & bojobi, *efpeces de cobra.* Voyez ce mot.
Boleti mofchatini. *Voyez* à l'article MUSCADE.
Boletus cervi (*trufle de cerf*). Voyez BOLETUS CERVINUS.
efculentus. *Voyez* MORILLE à l'article CHAMPIGNON.
Bolumbac, aut carambolas. *Voyez* CHAMAROCH.
Bolus. *Voyez* BOLS.
Armenæ (*bol d'Arménie*). Voyez BOLS.
Orientalis albus (*terre de Lemnos*). Voyez BOLS.
Boma, *bom.*
Bomba, aut xilon, *coton.*
Bombylius. *Voyez* BOURDON.

Bombyx, *ver à ſoie.*
Bona, aut faba, *feve.*
Bonaſus. *Voyez* ce mot.
Bonduc Indorum, *poix de terre.*
Bongopala. *Voyez* à l'article MUSCADE.
Bonifacia, laurus alexandrinus, *laurier alexandrin.*
Bonita, *bonite.*
Bonus Henricus, *bon Henri.*
Boops, aut box, *eſpece de hareng.*
Borametz. *Voyez* à l'article AGNEAU DE SCYTHIE.
Borax, aut capiſtrum auri. *Voyez* BORAX.
Borragines. *Voyez* BOURRAGINÉES.
Borrago, *bourrache.*
Bos, *bœuf.*
Botanica, *Botanique.*
Botrys ambroſioïdes, *botrys* ou *piment.*
  Mexicana, *botrys du Mexique.*
Botrytis, *cadmie en grappes.*
Brachionus, *c'eſt le polype à bras* ou *en bouquet.* Voyez POLYPE.
Brama, *brême.*
Branca urſina, aut acanthus verus, *acante* ou *branc-urſine.*
  Germanica, ſphondylium, *berce* ou *branc-urſine bâtarde.*
Braſſica cauli-flora. *Voyez* CHOU-FLEUR.
  aut caulis. *Voyez* CHOU.
  arvenſis, crambe dicta, *colſa.*
  leporina ſonchus, *laitron doux.*
  marina Anglica & ſylveſtris, *chou ſauvage d'Angleterre.*
  marina ſoldanella, *ſoldanelle.*
Brindones, aut brindoyn. *Voyez* BRINDONES.
Briſſi ſpatagi. *Voyez* à l'article OURSIN.
Broccoli. *Voyez* à l'article CHOU-FLEUR.
Bromos, aut feſtuca avenacea ſterilis elatior, *c'eſt le* feſtucago *des Botaniſtes.*
Brontias. *Voyez* ce mot.
Bruchus. Eruca, *chenille.*
Brume. *Voyez* VER A TUYAU.
Brunella, *brunelle.*
Brungara aradna. *Voyez* HERBE MOLUCANE.
Bruſcus, aut ruſcus, *houx frélon.*
Bryonia, *brione.*
  Americana, *mechoacham.*
  levis, ſive nigra baccifera (tamnus), *ſceau de Notre-Dame.*
  nigra ſylveſtris. *Voyez* RACINE VIERGE.
Bryſſus. *Voyez* à l'article PAS DE POULAIN.

Buaa. *Voyez* à l'article Durion.
Bubalus, *bubale.*
Bubo. *Voyez* Duc.
Bubulcula, *bouvier* ou *péteuſe.*
Buccinum, *buccin.*
Buccelentus, *jouflu.*
Buceras, aut fœnugrecum, *fenugrec.*
Buffelus, *bufle.*
Bufo, *crapaud.*
Bufonites, *crapaudine.*
Bugloſſum, *bugloſſe.*
latifolium, vulgò borrago, *bourache.*
radice rubrâ, aut anchusâ, *orcanette.*
ſylveſtre, aut agreſte. Echium, *herbe aux viperes.*
Bugula, *bugle.*
ſylveſtris villoſa, *c'eſt la bugle ſauvage.*
Bulbo caſtanum, ant bunium, *terrenoix.*
Bulbocodium, aut bulbus ſylveſtris (*aiau*). Voyez Campane jaune.
Bulithus, aut bulithes (*bulithe*). Voyez Pierre des bestiaux.
Bulla cadmica, *pompholix.*
Buna & bunchos, *c'eſt le caffé.*
Bunias, aut napus, *navet.*
Buplevrum, *perce-feuille.*
anguſtifolium herbariorum, *oreille de lievre.*
arboreſcens ſalicis folio. *Voyez* à l'article Seseli de Marseille.
perfoliatum rotundifolium annuum, *perce-feuille.*
Bupreſtis, *bupreſte.*
Bupthalmum cotula folio, *cotula.*
creticum. *Voyez* Œil de bœuf de Crète, à l'article Pyrethre.
majus, aut leucanthemum, *marguerit*
vulgare, *œil de bœuf.*
Burang haru. *Voyez* à l'article Oiseau de Paradis.
Burlatoria. Datura. *Voyez* ce mot.
Burro domatò. *Voyez* à l'article Zebre.
Burſa paſtoris, *bourſe à berger.*
Burſada. *Voyez* à l'article Chataignier.
Buteo vulgaris, *buſe.*
Butomos damocratis. Tribulus aquaticus, *tribule aquatique.*
Teophr. ſparganium, *ruban d'eau.*
Butomus, aut juncus floridus, *jonc fleuri.*
Butua. *Voyez* Pareira brava.
Butyrum. *Voyez* Beurre à l'article Lait.

Buxus, *buis* ou *bouis*.
Byrriola, aut pyrrhula. *Voyez* ci-après RUBICILLA.
Byrrhus, *vrillette*.
Byssus animalis. *Voyez* BISSUS.
mineralis. *Voyez* AMIANTE.
vegetans. *Voyez* BISSUS PLANTE.

C

CAAPEBA, *c'est la liane de serpent* ou *à glacer l'eau*. Voyez CAAPÉBA.
Cabassonus Massiliensium. Lavaronus, *espece de lavaret*.
Cabri-concha. *Voyez* LINGOADA.
Cacahualt. Cacavate. *Voyez* CACAO.
Cacalia, aut tussilago Alpina, *tussilage de montagne*.
Cacaos. *Voyez* Cacao.
Cacave, *cassave* ou *pain de Madagascar* (Cazabi).
Cacavia Cretensibus. Celtis, *micacoulier*.
Cache (*Arec*). *Voyez* CACHOU.
Cachi-ciccara, aut iaaca. *Voyez* IACA.
Cachibou arbor. *Voyez* GOMMIER.
Cachos. *Voyez* ci après SOLANUM POMIFERUM, &c.
Cacina Floridanorum, aut cassine vera (*apalachine*). Voyez THÉ DES APALACHES.
Cactonites. *Voyez* CACTONITE.
Cactus coccinellifer, *opuntia*.
Cadaver, *cadavre*.
Cadmia fornacum, *tuthie* ou *cadmie des fourneaux*.
fossilis, *cadmie fossile*.
nativa & æraria (calaminaris *lapis*), *pierre calaminaire*.
Cadoucaicou. *Voyez* à l'article MYROBOLANS.
Cæcilia, serpens, *aveugle*. Voyez ORVERT.
Cæruleum montanum, *bleu de montagne*.
Cæsaries. *Voyez* à l'article POIL.
Cæspes, *gazon*.
Cagosanga. Radix Brasiliensis, *ipecacuanha*.
Cahouach, cahue, cahuch, coffi. *Voyez* CAFFÉ.
Cajous, aut acaju, *acajou*.
Cairo. *Voyez* à l'article COCOS.
Cakile maritima ampliore folio (*roquette de mer*). Voyez CAKILLE.
Calaf. *Voyez* ce mot.
Calamacorus, aut canacorus, *canne d'Inde* ou *balisier*.
Calamagrostis. Juncago, *jonc faux*.
Calambourg. *Voyez* ce mot.
Calaminaris lapis, *pierre calaminaire*. Voyez CALAMINE FOSSILE.

Calamintha, *calament.*
humilior, folio rotundo. Hedera terreſtris, *lierre terreſtre.*
montana nepeta, *cataire.*
Calamus aromaticus verus (*roſeau aromatique*). Voyez CALAMUS ARO-MATIQUE VRAI.
officinarum. *Voyez* ACORUS.
ſcriptorius, *canne à écrire.*
vulgaris, aut arundo, *roſeau.*
Calcamarus, *calcamare.*
Calcanthum (vitriolum cæruleum). *vitriol bleu.*
Calcatreppola, aut calcitrappa, *chauſſe-trappe.*
Calcatrippa, *pied d'alouette.*
Calceolus Marianus, *ſabot* ou *ſoulier de Notre-Dame.*
Calchitis (*calchite*). Voyez COLCOTHAR FOSSILE.
Calcifraga. Crithmum, *bacile.*
Calcitrappa, *chardon étoilé* ou *chauſſe-trappe.*
Calculus animalis. *Voyez* CALCUL & BEZOARD.
aut lapis piſcium, *pierre de poiſſon.*
Calderonus, *caldéron.*
Calendula, aut caltha, *ſouci.*
Calix. *Voyez* à l'article PLANTE.
Callaina, aut Galliana. *Voyez* à l'article TURQUOISE.
Callarias, aut merlucius, *morue petite.*
Callimus. *Voyez* ce mot & l'article ETITES.
Callydris, *Chevalier.*
Callyonimum, aut fiatola, *fiatole.*
Callytrix, *ſinge verd.*
Calor (*chaleur*). Voyez CHAUD.
Caltha vulgaris, *ſouci.*
paluſtris, aut populago, *ſouci d'eau.*
Calx nativa. *Voyez* PIERRE A CHAUX & FLEUR DE CHAUX.
Calyptra. *Voyez* COEFFE à l'article PLANTE.
Cama-huia Memphites, *onix, camée.*
Camarinnas. Empetrum, *camarigne.*
Cameleo, *caméléon.*
Cameleo-pardalis, *caméléopard.*
Camelina, *caméline.*
Camelus, *chameau.*
flavus, *chameau Jaune.*
laniger Peruvianus. *Voyez* VIGOGNE.
Cammarus, *homard.*
Camotes Hiſpanorum, aut batatas. *Voyez* BATATE.
Campa, eruca, *chenille.*
Campaïf, *baume de Copahu.*
Campanula, *campanule* ou *gantelée.*

Campanula radice esculentâ, *raiponce.*
Camphora, *camphre.*
Camphorata, *camphrée.*
Campsurus. Sciurus, *écureuil.*
Cancamum. Gummi, *cancame.*
Cancellus, *Bernard l'Hermite.*
Cancer. *Voyez* CANCRE & CRABE.
Cancrophagus, *crabier.*
Candela Regia. Verbascum, *molêne.*
Candor. *Voyez* à l'article ARBRE (*brûlure*).
Canella, *canelle.*
alba, aut costus corticosus, *canelle blanche.*
caryophyllata, aut garofanata, *canelle gérofiée.*
Malabarica & Javensis. *Voyez* CASSE EN BOIS.
sylvestris Malabarica. *Voyez* FEUILLE INDIENNE.
Canificium, *canéfice.*
Caninga. *Voyez* CANELLE GÉROFLÉE.
Canis, *chien.*
fluviatilis (lutra), *loutre.*
marinus, *chien de mer.*
Ponticus, *c'est le castor du Pont-Euxin.*
sylvestris, *chien marron.*
volans, *chien volant.*
Canna-arundo, *roseau.*
fistula. *Voyez* CASSE.
gimsin. *Voyez* NISI.
Indica. *Voyez* CANNE D'INDE OU BALISIER.
perida, *c'est le quinquina.*
Cannabina aquatica, folio tripartito diviso. Bidens, *eupatoire femelle bâtarde.*
Cannabina aquatica mas, aut eupatorium, *eupatoire.*
Cannabis, *chanvre.*
Cannacorus, *canne d'Inde* ou *balisier.*
Cannapus, aut cannabis, *chanvre.*
Cannel-coal. *Voyez* à l'article CHARBON MINÉRAL.
Cannevarola, *moineau de jonc.*
Cannolichio. *Voyez* à l'article COUTELIER.
Cantabrica. Caryophyllus, *œillet.*
Cantaris noctiluca (cicendela). *Voyez* VER LUISANT.
Cantharis, *cantharide.*
Cantharus, aut scarabæus stridulus, *hanneton.*
Canuaneros. *Voyez* KOUANE.
Capella, *chevre petite* ou *chevrette.*
Caper, *bouc châtré.*

Caphura (camphora), *camphre.*
Capilli hominis, *cheveux.*
veneris officinarum (adianthum), *capillaire.*
Capiou. *Voyez* à l'article MANIHOT.
Capiſtrum auri, *borax.*
Capito anadromus, *teſtu.*
Capivard. *Voyez* CAPIVERD.
Capnites, *pompholix.*
Capnos. Fumaria, *fumeterre.*
Capo, *chapon.*
de tiburon, *ſerpent du Cap.*
Capparis, *caprier.*
fabaginea, leguminoſa & portulacæ folio. *Voyez* FABAGO.
Capra, *chevre.*
Capraria Peruviana agerati, &c. *Voyez* THÉ DE LA MARTINIQUE.
Caprea & capreolus, *chevreuil.*
Capreoli, aut pampini. *Voyez* PAMPRES.
Capreolus moſchi, *chevre de muſc.*
Capricalla, *oie nonnette* ou *cravant.*
Capriceps. *Voyez* BARGE.
Capricerva, *chevre du bézoard.*
Caprificus. *Voyez* à l'article FIGUIER.
Caprifolium, *chevre-feuille.*
ſtellaria dictum, *muguet des bois.*
Caprimulgus, *tette-chevre.*
Capſicum, *poivre de Guinée.*
Capſula, aut thea. *Voyez* CAPSULE à l'article PLANTE.
Capureiba, aut cabuiba mater, *baume du Pérou.*
Caput, *tête.*
& corona monachi. Dens leonis, *dent de lion.*
gallinaceum. Belgarum. Onobrychis, *ſainfoin.*
Meduſæ, *tête de Méduſe.*
rubrum, *tête rouge.*
Capybura. *Voyez* CABIAI.
Carambolas, aut carabelli. *Voyez* CHAMAROCH.
Carameno. *Voyez* HYBOUCOUHU.
Caranna gummi, *caragne.*
Carbo foſſilis (*litanthrax*), *charbon minéral.*
Carbonarius, aut parus, *méſange charbonniere.*
Carbunculus (*rubis carboucle*). Voyez ESCARBOUCLE.
Carcapulli. *Voyez* ce mot.
Carcharias, *requin.*
Cardamine, *cardamine* ou *creſſon des prés.*
Cardamindum, *capucine petite.*

Cardamomum (*trois especes*). Voyez CARDAMOME.
Arabicum, aut capficum, *poivre de Guinée*.
Cardiaca. *Voyez* AGRIPAUME.
Cardopatium caule nullo. Carlina, *carline*.
Carduelis, aut cardelus, *chardonneret*.
Carduus, *chardon*.
acanthus, five branca urfina, *acante*.
albus, aut Marianus, *chardon Marie*.
benedictus, *chardon béni*.
Americanorum. *Voyez* PAVOT ÉPINEUX.
Brafilianus, foliis aloë, aut ananas. *Voyez* ce mot.
carlina minor, *carline chardon*.
chryfanthemus Narbonenfium, aut fcolymus, *épine jaune*.
foliis tomentofis, feu incanis (fpina alba), *chardon commun*.
fullonum (dipfacus), *chardon à foulon*.
marinus. Echinus, *ourfin*.
hortenfis. Cinara, *artichaud*.
muricatus. Calcitrapa, *chauffe-trape*.
panis, aut pacis. Carlina, *carline*.
parvus, aut cnicus, *chardon petit*.
polyacanthus (*chardon beau*), *poliacanthe*.
folftitialis, *chardon doré*.
fphærocephalus, aut echinopus, *échinope*.
ftellatus, *chauffe-trape*.
vinearum repens, *chardon aux ânes*.
Carex, aut gramen cyperoïdes, *leche*.
alterum. Lon. Butomus, *jonc fleuri*.
minus. Juncago, *faux jonc*.
Caricæ, aut ficus paffæ (*figues feches*). Voyez à l'article FIGUIER.
Cariguiebeju. *Voyez* SARICOVIENNE.
Carlina, *carline*.
caulifera, *carline noire*.
fylveftris minor. Acarna, *carline fauvage*.
Carminum. *Voyez* CARMIN à l'article COCHENILLE.
Carneolus, *cornaline*.
Carnumi. *Voyez* à l'article MICROSCOME.
Caroba, aut filiqua dulcis, *carouge* ou *caroubier*.
Carochuna, *finge du Pérou*.
Caro montana, *chair foffile*.
Carotta, *carotte*.
Carpa, aut cyprinus, *carpe*.
Carpentorum herba, *herbe aux Charpentiers*.
Carpinus, *charme*.
Carpobalfamum, *carpobalfame*.

Carpolithes, *fruits pétrifiés.*
Carthamus, *cartame.*
Cartilago, *cartilage.*
Carvi. Careum. Carum. Cuminum pratenfe. *Voyez* CARVI.
Caryocatactes, *caffe-noifette.*
Caryophillata Veronenfium, flore faniculæ urfinæ (cortufa), *cortufe.*
vulgaris, *bénoite* ou *galliotte.*
Caryophillus aromaticus, *girofle.*
hortenfis, feu caryophyllæa, *œillet.*
Indicus, *œillet d'Inde.*
montanus, aut Mediterraneus (ftatice), *gazon d'Olympe.*
Regius, *girofle royal.*
Caryotæ. *Voyez* à l'article DATTES.
Cafcara de Loxa. *Voyez* à l'article QUINQUINA.
Cafcarilla, *cafcarille.*
Cafcavel. Tangedor, *boiciningua.*
Cafeus, *fromage.* Voyez à l'article LAIT.
Cafia alba, aut lavandula major, *lavande grande.*
Cafmunar. *Voyez* CASSUMUNIAR.
Cafoaris. Caforis. Cafearius (*Emeu*). Voyez CASOAR.
Caffabeldarrira (calamus aromaticus). *Voyez* ROSEAU AROMATIQUE.
Caffamin. *Voyez* ARMADILLE.
Caffia Americana fœtida, &c. (pajomiroba). *Voyez* CASSE PUANTE.
Brafiliana, *caffe du Brefil.*
caryophillata, *caffe gérofiée.*
fiftula, aut nigra. *Voyez* CASSE.
lignea odorata, *caffe en bois.*
fyrinx, *caffe aromatique.*
Caffida, *toque.*
Floridanorum. *Voyez* THÉ DES APALACHES.
hortenfium (*caffide des Jardiniers*). Voyez ACACIA.
paluftris, aut tertianaria, *centaurée bleue.*
viridis, *tortue verte.*
Caffita alauda, *c'eft l'alouette crêtée.* Voyez ALOUETTE.
Caffutha, aut cufcuta, *cufcute.*
Caftanea, *châtaignier.*
equina, aut hippocaftanum, *maron d'Inde.*
Caftina, *caftine.*
Caftoreum. *Voyez* à l'article CASTOR.
Caftrangula. Scrophularia major, *fcrophulaire grande.*
Cataleptica, *kataleptique.*
Catanance, *chicorée bâtarde.*
Cataputia, aut lathyris, *épurge* ou *catapuce.*
— major vulgaris. Ricinus, *ricin.*

Cataria (nepeta), *cataire.*
Cate-cambi, *caté Indien.*
Catechu, *cachou.*
Catellus, *chien nouveau-né.* Voyez BICHON.
Cathologan & catalongay. *Voyez* à l'article NOIX VOMIQUE.
Catulus lupæ (*louveteau*). Voyez à l'article LOUP.
vulgaris, *rouſſette poiſſon.*
Catus, aut felis, *chat.*
Hiſpaniæ. Genetta, *genette.*
pardus, *chat pard.*
tigris (*chat tigre*). Voyez à l'article SERVAL.
zibethicus, *civette.*
Caucalis Arvenſis echinata, magno flore, *caucalis.*
minor pulchro ſemine. Tordilium, *petit ſéſéli de Crête.*
Caucon, aut ephedra, *raiſin de mer.*
Cauda equina, *prêle.*
muris. Myoſuros, *queue de ſouris.*
roſſa, *queue rouge.*
tremula, aut motacilla, *bergeronnette.*
vulpina Turcarum, *lilac.*
Caudex, *tige* ou *tronc.*
Caudiverbera. *Voyez* CORDYLE.
Cavia. *Voyez* à l'article COCHON D'INDE.
Caulis. *Voyez* CHOU & TIGE.
Cayado de Agoa. *Voyez* JURUCA.
Cayata, *vipere du Breſil.*
Caymanes. *Voyez* CAYMAN.
Ceanothus, *c'eſt le chardon aux ânes.* Voyez auſſi à l'article PALIURE.
Cedræleum. *Voyez* à l'article CADE.
Cedria. *Voyez* ce mot.
Cedrides. *Voyez* CEDRE.
Cedronella, *méliſſe de Moldavie.*
Cedrus, *cedre du Liban.*
Americana (*cedre américain*). Voyez ARBRE DE VIE.
baccifera, *cedre petit* ou *oxicedre.*
Celauritis, aut lythargyrus, *litharge.*
Celeri Italorum, aut apium dulce, *céléri.*
Cellularia, *coralline cellulaire.* Voyez à l'article CORALLINE.
Celopa, aut jalappa, *jalap.*
Celtis, fructu nigricante, *micacoulier.*
Cenchrias miliaris, *ammodite.*
Cenchrio, aut acontias. *Voyez* ce mot.
Cenchrites lapis. *Voyez* AMMITE, CENCHRITE & OOLITHE.
Cenchryas. *Voyez* à l'article AMMODITE.

Centaurium, aut centaurea, *centaurée grande.*
minus, *centaurée petite.*
Centauroides, aut gratiola, *gratiole.*
Centimorbia, aut nummularia, *nommulaire.*
Centinodia (*centinode*). Voyez RENOUÉE VULGAIRE.
Centipedes, aut millepedes, *millepieds.*
Centrine, aut pefce porco, *efpece de dauphin.*
Centum-capita. Eryngium, *chardon Roland.*
Centunculus, aut filago, *herbe à coton.*
Cepa, aut cæpa, *oignon.*
afcalonica, *échalotte.*
Cepa fiffilis. *Voyez* CIBOULE *à l'article* OIGNON.
marina (fcilla) *fcille.*
fectilis, *cive* ou *civette.*
Cepæa, aut anagillis, aquatica minor, *beccabunga.* 2.
Cephalus, aut afellus paluftris, *dormeur.*
Mugil. *muge.*
Cera. *Voyez* CIRE *&* *l'article* ABEILLE.
Cerambix, *capricorne.*
Cerafa, aut cerafia, *cerife.*
Cerafo affinis. *Voyez* MAHALEP.
Cerafus, *cerifier.*
carne dura, *bigarreautier.*
fructu aquofo, *guignier.*
nigro, *mérifier.*
fativa, fructu majori, *griotier.*
rotundo, rubro & acido, vulgò, *cerifier.*
fylveftris amara, *mahalep.*
trapezuntina (lauro-cerazus), *laurier cerife.*
Ceraftus, *cérafte.*
Ceratia filiqua, *carouge.*
Ceratites lapis. *Voyez* UNICORNE FOSSILE.
Ceratodon. *Voyez à l'article* LICORNE DE MER.
Ceratophita, aut litophyton. *Voyez* LITOPHYTE *à la fuite du mot* CORALLINES.
Ceraunias lapis, *pierre de foudre.* Voyez CÉRAUNIAS.
Cercis, aut populus tremula, *tremble.*
Cercopithecus, *cercopitheque.*
Cerebrum, *cerveau.*
Cerefolium, *cerfeuil.*
magnum Hifpanicum myrrhis, *cerfeuil mufqué.*
Cereiba & cereibuna. *Voyez à l'article* MANGLE.
Ceretta, aut ferratula, *farette.*
Cereus peruvianus, *cierge épineux.*

Cerinthe ; *mélinet.*
Cerva (*biche*). Voyez CERF.
Cervaria alba , aut libanotis , *faux turbith des montagnes.*
nigra , aut oreofelinum , *perfil de montagne.*
Cervicaria major (campanula) *campanule.*
Cerumen. *Voyez ce mot.*
Cerufa. *Voyez* CÉRUSE *à l'article* PLOMB.
Cervus , *cerf.*
palmatus , *daim.*
perpufillus juvencus Guineenfis , *chévrotain.*
volans-fcarabæus , *cerf-volant.*
Cetacei , *cétacées.*
Ceterach , *cétérac.*
Cetus , vulgò balna , *baleine.*
Cevadilla Mexicana , *cévadille* (*petite orge*).
Ceyba viticis , folio aculeato , *fromager.*
Chaa , *thé.*
Chacrilla , *cafcarille.*
Chærophyllum fativum , aut cerefolium , *cerfeuil.*
fylveftre , *cerfeuil fauvage.*
Chairbua. *Voyez à l'article* CARDAMOME.
Chalcedonius lapis , *calcédoine.*
Chalcophonus , *pierre de cloche.*
Chalcytis nativa rubra , *colcothar foffile.*
Chalyb (*acier*). Voyez *à l'article* FER.
Chama , *came.*
Chamæacte , aut ebulus , *yeble.*
Chamæbalanus , aut lathyrus Arvenfis repens tuberofus , *vefce fauvage.*
Chamæbatus , *c'eft la ronce fans épines.*
Chamæcerafus. *Voyez à l'article* CÉRISIER.
dumetorum , fructu gemino rubro. *Voyez ci-après* XILOS-TEON.
Chamæcypariffus , aut fantolina. *Voyez à l'article* AURONE.
Chamæcyffus , aut hædera terreftris , *lierre terreftre.*
Chamæcyftus , aut helianthemum , *hélianthême.*
Chamædaphne , aut laureola fœmina , *bois gentil.*
Chamædris , *germandrée.*
fructicofa fylveftris meliffœ folio , aut fphacelus , *chamarras ou fauge fauvage.* Voyez *à l'article* GERMANDRÉE D'EAU.
maritima incana , frutefcens , foliis lanceolatis , *c'eft le marum de Cortufus.* Voyez MARUM.
paluftris canefcens. Scordium , *germandrée d'eau.*
Chamægelfeminum grandiflorum , aut jafminum Hifpanicum , *jafmin d'Efpagne.*

Chamægenifta fagittalis. Geniftella, *fpargelle.*
Chamælea, *camelée.*
Chamæleon, *caméléon.*
albus, *carline.*
niger, *carline noire.*
Chamæmelum, aut chamomilla, *camomille.*
chryfantæmum : *œil de bœuf.*
fœtidum. Cotula fœtida, *maroute.*
odoratum & nobile, *camomille Romaine.*
Chamænerion, *laurier rofe petit* ou *herbe de S. Antoine.*
Chamæpeuce, aut camphorata, *camphrée.*
Chamæpytis lutea, *ivette.*
Chamæpyxos, *buis à parterre.*
Chamærodendros. *Voyez* ÆGOLETHRON.
Chamæfpartium, aut geniftella, *fpargelle.*
Chamæfyce, *tithymale petit.*
Chamoletta, *iris bulbeux.*
Charadrius, *plongeon huppé.*
Chamarei. *Voyez à l'article* AMBELA.
Charantia momordica, *pomme de merveille.*
Charcedonius lapis, *calcédoine.*
Charta emporetica, *c'eft le papier à écrire.*
Chebuli myrobalani. *Voyez* MYROBOLANS.
Cheiri, *giroflier jaune.*
Chelapa, aut jalappa, *jalap.*
Chelæ cancri, *pattes noires de crabes.* Voyez CRABE DE MER.
Chelidonia major, *chélidoine grande* ou *éclaire.*
minor, *fcrophulaire petite.* Voyez CHÉLIDOINE PETITE.
paluftris, aut populago, *fouci d'eau.*
Chelidonius lapis, *pierre d'hirondelle.*
Chelifer, *pince.*
Chelonites, aut bufonites, *crapaudine.*
Chelonites, aut brontias, *pierre de foudre.*
Chenocopus, *c'eft l'excrément de l'oie.*
Chenopodium, *patte d'oie.*
ambrofioïdes Mexicana, *thé du Méxique.*
vulgaris (botrys) *piment*
fœtidum, *arroche puante.*
folio finuato, faturate virente, *quinua.*
folio triangulo (bonus Henricus) *bon-Henri.*
Cherefolium, *cerfeuil.*
Chermes. *Voyez* KERMÈS.
Cherophyllum fylveftre. Anthrifcus. *Voyez* CERFEUIL SAUVAGE.
Cherfidrum, aut acontias. *Voyez* ACONTIAS.

Cherupa, aut ſnœripa. *Voyez à l'article* PERDRIX.
Chianſou Chinenſium (coſtus amarus) *coſtus amer.*
Chibou gummi, *gomme de gommier.*
Chilli, aut holquahuylt. *Voyez* HOLLI.
China radix, *ſquine.*
China-canna, *quinquina.*
Chipea, aut aloſa, *aloſe.*
Chlimia, aut cadmia, *cadmie.*
Chloris, aut fringilla viridis, *pinſon verd.*
Choaſpites. *Voyez* CHRYSOBERIL.
Chofool. Areca. *Voyez* AREC.
Chocolatum (*chocolat*). Voyez *à l'article* CACAO.
Chomir, aut hamſterus, *hamſter.*
Choncul. *Voyez* CHUNGAR.
Chondrilla, *condrille.*
cærulea, *catanance.*
verrucaria, *zante.*
Chotool. *Voyez à l'article* CACHOU.
Chouan ſemen. *Voyez* CHOUAN.
Choucourou. *Voyez à l'article* MAHOT.
Chryſalis aurelia, *chryſalide.* Voyez *à l'article* NYMPHE.
Chryſanthæmum, aut buphtalmum, *œil de bœuf.*
Alpinum incanum foliis abrotoni multifidis (Achillæa) *eſpece de Jacobée.*
Peruvianum. Corona ſolis, *herbe au ſoleil.*
ſegetum, *Marguerite jaune.*
ſeminibus longis compreſſis (tagetes) *œillet d'Inde.*
tenui-folium bæticum. *Voyez ci-après* COTULA.
Chryſites, vulgò lydius lapis, *pierre de touche.*
Chryſitis, vulgò lythargyrus auri, *lytharge d'or.*
Chryſobates, *chryſobate.*
Chryſoberillus, *chriſobéril.*
Chryſocarpos (hædera Poëtica). *Voyez à l'article* LIERRE.
Chryſocolla. Borax. *Voyez* CHRYSOCOLLE.
Chryſocome, aut coma aurea (elichryſum) *bouton d'or.*
Chryſogonum, aut blattaria, *herbe aux mittes.*
Chryſolachanum, aut lampſana, *lampſane.*
Chryſolapis (lapis Bononienſis) *pierre de Boulogne.*
Chryſolitus, *chryſolite.*
Chryſomela, *chryſomele.*
Chryſoprazius. Chryſopteron, *chryſopraſe.*
Chryſoſplenium, *ſaxifrage dorée.*
Chryſtophoriana, aut aconitum racemoſum, *herbe de S. Chriſtophe.*
Chuenma. *Voyez* MULU.

Cibus,

Cibus, *viande.*
Cica, aut ceica. *Voyez* Tique.
Cicada, *cigale.*
fluviatilis, *cigale de riviere.*
marina, *cigale de mer.*
Cicer arietinum, *pois ramé.*
fativum. *Voyez* Ers.
flore candido, *pois chicke.*
Cicerbita, fonchus, *palais de lievre.*
Cicercula, aut pifum Græcorum fativum (lathyrus), *geffe.*
Cichorium, *chicorée.*
fylveftre luteum (chondrilla), *condrille.*
verrucarium (zacintha), *zante.*
Cicindela. *Voyez* Cicindele & Ver luisant.
capite, thorace, pedibufque rufis, elytris nigro cæruleus, *bombardier.*
Cicla officinarum (beta alba), *bette* ou *poirée.*
Ciconia avis, *cigogne.*
Cicuta, *ciguë.*
aquatica, *ciguë aquatique.*
Cicutária, aut cicuta minus fœtida, *ciguë petite.*
Cilla vandoh. *Voyez* Janaka.
Cimex, *punaife.*
Cimi-cimi, *grenouille de Cayenne.*
Cimolea terra, *terre cimolée.*
Cinara, aut fcolymus, *artichaud.*
fpinofa, *cardons.*
Cincinni (capilli hominis). *Voyez à l'article* Poil.
Cinclida. *Voyez* Jynx.
Cineres clavellati. *Voyez à la fuite du mot* Vigne *cendres gravellées.*
Cingularia, aut lycopodium, *pied de loup.*
Cinis cæruleus, *cendre bleue.*
Orientalis. *Voyez à l'article* Roquette *cendre du Levant.*
Cinnabaris nativa, *cinabre naturel.*
Cinnamomum, *canelle.*
Cipipa. *Voyez à l'article* Manihot.
Circæa, *herbe de S. Etienne* ou *circée.*
Monfpelienfis (dulca amara) *douce-amere.*
Circium Italicum. Bugloffum, *buglofe.*
Ciri-apoa. *Voyez* Cerique.
Cirrhi. *Voyez* Mains *à l'article* Plante.
Cirfium Arvenfe fonchi folio (carduus vinearum) *chardon des vignes.*
Ciftus, *cifte.*
ledon, aut ladanifera cretica, *cifte.*

Citrago, *méliſſe* ou *citronelle*.
turcica, aut Moldavica, *méliſſe de Moldavie.*
Citrangula, aut citreum, *citronnier*.
Citria, aut citreũm, *idem*.
Citrinella, *tarin*.
Citrullus, *citrouille* ou *paſteque*.
Citrum & citro, *citron*.
Citula, aut faber piſcis, *forgeron*.
Civeta (zibethum) *civette*.
Clangula (*ſargon*). Voyez *aux articles* CANARDS DE MER & PLONGEON PETIT.
Clematis daphnoïdes minor. Pervinca, *pervenche*.
Peruviana. Bexugo, *viorne du Pérou*.
Clematitis, *clématite* ou *herbe aux gueux*.
trifolia, flore roſeo clavato (granadilla), *grenadille*.
Clinopodium origano ſimile, *baſilic ſauvage*.
quibuſdam maſtichina Gallorum. *Voyez* MARUM MASTICH.
Clymenum, aut androſœmum, *toute ſaine*.
Cnicus exiguus, capite cancellato, ſemine tomentoſo. Carduus parvus, *chardon petit*.
ſativus (carthamus) *cartame*.
ſylveſtris hirſutior, aut carduus benedictus, *chardon-béni*.
Co. *Voyez à l'article* LIERRE.
Coachira Indorum, aut anil. *Voyez à l'article* INDIGO.
Coagulum lactis, *fromage*. Voyez *à l'article* LAIT.
Coanenepilli. *Voyez* CONTRA-YERVA.
Coati mondi. *Voyez* COATI.
Cobaiba. *Voyez à l'article* BAUME DE COPAHU.
Cobaltum, *cobalt*.
Cobitis fluviatilis, *loche de riviere*.
Cobra Capella. *Voyez* COBRE DE CAPELLO.
de Cipo, *ſerpent boitiapo du Breſil*.
de Neuſtria. *Voyez à l'article* COBRE DE CAPELLO.
verde, *c'eſt le bojobi*.
Coccigria, *coccigrue*. Voyez BOIS DE FUSTET.
Cocci-Orientales, *coques du Levant*.
Coccinella, *cochenille*.
ſcarabea, *bête à Dieu*.
Coccos. *Voyez* COCCO.
Coccothrauſtes, aut fringilla noſtras, *gros-bec*.
Cocculi pinei (*coques du pin*). Voyez *à l'article* PIN.
Coccum gnidium (fructus thymeleæ) *Voyez à l'article* THYMELÉE *ou* GAROU.
Coccus, aut chermes. *Voyez* KERMÈS.

Coccus Polonicus tinctorius, *cochenille de Pologne.*
radicum, *idem.*
tinctorius ilicis, *kermès de Provence.*
Cochehue, aut urucu, *roucou.*
Cochitzapotl. *Voyez* Sapotillier.
Cochlea, *limaçon.*
cælata marina, *limaçon de mer.*
fluviatilis, *limaçon de marais ou d'eau douce.*
terreſtris, *limaçon de terre ou des jardins.*
veram purpuram fundens. *Voyez* Murex & Pourpre.
Cochlearia, *herbe aux cuillers.*
folio cubitali (raphanus ruſticanus) *cram.* ou *grand raifort.*
Coco de Levanti, *coques du Levant.*
Cocoi, aut ſoco. *Voyez à la ſuite du mot* Héron.
Coconam. *Voyez à la ſuite du mot* Pavot blanc.
Codaga-pala, *codagapale.*
Coddam-pulli. *Voyez* Carcapulli.
Codiaminum, aut bulbocodium, *aiau.*
Codomalum Cretenſium (Dioſpyros) *amelanchier.*
Cœlum, *ciel.*
Coffea, aut arbor Yemenſis, fructum coffe ferens. *Voyez* Caffier.
Coggygria, aut cotynus, *bois de Fuſtet.*
Cohe. *Voyez à l'article* Hibou.
Colchicum, *tue-chien* ou *colchique.*
luteum majus, aut lilio-narcyſſus, *lys-narciſſe* ou *colchique jaune.*
Orientale, radice ſiccata alba. *Voyez* Hermodacte.
Colcothar, aut chalcitis, *colcothar foſſile.*
Colla, aut glutinum. *Voyez à la ſuite du mot* Colle de Poisson.
Collinſonia radix. *Voyez* Viperine de Virginie.
Collurio, *pie-grieſche.*
Colocaſia, *colocaſie.*
Colocynthis, *coloquinte.*
oblonga, &c. *Voyez* Calebasse de terre.
Colophonia, *colophone* ou *arcançon.* Voyez *à l'article* Pin.
Colſa napus, *chou colſa.*
Coluber, *couleuvre.*
igneus, *tléon.*
Colubri, *colibri.*
Colubrina lapis, *colubrine.*
Virginiana (piſtolochia fenagruel dicta) *colubrine de Virginie.*
Colubrinum lignum, *bois de couleuvre.*
Columba. *Voyez* Colombe & Pigeon.
Groënlandica, *tourterelle de mer.*

Columbaris (verbena), *vervene.*
Colutea Indica herbacea, ex quâ, *indigo* (*anil*). Voyez *à l'article* Indigo.
minima (coronilla) *baguenaudier petit.*
veſicaria, *baguenaudier.*
Colymbi ſpecies. *Voyez* Lumme.
Colymbus, *colimbe.*
major criſtatus & cornutus, *grêbe.*
Coma (*chevelure*). Voyez *à l'article* Poil.
aurea, aut elychriſum, *bouton d'or.*
Comacali. *Voyez* à l'article Figuier sauvage.
Comarus, aut arbutus, *arbouſier.*
Comopolii, aut polium montanum, *polion jaune.*
Concha anatifera, *conque anatifere.*
cordis (*bucardite*) *cœur coquille.*
globoſa, *tonne* ou *conque Perſique.*
Concha margaritifera, *nacre de perles.*
rugoſa (*vieille ridée*). *Voyez* Jataron.
veneris, *conque de Vénus.*
Conchæ pylorides, *pylorides.*
Conchulæ marinæ, aut piſum marinum, *pou de mer.*
Conchylium, *coquillage.*
byzantinum & odoratum, *ongle odorant.*
Conchytæ, *conchites.*
Conchyti curvi roſtri, *gryphites.*
Concontlatollis (polyglotta), *quarante langues.*
Conduri, aut condournani. *Voyez* Laga.
Conferva reticulata. *Voyez* Conferva.
Conferti di Tivoli, *dragées de Tivoli.*
Conger, aut congrus, *congre.*
Coni, ſeu ſtrobili. *Voyez à l'article* Sapin.
Conſiligo, tenui-folia (helleborus niger Hippocratis), *ellebore noir d'Hippocrate.*
Conſolida (ſymphitum), *conſoude.*
aurea, aut ſarracenica (virga aurea), *verge dorée.*
aurea Chirurgis (helianthemum), *hyſope des Garigues.*
media, *bugle* ou *conſoude moyenne.*
vulnerariorum (Leuchantemum), *Margueritte.*
minor (brunella), *brunelle.*
regalis ſativa. Calcatrippa, *pied d'alouette.*
Conſtellatio, *conſtellation.*
Conſtrictor, *ſerpent étouffeur.*
Contra-yerva, *dompte-venin.*
Hiſpanorum, aut drackena radix, *contrayerva du Pérou.*
Virginiana, *viperine de Virginie.*

Convolvulus, *liseron.*
Americanus, mechoanna dictus. *Voyez* MECHOACHAN.
Indicus alatus maximus (turpethum) *turbith.*
maritimus noftras. Soldanella, *foldanelle.*
Syriacus (fcammonium). *Voyez à l'article* SCAMMONÉE.
tenuifolius, five pennatus Americanus (quamoclit) *jafmin rouge.*
tinctorius fructu Virgineo, *cariarou.*
Conyza, *conife* ou *herbe aux moucherons.*
Hippocratis, aut ambrofia, *ambrofie.*
major Monfpelienfis odorata, *herbe aux punaifes.*
Copal gummi, aut copallifera. *Voyez* RÉSINE COPAL.
Copalxocotl (an fapindus) *favonnier.*
Copalyva, aut Copahu. *Voyez* BAUME DE COPAHU.
Copra, *huile de cocco.* Voyez *à l'article* COCCO.
Copris, *c'eft le fcarabée des bouzes de vache (bouzier).*
Cor. *Voyez* CŒUR.
Coracia, aut graculus, *geai.*
Corallachates lapis, *agate rouge.*
Corallina, *coralline.*
veficulata, &c. *Voyez* TAMARIS DE MER.
Corallites undulatus, *méandrite.*
Corallodendron triphyllum Americanum, &c. *bois immortel.*
Corallum & ejus fpecies, *corail.*
album, oculatum, aut ftellatum, *corail blanc des boutiques.*
Corchorus crateva, aut anagallis mas, *mouron mâle.*
Corcopal fructus. *Voyez* MELOCORCOPALLI.
Cordylus, *cordyle.*
Coriandrum, aut coriander, *coriandre.*
Coriaria, *rédoul.*
Corindum, ampliore folio, fructu majore, *pois de merveille.*
Coris. *Voyez* CAURIS.
Corium foffile, *cuir foffile.*
Cornalina, aut corneolus, *cornaline.*
Corneus, *roche de corne.*
Corniculæ (*cornillacs*). *Voyez à l'article* CORNEILLE.
Cornifer, aut corniger, *cornupede.*
Cornix, *corneille.*
frugilega, *freux.*
marina, aut corvus aquaticus, *cormoran.*
Cornu, *corne.*
alcis (ungula alcis). *Voyez à l'article* ÉLAN.
Ammonis, *corne d'Ammon.*
bovis (*corne de bœuf*). Voyez *à l'article* TAUREAU.

Cornu cervi, *corne de cerf*. Voyez *l'article* CERF.
damæ (*corne de daim*). Voyez *à l'article*. DAIM.
fossile, *unicorne minéral*.
Cornus, aut cornum, *cornouiller* ou *cornier*.
Corolla. *Voyez* COROLLE *à l'article* PLANTE.
Corona Imperialis, *couronne Impériale*.
solis, aut regia, *herbe au soleil*.
parvo flore, tuberosâ radice, *topinambour*.
terræ. Hedera terrestris, *lierre terrestre*.
Coronaria (caryophyllus hortensis), *œillet*.
Coronilla, aut colutea minima, *baguenaudier petit*.
Coronopus, *corne de cerf*.
sylvestris, aut myosuros, *queue de souris*.
Corpus, *corps*.
Corruda, *asperge sauvage*.
Cortex, *écorce*.
aromaticus Peruvianus, *cascarille*.
caryocostinus (*écorce de caryocostin*). Voyez *à l'article* CANELLE BLANCHE.
caryophyllatus (*bois de gérofle*). Voyez CANELLE GÉROFLÉE.
Peruvianus, *quinquina*.
sine pari (*écorce sans pareille*). Voyez *aux articles* CANELLE BLANCHE & ÉCORCE CARYOCOSTIN.
Winteranus, *écorce de Winter*.
Cortusa, *cortuse*.
Corvus, *corbeau*.
aquaticus, *cormoran*.
Corylus, *coudrier* ou *noisetier*.
Cos, *pierre à aiguiser*.
ædificialis, *grais à bâtir*.
fissilis, *grais feuilleté*.
Turcica (*pierre à faulx*). Voyez GRAIS DE TURQUIE.
Cosquauth. *Voyez* AURA.
Cossus, *cosson*.
Costa animalium, *côte*.
Costus amarus & aromaticus, *costus amer d'Arabie*.
corticosus, *canelle blanche*.
Hortorum, *herbe du coq* ou *coq des jardins*.
iridem redolens. *Voyez à l'article* COSTUS D'ARABIE.
nigra, *c'est la racine d'artichaud desséchée*.
Coticula. Lydius lapis, *pierre de touche*.
Cotinus coriaria, *bois de fustet*.
Cotonaria, aut gnaphalium, *herbe blanche*.
Cotonaster, *amélanchier velu*.

Cotonea, aut cotoneus (cydonia), *coignassier.*
Cotoneum. Xilon, *coton.*
Cotula fœtida, *camomille puante* ou *maroute.*
non fœtida. Buphtalmum, *œil de bœuf.*
Coturnix, *caille.*
Cotter miza. *Voyez à l'article* STYRAX LIQUIDE.
Cottus. *Voyez* CHABOT.
Cotyledon, *nombril de Vénus.*
acetabulum, *acétabule.*
aquatica (hydrocotile), *écuelle d'eau.*
montana, aut sanicula guttata. *Voyez* SANICLE DES MONTAGNES *à l'article* GEUM.
Cotyledones. *Voyez* COTYLEDONS *à l'article* PLANTE.
Couac. *Voyez à l'article* MANIHOT.
Couboulíroua, *bois à gaulettes.*
Couma, *poirier sauvage de Cayenne.*
Coupi arbor hirsuto folio. *Voyez* COUPY.
Courbari bifolia, flore pyramidato. *Voyez* COURBARI *& l'article* RÉSINE ANIMÉ.
Coyemboue. *Voyez à l'article* CALEBASSIER.
Crabro, *frélon* ou *foulon.*
Cracca, aut arachus, *vesseron* ou *vesse-sauvage.*
Crambe maritima Brassicæ folio, *chou marin d'Angleterre.*
Cranium, *crâne.*
Crassula, aut faba inversa, *orpin* ou *joubarbe des vignes.*
Cratecus. *Voyez ci-après* Cratægus.
Crater jovis, aut corona solis, *herbe au soleil.*
Cratitires, aut caprificus. *Voyez à l'article* FIGUIER.
Cremor tartari, *crême de tartre.* Voyez *à l'article* TARTRE.
Crepanella Italorum (dentellaria) *dentellaire.*
Crepitus lupi, aut lycoperdon. *Voyez* VESSE DE LOUP *à la suite de l'article* CHAMPIGNON.
Crespinus Mathioli (berberis) *vinetier.*
Creta, *craie.*
marina, aut crithmum, *bacile* ou *criste marine.*
Crex, *râle.*
Crines. *Voyez* CRIN *à l'article* POIL.
Crinones, *crinons.*
Crista galli, *crête de coq.*
flore rubro. Pedicularis, *pédiculaire des prés.*
pavonina sinensium (poinciniana) *poincillade.*
Crithmum, *bacile* ou *fénouil marin.* Voyez PASSEPIERRE.
Crocodylus, *crocodile.*
minor, aut scincus, *scinq marin.*

Crocus Indicus (curcuma) *terre mérite.*
fativus, *fafran.*
fylveftris, *carthame.*
Crotalaria afiatica folio fingulari verrucofo, floribus cæruleis, *crotalaire.*
Croton Nicandri, aut Ephedra Anabafis, *efpece de raifin de mer petit.*
Crucialis, aut afperugo, *rapette* ou *porte-feuille.*
Cruciata, aut crucialis, *croifette.*
Cruciferæ, *cruciferes.*
Cruftacea animalia, *cruftacées.*
Cryptocephalus, *gribouri.*
Cryftallus, *criftal.*
Iflandica, *criftal d'Iflande.*
mineræ, aut montana, *criftal de mine* ou *de montagne.*
rupea, *cryftal de roche.*
Cuambu, feu caryophillata thea, *thé du Fort S. Pierre.*
Cubebæ, *cubebes.*
Cucculi fructus folani furiofi in Ægypto, *coques du Levant.*
Cucitz. *Voyez* MABOUJA.
Cucubalus, aut alfine baccifera, fcandens, *efpece de morgeline.*
Cucuji mufcæ Indicæ. *Voyez* CUCUJU & ACUDIA.
Cuculus, *coucou.*
Cucumer afininus (elaterium) *concombre fauvage.*
Cucumer marinus, *concombre marin.*
fativus vulgaris, *concombre cultivé.*
Cucumis puniceus (momordica) *pomme de merveille.*
fylveftris, aut erraticus (elaterium) *concombre fauvage.*
Cucurbita foliis afperis, flore luteo (pepo) *citrouille.*
lagenaria, flore albo, folio molli, *courge* ou *calebaffe.*
fylveftris, fructu rotundo minor, *coloquinte.*
verrucofa. Melopepo, *potiron.*
Cucurbitifera arbor Americana, *calebaffier.*
Culcas, aut colcas (colocafia) *colocafie.*
Culcul. *Voyez* SCECACHUL.
Culebrilla, aut fuglacura. *Voyez* VER MACAQUE.
Culex. *Voyez* COUSIN & MOUCHERON.
Culmus. *Voyez à l'article* TIGE.
Cuminoïdes, *efpece de cumin fauvage.*
Cuminum, aut cyminum, *cumin.*
nigrum Germanicum (nigella) *nielle* ou *nigelle.*
pratenfe. Carvi officinarum. *Voyez* CARVI.
filiquofum, aut hypecoon, *cumin cornu.*
Cuniculus, *lapin.*
Indicus, *cochon d'Inde.*
Cunila bubula, aut origanum, *origan.*
Cunila

Cunila sativa, aut satureia, *sariette.*
Cunolites, *cunolite.*
Cuntur, *condor.*
Cupressus, *cyprès.*
Cuprum, *cuivre.*
Cupula (calix glandis quercini). *Voyez* Gland *à l'article* Chêne.
Curane. *Voyez* Cubebes.
Curbma. *Voyez à l'article* Taon.
Curcas, aut habelculcul. *Consultez le Dictonnaire de Lémery.*
Curculio, aut curgulio, *charençon.*
Curcuma officinarum, *terre mérite.*
Cureas. *Voyez à l'article* Ricin *pignon de Barbarie.*
Curiuca, *verdon.*
Curucutinga. *Voyez à l'article* Curucu.
Cuscuta, *cuscute.*
Cyanus, *bluet* ou *aubifoin.*
Cyclamen, *pain de pourceau.*
Cydonium, aut cydonia, *coignassier.*
Cygnus, *cygne.*
cucullatus, *cygne capuchonné.*
Cymbalaria, aut linaria hederaceo folio, *cymbalaire.*
Cynchramus, aut hortulanus, *ortolan.*
Cynocephalos, aut antirrhinum, *mufle de veau.*
Cynocephalus, *cynocéphale..*
Cynocrambe vulgaris, *mercuriale sauvage* ou *chou de chien.*
Cynocoprus, aut album Græcum, *merde de chien.*
Cynoglossum (*langue de chien*). Voyez Cynoglosse.
montanum majus, aut cerinthe, *mélinet.*
Cynomorion. Orobanche, *orobanche.*
Cynorrhodon, *églantier.*
Cynosbatos, *rosier sauvage.*
Cynosorchis, *espece d'orchis.* Voyez Satyrion.
Cyparissus, aut cupressus, *cyprès.*
Cyperoïdes latifolium, spicâ rufâ, *leche.*
Cyperus, *souchet.*
Americanus (radix Sanctæ Helenæ). *Voyez à l'article* Souchet *racine de Ste. Hélene.*
esculentus, aut trasi Italorum, *souchet Sultan.*
Indicus aut curcuma, *terre mérite.*
longus inodorus Peruanus, *contra-yerva du Pérou.*
niloticus. *Voyez à l'article* Papier.
scandens foliis & caule serratis, *herbe coupante.*
Cypo de cameras. *Voyez* Ipecacuanha.
Cyprinus, aut carpio, *carpe.*

Cyprinus aculeatus, *pigo.*
oblongus, *meunier.*
pinna ani duplici caudæ trifurcæ, *poiſſon d'or* ou *dorade Chinoiſe.*
Cyprus, aut phylliræa. *Voyez ce mot.*
Cyſteolithos. Lapis ſpongiæ, *pierre d'éponge.*
Cytharus. *Voyez* Folio.
Cytinus, aut pucinæ fructus, *grenadier cultivé.*
Cytiſo geniſta, *genêt cytiſe.*
Cytiſus & ejus ſpecies. *Voyez* Cytise.

D

Dachel, aut palma dactylifera, *dattier.*
Dactyli, *dattes.*
Plinii. *Voyez à l'article* Dail.
Dactylus (ſolen) *Coutelier.*
ydæus Lapis lincurius, *bélemnite.*
Dama recentiorum, *daim.*
Damaſonium calliphillon (helleborine), *elléborine.*
ſtellatum, *plantain aquatique étoilé.*
Danta, aut capa, *dante* ou *béori.*
Daphne alexandrina, aut laurus alexandrina, *laurier alexandrin.*
Daphnoïdes (laureola) *garou.*
Datiro, aut datura. *Voyez à l'article* Pomme épineuse.
Datiſca. *Voyez à l'article* Fleur.
Daucus creticus, *daucus de Crête* ou *de Candie.*
montanus apii folio major (oreoſelinum), *perſil de montagne.*
ſativus (carotta) *carotte.*
ſepiarius, aut anthriſcus. *Voyez* Cerfeuil sauvage.
vulgaris, *carotte ſauvage* ou *faux chervi.*
Delphinium hortenſe, *pied d'alouette.*
platani folio. Staphis agria dictum, *ſtaphis aigre.*
ſegetum, *pied d'alouette ſauvage.*
Delphinus, aut Delphinium. *Voyez* Dauphin *à la ſuite de l'article* Baleine.
Deltoïdes, aut muſculus, *moule* ou *cayeu.*
Democulo. *Voyez à l'article* Phalange araignée.
Denderites, *dendrite.*
Dendro-achates, *agathe herboriſée.*
Dendroïtes, *dendroïte.*
Dens caballinus, aut hyoſciamus, *juſquiame* ou *hannebane.*
canis, *dent de chien.*
elephanti *Voyez* Yvoire & *l'article* Éléphant.

Dens leonis, *pissenlit* ou *dent de lion*.
Dentalium, *dentale*.
Dentaria, *dentaire*.
orobanche, *dentaire orobanche*.
Dentellaria, *dentelaire*.
Dentes, *dents*.
di Cavaillos. *Voyez à l'article* SANGLIER.
fossiles, *dents fossiles*.
Dentex, *dentale, poisson*.
Descuria, *thalitron*.
Diabolus marinus, aut diavolo di mare, *diable de mer*.
Diapensia, aut sanicula, officinarum, *sanicle*.
Diaria. Ephemeron, *mouche éphémere*.
Dictamnus alba, *fraxinelle*.
cretica, *dictame de Crête*.
montis sipily, origani foliis. *Voyez à l'article* DICTAME DE CRÊTE.
Didelphus, *didelphe*.
Diervilla, *dierville*.
Dies. *Voyez* JOUR.
Digitalis, *digitale*.
minima, gratiola dicta, *gratiole*.
Orientalis, sesamum dicta, *sésame*.
sesamum dicta rubello flore, *ouange* ou *gingiri*.
Digitata (*digités*). Voyez *à l'article* QUADRUPEDES.
Diluvium, *déluge*.
Diopetis, aut rana sylvestris, *grenouille des bois*.
Diosanthos, *œillet frangé* ou *mignardise*.
Diospyros, *amélanchier*. Voyez *à l'article* NEFLIER.
Theophrasti, aut guajacana. *Voyez ce mot*.
Dipcadi Chalcedonicum & Italorum (muscari), *oignon musqué*.
Diphryges, *espece de pompholix*. Voyez *ce mot*.
Dipsacus sativus, *chardon à foulon*.
Dipsas, *dipsade*.
Discus. *Voyez* DISQUE *à l'article* PLANTE.
Dodaers, *dronte*.
Domina serpentum, *Dame des serpens*.
Dominica serpentum. Nieremberg, *boicininingua*.
Donax. Arundo sativa, *canne* ou *roseau des jardins*.
Donzella, *donzelle*.
Dora (melica), *espece de millet d'Inde*.
Doradilla, aut douradinha. *Voyez à l'article* CETERAC.
Dorcas moschi, *chevre du musc*.
Doria, aut virga aurea major, *herbe dorée*.

Dormidera. *Voyez à l'article* SENSITIVE.
Doronicum, *doronic.*
plantaginis folio alterum, aut arnica, *bétoine des montagnes.*
Dorftenia. *Voyez à l'article* CONTRA-YERVA.
Dourou. *Voyez à l'article* VOADOUROU.
Draba, *drave.*
Draco, *dragon.*
arbor, *fang de dragon.*
cephalon Americanum, *tête de dragon.*
herba acetaria, aut dracunculus Hortenfis. *Voyez* ESTRAGON.
-kephalon. *Voyez* CATALEPTIQUE.
marinus, aut viva, *vive.*
fylveftris, aut ptarmica, *herbe à éternuer.*
volans, *dragon aîlé.*
Draconites, *pierre de dragon.*
Draconthema. Sanguis draconis, *fang-dragon.*
Dracunculus, *draconcule.*
efculentus, *eftragon.*
major, aut dracuntium majus, *ferpentaire.*
minor, aut arum, *pied de veau.*
pratenfis ferrato folio (ptarmica), *herbe à éternuer.*
Drakena radix, *contra-yerva du Pérou.*
Dromas. Camelus, *chameau.*
Dromedarius, *dromadaire.*
Drofera, aut drofium, feu alchymilla, *pied de lion.*
Drofomeli, aut therniabin, *manne liquide.*
Drufa fpathica, *fpath en grappes.*
Drufen. *Voyez* DRUSE.
Dryinus ferpens, aut querculus ferpens (Scaliger), *dryinus*
Drymopogon (barba capræ), *barbe de chevre.*
Dryophitis, aut diopetis. Rana fylveftris, *grenouille des bois.*
Dryopteris. Filix, *fougere mâle.*
Dudaim in bibliis (mufa), *bananier.*
Dulcamara, *douce amere.*
Dulcichinum, aut trafi, *fouchet Sultan.*
Dulcis radix, aut glyzirrhiza, *réglisse.*
Durio. Duryœns. Duriones. *Voyez* DURION.
Dutroa & datura. *Voyez ces mots.*

E.

EBEN, aut bamia, *ketmie.*
Ebenus, *ébène.*
Ebulus, aut fambucus humilis & herbacea, *yeble* ou *hiable.*

Ebur, *yvoire.*
arbor, aut yga, *yvoire arbre*
foffile, *yvoire foffile.*
uftum (fpodium) *fpode* ou *yvoire brûlée.*
Echinata, aut erucago, *roquette fauvage.*
Echineis veterum, *remore.*
Echinites, *ourfin foffile.*
Echinodermatum fragmenta, *écuffon d'ourfin.*
Echinomelocaftos, *chardon des Indes Occidentales.*
Echinophora, *échinophore.*
Ehinopus major, *chardon échinope.*
Echinorum acetabula, *mammelons d'ourfin.*
Echinus Braffilienfis (armadillo), *armadille.*
marinus, *ourfin de mer.*
petrefactus, *ourfin pétrifié* ou *échinite.*
porcinus, aut erinaceus, *bonduc.*
terreftris, *hériffon terreftre.*
Echis, *vipere de l'Ifle de Saint-Laurent.*
Echium Italicum fpinofum (bugloffum), *buglofe.*
lappulatum, aut afperugo vulgaris, *rapette* ou *porte-feuille.*
vulgare, *herbe aux viperes* ou *vipérine.*
Eglefinus, *églefin.*
Elæagnus, aut falix Syriaca, *calaf.*
Elaphobofcum. Buplevrum, *perce-feuille.*
fativum. Paftinaca, *panais.*
Elate. *Voyez à l'article* DATTIER.
Elater, *taupin.*
Elaterium, *concombre fauvage.*
Elatine, *velvote* ou *véronique femelle.*
Eleaterium (chagrilla), *cafcarille.*
Electrum (karabe, aut fuccinum), *ambre jaune.*
Elemi-gummi, vulgò, *gomme élemi.* Voyez RÉSINE ELÉMI.
Eleomeli. *Voyez ce mot.*
Eleofelinum, aut apium paluftre, *ache des marais.*
Elephas, *éléphant.*
Elettari. *Voyez à l'article* CARDAMOME.
Elevi. *Voyez à l'article* COQUO.
Elichryfum, *immortelle dorée.*
Elleborine ferruginea (calceolus), *foulier de Notre-Dame.*
Ellopon. *Voyez* FIATOLA.
Emblici, aut embelgi. *Voyez à l'article* MYROBOLANS.
Eme, aut emeu. *Voyez* CASOAR.
Emerus, aut colutea filiquofa, *fenné fauvage.*
Empetrum, fructu albo, *camarigne.*

Empetrum, fructu nigro (*bruyere à fruit noir*). Voyez *à l'article* CAMARIGNE
Emplastratio. *Voyez à l'article* ARBRE, *greffe à emportepiece*.
Encardia, *encardites*.
Encaustum, *émail*.
Encephalites, *encéphaloïde*.
Enchrasichalus, aut apua, *anchois*.
Endivia, *endive*.
sylvestris (lactuca sylvestris), *laitue sauvage*.
Enger, aut anil. *Voyez à l'article* INDIGO.
Enhydrus, *enhydre*.
Enneadynamis Polonorum, aut Parnassia, (gramen hederaceum), *fleur du Parnasse*.
Entomolithi. *Voyez* ENTOMOLITES & INSECTES PÉTRIFIÉS.
Enula campana, *énule campane* ou *aunée*.
Enzada. Ficus Indica, *figuier admirable*.
Epelanus, *éperlan*.
Ephedra maritima, *raisin de mer*.
Ephemeron musca, *mouche éphémere*.
venenosum, *colchique* ou *tue-chien*.
Ephippium placenti-forme, *selle Polonoise*.
Epilobion, aut chamænerion, *herbe de S. Antoine*.
Epimedium, *chapeau d'Evêque*.
Dodonæi, aut populago, *souci d'eau*.
Epipactis, aut helleborine, *elleborine*.
Epithymum, *épithyme*.
Equa (*cavalle*). Voyez *à l'article* CHEVAL.
Equisetum, *presle*.
Equulus (*poulain*). Voyez *à l'article* CHEVAL.
Equus, *cheval*.
lineis transversis versicolor (zebra). *Voyez* ZEBRE.
niloticus (*cheval de riviere*). Voyez HIPPOPOTAME.
Eranthemum, aut flos adonis, *espece de renoncule à fleur rouge*.
Erawai, *c'est le petit ricin d'Amérique*.
Eretria terra, *terre érétrienne*.
Erica, *bruyere*.
baccifera (empetrum), *camarigne*.
Erigeron (fenecio), *séneçon*.
Erinaceus lusitanorum, *bonduc*.
marinus (echinus), *oursin*.
terrestris, aut échinus terrenus, *hérisson*.
Erithacus, aut phænicurus, *gorge rouge*.
Erithronium, aut dens canis, *dent de chien*.
Erithropthalmus, *rotengle*.

Ermellinus, aut guajacana. *Voyez ce mot.*
Ermineus, aut mus ponticus, *hermine.*
Eruca, *chenille.*
alba & purpurea (hesperis) *Julienne.*
annularia, *annulaire.*
lutea latifolia, sive Barbaræa, *herbe aux Charpentiers* ou *herbe de Sainte-Barbe.*
maritima Italica hastæ cuspidi simili, *cakile.*
sativa, *roquette.*
sinapi, *petite espece de moutarde sauvage.*
Erucago segetum, *roquette sauvage.*
Ervilium, aut ervilia. Ochrus, *ochre.*
Ervum verum (ers). *Voyez* OROBE.
Eryngium, *chardon Roland.*
archigenis (acarna), *carline petite & sauvage.*
luteum Monspelienfis (scolymus), *épine jaune.*
marinum. *Voyez à la suite du mot* CHARDON-ROLAND *panicaut de mer.*
Erysimum sophia dictum (sophia Chirurgorum). *Voyez* THALITRON.
Theophrasti folio hederaceo (fagopyrum), *Sarasin.*
vulgare, *vélar* ou *tortelle.*
Erysisceptum, *bois de rose de la Chine* appellé *tsétan.*
Erythrinus, sive rubellio, *rouget.*
Erythrodanum, aut rubia, *garence.*
Eschara. *Voyez* ESCARE *à la suite de l'article* CORALLINES. *L'escare est la giroflée de mer de Lémery.*
Essula Indica, aut apocinum Ægyptiacum, *apocin* ou *herbe de la houete.*
Esula, *ésule*
minor, *tithymale des vignes.*
palustris. *Voyez à l'article* TITHYMALE.
Ettalche. *Voyez* ETTALCH.
Eunuchus, *eunuque.*
Evonimo affinis, arbor Orientalis, &c. *Voyez* THÉ DE LA CHINE.
Evonimus, *fusain* ou *bonnet de Prêtre.*
fructu nigro tetragono, *simarouba.*
Eupatorium, *eupatoire.*
arborescens venenatum, *conani franc.*
cannabinum chrysanthemum (verbesina) *espece de bidens* ou *d'eupatoire.*
veterum (agrimonia) *aigremoine.*
Euphorbium, *euphorbe.*
Euphrasia, *eufraise.*
Excrementum, *excrément.*
Exhalatio mineralis, *exhalaison minérale.*

Exhebenus, *bol noirâtre de Samos.*
Exquima. *Voyez à l'article* SINGE.
Exuvia, aut fenecta angium, *dépouille des ferpents.*

F.

FABA, *feve.*
Bengalenfis. *Voyez* FEVE DE BENGALE *à l'article* MYROBOLANS.
craffa, vel inverfa (anacampferos), *orpin* ou *reprife.*
Ægytiaca, *feve d'Egypte.*
febrifuga, aut Sancti Ignatii, *feve de S. Ignace. Voyez* NOIX VOMIQUE.
Græca. *Voyez* GUAJACANA.
major, *feve de marais.*
Malacca, *feve de Malac* ou *anacarde.*
minor, *féverolle.*
purgatrix Indiæ occiduæ. *Voyez* PIGNON DE BARBARIE *à l'article* RICIN.
Sancti Ignatii, aut febrifuga, vulgò nux igafur, *feve de Saint Ignace. Par les détails que nous avons actuellement de ce fruit ou amande, il ne faut pas le confondre avec la* Noix vomique. *Voyez ce mot.*
fuilla, aut porcina (hyofciamus), *jufquiame* ou *hannebane.*
Fabago. *Voyez ce mot.*
vulgò filiquaftrum, *gaînier.*
Fabaifia, aut anacampferos, *joubarbe des vignes.*
Faber pifcis. *Voyez* FORGERON & DORÉE.
Facies, *vifage.*
Facinellus, *faux.*
Fæces vini (*lie du vin*). *Voyez à l'article* VIGNE.
Fagara, *fagare.*
Fagopyrum, aut fagotriticum, *Sarrafin.*
Fagus, *hêtre.*
fepium (carpinus), *charmille.*
Falcinellus, *grimpereau.*
Falco, *faucon.*
Falconello. *Voyez* FAUCONETTE *à l'article* PIE-GRIESCHE.
Falco-facer, *faucon-facre.*
Faltranck (*vulnéraires de Suiffe*). *Voyez* FALTRANK.
Far vennicuium rubrum, aut zea, *froment rouge.*
Farfara, aut farfarella (tuffilago), *pas-d'âne.*
Farfarus antiquorum. Populus, *peuplier blanc.*
Farfugium, aut populago, *fouci de marais.*
Farina, *farine.*

Farina fossilis, *farine fossile.*
de Palo. *Voyez à l'article* MANIHOT.
Fario, aut trutta. *Voyez* TRUITE.
Favagello, aut chelidonia, *chelidoine petite.*
Favago australis (alcyonium porosum & molle), *alcyon. Voyez* ALCYONIUM
conchylii. *Voyez à l'article* COQUILLAGE.
Fausel. *Voyez à l'article* CACHOU.
Fedagoso, aut jacua acanga. *Voyez* GERENDE.
Fel, *fiel. Voyez à l'article* HOMME.
Fel bovis, *fiel de bœuf.* Voyez *à l'article* TAUREAU.
terræ. Centaurium minus, *centaurée petite.*
Feld-spath. *Voyez à l'article* QUARTZ.
Felis, *chat.*
odoratus, aut zibethina. *Voyez à l'article* CIVETTE.
Feriola arbor, *bois de féroles* ou *bois marbré.*
Fermentum, *levain* ou *pâte aigrie. Voyez* PAIN
Ferrugo. *Voyez* ROUILLE *à l'article* FER.
Ferrum, *fer.*
equinum, *fer de cheval.*
Ferruminatrix, aut sideritis hirsuta, *crapaudine.*
Ferula. *Voyez* FERULE.
Africana galbanifera. *Voyez* GALBANUM.
ammonifera. *Voyez* AMMONIAQUE (*gomme*).
Ferulago latiore folio, aut galbanifer. *Voyez* GALBANUM.
Festuca graminea glumis hirsutis, aut gramen murorum, *fétu.*
Festucago, aut festuca avenacea sterilis elatior. Bromos herba, *avoine sauvage & bâtarde.*
Fiatola, *fiatole.*
Fiber, *castor.*
Ficaria, aut scrophularia, *scrophulaire.*
Ficedula, *bec figue.*
atri-capilla, *fauvette.*
Ficoïdes Occidentale (echino melocactos), *chardon des Indes Occidentales.*
Ficoites, *figue* ou *poire fossile.*
Ficus, *figuier.*
Ægyptia, aut sycomorus, *sycomore.*
folio citrei acutiore, fructu viridi, *poirier sauvage de Cayenne.*
Indica admirabilis, *figuier admirable* ou *pareturier.*
aut Adami, vulgò musa. *Voyez* BANANIER.
vulgò, *opuntia.*
infernalis. *Voyez* FIGUIER INFERNAL *à l'article* RICIN.
Malabarica, fructu ribesii, *tsiela.*

Ficus passæ, aut caricæ. *Voyez* FIGUES SECHES *à l'article* FIGUIER.
sylvestris. *Voyez* FIGUES SAUVAGES *à l'article* FIGUIER.
Figurata, *pierres figurées.*
Filago, *herbe à coton.*
Alpina, aut leontopodium, *patte de lion.*
Filicites, *filicite.*
Filicula, *fougere petite.*
Filipendula, *filipendule.*
Filius ante patrem (tussilago), *tussilage.*
Filix, *fougere.*
florida, aut osmunda, *osmonde ou fougere fleurie.*
Filtrum. *Voyez* PIERRE A FILTRER *à l'article* GRAIS.
Fimpi. *Voyez à l'article.* CANELLE BLANCHE.
Finochio. *Voyez à l'article* FENOUIL.
Fistici, aut pistachia, *pistaches.*
Fistularia. Pedicularis, *pédiculaire des prés.*
Flamma (ignis), *flamme.*
aut flammula jovis (lychnis), *passe-fleur.*
Flamula. Dentellaria, *dentelaire.*
Fletleta, *flez* ou *flételet.*
Floratio & defloratio. *Voyez à l'article.* FLEUR (*fleuraison*).
Flores stæchados. *Voyez à l'article* STÆCHAS.
Flos, *fleur.*
adonis, aut eranthemum, *espece de renoncule à fleur rouge.*
Africanus. Tagetes, *œillet d'Inde.*
ambarvalis, *poligala vulgaire.*
amentaceus. *Voyez* CHATON *à l'article* PLANTE.
amoris. Amaranthus, *amarante.*
argenti (lac lunæ). *Voyez* FLEUR D'ARGENT.
cœli, *nostoch.*
cancri. Cannacorus, *balisier.*
Constantinopolitanus, *fleur de Constantinople.*
cuculi, aut cardamine, *passerage sauvage.*
cupri, *fleur de cuivre.*
Flosculosus. *Voyez* FLEURON *à l'article* PLANTE.
Flos ferri, aut martis, *fleur de fer.*
Jacobi sancti, Herba Jacobæa, *Jacobée.*
mellis. Melianthus, *méliante.*
Passionis, *fleur de la Passion. Voyez* GRENADILLE.
regius flore purpurea (Delphinium), *pied d'alouette.*
sanguineus, aut cardamindum, *capucine petite.*
solis, aut corona solis, *herbe au soleil.*
Trinitatis, *pensée.*
Fluores, *fluors.*

Fluſl-ſpath, *ſpath fuſible.*
Fluſtra. *Voyez à l'article* ZOOPHYTE.
Fluvium, *fleuve.*
Fodi-merda, *fouille merde.* Voyez ESCARBOT COMMUN.
Fœniculum, *fenouil.*
Alpinum, *meum.*
annuum origani odore, *ammi.*
umbella contractata oblonga, *herbe aux gencives.*
dulce, *fenouil de Florence*
erraticum, *eſpece de cumin ſauvage.*
marinum. Crithmum, *bacile.*
porcinum, aut peucedanum, *queue de pourceau.*
ſinenſe, aut zingi, *anis étoilé* ou *badian.*
tortuoſum, *ſéſeli.*
vulgare minus acriori & nigriori ſemine, *fenouil des vignes.*
Fœnum, *foin.*
burgundiacum, aut medica, *luſerne.*
camelorum (juncus odoratus) *ſchænante.*
Græcum, *fénugrec.*
Foina, aut foyna, *fouine.*
Folia peltata. *Voyez à l'article* FEUILLE.
Foliatio & defoliatio. *Voyez à l'article* FEUILLE.
Folio-cytharus, *babillard.*
Folium & frondes, *feuille & feuillage.*
Indum. Malabathrum, *feuille Indienne.*
Orientale, aut ſenna, *ſenné.*
Fons, *fontaine.*
Fontalis, aut potamogeton, *épi d'eau.*
Forbeſina bononenſium. Bidens, *eupatoire femelle bâtarde.*
Forbicina, *forbicine.*
Forficula, *perce-oreille.*
Formica, *fourmi.*
leo. *Voyez* FOURMI-LION & DEMOISELLE.
Fornites. *Voyez à l'article* FIGUIER.
Foſſilia, *foſſiles.*
Fou-ling. *Voyez à l'article* SQUINE.
Fouraa, *baume verd.*
Fouti-vento. *Voyez* QUERCERELLE.
Fragaria, *fraiſier.*
chilienſis, fructu maximo, &c. *Voyez à l'article* FRAISIER.
Fragmenta pretioſa, *fragments précieux.*
Fragum, aut fragula, *fraiſier.*
Frambæſia, *framboiſier.*
Frangula, aut alnus nigra baccifera, *bourdaine.*

Fraxinella, *dictame blanc.*
Fraxinus, *frêne.*
humilior, quandoque excelsior. *Voyez à l'article* MANNE.
Fringilla, aut frigilla, *pinçon.*
tricolor, *Pape.*
Fringillago, aut carbonarius, *mésange charbonniere.*
Fritillaria, *fritillaire.*
Frondipora, *frondipore.*
Fructus, *fruit.*
palmæ, aut dactilus. *Voyez* DATTIER.
peregrinus primus, *bonduc.*
Frumentum, *bled* ou *froment.*
barbarum, aut loculare (zea), *froment locar* ou *speautre.*
fatuum, aut lolium, *yvroie* ou *zizanie.*
Sarracenicum, aut fagopyrum, *Sarrasin.*
Turcicum, aut Indicum (*mays*), *bled de Turquie.*
Frutex. *Voyez* ARBRISSEAU *à l'article* PLANTE.
coriarius. *Voyez* REDOUL.
lusitanis camarinnas dictus (empetrum), *camarigne.*
pavoninus. Poinciniana, *poincillade.*
sensibilis, aut mimosa, *sensitive.*
spicatus, foliis saliginis ferratis. Spiræa, *spirée.*
terribilis, aut alypum. *Voyez à l'article* GLOBULAIRE.
Fuca, aut phycis, *phycida. Consultez le Dictionnaire de Lemery.*
Fucus. *Voyez* VAREC & ALGUE.
folliculaceus. Sargazo, *herbe flottante.*
musca, *bourdon.*
verrucosus. *Voyez* ORSEILLE.
Fuga dæmonum. *Voyez à l'article* MILLEPERTUIS.
Fuglacuru, *ver macaque.*
Fulchrum. *Voyez* SUPPORTS *à l'article* PLANTE; *voyez aussi à l'article* OS.
Fulgur, *éclair.*
Fulica, *foulque.*
Fuligo, *suie.*
Fullo, *foulon.*
Fumaria, aut fumus terræ, *fumeterre.*
Fungi favaginosi, aut boletus esculentus, *morille.*
igniarii. *Voyez à l'article* AGARIC DE CHÊNE.
Fungifer lapis, *pierre à champignon.*
Fungites, *fongite.*
Fungus, *champignon.*
agaricus. *Voyez à l'article* AGARIC DE CHÊNE.
campestris esculentus, *champignon de couche.*
laricis, *agaric du larix.*

Fungus marinus, *champignon marin.*
porosus, aut cavernosus, albicans, quasi fuligine infectus, *morille.*
rotundus orbicularis, aut lycoperdon, *vesse de loup.*
sambucinus (*champignon de sureau*). Voyez OREILLE DE JUDAS *à la suite de l'article* CHAMPIGNON.
vernus & esculentus. *Voyez* MOUSSERON *à l'article* CHAMPIGNON.
Furfur, *son.*
Furo. Furettus. Furunculus. Mustela sylvestris, aut viverra, *furet.*
Fusanus, aut evonymus; *bonnet de Prêtre* ou *fusain.*
Fuscina, aut mustella, *belette.*

G.

GAGATES, *jayet* ou *jays.*
Gagel Germanorum. *Voyez* MYRTHE BATARD.
Gainus. Martes, *martre.*
Galactites, aut galaxias, *galactit* ou *pierre de lait.*
Galanga major & minor. *Voyez* GALANGA.
Galangæ similis radix ex Florida (radix Sanctæ Helenæ), *racine de Sainte Hélene.*
Galbanifer. *Voyez* GALBANUM.
Galbuli cupressi. *Voyez* GALBULES *à l'article* CYPRÈS.
Gale (*piment royal*). Voyez ARBRE DE CIRE & MYRTHE BATARD.
Galedragon. Dipsacus, *chardon à Bonnetier.*
Galega, *rue de chevre.*
Ægyptiaca siliquis articulatis. *Voyez* SESBAN.
nemorensis prima, aut orobus sylvaticus, *orobe sauvage.*
vulgaris, floribus cæruleis, *rue de chevre.*
Galena, *galene.*
inanis, *blende.*
tessulata, &c. *mine de plomb en cubes.*
Galeopsis. *Voyez à l'article* ORTIE.
Galeoti, *se dit des poissons cétacées.* Voyez *ce mot* & *l'article* POISSON.
Galerita alauda, *alouette huppée.*
Galeus asterias, aut mustelus stellaris, *chien de mer à taches rondes.*
canis, *chien de mer.*
glaucus, *cagnot bleu.*
dentibus granulosis, foraminibus circa oculos, *squale.*
lævis, *émisole.*
Galgulus avis, *loriot.*
Gali, aut anil. *Voyez* INDIGO.
Galla, *galle.*
Gallæ-insecti, *gall-insectes.*
Gallina (*poule*). Voyez *à l'article* COQ.

Gallina aquatica, *foulque.*
gallerita, *poule huppée.*
junior, *géline.*
ruſtica, *gélinotte des bois.*
Gallinago minor, aut ruſticula minor, *bécaſſine.*
Gallinaſſa (tropillot). *Voyez* GALLINASSE.
Gallinula. *Voyez* POULETTE *à l'article* COQ.
aquatica, aut cloropus major, *poule d'eau.*
rubra Peruviana, *poule rouge du Pérou.*
Gallitrichum. Sclaræa, *toutebonne.*
Gallium (*petit muguet*). Voyez CAILLELAIT.
latifolium, cruciata quibuſdam, flore luteo, *croiſette.*
tetraphillon, aut rubeola, *herbe à l'eſquinancie.*
Gallo-pavo, *coq-d'Inde.*
Gallus eviratus, *chapon.*
gallinaceus, *coq.*
Indicus, *coq de Curaſſeau.*
marinus piſcis, aut faber, *dorée.*
ſylveſtris, *coq de bruyere.*
Gamaïcu. *Voyez à l'article* VARIOLITE.
Gamelo. *Voyez* BAUME DE COPAHU.
Gamma aureum, *gamma doré.*
Gammarolitus, *gammarolite.*
Gandola. *Voyez* BASELLA.
Garagay. *Voyez ce mot.*
Garamantites lapis, aut ſandaſtros, *ſandaſtre.*
Garbua. *Voyez* ICHNEUMON.
Garent oguen. *Voyez* GENS-ENG.
Garoſmum, aut attriplex fœtida. *Voyez* ARROCHE PUANTE.
Garum, aut muria (ſaumure). *Voyez* GARUM.
Garza, aut guiratinga. *Voyez à l'article* HÉRON.
Gato de algalia. *Voyez* KAN-KAN.
Gavia viridis, *pluvier verd.*
Gazella Indica, aut moſchifer. *Voyez* GAZELLE.
Gehuph arbor, Indis cobban. *Voyez* GEHUPH.
Gelapa, aut gialapa. Jalappa, *jalap.*
Gelatina marina. *Voyez* GELÉE DE MER *à l'article* ORTIE DE MER.
Gelida, *gelée.*
Gelſeminum, *jaſmin commun* ou *petit.*
Gemma alectoria, *pierre alectorienne.*
-huya. *Voyez à l'article* PIERRE DE LARD.
rubina, *rubis.*
Gemmæ, *pierres précieuſes.*
populi nigri, *yeux de peuple.*

Gemmæ ſal, *ſel gemme.*
Generatio, *génération.*
Genetta, aut genethocatus. *Voyez* GENETTE.
Genipa, fructu ovato (genipanier). *Voyez* JANIPABA.
Geniſta, *genêt.*
angulofa & ſcoparia (cytiſo-geniſta), *eſpece de genêt à balais.*
erinacea, *eſpece de genêt piquant.*
juncea, aut Hiſpanica, *genêt d'Eſpagne.*
ſpartium majus, aut ſcorpius, *genêt piquant.*
ſpinoſum, foliis polygoni. Alhagi. *Voyez* AGUL.
ſpinoſa Indica. *Voyez* BAHOEL & GENÊT ÉPINEUX.
Geniſtella herbacea, *ſpargelle.*
ſpinoſa major, aut ſcorpius, *genêt piquant.*
tinctoria, *géneſtrole* ou *herbe aux Teinturiers.*
Genitale marinum, *membre marin.*
Gentiana; *gentiane.*
nigra officinarum, *perſil de montagne grand.*
Geranium, *bec de grue.*
Germen. *Voyez* BOURGEON *à l'article* PLANTE.
Gerontopogon, aut tragopogon, *barbe de bouc.*
Geſminum, aut jaſminum, *jaſmin.*
Geum, aut ſanicula (caryophyllata vulgaris), *bénoite* ou *galliote.*
Ghitta jamau, aut gummi-gutta, *gomme-gutte.*
Ghoraba cingalenſibus, vulgò arbor carcapulli. *Voyez* CARCAPULLI.
Gibba ſquilla, *chevrette* ou *ſalicoque.*
Gigantus, *géant.*
Ging-ſeng. *Voyez* GEN-SENG.
Gingiber, *gingembre.*
Gingidium fuſchi, aut cerefolium, *cerfeuil.*
Hiſpanicum, aut viſnaga, *viſnage.*
umbella oblonga. Fœniculum annuum, *herbe aux gencives.*
Giraffa, *giraffe.*
Giraſole, *gyraſol.*
Girella, *donzelle.*
Gith, aut nigella, *nielle* ou *nigelle.*
Glacies, *glace.*
mariæ, *verre de Moſcovie.*
Gladiolus, *glayeul.*
aquaticus. Butomus, *jonc-fleuri.*
fœtidus, aut xyris, *eſpatule* ou *glayeul puant.*
luteis liliis, aut acorus adulterinus. *Voyez* ACORUS FAUX.
Gladius, *Empereur* ou *eſpadon.*
Glandes terreſtres. *Voyez* MACJON *à l'article* VESSE SAUVAGE.
Glandula. *Voyez à l'article* PLANTE.

Glans. *Voyez* GLAND *à l'article* CHÊNE.
marina, aut balanus, *gland de mer.*
unguentaria, aut nux ben. *Voyez* BEN.
Glaſtum ſativum (iſatis). *Voyez* PASTEL.
ſylveſtres Dioſcoridis, aut dentellaria, *dentelaire.*
Glaucium, flore luteo, *pavot cornu.*
Glaucus, *morillon.*
Glaux maritima, *herbe au lait.*
Gleſſum, aut electrum. Karabe. *Voyez* AMBRE JAUNE.
Glis, *loir.*
Globoſitæ, *globoſites.*
Globularia, *globulaire* ou *boulette.*
Globulus marinus. Pila marina, *balle* ou *égagropile de mer.*
Globus, *globe.*
igneus, *globe de feu.*
Gloſſopetræ, aut odontopetræ, *gloſſopêtres.*
Gluma. *Voyez* BALLE *à l'article* PLANTE.
Gluten. *Voyez ce mot.*
alcanak, aut ichthyocolla. *Voyez* COLLE DE POISSON *à l'article* ESTURGEON.
auri. *Voyez* BORAX.
Glutinum, aut colla, *colle.*
Glycypicros, aut amara dulcis, *douce-amere.*
Glycyrrhiza, aut liquiritia, *régliſſe.*
arboreſcens, aut pſeudo acacia vulgaris, *acacia.*
capite echinato, *fauſſe régliſſe.*
Gnaphalium Alpinum, aut leontopodium, *patte de lion.*
maritimum, *herbe blanche.*
vulgare majus. Filago, *herbe à coton.*
Gobaar. *Voyez à l'article* PAVOT BLANC.
Gobergus, *goberge.*
Gobius fluviatilis, aut gobio, *goujon.*
Gomara, aut hobus, *eſpece de myrobolan.* Voyez *ce mot.*
Gomphrena, aut ſymphonia, *amarante tricolor.*
Gordius pallidus, &c. *Voyez* GORDIUS.
Gorgonia (*gorgone*). *Voyez à l'article* ZOOPHYTES.
Goſſampinus (*goſſanpin*). *Voyez* FROMAGER.
Goſſypium, *cotton.*
Graculus, aut gracus, *geai.*
Gramen, *chiendent.*
caninum arvenſe, *chiendent ordinaire.*
cyperoïdes aromaticum Indicum, *nard-Indien.*
vulgare, *leche.*
dactylon, radice repente, *chiendent pied de poule.*

Gramen dictum lolium, *yvroie* ou *zizanie*.
junceum ſpicatum, aut juncago, *jonc-faux*.
loliaceum anguſtiore folio & ſpica (phœnix), *yvraie de rat*.
marinum & polianthemum. Statice, *gazon d'Olympe*.
murorum, aut feſtuca graminea, glumis hirſutis, *fétu*.
Parnaſſi, aut hederaceum, *fleur du Parnaſſe*.
Grammites. *Voyez* GRAMMATIAS.
Grana, aut ſemen. *Voyez* GRAINE.
actes, aut ſambuci. *Voyez* à l'article SUREAU.
Orientis (cocci orientales), *coques du Levant*.
ſive granum paradyſi, *cardamone grand*.
tillia. *Voyez* GRAINS DE TILLI à l'article RICIN.
Granadilla (*fleur de la Paſſion*). *Voyez* GRENADILLE.
Granal Hollandorum, inter aizoa reponenda, *plante d'Amérique, toujours verte, & qui croît ſuſpendue au plancher dans les maiſons. C'eſt une eſpece de* ſedum.
Granata, *grenadier*.
Granatus gemma, *grenat*.
Grando, *grêle*.
Granilla. *Voyez* à l'article COCHENILLE.
Granitum, *granite*.
Granum, *grain*.
alzelen Arabum, aut traſi, *ſouchet Sultan*.
ben. *Voyez* BEN.
dictum coccus baphica, *c'eſt le kermès*.
gnidium (*fruit du garou*). *Voyez* THYMELÉE.
regium majus, aut ricinus, *ricin*.
tinctorium. *Voyez* KERMÈS.
Graphida lapis, aut morochtus, *pierre de lait*.
Gratægus, *aliſier*.
Gratia Dei Germanis (gratiola), *gratiole*.
Gratiola, *gratiole* ou *herbe à pauvre homme*.
cærulea, aut tertianaria, *centaurée bleue*.
Grey-hound. XÉ DES CHINOIS.
Grigallus, aut tetrax, *conſultez le Dictionnaire de Lémery*.
Groſſularia ſpinoſa, *groſeiller épineux*.
Grus, *grue*.
piſcis marinus, *grue poiſſon*.
Grutum. *Voyez* GRUAU *à l'article* AVOINE.
Gryllos, aut ſerinus, *ſerin*.
Gryllo-talpa, *courtilliere* ou *taupe grillon*. *Voyez* GRILLON-TAUPE.
Gryllus, *grillon*.
Guadum, aut iſatis, *paſtel*.
Guajacana, *plaqueminier*.

Guajacum, *gayac.*
patavinum (Guajacana), *plaqueminier.*
Guajaraba (arbor papyracea), *arbre de la Nouvelle-Espagne.*
Guainumbi, aut guaracyaba, *espece de colibri.* Voyez ce *mot.*
Guainumu. *Voyez* GUAFFINUM.
Guanabanus (Guanabane). *Voyez* CACHIMENTIER.
fructu aureo & molliter aculeato. *Voyez* POMMIER DE CANELLE.
Guanabo pintado, *cœur de bœuf.*
Guanucuna-culqui. *Voyez à l'article* PIERRE DE GALLINACE.
Guapareiba. *Voyez à l'article* MANGLE.
Guaracigaba, aut guainumbi, *espece de colibri.*
Guaraquimymia, *myrte du Brésil.*
Guaratereba. *Voyez à l'article* MAQUEREAU.
Guatt, aut gul (arbor tristis), *arbre triste.*
Guavas. *Voyez à l'article* POIS SUCRÉ DE LA GUYANE.
Guayava, *guayavier.*
Guichelle popotli. *Voyez à l'article* PALMIER DE MONTAGNE & YECOLT.
Gula plombæa, *gorge ou gozier.*
Gulo. *Voyez* GLOUTON & GOULU.
Gummi. *Voyez* GOMME
acanthium, aut Arabicum, *acacia.*
ammoniacum. *Voyez* AMMONIAQUE (*gomme*).
animea, *résine animé.*
arabicum. *Voyez* GOMME ARABIQUE, & *l'article* ACACIA VÉRITABLE.
Babylonicum, aut Senegalense, *gomme du Sénégal.*
Bassora, *gomme de Bassora.*
cancamum, *gomme cancame.*
caranna, *résine caragne.*
cedria, *résine de cedre.*
cerasi (*gomme de cérisier*). *Voyez à l'article* GOMME DE PAYS.
chibou, aut cachibou. *Voyez à l'article* GOMMIER.
de jemu, aut de peru. *Voyez* GOMME-GUTTE.
elemi. *Voyez* RÉSINE ELEMI.
funerum (*baume de momie*). *Voyez à l'article* ASPHALTE.
gutta, aut gotta. *Voyez* CARCAPULLI.
hederæ. *Voyez à l'article* LIERRE EN ARBRE.
juniperi. *Voyez à l'article* GENÉVRIER.
nostras, *gomme de pays.*
olampi, *résine olampi.*
oppopanax. *Voyez à l'article* BERCE GRANDE.
pruni. *Voyez à l'article* GOMME DE PAYS.
sagapenum, aut seraphicum. *Voyez* SAGAPENUM.

Gummi Saracenicum, aut Thebaïcum. *Voyez* GOMME ARABIQUE.
Senegalenfe, *gomme du Sénégal.*
tacamahaca, *réfine tacamaque.*
tragacantha. *Voyez à l'article* BARBE DE RENARD.
turis. *Voyez à l'article* ACACIA VÉRITABLE
Gundelia Orientalis, acanthi aculeati folio. *Voyez* HACUB.
Gutta gamandra, aut gemou. *Voyez* CARCAPULLI.
Guyapu-guacu. *Voyez* EVERTZEN.
Guytis. Guiti-iba. Guiti-coroya. Guiti-toroba. Guiti-miri, *grand arbre du Brefil. Confultez le Dictionnaire de Lémery.*
Gypfeo felenites, *gypfe cryftallifé.*
Gypfum, *gypfe.*
Gyrafal-papa. *Voyez à l'article* JACA.
Gyr-falco, *faucon gerfault.*
Gyrinus. *Voyez* GRENOUILLE, TÉTARD & TOURNIQUET.

H.

HABASCON, *batate de la Virginie.*
Habel-affis Tripoliranis, aut trafi, *fouchet Sultan.*
Habelculcul, *confultez Lémery.*
Hacchic. *Voyez* CATÉ INDIEN.
Hædus, *chévreau.* Voyez CABRIL.
Hæmantopus, *pie de mer.*
Hæmatites fchiftus. *Voyez* HÉMATITE *à l'article* FER.
Hæmorrhoïdum, herba (chelidonia), *fcrophulaire petite.*
Hæmorrhous. *Voyez* AIMORRHOUS.
Hærnia. *On foupçonne que c'eft le fruit du Negundo.* Voyez *ce mot.*
Hagiofpermus (xantolina), *poudre à vers.*
Hahelicoca. *Voyez* CARAGNE.
Halec, *hareng.*
Halicacabum. Alkekengi. *Voyez* ALKEKENGE.
peregrinum. Cor Indum, *pois de merveille.*
Halimus, *pourpier de mer.*
Hallinatrum. *Voyez* HALINATRON.
Haliotis, *oreille de mer.*
Halitus. *Voyez* EXHALAISON.
Halos. *Voyez à l'article* COURONNE DE COULEURS.
Halofurion (mentula marina). *Voyez* MEMBRE MARIN.
Hamamelis, aut diofpyros, *amélanchier.*
Hamfterus, *hamfter.*
Haouvai. *Voyez* AHOUAI.
Haraczi, aut alcheron lapis (*pierre de la veffie du bœuf*). *Voyez* BŒUF.
Haran-kaha. *Voyez à l'article* ZÉDOAIRE.

Harengus, aut halec, *hareng.*
Hareomen Arabum, aut dora, *espece de bled barbu.*
Harmala, aut harmel, *rue sauvage.*
Harundo florida, aut canacorus, *balisier.*
Hastula regia. Asphodelus non ramosus, *asphodele à simple tige.*
Hazon mainthi. *Voyez à l'article* EBENE.
Hedera, *lierre.*
arborea, *lierre en arbre.*
arbor fœtida (anagiris), *bois puant.*
Hedera terrestris, *lierre terrestre.*
Hederula saxatilis, aut asarina. *Voyez* ASARINE.
Hedypnois, aut dens leonis, *dent de lion.*
Hedysarum, *sainfoin d'Espagne.*
majus, aut securidaca. *Voyez* EMERUS DES JARDINIERS *à la suite du mot* SENNÉ.
Helenium, aut enula campana, *aunée.*
Indicum maximum (corona solis), *herbe au soleil.*
Helianthemum vulgare. *Voyez* HÉLIANTHEME.
Peruvianum, aut corona solis, *herbe au soleil.*
tuberosum (*poire de terre*). Voyez TOPINAMBOURS.
Heliochrysos sylvestre. Filago, *herbe à coton.*
Heliochrysum, *immortelle dorée.*
Heliotropium (heliotrope). *Voyez* HERBE AUX VERRUES.
tricoccum. *Voyez* TOURNESOL.
Heliotropius gemma (*pierre d'héliotrope*), *espece de jaspe.*
Helleborastrum, *pied de griffon.*
Helleborine latifolia montana, *elléborine.*
tenuifolia, *hellébore noir d'Hippocrate.*
Helleborus albus, *hellébore blanc.*
niger, *hellébore noir.*
fœtidus, *pied de griffon.*
Helxine. Parietaria, *pariétaire.*
cissampelos (convolvulus), *lizeron.*
sylvestris, aut circæa, *circée.*
Hemerobius, *hémérobe.*
Hemerocallis, *hémérocale.*
Hemionites, *hémionite.*
Hemiptra, *hémiptere.*
Hemorrhoïdum herba, aut chelidonia, *scrophulaire petite.*
Henicophyllos, aut arum maculatum, *pied de veau veiné.*
Henophyllon, aut unifolium, *espece de smilax.*
Hepatica, *hépatique.*
fontana, *hépatique de fontaine.*
nobilis, *hépatique des Fleuristes.*

Hepatica paluſtris (chryſoſplenium) *hépatique dorée.*
ſtellaris. Aſperula odorata , *hépatique des bois.*
terreſtris , aut lichen arboreus , *pulmonaire de chêne.*
Hepatorium aquatile , *eupatoire femelle bâtarde.*
Heptaphyllon , aut tormentilla , *tormentille.*
Herba , *herbe.*
anil. *Voyez* INDIGO.
Antoniana. Chamœnerion , *herbe de Saint-Antoine.*
benedicta. Caryophyllata vulgaris , *bénoite.*
cancri , aut heliotropium , *héliotrope* ou *herbe aux verrues.*
cancri. Burſa paſtoris , *tabouret.*
carpentorum. Barbaræa , *herbe de Sainte-Barbe.*
cunicularis (hyoſcyamus). *Voyez* JUSQUIAME *ou* HANNEBANE.
doria , *verge dorée.*
equina , aut equiſetum , *prêle.*
Judaïca , aut ſyderitis , *crapaudine.*
laurentiana , aut bugula , *bugle.*
mimoſa , *ſenſitive.*
molucana , *herbe molucane.*
papagalli , aut ſymphonia , *amarante tricolor.*
pappa , aut ſenecio ; *ſeneçon.*
paralyſis , aut primula veris , *prime-verre.*
paris , *raiſin du renard.*
pedicularis , aut ſtaphis agria ; *ſtaphis aigre.*
perforata , *millepertuis.*
proſerpinaca , aut centinodia , *centinode.*
ruperti , *herbe à Robert.*
ſacra , *verveine.*
ſanctæ crucis , aut nicotiana , *nicotiane.*
kunigundis (eupatorium) , *eupatoire.*
mariæ (coſtus) ; *herbe du coq.*
Sancti Petri (crithmum) , *criſte marine.*
Stephani , aut circæa ; *herbe de Saint-Etienne.*
ſardonica , aut ſcelerata , *renoncule des marais.*
Siciliana , aut androſæmum ; *toute-ſaine.*
ſolis , *herbe au ſoleil.*
ſtella , aut coronopus , *corne de cerf.*
ſtrumæa , *renoncule des marais.*
tauri , aut vaccæ (orobanche) , *orobanche.*
trientalis , *eſpece de lyſimachie.*
Trinitatis , *penſée.*
turca , *herniole* ou *turquette.*
venti , *coquelourde.*
vinoſa. Ambroſia ; *ambroſie.*

Herba viva, aut mimosa, *sensitive.*
vulneraria (*perce-feuille vivace*). *Voyez* Oreille de Lievre.
Herbarius, aut herbifer, *herbier.*
Herix, aut hericius (erinaceus), *hérisson.*
Hermaphroditus, *hermaphrodite.*
Hermodactylus, *hermodacte.*
Mesuæi, aut dens canis, *dent de chien.*
niger & rufus (colchicum), *colchique.*
Herniaria, *herniole* ou *turquette.*
Hesperis Hortensis, *Julienne.*
allium redolens, aut alliaris, *alliaire* ou *herbe des aulx.*
Heteromorpha. *Voyez à l'article* Pétrifications.
Hetich Indis & Æthyopibus, *hétich.*
Hiatula, *lavignon.*
Hieracium, *herbe à l'épervier.*
falcatum, aut stellatum (rhagadiolus), *herbe aux ragades.*
latifolium, *chicorée sauvage.*
Hierobotane fœmina, aut erysimum, *vélar.*
Higuero, *cujeté.*
Himantopus, aut hæmotopodia, *flambergeant.*
Hinderata, doradilla. *Voyez à l'article* Ceterac.
Hinen-pao. *Voyez à l'article* Panthere.
Hingiseh. *Voyez à l'article* Assa Fœtida.
Hinnulus, *faon* ou *petit du cerf.* Voyez *aussi à l'article* Mule.
Hinnus, aut mulus, *mulet.*
Hippelaphus, *hippelaphe.*
Hippia minor, aut alsine, *morgeline.*
Hippobosca pedibus sexdactilis, &c. *mouche-araignée.*
Hippocampus, *cheval marin* ou *hippocampe.*
Hippocastanum, *maronnier d'Inde.*
Hippoglossum, aut laurus alexandrina, *laurier alexandrin.*
Hippoglossus, *flétan.*
Hippolapathum (*rhubarbe des Moines. Rapontic des montagnes*). Voyez Patience des Jardins.
maximum aut rhaponticum thracicum, *rapontic du Levant.*
Hippolithus, *pierre de cheval* ou *hippolite.*
Hippomanes, *hippomane.*
Hippomarathrum, aut carvi-folia, *espece de fenouil sauvage.*
Hippophaes, aut spina purgatrix, *hippophaës.*
Hippophæstum, aut calcitrapa, *chausse-trape.*
Hippopotamus, *hippopotame.*
Hipposelinum Theophrasti, aut Smyrnium, *macéron.*
Hippo-triorchis aut subbuteo, *espece d'épervier d'Egypte.*

Hippuris, aut hippofeta (equifetum), *prêle.*
aquatica. *Voyez à l'article* CONFERVA.
Hippurites corallinus, *hippurite.*
Hircus, *bouc.*
fylveftris, *bouc fauvage* ou *bouquetin.*
Hirudo (fangui-fuga), *fangfue.*
marina, *fangfue de mer.*
Hirundinaria major, aut chelidonium, *éclaire.*
Hirundo, *hirondelle.*
marina avis, *hirondelle de mer*, *oifeau.*
pifcis, *hirondelle de mer*, *poiffon.*
roftro adunco, *fregate.*
Hifpidula (*pied de chat*). Voyez HERBE BLANCHE.
Hifpurus. Sciurus, *écureuil.*
Hiftoria naturalis, *Hiftoire naturelle.*
Hiftrix, *porc-épic.*
Hoacalt (boiciningua), *ferpent à fonnettes.*
Hobus. *Voyez à l'article* MYROBOLANS.
Hœdus (*chevreau* ou *cabril*). Voyez BOUC.
Hoitziloxit (arbor balfami Indici). *Voyez* BAUME DU PÉROU.
Ho-ki-hao, *colle de peau d'âne. Voyez à l'article* ANE.
Holli, aut holquahuilt. *Voyez* HOLLI.
Holoconitis Hippocratis, aut trafi, *fouchet Sultan.*
Holofchenos Theophrafti, aut fcirpus, *jonc d'eau.*
Holofteum, au plantago anguftifolia albida, *plantain argenté.*
Holofteus, aut ofteocolla, *oftéocolle.*
Holothuriæ, *holothuries.*
Holquahuylt. *Voyez* HOLLI.
Hombofes. *Voyez à l'article* VACOS.
Homo, *homme.*
marinus, *homme marin.*
fylveftris, *homme fauvage.*
Horama, aut harame. *Voyez* TACAMAQUE.
Hordeolum, aut cevadilla, *cévadille.*
Hordeum, *orge.*
perlatum, *orge perlé.*
Horminum fativum vulgare, aut fclarea, *toutebone* ou *orvale.*
verum, *ormin.*
Horn-blende. *Voyez* BLENDE.
Horologium mortis, *pou pulfateur.*
Hortulanus, *ortolan.*
Hovus Indica pruni facie; *c'eft le* Hobus. *Voyez ce mot.*
Hugium, aut camelus, *chameau.*
Humulus, aut lupulus, *houblon.*

Humus animalis, *terre animale.*
atra, *terreau.*
limo. *Voyez* VASE.
Huſo, aut exoſſis, *poiſſon ychtiocolle.*
Huyt-zaſe. *Voyez* MESQUITE.
Hyacinthus gemma, *hyacinthe* (*pierre d'*).
Indicus tuberoſâ radice, *tubereuſe.*
odoratiſſimus & racemoſus dictus tib-cadi & muſcari, *oignon muſqué.*
Orientalis, *jacinthe des jardins* ou *du Levant.*
planta, *jacinte.*
Poëtarum latifolius, aut xiphion, *iris bulbeux.*
ſtellaris, aut lilio hyacinthus, *lis-jacinte.*
Hydra prothea, *polype d'eau douce.*
Hydrargyrus, *vif argent* ou *mercure.*
Hydrocorax Indicus, *colao.*
Hydrocotile, *écuelle d'eau.*
Hydrolapathum, *patience d'eau.*
Hydrophilus, *hydrophile.*
Hydropiper, aut bidens, *eupatoire femelle bâtarde.*
aut Perſicaria, *poivre d'eau.*
Hydrus, aut natrix, *hydre.*
Hyœna, *hyene.*
Hyoſcyamus, *juſquiame.*
Peruvianus, *nicotiane.*
Hypecoon, *cumin cornu.*
Hypericum vulgare, *millepertuis.*
Hypocyſtis, *hypociſte.*
Hypou-canna, *ippécacuanha.*
Hyſſopus, *hyſope.*
Hyſtera Petra, aut hyſterolithus, *hyſtérolite.*
Hyſtrix. *Voyez ci-deſſus* Hiſtrix.
Hyvourahe Braſilianis. *Voyez* HIVOURAHE.

J.

JACA arbor. *Voyez* JACA.
major durio. *Voyez* DURION.
nemorenſis, aut ſerratula, *ſarrette.*
nigra (*ambrette ſauvage*). Voyez JACÉE.
oleæ folio, aut xeranthemum, *immortelle.*
Orientalis, *béhen.*
tricolor (herba Trinitatis), *penſée.*
Jaceros in calecut. *Voyez* JACA.

Jacobæa;

Jacobæa, *Jacobée* ou *herbe de Saint-Jacques.*
foliis ferulaceis, flore minore (achillæa).
folio & radice lignosa (china radix), *esquine.*
Jaculator, *harponnier.*
Jaculatrix. *Voyez* ACONTIAS & DARD.
Jaculus. *Voyez* DARD-VANDAISE.
Jade lapis. *Voyez* JADE.
Jagra. *Voyez* COQUO.
Jaguara, *jaguar.*
Jakama, *vipere de l'Isle de Saint-Laurent.*
Jakanapes, *singes du Cap Verd.*
Jalappa, aut jalapium. *Voyez* JALAP *à l'article* BELLE DE NUIT.
Jambeiro & jamboli. *Voyez* JAMBOS.
Jambolones, aut jambolyn. *Voyez* JAMBOLOM.
Jamgomas, *paliure d'Egypte.*
Janipaba, *génipanier.*
Jaracua, *vipere de Java.*
Jasminum, *jasmin.*
Americanum (quamoclit), *jasmin rouge.*
Arabicum. *Voyez* CAFFÉ.
cæruleum Mauritanorum, *lilas.*
Jaspis, *jaspe.*
Jayama Hispaniolæ, aut ANANAS. *Voyez ce mot.*
Ibametara Brasiliensibus (acaja), *prunier de Mombain.*
Iberis (*passerage sauvage* ou *chasse rage*). Voyez CRESSON SAUVAGE.
Ibirapitanga (lignum Bresilianum), *bois de Bresil.*
Ibis. *Voyez ce mot & l'article* CICOGNE.
Ibiscus (althæa). *Voyez* GUIMAUVE.
Theophrasti, aut abutilon, *fausse guimauve.*
Ichneumon (mus Pharaonis), *rat d'Egypte* ou *ichneumon.*
Ichterus, aut galgulus, *loriot.*
Ichtyocolla. *Voyez* YCTIOCOLLE *à l'article* ESTURGEON.
Ichtyolithus, *poisson pétrifié.*
Ichtys; aut putorius, *putois.*
Icicariba. *Voyez à l'article* RÉSINE ELÉMI.
Idæa ficus, aut chamæcerasus, *cerisier nain.*
radix, aut uva ursi, *raisin d'ours.*
Jecoraria, aut hepatica, *hépatique.*
Jecur, *foie.*
Jetucu, aut jonqui. *Voyez à l'article* MECHOACHAN.
Igazur, aut nux vomica, *noix vomique.*
Ignames, aut batatas, *batate.*
Ignavus. *Voyez* PARESSEUX.
Ignis, *feu.*

Ignis lambens. *Voyez à l'article* Feux-Follets.
Iguana, aut fenembi. *Voyez* Leguana.
Ilex, *yeuse.*
aculeata baccifera, folio finuato (aqui folium). *Voyez* Houx.
aculeata cocci glandifera. *Voyez à l'article* Kermès.
arborea, major glandifera. *Voyez* Chêne verd & Yeuse.
Illecebra, aut fedum parvum acre, flore luteo, *vermiculaire brûlante.*
Imbricata, *faitiere.*
Impatiens herba (*herbe impatiente*). Voyez *à l'article* Balsamine.
Imperator, *Empereur.*
Imperatoria major, *impératoire.*
Impia, aut filago, *herbe à coton.*
Incruftata, *incruftations.*
Incubatio, *incubation. Se dit de l'action de couver ou d'être couché deffus fes œufs. L'incubation eft propre à tous les animaux* ovipares. *Voyez ce mot.*
Indica radix, *racine de S. Charles.*
Indicum, aut Indum. *Voyez* Inde.
Indigo, anil. *Voyez* Indigo.
Inga filiquis longiffimis, *pois fucré de la Guyane.*
Infectum, *infecte.*
Infitio in fiffura. *Voyez* Greffe en Fente *à l'article* Arbre. *Voyez auffi à l'article* Greffe *au mot* Plante.
Infula, *Ile* ou *Ifle.*
Inteftinum terræ, *mouche à corcelet armé.*
Intybum, aut intubus (indivia). *Voyez* Endive.
erraticum (cichorium fylveftre). *chicorée fauvage.*
Inula, aut helenium, *aunée.*
Joëkels. *Voyez à l'article* Vitriol.
Jonquillas, aut narciffus junci-folius, *jonquille.*
Jonthlafpi. *Voyez ce mot.*
Jovis barba, aut fedum majus, *joubarbe.*
Ippecacuanha (*racine du Brefil*). Voyez Ippecacuanha.
Ipfida, *Martin pêcheur.*
Iquetaja Brafilienfium, aut fcrophularia aquatica, *herbe du fiege.*
Iridis, aut ireos, *iris.*
Iringus, aut eryngium, *chardon Rolland.*
Irio, aut eryfimum, *vélar.*
Irion cerealis, aut fagopyrum, *Sarrafin.*
Iris bulbofa latifolia, *iris bulbeux.*
Florentina, aut illyria (*flambe blanche*). *Voyez* Iris de Florence.
noftras, *iris ordinaire* ou *flambe.*
fylveftris, aut xiris (*efpatule*). Voyez Glayeul puant.
tuberofa, folio angulofo (hermodactylus). *Voyez* Hermodacte.
Ifatis, feu glaftum, *guefde* ou *paftel.*

Isatis sylvestris & angustifolia, *vouëde.*
Isca de Jaca, *c'est l'agaric qui croît sur le* Jaca. *Voyez ce mot.*
Ischas, aut apios, *espece de* Tithymale *à racine tubéreuse.*
Isgarum, aut kali, *soude.*
Isis, *se dit du genre des* coraux. *Voyez* CORAIL.
Isophyllon, aut buplevrum, *oreille de lievre.*
Isopyrum Dioscoridis, aut aquileïa, *ancolie.*
Italica, mantis dicta, *mante.*
Itiranna. *Voyez à l'article* GORGE-ROUGE.
Iva arthetica, aut chamæpitis, *ivette non musquée.*
   moschata, *ivette musquée.*
Juapecanga. *Voyez* SALSEPAREILLE.
Juba (capilli). *Voyez à l'article* POIL.
Juguette de aqua. *Voyez* ASCOLOTL.
Jujuba, *jujube.*
   Indica, rotundifolia, spinosa, foliis majoribus, lanuginosis & incanis, *ber.*
Julis, aut julia (girella). *Voyez à l'article* DONZELLE.
Julus, *Jule.*
Juncago, *jonc-faux.*
Juncaria, *jonquaire.* Voyez Rubia linifolia, &c. *de cette Table.*
Juncus, *jonc.*
   acutus, *jonc aigu* ou *piquant.*
   angulosus & triangularis Plinii, *souchet rond.*
   avellana, aut Trasi, *souchet sultan.*
   Floridus. Butomus, *jonc fleuri.*
   lævis, *jonc ordinaire des jardins.*
   maximus, aut scirpus, *jonc d'eau.*
   odoratus, rotundus, *schénante.*
   petrosus, aut litophyton, *litophyte.*
Juni pappaeyma (Genipa), *génipanier.*
Juniperus arbor, *génevrier en arbre.*
   Asiatica, *génevrier d'Asie.*
   grandior, aut ettalche, *oxycedre.*
   major bacca rufescente (*cedre*). *Voyez à l'article* GÉNEVRE.
   vulgaris. *Voyez* GÉNEVRIER.
Jupicanga, aut China spuria nodosa, *squine d'Occident.*
Jupiter. *Voyez à l'article* PLANETTE.
Jusquiamus, aut hyosciamus, *jusquiame* ou *hannebane.*
Juvenca, *génisse.*
Ixine Theophrasti, aut carlina, *carline blanche.*
Jynx, aut torquilla, seu cinclida. *Voyez* JYNX.

K.

KAATH. *Voyez aux articles* CACHOU & CATÉ.
Kakopit, *tsiæi.*
Kalan. *Voyez à l'article* ONGLE ODORANT.
Kali vulgare, *soude grande.*
geniculatum majus fruticans (salicornia), *salicor.*
Hispanicum supinum annuum, sedi minori folio, *soude d'Espagne.*
Kali spinosum cochleatum, aut tragum, *soude épineuse.*
Kamina-masla. *Voyez* PÉTROLE.
Kanna goraka, aut arbor carcapulli. *Voyez* CARCAPULLI.
Karabe. Electrum, aut sacal (succinum), *ambre jaune.*
Kara-naphti. *Voyez ce mot & l'article* PÉTROLE.
Karoulou. *Voyez* CALALOU.
Kastor. *Voyez à l'article* CIVETTE.
Katoa katua. *Voyez à l'article* FEUILLE INDIENNE.
Kavalam. *Voyez* BOIS CACA.
Keiri, aut cheiri (*violier jaune*). Voyez GIROFFLIER.
Kenli, aut tanli. *Voyez* JACHAL.
Kenna. *Voyez* TROESNE D'EGYPTE *à l'article* ALCANA.
Kermen. *Voyez* KERMÈS.
Kerva Arabibus. *Voyez à l'article* RICIN.
Ketmia Brassiliensis, &c. *Voyez* CALALOU.
Ægyptiaca, aut bamia moschata (abelmosch). *Voyez* GRAINE DE MUSC.
Ægyptiaca vitis folio, parvo flore, aut sabdariffa, *ketmie d'Egypte.*
vesicaria vulgaris, aut alcea peregrina, *ketmie d'Italie.*
Keyser-waser. *Voyez à l'article* CERISE.
Kikaion Prophetæ Jonæ. Ricinus. *Voyez* RICIN.
Kiki, aut palma Christi. Gallis. *Voyez à l'article* RICIN.
Kilkil, aut culcul. *Voyez* SCECACHUL.
Kimbula. *Voyez à la fin de l'article* CROCODILE.
Kimtehiga, *saranne.*
Kin-yu. *Voyez* POISSON D'OR *à l'article* DORADE.
Koaang-si. *Voyez* ARBRE DU VERNIS.
Kobold, aut cobaltum, *cobalt.*
Koddagapalla, *codagapale.*
Kolez. *Voyez* ZENDEL.
Konderuun. *Voyez* TÉRÉBENTHINE DE CHIO.
Kouttai. *Voyez* GROS-YEUX.
Krapp. *Voyez à l'article* GARENCE.
Kratzhot. *Voyez à l'article* CHUNGAR.
Ksa-maki. *Voyez* SIN.

Kuil-ka-huilia. *Voyez* IBIBOBOCA.
Kupper-nickel. *Voyez ce mot.*
Kynorrhodon. *Voyez* ROSIER SAUVAGE.

L.

LABDANUM. *Voyez à l'article* CISTE
Labiatæ, *labiées.*
Labrax, *loup de mer vulgaire.*
Labrum veneris, aut dipſacus, *chardon à Bonnetier.*
Labruſca. *Voyez* VIGNE SAUVAGE *ou* LAMBRUS.
Laburnum, aut anagyris non fœtida (*aubours* ou *fauſſe ébene*). Voyez ÉBENE DES ALPES.
Labyrinthus, *labyrinte.*
Lac, *lait.*
lunæ, *lait de lune foſſile.*
Lacca gummi. *Voyez* RÉSINE LACQUE.
herba. *Voyez* LACQUE EN HERBE *à l'article* MORELLE EN GRAPPES.
Lacerta maritima, aut ſaurus, *lézard de mer.*
ſtellaris, aut ſtellio, *petit lézard étoilé.*
Lacertus, *lézard.*
maximus viridis, &c. *Voyez* AYAMAKA.
minor lævis. *Voyez* ANOLIS.
orbicularis. *Voyez* TAPAYAXIN.
peregrinus. *Voyez* ZENDEL.
terreſtris, *lézard gris.*
viridis, *lézard verd.*
Lachryma Job, aut Chriſti. *Voyez* LARME DE JOB.
aut gutta vitis, *larme de vigne.*
Lactuca, *laitue.*
leporina, aut ſonchus, vulgò lactucella, *laitron doux.*
Lacus. *Voyez* LAC.
Ladanum. *Voyez* LABDANUM.
Laëmmer-geyer. *Voyez* VAUTOUR DES AGNEAUX *à l'article* AIGLE.
Lago chymeni, aut cuminoïdes, *eſpece de cumin ſauvage.*
Lagopus, pes leporis, *pied de lievre.* Voyez TREFLE DES CHAMPS, PETIT.
(perdrix alba). *Voyez* PERDRIX BLANCHE & ARBENNE.
Lagopyrum, aut lagopodium, *pied de lievre.*
Lagundi. *Voyez à l'article* GALANGA.
Lamium fœtidum purpureum, *ortie rouge.*
aſtragaloïdes, aut ſcutellaria (caſſida), *toque.*
Lampada ſepulchralis, *lampe ſéphulchrale.*
Lampetra, *lamproie.*
Lampſana, *lampſane.*

Lampyris alata (cicindela). *Voyez* VER LUISANT.

Lana, *laine.*

succida, aut œsipus. *Voyez* ŒSIPE.

salamandrica. *Voyez à l'article* AMIANTE.

Lancea Christi, aut lycopus, *marrube aquatique.*

Lanceola, aut plantago longa, *plantain étroit.*

Landan. *Voyez à l'article* SAGOU.

Lantana. Viburnum, *viorne.*

Lapathum (*parelle*). Voyez PATIENCE.

bardanæ, folio undulato, &c. *Voyez à l'article* RHUBARBE.

Chinense, longi folium. *Voyez à l'article* RHUBARBE.

Hortense latifolium, *patience des jardins.*

minimum oxalis dictum major, aut acetosa. *Voyez* OSEILLE *ou* SURELLE.

sanguineum (*sang-dragon*). Voyez PATIENCE ROUGE.

unctuosum, folio triangulo, aut bonus Henricus, *bon-Henri.*

Lapatiolum, aut acetosella, *oseille petite* ou *oseille sauvage.*

Lapides, *pierres.*

aquei. *Voyez* STALACTITES.

cancri (*pierres appellées yeux d'écrevisses*). Voyez *à l'article* ÉCREVISSE.

Lapis alaqueca. *Voyez* ALAQUECA.

anguium. *Voyez* PIERRE DE SERPENTS.

Arabicus, *c'est l'unicorne minéral.* Voyez YVOIRE FOSSILE.

arenarius, *grais.*

arenarius viarum. *Voyez* GRAIS GROSSIER A PAVER.

Armenus, *pierre Arménienne.*

Assius, aut sarcophagus, *pierre Assienne.*

avium, *pierre des oiseaux.*

bézoar. *Voyez* BÉZOARD.

Bononiensis, *pierre de Bologne.*

cæruleus (lapis lazuli). *Voyez* PIERRE D'AZUR.

calaminaris, *pierre calaminaire.*

calcareus, *pierre calcaire.*

caudæ cancri, *queue de crabe.*

ceratites (unicornu minerale). *Voyez* YVOIRE FOSSILE.

chalcedonius, *calcédoine.*

chelidonius. *Voyez* PIERRE D'HIRONDELLE.

colubrinus, *pierre colubrine.*

Comensis, *pierre de Côme.*

corneus, *pierre de corne.*

corvinus Indiæ. *Voyez* CACOOTETL.

cotarius, *grais de Rémouleur.*

coticularis, *pierre à rasoir.*

Lapis crucifer, *pierre de croix.*
cyaneus. *Voyez* Lapis Lazuli.
fissilis (ardesia). *Voyez* Ardoise.
frumentarius, *pierre fromentaire.*
hæmatites. *Voyez* Hematite *à l'article* Fer.
heraclius (magnes). *Voyez* Aimant.
hystericus, aut hystricis. *Voyez* Pierre de Porc-épic.
igneus, aut pyrites. *Voyez* Pyrites.
Judaïcus, aut Syriacus, *pierre Judaïque.*
lactis, *pierre de lait.*
lazuli. *Voyez* Pierre d'Azur.
lenticularis, *pierre lenticulaire.*
lydius. *Voyez* Pierre de Touche.
lyncis. *Voyez* Bélemnite.
magnetis. *Voyez* Aimant.
Malaccæ, *pierre de Malacca.*
metallorum, *pierre de touche.*
molaris, *quartz carrié.*
mutabilis, Gemmariorum, *œil du monde.*
nautici (magnes). *Voyez* Aimant.
nephreticus. *Voyez* Sade.
nummularis, *pierre nommulaire.*
numismaticus, *pierre numismale.*
obsidianus, *pierre obsidienne.*
olearius, aquarius, molarius, salivarius. *Voyez à l'article* Pierre a Razoir.
ollaris, *pierre ollaire.*
ophites, *pierre serpentine.*
ossifragus. *Voyez* Osteocolle (*pierre des rompus*).
panthera (jaspis flavescens). *Voyez* Jaspe.
percarum. *Voyez à l'article* Perche.
petracorius (*pierre de Périgord*). Voyez *à l'article* Fer.
phrygius, *pierre Phrygienne.*
plumbarius (Molybdæna). *Voyez* Crayon.
porcinus, aut suillus. *Voyez* Pierre puante.
sabulosus & cretaceus (osteocolla), *ostéocolle.*
samius, *espece de tripoli.*
sanguinalis. *Voyez* Jaspe tacheté de rouge.
sanguineus, aut hæmatites. *Voyez* Hematite.
Sassenagensis, *pierre de Sassenage.*
scissilis, aut schistus fissilis. *Voyez* Ardoise & Schiste.
serpentinus, *serpentine.*
serpentis, *pierre de serpent.*
specularis, *pierre spéculaire.* Voyez *à l'article* Gypse.

Lapis ſpongiæ, *pierre d'éponge.*
ſtellaris. *Voyez* ASTERIE.
ſuillus, aut fœtidus (*ſpath fétide*). Voyez PIERRE PORC *ou* PIERRE PUANTE.
ſyderitis (magnes). *Voyez* AIMANT.
Syriacus (lapis Judaïcus). *Voyez* PIERRE DE JUDÉE.
teſtudinum, *pierre de tortues.*
tophaceus, *tuf.*
Lapides vaccini, *pierre de vache.*
variolæ, *pierre de vérole.*
vitriolicus, *pierre vitriolique.*
Lappa major. *Voyez* BARDANE.
minor xanthium, *glouteron* (*petit*).
ſylveſtris. *Voyez* CIRCÉE (*herbe de Saint Etienne*).
Lardites, *pierre de lard.*
Larix folio deciduo conifera, *mélefe.*
Orientalis, *c'eſt le cedre du Liban.* Voyez *ce mot.*
Larve, *larve.*
Larus, *mauve* (*oiſeau*). Voyez MOUETTE.
aut gravia major, *canard colin.*
roſtro inæquali, *coupeur d'eau.*
Laſerpitium Gallicum. *Voyez* LASER & SYLPHIUM.
Germanicum, aut imperatoria, *impératoire.*
foliis latioribus lobatis, aut libanotis, *faux turbith des montagnes. On le nomme auſſi* Laſerpitium.
Lata Indorum, *bonduc.*
Lathyris, *catapuce* ou *épurge.* Voyez *à l'article* TITHYMALE.
Lathyrus, *geſſe.*
Arvenſis repens tuberoſus, *magjon* ou *veſce ſauvage.*
viciaoides, aut clymenum Hiſpanicum, flore vario, ſiliqua articulata, *geſſe d'Eſpagne.*
Lattarini. *Voyez* TITIRI.
Lavandula major, *lavande grande* ou *ſpic.*
minor, aut anguſtifolia, *lavande des jardins.*
Lavaretus, *lavaret.*
Lavaronus, *eſpece de lavaret.*
Laver, aut ſium, *berle.*
odoratum, aut naſturtium aquaticum, *creſſon de fontaine.*
Laureola, *lauréole* ou *garoute.*
fœmina, *mézéréon.*
mas, *bois gentil.*
Lauro-ceraſus, *laurier ceriſe.*
Laurum canelliferam Amboïnenſem, &c. *Voyez* COULILAWAN.
Laurus, *laurier.*

Laurus alexandrina, *laurier alexandrin.*
foliis oblongo ovatis, trinerviis, nitidis, planis. *Voyez à l'article* CANELLE.
inodora, aut tinus inodorus, *petitit laurier, thym ſauvage.*
Iroquæorum (*laurier des Iroquois*). Voyez SASSAFRAS
pigma, *laurier nain.*
puſilla, aut laureola fœmina, *bois gentil.*
roſea, aut oleander, *laurier roſe* (*nérion*).
tinus, *laurier thym.*
vulgaris, *laurier franc.*
Leæna, *lionne.* Voyez LION.
Leberis, aut exuvia anguium, *dépouille de ſerpent.*
Lebre de mar, *lievre de mer.*
Lectipes, aut clinopodium, *baſilic ſauvage.*
Lectularius, aut cimex, *punaiſe.*
Lefach, *fruit de l'achanaca.*
Legumen. *Voyez* LÉGUME *& l'article* GOUSSE *au mot* PLANTE.
Indorum, *bonduc.*
leoninum, aut orobanche, *orobanche.*
Lemmus, *léming.*
Lendes, aut lens. *Voyez* LENDE.
Lens, *lentille.*
Lentago Italorum, *laurier thym petit & ſauvage.*
Lenticula marina ſerratis foliis (ſargazo). *Voyez* HERBE FLOTTANTE.
paluſtris, *lentille d'eau.*
Lentiſcus, *lentiſque.*
peruana. *Voyez* MOLLE.
Leo, *lion.*
cancer (*grand crabe*). *Voyez* LION MARIN.
Leo-crocota, *léocrocotte.*
thalaſſicus marinus, *lion marin.*
Leonina herba, aut leontobolanos (*orobanche*). Voyez OROBANCHE (*grande*).
Leontopodium, *patte de lion.*
dictum alchymilla, *pied de lion.*
Leopardus, *leopard.*
Lepas (patelle). *Voyez* LÉPAS.
Lepidium, *paſſerage.*
aut yberis cardamantica. *Voyez* PASSERAGE SAUVAGE *ou* CRESSON SAUVAGE.
dentellaria dictum, *dentelaire.*
humile incanum arvenſe (draba), *drave.*
minus, aut cardamine, *cardamine* ou *creſſon des prés.*
Leporinus pes (lagopus). *Voyez* PIED DE LIEVRE.

Leptura, *lepture.*
Lepus, *lievre.*
Lepusculus (*levraut* ou *lievre jeune*). Voyez LIEVRE.
Lepus marinus, *lievre marin.*
Lernea, *lerne.*
Letach. *Voyez* ACHANACA.
Letchi, vel litchi. *Voyez* LETCHI.
Leucacantha, aut carlina Dod. *carline noire.*
Leucachates lapis, *agate blanche.*
Leucanthemum vulgare, *Marguerite.*
Canarienfe, *pyrethre de Canarie.*
odoratum, *camomille Romaine.*
Leucifcus. *Voyez* GARDON.
Leucographia, aut galactites. *Voyez* GALACTIT.
Leucoium acteum vulgare, *giroflier* ou *violier jaune.*
bulbofum vulgare, aut narciffo leucoium, *perce neige.*
& viola purpurea, *juliane* ou *julienne.*
Leucophragis, aut morochtus, *morochite.*
Leucopiper (piper album), *poivre blanc.*
Levifticum (*ache de montagne*). Voyez LIVESCHE.
Leunculus (*lionceau*). Voyez *à l'article* LION.
Libanotis. *Voyez* FAUX TURBITH DES MONTAGNES.
coronaria, aut rofmarinus, *romarin.*
nigra. Oreofelinum, *perfil de montagne.*
prima. Diofcorid. Ferulacea, *férule.*
Libella fluviatilis, *marteau.*
gracilis, *demoifelle de formicaleo.*
Libellæ, *mouches aquatiques.*
Liber. *Voyez ce mot à l'article* ARBRE.
Lichen arboreus. *Voyez* PULMONAIRE DE CHÊNE.
foliaceus umbilicatus, &c. *Voyez* LICHEN.
Græcus polipoides, &c. *Voyez à l'article* ORSEILLE.
petræus latifolius, aut hepatica fontana, *hépatique des fontaines.*
Lichenes, *ce mot exprime les duretés calleufes qui font aux genoux & au bas des jambes des chevaux.*
Lichimum, aut alithimum. *Voyez ci-après* LOCACHIUM.
Ligniperda, *percebois.*
perdæ, *teignes ligniperdes.*
Lignum, *bois.*
aloës, *bois d'aloës.*
anifi. *Voyez à l'article* ANIS DE LA CHINE & AVOCAT.
aquilæ, *bois d'aigle.*
aureum (*bois d'or*). Voyez *à l'article* CHARME.
Brafilianum, *bois de Brefil.*

Lignum citri (*bois de citron*). Voyez Bois de Chandelle.
colubrinum, *bois de couleuvre.*
corallinum, *c'est le bois de Fernambouc.*
Cyprinum, aut Rhodium, *bois de Rhode.*
ferri, *bois de fer.*
jasmini (*bois de citron*). Voyez Bois de Chandelle.
Indicum, *bois d'Inde.*
inhumatum, *bois fossile.*
litteratum, *bois de lettre.*
Molucense, *bois des Moluques.*
nephriticum, aut peregrinum, *bois néphrétique.*
Polyxandrinum, *bois de Palixandre.*
Rhodium, *bois de Rhode* ou *de roses.*
sanctæ crucis, *c'est le bois d'aloës* ou *celui du gui.*
sanctum, *gayac.*
serpentarium, *bois de couleuvre.*
tambac, aut calambouc, *bois d'aloës.*
violaceum (*bois de violette*). Voyez Bois de Palixandre.
Ligurinus avis, *espece de serin jaune.*
Ligusticum (*séséli de montagne* ou *sermontaine*). Voyez Livêche.
vulgare, foliis apii, *lévêche.*
Ligustrum, *troêne.*
Lilac, aut ligustrum Orientale, *lilas.*
Liliaceæ, *liliacées.*
Lilias-phodelus, aut liliago, *lys asphodele.*
Liliastrum Alpinum, aut lilium polyrrhizon. *Voyez* Lys de S. Bruno.
Lilio hyacinthus vulgaris, *lys jacinte.*
narcissus (*colchique jaune* ou *narcisse d'automne*). Voyez Lys Narcisse.
Lilium album, *lys blanc.*
aureum, vulgò mattagon, *lys orangé.*
convallium (*lys des vallées*). Voyez Muguet.
flore atro rubente, *faranne.*
inter spinas (caprifolium), *chevrefeuille.*
lapideum (*pierre de lys*). Voyez Lilium Lapideum & *l'article* Palmier marin.
rubens, aut croceum minus, *lys rouge* ou *lys de S. Jean*
Limas nudus, *limace* ou *limas.*
Limax marinus, *limace de mer.*
ruber, *limace rouge.*
cochlea. *Voyez* Limaçon (*escargot*).
Limnesium, aut centauroïdes. Gratiola, *gratiole.*
Limodorum, *espece d'orobanche.*
Limon vulgaris, *limonier.*

Limones & limonia mala. *Voyez à l'article* LIMONIER.
Limonium, *espece de béhen rouge.*
Limus, *limon.*
Linamentum, *se dit de la charpie tirée de vieille toile de lin.*
Linaria. *Voyez* LINAIRE.
avis, aut ægitus, *linote.*
elatine dicta, *velvote* ou *véronique femelle.*
hederacea folio, aut cymbalaria, *nombril de Vénus.*
viridis, *tarin.*
Linarius, aut thunnus, *thon.*
Lingua, *langue.*
cervina, *langue de cerf* ou *scolopendre vulgaire.*
serpentina (*langue de serpent*). Voyez HERBE SANS COUTURE.
Linguicula, *babillard.*
Lingula piscis, *languette.*
vulneraria, aut ophioglossum, *herbe sans couture.*
Linum, *lin.*
catharticum, aut sylvestre, *lin sauvage purgatif.*
pratense, flosculis exiguis, *ibid.*
vivace, *lin de Sibérie.*
vivum fossile, aut incombustibile. *Voyez* AMIANTE.
Liquidambari arbor, *liquidambar.*
Liquidambarum. *Voyez à l'article* LIQUIDAMBAR.
Liquiritia, aut glyzirrhiza, *réglisse.*
Lithanthrax (carbo petræ), *charbon minéral.*
Lithargyrium fossile, *litharge fossile.*
Lithodendron (id est corallum, sive madrepora). *Voyez* CORAIL & MADREPORE.
Lithomarga, *agaric minéral.*
Lithophylla, *feuille pétrifiée.*
Lithophyton, *litophite.*
reticulatum purpurascescens, *palme marine.*
Lithospermum, *grémil* (*herbe aux perles*).
arundinaceum forte Dioscoridis, aut lithotomi cavernosi. *Voyez* GEODES.
Lituites (*tuyaux cloisonnés*). Voyez ORTHOCERATITES.
Lobus, fructus courbaril. *Voyez* COURBARIL.
Locachium, aut alithimum (sisarum Syriacum). *Voyez* SCECACHUL.
Locusta, aut saltatricula, *sauterelle.*
Locusta marina. *Voyez* LANGOUSTE & *l'article* ÉCREVISSE.
Loligo, *calmar.*
Lolium rubrum, aut phœnix, *yvraie de rat* ou *sauvage.*
verum (*zizanie*). Voyez YVRAIE.
Lomentum (*farine de feves*). Voyez *à l'article* FEVES.

Lonan cambodja, aut gutta gummi (*gomme gutte*). Voyez *à l'article* CAR-CAPULLI.
Lonchitis, *lonkite.*
Lora, aut denteria, *se dit de la piquette* ou *seconde vinée du marc de raisin.*
Lota, *lote.*
Lotium, aut urina, *urine.*
Lotum quadrifolium, *trefle à quatre feuilles.*
Lotus, *lotier.*
  Africana. *Voyez* GUAJACANA.
  arbor, aut celtis, fructu nigricante. *Voyez* MICACOULIER.
  campestris, aut lagopus, *pied de lievre.*
  Hottensis odora, *lotier odorant.*
  palustris (id est menianthes). *Voyez* MENIANTE.
Loxia, *bec croisé.*
Lucanus, aut cervus volans, *cerf volant.*
Lucciola, *mouche luisante.*
Luciola, aut ophioglossum, *herbe sans couture.*
Lucius. *Voyez* BROCHET.
Lucuma, aut ruema. *Voyez* JAUNE D'ŒUF.
Ludus, aut calculus. *Voyez* CALCUL.
Lujula, aut alleluia. *Voyez* PAIN A COUCOU.
Lumachella, *pierre lumachelle.*
Lumbrici terreni, aut lombricus (*lombric* ou *achée*). Voyez VERS DE TERRE.
Luna. *Voyez* LUNE *à l'article* PLANETTE.
Lunaria. *Voyez* LUNAIRE.
  botrytis, *lunaire petite.*
  Græca, aut peltata, *espece de jonthlaspi.*
  lutea, aut thlaspidium, *faux thaspi.*
  radiata, *luserne sauvage.*
  filiqua longiore, *bubonach.*
    rotundiore, *médaille.*
Lupa (*louve*). Voyez LOUP.
Luparia, aut aconitum. *Voyez* ACONIT *ou* TUELOUP.
Luperus, *lupere.*
Lupi crepitus. *Voyez* VESSE DE LOUP *à la suite de l'article* CHAMPIGNON.
Lupinus, *lupin.*
Lupulus, *houblon.*
Lupus, *loup.*
  aquaticus, *brochet.*
  cervarius. *Voyez* LYNX (*loup cervier*).
  marinus, *loup marin.*
    piscis, *loup marin, poisson.*
  salictarius, id est lupulus sylvestris, *houblon sauvage.*

Lurida, *loriot.*
Luſcinia, aut philomela. *Voyez* ROSSIGNOL.
Luſciniola, *rouſſette.*
Luſorius. *Voyez* TATABULA.
Luſus Naturæ, *jeux de la Nature.*
Luteola, aut lutum herba (*herbe à jaunir*). Voyez GAUDE.
avis, *verdier.*
Lutra, *loutre.*
Lutum, *boue.* Voyez *auſſi* LIMON.
Lux, *lumiere.*
Septentrionalis, *lumiere ſeptentrionale.*
Luzzo marino. *Voyez* SPET.
Lychnis agria, aut cyanus, *bluet.*
Chalcedonica hirſuta, flore coccineo major, aut flos Hieroſolymitanus, *croix de Jéruſalem.*
coronaria Dioſcoridis, ſativa, *coquelourde des Jardiniers.*
ſegetum major. Nigellaſtrum, *nielle des bleds.*
ſylveſtris quæ behen album. *Voyez* BEHEN.
ſaponaria vulgò, *ſaponaire* ou *ſavonniere.*
viſcoſa purpurea, aut muſcipula; *attrape mouches.*
vulgaris, *paſſefleur* ou *œillet de Dieu.*
Lycio affinis Ægyptiaca. *Voyez* AGRAHALID.
(lycion). *Voyez* CATÉ INDIEN.
Lycium noſtras. *Voyez* GRAINE D'AVIGNON *à l'article* NERPRUN.
Lycoctonum, aut aconitum, *aconit* ou *tueloup.*
Lycon, aut fiatola, *fiatole.*
Lycoperdon. *Voyez* VESSE DE LOUP *à la ſuite de l'article* CHAMPIGNON.
Lycoperſicon, *pomme d'amour.*
Lycopodium. *Voyez* PIED DE LOUP *à l'article* MOUSSE.
Lycopſia dicta bugloſſum. *Voyez* BUGLOSE.
Lycopſis branca lupina, aut cardiaca, *agripaume.*
echii ſpecies, *eſpece d'orcanette.*
aut echium verum, *herbe aux viperes.*
Lycopus cardiaca dictus, *agripaume.*
paluſtris villoſus, *marrube aquatique.*
Lydius lapis, *pierre de touche.*
Lyncurius, *bélemnite.*
Lynx, *loup cervier.*
Lyra. *Voyez* GRONEAU.
Davidis, *lyre.*
Lyroſtomus, aut apua, *anchois.*
Lyſimachia (*corneille* ou *perceboſſe*). Voyez CHASSEBOSSE.
Americana lutea corniculata, aut onagra, *herbe aux ânes.*
cærulea galericulata, aut tertianaria, *centaurée bleue.*

Lysimachia chamænerion dicta latifolia, *herbe de Saint-Antoine.*
humi fusa, folio rotundiore, flore luteo. Nummularia, *nummulaire.*
spicata purpurea, aut salicaria, *salicaire.*
Lysimachium verum, *percebosse.*
Lytra, aut lutra, *loutre.*

M.

MABOUJA (*massue de Sauvage de l'Amérique*). Voyez MABOUJA.
Macahalef. *Voyez* CALAF.
Macaleb, aut macholebum. *Voyez* MAHALEB.
Macaqwer Virginensium. *Voyez* MACOQWER.
Macerone, aut Smyrnium, *macéron.*
Machamona. *Voyez* CALEBASSE D'AMÉRIQUE.
Macir (macre). *Voyez* MACER.
Macis. *Voyez son article au mot* MUSCADE.
Macrocaulon junceum, aut hieracium, *herbe à l'épervier.*
Macropiper, *poivre long.*
Macularellus, aut scombrus, *maquereau.*
Macumba. *Voyez* MELONGÈNE.
Maderam, aut balam pulli (tamarindi), *tamarins.*
Madrepora. *Voyez* MADREPORE, *& ce qui en est dit à la suite de l'article* ZOOPHITE
Mæna, *espece d'anchois.*
Magalea. *Voyez* MANGANESE *à la suite de l'article* FER.
Magalep. *Voyez* MAHALEB.
Magjon. *Voyez à la suite du mot* VESCE SAUVAGE.
Magistrantia, aut imperatoria, *impératoire.*
Magnes. *Voyez* AIMANT, *& ce même mot à la suite de l'article* FER.
Magonyza, *vipere de l'Isle de Saint-Laurent.*
Majalis porcus, *c'est le cochon châtré.* Voyez SANGLIER.
Majorana, *marjolaine.*
sylvestris, aut origanum. *Voyez* ORIGAN.
Maizum, *mays.*
Makkakos, *makaque.*
Mala Armeniaca, *abricotier.*
aurea. *Voyez* ORANGER.
odore fœtido, aut lycopersicon, *pomme d'amour.*
Malabathrum (malabathre). *Voyez* FEUILLE INDIENNE.
Malachites, aut molochites, *malachite.*
Mala citrina (citreum). *Voyez* CITRONIER.
Malacocissus major, aut convolvulus major, *grand liseron.*
minor, aut chelidonia, *petite chélidoine.*

Mala cotonea (cydonia). *Voyez* COIGNASSIER.
Mala granata (punica). *Voyez* GRENADIER.
Malaguetta (maniguette). *Voyez* CARDAMOME GRAND.
Mala insana, aut lycoperſicon. *Voyez* POMME D'AMOUR & *l'article* MELONGENE.
limonia, aut limones. *Voyez* LIMON.
Malan-kua, aut zadura. *Voyez à l'article* ZEDOAIRE.
Malayen rotang. *Voyez à l'article* SANG-DRAGON.
Malicorium (punica). *Voyez à l'article* GRENADIER.
Malina thalla Ægyptiorum, aut Traſi Italorum *ſouchet Sultan.*
Malleolus. *Voyez* MAILLET *à l'article* PLANTE.
Malpighia aſperrima, &c. *Voyez* COURATARY.
fructu ceraſino ſulcato, *ceriſier cannelé.*
latifolia cortice ſanguineo flore. *Voyez* BOIS QUINQUINA.
Maltha, *eſpece de bitume molaſſe.* Voyez POIX DE TERRE.
Malva. *Voyez* MAUVE.
arborea *mauve de mer en arbre.*
horaria, aut ketmia veſicaria, *ketmie.*
paluſtris, aut viſcus. *Voyez* GUIMAUVE VULGAIRE.
roſea, *roſe d'Outre-mer* ou *trémiere.* Voyez MAUVE DES JARDINS.
viſcus, aut althæa. *Voyez* GUIMAUVE.
ulmifolia ſemine roſtrato. *Voyez* HERBE A BALAIS.
Malvæ, *malvacées.*
Malum Armeniacum, *abricot.*
aurantium, aut malus aurantia. *Voyez à l'article* ORANGER.
aurantium marinum, *pomme de mer.*
citreum. *Voyez* CITRONNIER.
inſanum, aut melongæna, *mayenne.*
marinum. *Voyez* ALBERGAME DE MER.
Malus, aut malum. *Voyez* POMMIER.
Adami, *pomme d'Adam.*
fructifera, flore fugaci. *Voyez à l'article* POMMIER.
Indica, fructu pentagono. *Voyez* BILIMBI.
pomo anguloſo (carambolas). *Voyez* CHAMAROCH.
medica (citreum). *Voyez* CITRONNIER.
perſica. *Voyez* PÊCHER.
punica, *grenade.*
Mambu. *Voyez* BAMBOU.
Mamera luſitanorum, aut papaya. *Voyez* PAPAYER.
Mananaao. *Voyez à l'article* NOIX VOMIQUE.
Manati. *Voyez ce mot.*
Mancanilla, *mancelinier.*
Mandibula lucii, *mâchoire de brochet.* Voyez BROCHET.
Mandragora, *mandragore.*

Mangaïba,

Mangaïba, arbor Brasilienfis. *Voyez* MANGAÏBA.
manga, arbor Indica, *mangue.*
Mangas, *manguier.* Voyez MANGLE.
de velludo, *manche de velours.*
Mangoftans. *Voyez* MANGOUSTAN.
Mangoufe, *magoufte.*
Manihot Indorum, *manioc.*
Manipoy. *Voyez* JACARANDA.
Manna, *manne.*
laricis, *manne du Méleze* ou *de Briançon.*
maftichina, vulgò cedria, *réfine de cedre.*
thuris. *Voyez à l'article* OLIBAN.
Manobi. *Voyez* PISTACHE DE TERRE.
Mantis, *mante.*
Manucodiata, *oifeau de Paradis.*
Manus marina, *main de mer.*
myrti, aut myrtidanum, *nom donné à la tumeur du myrthe.* Voyez *ce mot.*
nafuta elephanti, *c'eft la trompe de l'éléphant.*
Maracoc (granadilla). Voyez FLEUR DE LA PASSION.
Maraka. *Voyez* CUJETTE & COHYNE.
Marana (datura). Voyez POMME ÉPINEUSE.
Maraffus, *vipere de l'Arabie.*
Marcaffita, *marcaffite.*
Mare, *mer.*
Marga, *marne.*
porcellana, *terre à porcelaine.*
Margaritæ. *Voyez* PERLES *à l'article* NACRE DE PERLES.
Margus niger, aut fulica, *foulque.*
Marifcus, aut fcirpus, *jonc d'eau.*
Marmor, *marbre.*
conchites, *pierre lumachelle.*
Marmofa, *marmofe.*
Maroly. Voyez PAC.
Maronæ (caftaneæ). *Voyez à l'article* CHATAIGNIER.
Marrubiaftrum vulgare, *faux marrube.*
Marrubium, *marrube.*
album, *marrube blanc.*
agrefte, aut ftachys, *épi fleuri.*
cardiaca dictum, *agripaume.*
nigrum fœtidum, *ballotte.*
paluftre hirfutum, *marrube aquatique.*
Mars (ferrum). *Voyez* FER; *voyez auffi à l'article* PLANETTE.
Marfuinus. Voyez MARSOUIN *à la fuite du mot* BALEINE.

Marta. Marterus, aut martes abietum. Voyez MARTE.
Martes fagorum. *Voyez* FOUINE.
Marum Creticum, *marjolaine de Crête.* Voyez MARUM.
maſtichen redolens, aut thymbra Hiſpanica, majoranæ folio, *marjolaine d'Angleterre.*
Maſeluc Turcorum, aut molucca ſpinoſa, *moluque épineuſe.*
Maſepute. Voyez SERVAL.
Maske. *Voyez à l'article* ETITES.
Maſquiqui terra, *terre de Maſquiqui.*
Maſſac ſorda. Voyez ROZEAU MASSE D'EAU.
Maſſac. *Voyez à l'article* BANGUE.
Maſſicot, *eſpece de chaux de plomb.* Voyez PLOMB.
Maſtica de ſoho (piedra de puerco). Voyez PIERRE DE PORC-ÉPIC.
Maſtich, *maſtic.*
Maſtichina Gallorum, *c'eſt le marum maſtic.*
Materebe. *Voyez à l'article* MAHOT.
Mater perlarum. Voyez NACRE DE PERLES.
ſmaragdi. Voyez PRASE.
Mates Indorum cineritii coloris, *bonduc.*
Matiſca ſtadka travo. Voyez SARANNE.
Matricaria, *matricaire.*
Matrices, *matrice.*
Matriſalvia major, aut ſclaræa, *toutebone* ou *orvale.*
Matriſylva, *on donne ce nom au chevrefeuil & au muguet des bois.*
Matrix mineralium & metallorum. Voyez GANGUE.
Mauronia lesbiis, aut dentellaria, *dentelaire.*
Mauze, aut muſa. Voyez BANANIER.
Maypouri. Voyez BEORI.
Mays. Voyez BLED DE TURQUIE.
Mecaſulhil (vanilla). Voyez VANILLE.
Mechoachanna Peruviana. *Voyez* MECHOACHAN.
Meconites, meconite. Voyez AMMITE & OOLITHE.
Meconium (*eſpece d'*opium). *Voyez à l'article* PAVOT BLANC.
Medica. Voyez LUZERNE.
Medicago, *luzerne d'Italie.*
Medium Alpinum echii folio, floribus ſpicatis, *eſpece de campanelle.*
Medulla, *moëlle.*
lactis, aut butyrum. *Voyez à l'article* LAIT.
Saxorum, *moëlle de rocher.*
Mel. Voyez MIEL. *L'hidromel eſt une eau miellée : on l'appelle auſſi* Apomeli. Melicratum, aqua mulſa. L'Œnomeli *eſt le vin miellé ; & l'*Oxi-mel *eſt le vinaigre miellé. Le* Melimelum *eſt une marmelade de coing & de miel.*
arundinaceum, aut ſaccharum (mel cannæ). Voyez *canne à ſucre.*

Melacocyffos, aut Hedera terreftris, *lierre terreftre.*
Melacocyffus minor. Chelidonia, *fcrophulaire petite.*
Melampodium, aut helleborus niger, flore rofeo, *ellébore noire des jardins.*
Melampyrum purpureum. *Voyez* BLED NOIR *à l'article* SARRAZIN.
Melanopiper, *poivre noir.*
Melanteria. Voyez MELANTERIE.
Melanthium aut (nigella) *nielle* ou *nigelle.*
Melantzana Arabum, *mayenne à fruit recourbé.*
Melanurus, *nigail. Confultez Lémery.*
Melafpermum, aut nigella, *nielle.*
Melax, aut thus, *oliban.*
Meleagris, aut fritillaria, *fritillaire.*
Melès, aut melis (*taiffon*). Voyez BLAIREAU.
Melianthus Africanus, *méliante.*
Melica. Sorgo. *Voyez* MILLET GRAND.
Melilotus, *mélilot.*
 Germanica, *lotier.*
Melis, aut taxus, *blaireau.*
Meliffa, *méliffe.*
 Conftantinopolitana (molucca fpinofa). *Voyez* MOLUQUE ÉPINEUSE.
 Moldavica, *méliffe de Moldavie.*
 fylveftris, *méliffe fauvage.*
Meliffophyllum Turcicum (Moldavica) *méliffe de Moldavie.*
Melitites, *efpece de galactite.* Voyez ce mot.
Mellifuga, aut mellivora. *Voyez* COLIBRI.
Melo, *melon.*
Melo montis carmel, *melon pétrifié.*
Melocactus, aut echinomelocactos, five melo carduus echinatus, *chardon des Indes Occidentales.*
Melochia Alpini (corchorus), *corchore.*
Melochites, *mélochite.* Voyez PIERRE D'ARMÉNIE.
Melo-corcopali fructus. *Voyez* MELO-CORCOPALI.
Meloë, *pro-fcarabée.*
Melolontha, *mélolonte.*
Melongena, fructu oblongo, violaceo, *mayenne* ou *mélongène*, ou *aubergine.*
Melopepo verrucofus, *potiron.*
Melotus, aut melus, *taiffon.*
Membrocq. *Voyez* PAREIRA BRAVA.
Memæcilon, aut fructus arbuti. *Voyez* ARBOUSIER.
Memphitis lapis, *pierre de Memphis.*
Men therniabin. *Voyez* MANNE LIQUIDE.

Mens, aut meſſe. *Voyez* MUNGO
Mentha, *menthe.*
anguſtifolia, ſpicata, *menthe d'Angleterre.*
aquatica, ſatureiæ folio, *pouliot à feuilles étroites.*
arvenſis, verticillata, hirſuta, *calament des marais.*
cataria, aut felina. Nepeta, *cataire.*
corymbifera, aut Græca (cortus hortenſis), *herbe du coq.*
hortenſis, verticillata, ocimi odore, *baume des jardins.*
rotundifolia, criſpa, ſpicata, *menthe friſée.*
paluſtris, ſeu aquatica major (ſiſymbrium), *menthe aquatique.*
ſpicis brevibus, &c. ſapore fervido piperis, *menthe citronnée.*
Menthaſtrum, aut menta ſylveſtris rotundiore folio, *menthe ſauvage*, ou *men haſtre.*
Mentula alata, *aile marine.*
marina (*mentule de mer*). Voyez MEMBRE MARIN & PENNACHE DE MER.
Menyanthes paluſtre, latifolium & triphyllum. *Voyez* MENIANTE.
Mephitis, *mouphette.* Voyez à l'article EXHALAISONS MINÉRALES.
Mercurialis, *mercuriale.*
canina (cynocrambe), *chou de chien.*
fructicoſa, aut phyllon, *eſpece de mercuriale ſauvage des pays chauds.*
Mercurius. *Voyez* MERCURE à l'article PLANETTE.
Merganſer, *oye de mer.*
Mergus, *plongeon.*
minimus fluviatilis. *Voyez* CASTAGNEUX ou ZOUCHET.
Meris. *Voyez* EVERTZEN.
Merlangius, *merlan.*
Merlucius (merlus). *Voyez* à l'article MORUE.
Meroïdes, *eſpece de ſclarée d'Ethyopie.*
Merops, aut apiaſter, *guêpier oiſeau.*
Merula, *merle.*
aquatica, *merle aquatique.*
aut tinca marina, *tanche de mer.*
torquata, *merle à collier.*
Meſoro. *Voyez* RASPECON.
Meſpilus, *néflier.*
aculeata pyrifolio, aut pyracantha, *buiſſon ardent.*
apii, folio laciniato, aut azarolus, *azérolier.*
ſylveſtris ſpinoſa, aut oxiacantha, *aube-épine.*
Meſſacara, *ours de mer.*
Meſteca. *Voyez* COCHENILLE MESTEQUE.
Meſtiſos. *Voyez* METIS.

Metalla, *métaux.*
Meteora, *météores.*
Metopion. *Voyez* AMMONIAQUE (*gomme*).
Meum, aut meu athamanticum. *Voyez* MEUM.
Alpinum, aut phellandrium, *ciguë aquatique.*
Mezereon Arabum (camælea), *camelée.*
Mezereum (laureola), *lauréole.*
Michen pulver (*poudre aux mouches*). Voyez COBALT.
Microſcomus, *microſcome.*
Milax arbor (taxus), *if.*
Milchſtein (morochtus). *Voyez* GALACTIT.
Mileſium, *c'eſt l'alcyon vermiculaire de Lémery.*
Miliaris, *proyer.*
aut cenchrus ſerpens, *ammodyte.*
Militaris, aut millefolium, *millefeuille.*
Milium, *millet* ou *mil.*
arundinaceum (melica). *Voyez* BLED BARBU (*ſorgo*).
Indicum maximum, *mays.*
ſolis (lithoſpermum), *gremil* ou *herbe aux perles.*
Millefanti, aut vermicelli, *vermichel.*
Millefolium vulgare album, *millefeuille.*
Millefora, aut hypericum, *millepertuis.*
Millegrana major, aut herniaria, *turquette.*
Millemorbia, aut ſcrophularia, *ſcrophulaire.*
Millepeda, *millepede.*
Millepedæ, *cloportes.*
Millepedes, *millepieds.*
Millepora. *Voyez* MILLEPORE & l'article ZOOPHYTE.
Milliaria, aut hortulanus, *ortolan.*
Milvago, *milan marin.*
Milvus, aut milvius, *milan.*
æruginoſus, *buſard de marais.*
Milzadella, aut leucas, *c'eſt l'ortie muſquée* ou *piquante.*
Mimoſa, *ſenſitive.*
Minæa galeni, aut animé. *Voyez* RÉSINE ANIMÉ.
Mineræ, *mines.*
Mineralia, *minéraux.*
Minera nidulans, *rognon.* Voyez à l'article MINES.
Minium. *Voyez* à l'article PLOMB.
Mira ſole Italis, aut ricinus, *ricin.*
Miſy, *eſpece de calchite.* Voyez MISY.
Mitia. *Voyez* à l'article STYRAX LIQUIDE.
Mithrax perſis, *œil de chat.*
Mithridatium crateva. Dens canis, *dent de chien.*

Mitu poranga. *Voyez* Coq de Curassau.
Mixa pyriformis officulo trifpermo, *tfiem-tani.*
Mochus, aut cicer fativum, Dodon (ervum), *ers.*
Mœna, *mendole.*
Mola. *Voyez* Lune de mer.
Molanga. *Voyez* à l'article Poivre noir.
Moldavica. *Voyez* Mélisse de Moldavie.
Moleculæ organicæ, *molécules organiques.*
Molitor, *meûnier.* Voyez Hanneton.
Molle, aut mollis arbor (*poivrier du Pérou*). Voyez Molle.
Mollia, aut mollufcæ, *mous ou mollufques.*
Mollugo (gallium). *Voyez* Caillelait & petit muguet.
Mollufcum (*brouffin d'érable*). Voyez à l'article Molibdene.
Molou Plinii, aut filipendula vulgaris, *filipendule.*
Molua, aut morrhua, *morue.*
Molucca, *moluque.*
Molybdæna nigrica fabrilis (plumbago) *molibdene.*
Molybdoïdes, *idem. Elle tient fouvent de la blende.*
Momordica vulgaris, *pomme de merveille.*
Momotovakoft. *Voyez* Yvoire fossile.
Mondubi, aut manobi, *piftache de terre.*
Monedula. *Nom latin donné à la pie & au geai.*
Monialis, *moine.*
Monoceros, aut monodon. *Voyez* Licorne & Yvoire du Narhwal.
Monococcon, aut zea, *froment rouge.*
Monoculus (*monocle*). Voyez à l'article Binocle & Perroquet d'eau.
Monophyllon, *muguet des vallées petit; efpece de fmilax.*
Monopthalmus, *monopthalme.*
Mons, *montagne.*
Monftrum, *monftre.*
Monti-fringilla, *pinçon de montagne.*
Mordella, *mordelle.*
Mordellæ, *mordicantes.* Voyez auffi Demoiselles aquatiques.
Morella, aut varius, *efpece de petite truite.* Voyez ce mot.
Morhua, *morue.*
Morina, *morine.*
Morinellus Anglorum, *dotrale.*
Morion lapis, aut pramnium, *efpece de vermeille.*
Morochtus lapis (*pierre de lait*), *morochite.*
Moronna. *Voyez* à l'article Esturgeon.
Morfus diaboli, aut fuccifa, *mors du diable.*
gallinæ (*alfine*). Voyez Morgeline.
ranæ, *efpece de nénuphar.*
Morulius ex albo non nihil rubefcens, *morille.*

Morum batinum (*mûre de renard*). Voyez Ronce.
Morus, *mûrier.*
Mosch-Arabum (semen moschi), *ambrette.*
Moschata, *muscade.*
Moschatellina (*herbe musquée*). Voyez Moscatelline.
Moschocarydion, aut moschata, *noix muscade.*
Moschus. *Voyez* Musc à l'article Gazelle.
Motacilla (cauda tremula), *lavandiere.* Voyez Bergeronette & Fauvette.
Motella, aut lota, *lote.*
Moxa, *coton de la Chine.*
Mucuna, *pois pouilleux.*
Mugil piscis, *muge.*
Mula (*mule*). Voyez Mulet.
Mulier (*femme*). Voyez à l'article Homme.
Mulli, *Voyez* Molle.
Mullus, *surmulet.*
Multiloquax, *babillard.*
Mulus, *mulet.*
Mumia, *momie.*
Mundiguacu. *Voyez* à l'article Ricin, *pignon de Barbarie.*
Mungo similis fructus, aut hærnia, *c'est le fruit du* negundo. *Voyez* ce mot.
Muræna, *muréne.*
fluvialis, aut lampetra, *lamproye.*
Murex. *Voyez* ce mot.
Muria. *Voyez* Garum.
Murucuja. *Voyez* à l'article Grenadille.
Mus, *rat.*
agrestis major, *mulot.*
albus Virginianus, *rat blanc.*
Alpinus, *marmotte.*
aquaticus, *rat d'eau.*
araneus, *musaraigne.*
campestris, *rat des champs.*
Indicus. Ægyptus-ve, aut mus Pharaonis, *rat de Pharaon.* Voyez Ichneumon.
montanus Norwagicus, *léming.*
moschiferus, *rat musqué.*
Orientalis, *rat Oriental.*
parvus campestris, *campagnol.*
palmarum, *rat palmiste.*
ponticus, *hermine.*
Sarmaticus, aut Scythicus (zibelina). *Voyez* Zibeline.

Mus ſylvaticus, *rat des bois.*
terrenus, aut talpa. *Voyez* TAUPE.
Muſa, *bananier.*
Muſca, *mouche.*
ephemera, *éphémere.*
ſcorpiura, *panorpe.*
Muſcader. *Voyez* à l'article AMMONIAC (*ſel*).
Muſcari, *oignon muſqué.*
Muſurda, *c'eſt l'excrément du rat.*
Muſcicapa, aut muſcipeta avis, *gobeur de mouches.*
Muſcipula, *attrape-mouche.*
Muſculus, *mouche.*
Muſcus, *mouſſe.*
arboreus, *mouſſe d'arbre.*
aſtracanus (*mouſſe d'aſtracan*). Voyez BUXBAUMIA.
capillaris major, pediculo & capitulo craſſioribus (adiantum aureum). *Voyez* PERCE-MOUSSE.
clavatus, aut lycopodium, *pied de loup.*
marinus, *coralline.*
membranaceus fugax (noſtoch). *Voyez* MOUSSE MEMBRANEUSE FUGITIVE.
pulmonarius, *pulmonaire de chêne.*
terreſtris vulgatior. *Voyez* MOUSSE TERRESTRE ORDINAIRE.
urſinus, aut lycopodium, *pied de loup.* Voyez MOUSSE REMPANTE A MASSUE.
vulgaris terreſtris adianti aurei capitulis. *Voyez* à l'article USNÉE D'HUMAINS.
Muſæum naturæ (*Cabinet d'Hiſtoire Naturelle*). Voyez à l'article HISTOIRE NATURELLE.
Muſtela, *belette.*
piſcis, *muſtele.*
ſylveſtris, aut furo, *furet.*
Muſtelina zibelina, *zibéline.*
Muſtella armellina, *hermine.*
Muſtelus, *eſpece de chien de mer.* Voyez ce mot. *C'eſt le* galeus ſtellatus *des Auteurs.*
Muſtum (*moût*), *ſuc de raiſin nouvellement exprimé & non fermenté.*
Muſtellina, aut phellandrium Alpinum, *meum des Alpes.*
Muſurda (*crote de ſouris*). Voyez à l'article SOURIS.
Myagro ſimilis, flore albo, *faux chouan.*
Myagrum verum (*aliſſon*), *cameline.*
monoſpermum minus, *faux chouan.*
Myax. *Voyez* ci-deſſous Mytulus.
Mylabris, *mylabre.*

Myosotis incana repens, *oreille de souris.*
Myosuros, *queue de souris.*
Myrica, aut tamariscus, *tamaris.*
Myrmecoleon, formicaleo. (*fourmilion*).
Myrmecophagus (tamandua), *fourmilier.*
Myrobolani. *Voyez* MYROBOLANS. Sunt hîc species, bellerici, aut bellegu. Citrini, aut lutei. Cepuli, aut chebuli. Emblici, aut embelgi. Indici, aut nigri.
Myrrha, *myrrhe.*
    stacte. *Voyez* à l'article MYRRHE.
Myrrhina. *Voyez* AROMATITE.
Myrrhis, *cerfeuil musqué.*
    sylvestris, semine striato levi, *cerfeuil sauvage.*
Myrtacantha, murina spina (ruscus), *houx frélon.*
Myrtidanum. *Voyez* ci-dessus Manus myrthi.
Myrtillus, *airelle* (*myrtille vrai*).
Myrtomelis, aut diospyros, *amélanchier.*
Myrto similis Indica, fructu racemoso, *coca.*
Myrthus, aut murtus, *myrthe.*
    arborea cariophilli aromatici odore. *Voyez* CANELLE GÉROFLÉE.
Myrus, *espece de serpent.*
Mytulites, *moules pétrifiées.*
Mytulus, aut myax, *espece de moule de mer.* Voyez ce mot.
Myva cydoniorum. *Voyez* à l'article COIGNASSIER.
Myxa, aut myxaria (sebesten). *Voyez* SEBESTE.

N.

NABIS, aut camelopardalis, *caméléopard.*
Nakara. *Voyez* à l'article COCHENILLE.
Nana Brasilianis, *c'est l'ananas.*
Napellus, aut aconitum cæruleum, *napel.*
    Moysis, aut anthora. *Voyez* ANTHORA.
    racemosus, aut Christophoriana, *herbe de S. Christophe.*
Naphta (*naphte*), *pétrole.*
Napus, *navet.*
    diaboli, *navet du diable.* Voyez à l'article BRIONE.
    sylvestris, *navet sauvage.*
Narangion, aut aurantium, *orange.*
Narcaphtum, *narcaphte.*
Narcisso leucoïum, *perce-neige.*
Narcissus, *narcisse.*
    autumnalis major, *narcisse d'automne.*
    juncifolius, *jonquille.*

Narcissus maritimus, *scille petite & blanche.*
sylvestris luteus. *Voyez* Aiau ou Campanette.
Nardus, *nard* ou *lavande grande.*
agrestis, aut valeriana hortensis, *valériane de jardin.*
celtica, *nard celtique.*
Indica (*spicanard*), *nard Indien.*
montana, *nard de montagne.*
Narthex. *Voyez* à l'article Ferule.
Narwal (*licorne de mer*). Voyez à l'article Baleine.
Nasturtium aquaticum, *cresson de fontaine.*
hortense, *cresson Alénois.*
Indicum (cardamindum), *capucine.*
maritimum dictum, *cakile.* Voyez ce mot.
palustre, aut sideritis latissima (barbarea), *herbe aux Charpentiers.*
pratense (cardamine), *cardamine.*
sylvestre, *cresson des prés.*
peruvianum, *capucine.*
sylvestre, tenuissimè divisum (sophia Chirurgorum), *thalitron.*
verrucarium (*corne de cerf d'eau*). Voyez Cresson sauvage.
Natjatam (cocci Orientales), *coques du Levant.*
Natica, *natice.*
Natrix Plinii, aut anonis lutea, *arrête-bœuf jaune.*
serpens. *Voyez* les articles Hydre & Charbonnier.
torquata, *nageur.*
Natrum. *Voyez* Natron.
Nautilus, *nautile.*
Nectarium. *Voyez* Nectaire à l'article Plante.
Necydalis, *nécidale.*
Negundo. *Voyez* ce mot.
Nemotelus, *némotele.*
Nepa, *vipere d'Afrique.*
abdominis margine integro. *Voyez* Scorpion aquatique.
Nepeta, *herbe aux chats*, ou *cataire.*
montana. Calamintha, *calament.*
Nerita, *nérite.*
Nerium (nerion, aut oleander), *laurier rose.*
Neroly. *Voyez* à l'article Oranger.
Neustria, *annulaire.*
Ngou-tong. *Voyez* à l'article Arbre de cire.
Nhandiroba. *Voyez* Noix de serpent, Ahouai & Avila.
Nicotiana (*tabac*). Voyez Nicotiane.
Nicticortis, aut bubo, *espece de hibou.*

Nidus avis, *nid d'oiseau.*
Nien-tsi. *Voyez* ARBRE DE VERNIS.
Nigella, *nielle.*
Nigellastrum, *nielle des bleds.*
Nigretta, aut merula, *merle.*
Nihili album, aut nihilum, *pompholix.*
Nil, aut anil. *Voyez* INDIGO.
avicennæ, aut isatis, *pastel.*
Nisi, aut ninsing. *Voyez* GENS-ENG.
Nitela. Sciurus, *écureuil.*
Nitidula. Cicindela, *ver luisant.*
Nitrum, *nitre.*
Nix, *neige.*
Noctes ferreæ. *Voyez* NOITS DE FER à l'article PLANTE.
Noctiluca, aut noctu vigila, *ver luisant.*
Noctua, *chat-huant.*
aurita, *chouette à oreilles.*
templorum alba, *fréfaye* ou *effraye.*
Nodulariæ. *Voyez ce que c'est à la suite du mot* ZOOPHYTES.
Noli me tangere. *Voyez* à la suite du mot BALSAMINE.
Nonnata, *aphie.*
Norchila. *Voyez* NEGUNDO.
Nostoc, *mousse membraneuse fugitive.*
Notonecta, *punaise à avirons.*
Nox, *nuit.*
Notopeda, *taupin.*
Nubes, *nuées.*
Nuces cupressi. *Voyez* à l'article CYPRÈS.
pineæ. *Voyez* PIGNONS à l'article PIN.
Nucista (moschata), *muscadier.*
Nuclei, *noyaux.*
Nucula terrestris septentrionalium, aut bulbocastanum majus, apii folio, *terrenoix.*
Numeius Indicus. *Voyez* GUARA.
Numenius, *corlieu.*
Numismalia, *numismales.*
Nummularia (*herbe à cent maux*). Voyez NUMMULAIRE.
Nux acajou (*noix d'acajou*). Voyez à l'article ACAJOU.
aromatica (moschata), *muscadier.*
avellana (corylus), *coudrier.*
ben. *Voyez* BEN.
caryophillata, aut araben sara (*noix de Madagascar*). Voyez à l'article CANELLE GÉROFLÉE.
fructu serotino. *Voyez* à l'article NOYER.

Nux Indica. *Voyez* Coco & l'article Cuci.
infana, *noix narcotique.*
juglans, *noyer.*
medica, *coccos des Maldives.*
metella arabum (*noix métel*). Voyez à l'article Pomme épineuse.
moſchata, aut myriſtica, *muſcade.*
piſtachia, *piſtachier.*
veſicaria, *nez coupé.*
unguentaria & aromatica, *c'eſt la noix muſcade.*
vomica, *noix vomique.*
Nycticorax, *corbeau de nuit.*
Nymphæa, *nénuphar.*
Nymphoïdes aquis innatans, *eſpece de nénuphar jaune, lequel nage ſur l'eau.* Voyez à l'article Fleur.

O.

Ochræ, *ochres.*
Ochrus folio integro capreolos emittens, *ocre.*
Ocimaſtrum, aut ocimum ſylveſtre, ſeu clinopodium, *eſpece de baſilic ſauvage.*
verrucarium (circæa), *circée.*
Ocimoïdes album, aut lychnis ſylveſtris alba, *lychnis ſauvage*, ou *les compagnons blancs.*
Ocimum, *baſilic.*
cereale, aut fagopyrum, *bled noir* ou *ſarrazin.*
Ocularia, aut euphraſia, *euphraiſe.*
Oculi cancri, *yeux d'Ecreviſſe.* Voyez à l'article Ecrevisse.
populi nigri. *Voyez* à l'article Peuplier.
Oculus, *œil.*
bovis (leucanthemum), *marguerite.*
cati, *œil de chat.*
Chriſti, *œil de Chriſt.* Voyez Aster.
ſerpentis, *œil de ſerpent.*
ſolis, *giraſol.*
Odobenus, aut roſmarus, *Voyez* Vache marine.
Œnanthe-avis, *cul blanc.*
Œnanthe-planta. *Voyez* Œnante.
Œnas, aut vinitorculum, *pigeon ſauvage des vignes.*
Œſypus (*œſype*). Voyez à l'article Laine.
Œſtrus, *oëſtre.*
Ognella, *roncera.*
Ola. *Voyez* à l'article Cocos.
Olaïou. *Voyez* Zerumbeth.

Olampi gummi, *gomme olampi.*
Olea, *olivier.*
Oleander, aut rododendron (*nérion*). Voyez LAURIER ROSE.
Oleaster, aut olea sylvestris, *olivier sauvage;* aut stercus. *Voyez* EXCRÉMENT.
Oleum, *huile.*
cadinum vulgare, *cade.*
de kerva, aut cicinum, aut ficus infernalis. *Voyez* RICIN.
palmæ. *Voyez* AOUARA.
petræ, *pétrole.*
styracinum, *styrax liquide.*
takinum, aut cadinum, *cade.*
terræ, *naphte.*
Olibanum (thus), *oliban.*
Oliva, *olivier.*
Olor, aut cygnus, *cygne.*
Olyra, aut secale, *seigle.*
Omalisus, *omalise.*
Omasus. *Voyez* à l'article RUMINANS.
Ombria terra, *terre d'ombre.*
Ombrias. Brontias, *pierre de foudre.*
Omphacium (uva acerba). *Voyez* VERJUS.
Omphalocarpon philantropon (aparine), *grateron.*
Omphalodes (*petite bourrache*). Voyez HERBE AUX NOMBRILS.
Onager, *onagre.* Voyez ANE SAUVAGE.
Onagra, *herbe aux ânes.*
Onda-betel. *Voyez* à l'article GORDIUS.
Onisci (millepedæ), *cloportes.*
Oniscus (*cloporte aquatique*). Voyez ASELLE.
Onitis major, aut origanum, *origan.*
Onix. *Voyez* ONICE.
Onobrychis, *sainfoin.*
femine clypeato aspero, aut hedysarum, *sainfoin d'Espagne.*
Onochiles, aut anchusa, *orcanette.*
Onocrotalus, *onocrotale.*
Onogyros nicandri, aut spina alba, *épine blanche sauvage.*
Ononis, seu anonis, *arrête-bœuf.*
Onopordon, aut onogyros spinâ albâ sylvestris. *Voyez* CHARDON COMMUN OU ÉPINE BLANCHE SAUVAGE.
Onopteris nigra, aut filicula, *adiante noir.*
Onsenka. *Voyez* SARANNE.
Opalus, *opale.*
Opercula, *opercules.*
Ophioglossum, *langue de serpent* ou *herbe sans couture.* Voyez OPHIOGLOSSE.

Ophiofcorodon, aut allium alpinum latifolium, (victorialis), *ail ferpentain.*
Ophites (*ophite*). Voyez SERPENTINE.
Ophris. Bifolia, *double feuille.*
Ophtalmica, aut ocularia (euphrafia), *eufraife.*
Opium. *Voyez* à l'article PAVOT BLANC.
Opocarbafum. *Voyez* OPPOCALPASUM.
Oppobalfamum, *baume de Judée.*
Oppopanax, *berce grande.*
Opulus, aut fambucus aquatica, *obier.*
Opuntia, *fynonime de figuier d'Inde.*
Orbis marinus (*rond de mer*). Voyez LUNE DE MER.
Univerfus, *Univers.*
Orca pifcis, *épaulard.*
Orchys. *Voyez* SATYRION, ORCHIS & SALEP.
abortiva fufca & rufa, aut nidus avis, *nid d'oifeau.*
Oreofelinum, *perfil de montagne.*
Organo, *rouget.*
Origanum, *origan.*
Creticum latifolium tomentofum (dictamnus Creticus), *dictame de Crête.*
minus, aut clinopodium, *bafilic fauvage.*
Orminum, *ormin.*
fativum, aut fclarea, *toutebonne* ou *orvale.*
Orni. *Voyez* à l'article FIGUIER.
Ornithogalum vulgare, *ornithogale.*
maritimum, aut fcilla, *fcille.*
purpureum, aut chamæbalanus, *vefce fauvage* ou *magjon.*
Ornithogloffa, *fe dit du fruit du frêne.*
Ornithopodium (*pied d'oifeau*). Voyez ORNITHOPODE.
Orobanche, *orobanche.*
cyftus, *cifte orobanche.*
radice dentatâ, aut dentaria orobanche, *dentaire orobanche.*
Orôbias. *Voyez* AMMITE.
Orobites. *Voyez* à l'article OOLITHE.
Orobus, *orobe.*
brafilienfis, flore luteo pajomiroba dictus. *Voyez* CASSE PUANTE.
pannonices, aut fylveftris, *orobe fauvage.*
Orraca. *Voyez* à l'article COCCOS.
Orrotha. *Voyez* à l'article GENS-ENG.
Orthoceratiti, *orthocératites.*
Orthragorifcus, aut mola, *lune de mer.*
Orthygometra. *Voyez* CAILLE, ROI DES CAILLES.
Orvala, *orvale.*

Orubu, *vautour du Bresil*.
Oryx, *chevre sauvage*.
Oryza, *ris*.
Os, *bouche*.
Os, aut ossa, *os*.
Os de corde cervi. *Voyez* à l'article CERF.
Osmunda. *Voyez* OSMONDE (*fougere fleurie*).
Ossar (apocynum syriacum), *apocin* ou *herbe de la houette*.
Ossea, aut cornus femina, *faux cornouiller*.
Os sepiæ (*biscuit de mer*). Voyez SECHE.
Ossifraga, *orfraye*.
Osteocolla, *ostéocolle*.
Osteolithes, aut osteites (*os pétrifiés*). Voyez OSTÉOLITHES.
Osteritium montanum, *astrantia*.
Ostracites, *ostracite*.
Ostrea, aut ostreum, *huître*.
Ostreopectinites. *Voyez* HYSTÉROLITHE.
Ostrutium, aut imperatoria, *impératoire*.
Ostrys, aut ostrya ulmo similis, fructu in umbilicis foliaceis (carpinus), *charme*.
Osyris, aut linaria, *linaire*.
Othonna major polyanthos, aut tagetes, *œillet d'Inde*.
Otis avis, *outarde*.
Ouatiriouaou. *voyez* l'article FOURMILLIER.
Oviparus, *ovipare*. Voyez à l'article VIVIPARE.
Ovis, *brebis*.
Oullaouna. *Voyez* GOBBE-MOUCHE.
Ovum, *œuf*.
 lupinum, aut lycoperdum, *vesse de loup*.
Oxalis, aut oxilapathum. *Voyez* OSEILLE ou SURELLE.
 minima, aut acetosa minor, *oseille petite* ou *sauvage*.
 saliva franca rotundifolia repens, *oseille ronde* ou *franche*.
Oxia, vulgò fagus, *hêtre*.
Oxiacantha (*aubé-épine*). Voyez à l'article NÊFLIER.
Oxicedrus lycia, aut cedrus bacciferus, *petit cedre* ou *oxicedre*.
Oxicoccum, *canneberge*.
Oxicrat. *Voyez* à la suite du mot VIGNE.
Oxilapathum, aut acetosa. *Voyez* OSEILLE ou SURELLE.
 aut lapathum acutum, *patience* ou *parelle*.
Oximirsine, aut bruscus (ruscus). *Voyez* HOUX FRÊLON.
Oxipetra (*pierre acide*). Voyez OXIPETRE.
Oxiphænica, aut tamarindi, *tamarins*.
Oxys. *Voyez* ALLELUIA.
 flore albo, aut panis cuculi, *pain à coucou*.

Oxitriphyllum, *pain à coucou.* Voyez ALLELUIA.

P.

PACAY. *Voyez* POIS SUCRÉ DE LA GUYANE.
Pacoceroca. *Voyez* ZERUMBETH.
Pacoeira, aut musa, *bananier.*
Pæonia. *Voyez* PIVOINE.
Pagrus, *pagre.*
Pagurus, *pagel.*
Pagurus. *Voyez* ROUSSEAU & CANCRE SQUINADE.
Pajomirioba. *Voyez* CASSE PUANTE.
Palatahir. *Voyez* à l'article MUSCADE.
Palea de mecha, *schénante.*
Palimpissa (*arcançon*). Voyez à l'article PIN.
Paliurus, *paliure.*
  Africana, *azerolier.*
  Ægyptus, *jangomas.*
Palma, *palmier.*
  amboinensis sanguinem draconis fundens. *Voyez* à l'article SANG-DRAGON.
  Christi, *palme de Christ.*
  coccifera latifolia, &c. *Voyez* CAUMOUN.
  cujus fructus sessilis fausel dicitur. *Voyez* ARÊQUE & CACHOU.
  dactilifera caudice & fructu aculeatis, *conana.*
    fructu minori turbinato, *palipou.*
    humilis, canna coroïdes, &c. *Voyez* ARROUMA.
    latifolia, *palmiste.*
    radiata major glabra. *Voyez* LATANIER.
  farinifera Japonica (zagu). *Voyez* SAGOU.
  humilis, aut musa, *bananier.*
  Indica coccifera angulosa. *Voyez* COCO.
  marina, aut manus marina, *main de mer.*
  prunifera, foliis yuceæ, &c. *Voyez* à l'article SANG-DRAGON.
Palmites, *palmier des Indes à petit fruit.*
Palmulæ. Cariotides, *dattes.*
Palo caatingua. *Voyez* à l'article COSTUS.
Palo de calenturas. *Voyez* QUINQUINA.
  clavo (*bois de crave*). Voyez CANELLE GÉROFLÉE.
Palomaria. *Voyez* BAUME VERD.
Paltas Indorum. *Voyez* AVOCAT.
Paltodi. *Voyez* à l'article TULIPE.
Paltrufalo. *Voyez* à l'article PRÊLE.
Paludapium, aut apium palustre, *ache des marais.*

Palumbus, *pigeon ramier.*
Palus, *marais.*
Pambus, *pambe.*
Pampini, aut capreoli vitis. *Voyez* PAMPRE DE VIGNES.
Panaces carpimon, seu racemosa Canadensis (aralia Canadensis), *anis des prés du Canada.*
Panava (lignum Molucense). *Voyez* BOIS DES MOLUQUES, & l'article RICIN INDIEN.
Panax chironium, aut helianthemum, *hysope des Guarigues.*
coloni. *Voyez* à l'article ORTIE.
heracleum. *Voyez* BERCE GRANDE.
Pancaseolus. Bulbo-castanum, *terrenoix.*
Pancopal, aut copal. *Voyez* COPAL.
Pancratium. *Voyez* NARCISSE DE MER à l'article SCILLE PETITE.
Panicum, *panis.*
Indicum. *Voyez* SORGO.
Panis, *pain.*
cuculi (alleluia). *Voyez* PAIN A COUCOU.
porcinus (cyclamen). *Voyez* PAIN DE POURCEAU.
Sancti Joannis, aut ceratia, vulgò, *carouge.*
Panniculus. *Voyez* PANNICULE à l'article PLANTE.
Panorpa. *Voyez* MOUCHE SCORPION & PANORPE.
Pantaga. *Voyez* à l'article SANTAL ROUGE.
Panthera, *panthere.*
Pantheræ lapis (*pierre de panthere*), *espece de jaspe jaune.*
Pao de calinha. *Voyez* GUIRAPEACOJA.
comprido, *bois long.*
de cravo. *Voyez ci-dessus* Palo de clavo.
xiringa (*bois de seringue*). Voyez à l'article RÉSINE ÉLASTIQUE.
Papa. *Voyez* JACA.
gayos, *papegai.*
Papas. *Voyez* POMME DE TERRE.
Papaver album, *pavot blanc.*
cornutum (glaucium). *Voyez* PAVOT CORNU.
erraticum rubrum, aut rheas (*coquelicot*). Voy. PAVOT ROUGE.
spinosum, *argémone.*
Papaya fructu melopeponis effigie, *papayer.*
Papeda. *Voyez* à l'article NAUTILE.
Papilio, *papillon.*
Papillaris herba (*herbe à tétin*), *c'est la lampsane*, lampsana.
Papio, aut pavio, *babouin.*
Pappus. *Voyez* AIGRETTE à l'article PLANTE.
Papyracea, *papyracée.*
arbor. *Voyez* PALMIER OU ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Papyrus Ægyptia, aut papyros nilotica. *Voyez* PAPIER.
naturalis, *papier naturel.*
Paratonium, *espece de sel marin.* Voyez ce mot.
Paraguajara, *vipere de l'Amérique méridionale.*
Pardalis, aut pardus, *léopard.*
viridis, *pluvier verd.*
Pareira brava. *Voyez* ce mot.
Pariaticu (*fleur de safran de Pondichery*). Voyez ARBRE TRISTE.
Parietaria, *pariétaire.*
Parisataco, aut arbor tristis, *arbre triste.*
Parix. Parula. Parulus. *Voyez* MÉSANGE.
Parnassia (gramen Parnassi), *fleur du Parnasse.*
Paronychia Hispanica, *renouée argentée.*
Parthenium leptophyllon, aut cotula fœtida, *camomille puante.*
minus (matricaria), *matricaire.*
nobile, aut chamæmelum Romanum, *camomille Romaine.*
Parus avis, *mésange.*
caudatus, cæruleus, cristatus, niger, palustris. *Voy.* à l'article MÉSANGE.
Passer, *moineau* & *passereau.*
arboreus, *friquet.*
canarius, *serin.*
dictus troglodites, *roitelet ordinaire.*
lævis, aut platessa. *Voyez* PLIE.
nivalis, *moineau blanc.*
solitarius, *paisse solitaire.*
squamosus, *espece de limande.* Voyez ce mot.
Passulæ (*raisins passerilles*). Voyez à l'article PASSE.
Passus equinus, *pas de poulain.*
Pastinaca, *panais.*
aquatica, aut sium, *berle.*
marina, *pastenaque.*
Syriaca, aut sisarum Syriacum. *Voyez* SCECACHUL.
Pastinax, *pastenaque.*
Pastoria bursa & pera Pastoris, *tabouret.*
Pata leonis, aut leonto petalon, *espece de patte de lion différente de l'alchimille.*
Patella, *lépas.*
Patientia, *patience des jardins.*
Pavame. *Voyez* SASSAFRAS.
Pavate. *Voyez* ce mot.
Pavo avis, aut pavus, *paon.*
marinus, *paon marin.*
Pavunculus, *paonneau* ou *jeune paon.*

Pech-blende. *Voyez* Blende.
Pecten, *peigne.*
veneris (scandix), *peigne de Vénus.*
Pectunculus (*pétoncle* ou *peigne fossile*). Voyez Peigne.
Pecus, aut ovis. *Voyez* Brebis.
lutea, aut crystalli galli. *Voyez* Crête de Coq.
Pedicularis pratensis purpurea, *pédiculaire des prés.*
Pediculi ceti, *poux de baleine.*
Pediculus, *pou.*
inguinalis, *morpion.*
Pharaonis. *Voyez* Chiques.
piscium, *pou de poissons.*
pulsatorius, *pou pulsateur.*
Pedra de puerco, aut de Vassar. *Voyez* Pierre de Porc-épic.
Pedunculus. *Voyez* Pédicule à l'article Plante.
Pegasrol lusitanorum, *espece de colibri.*
Peganion, *rue sauvage & petite* (rutula).
Pekia, fructu globoso. *Voyez* Boulet de canon.
Pela-chu. *Voyez* à l'article Arbre de cire.
Pelamis, aut thunnus, *thon.*
Pelecinus, *espece de securidaca sauvage.*
Pelicanus, *pélican.*
Pellis, *peau.*
Penicillus marinus, *pinceau marin.*
Penna avis, *plume d'oiseau.*
marina, *plume marine.*
Pennatula, *pennatule.* Voyez aussi l'article Zoophyte.
Peno absou. *Voyez* ce mot.
Pentaphylloïdes, *argentine.*
Pentaphyllum, aut quinquefolium. *Voyez* Quintefeuille.
Pentisulces. *Voyez* à l'article Quadrupedes.
Pepita de bisayas. *Voyez* à l'article Noix vomique.
Peplus. *Voyez* Fabago.
Pepo, *citrouille.*
oblongus. *Voyez* à l'article Citrouille.
virginianus. *Voyez* Macoqwer.
Perca piscis, *perche.*
Percepier, aut perchepier, *percepier*, *alchymille.*
Perdicium, aut parietaria, *pariétaire.*
Perdix, *perdrix.*
alba (lagopus avis), *perdrix blanche.*
marina (solea), *sole.*
rustica. *Voyez* Bécasse.
Perebecenuc Oviedo (nicotiana), *tabac.*

Perella, *perelle.*
Perfoliata, *percefeuille.*
Perforata (hypericum). *Voyez* MILLE-PERTUIS.
Perianthus. *Voyez* PERIANTHE à l'article PLANTE.
Periapton falutis magneticum. *Voyez* DRIFF.
Pericarpium. *Voyez* PÉRICARPE à l'article PLANTE.
Periclymenum, aut caprifolium, *chevrefeuille.*
Periploca, foliis oblongis, aut apocynum anguftifolium. *Voyez* APOCIN.
Monfpeliaca, foliis rotundioribus. *Voyez* SCAMMONÉE DE MONTPELLIER.
Perifterona cratevæ, aut iva. *Voyez* IVETTE.
Perla, *perle infecte.*
Perlæ, *perles.*
mufcæ, *demoifelles aquatiques.*
Perna, aut aftura. *Voyez* JAMBON.
Perofa rafa. *Voyez* RAIE AU LONG BEC.
Perfica, aut Perficus, *pêcher.*
Trapobana, *pêche de Trapobane.* Voyez GEHUPH.
Perficaria, *perficaire.*
filiquofa, aut noli me tangere. *Voyez* à la fuite du mot BALSAMINE.
Perfonata, aut bardana, *bardane.*
Perfonatæ, *perfonnées.*
Pervinca, *pervenche.*
Pes, *pied* ou *patte.*
anferinus, aut chenopodium, *patte d'oie.*
cati, aut hifpidula, *pied de chat.*
columbinum, aut geranium, folio malvæ rotundo, *pied de pigeon.*
leonis, aut alchimilla, *pied de lion.*
lupi. Pes urfini, aut lycopodium, *pied de loup.*
Pefce columbo, aut muftelus, *chien de mer petit.*
para. *Voyez* à l'article PAMBE.
porco, *efpece de dauphin.*
Petalum. *Voyez* PETALE à l'article PLANTE.
Petafites, *petafite.*
Petiolus. *Voyez* PETIOLE à l'article PLANTE.
Petola. *Voyez* à l'article DOUBLE MARCHEUR.
Petrificata, *petrifications.*
Petrocorius lapis, *pierre du Périgord.*
Petroleum, *pétrole.*
Petrofelinum, aut apium hortenfe, *perfil de jardin.*
caninum, aut apium cicutarium (cicuta minor). *Voyez* CIGUE PETITE.
Macedonicum, *perfil de Macédoine.*

Petrofelinum maniacum, *perfil des fous*. Voyez CIGUË.
Pet-fi. *Voyez* GENS-ENG.
Petum, aut petun. Nicotiana, *tabac*.
Peuce, aut pinus, *pin*.
Peucedanum germanicum (*fenouil de porc*), *queue de pourceau*.
erraticum, aut carvifolia, *fenouil des champs*.
Phacites, *phacite*.
Phagrus, aut pagrus (phagolino), *pagre*.
Phalacrocorax, aut corvus aquaticus, *cormoran*.
Phalangia. *Voyez* PHALANGE ARAIGNÉE.
Phalangium herba, *phalange*.
Phalaris, *graine de Canarie* ou *alpifte*.
Phalena, *phalêne*.
Phallus. *Voyez* à l'article TUYAUX DE MER.
Pharagon. *Voyez* BEN.
Pharmacitis, aut ampelitis (*ampélite*, *terre de vigne*). Voyez CRAYON NOIR.
Phafeoloïdes, *haricot en arbriffeau*.
Phafeolus, aut phafelus, *haricot*.
Peruanus, aut faba purgatrix, *feve purgative*.
fativus, aut faba, *fève des marais*.
filiquis latis, hifpidis & rugofis (mucuna), *pois pouilleux ou à gratter*.
Phafianus, *faifan*.
aquatilis, aut rhombus (*faifan d'eau*). Voyez TURBOT.
montanus, aut urogallus, *faifan bruant*.
Phellandryum. *Voyez* à l'article CIGUE AQUATIQUE.
Phellos, aut fuber, *liege*.
Philadelphus Athenæi. *Voyez* SERINGAT.
Philander, *philandre*.
Philantropon Plinii, aut aparine, *grateron*.
Philica elatior, aut alaternus. *Voyez* ALATERNE.
Philomela, *roffignol*.
Philonium. *Voyez* à l'article PAVOT BLANC.
Philyra. *Voyez* à l'article TILLEUL.
Phillyrea, folio liguftri. *Voyez* FILARIA.
Philomela, aut lufcinia. *Voyez* ROSSIGNOL.
Phlomis, *bouillon blanc fauvage*.
fructicofa falviæ, folio latiore & rotundiore, *fauge en arbre*.
Phoca. *Voyez* PHOCAS.
Phocæna, *phocene*. Voyez MARSOUIN.
Phœnicites (lapis Judaïcus), *pierre de Judée*.
Phænicobalani (dactyli), *dattes*.
Phœnicopterus, *flamant* ou *bécharu*.

Phœnicurus, aut rubecula. Erithachus, *gorge-rouge.*
Phœnix, aut gramen loliaceum (lolium rubrum), *yvraie de rat* ou *sauvage.*
Pholas, *pholade.*
Phosphorus, *phosphore.*
Phoxinus lævis, aut varius, *vairon.*
squamosus, *rosiere.*
Phrocaldia in lemno (dentellaria), *dentelaire.*
Phrygamum. *Voyez* CHARRÉE.
Phryganea, *phrigane.*
Phthoro valdensium, aut thora. *Voyez* ce mot.
Phthyrion, aut pedicularis, *pédiculaire des prés.*
Phu (valeriana), *valériane.*
Phuca, *mole.*
Phyllitis vulgaris, seu lingua cervina, *langue de cerf.*
Physalus, *taupe de mer* & *scolopendre de mer.*
Phyteuma (reseda minor), *herbe maure.*
Phytolacca Americana. *Voyez* LAQUE à l'article ÉPINARS, & celui de RAISIN D'AMÉRIQUE.
Phytolithi, *végétaux pétrifiés.*
Phytomorphites. *Voyez* à l'article ZOOMORPHITES.
Pica, *pie.*
flor, *c'est le* colibri. *Voyez* ce mot.
glandaria, *geai.*
græca, *pie-griesche.*
marina, *pie de mer à gros bec.*
nucifraga, aut picus cinereus, *casse-noisette.*
Picea, *pesse.*
Picui pinima, *pigeon du Bresil.*
Picus, *pic.*
martis, *pic verd.*
Pieterman. *Voyez* à l'article DRAGON DE MER.
Piganum, aut thalictrum, *rue des prés.*
Pigo. *Voyez* CARPE PIQUANTE.
Pila marina, aut sphæra marina, *pelote de mer.*
Pilosella officinarum, *piloselle.*
montana, aut hispidula, *pied de chat.*
Pilularia, *pillulaire.*
Pilulæ cupressi, aut galbuli, *noix de cyprès.*
Pilum, aut pilus, *poil.*
Pimpinella, *pimprenelle.*
africana, *méliante.*
agrimonoïdes. *Voyez* à l'article FLEUR.
sanguisorba, minor, hirsuta, *pimprenelle vulgaire.*

Pimpinella ſaxifraga, aut tragoſelinum, *bouquetine.*
ſpicata africana maxima, aut melianthus, *méliante.*
Pinaſtellum, aut peucedanum, *queue de pourceau.*
Pinaſter, aut pinus ſylveſtris, *pin de geneve.*
Pince, *priape de mer.*
Pinea, ſive pityuſa, *éſule petite.*
Pinei, aut pignoli, *pignons.* Voyez Pin.
nuclei moluccani, ſive purgatorii. *Voyez* à la ſuite de l'article Ricin.
Pinguicula, *graſſette.*
Pinna marina, *pine marine.*
Pinoguacu, aut papaya, *papayer.*
Pinno-phylax, aut pinnotheus, *pinnotere.*
Pinnularia, *pinnulaire.*
Pinus & pinei, *pin.*
Indica nucleo purgante. *Voyez* à la ſuite de l'article Ricin.
mugo (*torchepin*). Voyez Pin-suffis.
Piper album, *poivrier blanc.*
Æthiopicum, *poivre d'Æthiopie.*
calecuticum, aut capſicum, *poivre de Guinée.*
de tabaſco. *Voyez* Zocoxochitl.
Jamaïcenſe, *poivre de la Jamaïque.*
Indicum, *piment de Guinée.*
longum (macropiper), *poivre long.*
nigrum, *poivre noir.*
Piperella, aut haernia, *c'eſt le* Negundo.
Piraquiba. *Voyez* Remore.
Piſcatrix (rana marina). *Voyez* Galanga.
Piſcina. *Voyez* Étang.
Piſcis, *poiſſon.*
aculeatus, *épinoche.*
forcipinus, *tenaille.*
ycthyocolla (*poiſſon ycthiocolle*). Voyez à l'article Esturgeon.
oxyrhincus, *hautin.*
ſtercorarius, *poiſſon ſtercoraire.*
Piſolithos. *Voyez* Ammite & Oolithe.
Piſſaſphaltus, *piſſaſphalthe.*
Piſſelæon, *poix liquide.*
Piſtacia, *piſtachier.*
ſylveſtris, aut ſtaphylodendron, *nez coupé.*
Piſtillus. *Voyez* Pistil à l'article Plante.
Piſtolochia, ariſtolochia tenuis dicta, *ariſtoloche petite.*
ſemper virens viperina dicta, *coluvrine de Virginie.*
Piſum, *pois.*

Pifum Americanum bicolor, *anacock.*
Græcorum fativum (lathyrus), *geſſe.*
veficarium (cor Indum), *pois de merveille.*
Pituitaria (ftaphis-agria), *ſtaphiſaigre.*
Pityufa, five pinea, *éſule petite.*
Pix, aut piffa, *poix réſine.*
afphaltus, *piſſaphalte.*
Burgundiæ, *poix de Bourgogne.*
Græca, *colophone.*
mineralis, *poix minérale.*
montana, *ibid.*
navalis. *Voyez* les mots TARC ou GOUDRAN.
ficca (palimpiffa). *Voyez* BRAI SEC ou ARCANÇON, ou COLOPHONE.
Placitis, placodes (cadmia cupri), *cadmie.*
Planeta, *planete.*
Planta, *plante.*
animalia (*plante-animaux*). Voyez ZOOPHYTES.
marina retiformis, *panache de mer* ou *palme marine.*
parafita, *plante paraſyte.*
plumas referens. *Voyez* VOLANT.
Saxea abrotanoïdes, *madrepore.*
fpinofa mannam recipiens. *Voyez* AGUL.
Plantago, *plantain.*
anguftifolia albida, *plantain argenté.*
aquatica ftellata. Damafonium, *plantain aquatique étoilé.*
montana, aut alifma, *bétoine des montagnes.*
Platanaria, aut fparganium, *ruban d'eau.*
Platanus, *platane.*
Platea, *pâle.*
Platina, *platine.*
Platyphyllos, aut quercus, *chêne.*
Platyrhyncos mas (garrot). *Voyez* à l'article CANARDS DE MER.
Plicaria, aut lycopodium, *pied de loup.*
Plumbago (molybdæna), *plomb de mer* ou *molybdene.*
dentellaria, *dentelaire.*
Plumbum, *plomb.*
Plumaria. *Voyez* FRANGIPANIER.
Pluvia, *pluie.*
Pluvialis, *pluvier.*
major, *guignard.*
Plya, aut paffer lævis, *plie.*
Pnigitis, *terrre bolaire des Anciens.*
Podagraria, aut angelica fylveftris minor & erratica, *angelique ſauvage & petite.*

Podura,

Podura, podure. *Voyez* à la suite du mot Pou sauteur.
aquatica. *Voyez* à l'article Binocle.
viridis subglobosa, *pou sauteur.*
Pœderos. Opalus, *opale.*
Poinciana, *poincillade.*
spinosa. *Voyez* Tara.
Polemonium, vulgare cæruleum, *valériane Grecque.*
Polenta. *Voyez* à l'article Orge.
Poliopus gallinula minor, *poule d'eau petite.*
Polium. *Voyez* Polion.
comatum, *est la partie fleurie du pouliot.*
Pollicipedes, *poussepied.*
Polyacantha, aut calcitrapa, *chaussetrape.*
Polyacanthus, aut polyacantha vulgaris. *Voyez* Chardon beau à l'article Chardon aux anes.
Polygala Virginiana (*poligala de Virginie*). Voyez Seneka.
Valentina, aut colutea minima, *petit baguenaudier* (coronilla).
vulgaris, *poligala vulgaire.*
Polygalon, aut onobrychis, *sainfoin ordinaire.*
Polyglotta. *Voyez* Poliglotte.
Polygonatum, seu sigillum Salomonis, *sceau de Salomon.*
Polygonum, *renouée.*
bacciferum, aut ephedra, *raisin de mer.*
cocciferum incanum, flore majore perenni. *Voyez* à l'article Cochenille de Pologne.
minus, aut herniaria, *turquette.*
montanum & candicans, *renouée argentée.*
selinoïdes, *percepierre alchymille.*
Polypodium, *polypode.*
Polypus, *polype.*
Polyparius, *polypier.*
Polyrrhizon (aristolochia), *aristoloche.*
Polytrichum, *polytric.*
apulei aureum, aut adiantum aureum, *percemousse.*
Polyvalvia, *multivalves.*
Poma, aut malus, *pomme.*
citria, aut citreum, *citron.*
Paradysi, aut ficus Indica (musa), *bananier.*
Pomaceum (*cidre*). Voyez à l'article Pomme.
Pomacia, *pomacie. Espece de limaçon de jardins.*
Pomifera Indica maliformis (guayava), *goyavier.*
Pomo similis Brasiliana (genipa), *génipanier.*
Pompebinos. *Voyez* Vencu.
Pompholyx. *Voyez* ce mot.

Pompilus, *pompile.*
Pompona. *Voyez* à l'article VANILLE.
Pomum Adami, aut pomum Assyrium, *pomme d'Adam.*
amoris majus (lycopersicon), *pomme d'amour.*
aurantium, *oranger.*
granatum, aut punica, *grenadier.*
mirabile, aut momordica, *pomme de merveille.*
nerangion, aut nerantium, *orange.*
spinosum, aut stramonium, *pomme épineuse.*
spinosum opuntiatum, aut echinomelocactos, *chardon des Indes Occidentales.*
Pomus, aut malus, *pommier.*
Populago, aut caltha palustris, *souci d'eau* ou *de marais.*
Populus, *peuplier.*
tremula, *tremble.*
Porca, seu scrofa, *truie.*
Porcellana, *porcelaine.*
Porcelliones, seu millepedæ, *cloportes.*
Porcellus, *jeune pourceau.* Voyez à l'article SANGLIER.
Indicus, *cochon d'Inde.*
sylvestris (aper), *sanglier.*
Porcus, aut sus, *cochon.*
fluviatilis. *Voyez* CABIAI.
Guinæensis, *porc de Guinée.*
marinus, aut marsuinus, *marsouin.*
moschiferus. *Voyez* TAJACU.
spicatus (hystrix), *porc-épic.*
Pori, *pores.*
Porphyrio, *porphyrion.*
Porphyrites, aut porphyrium. Porphyr, *porphyre.*
Porrum, *poireau* ou *porreau.*
Portulaca, *pourpier.*
marina (halimus), *soutenelle* ou *pourpier de mer.*
Porus magnus, aut acroporus, *grand pore.* Voyez à la suite du mot ZOOPHYTE.
reticulatus (eschara), *eschare.*
Potamogeton, *épi d'eau.*
Potentilla (argentina), *argentine.*
caprina, *barbe de chevre.*
Pougouli. *Voyez* FIGUIER SAUVAGE.
Pozzolana, *pozzolane.*
Pramnium lapis (morion), *espece d'escarboucle.* Voyez ce mot.
Prasinus, aut prasitis, seu prasius, *prase.*
Prasius lapis. *Voyez* PRASE & CHRYSOPRASE.

Praſſium album, *marrube blanc.*
nigrum fœtidum, *balote* ou *marrube noir.*
Priapeïa (nicotiana), *nicotiane.*
Priapolithes, *priapolites.*
Priapus, mentula, *mentule* ou *verge.*
Primula veris & pratenſis, *primerole* ou *primevere.*
Prionus, *prione.*
Proboſcis, ſeu tuba elephanti, aut manus naſuta, *eſt la trompe de l'éléphant.* Voyez Éléphant.
Procellaria, *oiſeau de tempête & pétrel des Anglois.*
Producta igni-vomorum, *productions de volcan.*
Progallæ infecti, *progalles infectes.*
Propolis (*eſpece de cire*). Voyez à la ſuite de l'article Abeille.
Proſcarabæus, *ſcarabée onctueux.*
Proſimia, *maki.*
Pruina autumnalis, *gelée blanche.*
hybernalis, *verglas.*
Pruna damaſcena & prunum. *Voyez* à l'article Prunier.
inſana ſpinoſa (nux inſana). *Voyez* Noix narcotique.
Prunella, aut brunella, *brunelle.*
cærulea, aut bugula, *bugle.*
fructus, *prunier ſauvage.*
Prunum, aut prunus, *prunier.*
Prunus hiericonthica, foliis oleæ. *Voyez* Zaccon.
ſativa, *eſt le prunier de damas noir.* Voyez à l'article Prunier.
ſebeſten. *Voyez* Sebestes.
ſylveſtris, *prunellier.*
Pſadium. Planta leonis, aut alchymilla. *Voyez* Pied de lion.
Pſeudo-acacia (*faux acacia*). Voyez Acacia commun.
acorus (*faux acorus*). Voyez à l'article Acorus.
alabaſtrum, *alabaſtrite.*
amomum (*fruit de groſeiller noir*). Voyez Cassis.
asbeſtus, *faux asbeſte.*
aſphodelus Alpinus (phalangium). *Voyez* à l'article Phalange.
bezoar, *ſe dit du bézoard factice ou de celui de la véſicule du fiel de la chevre.* Voyez Bézoard.
bunias (barbarea), *herbe de Sainte Barbe.*
corallium, *eſt le corail blanc, mais poreux, des boutiques.* Voyez Madrepore, *& ce qui eſt dit à la ſuite des mots* Corail & Coralline.
dictamnus, *faux dictame.*
hepatorium mas (eupatorium), *eupatoire.*
linum, aut linaria, *linaire.*
lotus, *c'eſt le* guajacana. *Voyez* ce mot.

Pseudo-lysimachium purpureum (salicaria), *salicaire.*
melanthium. Nigellastrum, *nielle des bleds.*
melilotus (lotus), *lotier.*
nardus (quæ vulgò spica), *lavande grande.*
opalus (oculus cati), *est l'œil de chat.* Voyez ce mot.
orchis (bifolium, aut ophris), *double-feuille.*
rhabarbarum (*talictrum commun* ou *fausse rhubarbe*), *rue de chevre.*
santalum Creticum (abelicea), *faux santal de Candie.*
simarouba, *coupaya.*
spartium Hispanicum, *genêt jonquille* (spartium).
sycomorus, *sycomore faux* ou *lilas des Indes.* Voyez AZEDARACH.
Psittacus, *perroquet.*
Psylla, *psylle.*
Psyllium (pulicaris herba), *herbe aux puces.*
Psyllus marinus, *puce de mer.*
Ptarmica, *herbe à éternuer.*
austriaca (xeranthemum), *immortelle.*
lutea suave olens, *eupatoire de Mésué.*
Pterophorus, *ptérophore.*
Pudden-stone. *Voyez* POUDINGUE.
Pudendum marinum (species urticæ marinæ), *ortie de mer.*
Puffinus, *macreuse.*
Pul (arbor tristis), *arbre triste.*
Pulegium cervinum angustifolium, *pouillot à feuilles étroites.*
commune, aut latifolium, *pouillot commun* ou *à larges feuilles.*
montanum. Clinopodium, *basilic sauvage.*
Pulex, *puce.*
arborescens, *puce aquatique arborescente* ou *monocle.* Voyez à l'art. BINOCLE.
minutissimus nigricans, *tonga* ou *talpier.*
Pullus. *Voyez* POULET à l'article COQ.
aquaticus (fulica), *foulque.*
Pulmo marinus. *Voyez* POUMON MARIN, & l'article ZOOPHYTE.
Pulmonaria, *pulmonaire.*
arborea, aut lichen arboreus. *Voyez* PULMONAIRE DE CHÊNE.
Gallorum, *pulmonaire des François.*
latifolia Italorum, &c. *Voyez* PULMONAIRE GRANDE.
Pulmo plantæ. *Voyez* TRACHÉE à l'article PLANTE.
Pulpa, *pulpe.*
Pulsatilla, *coquelourde.*
Pulvis coriarius, *tan.*
Pumex, *ponce* (*pierre*).
Punica, *grenadier.*
balaustus, *balaustier.*

Puretta, *purette.*
Purpura, *pourpre.*
Puteus, *puits.*
Putorius, *putois.*
ſtriatus, *putois rayé.*
Pyra, *poire.*
cotonea, aut cydonia, *coïgnaſſier.*
Pyracantha (*néflier épineux*). Voyez Buisson ardent à l'article Néflier.
Pyraceum (*cidre de poire*). Voyez Poirier.
Pyrargus, *Jean le Blanc.*
Pyraſter, *poirier ſauvage.*
idæus, vel petræus (dioſpyros), *amélanchier.*
Pyrethrum, flore bellidis (radix ſalivaris), *pyrêtre.*
Pyrhocorax, aut graculus, *geai.*
Pyrimachus, aut pyritis, *pyrite.*
Pyrites, aut quiſc. *Voyez* Pyrite.
Pyrola, *pyrole.*
alſines, aut herba trientalis, *eſpece de lyſimachie.*
Pyropus. Rubinus, *rubis.*
Pyrrhula. Rubicilla. Byrriola, *bouvreuil* ou *pivoine.*
Pyrum, aut pyrus, *poirier.*

Q.

Quabebes (cubebæ), *cubebes.*
Quadratulus, *carrelet.*
Quadrifolium hortenſe album, *trefle à quatre feuilles.*
Quadriſulcus & quadrupes, *quadrupede.*
Quadrumanus. *Voyez* Quadrumane à l'article Singe.
Quamoclit (jaſminum Americanum), *jaſmin rouge.*
Quartzum, *quartz.*
Quatrocchi (*garrot*). Voyez à l'article Canards de mer.
Quenia. *Voyez* à l'article Hérisson terrestre.
Quercula calamandrina (chamædrys), *germandrée.*
Querculus ſerpens. *Voyez* Dryinus.
Quercus, *chêne.*
foliis molle lanugine pubeſcentibus, *rouvre.*
marina (*chêne marin*), *eſpece de fucus.*
Querquedula, *cercelle.*
Quinquefolium, *quintefeuille.*
Quinque fragmenta pretioſa, *fragments précieux.*
Quinquina, aut kinakina, *quinquina.*
ſpuria aromatica, *caſcarille.*
Quis ou quiſſe. *Voyez* ce mot.

Quocolos, *pierre à verre.*

R.

RADICULA magna (raphanus magnus), *cram* ou *raifort grand.*
sativa, *c'est le radis.*
sylvestris, aut raphanus aquaticus, *raifort aquatique.*
Radix, *racine.*
Brasiliensis, *ipécacuanha.*
Carlo Sancto, *racine de S. Charles.*
cava minima viridi flore, aut moschatellina, *herbe musquée.*
idæa (laurus alexandrina), *laurier alexandrin.*
(uva ursi), *raisin d'ours.*
mechoacan. *Voyez* ce mot.
Sanctæ Helenæ, *racine de Sainte Helene.*
viperina gallorum, *herbe aux viperes.*
viperina Virginiana, *serpentaire de Virginie.*
ursina, *meum.*
Raguahil (dromadarius), *dromadaire.*
Raia clavata, aut spinosa, aut fullonica, aut oculata, aut stellata, aut lævis, aut undulata cinerea. *Voyez* à l'article RAIE.
piscis, *raie.*
Raiz de safrao. *Voyez* à l'article TERRE MÉRITE.
Rallus aquaticus, *râle aquatique.* Voyez ce mot.
Rana, *grenouille.*
arborea, *grenouille d'arbre* ou *raine.*
fusca terrestris, *grenouille brune terrestre.*
marina. *Voyez* BAUDROYE à l'article GALANGA.
minima sylvestris, *grenouille des bois.*
palustris venenata. *Voyez* à l'article CRAPAUD.
piscatrix (*grenouille pêcheuse*). Voyez GALANGA.
Rangifer, *rhenne.*
Ranunculus, *renoncule.*
aquaticus, umbilicato folio, Hydrocotyle, *écuelle d'eau.*
batrachoïdes, aut sylvestris, *est la renoncule des champs.* Voy. ce mot.
bulbosus, *renoncule bulbeuse* ou *bacinet.*
cyclaminis folio, asphodeli radice. *Voyez* THORA.
fœniculaceis foliis, *espece d'ellébore noir d'Hyppocrate.*
hortorum, *renoncule des Fleuristes.*
Indicus, &c. *Voyez* ANA-COLUPPA.
latifolius, aut vernus (chelidonia). *Voyez* CHELIDOINE PETITE ou SCROPHULAIRE PETITE.
longifolius palustris, *c'est la douve.*

Ranunculus montanus, *renoncule des montagnes.*
nemorofus, vel fylvaticus, *renoncule des bois.*
paluftris apii folio, lævis. Herba fcelerata, *renoncule des marais* ou *pied-pou.*
paluftris, folio fagittato, *fleche d'eau.*
pratenfis repens, hirfutus, *renoncule des prés.*
radice verticilli modo rotunda, *renoncule tubéreufe* ou *grenouillette.*
faxatilis, *eft la renoncule des rochers.*
fylveftris, aut polyanthemus maculatus, *renoncule des champs.*
tridentatus, vernus, flore fimplici cæruleo, *hépatique de jardin.*
vernus, rotundifolius minor, *chelidoine petite.*
viridis (*renette*), *grenouille des bois.*
Rapa, aut rapum, *rave.*
Raphaniftrum, aut rapiftrum, *eft la rave fauvage.*
Raphanus, *raifort*
aquaticus (fyfimbrium), *raifort aquatique.*
major oblungus. *Voyez* RAVE DES PARISIENS à l'art. RAIFORT CULTIVÉ.
marinus, *cakile.*
rufticanus, *raifort fauvage.*
fylveftris. *Voyez* RAVE SAUVAGE (raphaniftrum).
officinarum (lepidium vulgare), *pafferage.*
vulgaris, *radis.*
Raphidia, *raphidie.*
Rapum Americanum, *c'eft le hétich des Indiens & des Ethyopiens. Lémery dit que c'eft une efpece de batate.* Voyez ce mot.
geniftæ (orobanche), *orobanche.*
rubrum, beta rubra, *betterave.*
terræ & arthanita (cyclamen), *pain de pourceau.*
Rapunculum vulgare (rapunculus efculentus), *raiponce petite de Carême.*
Rapunculus fpicatus (*grande raiponce*). Voyez RAIPONCE SAUVAGE ORDINAIRE.
Rapunticum majus, *idem.*
parvum & efculentum, *raiponce.*
Ratos do matto. *Voyez* PACA.
Ratus (mus), *rat.*
Rattus Americanus, *rat d'Amérique.*
Ravendfara (cortex caryophillatus). *Voyez* BOIS DE GEROFLE ou CANELLE GEROFLÉE.
Ravendfara-vao (nux caryophillata), *noix de Madagafcar.*
Rauli. *Voyez* à l'article ZINC.
Realgal (arfenicum rubrum). *Voyez* ARSENIC & REALGAR.

Reduvius, *espece de morpion.*
Regina prati (ulmaria), *reine des prés.*
ſerpentum, *reine des ſerpents.*
Regna, *regnes.*
Regulus criſtatus, *roitelet huppé.*
Remel. *Voyez* à l'article CANNE A SUCRE.
Remora (*arrête-nef* ou *ſucet*). Voyez REMORE.
aratri (ononis), *arrête-bœuf* ou *bugrane.*
Renati. *Voyez* à l'article COLIBRI.
Renegrida. *Voyez* à l'article COCHENILLE.
Rengi ſulah. *Voyez* à l'article TÉRÉBENTHINE DE CHIO.
Reptilia, *reptiles.*
Requiem (carcharias). *Voyez* CHIEN DE MER & REQUIN.
Reſeda communis (*herbe maure* ou *herbe d'amour*). Voyez RESEDA.
foliis ſimplicibus lanceolatis integris. *Voyez* à l'article GAUDE.
linariæ foliis (ſeſamoïdes, fructu ſtellato), *plante qui a quelque reſſemblance avec la ſéſame* ou *jugeoline.* Voyez ces mots.
minor, aut phyteuma, *eſt la petite eſpece d'herbe maure.* Voyez RESEDA.
Reſina, *réſine.*
dicta pix. *Voyez* POIX RÉSINE aux articles PIN & SAPIN.
elemi, *réſine élémi.*
fricta, aut toſta (colophone). *Voyez* aux articles PIN & SAPIN.
larigna (therebentina-larix). *Voyez* MELESE.
pini (pix). *Voyez* RÉSINE DU PIN.
Reſta bovis (ononis), *arrête-bœuf.*
Retepora, *rétépore.*
Reticulum, *rézeau* ou *ſecond ventricule des animaux ruminants.* Voy. RUMINANTS.
marinum, *rets marin.*
Retortuna peruana cujuſdam acaciæ. *Voyez* RETORTUNO.
Rex Guinenſis, *Roi de Guinée.*
metallorum (aurum), *or.*
Rha (raponticum), *rapontic.*
Rhabarbarum, *rhubarbe.*
album Indicum. *Voyez* MECHOACHAM.
Alpinum, aut hippolapathum, rotundifolium, *rhubarbe des Alpes.*
forte Dioſcoridis & antiquorum. Rhaponticum, *rapontic.*
Monachorum (lapathum Alpinum), *rhubarbe des Moines* ou *patience des jardins.*
verum, folio oblongo, criſpo, undulato, flagellis ſparſis, *rhubarbe de la Chine.*
Rhagadiolus (hieracium ſtellatum, aut falcatum), *herbe aux rhagades.*
Rhamnus

Rhamnus catharticus, *nerprun* ou *bourg-épine.*
minor; *graine d'Avignon.*
folio subrotundo, fructu compresso (paliurus), *paliure.*
tertius (pyracantha), *buisson ardent.*
Rhapejon, aut leonpetalon, *espece de patte de lion des boutiques.*
Rhapontica (centaurium majus), *centaurée grande.*
Rhaponticum Thracium (rha), *rapontic.*
pharmaceuticum (centaurium majus), *centaurée grande.*
Rhasut (rumigi Maurorum). *Voyez* RHASUT.
Rheas auctorum, aut papaver erraticum, *pavot rouge* ou *coquelicot.*
Rheum (rhabarbarum), *rhubarbe.*
Rhinoceros. *Voyez* ce mot.
Rhoar (narwal). *Voyez* LICORNE DE MER à la suite du mot BALEINE.
Rhodia radix, aut anacampseros, *orpin à odeur de rose.*
Rhododaphne, aut rhododendron (oleander nerion, aut laurus rosea); *Voyez* LAURIER ROSE.
Rhombi, *cylindres* ou *rouleaux.*
Rhombus piscis, *turbot.*
Rhus obsoniorum, aut rhoë, *sumac vulgaire.*
myrtifolia Monspeliaca, *redoul.*
Ribes, aut grossularia rubra, *groseiller rouge des jardins.*
fructu nigro, folio olente, *cassis.*
Ribesium, aut ribes vulgaris acidus ruber, *groseiller rouge.*
Ricinoïdes arbor Americana gossypii folio. *Voyez* PIGNON DE BARBARIE à l'article RICIN.
folio multifido. *Voyez* FRUIT DU MÉDICINIER D'ESPAGNE à l'article RICIN.
Ricinus, *ricin.*
animal, *morpion.*
caninus, *tique du chien.*
Rictus, *mâchoire inférieure.*
Rima fructus. *Voyez* ARBRE DU PAIN.
Risagaltum, aut realgal, *réalgar.*
Ritro, aut ruthrum (echinopus minor), *chardon échinope.*
Rizolithi, *racines pétrifiées.*
Robur, *robre* ou *rouvre.*
Roca malha. *Voyez* STYRAX LIQUIDE.
Rocella. *Voyez* à l'article ORSEILLE.
Rogga, aut alyra, seu typha cerealis, sive siligo (secale), *seigle.*
Ronas. *Voyez* RACINE D'ARMÉNIE.
Rorella, aut rorida, seu solsirora (ros solis), *herbe de la goutte.*
Ros, *rosée.*
Rosa, *rosier.*
canina (cynorrhodon), *églantier.*

Rosa de Hiericho, aut Hiericontea, *rose de Jérico.*
hiericontis, aut chrysantemum Peruvianum (corona solis), *herbe au soleil.*
mallos. *Voyez* à l'article OLIBAN & STYRAX LIQUIDE.
Mariæ Monachis, aut rosa Hiericontina, *rose de Jérico.*
mariana sativa, aut flammula Jovis (lychnis vulgaris). *Voyez* PASSEFLEUR OU COQUELOURDE.
sylvestris (cynorrhodos), *églantier* ou *rose sauvage.*
Rosæ albæ, aut damascenæ, aut incarnatæ, aut moschatæ, seu pallidæ, sive rubræ. *Voyez* à l'article ROSE.
Rosmarinum coronarium (rosmarinus hortensis), *romarin.*
Rosmarus, aut odobenus. Vacca marina. *Voyez* ROSMARE & VACHE MARINE.
Ros solis, *herbe aux goutteux.*
Rostellum. *Voyez* RADICULE à l'article PLANTE.
Rubecula, aut phænicurus (eritachus), *gorge-rouge.*
cærulea, *gorge bleue.*
Rubellio (erythrinus), *rouget.*
fluviatilis, *rotele.*
Rubeola (Gallium tetraphyllon montanum cruciatum), *garance petite.*
montana odora (asperula), *muguet des bois.*
vulgaris quadrifolia lævis, floribus purpurascentibus, *garance petite* ou *herbe à l'esquinancie.*
Rubeta-bufo, *crapaud.*
dicta rana sylvestris, *grenouille des bois.*
Rubia angulosa aspera (Gallium), *caillelait.*
cynanchica (rubeola), *garance petite.*
linifolia aspera (juncaria), *jonquaire. Sa tige ressemble à celle du jonc, & ses feuilles à celles du lin.*
sylvestris Monspessulana major, *garance sauvage.*
tinctorum sativa, *garance.*
Rubicilla. *Voyez* BOUVREUIL, ROSSIGNOL DE MURAILLE & ROUGE QUEUE.
Rubigo (*rouille*). Voyez à l'article BLED.
Rubini di rocca. *Voyez* aux articles GRENAT & RUBIS DE ROCHE.
Rubinus, *rubis.*
Rubrica fabrilis. *Voyez* CRAYON ROUGE, RUBRIQUE & SANGUINE TENDRE.
Rubus, *ronce.*
hircinus (chamæbatus). *Voyez* RONCE SANS ÉPINE à la suite de l'article RONCE.
idæus spinosus (frambæsia). *Voyez* FRAMBOISIER à l'article RONCE.
Rucula marina minor (sinapi sylvestre), *espece de moutarde.* Voyez ce mot.

Rumen. *Voyez* à l'article RUMINANS.
Rumex acetofus (acetofa), *ofeille.*
Rumicis fpecies, foliis rubentibus (lapathum fanguineum), *patience rouge.*
Rumigi Maurorum, *rhafut.*
Ruminales, *ruminans.*
Rupertiana (geranium), *herbe de la fquinancie.*
Rupicapra. *Voyez* YSARD ou CHAMOIS.
Rupicola, aut vinitorculum (ænas), *efpece de pigeon fauvage qui aime fort les raifins mûrs.*
Rufcus, aut rufcum, *petit houx fragon ou houx frélon.*
anguftifolius, fructu folio innafcente (laurus alexandrinus), *laurier alexandrin.*
Rufma. *Voyez* ce mot.
Rufticula perdrix, *bécaffe.*
marina (*pied de mer*). Voyez BÉCASSE DE MER.
minor, *bécaffine.*
Ruta, *rue.*
capraria (galega), *rue de chevre.*
hortenfis latifolia. *Voyez* RUE DES JARDINS à l'article RUE.
muraria (falvia vitæ), *fauve-vie.*
pratenfis herbariorum, aut thalictrum majus filiquâ angulofâ, *rue des prés* ou *fauffe rhubarbe.*
fylveftris major, aut montana, *rue de montagne à l'article* RUE.
Ruta Syriaca magno flore albo quæ dici folet harmala, *efpece de rue fauvage.* Voyez HARMALE.
Ruticilla, aut rubecula (erithacus), *gorge-rouge.*
Rutro, aut ruthrum (echinopus), *chardon échinope.*
Rutula, aut peganion Narbonenfe (ruta fylveftris minor), *rue fauvage.*
Ryfagon. *Voyez* CASSUMUNIAR.

S.

SAAMOUNA goffampinus, aut ceyba, viticis folio, aculeata, *fromager.*
Sabdariffa, *efpece de ketmie.* Voyez SABDARIFFA.
Sabina, *fabine* ou *favinier.*
major Monfpeffulana, aut oxicedrus, folio cupreffi (*oxicedre*). Voyez CEDRE PETIT.
Sabris & alfordius (afrodius, aut apis hæmorrhoïs). *Voyez* AIMORRHOUS.
Sabulum, *fable.*
Saburra mixta, *gravier.*
Sacal, aut fuccinum (karabé). *Voyez* AMBRE JAUNE.
Sachar mamba, *c'eft le tabaxir.* Voyez BOIS DE BAMBOU.
Sacchar, aut faccharum (*fucre*). Voyez CANNE A SUCRE.

Saccharum acerinum (*sucre d'érable*). Voyez à l'article ÉRABLE DU CANADA.
spurium (*cassonade*). Voyez à l'article CANNE A SUCRE.
Sacoponium, aut sagapenum (*gomme séraphique*). Voyez SAGAPENUM.
Sacrum encautum. *Voyez* à l'article MUREX.
Saffarat, aut nabula (giraffa), *giraffe*.
Safranum, aut carthamus; *carthame*.
Sagapenum, aut serapinum (*gomme sagapin*). Voyez SAGAPENUM.
Sagina, aut spergula, *espece de morgéline*. Voyez ce mot.
Sagitta aquatica major, *fleche d'eau*.
Sagittæ formes; *fleches de pierre*.
Sagittarium serpens (*javelot ou serpent seringue*). Voyez ACONTIAS.
Saguerus, aut sagu pigafettæ (todda-panna), *sagou*.
Sagri, *chagrin*. Voyez à l'article ANE SAUVAGE.
Saki & salabi. *Voyez* à l'article CAFFÉ.
Sakkie. *Voyez* à l'article TÉRÉBENTHINE DE CHIO.
Salagraman. *Voyez* à l'article CORNE D'AMMON.
Sal alembrot. Alkitran, aut sal taberi, *sel alembrot*.
alkali, *sel alkali*.
ammoniacum; *ammoniac* (*sel*).
catharticum amarum Ebesbamensis, *sel d'Ebshom*.
cibarium, aut culinare. Sal marinum, *sel commun* ou *sel marin*.
fossile & gemmeum, *sel gemme*.
Indicum melleum, *tabaxir*.
Indum, aut pyramidale, *sel d'Inde* ou *pyramidal*.
marinum, aut cubicum, *sel marin*.
neutrum, *sel neutre*.
petræ, aut nitrum, *nitre*.
solare nativum, *sel ammoniac naturel*.
taberi, aut alembrot, *sel alembrot*.
Salamandra, *salamandre*.
aquatica. *Voyez* LÉZARD D'EAU à l'article SALAMANDRE.
Salep Turcarum, aut salop. *Voyez* SALOP.
Salia, *sels*.
Salicaria, aut lysimachia purpurea spicata, *salicaire*.
Salicastrum, aut glycypicros (solanum scandens), *douce amere*.
Salicornia geniculata annua, *salicor*.
Saliunca (nardus celtica), *nard celtique*.
Salix, *saule*.
amerina, *osier franc*.
caprea latifolia, *saule marceau*.
Syriaca, folio oleagineo argenteo, *calaf*.
Salmerinus, salmero, *salmerin*.
Salmo, *saumon*.

Salop, *falep.*
Salpa (*fauffe vergadelle*), *falpe.*
Salfa marina (crithmum), *bacile* ou *crifte marine.*
Salfaparilla, aut farfapara, *falfepareille.*
Salfolæ genus in hortis ifgarum (kali vulgare). *Voyez* SOUDE *ou* LA MARIE.
Saltatricula (locufta), *fauterelle.*
Salvia agreftis, *fauge fauvage* ou *faux fcordium.*
folio tenuiore, *fauge de Catalogne.*
fructicofa lutea latifolia, *fauge en arbre.*
major, aut fphacelus Theophrafti, *fauge (grande).*
minor aurita & non aurita, *fauge petite* ou *fauge franche.*
vitæ, aut ruta muraria, *fauve-vie.*
vitri, *fel de verre.*
Salvo garda, *fauve-garde.*
Samara. *Voyez* à l'article ORME.
Sambali. Noche. Niergundi, aut norchila, *négundo.*
Sambucus, *fureau.*
aquatica, aut paluftris (opulus), *obier.*
humilis, aut herbacea (ebulus), *yeble.*
Samius after, *nom donné à la terre talqueufe de Samos.* Voyez TERRE DE SAMOS (terra Samia).
lapis veterum (alana), *tripoli.*
Samolus (anagallis aquatica), *mouron d'eau.*
Sampitam. *Voyez* YPPO.
Sampfuchum (majorana major), *marjolaine.*
Sampfuchus maftichen redolens, *c'eft la feconde efpece de* marum. *Voyez* ce mot.
Sana munda (caryophillata vulgaris), *galliote* ou *benoite.*
Sana fancta Indorum (nicotiana), *nicotiane.*
Sandal (fantalum) *fantal.*
Sandaracha Arabum (vernix). *Voyez* à l'article GENÉVRIER (*grand*).
Græcorum (arfenicum rubrum), *realgar.*
Sandaftros lapis, *fandaftre.*
Sandilz Anglorum (anguilla de arena), *anguille de fable.*
Sandix (minium), *efpece de chaux de plomb* ou *mafficot rouge.* Voyez PLOMB.
Sanga-fanga. *Voyez* à l'article PAPIER.
Sangu (ettalche), *ettalch.*
Sanguinalia. *Voyez* à l'article RENOUÉE ARGENTÉE.
Sanguinalis mafcula, aut centum nodia (polygonum mas), *centinode* ou *renouée.*
Sanguis, *fang.*
draconis, *fang-dragon.*

Sanguis herba, aut lapathum ſanguineum, *patience rouge.*
Sanguiſorba minor (pimpinella), *pimprenelle.*
Sanguiſuga (hirudo), *ſangſue.*
Sanicula, aut diapenſia, *ſanicle.*
Alpina, aut cortuſa, *cortuſe.*
foliis Borraginis villoſa (auricula urſi), *oreille d'ours.*
eboracenſis (pinguicula), *graſſette.*
fœmina adulterina (aſtrantia). *Voyez* à l'article SANICLE.
guttata, aut cotyledon montana (geum). *Voyez* SANICLE DE montagne & GEUM.
montana, flore calcari donato (pinguicula), *graſſette.*
Santalum, *ſantal.*
Santolina vulgò, aliis creſpolina, *garde-robe.*
Saphera, aut zaffera, *ſafre.*
Saphyrus, *ſaphir.*
Saponaria, *ſaponaire* ou *ſavoniere.*
Americana, aut arbor ſapinda, *ſavonier.*
Sapota, fructu ovato majori, *ſapotillier.*
Sapo terræ, *ſavon naturel.*
vitri (*ſavon du verre*). *Voyez* MANGANAISE.
Sarcocolla, *colle-chair* ou *ſarcocolle.*
Sarcophago cretenſibus. Dentellaria, *dentelaire.*
Sarcophagus lapis (lapis aſſius), *pierre aſſienne.*
Sardachates, *ſarde-agate.* Voyez à l'article AGATE.
Sarda lapis, aut cornalina, *cornaline.*
Sarda piſcis, aut ſardina, *ſardine.*
Sardina, *ſardine.*
Sardius lapis, aut cornalina. *Voyez* CORNALINE.
Sardonius, herba ſcelerata. *Voyez* à l'article RENONCULE.
Sardonicus, aut ſardonix, *ſardoine.*
Sargazo, aut vitis marina. *Voyez* HERBE FLOTTANTE & SARGASSE.
Sargus, *ſargo.*
Saroï-bura. *Voyez* à l'article ALCYON.
Sarracenicum frumentum, *ſarraſin.*
Sarſaparilla, *ſalſepareille.*
Saſſaf, aut ſaſſaf ſyrorum, aut eleagnus, *olivier de Bohême.* Voy. CALAF.
Saſſafras, *laurier des Iroquois* ou *ſaſſafras.*
Saſſifica Italorum (tragopogon purpureum), *ſerſifi.*
Satureïa, *ſariette.*
Cretica, aut tymbra legitima Græca, *ſariette de Crête.* Voyez TYMBRE.
ſpicata, aut thymbra Sancti Juliani, *ſariette vraie.*
Saturnus. *Voyez* SATURNE à l'article PLANETE.
Satyrium, aut orchys major, *ſatyrion.*

Satyrium abortivum, aut nidus avis, *nid d'oiſeau.*
Satyrus, *ſatyre.*
Saurus, ſive ſaura (lacerta maritima). *Voyez* LÉZARD DE MER. ou DRACONCULE POISSON.
Saxifraga Anglorum, foliis latioribus, radice nigrâ, flore candido, ſilao ſimilis, aut angelica pratenſis, apii folio, *ſaxifrage des Anglois.*
aut ſaxifragia hircina major (tragoſelinum). *Voyez* BOUCAGE ou BOUQUETINE BLANCHE.
aurea rotundifolia, aut chryſoſplenium, foliis amplioribus auriculatis, *ſaxifrage dorée.*
rotundifolia alba, *ſaxifrage.*
rubra, aut alkekengi, *coqueret* ou *alkekenge.*
venetorum, aut oreoſelinum, *perſil de montagne.*
Saxum abrotanoïdes, *millepore.*
Scabioſa, *ſcabieuſe.*
folio integro (ſuccifa, aut morſus diaboli), *ſcabieuſe des bois.*
Scalata, *eſcalier (coquille, vis).*
Scambia, aut gyraſol. *Voyez* ce dernier mot.
Scammonea Monſpeliaca, flore parvo, *ſcammonée de Montpellier.*
Scamonia, aut ſcammonium, *ſcammonée.*
parva, aut convolvulus minor arvenſis, *liſeron petit.*
Syriaca, flore majore convolvuli, *grand liſeron de Syrie* ou *ſcammonée de Syrie.*
Scammonium Americanum (bryonia Americana), *mechoacham.*
Scandix ſemine roſtrato, aut pecten veneris (*anguille de berger*). Voyez PEIGNE DE VÉNUS.
Scapus. *Voyez* HAMPE à l'article PLANTE; *voyez* auſſi à l'article TIGE.
Scarabelaphus cornutus (cervus volans), *cerf-volant.*
Scarabeolus piſtinarius, *meûnier.*
Scarabæus. *Voyez* SCARABÉE & ESCARBOT.
bicornis, aut cervus volans, *cerf-volant.*
elephas, *eſcarbot-éléphant.*
maximus elegantiſſimus ſplendens. *Voyez* à l'article SCARABÉE DE L'ISLE DE CAYENNE.
minor domeſticus ſpadiceus, *ravet.*
ſtercorum, *eſcarbot* ou *fouille-merde.*
ſtridulus, *hanneton.*
Scariola, aut endivia, *endive.*
Scarlatum, aut coccus infectoria (*graine d'écarlate*), chermès.
Scarus, *ſcare.*
varius, *ajol.*
Scecachul, aut ſiſarum Syriacum, *ſcécachul.*
Sceletum, *ſquelette.*

Sceptrum pedagogorum (ferula fœmina), *férule.*
Schænantum, aut ſchænanthos, *ſchœnante.*
Schæniclos, *alouette de mer.*
Schærianum Jacobeæ affine. Achillæa, *eſpece de Jacobée.*
Schatopſe. *Voyez* Scatopse.
Schilus, *ſchindel.*
Schiſtus, *ſchiſte.*
Schlakkenertz. *Les Métallurgiſtes Allemands donnent ce nom à la mine d'argent vîtreuſe.*
Sciæna, aut umbra, *ombre, poiſſon.*
Scilla, *ſcille.*
Scincus marinus, *ſcinc marin.*
Scirpus, aut juncus aquaticus maximus, *jonc d'eau.*
Sciſmus, aut gainus (martes), *martre.*
Sciurus, aut campſurus, *écureuil.*
volans, *écureuil volant.*
Sclarea, aut hormimum ſativum, *toutebonne* ou *orvale.*
vulgaris, foliis ſinuatis phlomitis. *Voyez* Æthyopis *dans cette liſte alphabétique.*
Scolopax, *ſcolopace.*
avis (ruſticula), *bécaſſe.*
ſerpens, *ſcolopax.*
Scolopendra, *ſcolopendre.*
marina, *ſcolopendre de mer.*
Scolopendria, ſive lingua cervina, *langue de cerf* ou *ſcolopendre vulgaire.*
vera, aut aſplenium, *cétérach.*
Scolymus chryſanthemos, aut aſcolimbtos, *épine jaune.*
vulgò cinara, *artichaud.*
Scolytus, *ſcolite.*
Scombrus, aut ſcomber piſcis, *maquereau.*
Scopra regia, aut Carpentorum herba (Barbarea), *herbe de Sainte-Barbe* ou *aux Charpentiers.*
Scops, *duc petit.*
Scordium officinarum, aut chamædris paluſtris caneſcens, *germandrée d'eau.*
Scordotis, aut ſcorodonia (ſalvia agreſtis), *ſauge ſauvage* ou *des bois.*
ſecunda Plinii, aut lamium aſtragoloïdes (caſſida), *toque.*
Scorodonia, ſive ſphacelus (ſalvia agreſtis), *ſauge ſauvage.*
Scorodopraſum, aut alliporum, *ail-poireau.*
Scorodothlaſpi, aut thlaſpi allium redolens, *eſpece de thlaſpi à odeur d'ail.*
Scorpæna, *ſcorpene.*
Scorpio, aut ſcorpius, *ſcorpion terreſtre.*
araneus, *ſcorpion araignée.*
piſcis, aut ſcorpius maritimus (*ſcorpion de mer*). Voy. Scorpeno.

Scorpioïdes, buplevri folio, aut siliqua campoïde hispida, *chenille plante.*
major, aut colutea siliquosa (emerus), *senné sauvage.*
Scorpis, aut scorpæna, *scorpeno.*
Scorpius, aut nepa (genista spinosa major vulgaris), *genêt piquant.*
maritimus, aut tragopogon peregrinus Hispanicus, *scorsonere.*
Scotanum, aut cotinus coriaria, *fustet.*
Scrofa, aut porca. *Voyez* TRUIE *à l'article* SANGLIER.
Scrophula aquatica, *agrouelles.*
Scrophularia aquatica major. Betonica aquatica, *bétoine d'eau* ou *herbe du siege.*
aut millemorbia, *scrophulaire.*
media, aut anacampseros, *orpin* ou *joubarbe des vignes.*
minor, aut chelidonia minor, *chélidoine petite* ou *scrophulaire petite.*
nodosa fœtida, *scrophulaire grande.*
Sculli, *bahel.*
Scuriolus, aut campsurus (sciurus) *écureuil.*
Scutatus orbis, *suctolt.*
Scutellaria teucrii facie, aut lamium astragaloïdes (cassida) *toque.*
Scythica radix, aut glyzirrhiza (liquiritia) *régliſſe.*
Seban, aut seysban Indicum, *espece de galega d'Egypte à siliques articulées.*
Sebesten, sebesta, sebestena, aut mixa, *sébestes.*
Seboïm. *Voyez* ZEBOA.
Sebum, *suif.*
Seca, aut briza (secale) *segle.*
Secacul Arabum, *secacachul.*
Secala luxurians, *bled cornu* ou *ergot.*
Secale, *seigle.*
Secundina, seu secundæ mulieris, *arriere-faix* ou *délivre.*
Securidaca, aut emerus hortorum. *Voyez à l'article* SENÉ.
Sedimentum petreum, *dépôt pierreux* ou *résidu pierreux. Voyez à l'article* STALACTITES.
Sedum aquatile, aut aizoon, *espece de joubarbe.* Voyez *ce mot.*
foliis subrotundis crenatis (saxifraga) *saxifrage.*
majus vulgare, aut semper vivum majus, *joubarbe grande.*
minus tereti, folium album, *trique-madame* ou *joubarbe petite.*
officinarum, aut vermicularis, *ibid.*
minimum acre, flore luteo, seu illecebra. *Voyez* VERMICULAIRE BRULANTE *à l'article* JOUBARBE.
Selago Plinii (camphorata) *camphrée.*
Selenites, *sélénite.*
Selinon, aut petroselinum, *persil.*
Semen. *Voyez* SEMENCE & GRAINE.
ammeos, *ammi.*

Semen badian, aut anifum ftellatum, *anis de la Chine.*
contra vermes, aut femen fantonicum, *poudre à vers.*
mofchi, aut belmufchus Ægyptia (*abelmoch*) *ambrette.*
fanctum aut fantonicum, aut zedoariæ, *fémencine* ou *poudre à vers.*
Semenzina Semen cinæ ; aut hagiofpermus, *idem.*
Semi-flofculofus. *Voyez* Demi fleuron *à l'article* Plante.
Semi-metalla, *demi-métaux.*
Semper vivum majus, *joubarbe.*
minus aut fedum minus, *trique-madame.*
vermiculatum acre (illecebra) *vermiculaire brûlante.*
Sempfem, aut fefamum, *féfame.*
Senagruel, aut viperina Virginiana, *vipérine de Virginie.*
Senecio, *féneçon.*
afiaticus (china radix) *efquine.*
major, five flos Sancti Jacobi (Jacobæa) *Jacobée.*
Senecium & herba Pappa (Senecio) *féneçon.*
Senecta, aut exuvia anguium, *dépouille de Serpent.*
Senna. Sena, aut folium Orientale, *fenné du Levant.*
Italica, foliis obtufis, *fenné.*
Occidentalis odore opii verofo, &c. (pajomirioba) *caffe puante.*
Senfus, *fens.*
Sentis canis & cynosbatos (cynorrhodos) *églantier.*
Sepia, *feche.*
Sepidion, aut fepidon, *feps.*
Sepiola, *feche petite.*
Septinervia (plantago major) *plantain large* ou *grand.*
Seps ferpens, *feps.*
Sermontanum, aut ligufticum, *livêche.*
Serapium, aut fagapinum, *fagapénum.*
Serento, *pin à trois feuilles.*
Serichatum, aut thymiama, *narcaphte.*
Sericum crudum, aut bombycis ferica, *foie.*
Serinus avis, aut acanthis, *ferin.*
Seriola, aut endiviola, *efpece d'endive. C'eft la chicorée blanche.* Voyez *ce mot.*
Seriphium abfinthium, *aluine de mer.*
Germanicum (fophia Chirurgorum) *thalictron.*
Seris, aut endivia, *endive.*
domeftica (lactuca fylveftris), *laitue fauvage.*
fylveftris picris, cichorium, *chicorée fauvage.*
Serpens, *ferpent.*
alatus, *ferpent aîlé.*
Indicus bubalinus. *Voyez* Anacandaya.
manfuefactus, *ferpent familier.*

Serpens marinus, aut vipera marina, *ferpent marin.*
volans, *acontias.*
Serpentaria dracunculus major, *ferpentaire.*
mas, feu biftorta, *biftorte.*
Virginiana, aut fenagruel, *ferpentaire de Virginie.*
Serpula (*jeune ferpent*). Voyez SERPENT.
Serpillum, *ferpolet.*
acinarium, aut oxicoccum, *couffinet de marais* ou *canneberge.*
Hortenfe, aut thymum vulgare, folio tenuiore, *thym.*
Serratula, aut jacea nemorenfis, *farrette.*
Serretta, ferratula, *idem.*
Sertularia (*fertulaire*) *efpece de coralline articulée.* Voyez CORALLINE.
Sefama, aut fefamum, *féfame* ou *jugoline.*
Sefamoïdes, fructu ftellato : aut refeda linariæ foliis, *féfamoïde*
parvum, aut catanance, *chicorée bâtarde.*
Sefamum, *féfame* ou *jugoline.*
Sesban, aut feysban. *Voyez ci-deffus* Seban.
Sefeli Æthyopicum (libanotis) *faux turbith des montagnes.*
Creticum tordylium Narbonenfe, minus, *féfeli de Crête.*
Maffilienfe, aut fæniculùm tortuofum, *féfeli de Marfeille.*
maffilioticum, aut ligufticum, *livéche.*
officinarum, aut fermontanum, *idem.*
paluftre lactefcens, aut thyffelinum, *perfil de marais.*
Seta (*foie de porc*). Voyez *à l'article* SANGLIER.
marina. *Voyez à l'article* GORDIUS.
Setim, *boulet de canon.*
Sevum & febum, *fuif.*
Sexus. *Voyez* SEXE *à l'article* PLANTE.
Sferro cavallo, aut folea equinea (ferrum equinum) *fer de cheval.*
Siciliana, aut androfæmum, *toute-faine.*
Sideritis, aut herba Judaïca, *crapaudine.*
alfines triffaginis folio (marrubiaftrum) *fes feuilles reffemblent à celle de la morgeline, & fes fleurs à celle du marrube.*
Sideroxillon, *thé de Boherraave* ou *arbre laiteux des Antilles.*
Sidium, aut malicorium (*cuir de grenade*). Voyez *à l'article* GRENADIER.
Sigillum beatæ Mariæ officinarum (tamnus) *fceau de Notre-Dame* ou *racine vierge.*
Salomonis, aut polygonatum, *fceau de Salomon.*
Signifer, *porte-étendard.*
Sijah benna. *Voyez à l'article* TÉRÉBENTHINE DE CHIO.
Silenus, *Silene.*
Siler montanum (ligufticum). *Voyez* LIVÊCHE.
Silex. *Voyez* CAILLOU & SILEX.
Siliculus. *Voyez* GALET.

Siligo, aut fecale, *fegle.*
Siliqua, *filique.*
Arabica (tamarindi). *Voyez* TAMARINS.
Ægyptiaca (caffia) *caffe.*
edulis, five ceratia, *carouge* ou *caroubier.*
Siliquaria, *oifeau de fauge.*
Siliquaftrum, aut arbor Judæ, quæ Grecis vulgò coucouchias, *Gaînier.*
aut capficum filiquis longis propendentibus, *poivre de Guinée.*
Siliqua fylveftris rotundifolia (arbor amoris) *Gaînier.*
Silphium, aut laferpitium, *lafer.*
Cyrenaïcum. *Voyez* SILPHIUM.
Silurus, aut glanis, *filure.*
dictus fturio, *efturgeon.*
Silybum; aut carduus marianus, *chardon de Notre-Dame.*
Simarona vanilla. *Voyez à l'article* VANILLE.
Simarouba. *Voyez ce mot.*
Simbor mangianum, five cornu alcis planta. *Voyez* SIMBOR.
Simbos. *Voyez* ZIMBIS.
Simia, aut fimius, *finge.*
marina, *finge de mer.*
aut vulpecula marina, five alopetias, *renard marin.*
perfonata, *pareffeux.*
Sinanchicæ fpecies (juncaria) *c'eft la joncaire.*
Sinapi, *moutarde.*
agrefte, aut Barbarea, *herbe de Sainte-Barbe.*
echinatum, aut erucago fegetum, *roquette fauvage.*
Singadi, aut arbor triftis, *arbre trifte.*
Sinus. *Voyez* GOLPHE.
Sion, aut fium. *Voyez* BECCABUNGA.
cratevæ erucæ folium (nafturtium aquaticum) *creffon d'eau.*
firacoft, aut thereniabin, *manne liquide.*
Sirenæ, *Sirenes.*
Siri-gata gamber. *Voyez à l'article* CACHOU.
Siriourou. *Voyez* CANNE CONGO.
Sifarum, aut fifer fativum, *chervi.*
Syriacum, *fcécachul.*
Sifer, aut fifarum, *chervi.*
Sifon, aut petrofelinum caninum (cicuta minor) *ciguë petite.*
Sifymbrium, aut raphanus aquaticus, *raifort aquatique.*
annuum abfenthii minoris folio (fophia Chirurgorum) *thalitron.*
aquaticum, aut nafturtium aquaticum, *creffon de fontaine.*
dictum mentha aquatica, *menthe aquatique.*
erucæ, folio glabro, flore luteo (Barbarea) *herbe de Sainte-Barbe.*

Sisyrinchium (*grouin de cochon*) *plante qui ressemble à l'iris bulbeux.*
Sium, aut sion, *beccabunga.*
aromaticum, aut amomum officinarum falsum, *sison* ou *amome.*
aut crateva, &c. nasturtium aquaticum, *cresson de fontaine.*
verum, aut pastinaca aquatica, *berle.*
Sitta. *Voyez* CASSE NOISETTE.
Sladi. *Voyez à l'article* CAMPHRE.
Sloana, *sloane.*
Sma-asken. *Voyez à l'article* CORBEAU.
Smaragdus, *émeraude.*
Smaris piscis, *picarel.*
Smecten, aut smectis. *Voyez* PIERRE DE LARD.
Smilax arbor, aut taxus, *if.*
aspera Chinensis, *squine.*
aspera, fructu rubente, *lizeron épineux.*
aspera peruana (sarsaparilla) *salsepareille.*
hortensis (phaseolus vulgaris) *haricot ordinaire.*
lævis, aut convolvulus, *lizeron.*
siliqua sursum rigente, aut phaseolus parvus Italicus, *c'est le petit haricot des pays chauds.*
unifolia humillima, aut unifolium, *c'est le smilax à une seule feuille.*
Smyris, *émeril.*
Smyrnium, aut hipposelinum, *macéron.*
hortense, aut imperatoria, *impératoire.*
Sneuberdado. *Voyez armadille.*
Soboles, *cayeux.*
Soda, vel kali, *soude.*
Sol. *Voyez* SOLEIL *à l'article* PLANETTE.
indianus, aut corona solis, *herbe au soleil.*
Solanifolia, aut circæa lutetiana, *circée* ou *herbe de Saint-Etienne.*
Solonoïdes Americana circæa, foliis canescentibus, *solanoïde.*
Solanum, aut solathrum, *morelle.*
fœtidum, aut datura, *dutroa.*
fructicosum bacciferum (aut amomum Plinii) *amome des Apothiquaires.*
furiosum, aut lethale (belladona) *belledame* ou *belladone.*
lignosum, aut dulcamara, *vigne de Judée* ou *douce amere.*
maniacum, aut furiosum, *belledame.*
melanocerasus, aut belladona, *belledame.*
pomiferum, fructu oblongo (melongena). *Voyez* MAYENE.
fructu rotundo, striato, molle (lycopersicon) *pomme dorée* ou *d'amour.*
folio rotundo tenui, *c'est le cachos du Pérou.*
pomo spinoso rotundo : stramonium, *pomme épineuse.*

Solanum quadrifolium bacciferum, herba Paris, *raîſin de renard.*
racemoſum Indicum, aut phytolacca. *Voyez* LAQUE & MORELLE À GRAPPES.
ſcandens, aut dulcamara, *douce-amere.*
aculeatum, &c. *groſeiller des Antilles.*
ſomniferum, aut datura. *Voyez* DUTROA.
tuberoſum eſculentum. *Voyez* POMME DE TERRE *à l'article* BATATTE.
veſicarium, aut alkekengi, *coqueret* ou *alkékenge.*
Solaria, aut ros-ſolis, *herbe aux Goutteux.*
Solatrum, aut ſolanum, *morelle.*
Soldanella, aut braſſica marina, *ſoldanelle* ou *chou marin.*
Soldido piſcis, *tamoata.*
Solea aculeata, *pégouſe.*
Solea æquinea, aut ferrum equineum, *fer de cheval.*
piſcis, *ſole.*
Solen, *Coutelier.*
Solidago, aut bellis, *paquerette.*
Sarracenica, aut virga aurea, *verge dorée.*
Solipeda, aut ſoliungula. *Voyez à l'article* QUADRUPEDES.
Solis flos Peruvianus, aut corona ſolis, *herbe au ſoleil.*
gemma, *giraſol.*
oculus, aut oculus cati, *œil de chat.*
Solſequium, aut cichorium ſylveſtre, *chicorée ſauvage.*
Solſirora, aut ros-ſolis, *herbe aux Goutteux.*
Solum. *Voyez* SOL.
Soncho affinis, aut lampſana, *lampſane.*
Sonchus, aut lactucella, *laiteron* ou *lacéron.*
Songo, *c'eſt le chou Caraïbe.*
Sophia Chirurgorum, *thalitron.*
Sopi. *Voyez* SALPA.
Sorbus, aut ſorbum, *ſorbier* ou *cormier.*
Sorex mus, *ſouris.*
Sorghi album, aut dora (melica) *eſpece de Sorgo.*
Sorgo, aut ſorgum, *millet grand.*
Sory. *Voyez ce mot.*
Spadam, *eſpadon.*
Spalt lapis, aut ſpathum, *ſpath.*
Spar, aut ſpathum vitreum fuſibile, *ſpath fuſible.*
Sparganium, *ruban d'eau.*
vulgò butomus (joncus floridus) *jonc fleuri.*
Spartium, *eſpece de genêt.* Voyez *ce mot.*
aphyllon fruticoſum, aut erinacea, *eſpece de genêt étranger & épineux.*

Sparrium arboreum trifolium ligno violaceo, *bois de la Chine.* Voyez *à l'art.* Bois de Palixandre.
Hispanicum, *genêt d'Espagne.*
portulacæ foliis, aculeatum, ebeni materiæ (*ébene de S. Domingue*). Voyez *à l'article* Ebene.
Sparverius, *épervier.*
Spatha. *Voyez* Spathe *à l'article* Plante.
aut gladiolus, *glaïeul.*
Spathagus, *pas de poulain.*
Spatula fœtida, aut xyris. *Voyez* Espatule *ou* Glaïeul puant.
Sparus, *spare.*
Spathum, *spath.*
cubicum Islandicum, *cryſtal d'Iſlande.*
Speckstein. *Voyez à l'article* Pierre de Lard.
Specta, aut zea, *épautre.*
Speculum asininum (*miroir d'âne*). Voyez Gypse transparent.
Spelunca, *grotte.*
Sperjula, *sperjule.*
Sperma, aut semen animalium. *Voyez* Semence & Sperme.
ceti, *blanc de baleine.*
ranarum, aut sperniola, *sperniole.*
Sphacelus, aut stachis, *épi d'eau.*
salvia agrestis (scorodonia) *sauge sauvage* ou *des bois.*
verus Theophrasti, aut salvia minor, *sauge petite de Provence.*
Sphæra marina, aut pila marina, *pelote de mer.*
Sphærocephalus carduus, aut echinopus, *échinope.*
Spherdocles, aut tethia, *téthye.*
Sphondylis, *sphondyle.*
Sphondylium hirsutum vulgare (*fausse branc-ursine*). *Voyez* Berce.
majus, sive panax heracleum. *Voyez* Opopanax & grande Berce.
Sphondylus lapis (mugil) *s'entend de la pierre qui se trouve dans la tête du muge.*
Sphyræna, *spet.*
Spica, *épi.*
aut lavandula major, *lavande grande.*
Celtica, *nard Celtique.*
hortulana, aut stæchas, Stæchas Arabique.
Indica, *nard Indien* ou *spicanard.*
nardi, *idem.*
Spina. *Voyez* Epine & Arête; *voyez auſſi* Epine *à l'article* Plante.
acida, aut berberis, *épine-vinette.*
acuta, aut oxiacantha, *aube-épine.*
pirifolio, aut pyracantha, *buiſſon ardent.*

Spina alba hortensis, aut carduus marianus, *chardon de Notre-Dame* ou *artichaud sauvage.*
sylvestris, *épine blanche sauvage.*
Arabica, aut carlina, *carline.*
bourgi Monspelienfium, aut alaternus, *alaterne.*
cervina, aut rhamnus catharticus, *noirprun* ou *nerprun.*
citrina, aut solstitialis, *chardon doré.*
hirci, aut tragacanthum, *épine de bouc* ou *barbe de renard.*
infectoria, aut rhamnus solutivus, *nerprun* ou *bourg-épine.*
lutea, aut ascolimbros, *épine jaune.*
dicta anonis mitis, *arrê e-bœuf jaune.*
peregrina, aut tetralix spinosa (echinopus) *échinope.*
purgatrix id est hippophaës. *Voyez ce mot.*
solstitialis, aut citrina, *chardon doré.*
Spinaceum olus, aut spinacia, *épinars.*
Spinacia, spinachium. Spinachia, *ibid.*
Spinalia. *Voyez à l'article* ESTURGEON.
Spinatella, aut carduus stellatus (calcitrapa) *chaussetrape* ou *chardon étoilé.*
Spinus albus, aut oxiacantha vulgaris, *épine blanche* ou *aube-épine.*
albus avis, aut ligurinus, *espece de serin-chardonnet.*
vulgò prunus sylvestris, *prunier sauvage* ou *prunellier.*
Spinzago d'aqua. Avoseta, *avocette.*
Spiræa salicis folio, aut frutex spicatus, foliis saliginis serratis, *spirée.*
Theophrasti, aut viburnum, *viorne.*
Spodium, *spode.*
Arabum, aut antispodium, *est la cendre des racines de roseaux brûlées.*
Græcorum, aut tuthia, *tuthie.*
tabaxir Persianorum, *c'est la cendre du bambou.* Voyez *ce mot.*
Spondylolithes, *spondyles.*
Spondylus, seu verticillus, *spondyle.*
Spongia, *éponge.*
bedeguaris, *bédéguar.*
fluviatilis, *éponge de riviere.*
pyrotechnica, *meche noire pour le fusil* ou *amadou. Voyez à l'article* CHAMPIGNON.
Spongiosa non nullis, aut boletus esculentus, *morille.*
Spongites, aut lapis spongiæ, *pierre d'éponge.*
Sportulæ (*épices du Palais*). *Voyez* EPICES.
Spuma lupi, aut jovis. *Voyez* WOLFRAM.
Squacio, aut squa-jotta. *Voyez à l'article* HÉRON.
Squalus, *squale.*
Squama. *Voyez* ECAILLE *à l'article* PLANTE.
Squamosus, *squameux.*

Squatina

Squatina (ange). *Voyez* SQUATINE.
Squilla piſcis, *ſquille.*
Stachys major Germanica (*épi fleuri*). *Voyez* STACHYS.
Stacte, aut ſtacten, *myrrhe liquide.*
Stagnum, *étang.*
Stalactites, *ſtalactites.*
Stamina. *Voyez* ETAMINES *à l'article* PLANTE.
Stannum, *étain.*
Staphylinus, *ſtaphylin.*
Sativus & daucus domeſticus (carotta), *carotte.*
ſylveſtris, aut daucus vulgaris, *carotte ſauvage* ou *faux chervi.*
Staphylodendron, *nez coupé* ou *piſtache ſauvage.*
Staphiſagria, *ſtaphiſaigre.*
Starna perdice. *Voyez à l'article* PERDRIX.
Statice, *gazon d'Olympe* ou *ſtatice.*
Statumina, *couches de la terre.* Voyez *à l'article* TERRE.
Steatites, *ſtéatite.* Voyez auſſi PIERRE DE LARD.
Stelechites lapis, *ſtéléchite.*
Stella avis. *Voyez* ETOILE.
herba Italis, aut alchimilla, *pied de lion.*
marina, *étoile de mer.*
terræ, aut talcum, *talc.*
Stellæ. *Voyez* ETOILE *à la ſuite du mot* PLANETTE.
Stellaria, aut alchimilla, *pied de lion.*
Stellio, aut lacerta ſtellaris, *lézard étoilé* (*petit*).
Stellione tarentole, *ſtellion.*
Stenocorus, *ſtencore.*
Stenomarga, aut medulla Saxorum, *moëlle de rocher.*
Stercus, aut excrémentum, *excrément.*
diaboli (*merde du diable*). *On donne ce nom à* l'aſſafetida *& à la* piſſaſphalte. *Voyez ces mots.*
Sterile nigrum (molybdæna), *molybdene.*
Sthæcas Arabica, *ſtéchas Arabique.*
citrina latifolia, aut elichryſum, *ſtéchas citrin* ou *bouton d'or*, ou *immortelle jaune.*
folio ſerrato, *ſtéchas à feuilles dentelées.*
purpurea, aut aſthocodes, *ſtéchas Arabique.*
Stibium, aut antimonium, *antimoine.*
Stigma. *Voyez* STIGMATES *à l'article* PLANTE.
Stipula. *Voyez* STIPULE *à l'article* PLANTE.
Stirps, *ſouche.*
Stolones. *Voyez* DRAGEONS *à l'article* PLANTE.
Stomoxis, *ſtomoxe.*
Stoparola, *ſtoparole.*

Stora, aut sturio, *esturgeon.*
Storax calamita, *storax calamite.*
Stramen camelorum. Schænantus, *jonc odorant.*
Stramonia, aut stramonium ferox, *pomme épineuse.*
Stramonioïdes arboreum, &c. *floripondio.*
Strangulatorium, aut colchicum, *tue chien* ou *colchique.*
Stratiotes, aut aizoon, *espece de joubarbe aquatique.*
major, aut millefolium, *mille feuille.*
Strigmenta. *Voyez à l'article* OLIVIER.
Strix. *Voyez à l'article* HIBOU.
Strobili, aut strobilus, aut coni, *pomme de pin. Voyez à l'article* PLANTE.
Strombus, aut turbo, *vis.*
Strumaria, aut xanthium, *glouteron petit.*
Struthia, aut cydonia majora, *coignassier grand.*
Struthio, aut camelus avis (*cerf oiseau*), *autruche.*
Struthion imperatoria, *impératoire.*
Strychnodendros, *espece de* solanum *en arbrisseau : on le cultive dans les jardins.*
Strychnon, aut solanum vulgare, *morelle.*
Stultus, *fou.*
Stupefcor, aut torpedo, *torpille.*
Sturio, *esturgeon.*
Sturnus, *étourneau.*
Stylus. *Voyez* STYLE *à l'article* PLANTE.
Styrax arbor (*aliboufier*). Voyez *à l'article* STYRAX.
folio mali cotonei, *styrax calamite.*
liquidus, *styrax liquide.*
rubra in farillas, *storax en farilles.*
Subbuteo avis (hippotriorchis), *espece d'épervier.*
Suber, aut phellos, *liege.*
Suber montanum, *liege fossile.*
Submersio. *Voyez* PROVIN *à l'article* PLANTE.
Succinum, aut karabé, *ambre jaune.*
Succisa, aut morsus diaboli, *succise* ou *mors du diable.*
Succolata, aut chocolatum (*chocolat*). *Voyez à l'article* CACAO.
Succus, *suc.*
Suffrutex. *Voyez* SOUS ARBRISSEAU *à l'article* PLANTE.
Sulphur, *soufre.*
vegetabile, *soufre végétal.*
Sumach, aut rhus, *sumac.*
Superba, aut caryophyllus plumarius albus (diofanthos), *œillet frangé* ou *mignardise.*
Sura. *Voyez à l'article* Coco.
Surculi. *Voyez* SURJONS *à l'article* PLANTE.

Surcucarate. *Voyez à l'article* Su.
Sus (*cochon*). *Voyez à l'article* Sanglier.
aquaticus (*porc de riviere*). Voyez Cabiai.
Guineenfis, *cochon* ou *porc de Guinée*.
marinus, *porc marin*
maris, aut marfuinus *Voyez* Marsouin *à la fuite de l'article* Baleine.
Sinenfis, *cochon Chinois*.
Sycamine, aut fycomorus, *fycomore*.
Sycomorus, *ibid*.
Sylva : *forêt*.
Sylvia vertice rubro, *Cardinal*.
Symphonia, aut amaranthus tricolor, *jaloufie* ou *amarante de trois couleurs*.
Symphytum maculofum, aut pulmonaria, *pulmonaire*.
majus, aut confolida major, *confoude grande*.
medium, aut bugula, *bugle*.
minus borraginis facie, aut omphalodes, *petite bourrache* ou *herbe aux nombrils*.
Petræum lobelii (brunella), *brunelle*.
Synodon, aut dentex, *dentale poiffon*.
Sypho, *trombe*.
Syphonium. Bromos herba (feftuca), *fêtu*.
Syringa alba, five Philadelphus Athænei, *feringat* ou *firinga*.
cærulea, aut lilac, *lilas*.

T.

Tabacum, *tabac* ou *nicotiane*.
Tabanus. Tabe & tabanides, *taon*.
Tabaxir, aut tabaxifera, five mambu arbor, *bambou*.
Taca, aut cica, *tique du chien*.
Tacataca, aut carpentero avis. *Voyez à l'article* Toucan.
Tacamahaca, *réfine tacamaque*.
Tacuache, *efpece de mechoachan*.
Tadorna, *tadorne*.
Tæda. *Voyez à l'article* Pin.
Tænia, *ver folitaire*.
falx, *ruban*.
ferpens rubefcens. *Voyez* Ruban.
Tagetes (caryophyllus Indicus major), *œillet d'Inde*.
Tagliarini, aut millefanti (vermicelli), *vermichel*.
Tal, aut papyracea arbor, *arbre de la Nouvelle-Efpagne*.
Talcum, *talc*.
Talea. *Voyez* Boutures *à l'article* Plante.

Talpa, *taupe.*
Tamakia, *vipere de l'Isle de Saint-Laurent.*
Tamala patra, aut Malabathrum, *feuille d'Inde.*
Tamandua ou *fourmillier.*
Tamaraka, aut cochyne, seu cujete. *Voyez à l'article* CALEBASIER D'AMÉRIQUE.
Tamarindi, aut tamarindus, *tamarins.*
Tamariscus, aut tamarix, *tamaris.*
Tambul. Betre. Betella, *bétel.*
Tamnus racemosa, flore minore luteo pallescente, *racine vierge.*
Tamoata piscis, aut soldido, *espece de poisson armé.*
Tanacetum, *tanésie.*
dictum flos Africanus (tagetes), *œillet d'Inde.*
foliis & odore menthæ (costus hortorum), *herbe du coq.*
Tanapouel, aut lycopodium, *mousse rampante à massue.*
Tangedor, aut cascavel, *boicininguа* ou *serpent à sonnettes.*
Tantalus foculator, &c. *tantale.*
Tapecon massilienſe, aut uranoscopus. *Voyez* RAPESCON.
Tapiroussou. Tapihir, *tapirette. Voyez* MANIPOURIS.
Tapirus (*tapirette*), *manipouris.*
Tapsus barbatus, aut verbascum, *bouillon blanc* ou *molêne.*
Tarandus, *rhenne.*
Tarantula. *Voyez* TARANTULE *à la suite de l'article* ARAIGNÉE.
Taraxacum, aut dens leonis, *dent de lion* ou *pissenlit.*
Tarcon avicennæ, aut dracunculus esculentus, *estragon.*
Tarda avis, aut otis, *outarde.*
Tardi gradus, *paresseux.*
Tarkaia, aut Turchesia, *Turquoise.*
Tartarum, *tartre.*
Tati avis. *Voyez* OISEAU MOUCHE *à l'article* COLIBRI.
Tatou. Tatus, aut armadillo, *armadille.*
Tatoula, aut datura. *Voyez* DUTROA.
Taura Pastoribus, aut lunaria botrytis, *lunaire petite.*
Tauro-colla. *Voyez* COLLE-FORTE *à la suite de l'article* TAUREAU.
Taurus, *taureau.*
volans Brasilienſis, *taureau volant du Bresil.*
Taxus arbor, aut smilax arbor, *if.*
aut meles, *blaireau* ou *taisson.*
Tcha, au chaa, *thé.*
Tchout-se. *Voyez* BOIS DE BAMBOU.
Tecamaca, aut tucamahaca, *tacamaque.*
Tecolithus, aut lapis Judaïcus, *pierre de Judée.*
Tegumen, *tégument.*
Te-hian pon, aut acorus Indicus, *acorus des Indes.*

Telephium Diofcoridis, aut fabago. *Voyez ce mot.*
vulgare, aut anacampferos, *orpin* ou *reprife.*
Tellina, *telline.*
Telluris ftrata, *lits* ou *libages de la terre.* Voyez *à l'article* TERRE.
Tembul, aut tambul. Tamboul, *bétele.*
Tempatlahaou. *Voyez à l'article* CANARDS ÉTRANGERS.
Tempeftas, *tempête.*
Tencha, aut tinca, *tenche.*
Tenebræ, *ténebres.*
Tenebrio, *ténébrion.*
Tentacula, *antenne.*
Tenthredo, *mouche à fcie.*
Terebinthina, *térébenthine.*
Cypria. *Voyez* TÉRÉBENTHINE DE CHIO *à l'article* PISTACHIER.
Terebinthus, *thérébinte.*
Indica, *piftachier.*
piftaciæ fructu non eduli, *arbre d'encens.*
procera balfamifera rubra, *bois rouge* ou *bois de fang.*
Terebra, *vis.*
Terebratula, *térébratule.*
Teredo, *tariere.*
Terfez Africanorum, tuberis genus album, *efpece de truffe de Numidie.*
Terniabin, aut thereniabin, *manne liquide.*
Terra, *terre.*
Adamica, *terre Adamique.*
agromanorum, *terre labourable.*
aluminofa, *alumineufe.*
argilla, *terre argilleufe.*
arfenicalis, *terre arfénicale.*
bituminofa fiffilis, *terre bitumineufe feuilletée.*
turfacea, *terre tourbe bitumineufe.*
Blefenfis, *eft la terre bolaire de Blois.* Voyez BOLS.
calcarea, *terre calcaire.*
Chinenfis. *Voyez* KAOLIN. *Cette terre de la Chine n'eft pas calcaire comme on l'a dit.*
Chio, *terre figillée du Levant.*
crepola (*terre crêpe*). *Voyez* LAITERON PETIT.
glandes, aut chamæbalanus, *vefce fauvage* ou *magjon.*
Japonica, *terre du Japon.* Voyez CACHOU.
Lemnia, aut figillata, *terre de Lemnos.*
Melitea, aut Sancti Pauli, *bol de Malthe* ou *terre de S. Paul.*
merita, aut curcuma (*fafran des Indes*). Voyez TERRE MÉRITE.
Patna, *terre de Patna.*

Terra Perfica, aut Almagra, *rouge d'Inde ou rouge brun.*
pictoria. *Voyez à l'article* TERRE ARGILLEUSE.
pinguis. *Voyez* BESTEG *& l'article* GLAISE.
primo gænea, *terre vierge.*
plumbaria, *mine de plomb terreuse.*
rubrica, *terre rubrique.*
Samia, *terre de Samos.*
Saponaria, *terre savonneuse.*
Selinufia, aut Chia, *terre Sélinusienne ou de Chio.*
figillata, *terre figillée.*
fulphurea, *terre sulphureuse.*
Synopica, *terre de Synope (espece de rubrica).*
tophacea, *terre tuffiere.*
viridis, aut Veronenfis, *terre verte de Vérone.*
vitrefcens, *terre vitrifiable.*
vitriolica cinerea, *fory.*
vitriolica, *terre vitriolique.*
Terræ motus, *tremblement de terre.*
Tertianaria, *centaurée bleue.*
Tefferæ badenfes, *dez foffiles.*
Tefta, *test.*
Teftacea, aut teftata, *testacées.*
Tefticulus canis, aut fatyrium, *fatyrion.*
morionis, aut orchis, *ibid.*
facerdotis, aut chelidonia. *Voyez* CHELIDOINE PETITE OU SCROPHULAIRE PETITE.
Teftudinatus echinus, *armadille.*
Teftudo, *tortue.*
Tethiys, aut tethya, *téthye.*
Tetigonia, *procigale.*
Tetragonia Teophrafti, aut evonymus, *fusain ou bonnet de Prêtre.*
Tetrahit, aut fyderitis, aut ferruminatrix, *crapaudine.*
Tetralix fpinofa, aut echinopus, *échinope.*
Tetrao major, aut urogallus major, *coq des bois.* Voyez à l'article Coq.
minor, aut urogallus minor, *coq des bruyeres.* Voyez à l'article Coq.
Tetrax, aut grigallus avis, *oiseau de la grandeur d'une oye. Consultez Lémery.*
Tetypoteiba, aut vitis arbuftina Pifon. *Voyez* TÉTYPOTEIBA.
Teucrium. *Voyez* SAUGE AMERE & GERMANDRÉE EN ARBRE.
Teuffel-dreck, aut ftercus diaboli, mineralis, *poix minérale.*
Thalictrum majus, filiqua angulofa. Ruta pratenfis, *rue des prés ou fausse rhubarbe.*
five fyfimbrium annuum abfinthii minoris folio, *thalictron.*

Thapsia, *tapsie* ou *turbith bâtard.*
Thapsus barbatus, aut verbascum, *bouillon blanc* ou *molène.*
Thea, *thé.*
officinarum, *thé de la Chine.*
Theca fabarum, *se dit de la gousse des fèves de marais.* Voyez ce mot.
Thelypteris, aut filix fœmina, *fougère femelle.*
Thereniabin, trungibin, aut siracost, *manne liquide.*
Theriack. *Voyez* à l'article PAVOT BLANC.
Thermæ, *thermes.*
Thetlatian. *Voyez* GUAO.
Thinnus, aut tinus, *c'est la deuxieme espece de laurier-thin.*
Thlaspi allium redolens, aut scorodo-thlaspi, *thlaspi à odeur d'ail.*
arvense siliquis latis, *thlaspi des champs à large silique* ou *senné sauvage.*
bisulcatum asperum, hieraci folium, aut thlaspidium, *faux thlaspi.*
clypeatum serpilli folio (*jonthlaspi*). Voyez ce mot.
montanum luteum (*alysson*). Voyez ce mot.
rosa de Hierico dictum, *rose de Jéricho.*
vulgatius. *Voyez* THLASPI.
Thlaspidium, *faux thlaspi.*
Thora, aut aconitum pardalianches. *Voyez* THORA.
Thryps, *trips.*
Thuia Massilienſium, aut cedrus baccifera, *cedre petit.*
Thunnus, *thon.*
Thurus, *thûron.*
Thus, aut oliban, *oliban* ou *encens.*
Judæorum, aut thymiama. Serichatum, *narcaphte. Dans quelques Auteurs le* thus Judæorum *est le storax rouge.* Voyez ce mot.
masculum, aut melax (olibanum), *oliban.*
Thuya, aut arbor paradysea, *arbre de vie.*
Thyites, *consultez Lémery.*
Thymallus, *espece de truite de riviere, dont la chair a une odeur de thim.*
Thymbra legitima, aut satureia Cretica. *Voyez* TIMBRE ou SARRIETTE DE CRÊTE.
Hispanica majoranæ folio, aut marum mastichen redolens (*marjolaine d'Angleterre*). Voyez MARUM MASTICH.
Sancti Juliani, sive satureia vera & spicata, *sarriette vraie.*
Thymælea, *thymelée.*
foliis magnis & tenuibus. Mesuæ (chamælea). *Voyez* CAMELÉE.
lauri folio deciduo, aut laureola fœmina, *mézéréon.*
thymiama. *Voyez* NARCAPHTE.
Thymum, aut thymus, *thym.*

Thymum Creticum verum, *thym de Candie.*
minus noſtras, *thym des jardins à feuilles étroites.*
Thynnus, aut thunnus, *thon.*
Thyſſelinum paluſtre, *perſil de marais.*
Tiburo piſcis, *tiburon* ou *tiburin.*
Tigrinus pulex, *eſt la punaiſe du poirier.*
Tigris, *tigre.*
Tigrus pulex, *tigre-puce.*
Tilia, *tilleul.*
Tinca, aut tencha, *tanche.*
marina, *tanche de mer.*
aut tshinka (caryophillus regius), *girofle royal.*
Tinctoria arbor, *teinturier.*
Tinctorius flos primus, aut aſter atticus cæruleus vulgaris, *aſter.*
Tinea, *teigne.*
Tinnunculus, *quercerelle.*
Tinus, *laurier-tin.*
Tipcadi, aut dipcadi Chalcedonicum & Italorum (muſcari), *oignon muſqué.*
Tipha cerealis, aut ſecale, *ſeigle.*
Tipula, *tipule.*
Tipus cervi, *cru de cerf.* Voyez à l'article CERF.
Tithymalus, *thytimale.*
amygdaloïdes, *thytimale petit.*
annuus folio rotundiore acuminato, *péplus.*
characias radice pyriformi (apios). *Voyez* ce mot.
cypariſſias eſula, officinarum, *éſule petite.*
exiguus, glaber, nummulariæ folio, chamæſice, *eſpece de petit thytimale.*
foliis pini, aut eſula pityuſa multis, *éſule petite.*
helioſcopius, *réveil matin.*
latifolius, aut lathyris, catapucia dictus, *épurge* ou *catapuce.*
paluſtris fruticoſus. Eſula major, *éſule grande.*
tuberoſa. *Voyez* APIOS.
Titichpa. *Voyez* SARANNE.
Tleon ſerpens, aut tleva, aut coluber igneus, *vipere ignée.* Voy. TLEHUA.
Tlixochilt, aut vanilla, *vanille.*
Todda-panna, aut arbor farinifera. *Voyez* SAGOU.
Todda Waddi. *Voyez* à l'article SENSITIVE.
Tokar leouel. *Voyez* à l'article FIGUIER.
Tolmerus. *Voyez* ce mot.
Tomates, *tomate.*
Tomentum, aut filago. *Voyez* HERBE A COTON & TOMENTUM.
Tomineio avis, *c'eſt le petit colibri.* Voyez ce mot.

Tonchu,

Tonchu, *arbre dont on retire de l'huile.*
Tongu. *Voyez* à l'article Mélongêne.
Tonitru, *tonnerre.*
Topazius, *topaze.*
Tophus, *tuf.*
Topiaria, five echium lappulatum (afperugo), *rapette* ou *porte-feuille.*
Tora venenata, aut thora. *Voyez* Thora.
Tordylion, aut meum, *meum d'Athamante.*
Tordylium Narbonenfe minus, aut fefeli. Creticum minus, *féféli de Créte petit.*
Tormentilla, *tormentille.*
Tornabona, aut nicotiana, *nicotiane.*
Tornados. *Voyez* à l'article Vent.
Tornefol, aut *tournefol.*
Torpedo. Torpigo, Torpilla. *Voyez* Torpille.
Torquilla, *jynx.*
Torrens, *torrent.*
Tota bona, aut bonus Henricus, *bon-Henri.*
Tota fana, aut androfæmum, *toute-faine.*
Totocifera arbor orellanenfium, *totocke.*
Toulola (*herbe aux fléches*). Voyez Toulola.
Trachelium azureum umbelliferum, *herbe aux trachées.*
majus, aut cervicaria. Campanula vulgatior, *campanule gantelée* ou *gand de Notre-Dame.*
Trachurus. *Voyez* Maquereau de Surinam.
Tragacantha affinis lanuginofa (poterium), *efpece de barbe de renard.*
gummi. *Voyez* Gomme adragante à l'article Barbe de renard.
Tragea granorum actes. *Voyez* à l'article Sureau.
Tragelaphus, *tragélaphe.*
Tragopogon (*barbe de bouc*). Voyez Sersifi.
Hifpanicum. Scorzonera, *fcorzonere* ou *ferfifi d'Efpagne.*
Tragopyron, aut fagopyron, *bled noir* ou *farrafin.*
Tragoriganum, aut marum, *marum.*
Tragos, aut uva marina major (ephedra), *raifin de mer.*
Tragofelinum, *boucage* ou *bouquetine.*
Tragotrophon, aut fagopyron, *bled noir* ou *farrafin.*
Tragum, vel kali fpinofum cochleatum, *foude épineufe.*
Tragus, aut tragon, *ibid.*
Trangebin. *Voyez* à l'article Agul.
Trafi Italorum, aut habelaffis Tripolitanis, five granum alzelen Arabum, *fouchet Sultan.*
Tribulus aquaticus, *châtaigne d'eau* ou *tribule aquatique.*
terreftris ciceris folio, fructu aculeato, *tribule terreftre.*

Trichomanes, aut polytrichum officinarum, *politric.*
Tricus Malabarica, foliis rigidis, &c. *Voyez* TEREGAM.
Trifolia arbor, aut laburnum, *aubours* ou *ébene des Alpes.*
Trifoliis affine, aut quadrifolium, *trefle à quatre feuilles.*
Trifolium acetosum vulgare, aut lujula : oxys, flore albo, *alléluia à fleur blanche.*
acidum flore luteo & corniculatum, *alléluia à fleur jaune.*
album angustifolium, *c'est le* doricnium *de Lemery.*
arvense humile spicatum, aut lagopus, *pied de liévre.*
cervinum aquaticum, aut eupatorium, *eupatoire.*
corniculatum primum, aut lotus, *lotier* ou *trefle sauvage jaune.*
Dioscoridis, aut dentellaria, *dentelaire.*
fibrinum Germanorum, *méniante* ou *trefle d'eau.*
fragiferum, aut fragaria, *fraisier.*
hemorrhoïdale majus, *trefle hémorroïdal.*
hortorum. *Voyez* à l'article CYTISE.
odoratum, aut lotus moschifera, *lotier.*
bitumen redolens, *trefle odorant bitumineux.*
palustre, aut menyanthus, *ménianthe.*
pratense purpureum, *trefle des prés.*
siliqua cornuta, aut medica (trifolium Burgundiacum), *luserne.*
falcata medicago, *espece de luserne.*
spinosum Creticum, *fagonia.* Voyez ce mot.
Triglæ facie piscis, *rosette.*
Triglochin, aut juncago, *jonc faux.*
Trionum Teophrasti, aut bamia, *espece d'alcée* ou *de ketmie d'Egypte.* Voyez ces mots.
Triorchis, aut orchis morio fœmina, *satyrion.*
Tripela, *tripoli.*
Tripolium littorum, *espece d'aster marin.*
Trissago, aut trixago, aut chamædris. *Voyez* GERMANDRÉE OU PETIT CHÊNE.
Trisulces. *Voyez* à l'article QUADRUPEDES.
Triticum, *bled* ou *froment.*
Indicum, aut mays, *bled de Turquie.*
tremulentum, aut lolium, *yvraie* ou *zizanie.*
vaccinum, aut melampyrum, *bled noir* ou *bled de vache.*
Tritoma, *tritome.*
Tritonus, *triton.*
Tritus Malabarica, &c. *térégam.*
Trixago, aut quercula calamandrina (chamædris), *germandrée* ou *petit chêne.*
Trochilus, *soucie.*

Trochus, *ſabot* & *troche.*
Trocta, aut trutta, ſeu fario, *truite.*
Tropillo gallinaſſa, *gallinaze.*
Tropillot. *Voyez* AURA.
Truncus, *tronc.*
Trungibin, aut thereniabin, *manne liquide.*
Trutta, *truite.*
Tſao-keou ou *longouze, c'eſt la maniguette.* Voyez *ce mot à l'article* CARDAMOME.
Tſeboa. *Voyez* ZÉBOA.
Tſia, aut chaa Japonenſibus, *thé de la Chine.*
Tſicu, aut tchi-chou, *arbre du vernis.*
Tſiava-kua. *Voyez* COSTUS.
Tuba, aut proboſcis (manus elephanti), *trompe d'éléphant. Voyez à l'art.* ÉLÉPHANT.
Tubera, *truffe.*
Tuber cervi, aut boletus cervi, *truffe de cerf.*
Tuberaria, aut helianthemum plantaginis folio, perenne, *eſpece d'hélianteme.* Voyez *ce mot.*
Tubipora, *tubipore.*
Tubularia mollis, *tuyau à conſiſtance de corne flexible & élaſtique.* Voyez *à l'article* ZOOPHYTE.
marina purpurea, *orgue de mer.*
Tubuli marini, *tuyaux de mer.*
Tulipa, *tulipe.*
Tulipifera arbor, *tulipier* ou *bois jaune.*
Tuna, aut opuntia. *Voyez ce mot à l'article* COCHENILLE.
Tunica, aut caryophillus hortenſis, *œillet.*
Tupha, aut tuphat. *Voyez* JAMBOS.
Turbinites, *ſtrombites.*
Turbith garganicum, ſemine latiſſima, aut thapſia. *Voyez* TAPSIE *ou* TURBITH BATARD.
Turbo, *ſabot.*
aut ſtrombus, *vis.*
Turcheſia, aut turcica gemma, *Turquoiſe.*
Turcio, aut marſuinus, *marſouin.*
Turcoſa, aut Turchaia, *turquoiſe.*
Turdus avis, *grive.*
marinus, *grive de mer.*
Turfa, *tourbe.*
Turmalina, *tourmaline.*
Turneps, *turnip* ou *rabioule.* Voyez *à l'article* NAVET.
Turpethum repens Indicum foliis altheæ, *turbith.*
Turris Babel, *tour de Babel.*

Turris Babilonica, *tour de Babylone.*
Turritis braſſica ſylveſtris, hiſpida, non ramoſa, *eſpece de chou ſauvage.*
Turtur, *tourterelle.*
Tuſſilago, aut filius ante patrem, *tuſſilage* ou *pas-d'âne.*
Alpina & montana. Cacalia, *tuſſilage de montagne.*
altera, aut caltha paluſtris (populago), *ſouci d'eau* ou *de marais.*
major Matthæi, aut petaſites, *pétaſite.*
Tuthia, *tuthie.*
Typha major, *roſeau* ou *maſſe d'eau.*
Typho, *trombe.*
Typhula, aut typha paluſtris minor, *ibid.*
Typhus cervi (*crue de cerf*). *Voyez à l'article* CERF.
Typolitus, *typolite.*

V.

VACCA, *vache.*
marina, aut odobenus, *vache marine.*
Vaccinia alba, aut dyoſpyros, *amélanchier.*
nigra, ſeu vaccinium, aut vitis idæa, *airelle* ou *myrtille.*
paluſtria, aut oxicoccum, *couſſinet de marais* ou *canneberge.*
urſi, aut uva urſi, *raiſin d'ours.*
Vaccinium Plinii, *mahalep.*
Vaccinum triticum, aut melampyrum, *bled noir* ou *rouge herbe.*
Valeriana, *valériane.*
cærulea & Græca, aut polemonium, *valériane Grecque.*
campeſtris inodora, major (valerianella), *mâche* ou *poule graſſe.*
major hortenſis odorata radice, aut phu, folio oluſatri Dioſcoridis, *valériane franche* ou *grande.*
paluſtris minor, *valériane des prés* ou *des marais.*
ſylveſtris major, *valériane ſauvage* ou *des bois.*
Valerianella arvenſis precox, humilis, ſemine compreſſo, *mâche.*
Valles, *vallées.*
Valva, *valve.*
Vampyrus, *vampyre.*
Vanellus, *vanneau.*
vocifer, *pluvier criard.*
Vanilla, aut vaynillas, *vanille.*
Vapores, *vapeurs.*
Variolarum lapis, *pierre de vérole.*
Varius piſcis, aut phoxinus lævis, *c'eſt le vairon. On déſigne quelquefois ainſi la petite truite des François.* Voyez *auſſi* VÉRON.
Vatoa-vend ſara, *noix de Madagaſcar.*
Vaſabu, aut vaembu. *Voyez à l'article* ACORUS.

Vaſaveli, aut arbor ereſipelas curans, Luſitanis. *Voyez* PAVATE.
Vatmar. *Voyez* BERGERONETTE.
Vaynillas, aut vanilla, *vanille.*
Vechio marino, aut vedel de mar. *Voyez à l'article* VEAU MARIN.
Vellicula, aut forficula, *oreillere* ou *perce-oreille.*
Venæ metallicæ, *veines métalliques.*
Venerea, *porcelaine.*
Ventus, *vent.*
Venus. *Voyez à l'article* PLANETTE.
Veratrum album, aut helleborus albus, *hellébore blanc.*
nigrum, aut helleboraſtrum, *pied de griffon.*
Verbaſculum pratenſe odoratum, aut primula veris, *primevere.*
Verbaſcum fœmina, flore luteo magno, *bouillon blanc femelle* ou *molêne.*
humile alpinum, villoſum, borraginis flore & folio, aut auricula urſi, *oreille d'ours de Mycone.*
latis ſalviæ foliis phlomis, *ſauge en arbre.*
leptophyllon, aut blattaria, *herbe aux mittes.*
mas latifolium luteum. Tapſus barbatus, *bouillon blanc mâle* ou *molêne.*
Verbena, aut verbenaca, *vervene.*
femina & ſinapi, aut eryſimum, *vélar.*
Verbeſina, aut eupatorium cannabinum chryſanthemum, *eſpece de bidens* ou d'*eupatoire.*
Verde antico, *verd antique.*
Veretillum, aut mentula marina, *mentule de mer* ou *membre marin.*
Vermes lapideum, *vers des pierres.*
terreſtres, aut lumbrici (*vers de terre*). *Voyez* ACHÉES.
tubulati. *Voyez* VERS DE MER A TUYAUX.
Vermicelli, aut tagliarini. *Voyez* VERMICHEL.
Vermicularis, *joubarbe petite* ou *trique madame.*
aut ſedum parvum acre, flore luteo, *vermiculaire brûlante.*
& craſſula minor vulgaris (ſedum minus), *trique madame.*
Vermiculiti, *vermiculites.*
Vermis, *ver.*
lanificus, aut ſerificus (bombyx), *ver à ſoie.*
umbilicalis, *ver ombilical.*
ſicarius (*ver aſſaſſin*). *Voyez* SCARABÉE AQUATIQUE GRAND.
Vernix, aut ſandaracha Arabum, *ſandaraque.*
Veronica mas ſupina & vulgatiſſima, *véronique mâle ordinaire* ou *thé d'Europe.*
aquatica major folio ſubrotundo, aut beccabunga, *beccabunga à feuilles rondes.*
femina, aut elatine, *velvote* ou *véronique femelle.*
folio oblongo, *beccabunga à feuilles longues.*

Veronica minor foliis imis rotundioribus, aut chamædris ſpuria latifolia, *véronique des bois.*
rotundifolia, *véronique des bois* ou *des haies.*
ſpicata minor, *véronique à épi.*
ſupina facie teucrii, aut chamædris ſpuria anguſtifolia, *véronique des prés* ou *germandrée bâtarde.*
Verres. Sus, aut porcus, *cochon* ou *porc.*
ſylvaticus, aut aper, *ſanglier.*
Verruca chondrylla, aut Zacintha, *la chicorée de Zante.*
Verrucaria, *herbe aux verrues.*
Vertebra, *vertebre.*
Vertebræ foſſiles, *vertebres foſſiles.*
Vervex, *mouton.*
Veſicaria vulgaris, aut alkekengi, *coqueret* ou *alkekenge.*
Veſicula pneumatica. *Voyez* à l'article Poisson (*veſſie aérienne*).
Veſpa, *guêpe.*
Veſparius. *Voyez* Guêpier.
marinus, *guêpier marin* (*eſpece d'alcyon*).
Veſpertilio, *chauve-ſouris.*
aquaticus, *guacucuja.*
Vetonica, aut betonica, *bétoine.*
altilis, aut caryophillus hortenſis, *œillet.*
Via lactea, *voie lactée.*
Viburnum, *viorne* ou *bourdaine blanche.*
Gallorum, aut clematitis, *clématite* ou *herbe aux gueux.*
Vicia ſativa vulgaris, *veſce.*
ſegetum parva, aut arachus, *veſce ſauvage* ou *veſceron.*
Victorialis, aut allium Alpinum, *ail ſerpentain* ou *faux nard.*
fœmina, aut gladiolus, *glayeul* ou *glais.*
Vicunas, aut camelus niger, *vigogne.*
Vihu. *Voyez* Anhima.
Vinacea, *vinée.* Voyez à l'article Vigne.
Vinago avis, aut ænas, *pigeon fuyard.*
Vinca pervinca, *pervenche.*
Vincetoxicum, aut aſclepias albo flore, *dompte-venin.*
Vinciboſcum, aut caprifolium Italicum, *chevrefeuille d'Italie.*
Vinitorculum, aut ænas, *pigeon des vignes.*
Vinum (*vin*). Voyez à l'article Vigne.
regionum ſeptentrionalium, *c'eſt la bierre.* Voyez à l'article Houblon.
Viola (*violette*). Voyez Violier.
alba bulboſa, aut narciſſo leucoïum vulgare, *perce-neige.*
candida, aut leucoïum, *giroflier* ou *violier.*
dentaria, aut Dentaria, *dentaire.*

Viola flammea Scaligero, aut caryophillus hortenſis, *œillet.*
Indica ſcandens naſturtii ſapore, maxima, odorata : cardamindum majus, *capucine grande.*
lunaria, ſive bulbonach, *lunaire grande* ou *bulbonac.*
lutea, aut keiri, *giroflier jaune* ou *violier jaune.*
martia purpurea, aut viola odorata, *violette.*
matronalis, aut heſperis, *julianne* ou *julienne.*
ſpicata Braſiliana. *Voyez* AGUARA PONDA.
tricolor, aut herba Trinitatis, *penſée.*
Viorna vulgi, aut clematitis, *clématite* ou *herbe aux gueux.*
Vipera, *vipere.*
caudi-ſona, *ſerpent à ſonnettes.*
marina, *vipere marine.*
Viperaria, aut ſcorzonera Hiſpanica, *ſcorſonere* ou *ſerſifi d'Eſpagne.*
vulgò ſenagruel, *vipérine de Virginie.*
Viperina Virginiana, *ibid.*
Vipio (*gruon*), *c'eſt le petit de la grue* (grus).
Virga Aaron (*verge d'Aaron*). Voyez BAGUETTE DIVINATOIRE.
aurea anguſtifolia minus ſerrata, *verge dorée à feuilles étroites.*
latifolia ſerrata, *verge dorée à larges feuilles.*
major, aut herba doria, ſive pratenſis altiſſima limonii folio, *verge dorée* ou *herbe dorée.*
major foliis glutinoſis & grave olentibus, ſeu coniza major, &c. *herbe aux punaiſes.*
paſtoris major, aut dipſacus ſylveſtris, *chardon bonnetier ſauvage.*
ſanguinea, aut cornus fœmina, *cornouiller faux.*
Virginiana caule nodoſo. Baniſter, aut ſerpentaria, *ſerpentaire de Virginie.*
Viride æris, aut ærugo, *verdet.* Voyez à l'article CUIVRE.
montanum, *verd de montagne.*
Viſcaria ſativa, aut muſcipula vulgò, *attrape-mouche.* Voyez ce mot.
Viſcum, aut viſcus. *Voyez* GUI & l'article GLU.
Viſnaga, aut biſnaga, vulgò gingidium, *viſnage.*
Viſus. *Voyez* VUE.
Vitalba, aut clematitis, *clematite* ou *herbe aux Gueux.*
Vitellum ovi, *eſt le jaune de l'œuf. Voyez* ŒUF.
Vitex foliis anguſtioribus, aut *agnus caſtus. Voyez ce mot.*
Viticulus. *Voyez à l'article* TIGE.
Vitifera, aut vitiflora (œnanthe avis), *cul blanc.*
Vitis alba, aut bryonia, *brione* ou *couleuvrée.*
arbuſtina Piſonis, *télhypoteiba.*
Idæa myrtillus, *airelle* ou *myrtille.*
foliis carnoſis & veluti punctatis (uva urſi), *raiſin d'ours.*
paluſtris, aut oxicoccum, *couſſinet des marais* ou *canneberge.*

Vitis tertia Clusii, aut diospyros, *amélanchier.*
marina Theophrasti. Sargazo, *herbe flottante.*
nigra, aut clematitis, *clematite* ou *herbe aux Gueux.*
vulgò bryonia baccis nigris. *Voyez à l'article* BRYONE.
Septentrionalium, aut lupulus, *houblon.*
sylvestris Math. aut solanum scandens (dulcamara) *douce amere.*
vulgò labrusca, *lambrus* ou *vigne sauvage.*
vinifera, *vigne.*
uva perampla, virente & acida (agresta), *verjus.*
Vitraria, aut parietaria, *pariétaire.*
Vitriola, sive percidium (parietaria), *ibid.*
Vitriolum; sunt album, cæruleum & viride (*couperose*). *Voyez à l'article* VITRIOL.
Romanum. *Voyez* VITRIOL ROMAIN *à la suite de l'article* VITRIOL.
rubrum, aut calchitis nativa, *colcothar fossile.*
Vitrum nativum, *verre naturel.*
ruthenicum, aut glacies Mariæ, *verre de Moscovie.*
Vitta, *flambeau* ou *ruban.*
Vitula, *génisse.*
Vitulus, *veau.*
marinus, *veau marin.*
Viva, aut draco marinus, *vive* ou *dragon de mer.*
Viverra aut furo, *furet.*
Viviparus, *vivipare.*
Viurna, aut viburnum, *viorne.*
Vivum argentum, aut mercurius, *mercure.*
Vizchaca, *viscachos.*
Ulli. *Voyez le mot* holli.
Ulmaria, *reine des prés.*
Ulmus, *orme.*
Ulula, *huette* ou *hulotte.*
Umbella. *Voyez* OMBELLE *à l'article* PLANTE.
Umbellatæ, *ombelliferes.*
Umbilicus marinus, *umbilic de mer. Voyez* NOMBRIL MARIN.
terræ, aut cyclamen, *pain de pourceau.*
veneris, aut cotyledon, *nombril de Vénus.*
Umbla. *Voyez* OMBLE *à la suite du mot* OMBRE.
Umbra umbrina, aut sciæna, *ibid.*
Unedo memæcylon, fructus arbuti. *Voyez* ARBOUSIER.
Unguis dactylus, *ongle marin.*
odoratus, *ongle odorant.*
planta. *Voyez* ONGLE *à l'article* PLANTE.
Ungula alcis (*ongle d'élan*). *Voyez à l'article* ELAN.

Ungula

Ungula caballina, aut tuſſilago, *pas-d'âne* ou *tuſſilage.*
Ungulæ, *ongles.*
Ungulata & unguiculata. *Voyez à l'article* QUADRUPEDES.
Unica, *unique.*
Unicornis, *unicorne.*
Unicornu foſſile aut ebur minerale, *yvoire foſſile & unicorne foſſile.*
Unifolium Amat. aut ophiogloſſum, *herbe ſans couture.*
aut ſmilax unifolia humillima, *eſpece de ſmilax* ou *de liſeron.*
Uniones, aut Margaritæ, *perles.*
Univalvia, *univalves.*
Unmata caya, aut datura. *Voyez à l'article* POMME ÉPINEUSE.
Unni. *Voyez à l'article* MURTILLE.
Voa. *Voyez* VOADOUROU.
Voachith. *Voyez* ACHITH.
Voaſaros. *Voyez* VOADOUROU.
Volcanum, aut igni-vomens, *volcan.*
Volitus, *vol de l'oiſeau.*
Volva. *Voyez* BOURSE *à l'article* PLANTE.
Volubilis, aut convolvulus, *lizeron.*
aſpera, aut ſmilax aſpera, *eſpece de liſeron épineux.*
marina, aut ſoldanella, *ſoldanelle* ou *chou marin.*
Volucella, *volucelle.*
Volucrum majus, aut caprifolium, *chevre-feuille.*
Volvox. *Voyez à l'article* ZOOPHITE.
Volutæ. *Voyez* CORNET.
Voluti, *volutes.*
Vox, *voix.*
Upupa, *huppe.*
Vrac. *Voyez* VAREC & FUCUS.
Uranoſcopus piſcis (*regardeur d'étoiles*). *Voyez* RASPECON URANOMORPHITES.
Urceolaris, aut parietaria, *pariétaire.*
Urina, *urine.*
Urocerus, *urocere.*
Urogallus, aut tetrao (*coq des bois*). *Voyez à l'article* COQ.
Urſus, *ours.*
formicarius, *fourmillier.*
marinus, *ours marin.*
Urtica, *ortie.*
iners flore albo, aut lamium vulgare, *ortie morte* ou *blanche.*
flore luteo, aut galeopſis, *ortie morte à fleur jaune.*
marina, *ortie de mer.*
minor urens, *ortie grieſche.*
Romana pululas ferens, *ortie Romaine.*

Urtica urens major, *ortie vulgaire* ou *grande*.
Urucu, aut achiolt Indorum, *roucou*.
Urucuri, *tourloury*.
Urus (ure). *Voyez* AUROCHS.
Ufnea fugitiva, *nostoch*.
humanorum, *usnée d'humains*.
officinarum & communis, aut mufcus arboreus, *mousse d'arbre*.
Uftilago (*charbon du bled*). Voyez à l'article BLED.
Utias. *Voyez* à l'article ACUDIA.
Utriculus. *Voyez* UTRICULE à l'article PLANTE.
natatorius. *Voyez* à l'article POISSON.
Uva (*raisin*). *Voyez* à l'article VIGNE.
acerba, aut agrefta, *verjus*.
crifpa, aut groffularia, *grofelier épineux*.
marina, *grappe marine*.
aut Ephedra maritima major, *raisin de mer*.
fpina, aut groffularia, *grofelier épineux*.
urfi, *raifin d'ours*.
Wallinghuru. *Voyez* ZERUMBETH.
Walros, aut Walrus. Rofmarus. *Voyez* VACHE MARINE.
Wandura. *Voyez* à l'article SINGE.
Uvæ Corinthiacæ. *Voyez* RAISINS DE CORINTHE à la fuite du mot VIGNE.
Damafcenæ, *ibid*.
paffæ, aut paffulæ, *raifins secs*. Voyez à l'article VIGNE.
Wellia cadavalti. *Voyez* TETRAPHOE.
Wifmuthum, *bifmuth*.
Vulneraria, *vulnéraire*.
ruftica, *vulnéraire des Payfans*.
Vulpanfer. *Voyez* à l'article TADORNE.
Vulpecula marina, *renard marin*.
Vulpes, *renard*.
Vultur, *Vautour*.
agnorum (*vautour des agneaux*). Voyez à l'article AIGLE.
albicans, *milan blanc*, *vautour blanchâtre*.
bæticus. *Voyez* FAUX PERDRIEU.
leporarius. *Voyez* VAUTOUR NOIR.
Monachus. *Voyez* VAUTOUR MOINE.
vulgò gryps. *Voyez* CUNTUR ou CONDOR.
Vultus, aut facies, *vifage*.
Vulva, *vulve*, *fe dit de l'orifice extérieure des parties naturelles des femelles d'animaux*.
Wolfart. *Voyez* WOLFRAM.
Vulvaria, aut atriplex fœtida (chenopodium fœtidum), *arroche puante*.
Uvularia major, aut campanula, *campanule ou gantelée*.

X.

XANTIUM lappa minor, aut bardana minor, *glaiteron*.
Malabaricum capitulis lanuginofis. *Voyez* TETRAPHOÉ.
Xantolina (xantoline), *poudre à vers*.
Xanxus. *Voyez* ce mot.
Xeranthemum, *immortelle blanche*.
Xylagium, aut guajacum, *gayac*.
Xylo-aloës, aut lignum aloës, *bois d'aloës*.
-balfamum (*xilobalfame*). Voyez à l'article BEAUME DE JUDÉE.
-caffia, aut caffia lignea, *caffe en bois*.
Xylon, aut bombax, officinarum. *Voyez* à l'article COTONNIER.
arboreum & herbaceum, *cotonnier*.
Xylofteon, *efpece de periclymenum, dont le bois eft fort dur*.
Xyofteites quadrupedum, *quadrupedes pétrifiés*.
Xyphias, aut xiphias (*efpadon*). Voyez à la fuite du mot BALEINE.
Xyphion, aut iris bulbofa latifolia, *iris bulbeux*.
vulgò gladiolus fegetatis, *glais* ou *glayeul*.
Xyrica. *Voyez* à l'article CÉRIQUE.
Xyrichi. *Voyez* à l'article ESTURGEON.
Xyris, aut fpatula fœtida, *efpatule* ou *glayeul puant*.

Y.

YACABANI. *Voyez* APINEL.
Yacumana. *Voyez* CORAL.
Yandeu. *Voyez* YANDON.
Yattouhai. *Voyez* BOIS D'AGOUTY.
Yccotli, aut ahouai nerii folio, Plumer. *Voyez* AHOUAI.
Ycolt. *Voyez* YÉCOLT.
Yerba de Camini & de Palos, *thé* ou *caffine de la mer du Sud*.
Yerva de pitos. *Voyez* PITO.
tuffera Hifpanorum, aut auricula urfi, *oreille d'ours de Mycone*.
Yga, *yvoire arbre*.
Yin-kiou, *arbre de fuif*.
Ynchi, *piftache de terre*.
Yocoltus arbor, *yécolt*.
Yokola panis kamts-chadalenfis. *Voyez* YOKOLA.
Ypapapia, *tritons*.
Yuca foliis cannabinis, *manihot*.
Yuvera, aut yga, *yvoire arbre*.
Yzard, aut yfard, *chamois*.

Z.

ZACCHARMAMBU. *Voyez* à l'article BAMBOU (*sucre*).
Zaccharum, aut saccharum (*sucre*). Voyez à l'article CANNE A SUCRE.
Zaccon. *Voyez* ce mot.
Zacintha, aut cichorium verrucarium, *chicorée de Zante.*
Zaduar. Zadura herba, aut zedoaria, *zédoaire.*
Zaphera, aut saffera, *safre.*
Zagu, aut toddapanna, *sagou.*
Zamarut, aut smaragdus, *émeraude.*
Zanichella, *alguette.*
Zapheran Arabum, aut crocus orientalis, *safran.*
Zapote blanco, aut zapotum, *sapotillier.*
Zarnabum, aut zarneb. *Voyez* CALAF.
Zarnachum (zarnac). *Voyez* ORPIMENT.
Zarza parilla, aut salsapara, *salsepareille.*
Zea, aut frumentum loculare, *épeautre* ou *froment locar.*
Zebra, aut equus lineis transversis versicolor, *âne rayé* ou *zebre.*
Zedoaria, aut zeduaria, *zédoaire.*
geiduar, aut casse-munier, *cassumuniar.*
Zeylanica, camphoram redolens (haran-kaha). *Voyez* à l'article ZÉDOAIRE.
Zeolithus, *zéolite.*
Zepetium, aut civeta, *civette.*
Zerumbethum, *zérumbeth.*
Zibelina mustelina, *zibeline.*
Zibetha, aut zibethum, *civette.*
Zibethum Orientale & Occidentale, *zibeth.*
Zigæna, *zigêne.*
Zinc arco. *Voyez* à l'article ZINC.
Zinchum, *zinc.*
Zingi, aut anisum stellatum, *badiane.*
Zingibel, aut zingiber, *gingembre.*
Zingiber latifolium sylvestre, *zérumbeth.*
Zinzania Arabum, aut lolium, *yvraie* ou *zizanie.*
Ziziphus, aut jujuba major oblonga, *jujubier.*
alba, aut azedarach, *sycomore faux.*
elæagnus Orientalis angustifolius, &c. *olivier de Bohême.*
cappadocia, aut guajacana. *Voyez* ce mot.
Zobola, aut mus sarmaticus (mustelina zibelina), *zibeline.*
Zonæ, *zônes.*
Zoolithæ. *Voyez* ZOOLITES.
Zoophyta, *zoophytes.*

Zoophytoliti, *zoophytolites.*
Zootipoliti, *zootipolites.*
Zopissa, *espece de goudron.* Voyez à l'article Pin.
Zuccharum, aut saccharum (*sucre*). Voyez Canne a sucre.
Zuccha longa & rotunda (cucurbita), *courge.*
flore luteo, aut pepo, *citrouille.*
Zurumbeth serapii. *Voyez* Calaf.
Zygæna, *zygêne.*

Fin de la Table Latine.

CATALOGUE

ALPHABÉTIQUE

Des Auteurs qui ont écrit ſur les Animaux, les Végétaux & les Minéraux, & dont on a conſulté ou analyſé les Ouvrages, pour la compoſition de ce Dictionnaire.

A.

ACADÉMIES des Sciences de Paris & des Pays étrangers.
Actes Littéraires de Suede.
Adanſon (M.) Hiſtoire Naturelle du Sénégal (Coquilles & Familles des Plantes).
Agricola, *de Subterraneis, & de re metallicâ.*
Albin, Hiſtoire des Oiſeaux, traduite de l'Anglois.
Aldrovande (Ulyſſe) Regne animal.
Alpin (Proſper) Hiſtoire Naturelle d'Egypte.
Altmann (M.) Deſcription de quelques Animaux des montagnes de la Suiſſe, &c.
Anderſon, Hiſtoire Naturelle de Groënlande, de l'Iſlande, du Détroit de Davis, *trad. de l'Allemand.*
Ariſtote, Hiſtoire des Animaux.
Artedi, Icthyologie *ou* Traité des Poiſſons.

B.

Barrere (Pierre) Hiſtoire Naturelle de la France Equinoxiale.
Bauhin, Hiſtoire des Plantes.
Bazin (M.) Abrégé de l'Hiſtoire des Inſectes.
Belon, Hiſtoire de la Nature, des Oiſeaux, des Poiſſons, &c.
Bertrand (M.) Dictionnaire des Foſſiles, &c.
Bonnet (M.) Polypes, Pucerons, &.
Bourguet, Traité des Pétrifications.
Bradeley, Obſervations Phyſiques ſur le Jardinage.
Briſſon (M.) Regne animal.
Buffon & d'Aubenton (MM.) Hiſtoire Naturelle du Cabinet du Roi; & pluſieurs Diſſertations phyſiques.

C.

Cat (M. le) Traité des Sens.

Catesby, Hiſtoire Naturelle de la Caroline, de la Floride & des Iſles de Bahama, ſur les Oiſeaux & autres Animaux, &c.
Caylus (M. le Comte de) ſur la Pierre obſidienne, le Papyrus, &c.
Chomel (M.) Abrégé des Plantes uſuelles.

D.

Dapper, Deſcription de l'Afrique.
D'Argenville (M.) ſur les Coquilles, &c.
Derham, Théologie phyſique des Inſectes.
Dictionnaire des Animaux, de M. Desbois.
Dictionnaire des Arts & Métiers.
Dictionnaire de Chymie.
Dictionnaire de Médecine.
Dictionnaire Univerſel, de Hubner.
Duhamel Dumonceaux (M.) Phyſique des Arbres, &c. Traité des Arbres & Arbuſtes, Semis & Plantations; & Elémens d'Agriculture.
Du Tertre, Hiſtoire générale des Antilles.

E.

Ecole du Potager.
Ellis, Eſſai ſur les Corallines & les Zoophytes, &c.
Encyclopédie, excepté les lettres H, I, K, L, M, N, O, P.
Ephémérides des Curieux de la Nature.

F.

Feuillée, Hiſtoire des Plantes Médicinales de l'Amérique, &c.
Fouilloux (Jacques du) ſur la Vénerie.

G.

Garidel, Hiſtoire des Plantes de la Provence.
Garzias (ou Garcie du Jardin) Hiſtoire des Drogues, Epiceries, &c.
Gautier (M.) Obſervations d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c.
Géer (M. de) Hiſtoire naturelle des Inſectes.
Géofroi (MM.) Matiere Médicale, & Hiſtoire abrégée des Inſectes des environs de Paris.
Geſner (Conrad) Hiſtoire des Animaux.
Goëdard, Hiſtoire Naturelle des Inſectes.
Gronovius (MM.) Ichthyologie.
Guettard (M.) Diſſertations ſur différents objets de l'Hiſtoire Naturelle. Obſervations ſur les Plantes.

H.

Haller (M. le Baron de) Formation des Os, & plusieurs Dissertations de Physique.
Henkel, Pyritologie, &c. traduite par M. *.
Hérissant (M.) sur la formation des Coraux, des Os, des Madrepores, &c.
Histoire de la Chine, par Duhalde.
Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prévost.
Histoire Naturelle de Siam.
Homberg, Dissertations de physique.
Hoock, Micographie.

I.

Imperati, Histoire Naturelle des Plantes marines, &c.
Jonston (Jean) Regne animal.
Journaux, Economique, Etranger, des Savants, Mercure, Trévoux, Verdun, &c.
Journées physiques, par M. de Villers.
Jussieu (MM. de) Mémoires sur différentes parties des trois Regnes de la Nature. L'on a, en outre, consulté & à chaque instant, M. Bernard de Jussieu, que ses vastes connoissances en Histoire Naturelle font regarder comme une Bibliotheque vivante. Sa complaisance extrême à les communiquer, en rend l'accès facile.

K.

Kæmpfer (Engelbert) *Amœnit. exotic.* & Histoire du Japon.
Klein (Jacob Théodore) Regne animal.
Kolbe Description & Histoire Naturelle de Cap de Bonne-Espérance.

L.

Labat, Voyages d'Afrique & d'Amérique.
Lehmann (Gotlob) Traités de physique, d'Histoire naturelle & de Minéralogie.
Lémery, Dictionnaire des Drogues simples.
Lesser (M.) Théologie des Insectes, commentée par M. Lyonnet.
Lettres édifiantes.
Lewenhoech, Observations microscopiques, &c.
Linnæus (M. de) sur les trois Regnes. (*Sistema naturæ*).
Lister, Histoire des Coquilles, &c.
Lobel, Histoire des Plantes.

Ludwig,

Ludwig, Dissertation sur les Terres.

M.

Maison Rustique de Cayenne, pour les Plantes de ce pays.
Malpighi & Nehemie Grew, Anatomie des Plantes; & plusieurs autres Observations de physique.
Marc-Grave (Georges) Plantes étrangeres, & les Ouvrages de M. Marcgraff, Chymiste de Berlin.
Marsigly (le Comte de) Histoire Naturelle de la Mer Adriatique.
Mathiole sur Dioscoride, Histoire des Plantes, &c.
Maupertuis, Systême planétaire.
Mémoires de la Société d'Agriculture de Bretagne, & de la Société Economique de Berne.
Merian (Madame Sybille) Métamorphose des Insectes de Surinam & de l'Europe.
Mærhing, Histoire des Oiseaux.
Moffet (Mouffet) Théâtre des Insectes.

N.

Needham, Observations microscopiques.
Newton, Physique.
Niérembergh, Observations d'Histoire Naturelle.
Nollet (M. l'Abbé) consulté sur différents points de Physique.

P.

Pallas (M.) Traité sur les Zoophytes.
Peyerus (Jean Conrard) Commentaire sur les Ruminans.
Pison, Histoire Naturelle de l'Inde Occidentale.
Pline le jeune; Histoire Naturelle, &c.
Pluche (M. l'Abbé) Spectacle de la Nature.
Pomet, Histoire générale des Drogues simples.
Pott, Lithogéognosie.

R.

Ray, Regne animal.
Réaumur, Histoire des Insectes, &c. & les autres Ouvrages de ce Savant Scrutateur de la Nature.
Reneaume, Dissertations de Physique & de Botanique.
Rondelet, Histoire des Poissons.
Roësel, Collection d'Insectes, gravés & enluminés.

Rumphius, Histoire des Coquilles, &c.
Ruysch, Regne animal.

S.

Scheuchzer, Fossiles, &c.
Schoneveld, Poissons, & autres Animaux marins.
Seba, *Thesaurus Animalium.*
Sloane (Hans) Histoire Naturelle de la Jamaïque, des Barbades, &c.
Stenon, Eléments de Myologie.
Storck (M.) Dissertations sur la Ciguë, le Napel, la Pomme épineuse, la Jusquiame, &c.
Swammerdam, *Biblia naturæ.*

T.

Thevet, Histoire des singularités de la Nouvelle France en Amérique.
Tournefort (Pitton de) Élémens de Botanique, & Voyage au Levant.
Traités des Jacinthes, Renoncules, Œillets, &c.
Transactions Philosophiques, Traduites de l'Anglois.
Trembley (M.) Polypes d'eau douce.

V.

Valisnieri, Recueil de différents Traités de Physique.
Voyages de M. de la Condamine au Pérou, &c.
Voyage à la Martinique, par M. Thibaut de Chanvalon.
Voyage autour du Monde, de Lord-Amiral Anson.
Wallerius, Minéralogie.
Willughby, Histoire des Poissons.
Wolterdorff, Regne minéral.
Wormius, *Musæum Wormianum*, ou l'Histoire des choses naturelles.

On n'a point fait mention, dans cette Liste, d'un grand nombre de Lettres, de Mémoires, & de Dissertations physiques sur l'Histoire Naturelle, qui ont été imprimés séparément, ou insérés dans des corps d'Ouvrages; mais on les a cités suivant l'exigence des cas aux articles qui y ont quelque rapport.

FIN.

ERRATA.

TOME I.

Page 84, *lig.* 24, rochers escarpés à la Côte de Coromandel, *lis.* bords de l'Isle de Haynam, & dans les mers de la Chine.
86, *lig.* 13 & 14, parties égales de raisins & de, *lis.* quatre parties de raisins & une, &c.
97, *lig.* 32, d'oiseaux, *lis.* de seches.
165, *lig.* 31, dégele, *lis.* dégel.
179, *lig.* 1, areque, *lis.* aréquier.
188, *lig.* 2, vigules, *lis.* virgules.
234, *lig.* 40, armée, *lis.* armé ou couvert.
243, *art.* barbi-ronsa, *lis.* barbi-roussa. *Même article*, deux dents qui, *lis.* quatre dents canines, dont deux, &c.
293, *lig.* 24, Filandois, *lis.* Finlandois.
302, *lig. derniere*, gain, *lis.* grain.
321, *lig.* 18, minéral, *lis.* à l'article minéraux.
325, *lig.* 14, voler en l'air comme une bulle de savon, *lis.* rouler çà & là sur le parquet.
326, *lig.* 25 & *suiv.* carabus, *lis.* scarabæus.
328, *lig.* 2, largeur, *lis.* longueur.
360, *lig.* 26, les cocotiers, *lis.* le bilimbi.
450, *lig.* 43, portion, *lis.* proportion.
457, *lig.* 2, *effacez* noix muscades & autres.
469, *lig.* 2, asjolenium, *lis.* asplenium.
511, *lig.* 32, dont tête, *lis.* dont la tête.
582, *lig. derniere*, en dehors, *lis.* vers le bout.
586, *lig.* 13 & 14, chargées de croix, *lis.* & croisées.
704, *lig.* 1, *après* coquelourde, *ajoutez* des Jardiniers.
733, *lig.* 33, *après* étoiles, *ajoutez* de mer.

TOME II.

Page 68, *lig.* 33, trouver, *lis.* trouvé.
107, *lig.* 17, dont les rameaux, *lis.* de ses branches ou rameaux sortent des paquets de filaments qui en, &c.
152, *lig.* 24, fuisan, *lis.* faisan.
332, *lig.* 38, marin, *lis.* de riviere.
344, *lig.* 19, poissons, *lis.* remores.
438, *lig.* 26, le coq, *lis.* l'herbe du coq.
448, *lig.* 5, paniers, *lis.* papiers.

Page 452, *lig.* 38, de l'Isle, *lis.* de la Côte.
433, *lig.* 8 & 11, androgyes, *lis.* androgines.
472, *lig.* 25, œufs, *lis.* nids
481, *lig.* 20, ttois, *lis.* trois.
482, *lig.* 31, pierre de lard qui, *lis.* pierre de lard; celle qui, &c.
522, *lig.* 35, entiere, *lis.* entierement.
532, *lig.* 35, amoïzes, *lis.* ambizes.
563, *lig.* 14, nepta, *lis.* nepeta.
565, *lig.* 33, geniba, *lis.* genipa.
586, *lig.* 17, *effacez* les uns *jusqu'à*, &c.
679, *lig.* 34, mæcum, *lis.* cæcum.
681, *lig.* 36, spath, *lis.* spathe.
710, *lig.* 5, hératophites, *lis.* kératophites.

TOME III.

Page 6, *lig.* 10, longue, *lis.* courte.
68, *lig.* 6, glacial, *lis.* glaciale.
149, *lig.* 7, steyde, *lis.* van Heyde.
157, *lig.* 19, cære-folium, *lis.* cœli-folium.
idem. *lig.* 21, ufnea, *lis.* usnea.
161, *lig.* 10, noire, *lis.* blanche.
248, *lig.* 23, officiense, *lis.* officieuse.
327, *lig.* 17 & 18, sur plume, *lis.* sur la plume.
387, *lig.* 20, font, *lis.* sont.
406, *lig.* 22, pengnin, *lis.* penguin.
407, *lig.* 34, *après* page, *ajoutez* 32.
436, *lig.* 35, 1755, *lis.* 1765.
464, *lig.* 23, argilleux, *lis.* ignescente.
478, *lig.* 15, molareæ, *lis.* molariæ.
593, *lig.* 40, pierrails, *lis.* pierrailles.
647, *lig. derniere*, un tiers, *lis.* parties égales de sable, & quatre à cinq parties, &c.
700, *lig.* 14, viri, *lis.* vivæ.

TOME IV.

Page 51, *lig.* 15, deux, *lis.* sept.
81, *lig.* 29, détail, *lis.* détails.
160, *lig.* 26, d'hepa, *lis.* de nepa.
345, *lig.* 41, Autrichienn, *lis.* Autrichienne.
361, *lig.* 36, primogneæ, *lis.* primogænea.
376, *lig.* 24, cuamba, *lis.* cuambu.

ERRATA.

Page 436, *lig.* 12, que les, *lif.* que pour les.
640, *lig.* 30, gaichele, *lif.* guichele.
645, *lig.* 16, hiericonthica, *lif.* hiericonthina.
663, *lig.* 6, galle, *lif.* galli.
688, *lig.* 25, chalyb, *lif.* chalybs.
700, *lig.* 8, pucinæ, *lif.* punicæ.
703, *lig.* 9, echinomelocaſtos, *lif.* echinomelocactos.
715, *lig.* 11, cardamone, *lif.* cardamome.
727, *lig.* 21, ſade, *lif.* jade.

Fin de l'errata.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, la seconde Edition du *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire Naturelle*, avec les changements & augmentations; par M. Valmont de Bomare. Je crois que cette seconde Edition sera encore plus digne de l'accueil que le Public a fait à la premiere, & que cet Ouvrage ne peut manquer d'être utile à tous ceux qui s'occupent de Physique & d'Histoire Naturelle. A Paris, ce 20 Janvier 1767.

MACQUER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leur Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra SALUT. Notre amé le Sr. Valmont de Bomare, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre: *Dictionnaire raisonné d'Histoire Naturelle.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES: Voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit sieur Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon: & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur FEYDEAU DE BROU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses Ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier, notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le vingt-huitieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 578, *fol.* 5, *conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, Article* 41, *à toutes Personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter,*

faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir, à la susdite Chambre, neuf Exemplaires, prescrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris, ce 24 Octobre 1763.

LE BRETON, Syndic.

J'ai cédé à M. Lacombe, Libraire à Paris, le Privilege du *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire Naturelle*, par moi obtenu le 28 Septembre 1763. A Paris, ce 25 Avril 1767.

VALMONT DE BOMARE.

Regiſtré la présente Cession sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 261, fol. 204, conformement au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Mai 1767.

GANEAU, Syndic.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT.

r-s-t-v-u-x-y-z.